ULB UNIVERSITÉ LIBRE DE BRUXELLES, UNIVERSITÉ D'EUROPE

DIGITHÈQUE
Université libre de Bruxelles

L'Art moderne, Bruxelles, 1902, n°1 à 52.

Les nombreuses recherches effectuées par la Digithèque de l'ULB conduisent à croire que l'oeuvre ici reproduite *appartient au domaine public*.
S'il s'avérait, malgré les efforts déployés, qu'une personne soit encore titulaire de droits sur l'oeuvre, cette personne est invitée à prendre immédiatement contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : bibdir@ulb.ac.be)

Elle a été numérisée par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles.
Les règles d'utilisation des copies numériques des oeuvres sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site http://digitheque.ulb.ac.be/

Accessible à : http://digistore.bib.ulb.ac.be/2011/DL2864764_1902_f.pdf

VINGT-DEUXIÈME ANNÉE. N° 1. 5 JANVIER 1902.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Chauvinisme musical (L. DE LA LAURENCIE). — Paul De Vigne (OCTAVE MAUS). — La Libre Académie de Belgique (EDMOND PICARD) — Autour du « Crépuscule des Dieux » (O. M.). — Le Concert populaire. *F. Weingartner* (H. L). — Le Théâtre à Paris. « *Siegfried* » *à l'Opéra* (M.-D. CALVOCORESSI). — La Semaine artistique. — Petite Chronique.

LE CHAUVINISME MUSICAL

Tout le monde proclame volontiers que l'Art n'a pas de frontières. On entend par là que tous les hommes, à quelque race qu'ils appartiennent, témoignent des mêmes sentiments d'admiration à l'égard de la Beauté; mais si l'Art, par ses caractères généraux, est l'apanage incontesté de tous, il n'en demeure pas moins certain aussi qu'il garde la saveur du terroir natal, qu'il traduit avec force et éloquence l'âme particulière de ceux qui lui confient leurs émotions, et qu'il chante la race, le clocher et la patrie. Le cliché employé habituellement exprime donc ce qu'il y a d'objectif dans l'Art, tandis que les liens qui rattachent les manifestations esthétiques à leur lieu d'origine contribuent à édifier la valeur subjective de celles-ci.

Il s'ensuit que, de ce point de vue subjectif, l'œuvre d'art n'est pas appréciée partout de même et qu'elle s'assujettit forcément à des frontières. On dirait, en effet, qu'à mesure que les échanges intellectuels se multiplient, les préjugés nationaux, loin de décroître, se maintiennent et se fortifient; ils en arrivent ainsi à un état chronique, nous dirions même induré.

Nous n'en voulons pas d'autre preuve que la critique émanant de l'étranger. Assurément, parmi ses représentants, nombreux sont ceux qui s'efforcent de comprendre et de juger en pleine indépendance, mais nombreux aussi s'affirment les chauvins enfermés soigneusement dans la tour d'ivoire de leur nationalité. En musique, surtout, le chauvinisme artistique prend un aspect particulièrement agressif, et cela probablement parce que les œuvres musicales reflètent avec plus de précision et d'intensité que les autres la tournure d'esprit et la psychologie des races. A y regarder de près, il est aisé de constater que le sentiment de l'excellence nationale trouve bien plus son expression dans la critique des œuvres étrangères que dans la production indigène, en raison du cosmopolitisme qui a envahi la technique musicale et qui provient de l'équivalence des niveaux atteints par les idées générales dans tous les pays civilisés.

En jugeant les compositions venues du dehors, certains critiques musicaux descendent dans la lice artistique armés de plus de rancunes politiques que de science impartiale. Ils paraissent obéir plutôt à des conceptions étroitement ethniques qu'à des considérations de pure esthétique.

C'est ainsi qu'il nous souvient d'avoir lu l'appréciation, par un critique londonien, des symphonies et poèmes symphoniques de Saint-Saëns, appréciation qui concluait à leur absolue nullité. L'an passé, un Anglais facétieux, ne goûtant pas le Quintette de Franck, en attribuait avec désinvolture la paternité à Vincent d'Indy.

En Allemagne, c'est bien autre chose. On se montre sévère, et non sans quelque raison, à l'endroit de la musique dramatique de Saint-Saëns; l'auteur de *Samson* s'y entend traiter de musicien pur, incapable de réaliser les intentions d'un librettiste. Mais, jusqu'à ce jour, il était néanmoins considéré comme capable d'arranger avec goût et habileté un choix de thèmes dont la mise en œuvre rachetait la faible originalité. Or, voici que des critiques viennent lui arracher ce dernier mérite et lui contestent même un talent quelconque de symphoniste; tout récemment, lors de la tournée de l'orchestre Colonne à Berlin, M. Tappert disait de la Deuxième Symphonie de Saint-Saëns : «Dans la première phrase, elle est un rien péniblement rassemblé; dans la seconde, un petit quelque chose. » Voilà, en vérité, un verdict bien sommaire et qui ne peut qu'inciter le lecteur à douter de la compétence musicale du critique. Qu'est-ce, en effet, que la première phrase d'une symphonie ? Il faudrait préciser. S'agit-il seulement du premier mouvement?

L'auteur de *Fervaal* lui-même, qui, par l'élévation de son style et le caractère si profondément expressif de son art, devait, semble-t-il, trouver grâce devant l'aréopage berlinois, fut l'objet de critiques à peine déguisées; plusieurs estimèrent que la Symphonie sur un thème cévenol ne correspondait point à l'idée qu'on se fait en Allemagne d'une symphonie. Autant vaudrait dire qu'il est fâcheux qu'on n'use pas en France de la langue de Gœthe. S'exprimer de la sorte, c'est rééditer les termes de la formule employée par Brendel à propos de Berlioz : « Il n'a que bien rarement écrit des morceaux entiers, organiques dans le sens allemand; on ne pouvait l'attendre de son esprit français. » Qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire? Qu'entend-t-on par morceau organique dans le sens allemand? Est-ce un prototype absolu, un étalon immuable auquel on comparera toutes les productions passées, présentes et futures? Ou bien veut-on déclarer seulement, en manière de blâme, que l'esprit français ne comprend pas l'architecture symphonique comme l'esprit allemand? C'est là, avouons-le, une découverte peu sensationnelle. Quant au blâme, sa validité suppose que le type allemand constitue le type supérieur, le type par excellence, et ce dogme ne paraît pas illuminé d'une évidence qui dispense de toute démonstration.

Un des arguments favoris des critiques d'outre-Rhin consiste à dénier aux œuvres françaises et étrangères la «plénitude de la forme». Parler de«plénitude de la forme» revient à faire état d'une conception toute subjective et spéciale à la race allemande. A cette conception rien n'empêche d'en opposer d'autres, pour lesquelles la plénitude ne sera pas éloignée de la lourdeur et de la gaucherie, et qui préféreront à des normes épaisses et remplies une gracilité plus élégante et plus musclée. L'idée de « plénitude » n'est point organiquement nécessaire pour concevoir et exprimer des formes; elle s'applique bien plutôt à l'entourage harmonique qui baigne la mélodie qu'à la mélodie elle-même. Visant essentiellement des complexes sonores, elle se base sur des dispositions préétablies entre certaines sonorités et certains organismes. Pareille idée détermine donc seulement un aspect possible et particulier de la forme, et on ne saurait en aucune façon tabler sur elle pour discréditer la valeur objective d'une conception différente.

Il est surprenant que ce misonéisme patriotique s'affiche avec tant d'âpreté au pays où les théories d'Hanslick comptent de si nombreux adeptes; envisager, en effet, la musique comme un jeu de formes sonores, n'est-ce pas ouvrir tout grand le champ des combinaisons et donner de larges ailes à la fantaisie ? Mais l'hostilité à l'égard des œuvres étrangères s'explique lorsque, quittant la musique, on observe les manifestations des autres arts en lesquelles percent des tendances analogues et l'amour des formes rondes et appuyées. Incontestablement, l'art d'un Cornelius, par exemple, la peinture cuite et recuite d'un Lenbach, cette peinture qu'on a appelée de la peinture de musée, s'apparentent avec le « morceau organique dans le sens allemand ». Tout se tient en art; il est entre les choses et nos sensations des correspondances mystérieuses; telle peinture commande telle musique.

Il serait très inutile que Berlioz fût né à la Côte-Saint-André pour écrire comme un musicien originaire de Leipzig ou de Bonn. Et c'est précisément la différence des manières de voir et de sentir qui rend si intéressants les multiples aspects que prennent les formes esthétiques en filtrant à travers des tempéraments dissemblables. Nous n'insisterons pas sur la façon cavalière dont furent traitées les *Impressions d'Italie* de Charpentier : « Si les impressions que le compositeur a rapportées d'Italie doivent être un échantillon de *Louise*, que Dieu veuille que ce calice nous soit épargné! » En quoi de semblables hâbleries ressemblent-elles à de la critique? A ce compte et usant des mêmes procédés, que ne serait-on pas porté à dire de Richard Strauss? Mais il y a plus; un chef d'orchestre éminent, littérateur distingué et collaborateur de graves revues, M. Félix Weingartner, publie une étude sur la Symphonie depuis Beethoven, dans laquelle il omet Franck, d'Indy et Saint-Saëns, pour ne citer que les maîtres. La lacune n'est-elle que dans le livre? Ne serait-elle pas surtout dans l'esprit de l'auteur? Et ne sommes-nous pas en droit de nous étonner de voir ainsi passer sous silence le grand nom de Franck que la Belgique aura l'éternel honneur de pouvoir revendiquer comme sien, après avoir préparé jadis la fulgurante éclosion du génie de Beethoven? En rangeant César Franck au nombre de nos gloires, et cela par ce qu'il a écrit chez nous ses œuvres maîtresses, nous ne

saurions oublier qu'il naquit à Liége, mais nous saluons en lui, outre le chef de notre jeune école française, le nouveau lien qui, unissant en un idéal commun l'âme gauloise et l'âme flamande, permet d'espérer le retour de l'admirable floraison des XV^e^ et XVI^e^ siècles.

Nul doute que ces inexplicables omissions soient imputables à la critique subjective, si fertile en méfaits de toute sorte. Au lieu de chercher objectivement en quoi une œuvre exprime une race, une vision des choses, une philosophie, on s'étonne niaisement que son auteur ne pense pas ce qu'on pense soi-même. Ce serait à croire qu'a germé dans les esprits cette idée étrange que la nature dispensa aux uns toutes les qualités, tandis qu'elle abandonnait aux autres les défauts. « Lorsqu'un homme de talent, » écrit M^me^ de Staël, « parvient à manifester les secrets d'une nature étrangère, il rend service par l'impulsion qu'il trace. » La critique de parti pris ignore évidemment ou feint d'ignorer ce genre de services, et un profond sentiment de tristesse, pour ne pas dire de découragement, se dégage des sourdes animosités de races, si inutiles, si puériles et si infécondes qu'elle dévoile.

La médaille a quelquefois un joyeux revers, et la farce entrelarde les accès d'humeur. On se rappelle, en effet, les paroles sévères qu'adressait à un reporter abasourdi le grand Mommsen subitement décoiffé, en sortant de la Bibliothèque nationale, par un coup de vent vraiment trop mal élevé. Voyez-vous ce polisson de vent parisien qui ne respecte personne! Et, récemment, le fabuleux article que M. Björnson, en quête d'esprit et d'ironie, intitulait légèrement : « M. Larroumet et l'Europe », montre bien le caractère à la fois attristant et grotesque du chauvinisme artistique, car l'argumentation s'y traîne si bas qu'on reste déconcerté de tant d'inconscience et de si peu d'amour-propre. Il faut croire qu'il est des pays où le ridicule ne tue pas. Qu'y a-t-il de plus comique que ces illustres inconnus qui, de temps à autre, viennent nous apporter des révélations décisives sur le théâtre, la musique, la peinture, que sais-je encore, et qui, leur boniment une fois débité, réintègrent fièrement leur obscurité natale avec la satisfaction du devoir accompli?

Tous ces critiques et ces prêcheurs ont l'air de n'avoir rien appris et rien oublié. Avec moins d'intransigeance et plus de perspicacité, ils pourraient gagner à apprendre toujours et à savoir oublier à propos. On arriverait peut-être ainsi à se mieux juger les uns les autres et à cesser de soutenir la thèse surannée que l'on résumait autrefois par ces mots : Vérité en deçà, erreur au delà.

L. DE LA LAURENCIE

L'Exposition Paul De Vigne.

En ouvrant, pour inaugurer l'année artistique, sa galerie d'exposition à un ensemble d'œuvres sculpturales de Paul De Vigne, le *Cercle* a rendu un légitime hommage à l'un des premiers et des plus brillants artisans de notre Renaissance statuaire.

Il faut se reporter à l'époque où jaillirent inopinément du néant des arts plastiques en Belgique les grâces déliées et les modelés souples de l'artiste regretté pour comprendre ce que son art, influencé par les maîtres de l'Italie d'autrefois et de l'École française contemporaine, apportait de beauté imprévue et neuve. La Force et l'Élégance se trouvaient réunies dans les premiers essais du jeune statuaire, si heureusement doué qu'il conquit aussitôt l'amitié et l'admiration des plus hautes personnalités artistiques de l'époque.

Deux portraits, l'un par Liévin De Winne, l'autre par l'illustre maître Rodin, exécutés à l'époque de la maturité, et tous deux superbes dans des expressions différentes, montrent que ces amitiés lui demeurèrent fidèles.

Et la pensée s'attriste à la vue des quelque quarante morceaux de sculpture dans lesquels s'affirme, avec un métier supérieur, une intelligence et un sens esthétique brusquement éteints dans le naufrage de la raison et dans la mort. La courte vie artistique de Paul De Vigne s'évoque en ces bustes puissants et doux, en ces figures vêtues de pureté et de charme par lesquelles il réalisait un idéal toujours élevé, une aristocratie intellectuelle qui était l'essence même de sa nature fine, sensible aux délicatesses de l'esprit comme aux beautés de la forme. Voyez le visage exquis qu'il prête à *Sainte-Cécile*, l'ingénuité de sa *Jeune hollandaise*, la candide expression dont s'illumine le buste de *Psyché*, le geste flexible de l'*Immortalité*. Au sentiment de la vie, voluptueusement exprimé sans qu'aucune trivialité l'effleure, s'unit le charme d'une vision virginale et sereine. *Breydel*, *Volumnia*, *De Coninck*, *Victoria* montrent une autre face du talent de l'artiste : ici la vigueur l'emporte, et l'autorité avec laquelle il résume une impression donne à l'œuvre, même traitée en esquisse, un caractère définitif.

Dans ses portraits, Paul De Vigne fut bien inspiré lorsqu'il eut pour modèles des amis, des artistes : les bustes d'Eugène Smits, de Liévin De Winne, d'Ernest Allard sont superbes de vie et d'expression. Les commandes officielles, les effigies de bourgeois le trouvèrent mal préparé à la besogne. Un ministre Beernaert vêtu d'une redingote en zinc, les « postures » de M. et M^me^ de la H... témoignent d'un effort lassé et infructueux. Comme tout artiste véritable, De Vigne ne prenait conscience de lui-même que lorsqu'il pouvait s'abandonner librement à ses préférences esthétiques.

On n'a pas jugé à propos de compléter le Salon par les reproductions des monuments dont le sculpteur décora la façade du Musée de Bruxelles et la place De Brouckère, le marché du Vendredi à Gand, la place des Halles à Bruges, etc. Il eût été intéressant de faire revivre l'artiste dans ce qui fut le principal aliment de son activité laborieuse. Restreinte à un choix d'œuvres non monumentales, l'exposition n'en a pas moins son importance et son utilité. Elle fixe dans les mémoires l'art à la fois classique et actuel de Paul De Vigne et détermine, parmi les tendances diverses de la statuaire belge, le rang que lui assigne sa beauté spéciale, faite de statique calme et d'harmonie.

OCTAVE MAUS

La Libre Académie de Belgique.

On sait que les souscriptions recueillies en vue de la manifestation Edmond Picard, et dont le chiffre dépasse 25,000 francs, seront consacrées à la fondation d'un prix annuel destiné à récompenser un effort généreux dans l'une des sphères d'activité du jubilaire : le Droit, les Lettres, les Sciences sociales, les Beaux-Arts.

Voici la charte par laquelle M. Edmond Picard règle l'attribution de ce prix. Elle fut lue par lui à la séance solennelle et vraiment émouvante au cours de laquelle, le 21 décembre dernier, il fut l'objet des témoignages d'admiration, de respect et d'affection les plus doux qu'un cœur d'homme puisse connaître puisqu'ils émanaient de ses pairs et de ses concitoyens. Péroraison d'une improvisation admirable qui s'éleva aux plus hautes régions du sentiment et de la pensée, elle amplifie magnifiquement le projet des donateurs et ouvre des perspectives imprévues à l'essor collectif des idées nouvelles. Il appartenait à celui qui éveilla tant d'énergies latentes de les faire converger vers un but d'intérêt général et de canaliser le cours des initiatives individuelles pour donner à celles-ci une efficacité réelle et une action définitive.

« Le Comité de la Souscription, qui avait décidé, dès l'origine, qu'elle serait affectée à la fondation d'un Prix auquel (par ce que je tiens pour un insigne honneur) mon nom serait attaché, a, depuis et par un honneur nouveau, décidé de s'en remettre à moi pour les mesures d'organisation nécessaires au fonctionnement de cette institution.

Je vais, dès aujourd'hui, m'expliquer à ce sujet, dans la solennité de cette cérémonie pour moi si émouvante, espérant que mes paroles en recevront plus de gravité et de force.

Il m'a paru que le prix destiné à glorifier (avec ce que je ne puis m'empêcher de croire une exagération qui m'inquiète) la Vie que fut ma vie, devait, dans sa destination, être en rapport avec une des préoccupations qui ont dominé cette vie, et de préférence avec celle qui, dans l'intimité de ma conscience, m'apparaît, à l'heure actuelle, comme la principale et, peut-être, la plus méritoire.

Or, je n'hésite pas à proclamer que c'est la formation d'une Jeunesse Belge, — dans laquelle s'affirmeraient, plus brillantes et plus remuantes, les directions que j'ai moi-même instinctivement suivies, sans doute parce qu'elles sont l'incarnation du temps où j'ai vécu et du temps qui va suivre, du moins dans sa plus prochaine évolution et en attendant les imprévus que le mystérieux et si souvent déconcertant Avenir tient en réserve.

Cette jeunesse, je la conçois, et je l'espère animée du sentiment et du vouloir profonds d'être de son pays, d'en chérir tous les éléments, de les croire nécessaires à son évolution et à son épanouissement, de continuer organiquement son passé sans le dédaigner, de craindre les influences étrangères sans les haïr, d'augmenter le patrimoine patrial matériel sans pourchasser l'argent et la richesse, d'augmenter surtout notre patrimoine d'art et de pensée, de vivre une vie simple et laborieuse, de ne comprendre le luxe qu'en moyen de vulgarisation des nouveautés à réalisation difficile, destinées pourtant à devenir avec le temps en usage pour tous, de chercher dans l'existence non pas l'impossible bonheur, mais le plus curieux et le plus pathétique spectacle qui puisse intéresser une âme virile.

Puisqu'il m'est permis de formuler un désir, je désire : que le prix Edmond Picard aille d'année en année à l'œuvre d'un jeune compatriote qui, dans le droit, dans la littérature, dans la sociologie ou dans les beaux-arts, apparaîtra la mieux imprégnée des idées que je viens d'énumérer et revêtue du vêtement de beauté qui est une des conditions les plus sûres de l'humaine sympathie, de l'efficacité et de la durée.

Je souhaite même que, dans la délibération et le jugement, on ne néglige pas l'aspect de la vie de l'auteur, à l'exemple de ce qu'on a fait pour moi qui ne puis être aujourd'hui signalé par aucune action éclatante, par aucune œuvre supérieure, aucun anniversaire notable, aucune récompense honorifique, aucune chance imposante de la fortune ou du succès, mais seulement, comme on a bien voulu me le dire avec une indulgente complaisance, par une allure et une tenue générales du caractère et de l'activité, colorant d'une teinte spéciale ma terrestre existence.

Réfléchissant à ceux à qui serait confiée la mission de faire cette attribution loyale et délicate, je voudrais qu'il se formât un groupe libre comme la jeunesse parmi laquelle il y aurait à faire un choix.

Il existe en Belgique une Académie gouvernementalement organisée. Par sa composition, par son recrutement, par l'esprit qui y règne, elle exprime bien et noblement ce qu'il y a de stable et de conservateur dans le génie d'une Nation. Elle symbolise sinon la permanence immuable, du moins l'élément pondérateur sans lequel il semble que les choses iraient trop vite au gré de la Nature énigmatiquement nonchalante et qui n'admet de progrès que par le jeu des poussées compensatoires, pareilles aux voussures de l'Ogive qui se soutiennent en se contrariant.

Pour l'Harmonie totale dans l'avancée d'un Peuple, il est bon que cette force conservatrice soit équilibrée par une force progressive, aussi énergiquement tirée en avant par l'Avenir que l'autre est obstinément retenue en arrière par le Passé.

Et c'est pourquoi je pense qu'il est bon que l'Académie Officielle de Belgique soit doublée d'une Académie de Belgique Libre ; et que toutes deux se faisant contrepoids, se dressent l'une à côté de l'autre non pas en rivales ennemies, mais en sœurs complémentaires, exprimant chacune à sa manière et par sa spéciale organisation, en accord avec sa destination sociale, l'activité d'une Nation saine et robuste, en un diptyque dont chacun des volets est également salutaire et nécessaire.

A cette Académie Libre serait dévolue la fonction de décerner le prix formé par les contributions qui se sont fraternellement concentrées sur mon nom, et les autres prix qui, souhaitons-le avec ferveur, s'y ajouteront plus tard par la continuation du mouvement généreux que vous avez inauguré.

Sa première formation serait recrutée parmi votre comité, au nombre de vingt ou trente membres, qui ultérieurement se renouvelleraient par cooptation, en respectant l'esprit d'avant-garde que tantôt j'ai essayé de caractériser. Ils flottent déjà sur mes lèvres, les noms de jurisconsultes, d'écrivains, de sociologues, d'artistes qui seraient groupés dans cette phalange, tant certaines personnalités apparaissent en accord avec le but à poursuivre et le devoir à accomplir.

Cette Libre Académie de Belgique aurait des assemblées publiques, non seulement pour les prix à donner, mais encore pour ouvrir, sur les questions du moment, les débats utiles à l'avancement des idées, à l'encouragement des hardiesses, à l'amélioration des tendances novatrices, à la glorification de l'originalité, à l'infusion, dans la mentalité générale du pays, de l'invigorante

dose de neuf sans laquelle on risque de s'ankyloser dans la sénilité et de déchoir dans la stagnation.

Ainsi se trouverait constituée, sous la forme indépendante et vierge d'organisation officielle qui convient à sa conception, une Institution qui manque jusqu'ici chez nous, où les efforts des éclaireurs se réalisent certe avec la belle et confiante ardeur de la Juvénilité et de l'Espérance, mais trop souvent dans l'isolement ou à la débandade.

Les avant-coureurs de l'Art et de la Science auraient alors un point d'appui et de ralliement visible, qui, incessamment, gagnerait en clarté et en solidité. Et de cette Manifestation qui risquait de s'amoindrir en ne visant que l'homme isolé que je suis, sortirait, à notre honneur, un organisme s'amplifiant aux proportions majestueuses et réconfortantes d'un grand intérêt général, en assonance vibrante avec le développement naturel et historique de la Patrie ! »

EDMOND PICARD

Autour du « Crépuscule des dieux ».

Les représentations du *Crépuscule des dieux* se poursuivent glorieusement au théâtre de la Monnaie. Sous l'énergique et intelligente impulsion de Sylvain Dupuis, les artistes du chant, des chœurs et de l'orchestre donnent de l'admirable conclusion de la Tétralogie l'interprétation la plus fidèle, la plus colorée, la plus émouvante qui ait été réalisée. Même à Bayreuth, en 1876, Richard Wagner n'avait pu réussir à constituer un ensemble aussi parfait. Si la Materna apporta à la création son élan pathétique et Carl Hill la puissance d'une voix incomparable, le ténor, M. Unger, détonnait déplorablement et M. Siehr, qui avait remplacé au dernier moment M. Scaria indisposé, créa un Hagen falot et indécis qui faillit compromettre l'impression de l'œuvre.

La reprise du *Ring* en 1896, avec des décors neufs (M. Angelo Neumann avait racheté le matériel primitif qu'il promena par toute l'Europe, puis en Amérique) eut, grâce à Mme Gulbranson et à M. Burgstaller, plus de cohésion. A Munich, à Dresde, à Berlin, à Vienne, où la Tétralogie fut montée à diverses reprises, le *Crépuscule* fut, en général, le moins bien partagé des quatre fragments du cycle. Nous avons signalé ici même les lacunes qu'offraient, dans l'élément vocal, les représentations auxquelles il nous fut donné d'assister (1). Et vraiment, en remontant le cours de nos souvenirs, le *Crépuscule* bruxellois nous apparaît, envisagé dans son ensemble, comme réunissant la plus grande somme de jouissances esthétiques que nous ayons goûtées.

Le public témoigne, par son assiduité à suivre les auditions, du puissant intérêt qu'il y attache. La quatrième représentation a été donnée, hors d'abonnement, devant une salle absolument comble et, malgré la longueur du spectacle, l'auditoire a suivi avec une attention presque religieuse les péripéties du drame et rappelé à plusieurs reprises avec enthousiasme les artistes à la chute du rideau. Commencée à 6 h. 5, la représentation était terminée un peu avant minuit. Deux entr'actes, l'un d'une heure, l'autre de quarante minutes, ont permis au public de se restaurer et de se rafraîchir.

Ce qu'on peut regretter, c'est que la disposition actuelle du théâtre ne permette pas, comme à Bayreuth et au théâtre du Prince-Régent de Munich, de dissimuler l'orchestre. Indépendamment des avantages que présente, au point de vue de la sonorité, l'heureuse innovation imaginée par Richard Wagner, le regard n'est pas désagréablement affecté, comme il l'est ici, par la ligne éclatante de l'éclairage qui sépare la scène de la salle plongée dans l'obscurité. Souhaitons qu'une amélioration soit apportée dans ce sens au dispositif actuel. Il suffirait de pratiquer sous la scène un habitacle pour l'harmonie et la batterie, ce qui permettrait au chef d'orchestre de se rapprocher de la rampe et de commander ainsi de plus près les masses chorales.

Et puisque nous émettons des vœux — la date du nouvel an nous y autorise ! — souhaitons que la direction, si soucieuse de se conformer rigoureusement aux intentions du maître, ordonne à ses électriciens de ne pas répandre inopinément des flots de lumière sur le troisième tableau du premier acte, qui exige impérieusement les ténèbres. « La nuit est obscure », dit Siegfried au moment où, coiffé du heaume qui lui donne les traits de Gunther, il vient d'arracher à Brunnhilde l'anneau maudit. C'est pendant la nuit que le héros, victime du philtre d'oubli versé par Hagen, dérobe aux flammes de la Roche ardente la Walkure convoitée par le Gibichung. Et tout le début du deuxième acte — la veillée de Hagen et l'apparition d'Albérich, le lever du jour au retour de Siegfried — ne s'explique plus si la scène tragique du rapt se déroule dans la clarté diurne.

En revanche, nous réclamons une projection sur le visage de l'Alfe noir lorsqu'il vient exciter son fils à s'emparer de l'anneau. Le groupe est si indistinct que la beauté de cette scène superbe en est altérée.

Souhaitons aussi que les aimables filles du Rhin n'alanguissent pas, comme elles le font, le mouvement que M. Dupuis s'efforce en vain de maintenir dans sa rigueur. Souhaitons encore.... Mais attendons avec confiance la prochaine représentation, certains que les directeurs de la Monnaie auront constaté déjà les légères imperfections d'une interprétation à laquelle il ne manque que bien peu de chose pour être au-dessus de toute critique.

O. M.

(1) Voir notamment l'*Art moderne* 1882, pp. 177 et 185 (Londres); 1883, p. 41 (Bruxelles); 1896, p. 265 (Bayreuth); 1898, p. 331 (Munich); 1899, p. 255 (Bayreuth): 1899, p. 317 (Dresde).

LE CONCERT POPULAIRE

Félix Weingartner.

On connaît la personnalité de M. Weingartner depuis l'intéressante polémique que souleva en France, au début de cette année, l'étude que ce capellmeister-écrivain a publiée sur la *Symphonie depuis Beethoven*. Les Français se plaignaient, avec quelque raison, semble-t-il, du dédain dans lequel étaient laissées, dans cet ouvrage, leur musique symphonique nationale.

Ce n'est pas dans cette seule œuvre que M. Weingartner a révélé la hardiesse intransigeante de son esprit. Dans une brochure consacrée aux représentations jubilaires des *Nibelungen* à Bayreuth, il osa, l'un des premiers, élever la voix contre cette tendance funeste que tous ont déplorée, qui voulait faire de Bayreuth une mesquine chapelle, rigoureusement fermée à certains concours que le souci de la Beauté rendait pourtant nécessaires, et trop profondément agenouillée devant un jeune homme, Siegfried Wagner, qui n'était pas digne, malgré son talent, d'occuper une tribune réservée aux meilleurs.

Physiquement M. Weingartner est loin d'être un esthète, et sa mimique est peu harmonieuse. Les jambes étroitement collées, la stature d'un échassier gauche, les bras en télégraphe aérien, la tête dodelinant sèchement, il ne semble pas que cette anguleuse mécanique soit susceptible de servir le plus doux, le plus ondulé, le plus souple des arts. Il est, pourtant, artiste profond ; et si la sécheresse de sa direction exerce son influence sur l'orchestre qu'il mène, il faut reconnaître que sa mimique spéciale lui assure des qualités exceptionnelles de rythme et de clarté, et réduit l'orchestre à sa seule volonté dans une obéissance prussienne.

M. Weingartner a exécuté de manière toute classique la *Huitième symphonie* en *fa* de Beethoven. Mouvements indiscutables, caractère des thèmes nettement arrêté, plans instrumentaux justement définis. En la présentant ainsi surtout claire et précise, Weingartner paraît avoir compris le véritable sens de la *Huitième*, qui est un repos lumineux au milieu des orages des dernières symphonies. L'*Allegretto scherzando*, nous apprennent les commentateurs de Beethoven, est la mise en œuvre instrumentale d'un petit canon vocal composé pour célébrer l'invention du métronome. Le maître l'improvisa dans un souper de brasserie en 1812. Il faut se souvenir de cette origine pour laisser aux

battus des bois leur régularité discrète, soutenant la charmante et légère moquerie des cordes.

Le *Menuet*, on le sait, a soulevé, lors de son apparition, les protestations des admirateurs du scherzo nouveau, qui voyaient dans ce retour à une forme démodée un déplorable recul. Enfin, il faut relire la passionnante étude qu'a faite Berlioz de l'*Allegro vivace* final, et notamment du fameux *ré* bémol en fortissimo, éclatant comme un « rugissement » dans la douceur apaisée de de la tonique d'*ut* naturel. Il est intéressant de noter que dans le développement en crescendo qui suit, vers le milieu de cette partie, la rêveuse accalmie où un thème nouveau, en blanches régulières, se déroule d'abord sur la dominante du *la*, ensuite du *fa*, il est intéressant, disons-nous, de noter que Weingartner appuie nettement sur le thème seul, dans sa simple égalité, et qu'il laisse sensiblement dans l'ombre les rythmes en triolets de l'accompagnement.

Nous n'avons pas fort goûté son exécution trop stricte des deux pages de Berlioz, l'ouverture de *Benvenuto Cellini* et le *Carnaval romain*. Le maître français, dans ses sublimes inégalités, est le plus romantique des ultra romantiques; et M. Weingartner soumet ses élans les plus fous, comme ses rêveries les plus abandonnées, à une discipline trop étroite.

Nous avions entendu de M. Weingartner des productions plus intéressantes que cette épaisse *Deuxième symphonie* en *mi* bémol. Elle contient des pages élevées, elle connaît l'élégance. Mais quels sentiments tendus, quelle fatigue d'audition! L'*Allegro giocoso* est brutal de sonorité et d'images; le *finale* a de beaux élans, francs et résolus; enfin, l'*Adagio cantabile* semble avoir réuni les deux admirations du compositeur, dans son exposition qui a fait songer à l'*Adagio* de la *Sonate pathétique*, et ses oppositions cuivrées et rudes, sonnant trop clair, comme les tempêtueuses explosions de Berlioz.

H. L.

LE THÉATRE A PARIS

« Siegfried » à l'Opéra.

(*Correspondance particulière de* l'ART MODERNE.)

Enfin *Siegfried* a été joué; après tant de retards, tant de rhumes et tant de grincements de dents, la direction de l'Opéra, tenant à la dernière minute l'engagement pris de nous donner l'œuvre en 1901, nous présente ce qu'elle proclame, modestement, l'interprétation « idéale » de *Siegfried*. Idéale, c'est peut-être beaucoup dire; il faut toutefois avouer que l'on pouvait s'attendre à plus mal. M. Delmas est un admirable Wotan; dès la belle scène des questions, la personnalité de l'Errant s'affirme, hautaine, presque affranchie déjà, sereinement majestueuse à l'approche de cette déchéance qui sera la paix. M. Laffitte est un Mime abject, tortu, tremblant à souhait, aussi naturel que possible. M. de Rezské ne se souvient pas trop de Roméo, il est même parfois fout à fait Siegfried, surtout dans la scène finale du deuxième acte, la meilleure partie de son interprétation du rôle. Mlle Abott chante joliment les phrases de l'oiseau. Mais pourquoi faut-il que l'intrusion de l'élément féminin vienne tout gâter?

Pourquoi aussi d'absurdes et béantes coupures détruisent-elles l'équilibre du dernier acte? La scène entre Siegfried et Wotan est réduite à néant ou à peu près : un motif capital en a disparu; le duo final est largement balafré; la délicieuse phrase de Brünnhilde : « Là-bas c'est Grane », n'a pas été respectée. Malgré ces allègements, Mlle Grandjean, Brünnhilde aux gestes contraints et sans noblesse, avait une lourde tâche : que la disparition momentanée de Mlle Ackté ait été irrémédiable, que l'Opéra de Paris n'ait pas cherché une Brünnhilde suffisante, voilà une chose incroyable, mais vraie. Mlle Grandjean est une Magdalene aimable; ce n'est pas une raison pour lui imposer un rôle manifestement en dehors de ses moyens, et la direction de l'Opéra a montré, une fois de plus, sa coutumière impuissance.

Peu de chose à dire de la mise en scène : les décors sont très quelconques; le petit rocher où dort Brünnhilde est assez semblable à une dalle de la morgue. Il est juste pourtant de signaler, au dernier tableau, le moment où Siegfried arrive à la cime du rocher éclairé des premiers rayons du soleil, alors qu'il regarde autour de lui. C'est un instant d'ineffable beauté, et peut-être n'existe-t-il pas de réalisation scénique plus parfaite; cela peut consoler de bien des insuffisances. Espérons que le prochain chef-d'œuvre que l'on montera à l'Opéra, d'ici quelques années, marquera un pas de plus en avant dans la compréhension et le respect dus à la pensée de son auteur.

M.-D. CALVOCORESSI

La Semaine Artistique

Du 5 *au* 11 *janvier* 1902.

MUSÉE DE PEINTURE MODERNE. 10-5 h. Salon des Aquarellistes.

MUSÉE DU CINQUANTÉNAIRE. 10-3 h. Exposition L. Magne. — Exposition de photographies d'Extrême-Orient. — Exposition des dessins de feu E. Puttaert. — Exposition d'étoffes anciennes (collection I. Errera).

CERCLE ARTISTIQUE. Exposition Paul De Vigne.

ATELIER H. JANLET (269, avenue Brugman). Exposition H. Janlet.

Lundi 6. — 8 h. 1/2 Conférence de M. Jules Destrée : *Renoureau au théâtre* (Maison du Peuple).

Mardi 7. — 8 h. Le *Bourgeois gentilhomme*. Coquelin aîné et la troupe de la Porte-Saint-Martin (théâtre du Parc). — 8 h. 1/2. Conférence de M. Edm. Picard : *Quand, comment, pourquoi j'écrivis* (Maison du Peuple).

Jeudi 9. — 8 h. Première de *Au téléphone* et de *Une blanche* (théâtre Molière).

Samedi 11. — 8 h. 1/2. Conférence L. Van Neck : Les *Événements de 1830* (Hôtel de Ville).

PETITE CHRONIQUE

Les nombreux amis qu'a gardés en Belgique et en France le peintre A.-W. Finch, établi depuis quelques années en Finlande, apprendront avec plaisir que l'excellent artiste vient d'être nommé professeur de gravure à l'eau-forte à l'Ecole des Beaux-Arts d'Helsingfors et professeur de technologie et de décoration céramiques à l'Ecole des Industries d'art de la même ville.

On sait que c'est à l'eau-forte et à la céramique que M. Finch s'est spécialement consacré. Engagé par le comte Sparre pour diriger les ateliers céramiques de la société *L'Iris*, à Borga, il a eu sur les industries d'art finlandaises une heureuse influence qu'attesta, entre autres, le très intéressant pavillon du Grand-Duché à l'Exposition universelle de Paris en 1900. La double nomination officielle dont il est l'objet montre en quelle estime on tient son talent.

La direction du théâtre de la Monnaie prépare pour la fin de la semaine une résurrection artistique des plus intéressantes. Il s'agit de la représentation d'un des plus jolis opéras de Mozart, *L'Enlèvement au sérail*, joué pour la premiere fois à Vienne le 16 juillet 1782 avec un succès si éclatant que Gluck voulut faire la connaissance du jeune maître et l'invita à venir le voir. L'*Enlèvement* se répandit ensuite sur toutes les scènes de l'Allemagne. Il fut représenté à Paris, au théâtre Lyrique, en 1859, mais dans les conditions les plus fâcheuses : l'ouvrage, qui comporte trois actes, avait été réduit à deux; quatre airs et un duo avaient été supprimés; d'autres avaient été transportés d'un personnage à un autre; enfin on avait intercalé dans la partition des morceaux empruntés à d'autres œuvres de Mozart.

La version que nous donnera la Monnaie respecte le texte et la musique originaires. La traduction nouvelle, due à M. Maurice Kufferath, serre d'aussi près que possible le poème allemand et la partition sera exécutée sans coupure, à l'exception d'un air de Belmont déjà supprimé du temps de Mozart.

L'exécution de ce bijou musical, confiée à Mmes Landouzy

(Blondine) et Verlet (Constance), à MM. David (Belmont, Forgeur (Pédrille), Belhomme (Osmin) et Durand (Sélim), promet d'être excellente. M. Mottl, qui assistait à une répétition d'ensemble, s'en est déclaré enchanté.

L'*Enlèvement au Sérail* passera vraisemblablement samedi prochain.

M. F. Chiaffitelli, violoniste, donnera le mardi 14 janvier, à 8 h. 1/2, à la salle Erard, un concert avec le concours de Mlle Weiler et de MM. Duysburg, Lindhe et Baroen.

C'est le 9 février qu'aura lieu le second concert populaire, consacré à la *Prise de Troie* de Berlioz. L'audition intégrale du célèbre ouvrage, encore inconnu à Bruxelles, constituera un des principaux événements artistiques de la saison. Pour les rôles principaux M. Dupuis s'est assuré le concours de Mlle Paquot, de MM. Imbart de la Tour et Séveilhac, du théâtre de la Monnaie. La partie chorale est confiée au Choral mixte et aux chœurs du théâtre. Il sera bon de s'inscrire dès à présent pour les places, car on prévoit une grande affluence.

On vient de mettre au jour, en enlevant le crépi d'une salle du couvent des Sœurs de la Charité, à Anvers, des peintures murales qui paraissent avoir été exécutées par quelque grand maître du XIVe siècle. « Il s'agit, dit le *Soir*, d'ouvrages artistiques d'une pureté de style indiscutable; ils représentent des figures de femmes symboliques qui nous semblent devoir être des sibylles conventionnelles; chaque figure est surmontée d'une niche peinte reproduisant décorativement des dessins de l'art architectural gothique de toute beauté. L'expression des figures est ravissante et d'une finesse d'exécution étonnante.

Sur un autre mur, du côté droit de la salle, est peint un paysage, avec, au fond, à gauche, un haut rocher, surmonté d'une église. A l'avant-plan se trouve un groupe avec la Sibylle de Rivoli prédisant à l'empereur Auguste l'apparition de la Vierge et de l'enfant Jésus; on voit cette apparition dans les nuages au fond.

Cette peinture, de moindre importance artistique que les fragments précités, est plus abîmée, mais mérite cependant la restauration. Sur un mur latéral on voit deux écussons de la noble famille Ring, qui, d'après les archives de la ville et les recherches de l'archiviste, M. Van den Branden, habitait cette maison vers le milieu du XVe siècle et fit exécuter les peintures. »

« Les Latins » inaugureront leur saison dramatique au Nouveau-Théâtre le 14 janvier. Sur la demande de leurs souscripteurs et amis, ils donneront *Alleluia*, de Marco Praga, que Novelli joua l'an dernier, et la *Sotie de Bridoye*, de Laurent Tailhade et Raoul Ralph. Le second spectacle comprendra la *Mandragore*, de Machiavel, et le *Chien du Jardinier*, de Lope de Vega. Outre les œuvres annoncées, « les Latins » joueront une pièce de Perez Galdos et le *Roi de Nirvanie*, le drame de Riccardo Carafa, interdit par la censure italienne.

Notre confrère Raoul Ralph est désormais chargé du secrétariat général. Le siège social des « Latins » est 20, rue Victor Massé, Paris, IXe.

En vente chez MM. **SCHOTT FRÈRES**, éditeurs de musique, à Bruxelles.

LE CRÉPUSCULE DES DIEUX

Poème et musique de **Richard WAGNER**. Version française de **Alfred ERNST**

Partition pour chant et piano. Prix net : **20** francs.

Vient de paraître chez MM. **A. DURAND ET FILS**, éditeurs,

4, place de la Madeleine, Paris.

SYMPHONIE en *ré* mineur par **G.-M. WITKOWSKI**

Réduction pour piano à quatre mains. Prix net : **8** francs.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

ATELIERS
D'ARTS MOBILIERS
ET DECORATIFS.
G. SERRURIER-BOVY
LIEGE. 39 Rue Hemricourt
BRUXELLES. 2 Boulevard du Régent
PARIS. 54 Rue de Tocqueville

EXPOSITION PERMANENTE
D'INTÉRIEURS COMPLÉTEMENT MEUBLÉS, DECORÉS ET ORNÉS
MISE EN ŒUVRE ET ADAPTATION RATIONNELLE DES MATÉRIAUX ET PRODUITS DE L'INDUSTRIE MODERNE

LE BOIS MEUBLES, ÉBÉNISTERIE, MENUISERIES DÉCORATIVES.

LE METAL FER BATTU ET FORGÉ, CUIVRE MARTELÉ, ÉTAIN FONDU, REPOUSSÉ ET INCRUSTÉ, ÉMAUX APPLIQUÉS AU MOBILIER, AUX APPAREILS D'ECLAIRAGE, DE CHAUFFAGE ET AUX OBJETS USUELS.

LES TISSUS TENTURES ET RIDEAUX AVEC APPLICATIONS D'ÉTOFFES ET DE PEINTURE, BRODERIE. TAPIS.

LE VERRE VITRAUX PLOMBÉS EN MOSAIQUE ET PEINTS.

LA CERAMIQUE CARREAUX ET POTERIES EN TERRE, FAYENCE ET GRÈS.

LE CUIR APPLICATIONS DIVERSES DU CUIR GAUFFRÉ, REPOUSSÉ ET TEINT.

LE DECOR TENTURES EN PAPIER ET ÉTOFFES POUR MURS, PLAFONDS ET DÉCORATIONS.



Maison Félix MOMMEN & Cº, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, Rue de la Charité, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

BEC AUER

50 % D'ÉCONOMIE **LUMIERE QUADRUPLE**

Appareils d'éclairage et de chauffage au GAZ, à l'ÉLECTRICITÉ et à l'ALCOOL

INSTALLATIONS COMPLÈTES

Bruxelles, 20, BOULEVARD DU HAINAUT, Bruxelles

Agences dans toutes les villes.

TÉLÉPHONE 1780

E. DEMAN, Libraire-Expert

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

VIENNENT DE PARAITRE

TROIS CONTEMPORAINS

H. DE BRAKELEER, Constantin MEUNIER, Félicien ROPS

par Eugène DEMOLDER

Un volume in-4°, avec les portraits des trois artistes. Tirage à 300 exemplaires numérotés. — Prix : 5 francs.

CONSTANTIN MEUNIER

par Eugène DEMOLDER

Un volume in-4°, renfermant un portrait et douze reproductions des œuvres capitales de Constantin Meunier; couverture illustrée.

Tirage à 500 exemplaires numérotés.— Prix : 5 francs

Demandez chez tous les papetiers

l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.

PIANOS GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION **EXPORTATION** **ÉCHANGE**

The Artist

An Illustrated Monthly Record

of Arts, Crafts, and Industries

1 SH. MONTHLY

Lonsdale Chambers, 27, Chancery Lane, and Bream's Buildings, London, W. C.

LIMBOSCH & Cie

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. Vve Monnom, 32, rue de l'Industrie

VINGT-DEUXIÈME ANNÉE. N° 2. 12 JANVIER 1902.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Steinlen (HENRY DETOUCHE). — Les Grandes Publications. *Les Portraits de l'enfant.* par Moreau-Vauthier (L.). — A propos du « Crépuscule des Dieux » (HENRY LESBROUSSART). — Les Anges de Louvain. — Au Cercle artistique (O. M.) — Guillaume II et l'Art (A.-M. DE SAINT-HUBERT). — La Semaine artistique. — Petite Chronique.

STEINLEN

A ANATOLE FRANCE

Steinlen est né à Lausanne. Il vint à Paris et entra d'abord dans une maison de dessins pour tissus. A ce moment commençait à peine la renaissance des arts industriels qui s'est affirmée depuis de si éclatante façon. Steinlen commença par travailler à des dessins d'étoffes pour ameublement. Il demeurait à Montmartre, rue Véron, et devait bientôt entrer en contact avec des peintres tels que Willette, Quinsac, Saint-Germier, etc. Le cabaret du *Chat noir* fut précisément fondé à cette époque. Rodolphe Salis, le gentilhomme-cabaretier, comme il s'appelait lui-même, s'était essayé vainement dans la caricature. Malin et doué d'une faconde inépuisable, il comprit le parti qu'il pourrait tirer de pareilles recrues, et attira le petit cénacle dans son établissement. Willette fut le dessinateur et le décorateur fécond qui peignit la grande composition allégorique du Moulin de la Galette, sur le mur de la salle. Il dépensait son adorable fantaisie dans le journal qui portait le même titre que le cabaret du boulevard Rochechouart. Henri Rivière, qui, un peu plus tard, s'incarna dans le théâtre d'ombres, commençait aussi à semer des croquis dans la même feuille. Des personnalités diverses germaient; un levain d'art espiègle et ironique fermentait dans la région montmartroise et devait donner cette intéressante floraison qu'il sera important de consigner plus tard dans les annales artistiques de la fin du XIX^e^ siècle.

Steinlen, abandonnant peu à peu l'ornement stérile et la fleur conventionnelle par un amour insatiable de la vie, se mit à étudier scrupuleusement la plante. Puis il passa à l'étude des animaux; les plus humbles l'intéressèrent d'abord, la mouche le captiva, les hannetons l'amusèrent. Il se complut à observer les plus dédaignés; je me rappelle de lui des croquis de guêpes, de grenouilles. Sa faculté d'examen et sa mémoire se développèrent, il affectionna alors particulièrement le chat. Il en remplit des pages entières, prises instantanément sur le vif, dans toutes les attitudes; — voir les petites histoires enfantines publiées alors par le *Chat noir* pour la petite Sarah Salis.

Une grande peinture à l'huile, faite par lui, représentait tout un congrès de chats; chats de luxe, chats de gouttière, chats faméliques, chats-pards, angoras et matous, tout cela cheminait lentement, venant des qua-

tre coins du monde, pour assister à cette convocation suprême d'un chat noir à la silhouette hiératique et inquiétante, qui dominait la composition et qui se détachait sur une lune blême.

Par l'animal, Steinlen, dont le talent se fortifiait de jour en jour, arriva à l'homme, mais, inconsciemment logique, il commença par entrer en contact avec ceux de ses contemporains demeurés le plus près de la nature. Les simples l'attirèrent. Ceux-ci vivaient dans la rue, au grand air; il s'essaya donc avec les pauvres, les déshérités de ce monde, et il leur demeura toujours fidèle. Steinlen quittait Lausanne; il avait vu dans la Suisse française ce monde élégant, cosmopolite, qu'on rencontre dans tous les kursaals et les casinos, qui va faire des cures de raisin à Montreux, qui envahit les grands hôtels et prétend voyager en tous pays, en s'en apercevant le moins possible. Ce qui le séduisit, par une réaction toute naturelle, ce fut le bas peuple qu'il trouva seul pittoresque et auquel il se consacra pour toujours. Sa voie était toute tracée. Cabarets borgnes, ouvriers allant à l'usine, filles racoleuses et subventionnés de l'amour, les prolétaires, les souffreteux, les condamnés de la vie qui roulent comme des impuretés sur l'onde, ballottés sempiternellement par les vagues qui refusent de les engloutir, les enfants voués à la fatalité de la misère, les loqueteux, les irréguliers qui déambulent l'œil hagard, la crampe dans l'estomac, tout cela défila sous ses yeux, sollicita son crayon, retint son cœur et il fut tout à eux comme ils furent tout pour lui. Et alors combien de croquis épars, de pages d'albums, de compositions!... Ce fut un envahissement de la plèbe auquel le dessinateur se prêta et donna généreusement l'hospitalité de nuit et de jour de son cerveau. Il se documenta si bien qu'en quelques années Steinlen fut un des artistes les mieux armés pour la représentation des comédies et des drames populaires. Au lieu de la grâce, de l'élégance, de la distinction, du parisianisme subtil, il eut le sens du pittoresque, la vigueur du trait, la robustesse et la gravité que comporte l'évocation des grandes mêlées sociales qu'il reproduira un jour.

Demeurant rue Caulaincourt, il vit s'édifier tout ce quartier, fut en contact avec les ouvriers de tous les corps d'état. Terrassiers, charpentiers, maçons, menuisiers, etc., tout s'agita et peina devant lui, il fut profondément spectateur de l'activité humaine, sa vision s'en agrandit et tout ce qui touche au peuple l'attendrit à tout jamais.

En me montrant des études faites à Montmartre dans la chaussée Clignancourt, il s'extasiait devant les colorations que donne une boucherie avec toutes les viandes étalées, les garçons allant et venant et les porteurs de nuit chargeant sur leurs épaules les moitiés de bœuf qui doivent être débitées à la première heure. Il me montrait des assommoirs avec le grand éclair du comptoir brillant, disposé comme un autel sur lequel on allait sacrifier la cervelle humaine sous la clarté crue de l'électricité, le scintillement tentateur des verres où les lueurs se jouent en se réfractant, la variété des bouteilles de toutes nuances qui renferment des rêves emprisonnés, d'hypothétiques bonheurs; il y a des promesses de jours meilleurs dans le vert glauque de l'absinthe.

Aux travaux qui lui furent tout d'abord commandés par l'éditeur Chamerot succédèrent les recueils illustrés pour Enoch. Il y a cinq ans environ il fit des lithographies pour les *Chansons de Femmes* de Delmet, dont une édition sur japon fut souscrite par Conquet et épuisée sur l'heure; une autre, à grandes marges, est non moins recherchée des amateurs. Les *Chansons de Montmartre* suivirent et furent tout aussi appréciées. Je signalerai encore le *Chien de Briquet*, édité par Pelletan, œuvre dans laquelle les qualités d'animalier de Steinlen furent utilisées, la superbe série de dessins faits pour l'*Almanach du Bibliophile de 1900*, dans lequel une œuvre, intitulée *La Grève*, et dont j'ai vu l'original, est particulièrement impressionnante. Par la même occasion, Steinlen me montra une quinzaine de croquis représentant le maître cher et justement admiré comme l'un de nos esprits les mieux affranchis que nous ayons, Anatole France. L'artiste l'a dessiné dans l'intimité, comme j'ai un plaisir infini à l'apprécier, la calotte sur la tête et la pipe à la bouche, avec les yeux perpétuellement en action et donnant une expression permanente de douce malice. Steinlen, qui l'aime, l'a croqué dix fois, vingt fois, quarante fois, pour le bien posséder et pouvoir le refaire de cœur et par cœur. Il faut même que je note ici, en passant, en dépit des apparences de brièveté, la conscience de l'artiste à refaire et recorriger sans cesse un premier jet. Enfin, la maison Pelletan va publier, en une édition de grand luxe, l'*Affaire Crainquebille*, de l'auteur du *Mannequin d'osier*, dont Steinlen a ponctué le texte de dessins exquis.

En travaillant, l'artiste obéit à une injonction si tenace qu'il faut que sa vision prenne corps malgré tout. Quand il entreprit la lithographie, il y réussit du premier coup; quand il aborda l'eau-forte, ses productions révélèrent sa maîtrise. Dans son œuvre, que j'ai en ce moment sous les yeux, le peuple défile dans les mille épisodes de la vie faubourienne. Ce sont les blanchisseuses qui, les cheveux roux tordus à la diable mais phosphorescents au soleil, la hanche saillante, lancent un coup d'œil malicieux au passant, un moment évadées de leur travail, pour folâtrer dans des rêveries d'amour buissonnières. Et les « *cousettes* » menues qui viennent en bandes alertes, marchant à pas pressé, *trottins* d'abord, *premières* ensuite, quasi grandes dames parfois, levant la tête. Les jeunes cheminent en se tenant l'une l'autre,

les bras entrelacés, et répandent des fusées de rire sur leur passage. Elles sentent qu'à elles toutes elles résistent à la galanterie, au mot tentateur, à l'offre perfide, et elles vont le nez mutin, l'œil provoquant, cheveux au vent devant l'homme pour lequel elles semblent des friandises d'amour.

Et les soirs : les rentrées d'ouvriers aux quartiers excentriques, les bourgerons qui se pressent, les blouses qui flottent comme les drapeaux du labeur. Les terrassiers au large pantalon de velours à côte, les bras brûlés par le soleil, les nerfs tendus comme des cordes, marchent lourdement, portant les pioches et les pelles avec la mine résignée de pauvres diables entraînés tout jeunes à gravir leur calvaire quotidien.....

Oh ! ce peuple de Paris, si multiple, qui contient tant d'éléments divers dans sa foule anonyme ! Cette tourbe humaine où il y a des maçons de la Creuse, des charbonniers de l'Auvergne, des vitriers de la Savoie, des vendeurs d'ail de Roscoff, etc., comme elle impressionne Steinlen ! J'ai vu de lui une série de toiles ébauchées à la détrempe, par le procédé Perreira et continuées à l'huile sur cette préparation ; l'austérité de la matité des tons convenait bien à ces scènes plébéiennes. Il me montra des lithographies représentant des épisodes interlopes de pierreuses éclairés par la lune ou sous la clarté louche de quelque bec de gaz. Il avait commencé aussi des eaux-fortes en couleurs. « J'entrevois, me disait-il, tout ce qu'on pourrait tirer de tous ces procédés, mais le temps matériel me manque pour approfondir la chose. Il faudrait s'y spécialiser, pendant quelque temps du moins, pour en épuiser les ressources, mais les commandes dont je suis débordé m'empêchent de travailler selon mon désir ; je suis obligé de satisfaire les autres d'abord, et à la fin de la semaine il ne m'est souvent pas resté une heure pour moi. Alors c'est hâtif, c'est incomplet, ce ne sont que des désirs imparfaitement formulés, des rappels d'impression notés vivement, des prises de possession de la vie qui coule autour de moi et que je happe au passage, au hasard du crayon et du pinceau. »

HENRY DETOUCHE

(*La fin prochainement.*)

LES GRANDES PUBLICATIONS

Les Portraits de l'enfant, par M. MOREAU-VAUTHIER. Libraire Hachette.

Si les livres, en collaboration d'artistes, se font chaque jour plus rares, ce sera un des caractères de la librairie de cette époque de documenter ses publications de luxe avec les reproductions des plus belles œuvres du passé et du présent. L'an dernier, nous louions ici le livre de grâce et d'esprit que M. Armand Dayot dédiait à l'empire de la femme. Cette année c'est M. Moreau-Vauthier qui consacre le sien à cet autre règne, tout-puissant, de l'enfant. La sœur, l'épouse, la mère ont tracé la voie qui l'a mené vers le monde des vies enfantiles. On a ainsi deux des aspects essentiels de la famille à travers les âges.

M. Moreau-Vauthier a divisé ses *Portraits* en six séries et chacune embrasse en même temps qu'une période et une école d'art un état de la sensibilité humaine. En réalité, ces séries elles-mêmes se subdivisent bien plus en deux périodes caractéristiques, l'une où l'enfant n'apparait qu'une image secondaire dans l'art, en rapport avec son rôle effacé dans la société, l'autre où, par un excès de sensibilité, il y apparaît comme divinisé, devenu la clef de voûte de l'État social. Celle-ci correspond à nos jours : la tendresse que nous avons pour nos enfants est si subtilement mêlée de la peur du périssable qu'elle a fait de ces frêles essences de vie sorties de nous un culte maladif dont elles souffrent autant que nous. C'est l'exagération d'un sentiment très haut puisque, à travers l'enfant, si près des origines et en qui recommence chaque fois l'humanité, c'est toute la durée humaine que, sans nous en douter, nous sommes portés à chérir et à exalter en eux. Un homme du passé, toutefois, n'eût pas senti ainsi.

L'Égypte, la Grèce, Rome ont laissé peu de monuments de leur amour pour l'enfance. L'enfant y apparait bien, mais sous les apparences physiques plutôt que dans cette part de substance idéale qui le prolonge à travers ses générateurs. Ce sont bien des corps d'enfants : ce ne sont ni des âmes ni des visages d'enfants. On en faisait des petits dieux, des génies, des amours et des symboles ; ils semblaient n'avoir pas connu le baiser maternel. Platon, dans sa *République*, recommandait l'usage pratiqué à Sparte d'immoler tout enfant mal venu. Aujourd'hui on l'en aime d'autant plus, avec le remords peut-être de lui avoir imposé la vie qu'il ne demandait pas. Si, au contraire, il était beau, on en faisait un jeune athlète, un lutteur, un gymnaste et le lien familial était rompu. Hérodote raconte la visite d'un jeune Grec chez le tyran Clisthène qui voulait marier sa fille. Cet éphèbe aussitôt monta sur la table, exécuta des danses nationales et finit par se dresser, la tête en bas et les jambes en l'air, en frappant ses pieds l'un contre l'autre. Ce début indisposa Clisthène, qui n'était pas Grec et garda sa fille. Si M. Moreau avait cherché du côté des mystères d'Asie, il y eût toutefois trouvé un mythe charmant et mélancolique, l'enfant Adonaï pleuré par les femmes et qui prépara la venue au petit Jésus de la crèche.

Avec le moyen-âge, c'est la maternité, les chœurs d'anges jouant du psaltérion, la psallette céleste louangeant l'incarnation divine. Le petit enfant chrétien, dès le sein de sa mère, est dieu déjà comme le frêle et grelottant fils de Marie dans l'étable. Voici les Vierges à l'enfant si humaines du Louvre, de Cluny, de la cathédrale de Bordeaux. Quand viendra la Renaissance, elle recueillera tout à la fois de l'antiquité et de l'ère médiévale le petit génie qui enseigne les joies de la terre et le petit ange qui prophétise les joies du ciel. Mino de Fiesole, Gozzoli, Bellini, Mantegna, Vinci, Donatello, Raphaël les fondirent en une même image humaine et divine, *Bambino* et *Putto*, qui sur terre regrettait le ciel et dans le ciel se souvenait de la terre. C'était encore le symbole, mais c'était déjà aussi la famille, dans ce qu'elle a d'immuable, d'impérieux et de doux, au sens moderne de sa survivance dans l'enfant. Luca della Robbia alors fait son bas-relief de la Ronde d'enfants, Filippo Lippi son Enfant Jésus sous une pluie de roses, Botticelli sa Vierge entourée d'anges, Raphaël ses Sainte Famille. Je regrette n'avoir point vu, parmi ces élyséennes et terrestres figures, dans le livre de M. Moreau-Vauthier, les

chœurs d'anges et les enfants Jésus de ce père admirable des peintres, Van Eyck.

Le portrait est né, l'effigie peinte ou frappée dans le bronze, perpétuant, à défaut des sangs plébéiens, l'armorial royal et patricien. La période classique est close : on entre dans la période pittoresque. Et voici les graves, hautains et taciturnes portraits d'infants et d'infantes, les Marie-Thérèse, les infante Marguerite, les infant Balthazar Carlos, en habits de cardinal, en robes de cour, en harnois de chasse, toute cette extraordinaire lignée spirituelle des fils et des filles de Vélasquez.

Voici, au jardin même des grâces roses et blondes, les enfants de la Flandre. Toute une part de l'art flamand n'est qu'un long poème genethliaque, un cantique de louanges et d'adorations à la mère et à son doux fruit, l'enfant qui, même après la naissance, continue à vivre près de sa chair, dans l'ampleur grasse de son giron. Ici le miracle souhaité par Savonarole s'est accompli, l'enfant a été le purificateur inconscient de la famille. Rubens et Jordaens le peignent à travers l'ivresse qu'ils ont pour la femme mûre, avec la gourmandise de sa vitalité florale et charnue. Quelque chose du goût de la Renaissance pour les allégories toutefois demeure dans leur lyrisme : Van Dyck nous met plus près de la nature, si élégantisée qu'elle apparaisse chez lui. Le petit Buckingham, du palais de Windsor, est une merveille de jeune vie pensive et résolue dont Gainsborough plus tard se souviendra quand il fera son Master Buttall, de la collection du duc de Westminster. Quel merveilleux portrait encore que le jeune Lodewyck Huygens, du musée de La Haye, avec les énormes pastilles noires des yeux dans son visage de grosse poupée ! Rembrandt seul, en peignant son fils Titus, trouvera le moyen de faire jaillir de ses ors et de ses noirs une fleur de sang et de vie plus émouvante encore !

L'école française a ses Fouquet et ses Clouet : ce sont eux qui nous initient à la grave enfance de leur temps, petits seigneurs engoncés et sans sourire, princes du sang et dauphins sur qui pèse la fatalité de ne pouvoir être des enfants comme les autres. Et les règnes se suivent : c'est Rigaud, Nattier, Tocqué, Mignard, Drouais, c'est la cohue des petits marquis aux mines et aux gestes de fêtes galantes, en jabots de dentelle et perruque à frimas. Il n'y a plus d'enfants et il n'y a plus de parents. M. de Montansier, en présence de Bossuet, donnait le fouet au petit Dauphin. On se rappelle comment le prince de Ligne écrivait à son fils : « Après le malheur de vous avoir pour fils, il ne pouvait m'arriver qu'un malheur plus grand, c'est celui de vous avoir pour colonel dans ma garde. »

Mais le XVIII^e^ approche : à la voix de Jean-Jacques, l'âme des mères se réveille, une passion de l'enfance va s'emparer du monde. C'est elle que nous retrouvons jusque dans ce temps même, sensibilisée par la pitié et l'idée des solidarités. Un charme délicat d'espièglerie et de douceur pensive affine les images puériles qu'avec une prédilection inlassée prodigue l'école anglaise des Reynolds, des Gainsborough, des Lawrence, des Etty, des Hoppner, des Romney, des Lavery, des Watts, des Burne-Jones. Ce sont bien là, à travers la nuance de la race, les frères et les sœurs des petits enfants de la France plus encore que de chez nous. Mais peut-être Baudry, Dubufe, Lefèvre, Morot, Friant, Flameng, Carolus-Duran n'expriment-ils qu'un des aspects de l'enfance de leur pays et de celle qu'on pourrait appeler l'enfance de luxe, mondaine et décorative, plus que de l'autre. Au moins aurait-on désiré que ce peintre par excellence des tendresses familiales, Carrière, eût une part déterminante dans une histoire, comme celle-ci, des portraits de l'enfant. Ses enfants à lui eussent apparu comme en songe, le songe de leur jeune vie voilée d'avenir et d'inconnu, si touchants, si frémissants de sensibilité qu'ils inaugurent comme une humanité nouvelle. Cela n'empêche pas le livre de M. Moreau-Vauthier d'être vraiment intéressant et documenté, avec des pages d'aimable et grave philosophie.

L.

A propos du « Crépuscule des dieux ».

Trois points de vue.

On connaît l'impression profonde que ressentit Richard Wagner lorsque ses lectures de jeune homme lui révélèrent les *Sagas* des *Eddas* scandinaves et la transposition germanique du Nibelungen-Nôt. Il s'en était assimilé l'héroïque splendeur dès avant la crise que son esprit producteur traversa de 1848 à 1851, crise bienfaisante, puisqu'elle lui permit de coordonner les idées de réforme qui bouillonnaient en lui, et de fixer immuablement la formule d'art suivant laquelle il conçut désormais ses chefs-d'œuvre. Avant l'âge de trente cinq ans, il avait tracé un projet d'œuvre musicale, *La Mort de Siegfried*; le principe de quelques épisodes de la Tétralogie s'y trouve déjà esquissé ; mais le conflit entre l'Amour et le Désir de la puissance par la possession de l'or y fait défaut. Dans ce premier avatar, l'or était restitué aux filles du Rhin et la mort de Siegfried expiait le crime des dieux; ceux-ci, de même qu'Albérich et la race des nains, étaient ensuite réintégrés dans la situation qu'ils occupaient antérieurement à leur faute.

L'idée générale de la Tétralogie, telle que Wagner l'a adoptée en dernier lieu, se trouve plus approximativement exprimée dans un plan d'œuvre dramatique, inséré dans ses écrits (vers 1850, Wagner étant âgé de trente-sept ans) et portant le titre : *Le Mythe des Nibelungen comme esquisse de drame.*

Ce n'est que vers l'année 1853 (le maître avait alors quarante ans) que le scénario définitif vit le jour après ceux de *Siegfried*, la *Walkyrie* et l'*Or du Rhin*. Alors seulement le titre : *La Mort de Siegfried* fait place à celui de *Götterdämmerung*, que M. H.-S. Chamberlain traduit, peut-être plus correctement qu'on n'est accoutumé de le faire : *Le Déclin des dieux*.

On sait que la composition de la Tétralogie subit de longues interruptions. La *Götterdämmerung* ne fut écrite qu'après *Tristan* et les *Maîtres chanteurs*; et le *Ring* ne s'acheva définitivement qu'en 1874, Wagner étant âgé de soixante et un ans.

Cet exposé bref et sec, juxtaposition de quelques chiffres, n'aide-t-il pas puissamment à comprendre le caractère synthétique de cette création colossale ? Une œuvre dont le premier plan avait été tracé avant trente-cinq ans et dont le dernier mot n'est pas écrit avant soixante et un ans, doit nécessairement refléter toute l'évolution passionnelle et sentimentale de cet homme, pendant la période de vie où ses ardeurs de servant de Beauté ont fait brûler avec le plus de violence leur flamme. Si *Parsifal* représente ce que l'on peut nommer : « un aboutissement », la *Götterdämmerung*, comme conclusion de l'épopée de Wotan, est certainement l'œuvre de Wagner qui, philosophiquement, y prépare le mieux.

***

Nous venons d'écrire : « l'épopée de Wotan. » C'est, en effet, sous cet aspect que l'*Anneau du Nibelung* doit être envisagé pour qu'il soit possible d'en comprendre parfaitement la signifi-

cative grandeur. Chamberlain, l'un des commentateurs de Wagner qui, croyons-nous, a le mieux servi son maître, insiste sur le rôle prépondérant du Père des Dieux, lien idéologique entre les quatre parties, alors que l'anneau n'est qu'un lien quasi matériel. On sait d'ailleurs que Wagner avait songé à intituler sa Tétralogie du seul nom de *Wotan*. Il est aisé, en se pénétrant de cette conception, de rattacher la *Götterdämmerung* aux trois actions précédentes.

Wagner, justement intransigeant sur les questions d'interprétation de ses œuvres, ce en quoi il avait d'autant plus raison qu'il bouleversait toutes les traditions anciennes, ne supportait qu'avec peine l'idée d'une exécution partielle du *Ring*. Chacune des trois journées, présentée séparément, doit subir l'amputation de développements peu compréhensibles lorsqu'on n'a pas vécu la veille ou qu'on ne vivra pas le lendemain les événements auxquels ils se rapportent; et ces développements (scène de Wotan et Brunnhilde dans la *Walkyrie*; scène des questions, scène de Wotan et d'Erda dans *Siegfried*) constituent souvent les plus sublimes pages, les points culminants de l'œuvre entière. L'exécution de la *Götterdämmerung* ne pouvait donc être intelligemment tentée que devant un public connaissant déjà, pour les avoir fréquemment entendus, le prologue et les deux premières journées. Cette préparation de plusieurs années a permis à Bruxelles de goûter en toute compréhension l'exécution intégrale de la journée dernière, dont la représentation n'est possible en toute autre endroit qu'au prix des plus navrantes coupures.

Cinq scènes rattachent l'œuvre au drame du *Ring* : 1° celle des Nornes, synthèse merveilleuse, où dans une poignante demi-teinte, l'essence de la tragédie qui accable Wotan se déroule avec le câble fatal; 2° celle de Waltraute, où la messagère incomprise cherche en vain à écarter de Wotan l'anathème; 3° celle d'Albérich, ennemi de Wotan, haineux revenant des cavernes du prologue, dont les anxieuses paroles fournissent le pourquoi des actes de Hagen; 4° celle des Filles du Rhin, à rapprocher de celle de Waltraute, car un même effort, sombre dans l'une, riant chez l'autre, y est tenté pour renverser le Destin qui écrasera Wotan; enfin 5° la scène finale, l'anéantissement de Wotan, qui, en tant que dénouement, couronne la Tétralogie tout entière. Tous ceux qui ont participé à la tragédie de l'anneau sont entrés dans l'éternelle nuit, soit par violence, soit qu'ils y aient librement consentis; seule, reste l'humanité, à laquelle Brunnhilde lègue l'héritage que sa science recouvrée lui révèle : l'Amour.

***

Nous avons envisagé l'importance de la *Götterdämmerung* dans la vie de R. Wagner; nous l'avons brièvement examinée comme conclusion de la Tétralogie; faut-il en considérer l'essence comme œuvre indépendante? Quelques remarques auront tôt fixé ses traits essentiels.

Cette dernière journée du *Ring* est la première où nous voyons entrer l'élément humain. Dans les précédentes, l'action se mouvait entre dieux et demi-dieux. Ici, la race humaine parait et les caractères se rapetissent. Aucun héroïsme chez Gunther ni Gutrune. L'action entre dans l'histoire; la fable sublime aura exhalé son dernier chant avec la dernière flamme du divin incendie.

Cet élément nouveau donne à Wagner une source d'incomparable diversité dans l'opposition des scènes. Remarquez la hardiesse de ces simples interludes, qui séparent le spectacle d'un site où le merveilleux est de règle (le roc de Brunnhilde) du spectacle d'une halle où le merveilleux est l'exception, surprend, et même terrifie (la halle des Gibichungen). Les demi-dieux, ces êtres divins, Brunnhilde, Siegfried, semblent, dans cette ambiance inférieure, revêtus d'un plus suprême héroïsme. On a profondément pitié d'eux, plus qu'on ne les blâme, lorsque Siegfried trahit le serment d'amour, lorsque Brunnhilde conspire contre celui qui lui donna ses plus douces extases; et quand l'un meurt, quand l'autre s'apprête à l'anéantissement, il semble qu'on l'ait presque désiré, tant le cadre où se mouvait leur grandeur est devenu indigne.

Que dire encore? Faut-il s'émerveiller de la beauté tourmentée et formidable des conflits de passions, des luttes d'ambitions, conflits entre caractères différents, conflits intérieurs dans l'intimité de l'un ou de l'autre caractère? Ce sont là splendeurs communes à la Tétralogie tout entière, et il est vain d'en signaler l'énumération pour la *Götterdämmerung*, puisque le théâtre de la Monnaie nous donne en ce moment l'occasion d'en ressentir les magnifiques voluptés.

HENRY LESBROUSSART

LES ANGES DE LOUVAIN

Les travaux effectués à la voûte d'une des chapelles de l'abside de l'église Saint-Pierre, à Louvain, ont mis à nu, ainsi que nous l'avons annoncé, des peintures remarquables qui remontent au XV^e^ siècle.

Dans la *Petite Revue de l'Art et de l'Archéologie en Flandre*, M. Georges Hulin, professeur à l'Université de Gand, étudie ces fresques et leur assigne une particulière importance en les attribuant à l'un des plus grands maîtres de l'École flamande.

« Ma visite, dit-il, me ménageait une véritable surprise; je devrais dire une surprise émue, car ces fragments, malheureusement fort mutilés, menacés même dans leur conservation, sont les plus beaux restes que je connaisse en Belgique de la peinture décorative du XV^e^ siècle.

Ils appartiennent à un ensemble de douze grandes figures d'anges dont chacune occupait l'un des compartiments de la voûte. Les uns sont représentés en oraison; les autres portent les instruments de la Passion de N.-S. Jésus-Christ. Cinq ont presque entièrement disparu; on en aperçoit par-ci par-là un bout d'aile ou de draperie. Des sept autres, il reste des morceaux plus considérables Quelques figures subsistent dans leur ensemble, mais non sans avoir perdu leur « velatura » et notamment les ombres délicates des yeux et des autres traits de visage Néanmoins, telles qu'elles sont, les parties conservées sont tellement remarquables qu'elles révèlent un artiste de premier ordre : l'ordonnance, le dessin et la peinture sont d'un *très grand style*

L'œuvre appartient au *milieu* du XV^e^ siècle et, si dangereux qu'il soit en général de hasarder une attribution ferme à un artiste déterminé, surtout en présence de peintures non seulement mutilées mais encore éraflées dans les parties qui subsistent, j'estime que dans le cas présent le doute n'est guère permis et je n'hésiste pas à prononcer un nom illustre, celui du grand maître qui a imprimé sa direction à tout l'art flamand pendant trois générations d'artistes : j'ai nommé Rogier Van der Weyden. »

AU CERCLE ARTISTIQUE

Affluence des grands jours au *Cercle artistique*, la semaine dernière; branle-bas général : M. Félix Mottl officiait. On lui avait donné à conduire, au lieu des masses instrumentales dont il est accoutumé de déchaîner la tempête sonore, un petit orchestre choisi, une élite de musiciens, le surfin du fin. Et rapetissant son geste héroïque, harmonisant sa mimique impérieuse au cadre

minuscule de la compagnie qui remplaçait l'armée habituelle, l'éminent *capellmeister* nous offrit le régal d'une audition intime ordonnée et réglée à souhait, quelque chose d'analogue à ce qu'était la musique des Soupers du Roi, — au temps où les rois daignaient écouter les violons... Hélas! leur voix est couverte aujourd'hui par le tintamarre des automobiles!

On écouta avec plaisir, sous la direction rythmique et souple du maître, des fragments des *Fêtes d'Hébé* et le rigodon de *Dardanus*, la jolie *Nachtmusik*, spirituelle et délicate, de Mozart, et, du même, un aimable concerto de flûte, délicieusement phrasé par M. Anthony, dont seules les cadences parurent désuètes. Des pastiches de danses anciennes, par Saint-Saëns, de courtes pièces symphoniques extraites de *Manfred*, le *Chant du soir*, agréablement orchestré par Saint-Saëns, déjà nommé, valurent tour à tour à M. Mottl et à ses interprètes d'unanimes applaudissements. Le succès prit même des proportions glorieuses après l'exécution de l'exquise *Habanera* de Chabrier, la perle de ce précieux écrin. Il fallut bisser le morceau... qu'un critique bien informé confond avec le Rigodon de Saint-Saëns « dont la verve spirituelle a, dit-il, obtenu les honneurs du *bis* ». Mais non, cher confrère! N'attribuons pas à Camille ce qui revient à Emmanuel, et constatons que le dit Rigodon parut même légèrement anémique à côté de l'œuvre exubérante de Chabrier.

Les félicitations que recueillit, ponctuées d'énergiques poignées de mains, l'illustre chef d'orchestre au foyer, tombèrent en rosée bienfaisante sur les membres du comité, un peu inquiets, au début, du résultat de leur initiative.

O. M.

Guillaume II et l'Art.

S'il est en Allemagne des gens assez naïfs pour croire le triomphe des idées artistiques nouvelles définitivement acquis, le discours de l'empereur à une réception semi-officielle de sculpteurs ébranlera singulièrement leur optimisme.

Ce souverain a le don d'étonner, et étonner quand même, encore et toujours, le siècle que rien n'étonne plus. Le toast porté par Guillaume II aux artistes qui viennent d'achever l'énorme amas de statues de la *Siegesallee*, — irrévérencieusement surnommée *Puppenallee* par les Berlinois, — est désormais fameux.

Après avoir affirmé à ses invités que l'école berlinoise a une floraison qu'on ne pourrait s'imaginer plus belle au temps de la Renaissance (italienne, probablement, car habituellement les Allemands désignent par Renaissance le XV^e^ et le XVI^e^ siècle), le monarque déclare que seul celui qui tient compte des lois de la beauté, de l'harmonie et de l'esthétique (*sic*), dont tout homme porte en soi la loi immuable, peut prétendre au titre « d'artiste ».

Il félicite ensuite les sculpteurs de s'être jusqu'ici tenus à l'écart des courants et des directions modernes, d'avoir gardé leur art altier et haut!

Rien n'est plus vrai; toutes leurs statues sont plus grandes que naturelles et le récent Bismarck de Begas mesure au moins 6 mètres de haut!

Quelques citations textuelles de cette extraordinainaire allocution :

« Une œuvre d'art renferme toujours un atome (*sic*) de la personnalité de l'artiste. » — « Les arts doivent contribuer à exercer une action éducatrice sur le peuple, donner aux classes inférieures, quand celles-ci ont durement peiné, la possibilité de se retremper dans l'idéal. » — « A nous, peuple allemand, les grands idéaux sont restés en partage, alors que les autres peuples les ont plus ou moins perdus. » — « Le peuple allemand doit donner aux classes laborieuses la possibilité de se régénérer par la beauté. Si l'art, comme cela arrive maintenant, ne fait que peindre la misère plus atroce qu'elle ne l'est déjà, il commet un crime envers le peuple allemand. »

Ailleurs il est question « d'un art qui descend à l'égoût ».

L'empereur déclare d'ailleurs « que la *Siegesallee* SUBJUGUE les étrangers qui arrivent à Berlin, et que la sculpture allemande est universellement réputée!!! »

Pauvres prolétaires allemands, les voici contraints de se « régénérer moralement » par la vue des vingt ou trente ancêtres de la maison de Hohenzollern, figés sur deux lignes parallèles dans des costumes rigoureusement historiques et des attitudes tout aussi scrupuleusement académiques. Chacun se trouve posé sur un socle, au centre d'un hémicycle que décorent les bustes des deux personnalités les plus considérables de son règne (en général, d'illustres inconnus).

Les statues sont agrémentées des attributs les plus banals, les plus ressassés, les plus carton-peint qu'on puisse exhumer du magasin d'accessoires d'un théâtre de drames patriotiques. Elles sont à peu près également insignifiantes, mornes, impersonnelles et ressemblent à un musée Castan pour l'étude du « costume à travers les âges ».

Généraux, hommes d'État et souverains, tout ce peuple de marbre et de bronze dont fourmille Berlin, échappe au rayon visuel des pauvres diables. Pour entrer dans les vues de l'empereur, ne serait-il pas plus utile de statufier les millionnaires? Cet « idéal » proposé aux prolétaires serait pratique et plus accessible que tout autre. Si chacun peut devenir capitaliste, qui peut rêver d'être un jour chef d'État?

L'apothéose du banquier bien nourri, pilier solide de la société, serait une meilleure barrière aux idées socialistes que la glorification de tisserands affamés en révolte ou de pétroleuses dansant autour de la guillotine!

Reinhold Begas, qui n'a pas toujours été un officiel, n'a-t-il pas éprouvé quelque gêne à s'entendre ainsi louer en opposition avec les Böcklin, les Klinger, les Uhde, les Liebermann et même avec Menzel qui, lui aussi, a peint la détresse et la misère? Et que penserait Meunier de pareille incartade?

L'incident a plus qu'un intérêt national et théorique. C'est l'empereur qui, en dernière instance, commande les monuments dont les prix se chiffrent *par millions*; son discours a eu un retentissement universel; de grands journaux étrangers le citent avec éloge. Ce qui prouve, une fois de plus, que la lutte de l'art jeune et vivant contre les fameuses formules mortes est toujours ardente et que jamais la victoire n'est définitivement affirmée!

A.-M. DE SAINT-HUBERT

La Semaine Artistique

Du 12 au 18 janvier 1902.

MUSÉE DE PEINTURE MODERNE. Exposition du Cercle « Pour l'Art ».

MUSÉE DU CINQUANTENAIRE. 10-3 h. Exposition L. Magne. — Exposition de photographies d'Extrême-Orient. — Exposition des dessins de feu E. Puttaert. — Exposition d'étoffes anciennes (collection I. Errera).

Lundi 13. — 6 h. Sixième du *Crépuscule des Dieux* (théâtre de la Monnaie). — 8 h. Deuxième séance Delgouffre-Sadler : Schumann, Brahms, Saint-Saëns (Salle Erard).

Mercredi 15. — 8 h. L'*Enigme* de Paul Hervieu (théâtre du Parc). — 8 h. 1/2. Récital Van Winckel (Grande-Harmonie).

Samedi 18. — 2 h. Ouverture de l'Exposition du Cercle « Pour l'Art » (Musée moderne). — 2 h. 1/2. Répétition générale du Concert Ysaye (théâtre de l'Alhambra).

PETITE CHRONIQUE

L'État vient d'acquérir, pour le Musée de Bruxelles, la *Fantaisie en blanc, noir et or* de Fernand Khnopff récemment exposée au Salon des Aquarellistes, et la *Mer démontée* de Willem Delsaux, l'une des meilleures toiles que l'artiste exhiba en décembre dans la salle de corporation de la *Louve*.

La section des beaux-arts du Conseil communal de Bruxelles vient d'approuver définitivement, dit la *Chronique*, le projet de monument à élever à la mémoire de Pierre Vanhumbeeck. Ce monument, en petit granit, qui doit être édifié à l'angle des rues Rempart-des-Moines et de l'Éducation, est composé de deux figu-

res en haut-relief : une femme qui représente l'instruction, et un adolescent, surmontées du médaillon du premier et unique ministre de l'instruction publique.

Architecte, M. Jules Barbier; sculpteur, M. Ch. Samuel. Inauguration en juillet prochain.

Notre collaborateur M. Fierens-Gevaert a été chargé par M. Albert Carré d'organiser à l'Opéra-Comique sous le titre général : *La Littérature et la Musique*, une série de conférences-auditions dans lesquelles sera passée en revue toute l'histoire du drame lyrique en France depuis sa création jusqu'au commencement du XIX^e^ siècle.

Les conférenciers étudieront les rapports qui existaient, aux périodes classiques de l'art français, entre le musicien et le librettiste; quelle fut, aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles, l'influence de certains grands écrivains sur l'évolution du drame lyrique et de la comédie musicale.

M. Vincent d'Indy parlera des « Sujets d'opéras chez Lulli, Destouches et Rameau »; M. André Hallays, de « Beaumarchais »; M. Chantavoine, de « Sedaine »; M. L. de Fourcaud, de « Jean-Jacques Rousseau et des Bouffons ».

La série a été inaugurée hier par M. Fierens-Gevaert qui a parlé des « Librettistes de Gluck ».

Les meilleurs artistes de l'Opéra-Comique se feront entendre au cours de ces séances, dont la première a eu lieu avec le concours de M^mes^ J. Raunay et Thiéry et de M. Dufranne.

Le Cercle *Pour l'Art* ouvrira samedi prochain 18 janvier, à 2 heures, son X^e^ Salon annuel de peintures, sculptures et d'art appliqué.

Parmi les exposants signalons : MM. Ciamberlani, Rousseau, Alfred Verhaeren, Emile Fabry, Omer Coppens, Eugène Laermans, René Janssens, feu Alex. Hannotiau, Henri Ottevaere, M. et M^me^ Isidore De Rudder, M^me^ Lacroix-Fichefet, MM Firmin Baes, Van den Eeckhoudt, Amédée Lynen, Henri Boncquet, Pierre Braecke, Philippe Wolfers, Amédée Lynen, Hector Thys, H. Smits, Vierni, De Haspe, Colmant, Léon Dardenne.

La Société royale de la Table-Ronde de Louvain ouvrira dimanche prochain son troisième Salon quatriennal par invitations. La liste des exposants ne comprend que les noms de nos meilleurs artistes belges, peintres, sculpteurs, graveurs et aquarellistes, sans mélange aucun d'« amateurisme » ni de « couleurisme ». C'est un exemple à suivre ailleurs.

Aujourd'hui dimanche, à 4 heures, à la Halle aux draps de Tournai, première audition des concerts de l'Académie de musique (directeur : M. N. Daneau), avec le concours de M^lle^ A. Duchatelet, cantatrice, M. L. De la Censerie, violoniste, et M. S. Allard, clarinettiste.

Au programme : Ouverture d'*Euryanthe* (Weber); final du Deuxième Concerto pour violon et orchestre (Max Bruch); *A la porte du cloître*, pour solo, voix de femmes et orchestre (Grieg); Deuxième Concerto pour clarinette et orchestre (N. Daneau); fragments d'*Iphigénie en Tauride* (Gluck); *Symphonie* en *sol* majeur (Haydn); *Psaume* pour voix mixtes et orchestre (Daneau).

Mercredi prochain 15 janvier, à la Grande-Harmonie, à 8 h. 1/2 du soir, M. Van Winckel donnera une séance musicale avec le concours de M^lle^ Strasy, de la Monnaie, et de M. Stevens, pianiste.

Au programme : Mendelssohn, Weber, Glazounow, Wagner, Schubert, Chopin, etc.

M. L. Maeterlinck étudie dans la *Flandre libérale* le diptyque du XV^e^ siècle récemment offert à la ville de Gand par les « Amis du Musée » et qui représente la *Descente de croix* et la *Résurrection*. L'auteur attribue l'œuvre soit à un maître allemand influencé par nos artistes, soit à un peintre flamand qui séjourna longtemps en Allemagne et l'exécuta peut-être dans l'Italie septentrionale.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

ATELIERS
D'ARTS MOBILIERS
ET DECORATIFS.
G. SERRURIER-BOVY
LIEGE. 39 Rue Hemricourt
BRUXELLES. 2 Boulevard du Régent
PARIS. 54 Rue de Tocqueville
EXPOSITION PERMANENTE
D'INTÉRIEURS COMPLÈTEMENT
MEUBLÉS, DECORÉS ET ORNÉS
MISE EN ŒUVRE ET ADAPTATION RATIONNELLE DES
MATÉRIAUX ET PRODUITS DE
L'INDUSTRIE MODERNE.
LE BOIS MEUBLES, ÉBÉNISTERIE, MENUISERIES DÉCORATIVES.
LE METAL FER BATTU ET FORGÉ, CUIVRE
MARTELÉ, ÉTAIN FONDU, REPOUSSÉ ET INCRUSTÉ, ÉMAUX APPLIQUÉS AU MOBILIER, AUX APPAREILS D'ECLAIRAGE, DE CHAUFFAGE ET AUX OBJETS USUELS.
LES TISSUS TENTURES ET RIDEAUX AVEC APPLICATIONS D'ÉTOFFES ET DE PEINTURE,
BRODERIE. TAPIS.
LE VERRE VITRAUX PLOMBÉS EN MOSAIQUE ET PEINTS.
LA CERAMIQUE CARREAUX ET POTERIES EN TERRE,
FAYENCE ET GRÈS.
LE CUIR APPLICATIONS DIVERSES DU CUIR GAUFFRÉ, REPOUSSÉ ET TEINT
LE DECOR TENTURES EN PAPIER ET ÉTOFFES POUR MURS, PLAFONDS ET DÉCORATIONS.



Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

BEC AUER

50 % D'ECONOMIE **LUMIERE QUADRUPLE**

Appareils d'éclairage et de chauffage au GAZ, à l'ÉLECTRICITÉ et à l'ALCOOL

INSTALLATIONS COMPLÈTES

Bruxelles, 20, **BOULEVARD DU HAINAUT**, Bruxelles

Agences dans toutes les villes.

TÉLÉPHONE 1780

E. DEMAN, Libraire-Expert

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

VIENNENT DE PARAITRE

TROIS CONTEMPORAINS

H. DE BRAKELEER, Constantin MEUNIER, Félicien ROPS

par EUGÈNE DEMOLDER

Un volume in-4°, avec les portraits des trois artistes. Tirage à 300 exemplaires numérotés. — Prix : 5 francs.

CONSTANTIN MEUNIER

par EUGÈNE DEMOLDER

Un volume in-4°, renfermant un portrait et douze reproductions des œuvres capitales de CONSTANTIN MEUNIER; couverture illustrée.

Tirage à 500 exemplaires numérotés.— Prix : 5 francs

Demandez chez tous les papetiers

l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

JUGEND

Revue illustrée hebdomadaire

FONDÉE EN 1895

Éditeur : DR. GEORG HIRTH, Munich.

LIMBOSCH & C^IE

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc. Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. V^e MONNOM, 32, rue de l'Industrie

VINGT-DEUXIÈME ANNÉE. N° 3. 19 JANVIER 1902.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Steinlen (suite et fin) (HENRY DETOUCHE). — Gustave Kahn. *L'Esthétique de la Rue* (EUGÈNE DEMOLDER). — Traits caractéristiques du génie de J.-S. Bach (CHARLES VAN DEN BORREN). — Les Musées français. *Léon Frédéric* (O. M.). Expositions. — Iphigénie en Tauride (O. M.). — La Musique à Paris. *Premier Concert de la Société nationale* (M.-D CALVOCORESSI). — A Verviers (J. S.). — Nécrologie. *Julien Leclercq. E. Onslow Ford.* — Accusés de réception. — La Semaine artistique. — Petite Chronique.

STEINLEN (1)

Steinlen n'aurait pas été complet s'il n'avait accentué son œuvre par quelques dessins affirmant des convictions ou des idées de combat. Son amour des humbles, des déshérités l'a porté un moment à l'agression contre les satisfaits du jour. Son crayon avait tant butiné dans les carrefours, dans les marches, sur les places publiques, sur les bancs des boulevards extérieurs, que le miel apporté en lui l'aurait rendu bon s'il ne l'avait pas été naturellement. En tous cas, cette compassion pour le prolétaire le porta à faire une suite de dessins véhéments de caricatures sociales, et c'est dans le *Chambard* qu'il publia une série de compositions d'une allure farouche, vigoureusement accusés, où les coups de crayons s'affirment comme des coups de bâton. Il en est de mémorables, entre autres celui de la République-Marianne, jeune fille de faubourg au bras d'un gros financier qui l'entretient; un groupe d'ouvriers passe : « *Cache-toi; tu nous fais honte!* » — Steinlen était devenu assez agressif, il y a plusieurs années de cela, pour qu'on lui fît entendre officieusement qu'il eût à mettre une sourdine à son instrument, car il ne devait pas oublier que si rien dans l'humanité ne devait lui être étranger comme artiste, il n'en était pas moins demeuré étranger comme homme et qu'il devait montrer plus de réserve en présence des événements politiques dont il était témoin chez nous. Steinlen observa plus de discrétion, en apparence du moins, car il y eut un arrêt dans sa collaboration aux journaux politiques.

Quel que soit le tempérament d'un artiste, quelles que soient ses qualités innées, il est bien rare qu'il ne subisse pas les influences du milieu dans lequel il vit. En art, la formule est une terrible chose. Ressentir est beaucoup, certes, mais fixer l'impression est la chose essentielle. Savoir de quelle façon il faut préciser cette impression pour qu'elle prenne corps, quel procédé employer pour lui donner la réalisation définitive.... Il y a des dessinateurs qui trouvèrent de suite une facture personnelle, il y en eut d'autres qui la cherchèrent longtemps, la découvrirent tard, certains disparurent sans avoir eu la chance de saisir le procédé qui devait les individualiser. Steinlen, au début, dans le cénacle où il vécut, subit incontestablement l'influence de Willette, amoureux comme lui des humbles et des simples; aussi

(1) Suite et fin. Voir notre dernier numero.

ses dessins de cette première période dénotent-ils l'ingénuité et la joyeuse gaminerie. Mais plus tard, dans ce milieu de Paris où une transformation continue se produit, l'artiste observa davantage, délaissa la fantaisie pour la notation exacte, précisa son trait, économisa les lignes pour synthétiser la forme, et son style, bref et concis, se rapprocha, inconsciemment ou non, de celui de Forain.

De Groux, le visionnaire, se révéla peu après dans le *Christ aux outrages*, dans le *Chambardement*, dans la *Horde errante*. Steinlen, impressionné peut-être par cette audacieuse façon de piétiner toutes les règles de perspective aérienne, tous les principes scholastiques élémentaires, ne put se défendre contre l'obsession de ces compositions véhémentes où la turbulence individuelle des personnages obéit toujours à une poussée immaîtrisable de la masse. Cette représentation excessive des énergies de foule eut très probablement une influence sur son œil, et ses doigts toujours aux aguets, fidèles exécuteurs de sa volonté, trahirent, involontairement, une fois de plus, le fécond artiste. (Voir certains dessins des *Feuilles volantes* de Zo d'Axa.)

Dans le charmant immeuble qu'il habite sur le versant oriental de la Butte, il y a du chalet suisse et un peu du cottage anglais. La vue, merveilleuse, embrasse un panorama très étendu. Le soir où je le contemplai pour la dernière fois, les myriades de lumières qui pointaient à perte de vue finissaient par fusionner avec les étoiles. On ne savait si c'était une descente du ciel sur la terre ou si la ville de Paris faisait une assomption inattendue. Le barde breton Yann Nibor avait été frappé de cet aspect grandiose. « On se croirait devant la rade de Brest, la nuit! » disait-il. Et comme je m'extasiais à mon tour, Steinlen ajouta : « Comme c'est dommage que vous ne soyez pas venu hier soir; il y avait un si bel incendie là-bas, c'était merveilleux; tout l'horizon était éclairé. » Il y a dans tout homme un Néron qui sommeille.

Steinlen a illustré les *Femmes d'amis* de Courteline et les *Gaietés bourgeoises* de Jules Moinaux. Mais les Chansons de Bruant demeureront son œuvre typique. Toute sa documentation populaire y a été mise à contribution. Quel pittoresque dans la répartition imprévue des dessins! Quelle fantaisie dans le jet! Et comme le dessinateur s'est montré tour à tour tendre, idyllique, violent, crapuleux à souhait, suivant parallèlement le texte et daignant se mettre parfois au niveau de la bassesse!

Après le succès qui accueillit ce recueil, une édition de luxe de la *Chanson des Gueux* de Jean Richepin était indiquée. Steinlen s'est mis aussitôt à l'œuvre pour l'éditeur Pelletan. Il connaît le volume par cœur, il l'a dans la tête depuis des années et les illustrations en sont déjà faites, cérébralement du moins.

Comme j'étais sur le point de le quitter, l'artiste voulut me montrer encore une importante toile représentant *Le 14 juillet à Paris*. Aucun personnage n'y domine les autres. Aucun groupe n'attire sur lui-même l'attention. Steinlen n'a pas eu la préoccupation d'établir des plans, il a voulu rendre la joie collective dans toute son exubérance; la vision en est essentiellement démocratique. C'est la fête du peuple, et la foule seule est visible, sans qu'aucune individualité apparaisse; c'est le jour de la sainte Cohue. Voilà une œuvre que l'artiste voudrait faire pour lui-même, mais comme c'est celle qu'il a le plus en lui, peut-être ne la verra-t-il jamais définitivement achevée. Dans ses courts moments de loisir il va fumer devant, et le grouillement des masses s'ennoblit pour lui du tumulte de ses rêves.....

Steinlen, quoique Suisse, était déjà naturalisé par le fait de son admiration pour Anatole France, dont l'esprit fait de raison et d'ironie est si profondément français. Une simple formalité restait à remplir; elle s'est faite il y a quelques mois. Le séjour de Paris avait développé en lui l'artiste; l'amour du vrai et du juste l'a fait notre compatriote.

HENRY DETOUCHE

GUSTAVE KAHN

L'Esthétique de la Rue (1).

Ce livre est comme un album d'images pittoresques; et l'on sait combien Gustave Kahn excelle à trouver les images lyriques et coloriées. C'est l'histoire de la Rue à travers les âges : si Kahn s'avère *poète* exceptionnel, on le *sait* aussi érudit très documenté et critique sagace. Aussi l'*Esthétique de la Rue* est-il un livre curieux et parfait.

On y trouve la *Rue de Jadis* et la *Rue d'Aujourd'hui*.

Dans la *Rue de Jadis*, s'ouvre d'abord la « rue morte » : Pompéi. Gustave Kahn reconstruit les maisons, recolore les décorations murales, repeuple la ville de piétons vêtus de la toge blanche et du pallium; il remet en marche les molles litières portées par des esclaves et fait briller l'or stellaire des cheveux des belles Romaines. Il ramène la clientèle chez les marchands de vin, ravive les libations à Bacchus, rouvre les piscines, rappelle les parasites, soulève les rideaux des riches et assied un peu de peuple autour des fontaines où l'eau gicle d'une tête de lion ou de taureau : là où les rhéteurs sans place étanchaient leur soif et les gladiateurs novices contaient leurs fanfaronnades.

Puis c'est la « rue immobile », la rue orientale, celle des Mille et une nuits, celle des souks, celle que dominent les massifs carrés des kasbahs. Gustave Kahn la décrit avec une rare et subtile richesse de palette, et elle s'anime d'une vie intense, forte, où les tons des burnous s'enlèvent en blanc sur la féerie multicolore des bazars, des boutiques de barbiers, de fruitiers, de bouchers, de bourreliers, de bijoutiers! On dirait une étude de Delacroix.

La « rue qui marche » est délicieuse. La « rue qui marche »,

(1) Paris, bibliothèque Charpentier.

c'est le canal ! Elle charrie les bateaux et les reflets des maisons. Gustave Kahn s'y embarque et il arrive à Amsterdam. En savant, en profond artiste, il dit le charme de cette ville, — et cette fois il emprunte ses tons à Pieter de Hooghe ou à Van der Helst.

Puis il chante les « ponts » et spécialement le Pont-Neuf. Et l'on croit feuilleter une collection de Callot. On voit défiler les poètes crottés, les filles folles, les tire-laine, les arracheurs de dents, les débitants d'herbes magiques, les vendeurs de libelles. Sur les tréteaux, il y a Mondor, vêtu en gentilhomme, Tabarin en cape courte et jaquette ample, avec son Marocain.

Le chapitre suivant est consacré aux « foires » : descriptions curieuses, abondantes en détails. Puis Kahn s'occupe des églises et des beffrois, des places et surtout de la place Royale à Paris, puis des entrées de rois. Et tout cela amuse comme si l'on voyait passer des processions et des cavalcades. On n'est pas penché sur un livre : on se trouve assis à une fenêtre ouverte, on voit des drapeaux, des oriflammes, des peuples en liesse, on entend des sonneries de trompes et des orchestres circulent dans les rues en fête.

La deuxième partie du livre est consacrée à la *Rue d'Aujourd'hui*.

Tout d'abord : « la rue des Utopies ». C'est l'histoire des projets de transformation que certains écrivains modernes ont voulu imposer aux villes, ou bien c'est la vision que les poètes de notre temps ont eue des cités. Très intéressant, le projet de bouleversement de Paris du docteur Tony Moilin, lequel fut fusillé en 1870. Notre-Dame, cathédrale encombrante, est rasée et remplacée par le Temple de la Religion socialiste!! Mais à côté de cette profanation stupide, voilà la première idée du Métropolitain, les premières applications du fer dans les bâtisses, et enfin des constructions extraordinaires de « passages ». Puis il y a Bellamy, lequel dans son *Looking backward* n'est pas plus vraiment neuf que Moilin. Alors M. Kahn étudie la ville moderne à travers les romans d'Emile Zola, les poèmes de Verlaine, de Rimbaud, de Baudelaire, de Poe, de William Morris. Étude pénétrante et très originale.

Le chapitre suivant parle de la Polychromie de la rue par les couleurs des façades, les affiches et la lumière. Il contient d'excellentes choses sur Chéret et son école, sur l'influence des bibelots japonais et anglais, sur le rôle du gaz, sur les céramiques, les ardoises, les briques, les pierres, le fer forgé. Il consacre des pages typiques à la ville de Bruxelles, dont il décrit l'architecture nouvelle. D'ailleurs, dans le chapitre suivant, Gustave Kahn étudie à fond le mouvement d'art bruxellois et analyse l'œuvre des Horta et des Hankar. Il fait un vif éloge de la Maison du Peuple et des habitations nouvelles qu'on édifie chez nous.

Enfin, après avoir écrit des considérations pittoresques sur les toits, le pavé, les tavernes, les fêtes modernes, M. Kahn est amené, pour donner une conclusion à son très intéressant livre, à présager l'esthétique citadine de l'avenir. « L'art de la rue sera, dit-il, l'aboutissement des recherches qui s'orientent vers la création d'un style nouveau. » Et embrassant dans un tableau d'ensemble les évolutions successives qu'ont amenées dans le décor intérieur des villes les régimes politiques et les transformations sociales auxquelles celles-ci ont été soumises, il dépeint l'aspect qu'offriront les cités dont la vie publique aura pris l'importance qu'elle tend de plus en plus à acquérir, dans un temps où les Maisons du Peuple et les théâtres populaires se seront multipliés, où l'adoption d'une journée de travail de durée uniforme aura créé à la masse plus de liberté. Et il termine par cette vision qu'il déclare n'être point « rêves d'âge d'or » : « Le loisir donnant le droit à de la vie intérieure, il est à croire que, dans un décor sobre et clair, des gens un peu septentrionalisés de coutumes et de costumes, antidéclamateurs, chercheront dans leurs manifestations, dans tous les objets qui les entoureront un cachet d'élégante utilité, parleront de sujets élevés avec le moins de rhétorique possible et qu'ils voudront autour d'eux, à côté d'une littérature d'idée, un art de sobriété sans boursouflures et sans emphase. »

EUGÈNE DEMOLDER

TRAITS CARACTÉRISTIQUES du génie de J.-S. Bach (1).

J.-S. Bach est né à la fin du XVII^e^ siècle et a vécu de sa vie artistique la plus intense pendant la première moitié du XVIII^e^. Il n'a jamais quitté l'Allemagne. Il n'a donc pas subi directement l'influence des autres pays, et spécialement de l'Italie et de la France qui, à cette époque, brillaient par leurs écoles musicales. Son génie s'est développé dans un sens tout à fait germanique. Bach est, avec Wagner, le plus allemand de tous les grands compositeurs.

Mais encore faut-il délimiter le génie allemand et particulièrement celui du début du XVIII^e^ siècle. L'Allemagne d'alors ne formait pas un grand empire unitaire comme aujourd'hui. C'était un amalgame de royaumes, de grands-duchés, de duchés, de principautés, qui n'avaient guère de lien bien fort entre eux. A la tête de chacun de ces pays se trouvaient de petits princes, la plupart de religion protestante, qui protégaient les arts et les artistes et qui avaient leurs *Capellmeister*, auxquels ils accordaient des pensions ou des traitements qui leur permettaient de vivre.

L'Allemagne d'alors était protestante en majorité, et protestante luthérienne surtout. Cette religion, nouvelle depuis le XVI^e^ siècle, et qui s'était répandue rapidement, par suite de la dégénérescence du christianisme du moyen-âge, qui désormais s'appelle catholicisme, avait trouvé en Allemagne un champ d'action très favorable et avait bientôt remplacé l'ancienne religion. Et comme toute nouvelle religion qui succède à une ancienne que l'on délaisse, elle avait, par ses grands principes de morale chrétienne régénérée, suscité parmi ses adeptes un grand enthousiasme.

A l'époque où Bach entra dans la vie musicale, la religion du grand propagandiste Luther était arrivée à son point culminant, surtout depuis que Louis XIV avait pris contre les protestants des mesures sévères qui les avaient forcés à fuir la France et à se réfugier dans les pays protestants. Le luthérianisme d'alors était très pur, très élevé, et d'autant plus respectable que le culte n'avait pas encore détruit la simplicité, la naïveté et la profondeur des croyances par l'étalage d'un luxe trop grand dans les églises. Le dieu de Luther était un dieu grand, puissant, fort, miséricordieux, mais peut-être trop puissant, en ce sens qu'il mettait pour ainsi dire à néant la volonté de l'homme en lui dictant, en toutes circonstances, ce qu'il avait à faire.

Bach avait été élevé dans le culte de ce dieu. Et comme lui-même était un homme excessivement simple, naïf, pur et profon-

(1 Extrait d'une conférence faite à la Section d'art de la Maison du Peuple de Bruxelles le 12 novembre 1901.

dément croyant, il est tout naturel que, dans la plupart de ses œuvres, il se soit inspiré de la divinité qu'il plaçait au-dessus de tout. La plupart de ses œuvres, en effet, sont des œuvres religieuses. Mais, comme l'idée que l'on se fait de Dieu est toujours plus ou moins influencée par le caractère que l'on a soi-même, il se produisit pour Bach, dans cet ordre d'idées, le phénomène suivant :

Jean-Sébastien était très doux. Sa biographie, ses portraits, tout le démontre. Sa bonté était absolue, et sa vie fut très heureuse, calme et tranquille, bien que sa famille fût très nombreuse : il eut vingt enfants ! Aussi son Dieu est-il, comme celui de Luther, un être bon et miséricordieux, mais ce n'est pas un dieu farouche, terrible, annihilant la volonté humaine. C'est un dieu qui s'est pour ainsi dire dépouillé de sa toute-puissance, et qui l'a donnée à l'homme pour lui permettre de se développer de toute la force de son corps et de son âme. Bach se fait de Dieu — et c'est là une chose naturelle à l'homme, et surtout à l'homme de génie — une idée qui semble lui avoir été imposée par l'observation de sa propre personnalité. Il est donc un mystique, c'est-à-dire un homme qui croit profondément à l'existence d'un être supérieur, mystérieux. Mais ce n'est pas un mystique purement intellectuel et ascète. C'est un homme qui aime aussi la vie matérielle : il a le courage de l'affronter, en dépit de tous les obstacles, et par la pureté de son âme il réussit à se faire une vie de bonheur, à se créer une famille modèle, à devenir, en un mot, un véritable patriarche. Bach est donc un esprit calme, *optimiste*, peu enclin à la mélancolie et délicatement expansif.

Ces traits de son caractère se reflètent d'une façon admirable dans son œuvre. Prise dans son ensemble, elle constitue véritablement un triptyque, dont les trois panneaux représentent les différentes faces de son génie. Certains de ses *Petits Préludes* et quelques-unes de ses *Inventions* sont de vrais éclats de rire, sonores ou délicieusement perlés. Il me semble parfois que ses gentilles petites fugues, si finement dentelées, représentent une partie de cache-cache animée et toute pleine d'incidents ; ses *Suites françaises et anglaises*, admirables de rythme, de coloris et de lumière, me donnent l'impression de paysages printaniers au milieu desquels évoluent des groupes de gracieux adolescents tout couronnés de fleurs et de feuillage frais. En un mot, les petites œuvres de Bach m'apparaissent comme la représentation de la vie de ses enfants. C'est le premier panneau du triptyque.

Au centre, un second panneau, plus grand que le premier, présente un aspect plus grandiose, plus magnifique : c'est le vaste ensemble des pures convictions chrétiennes de Jean-Sébastien, c'est l'épopée géante de ses conceptions religieuses, c'est le spectacle de ses graves et profonds sentiments de ferveur, c'est le symbole de ses fortes convictions. Oh ! cette *Messe en si mineur*, ce *Magnificat* ! comme ces œuvres sont saines, puissantes, écrasantes de pureté, de sincérité et de foi : l'athée lui-même ne peut résister à leur enchantement. Et puis, la *Passion selon saint Mathieu*, cette œuvre de vie et de contrastes, étonnamment audacieuse, dans laquelle le divin et l'humain sont tour à tour si tragiquement et si radieusement représentés ! Et cet *Oratorio de Noël*, si grand et si vivant dans son humilité, dans sa naïveté et sa grâce ! Et ces exquises *Cantates de Pentecôte*, d'une exubérance si juvénile, d'une tendresse si joyeuse, si passionnée quelquefois, mais toujours si pure !... Telle est la partie centrale du triptyque.

Il y a enfin un troisième panneau : Bach, à certains moments, se recueille, se replie sur lui-même, s'analyse inconsciemment ; et c'est alors qu'il exprime, avec une variété infinie, ses états d'âme, tantôt joyeux, tantôt doucement ou tendrement mélancoliques, tantôt graves, tantôt naïvement enjoués. Ses préludes et fugues du *Clavecin bien tempéré* sont l'exemple le plus frappant de cette analyse de soi, de cette expression spontanée et si vivante de sentiments personnels. Dans ses admirables pièces d'*orgue*, qui me paraissent trouver également leur place dans ce troisième panneau, le maître d'Eisenach, aidé par la puissance et par la diversité de l'instrument qu'il emploie, amplifie ses pensées et ses aspirations, leur donne plus de relief et de coloris et exprime ainsi ce qu'il sent, avec une intensité portée à son maximum.

Certes, la vie de Bach est assez mystérieuse pour nous, tant elle fut simple ; mais je crois que nous pouvons la connaître mieux que par ses biographes : car son œuvre, c'est sa vie, c'est lui-même. Et si nous étudions bien son œuvre, nous découvrirons ses pensées, ses aspirations, son idéal et nous vivrons dans la pure intimité de sa belle âme candide.

CHARLES VAN DEN BORREN

LES MUSÉES FRANÇAIS

Léon Frédéric.

Les collections de l'État français viennent de s'enrichir de deux donations considérables. D'une part, M. Thomy Thiéry, un Mauricien établi à Paris, amateur éclairé et ultra millionnaire, a légué au Louvre douze Corot, onze Delacroix, dix-sept Decamps, douze Jules Dupré, six Millet, six Isabey, onze Troyon, cinq Meissonier, douze Diaz, dix Théodore Rousseau, treize Daubigny, un tableau et une série importante de bronzes de Barye. L'ensemble du legs est évalué à neuf millions !

D'autre part, un amateur moins connu, mais qui rassembla un choix de fort beaux tableaux modernes, a légué au Musée du Luxembourg toute sa galerie. Or, — et ceci nous touche de plus près, — il avait commandé à Léon Frédéric trois panneaux destinés à décorer son appartement et symbolisant le Matin, le Soir et la Nuit. Commencés il y a un an, ces trois tableaux, qui comportent chacun un grand nombre de figures, viennent d'être achevés. Mais l'amateur n'aura pas eu la joie de les voir....

Avant de les expédier à Paris, où ils prendront place, au Musée, à côté de son triptyque *Les Ages de l'ouvrier* et de sa *Vieille servante*, l'artiste les a exposés pendant huit jours dans son atelier. Ce sont de fort belles compositions dans lesquelles Léon Frédéric affirme ses hautes qualités de penseur et de peintre.

Le Matin groupe de gracieuses figures d'enfants et de jeunes femmes sous des pommiers en fleurs, dans un paysage évocatif de la West-Flandre : toits rouges illuminés de soleil, horizons déployés à perte de vue sur lesquels se silhouette quelque tour massive noyée dans la brume. Tout est joie et clarté, et de jolis gestes flexibles s'harmonient à la gaîté du coloris, dont la patine du temps atténuera à coup sûr la crudité.

Dans une gamme plus chaude, un couple de vieillards, auréolé des lueurs pourpres du couchant, forme avec d'autres figures, graciles et ingénues, le centre de la deuxième composition, *Le Soir*. Fruits et fleurs. C'est la maturité de l'automne. Sous les pampres d'une véranda ouverte sur un paysage ardennais, la famille est rassemblée : famille idéale, symbole d'humanité plutôt, évoqué par des nus traités avec le souci de vérité et le sentiment mystique dont la fusion donne à l'art de Frédéric une si curieuse personnalité.

Enfin, *La Nuit*. A l'entrée d'un vallon dont la perspective fuit sous le ciel étoilé, des bergers sont couchés en des attitudes accablées, tassés les uns contre les autres comme les moutons qu'ils gardent. Une clarté de lune, douce et argentée, enveloppe le groupe plongé dans la paix du sommeil. De rêve et d'humanité,

cette toile, la plus harmonieuse des trois, décèle, avec plus d'évidence peut-être que les précédentes, la maîtrise du peintre.

Il ne peut être question d'analyser dans le cadre restreint de cet article le travail considérable dont nous avons eu hier le résultat sous les yeux. Nous ne pouvons que signaler brièvement cette œuvre nouvelle d'un artiste que la Belgique place au premier rang de ses peintres et dont l'art sans cesse renouvelé, fécond en surprises, lui fait grand honneur.

O. M.

EXPOSITIONS

Comme tant d'autres, M. Henry Janlet subit l'hypnotisme de la Hollande. Il aime ses prairies plantureuses, ses eaux calmes, ses villages aux maisons en bois peint, ses moulins plantés le long des canaux comme de vigilantes sentinelles, et nul pays ne lui paraît plus beau. La palette de l'artiste, sonore et vibrante, s'accorde avec l'harmonie grave des terrains, des ciels et des horizons. Ses brosses expriment avec force la plénitude de vie que dégagent les pâturages et les vergers. Apparentée à celle de Courtens, sa technique, un peu appuyée, a parfois des lourdeurs. Puis les plans ne s'espacent pas toujours avec assez de recul. Mais la vision est saine, la main ferme. Des *Crépuscules* finement observés montrent, par leur opposition avec un *Matin* blond et frais, que le peintre scrute et pénètre la nature jusqu'en ses intimités et ne se borne pas à en décrire le décor. Et ses *Dunes de Katwyk*, ses *Villageois se rendant aux vêpres*, ses sites des environs de Delft attestent une étude persévérante en même temps qu'une réelle sensibilité.

IPHIGÉNIE EN TAURIDE

Avec sa belle ligne expressive, sa pureté de style, sa noblesse et ses accents poignants, *Iphigénie* demeure, malgré le temps destructeur d'illusions, l'une des œuvres maîtresses du théâtre lyrique Et le plaisir qu'on a éprouvé, la semaine dernière, à l'écouter au théâtre de la Monnaie a égalé celui que fit ressentir, il y a deux ans, sa première exécution. Le voisinage terrible du *Crépuscule* n'est pas fait pour en diminuer l'impression. Ce sont, l'une et l'autre, œuvres de la même lignée, orientées vers un idéal d'art semblable, exprimant toutes deux, avec des moyens différents, ce qui demeure éternel : la joie et la souffrance du cœur humain. Gluck apparaît comme la racine du géant sylvestre dont Richard Wagner figure la luxuriante frondaison. Ne vous étonnez pas, si vous prêtez une oreille attentive aux récits de Pylade, aux plaintes d'Oreste, aux lamentations d'Iphigénie, de voir évoquées devant vous telles pages de la *Valkyrie*, de *Siegfried* ou du *Crépuscule*. Non point, cela va de soi, qu'il s'agisse de reminiscences. C'est dans la structure du mélos, dans l'adaptation à telle idée de telle formule sonore que gît l'analogie, et surtout dans la concentration de toutes les ressources musicales et scéniques sur le drame intérieur, sur l'action psychologique qui se déroule parallèlement à l'affabulation extérieure. Le rapprochement est intéressant et instructif.

On sait que depuis le commencement de la saison, la reprise d'*Iphigénie* était annoncée. M. Gevaert, qui avait pris à cœur d'en surveiller les répétitions, tenait à lui donner une interprétation rigoureusement conforme aux traditions dont le Conservatoire garde pieusement le dépôt. De là vient, peut-être, que cette restitution paraît moins vivante que celle que nous donnèrent, naguère, les artistes laissés à leur propre initiative. Mme Bastien est, plastiquement, une fort belle Iphigénie, et son chant ne manque ni d'expression ni de chaleur, bien que le rôle soit bien haut pour sa voix de *mezzo* grave. On souhaiterait toutefois la sympathique artiste plus spontanée dans ses gestes et ses attitudes. Il semble que des légions de sculpteurs lui aient fait étudier devant une psyché chacun de ses mouvements et qu'elle se borne à répéter en scène la leçon apprise dans quelque atelier... Nous la croyons femme à secouer tout ce bagage de convention et à se montrer elle-même, dans l'originalité de son tempérament.

Les rôles d'hommes sont fort bien tenus par MM. Imbart de la Tour (Pylade), aussi bon chanteur que tragédien expressif, et Albers (Oreste, qui donna notamment à la scène du deuxième acte une ampleur superbe. M. Grossaux remplaça, au pied levé, dans le personnage de Thoas, M. D'Assy indisposé, et se tira à son honneur de cette tâche périlleuse. La jeune personne chargée de représenter Diane pourrait évidemment chanter avec plus de justesse et la mise en scène imaginée pour son apparition en dessus de porte ne donne guère d'illusion... Mais dans son ensemble, et à part quelques ratages auxquels il sera facile de porter remède, la reprise d'*Iphigénie*, conduite avec autorité par M. S. Dupuis, offrit aux fervents de la musique de réelles jouissances.

O. M.

La Musique à Paris.

Premier Concert de la Société Nationale.

Le premier concert de la saison avait attiré à la Nationale un nombreux public de musiciens. Le programme, fort intéressant, ne comprenait, à part le premier et le dernier numéro, que des œuvres inédites. A tout seigneur tout honneur : c'est le Deuxième quatuor de Vincent d'Indy qui ouvre la séance. Sans prétendre découvrir cette œuvre déjà classique, toute de noble et pure beauté, disons tout au moins qu'il n'en est pas où la nature propre de chacune des cordes de chacun des instruments soit plus pleinement mise en valeur; chacune a sa voix et l'infinie variété des sonorités qui disent ou commentent la pensée du maître, sans que la simplicité et l'unité de l'ensemble soient en rien amoindries, pourrait être l'objet d'une intéressante étude. Ensuite venaient trois pièces pour piano de Debussy : la première, *Prélude*, très élégante avec des gammes de tons entiers, des passages à mains croisées très pianistiques, un joli épisode *pianissimo*, comme en carillon, avec des cascades de fluides arpèges. Puis une *sarabande*, restée drôlement vieillotte sous ses harmonies rares, telle une aïeule qui aurait revêtu des étoffes Liberty. Enfin une *toccata* pleine de verve, où un chant hésitant des basses, bientôt noyé sous des harmonies perverses, revient à l'aigu et se développe accompagné de fusées de gammes étranges et scintillantes. Gros succès. M. Vines a montré, dans l'interprétation de ces trois pièces, d'exceptionnelles qualités : son jeu est pur, plein d'autorité à la fois et de charme, musical en un mot. Il a également joué une *Suite* de Glazounow, sur le nom S A S C H A, laquelle est construite tout entière sur un thème : *mi la mi do si la;* sans être dépourvue d'intérêt, cette œuvre ne nous a paru très russe ni de pensée ni de couleur. Trois délicates mélodies de M. Bordes, chantées par Mlle Nelly Lombroso, complétaient la partie inédite du programme qui se terminait par le *Quatuor* (inachevé) de Lekeu, œuvre fortement pensée, solide, un peu touffue, qui peut occuper une place honorable à côté de la belle *Sonate* pour piano et violon du même auteur.

M.-D. CALVOCORESSI

A Verviers.

(*Correspondance particulière de l'*ART MODERNE.)

Avec son artistique maestria et son intelligente compréhension des choses d'art, notre ami Louis Kefer dirigea mercredi dernier le concert de la Société d'Harmonie.

Au programme de cette fête furent inscrits pour l'orchestre l'ouverture d'*Egmont*, très correcte d'exécution, et la suite de *Schéhérazade* de Rimsky-Korsakoff, œuvre nouvelle pour les Verviétois et dont généralement ils ont admiré l'originalité d'allures, la variété de rythmes, l'éclatante polyphonie. Les solistes y furent appréciés. C'étaient Voncken, Massau et autres professeurs de l'École de musique de Verviers.

Le concert se complétait par une pianiste, Mme Bonheur, qui attesta un sentiment très fin dans son interprétation d'une pastorale de Mozart; par un chanteur, M. Cazeneuve (des Concerts Colonne), qui nous dit, avec une autorité remarquable et une admirable méthode, notamment l'air de *Tannhäuser*, et par une chanteuse, Mlle Bourgeois (de Bruxelles), dont la voix fraîche et pure et la joliesse d'interprétation s'adaptent très adéquatement aux productions modernes d'Augusta Holmès et autres.

J. S.

NÉCROLOGIE

Julien Leclercq.

Un poète et critique français qui s'était surtout consacré, en ces dernières années, à divulguer l'art indépendant en organisant des expositions à l'étranger, M. Julien Leclercq, est mort à Paris, âgé de trente-six ans. Il fut l'un des fondateurs du *Mercure de France* et collabora, par des chroniques qui décelaient, en même temps qu'un écrivain distingué, un critique exactement renseigné, à la *Gazette des Beaux-Arts*.

Nous le vîmes l'été dernier à Bruxelles, où il vint recruter des collaborateurs pour le grand journal international *L'Européen* dont il préparait la fondation avec le concours de diverses personnalités éminentes de la littérature, de la politique, de la sociologie et du droit. Sa mort sera vivement regrettée par tous ceux qui ont pu apprécier, outre son talent, la droiture et la serviabilité de son caractère.

Parmi les œuvres que laisse Julien Leclercq, citons un volume de vers, *Strophes d'amant* (1891), et trois pièces de théâtre : *La Fin d'un rêve*, *La Vie sentimentale* et *La Nargue*. Remaniée, celle-ci parut ensuite sous le titre définitif : *La Misanthropie de Maxime Bourguès* et constitue le meilleur de ses écrits.

Le peintre finlandais Edelfeldt a fait de lui un fort beau portrait qui figura à l'Exposition universelle de Paris 1900.

E. Onslow Ford

L'Angleterre vient de perdre un de ses statuaires les plus estimés, M. Onslow Ford, mort à Londres en pleine maturité, à quarante-neuf ans. Il avait étudié la peinture à l'Académie des beaux-arts d'Anvers, puis à Munich, et ne se consacra que plus tard à la sculpture, qui lui valut la renommée. Au jury de sculpture de l'Exposition universelle de Paris, où il représenta l'Angleterre, la netteté de son jugement, sa cordialité et sa bienveillance furent unanimement appréciées.

Onslow Ford s'est particulièrement signalé comme portraitiste. Il fit les bustes de Gladstone, de Gordon-Pacha, de Rowland Hill, d'Irving et celui de la reine Victoria qui figura au Pavillon de l'Angleterre de la rue des Nations. On lui doit aussi divers monuments, notamment celui de Shelley, une *Ophélie*, un *Écho*, etc. Il prit part en 1895, par l'envoi d'une statuette et d'un buste, au Salon de la *Libre Esthétique*.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Poésie : *Elévation*, poèmes, par Julien Roman. Bruxelles, O. Schepens et Cie.

Roman : *L'Education amoureuse*, roman illustré, par Paul André. Paris, collection « Orchidée », Offenstadt frères.

Critique : *Opinions sur l'Art décoratif du temps présent à propos des Salons de 1901*, par Charles Saunier. En-têtes d'Eugène Belville. Paris, éd. de *la Plume*. — *Etude littéraire et apologétique sur « Quo Vadis »* de H. Sienkievicz, par J. Semeria, Barnabite. Traduction de J.-P. Waltzing. Bruxelles, O. Schepens et Cie. — *Les Mannier, peintres officiels de la Cour des Valois au XVIe siècle*, par Etienne Moreau-Nélaton. Quatorze illustrations; tirage à 200 exemplaires. Paris, *Gazette des Beaux-Arts*.

Beaux-Arts : *Modern designs in jewellery and fans* (Special Winter number of *The Studio*). Texte par G. Mourey, A. Vallance, W. Fred, Chr.-F. Morawe, F. Knopff et G. Brochner. Soixante-dix illustrations en couleurs et plus de trois cents en noir. Londres, Ed. du *Studio*.

Divers : *Le Journal d'un Pestiféré*, par Léon Hennebicq. Édition du *Journal des Tribunaux*. Bruxelles, Vve F. Larcier. — *Récits à mes enfants. La Légende de Bouddha*, par Henry Rousseau. Bruxelles, Imp. X. Havermans.

Théatre : *Drames et comédies*, par Martin Schweisthal (*Le Tableau*, *Anne de Laval*, *Les Corsaires*, *Justice perdure*). Paris, E. Flammarion.

Musique : *Cinq lieder pour chant et piano* (*Éphémère amour*, *Chanson du matin*, *Reste belle*, *Odelette*, *Caprice*), par Érasme Raway. Bruxelles, Breitkopf et Härtel.

La Semaine Artistique

Du 19 au 25 janvier 1902.

Musée de Peinture moderne. Exposition du Cercle « Pour l'Art ».

Musée du Cinquantenaire. 10-3 h. Exposition L. Magne. — Exposition de photographies d'Extrême-Orient. — Exposition des dessins de feu E. Puttaert. — Exposition d'étoffes anciennes (collection I. Errera).

Cercle Artistique. Exposition de Mlle A. Léotard, de MM. H. Bodart, A. Jamar et E.-G. de Vleeschouwer (clôture le 22).

Dimanche 19. — 11 h. Séance de la Société des *Amis de la Médaille d'art*. — 2 h. Concert Ysaye : *De Schelde*, oratorio historique de P. Benoit (théâtre de l'Alhambra).

Lundi 20. — 8 h. 1/2. Dernière séance du Quatuor Schörg (Riesenburger).

Mardi 21. — 6 h. Neuvième représentation du *Crépuscule des dieux* (théâtre de la Monnaie). — 8 h. 1/2. Conférence par H. La Fontaine : *Mozart* (Maison du Peuple).

Jeudi 23. — 2 h. Répétition générale du Concert de l'*Association des journalistes catholiques* (Grande-Harmonie). — 8 h. 1/2. Premier Concert J. Wieniawski (Grande-Harmonie.) — 8 h. 1/2. Séance Beethoven par le Quatuor Joachim (Cercle artistique).

Vendredi 24. — 6 h. Dixième représentation du *Crépuscule des dieux* (théâtre de la Monnaie).

Samedi 25. — 2 h. 1/2. Concert de l'*Association des journalistes catholiques* (Grande-Harmonie).

PETITE CHRONIQUE

L'État vient d'acquérir pour le Musée de Bruxelles cinq des œuvres de Paul De Vigne récemment exposées au Cercle Artistique, et notamment le buste de Liévin Dewinne et le joli fragment de *Sainte-Cécile* que nous avons particulièrement loué.

De son côté, M. Eugène Smits a fait don au Musée de son buste en bronze, l'une des œuvres capitales de l'exposition De Vigne.

Le développement qu'ont pris en Belgique les arts de l'industrie et de l'ornementation font rechercher à l'étranger les artistes qui en ont été les inspirateurs. Nous avons annoncé la nomination de M. A.-W. Finch comme professeur à l'Ecole des arts décoratifs de Helsingsfors (Finlande). Nous apprenons que M. H. Van de Velde vient d'être appelé à Weimar par le grand-duc de Saxe-Weimar pour y organiser des ateliers d'art et orienter vers les idées nouvelles l'essor artistique du pays.

Après avoir été longtemps, grâce à F. Liszt, puis à Ed. Lassen, un foyer d'art musical d'avant-garde, voici Weimar voué à l'esthétique nouvelle de l'architecture, de l'ameublement et du décor.

M. Lugné-Poe montera prochainement au théâtre de l'OEuvre un drame inédit de Maurice Maeterlinck, *Monna Vanna*, dont le rôle de l'héroïne sera créé par Mme Georgette Leblanc si ses

engagements lyriques lui en donnent le loisir. L'œuvre nouvelle de l'auteur de la *Vie des abeilles*, divisée en trois actes, a pour cadre une ville italienne au XVIe siècle et diffère complètement, par l'esprit et la forme, du théâtre précédent de Maeterlinck.

D'autre part, *Pelléas et Mélisande* (musique de Claude-A. Debussy) vient d'entrer en répétitions à l'Opéra-Comique et sera joué en avril. La lecture qui en a été faite la semaine dernière a produit sur les artistes une grande impression.

Voici la distribution complète de la *Prise de Troie* de Berlioz, opéra en trois actes et cinq tableaux dont la première exécution en Belgique aura lieu au Concert populaire du 9 février : Mlles Paquot (Cassandre), Loriaux (Ascagne), Dalmée (Hécube); MM. Imbart de la Tour (Enée), Séveilhac (Chorèbe), Bourgeois (l'Ombre d'Hector; Priam), Grossaux (Panthée), Colsaux (Helenus). Les chœurs par le (Choral mixte et les chœurs du théâtre. A cause du bal du 8 février, la répétition générale est avancée d'un jour et fixée au vendredi 7. Pour les places, chez Schott.

Le quatrième concert Ysaye, fixé au 16 février, sera dirigé par M. Vincent d'Indy, qui conduira ses variations symphoniques *Istar* et, en première audition, la symphonie de G.-M. Witkowski, jouée pour la première fois, l'hiver dernier, avec un succès retentissant à la Société nationale. M. Paul Daraux, des Concerts Lamoureux, chantera le *Poème de l'Amour et de la Mer* d'Ernest Chausson et des mélodies. Le violoncelliste Hugo Becker complétera cet intéressant programme, terminé par le poème symphonique *Catalona*, d'Albeniz.

Mlle H. Eggermont, pianiste, et M. A. Zimmer, violoniste, donneront un concert à la Grande-Harmonie le mardi 28 courant, à 8 h. 1/2, avec le concours de Mme Feltesse-Ocsombre, cantatrice.

On annonce pour le 24 février un grand concert d'orchestre, donné à la Grande-Harmonie par M. Mathieu Crickboom, avec le concours d'Eugène Ysaye. Ce dernier jouera avec son brillant disciple le Concerto de Bach pour deux violons et orchestre.

La première représentation de la *Maison*, le grand succès actuel de l'Odéon, aura lieu, au théâtre Molière, le samedi 25, M. Munié étant obligé, pour épuiser son programme, de faire succéder les spectacles assez rapidement.

La dernière matinée de *Au téléphone* et de *Une Blanche* aura donc lieu aujourd'hui dimanche.

L'*Association des auteurs belges* (?) organise un congrès littéraire en vue de discuter tous les points qui constituent les principaux éléments des travaux littéraires d'expression française effectués en Belgique.

S'adresser pour renseignements à M. Henri Cats, secrétaire, 114, rue des Palais, Bruxelles.

M. Hermann Ritter, professeur d'histoire musicale au Conservatoire de Würzbourg, fait paraître chez l'éditeur Max Schmitz, à Leipzig, une *Encyclopédie universelle illustrée de l'histoire de la musique* qui embrassera en six volumes un exposé de l'art musical à toutes les époques et dans tous les pays. Le premier volume est mis en vente à mk. 4-50.

M. Pierpont Morgan vient d'acheter au libraire Quarich, de Londres, un psautier imprimé en 1459 par Fust et Schœffer pour la somme de 26,000 dollars, soit 130,000 francs. C'est la plus forte cote qu'ait jamais obtenue un livre imprimé.

En souscription chez **H. FLOURY**, éditeur, 1, boulevard des Capucines, Paris.

ÉDOUARD MANET ET SON ŒUVRE

par Th. DURET

Tirage à 600 ex., dont 550 sur vélin (à 25 fr.) et 50 sur japon (à 50 fr.).

Dans la même collection : **E. Boudin**, par G. COHEN, et **A. Rodin**, par L. MAILLARD.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

ATELIERS
D'ARTS MOBILIERS
ET DECORATIFS.
G. SERRURIER-BOVY
LIEGE. 39 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES. 2 BOULEVARD DU RÉGENT.
PARIS. 54 RUE DE TOCQUEVILLE

EXPOSITION PERMANENTE
D'INTÉRIEURS COMPLÉTEMENT
MEUBLÉS, DECORÉS ET ORNÉS,
MISE EN ŒUVRE ET ADAPTATION RATIONNELLE DES
MATÉRIAUX ET PRODUITS DE
L'INDUSTRIE MODERNE.

LE BOIS MEUBLES, ÉBÉNISTERIE, MENUISERIES DÉCORATIVES.

LE METAL FER BATTU ET FORGÉ, CUIVRE MARTELÉ, ÉTAIN FONDU, REPOUSSÉ ET INCRUSTÉ, ÉMAUX APPLIQUÉS AU MOBILIER, AUX APPAREILS D'ECLAIRAGE, DE CHAUFFAGE ET AUX OBJETS USUELS.

LES TISSUS TENTURES ET RIDEAUX AVEC APPLICATIONS D'ÉTOFFES ET DE PEINTURE, BRODERIE. TAPIS.

LE VERRE VITRAUX PLOMBÉS EN MOSAIQUE ET PEINTS.

LA CERAMIQUE CARREAUX ET POTERIES EN TERRE, FAYENCE ET GRÈS.

LE CUIR APPLICATIONS DIVERSES DU CUIR GAUFFRÉ, REPOUSSÉ ET TEINT.

LE DECOR TENTURES EN PAPIER ET ÉTOFFES POUR MURS, PLAFONDS ET DÉCORATIONS.



Maison Félix MOMMEN & Cº, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

BEC AUER

50 % D'ECONOMIE **LUMIERE QUADRUPLE**

Appareils d'éclairage et de chauffage au GAZ, à l'ÉLECTRICITÉ et à l'ALCOOL

INSTALLATIONS COMPLÈTES

Bruxelles, 20, BOULEVARD DU HAINAUT, Bruxelles

Agences dans toutes les villes.

TÉLÉPHONE 1780

E. DEMAN, Libraire-Expert

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

VIENNENT DE PARAITRE

TROIS CONTEMPORAINS

H. DE BRAKELEER, Constantin MÉUNIER, Félicien ROPS

par EUGÈNE DEMOLDER

Un volume in-4°, avec les portraits des trois artistes. Tirage à 300 exemplaires numérotés. — Prix : 5 francs.

CONSTANTIN MEUNIER

par EUGÈNE DEMOLDER

Un volume in-4°, renfermant un portrait et douze reproductions des œuvres capitales de CONSTANTIN MEUNIER; couverture illustrée.

Tirage à 500 exemplaires numérotés.— Prix : 5 francs

Demandez chez tous les papetiers

l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION **EXPORTATION** **ÉCHANGE**

The Art Record

A weekly illustrated Review of the Arts and Crafts

edited by

Arthur F. Phillips

LONDON, 144, Fleet Street, E. C.

Suscription Post free to any part of the World :

One year	13 s. 0 d.
Six months	6 s. 6 d.
Three months	3 s. 3 d.

LIMBOSCH & Cie

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc. Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. Vᵉ MONNOM, 32, rue de l'Industrie

VINGT-DEUXIÈME ANNÉE. N° 4. 26 JANVIER 1902.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

La Libre Académie de Belgique (EDMOND PICARD). — Gabriel Mourey. *Des Hommes devant la Nature et la Vie* (EUGÈNE DEMOLDER). — A la mémoire de Peter Benoit. *De Schelde* (O. M.). — Expositions. — Théâtre du Parc. *L'Enigme. Iphigénie en Tauride* de Gœthe (O. M.). — « Siegfried » à Paris (JULES DESTRÉE). — Musique. *Le Quatuor Joachim. Concert Crickboom. Concert de Mme Birner.* — La Semaine artistique. — Petite Chronique.

La Libre Académie de Belgique.

Depuis la Manifestation qui a fêté ma Vie et dont le souvenir reste sur mon âme comme une dorure éblouissante, je me suis appliqué au Devoir d'organiser l'Institution que j'y avais annoncée, et que je résumais en ce titre : LIBRE ACADÉMIE DE BELGIQUE.

J'en ai esquissé alors, tels que je les comprenais, l'esprit, les tendances, les rapports avec l'Académie Officielle existante, les espérances, l'activité, le mécanisme. Cet exposé a reçu une large publicité et n'a, à ma connaissance, soulevé aucune critique. Je crois donc qu'il peut être accepté comme directoire dans le présent et pour l'avenir.

M'occupant de sa mise en pratique, j'ai songé d'abord à la composition inaugurale de la nouvelle Académie. Le choix m'a paru plus difficile que je ne l'avais entrevu, étant donné le nombre des personnalités qui, dans la remarquable effervescence où bouillonne actuellement la Belgique, représentent les idées d'avant-garde.

J'ai été amené, pour cette raison, à limiter ce choix parmi les soixante-douze membres du Comité, et, même parmi ceux-ci, j'ai, à mon très vif regret, dû me restreindre.

D'autre part, j'ai cherché à réunir, en proportions à peu près égales, des représentants des quatre ordres d'intérêts intellectuels qui étaient apparus dans la manifestation et auxquels le Prix devait être successivement attribué : le Droit, — la Littérature, — les Beaux-Arts, — les Sciences Sociales.

Enfin, j'ai cru que la Jeunesse devait avoir sa place dans une œuvre symbolisant surtout la Nouveauté et l'Originalité dans l'évolution des idées.

Voici, en conséquence, comment il me semble que la LIBRE ACADÉMIE DE BELGIQUE pourrait être formée pour la première fois :

BRAUN, Alexandre, ancien Bâtonnier de l'Ordre des Avocats à la Cour d'appel de Bruxelles, sénateur;
CLAUS, Émile, artiste peintre;
DE BAETS, Hermann, ancien Bâtonnier de l'Ordre des Avocats à la Cour d'appel de Gand;
DEJONGH, Charles, ancien Bâtonnier de l'Ordre des Avocats à la Cour d'appel de Bruxelles;
DEMOLDER, Eugène, homme de lettres;
DE MONT, Pol, homme de lettres;
DES OMBIAUX, Maurice, homme de lettres;

DESTRÉE, Jules, avocat à Charleroi, membre de la Chambre des représentants, homme de lettres;
EEKHOUD, Georges, homme de lettres;
ELSKAMP, Max, avocat à Anvers, homme de lettres;
ENSOR, James, artiste peintre;
FRÉDÉRIC, Léon, artiste peintre;
HALLET, Max, avocat à la Cour d'appel de Bruxelles, conseiller communal;
HENNEBICQ, Léon, avocat à la Cour d'appel de Bruxelles, homme de lettres;
HEYMANS, A.-J., artiste peintre;
HORTA, Victor, architecte;
JANSON, Paul, ancien Bâtonnier de l'Ordre des Avocats à la Cour d'appel de Bruxelles, membre de la Chambre des représentants;
KUFFERATH, Maurice, musicologue, directeur du théâtre de la Monnaie;
LA FONTAINE, Henri, avocat à la Cour d'appel de Bruxelles, sénateur;
LEMONNIER, Camille, homme de lettres;
MAETERLINCK, Maurice, homme de lettres;
MAUBEL, Henri (Mme) [Blanche Rousseau], femme de lettres;
MAUS, Octave, avocat à la Cour d'appel de Bruxelles, homme de lettres, directeur de l'*Art moderne*;
RAWAY, Erasme, compositeur;
ROBERT, Eugène, avocat à la Cour d'appel de Bruxelles;
ROUSSEAU, Victor, statuaire;
ROYER, Émile, avocat à la Cour d'appel de Bruxelles;
VAN DER STAPPEN, Charles, statuaire;
VANDERVELDE, Émile, avocat à la Cour d'appel de Bruxelles, membre de la Chambre des représentants;
VERHAEREN, Émile, homme de lettres.

Les postes de *Secrétaire* et de *Trésorier* permanents et avec voix délibérative seraient remplis respectivement par M. Jacques DES CRESSONNIÈRES, avocat à Bruxelles, Président de la Conférence du Jeune Barreau, et par M. Charles GHEUDE, avocat à Bruxelles, membre du Conseil provincial, qui ont rempli ces fonctions auprès de votre Comité avec un zèle parfait.

Une remarque : C'est au vœu de quelques-uns de nos amis, très volontiers de ma part, et pour rendre hommage à l'idée féministe de plus en plus en faveur et si conforme à la Justice, que le nom de Mme MAUBEL (Blanche ROUSSEAU) a été substitué à celui de son mari, membre du Comité.

Je souhaite et j'espère que les choix ci-dessus de Jurisconsultes, de Littérateurs, d'Artistes, de Sociologues, recevront votre consécration et celle de l'opinion. Le nombre en pourra être modifié par l'Académie elle-même.

J'ajoute quelques indications pour le fonctionnement administratif.

Il me semble superflu de nommer un Président et de rédiger des Statuts en la forme habituelle.

A chacune des séances, le Président serait, ainsi que le Bureau, désigné d'après le moment et l'opportunité, apparemment avec la parfaite adaptation aux circonstances et le tact qui s'obtiennent aisément quand on n'est pas engagé dans les liens étriqués d'une réglementation et les arguties qui germent inévitablement des textes. Les décisions seraient prises, après les discussions qui, lorsqu'elles sont loyales et libres, révèlent suffisamment la volonté d'une assemblée et, en général, rendent les votes inutiles.

Afin de conserver à l'Institution une plus grande fraîcheur de Vie je crois qu'il est bon que ses membres ne s'y éternisent pas et qu'un renouvellement par quart tous les quatre ans sera salutaire. On y resterait donc au maximum, seize années, mais il n'y a aucun motif de ne pas admettre la rééligibilité après une absence d'au moins un des termes de quatre ans.

Tous les vides ou les augmentations de membres se feraient par cooptation.

Les séances, sauf celles relatives au choix pour l'attribution des prix, seraient publiques et les assistants y auraient voix consultative sous le contrôle du Bureau. Ces séances pourraient avoir lieu chaque fois qu'une question intéressant l'un des quatre objets fondamentaux de l'Académie paraîtrait le conseiller. Elle maintiendrait ainsi son activité et affirmerait son influence.

Le prix, qu'elle décernerait pour la première fois en 1903, ne saurait être considérable dans l'état actuel de ses ressources. Peu importe. Il faut qu'il soit surtout honorifique, qu'il atteste à celui qui l'obtiendra que sa mentalité apparaît en accord avec les idées les plus progressives de l'Art et de la Science. Je ne puis m'empêcher de croire qu'un intérêt pécuniaire trop considérable offert en appât aux intelligences ne peut, malgré les meilleures intentions, que mêler des préoccupations sans noblesse aux efforts des Artistes et des Penseurs.

Pour ce que je ne dis pas ici, la LIBRE ACADÉMIE DE BELGIQUE restera maîtresse de se décider d'après les imprévus inévitables, sauf à respecter toujours l'Esprit d'en Avant qui a présidé à sa fondation et qui la justifie.

Qu'Elle existe ainsi *Ad multos annos!* et qu'elle vive *Omnia fraternè!*

EDMOND PICARD

GABRIEL MOUREY

Des hommes devant la Nature et la Vie (1).

M. Gabriel Mourey est actuellement un des plus pénétrants et subtils critiques de la littérature française. On le sait aussi poète, romancier de talent, nouvelliste. Mais son livre récent, après *Les Arts de la vie et le Règne de la laideur*, l'affirme à nouveau critique.

(1) Paris, P. Ollendorff.

Nous avons pris grand plaisir à lire *Des hommes devant la Nature et la Vie*. Celui qui a écrit ces choses, loin d'être le critique grincheux, morose, vindicatif qu'on rencontre souvent, se montre écrivain sensitif et enthousiaste. Il y en a qui reprochent à la grâce de n'être point la grandeur, à la finesse de n'être pas la puissance. M. Mourey, lui, comprend et admire l'élégance adorablement féminine d'un Helleu et le prodigieux génie d'un Rodin. Sa compréhension est souple et profonde. Il entre dans l'âme des artistes dont il parle, il ouvre leur cœur. Au fond, il ne les critique pas : il les explique. Et il le fait avec joie, avec bonheur, avec une honnêteté d'art qui s'exalte. On l'écoute avec plaisir parce qu'il parle franchement et cordialement et qu'on sent qu'il éprouve le besoin de clamer son admiration devant les belles œuvres. Ses pages ne sont pas voulues, elles sont senties!

Voici ce qu'il dit, entre autres, de Rodin : « On l'a souvent comparé à Michel-Ange. C'est, en effet, avec le colossal créateur de chefs-d'œuvre que Rodin a le plus d'analogie. Oui, il y a chez Rodin ce que Delacroix appelait si justement : la turbulence sombre de Michel-Ange, ce je ne sais quoi de mystérieux et d'agrandi qui passionne son moindre ouvrage. C'est vers le même but qu'il s'efforce, c'est vers la conquête du même idéal qu'il marche : dégager de la vie son éternel mystère, le secret des forces intérieures qui l'animent; faire jaillir de la forme pure, de la matérialité précise du corps humain dans son perpétuel frémissement la lumière divine qui s'y cache et que tant d'yeux sont impuissants à voir; révéler le rythme invisible, mais non moins réel que leurs formes extérieures, des êtres. N'est-ce point là, après tout, le principe même de tout art supérieur, qu'il s'agisse de peinture, de musique ou de littérature? »

M. Mourey analyse ainsi quatorze artistes bien différents, puisqu'on y trouve, à la suite de la magistrale étude consacrée à Rodin, l'aigu Steinlen, cet illustrateur de l'enfer parisien, ce révolté plein de pitié, ce « destructeur » vibrant,"— puis Charles Cottet, le coloriste mélancoliqne de la Bretagne, dont l'art poignant est admirablement décrit, — puis Fritz Thaulow, « le peintre de l'eau courante, de la neige et de la nuit », — Paul Helleu, l'élégant dandy de la pointe-sèche parisienne, — Paul Renouard, un illustrateur fougueux de la vie contemporaine, — le mystérieux Henri Le Sidaner, — Gaston Latouche, — Aman Jean, — Auguste Lepère, — John-White Alexander — et Jean-François Raffaëli, dont M. Mourey scrute avec perspicacité l'œuvre abondante, riche en efforts de toutes sortes.

C'est, on le voit, une belle galerie que ce livre. Deux peintres belges y sont représentés : Emile Claus et Albert Baertsoen (1). La vision claire du premier, le recueillement flamand du second font l'objet de deux chaleureuses études. M. Mourey les a bien compris : d'ailleurs, cet écrivain parisien s'occupe beaucoup des nôtres et il parle en termes admiratifs du mouvement des *XX* et de la *Libre Esthétique* : « La révolution artistique », dit-il, « allait de pair avec la révolution littéraire que menaient des revues, des journaux, comme la *Jeune Belgique* et l'*Art moderne*, pour ne citer que les plus connus. La fondation du Salon des *XX*, auquel succéda la *Libre Esthétique*, qui est devenue, grâce à l'initiative audacieuse de son principal organisateur, M. Octave Maus, une des manifestations d'art annuelles les plus suivies, est leur œuvre. Le public s'y accoutuma à une compréhension autre, sinon absolument nouvelle, de l'art; réfractaire d'abord à certaines audaces dont la raison lui échappait et dont il était de même incapable de deviner le but, il se contentait de sourire et de hausser les épaules, ce qui est la façon habituelle des ignorants qui ont l'orgueil de leur ignorance. Mais peu à peu un mouvement parallèle s'étant créé en littérature et en musique, la culture générale s'étant affinée et enrichie, ces nouveaux modes d'expression s'imposèrent; on consentit à accepter certaines formes de pensée et de style, certaines harmonies, certaines subtilités de coloration qui avaient d'abord révolté l'esprit et choqué le regard; on apprit à en jouir en les ressentant, à les ressentir en les comprenant. »

EUGÈNE DEMOLDER

(1) Nous avons publié le chapitre consacré à Albert Baertsoen dans notre numéro du 20 octobre 1901.

A la mémoire de Peter Benoit.

De Schelde, oratorio historique.

On a fait à Peter Benoit, dimanche dernier, à l'Alhambra, de somptueuses funérailles. Pieusement, M. Gustave Huberti conduisait le deuil.

La pensée de faire revivre le souvenir de celui qui incarna l'âme populaire des Flandres est touchante, et le concours de chanteurs néerlandais et germaniques venus d'Amsterdam, de La Haye, de Leipzig et de Breslau donna à la solennité le caractère qu'eût certes souhaité le maître. Bien disciplinés, les chœurs de l'École de musique de Saint-Josse-ten-Noode-Schaerbeek ont interprété avec justesse et avec éclat les ensembles vocaux qui forment l'essentiel de la partition inscrite au programme. Et la sympathie chaleureuse du public pour le compositeur défunt, manifestée par des applaudissements et des rappels, récompensa le généreux effort réalisé par M. Huberti.

On ne peut se défendre, toutefois, de constater combien l'œuvre de Benoit s'éloigne, dans le recul du temps, de l'idéal musical moderne, sans qu'un lien solide la rattache aux grandes pages du passé. L'*Escaut*, écrit sur un poème d'Emmanuel Hiel dont la puérilité, le peu de cohésion et l'absence d'intérêt sont flagrants, renferme quelques pages d'inspiration chaleureuse et des élans lyriques qui décèlent une nature expansive, cordiale et ardente. Mais l'invention musicale est d'une indigence qui surprend. Les idées sont répétées à l'infini sans que le compositeur développe aucune d'elles. La seconde partie, par exemple, qui décrit les gloires du passé flamand, est construite sur le *Wilhelmuslied*, chant superbe qu'on s'attend à voir traiter symphoniquement. Il paraît à l'orchestre, disparaît, reparaît, s'éloigne, revient, éclate dans les chœurs sans que jamais le musicien songe à *en tirer* musicalement un parti.

Malgré le déploiement formidable de son orchestre et de ses masses chorales, *De Schelde* garde la forme du *lied*, — un lied entonné par trois cents personnes. Sans doute est-ce là ce qui lui valut le succès qui l'accueillit dans le peuple anversois. Par l'ingénuité de son inspiration, Benoit trouva dans le cœur des humbles des correspondances; et la voix des enfants, et celle des ouvriers, des bateliers, des pêcheurs propagea le long des rives du fleuve les mélodies de celui qui les écrivit pour eux, dans la sincérité de son âme simple, sur des vers écrits dans leur langue. L'innocence de cet art rudimentaire jure avec l'aspect d'une salle de concerts. Et le mot « oratorio historique » paraît bien gros pour ce qui n'est qu'une cantate de plein air tracée au courant de la plume dans le mode populaire.

Les belles voix de MM. Orelio, Urlus et Mergelkamp ont été fort appréciées, malgré l'émission gutturale qui en atténue le charme. Mme Viotta et M. Swolfs ont tenu non sans talent leur partie. Et si l'orchestre a paru indécis et incolore, les chœurs ont vaillamment fait leur devoir.

O. M.

EXPOSITIONS

Le Cercle *Pour l'Art* a ouvert la semaine dernière sa dixième exposition. Elle renferme bon nombre d'œuvres intéressantes, parmi lesquelles, en premier lieu, une Fontaine monumentale (*Les Sœurs de l'Illusion*) due à M. Victor Rousseau et dont M. Max Hallet, conseiller communal, a avec raison proposé à la Ville l'acquisition; deux toiles superbes d'Eugène Laermans : *Un Paria* et *Le Bain*; de vigoureux morceaux de peinture d'Alfred Verhaeren; trois œuvres du regretté Alexandre Hannotiau; des décorations de Fabry; des intérieurs flamands d'Omer Coppens; de jolies illustrations d'Amédée Lynen; de curieuses évocations de René Janssens; une grande composition et de beaux dessins de Firmin Baes; des sculptures de Braecke, Boncquet, De Rudder, etc.

Bref, un ensemble varié que dénombre un élégant catalogue illustré et dont nous reparlerons.

THÉATRE DU PARC

L'Enigme, comédie en deux actes, par Paul Hervieu.

Si à la description topographique que nous donne minutieusement M. Hervieu du castel de Gourgiran il avait jugé à propos de joindre quelques éclaircissements sur la psychologie des personnages qu'il met en scène, il nous eût sans doute intéressés à la tragique aventure dont il décrit les péripéties. Mais nous ne connaissons ni les uns ni les autres de ses héros. Si nous savons que Raymond et Gérard sont impulsifs et violents, l'âme de Léonore et celle de Gisèle nous demeurent hermétiquement fermées, de même que celle de Vivarce. Et, chose singulière, dans ce drame d'amour, c'est l'amour qui demeure à la cantonnade!

Il le fallait, dira-t-on, car si l'auteur nous eût, en un premier acte, instruit des causes de l'inclination de Léonore, les spectateurs eussent connu d'avance le mot de l'énigme. C'est donc que M. Hervieu a préféré le divertissement d'une devinette à l'exposé logique et clair d'une situation passionnée, et ceci nous paraît diminuer la valeur de son œuvre. Tel quel, le jeu a plu aux Parisiens. Il a été moins goûté à Bruxelles, où la question de savoir à qui, de Léonore ou de Gisèle, le suicide de Vivarce enlève un amant, n'a paru passionner personne. Et vraiment, Bruxelles paraît avoir assez bien jugé l'*Enigme* en n'y voyant qu'une comédie bien écrite, adroitement composée, d'une belle tenue littéraire, mais sans grande portée et, somme toute, d'intérêt secondaire. La *Course du flambeau* avait mis le nom de M Hervieu si haut que l'*Enigme* nous a plutôt apporté quelque déception.

L'ombre d'Alexandre Dumas plane sur les théories qu'abrite le manteau de la cheminée seigneuriale des Gourgiran. « Tue-la! Tue-le! Tue-les! » Une morale sauvage et sanguinaire ressort, malgré les discours réprobateurs du marquis de Neste, de ces deux actes « véristes », vraiment trop absolus dans leur synthèse. C'est peut-être pour tenter de l'excuser que l'auteur se garde de révéler tout détail qui puisse rendre les amants sympathiques. L'adultère auquel s'abandonne Léonore, c'est l'Adultère, par un A majuscule. Un point, c'est tout. Mais cette généralisation a pour effet de nous désintéresser du conflit que fait surgir la fatalité. En amour, comme en toutes choses, c'est le cas spécial qui nous attire, et si le théâtre synthétique nous émeut, c'est à la condition de concrétiser les idées qu'il proclame dans des entités physiques qui reflètent nos propres sensations et nos propres pensées. Faute de quoi on tombe soit dans l'abstraction philosophique, qui n'est point du domaine de la scène, soit dans le fait-divers, qui relève de la presse quotidienne. Et j'ai grand peur que malgré ses réels mérites de facture, l'*Enigme* ne dure pas beaucoup plus qu'une gazette d'actualité.

Très bien jouée, mise en scène avec goût, la comédie nouvelle de M. Hervieu n'en a pas moins fait quelques belles soirées au Parc. Et Mmes Alice Archaimbaud et Van Doren, MM. Paulet, Jahan, Gonnot et André-Hall ont droit à des éloges égaux pour le talent qu'ils ont déployé dans ces deux actes mouvementés et tendus.

***

Iphigénie en Tauride de Gœthe.

M. Georges Dwelshauwers a, jeudi dernier, dans une excellente conférence dite avec une chaleur communicative, résumé à grands traits le génie de Gœthe, qui unit l'émoi de l'humanité à la pureté des formes classiques, et présenté au public, dans ses quatre versions, cette *Iphigénie en Tauride* dont il a écrit une traduction fidèle serrant le texte original jusqu'en sa coupe rythmique.

Dans un prochain article, nous analyserons l'œuvre, qui ne peut tarder à prendre rang dans le répertoire du drame classique. Bornons-nous à constater aujourd'hui que le succès qui l'accueillit aux matinées du Parc fut tel que la direction l'a inscrite au programme d'une de ses prochaines soirées.

L'interprétation que lui donnent Mme Van Doren (Iphigénie), Revel (Oreste), Renoux (Pylade) et Jahan (Thoas) est des plus consciencieuses et, en quelques-unes de ses parties, remarquable.

O. M.

« SIEGFRIED » A PARIS (1)

Ceux qui aiment Wagner peuvent actuellement s'offrir une satisfaction rare en allant entendre, à quelques jours d'intervalle, *Siegfried* à l'Opéra de Paris et le *Crépuscule des dieux* au théâtre de la Monnaie, à Bruxelles. Cette audition successive des deux dernières journées de l'*Anneau du Nibelung* a ceci de tout à fait précieux qu'elle permet de mieux saisir l'indivisibilité de l'œuvre entière et que chaque spectacle devient plus émouvant parce que l'on a entendu l'autre. L'admirable personnage du Voyageur, dans *Siegfried*, la scène des Nornes, celle entre Brunnhilde et Waltraute; celle encore d'Albérich et d'Hagen dans le

(1) L'article de M. Jules Destrée complète la note que nous envoya, au lendemain de la première, notre correspondant parisien, M. Calvocoressi. L'appréciation de notre collaborateur montre — ce qui fut constaté d'ailleurs par plusieurs de nos confrères — que l'interprétation de *Siegfried*, très discutée à la première, s'est améliorée depuis.

Crépuscule qui semblent, lorsqu'on entend seulement l'une ou l'autre de ces deux pièces, ne se rattacher qu'accessoirement à l'action, reprennent toute leur valeur dès qu'on superpose les impressions. L'excursion à Bruxelles est donc à recommander vivement aux Parisiens, autant que l'excursion à Paris est à recommander aux Bruxellois.

Ceux-ci assisteront là-bas à une fort belle exécution de *Siegfried* qui n'est pas de nature à nous faire oublier celles que nous entendîmes ici, mais qui ne leur est point inférieure, certes. L'orchestre est nombreux, correct, presque parfait. Les décors sont de toute beauté, la vaste scène de l'Opéra ayant permis de leur donner une ampleur que nous n'avons pas connue. Il y a dans la forêt du second acte des éclairages délicieux et, à un moment, la brise balance doucement les feuillages, ce qui est d'un effet charmant. Chaque départ de Wotan est marqué d'éclairs. Le Dragon n'est pas ridicule. Au dernier acte, lorsque Siegfried arrive à l'aurore, le soleil levant éclaire une étendue immense, un sommet de montagne qui donne une sensation d'espace et de solitude tout à fait grandiose.

Les acteurs sont excellents. M. Jean de Reszké a créé un jeune sauvage d'une spontanéité puérile délicieuse, délicieuse surtout dans les deux premiers actes. La voix manque un peu dans les passages de force, par exemple lorsqu'il forge l'épée, mais il s'en sert avec tant d'adresse, d'habileté et de sentiment que pour ce rôle écrasant on ne peut guère exiger davantage.

M. Delmas est très noble dans le personnage de Wotan. Son organe est plein, sonore et grave comme il convient. Mais quand on a vu Seguin, on comprend la différence qu'il y a entre la solennité et la grandeur. Notre *Voyageur* bruxellois était peut-être moins bon chanteur, mais la majesté de ses attitudes n'a point été égalée à Paris.

M. Lafitte joue Mime. Rôle ingrat, difficile, de première importance cependant. Il le joue à merveille. Peut-être une légère tendance à la charge vient çà et là gâter les très remarquables qualités de l'interprète.

Les rôles d'Albérich et du Dragon sont très convenablement tenus. Mais si les acteurs sont bons, on ne peut en dire autant des actrices. Erda (Mme Iléglon) est passable, l'Oiseau insuffisant et Brünnhilde (Mlle Grandjean) tout à fait antipathique. Elle m'a gâté tout le dernier acte, d'ailleurs abominablement coupé. Elle a des gestes mécaniques et agaçants, une voix sans chaleur, une façon de chanter à la rampe, en se tournant vers les spectateurs, qui est éminemment surannée.

Je lisais naguère, dans un périodique français, que le dernier acte était ennuyeux et long. La faute en est tout imputable à la faiblesse de l'interprétation M. De Reszké est fatigué et manque de passion impétueuse et exigeante et Mlle Grandjean m'a l'air de ne rien comprendre à son rôle superbe. Enfin, il est des coupures qui alourdissent au lieu d'abréger. Ceux qui ont entendu, il y a quelques mois, en un concert à Bruxelles, cette scène colossale, seront de mon avis.

Enfin un autre élément déplaisant est la pauvreté de la traduction. C'est celle d'Ernst, je crois. Franchement, je regrette celle de Wilder. Elle n'était pas parfaite assurément, mais celle qu'on lui a préférée ne vaut pas mieux. *Détresse! Détresse! glaive en débris* me satisfait autant que *Nothung! Nothung! glaive rêvé!* Et ainsi de suite... Cette langue est pénible, rocailleuse, incohérente et sans élégance; du moment où il fallait se résigner à des traductions en français nègre, je ne vois pas très bien pourquoi l'on a substitué au fiote de Wilder le batétélé d'Ernst. Le mieux est l'ennemi du bien, une fois de plus.

Ajoutons, en finissant, que le public parisien paraît très enthousiaste, que les salles sont combles, à Paris comme à Bruxelles, quand Wagner est à l'affiche, et qu'après chaque acte ce sont des explosions laudatives. Ajoutons encore que la tenue de ces auditoires français est déplorable, et que ce peuple si fier de son goût délicat souffre sans protestation les bavardages des snobinettes, les allées et venues qui font claquer les strapontins et surgir les habits noirs : il est à peu près impossible d'entendre les préludes et les commencements des actes au milieu du brouhaha inconvenant provoqué par d'incorrigibles retardataires. Ce qu'on souhaiterait voir verrouiller les portes dès que le chef d'orchestre lève son bâton! Mais il paraît que cette mesure si simple, si évidente pour qui a le respect et de l'œuvre d'art, et des émotions esthétiques d'autrui, n'a pas pu être prise encore là-bas.

JULES DESTRÉE

MUSIQUE

Le Quatuor Joachim.

Ah! la belle, l'artistique, l'émouvante soirée que celle où l'illustre violoniste Joachim, assisté de partenaires de choix (MM. Halir, Wirth et Hausman) ouvrit au Cercle l'écrin magnifique des quatuors de Beethoven... La plus pure musique qui soit, jouée par les plus purs de ses interprètes!... Ce furent, successivement, le Quatuor en *fa* (op. 18, n° 1), le XIe (op. 95) et le XIIIe (op. 130) dont Joachim *mit en lumière* les beautés.

L'expression résume l'impression dominante de la séance. Rien, dans cette interprétation vraiment admirable, n'est laissé dans l'ombre. Toutes les voix chantent, les parties intermédiaires comme la principale, et s'unissent dans un concert délicieux dont les sonorités sont équilibrées et fondues à miracle. Malgré son grand âge (le maître a fêté l'an dernier le soixante-dixième anniversaire de sa naissance), Joachim conduit son quatuor avec une sûreté et une aisance inégalées. Et avec quelle simplicité, quel effacement, quel respect, quelle ferveur! Les sensations qu'il procure ne peuvent se décrire. On en subit le charme intense, et l'on souhaite les voir promptement renouvelées. Il n'y a rien de plus élevé et de plus noble que l'*adagio* du XIIIe ainsi compris et interprété.

Un amateur proposait, à l'issue de la séance, de réunir un groupe de souscripteurs qui assureraient l'an prochain une série de séances publiques dans lesquelles le Quatuor Joachim passerait en revue la série complète des derniers quatuors. L'idée est bonne. Sa réalisation exercerait une influence salutaire sur les musiciens et sur le public.

Concert Crickboom.

Autre soirée de grande attraction, qui réunit vendredi, à la Grande-Harmonie, le maître Eugène Ysaye et l'un de ses plus brillants disciples, Mathieu Crickboom, actuellement directeur de la Société philharmonique et de l'Académie de musique de Barcelone.

Le Concerto en *mi* bémol de Mozart et le Concerto en *si* mineur de Saint-Saëns ont fourni à M. Crickboom l'occasion de faire valoir son jeu à la fois très classique et très expressif, tout en nuances et en sonorités délicates. La beauté du style jointe à un mécanisme très développé en font un des virtuoses-artistes les plus séduisants de la nouvelle génération. Appuyé du magistral archet d'Ysaye, toujours admirable de sentiment et d'expression, le Concerto à deux violons de Bach a pris une ampleur magnifique.

L'ouverture d'*Egmont*, l'*Adagio* de Lekeu et le prélude de *Fervaal* encadraient les deux solistes.

Concert de Mme Birner.

Secondée cette fois par Mme Kleeberg, Mme Birner a donné son dernier concert historique avec autant de succès que les deux précédents. Mme Birner chante en véritable artiste. Elle a un style très pur et très souple et si sa voix n'a pas une grande puissance, elle possède une délicatesse et un rythme incomparables.

L'excellente cantatrice a dit à ravir un *Nocturne* de César Franck, *Fleur jetée* de Fauré, *Soleils couchants* poème de Verlaine et une charmante petite pièce de Grieg, pleine de fougue et d'énergie, dont le poème, *Garde, l'ami, ton conseil*, est de Björnson.

Mme Kleeberg, dont le jeu est puissant et délicat tout à la fois, a joué en artiste accomplie un *Nocturne* de Fauré et un *Allegro* de Chopin. Elle a obtenu beaucoup de succès et à dû ajouter au programme une pièce de Rubinstein.

***

Parmi les meilleurs concerts de ces derniers temps, citons aussi le récital du pianiste Lauweryns, qui a, dans un programme assez chargé mais exécuté avec vaillance, affirmé de brillantes qualités techniques en même temps qu'une compréhension artiste. Puis encore, la deuxième séance de *Histoire de la Sonate*, par MM. Delgouffre et Sadler, consacrée à Schumann (op. 105), Brahms (op. 108) et Saint-Saëns (op. 75), et le premier Récital de piano de M. J. Wieniawski, auquel la coïncidence de la séance Joachim nous a malheureusement empêché d'assister. Enfin, un concert dans lequel MM. Chiaffitelli, violoniste, et Duysburgh, pianiste, ont rivalisé de verve et d'entrain dans l'interprétation de la Sonate de Franck. La *Suite* de Sinding, *Variation et Fugue* de Brahms donnèrent en outre au premier l'occasion de faire valoir un mécanisme délié et une belle sonorité.

Les exigences de l'actualité nous obligent à ajourner des chroniques de MM. L. ABRY, L. MAETERLINCK *etc.*

La Semaine Artistique.

Du 26 janvier au 1er février.

MUSÉE DE PEINTURE MODERNE. 10-5 h. Exposition du Cercle « Pour l'Art ».

MUSÉE DU CINQUANTENAIRE. 10-3 h. Exposition L. Magne. — Exposition de photographies d'Extrême Orient. — Exposition des dessins de feu E. Puttaert. — Exposition d'étoffes anciennes (collection I. Errera).

CERCLE ARTISTIQUE. Exposition H. Leroy, Ch. Watelet et P. Verdussen.

Dimanche. — 2 h. Deuxième concert du Conservatoire.

Mardi. — 8 h. *Iphigénie en Tauride.* Mme Rose Caron (théâtre de la Monnaie). — 8 h. 1/2. Concert Eggermont-Zimmer (Grande-Harmonie). — 8 h. 1/2. Conférence A. Renard (Maison du Peuple).

Mercredi. — 8 h. 1/4. *Iphigénie en Tauride* de Gœthe (théâtre du Parc).

Jeudi. — 2 h. Deuxième matinée : *Iphigénie en Tauride* de Gœthe. Conférence de M. G. Dwelshauwers (théâtre du Parc).

Vendredi. — 8 h. *Iphigénie en Tauride.* Mme Rose Caron (théâtre de la Monnaie).

Samedi. — 8 h. Première représentation de *La Bascule* (théâtre du Parc).

PETITE CHRONIQUE

Le Salon annuel de la *Libre Esthétique* s'ouvrira, comme de coutume, à la fin de février dans les galeries du Musée de peinture moderne, et sera clôturé fin mars.

Des conférences et des auditions de musique nouvelle compléteront cette manifestation des arts graphiques et plastiques d'avant-garde.

Indépendamment de la *Fantaisie* de M. F. Khnopff, l'Etat a acquis au dernier Salon des Aquarellistes une marine de M. Marcette, la *Houle; Marseille*, par M. Gaston La Touche; une aquarelle de M. Stacquet et, pour le Musée des Arts décoratifs, une vue de Dixmude, par M. Titz.

A propos de M. Khnopff, annonçons que le Musée de Venise vient d'acquérir une toile de l'artiste, le *Portrait de Mlle A. de R...*, exposé au dernier Salon international de cette ville.

Le Comité constitué à Bruxelles sous la présidence d'honneur de M. le bourgmestre De Mot, pour y célébrer le centenaire de Victor Hugo, se propose notamment d'apposer une plaque commémorative sur la maison que l'auteur de la *Légende des siècles* occupa nº 27 Grand'Place durant son exil en Belgique.

Les souscriptions sont reçues chez M. Mussche, secrétaire, rue Faider, 26.

Un déjeuner d'adieux offert par la direction du théâtre de la Monnaie à Mme Félia Litvinne réunissait hier, dans les Salons de la Taverne royale, autour de l'éminente artiste, MM. le bourgmestre De Mot, Lepage, échevin des Beaux-Arts; Leurs, échevin des travaux publics; B. Crombez, Balser, Cassel, Schleisinger, P. Jamar, Octave Maus, H. Speyer, Kufferath, Guidé et F. Rotiers. Réunion cordiale et charmante, au cours de laquelle Mme Rose Caron, fraîchement débarquée de Paris, est venue saluer affectueusement Mme Litvinne et lui souhaiter heureux voyage et bon retour.

M. Kufferath a très courtoisement uni dans un même toast les noms des deux grandes tragédiennes lyriques qu'un hasard favorable avait rassemblées et qui portent l'une et l'autre si haut, dans des domaines différents, les destinées du théâtre musical.

Mme Litvinne est partie dans l'après-midi pour Saint-Pétersbourg, où elle va chanter la *Valkyrie*, *Siegfried*, *Tristan et Isolde*, les *Huguenots* et la *Judith* de Sérow. Le 20 mars elle sera revenue à Bruxelles.

C'est dans un enthousiasme indescriptible qui s'est achevée vendredi la dixième représentation du *Crépuscule des dieux*. Rappels sans fin pour Mme Litvinne, fleurs, gerbes et couronnes. Au succès de l'admirable Brunnhilde, à celui de MM. Dalmorès, Albers et Bourgeois, de Mlles Friché et Dhassy le public a associé avec raison M. Sylvain Dupuis qui, à deux reprises, a été appelé sur la scène et unanimement acclamé.

Aujourd'hui dimanche, à 2 heures, deuxième concert du Conservatoire. Au programme : Quatrième et Septième Symphonies de Beethoven; *Siegfried-Idyll*, de R. Wagner.

La troisième séance de l'*Histoire de la Sonate*, par MM. Delgouffre et Sadler, est remise au lundi 27 février.

La séance de lieder de Mme Miry-Merck est remise au lundi 3 février, à 8 h. 1/2 du soir, en la Salle Riesenburger. Programmes chez les éditeurs de musique. Location chez MM. Schott frères.

MM. Jaspar et Zimmer donneront demain lundi, à 8 h. 1/2, leur troisième séance moderne de l'Histoire de la Sonate pour piano et violon dans la Salle de la Société d'Emulation, à Liége.

Au programme : Sonate en *mi* (Sinding); en *fa* (Dvorak); en *ré* mineur (Saint-Saëns).

Mme Marie Bréma donnera un Lieder-Concert à la Grande-Harmonie le vendredi 28 février, à 8 h. 1/2. Pour les places, s'adresser à la Maison Breitkopf.

Tout le monde sait — excepté les conservateurs du Cabinet de numismatique de la Bibliothèque royale — que le seul procédé actuellement employé pour la reproduction des vases grecs est le calque pris directement sur l'objet et reporté ensuite sur une feuille de papier ordinaire. Cela se pratique couramment dans tous les musées du monde, *sans aucun danger* pour les monuments à reproduire : c'est le seul moyen de traduire d'une façon absolument fidèle l'intérêt artistique des produits de la céramique antique; les conservateurs du Cabinet de numismatique ne paraissent même pas s'en douter. Ils ont décidé dans un cas récent de ne permettre la reproduction des objets, dont ils ont la garde, qu'à la condition expresse qu'on n'y touchât pas. Au point de vue scientifique, comme au point de vue pratique, ces messieurs en sont encore aux méthodes et aux procédés employés il y a cinquante ans. Et c'est à de pareils servants de la routine qu'on a confié les merveilles de la collection de Hirsch ! L'huissier de service n'aurait-il pas suffi à la besogne? Lui du moins est compétent dans sa partie.

Les *Latins*, dont nous avons annoncé la constitution, ont donné avant-hier au théâtre du Parc leur première soirée, consacrée à l'*Alleluia* de Marco Praga (trois actes) et à la *Sotie de Bridoye*, par MM. Laurent Tailhade et R. Ralph (un acte). Le peu d'espace

dont nous disposons aujourd'hui nous oblige à ajourner le compte rendu de cette très intéressante soirée, qui a valu à l'initiative de MM. Van Bever et d'Audiffret et aux interprètes, parmi lesquels M. Bour, — l'un des plus remarquables comédiens de ce temps, — un succès considérable.

Iphigénie en Tauride de Gœthe sera jouée au théâtre du Parc mercredi prochain, puis en matinée le lendemain série d'abonnement *B*).

Le théâtre de la Monnaie annonce pour mardi et vendredi prochains deux représentations extraordinaires avec le concours de Mme Rose Caron, qui jouera *Iphigénie*.

Dans la *Maison*, dont la première représentation a eu lieu hier, au théâtre Molière, a débuté Mlle Dorsy, l'une des comédiennes qui participèrent aux débuts du théâtre Antoine. Mlle Dorsy a créé notamment à Bruxelles la *Puissance des ténèbres* et le *Père* de Strindberg. Elle a créé à l'Odéon la *Mer*, de Jean Jullien, l'*Argent* et a assoupli son talent à l'interprétation des classiques.

Il paraît que l'aimable Mme Bastien, que nous admirâmes dans *Iphigénie* la semaine dernière, est parfois bien méchante! Une jeune revue littéraire, qui publie souvent d'excellents articles, nous annonce qu'elle a *mordu* la direction de la Monnaie...

« Enfin! La direction de la Monnaie a dû céder, *aiguillonnée et mordue, à raison, par Mme Bastien*, faisant prévaloir ses droits; les directeurs ayant été sommés de monter la pièce — sous peine de procès en dommages-intérêts — il nous a été donné de voir la belle artiste dans toute l'ampleur de son talent... »

Et la jeune revue ajoute :

« Malgré *la précipitation* avec laquelle on a mis l'œuvre sur pied, *tout à coup, en surprise*, malgré le *travail hâtif* du *dernier jour*, l'exécution a semblé satisfaisante... »

Ah! ça, qui donc a osé prétendre que M. Gevaert avait fait répéter *Iphigénie* pendant des mois et qu'il en avait fait reculer la première, de semaine en semaine, depuis octobre, pour arriver à une mise au point définitive et parfaite?

Rêves, illusion, légende...

C'est égal, si les artistes se mettent à mordre leurs directeurs pour les obliger à se hâter, où irons-nous?

On organise à Paris un concert à la mémoire de Franz Servais. Il aura lieu le 4 février à la Société de géographie, 184, boulevard Saint-Germain, avec le concours de Mlles Lassara, Mathieu d'Ancy, des Concerts Colonne, de Saint-Lup; de MM. Ed. Vianova, A. Cormetti, D. Blitz et du Quatuor Godebski, Sandré, Seitz et Kerrion. Au programme : L'*Ame en fleurs*, *Deux chansons de Mignonne*, *Deux Silhouettes*, *Nocturne* et *Chant d'Ossian*. La séance débutera par le Quatuor à cordes de Joseph Servais.

VILLE DE BRUXELLES

VENTE PUBLIQUE

DE

TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES

provenant d'un amateur

EN LA GALERIE J. ET A. LE ROY FRÈRES

rue du Grand-Cerf, 6, Bruxelles

le mercredi 5 février 1902, à 2 heures précises,

EXPERTS : MM. J. ET A. LE ROY FRÈRES

Place du Musée, 12, à Bruxelles

chez lesquels se distribue le catalogue.

EXPOSITIONS

PARTICULIÈRE : Le lundi 3 février 1902 de 10 heures à 4 heures.

PUBLIQUE : Le mardi 4 février 1902

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

ATELIERS D'ARTS MOBILIERS ET DECORATIFS.

G. SERRURIER-BOVY

LIEGE. 39 Rue Hemricourt

BRUXELLES. 2 Boulevard du Régent

PARIS. 54 Rue de Tocqueville

EXPOSITION PERMANENTE D'INTÉRIEURS COMPLÉTEMENT MEUBLÉS, DECORÉS ET ORNÉS, MISE EN ŒUVRE ET ADAPTATION RATIONNELLE DES MATÉRIAUX ET PRODUITS DE L'INDUSTRIE MODERNE.

LE BOIS MEUBLES, ÉBÉNISTERIE, MENUISERIES DÉCORATIVES.

LE METAL FER BATTU ET FORGÉ, CUIVRE MARTELÉ, ÉTAIN FONDU, REPOUSSÉ ET INCRUSTÉ, ÉMAUX APPLIQUÉS AU MOBILIER, AUX APPAREILS D'ECLAIRAGE, DE CHAUFFAGE ET AUX OBJETS USUELS.

LES TISSUS TENTURES ET RIDEAUX AVEC APPLICATIONS D'ÉTOFFES ET DE PEINTURE, BRODERIE. TAPIS.

LE VERRE VITRAUX PLOMBÉS EN MOSAIQUE ET PEINTS.

LA CERAMIQUE CARREAUX ET POTERIES EN TERRE, FAYENCE ET GRÈS.

LE CUIR APPLICATIONS DIVERSES DU CUIR GAUFFRÉ, REPOUSSÉ ET TEINT.

LE DECOR TENTURES EN PAPIER ET ÉTOFFES POUR MURS, PLAFONDS ET DÉCORATIONS.



Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

BEC AUER

50 % D'ECONOMIE **LUMIERE QUADRUPLE**

Appareils d'éclairage et de chauffage au GAZ, à l'ÉLECTRICITÉ et à l'ALCOOL

INSTALLATIONS COMPLÈTES

Bruxelles, 20, BOULEVARD DU HAINAUT, Bruxelles

Agences dans toutes les villes.

TÉLÉPHONE 1780

E. DEMAN, Libraire-Expert

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

VIENNENT DE PARAITRE

TROIS CONTEMPORAINS

H. DE BRAKELEER, Constantin MEUNIER, Félicien ROPS

par EUGÈNE DEMOLDER

Un volume in-4°, avec les portraits des trois artistes. Tirage à 300 exemplaires numérotés. — Prix : 5 francs.

CONSTANTIN MEUNIER

par EUGÈNE DEMOLDER

Un volume in-4°, renfermant un portrait et douze reproductions des œuvres capitales de CONSTANTIN MEUNIER; couverture illustrée.

Tirage à 500 exemplaires numérotés.— Prix : 5 francs

Demandez chez tous les papetiers

l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

The Artist

An Illustrated Monthly Record

of Arts, Crafts, and Industries

1 SH. MONTHLY

Lonsdale Chambers, 27, Chancery Lane, and Bream's Buildings London, W. C.

LIMBOSCH & C^IE

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.

Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. V° MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

VINGT-DEUXIÈME ANNÉE. N° 5. 2 FÉVRIER 1902.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Les « Latins » (EUGÈNE DEMOLDER). — A Darmstadt (G. SERRURIER). — Sœur Béatrice — Exposition du Cercle « Pour l'Art » (OCTAVE MAUS). — Le Concert du Conservatoire (HENRY LESBROUSSART). — Mme Rose Caron (O. M.). — Théâtre Molière. *La Maison*. (H. L.). — La Musique à Paris. *Concert de la Société Nationale. La Symphonie d'Ernest Chausson et M. Hekking aux Concerts Colonne* (M.-D. CALVOCORESSI). — La Semaine artistique. — Petite Chronique.

LES « LATINS »

« Fondés non point uniquement — comme on l'a dit — dans un but précis d'opposition aux littératures du Nord, mais avec une intention plus souriante de faire connaître les chefs-d'œuvre d'art dramatique des races française et méridionales, les « Latins » s'efforceront à produire des ouvrages anciens consacrés par l'histoire littéraire ou injustement tombés dans l'oubli, et des productions actuelles. Ils produiront tout à la fois, à un auditoire déjà las de certaines spéculations philosophiques, des reconstitutions de mœurs d'autrefois et des synthèses nouvelles où ils suivront l'évolution de la pensée contemporaine. Théâtre d'action en même temps que foyer intellectuel, ils s'efforceront, par une recherche constante de textes intégrals, de reconstitutions et de créations scéniques, à retracer une page ignorée ou confuse d'histoire de l'art. »

Ceci a été écrit par M Ad. Van Bever, le directeur littéraire des « Latins ». M. Ad. VanBever, secrétaire du *Mercure de France*, est un érudit; c'est lui qui a publié avec M. Paul Léautaud les *Poètes d'aujourd'hui*, un livre qui eut, l'an dernier, grand succès et donna même lieu à certaines vives polémiques dans le monde des lettres. M. Van Bever avait certes une haute compétence pour diriger une entreprise théâtrale telle que celle des « Latins ».

Les « Latins » ont donné leur premier spectacle à Paris, au Nouveau-Théâtre, à Bruxelles, au théâtre du Parc. Ils ont joué *Alleluia*, pièce en trois actes de Marco Praga, et la *Sotie de Bridoye*, deux actes de Laurent Tailhade et Raoul Ralph

Alleluia est l'œuvre d'un écrivain italien encore jeune. C'est une très bonne pièce, habilement charpentée, dramatique, angoissante. Peut-être pas d'une grande envolée de sentiments : elle exprime la vie et la morale bourgeoises. Mais elle prend, intéresse, retient; elle marche, se déroule avec aisance; elle a de la passion, du feu, de la verve. Puis elle est typique au point de vue d'un certain théâtre italien contemporain; pièce écrite pour faire valoir un acteur, intrigue bourgeoise et, chose curieuse, un seul décor, — une des trois unités du vieux théâtre, qui reste. Les journaux bruxellois, en des articles très laudatifs, ont raconté le sujet de la pièce : l'histoire d'un mari trompé, qui se résigne à un pardon factice, pour l'honneur de sa petite fille, et même

une vie qui paraît joyeuse alors qu'au fond de son âme gisent la tristesse et la rancœur. Or, sa fille, une fois mariée, trompe aussi son mari. Grandes scènes de désespoir et de colère : le père tombe mort au baisser du rideau, tandis que le carnaval emplit les rues de bruit et de gaîté.

La *Sotie de Bridoye* est une farce gouailleuse et satirique. Elle est écrite par MM. Laurent Tailhade et Raoul Ralph (comte d'Audiffret), que M. Ad. Van Bever nous présente ainsi : « L'un d'eux est le pamphlétaire hardi, l'érudit spirituel, l'autre demeure l'homme de politesse exquise en qui se révèle un peu de la grâce vieillie d'un siècle que nous avons voulu effacer de l'histoire. » La farce est tirée de Rabelais, jouée par des personnages de Rabelais, avec des mots de Rabelais. C'est de l'art de vieux batelleur : et l'on rit aux facéties grasses et de haute joie de Panurge et de Frère des Entommeures.

Ces deux pièces furent très bien jouées. Interprétation excessivement artistique, qui fut couverte d'applaudissements tant à Bruxelles qu'à Paris. *Alleluia* a été remarquablement rendu. L'acteur principal, M. Bour, est un des artistes dramatiques les plus étonnants qu'on puisse voir. Il vaut Antoine. D'ailleurs, je crois que c'est un élève de celui-ci, ainsi que plusieurs artistes des « Latins » (1).

On a reproché aux « Latins » d'avoir débuté par des pièces pas assez caractéristiques et manquant d'audace. C'est un début, un essai : il a réussi d'ailleurs. Et cette heureuse inauguration a permis à la société le projet de spectacles grandement intéressants, qui feront la joie des lettrés et apporteront un renouveau absolu dans les programmes des théâtres. Voici ces projets, encore inédits.

Le premier spectacle comprendra l'*Aïeul*, pièce en quatre actes de Pérez Galdos (traduction Ephrem Vincent). Cette œuvre du plus célèbre des auteurs contemporains de l'Espagne est inédite, même au delà des Pyrénées. Ce sera une véritable « première », à laquelle l'auteur assistera. On jouera aussi *Bilora* de Ruzzante, pièce en un acte, du théâtre vénitien du XVI^e^ siècle (traduction L. Zuccoli et E. Vincent). Ruzzante peut être considéré comme une sorte de Shakespeare de la comédie italienne. Art fruste, puissant, primitif. *Bilora* est une parade dramatique d'un genre inconnu en France, et son auteur peut être considéré comme un des grands créateurs des « personnages » de la comédie italienne. A l'heure actuelle, même en Italie, Ruzzante est retombé dans l'obscurité. Ses œuvres, dialoguées en plusieurs dialectes, ne se trouvent guère que dans les grandes bibliothèques.

(1) Nous avions applaudi déjà M. Bour en novembre 1899 au théâtre Molière, où il remplaça M. Henri Mayer dans la *Nouvelle Idole*.

Au deuxième spectacle : *La Mandragore* de Machiavel, une des œuvres les plus anciennes de l'Italie. Elle sera jouée en farce. Les lettrés connaissent ce théâtre très osé où l'auteur a mis en scène une sorte de Cassandre, une mère facile et un moine corrupteur. Dialogue leste. Pièce de mœurs. Elle sera jouée littéralement, sans coupures, malgré ses saillies, avec une reconstitution de la mise en scène telle qu'elle fut faite à la cour du pape Léon X, devant un parterre de cardinaux et de courtisanes.

Avec la Mandragore, on donnera *Frey Luiz de Souza* d'Almeida Garrett (traduction Maxime Formont). C'est le chef-d'œuvre du théâtre portugais. La pièce fut écrite au commencement du XIX^e^ siècle. Garrett étant d'extraction anglo-saxonne, sa manière se ressent un peu de ses origines anglaises, mais l'idée demeure essentiellement méridionale. Les trois actes forment une synthèse qui peut se diviser ainsi : Premier acte, l'Héroïsme ; deuxième acte, la Passion ; troisième acte, l'Idée mystique. On verra là une des plus curieuses réalisations dramatiques du siècle. Le principal rôle sera créé par M. de Max, les autres par M^lle^ Rose Syma, M^me^ Antonia Laurent et M. Vayre.

Au troisième spectacle, l'*Alcade de Zalamea* de Calderon (traduction E. Vincent). Version donnée selon la mise en scène des théâtres de Madrid. Le public d'aujourd'hui pourra être fort accroché par ce chef-d'œuvre de Calderon qui a pour sujet la lutte entre le pouvoir civil et le pouvoir militaire et contient des idées violentes contre l'armée (1). Très beau drame, d'ailleurs, où un paysan révolté défend sa maison et sa famille contre la soldatesque ; acteurs : MM. de Max et Vayre.

Avec l'*Alcade* on donnerait le *Veuf*, comédie en un acte de Gil Vincente, un des vieux maîtres du théâtre portugais. Œuvre charmante par le détail de mœurs bouffonnes, d'une couleur locale très vive, et du XVI^e^ siècle.

Enfin, un quatrième spectacle se composerait du *Roi de Nirvanie*, de Richard Carafa, duc d'Andria. Cette œuvre fut interdite par la censure italienne. Ici l'auteur étudie avec complaisance l'influence déprimante des littératures du Nord. Son roi de Nirvanie est un roi « nietzschéen ». C'est une pièce très violente contre certaines théories socialistes et qui sourit à l'anarchie, pièce d'aristocratie mentale, qui, si elle est jouée, causera sans doute quelque bruit.

D'autres pièces encore sont au programme des « Latins ». Ainsi *l'École du Déshonneur*, de G. Rovetta : théâtre italien contemporain ; *la Calandra*, du cardinal Bibbiena, la plus ancienne des comédies

(1) Un opéra en quatre actes fut tiré de ce drame par MM. L. Détroyat et A. Silvestre sous le titre *Pedro de Zalamea* et mis en musique par M. B. Godard. Il fut représenté au Grand Théâtre d'Anvers le 31 janvier 1884. (V. l'*Art moderne*, 1884, p. 33.)

italiennes, mais d'observation très osée; la *Courtisane*, de l'Arétin; *Sérénissime*, de G. Gallina, du théâtre vénitien du XIXe siècle; les *Contens*, d'Odet de Tournebu, etc.

S'ils réalisent ce programme, les « Latins » auront fait une des plus curieuses campagnes théâtrales qu'on ait vues depuis longtemps, et vraiment il faut encourager fort d'aussi artistiques et pures tentatives.

EUGÈNE DEMOLDER

A DARMSTADT (1)

L'*Art moderne*, dans un article paru au cours de l'été dernier (2), signala à ceux qu'intéresse toute tentative d'émancipation artistique une exposition alors ouverte à Darmstadt et attira leur attention sur son caractère particulièrement nouveau. L'origine et l'organisation de cette entreprise — et ce n'est pas là son côté le moins intéressant — furent expliquées de façon suffisamment claire et complète pour qu'il ne soit pas nécessaire d'y revenir; mais bien qu'elle soit close à cette heure, il n'est pas trop tard pour en parler encore, car c'est une manifestation qui restera probablement unique.

En dehors du retentissement qu'elle eut dans les pays de langue allemande où le courant artistique moderne a acquis, comme on sait, une extraordinaire importance, il est certain qu'elle marquera une date dans l'histoire de l'art de ce temps et qu'elle exercera une réelle influence sur la marche des idées.

J'imagine que le jour où, grâce à l'initiative intelligente et généreuse d'un prince dont l'espèce est évidemment trop rare, les artistes de la colonie de Darmstadt purent considérer comme possible l'érection d'une demeure telle qu'à peine ils avaient pu la concevoir en leurs rêves, — j'imagine, dis-je, qu'ils connurent une joie que peu d'entre eux ont l'occasion d'éprouver et qu'ils durent se mettre à l'œuvre avec une ardeur et un enthousiasme peu communs. Aussi une visite à Darmstadt ne pouvait-elle manquer d'être d'un haut intérêt, car elle permettrait de se rendre compte exactement de l'idée que se font les artistes allemands de l'architecture et de la décoration de demain. Il serait utile de pouvoir appuyer les éloges qu'on décerne, comme les réserves qu'on formule, par des documents graphiques, mais le cadre de cette revue ne le permettant pas, je tâcherai d'expliquer aussi clairement que possible pourquoi certaines choses m'ont séduit, pourquoi d'autres m'ont déplu.

Lorsqu'on arrive dans le parc où se trouvent disséminées les maisons construites par les artistes de la colonie, on est charmé tout d'abord par le groupement pittoresque de ces habitations coquettes, claires, entourées de jardins joliment dessinés et abondamment fleuris. Bien qu'elles aient entre elles un air de famille bien apparent (elles furent toutes dessinées par M. J. Olbrich, sauf celle de M. P. Behrens), elles se différencient suffisamment pour ne pas trop se ressembler et le caractère, comme les goûts personnels de ceux qui les habitent, se trouvent assez clairement exprimés dans les apparences extérieures. Ainsi M. Habich, sculpteur épris de classisme et amoureux de l'art hellénique, voulut que sa maison fut inspirée des lignes architecturales grecques. Ainsi M. H. Christiansen, essentiellement décorateur et coloriste convaincu, voulut que son goût de la couleur se manifestât au dehors, ce qui nous vaut quelques morceaux de décoration qui sont une fête pour les yeux. L'impression générale est absolument charmante, et cela sort tellement de ce qu'on est habitué à voir qu'on se laisse facilement aller jusqu'à l'enthousiasme.

Le premier moment de surprise passé, lorsqu'on s'est ressaisi et qu'on examine les choses de plus près, on aperçoit certains points faibles qu'on n'avait pas remarqués tout d'abord. Ainsi l'on est frappé de suite par cette particularité que toutes ces maisons sont cimentées extérieurement, sans qu'apparaissent nulle part ni matériaux ni procédés de construction. Pour qui sait ce que représente de difficultés et d'écueils l'emploi judicieux et raisonné des matériaux pour en tirer des formes nouvelles et ce qu'il faut de travail, de connaissances, je dirai de talent, pour faire exprimer à la matière brute et à sa mise en œuvre un sentiment d'art, il faut convenir que l'architecte a écarté, d'un coup, une des parties les plus scabreuses de l'œuvre. J'ajouterai qu'il s'est rendu la tâche plus facile encore en ne cherchant pas à utiliser certains éléments constructifs nouveaux, mais dont l'étude est extrêmement ardue. Ainsi ne trouvera-t-on pas à Darmstadt la moindre trace de l'emploi du fer comme mode de construction.

Si de l'extérieur on passe à l'intérieur, on constate bientôt que là aussi plus d'un artiste a dessiné de l'architecture ou du mobilier sans trop s'inquiéter des moyens d'exécution, d'où il s'ensuit que lorsqu'il s'agit de réaliser un projet, comme on ne peut le faire par des moyens rationnels et sincères, on est obligé d'employer des ficelles et des trucs de métier réellement inavouables. On ne s'explique pas non plus que des hommes sérieux et réfléchis puissent s'embourber dans des bizarreries du genre de celles où se complaisent certains d'entre eux. Ainsi, une des figures les plus curieuses de cette colonie est celle de M. J. Olbrich. Architecte de talent, car il en a, érudit, savant, très habile, ne manquant nullement d'imagination, il serait un artiste hautement intéressant s'il ne se perdait en des considérations vagues et nébuleuses dont l'enfantillage fait sourire. Je n'ai pas eu l'occasion de le voir, et je le regrette, car j'aurais aimé qu'il m'expliquât, par exemple, les motifs qui l'ont dirigé dans l'érection de son habitation. Mais je ne me serais pas contenté des quelques notes nuageuses par lesquelles, dans son catalogue, il explique la destination et le traitement de chaque pièce.

Il faut voir le hall de la maison Olbrich, « la chambre de la vie, » comme il l'appelle, « où s'écoulent les jours et les semaines tristes ou heureux ». Cette pièce, d'une coloration très foncée, aux hautes murailles et au plafond d'un ton vert presque noir, aux meubles sombres affectant tous des formes de trapèzes lourds et disgracieux, dégage une impression presque d'effroi. Si M. Olbrich a voulu symboliser ainsi des jours heureux et des jours tristes, c'est qu'il a de l'imagination; pour moi, je n'y vois que des jours d'une infinie tristesse. Ce qui complète cet heureux effet, c'est une douzaine de lampes suspendues au plafond et qui répandent dans la salle une lumière rendue complètement blafarde par des disques en verre dépoli. C'est tout à fait sépulcral. Le reste de la maison, pour n'être pas conçu dans un esprit

(1) Cette intéressante étude emprunte une importance particulière à la personnalité de son auteur, M. GUSTAVE SERRURIER-BOVY, l'un des promoteurs du mouvement moderne dans les arts de l'ameublement et du décor.

(2) Voir notre numéro du 4 août dernier.

absolument aussi macabre, n'en est pas moins une suite de cocasseries qui défient toute description. Et j'en veux beaucoup à M. Olbrich de l'impression désagréable qu'il m'a causée parce que je reste malgré tout persuadé du réel talent qu'il déploierait s'il se laissait guider seulement par l'intinct d'artiste qui est en lui. J'aimerais aussi qu'il débarrassât ses œuvres de l'aspect un peu théâtral qu'elles présentent. C'est un défaut dans lequel tombent volontiers les Allemands et que devraient éviter des artistes qui s'assignent la tâche de réformer le goût et de régénérer l'art.

G. SERRURIER

(La fin au prochain numéro.)

SŒUR BÉATRICE

Parlant de *Sœur Béatrice*, M. Auguste Joly a donné dans le *Messager de Bruxelles* d'intéressants détails sur la légende qui a inspiré Maurice Maeterlinck.

« L'œuvre du grand poète met en scène, dit-il, un des plus merveilleux récits qui aient enchanté l'âme des hommes. Si on écrit un jour le plus beau des livres, l'histoire de l'idée d'amour, de miséricorde, ce récit en sera le suprême chapitre. On le rencontre sous différentes formes; dans la nuit souffrante du moyen-âge, il glisse comme un rêve radieux d'amour maternel; l'Espagne le connaît; Charles Nodier l'a entendu dans les Vosges; naguère, M. André Theuriet en Lorraine; mais son premier narrateur en avait eu l'émerveillement chez nous, qui avons gardé la tombe de sœur Béatrice, l'autel où elle pria, la mémoire de sa faute et de son repentir. Le premier récit se peut lire dans un de ces livres d'autrefois qui semblent devoir contenir toutes les merveilles de la terre et du ciel. Le frontispice est une belle gravure de Galle, le maître d'Anvers, pleine d'anges et de démons, de fleurs et de flammes; cela s'appelle le Ménologue de Citeaux. On y trouve reproduit le fragment emprunté au trente-cinquième chapitre des *Histoires merveilleuses*, par Césaire d'Heisterbach, ce moine qui, des bords du Rhin, est venu à Villers. »

Annonçons, à ce propos, que ce précieux récit, dans son texte flamand original du XIVe siècle, va ressusciter très prochainement en une superbe édition à laquelle l'imprimeur, M. Buschmann, d'Anvers, et l'illustrateur, M. Ch. Doudelet, mettent la dernière main. Nous en avons eu récemment les bonnes feuilles sous les yeux. Le volume promet, tant par la beauté des planches, gravées sur bois d'après les archaïques compositions de M. Doudelet, que par les soins apportés à l'exécution typographique, de prendre place parmi les plus belles publications de l'époque, à côté de celles de la « Kelmscott press ».

Annonçons aussi que la *Sœur Béatrice* de Maeterlinck, destinée dans sa pensée à prendre la forme du drame lyrique, a été confiée par lui au musicien qui, entre tous ceux d'aujourd'hui, est certainement le plus apte à en exprimer la tendresse et le charme mystique : Gabriel Fauré.

Mais où sœur Béatrice vit-elle réaliser le miracle de bonté qui nous ravit? M. Joly nous apprend, d'après Henriquez, que ce fut en Hainaut, à l'abbaye de l'Olive, près de Mariemont. De cette abbaye, plus rien ne subsiste, sinon quelques pierres tombales, quelques fragments d'architecture retrouvés naguère dans les fouilles, au milieu des bois qui jadis enfermaient l'abbaye dans leurs murailles de feuilles vertes et d'oiseaux chanteurs. Mais l'église de Mariemont, comme celle de Morlanwelz, garde encore le souvenir de Béatrice, quelques reliques, son image. Maurice Maeterlinck est venu l'y prendre pour en faire l'enchantement de nos âmes modernes, toujours en quête de suprême pitié.

Exposition du Cercle « Pour l'Art ».

Deux noms dominent de haut l'exposition — dixième en date — que vient d'ouvrir le Cercle « Pour l'Art » : Victor Rousseau et Eugène Laermans.

M. Rousseau, que des travaux délicats, empreints d'une grâce florentine, ont en ces dernières années mis en vive lumière, aborde la statuaire monumentale et y révèle une réelle maîtrise. Son groupe de figures féminines destinées à orner quelque fontaine est composé avec un goût très pur, dans un style souple et élégant aussi éloigné des formules classiques que du « naturisme » brutal auquel on sacrifie trop souvent de nos jours le sentiment et la pensée. Elles vivent d'une vie idéale, ces *Sœurs de l'Illusion* dont l'artiste a créé la séduisante image, mais elles vivent. Et leur chair est de la chair, et leurs gestes n'empruntent point leurs directions aux conventions de l'Académie. Pourtant ces chairs triomphantes et ces gestes harmonieux se parent d'une beauté sereine qui dépasse, sans doute, celle que peut nous offrir l'humanité. Ainsi la vision de l'artiste groupe, transpose et ennoblit, par une intuition supérieure, les éléments que lui fournit isolément la nature. Et bien que le morceau ne soit pas sans défaut, — tels détails : la chevelure nattée d'une des figures, la jambe un peu contournée d'une autre demanderaient peut-être à être revus, — le groupe de M. Rousseau prend rang parmi les œuvres d'art les plus hautes que la sculpture belge ait produites depuis quelque dix ans. Songez aux monuments d'hommes illustres dont on afflige nos jardins publics et nos carrefours — et comparez.

Une petite figure équestre en bronze, inspirée — un peu trop directement — d'un bronze, d'ailleurs très hellénique, de Franz Stuck, deux bustes et un bas-relief complètent l'envoi de M. Rousseau. Mais rien ne vaut parmi ces œuvres diverses le groupe imposant dont nous avons parlé.

L'autre artiste en vedette est Eugène Laermans. On sait quelle large place ce peintre, longtemps repoussé et dédaigné, a prise depuis que l'État a acquis l'une de ses toiles pour le Musée. On s'est aperçu tout à coup que les chemineaux, les parias et autres « souquelères » de M. Laermans avaient, par la magie de son pinceau, une grandeur épique...

C'est un « Paria » qu'il expose. Et rien n'est plus dramatique que ce pauvre hère longeant, son violon sous le bras, les rives d'un canal aux eaux captieuses. Le paysage, un nostalgique coin de banlieue, a de secrètes correspondances avec la misère de l'errant. La tristesse y est accumulée, malgré la lumière éclatante dont il est éclaboussé. C'est très franc, très sonore, d'un sentiment intense et poignant. Sans conteste, une OEuvre dans la plus haute acception du terme.

Une autre toile, *Le Bain*, nous apporte quelque imprévu : la nudité d'une femme du peuple au soleil, au bord d'un étang où déjà s'ébattent des enfants. D'autres femmes se dévêtissent pudiquement, à l'abri d'un mur. L'une est assise, déchaussée, l'œil fixé sur les gamins que dore l'éclat du soleil. Les figures sont

enveloppées d'un poudroiement de lumière ambrée et la chair de la baigneuse a, dans cette atmosphère embrasée, un coloris vermeil dont l'éclat rayonne sur toutes les peintures environnantes.

Il n'y a dans cette toile, faut-il le dire? pas trace de littérature. Elle est d'un beau peintre, tout simplement, et s'affirme harmonieuse et belle.

(A suivre.) OCTAVE MAUS

Le Concert du Conservatoire.

Depuis ces dernières années, il n'est pas une matinée du Conservatoire dont nous ne soyons sorti avec l'impression que l'on éprouve devant un problème jamais résolu : Pourquoi M. Gevaert propose-t il, toujours, des mouvements différents de ceux que nous entendons partout ailleurs?

Chez un autre que lui pareille prétention ne serait pas faite pour inquiéter. Le public émettrait ses critiques, l'âme tranquille : « C'est trop lent; de pareilles allures défigurent toute œuvre. » Mais lorsque ces allures sont imposées par un homme comme M. Gevaert, la critique perd son assurance; l'on s'en va, désorienté et troublé, se demandant si tous les capellmeister entendus ici, en Allemagne, en France, si le sentiment général du monde musicien, si notre sentiment propre, à nous-même, sont contraires à la vérité, puisque M. Gevaert ne sent pas comme nous.

De pareilles inquiétudes s'étaient fait jour déjà, lors de l'exécution du *Messie*. Elles se sont manifestées, dimanche dernier, avec une intensité plus grande encore.

Ecoutons la *Siegfried-Idyll*. Page familière de libre poésie! Le poète, tout empreint de l'idée de paternité, se laisse aller au rêve radieux que fait surgir en lui la pensée de l'avenir de son fils. Il rapproche ce bébé innocent, dont il créa la chair et le sang, du plus juvénile et du plus candide des héros que sa pensée enfanta. Cela est exquis d'intimité et d'*abandon*; la musique chantant l'un des plus nobles aspects de l'instinct humain : l'orgueil paternel. Vous imaginez sans peine le *laisser-aller* souriant de ce rêve si doux! Le père prévoit les fiers exploits, les tendres éveils, les joies amoureuses, les glorieux triomphes! Mais il a éprouvé lui-même les cruautés de la vie; et malgré les vœux de félicité continue dont son cœur déborde pour celui qui va croître sous son ombre, il ne peut se défendre d'inquiétudes hésitantes, il craint que la bonne étoile ne luise pas toujours aussi pure; le fils, dont la vie paraît aujourd'hui si ténue, dans le petit souffle d'une petite bouche rose, traversera-t-il sans danger les émois qui feront de lui un caractère d'homme?... Cette anxieté s'apaise pourtant; non, la vie du bébé sera heureuse, elle lui dispensera plus de sourires que de sévérités; et l'idylle s'achève, comme le rêve commença

Avez-vous entendu Lévy, Richter, Mottl exécuter cette confidence discrète? Vous rappelez vous leur mol abandon, leur tendre laisser-aller? Ils étaient, eux, les dépositaires de la volonté du maître. Pourquoi-donc M. Gevaert a-t-il choisi une interprétation différente de la leur? Pourquoi retient-il tous les mouvements en une allure de lente berceuse, parfois de mélancolique élégie? Peut être, cette idylle étant un rêve, et le rêve étant fils du sommeil, veut-il nous donner l'impression de l'un sans nous faire oublier l'autre. Peut-être, le rêve étant d'essence imprécise, a-t-il voulu uniformiser l'instrumentation en une teinte brouillée, plutôt que de détacher trop clairement les thèmes directeurs. Il n'en est pas moins constant que cette exécution a causé une profonde surprise, bien entendu chez ceux qui connaissaient le morceau, ce qui, au Conservatoire, ne veut pas dire l'ensemble du public

L'interprétation des deux symphonies de Beethoven suscite les mêmes « pourquoi ». Il est impossible, dans ces brèves notes, d'analyser le détail d'œuvres aussi splendidement complexes Rappelons pourtant, pour choisir entre beaucoup d'exemples, les six mesures précédant le 6 8 *Vivace*, premier mouvement de la Septième Symphonie.

Ce petit épisode fait encore partie, incontestablement, du *Poco sostenuto* qui ouvre l'œuvre. Mais, à cet endroit, notre *Poco sostenuto* a fini de développer la belle envergure de ses gammes, de ses accords, de ses pédales. Le poète semble vouloir secouer la gravité mélancolique qui pèse dans ces tonalités indécises. Le prélude retenu a achevé son évolution; les nuages s'entr'ouvrent, l'âme sourit, quelques frémissements annoncent la piquante chanson rythmée que le spirituel 6/8 va nous chanter. Les bois nous ont répété une dernière fois la rêveuse mélodie, qui s'imprègne de tant de poétique regret; immédiatement, ils appellent notre attention par un battu de huit doubles croches sur le *mi*. C'est un appel, une invitation : Eh! la réponse ne se fait pas attendre; les violons sont prêts et répètent le battu. Les bois s'animent : Quatres croches, reprises par les violons; les bois piquent une seule noire : Réponse des cordes! Et voici le nouveau rythme proposé par les bois. Les violons l'acceptent et flûtes et hautbois entrent résolûment dans le mouvement. Que tout cela est charmant, simple et spirituel! Comment caractériser l'épisode? Une transition? Mieux que cela, *plus* que cela : C'est une préparation, une *évidente préparation*.

Qu'en fait M. Gevaert? Personne n'en sait rien. Qu'en veut il faire? Nous n'en savons rien non plus. Cela est inexplicable. Lorsque vous lisez le passage sans y réfléchir, n'est-ce pas, vous accélérez le mouvement des six mesures susdites. Cette progression d'allures paraîtrait logique. Non, M. Gevaert ne veut pas d'accélération.

L'épisode que nous comprenons comme une pénétration fait partie, à son avis, du *Poco sostenuto* Il conserve, jusqu'à la dernière note précédant le 6 8, le même mouvement alangui, infiniment lent et volontairement retenu. Imaginez qu'il faille sautiller une danse légère sur un rythme de marche funèbre. Cela est incompréhensible. M. Gevaert, si savant, doit pourtant avoir de bonnes raisons, d'indiscutables raisons pour justifier sa volonté Qui nous les dira?

L'énigme reste entière, pour tous les autres mouvements. Beethoven inscrit en tête de la deuxième partie de sa Septième Symphonie le mot : *Allegretto*. S'il a écrit « allegretto », il n'a pas voulu écrire « andante ». Toutes les partitions renseignent l'indication métronomique : noire = 76 (Maelzel). M. Gevaert en fait un andante à l'allure 5/8 Pourquoi, encore, pourquoi?

L'*Allegro con brio* (finale de la Septième, est le seul mouvement pour lequel M. Gevaert se soit trouvé en communauté d'idées avec tout le monde Ses pauvres musiciens y sont à ce point désaccoutumés, qu'ils ont employé une certaine partie du morceau à tenter de se rattraper les uns les autres.

HENRY LESBROUSSART

Mme Rose Caron.

Les deux représentations d'*Iphigénie en Tauride* données la semaine dernière au théâtre de la Monnaie par Mme Rose Caron ont remis en contact avec le public une artiste qui lui fut et lui demeura sympathique entre toutes. On la revit avec joie, on l'acclama avec enthousiasme, on lui prodigua les gerbes de lilas et les corbeilles d'orchidées dont l'éclat pâlit devant cette merveille d'importation récente, le Poinsitia (oui, Madame!) aux pétales semblables à un moulin en feu...

Mme Caron reparut sur la scène de ses débuts telle qu'elle nous quitta, voici quelque dix ans, avec son port d'impératrice, son masque tragique, ses gestes mesurés et expressifs, sa démarche rythmique, la noblesse de ses attitudes et de sa physionomie. Elle donne à la figure touchante d'Iphigénie un style et une beauté de lignes d'une pureté admirable. Et si la cantatrice se ressent des fatigues d'une carrière laborieuse, la tragédienne est au-dessus de toute critique. Elle ément jusqu'aux larmes par le seul prestige de son jeu incomparable.

Aimantés par l'éminente artiste, les titulaires des autres rôles d'*Iphigénie* se sont surpassés. Et très justement le public a associé au succès de Mme Caron Mlle Imbart de la Tour, Albers et Grosseaux, qui ont donné de l'œuvre de Gluck une interprétation vivante et passionnée.

Souhaitons que ces belles soirées d'art aient un lendemain. La direction de la Monnaie est en pourparlers avec Mme Caron pour quelques représentations supplémentaires. Elle paraîtrait, si les négociations aboutissent, dans *Lohengrin*. Nul doute qu'elle y soit chaleureusement accueillie.

O.

THÉATRE MOLIÈRE

La Maison.

On écrit et on joue en ce moment, à Paris, de nombreuses comédies nouvelles; et avant que leur apparition ait permis de les juger, nos directeurs bruxellois s'en disputent le privilège. Cette précipitation assure à notre public la primeur des œuvres dont Paris se préoccupe. Pourtant les faveurs de Paris ne trouvent pas toujours, de ce côté de la frontière, un écho suffisant.

La *Maison* de M. Mitchell a tenu l'affiche à peine l'espace d'une semaine. Valait-elle cette indifférence? Car c'est du théâtre sage, appliqué, construit avec plus de vrai travail que de ficelle. Vous connaissez le thème : Bonardon, chef de la Maison Bonardon, armateurs, au Havre, veut voir se perpétuer en son petit-fils le Nom qu'il a rendu commercialement célèbre dans les deux hémisphères. Une circonstance tragique lui apprend que cet enfant n'est pas de son sang : une faute justifiée lui a donné un père adultérin. Bonardin veut chasser l'intrus; mais sa bonté l'emporte, et il conserve les siens près de lui comme par le passé.

Cette donnée se complique d'une énigme accidentelle : Bonardon sait que l'un des deux enfants de sa bru ne fut pas légalement engendré. Est-ce le fils ou la fille? Sur ce mystère, et sur la lutte entre la fierté et la bonté du grand-père repose l'intérêt de la tragédie.

C'était insuffisant pour remplir trois actes; M. Mitchell l'a instinctivement senti. Il développe en de nombreux détails les situations qu'il pose, et pour provoquer ses trois effets de chutes du rideau, il répète trop identiquement trois coups de théâtre brusques et assez forcés. Néanmoins, l'œuvre intéresse; et elle était bien jouée.

Alors, pourquoi un insuccès? Est-ce cette mystérieuse suggestion du titre, trop banal, peu significatif, qui n'a pu retenir les curiosités? N'est-ce pas plutôt un désir confus, chez tous, de voir s'imposer une formule de théâtre plus moderne, plus élevée, plus « autre », au lieu de retours, comme celui-ci, assez ternes, vers la comédie larmoyante et les drames bourgeois dont les contemporains de Rousseau inondèrent la scène française?

H. L.

La Musique à Paris.

Concert de la Société Nationale. — La Symphonie d'Ernest Chausson et M. Hekking aux Concerts Colonne.

La Société nationale offrait au public, samedi dernier, une audition absolument hors de pair de *Prélude, Aria et Finale* de Franck. Mlle Blanche Selva était bien digne d'interpréter l'admirable chef-d'œuvre : elle le fit d'une façon lumineuse, simple et vraie, qui décèle une précoce maturité. Très jeune encore, c'est déjà une artiste complète, et on ne peut que lui souhaiter beaucoup de succès comparables à celui qu'elle remporta, et aussi mérités.

Succès aussi pour Mme Gay, un contralto à la voix généreuse et chaude, qui chanta, accompagnée par M. Labey, les *Berceaux* de Fauré, d'un charme si pénétrant, puis de pittoresques chansons catalanes très applaudies. Ensuite Mlle Charlotte Lormont interpréta, fort joliment, trois mélodies de Hue : *Les Yeux et la Voix*, une *Ronde* d'un joli mouvement plein d'entrain où intervient épisodiquement un motif qui se retrouve dans le prélude du *Roi Arhus;* enfin, *Soir païen*, une page de couleur délicieuse, où le piano doucement clapote tandis qu'une flûte tantôt dit une triste mélopée, tantôt égrène de longues gammes très grecques, en tons entiers, sur les immuables arpèges de l'accompagnement.

La *Suite basque* de M. Bordes est une œuvre curieuse, pleine de jolies sonorités; nous en avons surtout goûté le deuxième mouvement, un *Intermezzo* au rythme ingénieusement haché; le suivant, *Paysage*, nous a semblé un peu déparé par une réminiscence de *Siegfried* assez prolongée.

Le concert avait commencé par le *Quatuor* (inachevé) du regretté Chausson. Le lendemain, M. Colonne donnait une vigoureuse interprétation de la Symphonie de ce génial musicien si tôt disparu et, ainsi que le fait remarquer l'intéressante notice de M. Malherbe, trop souvent négligé par nos chefs d'orchestre.

Au même concert, M. Hekking a joué le *Concerto pour violoncelle* de Saint-Saëns avec une prestigieuse technique et une pureté d'expression que l'on ne saurait trop louer.

M.-D. CALVOCORESSI

La Semaine Artistique

Du 2 au 8 février.

Musée de Peinture moderne. 10-5 h. Exposition du Cercle « Pour l'Art ».

Musée du Cinquantenaire. 10-3 h. Exposition L. Magne. — Exposition de photographies d'Extrême-Orient. — Exposition des dessins de feu E. Puttaert. — Exposition d'étoffes anciennes (collection I. Errera).

Cercle Artistique. Exposition A. Le Mayeur et L. Allard (ouverture le 3, à 2 h.).

Atelier Victor Gilsoul (50, rue de la Vallée). 10-12 h. et 2-5 h. Exposition (clôture le 9).

Lundi 3. — 8 h. 1/2. Séance de *lieder* de Mme P. Miry (Riesenburger).

Mardi 4. — 8 h. Mme Héglon dans *Samson et Dalila* (théâtre de la Monnaie).

Jeudi 6. — 2 h. *Iphigénie en Tauride*, de Goethe. Conférence de G. Dwelshauwers (théâtre du Parc). — 8 h. 1/2. Deuxième piano-récital J. Wieniawski (Grande-Harmonie).

Vendredi 7. — 2 h. Répétition générale de *la Prise de Troie* (théâtre de la Monnaie). — 8 h. 1/2. Conférence de M. L. Van Neck à l'*Union de la Presse périodique* : « Les Événements de 1830 » (hôtel Ravenstein).

Samedi 8. — 8 h. *Le Vieux Marcheur* (théâtre Molière).

PETITE CHRONIQUE

Le IXe Salon de la *Libre Esthétique*, qui s'ouvrira à la fin de février, groupera un ensemble d'œuvres originales de feu H. de Toulouse-Lautrec et une importante série de peintures de Willy Schlobach, qui s'est abstenu d'exposer depuis 1890. Parmi les invités, on cite en outre Mlle A. Boch, MM. G. Buysse, A. Coppieters, J. Delvin, A.-J. Heymans, F. Khnopff, E. Laermans, G.-M. Stevens, P. Du Bois, C. Meunier, G. Minne, Ch. Van der Stappen, etc. (Belgique); F. Auburtin, Ch. Guérin, H. Lerolle, H. Le Sidaner, Ch. Milcendeau, E. Moreau-Nélaton, K.-X. Roussel, F. Vallotton, M. Vieillard; A. Charpentier, A. Methey, H. de Vallombreuse, F. Voulot, etc. (France); F. Conder, A. Hazledine, Sidney Lee, Carton Moorepark, B. Priestman, A.-Ch. Robinson, H. Wilson; A. de Sauty (Angleterre); Mlle A. Duthil, MM. P. Dupont, J. Toorop et G. Van der Hoef (Hollande); Mme Kollwitz, MM. F. Hoch et C. Strathman (Allemagne); H. Anglada, F. de Iturrino, R. Pichot et R. Planells (Espagne); J.-M. Pezké (Russie); G. Munthe (Norvège); Nils Kreuger (Suède); Th. Ralli-Scaramanga (Grèce).

Au total, une cinquantaine d'artistes dont plus de la moitié n'a jamais exposé en Belgique.

Une nouvelle théâtrale intéressante :

Bruxelles aura très probablement la primeur du nouveau

drame, encore inédit, de Maeterlinck : *Monna Vanna*, qui serait créé par Mme Georgette Leblanc au théâtre du Parc à la fin de février.

Le théâtre de la Monnaie est tout aux répétitions d'*Othello*, dont l'interprétation promet d'être excellente. L'œuvre de Verdi est distribuée à MM. Imbart de la Tour (Othello), Albers (Yago), Forgeur (Cassio), Bourgeois (Ludovic); à Mmes Friché (Desdémone) et Dhasty (Emilia). Elle passera du 12 au 15 février.

La prochaine campagne du théâtre de la Monnaie s'ouvrira par deux œuvres belges, l'une flamande, l'autre wallonne. MM. Kufferath et Guidé se proposent, en effet, de monter dès le début de la saison la *Fiancée de la mer*, de Jan Blockx, et *Jean Michel*, d'Albert Dupuis.

On sait que le *Roi Arthus*, d'Ernest Chausson, retardé par suite du travail extraordinaire qu'imposèrent au personnel du théâtre les représentations du *Crépuscule des dieux*, figure également au programme de l'hiver prochain, ainsi que l'*Etranger*, de Vincent d'Indy.

Pelléas et Mélisande, de Maeterlinck, musique de Claude Debussy, est entré la semaine dernière en répétition à l'Opéra-Comique. L'œuvre a eu un grand succès de lecture. Parmi les interprètes figure l'excellent baryton Dufranne, de plus en plus apprécié à Paris. Sa création du Marquis dans *Grisélidis* l'a mis définitivement au premier plan.

M. G. Devreese vient d'achever une fort jolie médaille : un très-pur et expressif profil de femme dont il a fait exécuter des réductions en argent à 25 et à 36 millimètres destinées à être montées en bijoux. L'œuvre atteste, en même temps qu'un métier approfondi, un goût délicat et un sentiment affiné de la forme.

Nous apprenons que la belle collection de tableaux L. Waedemon vient de s'enrichir d'une œuvre maîtresse d'Alfred Stevens, *Fédora*, tableau qui fit partie naguère de la galerie Crabbe.

Les répétitions de la *Prise de Troie*, orchestre, solistes et chœurs, pour le concert de dimanche prochain 9 février, se poursuivent activement et font prévoir une exécution sensationnelle. La salle étant à peu près louée pour le concert, rappelons que la répétition générale est fixée non au samedi, mais à *vendredi* prochain, 7 février, au théâtre de la Monnaie, à 2 heures.

Le Quatuor Zimmer donnera sa deuxième séance de musique de chambre, avec le concours de MM. Arthur De Greef et Théo Ysaye, pianistes, le vendredi 14 février, à 8 h. 1/2 du soir, en la salle Le Roy, 6, rue du Grand-Cerf. Elle sera consacrée aux œuvres de Mozart : 1° Trio en *si* bémol majeur; 2° Duo en *si* bémol majeur; 3° Sonate en *ré* majeur pour deux pianos; 4° Quatuor en *sol* mineur.

Pour les places s'adresser à la maison Breitkopf et Hærtel.

M. Vincent d'Indy dirigera au Conservatoire de Lille, le 9 février prochain, une audition de ses œuvres : Symphonie pour orchestre et piano sur un thème montagnard français, *Médée* (suite d'orchestre), pièces de chant (Mme E. Birner), pièces de piano, etc.

Il conduira le 15 et le 16, à Bruxelles, le Concert Ysaye dont nous avons publié l'intéressant programme, composé en majeure partie d'œuvres françaises. MM. Wittkowski, dont M. d'Indy dirigera la Symphonie, arrivera la semaine prochaine à Bruxelles pour présider aux répétitions.

Le festival rhénan aura lieu cette année à Dusseldorf les 18, 19 et 20 mai, sous la direction de MM. Julius Buths et Richard Strauss. La première journée sera consacrée à la *Hohe Messe* de J.-S. Bach. La deuxième comprendra une cantate spirituelle de Elgar : *Le Rêve de Gérontius*, et la *Faust Symphonie* de Liszt. La troisième, la Symphonie en *ut* mineur de Beethoven, le Concerto de violon de Brahms, le *Combat de Phœbus et Pan* de J.-S. Bach et des pièces vocales et symphonique de Mozart et Richard Strauss.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

ATELIERS
D'ARTS MOBILIERS
ET DECORATIFS.
G. SERRURIER-BOVY
LIEGE. 39 Rue Hemricourt
BRUXELLES. 2 Boulevard du Régent
PARIS. 54 Rue de Tocqueville
EXPOSITION PERMANENTE
D'INTÉRIEURS COMPLÉTEMENT MEUBLÉS, DECORÉS ET ORNÉS
MISE EN ŒUVRE ET ADAPTATION RATIONNELLE DES MATÉRIAUX ET PRODUITS DE L'INDUSTRIE MODERNE
LE BOIS MEUBLES, ÉBÉNISTERIE, MENUISERIES DÉCORATIVES.
LE METAL FER BATTU ET FORGÉ, CUIVRE MARTELÉ, ÉTAIN FONDU, REPOUSSÉ ET INCRUSTÉ, ÉMAUX APPLIQUÉS AU MOBILIER, AUX APPAREILS D'ECLAIRAGE, DE CHAUFFAGE ET AUX OBJETS USUELS.
LES TISSUS TENTURES ET RIDEAUX AVEC APPLICATIONS D'ÉTOFFES ET DE PEINTURE, BRODERIE. TAPIS.
LE VERRE VITRAUX PLOMBÉS EN MOSAIQUE ET PEINTS.
LA CERAMIQUE CARREAUX ET POTERIES EN TERRE, FAYENCE ET GRÈS.
LE CUIR APPLICATIONS DIVERSES DU CUIR GAUFFRÉ, REPOUSSÉ ET TEINT
LE DECOR TENTURES EN PAPIER ET ÉTOFFES POUR MURS, PLAFONDS ET DÉCORATIONS.



Maison Félix MOMMEN & Cº, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES-

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

BEC AUER

50 % D'ECONOMIE **LUMIERE QUADRUPLE**

Appareils d'éclairage et de chauffage au GAZ, à l'ÉLECTRICITÉ et à l'ALCOOL

INSTALLATIONS COMPLÈTES

Bruxelles, 20, **BOULEVARD DU HAINAUT**, Bruxelles

Agences dans toutes les villes.

TÉLÉPHONE 1780

E. DEMAN, Libraire-Expert

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

VIENNENT DE PARAITRE

TROIS CONTEMPORAINS

H. DE BRAKELEER, Constantin MEUNIER, Félicien ROPS

par EUGÈNE DEMOLDER

Un volume in-4°, avec les portraits des trois artistes. Tirage à 300 exemplaires numérotés. — Prix : **5** francs.

CONSTANTIN MEUNIER

par EUGÈNE DEMOLDER

Un volume in-4°, renfermant un portrait et douze reproductions des œuvres capitales de CONSTANTIN MEUNIER; couverture illustrée.

Tirage à 500 exemplaires numérotés.— Prix : **5** francs

Demandez chez tous les papetiers

l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION **EXPORTATION** **ÉCHANGE**

JUGEND

Revue illustrée hebdomadaire

FONDÉE EN 1895

Éditeur : DR. GEORG HIRTH, Munich

LIMBOSCH & CIE

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. Vᵉ MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

VINGT-DEUXIÈME ANNÉE. N° 6. 9 FEVRIER 1902.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Jean Dominique. *L'Ombre des roses* (BLANCHE ROUSSEAU). — Iphigénie en Tauride (A.-M. DE SAINT-HUBERT). — Vieux coins en Flandre (L.). — Expositions. *Au Cercle artistique. L'Atelier de M. Gilsoul* (O. M.). — L'Esthétique de la Capitale (L. ABRY). — Tombola internationale Pro Boer. — Théâtre du Parc. *La Bascule* (O. M.). — Musique. *Séance de « lieder » de Mme Miry-Merck. Cours de quatuors Maré-Canivez. L'École de Musique d'Ixelles.* — La Musique à Paris. *Concert donné à la mémoire de Franz Servais* (M.-D. CALVOCORESSI). — L'Exposition des Arts décoratifs de Turin. — Accusés de réception. — La Semaine artistique. — Petite Chronique.

JEAN DOMINIQUE

L'Ombre des roses (1)

Vous viendrez seulement jusqu'à l'ombre des roses,
Vos pieds la toucheront; vous vous arrêterez
Au bord du sable blanc où cette ombre se pose
Et tourne, suivant l'heure, à la saison d'été.
Vous viendrez de la mer et monterez la côte
Dans l'odeur du jasmin que j'ai planté pour vous,
Et je vous attendrai pour vous dire des choses
Que vous écouterez en respirant les roses,
Et l'ombre de mon âme pâlira jusqu'à vous...

L'ombre des roses rondes sera tendre et foncée
Sur le sable léger de mon jardin fermé,
Où vous viendrez un peu quand ce sera mon jour;
Je ne toucherai pas votre main ni vos yeux,
Je regarderai loin, par au delà, les cieux
Et la mer, et cette ombre à vos pieds dessinée,
Et je n'oserai pas songer à mon amour.
Je me tiendrai debout dans un autre sentier,
D'où les troènes blancs, sous les acacias,
Toucheront mes épaules de leurs doigts délicats;
Et je contemplerai venir vos petits pieds.

Vous resterez pour moi autant que vous voudrez
Et ce sera l'instant de toute éternité...

Vous cueillerez mes roses et les emporterez,
Mais je ne saurai pas que vous êtes enfuie,
Et je verrai toujours l'ombre des mêmes choses,
Et la mer, et le ciel, et ma petite vie
Tourner sur elle-même comme une rose ronde
Sur le sable léger qui dessine son ombre.

Quand vous serez venue, quand vous serez partie,
Vous aurez cueilli l'ombre même, avec les roses;
Je pencherai mes yeux sur la mer endormie
Et verrai fuir votre ombre même, avec mes roses...

JEAN DOMINIQUE

(1) Edition du « Cyclamen ». Des presses de l'*Auxiliaire bibliographique*. Bruxelles, rue Veydt, 70.

Toute âme évoque un paysage. Et dans l'âme de Jean Dominique je vois un soir d'automne... Un soir... pas même; un avant-crépuscule, en ces fins de septembre, adorables et brèves, où le ciel dénoue ses vêtements de brume pour en baigner la terre. Des cloches lointaines sonnent, des toits incertains émergent du brouillard, une féerie d'arbres, de maisons, d'êtres silencieux, d'échos assourdis flotte et se suspend dans les miroirs de l'air. Ce n'est pas la mort et ce n'est plus la vie... Instants où l'on se souvient, où l'on aime, où l'on

pleure, avec une ardeur renouvelée, où l'âme retrouve fugitivement le paradis perdu des rêves juvéniles et des émois informulés.

C'est bien une ferveur d'automne qui se dégage de ces poèmes où, d'un pinceau trempé de larmes, une femme peint son âme solitaire avec toutes les nuances de la mélancolie; aquarelles délicates, aux tons fanés exquisement choisis et d'une émotion frémissante... J'ai dit *une femme;* qui est Jean Dominique? — La jeune fille qui, le mois dernier, parlait dans une salle du Cercle artistique sur l'« Imagination »; figure frêle et sensible, voilée par l'ombre des roses tendres de sa ferveur et de ses rêves. Mais c'est aussi le *Pauvre Blaise* et c'est encore le *Gilles en blanc* si délicieusement triste. Trois visages, visages d'adolescence patients et passionnés qui chantent d'une voix lasse leurs confidences monotones sous la chute des feuilles.

J'ai cité entièrement le premier poème du livre, non seulement pour l'avoir aimé d'une affection spéciale, mais à cause de cette élégance de la forme et du sentiment qui en font comme une harmonie d'un art pur et parfait. L'imagination de Jean Dominique, sans être riche et colorée comme l'imagination d'un Jammes, est d'une qualité remarquable. Le premier tableau n'est-il pas exquis?... Et l'image du « pauvre Blaise? » — Regardez-la bien, c'est une fresque de Giotto Voyez le chemin qui s'allonge entre les arbres droits, les petites villes « roulées dans leurs mantes » et les voiles balancées... Le jeune moine s'avance, et les oiseaux, « les hirondelles surtout » viennent le saluer... « Et ce sera alors comme dans les *Fioretti*, » dit Jean Dominique. Et nous ressentons, en effet, une fraîche impression de candeur et de foi, de péché pardonné et de céleste consolation. Cela aussi, cependant, est triste, comme ce qui précède, comme ce qui suivra. Tristesse touchante et, en quelque sorte, *innocente*, elle émeut en nous ce que nous avons de plus pur, l'eau stagnante de tendresse et de puérilité douloureuse abondante à vingt ans, et dont il reste toujours une petite mare au fond du cœur... Ce n'est qu'une petite mare, endormie et lointaine, mais nous savons qu'une vie profonde bat sous l'écaille de sa surface et que, pour avoir remué son eau, la vivacité des passions et la saveur des larmes nous remonteraient aux lèvres.

Cette vivacité, cette saveur, l'âme de Jean Dominique en est tout imprégnée. Je l'ai dit : C'est une âme triste, une âme adolescente, pleine de cette tendresse exaltée, propre à l'adolescence, d'où naissent les grands rêves et les désespoirs généreux. Le détachement l'habite, le détachement de ceux qui ont souffert *beaucoup et peu*, comme elle dit si joliment — et si expressivement — avec cette nuance d'ironie discrète, cet abandon tremblant et comme involontaire d'une âme frémissante qui déplie et replie sans cesse ses fines ailes d'hirondelle, — de ceux pour qui l'amour reste une aventure pathétique, et le souvenir une religion... Dans l'ombre de ses roses, au bord de l'eau où voguent ses voiles, l'âme languit, seule et fière. De l'ombre, de l'eau, l'obsession de l'eau, l'eau des rivières, l'eau des canaux, l'eau de la mer; celle qui dort, celle qui emporte des bateaux, celle qui se plaint et celle qui se tait, celle qui gronde et se débat infiniment au bord du ciel; l'eau des larmes et l'eau des passions; celle qui dit l'ennui, celle qui dit la souffrance, — celle qui dit la plus navrante et la plus grise nostalgie : La pluie tombe dans la mer!

Mais il faut lire la page entière :

La pluie tombe dans la mer,
Tout le ciel fond dans la mer
Sa tristesse douce-amère...

J'ai ton âme douce-amère
A porter, comme la mer
Porte là-bas le ciel bas.

Voici que tu dors au bruit
Du vaste et puissant ennui
Des eaux dans les eaux mêlées.

Voici que je veille ici
Près des vitres où languit
L'âme de ce jour mort né.

Ma tendresse douce-amère
Fond dans mon cœur solitaire :
La pluie tombe dans la mer.

Quelle beauté dans ces trois vers :

J'ai ton âme douce-amère
A porter, comme la mer
Porte là-bas le ciel bas...

Connaissez-vous rien qui exprime plus intensément et plus exactement l'angoisse d'un cœur qui porte le poids d'un autre cœur, d'une passion soulevant sur ses flots fatigués le ciel bas et amer d'une âme indifférente? N'y a-t-il pas une vraie grandeur dans cette mélancolie d'une âme trop fidèle et trop pure? — Lisez encore :

Comme il fait clair et solitaire
Sous ma lampe! — et silencieux
Dans mon cœur, et morne et joyeux
A la fois, dans mon âme fière
Et dans mon beau sort douloureux!

Comme les roses sont légères
Qui se fanent près de mon cœur
Et qui retournent en poussière...
Comme le pâle et doux malheur
Pour la nuit et la solitude
Me garde avec sollicitude!

Comme les voix sont éloignées,
Comme les pas s'en sont allés,
Comme les chemins sont unis
Où l'on n'a pas beaucoup marché
Depuis qu'au monde je fus mis!...

Et ainsi vont, l'un après l'autre, — comme ces barques aériennes qui, tout au fond de l'horizon, paraissent enfilées à la crête des vagues et se balancent au rythme de la mer et du vent, — ces poèmes de nostalgie, jusqu'à la prose folle et charmante qui a pour titre : *Le Gilles en blanc.*

Combien j'aime ce Gilles!... Ce pierrot ingénu qui essuie, d'un geste de clown, des larmes véritables... Cet enfant éperdu qui chante en grelottant sa douce prière incohérente... Il a lu Gide et Heine. Et il les adore pour avoir retrouvé en eux des inflexions de ses propres désirs, de ses souffrances, de ses ironies sanglotantes, de ses puériles et infinies détresses... Comme j'aime ce décor, ce paysage flottant, l'image merveilleuse du Gilles-cœur, avec son vêtement blanc « aux manches beaucoup trop longues »..., debout dans la plaine solitaire, par un matin brumeux où, dans le petit jour, il voit planer un cerf-volant..., cerf-volant sans fil. Et cela l'obsède. Et il suit, le long de maintes routes, le jouet falot qui le mène à la mer... N'est-ce pas joli comme ces contes en images, écrits pour les enfants, où de grands artistes enferment dans un dessin naïf les éternels symboles? Et ne voyez-vous pas le Gilles de Watteau, avec ses bras ballants et ses grandes prunelles noyées d'étonnement innocent...Adorable transposition! Le Gilles modernisé, un peu littérateur et si vraiment poète! Il pose la main sur sa poitrine d'un joli geste apprêté; mais sous cette main bat un cœur douloureux, un cœur inquiet, fou d'amour et de solitude, ivre de regrets et d'aspirations; un cœur qui n'a pas su vieillir, c'est-à-dire diminuer, un cœur qui saute comme un oiseau sous des doigts impatients... Cœur orphelin, cœur perdu, cerf-volant sans fil qui plane à l'infini dans les brouillards des aubes grises.

J'aurais voulu faire comprendre, aux inattentifs et aux indifférents, que le livre de Jean Dominique n'est pas un charmant livre, mais une très belle œuvre, une œuvre véritablement poétique, d'un essor large et sûr, dont chaque poème est beau et dont quelques-uns sont parfaits. Les trois premières parties sont d'une émotion contenue, d'une délicatesse d'imagination, souvent d'une pûreté de forme qui sont d'un art précieux et rare. Pour la prose, dans sa forme lâchée, nonchalante, insouciante, elle est intéressante, curieuse et profondément émouvante. L'*Ombre des roses* n'est pas *un talent*, c'est *une âme*, une âme pleine de voix d'enfants et de célestes harmonies. Et les roses, dont l'ombre fragile répand sur notre vie sa senteur de tristesse, sont ces roses d'hiver, transparentes porcelaines légères et merveilleuses, qui délicatement s'ouvrent dans la chaleur des chambres, dilatent leurs corolles avec une hâte passionnée, et perdent une à une, « en de débiles poses », leurs ailes vivantes et éphémères.

BLANCHE ROUSSEAU

IPHIGÉNIE EN TAURIDE

Dans l'œuvre touffu de Gœthe, de forme si souple et si mouvante, romantique par endroits et symboliste avant la lettre, les deux drames italiens, *Iphigénie* et *Le Tasse*, marquent par leur classicité rigoureuse : taillés à même le marbre pur d'une langue impeccable, ils sont d'une admirable beauté statique.

Ce sont les deux œuvres les plus parfaites qu'ait produites la période néo-grecque de la fin du XVIII^e^ siècle, cette troisième Renaissance de l'antiquité qui, sous l'égide de Winkelmann et de Lessing, belliqueusement s'insurgea contre le classicisme pétrifié du XVII^e^ siècle français autant que contre l'échevèlement adorable et pervers du XVIII^e^.

Ce courant de culture qui prétendit puiser directement aux sources antiques renouvelées resta hybride et ne sut guère produire d'œuvres vivantes. On comprendra plus facilement peut-être comment il faut interpréter la forme convenue et stricte d'*Iphigénie* si l'on veut bien se remémorer qu'elle participe de l'esprit dont s'inspirèrent Thorwaldsen et Canova, David et Ingres, de l'esprit qui se manifeste dans les idées et le décor du Directoire et le l'Empire, — bien distant, certes, de l'antiquité telle qu'on nous la fait voir aujourd'hui, et n'en ayant saisi, pour ainsi dire, que le côté linéaire et l'intellectualité raisonnée.

Psychologiquement, ce drame est le fruit, l'expression plutôt, du grand revirement moral qui, chez Gœthe, sépare la prime jeunesse, l'époque des fermentations, de son âge viril. C'est le moment de la grande influence de M^me^ de Stein, l'Iphigénie de cet Oreste qui pendant longtemps se crut Tantale et Prométhée dans sa fière et indomptable révolte de créateur douloureux.

A la première représentation au théâtre de la Cour de Weimar, Gœthe lui-même interpréta le rôle d'Oreste, et tel fut le ravissement produit par l'éclat de sa beauté virile et de son génie en fonction qu'il sembla un dieu et que les spectateurs, transportés, le proclamèrent olympien!

L'*Iphigénie* de Gluck, représentée peu de temps auparavant, aura été, probablement, la cause extérieure qui détermina le choix du sujet. L'idée sur laquelle s'édifie l'œuvre qui nous occupe est, du reste, aussi peu grecque que possible ; c'est l'ancien idéal germanique de droiture, de foi et de loyauté qui se trouve ici glorifié, et toute l'issue de l'aventure dépendra de la façon dont Iphigénie triomphera de la tentation au mensonge.

Après avoir, par la seule vertu de sa présence, délivré Oreste de la malédiction séculaire, pesant, en sa personne, sur la descendance de Tantale, toute l'existence morale de la sœur se trouve tout à coup mise en question par cette terrible alternative de déterminer le sacrifice sanglant de son frère chéri, dernier espoir de sa race, ou de commettre une basse trahison qui l'avilirait pour toujours. Le problème, tout extérieur chez Euripide, résolu par l'intervention du trop fameux « *deus ex machina* », se trouve donc, ici, transposé dans le domaine d'une conscience humaine.

Iphigénie reste fidèle à sa destinée, elle ne sait ni mentir ni trahir. Noblement confiante, elle remet son sort et celui des deux prisonniers à la généreuse merci de l'ennemi. Gœthe, désirant sauvegarder une conclusion pacifiante, contourna ingénieusement la difficulté qui se présentait en faisant intervenir l'équivoque d'un oracle, lequel donne à la conciliation de Thoas la vraisemblance voulue.

Telle qu'il la conçut et la réalisa, Iphigénie est l'une des plus hautes parmi tant de nobles figures féminines en lesquelles le poète se plut à incarner, beaucoup plus qu'en ses héros masculins, son rêve d'humanité idéale. Elle représente l'âme sororale; sa pureté éclate en un rayonnement tel qu'à son seul contact les choses mauvaises et sanglantes s'évanouissent dans l'ombre; ses douces mains de lumière éteignent la folie des remords stériles et, vierge, elle est génitrice de vie par la flamme sublime de sa charité.

Qui de nous n'a rencontré ne fût-ce qu'une seule de ces natures de femmes d'une si grande candeur originelle qu'elles semblent dompter la bête humaine et qu'en leur présence disparaît jusqu'à la notion de l'impur? Iphigénie est de celles-là, mais en même temps elle est la femme forte et dévouée, royale en son sacerdoce, admirable type d'humanité arienne, rappelant les vierges guerrières et sacrées de l'Edda et des Nibelungen dont elle est la sœur chrétienne.

Sa grande image est d'une évocation réconfortante. Après les misères, les névroses, les voluptés artificielles et les mystères frelatés de la femme selon les littérateurs d'hier, petit animal de luxure si mesquin souvent, curieux, il est vrai, mais en somme d'un intérêt bien limité, Iphigénie, c'est de l'humanité simple, normale, éternelle, « mesure, sagesse, rythme », dons divins qu'elle détient et que l'œuvre, souverainement, décèle.

Sa forme littéraire? C'est du meilleur Gœthe; aucun éloge ne pourrait approcher celui-là.

D'une grandeur dantesque est le chant des Parques, quelques dialogues retentissent en cadences eschyléennes, mais tout cela n'est pas *mieux* que le reste et, par sa fidélité, la traduction de M. Dwelshauvers tient du prodige.

A.-M. DE SAINT-HUBERT

Vieux coins en Flandres (1).

On sait le succès des albums de M. Armand Heins. Ce vaillant artiste a résolu de perpétuer les sites pathétiques et curieux des vieilles Flandres. Nous l'avons, ici même, déjà suivi dans ses incursions au pays du souvenir. De nobles et touchants rappels de choses s'évoquent en effet des quartiers, des maisons et jusque des paysages que d'un art pieux il commémore. Ce sont des morceaux de nature et d'humanité que ses cahiers tendent à sauver de l'oubli : ils revivront, grâce à lui, aux grandes feuilles qu'il anime de la vie de ses croquis.

Voici, dans un format plus compact que celui de ses publications antérieures, un nouveau témoignage de ses ferveurs patriales. Tout, ou à peu près, y est à admirer et à retenir, le lieu, l'âge, la forme de beauté dont la nature pare les déclins de ce qui fut glorieux. Il y a ici, dans de vénérables places de village ombrées d'un vert tilleul, dans une venelle bastionnée d'un reste de donjon ou le foliolement d'une charmille qui peut-être connut l'entrain des festins de corporations, comme un peu de l'âme des pères qui se refuse à périr tout à fait. Et néanmoins d'être périssable et si proche de la disparition, un charme insinuant et doucement attristé s'en dégage. Des moellons et des ruines qui s'émiettent, parfois sont les uniques vestiges de quelque chose qui par la grâce ou par la force régna. Ailleurs tout ne fut pas précipité et on a l'impression que l'ancienne vie va revivre, si au signe qu'imprime la mort sur ce qu'elle a décidé d'abolir, on ne sentait que rien ne recommence de ce qui est fini.

« Cette série de croquis », écrit M. Paul Bergmans en tête du recueil, « est la suite logique de : *A Gand, Château des comtes, Abbaye de Saint-Bavon* paru en 1894 et des *Vieux Coins de Gand*, paru en 1898-1899. L'horizon de l'auteur s'est élargi. Voici maintenant, au long des routes, dans les bruissantes ramures et près des pâtures verdoyantes, les maisonnettes exquises qu'un incendie brutal ou quelque propriétaire opportuniste peut anéantir du jour au lendemain. Voici aussi, et surtout, naïves et impressionnantes maisons de tous, les églisettes claires, les églises successivement agrandies où vit et persiste l'histoire des aïeux. » Et c'est le « Putse », la chapelle de Saint-Denis-Westrem, but d'un pèlerinage toujours achalandé, la tour de Deftingen, la chapelle de Maercke au haut de son chemin creux, la petite église primaire de Landscauter, celles de Baerdegem, Landegem, Berlaere, la tour romane d'Assenede, cet autre monument roman de Hautem-Saint-Liévin et de Opbrakel, la pittoresque église de Moerbeke et ces édifices de vieille piété : Roosebeke, Audenhove-Sainte-Marie, Nieuwenhove, Liefferinge.

Des manoirs, de sévères et héraldiques architectures, des gentilhommières aux tourelles bulbeuses : Oydonck, Moorsel, Cruybeke, Dichelbeke, Beveren, Neygem. — De grandes fermes trapues ceinturées de douves et bastionnées comme des citadelles : Sombeke, Hofstade, Eversele. Des moulins tournant au vent du large leurs ailes comme des échelles pour des escalades de ciel : Herzele, Baelegem, Munte, etc., tout cela mêlé à des tours de ville, des portes d'entrée, des ruines : Schellebelle, Grammont, Rupelmonde, Nederbrakel; — à des cours de béguinage, ce coin si intime et coi, les petites maisons du béguinage de Termonde, celles du béguinage d'Alost; — à des hôtels de ville, d'antiques relais d'auberge, des mélancolies de banlieue décorées d'un vestige de colombier seigneurial, des silences de quai désuet, bordé de gables à cols de grue ou taillades en dents de scie.

Il faut une fois de plus louer et remercier M. Armand Heins de nous avoir, de son adroit crayon, restitué toute cette vie du passé ou tout au moins ce que le pas lourd du présent n'en a point réduit en poudre.

L.

(1) Cent vingt lithographies originales, par ARMAND HEINS.

EXPOSITIONS

Au Cercle artistique.

En attendant le Salon Claus, qui nous promet des ruissellements de clarté, un mariniste de talent, M. Le Mayeur, et un virtuose de la martre, M. Allard, apportent à la petite galerie du Cercle, déshonorée par de lamentables promiscuités avec la suie, la boue et d'innommables matières qu'on tenta vainement, ces dernières semaines, de nous faire prendre pour des couleurs, l'espoir d'un renouveau impatiemment attendu.

Les progrès du premier sont constants. Ils s'affirment avec évidence dans la plupart des tableaux qu'un labeur consciencieux et persévérant édifie lentement sur le littoral de cette mer du Nord à laquelle M. Le Mayeur a voué sa vie d'artiste.

Il l'aime en ses aspects multiples, tour à tour calme et baignée de lumière, fouettée par le vent d'est, frissonnante sous la brise venue du large, convulsée et tragique sous l'ouragan qui en précipite les lames en tumulte. Et fidèlement sa conscience d'artiste

s'efforce d'en saisir le mystère. Souvent l'impression se fixe, victorieuse, sur le châssis trempé d'embruns. Et la *Belle Matinée*, la page la plus importante de l'exposition, l'*Estacade*, *Mauvais Temps*, *Vers le soir*, *Lever de lune*, *Par vent nord-est* récompensent le peintre de son effort.

M. Allard est un aquarelliste terriblement habile. Les vingt-cinq paysages qu'il expose démontrent qu'il connaît de son métier tout ce qu'on en peut savoir. On souhaiterait y trouver un sentiment plus pénétrant, une vision plus aiguë. Tout est joli, aimable, pimpant et souriant sous les pinceaux de ce croquiste délié qui ne voit la nature, l'heureux homme ! que comme un joyeux décor de féerie. Des diverses régions qu'il évoque, — le Brabant, la Flandre occidentale, la province de Namur, les environs de Dordrecht, — c'est la Hollande qui paraît l'inspirer le mieux. Et l'on s'arrête avec plaisir devant les lavis multicolores dans lesquels des moulins enluminés, vernis, passés au vert-pomme et au vermillon, tournent gaîment dans l'émeraude des pâturages, sous le cobalt intense des ciels profonds.

L'Atelier de M. Gilsoul

Il paraît que M. Gilsoul est une victime des irrégularités postales : le *Soir* nous apporte l'écho de ses plaintes. Ses invitations ne sont point toutes parvenues à leurs destinataires ; ignorants de sa nouvelle résidence, — un joli hôtel « modern style » signé Hobé, — quelques uns de ses admirateurs ont été se casser le nez à la porte close de l'ancien atelier, situé dans les régions lointaines de Saint-Josse... Les facteurs seraient-ils jaloux de la rapide fortune du jeune maître ?

Mais il n'importe. La comtesse de Flandre, le duc d'Ursel, le directeur des Beaux-Arts — c'est toujours le *Soir* qui nous renseigne — et le tout Bruxelles mondain, élégant et suiveur ont défilé dans le hall spacieux, très éclairé et gai dont M. Gilsoul et l'aimable Mme Gilsoul ont fait, huit jours durant, les honneurs. On se serait cru chez M. Vinçotte.

La grande attraction, c'était, on le sait, la série de panneaux commandés au peintre par le Roi pour orner le yacht sur lequel il aime à bercer au caprice des flots « les soucis du pouvoir ». Afin de rappeler le Souverain aux réalités pittoresques de son royaume, M. Gilsoul a spirituellement choisi, pour décorer l'embarcation royale, des sites brabançons et flamands, mêlés à quelques coins de Hollande d'aspect avenant. Peinture à touches menues, soignée comme des images, sage comme elles le sont (à ce qu'on affirme), et qu'on peut regarder à une portée de monocle. En quelque Amérique que l'*Alberta* fasse escale, ces peintures seront vantées, cela ne fait pas un pli.

Il y a mieux dans l'exposition Gilsoul. A côté de plusieurs toiles connues, entre autres du grand paysage un peu mélodramatique des environs de Nieuport exposé à l'Universelle de Paris, deux peintures nouvelles marquent une évolution inattendue de l'artiste vers la lumière : un *Matin* transparent et frais levé sur le canal de Willebroeck et un *Village d'Ohain* dont les toitures rouges et les pignons clairs chantent joyeusement au soleil. L'une et l'autre sont séduisantes par l'harmonie du coloris, — argenté et fin dans la première, sonore et robuste dans la seconde. Toutes deux sont exécutées avec aisance, et la facilité de l'artiste à se jouer de toutes les difficultés de la perspective et de l'équilibre des valeurs s'y affirme, souveraine. On aime à voir un artiste à qui sourit le succès ne point s'enliser dans une formule.

O. M.

L'ESTHÉTIQUE DE LA CAPITALE

Un vote regrettable du conseil communal de Schaerbeek vient de compromettre l'existence de la « vallée de Josaphat », cette exquise parcelle de nature agreste qui fit les délices de nos pères et que depuis dix ans les constructions urbaines tendent à envahir.

L'esthétique des villes, dont on se préoccupe tant aujourd'hui, n'enseigne-t-elle pas de tirer parti avant tout des beautés naturelles et surtout des accidents du sol, comme des édifices qui offrent quelque intérêt, alors qu'il y a peu d'années encore, lorsque nous obéissions aveuglément à l'idéal des ingénieurs et des géomètres, ennemis de tout pittoresque, tout accident devait être nivelé, tout édifice démoli s'il sortait de l'alignement ?

Les coins de verdure se font rares dans nos villes modernes, les jardins particuliers disparaissent ; le parc, *le jardin de tous*, s'impose donc, ne fût-ce qu'au point de vue de l'hygiène ; la joie d'un peu de verdure, de quelques beaux arbres peut bien entrer en ligne de compte aussi. Nous ne pouvons comprendre la destruction réfléchie d'un coin de nature qui eût pu former le centre d'un quartier nouveau et lui donner un attrait que ne posséderont jamais les rues uniformes qui y seront bâties (1).

Ce qui s'est passé autrefois pour les étangs du Maelbeek présente déjà un malheureux exemple de l'erreur dans laquelle les administrations versent en ne profitant pas des éléments de pittoresque offerts par le sol. Puisse-t-on ne pas l'oublier pour la vallée de Josaphat et les splendeurs arborescentes de la propriété Martha. Un siècle ne suffirait pas à nous rendre ces admirables arbres !

A Bruxelles même, en dépit des théories esthétiques émises naguère par M. Buls, de regrettables erreurs de goût furent commises en ces dernières années.

La revente des terrains provenant des démolitions de la Montagne de la Cour se fit sans que les bureaux de l'hôtel de ville aient songé à stipuler de servitude concernant la hauteur des bâtiments nouveaux. Ceux-ci, en raison de la cherté du terrain, prirent une élévation tout américaine, compromettant ainsi les admirables panoramas qui sont l'une des plus réelles beautés de la capitale.

Le rachat de quelques-uns de ces immeubles fut cependant fait récemment, grâce à la générosité éclairée du Roi. La valeur en est telle, nous le constatons, que le rachat ne pourrait en être fait par la ville. Mais celle ci s'est évidemment montrée imprévoyante, et c'est bien là, hélas ! le fait de toutes les administrations qui bien rarement sont dirigées par des hommes au courant des nécessités esthétiques d'une ville !

Comment, à ce propos, a-t-on pu permettre l'érection de cette énorme construction de style ultra-moderne (qui du reste ne pourrait qu'être approuvée en tout autre endroit) à quelques pas de la place Royale, dont toute l'harmonie et la belle ordonnance s'en trouvent détruites ? La place Royale a une disposition d'ensemble qu'il fallait respecter, et cette erreur de goût nous sera difficilement pardonnée par les générations futures.

Les projets élaborés par M. Maquet, un homme de haute culture artistique, nous sont encore presque inconnus. Souhaitons que ces projets sachent utiliser l'escarpement de la Montagne de la Cour de manière à silhouetter là-haut les terrasses et les constructions nouvelles du musée en un décor de splendeur qui pourrait être l'une des beautés de Bruxelles. Il y a à créer là une œuvre d'altière et noble envergure comme un souvenir, une réminiscence de l'Acropole d'Athènes, mais rationnellement appropriée à notre race, à notre art, à notre temps. Rien en ceci ne devrait plus être livré au hasard ; une maquette de l'ensemble du projet pourrait seule en faire apprécier l'effet réel.

Encore faudrait-il que disparût la maison que je signalais, et que le style des constructions joignant la place Royale fût en har-

(1) Les journaux annoncent que le Roi a fait acheter, dans la vallée de Josaphat, les arbres qu'un propriétaire avait mis en vente. « Espérons encore..... », ainsi que chante mélancoliquement Maeterlinck.

monie parfaite avec celle-ci ; que la hauteur des maisons de la rue Courbe et des rues voisines fût strictement limitée, de façon à ménager la vue des grands horizons; qu'enfin l'on trouvât moyen de conserver les quelques vestiges anciens du haut de la Montagne de la Cour, la synagogue joignant l'hôtel Ravenstein, ainsi que le site pittoresque de cette ruelle à escalier qui formerait le plus piquant contraste avec le monumental Mont des Arts et serait pour le curieux et le touriste une surprise originale, tout en lui rappelant que le Bruxelles d'autrefois s'étendait jusque là.

Ce doit être pour la Belgique entière un légitime orgueil de voir sa capitale belle et aristocratique, luxueuse et artistique. Notre pays est riche. C'est bien le moins que certains sacrifices nécessaires soient consentis par le pays pour conserver à Bruxelles le rang que cette ville s'est acquis parmi les capitales de l'Europe.

L. ABRY

Tombola internationale Pro Boer.

Un comité est en formation pour centraliser les œuvres d'art que les artistes belges ont promises aux promoteurs de la Tombola internationale au profit des femmes et enfants boers enfermés dans les camps de concentration. Le délégué du Comité central, M. de Korte, a réuni déjà les adhésions de MM. Hippert, président du *Cercle artistique* et de la *Société des Beaux-Arts;* Van der Stappen, ancien directeur de l'Académie ; Octave Maus, directeur de la *Libre Esthétique*; H. Staquet, président des *Aquarellistes;* O. Coppens, secrétaire du Cercle *Pour l'Art*; C. Meunier, E. Smits, X. Mellery, Ch. Hermans, A.-J. Heymans, F. Courtens, J. Dillens, P. Du Bois, L. Frédéric, L. Hennebicq, E. Claus, L. Abry et R. De Saegher. Des démarches sont faites auprès d'autres personnalités éminentes.

C'est dorénavant ce Comité qui recevra toutes les communications relatives à la généreuse initiative prise par le Comité de La Haye. MM. O. Coppens, 10, rue des Coteaux, et L. Hennebicq, 1, rue de Lausanne, ont accepté les fonctions de secrétaires.

MM. Le Roy frères ont bien voulu accorder au Comité la disposition gratuite de leur Galerie, dans laquelle se fera l'exposition des œuvres d'art belges. La liste de celles-ci dépasse déjà actuellement deux cents numéros.

Des sous-comités analogues composés de l'élite des artistes de chacun des pays où ils ont été constitués sont en activité à Paris, à Munich, à Copenhague, à Zurich, à Budapest et à Madrid.

(Prière de reproduire le présent avis.)

THÉATRE DU PARC

La Bascule, comédie en quatre actes de M. MAURICE DONNAY.

La Bascule est, faut-il le dire ? un titre symbolique. La très jolie et fort amusante comédie nouvelle de Maurice Donnay décrit l'état d'âme — nullement exceptionnel — d'un homme pris entre une affection sincère et une toquade violente. Vous devinez que cet homme est marié, et que la toquade violente est extra-conjugale. Et cependant Hubert aime sa femme. Oui, il l'aime tendrement..... Mais il aime follement l'autre, la petite amie d'autrefois, devenue une grande comédienne. De là la Bascule, cette planche allégorique qui se balance sur une pierre ou un tronc d'arbre, élevant et abaissant alternativement chacune des petites femmes, — la légitime et la momentanée, — assise à l'une des extrémités.....

Les quatre actes d'observation ironique et d'esprit léger que l'auteur d'*Amants* et d'*Éducation de prince* a écrits sur cette donnée ne s'accommoderaient point d'une analyse. Ils vivent par le détail, par le trait, par le mordant du dialogue, par l'espièglerie des réflexions lancées à travers l'action. Il faut les voir en scène, il faut respirer le parfum capiteux, l'essence de parisine qu'ils exhalent pour en subir le charme. Aux facéties trop appuyées de l'initiation du jeune Sacha à la vie amoureuse succède une comédie véritable qui a une exposition, un développement et un dénouement. Elle révèle un Donnay inédit, — celui, peut-être, que va nous montrer dans son épanouissement complet l'œuvre nouvelle, *Dans la Vie*, que prépare le Théâtre-Français, — qu'il préparerait, du moins, si cette Académie des civilités du langage ne s'abandonnait en cet instant aux pratiques intérieures les moins civiles. Et la *Bascule* a, comme toute comédie véritable, sa moralité. Découragé, déçu, trompé et superlativement embêté, Hubert de Plouha finit par s'écrier (et c'est la réplique donnée au machiniste préposé à la manœuvre du rideau pour faire choir irrévocablement celui-ci) : « Non, décidément, il n'est pas possible d'avoir une maîtresse quand on aime sa femme. » La phrase résume, en son raccourci, toute la pièce. Mais il faut voir par quelles subtilités, avec quelle sûreté d'homme rompu au métier dramatique Maurice Donnay amène cette conclusion !

Dès le premier acte, dans lequel le théâtre scandinave reçoit quelques « gnions » distribués avec une verve gamine, le public est conquis. Si des longueurs et une exhibition par trop copieuse de moutards alourdissent le deuxième, le trois et le quatre sont menés avec vivacité et brio. Le comique y est de bon aloi et une pointe de sentiment en relève la saveur.

Pareille littérature exige une interprétation supérieure, une mise au point parfaite. Celles que lui a données le théâtre du Parc est des plus honorables. M. Paulet se révèle une fois de plus, dans la *Bascule*, le comédien intelligent, habile à composer un rôle, que nous applaudîmes maintes fois. MM. Bernoll et André Hall jouent avec un naturel illusionnant et Mme Labady est une fort jolie femme dont la beauté justifie les béguins dont elle est l'objet. Toutes les actrices ont des toilettes exquises qui accentuent la note « très parisienne » du théâtre de M. Donnay.

O. M.

MUSIQUE

Séance de « lieder » de Mme Miry-Merck.

Ce qu'il faut particulièrement louer dans les séances musicales de Mme Miry, c'est — outre la fidèle et artistique interprétation des œuvres — la composition irréprochable du programme. La seconde audition donnée par l'excellent professeur comprenait un choix judicieux de lieder français et allemands. Certes n'eût-on pu trouver noms français plus dignes d'être accostés à celui du maître entre tous, Franz Schubert, que ceux de Gabriel Fauré, d'Ernest Chausson et de Pierre de Bréville Ils sont, en effet, avec Henri Duparc, les héritiers directs du créateur de cette forme musicale charmante à laquelle nous devons la *Belle Meunière* et le *Voyage en hiver*.

De Fauré, Mme Miry chanta les *Berceaux* et le *Secret*, deux mélodies devenues pour ainsi dire classiques; de Chausson, les trois lieder écrits sur des poèmes de Camille Mauclair; de Bréville, les trois poèmes de Jean Lorrain que chanta, l'an passé, Maurice Bagès à la *Libre Esthétique*. Ces compositions, diverses d'accent et de coloris dans leur cadre intime, furent dites avec intelligence, d'une jolie voix claire et fraîche, bien posée et habilement conduite.

L'art menu et subtil de la cantatrice s'accorde surtout avec les expressions gracieuses et tendres de la pensée musicale. Il se hausse plus malaisément au style dramatique, à celui, par exemple, de la *Ballade* de Chausson, de la *Jeune Religieuse* et du *Roi des Aulnes* de Schubert.

Des lieder de Brahms, des mélodies joliment écrites de L. Wallner complétaient cet attrayant programme, écouté avec la plus grande attention et applaudi avec enthousiasme par un auditoire nombreux.

Le pianiste Emile Bosquet, indisposé, s'était fait remplacer par M. Lauweryns, qui, bien que prévenu au dernier moment, s'acquitta avec talent de sa tâche — souvent difficile — d'accompagnateur.

Cours de quatuors Maré-Canivez.

Les élèves du Cours de quatuors dirigé par Mlle Maré et M. Canivez ont donné avec succès leur première séance à la salle Érard.

Parmi les morceaux d'ensemble, citons l'*allegro* du premier quatuor de Beethoven (premier violon, M. Alberro) dont l'interprétation a été très satisfaisante, étant donnés les récents débuts du cours. La soirée, riche en soli, nous a fait entendre MM. Cole, Alberro, Bustinduy, Anderson (les trois premiers récompensés au dernier concours de violon) dans des œuvres difficiles telles que : *Airs hongrois* de Ernst, Concertos de Becker, de Goldmark, Sonate de Tartini. On a pu admirer une fois de plus le style large, la technique, la pureté dans l'expression qui distinguent l'école Thomson.

L'Ecole de musique d'Ixelles.

L'École de musique et de déclamation d'Ixelles a inauguré il y a quatre ans une série de conférences musicales et littéraires qui ont obtenu le plus grand succès. Fondées primitivement à l'intention du corps enseignant et des élèves de l'institution, elles n'ont pas tardé à se développer et à attirer nombre d'autres auditeurs. Il est à remarquer que l'Ecole est le seul établissement d'instruction musicale qui inscrive des conférences à son programme d'études, bien qu'en raison des moyens restreints dont elle dispose, l'organisation présente des difficultés de toute nature. L'intérêt que présente cet essai de vulgarisation est tel que chaque année des conférenciers de grand talent ont affirmé leur sympathie pour elle en lui donnant leur collaboration.

Cette année la série est exceptionnellement brillante, tant au point de vue des noms des conférenciers que de la variété et de l'intérêt des sujets traités. De plus la Direction de l'Ecole, désireuse d'agrandir le cadre de ses programmes en y introduisant des éléments variés : artistes du chant et de la déclamation, violon, violoncelle, harpe, harmonium, etc., s'est adressée à des artistes de valeur qui lui ont spontanément promis leur concours.

Les conférences commenceront le dimanche 16 février, à 3 h. 1/2, et seront continuées tous les dimanches jusqu'à la fin de juin.

La Musique à Paris.

Concert donné à la mémoire de Franz Servais.

Franz Servais ne fut pas illustre; il vécut et mourut inconnu. Cette curieuse et sympathique figure de musicien n'attira jamais l'attention du public, dont une grande partie l'ignore encore aujourd'hui. La tentative de M. Godebski est donc louable à tous les points de vue; c'est non seulement une œuvre pie, mais une entreprise intéressante au point de vue artistique. Ce ne pouvait être un esprit banal que l'homme honoré de l'amitié de Liszt et de Richard Wagner en Allemagne, de Catulle Mendès, d'Armand Silvestre et de Leconte de Lisle en France. Mais la destinée s'acharna contre lui et il ne parvint jamais à sortir définitivement de l'obscurité. Fils de François Servais, élève de Peter Cornelius et de Liszt, il obtint, à l'âge de vingt-cinq ans, le prix de Rome avec son *Arioste*. Il pouvait donc à ce moment espérer une existence facile et une carrière moins âpre. Mais bientôt la mort de sa mère le laissa sans ressources; enthousiaste, doué d'une énergie tout intérieure, mal organisé pour la lutte quotidienne, le voilà à Paris où il espère se faire un nom. Il apporte à Leconte de Lisle la donnée complète d'un drame lyrique, *L'Apollonide*, obtient du poète qu'il écrive le texte du drame. Il communique toutes ses pensées, toute son ardeur à son collaborateur, le force à remanier les vers, à modifier des scènes entières, attendant des semaines, des mois, mais obtenant en fin de compte ce qu'il voulait. Ce poème longtemps espéré, qui était un peu son œuvre (la version purement dramatique de Leconte de Lisle lui est postérieure), Servais le mit en musique lentement, y travaillant avec amour, s'y dépensant pleinement, y mettant le meilleur de lui-même. Hélas! une fois achevée, la partition attendit longtemps, et vainement. Un seul se trouva en Europe qui osa jouer l'œuvre, et ce seul fut Mottl, l'ardent capellmeister de Carlsruhe. Grâce à lui, Servais put un moment espérer que son drame lyrique allait devenir célèbre, mais ces représentations n'eurent pas d'écho, et seul le public de Carlsruhe entendit l'*Apollonide*.

Outre cette œuvre maîtresse, Servais composa bien des pages dignes d'un meilleur sort. M. Godebski nous annonce pour le mois de mars une composition orchestrale inédite; en attendant, le concert du 4 février, à part un quatuor de Joseph Servais, le frère de Franz, fut entièrement consacré à l'audition d'œuvres vocales de ce dernier. Ces œuvres affectent des formes assez variées; les tendances en sont franchement mélodiques, la ligne en est très pure, très chantante, aucune n'est dépourvue d'intérêt. Il en est qui affectent la forme des anciens *lieder* allemands, comme *Fleur jetée* par exemple. D'autres, comme le *Nocturne*, se rapprochent de la conception plus moderne du *lied*. Les jolies trouvailles abondent dans toutes ces pièces : les *Chansons de Mignonne* sont bâties sur une fluide et délicate formule d'accompagnement qui est une merveille, mais nous préférons à tout les *Deux Silhouettes*. Silhouettes, en effet, mais esquissées de main de maître; la deuxième surtout, *Ophélie*, produit par les moyens les plus simples une impression très profonde et poignante, malgré le « flou » voulu de la composition. Mlle Mathieu d'Ancy interpréta joliment ces deux mélodies. Louons encore MM. Cormetty, Vianova, Mlle de Lassara, qui chanta, accompagnée d'un chœur de femmes, une page inédite et charmante, le *Chant d'Ossian*, sur des vers de Musset (1); enfin, les excellents exécutants du quatuor, MM. Sandré, Seitz, Kerrion et surtout M Godebski, aussi remarquable violoniste que dévoué organisateur du concert.

M.-D. Calvocoressi

L'Exposition des Arts décoratifs de Turin.

L'Exposition internationale des Arts décoratifs modernes qui s'ouvrira à Turin au mois d'avril prochain s'annonce décidément comme un grand succès.

La participation belge, dont nous avons donné ici même les grandes lignes, sera des plus brillantes. Au travail d'ensemble collaborent, on le sait, des collectivités provinciales organisées à Gand par M. Baertsoen, à Anvers par M. Morren, à Liége par M. Rulot.

M. Baertsoen a mis sur pied un important compartiment gantois dont le plan général, ainsi que les meubles, — exécutés par MM. Verbeke, — sont dus à l'architecte O. Van de Voorde, qui se charge également, avec M. Van Huffel, des tapis et des vitraux. On y verra de Mme Voortman des objets en étain et en bronze; de M. A. Heins, des livres, des dessins, des albums; de MM. F. Metdepenninghen et Georges Minne plusieurs sculptures.

D'autre part, le Ministre de l'industrie vient d'accorder à l'Ecole professionnelle d'art appliqué à la bijouterie et à la ciselure de Bruxelles un subside spécial pour sa participation à l'exposition. Cette école, dirigée par M. H. Wysman, et qui compte parmi ses professeurs MM. Van Strydonck, F. Dubois et Louis Titz, fera à Turin un important envoi.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Poésie : *Œuvre* de René Ghil. I *Dire des Sangs* : II. *Le Toit de Hommes*. Vol. I. Paris, *Mercure de France*. — *Aux flancs du vase*, suivi de *Polyphème* et de poèmes inachevés, par Albert Samain. Paris, *Mercure de France*.

(1) Exécuté pour la première fois à Bruxelles, aux concerts des XX le 18 février 1892.

CRITIQUE : *La Poésie nouvelle* (A. Rimbaud. J. Laforgue, G. Kahn, J. Moréas, E. Verhaeren, H. de Régnier, F. Vielé-Griffin, M. Maeterlinck, etc.), par ANDRÉ BEAUNIER. Paris, *Mercure de France*. — *I Fioretti. Les petites Fleurs de la Vie du Petit pauvre de Jésus-Christ Saint François d'Assise.* (Considérations sur les stigmates. Frère Junipère. Frère Égide.) Neuf illustrations d'après Giotto, Gozzoli, P. Capanna et Fra Angelico. Traduction d'ARNOLD GOFFIN. Bruxelles, Ch. Bulens; Paris, H. Oudin.

ROMAN : *Pauline Platbrood (La Famille Kaekebroeck)*, par LÉOPOLD COUROUBLE. Bruxelles, P. Lacomblez. — *Conte de Noël. L'An 1522*, par OSCAR SCHELLEKENS. Tirage : 40 ex. sur Hollande. Termonde, Imp. Du Caju-Beeckman.

BEAUX-ARTS : *L'Alphabet de Notre-Dame la Vierge*, orné, dessiné et gravé par MAX ELSKAMP. Cinquante-huit gravures sur bois. Tirage : 5 japon, 10 chine, 100 hollande, 100 vélin. Ed. du « Conservatoire de la tradition populaire ». Anvers, J.-E. Buschmann, imprimeur.

MUSIQUE : *Deux mélodies pour chant et piano*, par GUSTAVE SAMAZEUILH (*Feuillage du cœur*, de Maeterlinck; *Japonnerie*, de Jean Lahor). Paris, Pfister frères. — *Sonates et autres œuvres pour le piano* par L. VAN BEETHOVEN. Edition instructive par S. LEBERT et HANS DE BULOW, avec le concours d'IMM. VON FAISST. Traductions française et italienne du texte explicatif par ERNEST CLOSSON et IPP. VALETTA. Stuttgart, J.-G. Cotta. Vol. I. Dix sonates (op. 2-14); prix, 7 marks. — Vol. II. Dix sonates (op. 22-49); prix 7 marks. — Vol. III. Variations, Rondos, Bagatelles, etc. (op. 33-51); prix, 5 marks.

La Semaine Artistique.

Du 9 au 15 février.

MUSÉE DE PEINTURE MODERNE. 10-5 h. Exposition du Cercle « Pour l'Art ».

MUSÉE DU CINQUANTENAIRE. 10-3 h. Exposition d'étoffes anciennes (collection I. Errera). — Exposition des dessins de feu E. Puttaert.

CERCLE ARTISTIQUE Exposition A. Le Mayeur et L. Allard (clôture le 12).

Dimanche 9. — 10-12 h. et 2-5 h. Clôture de l'Exposition V. Gilsoul (50, rue de la Vallée). — 2 h. Concert populaire : *La Prise de Troie*, de Berlioz (théâtre de la Monnaie).

Lundi 10. — 8 h. 1/2. Conférence publique du baron de Sprimont : *L'Idée de Rédemption dans Wagner* Société pour l'Amélioration du sort de la Femme, rue du Parchemin, 12)

Jeudi 13. — 2 h. Ouverture de l'Exposition Emile Claus (Cercle artistique).

Vendredi 14. — 7 h. 1/2. Mme Rose Caron : *Lohengrin* (théâtre de la Monnaie). — 8 h. 1/2. Séance du Quatuor Zimmer : *Mozart* (Salle Le Roy, 6, rue du Grand-Cerf).

Samedi 15. — Ouverture de l'Exposition L. Mascré-J. Laudy (Rubens Club). — 2 h. 1/2. Répétition générale du Concert Ysayé sous la direction de M. Vincent d'Indy (théâtre de l'Alhambra). — 8 h. Conférence du baron de Sprimont : *Un théâtre de rêve; Maurice Maeterlinck* (Revue *Le Thyrse*, 1, rue de la Victoire)

Les exigences de l'actualité nous obligent à ajourner la fin des articles de MM. OCTAVE MAUS (Exposition « Pour l'Art ») *et* G. SERRURIER (A Darmstadt), *ainsi que diverses chroniques littéraires.*

PETITE CHRONIQUE

L'État vient d'acquérir à l'exposition du Cercle « Pour l'Art » la *Chaumière ensoleillée* d'Omer Coppens, l'*Intérieur de sacristie*, de René Janssens, et la *Vue-d'Yperdamme*, dessin à la plume d'Amédée Lynen.

Le succès de cette intéressante exposition est confirmé par l'affluence des visiteurs. L'édition du catalogue de luxe est à la veille d'être épuisée.

Les ventes deviennent de jour en jour plus nombreuses. A cette date citons les acquisitions suivantes : de Firmin Baes (1 œuvre); Albert Ciamberlani (1); Omer Coppens (3); R. Janssens (3); Emile Fabry (1); G. Fichefet (1); Mme Lacroix (1); Amédée Lynen (2) ainsi que plusieurs exemplaires de son originale estampe et de son livre; Fr. De Haspe (1); A. Verhaeren (2); E. Laermans (1); Ph. Wolfers (2).

Le Salon sera clôturé irrévocablement dimanche prochain, à 4 heures.

A la liste que nous avons publiée des artistes invités à prendre part au prochain Salon de la *Libre Esthétique* il faut ajouter les noms de Mlle H. Cornette (Belgique), de MM. E. Feuillâtre et Ch. Boutet de Monvel (France), Curt-Hermann (Allemagne), P. Durrio de Madron (Espagne), F. Thaulow et Mme Thaulow (Norvège).

La direction informe les exposants de ce que le dernier délai pour la réception des œuvres au Musée de Bruxelles est fixé au 15 février.

Pour prendre date : M. Henri Maubel a remis au théâtre du Parc une comédie en trois actes intitulée *Les Racines*.

M. Georges Eekhoud a lu à MM. Darmand et Reding le drame dont nous avons parlé dernièrement : *Perkin Warbeck*.

Enfin, les directeurs du même théâtre ont reçu communication de la *Robe blanche*, comédie en un acte due à la collaboration de quelques membres du Jeune Barreau de Bruxelles.

La Libre Académie de Belgique, réunie en séance inaugurale, a élu à l'unanimité deux membres nouveaux : MM. Guillaume De Greef, l'éminent sociologue, et Georges Virrès, homme de lettres, l'auteur de la *Bruyère ardente* dont nous avons signalé les hautes qualités de style et de pensée.

Le nombre des membres est ainsi porté à trente-deux, renouvelables par quart tous les quatre ans, plus un secrétaire et un trésorier perpétuels.

Le 29 janvier dernier, M. Auguste Dupont, avocat à Anvers, a réuni quelques amis pour leur faire entendre la première partie de *Morgane*, drame lyrique dont il est l'auteur à la fois pour le poème et pour la musique.

Nous aurons à nous occuper de cette œuvre quand elle sera complète par l'achèvement de la seconde partie.

La ville de Courtrai prépare une exposition locale rétrospective que les organisateurs désirent rendre aussi complète que possible. Objets d'art, documents manuscrits et imprimés, dessins, gravures, plans, etc., seront groupés de manière à évoquer Courtrai à travers les âges. On sait que Courtrai possède déjà un charmant musée archéologique installé dans une des tours de Broel, et dont le conservateur est M. le baron Joseph Béthune. Nul doute que grâce au zèle avisé de cet archéologue, l'exposition projetée n'offre un réel intérêt.

Constantin Meunier réunira prochainement au Cercle artistique un ensemble considérable — et rétrospectif — de ses œuvres.

Cette exposition marquera parmi les plus importantes et les plus belles de la saison.

M. Van Rysselberghe ouvrira samedi prochain à Paris, à la Maison des Artistes, 15, rue Royale, une exposition de ses œuvres récentes : Peintures, aquarelles, eaux-fortes et lithographies.

A Berlin vient de s'ouvrir, au Cabinet des estampes, une très intéressante exposition des récentes acquisitions de ce département, œuvres de maîtres allemands, français et anglais, parmi lesquels nous relevons les noms de Carlos Grethe, Bürger, Klinger, Greiner, F. Schmutzer, Millet, Manet, Daubigny, Gaillard, Alphonse François, Guérard, Jacquemard, Toulouse-Lautrec, Rops, Van

Rysselberghe, Ruhot, Helleu, Desboutin, Rajon, Waltner, Fantin-Latour, Dillon, Willette, Béjot, Lepère, Whistler, etc.

Le quatrième concert Ysaye aura lieu, comme nous l'avons annoncé, dimanche prochain, à 2 heures, au théâtre de l'Alhambra, sous la direction de M. Vincent d'Indy et avec le concours de M. Anton Hekking, le remarquable violoncelliste solo de la Philharmonie de Berlin, et de M. Paul Daraux, baryton des concerts Lamoureux et des concerts du Conservatoire de Paris, qui l'an dernier participa avec grand succès à l'un des concerts Ysaye. Répétition générale la veille, à 2 h. 1/2, à l'Alhambra.

On y entendra notamment, en première audition, la Symphonie en *ré* mineur de G.-M. Witkowski, dont l'auteur dirigera personnellement les études.

Mlle J. Blancard donnera le 19 courant, à 8 h 1/2, salle Le Roy (6, rue du Grand-Cerf), un récital de piano.

Le concert donné par Mlle Henriette Eggermont et M. A. Zimmer, avec le concours de Mme Feltesse Ocsombre, est remis au mercredi 26 février

Le peintre Henri Lerolle, dont les qualités de décorateur ont pu être appréciées à l'hôtel de ville de Paris et à la Sorbonne, a terminé récemment une importante décoration à l'église Notre-Dame de Caen. Il avait été chargé de représenter dans la coupole la glorification du cœur de Jésus et de Marie et du P. Eudes.

Au-dessus de l'autel on voit, au centre de nuages lumineux, le Christ, debout, confiant son cœur au P. Eudes, en extase à ses pieds. La Vierge assise à ses côtés fait le même geste en le regardant. Une grande croix domine le groupe Le reste de la coupole est occupé par un cercle d'anges planant dans un ciel bleu parsemé de nuages blancs.

La « Fondation Picard » a trouvé des imitateurs. Les amis du regretté docteur Destrée ont décidé de constituer un capital dont le revenu sera affecté à la création d'un prix annuel décerné dans les hôpitaux de Bruxelles au jeune praticien le plus méritant venant de terminer ses études.

De même, il y aura une Fondation Rolin-Jaequemyns dont le revenu servira à récompenser la meilleure étude de droit international.

L'exemple est bon. Souhaitons qu'il soit généralisé.

La section belge de la « Société hollando-belge des amis de la médaille d'art », réunie au Palais des Académies, a arrêté le programme d'un concours pour la meilleure médaille glorifiant la paix universelle. Dernier délai pour l'envoi : 1er août 1903. Prix, 800 francs. Conditions de nationalité : Belgique ou Pays-Bas.

Jury du concours : Président : M. A. de Witte, directeur de la *Revue belge de Numismatique;* secrétaire : M. de Dompierre de Chaufepié, conservateur en chef du cabinet des médailles de La Haye; membres : MM. J. Six, professeur à l'Université d'Amsterdam; vicomte B. de Jonghe, président de la Société royale de numismatique de Belgique; Godefroid Devreese, statuaire à Bruxelles; Odé, statuaire à Delft, et Ch. Dupriez, expert en médailles, directeur de la *Gazette numismatique*, à Bruxelles.

Les projets seront reçus au local de la Société, 55, rue du Trône, à Bruxelles.

La médaille de M. Ch. Van der Stappen aux effigies du Prince Albert de Belgique et de la Princesse Elisabeth est à la frappe et sera distribuée aux membres, ainsi qu'un charmant insigne de M. G. De Vreese, à la fin du mois prochain.

Voici dans quel ordre seront données cette année à Bayreuth les représentations wagnériennes :

Juillet : 22, le *Vaisseau fantôme*; 23, *Parsifal;* 25, l'*Or du Rhin;* 26, la *Walkyrie*; 27, *Siegfried;* 28, le *Crépuscule des dieux;* 31, *Parsifal.*

Août : 1er et 4, le *Vaisseau fantôme*; 5, 7, 8 et 11, *Parsifal*; 12, le *Vaisseau fantôme;* 14, l'*Or du Rhin;* 15, la *Walkyrie*; 16, *Siegfried;* 17, le *Crépuscule des dieux;* 19, le *Vaisseau fantôme;* 20, *Parsifal.*

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

ATELIERS
D'ARTS MOBILIERS
ET DECORATIFS.
G. SERRURIER-BOVY
LIEGE. 39 Rue Hemricourt
BRUXELLES. 2 Boulevard du Régent
PARIS. 54 Rue de Tocqueville

EXPOSITION PERMANENTE
D'INTÉRIEURS COMPLÈTEMENT MEUBLÉS, DECORÉS ET ORNÉS, MISE EN ŒUVRE ET ADAPTATION RATIONNELLE DES MATÉRIAUX ET PRODUITS DE L'INDUSTRIE MODERNE ~
LE BOIS MEUBLES, ÉBÉNISTERIE, MENUISERIES DÉCORATIVES.
LE METAL FER BATTU ET FORGÉ, CUIVRE MARTELÉ, ÉTAIN FONDU, REPOUSSÉ ET INCRUSTÉ, ÉMAUX APPLIQUÉS AU MOBILIER, AUX APPAREILS D'ECLAIRAGE, DE CHAUFFAGE ET AUX OBJETS USUELS.
LES TISSUS TENTURES ET RIDEAUX AVEC APPLICATIONS D'ÉTOFFES ET DE PEINTURE, BRODERIE. TAPIS.
LE VERRE VITRAUX PLOMBÉS EN MOSAIQUE ET PEINTS.
LA CERAMIQUE CARREAUX ET POTERIES EN TERRE, FAYENCE ET GRÈS.
LE CUIR APPLICATIONS DIVERSES DU CUIR GAUFFRÉ, REPOUSSÉ ET TEINT.
LE DECOR TENTURES EN PAPIER ET ÉTOFFES POUR MURS, PLAFONDS ET DÉCORATIONS.



Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

BEC AUER

50 % D'ECONOMIE **LUMIERE QUADRUPLE**

Appareils d'éclairage et de chauffage au GAZ, à l'ÉLECTRICITÉ et à l'ALCOOL

INSTALLATIONS COMPLÈTES

Bruxelles, 20, **BOULEVARD DU HAINAUT**, Bruxelles

Agences dans toutes les villes.

TÉLÉPHONE 1780

E. DEMAN, Libraire-Expert

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

VIENNENT DE PARAITRE

TROIS CONTEMPORAINS

H. DE BRAKELEER, Constantin MEUNIER, Félicien ROPS

par EUGÈNE DEMOLDER

Un volume in-4°, avec les portraits des trois artistes. Tirage à 300 exemplaires numérotés. — Prix : 5 francs.

CONSTANTIN MEUNIER

par EUGÈNE DEMOLDER

Un volume in-4°, renfermant un portrait et douze reproductions des œuvres capitales de CONSTANTIN MEUNIER; couverture illustrée.

Tirage à 500 exemplaires numérotés.— Prix : 5 francs

Demandez chez tous les papetiers

l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

The Artist

An Illustrated Monthly Record

of Arts, Crafts, and Industries

1 SH. MONTHLY

Lonsdale Chambers, 27, Chancery Lane, and Bream's Buildings, London, W. C.

LIMBOSCH & C^IE

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc. Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. V° MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

VINGT-DEUXIÈME ANNÉE. — N° 7. — 16 FÉVRIER 1902.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Amédée Lynen (EUGÈNE DEMOLDER). — A Darmstadt (suite et fin) (G. SERRURIER). — Exposition du Cercle « Pour l'Art » (suite et fin) (OCTAVE MAUS). — Publications d'Art. *Goya* (C. LAURENT). — Musique. *La Prise de Troie. Le Quatuor Zimmer.* — « 1830 Illustré ». — La Musique à Paris. *Concert de la Société nationale* (M.-D. CALVOCORESSI). — A Verviers. *Concert de l'École de musique. « Manfred »* (M MALI). — Nécrologie. *David Oyens* (O. M.). — Memento des Expositions. — La Semaine artistique. — Petite Chronique.

AMÉDÉE LYNEN

Amédée Lynen est un artiste bien flamand, bien local, qu'on a souvent trop oublié, en maintes circonstances, et qui n'a pas la renommée qu'il mérite. L'an dernier, Octave Maus le constatait avec justice dans ce journal. Amédée Lynen a certes commis certains dessins un peu bâclés, au jour le jour, dans quelques journaux, et il a eu des œuvres parfois un peu lourdes. Mais qu'il se relève haut et vite dès qu'on songe qu'il s'avère le pittoresque illustrateur d'un magnifique *Uylenspiegel* de De Coster et des autres livres de notre grand écrivain ! Se rappelle-t-on cet exemplaire unique qui fut exposé jadis au local de l'*Essor* et ensuite à la fête qui eut lieu à Ixelles, lors de l'inauguration du monument De Coster? Amédée Lynen détient toujours cette merveille. Maintenant qu'il existe de si bons procédés de reproduction en couleur, ne serait-ce pas une chose méritée et bien nationale — puisque le nationalisme fleurit partout — de commander à Lynen des reproductions de son livre et de garder l'original à la Bibliothèque royale ?

Amédée Lynen n'a guère attiré l'attention du monde officiel. C'est un solitaire, un simple, heureux de vivre un peu sauvagement dans son « bas de la ville », d'y fumer sa pipe à l'aise et de faire, quand cela lui plait, son « staminet ». Lynen n'a rien au Musée (1) : pourtant Cassiers, Stacquet, Uytterschaut y figurent, d'ailleurs très honorablement; ceux qui furent ses compagnons d'étude, le puissant coloriste Alfred Verhaeren et François Taelemans, montrent des toiles à la cimaise ; les plus jeunes : James Ensor, Delaunois, Van Ryssel-berghe, Gilsoul, Laermans, Lemmen, Wytsman y ont des cadres, superbement remplis. Et Amédée Lynen ?

Rien ! Pourtant, que de charmantes aquarelles furent exposées à l'*Essor*, à *Pour l'Art !* Je me rappelle des intérieurs d'estaminets, des servantes aux bras nus, des coins du vieux Bruxelles, des intérieurs de guingettes, des paysages de Hal, de Humbeek, et que d'autres choses, pittoresques et colorées ! Ces dernières années Lynen a exécuté, au Doel, des marines, avec des bateaux de pêche, sur l'Escaut, vraiment remarquables. Elles sont

(1) Presque en même temps que nous recevions cet article, nous apprenions avec plaisir que l'État venait d'acquérir pour le Musée de Bruxelles un beau dessin de Lynen, *Yperdamme*, et pour le Musée des Arts décoratifs les originaux des illustrations dont il sera question ci-après. N. D. L. R.

traitées vigoureusement, dans une note juste, vibrante et émue. L'*Art moderne* les a d'ailleurs vantées et il existe dans l'atelier de Lynen une grande série de ces études, que le public n'a pas vues.

On connaît beaucoup l'Amédée Lynen du Diable-au-Corps, le Lynen qui récite de bonnes blagues bruxelloises, le Lynen un peu « farce », et qui confectionne au surplus de très ravissantes ombres chinoises, — le Lynen au masque barbu, au regard facétieux dont Louis Delattre, notre exquis conteur de la Wallonie, disait un jour spirituellement qu'il avait l'air d'un général de marionnettes. Jadis il dirigeait, à la Grand'Place, les soirées de l'*Essor*, ces joyeuses et grasses fêtes où Gustave Kéfer accompagnait au piano les plus désopilantes fantaisies, les « zwanses » les plus cocasses, les fumisteries les plus ébouriffantes. Lynen se montrait l'âme de ces festivités bouffonnes où les rapins venaient se distraire et rire après les travaux de l'atelier. Les « philistins » eux-mêmes étaient très friands de ces représentations et cherchaient avidement à s'introduire parmi les artistes. Cette réputation a suivi Lynen au Diable-au-Corps, d'abord rue aux Choux, ensuite à la Maison de l'Etoile.

Mais s'inquiète-t-on autant de Lynen illustrateur? Quand l'acteur comique a déposé sa marotte, que le conteur facétieux s'est tu, on retrouve pourtant le Lynen enlumineur, le dessineur patient comme un moine du moyen-âge occupé à orner un missel. Que de livres illustrés ainsi! Il en est de faits « sur commande », qui ne dépassent pas la moyenne des bonnes choses. Mais les œuvres que Lynen a exécutées pour lui, afin de satisfaire son propre sentiment d'art!... Rappelons d'abord les De Coster : une grande chose! Et parmi les exemplaires uniques, remplis d'images, je citerai aussi un exquis *Les Flamandes* d'Émile Verhaeren : Lynen ne l'a montré qu'à quelques amis. Vous souvenez-vous des *Kermesses*, pas bien venues à la reproduction, avec une préface de Félicien Rops? Il les faudrait rééditer plus artistiquement, car ces dessins sont très typiques des foires bruxelloises. Puis un album de lithographies : *Bruxelles*, bien édité, chez Lamertin, mais dans un format un peu grand. La *Messe de minuit*, un livre de jolis vers signés Théo Hannon, commenté de façon macabre et vive par Lynen. Et d'autres. Mais je me hâte d'arriver aux plus récents.

L'éditeur Lamertin a édité l'an dernier *les Aventures de Sébastien Vranckx*, écrites et illustrées par Amédée Lynen. Le texte était enlevé avec une verve de peintre fatigué de brosser et qui se repose en faisant de la littérature avec le bout du manche de sa brosse. Ce qui excuse d'amusantes maladresses.

Les dessins, reproduits en noir, paraissent caractéristiques, vivants, d'un beau sentiment archaïque. Tout en étant très personnels, ils participent quelquefois de l'école de Leys et de De Brakeleer. Lynen restitue à merveille le décor des villes féodales et des villages où Breughel a fait tourner les rondes de ses rustres. Il campe de savoureuses et jeunes paysannes flamandes, évoque un seigneur XVI^e^ siècle, lance un trot de reîtres sur leurs chevaux, présente un groupe de soudards coiffés de casques et armés d'arquebuses. Et puis, n'est-il pas le pittoresque conteur des fêtes villageoises, des kermesses aux boudins, des tirs à la perche et à l'arbalète! Il s'affirme le dessinateur des belles auberges, des cuisines aux cuivres brillants, avec un poêle de Louvain qui arrondit son foyer dans la chaude intimité des intérieurs flamands. Il attable autour de jambons et de pintes les truculentes bombances, mouvementées, pétulantes, rustiques.

Son dernier livre, qui vient de paraître, appartient à une série plus dramatique. Une légende, dans le genre de celles de Charles De Coster : *Le Jacquemart de la Tour du Pré rouge* (1). Il est orné d'aquarelles, bien reproduites. Impression en trois couleurs : Aquarelles photographiées par la lumière décomposée, rouge, bleu, jaune, avec trois clichés et trois tirages successifs superposés. Ce procédé n'avait guère été employé pour l'impression dans le texte, et l'éditeur Lamertin a eu le plaisir d'arriver à un résultat satisfaisant.

Dans ce joli livre, on découvre une mélancolique et savoureuse aquarelle qui représente le domaine des sires de Baerevelt; puis la fantastique vision, à la lueur d'une chandelle, du jeune comte et de son épouse, dans les vieilles salles du château; enfin, parmi d'autres, un chasseur moyenâgeux tirant de l'arc dans un exquis paysage de dunes, la vue ambrée et chaude d'une vieille ville sous la neige, vue du haut de son beffroi, et ce beffroi lui-même, en un ciel nocturne et tragique hanté par des hiboux voletant à travers le bleu lunaire. Et aussi, en des tons de délicate enluminure, une vive foule de joyeuse entrée. C'est charmant!

Et pour finir, je suis heureux d'avoir appelé l'attention sur Amédée Lynen, un probe et bon artiste bruxellois. Son œuvre, déjà si variée et si nombreuse, mérite une faveur qu'on ne lui a accordée qu'à certains intervalles, et vraiment avec trop de parcimonie.

EUGÈNE DEMOLDER

A DARMSTADT (2)

J'ai hâte d'arriver à un artiste qui, à lui seul, vaut le voyage à Darmstadt tant sa personnalité s'affirme puissante et forte. Je veux parler de M. Hans Christiansen. Avec lui nous sommes aux

(1) *Le Jacquemart de la Tour du Pré rouge*, conté et enluminé par AMÉDÉE LYNEN. Bruxelles, Henri Lamertin, éditeur. Voilà une tentative d'illustration, un essai de librairie qui place du coup M. Lamertin parmi les bons éditeurs d'art.

(2) Suite et fin. Voir notre avant-dernier numéro.

antipodes de M. Olbrich. Autant celui-ci est froid dans son dessin figé en des formes raides et géométriques d'où tout mouvement, toute animation est systématiquement exclue, autant le premier est abondant dans ses lignes, exubérant dans ses formes, rutilant dans sa couleur, et c'est une joie de voir la vie couler à pleins bords dans toutes les œuvres de M. Christiansen. J'ai, je l'avoue, une sympathie particulière pour le talent de cet artiste, non que tout ce qu'il a fait dans sa demeure me plaise, mais parce que tout ce qu'il touche s'anime, se colore et vit d'étonnante façon. Et sa verve inépuisable se répand sur tout ce que l'esprit peut imaginer : décorations, tissus, broderies, tapis, vitraux, verreries, éclairage, argenterie, bijoux, reliures, que sais-je, jusqu'aux chaussures! M. Christiansen est, à mon sens, un des artistes dont peut le plus s'honorer l'Allemagne contemporaine.

Je ne dirai rien de MM. Habich et Bosselt, sculpteurs. Leur art ne s'applique pas directement à la décoration et les œuvres qu'ils ont exposées, bien que certaines d'entre elles semblent bien adaptées à l'architecture, ne sont pas à proprement parler de l'art décoratif.

Je voudrais signaler deux artistes, jeunes, qui ont révélé une valeur réelle. Je veux parler de MM. Paul Burck et Patriz Huber. Le premier s'est montré dessinateur fécond et a fait preuve de brillantes qualités de décorateur. La frise du portique d'entrée, les décorations intérieures et les nombreuses illustrations qu'il a exécutées pour l'exposition, ainsi que son exposition particulière permettent d'espérer beaucoup de cet artiste. C'est un nom à retenir. Le second a dessiné l'architecture intérieure et des mobiliers dans plusieurs maisons; il y a déployé de très sérieuses qualités dans la composition et dans l'agencement. Son expérience s'affermissant et son goût s'affinant, il n'est pas douteux qu'il arrive à être une des meilleures unités de la colonie.

Il me reste à dire quelques mots d'un artiste dont je n'ai pas parlé encore : M. Peter Behrens, qui a dessiné entièrement lui-même son habitation, tandis que M. Olbrich a donné les plans de toutes les autres. Le catalogue explicatif que M. Behrens a édité pour la facilité des visiteurs débute par un court exposé de ce que doit être, d'après lui, la maison moderne. Il y dit d'excellentes choses, il y énonce quelques vérités fondamentales très justes; c'est parfait, et l'on se réjouit à l'avance de voir de près la mise en pratique de principes si beaux. Toutefois, quand on approche de sa villa, à peine y a-t-on jeté les yeux qu'on se prend à regretter qu'il n'en ait pas, comme ses collègues, dissimulé les murailles par une couche de mortier, tant l'emploi qu'il a fait des briques émaillées et moulurées est malheureux.

Si l'on pénètre à l'intérieur, c'est bien autre chose et bien pis. On peut ici juger d'une façon complète à quoi on en arrive lorsqu'on prétend faire de l'architecture en s'appuyant sur des théories fantaisistes d'où le jugement et le bon sens sont exclus. Je ne m'explique pas qu'un homme doué, instruit et consciencieux comme doit l'être M. Behrens puisse dépenser son temps et gaspiller son intelligence en des élucubrations aussi outrancières. Le fait seul d'ériger en principe que rien dans l'architecture, ni dans la décoration, ne doit rappeler ni de près, ni de loin, même conventionnellement, quoi que ce soit de vivant, ni figure humaine, ni animal, ni plante, ce fait seul en dit assez sur l'esprit de parti pris qui a dirigé M. Behrens dans le dessin et le décor de sa demeure. Aussi n'y trouve-t-on rien que la seule ligne destinée à exprimer tout le sentiment artistique que l'auteur a voulu y mettre. Ainsi l'ornementation et le mobilier de chaque pièce sont basés sur une figure géométrique déterminée qui, tel qu'un « *leitmotiv* », apparaît sous tous les aspects, se reproduit de toutes les manières et surgit de toutes choses à tort et à travers.

Si l'on ajoute à cela une méconnaissance évidente des moyens d'exécution, des qualités des matériaux employés, du but utile et pratique que réclame impérieusement tout objet d'usage, on comprendra sans peine l'impression de mauvaise humeur et d'agacement que produit cet intérieur, impression d'autant plus vive qu'il a des prétentions artistiques qui ne se justifient vraiment pas.

Je ne voudrais terminer cette étude sans dire combien j'ai été frappé de l'exécution généralement soignée de tout ce qui était exposé à Darmstadt et spécialement du caractère artistique que revêtaient certains éléments de décoration. Ainsi le métal est-il particulièrement bien travaillé; de même j'y ai vu de la sculpture décorative traitée comme on la trouverait difficilement ailleurs qu'en Allemagne. Il est certain que les artistes trouvent là des auxiliaires habiles et expérimentés sachant interpréter et rendre leurs conceptions.

Pour finir, je résumerai l'impression d'ensemble que m'a laissée cette exposition : Malgré des fautes et des erreurs évidentes que plusieurs ont reconnues, — malgré des écarts et des exagérations dont l'outrance saute aux yeux, — l'Exposition des artistes de la colonie de Darmstadt aura été une grande leçon et un haut enseignement. Certes, ces artistes ne voient pas comme nous : ils ne voient pas simple, ils ne voient pas modeste et ils n'échappent pas au reproche d'avoir fait trop riche et trop luxueux, mais leurs erreurs nous seront trop utiles pour que nous les jugions sévèrement. Tâchons de ne pas nous laisser éblouir par l'attrait du luxe pernicieux et dissolvant. Efforçons-nous de rester simples et sincères et tâchons, ainsi que le dit Solness le Constructeur, de :

« Construire des demeures claires, où l'on est bien, où il fait bon vivre, où père, mère et enfants passent leur existence dans la joyeuse certitude qu'on est vraiment heureux d'être de ce monde, et surtout de s'appartenir les uns aux autres... dans les petites choses comme dans les grandes. »

G. SERRURIER

Exposition du Cercle « Pour l'Art » (1).

Si Victor Rousseau et Eugène Laermans ont concentré sur leurs œuvres la plus grande somme des éloges distribués au dixième Salon du Cercle « Pour l'Art », d'autres artistes, peintres et sculpteurs, ont vu le succès leur sourire. Parmi les premiers, Alfred Verhaeren, dont les Intérieurs et les Paysages révèlent l'un des plus éclatants coloristes de notre école. Il fait chanter les verts, les rouges, les bleus, sur le mode majeur, avec une exubérance inégalée. De toutes ses toiles, l'*Escalier* apparaît la plus voluptueuse au regard par l'harmonie franche et sonore de ses colorations. Elle est aussi la plus robuste et la plus solidement établie.

Bien qu'empreinte parfois de quelque sécheresse, la peinture de M. René Janssens s'apparente à celle d'Alfred Verhaeren. Intérieurs d'église et de sacristie, entrée d'hospice, vitrine

(1 Suite et fin. Voir notre numéro du 2 février.

d'échoppe lui sont prétexte à déployer les ressources d'une palette harmonieuse. Un sentiment personnel de l'intimité des choses se mêle au souci pictural. Un *Escalier tournant* empli d'une lumière tamisée marque dans son envoi parmi les toiles les mieux venues.

La recherche obstinée de la vérité conduit peu à peu M. Omer Coppens vers la lumière, et c'est tant mieux. Sa *Chaumière ensoleillée* est une jolie notation, souple en ses nuances, séduisante par la variété de ses tons clairs, encore que la baie de la porte fasse tache dans l'harmonie blonde de l'ensemble. Ses *Cabarets flamands* sont de curieuses et très méticuleusement exactes évocations d'intérieurs populaires. Et le sentiment recueilli dont est empreint le *Rosaire des morts* donne à cette toile une spéciale valeur d'art.

Le grief qu'on pourrait faire à M. Firmin Baes, c'est d'avoir démesurément agrandi, en son *Défi*, un sujet purement anecdotique. Réduite à des dimensions plus modestes, cette composition, dont il faut vanter la couleur hardie et le dessin énergique, plairait, semble-t-il, davantage. De fort beaux dessins, et notamment celui, profond et lumineux, que l'artiste intitule *Les Sacs*, affirment un réel progrès et une personnalité naissante.

C'est là, avec trois œuvres de feu Alexandre Hannotiau et les charmantes illustrations d'Amédée Lynen à qui est consacrée une étude spéciale, le « dessus du panier » de l'exposition, — côté peintres. Les anatomies de M. Colmant, tourmentées de formes et d'un coloris terreux, les paysages sommaires de Mme Lacroix, la figure banale de M. Dierickx, les études métalliques et sèches de de MM. Hamesse, H. Smits et Dehaspe ne retiennent guère l'attention, non plus que les vieux quais et les vieilles maisons de M. Vierin, trop visiblement influencé par Baertsoen. Quant aux portraits et paysages de M. Fichefet, ils sont tout à fait déplaisants.

M. H. Ottevaere paraît traverser une crise. Son triptyque édénique, dont maint détail est d'une exécution charmante, décèle je ne sais quelle lassitude, quelle vision troublée, inquiète et voilée. On s'étonne de voir l'artiste délicat qui a signé les *Abîmes de la mer* désaccorder à ce point sa palette. Et si M. J. Van den Eekhoudt affirme des dons d'observateur pénétrant et de coloriste subtil dans un petit portrait au pastel de Victor Rousseau et dans un portait de jeune femme, en revanche ses paysages à l'huile sont d'une inquiétante brutalité de tons et de facture.

Les sculpteurs Boncquet, De Rudder et Braecke exposent quelques morceaux parmi lesquels on remarque surtout, du premier, la *Tentation*, d'un mouvement violent, emporté, dont l'exagération voulue n'exclut pas l'intérêt.

Enfin, plusieurs œuvres décoratives mettent en évidence les noms de MM. Fabry, Ciamberlani, Hector Thys et de Mme De Rudder. Cette dernière expose une broderie au passé, *L'Été*, d'un travail précieux, dont la composition est originale et jolie. De nombreux bijoux : colliers, bagues, pendants de cou, boucles, coiffures, etc., plusieurs vases et un encrier d'une forme rare montrent en M. Philippe Wolfers l'artiste ingénieux et habile qui s'est fait tant en Belgique qu'à l'étranger une réputation bien assise.

OCTAVE MAUS

Publications d'Art.

Goya, par PAUL LAFOND. — Paris, librairie d'Art ancien et moderne, 60, rue Taitbout (*Collection des Artistes de tous les temps*).

La postérité commence pour Goya, alors que tant d'« illustrations de l'art », adulées et encensées dans leur temps, voire magnifiées en des mausolées cossus, ont vu se faire l'oubli sur leurs personnalités surfaites.

Goya est mort en terre étrangère, oublié, et c'est tout récemment seulement que les Espagnols ont songé à réclamer les cendres de leur grand artiste. Ils finiront par lui élever un monument digne de lui ! Ce sera justice. En attendant, nous avons le monument que M. Lafond lui a élevé.

Il était Espagnol jusqu'aux moelles, ce Goya, natif du royaume d'Aragon. Il fut avant tout lui-même. A l'époque où David opprimait l'Art, Goya voyait par ses propres yeux et ne cédait rien au convenu et à l'art académique. Il était moderniste, au sens que nous attachons actuellement à ce mot ; moderniste, comme Daumier, — encore un artiste qui *monte*, actuellement. Il ne pensait pas « en bande ».

L'aigle va seul et le dindon fait troupe !

disait déjà Marat, en réponse à cet étourdi de Desmoulins qui avait attaqué l'*Ami du peuple*.

Le beau livre de M. Lafond, conservateur du Musée de Pau, nous révèle complètement Goya. Il nous donne une excellente biographie de l'artiste et une appréciation définitive de son œuvre.

L'auteur met en relief les multiples aspects du talent de Goya, peintre religieux, portraitiste, peintre de genre et d'histoire, graveur. Il démêle parfaitement les ascendants de Goya, influencé par Rembrandt et Velasquez : son talent est analogue à celui de Lafontaine, en qui Taine a justement salué le *plus grand artiste du XVIIe siècle*.

Nous sera-t-il permis d'ajouter que Goya, qui a fait les *Caprices*, a dû connaître les *Caprices* de Callot, le bon Lorrain, édités à Florence et dédiés à Laurent de Médicis ? Callot, lui aussi, a dépeint les horreurs de la guerre, les mendiants, les gueux, etc. L'analogie des deux génies est évidente.

Le livre de M. Lafond contient une collection de reproductions des œuvres de Goya, dispersées dans les grands musées, mais dont la majeure partie se trouve en Espagne, quand même. Les eaux-fortes, nombreuses et hors texte, sont littéralement à encadrer. L'ouvrage est édité magnifiquement.

C. LAURENT

MUSIQUE

La Prise de Troie.

La *Prise de Troie*, première partie d'un diptyque musical dont les *Troyens à Carthage* forment le second volet, renferme, à travers les inégalités habituelles au génie de Berlioz, des élans lyriques d'une réelle beauté. Le rôle de Cassandre, notamment, est, d'un bout à l'autre, d'un caractère expressif et touchant qui s'élève parfois jusqu'au style de Gluck. Fréquemment exécutée par fragments dans les concerts, l'œuvre ne fut mise en scène qu'en ces dernières années. Et, chose bizarre, ce fut le théâtre de Carlsruhe qui en eut la primeur, il y a dix ans, grâce à l'initiative de Félix Mottl qui professe pour le maître de la Côte-Saint-André un véritable culte.

En inscrivant la *Prise de Troie* au programme de ses matinées, la Société des Concerts populaires lui a, semble-t-il, ouvert le chemin du théâtre de la Monnaie. L'audition qu'elle nous en donna dimanche dernier apparut, en effet, comme la répétition générale d'un ouvrage auquel le prestige de la mise en scène, des décors et des costumes donnera son aspect définitif. Conçue pour le théâtre, elle ne peut guère donner au concert qu'une expression affaiblie de ce que le compositeur a voulu.

Nous aurons, souhaitons-le, l'occasion prochaine de nous occuper de cette importante partition. Ce sont les auditions purement musicales d'*Orphée*, d'*Iphigénie en Aulide* et de l'*Or du Rhin* qui nous ont valu les représentations scéniques de ces grandes œuvres. Sans doute la *Prise de Troie* aura-t-elle la même fortune.

Bornons-nous donc à constater le vif succès qui l'a accueillie et à féliciter les solistes et en particulier Mlle Paquot, MM. Dalmorès, Séveilhac et Bourgeois, de l'interprétation consciencieuse qu'ils en ont donnée sous l'artistique direction de M. Sylvain Dupuis.

Le Quatuor Zimmer.

Mozart est, on le sait, fort à la mode en ce moment. Le Quatuor Zimmer lui a consacré, avant hier, une séance tout entière dont le programme a intéressé vivement un nombreux auditoire, dans lequel on remarquait MM. Vincent d'Indy et G. Witkowski. L'interprétation du Trio en *si bémol majeur*, du curieux Duo pour violon et alto et du Quatuor en *sol mineur* pour piano et archets (au piano M. De Greef) a été irréprochable de finesse, de précision et de sentiment. Mais le « clou » de la soirée a été la charmante Sonate pour deux pianos, dans laquelle MM. De Greef et Théo Ysaye ont rivalisé de talent, de brio et de bonne humeur. On en eût volontiers redemandé le final tant le succès en fut unanime.

Cette soirée servait d'inauguration à la nouvelle Salle Le Roy, dont l'acoustique est excellente et qui paraît appelée à réunir fréquemment les fidèles de la musique de chambre. Il y aura lieu, seulement, de modifier la disposition du vestiaire, installé, semble-t-il, par quelque médecin, spécialiste en affections pulmonaires, impatient d'accroître sa clientèle.

« 1830 Illustré. »

M. L. Van Neck, dont la conférence illustrée sur *Waterloo* fut, l'an dernier, très appréciée, a réuni une curieuse et attachante série de documents relatifs aux événements de 1830 et s'en sert pour iconographier un récit très vivant et très fidèle des « glorieuses » auxquelles la Belgique doit son indépendance.

Sous les auspices de l'*Union de la presse périodique*, à l'hôtel Ravenstein, la semaine dernière, le conférencier tint un nombreux auditoire, deux heures durant, attentif et charmé tandis qu'il faisait défiler sur l'écran cent vingt clichés exécutés d'après des gravures anciennes, d'après des tableaux, des plans, des monuments. Collection vraiment intéressante, dans laquelle Verboeckhoven, Madou, Lauters, Calamatta, Fourmois, Hendrickx, Van Hemelryck, Puttaert et d'autres artistes belges voisinent avec Raffet et avec Horace Vernet. Collection très rare, aussi, et qu'il a fallu patiemment rassembler, pièce par pièce, en puisant dans les ouvrages spéciaux, dans les bibliothèques, dans les archives de quelques érudits parmi lesquels M. le premier président De Le Court et M. le conseiller Hippert, président du *Cercle artistique*.

Les aspects de Bruxelles en 1830, la représentation historique de la *Muette* chantée par le ténor Lafeuillade à la Monnaie, les combats livrés au Parc et dans divers quartiers de Bruxelles, la retraite des Hollandais, l'avènement de Léopold Ier, la campagne des Dix jours, le siège et la capitulation d'Anvers, etc., ont fourni à M. Van Neck les principales « attractions » de cette revue à la fois intéressante, amusante et instructive qu'il serait, certes, utile de publier en volume pour la mettre entre les mains de la jeunesse.

La Musique à Paris.

Concert de la Société Nationale.

Une importante œuvre inédite figurait au programme de la troisième soirée de la saison, le *Quatuor* de M. Chevillard. L'auteur paraît s'être surtout montré soucieux de l'ampleur mélodique et de la plénitude de sonorité; le premier mouvement débute par un *Andante poco maestoso* d'allure large, un peu beethovenienne, où fait subitement irruption une petite phrase moderne d'un effet assez imprévu et dont la fin s'attendrit en de jolies lenteurs, pour céder la place à un *Allegro cantabile* construit sur une idée principale très simple et très fréquemment repétée tantôt en majeur, tantôt en mineur. L'*Andante sostenuto* qui vient ensuite est enlaçant et expressif; il faut y signaler un solo d'alto accompagné de *pizzicati* du violoncelle en doubles cordes d'un très bel effet, puis un grand élan d'énergie qui fait explosion vers la fin du morceau. Le final est plein de bonne humeur et d'entrain; le thème du premier allegro y revient et prend une signification nouvelle, plus claire à la fois et plus énergique.

Mlle Endom, annoncée au programme, s'étant trouvée souffrante, c'est Mlle Selva qui la remplaça et de nouveau ce fut une joie d'entendre la belle artiste. Elle joua le *Poème des montagnes* de V. d'Indy. Les belles et fraîches pages que voilà, si sincères, qui disent si bien la poésie, non des Alpes aux tons froids, aux lignes pompeuses, mais des chaudes et vastes montagnes du Vivarais, moins colossales, mais où la brise se joue harmonieusement aux sapins et agite les digitales, emportant avec elle le bruit de mille plantes remuées; poésie presque intime, infiniment reposante et pleine d'attraits. Et, pour nous dire ces choses, que de rares trouvailles; le piano a des sonorités à lui inconnues, les couleurs surgissent, les accompagnements acquièrent une plénitude toute nouvelle et, au début et à la fin de l'œuvre, de lentes harmonies s'étalent en larges nappes, soutenues depuis le grave jusqu'à l'extrême aigu.

Cette délicate et charmante composition, qui attend, avec bien d'autres, que les pianistes soient las de jouer toujours les mêmes œuvres archi-connues et archi-répétées, date de longtemps déjà. Le talent de l'auteur de *Fervaal* s'y montre sous un jour tout particulier, et c'est une chose admirable que de si agrestes visions, un sens de la nature aussi exceptionnel se retrouvent chez celui qui produisit tant de pages plus austèrement belles et une si tragique épopée.

Ensuite vinrent des mélodies inédites, deux pages de M. Rhenè Baton, bien écrites, pas désagréables à entendre, un peu uniformes de facture. Puis deux compositions de M. de Séverac : *Voici les cors qui sonnent*, d'abord; l'auteur y a largement usé de ces suites de quatre tons entiers si à la mode depuis Chabrier, je crois, et en passe de devenir aussi communes, dans bien des productions modernes, que les *rosalies* dans celles de l'école de Gounod. La suivante, *A l'aube dans la montagne*, est à notre avis bien plus intéressante, avec ses jolies syncopes pianissimo et, au-dessus, de très discrètes ébauches d'arpèges bien descriptifs des « nuages ténus » du texte.

Pour finir, une exécution du *Quintette* de Franck, pleine de verve et de passion. Chevillard au piano et le Quatuor Geloso firent merveille et du commencement à la fin l'œuvre se développa avec toutes ses rutilances de mélodie et ses splendeurs de pensée mises en valeur d'une façon absolument admirable.

M.-D. Calvocoressi

P. S. — Nos lecteurs auront sans doute rectifié d'eux-mêmes une étourderie qui se trouve dans notre dernier article; la cantate qui valut à Servais son prix de Rome était intitulée, non l'*Arioste* mais *La Mort du Tasse*.

M.-D. C.

A Verviers.

Concert de l'École de musique. « Manfred ».

L'orchestre dirigé par M. L. Kefer et le récitant principal, M. Longtain (Manfred), ont donné de l'œuvre profondément et intimement charmeuse de Schumann une interprétation à la fois vibrante et simple, naturelle et souple, aussi éloignée de l'emphase que de la sécheresse.

Et quelle émotion communicative que celle de ces exécutants pour qui un concert est une fête, trop rare hélas ! et dont l'atten-

tion et l'intérêt sont intensément tendus. L'ensemble d'une œuvre en prend une cohésion intime (si bien en harmonie, cette fois, avec l'œuvre de Schumann, toute d'intérieure sensibilité) qui donne aux masses de l'orchestre et des chœurs une sorte de chaude et sûre spontanéité. C'est l'être collectif étreint par un autre sentiment, qui dans les orchestres de grandes villes a trop d'occasions de s'émousser. C'est l'œuvre d'art comprise et exécutée avec un sentiment presque religieux de respect.

Toutes ces manifestations d'art dont nos villes de province sont témoins mériteraient une étude spéciale de la part de ceux qui s'efforcent de rendre la Belgique plus consciente et plus heureuse de sa petite existence. Nous y reviendrons.

M. MALI

NÉCROLOGIE

David Oyens.

Nous apprenons avec un profond regret la mort d'un peintre hollandais de beaucoup de talent, David Oyens, qu'un séjour de trente-cinq ans en Belgique avait en quelque sorte fait nôtre. Né à Amsterdam en 1842, l'artiste s'éteint dans sa soixantième année. Ses scènes d'intérieur, notées avec humour, décèlent un coloriste de race. David Oyens et son frère jumeau Pierre, que la mort a pris il y a huit ans, étaient les derniers descendants des petits maîtres hollandais du XVII^e^ siècle. Comme eux, ils trouvaient autour d'eux, et sans même sortir de leur atelier, mille sujets d'étude qu'ils exprimaient dans leur vérité, non sans les rehausser d'une pointe de malice. Leur palette, à tous deux, était chargée de tons francs qu'ils harmonisaient l'un et l'autre avec un réel talent. Mais David l'emportait par la beauté veloutée de la couleur, par l'éclat et la richesse des colorations.

Telle était sa tendresse pour son frère qu'à la mort de celui-ci l'artiste se sentit frappé à son tour. Une maladie grave le retint pendant plusieurs années en Hollande, éloigné de tout travail. Depuis un an, il s'était réinstallé à Bruxelles. Son envoi au Salon des Aquarellistes avait fait espérer un retour à la santé, mais voici que le mal a eu raison de sa robuste constitution. Sa dernière joie fut, il y a trois semaines, l'acquisition par l'État d'une de ses meilleures aquarelles, *La Lecture*, pour le Musée de Bruxelles.

Il laisse, avec des œuvres assez nombreuses et qui portent toutes le sceau d'une incontestable personnalité, le souvenir d'un camarade cordial et bienveillant qui sera universellement regretté.

Les funérailles de David Oyens ont été célébrées hier. Autour du cercueil couvert de gerbes de fleurs et de couronnes se groupèrent ses anciens condisciples de l'atelier Portaels et bon nombre d'autres artistes : MM. Van der Stappen, Staquet, Van Hammée, A. Verhaeren, Lemayeur, Ch. Samuel, V. Gilsoul, F. Khnopff, J. Ensor, R. Wytsman, P. Hermanus, E. Van Humbeek; M. H. Hymans, membre de la Commission des Musées, etc. M. Staquet, en quelques mots touchants, rappela, au nom de la *Société des aquarellistes*, la participation assidue de l'artiste pendant trente ans aux salons de cette association.

O. M.

Nous publierons dans notre prochain numéro un article de M. H. FIERENS-GEVAERT sur la Restauration de la porte des Baudets, à Bruges.

Memento des Expositions.

BRUXELLES. — Salon de la *Libre Esthétique* (par invitation). Fin février-31 mars. Renseignements : *Direction de la Libre Esthetique, 27, rue du Berger, Bruxelles.*

LILLE. — Exposition internationale (mai-septembre 1902). *Section d'œuvres d'art.* Renseignements : *Administration, 35, rue Nationale, Lille.*

LYON. — *Société lyonnaise des Beaux-Arts.* 28 février-27 avril. Dépôt à Paris : M. Pottier, rue Gaillon.

PARIS. — *Société des artistes français* (Salon des Champs-Elysées). Dépôt : Peinture, 15-20 mars; dessins, aquarelles, pastels, émaux, miniatures, 15-16 mars; bustes, médaillons, statuettes, médailles et pierres fines, 1-2 avril; sculptures de grande dimension, 10-12 avril; gravure et lithographie, 1 3 avril; architecture, 4-5 avril; art décoratif, 16-17 avril. (Grand Palais.)

TURIN. — Exposition internationale des Arts décoratifs modernes. 1^er^ avril-1^er^ novembre 1902. Renseignements (pour la Belgique) : *M. Mussche, secrétaire du Comité, 26, rue Faider, Bruxelles.*

La Semaine Artistique

Du 16 au 22 février.

MUSÉE DE PEINTURE MODERNE. 10-5 h. Exposition du Cercle « Pour l'Art » (clôture aujourd'hui dimanche).

MUSÉE DU CINQUANTENAIRE. 10-4 h. Exposition d'étoffes anciennes (collection I. Errera). — Exposition des dessins de feu E. Puttaert.

CERCLE ARTISTIQUE. Exposition Emile Claus.

RUBENS CLUB. Exposition L. Mascré-J. Laudy.

Dimanche 16. — 2 h. Concert Ysaye, sous la direction de M. Vincent d'Indy (théâtre de l'Alhambra). — 3 h. 1/2. Conférence de M. L. Hennebicq : *L'Ame wallonne* (École de musique d'Ixelles).

Lundi 17. — 8 h. 1/2. Troisième concert Wilford. Ecole belge (Erard).

Mardi 18. — 8 h. Séance musicale E. Chevé (Erard). — 8 h. 1/2. Conférence de M. Ch. Lefebure : *Les hautes vallées et cimes des Alpes* (Cercle Artistique). — 8 h. 1/2. Conférence de M. H. La Fontaine : *Haydn* (Maison du Peuple).

Mercredi 19. — 8 h. Première représentation d'*Othello* (théâtre de la Monnaie). — 8 h. 1/2. Piano-récital de M^lle^ J. Blancard (Salle Le Roy).

Jeudi 20. — 2 h. Matinée littéraire au théâtre du Parc : *Beaucoup de bruit pour rien.* Conférence de M. H. Fierens-Gevaert. — 8 h. 1/2 Troisième piano-récital J. Wieniawski (Grande-Harmonie).

Vendredi 21. — 8 h. Représentation de M^me^ Caron : *Lohengrin* (théâtre de la Monnaie).

Samedi 22. — 2 h. Ouverture de l'Exposition de l'*Alliance artistique* (rue Royale, 265).

PETITE CHRONIQUE

Le concert Ysaye que dirigera aujourd'hui, à 2 heures, à l'Alhambra, M. Vincent d'Indy, présentera un intérêt spécial en ce qu'indépendamment de deux solistes de premier ordre, MM. A. Hekking, violoncelliste, de la Philharmonie de Berlin, et P. Daraux, baryton des Concerts du Conservatoire et des Concerts Lamoureux de Paris, le public aura l'occasion d'applaudir une œuvre inédite d'un compositeur encore inconnu en Belgique, M. G.-M. Witkowski.

Né en 1867, M. Witkowski s'est fait connaître de bonne heure à Nantes et à Angers, dont les Concerts populaires exécutèrent de lui plusieurs pièces instrumentales, notamment une *Sarabande* pour orchestre (1890). En 1891 il donna au Grand Théâtre de Nantes une œuvre lyrique en un acte, *Le Maître à danser*. La maison Enoch publia bientôt après deux morceaux symphoniques, *Ronde de nuit* sur un air populaire et *Carillon* qui, avec une dizaine de mélodies inédites, précédèrent l'apparition d'œuvres plus considérables : trois pièces symphoniques pour le drame d'*Harold*, sorte de triptyque musical encore inédit (1895 .

Sous la direction de Vincent d'Indy, M. Witkowski étudia de plus près les formes, et de l'épanouissement de ses facultés musicales date la composition d'un fort beau *Quintette* pour piano et cordes (1898) et de la *Symphonie en ré majeur* 1891) publiée par MM. Durand et fils, qui sera exécutée aujourd'hui.

Le programme sera complété par les Variations symphoniques *Istar* de Vincent d'Indy, et par la *Fantaisie sur des airs angevins* de G. Lekeu.

Les vendredis de la *Libre Esthétique* seront consacrés à des conférences littéraires. M. Eugène Rouart, l'auteur de la *Villa sans maître*, ouvrira la série le 7 mars et traitera « De l'Artiste dans la Société ». M. Adrien Mithouard, dont le volume d'esthétique récent, *Le Tourment de l'Unité*, a fait sensation, parlera du « Classique de demain ». On entendra ensuite M. Alfred Jarry, l'ironique auteur d'*Ubu Roi*, qui évoquera le théâtre des *Marionnettes*, et le poète André Fontainas. Ce dernier a choisi ce sujet symbolique : « Le Frisson des Iles. »

Deux auditions de musique nouvelle seront données les mardis 12 et 25 mars avec le concours du Quatuor Zimmer, de M. Marcel Labey, de Mlle Blanche Selva, de M. J. du Chastain, etc.

Une indisposition de Mme Caron oblige la direction de la Monnaie à ajourner à huitaine les représentations de *Lohengrin* annoncées pour les 18 et 21.

C'est en avril que *Monna Vanna*, le nouveau drame de Maurice Maeterlinck, sera créé à Paris, au théâtre de l'OEuvre, avec Mme Georgette Leblanc comme principale interprète. L'ouvrage sera représenté aussitôt après au théâtre du Parc, qui montera, d'ici-là, les *Avariés* de M. Brieux.

Le *Vieux Marcheur*, dont le succès a été si considérable jeudi au théâtre Molière, sera joué aujourd'hui dimanche en matinée à 2 heures et le soir à 8 heures.

L'*Alliance artistique* ouvrira le 22 février rue Royale, 265, sa troisième exposition d'arts graphiques et plastiques (entrée gratuite). Ce cercle organisera concurremment une tombola (prix du billet fr. 0-10) au profit des pauvres et de la crèche Henriette.

Prendront part à cette exposition : MM. Allard, Bauduin, Billen, Bonalini, Cahen, De Beul, De Biemme, De Kleyn, Delsaux, Des Enfans, Devreese, Dubois, Ducatillon, Elle, Gilis, François, Hannay, Hautekeet, Liévin Herremans, Hoogewys, Julien Jos, Impens, Lagye, Laureys, Leduc, Lebon, Lefever, Nys, Mans, Merckaert, Ruytinx, Reding, E. Smits, Van den Acker, Van Damme-Sylva, Van den Eycken, Vandermeulen, Verdyen, Waxweiler.

M. L. Hennebicq inaugurera aujourd'hui dimanche, à 3 h. 1/2, la série de conférences qu'organise l'Ecole de musique d'Ixelles, 53, rue d'Orléans. Il parlera de l'*Ame wallonne*. Des œuvres musicales de S. Dupuis, J. Hamal, G. Lekeu, Ch. Radoux, E. Raway et H. Vieuxtemps exécutées par Mme Cousin, Mlles M. Radoux, R. Piers, L. Barragan et M. E. Lambert compléteront le programme de la séance.

Les conférences suivantes seront faites par Mlle Biermé, MM. Th. Braun, Edm. Cattier, E. Closson, J. Destrée, L.-A. du Chastain, P. Errera, Ch. Gheude, I. Gilkin, H. La Fontaine, Edm. Picard, P. Spaak, Ch. Van den Borren, E. Verlant, E. Vossaert et L. Wallner.

Mme Everaers, MM. Enderlé et Wolff, donneront le jeudi 27 courant, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, leur deuxième séance de musique de chambre, avec le concours de M. H. Seguin.

Au prochain concert Ysaye, fixé au 16 mars, et qui aura lieu sous la direction d'Eugène Ysaye avec le concours de Mlle Delna et de M. R. Pugno, on entendra pour la première fois la *Symphonie* de Paul Dukas.

Cette audition coïncidera avec celle de la *Sonate* pour piano, du même auteur, l'une des œuvres les plus remarquables qu'ait produites l'école française d'aujourd'hui. La Sonate sera jouée le 11 mars au premier concert de la *Libre Esthétique* par Mlle Blanche Selva, une jeune pianiste qui vient de faire à Paris un début dont le succès a été retentissant.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

ATELIERS
D'ARTS MOBILIERS
ET DECORATIFS.
G. SERRURIER-BOVY
LIEGE. 39 Rue Hemricourt
BRUXELLES. 2 Boulevard du Régent
PARIS. 54 Rue de Tocqueville

EXPOSITION PERMANENTE
D'INTÉRIEURS COMPLÉTEMENT MEUBLÉS, DECORÉS ET ORNÉS
MISE EN ŒUVRE ET ADAPTATION RATIONNELLE DES MATÉRIAUX ET PRODUITS DE L'INDUSTRIE MODERNE.
LE BOIS MEUBLES, ÉBÉNISTERIE, MENUISERIES DÉCORATIVES.
LE METAL FER BATTU ET FORGÉ, CUIVRE MARTELÉ, ÉTAIN FONDU, REPOUSSÉ ET INCRUSTÉ, ÉMAUX APPLIQUÉS AU MOBILIER, AUX APPAREILS D'ECLAIRAGE, DE CHAUFFAGE ET AUX OBJETS USUELS.
LES TISSUS TENTURES ET RIDEAUX AVEC APPLICATIONS D'ÉTOFFES ET DE PEINTURE, BRODERIE. TAPIS.
LE VERRE VITRAUX PLOMBÉS EN MOSAIQUE ET PEINTS.
LA CERAMIQUE CARREAUX ET POTERIES EN TERRE, FAYENCE ET GRÈS.
LE CUIR APPLICATIONS DIVERSES DU CUIR GAUFFRÉ, REPOUSSÉ ET TEINT
LE DECOR TENTURES EN PAPIER ET ÉTOFFES POUR MURS, PLAFONDS ET DÉCORATIONS.



Maison Félix MOMMEN & Cº, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

BEC AUER

50 % D'ECONOMIE **LUMIERE QUADRUPLE**

Appareils d'éclairage et de chauffage au GAZ, à l'ÉLECTRICITÉ et à l'ALCOOL

INSTALLATIONS COMPLÈTES

Bruxelles, 20, **BOULEVARD DU HAINAUT**, Bruxelles

Agences dans toutes les villes.

TÉLÉPHONE 1780

E. DEMAN, Libraire-Expert

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

VIENNENT DE PARAITRE

TROIS CONTEMPORAINS

H. DE BRAKELEER, Constantin MEUNIER, Félicien ROPS

par EUGÈNE DEMOLDER

Un volume in-4° avec les portraits des trois artistes. Tirage à 300 exemplaires numérotés. — Prix : **5** francs.

CONSTANTIN MEUNIER

par EUGENE DEMOLDER

Un volume in-4°, renfermant un portrait et douze reproductions des œuvres capitales de CONSTANTIN MEUNIER; couverture illustree.

Tirage à 500 exemplaires numérotés.— Prix : **5** francs

Demandez chez tous les papetiers

l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION **EXPORTATION** **ÉCHANGE**

The Art Record

A weekly illustrated Review of the Arts and Crafts

edited by

Arthur F. Phillips

LONDON, 144, Fleet Street, E. C.

Suscription Post free to any part of the World :

One year	13 s. 0 d.
Six months	6 s. 6 d.
Three months.	3 s 3 d.

LIMBOSCH & CIE

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp Vᵉ MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

VINGT-DEUXIÈME ANNÉE. N° 8. 23 FÉVRIER 1902.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Emile Verhaeren (ANDRÉ FONTAINAS). — Expositions. *Emile Claus* (OCTAVE MAUS). — La Porte des Baudets (H. FIÉRENS-GEVAERT. — Musique. *Le Concert Ysaye* (O. M.). — Théâtre de la Monnaie. *L'Enlèvement au sérail. L'Irato.* — L'Art à Paris. *L'Exposition Théo Van Rysselberghe* (ANDRÉ FONTAINAS). — Nécrologie. *Jules Goethals. Joseph De Mannez. Marcelin Desboutin.* — La Semaine artistique. — Petite Chronique.

ÉMILE VERHAEREN

Chaque fois que d'Émile Verhaeren un livre nouveau est annoncé, nous pouvons nous attendre à un émerveillement égal, à une surprise d'émotion inattendue par la révélation d'une forme originale et enthousiaste de la beauté. Je ne veux point faire au poète l'injure de prétendre que tout, dans son œuvre déjà si nombreuse et variée, apparaisse semblablement admirable; il sait mieux que personne combien il est sujet à des défaillances, à des erreurs; mais il porte la magnanimité en lui de se livrer tel qu'il est, sans réticences et sans fausse pudeur; personne moins que lui ne se drape en des attitudes étudiées de sacerdoce, de quasi divinité, personne n'est, ne veut rester, plus que lui, ce qu'il est essentiellement, prodigieusement, uniquement, — et cela suffit! — UN HOMME.

Tout le traditionnel instinct des fanfaronnades et des outrecuidances est mort en lui, sans même, semble-t-il à le voir, qu'il ait eu à prendre la peine de l'y étouffer : il ne l'a jamais connu. Tous ceux qui ont le bonheur d'approcher Verhaeren ont senti, devant sa franche simplicité d'âme vaillante et douce, mieux que naître la fraîcheur des habituelles et faciles sympathies, un redressement en eux, une exaltation lumineuse de ce qui, au tréfonds de chacun, persiste en s'y cachant de noblesse originelle, d'aspiration pure et d'héroïque élan naturel.

Or, le poète égale l'homme. Il lui eût été facile de moduler sur les modes connus des airs toujours charmeurs et délicats; même dans l'intimité des sensations amoureuses, Verhaeren a dédaigné de trop simples réussites; et c'eût été, en effet, s'il s'en fût satisfait, se démentir, se contredire dans tout ce qui est la merveilleuse ardeur inquiète, nerveuse et ingénue de sa personnalité inasservie.

Verhaeren, après avoir scruté dans une ferveur d'unanime sympathie la survivance d'humeur abondante et aisée dont tressaille encore la vieille terre flamande, sa patrie; après en avoir surpris aussi le secret héroïque dans la vertu exaltée, le courage austère et l'autorité sans faste de quelques grandes figures implacables et hautaines, s'est senti pénétrer tour à tour de sa tristesse vespérale, où agonise, sous l'éclat mensonger des lueurs survivantes, une clarté de torches en vérité fumeuses et

stériles, où toute splendeur se désagrège, livrée aux assauts assidus et trop sûrs de la mort. Mais la désespérance ne l'a pas envahi devant le deuil apparent des choses. Il s'est bien vite ressaisi; il s'est détourné, non sans une fraternelle et délicate compassion, de la ruine maladive, vouée au trépas inévitable en dépit de vestiges encore rayonnants; il s'est enfui, pensif, de la poussière et du passé; il a interrogé les forces vraies du présent, il y a découvert les présages de l'avenir, dont il renoue avec ivresse le clair sursaut à d'obscures et précises grandeurs que nous lègue le passé sans qu'on s'en doute; il s'abandonne éperdûment aux souffles révélés dont il chante désormais la fertile harmonie, la splendeur généreuse et la joie.

Les *Flamandes* et les *Moines*, livres de début éblouissants, clament la belle foi virile qui fut son illusion première; les *Soirs* se teignent d'âpre désenchantement et les *Débâcles* douloureuses vont, résignées, au fleuve de mort; mais dans la nuit des irrémédiables désastres, déjà l'esprit entrevoit, s'hallucine et se projette selon d'indicibles éclairs éparpillés de la torpeur des *Flambeaux noirs*. Voici, maintenant, revivre, dans plus de sérénité, les travaux familiers et les paysages quotidiens; il se dégage, de souvenirs et d'apparences, une vivace énergie dans la beauté sereine, les *Villages illusoires* frémissent doucement de la persistance des mêmes gestes féconds, dont la signification surgit, enfin, source intellectuelle, à la réflexion du poète attentif; de l'horizon et de l'étude, du soir, de la plaine, des étendues de la légende naissent peu à peu vers lui les *Apparus dans mes chemins*. Cependant, sur les *Bords de la route*, puis aux *Vignes de ma muraille*, maint secondaire paysage confirme chaque heure de cette assomption continue vers la pensée définitive et libérée. Parvenue à cette hauteur, avant de s'élancer encore, a-t-elle pris peur? Un vertige l'envahit : apparaissent folles, enfiévrées, vouées au mauvais conseil, à la mort, attirées par la rumeur enflammée des villes au bout des plaines, les magiques et tourbillonnantes *Campagnes hallucinées*. Les villes poursuivent l'œuvre; leur âme soutenue et fortifiée du prestige de leurs grandeurs anciennes, maintenant palpite désordonnée dans la confusion des labeurs et du plaisir multiple, broyant au passage, les *Villes tentaculaires*, ceux qu'elle attire en la tourmente de son incessante activité, ne s'arrêtant par commisération à nul délai, n'emportant et n'exaltant que ceux qui rêvent de révolte, dans l'idée pure et la recherche, et préparent silencieusement la naissance réconfortante des *Aubes*.

La montée du poète, continue et acharnée, s'est désormais accomplie, mais cela même ne lui suffit pas encore. Il se retrempe en soi, il se connaît et s'émerveille par la puissance rassurante et rénovée du calme amour; voici se succéder la ferveur fraîche des *Heures claires*; par le *Cloître* et par *Philippe II*, Verhaeren se fortifie d'une glorification des martyrs étouffés par l'égoïsme brutal des servitudes du passé, et, alors, rejetés tous vains scrupules, toute hésitation, le savoir souverain s'est, en lui, ancré : il y a eu autrefois, comme il y aura toujours, des jeunesses de joie, de clémence, d'amour en attente et en action, toujours prêtes et généreuses, entravées, découragées, meurtries, n'importe! renouvelées encore, pleines d'élan, anxieuses de partir, d'absorber les beautés multiformes de la vie, de se confronter à tous les *Visages de la vie*, de s'en grandir, de s'en transformer, de s'y identifier indéfiniment.

« Toute la vie est dans l'essor. » C'est bien le résumé de la sagesse découverte par l'esprit anxieux de Verhaeren qu'il nous offre en un vers de son livre nouveau : *Les Forces tumultueuses* (1). Oui! tout ce qui bout confusément parmi les pensées et dans l'ardeur mal contenue de nos veines se projette, et s'aventure, tel un vaisseau clair chargé de fleurs en fête et de la splendeur des oriflammes cingle, parmi les vents et les oiseaux du clair espace, le long des golfes et des mers, vers les îles du lointain. Si le voyage fut infertile, si nulle découverte n'embaume comme une neuve corolle ardemment respirée la conscience humaine, est-ce un motif à se décourager? Non : de plus jeunes tenteront à nouveau la même aventure, la route leur fut montrée, et nul effort ne coûte. Ainsi dans la vie, que ce soit l'art dont les maîtres avec gratitude sont au passage magnifiés : « Hugo, Shakespeare, Dante », que ce soit l'amour antique radieux et resplendissant, l'amour silencieux et humble, l'amour âpre et tragique, la triple Vénus qui domine l'univers, la consolatrice, la fraternelle amante, la guerrière vertigineuse, que ce soit la conquête, que ce soit la science, la folie, l'utopie, partout et toujours il ne faut que s'ouvrir à entendre les cris de la vie, la passion sans repos, et se lever de l'étude ou du rêve, se livrer à tous les vents, partir, partir, quitter la grève et le port reposant, sur la mer ainsi qu'un navire!

Le présent livre est l'aboutissant de toute la pensée de Verhaeren. Tous les généreux appétits qui désirent croître vers la paix bienheureuse des jours futurs y prennent voix tour à tour; l'espoir? non plus l'espoir aveugle! une certitude de mener l'inquiétude des races vers la région enfin ouverte de la bonté supérieure étreint et grise chacun des poèmes dont il se compose. Une flamme virile, étrange si Verhaeren ne nous avait à plusieurs reprises enivrés déjà de sa prodigieuse ferveur, une flamme constante, une flamme exaltatrice et entraînante, toute une flamme, comme, à l'horizon tentateur aperçu, le resplendissement des phares de l'avenir, ce livre, plus peut-être que ceux qui le précèdent, c'est la

(1) *Les Forces tumultueuses*, 1 vol. Édit. du *Mercure de France*.

flamme, la flamme éperdue, la flamme, le cerveau même et la pensée du poète.

Devant un art si sûr, si opiniâtre, si nouveau, on renonce au jeu vain de préférer à tel poème ou à tel vers un autre; les parcelles s'appellent et se joignent, l'unité reste indestructible. Quel détail arrête assez pour nuire à l'édifice de l'ensemble? Y a-t-il des pierreries d'un éclat insoupçonné? Sans doute, et chaque lecteur en peut fleurir, en passant, le désert de ses prunelles, comme, ailleurs, il hésitera, peut-être, au bouillonnement imprévu d'un peu de fange. En présence de Verhaeren, on peut tout dire, mais qui serait insensible à la force en effet tumultueuse, magnanime et vivifiante de ses poèmes grandioses? Nul n'a créé un art plus mouvementé, plus fougueux, plus enthousiaste que le sien, et c'est à bon droit que le livre est dédié par le poète au grand sculpteur des énergies en travail, au magnifique Auguste Rodin, son frère.

ANDRÉ FONTAINAS

EXPOSITIONS

Émile Claus.

L'art de Claus, c'est la gaîté des réveils du jour, au chant des oiseaux; c'est le triomphe de la lumière, en des midis éclatants, dans l'allégresse de la nature exaltée au paroxysme; c'est encore la réverbération des rayons obliques du soleil au déclin de sa course, et comme le poignant regret de la journée qui va s'éteindre. Passionnément philophane, le peintre oriente presque exclusivement sa vision vers la féerie des irradiations, peu soucieux du drame que déchaînent les ouragans, non plus que de la mélancolie des automnes traversés de pluie. Dans le pays où il a enfermé son rêve, tout est clarté, fraîcheur, harmonie et bonheur. La maison du Zonneschijn (le joli nom!) qu'il habite et dont plusieurs toiles montrent dans les arbres les volets verts et le pignon rose apparaît comme le foyer paisible d'où s'échappent ces rayons divergents. Si, parfois, un paysage nocturne le séduit, croyez bien que la lune le baigne. Et c'est encore de la lumière!

Camille Lemonnier a dit ici, jadis, en une page inoubliable, la journée du paysagiste (1), son départ en sabots dans les brumes de l'aube, ses émois devant la nature, ses ruses pour saisir et fixer sur la toile vibrante, martelée de hachures, l'impression fugitive, son retour de chasseur heureux quand il rapporte l'étude longtemps convoitée, enfin fixée dans le porte-châssis. Toutes ces heures de travail sain dans le parfum bienfaisant des champs sonnent, une à une, parmi les quelque quarante toiles qu'Émile Claus aligne en ordre de bataille dans la petite salle du Cercle. Et c'est une joie de voir le soleil dont le bon peintre flamand crible ses tableaux illuminer ces murailles tapissées naguère de si mornes et sombres peintures.

La plupart furent réunies, l'an passé, à la *Libre Esthétique*. D'autres datent d'expositions antérieures. L'une d'elles, *La Ferme*, trancha par l'éclat de ses colorations franches sur la veulerie du dernier Salon de Bruxelles. On les revoit avec plaisir. On les sent sincères et vraies, emplies de quiétude et de paix. On y pense après les avoir contemplées, et elles se fixent dans la mémoire en images tendres qui proclament la beauté éternelle de la nature. Matins fluides, printemps parfumés, jardins épanouis aux caresses du soleil de juin, eaux limpides réfléchissant un ciel serein, nuées diaphanes développées en volutes sur des horizons profonds, blancheurs nacrées des clairs hivers, tout chante les joies de la lumière. En plusieurs de ces peintures, l'artiste immatérialise la couleur et le métier s'efface. D'autres, moins pures, évoquent le tube fébrilement pressé sur la palette. Mais chacune d'elles atteste la sensibilité d'un œil fureteur, apte à pénétrer les subtilités infinies des colorations, et la conscience d'un artiste profondément épris d'un art qu'il élève de plus en plus vers des visions personnelles, libérées d'influences.

Deux petites toiles, d'aspect imprévu, marquent par de spéciales qualités d'atmosphère : un site de couleur précieuse, on dirait d'une agathe mauve, entrevu sur la Côte d'azur, et la *Chapelle de Bordighera*, toute tremblante au haut d'une falaise qui plonge à pic dans l'argent vert de la mer.

OCTAVE MAUS

(1) « La Bonne journée. » V. l'*Art moderne*, 1899, p. 371.

LA PORTE DES BAUDETS

J'ai l'honneur de connaître personnellement l'architecte de Wulf, auteur du projet de restauration de la porte des Baudets de Bruges. Il y a un mois environ, dans une longue lettre, je l'ai supplié, au nom de notre ferveur commune pour son illustre cité, de renoncer à son détestable travail. La réponse de M. de Wulf n'a pas tardé à me prouver que j'avais agi avec naïveté. Je choisis donc une autre voie; après avoir lutté contre tous les restaurateurs indistinctement, je ne saurais, pour des raisons de camaraderie ou de reconnaissance, — l'érudition de M. de Wulf me fut naguère utile, — garder le silence à l'heure où l'un de nos vieux monuments est en péril, au moment où il s'agit de discuter un fait déterminé. Je joins donc ma protestation publique à celle des Octave Maus, des Jean d'Ardenne, des Maubel, des Abry et de nos meilleurs confrères de la presse brugeoise. Je ne m'adresse plus à M. de Wulf. Il est décidé à ne pas écouter. Je m'adresse à tous ceux qui, par leur influence personnelle ou leur situation administrative, peuvent encore empêcher ce savant architecte de commettre une irrémédiable erreur, et nous aider à sauver cette pittoresque « Ezelpoorte », grosse, ronde, trapue et hâlée comme une commère des Flandres et dont les pierres s'enveloppèrent d'une définitive mélancolie quand furent abattus naguère les beaux arbres des alentours et comblés les fossés verdâtres...

Mais ne « faisons » pas de « poésie ». Cherchons des arguments positifs. Le *sentiment* des poètes, des critiques, des peintres, des sculpteurs, des archéologues, c'est chose trop vague pour qu'on s'en soucie. On ne veut pas se laisser convaincre par de « malencontreuses considérations poétiques ». On exige de « bonnes raisons ». Soit. Dans l'intérêt d'une bonne cause, consentons à être un peu terre-à-terre et, pour ne point nous égarer dans des digressions « sentimentales », examinons point par point la lettre adressée par M. de Wulf à MM. les président et membres du conseil communal de Bruges et publiée il y a quelques jours sous forme de brochure.

M. de Wulf discute d'abord « la question de principe ». Il prétend que les adversaires de son projet sont « systématiquement hostiles à toute restauration ». Je ne le crois pas. Pour ma part, je me déclare simplement mais irréductiblement ennemi de la restauration telle qu'elle est généralement pratiquée de nos jours. La consolidation d'un édifice ancien est souvent nécessaire; je ne l'ai *jamais* contesté et je ne suis pas fâché, en passant, de fixer ce point car on s'est souvent ingénié à défigurer ma pensée. Ce qui

est absurde, c'est la réfection totale des édifices. Or, tous nos restaurateurs appartiennent à cette école. M. de Wulf ne fait pas exception, hélas! Il suffit de jeter un coup d'œil sur son projet pour savoir à quoi s'en tenir. Nous aurons une porte entièrement nouvelle. Et de quel goût, mon Dieu! M. de Wulf condamne avec nous les réfections de la porte de Hal et du Steen d'Anvers; mais je ne puis croire à la sincérité de son jugement. En réalité M. de Wulf veut mériter à son tour les lauriers flétris de ses tristes confrères...

M. de Wulf parle ensuite de l'état actuel de l'*Exelpoorte*. Enregistrons d'abord son appréciation esthétique. Il nie que la porte soit un *joyau artistique* et il se contente de la considérer comme *une belle relique du passé*. En admettant que l'on partageât là-dessus entièrement l'opinion du restaurateur, il me semble qu'on aurait encore une raison largement suffisante pour défendre la porte contre tout attentat. M. de Wulf prétend que la solidité du petit monument est un mythe. « La porte, » écrit-il, « en est arrivée au moment où il faudra renouveler complètement les couvertures, rejointoyer la maçonnerie et remplacer bien des pierres tombées. » Mais précisément, cher M. de Wulf, voilà le programme dans lequel vous devriez vous enfermer : « Tout cela, » ajoute l'architecte, « ne peut se faire sans enlever, en très grande partie, l'aspect harmonieux des murs. » M. de Wulf exagère. Remplacez s'il le faut quelques briques et quelques ardoises. La physionomie du monument sera du moins respectée, elle continuera de raconter l'histoire complexe de l'édifice et, quoi qu'en dise M. de Wulf, la patine n'en souffrira que très peu.

Après avoir déclaré que ces quelques petits travaux sont nécessaires (à mon avis ils ne sont même pas urgents), M. de Wulf prétend que la porte ne sera bientôt plus qu'une « ruine irréparable » si on n'adopte pas son projet. Vous sentez la contradiction. Il dit d'une part : la porte peut tenir avec des rejointoyages, des briques et des ardoises nouvelles. Et il ajoute plus loin : mais cela détruirait le cachet harmonieux de l'édifice; refaisons donc le tout, sinon nous nous trouverons bientôt devant un amas de murailles informes. Sans s'en douter M. de Wulf avoue avec candeur que pour éviter « l'irréparable ruine » il n'est pas nécessaire de *reconstruire* la porte, — dont les murailles épaisses d'un mètre verront vivre et disparaître encore bien des générations d'architectes alors même qu'on en négligerait totalement l'entretien.

Mais à aucun prix M. de Wulf ne veut d'un monument vétuste, rongé, moussu, au milieu du nouveau quartier de Scheepsdaele. Les nouvelles maisons en feraient ressortir « l'aspect délabré ». C'est encore un des arguments sur lesquels s'appuie le restaurateur pour conclure à la nécessité d'une *reconstitution fidèle*. Sur quelle base documentaire établit-il sa reconstitution? M. de Wulf fait à ce propos une dissertation très confuse d'où il ressort plus ou moins clairement que, guidé par le plan de Marc Geeraerts (1562), il reconstruira la porte telle qu'elle était au commencement du XIV^me^ siècle (?). Il affirme avec une admirable conviction que sa restauration n'a *rien d'hypothétique* et avec une ingénuité qui désarme il ajoute néanmoins : « Si au cours des fouilles qui ne pourront se faire d'une façon complète que lorsque la chaussée sera déplacée, je découvre des vestiges qui sont de nature à modifier en quelques points mes plans, je ne manquerai pas de les signaler et de faire les modifications éventuelles, après avoir pris l'avis des hommes compétents. » Ceci fait honneur à la loyauté de M. de Wulf; mais par ces paroles mêmes l'achitecte dénonce la fantaisie qui malgré tout s'est glis-ée dans son projet. Sa science n'est donc pas sûre puisque des découvertes peuvent modifier ses plans! Et si les fouilles ne donnent que des résultats incertains, nous garderons éternellement nos doutes sur la vérité de son architecture néo-médiévale. Que pense de tout cela la Commission des monuments qui approuva le projet, la commune, la province, l'État?

Pour terminer M. de Wulf cite des exemples de restaurations dont la réussite doit décider le conseil communal de Bruges à lui « confier » la porte des Baudets. Il parle des maisons corporatives de la Grand'Place; mais il s'agit ici d'édifices *habités* dont on s'est au fond borné à entretenir les façades. Quant à la Maison du Roi, je ne trouve pas du tout que le principe d'une telle architecture, encouragement à la paresse imaginative des pasticheurs, soit à approuver.

Et je livre sans commentaires à mes lecteurs deux phrases qui sont des perles dans le collier d'observations que M. de Wulf voudrait bien passer au cou de messieurs les conseillers communaux de la Venise du Nord. Nous ne pouvons, dit-il, « renier trente années de travaux d'art qui ont fait de Bruges une des villes les plus intéressantes de l'Europe! » M. de Wulf félicite la municipalité brugeoise de tous les les grattages, raclages, lessivages monumentaux effectués dans la fière cité : « Ce sont ces principes qui ont fait revivre Bruges depuis trente ans. Autant notre ville était, avant cette époque, oubliée et dédaignée, autant elle a conquis depuis l'admiration du pays et de l'étranger. » N'est-ce pas qu'on peut se dispenser d'ajouter un seul mot?

Heureusement, on m'assure que neuf Brugeois sur dix ne veulent pas de la restauration de M. de Wulf. Il y a des chances encore pour que l'on refuse les 90.000 francs sollicités par le restaurateur. Le conseil communal de Bruges comprendra qu'il peut faire meilleur usage de cet argent, construire un musée, par exemple, pour y loger dignement les œuvres de Van Eyck, Memling et Gérard David placées actuellement dans un local détestable. Le musée actuel de Bruges est un SCANDALE NATIONAL. Le gouvernement ne demande pas mieux que d'y mettre fin, mais les autorités brugeoises prétendent qu'elles n'ont pas d'argent pour construire un local nouveau. Sur les 90,000 francs, Messieurs, vous pouvez bien prélever de quoi abriter les maîtres qui sont la gloire éternelle de votre ville. Et si par aventure le conseil communal de Bruges, de complicité avec la Commission des monuments et d'autres pouvoirs, se décidait à exécuter le projet de M. de Wulf, oh, alors je demanderais que l'on ajoutât à l'une des tourelles une jolie potence en fer forgé portant sur un cartel cette inscription en onciales dorées :

EZELPOORTE

Et tout le monde comprendrait la légende...

H. FIÉRENS-GEVAERT

MUSIQUE

Le Concert Ysaye.

J'aime la Symphonie de M. Witkowski pour sa parfaite clarté, pour la logique et l'intérêt rythmique de ses développements, pour la belle ordonnance, l'équilibre et l'unité des trois parties qui la composent. L'écriture décèle un musicien qui connaît de son métier tout ce qu'on en peut savoir mais qui entend subordonner celui-ci à la personnalité de ses facultés créatrices. Le thème principal, exposé en *ré mineur* dans une courte introduction, se précise peu à peu et, par une ingénieuse transformation, forme une seconde idée qui se présente en *la majeur* et s'enchaîne au rappel de l'introduction, puis à un souvenir du mouvement animé. Une large phrase de quatuor, suivie d'un épisode, constitue le deuxième morceau (*Très lent*), dans lequel, après quelques développements bien conduits, l'épisode se superpose au motif principal, déclamé par les basses, pour finir *pianissimo* en valeurs augmentées. Mais l'ingéniosité du compositeur apparaît surtout dans le Final, qui offre une succession de contrepoints écrits avec une sûreté peu commune. Un 7/4 d'allure bretonne, puis un rythme ternaire souligné par un contre-sujet du hautbois (qu'on eût pu entendre davantage) précèdent une phrase mélodique issue du rythme précédent mais d'un caractère plus expressif, qui, après d'habiles développements, ramène en *ré mineur* le thème principal. Ici — et c'est le point culminant du morceau — les basses chantent en valeurs augmentées la phrase fondamentale de l'œuvre (Wagner eût dit : *Die Ur-Melodie*), tandis que les trompettes et les bois la répètent sur deux autres rythmes. Après un retour de la phrase précédente, la Symphonie s'achève par un rappel écourté du thème principal. Tout cela s'enchaîne sans un « trou », sans une cheville, avec une lucidité et une sobriété d'effets qui fait présa-

ger en M. Witkowski, ce débutant d'hier, un maître de demain. La génération nouvelle issue, au second degré, de l'enseignement de César Franck compte désormais, à côté de Paul Dukas, d'Albéric Magnard, de Guy Ropartz, de Victor Vreuls, d'Albert Dupuis, une recrue qui lui fait grand honneur.

L'intérêt artistique du concert, amorcé par cette œuvre inédite (inédite pour nous, car elle fut jouée, avec grand succès, à Paris et à Angers), se fixa sur les variations symphoniques *Istar* de Vincent d'Indy, dont on admira, une fois de plus, la puissante harmonie, la beauté sereine et la coloration chatoyante. L'auteur de *Fervaal* y révèle son originalité foncière avec une intensité plus aiguë encore, semble-t-il, que dans ses œuvres précédentes. Aussi est-ce par une véritable ovation que s'est terminée l'exécution de cette superbe page instrumentale.

Enfin, la *Fantaisie pour orchestre sur deux airs populaires angevins* a évoqué la figure attachante et douce de Guillaume Lekeu, dont le précoce génie fut si impitoyablement brisé. Elle est pleine de détails charmants, cette fantaisie, et montre ce qu'on pouvait attendre d'un musicien qui joignait à une inspiration personnelle une technique déjà si savante.

Deux solistes complétaient ce programme un peu chargé. M. Paul Daraux, l'excellent baryton du Conservatoire de Paris et des Concerts Lamoureux, chanta avec style un air plutôt languissant d'*Élie*, puis le *Testament* d'Henri Duparc et le *Lied maritime* de Vincent d'Indy. M. Anton Hekking, violoncelliste de talent, de belle sonorité et de mécanisme impeccable, nous révéla l'extraordinaire banalité d'un concerto d'Eugène D'Albert (ah ! ces pianistes !...) et ralentit le mouvement du Concerto de Saint-Saëns au point de rendre presque ennuyeuse cette pimpante et légère composition (ah ! ces Hollandais !...).

Le geste précis et l'œil impérieux de Vincent d'Indy maintinrent, durant cette longue succession d'œuvres diverses, la turbulence de l'orchestre dans les limites d'une discipline congrue, sinon strictement militaire.

O. M.

THÉATRE DE LA MONNAIE

L'Enlèvement au sérail. — L'Irato.

Le théâtre de la Monnaie a fait la semaine dernière deux résurrections intéressantes. L'*Enlèvement au sérail* n'avait, chose singulière, jamais été joué sur une scène française, alors que les autres partitions de Mozart sont universellement populaires. Peut-être le poème de Bretzner et Stéphanie avait-il été jugé trop ingénu pour intéresser, de nos jours, un public accoutumé à des ragoûts plus épicés. Il s'agit de deux jeunes filles enlevées par de méchants Turcs et que leurs fiancés respectifs s'efforcent, par des ruses que l'opéra comique seul tolère, d'enlever au cruel pacha qui les retient captives. Au moment où leur effort est sur le point d'aboutir, le complot est découvert et les supplices les plus révoltants, comme on disait autrefois, vont punir les amants maladroits. Mais le pacha prononce alors ces paroles extraordinaires : « Ton père (il s'adresse à Belmont, qui vient de lui révéler son identité) m'a inspiré trop de haine et de mépris pour que je songe à le prendre pour modèle. Ta race est, sans doute, de celles qui ne comprennent que la violence et l'injustice. Je me félicite de ne pas en être issu. Tu t'attends à être pendu ou brûlé vif; détrompe-toi. Je te rends la liberté ! Pars, retourne dans ton pays et emmène avec toi celle qui t'aime et qui t'est restée fidèle. Et quand vous serez rentrés chez vous, dites là-bas qu'ici nous sommes plus humains qu'en Occident, et que mieux vaut rendre un bienfait pour une injustice que de venger le crime par le crime. »

La psychologie de ce pacha est, même au théâtre, on l'avouera, quelque peu déconcertante. Mais à la fin du XVIII^e^ siècle on ne se piquait ni de réalisme ni de vérisme, et la pensée morale que dégageait l'*Enlèvement* suffisait à enthousiasmer la Cour et la Ville.

Il était intéressant de jouer cette bluette, ne fût-ce que pour marquer l'étape franchie. Et certes, le parfum un peu suranné de la musique dont l'a enjolivée Mozart n'est pas pour déplaire. L'ouverture ironique et fine, le duo bouffe entre Osmin et Pédrille, le quatuor qui termine le deuxième acte, entre autres, sont fort agréables à entendre. Et les interprètes, M^mes^ Landouzy et Verlet, MM. Belhomme, David et Forgeur, se sont acquittés de leur tâche avec brio, avec bonne humeur et avec talent.

M. Belhomme, déjà nommé, donne à l'*Irato*, autre spectacle archaïque qui fit les délices du peuple parisien de 1801, un intérêt d'interprétation tel qu'on est tenté d'oublier, en le regardant jouer, la candeur excessive du livret.

L'ART A PARIS

L'Exposition Théo Van Rysselberghe.

D'une exposition ouverte à la *Maison des artistes*, rue Royale, où M. Théo Van Rysselberghe nous montre un choix de quelques peintures, d'aquarelles et d'eaux-fortes, on rapporte tout d'abord l'impression d'un noble, consciencieux et déterminé essor. C'est, simplement, dans ce gentil local exigu, convenant mieux au charme souriant et voluptueux dont y a fait preuve dernièrement l'art de M. Conder, quelques exemples parmi les paysages, les croquis de nature, les petits portraits, de ce que veut et peut le peintre, dans des genres assez divers.

Partout néanmoins un même souci de la luminosité. En vérité, par là M. Van Rysselberghe triomphe, maintenant, avec aisance. Si l'on peut se souvenir de ses débuts dans le « pointillisme », quand, à la manière de Seurat, il figeait ses plans, décors et figures, sous la glace de ses petites et régulières touches de couleur, sans atteindre à l'harmonisation, on ne saurait manquer d'être ravi à assister au développement large de sa manière dégagée aujourd'hui de la gangue des théories resserrées et désormais s'épurant sans cesse. Au reste, singulièrement, les peintres qui ont, convaincus par Seurat, adopté la méthode de la division rationnelle des tons, se ressemblaient et surtout ressemblaient étrangement tous à l'initiateur; mais rien, à présent, n'est plus distant que M. Signac de M. Cross, et M. Luce de M. Van Rysselberghe. Ils ne se ressemblent pas plus entre eux que Monet ressemble à Renoir, à Cézanne ou à Degas.

M. Van Rysselberghe s'est grandement affranchi. Il se sert d'une expérience qu'ont assurée en lui la pratique et l'étude; il ne craint pas, ne visant plus qu'à produire un effet d'ensemble harmonieux et délaissant la minutie de maint détail, d'étendre et d'allonger la touche, d'en varier la forme, d'en diversifier la confrontation à des touches de nature différente. En un mot, ce qui le guide à présent, c'est l'instinct libre du peintre et non plus l'observance soumise d'un disciple à la science.

Les tableaux exposés n'ont certes pas l'ampleur des *Baigneuses* admirées à la *Libre Esthétique* et aux *Indépendants*; ils n'ont pas la rigueur savante et souple de maint portrait. Ce sont de profonds et lumineux paysages, principalement, de la mer, avec, en quelques-uns, des figures nettement situées au premier plan, et en pleine lumière.

Des aquarelles plus hâtives fixent une juste impression de voyages, notes précieuses comme elles sont précises, vibrantes et toutes claires.

Les eaux-fortes, d'un trait fin, certain, soigneux, sont des transcriptions de dessins et d'aquarelles rapides, du même sentiment qui approfondit et fait chanter les horizons, et dispose, dans la ferveur d'un calme rêve, le lent émerveillement des grandes barques à l'orée du port où elles rentrent, on la disperse selon le hasard de la pêche au lointain des mers tranquilles.

ANDRÉ FONTAINAS

NÉCROLOGIE

Jules Goethals. — Joseph De Mannez. — Marcelin Desboutin.

Un paysagiste belge qui s'est fait apprécier en maint Salon par la conscience et la sincérité de son art précis et méticuleux, le baron Jules Goethals, vient de mourir à Bruxelles, dans sa cinquante-huitième année.

On annonce également la mort du graveur Joseph De Mannez, né à Anvers en 1826. Ancien professeur à l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles, membre de l'Académie royale de Belgique, officier de l'ordre de Léopold, il laisse un grand nombre de planches, -- portraits, reproductions de tableaux, etc., — qui décèlent, avec un métier accompli, une fidélité de transcription unanimement vantée.

Un graveur français, Marcelin Desboutin, est mort presque en même temps à Nice où depuis dix ans il avait fixé sa résidence. On connait de lui nombre de travaux remarquables, dessins à la plume et au crayon, gravures au burin, eaux-fortes, et parmi ces dernières l'*Homme à la pipe*, un auto-portrait qui fut exposé, avec une série d'autres planches, à l'une des expositions des *XX*.

Desboutin fut rapidement célèbre, indépendamment de son talent, par le portrait que peignit de lui Manet. Il vécut à Florence en grand seigneur, puis à Montmartre en rapin, après avoir vu consumer par les flammes les trésors artistiques qu'il avait accumulés en connaisseur délicat dans un palais situé sur l'Arno. Homme de lettres en même temps que graveur, Desboutin fit jouer, non sans succès, à la Comédie française, un drame en cinq actes et en vers intitulé *Maurice de Saxe*. Mais l'artiste l'emporta chez lui sur l'homme de lettres et c'est en graveur qu'il est mort, tandis qu'il avait commencé la reproduction des Fragonard de Grasse.

La Semaine Artistique.

Du 23 février au 1er mars.

Musée de Peinture moderne. 10-5 h. Salon de la Libre Esthétique (ouverture le 27).

Musée du Cinquantenaire. 10-4 h. Exposition d'étoffes anciennes (collection I. Errera). — Exposition des dessins de feu E. Puttaert.

Cercle Artistique. Exposition Emile Claus (clôture le 23).

Rubens-Club. — Exposition L. Mascré-J. Laudy (clôture le 25).

Alliance Artistique (265, rue Royale). Troisième exposition.

Dimanche 23. — 10 h. Association des Chanteurs de Saint Boniface. Messe royale d'Henri Dumont (1610-1674). — 2 h. Troisième concert du Conservatoire. — 3 h. 1/2. Conférence de M Ch. Gheude : *La Poésie populaire* (École de musique d'Ixelles).

Lundi 24. — 2 h. Ouverture de l'Exposition E. Charlet-M. Hagemans (Cercle artistique). — 7 h. 1/2. Deuxième représentation de Mme Rose Caron : *Lohengrin* (théâtre de la Monnaie). — 8 h. Troisième séance de l'« Histoire de la Sonate » par MM. Ch. Delgouffre et H. Sadler (Érard).

Mardi 25. — 8 h. 1/2. Conférence de M. Emile Royer : *Victor Hugo social-démocrate* (Maison du Peuple)

Jeudi 27. — 2 h. Ouverture du Salon de la Libre Esthétique. — 8 h. 1/2. Deuxième concert Everaers-Enderlé-Wolff (Grande-Harmonie).

Vendredi 28. — 8 h. 1/2. Lieder-Concert de Mme Marie Bréma (Grande-Harmonie).

PETITE CHRONIQUE

C'est jeudi prochain, 27 février, à 2 heures, que s'ouvrira, au Musée de peinture moderne, le Salon de la *Libre Esthétique*. Comme les années précédentes, l'inauguration sera exclusivement réservée aux membres protecteurs, aux exposants et aux artistes personnellement invités. Le public aura accès au Salon dès le lendemain, vendredi, à partir de 10 heures du matin.

Un groupe de dames de l'aristocratie présidées par Mme la duchesse de Croy organise une fête artistique originale dont le programme intitulé : *L'Art à travers les âges*, est fort séduisant.

Il y a de la musique (chœur et orchestre), de la danse, de la déclamation et des tableaux vivants. Le programme est divisé en cinq parties se rapportant chacune à un siècle, depuis le XVe jusqu'au XIXe. Des personnages costumés diront des poésies de Vilon, Marot, Ronsart, Molière, Maturin, Regnier, Victor Hugo, Alfred de Musset, etc. L'orchestre et les chœurs, sous la direction de M. Soubre, exécuteront des œuvrettes d'Adrien Willaert, de Roland de Lattre, la *Bataille de Marignan* de Clément Jannequin, des chœurs, des danses de l'opéra *Castor et Pollux*, de Rameau, d'*Ercole in Teba*, de Melani, le *Mariage d'une rose*, de Schumann. Un délicieux corps de ballet, choisi parmi les plus jolies mondaines, dansera des pavanes, des menuets et des gavottes, toujours en costume du temps. Les tableaux choisis pour représenter chaque siècle sont les suivants :

XVe siècle : *Le Mariage mystique de sainte Catherine*, d'après Memling (hôpital de Bruges);

XVIe siècle : *Moïse sauvé des eaux*, d'après Véronèse (Musée de Madrid);

XVIIe siècle : Un triptyque composé de : *Rembrandt et sa femme* (Musée de Dresde); *Rubens et sa femme* (Pinacothèque de Munich); *Franz Hals et sa femme* (Musée d'Amsterdam);

XVIIIe siècle : *Le Tourniquet*, d'après Watteau (palais de Potsdam).

XIXe siècle : *L'Impératrice Eugénie entourée de ses dames d'honneur*, d'après Wintherhalter (résidence de Farnborough).

La fête aura lieu au Concert noble, le vendredi 7 mars prochain. Elle est donnée au profit d'une œuvre philanthropique.

Au troisième concert du Conservatoire, qui aura lieu aujourd'hui, M. Gevaert fera exécuter le Psaume XV de Marcello, le Concerto de J.-S. Bach pour trompette, flûte, hautbois et violon, le Concerto grosso en *sol mineur* de Hændel et la Cantate no 21 de J.-S. Bach.

La *Messe en ré* de Beethoven sera exécutée dimanche prochain, à 2 heures, au théâtre de la Monnaie, sous la direction de M. Sylvain Dupuis, au profit d'une œuvre de bienfaisance. L'œuvre sera interprétée par Mmes Meta Geyer et Craemer-Schleger, MM. L. Hess et Van Eweyck, la Société *La Légia* et l'orchestre des Concerts populaires.

Le prochain Concert Ysaye aura lieu le 16 mars, à l'Alhambra, sous la direction d'Eugène Ysaye. Participeront à ce concert MM. Raoul Pugno, pianiste, et Léon Van Hout, altiste, professeur au Conservatoire. Pour renseignements et places, s'adresser à Breitkopf et Härtel, Montagne de la Cour.

Par suite de diverses circonstances, les deux derniers Concerts populaires ont dû être différés; ils ont été fixés respectivement aux dimanches 13 et 27 avril.

Au concert qu'elle donnera vendredi prochain à Bruxelles, Mme Bréma chantera des lieder d'Erk, de Welch. Franck, de Beethoven, Schubert, Brahms, Wagner, Jensen, Ekkert, Brückler, etc.

Le deuxième concert de l'Académie de musique de Tournai aura lieu aujourd'hui dimanche, à 4 heures, sous la direction de M. Daneau. Au programme : Fragments d'*Alceste*, œuvres de Beethoven, Weber, Lalo et Max Bruch.

MM. Jaspar et Zimmer donneront jeudi prochain à Liége leur quatrième séance moderne de l'Histoire de la sonate pour piano et violon. Au programme : Sonates en *ut* (de Castillon), en *ut mineur* (Grieg), en *sol* (Lekeu).

Le *Cercle artistique* consacrera le 14 mars à une soirée Mozart avec le concours de MM. J. Thibaut et R. Pugno.

M. Vincent d'Indy fera à Liége, le 9 avril, une conférence sur la musique du VIe au XVIe siècle. Cette conférence sera accompagnée d'exemples vocaux chantés par un chœur réuni à cet effet par le Cercle « Piano et Archets ».

D'autre part, il est en pourparlers avec le Cercle artistique de Bruxelles pour une conférence qu'il donnerait vers la même époque sur *César Franck*.

Annonçons, à propos de M. d'Indy, que la partition de son nouveau drame lyrique *L'Etranger* sortira la semaine prochaine des presses de l'éditeur Durand. L'ouvrage sera orné d'un dessin de M. J.-M. Sert.

On nous prie de faire savoir aux artistes qui prendront part à l'Exposition des Arts décoratifs de Turin que les objets de petites dimensions (bijoux, estampes, étains, volumes, etc.) peuvent être déposés avant le 1er mars chez M. Fierens-Gevaert, 17, place du Petit Sablon (Conservatoire royal de musique).

Mlle Consuelo Verdereau, disciple de Frœbel, ayant étudié sa méthode au point de vue philosophique, la pratiquant journellement, serait heureuse d'initier, par des causeries, quelques jeunes mères aux enseignements de Frœbel. Pour tous renseignements, lui écrire, 12, rue Jules Bouillon, Ixelles.

Mme de Rute, qui vient de mourir à Paris, a légué au Musée d'Anvers, en souvenir de l'accueil qu'elle reçut en cette ville lors de l'Exposition de 1894, son portrait par Carolus-Duran et son buste en marbre par Clésinger.

Vient de paraître chez l'éditeur Ve Larcier : *La Robe blanche*, drame judiciaire en un acte. In-4° de luxe sur hollande Van Gelder. Tirage limité à 50 exemplaires numérotés. Prix : 6 francs

---

M. M.-H. Spielmann consacre dans le *Magazine of art* à Onslow Ford, le regretté statuaire anglais, une étude illustrée de cinq reproductions de ses œuvres.

La maison F.-E. Buschmann publie une revue, *Onze Kunst*, consacrée spécialement aux arts plastiques : peinture, sculpture, architecture, décoration, arts industriels. C'est l'ancienne revue *De Vlaamse School*, entièrement refondue et considérablement amplifiée. Les collaborateurs les plus autorisés se sont ralliés à cette nouvelle entreprise, tandis que l'exécution matérielle répond à toutes les exigences de la technique moderne.

L'*Innen-Dekoration*, qui publie actuellement une édition française avec la collaboration de M. H. Van de Velde, ouvre un concours international pour la composition de projets de meubles d'un salon, d'une salle à manger, d'une chambre à coucher et d'une cuisine. Les prix s'élèvent au total à 3,250 francs. Le jury est composé de MM. Berlepsch, von Bodenhausen, K. Gross, J. Hoffmann, A. Koch, Lorenz, H. Rosenhagen, H. Schliepmann, K. Schmidt, H. Van de Velde et W. Wirth. Le délai d'envoi est fixé au 1er septembre 1902. S'adresser pour le programme détaillé à la direction de l'*Innen-Dekoration*, Darmstadt. A Paris, Ch. Eitel, éditeur, 18, rue de Richelieu.

Dans une étude sur Verlaine publiée par le *Sagittaire*, MM. Delahaye et Cazals citent cette appréciation du peintre Félix Régamey sur les talents graphiques du pauvre Lélian :

« Il y eut en Verlaine, au début de sa carrière, un grand dessinateur, généralement ignoré, s'ignorant lui-même. Quiconque sait lire dans les images est frappé de la puissance exceptionnelle qui s'affirmait alors dans ses moindres croquis...

De science, aucune; nulles fioritures; rien d'inutile. Chaque coup porte, comme chez ces maîtres japonais où tout est accent, jusque dans le plus petit trait, et concourt à l'effet d'ensemble.

Chez Verlaine, l'artiste ne doit rien à l'étude. Son dessin candide n'est autre chose que l'émanation directe de la pensée, servie par une vision intense et le plus souvent sarcastique du monde des formes. Et la main, qui n'a subi aucun exercice de dressage, domptée par le cerveau, se fait docile, et s'élève bien au-dessus des sempiternelles et fades redites calligraphiques des professionnels du chic. »

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

ATELIERS
D'ARTS MOBILIERS
ET DECORATIFS.
G. SERRURIER-BOVY
LIEGE. 39 Rue Hemricourt
BRUXELLES. 2 Boulevard du Régent
PARIS. 54 Rue de Tocqueville

EXPOSITION PERMANENTE
D'INTÉRIEURS COMPLÉTEMENT MEUBLÉS, DECORÉS ET ORNÉS
MISE EN ŒUVRE ET ADAPTATION RATIONNELLE DES MATÉRIAUX ET PRODUITS DE L'INDUSTRIE MODERNE

LE BOIS MEUBLES, ÉBÉNISTERIE, MENUISERIES DÉCORATIVES.

LE METAL FER BATTU ET FORGÉ, CUIVRE MARTELÉ, ÉTAIN FONDU, REPOUSSÉ ET INCRUSTÉ, ÉMAUX APPLIQUÉS AU MOBILIER, AUX APPAREILS D'ECLAIRAGE, DE CHAUFFAGE ET AUX OBJETS USUELS.

LES TISSUS TENTURES ET RIDEAUX AVEC APPLICATIONS D'ÉTOFFES ET DE PEINTURE, BRODERIE. TAPIS.

LE VERRE VITRAUX PLOMBÉS EN MOSAIQUE ET PEINTS.

LA CERAMIQUE CARREAUX ET POTERIES EN TERRE, FAYENCE ET GRÈS.

LE CUIR APPLICATIONS DIVERSES DU CUIR GAUFFRÉ, REPOUSSÉ ET TEINT

LE DECOR TENTURES EN PAPIER ET ÉTOFFES POUR MURS, PLAFONDS ET DÉCORATIONS.



Maison Félix MOMMEN & Cº, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

BEC AUER

50 % D'ECONOMIE **LUMIERE QUADRUPLE**

Appareils d'éclairage et de chauffage au GAZ, à l'ÉLECTRICITÉ et à l'ALCOOL

INSTALLATIONS COMPLÈTES

Bruxelles, 20, BOULEVARD DU HAINAUT, Bruxelles

Agences dans toutes les villes.

TÉLÉPHONE 1780

E. DEMAN, Libraire-Expert

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

VIENNENT DE PARAITRE

TROIS CONTEMPORAINS

H. DE BRAKELEER, Constantin MEUNIER, Félicien ROPS

par EUGÈNE DEMOLDER

Un volume in-4°, avec les portraits des trois artistes. Tirage à 300 exemplaires numérotés. — Prix : 5 francs.

CONSTANTIN MEUNIER

par EUGÈNE DEMOLDER

Un volume in-4°, renfermant un portrait et douze reproductions des œuvres capitales de CONSTANTIN MEUNIER; couverture illustrée.

Tirage à 500 exemplaires numérotés.— Prix : 5 francs

Demandez chez tous les papetiers

l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION **EXPORTATION** **ÉCHANGE**

JUGEND

Revue illustrée hebdomadaire

FONDÉE EN 1895

Éditeur : DR. GEORG HIRTH, Munich.

LIMBOSCH & CIE

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. Vᵉ MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

VINGT-DEUXIÈME ANNÉE. N° 9. 2 MARS 1902.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

A VICTOR HUGO

I

Ton siècle épars en pleurs, en doute, en foi,
— Espoirs brandis, orgueils faussés, —
Hugo, fut soulevé et fut dardé par toi
Avec les mains de tes pensers.

II

Vrai chevalier de tant de bonnes causes
Et qui vous-même avez souffert;
Vrai chevalier dont le vouloir de fer
S'est maintenu rigide en vos métamorphoses;

Bon chevalier, sincère aux peuples et aux rois
Pieux aux gloires périmées,
Mais batailleur tenace et fier pour tous les droits
Des foules victimées;

Grand chevalier, venu des Nords déments,
Par à travers la mer venu de l'Ile,
Avec le geste, en votre bras, des châtiments
Vers le crime tranquille;

Beau chevalier, cuirassé de grands vers
Serrés autour du cœur, comme une armure,
Dont l'acier clair et les éclairs
Trouaient la nuit impure;

Doux chevalier, pour les très doux enfants
Dont vous baisiez les têtes
De cette bouche au loin tonnante aux ouragans
Et aux tempêtes;

Clair chevalier et moissonneur d'azur
Tantôt sur terre ou bien là-bas, parmi les rues
Où vous glaniez des phrases inconnues
Pour définir le Dieu futur.

III

Ainsi par ton œuvre éclatante et profonde
Aux jours d'humanité tragique et triomphante,
Poète, en qui songeait l'hiérophante,
Tu fus le rêve en marche autour du monde.

Si bien qu'à ton trépas ton haut cercueil de gloire
Parut si colossal, au loin, sur fond de soir,
Que les jeunes d'alors, peureux de ta victoire,
Le laissèrent de leurs épaules choir.

Mais le voici, veillé comme autrefois
Par tous dans une humilité profonde,
Tandis qu'autour de lui font silence les voix
Les plus grandes du monde.

ÉMILE VERHAEREN

Saint-Cloud, le 10 février 1902.

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

A Victor Hugo (Emile Verhaeren). — Au sujet de Maxime Gorki (M. G.). — Eugène Rouart (André Ruyters). — Le Salon de la Libre Esthétique. — Journal de ma vie extérieure (A. Gilbert de Voisins). — Othello (Henry Lesbroussart). — Théâtre du Parc. *L'Honneur* (O. M.). — Le Concert du Conservatoire (H. L.). — La Musique à Paris. *Concert de la Société Nationale. Félix Mottl aux Concerts Colonne* (M.-D. Calvocoressi). — La Semaine artistique. — Petite Chronique.

Au sujet de Maxime Gorki (1).

Konovalov! J'aurais voulu n'entendre que cette fois la voix de Gorki, sonore et désolée comme ce lent thème russe qui domine de sa tristesse la IIe Symphonie de Borodine.

Oh! la beauté de cette clameur unique!

Jamais de tels accents ne nous étaient parvenus : Ce fut la révélation d'une humanité inconnue, insaisissable, contradictoire jusqu'à tantôt nous paraître déchue au dernier degré de la déchéance, tantôt, au contraire, demeurée bien en deçà de ce que l'on appelle généralement « civilisation ». Et ces mots sont trop précis, car l'idée de déchéance ou celle de non-civilisation ne peuvent naître que relativement à des conceptions morale et sociale : or, nous voici parmi des errants qui ne connaissent ni lois, ni temples, ni armée, ni patrie.

Tels de par leur discernement, ils seraient d'admirables êtres libres; tels, avilis par la misère, — ils constituent cette race nonchalante, ivrogne, criminelle par occasion, — mais souvent naïve et courageuse, fraternelle presque toujours. Ils sont superstitieux, — et leur fatalisme leur fait endurer sans murmures les injustices du destin; — ils sont indépendants et la sollicitude de la « justice » humaine les trouve irréductibles dans la révolte et le dédain.

En pensant à ce que ces hommes pourraient être, nous aimons un peu ce qu'ils sont, et il n'est pas rare que parmi leurs actes les plus bas, leurs propos les plus cyniques, une lueur brille, nous montrant pendant un instant qu'il eût suffi sans doute d'un peu de responsabilité pour faire franchir à l'assassin la distance qui le sépare du juste.

D'ailleurs, l'habitude d'errer et d'être seuls a fait contracter aux « vagabonds » une disposition pensive et vaguement philosophique; ces êtres ont une mentalité qui les élève bien au-dessus de l'ordinaire escarpe ou malfaiteur de grandes villes; et pour fruste et enfantine qu'elle soit, elle suffit à expliquer l'attrait de Gorki pour une fréquentation dans laquelle il n'apporte aucun dessein d'apostolat.

Tolstoï eût dit : « Aimez en eux votre prochain. » Gorki semble dire : « D'entre tous les misérables, j'ai élu ceux-ci, — non d'autres, peut-être parce que je les trouve pittoresques, rêveurs et parfois sages, — ou simplement parce que mon instinct les préfère. » Et l'instinct chez lui parlant haut, il ne craindra pas de nous montrer ses compagnons dans toute leur vérité,— même si elle est ignoble, parce qu'au-dessus de ce qu'il sait, il met ce qu'il sent : ce qu'il sent, c'est que « par delà le bien et le mal » *il les aime*, — jusqu'à cette compréhension qui laisse loin derrière elle la notion même de l'indulgence.

Or, rien n'est communicatif comme un enthousiasme individuel exprimé avec éloquence; Gorki n'a pas prêché : nous ne l'eussions point écouté; il n'a pas tenté de renouveler l'enseignement de préceptes fixes, religieux, et qui méprisent cette vie terrestre dont tout nous crie actuellement la beauté. Notre conscience moderne se serait révoltée.

Pour que nous le suivions dans la voie de la Fraternité plus que nous ne nous y étions encore avancés, il a suffi que nous partagions son émotion lorsqu'il évoqua la figure mélancolique dont le souvenir plane sur sa vie, la figure d'un misérable et d'un pécheur : Konovalov. Ce fut comme la confession d'une âme qui, par un beau soir, trouve le pouvoir de se livrer tout entière : par la suite elle parlera, elle se manifestera encore, mais elle n'aura plus rien à nous apprendre sur elle-même ni sur nous.

Konovalov, création symbolique et définitive, résume et personnifie à lui seul toute l'œuvre de Gorki.

Cependant, c'est peut-être céder à un idéal trop théorique que de souhaiter, comme nous le faisions plus haut, l'isolement complet de sa triste et grande image.

Au point de vue humain, au point de vue sentimental, après Konovalov, arrêtez-vous, vous n'entendrez plus rien de comparable. Au point de vue littéraire, le récent volume des *Déchus*, par exemple, offre encore de bien remarquables beautés. Et il faut insister sur le mérite littéraire de Gorki, contre ceux qui semblent lui reprocher d'avoir fait œuvre de lettres. Qu'attendaient-ils donc? et les nouvelles de Gorki perdent-elles de leur force ou de leur âpreté pour n'être point, par la forme, sensiblement différentes de *Carmen?*

Les deux études, *Le Ménage Orlov* et *Les Ex-Hommes* réunies sous le titre *Les Déchus* semblent,

(1) *Les Déchus : Le Ménage Orlov; Les Ex-Hommes*, traduits par S. Kikina et P.-G. La Chesnais. Paris, *Mercure de France*.

peut-être à cause du cadre très spécial qui les enferme, d'un intérêt plus languissant que les *Vagabonds*. Malgré leur tenue un peu monotone, cependant, elles attirent par la puissance réaliste des descriptions et par leur bel accent de courage et de fraternité.

La première page s'orne du portrait de l'auteur; le regard pensif et doux rappelle celui de Maeterlinck, et, comme le sien, il s'éclaire des lueurs un peu tristes de la « bonté invisible ».

M. G.

EUGÈNE ROUART

A dix kilomètres d'Autun, dans la plaine spacieuse que des collines rondes, presque effacées, enferment de toutes parts, la ferme élève ses bâtiments lourds et groupés. Des fenêtres, on aperçoit les toits et les murs de la petite ville tranquille, le profil noble de la cathédrale où, le dimanche, Mgr Perraud, de l'Académie française, drape les plis de sa robe de cardinal. Ensuite, ce ne sont plus que prairies, pâturages, cultures, champs de maïs pleins à l'automne de perdrix qui se hèlent. Piquant la croupe paresseuse d'une vache, d'un pas égal suivant la charrue ou la herse, ou tâtant d'un doigt expert l'épi qui mûrit, un homme en sabots, un méchant chapeau de paille sur sa tête rousse, s'active et se multiplie. Un fermier, diriez-vous à le rencontrer alors. Assurément, mais accompagnez-le chez lui. Dans la grande chambre claire où il pénètre, Gauguin et Maurice Denis d'un côté ornent les murailles; Hokousaï et Outamaro, de l'autre, répondent. Une bibliothèque bondée occupe tout un coin et sur le piano, en face, la partition du *Roi Arthus* demeure entr'ouverte. Le rustre cependant s'est assis. D'une main singulièrement fine il a saisi un paquet de feuillets couverts d'une écriture tourmentée. Penchez-vous au-dessus de son épaule. Soudain, étonné de relire un chapitre de cette *Maison du bien-être* que l'*Ermitage* en partie publia, vous comprendrez que l'homme en sabots n'est pas un fermier seulement, mais l'une des âmes les plus neuves, les plus passionnées et les plus fines d'entre nous, le poète qui dans quelques jours ouvrira la série des conférences à la *Libre Esthétique*, Eugène Rouart en personne.

ANDRÉ RUYTERS.

Le Salon de la Libre Esthétique.

Le « Vernissage » de la *Libre Esthétique* — neuvième en date — a réuni, comme les années précédentes, un grand nombre d'artistes belges et étrangers empressés à témoigner à cette œuvre de divulgation artistique une sympathie et un intérêt croissants. On remarquait entre autres :

MM. Constantin Meunier, A. Charpentier, E. Claus, F. de Iturrino, A. Hazledine, J. Stobbaerts, E. Smits, L. Speekaert, A. Verhaeren, A. Lemayeur, F. Khnopff, E. Laermans, L. Leempoels, W. Schlobach, P. Du Bois, G.-M. Stevens, A. Marcette, F. Charlet, R. Janssens, J. Van den Eekhoudt, E. Hoetericks, G. Bernier, H. Stacquet, V. Uytterschaut, H. Ottevaere, Gouweloos, Fabry, Ciamberlani, Verdussen, Titz, Tytgat, G. Morren, Hoorickx, Smeers, Crespin, G. Combaz, L. Le Nain, M. Hagemans, Lagae, De Rudder, Braecke, Herbays, Boncquet, Saintenoy, Raway, Rasse, Demest, G. Sadler, N. Lejeune, H. Fierens-Gevaert, L. Solvay, G. Marlow, V. Gille, L. Courouble, P. Mussche, M. des Ombiaux, F. Labarre; Mmes L. Héger, A. Boch, C. Voortman, A. de Weert, V. Gilsoul, Blanche Rousseau, H. Schmidt, M.-A. Marcotte, H. Cornette, L. Danse, de Villers; MM. E. Verlant, directeur des Beaux-Arts; A.-J. Wauters, membre de la Commission des Musées, etc.

L'idée de faire de cette inauguration un « private-view » exclusivement réservé aux membres protecteurs de l'association et aux artistes professionnels donne à ces fêtes annuelles une physionomie toute spéciale. Le spectacle de la « salle » a son intérêt comme celui des œuvres exposées. Et la vivacité des discussions que provoque telle ou telle œuvre de témérité imprévue remplace avec avantage le cérémonial officiel traditionnellement conservé ailleurs et dont la *Libre Esthétique* s'est heureusement affranchie.

Les œuvres intéressantes sont nombreuses, tant à la cimaise que dans la section de sculpture, qui a cette année une importance considérable. Nous les passerons prochainement en revue. Signalons dès à présent le superbe *Bourgeois de Calais* de Rodin offert par F. Thaulow à la ville de Christiania et qui domine le Salon de sa rude beauté; le *Monument Verwée* et l'esquisse de la *Fontaine du Doudou*, projetée à Mons, par Ch. Van der Stappen; le *Bourgmestre Francquaert* de Minne, destiné à l'hôtel de ville de Bruxelles; le superbe haut-relief de Meunier, *Le Port*, quatrième face du *Monument au Travail* dont on attend avec impatience l'exécution, et, du même, les portraits d'Ysaye, de Peter Benoît, de Paul Janson et d'Hector Denis; un buste dans lequel le statuaire Lagae a exprimé avec une vérité saisissante la physionomie caractéristique de notre ami Léon Lequime et qui a été l'un des succès du vernissage; d'exquis bas-reliefs en bronze d'Alexandre Charpentier symbolisant la musique, la glyptique, la danse, etc.

Du côté « peintres », l'attention s'est fixée principalement sur l'exposition posthume d'Henri de Toulouse-Lautrec, dont plus de vingt-cinq œuvres originales, peintures et dessins, affirment la maîtrise, et sur les vingt à trente toiles de Willy Schlobach, qui fait une « rentrée » bruyante et sensationnelle après avoir vécu dix ou douze ans à l'écart. Ses marines et son élégante figure, *L'Aurore*, ont été surtout appréciés. L'envoi de M. Henri Lerolle, dont la grande toile *Le Bain* est l'une des œuvres maîtresses du Salon, a été unanimement admiré pour l'harmonie sobre du coloris et l'élégance du dessin. Le groupe, nouveau venu à Bruxelles, des artistes espagnols : F. de Iturrino, Hermen Anglada, Ramon Pichot, Ricardo Planells, a excité une vive et sympathique curiosité. Des noms de peintres anglais inconnus en Belgique : Charles Conder, Bertram Priestman, Henri Wilson, Alexandre Robinson, Carton Moore-Park, et celui du Canadien J.-W. Morrice se sont imposés de prime abord à l'attention. Parmi les artistes français, Henri Le Sidaner a obtenu, par ses évocations paisibles de vieilles bâtisses nimbées de lueurs crépusculaires, un succès unanime. Le *Jardin aux roses* et la *Vénus* de Charles Guérin, les *Paysages méditerranéens* de Francis Auburtin, les pastels de K.-X. Roussel, les petites bronzes de Félix Voulot, les grès d'André Methey et d'Henri de Vallombreuse, les émaux et joailleries de Ch. Boutet de Monvel et Emile Feuillâtre ont également recueilli beaucoup d'éloges, de même que les émouvantes eaux-fortes de Mme Kollwitz, de Berlin, les curieuses caricatures de M. Strathman, de Munich, les paysages de M. Thaulow, les gravures, d'un métier impeccable, de M. Pierre Dupont, les eaux-fortes en couleurs de M. Th. Ralli-Scaramanga, etc.

La Belgique a mis en ligne, outre les sculpteurs cités, quelques peintres de talent, parmi lesquels MM. A.-J. Heymans (*Nuit d'orage*, *Les Dunes de la bruyère*, *Vieille demeure*), E. Laermans (*La Tribu prophétique*), J. Delvin (*Victime*), G. Buysse (*L'Église de Wondelgem*), Mlle Anna Boch (*Côtes de Bretagne*), MM. F. Khnopff (dessins), G.-M. Stevens (*Tristan et Isolde*), et deux débutants dont l'envoi a provoqué d'intéressantes discussions : MM. A. Coppieters et L. Harlet.

Enfin, une toile extraordinaire, *Les Veilleurs*, de M. Toorop, qui se plaît à dérouter le public par la témérité de ses conceptions, a ameuté l'opinion tandis que ses portraits et ses dessins de

style (*Souffrance prolétarienne*, *Le Passage des âmes au bord de l'Océan*) ralliaient l'unanimité des suffrages.

Tel est, en raccourci, l'aspect de ce Salon aux allures batailleuses dont l'ouverture périodique ramène chaque année au Musée la vie et l'ardeur des polémiques.

Journal de ma vie extérieure.

I

M. Maurice Barrès me pardonnera-t-il de prendre un titre sous lequel il fit paraître, vers 1888, de délicieuses notations où l'on trouvait de tout, depuis des paysages de Venise jusqu'à des nouvelles à la *main*? Il se préparait ainsi aux *Taches d'encre* où sa manière triompha par un délicat bohémianisme et une critique avertie. Dans l'*Art moderne*, que je crains d'encombrer pour quelque temps, je voudrais parler des apparences qui me séduisent, du roman dont je viens de lire la dernière page, de ce cactus qui tend ses épineuses raquettes, du ciel où passe M. Santos-Dumont, des barques rapides qui gagnent le large, de couleurs enfin, de sons et de parfums. L'*Art moderne* est une revue de discussion. Pourquoi ne point discuter des paysages de nature quand leur aspect, généralement vanté, choque par un trait disparate? Pourquoi ne point compléter une appréciation un peu dure en décrivant le décor où l'œuvre fut parcourue pour la première fois? Il est malséant de lire *Volupté* de Sainte-Beuve sous un cocotier, la *Femme et le pantin* sous un mélèze (piment rouge et camomille), et si l'on jette le volume, il faut s'en prendre à l'arbre. Aussi bien n'aime-t-on guère le *Canard sauvage* sous le ciel des Antilles, et *Carmen* atténue-t-elle singulièrement ses cris quand on les écoute dans la tiède Hollande.

Ici, je voudrais faire de la critique au gré de l'heure et du vent qui passe, et, parfois, au lieu de parler de MM. Edmond Pilon, Robert de Souza et Montesquiou (poètes, à en croire une confuse rumeur), dire un peu la teinte d'un coin de ciel, la ligne d'une sonate, le goût d'un fruit, ou réhabiliter aux yeux de mon lecteur un fleuve décrié.

Or, me voici dans la plus belle contrée qui soit, et, pour mieux la voir, je me suis posté, non loin de sa plage, sur l'avant d'un bateau de pêche. Contre le fond de la barque palpitent et se tordent d'inappréciables dorades, des congres tigrés; devant moi, Monte-Carlo étage ses terrasses et, du port où le flot me balance, je ne puis voir le monde exécrable que l'on rencontre dans ces parages odorants, mouches malsaines qui font de ce coin de l'Eden (comme disent les prospectus d'hôtels) un cloaque nauséabond que ne saurait parfumer mandariniers ni roses. J'aimerais avoir en main le *Crépuscule des dieux* de Bourges : Charles d'Este serait ici à son aise... ou quelque chaude oarystis : tant de fleurs la couronneraient!

Je rentre, et du Casino où les ouvriers de la Tour de Babel se sont réfugiés, une certaine Europe s'écoule. Mme Otero descend les degrés précédée d'un nègre et d'un prince russe. Little Tich les suit. Je cherche l'affiche du soir : c'est le nouvel opéra de Massenet, *Le Jongleur de Notre-Dame*. Toute la salle est louée, mais, au guichet, une vieille Anglaise me bouscule : son fils vient de mourir au Transvaal, étouffé par l'odeur du camp de reconcentration qu'il gardait. L'économie et la douleur font à cette mère un devoir de ne point assister à une représentation théâtrale, mais aussi de tâcher à placer son billet. D'ailleurs, elle ne spécule pas sur son deuil et me cède le fauteuil à juste prix. En sortant je m'arrête pour voir les dépêches que l'on vient d'afficher. Voici la plus belle : *Londres. Le roi et la reine s'opposeront par tous les moyens au meurtre des oiseaux dont les plumes servent à orner les chapeaux des dames...* Cette éloquente nouvelle doit être retenue.

M. Massenet annonça que le *Jongleur* serait sa dernière œuvre. Après l'anémique *Sapho*, la pâle *Cendrillon*, la livide *Grisélidis*, je pensais que l'on manquerait d'adjectifs incolores. Or, le *Jongleur* est une œuvre pleine de gaieté, de chaleur et d'émotion, d'un ton soutenu et d'une franche et claire inspiration. « Ça manque de femmes », disaient les esprits chagrins. Ils n'étaient pas dégoûtés! La Vierge leur est présentée en personne, et, pour se faire mieux voir et finir la pièce, sort du cadre où le peintre l'avait enfermée. Que veut on de plus?

Oh! le joyeux chœur de début où la foule chante juste et danse autour de Maréchal, vraiment superbe dans un rôle peu commode à bien tenir. Misérable coureur de routes, moine ahuri et peureux, danseur naïf, baladin, visionnaire mystique, il est parfait d'un bout à l'autre de la pièce. On oublie que le Prieur (Isnardon) est plein de défauts pour n'écouter que Maréchal et Renaud, Renaud, gras et rouge, très en voix et qui épluche les poireaux à ravir.

Mieux que la version choisie par M. Lena, le librettiste, pour son troisième acte, je goûte une variante qui me fut contée par un amateur de légendes, où la Vierge, non contente de bénir le jongleur, descendait de l'autel pour poser entre les lèvres du jeune homme une rose fraîche éclose. Miracle d'une réalisation malaisée, il est vrai, mais d'une si jolie qualité d'émotion!

A la chute du rideau, M. Massenet salue le public du haut de la loge princière, et, dans la salle, un homme, un seul, dont je n'ai pu savoir la qualité, hurle à plein gosier et vingt fois de suite : « Vive le prince! » Implacable, un refrain de la *Grande-Duchesse* me chante aux lèvres. — Je rentre à l'hôtel. — Le ciel est pur, la mer a des éclats de glaive et luit comme une cuirasse faussée. — Je vais charmer ma veillée en achevant de lire l'*Enfant d'Austerlitz*, œuvre de prix qui vaut par sa belle pensée et son tumulte de fin d'épopée.

A. Gilbert de Voisins

OTHELLO

Il serait à peu près opportun de pasticher, à propos de cette œuvre, l'exorde célèbre dont Jules Lemaître cinglait les productions de M. Ohnet : « Aujourd'hui, nous ne parlerons pas de musique; nous examinerons l'*Othello* de M. Verdi. »

L'absolutisme d'un tel jugement pécherait peut être par excès d'intransigeance. Et pourtant la génération jeune qui ne connaît Verdi que par la grâce des pianos mécaniques a toujours éprouvé une lourde peine à se justifier les succès inouïs, la popularité écrasante de cet homme dont Bach, Gluck et Beethoven furent les aînés. Ce n'est, bien entendu, que la jeunesse de nos pays; car on nous a répété que Verdi était Italien, essentiellement, exclusivement : Il faut alors nous résigner à ne pas le comprendre; et les savoureuses émotions que nous cause la merveilleuse expression ictiurale de cette race doivent nous consoler des déceptions que nous ont toujours fait éprouver son expression musicale.

La vie de Verdi se résume en quelques mots, quelques dates. Naissance : 1813; *Ernani*, 1844; *Rigoletto*, la *Traviata*, le *Trouvère*, 1851 à 1854; *Aïda*, 1871; après seize années de silence, *Othello*, 1887; enfin *Falstaff*, 1893. Certes, ce fut une belle carrière. Les ouvrages du début sacrifient au *bel canto*, à la virtuosité; *Aïda*, l'œuvre dominante à notre sens, marque un relèvement, une belle allure d'inspiration. La vie du compositeur eût été complète, s'il s'en fut tenu à ce chant du cygne. Mais, hélas! le démon d'écrire l'a tenté à nouveau. « Moi aussi, j'aurai mon drame musical, ma comédie musicale! » Et ce fut *Othello*, ce fut *Falstaff*

Lourde chute. *Falstaff*, par sa verdeur, sa juvénilité, étonnantes vraiment, peut encore susciter, par places, des admirations. Mais ce navrant *Othello!* Oh! la dérision de cette étiquette : « drame musical », qui consacra ailleurs tant de vraie sublimité! Oh! le vide de cette tempête simpliste, le bruit creux de cette querelle, l'insuffisance du type musical de Iago, la nullité gonflée de celui d'Othello, le néant languissant du troisième acte, le grotesque des apartés d'Othello à Desdémone, et surtout, surtout! la crapuleuse (1), la honteuse, l'inconcevable banalité de ce ballet et de ce chœur à mandolines, pendant lequel, vraiment, les spectateurs s'entre-regardaient avec stupeur!

(1) J'en demande pardon, il n'y a pas d'autre épithète.

Deux scènes, dans ce fatras, retiennent l'attention : le duo du premier acte et la première moitié du dernier. Un contraste heureux oppose au vacarme du début la paisible tendresse d'une causerie tendrement abandonnée. Ces quelques pages, un cœur sincère les a dictées sans forcer son sentiment; et dans une discrète volupté, les seuls violoncelles chantent l'accompagnement d'un amour qui nous touche. De même le début du quatrième acte, où pleure une douleur vraie. Le cor anglais prépare le thème de la *Chanson du saule*; plus tard, les violoncelles, les hautbois, joignent à ces accents leur expression d'infinie douceur et de résignation. Il est assez curieux que ce soit en deux épisodes de sentimentalité que le vieux maître ait pu seulement retrouver sa veine d'autrefois!

Encore esclave des formules vieillies, Verdi a voulu tenter dans *Othello* les formules nouvelles; aussi *la formule* y règne-t-elle en sèche maîtresse. — Peut-être trompera-t-elle certains; peut-être quelques années de succès donneront-elles un semblant de vie à cet enfant d'un père trop vieux. Mais la resplendissante magie du génie shakespearien fera encore rêver, trembler et pleurer de nombreuses générations d'hommes, aux époques lointaines où l'*Othello* de Verdi aura tu depuis longtemps, sous la poussière des bibliothèques, le faux vacarme de ses conventionnelles horreurs.

***

Il serait injuste de ne point signaler l'interprétation, qui est remarquable. L'impulsion nouvelle donnée à notre première scène lyrique commence à produire presque en son entier les effets de cohésion et d'homogénéité qu'elle avait promis. Cette œuvre que nous ne pouvons admirer, parce que l'habileté et le mouvement factice y remplacent l'inspiration et la vie, est jouée avec une conscience parfaite, un coude-à-coude merveilleux. M. Albers, par la distinction, la sobriété, la précision de son jeu, sauve un rôle dont le librettiste Boïto n'a fait qu'un pâle raccourci du merveilleux modèle que Shakespeare lui donnait. M. Imbart de la Tour donne libre cours, dans le rôle d'Othello, à son exubérance coutumière. Mlle Friché crée une Desdémone touchante et tendre. L'orchestre est souple, tempêtueux, frénétique, gracieux, pleurant à souhait. — Et ceux, au total, qui veulent juger l'œuvre, sont d'autant plus libres de l'étudier sans parti pris, qu'elle est plus exactement et soigneusement interprétée.

HENRY LESBROUSSART

THÉATRE DU PARC

L'Honneur, comédie en quatre actes de SUDERMANN.

L'*Honneur* offre un curieux mélange de sentimentalisme allemand et de conventions scéniques en usage dans les pièces qui firent, durant une bonne moitié du XIXe siècle, la célébrité du théâtre français. C'est, dans une forme traditionnelle désuète, une thèse assez attachante et qui ne manque pas de hardiesse. A l'idée de l'honneur consacrée par la société actuelle, l'auteur oppose une conception plus large et plus humaine et l'incarne dans un personnage qui, pour avoir failli aux prescriptions du code en vigueur, n'en est pas moins digne d'estime et de respect.

Ce comte de Trast, qui fut jadis chassé de son régiment pour n'avoir pas liquidé dans les délais exigés une dette de jeu, donne à ses honorables compatriotes de vertes leçons d'honorabilité qui, à travers une intrigue assez naïve et d'une vraisemblance contestable, constituent le réel intérêt — sinon dramatique, du moins social — de cette œuvre à tendances. Cela ressort plus de la conférence et du pamphlet que du théâtre, bien que la comédie, habilement « ficelée », soit ingénieusement conduite. Et certes fallait-il une certaine audace pour s'attaquer, surtout en un pays où les préjugés sont plus enracinés que partout ailleurs, à un principe demeuré jusqu'ici inviolé. Les coups droits que reçoivent dans l'*Honneur* le militarisme et le capital révèlent chez M. Sudermann une indépendance de pensée qui doit donner parfois du fil à retordre à la censure. Ils trouvent, au surplus, un écho sympathique dans la foule. On sait le grand succès qui accueillit l'*Honneur* au théâtre Antoine. A Munich, où nous la vîmes représenter l'automne dernier, la comédie nouvelle de M. Sudermann faisait salle comble tous les soirs. La direction du Parc a eu raison de nous la faire connaître. Et l'interprétation que nous donnent MM. Dumény, Paulet et Revel, Mmes de Villers et Vigouroux en fait ressortir à merveille le caractère.

O. M.

Le Concert du Conservatoire.

Parfois, au milieu d'une œuvre peu connue, peu préparée, dans le hasard d'un programme d'époques et de tendances diverses, surgit soudain l'éblouissement d'une beauté sublime, à ce point imprévue et à ce point parfaite, que l'émotion étreint les âmes et anéantit le raisonnement. J'en connais beaucoup qui l'ont éprouvée, cette bienheureuse émotion-là, à l'audition de l'*adagio* du Concerto pour quatre instruments (trois pendant ce mouvement) de J.-S. Bach.

Magique beauté du son comme expression d'idéal! La critique se tait, le monde disparaît. Plus de curiosité d'histoire ou de musicographie. Qu'importe que l'œuvre soit vieille de deux cents ans ou d'hier! Qu'importe même le nom, l'existence de qui la composa! Plus de souci de comparaison, de parallèles : à un certain niveau, la beauté n'a plus d'altitudes, et au delà il n'est plus de mesure. On se trouve en dehors de la vie; et pourtant, le cœur et la pensée vivent en eux-mêmes, intensément.

Les deux *allegros* de ce concerto ont fait connaître une petite trompette en *fa* qui a de bien curieuses sonorités; mais son éclat fait pâlir la discrète expression d'instruments moins crûment autoritaires. Il est singulier de voir cette perle d'expression sonore, l'*adagio*, enchâssée dans la monture assez brutale et criarde de ces allegros. Tout cela constitue pourtant de la fort belle musique.

Le *Psaume* (XV) de Marcello, de sonorité trop mince pour la salle des concerts, se termine par une « mélodie des israélites du rite allemand », austère, pensive, élevée et profondément belle.

On connaît le splendide *Cantique* de Bach, que le Conservatoire nous a déjà fait connaître; et l'on a pris grand plaisir à écouter la limpide *Symphonie* pour quatuor, de Haendel, d'exécution admirable : la qualité des instruments, le talent de ceux qui les maniaient, la science de leur chef, le tout au service d'une œuvre charmante : un pur régal. Cette fois, par exemple, je crois que les mouvements étaient indiscutables!

H. L.

La Musique à Paris.

Concert de la Société Nationale. — Félix Mottl aux Concerts Colonne.

Le quatrième concert de la Nationale (le trois-centième depuis la fondation de cette Société) fut copieux et intéressant. On y entendit le Quatuor de Lazzari, œuvre sonore et de structure lucide. Le premier mouvement, *allegro agitato*, est plein de hardiesse : le thème principal en est fièrement rythmé, et le second motif, plus rêveur, conserve pourtant l'allure caractéristiquement mâle que nous retrouvons dans l'*andante*. Les thèmes du finale au contraire ne sont pas exempts d'un certain alanguissement très tchèque et non sans grâce. L'œuvre vaut par la variété des idées et la richesse des sonorités; elle est écrite sans aucun parti pris de modernisme, ce qui n'est pas un mince mérite, vu qu'elle date de 1888, période militante s'il en fut, mais elle n'en a que plus de fraîcheur.

Jolies les mélodies de Ropartz, *Sous bois*, un *Lever d'aube*, où il nous paraît que l'aube se lève bien subitement, et la *Berceuse* si délicatement construite sur le vieux refrain : *Do, do, l'enfant*

do... Quant à celles de M. Torre Alfina, nous avouons qu'elles nous semblent manquer de corps : quelques quintes déjà entendues dans *Fervaal*, quelques déliquescences *alla* Debussy ne suffisent pas à leur donner de l'intérêt.

M. Labey est un très jeune compositeur qui ne vise pas à l'effet, chose rare. Sa Sonate pour piano et violon, très classique de forme, fut vigoureusement applaudie. Peut-être, à notre avis, le violon y chante-t-il un peu trop uniformément en dehors, alors que la plupart des dessins intéressants et des épisodes rythmiques sont confiés au piano; mais les idées sont abondantes et le développement se tient. La partie de piano, pas facile, est curieuse, surtout dans le *scherzo* construit sur une jolie trouvaille dont l'auteur a remarquablement tiré parti. Double succès pour M. Labey qui tenait le piano et gros succès pour l'excellent violoniste Parent. Le Quintette de Castillon, brillamment interprété par MM. Lederer, de Bruyne, Bailly et Liégeois, termina la séance.

***

Un concert dirigé par Mottl est toujours d'un haut intérêt. Cet homme, qui fut avec Richter, Herman Levi et Bulow un des plus grands champions du wagnérisme, qui à lui seul répandit en Allemagne l'œuvre entier de Berlioz, conduit avec une verdeur et une fougue incomparable. Peut-être aurait-on pu souhaiter un programme d'un intérêt plus soutenu : l'ouverture d'*Egmont*, dont la *coda* en majeur sonna plus triomphale que jamais, celle du *Vaisseau fantôme*, admirablement jouée, ne nous consolent pas de deux œuvres médiocres, que l'excellence des solistes n'a pas rendu meilleures. La *Jeanne d'Arc* de Liszt est une page assez faible de cet extraordinaire musicien qui jetait pêle-mêle, dédaigneusement, les plus géniales inspirations et les plus piteuses rhapsodies. Mme Mottl a tiré de ce néant tout ce qu'on pouvait en tirer. Quant au Concerto de M. Saint-Saëns, nous ne pouvons vraiment en louer autre chose que l'experte et ingénieuse instrumentation. Il nous souvient qu'un critique écrivit jadis des lignes bien curieuses sur les compositeurs qui « multiplient les notes sans nécessité, abusant des ressources de leur art jusqu'au gaspillage »; ce critique, c'était M. Saint-Saëns lui-même.

Arrivons maintenant à l'œuvre principale du programme, la grande scène du premier acte de *Gunlaed*, drame inachevé de Peter Cornélius. Il est difficile de juger une scène détachée, surtout après une seule audition. Pourtant il nous semble que la prosodie musicale en est monotone, le fréquent retour des mêmes rythmes fatigue; sans nous amuser à relever toutes les traces, bien visibles, de l'influence wagnérienne, nous nous bornerons à constater que la continuelle répétition, à l'orchestre, des fins de phrases vocales est un moyen d'expression déplorablement banal. Enregistrons pour finir le gros succès, très mérité, que remporta Mme Mottl, et celui que valut à l'excellent *capellmeister* sa pittoresque orchestration de la *Bourrée fantasque* de Chabrier.

M.-D. CALVOCORESSI

La Semaine Artistique

Du 2 au 8 mars.

MUSÉE DE PEINTURE MODERNE. 10-5 h. SALON DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE.

MUSÉE DU CINQUANTENAIRE. 10-4 h. Exposition d'étoffes anciennes (collection I. Errera). — Exposition des dessins de feu E. Puttaert.

CERCLE ARTISTIQUE. Exposition E. Charlet-M. Hagemans (clôture le 5).

RUBENS CLUB. 10-4 h. Exposition Maria Rynenbroeck-J. Caron.

ALLIANCE ARTISTIQUE (265, rue Royale). Troisième exposition.

Dimanche 2 — 2 h. Messe en *ré* de Beethoven (théâtre de la Monnaie). — 3 h. 1/2. Conférence de M. E. Catlier : *La Harpe à travers les âges* (École de musique d'Ixelles).

Mardi 4. — 8 h. *Cyrano de Bergerac*. M. Coquelin (théâtre de la Monnaie). — 8 h. 1/2. Conférence de M. L. Hennebicq : *Ce que nous apprennent les voyages* (Maison du Peuple).

Mercredi 5. — 8 h. Conférence de M. V. Brifaut : *A travers la Palestine* (rue de l'Équateur, 11).

Vendredi 7. — 2 h. 1/2. Conférence de M. Eugène Rouart : *L'Artiste dans la Société* (Salon de la Libre Esthétique). — 8 h. Représentation de *Les Avariés* (théâtre du Parc).

PETITE CHRONIQUE

La série des Vendredis littéraires de la *Libre Esthétique* sera inaugurée le 7 mars, à 2 h. 1/2, par M. Eugène Rouart, qui parlera *De l'Artiste dans la Société*.

La première audition de musique nouvelle aura lieu le mardi 11 mars, avec le concours de Mlle Blanche Selva, pianiste, professeur à la *Schola cantorum*, et du Quatuor Zimmer. Mlle Selva interprétera la Sonate de Paul Dukas (première audition) et le *Poème des Montagnes* de Vincent d'Indy.

Les cartes permanentes donnent à leurs titulaires le droit d'assister gratuitement à toutes les séances littéraires et musicales, pour chacune desquelles le prix d'entrée est fixé respectivement à 2 et à 3 francs.

La fête artistique : *L'Art à travers les âges* dont nous avons résumé le programme et qui aura lieu jeudi et vendredi prochains dans les Salons du Cercle noble, a été organisée suivant un programme composé par M. A.-J. Wauters et mis en œuvre avec la collaboration du comte Maxime de Bousies pour la poésie, Ch.-L. Cardon pour les tableaux, notre collaborateur Henry Lesbroussart et Léon Soubre pour la musique.

M. Soubre aura sous sa direction des fanfares, des chœurs d'hommes et de dames et un orchestre de trente musiciens. Parmi les plus attrayants numéros du programme musical citons : *La Bataille de Marignan* de Clément Jannequin, pour chœur *a capella*; le final de l'opéra de Melani (XVIIe siècle) : *Hercule à Thèbes*, première exécution à Bruxelles, et des *Danses milanaises* de César Negro (XVIe siècle), transcrites en notations modernes par M. Wotquenne et accompagnées de chant et de chorégraphie.

Dans les sept tableaux de Memling, Véronèse, Rubens, Rembrandt, Franz Hals, Watteau et Winterhalter qui seront représentés figureront trente-cinq des plus jolies femmes de l'aristocratie bruxelloise. La fête sera honorée de la présence de LL. AA. RR. la comtesse de Flandre, la princesse Clémentine, le prince et la princesse Albert On peut se procurer des cartes et des programmes au Cercle artistique, ainsi qu'à la maison Breitkopf.

Rappelons l'exécution de la *Missa solemnis* de Beethoven, qui aura lieu aujourd'hui dimanche, à la Monnaie, sous la direction de M. S. Dupuis et avec le concours de Mme Meta Geyer et Craemer-Schleger, MM. L Hess et Van Eweyck, d'un groupe de dames amateurs de Liége, de la *Légia* et de l'orchestre des Concerts populaires.

Le deuxième concert populaire de Liége aura lieu samedi prochain, à 8 heures, au Conservatoire, sous la direction de M. J. Debefve, avec le concours de M. Burmester, violoniste, qui jouera le concerto de Mendelssohn, des pièces de Bach et de Paganini. Orchestre : Symphonie (*mi* bém.) de Mozart, Fantaisie angevine de Lekeu, ouverture de *Sancho* (J. Dalcroze).

Le jeudi 20 mars à 8 h. 1/2, à la salle de la Grande-Harmonie, Mme Georgina Ruyters, pianiste, donnera un concert avec le concours de M. Joseph Hollman, l'éminent violoncelliste que depuis longtemps on n'a plus eu le plaisir d'entendre à Bruxelles.

Pour les cartes s'adresser à la Maison Pleyel et chez tous les éditeurs de musique.

Après la clôture du Salon de la *Libre Esthétique*, le peintre espagnol Ramon Pichot, qui y a un important envoi, fera une exposition de ses œuvres à Paris, dans la galerie Hessèle.

Son compatriote F. de Iturrino réunira les siennes, à la même époque, à la galerie Volard.

S. A. R. le prince des Pays-Bas vient d'accepter, comme l'avait déjà fait le prince Albert de Belgique, le titre de membre d'honneur de la Société hollando-belge des Amis de la médaille d'art.

Le vernissage de la Société nationale des Beaux-Arts (Champ-de Mars) aura lieu le 19 avril; ouverture officielle du Salon, 20 avril.

L'inauguration de la Société des Artistes français (Champs-Elysées) est fixée au 1er mai.

Les deux Salons seront installés au Grand Palais des Champs-Elysées.

La galerie Burlington, à Londres, s'ouvrira prochainement à une exposition de maîtres anciens d'Italie et de Hollande. Une salle entière sera consacrée, en outre, à Claude Lorrain.

A la New Gallery, on prépare une exposition rétrospective de l'histoire d'Angleterre pour l'époque du sacre d'Edouard VII.

« Le Maeterlinck d'*Aglavaine et Sélysette*, de la *Princesse Maleine*, de tant d'autres œuvres remarquables, apparaissait à la grande majorité du public belge comme un écrivain louphoque, dépourvu de toute idée saine et de toute justesse d'esprit.

« La *Vie des abeilles* est venue détruire cette opinion fausse et d'ailleurs préconçue, car on jugeait Maeterlinck sur ouï-dire et sans prendre la peine d'aller aux informations. Ceux qui aiment les classifications précises ont tout de suite placé le livre nouveau parmi les purs chefs-d'œuvre de style classique, et vous en verrez sous peu figurer maint extrait dans les anthologies les plus scrupuleuses. Maeterlinck y a gagné d'être apprécié comme il le mérite, et par cela même voilà ébréché ce dogme de l'impuissance des « Jeunes » auquel on n'était que trop disposé, dans un certain monde, à croire aveuglément. »

Publiée dans le grave *Journal de Bruxelles*, gazette peu révolutionnaire, cette réflexion a une signification précise qui montre les modifications profondes apportées à la critique des œuvres d'aujourd'hui.

Une intéressante tentative de vulgarisation artistique : avec l'appui d'un Comité de patronage qui compte parmi ses membres MM. Léonce Bénédite, E. Carrière, A. Charpentier, A. Dayot, Dalou, Fantin-Latour, G. Geffroy, F. Jourdain, J. Lahor, Roger Marx, H. Rivière et Steinlen a été fondée à Paris, 10, rue Monsieur-le-Prince (VIe arr.), la *Maison de l'Effort*, qui vend aux prix les plus abordables des estampes, des meubles, des tapis, des bijoux, des papiers peints, des poteries, des objets usuels façonnés avec art.

Tous ceux qu'intéresse le développement des arts décoratifs applaudiront à cette généreuse initiative, qui a pour but de faire entrer dans le domaine populaire ce qui demeura trop longtemps l'apanage exclusif de quelques-uns.

Le théâtre du Prince-Régent de Munich donnera cette année, du 9 août au 20 septembre, vingt représentations des ouvrages de Richard Wagner. On jouera les œuvres suivantes : *Tannhäuser*, *Lohengrin*, *Tristan et Iseult* et les *Maîtres chanteurs de Nuremberg*.

Les représentations auront lieu en huit séries; chacune de ces séries se composera des quatre œuvres susdites, qui seront exécutées sous la direction de MM. Ernest von Possart, intendant des théâtres royaux bavarois; Zumpe, Franz Fischer et Hugo Röhr, chefs d'orchestre. On s'est assuré, entre autres, le concours de Mmes Lilian Nordika, Milka Ternina, Gisela Staudigl, de MM. Reichmann, Hofmüller et Forchhammer.

On a vendu à l'Hôtel Drouot un très bel exemplaire d'une édition rarissime de Rabelais, — si rare que Ch. Brunet en ignorait l'existence, — l'édition de Lyon 1565, sans nom d'imprimeur, probablement la première qui, sous le titre général d'*Œuvres*, continue le cinquième livre. Sur une demande de 200 francs, le précieux petit in-16, richement relié par Cuzin, a atteint en quelques instants la somme de 2,700 francs.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.





Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

BEC AUER

50 % D'ECONOMIE **LUMIERE QUADRUPLE**

Appareils d'éclairage et de chauffage au GAZ, à l'ÉLECTRICITÉ et à l'ALCOOL

INSTALLATIONS COMPLÈTES

Bruxelles, 20, BOULEVARD DU HAINAUT, Bruxelles

Agences dans toutes les villes.

TÉLÉPHONE 1780

E. DEMAN, Libraire-Expert

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

VENTE PUBLIQUE

DE

LIVRES ANCIENS ET MODERNES

DESSINS ET ESTAMPES

provenant de la collection de feu M. **Paul Hankar**, architecte, etc.

La vente aura lieu le **mardi 11 mars et trois jours suivants, à 4 heures précises**, en la galerie et sous la direction de M. **E. Deman**, libraire-expert, 86, rue de la Montagne, où l'on peut se procurer le catalogue (949 nos).

Exposition, chaque jour de vente, de 10 à 3 heures

Demandez chez tous les papetiers

l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

The Artist

An Illustrated Monthly Record

of Arts, Crafts, and Industries

1 SH. MONTHLY

Lonsdale Chambers, 27, Chancery Lane, and Bream's Buildings, London, W. C.

LIMBOSCH & C^IE

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage.
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

A. MEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. V^e MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

VINGT-DEUXIÈME ANNÉE — N° 10. — 9 MARS 1902.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

La Libre Esthétique. *La Sculpture* (GIBBERT COMBAZ) — Journal de ma vie extérieure. *L'Enfant d'Austerlitz*, par Paul Adam (A. GILBERT DE VOISINS). — Adrien Mithouard (O. M.). — La Fille sauvage (ALBERT ERLANDE). — Expositions. *Au Cercle artistique* (O. M.). — Accusés de réception. — La Semaine artistique. — Petite Chronique.

LA LIBRE ESTHÉTIQUE

La Sculpture.

Le Salon de la *Libre Esthétique* consacre cette année une place importante à la statuaire, et plus d'une œuvre remarquable s'y affirme — principalement au point de vue de la sculpture monumentale — comme synthétique de l'orientation moderne.

En général, la sculpture marque aujourd'hui un retour très prononcé vers un art plus décoratif, c'est-à-dire s'appariant à une ordonnance architectonique, se solidarisant avec un ensemble urbain ou s'encadrant dans des lignes de paysage. Sollicitée par les conventions et les optiques particulières que nécessitent ces buts particuliers et ces destinations spéciales, elle revient à la prodigieuse grandeur des œuvres d'autrefois.

Ce n'est plus le morceau enlevé avec plus ou moins de virtuosité dans l'atelier et placé ensuite n'importe où, l'œuvrette mignarde à installer sur une gaine de velours ou un socle de marbre dans le trumeau des fenêtres d'un salon bourgeois. C'est l'œuvre longuement mûrie et longtemps caressée, le rêve s'érigeant en réalité puissante, — et voici la *Porte de l'Enfer* de Rodin, l'Idée victorieuse résumant les forces multiples et titanesques de la vie moderne; et c'est encore le *Monument au travail* de Constantin Meunier.

Cette ampleur d'allure, cette prométhéenne élévation d'idées qui fit la grandeur de la sculpture aux belles époques se révèlent en plus d'une œuvre exposée à la *Libre Esthétique*. Tel est d'abord ce haut-relief de Constantin Meunier tout frissonnant encore de vie et de lumière : *Le Port*, évocation grandiose du labeur incessant, et l'un des plus beaux peut-être de ce monument colossal érigé à la gloire du travail humain. Telle est aussi cette tragique figure des *Bourgeois de Calais* de Rodin, qui s'apparente par de mystérieux liens à la sculpture de Meunier.

Chez ces deux maîtres il y a une conception particulière de la beauté plastique, inhabituelle pour ceux qui ne la perçoivent qu'à travers l'esthétique grecque, mais tout aussi rythmique de beauté et certainement plus conforme à notre vie sociale, à notre fièvre de labeur toujours recommençant. — Dans ces robustes entités

humaines, courbées, pliées sous leurs fardeaux, ne s'évoque-t-elle pas en traits incisifs, cette humanité actuelle, ruée sans cesse en de gigantesques efforts? Un tel monument ne se conçoit pas dans le majestueux calme d'un Parthénon, de même que la beauté sereine sortie des mains d'un Phidias s'effaroucherait de notre intensité de vie. C'est en plein centre de l'action, dans la fièvre des arrachements souterrains ou des coulées de métal en flammes, dans les halètements, les sifflements, les grincements des machines qu'une telle œuvre prendra toute sa signification en s'érigeant comme l'extériorisation des forces de l'humanité.

Rodin et Meunier, voilà les maîtres qui domineront notre époque parce qu'ils en sont la synthèse, les plaques ultra sensibles, si vous voulez, qu'impressionnent les forces cosmiques qui nous emportent vers des abîmes de plus en plus profonds.

Si ces deux artistes ont reçu l'initiation de la forme encore toute vibrante de l'intense mouvement qui l'enveloppe, Georges Minne, lui, a su pénétrer les arcanes de cette même forme figée en des architectures. Il y a une science profonde de l'appropriation monumentale dans cette statue du *Bourgmestre Francquaert* destinée à notre hôtel de ville. De toutes les statues qui parent — ou déparent — ce chef-d'œuvre, celle-là seule, à peu près, fera corps avec l'édifice, et certains côtés conventionnels, s'accusant à l'emplacement par nécessité défectueux qu'elle occupe à la *Libre Esthétique*, disparaîtront lors de la mise en place. Cette sculpture à grands plans, avec certaines exagérations voulues et raisonnées, est la seule qui convienne à la décoration monumentale, et l'art de Minne révèle un savoir ou une devination étonnante, un sens affiné de la distance, que la masse du public ne soupçonne guère.

D'aucuns trouveront dans sa vision des affinités avec l'art gothique, avec l'art de l'ancienne Égypte. La vérité n'est-elle pas que les grands artistes s'apparentent à toutes les époques et que Minne, comme les artistes du moyen-âge, a admirablement compris les lois dominantes de la sculpture appliquée aux édifices? Il serait curieux de voir cet art s'instaurer dans notre architecture moderne; peut-être serait-on surpris des merveilleux résultats qu'on en obtiendrait.

Les œuvres de Van der Stappen exposées à la *Libre Esthétique* témoignent des habituelles qualités de l'artiste. Peut-être pourrait-on regretter dans le *Monument Verwée* la différence d'échelle adoptée pour les diverses parties du monument, différence qui sera sans doute plus sensible encore lors de son exécution à grandeur définitive. La *Fontaine du Doudou*, qui commémore une légende célèbre en pays hennuyer, est une esquisse modelée avec une surprenante habileté. On souhaiterait lui voir revêtir, tant elle a de mouvement et d'intensité, la pérennité du bronze.

Ce contingent de sculpture se complète de quelques œuvres de Paul Du Bois d'un modelé souple et élégant, parmi lesquelles il faut citer surtout le *Penseur* et la *Tête de jeune fille*, l'un et l'autre excellents, de portraits fort ressemblants de Lagae et d'une œuvre prometteuse de Mlle Hélène Cornette, sans oublier dans un cadre différent les admirables plaquettes, d'un faire si plein d'esprit, d'Alexandre Charpentier, et les petites bronzes modelés en pleine vie par Félix Voulot.

GISBERT COMBAZ

Journal de ma vie extérieure.

L'Enfant d'Austerlitz, par PAUL ADAM (1).

A l'ordinaire on discourait (confusément) sur l'immortalité de l'âme, — ce soir-là nous parlâmes de M. Paul Adam.

J'aime ces heures silencieuses où l'on poétise une fin de digestion par des arguments métaphysiques. En écartant le rideau de la fenêtre, on voit des flots que la lune ourle d'argent, quelques pins tordus et un ciel clouté d'étoiles, un ciel bleu plus que de raison, bleu d'un bleu prétentieux et agressif. — Il est bon d'avoir sous les yeux et comme à portée de la main un paysage d'une si belle tenue, car le contempler d'un œil humide donne une contenance aux instants où nous ne trouvons rien de bien neuf à dire sur le deuxième postulat de Kant. Alors on peut songer à rompre les chiens et dériver la conversation vers une matière que l'on possède à fond et que l'on sait exprimer dans son beau.

Mais cela n'est qu'une digression; je voulais vous dire comment nous en vînmes à parler de M. Paul Adam.

Ce fut ainsi : La muse de la demeure où j'écris ce journal, une vieille dame dont les cheveux sont blancs et qui, au mépris des plus sages conseils de son docteur, goûte fort les longues veillées, nous donne, dès le soleil couché, son avis sur toutes choses, d'une voix dont le timbre est resté pur et les inflexions délicates. Elle rappelle, par la grâce et la courtoisie de son langage, cette illustre Madeleine de Scudéry dont tant d'honnêtes gens furent épris et qui composait de longs romans où ses contemporains se reconnurent. Or, piquée de cette comparaison que nous fîmes un jour devant elle, notre muse voulut lire une des œuvres de son modèle. — Le lendemain je lui apportai *Artamène ou le Grand Cyrus* (10 vol. in-8°). — Ainsi que je m'y attendais, ces dictionnaires lui déplurent, et, de leur fait, elle me fit, une heure durant, mille reproches. Comme je m'humiliais et lui baisais les mains, elle s'écria : « Enfin, je vous pardonne, mais c'est pour vous gronder encore. Eh quoi! ce livre que vous paraissez estimer si fort, cet *Enfant d'Austerlitz* de *votre* Paul Adam, est, d'après ce que vous m'en dites, conçu dans le même esprit que ces pauvretés. » Et, tandis que je frémissais d'avoir, par mes ferventes gloses, si mal desservi un auteur que j'aime : « Mais, oui! ajouta-t-elle; la demoiselle avait des renseignements inédits sur les batailles et la stratégie du grand Condé par l'entourage de ce prince qui était de ses amis. Ces traits d'histoire secrète expliquent suffisamment la vogue de telles fadaises. Je crois que l'attention passionnée que vous portez à un livre dont vous ne savez vous sépa-

(1) Paris, P. Ollendorff.

rer qu'aux heures des repas et qui, d'ailleurs, vous fait perdre le boire et le manger, provient des mêmes raisons. M. Paul Adam, que je n'ai jamais vu, mais qui doit être, j'imagine, fort vieux à en juger par les vingt-six romans dont vous me citiez hier les étranges titres, semble vous avoir fourni sur toute une époque de notre histoire des données que vous ignoriez parfaitement. Suivant lui, nos plus belles révolutions ne sont plus de brusques angoisses du pays, mais le résultat prévu de combinaisons mystérieuses. Une chronique expliquée par des manœuvres de sociétés secrètes ne me dit rien qui vaille. De mon temps, on rendait l'histoire logique en faisant intervenir la Providence à tous les coins d'un règne. Cela, du moins, était simple. Je ne crois pas que des parlotes de francs-maçons aient pu empêcher Napoléon de gagner des batailles et d'en perdre. Aussi je tiens M. Paul Adam pour un méchant auteur, et j'ai lu de lui, dans le temps, un livre où il racontait, en un français difficile, l'histoire d'une jeune écervelée du nom de Clarisse et de fort mauvaise éducation, qui m'enlève toute envie de connaître ce gros volume jaune, dont vous vous émerveillez si fort. »

Alors, superbement courroucé, je me levai et, saisi d'une colique d'indignation, je prononçai beaucoup de paroles qui, sans nul doute, furent éloquentes. Je tâchai d'abord de la faire revenir sur son premier grief. « L'*Enfant d'Austerlitz*, lui dis-je, n'est pas une chronique écrite à travers des lunettes colorées; les faits, les mobiles, les intentions ne sont point déformés par l'œil qui les considère et, en cela, il figure, par comparaison, un fort mauvais *roman historique*. Ce genre, que d'aucuns veulent aujourd'hui ranimer et faire refleurir, était, entre tous, le plus détestable. Un écrivain prenait quelque fable plus ou moins historique par son essence ou ses entours et la façonnait à son image. Quel vilain portrait il nous donnait là! Moïse, Vercingétorix et Mme du Barry parlaient avec un esprit contemporain de l'auteur qui disposait aussi à sa taille et son embonpoint leurs sentiments, leurs préjugés et leurs amours. Voilà de la vilaine et vaine besogne, et je vous en ai fourni un exemple suranné avec le *Grand Cyrus*. — M. Paul Adam procède autrement. Certes, le style des narrations, la facture extérieure du roman, le côté descriptif sont bien à lui, et je ne laisserai pas sans réponse le reproche que vous faites à mon auteur d'écrire mal, mais poussons plus avant. Quels sont donc ces dialogues singuliers, ces bizarres façons, ces coutumes inconnues, ces émotions étranges, ces discours inouïs? — Ce sont simplement les dialogues, les façons, les coutumes, les émotions, les discours de l'époque dont traite l'écrivain. Ah! que nous voilà donc loin des Messaline en gutta-percha et des Héliogabale à figure Louis XV! Les personnages de l'*Enfant d'Austerlitz* sont vrais, ils sont criants de ressemblance, non comme des photographies mais comme de bons portraits. Quand un costume nous est décrit, ce n'est pas la gravure de modes que nous revoyons, mais de la chair habillée. — Tant pis pour nous si nous ne reconnaissons pas nos arrière-grands-parents!

L'histoire, dans ce roman, est machinée, disiez-vous, par des sociétés secrètes dont les rites et les petites manies vous déplaisent! Mais songez donc à l'étrange idée que l'on aurait de l'année 1900 si on l'écrivait d'après les cris des journaux d'opinions extrêmes, les racontars de coin de feu et les mémoires des gens passionnés! Quelles mines insidieuses! quelles galeries souterraines! quelles catacombes nous seraient décrites où jésuites et libre-penseurs travailleraient sourdement à de tragiques choses! Je pense que voilà ce qu'a voulu faire M. Paul Adam. Il a tâché à nous rendre une époque par les yeux des gens qui vivaient alors. Sur Napoléon, nous entendons tenir dans ce livre de bien singuliers propos... Pourtant, tels étaient les propos que des gens estimés comme penseurs, guerriers ou sensualistes, tenaient alors sur Napoléon. Un homme d'imagination pense volontiers que l'univers est ligué contre lui; l'histoire ne retient pas sa crainte. L'histoire a-t-elle retenu les craintes et les espoirs des parents du jeune Héricourt? Je ne sais, mais ces mouvements n'en ont pas moins existé dans leur âme. Or Napoléon était, outre un homme de génie, un homme aussi. Qui sait si les émotions de ses contemporains ne le touchaient pas secrètement et ne déterminèrent pas un peu les plus illustres de ses gestes? Les travers et les retours de sa fortune dépendraient donc non seulement du hasard, de ses calculs et des variations de son étoile, mais aussi d'influences assez peu appréciables quand près d'un siècle les a lourdement effacées. Encore une fois, cela est possible, et cette possibilité suffit à ce que les opinions, paradoxales à première vue, de M. Paul Adam soient justifiées.

D'autre part, ne sentez-vous pas, en lisant les romans historiques du commun, le ridicule artifice qui leur donne un semblant de vie et des grâces de parade? Rien n'est plus romanesque, paraît-il, qu'un adultère couché dans un lit célèbre. L'auteur prend le plus maigre sujet dont il ne voudrait pas dans un conte moderne et tâche de le sauver en le plaçant contre un décor que les images ont popularisé. L'alcôve fait ainsi passer l'idylle. M. Paul Adam a visé plus haut.

Il a tenté une œuvre énorme, il a voulu peindre dans l'âme incertaine d'un enfant, d'un adolescent, presque d'un homme, le reflet équivoque et mélancolique de l'époque troublée où elle se développa. C'est, à vrai dire, le roman d'un être intelligent et sensible qui ne peut se former lui-même à la ressemblance altière de ses aînés. Il est enchaîné par les liens que jette sur lui la famille, le temps, l'heure, les influences, liens dont il souffre et qu'endure pourtant son indécision. De beaux caractères, tout raidis de volonté, des individus violents ou singuliers l'entourent.

Ne pourra-t-il les imiter? — Non, l'époque ne le permet pas. Ils ne sont plus que les représentants superbes d'un monde en démolition, et le grand coup d'épée qui faisait à son homme une si fière attitude ne vaut plus que par sa beauté de souvenir. Il faut se composer un nouveau personnage; il faut innover dans les méthodes; il faut inventer sa conscience, — et, pour un adolescent mélancolique, la tâche est dure. Ballotté par mille désirs, mais tremblant d'effroi, Omer Héricourt porte en lui une France nouvelle.

...Et je ne voudrais pas m'embarrasser davantage à défendre un livre qui n'en a pas besoin; mieux vaut s'ébahir simplement devant cette ruche de bourdonnantes idées, et contempler dans ce miroir d'une époque les mille couleurs qui y chatoient. Quelle vigueur dans les descriptions! quelle virtuosité pour composer une causerie, pour faire clamer une foule, claquer un sabre, gémir une femme, une bête ou une forêt! Quelle grâce dans cet éveil de l'âme chez Omer Hericourt, enfant naïf et subtil qui se bat avec son chien, essaye sa force dans ces courtes luttes et sent déjà son impuissance! Puis c'est la pompe des cortèges, car si le vent d'épopée ne souffle plus sur la France, elle en a gardé la défroque étincelante et scrupuleuse qui, pour une sensibilité mal avertie, habille l'incertitude de façon héroïque.

Tous ces spectacles nous donnent de beaux exemples du mauvais style de M. Paul Adam. Ah! le mauvais style de M. Paul

Adam! Je gage que vous le reconnaîtrez sur quelque feuille que vous le trouviez. Il bouscule, fait crier, tranche, étonne, éblouit brusquement, puis caresse et soupire... et ce n'est pas déjà si mal pour un mauvais style. »

Il y eut un silence car je perdais haleine. Notre muse, qui tricotait allègrement sous la lampe, leva ses beaux yeux vifs.

« Mais alors, dit-elle, M. Paul Adam serait, suivant l'expression vulgaire dont vous vous servez parfois, un *très gros monsieur?* »

« Et je me souviens toujours, continuai-je, sans prendre garde à cette interruption, je me souviens toujours quand on parle du mauvais style et des erreurs de composition auxquelles se complaît M. Paul Adam, de cette phrase que je crois bien avoir lue dans un ancien numéro de la *Revue des Deux-Mondes* : *La vogue des romans de M. de Balzac durera tout au plus dix ans.* »

A. Gilbert de Voisins

ADRIEN MITHOUARD

Il fut question à plusieurs reprises, en cette revue, de M. Adrien Mithouard, qui prendra contact, vendredi prochain, avec le public des conférences de la *Libre Esthétique*. « Intelligence claire, esprit synthétique, expression précise », l'auteur d'une étude parue le 21 juillet dernier caractérisait en ces termes l'écrivain qu'un livre de haute pensée et de forme impeccable, *Le Tourment de l'Unité*, allait bientôt placer au premier rang (1).

Poète, critique, esthéticien, M. Mithouard accorde avec les obligations d'une charge publique sa passion de l'Art et des Lettres. Il a publié chez Lemaire l'*Iris exaspéré* et au *Mercure de France* deux autres volumes de vers : *Les Impossibles Noces* et *Le Pauvre Pêcheur*, qui précédèrent le volume de philosophie esthétique cité. Ce dernier résume les doctrines exposées dans une série de conférences et dans divers articles parus à l'*Ermitage*.

C'est, depuis le commencement de cette année, une revue nouvelle, *L'Occident*, fondée dans le plus louable esprit d'indépendance intellectuelle, qui publie les travaux littéraires de M. Mithouard et qui reflète sa personnalité complexe, orientée vers les beautés de l'art d'aujourd'hui sans que sa néophilie lui enlève rien de l'admiration qu'il professe pour les œuvres glorieuses du passé.

O. M.

LA FILLE SAUVAGE

Pièce en six actes de François de Curel. (Théâtre Antoine)

M. François de Curel peut être fier. Les reporters dramatiques ont fait à la *Fille sauvage* l'accueil que reçurent toutes les œuvres splendides dont s'étonna d'abord l'humanité. Il serait plaisant de relire les articles consacrés aux premières tentatives de Wagner; on verrait que rien n'est nouveau sous le soleil, que la mauvaise volonté est traditionnelle et que la jalousie se justifie par l'incompréhension voulue. Et ceux-là mêmes qui s'indignent aujourd'hui du peu de discernement de leurs prédécesseurs, manifestent à l'égard d'une pièce qui les déconcerte des jugements dont ils auront sans doute à rougir.

(1) Voir l'*Art moderne* du 29 décembre 1901.

***

Le rideau s'ouvre sur une forêt. Les Amaros, vainqueurs du roi Koffy, se reposent auprès d'une source et se partagent les captifs, au nombre desquels se trouve Paul Moncel. Il est reçu comme un hôte par le roi barbare. Ce souverain a failli tomber dans une fosse à ours d'où l'on retire une fille sauvage, habitant les glaciers. Kigerik, prince héritier, la réclame pour son harem. Elle lui est accordée.

La reine des bois mord et égratigne les femmes de Kigerik. Elles se plaignent à leur maître de la férocité de leur nouvelle compagne qui, après avoir essayé d'étrangler Sitambili, s'est enfuie dans un kiosque. Des cris retentissent. Un homme est avec la fille sauvage. Kigerik veut le tuer, prend son fusil. — Blesse-le seulement, lui dit son père. Un coup de feu : le roi « ajoute d'un ton moitié triste, moitié railleur : Le fou! il a tué mon singe. »

La fille sauvage est condamnée à être dévorée par des fourmis. Paul Moncel, qui a expliqué à Totilo dans quel but il accomplissait ses voyages, demande la reine des bois, qui pourrait lui être précieuse pour ses études. Abéliao la lui donne.

Paul Moncel retourne en Europe, et confie la fille sauvage à sa sœur, mère Amélie, directrice d'un couvent de religieuses. Deux ans après il veut voir ce qu'est devenue sa protégée. Marie parle à peu près le français. Nous sommes au moment de l'Adoration perpétuelle. Quand il sera temps pour Marie d'aller prier, une religieuse frappera trois coups à la porte.

La mère Amélie s'en va. Paul et Marie restent seuls. Ils causent, et brusquement la fille sauvage se réveille et se jette sur l'homme, offre tout son corps tendu... Mais trois coups retentissent. Marie tombe prosternée devant la porte qu'a ouverte Paul Moncel :

« Regarde, Marie, il n'y avait personne que Dieu qui te voyait; va lui demander pardon. »

Cet événement a une influence décisive sur Marie. Elle veut se faire religieuse. Mère Amélie en informe Paul Moncel, Kigerik n'a pas oublié la reine des bois et veut en faire sa femme. Totilo doit venir la chercher. Elle pourra ramener à Dieu cinq millions d'âmes. Mais auparavant « il s'agit, non pas de compléter l'éducation d'une petite bourgeoise, mais de préparer une grande souveraine ».

Mère Amélie ne veut pas renoncer à ce beau rêve : « S'emparer du cœur d'un roi barbare, et avec lui conquérir cinq millions d'âmes qu'au jour du jugement j'amènerai à ma suite devant le trône de Dieu. »

Marie refuse la proposition de Paul Moncel : « Je me ferai carmélite. Dieu a frappé à une porte que mes yeux s'obstinaient à ne pas voir, et aussitôt je me suis sentie délivrée du démon. »

Paul Moncel lui explique le miracle :

« Ma petite, le miracle a simplement consisté en ceci : Sœur Monique était en adoration devant le saint Sacrement; l'heure de sa classe ayant sonné, elle a frappé à la porte pour avertir mère Amélie de venir la remplacer... »

Marie arrache ses médailles et piétine sa croix avec des cris de rage. Paul Moncel la repousse :

« Que t'ont fait ces pauvres objets? Que t'a fait la religion que tu poursuis en eux? C'est moi... je m'empresse de tout avouer pour que tu n'ailles pas languir sans vocation au fond d'un cloître...

Marie. — Je me conduisais comme une bête, vous m'avez chassée avec un épouvantail, comme une bête.

Paul. — Je t'ai envoyée rejoindre la noblesse de ton âme, partie en avant-garde, et qui t'attendait au fond de la chapelle. »

Totilo arrive. Marie accepte d'être reine des Amaros. Mais elle sera la seule femme de Kigerik. Totilo exposera au jeune prince les conditions de Marie. Il part. Marie fait une fausse sortie... puis après avoir frappé trois coups à la porte derrière laquelle elle s'est dissimulée, se précipite vers Paul Moncel.

« Un miracle... Je vous présente une femme dévote il y a une heure et qui ne croit plus en Dieu. »

Paul Moncel et Marie ont entrepris leur voyage en Europe. A Bayreuth ils reçoivent une dépêche de Totilo. Kigerik accepte.

« Marie. — Tout? sans objections?...

PAUL. — Satisfaction complète. Autre nouvelle, Abeliao est mort. En arrivant à Onderta tu seras reine, seule reine, d'un grand royaume!...

MARIE. — Avec un barbare pour mari!

PAUL. — Reine! si tu songes à autre chose, j'ai perdu mon temps.

MARIE. — Vous l'avez perdu, je songe à mon bonheur. »

Elle quitte l'Europe le cœur brisé. C'est alors qu'elle évoque toute son enfance sauvage, qu'elle se souvient de l'éveil de sa conscience, illuminée tout à coup par une religion qui l'accable d'abord, puis lui donne la paix... Mais aujourd'hui... qu'elle ne croit plus, elle aime... et « au moment où j'ai conquis ma personnalité, vous venez me dire : « Sacrifie-toi! » Le petit coucou de l'idéal chante au sommet de la colline, oui, mais quand j'arriverai, le petit coucou sera envolé, et tout me dira : L'amour est en bas..., ici, c'est l'isolement et le désespoir. »

Marie est reine. Mais, admirable ironie, près de la fosse d'où elle fut retirée, les sauvages ont élevé un sanctuaire et élevé une statue à la vierge : ils sont chrétiens. Paul Moncel est mort. Marie est désespérée. On amène un Européen, c'est un prêtre. Il apporte à Marie des consolations épuisées et dont elle désespère. La foi du missionnaire l'humilie, elle appelle ses soldats : « Cet homme est un prêtre chrétien, tranchez lui la tête, jetez son corps dans cette fosse et comblez-la. Il me semble que le petit coucou chante en bas!... »

***

Voilà ce qu'ont vu dans la *Fille sauvage* des hommes très intelligents et spirituels assis aux fauteuils d'orchestre, une dame des halles qui était près de moi à l'amphithéâtre et un enfant charmé par les manteaux rouges des beaux chefs barbares. C'est une histoire bizarre et qui n'a rien d'invraisemblable. Elle aurait pu arriver de nos jours... en Abyssinie, par exemple. Mais je crois qu'il y a vraiment autre chose...Cette fiction grandiose signifie que l'humanité s'est élevée « en rampant » de l'état sauvage à la barbarie, que devant la nature déconcertante elle éprouva l'écrasement d'abord, puis leva timidement les yeux. Ce fut alors un besoin d'adoration et de mysticisme. L'homme à peine conscient, pas encore raisonnable, s'est cramponné à ce qu'il ne comprenait pas. Le mystère fut son refuge et sa force. Trouvant en lui-même les éléments essentiels, il ne regarde pas autour de lui. (Le moyen-âge en fait foi.)

Puis il jouit de la paix passagère que lui donnent ses croyances. C'est la sérénité du siècle de Racine, et de l'époque

> Où Maintenon jetait sur la France ravie
> L'ombre fraiche et la paix de ses coiffes de lin (1).

Marie se prosterne devant la porte. Elle a entendu trois coups, mais elle n'a vu personne. Elle adore, accablée par cet événement banal, comme le lever du soleil qu'adoraient ses ancêtres.

L'homme s'est expliqué les phénomènes, son âme surcharge son cerveau et l'excède. Il regarde autour de lui.

Paul Moncel explique très naturellement à Marie le miracle qui décida de son existence. Elle arrache ses médailles et piétine sa croix. La foi l'abandonne, elle veut combler le vide laissé par l'idéal, elle songe à ce qui pourrait dorénavant l'attacher à la vie dont elle ressent toute l'intensité. Elle appelle le bonheur, que refuse le sacrifice nécessaire. Marie aime Paul Moncel, mais cinq millions de sujets l'attendent. Elle part, le cœur déserté, son âme humaine endolorie, soutenue cependant par Paul Moncel qui existe, qui vit.

Un homme peut se passer de croyance. La féminine humanité ne le peut pas. « Pour rien au monde, » dit Paul Moncel, « je n'écrirai une ligne qui diminuerait la foi dans une âme simple. Elle appelle, en sortant d'un rêve, un sauveur! et retourne vers son ancien refuge qu'elle s'est fermé. Sa haine éclate contre les objets de ses vieilles adorations. »

Devant la statue de la Vierge élevée près de la fosse d'où fut retirée Marie, un prêtre vient dire la messe. Marie le fait décapiter. Les idées qu'elle chérissait sont mortes avec Paul Moncel; elle les voyait vivantes en lui et maintenant, désemparée et femme malheureuse, et impératrice, elle ne peut pas admettre la sérénité que la foi qu'elle n'a pu garder donne à l'intelligence assez rudimentaire de ce missionnaire.

N'avons-nous pas trouvé en chacun de nous les phases de cette lente évolution? L'éveil des appétits, les jolis gestes sauvages des nouveau-nés de six mois, puis, les lueurs de la conscience et les premiers mots, la foi de l'enfance, les heures pieuses dans la chapelle, l'irréligion des vingt ans, les troubles qui l'ont suivie, le souvenir des cantiques et des prières qui ne peuvent plus rien?

Voilà ce que j'ai senti dans la pièce de M. de Curel, qui n'est pas plus une thèse que ses autres œuvres dramatiques, lesquelles ne prouvent rien et ne concluent jamais. Dans le *Repas du lion*, M. de Curel nous a présenté la question sociale tout entière, *telle qu'elle est* et non telle qu'il l'a faite. On pourrait établir un parallèle entre cette conception d'art et celle des *Mauvais Bergers*, où tout est déformé pour obtenir un effet de théâtre. Le coup de fusil final, dans la pièce de M. de Curel, ne prouve pas que les chacals doivent exterminer les lions. Cela peut arriver, rien n'est moins général.

Une thèse implique une controverse. M. de Curel — surtout dans sa *Fille sauvage* — nous donne des faits d'une documentation scrupuleusement scientifique. Les mœurs des sauvages, décrites par Marie quand elle évoque son enfance, sont d'une rigoureuse exactitude et dénotent une conscience qui a ravi les bons messieurs de l'Institut... qui eux au moins, avec bien peu d'autres, n'ont pas vu dans la *Fille sauvage* une suite de bizarreries inventées pour étonner.

La matière dramatique est assez restreinte. Le sentiment en fait ordinairement tous les frais. On ne saurait trop admirer l'homme qui a mis à la scène des sujets qui semblaient assez peu faits pour elle. M de Curel les a imposés. On a écouté le *Repas du lion* et la *Nouvelle Idole*, on va à la *Fille sauvage*. Il convient de s'y ennuyer, comme il était de bon ton jadis d'aller siffler Wagner, en sentant que c'était très beau.

Mme Suzanne Desprès est au-dessus de tout compliment. Ses moindres attitudes, la façon furtive dont elle traverse le parloir du cloître, ses intonations ont une spontanéité, une vie qui étonnent. Elle a, au troisième acte, des regards d'enfant émerveillé, une sauvagerie d'enthousiasme contenu qui auraient dû jeter, sur la portée de la pièce, toute la clarté désirable, si elle en avait eu besoin. Elle développe son rôle avec une logique admirable. Elle fut tour à tour bestiale, mystique, douloureuse, résignée, puis hautaine. Elle fut à chaque acte une femme nouvelle, mais tenant compte, dans les différentes manifestations de son âme, de ce qu'elle avait été auparavant. Antoine a joué avec toute son intelligence habituelle. La mise en scène était parfaite. Les costumes, le décor ont donné à la pièce une atmosphère vraie, où tout se mouvait avec une harmonieuse aisance. Les sauvages n'avaient rien d'incommodant. Cela fut d'un charme immense.

Après s'être ouvert sur la belle forêt d'Abéliao, où la fille sauvage est nue, le rideau nous dévoile un parloir de monastère, un cabinet de travail moderne et le parc de Bayreuth où Marie est très élégante. Cela ne cause aucune surprise désagréable. Signoret est excellent dans le rôle du subtil Totilo. Ses aperçus de barbare ingénieux sont débités avec une bonhomie tantôt sournoise et tantôt émue dont il faut le féliciter. Tous les interprètes sont d'ailleurs parfaitement dans leurs rôles, et certes leur tâche est-elle difficile.

ALBERT ERLANDE

(1) P. VERLAINE.

EXPOSITIONS

Au Cercle artistique.

Des deux peintres qui occupèrent ces jours-ci la cimaise du Cercle artistique, l'un, M. Maurice Hagemans, répète sans se lasser une formule identique en des lavis brossés avec adresse mais dépourvus de toute impression de nature. Qu'il exprime la poésie

de l'aube ou les gloires du couchant, qu'il peigne une forêt hivernale ou les bords fleuris d'une rivière, il se sert indifféremment des mêmes tons, des mêmes recettes. On se demande s'il n'existe pas de procédé mécanique pour composer industriellement ces décorations murales étrangères à toute recherche personnelle Quoi qu'il en soit, les aquarelles de M. Hagemans plaisent au public, si l'on en juge par le nombre de celles qui portent l'étiquette dont l'allégresse de l'artiste signale les acquisitions.

L'autre, M. Emile Charlet, s'efforce, et il faut l'en louer, d'accorder sa vision avec les aspects infiniment variés de la nature. Séduit par les joies de la lumière, il éclaire sa palette de tons frais et réussit, en maintes pages un peu timides mais de colorations chatoyantes, à réaliser l'idéal qu'il poursuit avec persévérance. Il y a un réel progrès sur les œuvres précédentes de l'artiste, dont l'art évolue de la façon la plus heureuse. Une toile de grandes dimensions réunit, dans un clair appartement, un groupe de jeunes filles absorbées dans la musique, la peinture, la broderie. C'est, de toutes les toiles exposées, la plus considérable et la plus étudiée. Elle renferme de jolis détails d'exécution, tels que la figure de droite, le tapis de table, les iris. Le point de vue, trop rapproché, amène malheureusement dans la composition un défaut de perspective assez déplaisant : le buste de la violoniste, au premier plan, et celui de la pianiste qui l'accompagne prennent trop d'importance et font paraître écourtées les jambes de ces deux figures. Il y aurait aussi à mieux harmoniser certaines parties de ce tableau, qui n'en révèle pas moins, à travers ses imperfections, un effort consciencieux et sincère.

O. M.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Poésie : *Aux Flancs du vase*, suivi de *Polyphème* et de poèmes inachevés, par Albert Samain. Paris, *Mercure de France*. — *Le Chemin du soleil*, par Léon Souguenet. Bruxelles, H. Lemertin; Paris, A. Lemoigne. — *Clartés*, par Albert Mockel. Paris, *Mercure de France*.

Roman : *Lettres d'amour d'une Anglaise*, traduites par Henry-D. Davray. Paris, *Mercure de France*. — *La Victime*, nouvelle, par Eugène Rouart. Paris, Petite collection de l'*Ermitage*. — *Les Deux Consciences*, par Camille Lemonnier. Paris, P. Ollendorff. — *L'Angoisse* (Une page de la vie d'un meunier) et autres nouvelles de Maxime Gorki; traduites par S. Kikina et P.-G. La Chesnais. Paris, *Mercure de France*.

Beaux-Arts : *Edmond Van Offel*, par Frédéric de France. Paris, L. Borel, 21, quai Malaquais.

Divers : *Carnet de souvenirs*, impressions (prose et poésie), par Fernand Bourlet. Bruxelles, Imp. A. Gielen.

La Semaine Artistique.

Du 9 au 15 mars.

Musée de Peinture moderne. 10-5 h. Salon de la Libre Esthétique.

Musée du Cinquantenaire. 10-4 h. Exposition d'étoffes anciennes (collection I. Errera). — Exposition des dessins de feu E. Puttaert.

Cercle Artistique. Exposition Marguerite Verboeckhoven, Ch. Michel et Van Damme-Sylva.

Rubens-Club. — Exposition Maria Rynebroeck-J. Caron (clôture le 10).

Alliance Artistique (265, rue Royale). Troisième exposition.

Dimanche 9. — 2 h. Concert de l'École de musique de Saint-Josse-ten-Noode-Schaerbeek (théâtre de l'Alhambra). — 3 h. 1/2. Conférence de M. Maurice Gilbert : *Victor Hugo* (Ecole de musique d'Ixelles).

Mardi 11. — 2 h. 1/2. Audition de musique nouvelle. Mlle Blanche Selva (Salon de la Libre Esthétique). — 8 h. 1/2. Conférence de M. E.-J. Soil : *L'Espagne. Art monumental et Arts décoratifs.*

Jeudi 13. — 2 h. 1/2. Concert extraordinaire au Salon de la Libre Esthétique Le Quatuor Ysaye. — 8 h. Première de la *Terre* (théâtre Moliere).

Vendredi 14. — 2 h. 1/2. Conférence de M. Adrien Mithouard : *Le Classique de demain* (Salon de la Libre Esthétique). — 8 h. Représentation au profit de l'Œuvre des Logements ouvriers avec le concours de la Comédie française (théâtre de l'Alhambra). — 8 h. 1/2. Séance Mozart. MM. J. Thibaut, R. Pugno et G. Guidé (Cercle artistique).

Samedi 15. — 2 h. 1/2. Répétition générale du Concert Ysaye MM. Pugno et L. Van Hout (Théâtre de l'Alhambra).

PETITE CHRONIQUE

L'Académie libre de Belgique a fixé ses séances au premier samedi de chaque mois. Des séances publiques, dans lesquelles la discussion sera autorisée, seront organisées périodiquement. La première question mise à l'étude est celle de l'encouragement donné par l'Etat aux artistes, et plus spécialement des modifications à apporter au Prix de Rome. Ont été nommés rapporteurs : MM. Ch. Van der Stappen et Octave Maus.

L'Académie a décidé qu'un prix de 600 francs serait attribué le 21 décembre 1903, date anniversaire de la fondation Edmond Picard, à celui à ou celle de nos compatriotes qui dans le domaine des Arts, de la Littérature, du Droit ou de la Sociologie, aurait par ses travaux affirmé un effort digne d'encouragement.

A l'unanimité, l'Académie s'est jointe aux juristes et aux écrivains qui, dans l'enquête ouverte par le journal *Le Français*, se sont énergiquement prononcés en faveur de l'abolition de la peine de mort.

Nous appelons l'attention de nos lecteurs sur les deux auditions de musique nouvelle qui seront données la semaine prochaine au Salon de la *Libre Esthétique*.

La première, mardi 11, à 2 h. 1/2, sera consacrée à la littérature moderne du piano, dont un de nos confrères se plaignait dernièrement de ne pas voir renouveler le répertoire. Elle comprendra trois grandes œuvres de premier plan : la *Sonate* de Paul Dukas, jouée pour la première fois à Paris, il y a quelques mois, par Edouard Risler avec un succès éclatant, le *Poème des Montagnes* de Vincent d'Indy et la fantaisie orientale *Islamey* de Balakirew, qui — sans doute à cause des difficultés qu'elle offre à l'interprète — ne fut jamais exécutée à Bruxelles. Ces trois œuvres seront jouées par Mlle Blanche Selva, professeur à la *Scola Cantorum* de Paris.

La deuxième audition, jeudi 13, à la même heure, sera donnée par MM. Eugène Ysaye, A. Marchot, L. Van Hout, J. Jacob et Th. Ysaye, qui exécuteront trois des plus belles pages de la musique de chambre moderne : le *Quatuor avec piano* d'A. de Castillon, le *Quatuor à cordes* de C. Debussy et le *Quintette* de César Franck.

Une troisième et dernière séance aura lieu le 25 courant avec le concours du Quatuor Zimmer, de MM. Marcel Labey et J. du Chastain. Le programme se composera de trois compositions inédites de jeunes musiciens français : le *Quatuor à cordes* de G. Samazeuilh, le *Chant de la Terre* de D. de Séverac et la *Sonate pour piano et violon* de Marcel Labey, et de la *Bourrée fantasque* de Chabrier, transcrite pour deux pianos par E. Risler.

La Conférence de M. Eugène Rouart sur l'*Artiste et la Société* a réuni vendredi dernier à la *Libre Esthétique* un auditoire de choix dans lequel on remarquait MM. Verlant, directeur des Beaux-arts, Edmond Picard, H. Maubel, A. Ruyters, Ch. de Sprimont, E. Joly, F. Labarre, Th. Braun, les peintres Toorop, E. Charlet, G. Lemmen, F. Khnopff, W. Schlobach, Mmes B. Rousseau, H. Cornette, etc.

L'étude de M. Rouart, aussi attachante par ses idées que par la pureté de la forme dans laquelle elles sont développées, a vivement intéressé l'auditoire. Nous la ferons prochainement plus amplement connaître à nos lecteurs.

La deuxième conférence de la *Libre Esthétique* aura lieu

vendredi prochain, 14 courant, à 2 h. 1/2. Elle sera faite par M. Adrien Mithouard, qui traitera *Du Classique de demain*.

A propos de la *Libre Esthétique*, la *Chronique* remet avec candeur en circulation un stock de plaisanteries séniles que le *Semaphore de Westcapelle* ou la *Voix des Deux-Ourthes* n'oserait plus utiliser aujourd'hui, tant elles sont ressassées.

Comment se fait-il qu'un journal dirigé par un homme d'esprit, informé de l'évolution moderne de l'art, se discrédite en accueillant de la sorte les réflexions saugrenues du premier imbécile venu?

Continuant une série qui fut, ces dernières années, fort bien accueillie du public, les éditeurs Lagaert et Castelein viennent de publier, en un élégant recueil, l'album illustré du *Salon de la Libre Esthétique 1902* : trente planches phototypiques reproduisant les principales œuvres exposées par les artistes belges et étrangers, et réunies sous une couverture ornée de la jolie affiche composée pour le Salon par M. Gisbert Combaz.

L'album complet est vendu fr. 2-50. Il y a aussi des exemplaires de luxe sur japon et sur carton ivoire.

Le succès de l'exposition a suggéré à un autre éditeur, M. Nels, l'idée de publier des cartes postales illustrées reproduisant quelques-unes des peintures et sculptures qui s'y trouvent réunies, et notamment les œuvres de MM. C. Meunier, P. Du Bois, Ch. Van der Stappen, A.-J. Heymans, Mlle A. Boch, etc. C'est, croyons-nous, la première fois qu'une exposition de ce genre provoque cette curieuse initiative commerciale.

L'*Art à travers les âges*, évoqué par la musique, la danse, la poésie et l'image, a constitué vendredi dernier, au Concert noble, le programme d'un joli spectacle dont l'honneur revient surtout à MM. A.-J. Wauters, qui en conçut le plan et qui dirigea l'exécution de celui-ci, à M. Cardon, l'auteur de l'artistique décor dans lequel il se déroula, au Cte Maxime de Bousies pour la poésie, à MM. Soubre et Lesbroussart pour la partie musicale, d'un archaïsme des plus attrayants.

On applaudit unanimement les tableaux vivants composés d'après des toiles célèbres de Memling, Véronèse, Rembrandt, Frans Hals, Rubens, Winterhalter; et les couples élégants qui dansèrent, au rythme de l'orchestre de M. Soubre, la *Barrière* et le *Petit Espagnol*, — triomphe de Mlle de Barandiaran, — le Menuet et la Gavotte, partagèrent le succès qui accueillit des poésies de Ronsard et de Villon, de Charles d'Orléans et de Charles IX, d'Hugo et de Musset, une scène de Molière, des chœurs et pièces instrumentales de Clément Janequin, Hændel, Lully, Rameau et Schumann...

Ce fut, certes, une soirée originale et charmante, d'art et de charité, dont la réussite dépassa les prévisions les plus optimistes.

M. Charles Potvin, conservateur du Musée Wiertz, membre de l'Académie royale et de l'Institut genevois, est mort le 1er mars à Ixelles. Il était né à Mons le 2 décembre 1818.

M. Potvin fut tour à tour poète, historien, critique, journaliste, conférencier, polémiste, professeur, moraliste, dramaturge, directeur de revues. Il laissera par-dessus tout le souvenir d'un lettré et d'un érudit attentif à toutes les manifestations intellectuelles et qui, demeuré très jeune d'esprit malgré sa vieillesse, se passionna jusqu'à ses derniers jours pour les Lettres, qui furent la religion de sa vie.

C'est aujourd'hui dimanche, à 2 heures, qu'aura lieu, au théâtre de l'Alhambra, le concert de gala donné par l'École de musique de Saint-Josse ten-Noode-Schaerbeek, sous la direction de M. Huberti.

Le programme de cette matinée musicale porte, outre la *Fantaisie écossaise* de Max Bruch, exécutée par M. J. ten Have, *Faust*, de Schumann, *Psyché*, de César Franck, les *Rondes enfantines* de Jacques Dalcroze et la Cantate *Kinderlust en Leed*, de Hiel et Huberti. Les soli sont confiés à Mlle Paquot, à MM. Demest et Mercier.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

ATELIERS
D'ARTS MOBILIERS
ET DECORATIFS.
G. SERRURIER-BOVY
LIEGE. 39 Rue Hemricourt
BRUXELLES. 2 Boulevard du Régent
PARIS. 54 Rue de Tocqueville

EXPOSITION PERMANENTE
D'INTÉRIEURS COMPLÈTEMENT
MEUBLÉS, DECORÉS ET ORNÉS
MISE EN ŒUVRE ET ADAPTATION RATIONNELLE DES
MATÉRIAUX ET PRODUITS DE
L'INDUSTRIE MODERNE

LE BOIS MEUBLES, ÉBÉNISTERIE, MENUISERIES DÉCORATIVES.
LE METAL FER BATTU ET FORGÉ, CUIVRE MARTELÉ, ÉTAIN FONDU, REPOUSSÉ ET INCRUSTÉ, ÉMAUX APPLIQUÉS AU MOBILIER, AUX APPAREILS D'ECLAIRAGE, DE CHAUFFAGE ET AUX OBJETS USUELS.
LES TISSUS TENTURES ET RIDEAUX AVEC APPLICATIONS D'ÉTOFFES ET DE PEINTURE, BRODERIE. TAPIS.
LE VERRE VITRAUX PLOMBÉS EN MOSAIQUE ET PEINTS.
LA CERAMIQUE CARREAUX ET POTERIES EN TERRE, FAYENCE ET GRÈS.
LE CUIR APPLICATIONS DIVERSES DU CUIR GAUFFRÉ, REPOUSSÉ ET TEINT
LE DECOR TENTURES EN PAPIER ET ÉTOFFES POUR MURS, PLAFONDS ET DÉCORATIONS.



Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

BEC AUER

50 % D'ECONOMIE **LUMIERE QUADRUPLE**

Appareils d'éclairage et de chauffage au GAZ, à l'ÉLECTRICITÉ et à l'ALCOOL

INSTALLATIONS COMPLÈTES

Bruxelles, 20, BOULEVARD DU HAINAUT, Bruxelles

Agences dans toutes les villes.

TÉLÉPHONE 1780

E. DEMAN, Libraire-Expert

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

VENTE PUBLIQUE

DE

LIVRES ANCIENS ET MODERNES

DESSINS ET ESTAMPES

provenant de la collection de feu M. **Paul Hankar**, architecte, etc.

La vente aura lieu le **mardi 11 mars et trois jours suivants, à 4 heures précises**, en la galerie et sous la direction de M **E Deman**, libraire-expert, 86, rue de la Montagne, où l'on peut se procurer le catalogue (949 nos)

Exposition, chaque jour de vente, de 10 à 3 heures

Demandez chez tous les papetiers

l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION **EXPORTATION** **ÉCHANGE**

JUGEND

Revue illustrée hebdomadaire

FONDÉE EN 1896

Éditeur : DR. GEORG HIRTH, Munich

LIMBOSCH & C^IE

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage.
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. V^e MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

VINGT-DEUXIÈME ANNÉE. N° 11. 16 MARS 1902.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

La Libre Esthétique (suite). *Henri de Toulouse-Lautrec* (MAURICE DES OMBIAUX). — Le Classique de demain (ADRIEN MITHOUARD). — Alfred Jarry (EUGÈNE DEMOLDER). — Les Auditions musicales de la Libre Esthétique (OCTAVE MAUS). — Notes sur les Primitifs italiens *La Critique mystique et Fra Angelico. La Résurrection des dieux : Léonard de Vinci* (JULES DESTRÉE). — Alice Fletcher. *India Story and Song* (M. MALI). — Les Avariés (O. M.). — Expositions. — Musique. — La Musique à Liége. — La Musique à Paris. *Concert de la Société nationale* (M.-D C.). — Accusés de réception. — Memento des Expositions. — Semaine artistique. — Petite Chronique.

LA LIBRE ESTHÉTIQUE

Henri de Toulouse-Lautrec.

Si l'homme était de grande race par sa naissance, l'artiste n'est pas de moins forte lignée.

L'habitude de rechercher toujours une filiation d'art a fait dériver Toulouse-Lautrec de Daumier, mais on n'a pas établi leur parenté d'une façon péremptoire. Il reste à la démontrer. Qu'il y ait eu parfois chez eux d'analogues préoccupations, c'est possible. Encore ne les aperçoit-on pas aisément : de grandes différences les distinguent l'un de l'autre.

Forain, Steinlen et d'autres procèdent directement de Daumier. Forain surtout. Steinlen a secoué son influence. Il a élargi sa vision, il a affirmé un autre idéal d'art, il s'est évadé de la caricature pour aller vers des œuvres plus humaines, plus altruistes. Il a exprimé le peuple contemporain, il s'est haussé parfois jusqu'aux synthèses des démocraties.

La caricature, au XIX^e^ siècle, a subi l'empreinte de Daumier. La plupart de ceux qui l'ont pratiquée ont subi son inspiration.

Mais Toulouse-Lautrec n'est point un caricaturiste. Ses préoccupations sont d'ordres différents. Il ne se moque point. Il est éperdument épris de modernisme. A l'affût de la mode, du spectacle du vice, du plaisir le plus récent et non encore exprimé, il a crayonné et peint la fermentation même de la décadence dans une ville comme Paris où tous les spleens, les ennuis, les lassitudes du monde viennent chercher le piment des inédites débauches. C'est, en plus violent, plus âpre, moins enjolivé, ce qu'est Jean Lorrain en littérature. Les plus récentes grimaces humaines y sont saisies, analysées, synthétisées.

A l'encontre de certains artistes qui font du pamphlet ou de la satire en dessin, Lautrec n'a jamais recours à la déformation des traits, ce qui est le propre des caricaturistes. Il a travaillé dans le seul but d'exprimer de saisissantes réalités. Et il a tellement étudié ses personnages, avec une attention si tendue et si ardente, qu'aucune de leurs caractéristiques ne lui a échappé. Voyez-le; son dessin n'a rien de dogmatique, de convenu, d'apprêté. Il n'a connu ni système, ni poncif; il ne s'est

pas répété. Son trait est toujours frais, toujours neuf. Il a toujours dessiné d'après tout ce qu'il y a de plus « nature ».

Mais s'il n'a pas besoin de déformer le physique de ses personnages, il sait mieux que personne éclairer leur déformation mentale. C'est merveille comme, en quelques traits, il évoque une physionomie, un caractère, le vice des filles et l'incurable navrement qui marque de ses stigmates les visages des fêtards.

Deux ou trois touches de crayon en couleur ou de gouache, et tout de suite il fait chanter son tableau. L'émotion, la sensibilité de son œil sont extrêmes. Il a des saveurs de ton d'une incomparable exquisité. Et quelle discrétion avec cela! Un peu plus de couleur et l'effet était manqué. Mais non, il y a ce qu'il faut, juste ce qu'il faut pour la réalisation complète, j'ose presque dire la perfection. Le sentiment de la mesure, que chaque grand artiste possède à sa manière, Toulouse-Lautrec l'a, indéniablement, sous sa fantaisie en apparence échevelée, sous l'afflux d'un tempérament désordonné. Il y a, dans un moulin, que ce soit le Rouge ou celui de la Galette, des femmes en domino et en culotte qui passent devant un consommateur attablé; le rose de ces costumes, Watteau ne l'eût pas renié.

Et voyez les tignasses de lin mûr sur les faces chiffonnées et blafardes des gouges. On dirait qu'à ne vivre que la nuit elles se sont décolorées. Ce sont d'étranges bêtes nocturnes chez qui le vice inconscient est devenu une sorte de candeur. Elles tiennent de la chauve-souris et du chat-huant, formes bizarres et compliquées de décadence et de pourriture.

Qu'on y prenne garde! Sous le laisser-aller apparent du tableau, une science, un art puissant de composition se révèle. Les mises en pages de Lautrec sont remarquables. Elles sont d'un maître accompli. Ses Messalines, son tragique blanchisseur et tant d'autres encore éclaireront l'enseignement artistique de demain.

Dans toutes les œuvres de ce maître, une originalité curieuse inquiète, toujours en éveil, palpite. Dans l'une d'elles, c'est le docteur Péan qui opère. Le sujet ainsi exprimé n'a rien qui étonne. Mais ce n'est point la leçon d'anatomie faite et refaite cent fois, édulcorée et pommadée depuis le génial Rembrandt. Oh non! Ici rien de solennel; le praticien n'a rien de sacerdotal ni de professoral; il ne pontifie pas devant des auditeurs béants d'admiration; il n'est point là pour la galerie. Non, une serviette attachée au cou, comme un bon bourgeois attablé devant un gigot, il dépèce, avec attention, préoccupé seulement de son travail. C'est d'un réalisme implacable.

L'artiste occupe une grande place dans l'art de notre temps. Descendant des glorieux comtes de Toulouse, il ne mentit point à sa race. Avorton, carabosse, Quasimodo, oui, d'une laideur de grand seigneur, il apporta dans la vie moderne les formidables appétits, les fureurs passionnées, les héroïsmes de ses ancêtres. Le nain fit une noce qui eût terrassé plusieurs géants, mais vivant à une époque de démocratie, le descendant des croisés se jeta dans l'art, et il exprima, par des chefs-d'œuvre, les ardeurs folles qui agitaient un corps rabougri et noueux comme une souche de vieux chêne (1).

MAURICE DES OMBIAUX

LE CLASSIQUE DE DEMAIN (2).

MESDAMES, MESSIEURS,

Celui qui est sur un grand navire faisant voile vers les Amériques n'en comprend les spacieuses évolutions que bien longtemps après que les manœuvres du bord sont achevées, alors que déjà les matelots se reposent à chanter quelque nouvelle chanson, et que la route, s'échappant par derrière, s'élargit en un sillage d'argent. Nous sommes celui-là, sur des flots qui se succèdent. Savions-nous donc vers où nous menait, par tous ses grands écrivains et ses grands artistes, ce siècle qui vient de se résoudre?

Il est du moins à l'heure actuelle une certitude : la variété déconcertante de nos admirations. Faut-il bien nous résigner à jouir de tant d'œuvres si contrairement belles sans savoir d'où elles tiennent leur signe d'élection et sans admirer aussi notre admiration? Voici qu'un Maeterlinck est si peu semblable à un Verhaeren et qu'en les aimant avec une égale sincérité nous parlons aussi bien, ici et là, de la même Beauté, et nous nous désintéresserions de l'unité du Beau!

Certains, quand ils en veulent rendre compte, invoquent la vérité, quelques-uns la nature, d'autres la vie, d'autres l'idéalisme, d'autres M. Taine, d'autres l'inconscient. Mais quoi? chacun de ces thèmes se fortifie d'un anathème. Irritantes négations. Au vrai, des Beautés diverses se contredisent ou se remplacent, en vertu d'une grande loi générale qui meut alternativement notre instinct, qui nous suspend entre des joies contemplatives et des fureurs d'agir et l'esprit, tour à tour paisible et exalté, demande satisfaction à des esthétiques successives. Quand les œuvres d'art se sont cristallisées dans une géométrie où la vie ne germe plus, le gel finit par les briser : il suffit alors d'un souffle ou d'un rayon pour faire éclater partout les flores enragées de l'expression. Mais après que la vie a quelque temps bousculé, fécondé, désordonné les œuvres et quand à force de tout ressentir les hommes sont devenus moins sensibles, il arrive en retour qu'ils n'apprécient plus leurs sensations que pour les idées qu'elles peuvent signifier, et une remise en ordre s'en suit. Ce n'est point là un système que je vous propose, ni des théories où je me joue, mais seulement une très simple notion que nous offrent l'histoire des écoles successives et le spectacle des réalisations contradictoires : l'ondulation du beau.

(1) Voir aussi l'étude consacrée à H. de Toulouse-Lautrec par M. OCTAVE MAUS dans l'*Art moderne* du 17 novembre 1901.

(2) Conférence faite au Salon de la *Libre Esthétique* le 14 mars 1902.

***

Je ne sais donc où j'en suis que lorsque je consens à regarder assez loin derrière moi.

Si j'interroge un Athénien ou bien un contemporain de Louis XIV, je m'aperçois qu'il peut, lui, confronter sans inquiétude ses goûts et ses impressions. Sa mentalité est ainsi faite qu'il ignore cet embarras d'admirer ensemble des chefs-d'œuvre trop variés. Il en possède la commune mesure : ce sont des multiples de lui-même.

Pour nous, au contraire, dont les admirations sont tellement disharmoniques, c'est par la période alternante que nous venons de passer, par celle où l'on se donne carrière vers toute expression, et où par conséquent l'on souhaite réaliser les œuvres les plus différentes. Elle a commencé avec les grands romantiques, Hugo, Delacroix, Théophile Gautier. En vain les Parnassiens ont-ils pensé amortir ce mouvement, en écrivant des poèmes d'une forme parfaite. Le naturalisme, l'impressionisme et pour une part le symbolisme le reprirent et le continuèrent, jusqu'à ce que fut achevée cette évolution, dont le caractère essentiel fut d'incorporer à l'œuvre d'art toutes les magnificences et toutes les floraisons de la vie.

La *Libre Esthétique* a eu le bonheur de réunir cette année des œuvres de cet étrange Toulouse-Lautrec, artiste férocement moderne, enhardi jusqu'aux ultimes documentations. Son cas, qui est d'avoir fourni un dernier effort expressif, est bon à méditer, car il mesure l'ampleur d'un mouvement qu'il termine, en y imprimant la suprême déviation. Son excitante saveur vient justement du dernier sursaut qu'il arrache à notre bestialité. C'est ici, sur un des pastels exposés, un jeune viveur à la joue en plâtre sale s'enlevant sur la rinçure d'un rose de fête arboré par des dominos qui passent au fond, — sur une autre esquisse, un chapeau canaille qui s'ébranle, lestement indiqué comme toujours, puis sur la face de la créature un seul éclairage, plaquant sa hideur, et c'est tout. Voici trois femmes (et lesquelles ?) dont les flasques peignoirs, teints dans d'infâmes vinasses, laissent voir la rosserie de l'échine et dont la physionomie résume des mœurs d'oiseaux de proie, — tous ces êtres offrant leur répugnance, mettant bien en vue leur vertu répulsive, haussant leur abjection comme pour rendre témoignage, — et voici un Péan authentique, la serviette au cou, rattachée par derrière comme un sénateur qui se fait raser ou comme un gros bourgeois qui soupe, et c'est en effet qu'il fore et qu'il dépèce de la boucherie, avec un si extraordinaire mouvement de son gros bras, qu'on entend la vibration et le grattement de l'outil : à croire, cette cisaille, que c'est Lautrec qui la retourne pour pincer une de nos fibres reculées qui n'ait pas encore frémi. C'est seulement cette dernière acidité qu'il veut. Il possède bien le sens des solides coloris et des curieux éclairages; mais il ne s'y attarde. Satisfait d'avoir indiqué, il s'empresse vers les tares, car il a un sens très pur du laid. Or, un tel artiste, vous m'entendez, se place au terme de l'évolution que j'indique, et l'acuité de cette recherche signifie que l'art touche à la fin de ce stade expressif et que tout est près d'être dit.

Mais déjà, chez le même Lautrec, se trahit l'indice d'un sentiment nouveau, car il établit son œuvre en laideur avec une telle précision, avec une telle économie, dans une si stricte sobriété, que ce laid restitue la beauté par une inversion exacte et que cette attique crudité, dans son amère tension, suppose pareillement l'équilibre d'un goût qui se possède impassiblement.

Ce n'est pas sans hésiter que je prononce alors, sur un lendemain dont j'ignore presque tout, ce mot de *classique*. Car voilà un sens bien étroit si c'est à dire que nous devons reprendre fil à fil une certaine tradition antérieure, mais bien inutilement large, s'il y va d'ajouter une annexe à ce Temple du Goût dont le rusé Sainte-Beuve s'offrait à établir les devis. Pourtant ce n'est pas assez d'affirmer qu'à l'heure présente une harmonie se substitue lentement à une expression. Non seulement la construction idéologique de quelques œuvres nouvelles retranche de leur aspect et fait tomber toute luxuriance inutile, non seulement elles s'arquent tous les jours d'une ligne un peu plus ferme, mais il faut aller jusqu'à noter en elles quelque sobriété de bon aloi, un goût, une noblesse, avec de grandes liaisons fines qui semblent vouloir s'autoriser de la plus authentique tradition.

***

Ce qu'il y a de plus contraire au goût classique, ce sont les fanfares du lyrisme. Ainsi le XVIIe siècle n'entendit guère Pindare. Despréaux n'osait pas y penser. C'est la passion qui s'emporte, un désordre, et nous cherchons les conditions d'un art dont l'ordonnance soit fière et charmeuse. Et c'était bien là, depuis 1830, l'obstacle à une reviviscence classique, la vitalité de notre lyrisme.

La langue française spécialement, à cause de l'accouplement des rimes qui offrent un revirement perpétuel, comme un miroir agité en tous sens, recèle d'extraordinaires ressources pour la variation et il reste en outre l'artifice tapageur de les entremêler. Elle est prédisposée en somme à quelque brillante loquacité. Que la sonnerie de cette musique de bijoux ait été à ce point modérée pendant deux siècles, cela du moins atteste chez nous une singulière fermeté de notre vouloir. Mais quand la poésie personnelle s'affranchit des règles, toute ardente d'un essor longtemps refréné, elle affola sans mesure le jeu des rimes et le reflet des images. A ce point que Banville écrivit bientôt le cavalier *Traité de poésie française* que vous savez. Et la chanson de notre parole nous mena longtemps. La poétique nouvelle reçut des premières expressions jaillies une si forte empreinte que la formule s'en offrit longtemps impérieuse et nécessaire à tout poète, et par un élan qu'avaient gardé les formes verbales, la parole de tous se trouvait sans cesse emportée au delà de son propre sens. Ils croyaient écrire une pauvre chose toute sincère et toute naïve, et ils s'apercevaient avec effroi que c'était de l'Hugo qui résonnait. Le symbolisme a tué cela, par la qualité mystérieuse, par la recherche méticuleuse des sensations qu'il révélait. Verlaine, voilà décidément une musique qui sonnait faux, murmura des romances grises et lentement câlines, ouata le timbre, étouffa le sanglot dans une ironie discrète et chanta la chanson bien sage. C'était endormir le courroux lyrique. *Apaisement*, c'est en effet le titre d'un des premiers recueils d'Henri de Regnier. De tous ceux qui participèrent à cette transformation verbale, celui qui s'obstina avec la plus tenace intransigeance contre toute insincérité, ce fut Laforgue. Il apporta à ce dépouillement l'exactitude d'un néophyte; il cultiva en lui cette *déculture* quasiment avec religion. Si profond, si mélancolique, se jouant aisément dans son malaise, il se garda toujours de laisser poindre une émotion, à moins qu'en la salant d'une suggestive âcreté, d'une drôlerie inquiétante, et qu'en se raillant lui-même jusqu'à s'écrier :

« Je suis-t-il malhûreux! »

Mais ce qu'il y avait d'insincère jusque dans ce souriant sarcasme dont il se masquait, il le rachetait encore en faisant son rire amer et candide flotter sur des problèmes énormes et des vocables métaphysiques, en sorte qu'on hésitât à prendre plaisamment sa plaisanterie. Et son grave babil laissait l'impression indécise et lunaire d'une pureté de son esprit.

« J'ai le cœur chaste et vrai comme une bonne lampe;
Oui je suis en taille douce, comme une estampe. »

Il est mort à la fleur. Il disait :

« Nature est sans pitié
Pour son petit dernier. »

Il avait ramené le verbe orgueilleux jusqu'à cette plage léthargique des notions lavées, des expériences usées, où toutes nos impressions s'équivalent et s'endorment.

Voilà réalisée la première condition d'un classicisme, l'égalité verbale retrouvée, la paix des mots. Et si désormais un Verhaeren vocifère triomphalement son âme tumultueuse, c'est en vérité parce que le dieu est en lui, mais non plus parce que le mot est son dieu.

Au reste, les poètes ont depuis lors beaucoup ratiociné sur l'instrument dont ils jouent, — un peu trop peut-être. Les vers-libristes se sont mis d'accord pour séparer dans le mouvement verbal des éléments métriques, fondement de l'ancienne poésie, et des éléments rythmiques, faits des accents répartis sur une longue période, essor de la poésie neuve. Mieux vaudrait vous en lire que d'en raisonner, si je ne voulais uniquement remarquer que cette conception récente, si sommaire qu'elle soit, tend à favoriser de plus larges ordonnances de la phraséologie, à permettre d'entreprendre de grandes trames au point lancé et à nous restituer cette faculté nombreuse qui selon des occasions présumées ferait aisément accueil à l'agencement des lignes idéologiques.

La poésie ne fut pas seule à se désirer une si calme atmosphère. Il y a longtemps que cette fougue magnifique qui se cabrait dans les grandes compositions historiques ou mythologiques d'Eugène Delacroix est devenue désuète. Un Puvis de Chavannes permet d'évaluer la route parcourue. S'ils s'exaltent, c'est la richesse des coloris que nos peintres d'aujourd'hui font crépiter joyeusement : ils n'en veulent plus à notre émotivité. En cessant d'être littéraire, la peinture a cessé d'être lyrique. Même depuis l'impressionisme la chaude hardiesse de la vision semble avoir fait place à quelque attitude sérieuse, à un émoi plastique qui envahit la composition des plus jeunes. Les musiciens eux-mêmes, malgré que leur art soit un délire de pythonisse et comme la plus haute clameur de nos émotions, se conforment à ce nouvel esprit et la plupart des franckistes (j'en excepte Lekeu, pour sa sonate) semblent avoir volontairement refréné les emportements séraphiques du vieux maître.

Ainsi peut être constaté, chez les plus notables, un abaissement expressif, par où se révèle une meilleure économie de l'effort. Par l'aide de quels agents ce phénomène s'est-il peu à peu formé? D'où vient-il? De partout, et de tant d'œuvres expressives qui condamnaient en naissant leur propre formule.

***

En effet, si l'on use des mots ou des couleurs, ou de tous les autres éléments de l'art pour le choc que nous procure leur nouveauté, c'est une fleur que l'on cueille et que l'on ne cueillera plus. Les combinaisons qu'on en peut faire sont infinies : un art classique, en tant qu'il ne demande rien qu'à ces combinaisons, peut longtemps durer. Mais l'essence propre de chacune de ces petites capsules se vide en une fois : un art expressif s'épuise. Pour s'en tenir uniquement à évoquer le mouvement de la vie, il rentre dans les conditions de la vie qui est de mourir sans cesse.

Par exemple Hugo, riche d'un vocabulaire avant lui modéré, rehausse les *rayons* par les *ombres*, cela uniquement pour le heurt, pour l'antithèse, pour le claquement. C'est bien; mais voilà un usage condamné. Si d'autres se mêlent de le reprendre, il se dresse à l'instant et réclame son bien. L'art expressif finit par énerver toute expression et par s'appauvrir de tout éclat.

De plus, à chaque fois qu'une de ces ressources se périme dans une œuvre de génie, elle devient notable pour y avoir figuré : elle y a essuyé quelque chose qui ne s'efface plus. L'élément qui s'appauvrit de son éclat s'enrichit par contre d'une idée associée. Ainsi la matière d'art, transmise d'une œuvre à l'autre, finit par se nuancer et se polir infiniment. Elle s'affine, se pénètre d'une poussière de sous-entendus, d'ironies et de correspondances; elle se timbre, elle change de densité, elle se fait, elle se transpose. De brillante, elle devient sourde, réminiscente, toute pleine d'affinités et d'instincts mystérieux. M. Gustave Kahn en était arrivé à souhaiter une langue sans cas, ni modes, dont tous les mots fussent aptes à tous les emplois. Il en résulte, en effet, qu'au lieu d'être requise pour les effets directs qu'il lui était d'abord naturel de produire, la matière demande maintenant à être retenue exclusivement pour cette multitude de symboles auxquels elle est devenue prompte. L'artiste l'aime en elle-même et dans l'abolition de tout sujet il en vient à ne plus spéculer que sur ses vertus les plus fines, sur son ultime frisson. Il apparaît douteux qu'Odilon Redon eût composé ses beaux fusains, si une longue maîtrise du blanc et du noir n'eût longuement volatilisé avant lui la matière où il se joue hermétiquement.

Les artistes qui ont tiré parti de ce cas délicat méritent du respect, car cette pratique veut une hautaine probité. J'ai cité Laforgue et Redon. Les compositions exquises de M. Vuillard, la musique sensuelle et insaisissable de M. Debussy seraient d'autres exemples de cette ténuité des harmonies à laquelle nous portent un goût informé et une hérédité splendide.

Dans une telle conjoncture, voilà de nouveau que l'art se libère de la formule précédente, pour s'offrir désormais tout plein d'une neuve énergie, tendu vers une foule de possibles rapports, enclin aux harmonies les moins attendues, incapable de se courroucer pour de nouvelles passions, mais prêt à se plier selon un nouvel esprit.

***

Quelques-uns déjà le sollicitent. Des simplifications constructives se dénoncent et s'enhardissent. Cette recherche d'un ordre sévère et inédit qui s'avoue de toutes parts doit sa portée et sa valeur à un respect profond de cette matière à la longue si profondément pénétrée. Que si on voulait imposer ici un ordre arbitraire, des arrangements d'emprunt, un antique de convention, comme s'y obstine l'académisme, c'en serait fait. Mais point. C'est à ces affinités de la matière bien connue (tels nos artisans gothiques) que les maîtres de demain commencent à demander ce dépouillement. C'est impitoyablement qu'ils simplifient l'œuvre par de justes emplois.

Si cette strige de Redon vous entre dans l'œil comme une aiguille, cela vient du très juste poids des formes et cela tient à l'acuité d'un très sûr établissement des valeurs. Un autre maître, Degas, fils d'Ingres, hausse sa volonté jusqu'à une géniale maîtrise dans ses dures visions. Il pousse, il presse et il serre les laideurs féminines jusqu'à les transmuer en quelque narquoise et hurleuse beauté, et telle est sa magistrale étreinte des choses que c'est à leur mouvement qu'il demande cette solidification. Diversement on peut dire de Cézanne qu'il est un rude constructeur, ses œuvres d'une massivité romaine se tenant comme une maçonnerie. Et à nous, poètes, Mallarmé apparaît comme un impeccable architecte, ayant su à l'heure impérieuse et au moment précis le prix d'une syntaxe admirablement serrée, gardienne exacte, parmi l'assemblage des paroles précieuses, de la pureté des contours. Certes, les exemples abondent et en vérité ce n'est point par hasard qu'on peut retenir dans une même conception de si variés artistes. C'est encore notre Vincent d'Indy dont la gloire vous est chère : vous en avez toujours pris soin. Sa musique osseuse et musclée affirme de même une rigide structure. La sobriété décisive des agencements emprunte chez lui une rare portée à la justesse absolue des timbres qu'il assigne à chaque forme. Et son nom, qui dit notre plus pure gloire musicale depuis César Franck, en éveille aussitôt dans ma pensée un autre que nous ne pouvons prononcer sans évoquer une émouvante et mauvaise image, celui d'Ernest Chausson.

Le matin où l'on accourut nous dire sa fin tragique, il, nous sembla que quelque chose venait d'être lacéré en nous, nous restâmes stupides. Son œuvre, toute chaude encore, manifeste une perfection qui s'élargissait de jour en jour. La précision linéaire de ses lieds d'une mélancolie pénétrante et d'une fidélité ineffable le rattachait à ce style qui se dégage fermement. Il y avait bien en lui quelque chose d'immaculé. Ses mélodies, c'est du cristal qui pleure. L'harmonie en est si tristement égale, les motifs si nécessaires, le dessin si purement juste qu'on pense que leur tension va les briser. Une volonté douce, la domination de soi, lentement conquise, remplissent ses œuvres de quelque sagesse ombrageuse. Elles vivent d'un élan qui se connaît, d'une douleur sûre de soi, d'un charme qui s'appartient. Et dans ses dernières, il avait développé cette manière d'être jusqu'à la plus libre grandeur. Que nous eût-il donné?

A leur tour de nouveaux peintres, parmi les avant-derniers venus, parmi ceux qui, dès leur première ferveur, s'éprenaient déjà de quelque synthèse, nouent des points nouveaux à cette tradition commencée. Une récente petite exposition parisienne nous montrait chez Roussel, de qui nous avions précédemment goûté une certaine tenue poussinesque, le progrès méthodique d'un artiste qui, ayant réduit chaque objet à son écriture essentielle, en constitue plan par plan des paysages d'une composition fortement liée. Maurice Denis, dont les intimités pleines de grâce nous ravissaient, dès son premier début, comme de jolis miracles naïfs, s'épanouissant maintenant en plénitude, révèle une virilité sereine dans la fermeté des lignes sommaires où il resserre sa pensée et résume au Vésinet des constructions décoratives d'une exquise et forte convenance.

Précisons encore un peu davantage. Le goût classique, je dis dans le sens le plus traditionnel du mot, s'insinue peu à peu. La curiosité des grandes disciplines nous prend, et si elles ne nous subjuguent pas tout à fait, du moins nous nous plaisons au sentiment qui s'en dégage, et volontiers nous nous enveloppons dans l'atmosphère qui en émane. Chez nous qui par braverie nous étions si volontiers laissé dire un jour que le beau c'est le laid, le fait est notable d'avoir peu à peu retrouvé le culte de la Beauté, en toute harmonie. L'héroïque maintenant nous captive. Racine, Mozart et Raphaël ont repris leur ascendant sur nous. Jamais Ingres fut-il aussi passionnément interrogé qu'aujourd'hui? Jamais Gluck nous a-t-il tant remués?

Et vous espérez de moi, sans doute, puisque je viens de nommer ces génies d'une sensible élégance, que je vous dise aussi qu'André Gide écrit d'une pureté qu'ils inspirent. Il sait, lui, que la phrase française tient son bel air de cette sinuosité heureuse qui porte les mots légèrement, et les mots leur excellence d'un peu de leur sens qu'ils se refusent discrètement à livrer. Il sait surtout que ce qui importe c'est le tour d'esprit qui les courbe à de souples dessins et cette grâce dans laquelle ils se plient si bellement : la culture.

Des écrivains de grande race enfin, Barrès, Charles Maurras, qu'une heure d'airain nous dispute, plus formellement encore se réclament de ce génie traditionnel que voilà partout à découvert.

***

Ainsi la lassitude du lyrisme d'une part, l'usure de la matière de l'autre, ont peu à peu rendu leur prépondérance aux linéaments principaux et stimulé la jalousie du trait. J'ai produit des témoins. Je m'en tiens là. Je m'en voudrais d'aller plus outre et laisser tomber dans une oreille humaine quelque parole qui engageât un artiste à sortir de sa destinée. J'ignore les œuvres futures : ce serait attenter quelque chose contre elles de les prévoir avec trop de précision — ou d'inexactitude.

C'est en effet la question de savoir si de trop hâtifs partis pris ne viendront pas déranger une évolution qui se dessine et reporter vingt-cinq ans plus loin la conversion commencée. Car un moment harmonieux dans le développement de l'art ou des lettres se marque toujours de quelque parti franc et exclusif. Cela s'entend : les fortes disciplines supposent un principe d'ordre auquel tout soit sacrifié. La formation de ce principe importe. S'il s'établit graduellement, par une sublimation régulière et intégrale, un jour il soutiendra solidairement des œuvres dans lesquelles les plus variées natures individuelles puissent entrer. Mais qu'une Renaissance hellénique nous arrache brusquement à nous-mêmes, mais qu'un David jacobin, de son autorité personnelle, impose à l'époque d'artificielles formules, à ce coup se déchirerait la trame attirée d'une main brutale et pour le moins l'élaboration qui se poursuivait demeurerait interrompue jusqu'à ce que les sutures aient été lentement refaites, comme il advint chez nous il y a trois siècles. Il messied donc toujours de rien entreprendre contre la spontanéité de l'artiste.

Si Jean Moréas a raison de vouloir régenter notre goût avec cette sûreté, de choisir pour nous d'héroïques renoncements, et de restaurer, avec la sûreté d'un Malherbe, la norme antique, s'il a tort ou raison, je ne sais pas, bien que je sache tout de même qu'il a raison puisqu'il écrivit de belles stances. Mais ça le regarde, et de soi-même une telle attitude ne se communiquera à d'autres que pour autant qu'elle était réclamée par notre mentalité générale. Toutefois il n'est pas téméraire, désignant le sens dans lequel nous voilà, d'évidence, emportés, de dire qu'il n'y a rien à risquer ni à perdre si on s'en va librement et sincèrement par là, pourvu qu'on respecte son propre cœur et son esprit natif.

C'est la plus glorieuse de nos traditions occidentales, et même la seule essentielle à notre génie d'être de hardis architectes, d'obstinés bâtisseurs d'aventures, de livres, de systèmes et de tragédies. C'est cette tradition-là, cette servitude volontaire, cette splendide servitude *ædificandi* qui recommence, tenace et vitale, de s'affirmer. Les Goncourt disaient qu'on ne fait pas les livres qu'on veut. Cette parole est en train de devenir moins vraie.

ADRIEN MITHOUARD

ALFRED JARRY

Alfred Jarry est un des écrivains les plus curieux de la nouvelle génération. Il y a un diable, un savant et un profond artiste dans ce petit Breton parisianisé, aux cheveux noirs, dont les yeux perçants et vifs scrutent avec ténacité et perspicacité les hommes et les choses, et dont la bouche esquisse des sourires si ironiques. Jeune encore, il a donné les choses les plus diverses et les plus inattendues, sautant de caricatures féroces, si puissantes qu'elles paraissent du Daumier écrit, à des phrases décrivant avec luxure et magnificence les temps néroniens. Son style fort, salé, énergique, — et, quand il le veut, d'un hermétisme rare, — jongle avec les brillants écus de Rabelais ou avec les médailles de bronze de Tacite. Jarry aime les marionnettes : il en a fabriqué de prodigieuses; il parlera d'elles vendredi prochain à la *Libre Esthétique*.

Son premier livre parut en 1894 au *Mercure de France* : *Les Minutes de sable mémorial*. En 1895, la même librairie édita *César Antéchrist* (c'est là deux bouquins des plus curieux) et, en 1896, le fameux *Ubu Roi*, la sanglante et bouffonne satire du « pignouf » contemporain, la flagellante personnification de l'égoïsme bourgeois. Grand succès! Armand Silvestre prôna *Ubu*. Le 10 décembre 1896 la pièce fut jouée au théâtre de l'OEuvre. Apothéose et scandale! Henry Bauer et Catulle Mendès s'enthousiasmèrent pour ce théâtre original, Henri Fouquier hurla de colère dans le *Figaro*, clamant la venue de la « Terreur littéraire ».

En 1897, Jarry publia au *Mercure de France* un livre bizarre : *Les Jours et les Nuits, roman d'un déserteur*, et, chez l'éditeur Fort, un recueil de nouvelles un peu érotiques : *L'Amour en visite*.

En 1899, le *Mercure de France* distribua un roman singulier tiré á un petit nombre d'exemplaires autographiés : *L'Amour absolu*.

La *Revue blanche* réédita *Ubu Roi* en 1900 avec, en complément, *Ubu enchaîné*. Puis elle donna le beau roman *Messaline*, où l'on trouve les pages les plus chaudes et les plus colorées qu'on ait écrites par ces temps de « quo vadisme » sur l'ancienne Rome. Enfin paraîtra, d'ici à trois semaines, un nouveau roman : *Le Surmâle*; j'assure que le héros tient les promesses du titre.

Entre-temps Jarry a publié en 1899 le *Petit Almanach du Père Ubu* et en 1901, chez Vollard, l'*Almanach du Père Ubu pour le XX^e siècle*. Il a fondé avec Remy de Gourmont, en 1894, l'*Ymagier*, et collabora aux cinq premiers numéros. Jarry a donné des vers et de la prose à différents périodiques. Aujourd'hui, on remarque fort ses « Spéculations » et ses « Gestes » à la *Revue blanche*. L'homme « privé » est très habile pêcheur à la ligne, cycliste remarquable et adroit tireur.

EUGÈNE DEMOLDER.

Les Auditions musicales de la Libre Esthétique.

Les œuvres musicales nouvelles suscitent des interprètes imprévus, et la virtuosité se développe parallèlement à l'évolution de l'art. Telles sonates de Beethoven semblèrent, avant que Liszt et Bulow en eussent divulgué la beauté, offrir à l'exécutant des difficultés insurmontables. Quand parut, l'an passé, la sonate de Dukas, que sa rigoureuse architecture, sa puissance expressive et sa pureté de style rapprochent des œuvres les plus hautes du maître dont nous venons d'évoquer le souvenir, on se demanda quel pianiste oserait en affronter les périls. Edourd Risler la joua triomphalement à la *Société nationale*, et voici qu'une jeune fille de dix-huit ans vient à son tour de la révéler avec une souveraine autorité à l'auditoire enthousiasmé de la *Libre Esthétique*.

Cette jeune fille, c'est M^lle Blanche Selva dont nous eûmes, à deux reprises, l'occasion de signaler les qualités exceptionnelles et presque miraculeuses. A une technique impeccable qui unit à la puissance sonore une douceur de toucher inégalée, l'artiste joint une compréhension musicale qui reflète avec une telle fidélité la pensée des maîtres qu'on ne peut imaginer un accord plus étroit entre l'inspiration créatrice et sa réalisation expressive. La matérialité de l'instrument s'efface sous les doigts agiles, légers et rapides. Le piano chante, pleure, s'exalte, s'héroïse. Et, dégagée des contingences de timbres, la phrase s'élève et plane dans la souplesse sinueuse du rythme et la séduction de la mélodie.

Solidement bâtie dans une forme classique, la *Sonate en mi bémol mineur* de Paul Dukas se développe en quatre parties conduites avec une maîtrise qui place son auteur au premier rang des musiciens d'aujourd'hui. Sobre et contenue dans le premier mouvement, l'inspiration de M. Dukas s'élève, dans la deuxième partie, à la sérénité beethovenienne. Un *Scherzo* étincelant, coupé par un mystérieux rappel du début de l'œuvre, amène le final, construit sur deux idées, l'une d'un sentiment tragique, l'autre triomphale, et qui s'achève en une apothéose d'une ampleur magnifique. Il faudrait, pour analyser en détail cette composition de large envergure, — l'une des plus considérables de la littérature du piano, — pouvoir disposer d'un espace qui dépasserait le cadre de cette revue. Bornons-nous à dire que l'œuvre de M. Dukas résume les tendances actuelles de l'art musical en ce qu'elle exprime dans un style classique, homogène et bien équilibré, les sentiments qui font vibrer l'âme d'aujourd'hui. C'est une œuvre de pensée et de volonté, éloignée à la fois du lyrisme exclusif et de la sécheresse scolastique qu'amena, par une réaction inévitable, l'exagération du romantisme. Elle ramène avec fermeté la musique dans le sillon ouvert par César Franck et s'apparente glorieusement aux pages les plus belles de celui-ci.

Le *Poème des Montagnes*, suite pour piano tout imprégnée de poésie dans laquelle Vincent d'Indy décrit le charme agreste des paysages cévenols, avait été joué il y a quelques années à la *Libre Esthétique*. Mais M^lle Selva l'interpréta avec une émotion et une grâce qui en firent mieux encore pénétrer la douceur pittoresque.

Et le programme s'acheva par un feu d'artifices musical, la fantaisie orientale *Islamey* de Balakirew, ingénieusement écrite sur un thème unique que le caprice du compositeur se plaît à varier et à déguiser à l'infini en accumulant les plus audacieuses témérités de rythme et d'harmonie. Balakirew avait, cela ne fait

pas de doute, la haine des pianistes. Il a voulu leur mort. Mais l'aisance paisible de Mlle Selva a déjoué ses captieux dessins.

***

Jeudi, ce fut au tour d'Ysaye et de son admirable Quatuor de nous faire entendre quelques-unes des plus attrayantes compositions modernes. Depuis longtemps, MM. Eugène Ysaye, Marchot, Van Hout et Jacob n'avaient plus, réunis, donné à Bruxelles les hautes sensations d'art qu'ils nous prodiguèrent jadis. On devine la joie qu'on eut à les applaudir. Avec la collaboration de M. Théo Ysaye, qui joua la partie de piano avec une précision et un sentiment des nuances tout à fait remarquables, la célèbre association interpréta le Quatuor de Castillon, dont la clarté et la grâce mélodique apparurent en vive lumière, et le Quintette de César Franck, l'une des plus nobles compositions du maître. Entre ces deux œuvres formelles, le joli Quatuor à cordes de Claude Debussy, avec sa beauté nerveuse et la saveur de ses harmonies recherchées, apporta une note aiguë et comme un cri de passion exacerbée. L'exécution, d'une homogénéité et d'une expression merveilleuses, fut en tous points digne de ces trois pages de premier ordre.

OCTAVE MAUS

Notes sur les Primitifs italiens.

La Critique mystique et Fra Angelico, par l'abbé L.-C. BROUSSOLLE. Paris, Oudin, 1902. — **La Résurrection des dieux : Léonard de Vinci**, roman, par DMITRI MEREJKOWSKI. Traduction PERSKY. Paris, Perrin, 1902. (Une autre traduction a paru presque en même temps chez Calmann Lévy.)

Deux livres à signaler à ceux qui aiment le XVe siècle italien. M. Broussolle est aumônier du lycée Michelet et directeur de la *Semaine religieuse*. Il lui a donc fallu beaucoup de hardiesse et de courage pour oser dire son fait à la critique mystique qui célèbre éperdument Fra Angelico parce que saint, et non parce que artiste. M. Broussolle, avec un luxe d'arguments clairs et sans réplique, montre que pour la critique d'art il ne peut y avoir qu'un point de vue légitime et sérieux, l'esthétique. Il continue ainsi contre les exagérations des écrivains religieux la salutaire réaction qu'il avait commencée dans son remarquable livre sur Le Pérugin. Les observations de M. Broussolle sont trop en accord avec ce que nous avons écrit nous-même sur l'Angelico pour que nous ne les enregistrions pas avec une extrême satisfaction. La personnalité de leur auteur, son érudition, la sûreté de son goût ne permettront point de penser qu'il obéit à l'ambiance anticléricale, lui ! Et son petit livre restera une excellente contribution à ce débat sans cesse renouvelé : qu'on peut être un peintre religieux de grand talent sans être particulièrement vénérable, et qu'on peut être un saint très recommandable en restant peintre médiocre. Il semblait que dès le XVe siècle Fra Filippo Lippi et Pietro Perugino l'avaient déjà surabondamment démontré, mais il reste des écrivains catholiques pour confondre avec obstination la piété et le talent. Qu'ils lisent le volume de l'abbé Broussolle, ceux-là !

Et qu'ils lisent aussi le très beau roman d'un jeune auteur russe : Dmitri Merejkowsky. C'est un roman, si l'on veut ; c'est plutôt une évocation historique, une grande fresque retraçant avec une savoureuse élégance, la fin du XVe siècle italien et l'aube du XVIe. Il n'y a point d'action dramatique à travers le livre ; et les diverses scènes y sont reliées seulement par l'identité du personnage principal : Léonard de Vinci. La noble et mystérieuse figure de cet homme prodigieux, peintre, sculpteur, ingénieur, inventeur, philosophe, promenant à travers son temps magnifique une supériorité douloureuse, est esquissée avec un respect infini et, semble-t-il, avec une grande exactitude historique.

Le livre de M. M. Merejkowsky situant l'œuvre et la vie de Léonard au milieu des drames splendides de cette époque, où l'humanité semble avoir connu un des instants les plus intenses de son évolution, nous le fait connaître et apprécier mieux encore que les traités d'histoire ou les critiques d'art. L'existence fastueuse et mouvementée des cours souveraines, de Ludovic le More, de César Borgia, des papes Alexandre et Léon X, de François Ier, les batailles, les émeutes et les conspirations, la résurrection de la beauté et des conceptions païennes, le trouble énorme des consciences, la tragédie angoissante de Savonarole, les superstitions populaires, les sorcières et leurs bûchers, tout ce mélange incroyable de culture extrême et d'ignorance, de beauté et d'immoralité, de luxe et de détresse, on en trouvera le récit dans la *Résurrection des dieux*. Ce livre mériterait une longue étude ; je m'excuse de ne pouvoir aujourd'hui que le saluer en ce trop hâtif compte rendu.

JULES DESTRÉE

ALICE FLETCHER

Indian Story and Song. — Boston, Small, Hayward & Co.

Passionnée d'ethnographie, Alice Fletcher a vécu de longues saisons parmi les Indiens de l'Amérique du Nord avec autant de plaisir et guère plus de surprises que n'en ont à Genck ou en d'autres villages de Campine les peintres qui s'établissent chez nos sauvages à nous. Elle a surtout étudié leurs chants et elle en transcrit une trentaine (1).

Chants d'amour — ou plutôt appels d'amour pour flûte rudimentaire ou pour la voix ; — chants de guerre, chants de mort et de deuil, en majeur, toujours, pour ne pas attrister le défunt, car la « musique est la seule chose terrestre que les morts perçoivent encore » ; — chants religieux, ou chants de danse (tout ce qui est chant est religieux pour l'Indien, puisque la musique pour lui est un drame entre deux mondes, elle relie le ciel et la terre, si près l'un de l'autre dans sa pensée) ; — chants pour demander la pluie, chants des diverses tribus, chants des femmes, berceuses ; — chant du vieil homme amoureux, doux et triste, chant de victoire. Lignes courtes, motifs de quelques notes, répétés en couplets innombrables, à l'octave inférieure ou supérieure, à la quinte inférieure, puis repris de la première façon émise. Notes imitant des gémissements, des bâillements, des murmures, des battements de langue, des appels, des cris. Rythmes des battements de mains, des courses, des marches lentes, des danses, des prières monotones comme les éjaculations répétées d'une litanie, — puis mesures variées comme la courte fantaisie de l'enfant,

(1) Depuis les minutieuses et savantes recherches de John Fillmore, professeur à l'Université de Pomona (Californie), on s'est efforcé de noter et de conserver cette musique primitive qui peut éclairer de façon si curieuse l'origine de notre musique à nous.

vraies expressions sauvages et musicales malgré tout, apportant à notre ouïe cultivée la sensation lointaine d'une ère primitive, troublante, déjà vécue, si vite retrouvée et reconnue, — notes de brutalité, d'indigence, mais aussi de douceur parfois, et surtout de captivante sincérité.

D'aucuns, affirmant qu'il n'y a rien de commun entre les diverses races humaines, contesteront peut-être qu'on puisse comparer ces choses avec les premiers chants des blancs. Mais les découvertes qu'ont faites les patients étudiants de musique sauvage nous mettent en présence de lois plus générales que celles qui concernent l'unité ou la pluralité des races. Ces lois sont celles du son. Théoriquement nous savions que ces lois existent par elles-mêmes, indépendamment des sensations sonores que nous pouvons éprouver. Helmholtz et d'autres ont démontré que nous ne faisons que découvrir ce que nous croyons inventer.

Mais voici que les hurlements rythmés de ces sauvages se trouvent, eux aussi, avoir une tonique, une dominante, des intonations majeures, mineures et une gamme de cinq notes, assez semblable à celle des premiers chants écossais. — La vie, l'expérience confirment ce que la science avait découvert, et dès lors il devient éminemment intéressant pour l'Européen de savoir ce que chante le Peau-Rouge. — Quel que soit l'abîme qui les sépare, les hommes des deux mondes ont fait les uns après les autres les mêmes découvertes, ils sont un peu frères sinon de par le sang, au moins de par cette langue absolue en laquelle ils exprimèrent leurs joies et leurs douleurs, langue humaine, langue vivante qu'ils épelèrent à des époques différentes et que tous comprennent parce qu'elle ne peut changer.

M. MALI

LES AVARIÉS

Comédie en trois actes par M. BRIEUX.

Aux pièces à thèse imaginées par M. Alexandre Dumas, M. Brieux a substitué la comédie à tendances humanitaires. L'un disait : « Tue-la »; l'autre : « Guéris-toi. » *Les Avariés*, pièce morale et sombre qu'une incompréhensible interdiction rendit célèbre avant qu'elle eût vu le jour, se rattache à la série d'œuvres que l'hygiène sociale inspira à l'auteur de *Blanchette* dans le plus louable dessein de détruire de funestes préjugés. « Cette pièce, vient annoncer le régisseur au lever du rideau, ne contient aucun sujet de scandale, aucun spectacle répugnant, aucun mot obscène, et elle peut être entendue de tout le monde si l'on croit que les femmes n'ont pas besoin d'être sottes ou ignorantes pour être vertueuses. » Avec *la Robe rouge* (mœurs judiciaires) et *les Remplaçantes* (mœurs nourricières), *les Avariés* (mœurs médicales) forment un triptyque dont nul ne contestera la portée morale.

En d'éloquentes conférences, M. Brieux flagelle les misérables qui, se sachant infectés d'un mal terrible, ne craignent pas, en se mariant, d'inoculer celui-ci à une jeune fille saine et d'empoisonner leur postérité. Il appelle avec chaleur l'attention des législateurs sur la situation exceptionnellement grave qu'offre, pour l'avenir de la race, l'insouciance presque universelle qui préside aux unions. Son étude, appuyée sur la statistique, documentée de faits révélés par la clinique des hôpitaux, forme le dossier d'un procès que l'auditoire, constitué en tribunal par la volonté de l'auteur, doit nécessairement déclarer « recevable et fondé. » S'il en résulte quelque bien, félicitons-en M. Brieux. La forme qu'il a choisie pour ses croisades est de nature à impressionner davantage que s'il se bornait à plaider les causes qu'il assume dans des revues, des journaux ou des brochures. Et certes l'habileté scénique qu'il possède met-elle en un puissant relief les idées qu'il a pris à cœur de répandre.

Mais tout ceci n'a avec l'œuvre d'art que des rapports éloignés. Au théâtre social et humanitaire nous avouons préférer le théâtre tout court. Dans l'hypothèse, d'ailleurs peu vraisemblable, où M. le chevalier Descamps eût le même talent dramatique que Molière ou Beaumarchais, *le Misanthrope* et *le Mariage de Figaro*, qui ne prouvent rien, nous paraîtront toujours supérieurs à *Africa*, pièce antiesclavagiste qui essaie de prouver quelque chose. L'alliance de l'art et d'une théorie morale ne produit qu'un mariage de raison, et les pièces de M. Brieux ne prendront pas plus rang dans la littérature proprement dite que les peintures répandues par les sociétés antialcooliques n'entreront dans les musées.

Rendons justice au soin et au talent avec lesquels *les Avariés* furent joués au théâtre du Parc. M. Dumény, l'un des meilleurs comédiens du théâtre Antoine, en a rempli le rôle principal avec une autorité et une aisance remarquables. Mlle Labady incarnait une nourrice hargneuse, rustique et normande à souhait. MM. André-Hall, Jahan, Mmes Van Doren, Jeanne Lion, Bergé, etc. complétèrent une interprétation que M. Brieux n'eût certes pu souhaiter plus homogène et plus brillante. O. M.

EXPOSITIONS

M. Charles Michel, qui débuta l'an dernier au Salon de la *Livre Esthétique* après avoir achevé à Paris ses études artistiques, expose au Cercle une série de dessins et de peintures qui révèlent, en même temps qu'une imagination vive, une vision artiste et une main exercée aux subtilités de la forme et de la couleur. La jolie composition de M. Michel *Au pays des rêves*, décorativement traitée dans une gamme lumineuse et toute fleurie et enrubannée évoque, avec une pointe de modernisme, l'art des maîtres français du XVIIIe siècle. La même élégance un peu nonchalante s'avère en plusieurs pages (*Baigneuse*, le *Bain*, etc.), habilement traitées en des tons à la fois solides et clairs. Et tels dessins : *Femme aux poules*, *Fille de ferme*, *Femme assise*, etc., serrent de près la nature, dénonciateurs d'une étude rigoureuse et d'un labeur assidu.

Des marines limpides, fluides et fines de Mlle Marguerite Verboeckhoven, dont la facture s'est singulièrement élargie et affermie, complètent, avec une vingtaine de paysages de M. Van Damme-Sylva, ce Salonnet original et pimpant. Les tableaux de M. Van Damme n'annoncent, eux, aucune recherche personnelle. Ils sont traditionnellement peints selon les formules courantes et tranchent, par leur impersonnalité, sur les œuvres des deux artistes précités.

MUSIQUE

Le Quatuor Zimmer a inscrit au programme de sa dernière séance une œuvre inédite de M. François Rasse, un quatuor en *sol mineur*, qui a été élogieusement apprécié par la critique. « L'œuvre nouvelle s'impose tout d'abord, dit M. Edm. Evene-

poel dans le *Guide musical*, par une adaptation parfaite du contenu musical à la nature des instruments; c'est-à-dire que M. Rasse ne vise pas, comme d'autres en marquent la tendance, à produire des effets d'orchestre; son quatuor est de belle sonorité, et les parties conservent leur caractère individuel dans le développement thématique très serré de chacun des quatre morceaux dont il se compose. Dès l'introduction (*andante*, on est séduit par la maîtrise avec laquelle l'auteur prépare l'*allegro vivo ma non troppo* qui suit. La fougue continue avec laquelle cette première partie se déroule tout d'une haleine ferait souhaiter un de ces contrastes comme il s'en trouve dans les chefs-d'œuvre du genre. Les maîtres classiques évitent avec raison la satiété d'un même effet, en ayant soin de l'interrompre à temps pour le reprendre ensuite avec plus d'à-propos. Un bel *andante*, construit musicalement et riche de combinaisons sonores, mène à un très original *vivo* (*scherzo* à deux temps), lequel s'enchaîne au finale *marcato e con fuoco*, dont l'allure franche et concise termine brillamment et sans faiblesse aucune l'œuvre très remarquable de M. Rasse. »

Ayant été empêché d'assister à l'audition de cette composition, nous sommes heureux d'enregistrer le succès qui l'a accueillie.

Le programme se composait, en outre, du Quatuor en *sol majeur* de Haydn et de la jolie *Suite basque* de Ch. Bordes, l'un et l'autre fort bien exécutés, à ce qu'on nous rapporte, par l'excellent Quatuor Zimmer, avec la collaboration, pour cette dernière œuvre, du flûtiste N. Radoux, professeur au Conservatoire de Gand.

Cette *suite* date de quelques années déjà, et c'est par erreur que M. Evenepoel la signale comme jouée pour la première fois à Bruxelles. Elle fut exécutée le 10 février 1900 par le Quatuor Ysaye et M. Anthoni aux concerts des *XX*.

***

L'École de musique de Saint-Josse-ten-Noode que dirige avec tant de zèle et de tendresse M. Huberti a donné, dimanche dernier, à l'Alhambra, avec le concours de l'orchestre Ysaye, un concert symphonique et vocal qui lui a fait grandement honneur. Les *Rondes enfantines* de Jacques-Dalcroze, des fragments du *Faust* de Schumann, l'exquise *Psyché* de César Franck et l'aimable poème de G. Huberti pour voix d'enfants et orchestre, *Kinderlust en Leed*, ont valu à l'École et à son chef, ainsi qu'aux solistes réputés Mlle Paquot, MM. Demest et Mercier un succès des plus mérités.

L'auditoire a, de plus, applaudi unanimement, dans l'interprétation de la *Fantaisie écossaise* pour violon de Max Bruch, M. Jean ten Have dont le jeu délié et élégant a mûri et s'est grandement développé. Le public a associé dans ses bravos le violoniste et son maître Eugène Ysaye, qui avait tenu à conduire l'orchestre d'accompagnement.

La Musique à Liége.

Après avoir organisé pendant sept années plus de vingt-cinq concerts consacrés principalement à la musique de chambre moderne, MM. Jaspar, Maris, Bauwens, Foidart et Peclers, dont l'initiative est sans cesse en éveil, donneront cet hiver une série de concerts consacrés à l'histoire de la musique de chambre et de la musique vocale. Cette importante, curieuse et instructive manifestation intéressera sans doute tous ceux qui ne sont pas indifférents à l'efflorescence de l'art en Wallonie et marquera une date dans les annales de la musique à Liége.

Le cercle « Piano et Archets », remontant à la source, fera connaître les spécimens les plus typiques des différentes époques de l'art musical. Dans ses séances de musique de chambre il fera l'histoire de la Sonate, du Trio, du Quatuor, du Quintette, du Sextuor, etc., avec toutes les combinaisons instrumentales et les instruments du temps. Le cercle « Piano et Archets » s'est, à cet effet, constitué en société d'instruments anciens : clavecin, viole d'amour et viole de gambe.

La musique vocale comprendra: 1° la musique chantée aux premiers siècles et au moyen-âge; 2° la chanson populaire chez les différents peuples; 3° les fragments les plus caractéristiques extraits des oratorios, opéras et drames lyriques les plus célèbres depuis les origines jusqu'à nos jours, et 4° l'histoire du Lied. Des conférences prépareront les auditeurs aux œuvres qui seront ensuite exécutées.

Pour la première séance, fixée au 9 avril, les organisateurs ont obtenu, ainsi que nous l'avons annoncé, le concours de M. Vincent d'Indy, qui parlera de la musique des premiers siècles et du moyen-âge. Des exemples choisis dans l'art vocal antérieur au XVIe siècle accompagneront cette conférence. La deuxième séance sera également consacrée à la musique vocale de jadis, la troisième à la musique instrumentale française des XVIIe et XVIIIe siècles.

La Musique à Paris.

Concert de la Société nationale.

Le concert du 8 mars eut lieu dans la salle de la *Scola Cantorum*, ce qui permit à la Société de nous faire entendre d'importantes œuvres d'orgue. Par contre, le choix de cette salle eut des conséquences bien typiques : une élève du Conservatoire dont le nom figurait au programme se vit interdire, au dernier moment, l'accès du lieu de réprobation que la *Nationale* avait eu le mauvais goût de choisir !

Le programme, corsé de cet épisode imprévu, était, à part cela, d'un intérêt assez moyen. M. Guilmant nous joua, comme il sait jouer, trois pièces d'orgue de Ropartz, un *Thème varié*, une *Prière pour les trépassés* dédiée à la mémoire d'Ernest Chausson, page austère et d'un beau sentiment religieux, puis une *Fantaisie*. Dans cette dernière œuvre, un début assez bruyant prélude à l'arrivée d'un thème mélancolique, et le développement, un peu tourmenté par endroits, continue l'alternance assez régulière de ces deux idées.

La Sonate pour piano et violoncelle de M. Paul Lacombe n'est pas une œuvre révolutionnaire, la sonorité n'en est point laide, les formules d'accompagnement en sont sans hardiesse aucune, et le tout ressemble assez à un perpétuel prélude dont trop d'inutiles accessoires masqueraient les idées.

Mme Remacle, remplaçant Mlle Billa, a joliment chanté deux fines mélodies de Mlle Ducourau, *Un juvénile soir* et *Vainement nous avons cherché*. La ligne vocale de ces deux pièces est toute de grâce, très chantante et point banale, l'accompagnement, sobre, est bien dans la note et dit ce qu'il doit dire.

M. Grovlez joua trois pièces pour piano de sa composition. Un *Paysage* de tonalité claire et aimable, où plus d'une fois nous avons cru entendre l'annonce de la *Danse macabre* de Saint-Saëns, vite résolue d'ailleurs en quintes augmentées; puis un *Nocturne* et un *Burlesque* ingénieux et amusant.

M. Guilmant a été très applaudi dans l'interprétation de la troisième *Sonate* d'orgue et d'un *Finale* de Franck.

M.-D. C.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

ROMAN : *Le Bon Plaisir*, par HENRI DE RÉGNIER. Paris, *Mercure de France*.

THÉATRE : *A bas la Terre !* fantaisie en un acte, en vers, par L. NÉEL et ED. LOISEL. Bruxelles, imp. F. Tilbury.

CRITIQUE : *La Beauté moderne*, conférences du Collège d'Esthétique, par EUGENE MONTFORT. Paris, Éd. de la *Plume*. — *Questions de méthode* (leçon d'ouverture au cours d'Histoire de l'Art, par AUG. VERMEYLEN. — Bruxelles, imp. A. Lefèvre.

Memento des Expositions.

AMIENS. — *Société des Amis des arts.* 25 mai-6 juillet. Les peintures de plus de 1m,50, les sculptures de plus de 50 kilogs ne seront pas admises. Dépôt à Paris chez M. Robinot, 32, rue de Maubeuge, 10-20 avril. Envois directs : 25 avril. Renseignements : *M. P. Ansart, secrétaire général, rue Saint-Dominique, 11, Amiens.*

BRUXELLES. — *Société des Beaux-Arts.* 12 avril-19 mai. Renseignements : *M. P. Lambotte, secrétaire, 8, rue de l'Industrie, Bruxelles.*

LILLE. — Exposition internationale (mai-septembre 1902). *Section d'œuvres d'art.* Renseignements : *Administration, 35, rue Nationale, Lille.*

PARIS. — *Société des artistes français* (Salon des Champs-Elysées). 1er mai-30 juin. Dépôt : Peinture, 15-20 mars; dessins, aquarelles, pastels, émaux, miniatures, 15-16 mars; bustes, médaillons, statuettes, médailles et pierres fines, 1-2 avril; sculptures de grande dimension, 10-12 avril; gravure et lithographie, 1-3 avril; architecture, 4-5 avril; art décoratif, 16-17 avril. (Grand Palais.)

PARIS. — *Société nationale des Beaux-Arts* (Salon du Champ-de-Mars) 20 avril-30 juin. Envois : peinture, 13-15 mars; sculpture, architecture, objets d'art, 23-25 mars. *Sociétaires et associés :* peinture, 1-2 avril; sculpture, architecture, objets d'art, 3-4 avril. Six œuvres, au maximum, par exposant (Grand Palais).

TURIN. — Exposition internationale des Arts décoratifs modernes. 15 avril-1er novembre. Renseignements (pour la Belgique) : *M. Mussche, secrétaire du Comité, 26, rue Faider, Bruxelles.*

La Semaine Artistique

Du 16 au 22 mars.

MUSÉE DE PEINTURE MODERNE. 10-5 h. SALON DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE.

MUSÉE DU CINQUANTENAIRE. 10-4 h. Exposition d'étoffes anciennes (collection I. Errera). — Exposition des dessins de feu E. Puttaert.

CERCLE ARTISTIQUE. Exposition A. Hannotiau.

RUBENS CLUB (198, rue Royale). Exposition Joseph François.

ALLIANCE ARTISTIQUE (265, rue Royale). Troisième exposition.

Dimanche 16. — 2 h. Concert Ysaye. MM. R. PUGNO et L. VAN HOUT (théâtre de l'Alhambra). — 3 h. 1/2. Conférence de M. P. ERRERA : *Un peu d'esthétique* (Ecole de musique d'Ixelles). — 5 h. Clôture de l'Exposition G. Charlier (35, avenue de Cortenberg).

Lundi 17. — 2 h. Conférence de M A. SEGARD : *La Mission civilisatrice de la littérature française* (Première chambre de la Cour d'appel). — 8 h. Conférence de M. VINCENT D'INDY : *César Franck.* Exemples par Mlle B. SELVA (Cercle artistique). — 8 h. Première de l'*Auréole* (théâtre du Parc). — 8 h. 1/2. Concert Elsa Homburger-Emile Bosquet (Erard).

Mardi 18. — 7 h. 1 2. Première de *Grisélidis* (théâtre de la Monnaie). — 8 h. 1/2. Danses et chants grecs : Mlles Sandrini et de Saint-André (Concert Noble).

Mercredi 19. — 8 h. 1 2. Concert L. Van Dam (Grande-Harmonie). — 8 1/2. Deuxième représentation de Mlles Sandrini et de Saint-André (Concert Noble).

Jeudi 20. — 2 h. Conférence de M. ACHILLE SEGARD : *Sudermann* (théâtre du Parc). — 8 h. 1 2. Concert GEORGINA RUYTERS (Grande-Harmonie).

Vendredi 21. — 2 h. 1/2. Conférence de M. ALFRED JARRY : *Les Marionnettes* (Salon de la *Libre Esthétique*). — 8 h. 1/2. Récital JEANNE BLANCARD (Salle Le Roy). — 8 h. 1 2. Conférence de M. JEAN DE MOT : *L'Antiquité grecque* (Cercle artistique).

Samedi 22. — 2 h. *L'Arlésienne* (théâtre de la Monnaie).

PETITE CHRONIQUE

LES THÉATRES :

On a répété généralement à la Monnaie, vendredi dernier, *Grisélidis*, dont l'auteur a surveillé personnellement les dernières répétitions et dont la première est fixée à mardi prochain. L'interprétation promet de devoir être excellente.

Mme Thiéry a chanté d'une voix souple, égale et bien conduite le rôle de *Manon* en présence de M. Massenet et devant une salle comble qui a fait au compositeur, à Mme Thiéry et aux autres interprètes, notamment à MM. David et Badiali, l'accueil le plus sympathique.

Le théâtre du Parc, après de fructueuses représentations des *Avariés* prolongées à deux reprises, annonce pour demain un spectacle nouveau : *L'Auréole*, comédie nouvelle en cinq actes de MM. Chancel et de Gorsse.

La vieille chanson de nos pères — celle de Béranger, de Nadaud, de Desaugiers, de Darcier, de Paul Henrion — a élu domicile au théâtre de l'Olympia. Artistement dite par M. Villé et Mme Dora, deux « spécialistes » qui excellent à en détailler les finesses, elle ravit tous les soirs un nombreux auditoire que ne paraissent pas avoir blasé les facéties énormes du *Billet de Loche...ment* et du *Plus crépuscule des deux*, parodies exaspérées qui furent, ces dernières semaines, les pièces de résistance de la petite scène à la mode où triomphèrent Marguerite Deval, Odette Dulac et l'unique et pompeux Paulus.

Au théâtre Molière, les tableaux réalistes de la *Terre*, mis en scène avec un grand souci de vérité pittoresque, excitent une vive curiosité. M. Jeoffre et Mme Herdies, pour ne citer que les interprètes principaux, y personnifient de façon terrifiante le Paysan avec ses cupidités, ses hypocrisies, son entêtement farouche et ses bassesses. Nous reparlerons prochainement de ce spectacle, qui vaut plus, malgré la déformation qu'il fait subir au roman de Zola, qu'une simple mention.

C'est aujourd'hui dimanche qu'aura lieu, à l'Alhambra, le cinquième concert Ysaye d'abonnement. Parmi les œuvres inscrites au programme, outre celles exécutées par le célèbre pianiste Raoul Pugno et par M. Léon Van Hout, professeur au Conservatoire, l'orchestre, sous la direction d'Eugène Ysaye, exécutera le poème symphonique *Thamar*, de Mili Balakireff, d'après le poème de Lermontoff, œuvre pleine de vie et d'un coloris orchestral extraordinaire, qui sera exécutée pour la première fois à Bruxelles.

Mme la comtesse de Flandre, accompagnée d'une dame d'honneur, a consacré samedi dernier une longue visite au Salon de la *Libre Esthétique*.

De même que la conférence de M. Eugène Rouart, celle de M. Adrien Mithouard, que nous publions ci-dessus, a réuni au Salon de la *Libre Esthétique* un auditoire choisi d'hommes de lettres et d'artistes parmi lesquels, entre autres, MM. James Van Drunen, E. Joly, Henry Maubel, abbé Moeller, baron de Sprimont, G. Ramakers, Edm. De Bruyn, G. Virrès, Albert Chapon, secrétaire de l'*Occident*, Henry Lerolle, F. Khnopff, G. Lemmen, Thomas Braun, etc., qui firent au conférencier un très chaleureux accueil.

La troisième conférence de la *Libre Esthétique* sera faite vendredi prochain, 21 courant, à 2 h. 1/2 précises, par M. Alfred Jarry, l'auteur d'*Ubu roi* et de *Messaline*, qui a choisi pour sujet « Les Marionnettes ».

La troisième et dernière audition musicale est fixée au mardi 25. Elle aura lieu avec le concours du Quatuor Zimmer, de MM. Marcel Labey et J. du Chastain.

LA LIBRE ESTHÉTIQUE. Acquisitions :

L. HARLET : *Les Roseaux* (peinture); l'*Enclos* (id.). — A.-CH. ROBINSON : *La Châtelaine* (pastel). — R. PICHOT : *Gitane adossée* (id.). — Mme KOLLWITZ : *Femme auprès de son enfant*

mourant (eau-forte). — CH. BOUTET DE MONVEL : Parure de boutons (argent et émail); Broche (id.). — A. METHEY : Quatre grès. — H. DE VALLOMBREUSE : Deux grès.

Les eaux fortes de Mme K. Kollwitz, d'une conception si émouvante et d'un métier si parfait, sont unanimement admirées au Salon de la *Libre Esthétique*. La personnalité de l'artiste, inconnue jusqu'ici en Belgique, est étudiée par M. A.-L. Plehn dans l'importante revue allemande *Die Kunst* (livraison de décembre 1901), qui publie six reproductions des œuvres de Mme Kollwitz.

Le *Connaisseur* est, sans conteste, la plus élégante des revues d'art actuelles. Séduit par le succès qui a accueilli l'édition française du *Studio*, ce charmant Magazine, qui concentre tous les documents et renseignements de nature à intéresser les collectionneurs, — qu'il s'agisse de tableaux, de livres, de médailles de gravures, de bibelots, de dentelles et même de timbres-poste — publie chaque mois une livraison de cent vingt-quatre pages (texte anglais et traduction française) admirablement imprimée sur papier de luxe et illustrée d'une quantité de gravures en noir, en couleurs, de planches hors texte, etc. « On se demande avec étonnement, disait à son apparition le *Daily Express*, comment on peut donner tant de choses pour si peu d'argent. » L'abonnement annuel n'est, en effet, que de 20 francs. C'est déconcertant et marque dans l'évolution de la presse périodique un progrès merveilleux. Bureaux à Paris : Rue Saint-Honoré, 338.

C'est M. F. Rasse, prix de Rome et l'un des compositeurs belges les plus distingués, qui succédera, l'an prochain, à M. Ruhlmann comme second chef d'orchestre au théâtre de la Monnaie.

Le style belge :

« Le prince et la princesse Albert viennent d'avoir une charmante pensée : *à tous les enfants de Bruxelles* nés le même jour que le prince Léopold, ils ont fait remettre, en leur nom, *aux parents* une jolie petite montre en argent, portant, au milieu du cadran, les portraits de Leurs Altesses Royales. »

(Extrait d'un quotidien bruxellois.)

La classe préparatoire d'orchestre, sous la direction de M. L. Van Dam, donnera le 19 courant, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, un concert avec le concours de Mlle Vanderveken, de MM. Swolfs, Lambert et Gietzen.

La Société de Musique de Tournai a inscrit *Samson et Dalila* au programme de son concert annuel (6 avril, à 3 h. 1/2).

L'audition annuelle des élèves de Mme Armand aura lieu le vendredi 18 avril prochain, à 1 h. 1/2, au théâtre royal du Parc. Les jeunes cantatrices interpréteront en costumes et avec décors des scènes de *Faust*, *Werther*, le *Cid*, le *Roi d'Ys*, les *Huguenots*, *Rigoletto*, la *Favorite*, *Cavalleria rusticana* et *Carmen*.

Comme de coutume, cette intéressante matinée se fera par invitations.

On a inauguré dernièrement à la chapelle de l'hôpital de Berck-Plage (Pas-de-Calais) les huit grandes compositions et les quatre figures décoratives de M. Albert Besnard dont on a admiré les cartons au dernier Salon de la Société Nationale des Beaux-Arts et dont nous avons parlé 1).

(1) Voir l'*Art moderne* de 1899, p 210; 1901, p. 211 et suivantes.

LA LIBRE ESTHÉTIQUE 1902.

Trente phototypies reproduisant les principales œuvres exposées au Salon et réunies sous une couverture illustrée d'après Gisbert Combaz.

ÉDITEURS : **L. Lagaert et E. Castelein**, 20, rue Impériale, Bruxelles.

En vente à fr. 2-50 l'album.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.





Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

BEC AUER

50 % D'ECONOMIE **LUMIERE QUADRUPLE**

Appareils d'éclairage et de chauffage au GAZ, à l'ÉLECTRICITÉ et à l'ALCOOL

INSTALLATIONS COMPLÈTES

Bruxelles, 20, BOULEVARD DU HAINAUT, Bruxelles

Agences dans toutes les villes.

TÉLÉPHONE 1780

E. DEMAN, Libraire-Expert

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

VIENNENT DE PARAITRE

TROIS CONTEMPORAINS

H. DE BRAKELEER, Constantin MEUNIER, Félicien ROPS

par EUGÈNE DEMOLDER

Un volume in-4°, avec les portraits des trois artistes. Tirage à 300 exemplaires numérotés. — Prix : 5 francs.

CONSTANTIN MEUNIER

par EUGÈNE DEMOLDER

Un volume in-4°, renfermant un portrait et douze reproductions des œuvres capitales de CONSTANTIN MEUNIER; couverture illustrée.

Tirage à 500 exemplaires numérotés.— Prix : 5 francs

Demandez chez tous les papetiers

l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION **EXPORTATION** **ÉCHANGE**

The Art Record

A weekly illustrated Review of the Arts and Crafts

edited by

Arthur F. Phillips

LONDON, 144, Fleet Street, E. C.

Suscription Post free to any part of the World :

One year	13 s. 0 d.
Six months	6 s. 6 d.
Three months	3 s. 3 d.

LIMBOSCH & CIE

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.

Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. V^e^ MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

VINGT-DEUXIÈME ANNÉE. N° 12. 23 MARS 1902.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Camille Lemonnier. *Les Deux Consciences* (GEORGES REMY). — André Fontainas (E D.). — Grisélidis (HENRY LESBROUSSART) — Expositions. *Alexandre Hannotiau. Guillaume Charlier* (O. M.). — Gerhard Munthe (S. K.). — Le Don des artistes belges à M. Edmond Picard. — Henri De Sidaner (MARIUS-ARY LEBLOND). — Musique. *Aux Concerts Ysaye. César Franck. Soirée Mozart* (O. M.). — La Terre. — Le « Mort » à Louvain. — La Semaine artistique. — Petite Chronique.

CAMILLE LEMONNIER

Les Deux Consciences (1).

L'écrivain Wildman est un brave homme. Dans sa petite maison, en face d'un étang de la banlieue, il vit paisiblement avec sa femme Béthannie et son fils Jorg. Ainsi qu'un artisan, dès l'aube il est à la tâche. Après son déjeuner, tout en écoutant jacasser ses perruches familières, il s'assied devant sa table. Et alors, il laisse couler de lui-même, sur le papier, ces livres qui ont fondé sa gloire. L'écrivain Wildman vit comme tout le monde. Il aime bien sa femme, il adore son petit garçon. C'est un bourgeois heureux.

Mais il s'appelle Wildman. Il est aussi l'homme sauvage de sa race. Gros, puissant, avec sa barbe rouge, c'est un barbare ardent sous les dehors du bourgeois. Quand il saisit la plume, soudain éclate en lui une métamorphose. Son sang bout, son cœur se dilate, ses narines palpitent. La page blanche est devant lui comme une plaine immense devant un étalon fumant. Chacun de ses livres est un hymne à la vie franche des gars de sa race. Son œuvre est une kermesse perpétuelle, avec des ménétriers qui font danser des gouges. On boit, on s'aime. Le tumulte des pots et des musiques étouffe le bruit des bagarres et des baisers. Autour de la fête vibrent tous les parfums de la campagne natale.

Parfois, cédant au besoin éperdu de propager sa doctrine de joie, il invente des paraboles ingénieuses d'où il tire ensuite de claires leçons. C'est ainsi qu'il a écrit *Terre libre* où il montre Dieu lui-même initiant l'homme et la femme à l'usage de leur sens et leur apprenant à les honorer comme leurs organes les plus nobles. Maintenant, il écrit *Épiphanie*, une parabole encore, l'histoire de trois bergers flamands marchant, sous la conduite d'une étoile, vers l'Eden du Bonheur humain. Sur leur chemin, les bergers rencontrent les dieux de l'antique mythologie. Ils vagabondent loin de l'Olympe, comme une bande de bateleurs. Wildman s'amuse. Son art se plaît à la parodie bouffonne autant qu'aux truculences savoureuses. Tout va bien. L'existence est bonne. L'écriture coule de source. Le poêle chauffe. Les perruches se racontent des histoires. Il n'y

(1) Paris, P. Ollendorff.

a pas sur la terre un être plus doux et moins malfaisant que Wildman. En ce moment, il apprend par un reporter que le parquet va poursuivre son dernier livre : *Terre libre.*

***

Que fera l'écrivain? Fort de sa robuste santé et de la certitude d'avoir agi dans la plénitude de sa conscience et de son droit, il va sans doute se remettre au travail en haussant les épaules? C'est ce qu'il devrait faire, mais il ne le fait pas. Il lui faut du temps pour se remettre de cette attaque. Il a du plomb dans l'aile. Et si, peu à peu, il se calme et reprend la plume, croyez bien que c'est surtout parce qu'il s'est persuadé à lui-même que le parquet n'ira pas jusqu'au bout. Naturellement, il ne s'avoue pas cet espoir et, en public, il affirme très haut qu'il ne redoute rien.

Car Wildman, l'homme sauvage, est aussi l'homme tendre. Or, chez lui, dans sa propre maison il ne se sent pas soutenu contre l'accusation immonde; sa femme Béthannie, cédant à sa nature dévote, s'est tournée tout entière vers la religion. Elle entraîne avec elle l'âme naissante de Jorg. Jorg! L'enfant dont il voulait faire un homme selon sa doctrine de liberté et de joie! Il le perd à toute minute. Et, malgré la violence de son tempérament, paralysé par cette mystérieuse faiblesse morale des géants, il ne tente rien pour le reconquérir.

Tandis qu'à Portmonde, la ville de deuil, la triste cité des béguines et des cloches, un juge étriqué, nommé Moinet, élabore contre lui tout un plan de bataille, Wildman s'abandonne à son sort. Il ne résiste pas à sa femme qui trame autour de son travail les fils ténus de ses intrigues. La maison s'emplit d'hypocrisie. Une sourde rancune émane des choses. L'écrivain se voit dépossédé de sa quiétude. Jorg tombe malade. Ses extases religieuses le tuent. Au lieu d'agir, Wildman le laisse partir avec Béthannie pour un couvent de Campine. Il demeure seul. Sa force s'en va de lui, doucement, comme le sang, par une blessure ignorée. Pourtant il continue à écrire *Épiphanie*. Les mots, comme des liqueurs de choix, lui donnent l'oubli de courtes ivresses. Peut-être réussirait-il à tonifier ses énergies, quand Moinet, son juge, l'appelle là-bas.

Il arrive à Portmonde. C'est la première station du calvaire. Dès l'instant où il est mis en présence de Moinet éclate le conflit des deux consciences, celle qui se règle d'après la nature et la joie, celle qui obéit aux théologies. Moinet est une figure parfaite. Grêle, chétif, avec sa petite toux sèche contre ses doigts, et son geste qui paraît toujours hacher du papier, c'est un fort honnête homme, très sincère, tout à fait impartial, mais d'un fanatisme d'inquisiteur et d'une intelligence plus que bornée. La lutte est âpre, si elle demeure courtoise. Wildman exprime hautement ses idées. Moinet, sans fatigue, l'écoute parler. Il pousse même l'amabilité jusqu'à le promener à travers le palais de Justice et lui montre l'ancienne chambre de torture. Wildman sort de ces entretiens absolument brisé. D'ailleurs, avec sa franchise et sa naïveté, il donne dans tous les pièges. Moinet se joue de lui comme un félin d'une souris. Quand il voit son ennemi pantelant, prêt à demander grâce, il le congédie brutalement.

C'est un moment d'accalmie. Wildman va retrouver sa femme et Jorg. Malade d'amour, il tente l'œuvre impossible de reconquérir Béthannie et son enfant. Mais ils appartiennent, eux aussi, à l'autre conscience. Désespéré, il se rejette vers son livre : *Epiphanie*, et il le poursuit jusqu'au moment où Dieu, dans l'Eden enfin atteint, se transforme aux yeux des bergers et, grandissant, absorbant le monde, va dire enfin le secret de Pan, le secret de la destinée humaine.

Ce secret, il ne le dira pas et personne ne le connaîtra jamais. Wildman est renvoyé devant les assises de Portmonde. Les audiences, la déposition de Moinet, tout le ridicule et tout l'odieux de la situation achèvent de l'anéantir. Le dernier coup, c'est une lettre de Béthannie qui lui annonce que Jorg deviendra prêtre. Alors, il part et monte au beffroi de la ville. Tandis que les jurés l'acquittent, un vertige le précipite dans le vide. Et c'est un mort qui triomphe de la conscience théologale.

***

Ce livre n'est pas l'histoire du procès de Bruges. Il est d'allure plus générale et plus haute. Son but est de montrer, sur une âme libre, confiante et passionnée, l'action toute-puissante de notre vieille société de mensonge et d'hypocrisie, personnifiée dans Moinet. L'apparente contradiction du caractère de Wildman, même son mouvement puéril qui le jette un soir dans un confessionnal, s'explique et disparaît quand on songe à tout ce qui doit se passer d'affolant dans le cerveau d'un homme paisible qu'on appelle tout à coup sur le banc d'infamie. Malgré lui, il doit douter de la justice de sa cause. Dans sa solitude morale, il doit éprouver l'intense besoin de convertir autour de lui les intelligences. Ce qu'il souhaite, c'est l'approbation de ses ennemis qui, soudain éclairés, reconnaîtraient leurs torts. Et comme cela lui manque, il se raccroche à toutes sortes d'imaginations baroques où il épuise ses suprêmes résistances. Avec une science du cœur humain que l'on n'a pas assez admirée, Camille Lemonnier suit Wildman de chute en chute. Il le montre passionnément désireux de convaincre Moinet, prêt à lui serrer la main, presque épris pour lui d'une affection maladive. Il le montre attiré, lui le libre et franc homme sauvage de sa race! par la paix sombre des églises, par les ruelles désertes, par la

musique aérienne des carillons, par tous les côtés funèbres et vieillots de cette ville qui est comme le cimetière du monde.

De tous les sentiments divers qu'à trois reprises, des poursuites dans le genre de celles qui ont accablé Wildman, lui ont imposés à lui-même, Camille Lemonnier a fait un choix précieux. Il les a extériorisés et a pu, grâce à son étonnante puissance créatrice, les replacer dans une âme nouvelle, l'âme faible, ardente et bonne de Wildman. Ils s'y développent d'une façon logique et troublante. La ruine de cette âme nous intéresse profondément. C'est la lutte inégale d'un grand chêne qui ne sait qu'étendre ses bras chargés de feuilles, qui ne sait que donner généreusement sa sève, ses fruits, son ombrage et sa beauté, contre toute une légion obscure d'animalcules occupés à ronger ses racines. La conscience libre, la pensée de joie, n'est pas armée contre la conscience multitudinaire de la répression et de la pénitence. Elle non plus ne sait que pousser sa grande clameur de délivrance et de félicité. Mais, tandis qu'elle crie vers l'azur, elle ne peut empêcher les cafards de préparer sa chute. Pour un Wildman qui marche dans la vie la tête haute, il y a d'innombrables Moinet qui rasent les murailles, avec une petite toux sèche contre leurs doigts!

Les *Deux Consciences* est un livre d'humanité profonde. En la personne de Wildman, c'est tout l'espoir futur qui souffre une agonie. Camille Lemonnier n'a pas écrit d'œuvre plus large, et dont la forme, tour à tour aiguë et sonore, suive plus fidèlement la palpitation de la Conscience de Vie aux prises avec la Conscience de Mort et de Néant.

GEORGES RENCY

ANDRÉ FONTAINAS

André Fontainas est d'origine bruxelloise. Il débuta dans les lettres par un livre édité par Mme Monnom en 1889 : *Le Sang des fleurs*. Il fut de la *Jeune Belgique*. Mais les destinées l'appelèrent et le fixèrent à Paris, où il est devenu, par un heureux mariage, le beau-frère du poète Ferdinand Hérold, petit-fils du musicien célèbre.

Beaucoup, à Bruxelles, se rappellent André Fontainas : ce grand garçon noir, à l'œil enflammé et rêveur, à la longue barbe fleurie comme celle d'un héros de poème. On a dit souvent qu'il ressemblait à François Ier jeune. C'est d'ailleurs un Renaissant, et les guirlandes de ses vers pourraient orner de belles colonnades, briller sur des frontons de temples glorieux, caresser les torses blancs de statues païennes. Sa poesie est lumineuse et éloquente, elle sonne clair. On y trouve des visions de golfes éblouissants, d'estuaires immenses et calmes, de mers fouettées par le soleil : et là surgissent les archipels et les îles.

Les Îles? André Fontainas en a la hantise. Son dernier livre, publié en 1901 au *Mercure de France*, s'intitule *Le Jardin des îles claires* : beau recueil de fiers poèmes tour à tour passionnés et paisibles. Et Fontainas fera à la *Libre Esthetique*, vendredi, une conférence : *Le Frisson des îles*. On peut s'attendre à l'audition de très belles pages.

André Fontainas est le romancier de l'*Ornement de la solitude* publié au *Mercure de France* en 1899, et où l'on sent, dans la prose, l'influence malarméenne. La même librairie a donné en 1897 *Crépuscules*, un recueil de vers, et, en 1901, une traduction élégante du livre de De Quincey : *De l'Assassinat considéré comme un des Beaux-arts*. Ont également paru d'André Fontainas : les *Vergers illusoires* (librairie de l'*Art indépendant*, 1892), les *Nuits d'Epiphanies* (*Mercure de France*, 1894) et les *Estuaires d'ombre* (le *Réveil*, Gand, 1895).

André Fontainas est un critique d'art très expert et très documenté. Ses chroniques du *Mercure de France* et d'ailleurs de plus révèlent un goût sûr et une vive pénétration.

E. D.

GRISÉLIDIS

Bruneau, parlant de son confrère Massenet, écrivait, il y a une couple d'années, ces lignes : « Jadis sa virtuosité sans pareille, déconcertante, miraculeuse, virtuosité dramatique et lyrique, vocale et instrumentale, obéissait à l'émotion, s'effaçait devant le sentiment, restait au second plan, comme la servante incomparable de l'heureux compositeur. Aujourd'hui elle règne, en maîtresse gaie, spirituelle, amusante d'ailleurs et encore incomparable, mais maîtresse volontaire, résolue et un peu despotique, qui, sûre de sa force, de ses charmes, en use supérieurement, en abuse même, et cela de façon si aimable et si audacieuse à la fois, qu'avec elle, la liaison étant acceptée, mauvaise humeur, fâcherie, rupture deviennent pour ainsi dire impossibles. »

Cela est gracieusement dit. Un compositeur se faisant le critique d'un collègue ne pourrait, avec plus d'aimable élégance, étiqueter son défaut essentiel, tout en l'accablant de louanges accessoires. Et cette opinion de Bruneau, dépouillée des artifices de bonne camaraderie qui l'atténuent, nous fournit le pourquoi de la fondamentale faiblesse des dernières œuvres de M. Massenet.

Oui, l'auteur de *Manon* n'est plus qu'un virtuose grisé de succès faciles, il a noté les effets qui les lui avaient procurés; il les a observés aussi chez les autres. Ses productions dernières, où la sincère inspiration se meurt, remplacent le libre chant d'un cœur vibrant par des trucs habilement rassemblés. Il y a quelque chose de triste dans cette ardeur haletante à vouloir garder l'actualité; et il est extraordinaire, aussi, de voir cet homme de soixante ans dépenser un talent aussi étendu à écrire aussi peu de musique.

On nous a dit : « M. Massenet est sans prétention. Son écriture est légère, facile, chantante. Il ose encore composer des scènes gaies! C'est le plus tendre musicien de notre époque. » Qu'importe tout cela? Ne faut-il pas se demander tout d'abord si l'œuvre est sincère et si le métier, aussi stupéfiant soit-il, ne remplace pas la pensée?

*
* *

En adoptant comme trame pour sa broderie musicale le doux mystère de Grisélidis, M. Massenet s'est preoccupé, avec une juste intelligence, d'adoucir les teintes de sa partition. Il a voulu

en faire une page de vieux missel; il a tenté de donner à sa romance toute moderne de lignes la patine moyen-âgeuse. Malheureusement, sous les patines réelles se sent la vie des couleurs anciennes; en voulant aquarelliser son dessin, le peintre a noyé toute couleur. D'un bout à l'autre de ces quatre tableaux, la mélodie s'imprécise, les lignes flottent, l'accent se cherche. Deux ou trois fois, tout au plus, pétaradent, aux cuivres, un de ces monstrueux vacarmes dont M. Massenet est familier, d'autant plus insolites qu'ils éclatent dans un aussi laiteux abandon.

Au cours de ce pâle déroulement d'aimables sonorités, il faut signaler quelques mélodies qui ont de la jolicsse. Au premier acte, la mélopée de la suivante, et l'air de confiance du marquis; au troisième acte, le dialogue sur l'enfant enlevé, qui est mélancolique. Mais à côté de cela! Comment un musicien de réputation peut-il oser des choses comme ce thème (si thème il y a!) signalant la première rencontre de Grisélidis et du marquis? — Comment peut-on entendre, sans une petite crispation, le déplorable prélude du deuxième acte?

Certes, l'orchestration est jolie, et fourmille de détails qui seraient à énumérer, quoique le compositeur se soit montré parfois peu exigeant dans le choix de ses moyens. Il y a de fréquents emplois de la flûte à découvert, qui sont d'un archaïsme gracieux. Divers soli du violoncelle ou du violon épousent habilement la voix. L'opposition des deux styles, bouffe dans les scènes du diable, tendre dans les scènes de Grisélidis, est discrètement et heureusement gardée dans l'allure et le ton des instruments. Ah! si elle l'était aussi bien dans le caractère de l'idée!

Nous reprochions à l'œuvre de viser aux effets stériles. Il est vrai de dire que l'effet est souvent atteint; mais, hélas! ce n'est pas la musique qui y contribue le plus. J'entends la musique comme l'élément le plus important de l'œuvre qui nous est proposée; et nous touchons ici, vraiment, du doigt, la fêlure de l'ouvrage : l'expression musicale s'efface devant toutes les autres. Rappelons l'un des plus jolis instants : le départ du marquis. Le théâtre de la Monnaie, qui, une fois de plus, nous donne une exécution presque admirable, a tout fait pour que se placent en relief voulu les beautés que peut contenir l'œuvre. Dans un décor exquis, sous la caresse d'un parfait éclairage, le tableau se groupe harmonieusement, de l'époux, l'épouse aimante, l'enfant câlin; la suivante, les domestiques, dans une discrète réserve, peuplent le fond de l'oratoire; les paroles qui s'échangent sont simples, l'émotion de la minute cruelle se dégage pure, doucement impressionnante : que manque-t-il? La musique. Ecoutez ce qu'elle dit à ce moment : rien, rien, pas une larme, ni un soupir. Un bruit vague, dont l'expression est absente.

Il en est ainsi d'autres situations, dont le charme eût pu inspirer le compositeur et qui l'ont laissé sans voix : le prologue, le serment de Grisélidis à son époux, la romance de Grisélidis sur la terrasse du deuxième acte, la prière, les chœurs lointains (oh! le vieux truc des cloches, petits grattements des harpes, et violons trémolinant sur la dominante!), le retour du marquis, tant d'autres! — Vraiment, il fallait tout l'art merveilleux de décorateurs incomparables, d'artistes excellents, réunis (répétons-le) dans un coude-à-coude parfait, et aussi d'un orchestre souple, adroitement mené par Dupuis, pour donner quelque intérêt à cette *Griselidis* que tout concordait à faire suave et tendrement émouvante, — sans la veulerie de l'expression musicale.

HENRY LESBROUSSART

EXPOSITIONS

Alexandre Hannotiau.

L'amitié — fidèle jusqu'au delà de la tombe — de M. Omer Coppens pour le peintre modeste et laborieux que fut Alexandre Hannotiau nous vaut, dans la petite galerie du Cercle, l'évocation touchante d'une carrière d'artiste brisée avant son complet épanouissement. Cinquante œuvres environ : peintures, pastels, aquarelles, dessins, lithographies témoignent d'un effort persévérant vers l'expression d'un art à la fois traditionnel et libéré d'influences. Dessinateur habile et consciencieux, décorateur ingénieux, archéologue érudit, Alexandre Hannotiau était sur le point d'acquérir, quand la mort vint le surprendre, la maîtrise vers laquelle il s'acheminait d'un pas paisible et sûr. Il laisse le souvenir attendri de l'homme qui lutta à la fois contre les nécessités impérieuses de la vie et contre les difficultés du métier, dispersant ses facultés en des travaux d'ordres divers sans avoir pu extérioriser ses dons naturels en l'OEuvre définitive destinée à perpétuer sa mémoire. Cette œuvre, il l'eût créée sans doute dans la peinture ornementale si les circonstances lui eussent permis de réaliser son rêve. Ses deux cartons : *Maximilien d'Autriche au chapitre de la Toison d'or* (1478) et *Philippe le Bon ouvrant la foire de Bruges*, l'un et l'autre d'un curieux archaïsme et qui attestent un talent de composition peu ordinaire, montrent ce qu'il eût pu faire dans ce genre spécial, que peu d'artistes osent aborder de nos jours. Une intellectualité supérieure guidait sa main : et maintes de ses œuvres de dimensions plus restreintes, *Les Commères*, *Le Noël à Bruges*, *Le Soir du Vendredi saint*, *Une Tour dans la nuit*, etc., affirment un réel souci de pénétrer, sous l'aspect extérieur des êtres et des choses, le mystère de la vie.

Hannotiau aimait les architectures somptueuses, les pompes des cortèges, les évocations légendaires ou historiques. Mais son âme vibrait aussi aux détresses des pauvres, aux joies discrètes des humbles. Et ces deux pôles opposés sollicitèrent tour à tour sa vision d'art, sympathique et séduisante entre toutes.

Guillaume Charlier.

En un élégant et vaste atelier auquel on accède par l'avenue de Cortenberg que la rage destructive de l'administration vient de dépouiller des marronniers touffus qui en faisaient la gloire, le statuaire Guillaume Charlier expose quelques-unes de ses œuvres d'aujourd'hui et de jadis. Les pièces capitales sont l'esquisse du monument Bara, composé en collaboration avec Victor Horta pour la ville de Tournai, le monument du sergent De Bruyne érigé à Blankenberghe, le groupe en marbre : *Misère*, apprécié à l'Exposition universelle de Paris, le groupe de trois femmes en mantes flamandes intitulé *Douleur maternelle*, exposé à l'un des derniers Salons du Champ-de-Mars, l'énergique et vivante figure de *Pilote* saisie en pleine action, etc.

Réaliste et expressive, la sculpture de M. Charlier s'inspire directement de la nature dont elle rend avec fidélité le caractère. Plusieurs bustes habilement modelés, celui, entre autres, de M. Adolphe Delhaise, et une jolie tête de négresse attestent, à cet égard, d'incontestables qualités d'observation et de métier.

O. M.

GERHARD MUNTHE

Si Thaulow est le plus cosmopolite des peintres norvégiens, Gerhard Munthe en est l'artiste national par excellence.

Classé comme paysagiste au premier rang, il tend depuis quelques années vers des réalisations puisées non seulement dans la beauté de la nature, mais aussi dans le trésor des traditions populaires. Convaincu que l'art d'un peuple se perpétue à travers les âges et qu'il se lie étroitement à la nationalité, il s'inspire des légendes locales pour extérioriser son génie inventif. Les anciennes ballades et les vieux contes scandinaves, les « sagas » norvégiens et islandais des Vikings lui ont fourni le sujet d'une foule de compositions d'une expression intense. Ses œuvres se distinguent surtout par la pénétration de la pensée combinée avec l'originalité d'une imagination féconde.

Munthe n'a pas dédaigné de s'occuper d'art ornemental. Il a largement contribué à la création de formes modernes, bien qu'appuyées sur les traditions, pour la tapisserie nationale, pour le décor des habitations, etc. La fraîcheur hardie des couleurs s'unit dans ses dessins à une ligne très expressive, dominée par une pureté de style qui va parfois jusqu'à la sévérité, ainsi qu'on peut le constater dans les douze aquarelles actuellement exposées à la *Libre Esthétique*.

Ces curieuses compositions appartiennent à la série d'illustrations stylisées de l'édition artistique de Snarre, l'Homère du Nord, qui a écrit l'histoire des anciens rois de Norvège et les sagas des Vikings.

L'artiste s'est inspiré de l'âme même de ces temps lointains pleins de grandeur sublime et de simplicité rude, et l'a ressuscitée par les moyens raffinés et en même temps discrets dont dispose le goût cultivé du sentiment artistique moderne.

Pour bien saisir les intentions de l'artiste, il faut comprendre les inscriptions, extraites des sagas, qui forment les thèmes de ses compositions.

Ainsi l'aquarelle intitulée *Dans les flammes* porte les lignes suivantes :

Entouré d'ennemis
dans sa propre maison,
Ingjald lâchait
la meute du feu
et autour du hall
gueulant couraient
les chiens rouges.

Cela veut dire, en langage moderne, qu'Ingjald mit le feu à sa propre maison et y brûla avec sa femme. On voit les chiens rouges (les flammes) courir autour d'eux.

Les navires des Vikings, qui portaient toujours en proue la tête d'un dragon, jouent un rôle important dans les sagas. Les nos 160 (*Dragon captif*) et 158 *Sur la mer du Nord*) symbolisent l'inclination des Vikings aux voyages, à la recherche d'aventures et de butin. Le n° 160 porte l'inscription : « Le dragon attaché s'impatiente, en mordant sa forte chaîne. » Le n° 158 : « A l'étranger je vais fêter (boire) le Noel; la maison chaude m'ennuie. » Le n° 163 : « La mer chante sa chanson au roi tombé en pays étranger. »

Traduites de l'ancienne langue des Vikings, ces brèves sentences perdent malheureusement leur saveur spéciale.

L'artiste jouit d'une haute célébrité dans son pays et il est réputé en Allemagne; les musées de Hambourg et de Dresde ont acquis plusieurs de ses œuvres.

S. K.

Le Don des Artistes belges à M. Edmond Picard.

M. Edmond Picard vient d'être l'objet, de la part d'un groupe nombreux d'artistes belges, d'une manifestation de reconnaissance et d'admiration dont il a été profondément ému et extrêmement touché.

Ces artistes, au nombre de trente-deux, lui ont offert, réunie en un album, une série d'aquarelles et de dessins qui résument en quelque sorte, dans ses expressions diverses, tout l'art belge d'aujourd'hui. Contrairement à l'usage, il ne se trouve dans cette belle collection aucune « balayure d'atelier ». Chacune des pages de l'album est une œuvre d'art digne à la fois de son signataire et de celui à qui elle fut destinée.

Voici l'énumération complète des peintures et dessins qui composent ce cadeau vraiment royal :

A. Baertsoen, *Église* (dessin). — H. Cassiers, *En Hollande* (aquarelle). — É. Claus, *Cueillette des pommes; effet de soleil* (id.).— O. Coppens, *Semeur* (dessin rehaussé). — A. Danse, *L'Aïeule morte* (dessin).— A. Delaunois, *Vieille Béguine* (dessin rehaussé). — J. Delvin, *Cheval cabré* (dessin). — Ch. Doudelet, *La Vague symbolique* (id.).— J. Ensor, *Masques nous sommes* (dessin rehaussé).— L. Frédéric, *Tête de vieillard* (dessin). — V. Gilsoul, *Paysage* (id.). — M. Hagemans, *Marine* (aquarelle). — A. Hennebicq, *Chantre* (dessin). — Ch. Hermans, *Tête de vagabond* (id.). — F. Khnopff, *Symbole* (id.). — E. Laermans, *L'Aveugle* (pastel) — X. Mellery, *Intérieur* (dessin). — C. Meunier, *Paysage industriel* (id.). — H. Meunier, *La Meule* id). — C. Montald, *Bas-relief antique* (dessin rehaussé). — G. Morren, *Tête de jeune femme* (dessin). — R. Picard, *Wellington traversant le champ de bataille; soir du 18 juin 1815* (id.). — V. Rousseau, *Cavalier héroïque* (id.). — H. Staquet, *Port* (aquarelle). — E. Smits, *Jeune femme* (id). — J. Smits, *Tête de paysan* (dessin). — V. Uytterschaut, *Paysage* (aquarelle). — J. Van den Eeckhoudt, *Vache noire* (dessin). — Ch. Van der Stappen, *Etude de nu* (id.). — I. Verheyden, *Vieux Moulin* (id.). — Mme J. Wytsman, *Paysage* (id.). — R. Wytsman, *Paysage* (id.).

HENRI LE SIDANER[1]

Pourquoi chez un natif de pays de soleil cette invincible attirance vers Le Sidaner?

J'aime la vie, la vie multiple et ardente, expansive en lumineux effluves, la lumière féconde et bourgeonnante, le printemps transsudant de sève solaire des impressionnistes, et cependant voici que le charme mélancolique et comme pluviatil de Le Sidaner profondément me gagne et me possède.

O Le Sidaner, je me souviens de villages, de vieilles rues et de

1 Au moment où l'on peut admirer au Salon de la *Libre Esthétique* trois des mystérieuses évocations par lesquelles le peintre Le Sidaner traduit avec tant d'intensité l'âme des vieilles villes et des antiques batisses, on lira avec interêt l'étude que consacra à l'artiste, dans la *Grande France*, M. M.-A. Leblond.

vieilles maisons de villages qui pourtant ont une douceur virginale, on ne sait plus si c'est de jeunes ou vieilles filles. Dans un crépuscule de cendre vermeille et gris-rosée, la fluante lumière du soir ondule en reflets d'eau. Le sable du sol est violacé. Les lignes des maisons ne sont pas plus nettes que celles d'objets vus sous la mer; on dirait de la vie dans un aquarium. Ce sont des paysages d'âme d'humidité et d'humilité silencieuse. Quelle beauté a le silence!... La lumière intérieure même des maisons vitrées est silencieuse; le commerce des boutiques est silencieux et doit y être honnête; — c'est du Jammes crépusculaire; — les reflets vivent, tout vit d'une vie intime et réticente et silencieuse et doucement grave. Beauté du silence, ô Jammes, ô Le Sidaner!

Il est aux grandes villes des coins qui sont des coins de village, des restes attardés des villages qu'ils furent jadis, comme il y a des coins de villageois humbles en les citadins enrichis. Il est aux grandes villes... il est... — ou plutôt il faudrait un verbe moins affirmatif que le verbe « être » pour indiquer la vie, mais la vie lente, la sous-vie. — En ces quartiers vieux, le soir, le plâtre des murs de caserne prend des teintes de douceur accueillante, le dur sol des préaux se sable de mol sable violetté, amauvi; c'est de la tisane de mauve pour les yeux. En ces places, les statues, le jour fanfaronnes, officielles et cérémonieuses, redeviennent le soir des choses humbles, on dirait des porte-réverbère sans lumières, inutiles.

La *Petite Place* est un bassin de sable où la vie coule comme du sable violet de sablier, sans bruit. L'automne n'y est pas tapageur, assourdi, sans or fauve... On n'y entend pas passer les passants... On n'y voit pas vibrer la lumière. Tout passe lentement, sans bruit, entre les arbres plantés avec une régularité touchante, chronométrique. Les portes vertes de l'immeuble au fond sont humbles comme des religieuses en attente hospitalière. Les maisons sont des hospices, des crèches, on y devine des veilleuses et du linge propre de charpie d'un blanc un peu gris, d'un blanc bleuté de silence; les maisons sont des hospices, des crèches, et nous nous sentons orphelins.

Un bon peu de soleil rayonne sur le Claus adouci de l'*Hiver*. Les arbres sont effeuillés: ils sont des algues, aux ombres ramifiées; et c'est toujours cette impression de sous-eau ici marine et vivifiée des teintes salines de la mer. Alors très singulier est l'effet de la lumière arrivant là-dessus comme à travers une très humide atmosphère, et donnant aux arbres des aspects de corail polychrome verdi de mousse La lumière a des impressions légères de main de fée ondine... Vie des ombres plus vivantes que les objets dont elles sont les ombres, d'une vie plus émouvante,... ô Jammes, ô Le Sidaner!

Et voici de la vie d'eau, vie latente d'eau reposée plus vivante et plus émouvante que la vie trépidante de l'air..., eau bleu-gris couleur du ciel approfondi. Le ciel lui-même est une eau plus légère, lac de cendre. — Les reflets des maisons dans le canal ont des lignes plus nettes que celles des toits. — Vie singulière de la fenêtre allumée dans ce soir encore clair, ver luisant humain presque intellectuel, lumière qui suscite l'impression d'une vie de probe et persévérant et régulier et lucide travail, travail un peu poétique aussi d'une poésie de Rodenbach, lumière-âme, âme de béguine et de Rodenbach... et de Le Sidaner... ! Au-dessous des ponts s'approfondit un puits d'ombre noire, épaisse comme un émergement de nuit avant coureur, tandis qu'au contraire, à l'horizon du ciel, de derniers reflets de jour sont des éclairements de pensée sur un front. Tout cela, ô Jammes, a une âme, une âme d'animalité humble, une âme de chien, une âme d'humble et divine domesticité, une âme presque végétale, une âme végétative, des âmes d'espace, sans durée, impalpables...

Le Sidaner est le poète du crépuscule. Tout est chez lui voilé du sable du crépuscule, — crépuscule, clepsydre du passé, — poète des maisons gazées du crepuscule. Ses matins même sont de lumière nonciatrice du crépuscule; et les choses ont le tremblement, l'imprecision crépusculaire..., le soir en poudre et en mousseline..., âme en voilette, voilette amethystée..., âme de commencement de sommeil, rêverie de nimbes et stellaire, rêve de nocturne simple et frissonneux,... tout vu en miroir qui rêve,... crépuscule d'atmosphère, crépuscule d'arbre et crépuscule d'eau... crépuscule d'âme.

... Et ce poète de la griserie des crépuscules est né au sein ardent des mers dorées, parmi les allègres musiques des indigènes bronzés et des soleils quotidiens. Et moi qui suis né dans l'île sœur, enfance et adolescence pétries de soleil, comment se fait-il qu'aussi toujours j'ai eu cette attirance pour les pays de brumes et d'eaux calmes, pour la Suisse, pour les canaux de Flandre, pour les lacs de Suède, pour les lakes calédoniens, pour la bruyère flottant dans la brume, et pour les âmes de brumes filant aux rouets des brumes, tissant des draps de rêveries brumaires, pour Rodenbach, pour Rodenbach, le dentellier des brumes? Comment ce besoin des atmosphères brumeuses chez des enfants des pays de lumière sèche, et qui me faisait rêver à huit ans ou à dix ans, je ne sais plus, aux lectures de l'*Homme de neige* et de Walter Scott? Et pourquoi présentement cet amour encore non pour les altières pucelles espagnoles dont le sang est fraternel, semeur par poignées violentes de belles sensations de vie de soleil, mais pour les languissantes vierges de Le Sidaner? Comment, comment?... Peut être est-ce nostalgie de la vie des ancêtres lacustres soudain rappelée à nos fibres par la vue des paysages incivilisés de nos îles vierges? Peut-être, peut-être... Peut-être, soudaine fatigue de la vie tropicale trop ardente, épuisée par le soleil, et qui vous couche le soir, après la dépense du jour, en de ces langueurs assouplies que Le Sidaner a mises en ses rondes de jeunes filles qui sont de tendres pensionnaires des îles. Besoin d'ombre pour l'œil brûlé. Besoin d'eau pour la chair desséchée. Et l'âme aussi a ses besoins de bain,... besoins de rêves indécis et onduleux, estompés, pour avoir vécu toujours dans des paysages réalistes aux lignes nettes,... besoin de rêve.

MARIUS-ARY LEBLOND

MUSIQUE

Aux Concerts Ysaye.

A défaut de la Symphonie de Paul Dukas espérée, — et remise à quand? — M. Eugène Ysaye a fait entendre, dimanche dernier, deux compositions nouvelles, dont l'une, à vrai dire, n'était inédite que pour le public bruxellois, — j'entends parler du poème symphonique *Thamar* inspiré à M. Balakirew par un conte de Lermontoff. Pittoresque, descriptive, amusante en ses développements capricieux et imprévus, cette pièce ne paraît suivre que de loin la donnée du récit qui la inspirée. Elle est écrite spirituellement et malicieusement par un musicien rompu aux combinaisons rythmiques et instrumentales les plus variées. Avec *Islamey*, fantaisie pour piano du même compositeur révélée la semaine dernière par l'étourdissante virtuosité de Mlle Selva, voilà deux morceaux importants de Balakirew sortis au même instant des limbes...

Le Poème pour alto solo et orchestre de M. Théo Ysaye, autre œuvre inédite, gagnerait à être concentré. Construit par un plan analogue à celui du Poème pour violon d'Ernest Chausson, il débute par un chant d'une jolie ligne expressive appuyé par des harmonies raffinées et subtiles. Mais les développements manquent de clarté et de concision, et malgré l'art parfait et le sentiment qu'a mis dans l'interprétation l'admirable altiste qu'est Léon Van Hout, l'intérêt musical a paru faiblir vers la fin. L'œuvre est, dans tous les cas, d'une écriture distinguée, fertile en mots rares et en tournures précieuses. Mais il faudrait, pour l'apprécier sainement, la réentendre.

L'ouverture assez insignifiante et impersonnelle de Tschaïkowsky pour *Roméo et Juliette* ouvrait la séance, clôturée par la « Fête polonaise » extraite du *Roi malgré lui* de Chabrier. Cette Pologne là doit ressembler un peu à celle dont le père Ubu, dans l'énorme facétie d'Alfred Jarry, convoite la royauté. Elle est d'une fantaisie qu'Eugène Ysaye s'est plu à souligner en lançant son docile orchestre dans le *rubato* le plus audacieux...

Le succès de la séance a été surtout à M. Raoul Pugno, qui a joué avec une agilité extraordinaire, une sonorité robuste et une

clarté parfaite le Concerto en *ut* de Saint-Saëns et un *Concert-stück* de sa composition, établi sur trois notes dont il tire mille effets. L'inévitable Rapsodie de Liszt (qu'un journal quotidien appelle gravement une étude !), ajoutée au programme, a récompensé le public de sa persistance à applaudir, à rappeler et à acclamer le brillant virtuose.

César Franck.

par Vincent d'Indy et Blanche Selva.

Ce fut, au Cercle artistique, lundi dernier, avec une émotion contenue et un respect profond du Maître dont il retraça la vie que Vincent d'Indy, en une langue claire, incisive, évoqua la grande figure de celui à qui les meilleurs d'entre les musiciens actuels doivent leur direction artistique. L'Homme, l'Artiste et l'Educateur furent tour à tour étudiés et décrits avec la noble simplicité et la précision didactique que n'eût point désavouées le père Franck lui-même, ainsi que le dénommaient affectueusement ses disciples.

Nul mieux que l'aîné des membres de la famille artistique de l'auteur des *Béatitudes* ne pouvait réunir la compétence et l'autorité nécessaires pour résumer la carrière sereine et exemplaire du Maître. Aussi l'auditoire écouta-t-il sa voix avec une attention rigoureuse et un évident plaisir.

Pour « illustrer » cette causerie de quelques exemples musicaux, M. d'Indy avait fait choix de trois pièces de la dernière manière de Franck : *Les Eolides*, que l'auteur transcrivit lui-même pour piano à quatre mains, *Prélude, Aria et finale* et le premier choral pour orgue.

Dans l'interprétation de ces grandes pages Mlle Blanche Selva, tantôt seule, tantôt avec Vincent d'Indy comme partenaire, confirma l'impression que cette extraordinaire artiste, d'une compréhension si élevée et d'un jeu si expressif et si pur, avait faite la semaine dernière à la *Libre Esthétique*.

Nul doute qu'après ce double et triomphant début, Mlle Selva paraisse prochainement à l'un de nos grands concerts symphoniques.

Soirée Mozart.

Trois jours avant, le Cercle avait offert à ses membres le régal d'une soirée consacrée à Mozart et dont les interprètes furent MM. Jacques Thibaud et Raoul Pugno, le clarinettiste Hannon et un orchestre formé des premiers pupitres des concerts Ysaye sous la direction de M. Rasse.

Empêché d'assister à cette séance, nous ne pouvons que signaler ici le vif succès qui l'accueillit. Le Quintette pour clarinette et cordes, joué par tous les archets de l'orchestre, le Concerto pour piano en *mi bémol*, le Concerto pour violon dans le même ton et la Sonate en *si bémol* pour piano et violon constituaient l'attrayant programme de la soirée.

O. M.

LA TERRE

par MM. Saint-Arroman, Hugot et Émile Zola.

Le procès est fait, depuis longtemps, aux pièces tirées d'un roman. Celui-ci fût-il un chef-d'œuvre, le drame qu'il provoque est presque toujours médiocre ou pis, et je ne sache guère d'exception à cette règle.

On ne pouvait espérer qu'il en fût autrement pour l'avatar nouveau sous lequel MM. Saint-Arroman et Hugot ont présenté le célèbre roman de Zola, *La Terre*. Mais peut-être la déception a-t-elle, cette fois, dépassé les prévisions. Taillée sur le patron banal d'un mélodrame quelconque, expurgée de ce qui eût pu blesser des pudeurs trop chatouilleuses, émondée, émasculée, la pièce (en cinq actes et huit tableaux, s'il vous plaît ! je crois bien qu'il y avait même dix tableaux à Paris !) n'offre ni intérêt dramatique, ni développements psychologiques, ni raison d'être quelconque. C'est, d'un bout à l'autre, la peinture, poussée aux couleurs les plus sombres, d'une situation unique : la déchéance du père Fouan, que l'ignoble cupidité de ses enfants amène, de chute en chute, à « crever dehors », ainsi que le lui a prophétisé la sinistre vieille qui répond au surnom de « La Grande ». La rapacité des brutes qui défilent sur la scène, leur mentalité de bêtes féroces, leur dégradation et leur ignominie sont les seuls ressorts de cette filandreuse affubulation, traversée par le rayon clair d'une idylle malheureusement épisodique. C'est vraiment trop peu pour retenir pendant quatre heures l'attention. Et c'est presque avec satisfaction qu'on voit poindre, par-dessus les guérets déroulés en océan de lumière, à l'infini, l'aube qui marque le trépas du rustre et la chute définitive du rideau.

Mais si la pièce n'est qu'un grossier jeu scénique dépouillé de toute littérature, elle a du moins fourni à deux artistes qui sont l'incarnation parfaite de la paysannerie cauteleuse, sournoise, têtue et cupide, l'occasion de se mettre, une fois de plus, en vedette. On se souvient de la création inoubliable que fit Mme Herdies du rôle de la Cougnoule dans le *Mâle* de Camille Lemonnier. Dans la *Terre*, cette curieuse artiste a composé avec la même autorité le personnage de la Grande. C'est terrifiant de vérité.

Le père Fouan, le rôle pour ainsi dire unique de cette pièce bizarre, c'est M. Joffre, le meilleur pensionnaire de M. Munié, comédien de premier ordre, maintes fois loué ici pour ses créations intelligentes et d'un naturel si exactement observé. Il imite au début, c'est visible, M. Antoine dans ses allures, ses gestes et jusqu'en ses intonations de voix. Mais il a ensuite des trouvailles personnelles et s'affirme, par l'accent et la mimique, par le souci d'être toujours « en scène » et de serrer de plus en plus près la réalité, acteur de drame excellent. Il faut, si la *Terre* tient encore l'affiche, braver l'ennui du spectacle pour applaudir ce très intéressant artiste.

Une mention est due aussi à Mlle Authclair, avenante à ravir dans le personnage de Françoise.

Le « Mort » à Louvain.

La commission de la *Table ronde* mérite les plus vives félicitations de la part de tous ceux qui, à Louvain, s'intéressent aux choses de l'art, pour l'initiative hardie qu'elle a prise en faisant représenter dans d'excellentes conditions le *Mort*, la pantomine de Camille Lemonnier, musique de Léon Du Bois.

La soirée du 13 mars a été une fête artistique de premier ordre, un triomphe pour l'auteur et pour ses interprètes.

L'interprétation mimique a été superbe. MM. Savoné (Bast) et Bicquet (Balt) ont incarné les deux personnages des frères assassins avec une perfection rare ; la scène du meurtre au premier acte, la folie et la mort de Bast au troisième, furent supérieurement rendues. En vérité, les frères Martinetti, qui firent de ces rôles de vraies créations artistiques, ne dépassent guère nos amateurs. M. Vangrinderbeek, qui jouait le rôle difficile d'Hendrik (le Mort), mérite aussi les plus chaleureuses félicitations. Et les rôles accessoires : Karina (Mlle David, un premier prix du Conservatoire de Bruxelles), le Garde champêtre (H. Coppez), le Notaire (M. Del Marmol), Mme Tiremonde (Mlle Sterckmans), le Fossoyeur (M. Vander Elst) étaient également fort bien tenus.

Quant à l'orchestre, la *Gazette de Louvain*, à laquelle nous empruntons ces renseignements, ajoute : Il a été exceptionnellement bon : souplesse, délicatesse, énergie, couleur ! Il mérite un triple bravo.

On suppose que ce n'est pas sans peine qu'une œuvre de cette difficulté a pu être ainsi représentée. Au milieu de l'ovation interminable qui, après le second acte, a salué l'auteur — auquel plusieurs palmes ont été remises de la part de l'orchestre, des interprètes, de la commission de la *Table ronde* — M. Boels, président de la Société a, tout en félicitant en excellents termes notre sympathique directeur, rendu hommage au dévouement de tous ceux qui avaient contribué à cette brillante exécution.

La Semaine Artistique.

Du 23 au 30 mars.

Musée de Peinture moderne. 10-5 h. Salon de la Libre Esthétique (clôture le 31).

Musée du Cinquantenaire. 10-4 h. Exposition d'étoffes anciennes (collection I. Errera). — Exposition des dessins de feu E. Puttaert.

Cercle Artistique. Exposition de feu A. Hannotiau.

Rubens-Club. — Exposition J. François.

Alliance Artistique (265, rue Royale). Troisième exposition.

Dimanche 23. — 1 h. 1/2. *L'Arlésienne* (théâtre de la Monnaie). — 2 h. *Alceste* (Conservatoire). — 2 h. et 8 h. *Die Herrgottspieler von Oberammergau* (théâtre du Parc). — 3 h. 1/2. Conférence de M. L.-A. du Chastain : *Histoire de la Conversation en France* (École de musique d'Ixelles).

Lundi 24. — 8 h. Reprise de *La Navarraise* (théâtre de la Monnaie).

Mardi 25. — 2 h. 1/2. Troisième audition musicale : le Quatuor Zimmer; MM. Labey et J. du Chastain (Salon de la Libre Esthétique). — 8 h. 1/2. Concert Brema (Grande-Harmonie). — 8 h. 1/2. Conférence de M. Gabriel Mourey : *Ruskin* (Cercle artistique).

Mercredi 26. — 8 h. 1/2. Récital Émile Schmuck (Érard).

Jeudi 27. — 2 h. Ouverture de l'exposition de Mme Gilsoul, MM. A. Danse et A. Lefèvre (Cercle artistique). — 8 h. *L'Arlésienne* (théâtre de la Monnaie.)

Vendredi 28. — 2 h. 1/2. Conférence de M. André Fontainas : *Le Frisson des Iles* (Salon de la Libre Esthétique).

Samedi 29. — 8 h. *Le Pont vivant* (théâtre Molière).

PETITE CHRONIQUE

La dernière semaine du Salon de la *Libre Esthétique* sera remplie par trois séances des plus attrayantes. Mardi prochain, à 2 h. 1/2, troisième et dernière audition d'œuvres musicales nouvelles, avec le concours du Quatuor Zimmer, de MM. Marcel Labey et Jean du Chastain. Vendredi, à la même heure, conférence de M. André Fontainas, le poète du *Jardin des Iles claires*, qui a choisi pour sujet : *Le Frisson des Iles*. La série des conférences sera clôturée par une séance supplémentaire d'un attrait inédit : le lundi 31 mars (lundi de Pâques), jour de la fermeture du Salon, Mme Georgette Leblanc fera, à 2 h. 1/2, une causerie sur la Femme au théâtre.

Ce début de Mme Leblanc comme conférencière ne peut manquer d'intéresser vivement tous ceux qui ont applaudi l'éminente artiste au théâtre de la Monnaie.

Affluence d'artistes et d'hommes de lettres à la conférence-lecture d'Alfred Jarry initiant l'auditoire de la *Libre Esthétique* au véritable accent avec lequel il faut réciter les scènes épiques d'*Ubu roi*, et parmi eux : MM. C. Meunier, Edmond Picard, E. Demolder, J. Van Drunen, G. Virrès, E. Joly, abbé Moeller, M. des Ombiaux, Th. Braun, André Ruyters, Ch. de Sprimont, F. Labarre, G. Lemmen, G. Van der Hoef, L. Dumont, H. Ottmann, etc.

M. Franz Courtens réunira au *Cercle artistique*, à partir du 2 avril, une trentaine de ses œuvres anciennes et récentes.

C'est dimanche prochain que sera inauguré à Paris, dans les serres du Cours la Reine, le Salon annuel des Indépendants.

Un Salon des Beaux-Arts sera ouvert à Liége, du 11 mai au 20 juin prochains. Pour les dates d'envoi, consulter le *Memento*.)

Le Salon de Gand s'ouvrira le 24 août et sera clos le 2 novembre.

C'est dans l'ancienne galerie de Somzée, rue Royale, 265, qu'aura lieu, du samedi 19 avril au lundi 5 mai, l'Exposition des peintures et sculptures offertes par les artistes belges à la Loterie internationale organisée à La Haye en faveur des femmes et des enfants boers enfermés dans les camps de concentration. Les œuvres devront y être déposées au plus tard le 10 avril.

Le Comité se chargera de faire parvenir à La Haye toutes les œuvres belges, qui seront exposées dans cette ville, concurremment avec l'hommage des artistes français, allemands, autrichiens, espagnols, hollandais, italiens, etc., en juin, juillet et août, c'est-à-dire pendant la « saison » de Scheveningue.

S'adresser pour tous renseignements aux secrétaires du Comité de patronage, MM. Omer Coppens, peintre, 10, rue des Coteaux et Léon Hennebicq, avocat, 1, rue de Lausanne, Bruxelles.

La Société hollando-belge des amis de la médaille d'art vient de distribuer à ses membres un charmant insigne composé par M. G. Devreese, le plus habile de nos médailleurs. L'avers représente un numismate assis devant son médailler, une loupe à la main, en contemplation devant quelque pièce rare. Cette plaquette est exécutée avec beaucoup de finesse et de goût.

Un mot amusant d'Eugène Carrière, — et dont un de ses amis les plus intimes nous affirme l'authenticité. Dans une exposition récente, l'illustre W. Bouguereau rencontre le peintre des *Maternités* et le complimente chaleureusement : « Vraiment, j'admire beaucoup votre art, bien qu'il soit aux antipodes du mien. Mais vous, mon cher collègue, que pensez-vous de ma peinture? J'aimerais d'avoir votre avis sincère. »

On devine l'embarras de Carrière, mis ainsi au pied du mur. Mais on ne le prend jamais sans vert. Et un seul instant de réflexion amena sur ses lèvres cette réponse médullaire : « Eh bien, mon cher maître, voici. Je trouve que de tous les peintres qui font du Bouguereau, c'est encore vous qui le faites le mieux! »

Le style belge :

« Quant aux personnages mondains et à la figuration, ils ont été *rendus* avec un souci artistique..... *Sur ce rapport*, l'interprétation louvaniste dépasse de loin ce qui avait été réalisé jusqu'à présent. » (Extrait d'un quotidien bruxellois.)

Une revue nouvelle, *La Renaissance latine*, paraîtra à Paris le 15 mai prochain. Elle groupera les forces vives du génie latin, — ce génie concis, logique, amoureux de clarté, — actuellement éparses en France, en Italie, en Espagne, en Portugal, en Belgique, en Roumanie, en Grèce et dans les États de l'Amérique du Sud. Dans chaque livraison, indépendamment des articles, nouvelles, poèmes, etc., paraîtra une revue du mois consacrée au mouvement littéraire, artistique, musical, scientifique et mondain des villes latines. Le sommaire du premier numéro réunira, entre autres, les noms de G. Hanotaux, J.-M. de Hérédia, Gabriel d'Annunzio, Pierre Louys, N. Vaschide, André Lebey, H. Bataille, etc.

Directeur : L. Odero; secrétaire de la rédaction : G. Binet-Valmer. Bureaux : Paris, 25, rue Boissy d'Anglas. Abonnement : France, 20 francs par an; étranger, 24 francs.

Le troisième concert populaire aura lieu le 13 avril, avec le concours de Mlle C. Friché, Mme G. Bastien et M. H. Albers, du théâtre de Monnaie, et des chœurs du théâtre. M. S. Dupuis a mis au programme *Rébecca*, poème biblique pour soli, chœurs et orchestre de César Franck (première exécution), ainsi que la *Symphonie* en *ut* mineur (no 2) pour grand orchestre, orgue, chœur et soli, de Gustave Mahler, chef d'orchestre de l'Opéra à Vienne, un compositeur célèbre outre-Rhin, mais encore totalement inconnu du public bruxellois.

On prépare à Bruxelles une audition musicale du plus vif intérêt. M. Jeno Hubay, l'excellent violoniste qui fut avant Ysaye et Thomson titulaire de la classe supérieure de violon de notre Conservatoire, viendra diriger l'exécution de son opéra *Le Luthier de Crémone*, joué avec grand succès en Autriche et en Amérique, mais totalement inconnu en Belgique. Le Comité organisateur s'est assuré le concours de Mlle Verlet, la créatrice du rôle

principal ; de Mlle Collet, de MM. Seguin et Swolfs ; de l'orchestre de M. Van Dam et des chœurs du *Gesellen-Verein*.

M. Hubay se fera entendre dans la première partie de cette soirée d'art, qui aura lieu à la Grande-Harmonie le mardi 29 avril.

Le Foyer intellectuel, Université populaire de Saint-Gilles, visitera aujourd'hui le Salon de la *Libre Esthétique*. Réunion à 10 h. 1/2, place du Musée.

L'Académie de musique de Tournai donnera aujourd'hui dimanche, à 4 heures, son troisième concert avec le concours de MM. L. Cluytens, pianiste, et David, ténor. Les chœurs et l'orchestre seront dirigés par M. N. Daneau.

Un comité s'est constitué à Melbourne (Australie) en vue de réunir les fonds nécessaires pour l'érection d'une statue de la reine Victoria. Cette entreprise fera l'objet d'un concours auquel pourront prendre part les sculpteurs du monde entier.

Le programme du concours est à la disposition des artistes dans la salle de lecture au Musée commercial, à Bruxelles.

C'est au début d'avril que le théâtre de l'OEuvre, sous la direction de Lugné-Poe, représentera le drame nouveau et inédit de Maurice Maeterlinck, *Monna Vanna*. Conçu dans une formule très différente des œuvres précédentes de Maeterlinck, *Monna Vanna* constituera un des événements dramatiques de la saison.

C'est, comme nous l'avons dit, Mme Georgette Leblanc qui interprétera l'unique rôle de femme de la pièce.

Une exposition internationale, première du genre, aura lieu à Lille de mai à septembre prochains. Installée sur le Champ de Mars, ses constructions et ses jardins couvriront une superficie de 150,000 mètres carrés. Elle comprendra les classes suivantes : 1° Enseignement. 2° OEuvres d'art. 3° Arts libéraux. 4° Mécanique générale. 5° Electricité. 6° Génie civil : Moyens de transports, cycles, automobiles, sports. 7° Agriculture. 8° Horticulture. 9° Forêts, chasse, pêche. 10° Produits alimentaires. 11° Mines et méallurgie. 12° Décoration, mobilier et accessoires. 13° Fils, tissus, vêtements. 14° Industrie chimique. 15° Industries diverses. 16° Economie sociale, hygiène. 17° Colonisation, matériel et produits d'exportation. 18° Applications spéciales de l'alcool dénaturé à la force motrice, à l'éclairage et au chauffage.

Une large place sera réservée aux artistes et industriels belges.

L'intendant des théâtres royaux de Munich a l'intention de monte les trois premières œuvres de Richard Wagner : *La Défense d'aimer ou la Novice de Palerme*, opéra qui n'a été joué qu'une seule fois à Magdebourg en 1836, *Les Fées* et *Rienzi*.

Ces trois œuvres seraient jouées sous la dénomination collective de « Cycle des œuvres de jeunesse de Richard Wagner » et leurs représentations précéderaient celles des œuvres que donnera l'année prochaine le Prinz-Regententheater.

Le conseil d'administration de la Société Liszt a décidé d'inaugurer dans le courant de l'année la statue du maître à Weimar, et de publier une édition complète de l'œuvre de Liszt, à prix réduit pour propager ses compositions. Un comité s'est formé à Stuttgard pour ériger également dans cette ville un monument à Liszt. Le roi a accordé à ce comité un très bel emplacement dans le parc qui entoure le château royal.

A. Durand et fils, éditeurs, 4, place de la Madeleine, Paris.

VIENT DE PARAITRE :

L'ÉTRANGER

Action musicale en deux actes, par Vincent d'Indy.

Partition pour chant et piano réduite par l'auteur avec un dessin de J.-M. Sert.

Prix net : 15 francs.

Edition de luxe (tirage restreint sur papier Japon, net : **30 francs.**

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

ATELIERS D'ARTS MOBILIERS ET DECORATIFS.
G. SERRURIER-BOVY
LIEGE. 39 Rue Hemricourt
BRUXELLES. 2 Boulevard du Regent
PARIS. 54 Rue de Tocqueville

EXPOSITION PERMANENTE D'INTÉRIEURS COMPLÈTEMENT MEUBLÉS, DECORÉS ET ORNÉS MISE EN ŒUVRE ET ADAPTATION RATIONNELLE DES MATÉRIAUX ET PRODUITS DE L'INDUSTRIE MODERNE.

LE BOIS MEUBLES, ÉBÉNISTERIE, MENUISERIES DÉCORATIVES.

LE METAL FER BATTU ET FORGÉ, CUIVRE MARTELÉ, ÉTAIN FONDU, REPOUSSÉ ET INCRUSTÉ, ÉMAUX APPLIQUÉS AU MOBILIER, AUX APPAREILS D'ECLAIRAGE, DE CHAUFFAGE ET AUX OBJETS USUELS.

LES TISSUS TENTURES ET RIDEAUX AVEC APPLICATIONS D'ÉTOFFES ET DE PEINTURE, BRODERIE. TAPIS.

LE VERRE VITRAUX PLOMBÉS EN MOSAIQUE ET PEINTS.

LA CERAMIQUE CARREAUX ET POTERIES EN TERRE, FAYENCE ET GRÈS.

LE CUIR APPLICATIONS DIVERSES DU CUIR GAUFFRÉ, REPOUSSÉ ET TEINT

LE DECOR TENTURES EN PAPIER ET ÉTOFFES POUR MURS, PLAFONDS ET DÉCORATIONS.



Maison Félix MOMMEN & Cº, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, Rue de la Charité, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

BEC AUER

50 % D'ECONOMIE **LUMIERE QUADRUPLE**

Appareils d'éclairage et de chauffage au GAZ, à l'ÉLECTRICITÉ et à l'ALCOOL

INSTALLATIONS COMPLÈTES

Bruxelles, 20, BOULEVARD DU HAINAUT, Bruxelles

Agences dans toutes les villes.

TÉLÉPHONE 1780

E. DEMAN, Libraire-Expert

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

EN SOUSCRIPTION :

THÉATRE DE M. MAETERLINCK

avec une préface inédite de l'auteur.

Trois volumes in-8º, illustrés de dix compositions originales lithographiées par Auguste DONNAY.

Tirage à 110 exemplaires numérotés, sur papier de Hollande :

Prix : 90 francs.

Les exemplaires numérotés 1 à 10, renfermant une double suite des dix compositions et un croquis original de A. Donnay :

Prix : 150 francs.

Le prospectus-spécimen de cet ouvrage sera adressé gratuitement sur demande.

Demandez chez tous les papetiers

l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

The Artist

An Illustrated Monthly Record

of Arts, Crafts, and Industries

1 SH. MONTHLY

Lonsdale Chambers, 27, Chancery Lane, and Bream's Buildings, London, W. C.

LIMBOSCH & Cie

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. Vᵉ Monnom, 32, rue de l'Industrie.

VINGT-DEUXIÈME ANNÉE. N° 13. 30 MARS 1902.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

La Libre Esthétique. *Quelques Peintres* (EUGÈNE DEMOLDER).— L'Artiste et la Société (EUGÈNE ROUART). — Expositions (O. M.). — Musique. *Troisième Concert de la Libre Esthétique. Concert Ruyters-Hollmann. Concert Bréma. Audition Raway.* — Exposition des Arts décoratifs de Turin. — Les Paysans bavarois au théâtre du Parc (O. M.). — La Musique à Paris. *Concert de la Société nationale* (M.-D CALVOCORESSI). — La Semaine artistique. — Petite Chronique.

LA LIBRE ESTHÉTIQUE

Quelques Peintres.

L'ensemble des œuvres exposées à la Libre Esthétique ne montre pas de tendance nouvelle. Le néo-impressionnisme, adopté par un Allemand : Curt Herrman, en des toiles qu'on désirerait plus solides, marque son influence par des désirs de clartés et de lumières chez les paysagistes, les Louis Harlet, les Anna Boch, très savoureux et larges, les Heymans. De celui-ci : *Une vieille demeure*, très beau tableau, profond et magistralement peint, où chante dans des verdures fraîches, des fleurs blanches, de l'air bleu, en une cour de petite ferme, tout le printemps des Flandres. La *Nuit d'orage* est d'une poésie charmante et pleine de mystère, et les *Dunes de la bruyère* vibrent fortement. Auprès de l'art vigoureux d'Heymans voici, comme une tourterelle auprès d'un coq, ou comme une lumière de Noël à côté d'un phare, le mystérieux Henri Le Sidaner : Ah ! cette *Neige* attire par sa blancheur nocturne, sa solitude et la douce mélancolie de la fenêtre éclairée au fond d'une cour déserte ! Quel recueillement dans le *Portail :* on dirait que le peintre a broyé un peu de rayon de lune dans les rouges finement coralins de ses briques, et le joli rêve que le *Canal !* Ces pastels songent et on s'en souvient ainsi que d'une très belle et très douce mélodie qu'on aurait entendue par un soir triste.

D'autres paysagistes encore : M. Vieillard, avec de chaudes impressions au pastel : *Rue Notre-Dame de Lorette*, *Place de l'Europe*; Fritz Thaulow, avec de riches échantillons de sa sonore et robuste palette; J. W. Morrice, dont les *Venise*, ambrés délicieusement, donnent une impression juste de la ville des doges par des soirs piqués de l'éclat des lumières ou par des jours qui dorent les vieux murs des palais, reflétés dans les canaux. Un étrange artiste : Nils Kreuger, nous montre une sorte de pointillé en noir : c'est vraiment « encreux », mais cette peinture à la suie a du caractère, condense une sorte de tristesse et on s'en souvient. Il y a encore de rustiques impressions d'Alfred Hazledine, caractéristiques aussi, des pastels de Franz Hoch et un *Dimanche à Saint-Josse* d'Albéric Coppieters : couleur commune, aveuglante par sa plate crudité, mais vision d'une justesse photographique et sensation vive

de la réalité. Quant à Georges Buysse, il reste le beau peintre des hivers flamands et des verdures où flamboient les toits rouges. Ses soleils sourient dans la neige et il y a d'opulents tons d'orange dans sa *Voile*. En notre simple tournée autour des cadres de la *Libre Esthétique*, signalons le Laermans : *La Tribu prophétique* : une œuvre de navrance aiguë, aux tons amers, au ciel profondément mélancolique. Dans cette plaine tragique et nue, dans ce firmament de souffrance où vont-ils, ces déshérités que les douleurs de leur race ont déformés, vers quel horizon de lugubre espérance se fixent leurs regards pâles en leurs faces d'angoisse, et quel village de misère et d'inquiétude ont-ils abandonné là-bas, sous le tonnerre de leurs épouvantables destinées?

Presque vis-à-vis de ce chantre des malchanceux rayonne Hermen Anglada en deux toiles : *Jardin de théâtre* et *Quadrille parisien*, d'une élégante douceur. C'est d'un gentil fantômal; les Parisiennes qui dansent paraissent avoir des dessous délicieusement sucrés et se drapent en des tons de très fines pâtisseries : les lumières des fonds brillent onctueusement comme du beurre fondu dans de l'or. Francis Auburtin nous donne des *Danses nues sur fond de roches* et de bons *Paysages méditerranéens*, et Charles Conder en ses peintures graciles et souvent exquises s'avère, peut-être parfois un peu trop, petit-fils du grand Watteau. Le *Jardin aux roses* de Charles Guérin me paraît d'un suranné délicieux : c'est, en peinture, la sœur de la Clara d'Ellebeuse du beau poète Francis Jammes que cette femme à l'allure d'un temps déjà fané. Je préfère le *Jardin aux roses* à la *Vénus* de Guérin : je ne puis supporter les tons de pain d'épices de cette dernière toile.

Voici l'Espagne. Haute en tons, populacière, bariolée, brossée avec fougue et rapidité par de gros pinceaux, telle elle apparaît dans les peintures très pittoresques de Francisco de Iturrino et aussi dans celles, plus apaisées pourtant, de Ramon Pichot. Mais Alexandre Ch. Robinson, un Américain, nous ramène à des régions de plus grandes finesses avec ses pastels un peu superficiels mais si harmonieux : *La Châtelaine* est chose délicate où poudroie comme une poussière de fleurs.

Gustave-Max Stevens « wagnérise » en peinture dans son inattendu *Tristan et Isolde* et Henry Lerolle expose des toiles où l'on admire de beaux nus nacrés, des chevelures aux blondeurs lumineuses, de fugitifs reflets d'eau : il y a là une jolie jeunesse de couleur.

Que d'autres noms, encore! Jean Delvin, Pierre Dupont avec ses *bêtes* superbes, qui sont inspirées par Dürer, puis Mlle Dutilh, Fernand Khnopff, Mme Kæthe Kollwitz dont l'eau-forte : *Danse autour de la guillotine* marque étrangement et vigoureusement, Sydney Lee et ses gracieuses estampes sur bois, Carton Moore-Park, Moreau-Nélaton, Gerhard Munthe et ses aquarelles décoratives où les personnages se tiennent raides et comme taillés dans du bois, J.-M. Peské, Ricardo Planells, Bertram Priestman, Rousset avec de fugitifs pastels du pays de Seine-et-Oise, Th. Ralli-Scaramanga et ses eaux-fortes, le lourd caricaturiste allemand Strathman, Félix Vallotton et ses portraits, bien boueux, de *Baudelaire* et de *Dostoïewski*, caractéristiques pourtant; Gérard Van der Hoef qui montre une *Maisonnette* d'une intimité singulière et un *Mai* emperlé : c'est un artiste intéressant qui procède des Melchers et des Degouve de Nuncques.

Jan Toorop expose un remarquable portrait du *Docteur Timmerman*, dans des tons fins et lumineux. En sa *Souffrance prolétarienne*, d'un format certes exagéré, j'adore une petite figure de Hollandaise, blonde, aux cheveux battus par le vent : apparition féerique, telle que Jan Toorop en fait souvent surgir. Mais les *Veilleurs* me paraissent de hideux bonshommes, bariolés de façon grotesque, des personnages de « massacres » pour les forains, des épouvantails dont les merles se sont ri et dont ils n'ont respecté ni les chapeaux ni les habits. On dirait que les redoutables R qui ont roulé dans certains mots « ubuesques » de la conférence d'Alfred Jarry ont éclaboussé ce tableau, placé à portée du conférencier.

Enfin, voici Willy Schlobach. Si l'en excepte un *Arc-en-ciel* et un *Westminster* turnériens et aussi un *Cap Saint-Vincent* et une *Côte de fer*, paysages dont on admire comme au fond d'un écrin les bleus perlés et les roses d'aurore, tout le reste est commun et banal. Willy Schlobach a montré jadis de la distinction et de la grâce Son exposition est un faux pas. Comme Schlobach possède une vraie nature d'artiste, on peut lui dire carrément son avis. Ses couleurs sont devenues déplaisantes, son imagination paraît médiocre. Il me plaît d'être très sévère pour Schlobach parce que j'aime son art, malgré les erreurs actuelles, et que je le connais assez pour savoir qu'il mépriserait d'inutiles flatteries de camarade.

EUGÈNE DEMOLDER

L'ARTISTE ET LA SOCIÉTÉ [1]

MESDAMES, MESSIEURS,

En voulant vous parler de l'artiste et de la société, je n'apporte pas la prétention d'étudier en une heure de causerie ce que fut la situation de l'artiste aux différents âges de l'humanité, mais j'ai seulement le désir, à une époque où l'on semble très préoccupé de sociologie, d'exprimer devant vous quelques réflexions, des rapports de citoyens entre eux et d'art social.

(1) Conférence faite par M. EUGÈNE ROUART au Salon de la *Libre Esthétique* le 7 mars 1902.

De savants élèves de l'école normale, très instruits et qui ont exactement appris par leurs maîtres que Raphaël et Rembrandt furent de grands artistes, ont écrit de très gros livres pour définir l'Art; critiques et par là même impuissants, ces patients érudits ont beaucoup parlé et écrit sur l'art; mais quoique étudiant de près les œuvres les plus belles, ils n'en ont jamais senti l'émotion, ils ne savent pourquoi Verlaine, Mallarmé ou Villiers de l'Isle-Adam « furent » admirables, ni pourquoi Bonnat, Detaille ou Benjamin Constant sont plus que médiocres dans leur superbe gloire officielle, alors que Delacroix et Ingres furent grands. — Nous, ignorants, plus simplement et plus rapidement nous disons qu'il nous semble que l'Art est le reflet d'impressions de vie et de nature données par le cerveau des hommes, impressions qui se forment et se déforment, s'amplifient et varient selon le tempérament de chacun, d'où toute la variété et la joie de l'Art, — et que c'est aussi un puissant moyen d'union entre les hommes, qui par lui se retrouvent à travers les siècles aux mêmes oasis de joie et aux mêmes angles de détresse; — c'est une ressource et une consolation.

Nous accordons à l'Art une puissante action, nous le considérons comme faisant naître des points d'union entre les hommes et comme étendant le domaine de la compréhension que l'on peut avoir les uns des autres, comme faisant découvrir des lieux où l'on se retrouve plus frères; nous savons aussi qu'il fait jaillir des lueurs où se ravive l'âme des déshérités, qu'il fait réfléchir les heureux sur les autres et qu'il permet à des malheureux de se distraire des misères quotidiennes; il ouvre des portes sur d'autres lumières, il peut même dans une certaine mesure aider la société à se corriger de son égoïsme, il peut aider certains hommes à pousser d'autres hommes vers le mieux.

L'Art est né avec l'humanité, avec le besoin de se faire beau, de plaire et d'exprimer; depuis les premiers efforts des hommes qui l'ont vite conduit à sa splendeur dans une humanité consciente, il n'a pas progressé et il ne peut progresser.

Pourtant nous ne pouvons pas rejeter facilement toute idée de progrès pour l'homme; des génies comme Pascal, Leibnitz et Bacon ont dit : que l'on devrait considérer l'humanité comme un seul homme, qui vivrait toujours et apprendrait continuellement; un homme qui apprend progresse jusqu'à la mort, l'humanité en effet semble progresser par les faits accumulés, elle bâtit patiemment, péniblement de hauts et admirables monuments de science, parfois elle veut monter au faîte des édifices comme pour s'enivrer orgueilleusement des degrés gagnés; mais alors de lourds pans s'écroulent — et elle se remet sagement, laborieusement à l'œuvre. — En examinant sa nation et son histoire, il semble bien à chaque homme qu'il y a progrès, en examinant l'ensemble du monde, cela lui semble plus douteux, car en dehors des cas particuliers rencontrés chaque jour, qui montre que la brutalité triomphe encore souvent et que l'horrible pouvoir de l'argent étouffe la raison et le talent; nous avons vu même sur la grande scène du monde les nations civilisées lassées de carnage se réunir à La Haye avec la bonne intention de rendre la guerre très difficile, et sitôt après, comme pour ricaner de la comédie à laquelle il venait de se prêter, un peuple riche et puissant se jeter sur un peuple faible et essayer de l'anéantir. — Honte plus grande encore pour l'humanité, nous avons vu tous les peuples qui ont la prétention d'être civilisés se réunir pour aller brutaliser et lui prendre ses richesses jusque dans sa ville sainte, un autre peuple plus civilisé qu'eux, si l'on entend le mot civilisé au sens où le comprennent les partis politiques dits avancés; et tout cela simplement parce que ce peuple ne comprend pas la civilisation sous la même forme que les autres.

Ne voyez-vous pas là avec nous un manque de compréhension aussi grand que put l'être celui des anciens martyrisant les chrétiens nouveaux, ou celui des chrétiens ordonnant la Saint-Barthélemy; et pourtant plus que jamais l'Europe se réclame de justice et de liberté. — Certainement de tels faits considérables et qui remuent l'humanité, gêneront pour croire au progrès les esprits indépendants libérés de parti pris; cependant nous devons y croire à ce progrès, sans cela nous ne nous donnerions plus la peine de vivre et surtout nous n'aurions pas fait par ce joli jour de mars, vous, quelques pas pour aimablement venir m'écouter, et nous un long voyage pour venir parler devant vous; nous devons y croire à ce nouveau dogme, dernier refuge de notre époque sceptique, nous devons y croire passionnément comme nos pères ont cru à un Christ sauveur et comme certains d'entre nous croient à Dieu.

Mais en art nous ne pouvons croire au progrès; là il ne peut exister parce que les faits et les efforts accumulés ne sont rien et que l'expression seule est puissante; un artiste ne peut classer une statuette égyptienne, une figure de Tanagra, un bronze de Donatello, ou une terre cuite de Houdon et malgré l'opinion du journaliste à la mode, nous ne trouvons pas plus beaux les nus enchanteurs de M. Rodin, que tels corps d'heureuse harmonie entrevus par nous au Musée de Naples, mais nous admirons et aimons les Égyptiens, les Grecs, Michel-Ange, Houdon, Constantin Meunier et Rodin.

L'expression, la sensibilité sont personnels, à peine si elles se modifient dans l'ambiance et un Prud'hon reste gracieux et avenant au milieu de la froide époque impériale.

Nous préférons au mal de tête savant qui nous courbe en sortant de Bayreuth, l'impression heureuse qui nous envahit après avoir goûté une fervente prière de Bach, un pâle sanglot de Schumann, la tragique mélancolie de Chopin ou l'infinie et tendre volupté de M. Claude Debussy. — Nous préférons certes à l'art impeccable et sûr des parnassiens, la tendre douceur de Verlaine, l'inquiet appel de Rimbaud, un cri de joie de Griffin ou la plainte émue de M. Francis Jammes.

Mais le véritable artiste qui a des dons et qui peut répandre de tels accents, n'a pas à se développer dans son art comme le menuisier ou le ferblantier; il peut s'exercer, mais il doit savoir et ne pas oublier qu'il n'a pas un métier, mais un art.

Vinci était ingénieur; il peignait, écrivait ou jouait de son luth, lorsque quelque chose l'y poussait, « lorsqu'il avait besoin de dire quelque chose à quelqu'un ».

Boileau, qui pourtant ne fut guère plus que le Sarcey de son temps, a cependant entièrement raison de dire qu'on naît artiste, mais qu'on ne le devient pas; nous avons vu des artistes nés devenir médiocres sous l'éloge, mais jamais un homme dénué de sens poétique n'arriver à nous faire vibrer d'émotion.

De même que les hommes qui ne savent pas découvrir des motifs de beauté à la vie journalière et qui ont besoin d'aller en Italie, pour voir qu'un monument est beau, ou aux Indes, pour découvrir qu'un arbre est merveilleux, ne comprendront jamais les vraies joies que donnent l'œil, pas plus que ces adolescents qui ne savent pas d'eux-mêmes distinguer la grâce des mouvements de ceux qui les entourent, ou les changements de lumière au long du jour, ne sauront, malgré toutes les leçons de

leurs maîtres, profiter des plus douces et naturelles harmonies.

Il nous semble, Mesdames, Messieurs, que peut-être même avant d'avoir tout à fait passé à l'humanité, l'animal qui devait dans le temps devenir l'homme, avant même que sa conscience ne se fût éveillée, et que la parole ne vînt en éclairer la valeur, eut un commencement d'art. Un art que la plus grande partie de l'humanité sait goûter naturellement presque sans éducation spéciale, qui est resté le plus instinctif, quoiqu'il faille souvent aujourd'hui, pour le pratiquer dans toute sa beauté et ses détails, de longues études; — le chant adoucit le premier âge des hommes comme il charme aujourd'hui la foule des oiseaux. Le chanteur était un être quelconque comme les autres, son chant n'était qu'un accessoire, une manière peut-être d'exciter son courage, de célébrer sa joie ou d'annoncer son rut; s'il avait un don véritable, on l'écoutait plus volontiers et plus silencieusement, mais il n'était pas considéré plus qu'un autre à la tribu, un peu moins que le chasseur au coup d'œil sûr, ou que celui qui savait bien dépecer les lourdes pièces de gibier et les dorer au feu de repos, le soir; — il n'était pas exceptionnel, non plus, le jeune guerrier à la main souple qui savait dessiner sur la toile de la tente les faits de gloire de sa famille, — ni celui qui pouvait donner une forme plus heureuse à la lampe de terre, ni celui qui dégrossait la bûche pour en faire le Dieu du foyer.

L'Art le plus ancien que nous connaissions un peu, sinon dans tous ses détails, du moins dans son émotion, sa grâce et ses puissants sentiments, est l'art égyptien, dont vous avez vu d'admirables exemples près de vous ici-même, au Louvre et au Vatican.

Dans ce vieux monde théocratique les rois seuls et quelquefois les grands prêtres existaient comme individus. Le reste n'était qu'une foule enfoncée dans des traditions immuables. Les artistes d'alors n'étaient que de simples ouvriers copiant plus ou moins adroitement des modèles, formés par un long travail durant des générations. — Pourtant ces artistes obscurs, ces fidèles et doux travailleurs étaient heureux de l'art pour lequel ils vivaient, et ils nous émeuvent plus qu'aucun.

Si, peu soucieux des itinéraires tracés d'avance, vous traversez la France par le centre, vous serez étonné en descendant à Bourges de trouver soudain, après avoir erré longuement dans les petites rues sombres de cette pauvre ville, à peine dégagée des maisons qui l'enserrent, l'admirable cathédrale. Vezelay vous surprendra et si vous suivez les pentes de Château-Chinon, entre les hauts arbres du Morvan, vous serez heureux de voir s'élever la flèche d'Autun, qui domine la vieille cité éduenne, assise au flanc du coteau de Montjeu, où souveraine, elle reçoit les rêves enchanteurs montés des vallées, et après Moulins sableux, cette ennuyeuse capitale du Bourbonnais, la douce verdure qu l'entoure vous fera mieux encore comprendre la beauté de Souvigny. — Après ces paysages qui auraient enchanté le tendre Corot, lui qui ne peignit qu'une sèche cathédrale de Chartres — en s'approchant lorsqu'il n'y a plus assez de place pour s'extasier sur les belles formes extérieures, on retrouve sous les voûtes, mille preuves de foi des ouvriers de jadis, et aux portails on admire des sculptures d'une vie encore intense qui ravirent des siècles. Ces œuvres, qui restent la gloire de notre terre de France, furent l'œuvre de croyants anonymes, d'hommes simples et heureux, qui sous cette forme voulurent faire leur longue prière.

Dites-moi — que nous importe le nom d'un homme, si en face de l'œuvre qu'il a laissée, toute sa pensée nous pénètre et nous remue.

Comme il est loin de nous, cet artiste modeste, qui porte toute sa joie en lui et qui n'a d'autre passion que de s'exprimer; on le voit marchant posément dans le chemin, par un beau jour de repos, l'esprit plein et enchanté de son œuvre de demain; — combien il est différent de l'artiste produit par notre société moderne, — de l'artiste tel que le montre M. de Goncourt, en son *Journal*.

Autrefois à des époques fortes on procréait l'œuvre d'art pour plaire à l'être essentiel, au guerrier défenseur, qui rentrant las des combats voulait trouver au foyer une impression heureuse; — aujourd'hui l'art est infiniment répandu, il s'étale partout et tend à dominer. L'artiste, du comédien au peintre, est couvert d'honneur et d'argent, aucun homme ayant un peu de talent ne consentirait à travailler comme les Egyptiens ou comme les ouvriers des cathédrales. — On voit par exemple Mme Sarah Bernhardt, dont l'art est admirable, préférer jouer du Sardou que du Shakespeare, du Racine ou du Hugo, parce que le fabricant habile et médiocre qu'est M. Sardou lui fait, sans souci d'ensemble ou d'harmonie, un rôle dans lequel, constamment en scène, elle croit mieux faire voir ses dons de comédienne; — on voit aussi M. Antoine, qui intéressa autrefois le public avec des œuvres d'Ibsen, de Curel ou Maeterlinck, aujourd'hui pour avoir réclame et argent en être réduit à faire jouer à son excellente troupe du Richepin ou pire encore.

Notre époque nerveuse, rapide et inquiète a perdu la foi religieuse, et l'avènement de la douce et vraie fraternité pas plus que celui de la liberté ne semble voisin, chacun a le désir de dominer son frère — ce sont des instincts sauvages difficiles à détruire — et l'artiste encensé qui a pris tous les besoins de son entourage, ne produit plus pour sa joie, sa satisfaction personnelle, ni pour dire son émoi à son frère qui verra son œuvre demain et l'aimera si elle est sincère; ni pour transmettre sa pensée aux âges futurs — mais il est devenu pratique, il prend un métier, il veut réussir, avoir gloire, honneur et argent; — et avec un peu de don et de l'adresse il peut arriver à tout.

Nous n'avons pas en France de corps de métier où l'on soit plus facilement décoré qu'on ne l'est parmi les hommes de lettres, si ce n'est parmi les peintres, — il y a quelques années après la furie métallurgique. — Après que M. de Lesseps eut fait son canal et M. Eiffel sa tour, l'entrepreneur, le bonnetier ou le notaire demandaient un ingénieur — pour lui donner en mariage leur laide mais riche héritière, — mais aujourd'hui ils sont démodés, on préfère le peintre, le sculpteur, l'architecte ou l'homme de lettres.

Nos journaux sont pleins des faits et gestes de ces messieurs; on connaît le tissu rare dont sont fabriqués les caleçons de rêves de M. Paul Bourget, les riches tentures à bon marché dont s'orne le confortable hôtel de M. Zola et les charmes de l'atelier de Carolus Durand. Les journalistes encensent journellement ces artistes dont le plus grand intérêt est qu'on parle d'eux; ils arrivent à posséder une extrême confiance en eux, leur personnalité en quelque sorte s'hypertrophie, ils se croient le droit de tout juger mieux que quiconque; ainsi une campagne s'organise à propos de viandes malsaines données aux troupes, la presse ne se renseignera pas près des professeurs Samson ou Nocard, mais on verra comment M. Anatole France en quatre pages d'interview exprimera son élégante et forte pensée sur les moyens possibles, et en dix pages M. Zola indiquera les modes de répréhension nécessaires et communiquera les noms des sous-officiers à punir.

Si on joue les *Avariés*, à peine si l'avis de l'admirable Fournier semblera au public plus intéressant que les réflexions d'un vague homme de lettres, et si on abreuve Paris d'eau infecte on saura pourquoi c'est déplorable par Coquelin ou Catulle Mendès, mais on ne demandera rien au professeur Debove ou à Gabriel Pouchet.

Par trop de considération on a affolé l'artiste; devenu célèbre, il est plus important que n'importe quel citoyen. Aussi, dès ses débuts, il s'étonne qu'on ne voie pas en lui un être d'exception; — pour des raisons que nous verrons tout à l'heure, depuis la Révolution, l'artiste, en France, s'est séparé de la société, après avoir été méprisé par elle un temps; il est arrivé à la dominer, il s'étonne qu'on le laisse encore comme les autres aux prises avec la vie matérielle; il s'indigne de devoir être militaire comme les autres citoyens. Selon lui, les intérêts de l'humanité s'opposent à ce qu'on le traite ainsi; qu'un ouvrier tourneur, qu'un lamineur, qu'un tisserand, qu'un toupilleur s'en aillent trois ans dans les casernes, cela n'inquiète et n'indigne personne, mais pour l'artiste un an est encore trop, au milieu des autres sur les rangs, il est malheureux, il souffre. Vous avez probablement lu un livre écrit avec talent par M. Louis Lamarque, intitulé : *Un an de caserne*, qui montre fort bien cet état d'esprit. Lorsqu'il s'en va du régiment, il écrit : « Quand il fit jour, je vis distinctement les êtres avec lesquels j'avais passé toute mon année. Ils portaient des vêtements civils, alors ils étaient tout à fait eux. C'étaient des hommes sales et répandant une mauvaise odeur; ils n'étaient pas élégants; ils étaient très brutes; ils ignoraient complètement la logique et n'avaient jamais cultivé leur raison; ils n'avaient que des instincts et, en général, des mauvais. Je les voyais sous un aspect peu attirant, dans leur extérieur, ils me répugnaient assez, mais je connaissais leur intérieur et je savais qu'il n'était pas plus agréable; depuis dix mois, en effet, toute cette canaille s'était plu à me montrer ce qu'elle avait de pire en elle; ils s'en allaient, j'étais enchanté de ne plus devoir rencontrer jamais ces vilaines faces d'humanité. »

J'ose espérer, je souhaite, Messieurs, que comme moi, cette citation vous indigne. Voilà un jeune homme de vingt ans, qui, écrivain de talent, se réclame du clair naturisme de MM. Henri Van de Putte et Saint-Georges de Bouhélier et qui prétend savourer les choses immédiates, simples et naturelles : or, detestable produit de l'éducation bourgeoise du lycée, il nous donne une triste opinion de son caractère d'homme, dès la première fois qu'il se trouve en contact avec les hommes pris bonnement au naturel dans un milieu simple où les conditions sociales ne comptent plus guère puisqu'on a le même vêtement, et qu'on couche côte à côte dans la même chambre et que tous sont courbés sous les mêmes règlements brutaux. Là, au milieu de ses compagnons d'infortune, il ne cherche à rien comprendre, il ne se doute pas que sous toute apparence il y a un homme, une âme et par suite un intérêt,— non, il voit seulement que c'étaient des hommes sales et répandant une mauvaise odeur et qu'ils n'étaient pas élégants,— qu'ils étaient très brutes, qu'ils n'avaient jamais cultivé leur raison; — pas un mot de tendresse ou de pitié pour ses frères qui diffèrent un peu de lui.

Cette citation de M. Lamarque, que nous prenons comme type de l'artiste dans une situation importante de la vie, est pour vous faire comprendre à quel point l'artiste se place à part dans la société et comme il se sent au-dessus de ses frères.

Quoique ignorant de la vie active, vous le verrez demain s'ériger en juge non plus des événements historiques, mais des événements les plus récents; il jugera plus haut que les magistrats qui ont vieilli dans le métier, en un quart d'heure il s'assimilera tout ce qui est nécessaire, mais incapable par nature de culture scientifique, il voudra juger avec son tempérament plutôt qu'avec des faits et des lois; — il deviendra aussi bien expert en pierres précieuses qu'en écriture et il convaincra une masse de pauvres esprits désireux en le suivant de se donner un brevet d'intellectualité.

MESDAMES, MESSIEURS,

Avant de vous dire le mode selon lequel se développe un artiste dans notre société moderne, je voudrais en quelques mots vous expliquer comment sa situation si particulière aujourd'hui s'est formée.

Avant notre Révolution française les artistes avaient des facilités matérielles pour produire et un public affiné pour les suivre et les comprendre. Les souverains et les princes qui les entouraient ayant subi une longue et forte culture, appréciaient les arts; on sait par exemple, lors de la belle éclosion florentine, ce que furent les Médicis pour les artistes. Laurent aima Michel-Ange comme son frère; à sa suite toute la population vénéra le grand artiste; — François Ier de France fut avant tout heureux de ramener de Milan le grand Vinci; on sait la place que tint Velasquez à la cour de Philippe IV; Louis XIV comprit la valeur de Racine et de Molière; la société du XVIIIe siècle est fière de Watteau et de Chardin; par quel étrange contraste le XIXe siècle finissant aura-t-il acclamé et conduit en pleine gloire européenne Sardou et Rostand ?

L'effort violent de la Révolution ne réagit sur l'artiste que vers 1830; sous l'Empire, l'activité de la guerre, l'insolence chamarrée des généraux vainqueurs devaient comprimer et retenir la bourgeoisie avide de s'étendre et de faire sentir sa nouvelle importance; les gens de l'Empire surent distinguer les vrais artistes, la cour fit travailler David et Prud'hon, aussi Percier et Fontaine et elle donna autour d'elle une activité artistique; mais vers 1830, avec Louis-Philippe, le bourgeois avide s'étala enfin à l'aise, le voilà plus violemment propriétaire que l'ancienne noblesse; avec la sécurité et le bien-être, il prend tous les vices de cette ancienne noblesse, mais il ne possède aucune de ses qualités d'esprit, il n'a ni goût affiné ni envie de se réjouir; il se trouve bien; il veut être tranquille, économiser et thésauriser; à cette époque la noblesse est en partie ruinée, elle n'a plus d'influence, elle cherche à reconstituer ses biens, préoccupée de ses intérêts matériels, elle se soucie peu des œuvres d'art auxquels les bourgeois n'ont aucun intérêt non plus et les artistes se trouvent délaissés; eux sont révoltés par l'épaisse indifférence bourgeoise et vivent à part; entre eux, ils se trouvent supérieurs et prennent horreur de M. Prud'homme et de M. Homais.

Mais, depuis le romantisme échevelé qui l'effrayait, le bourgeois, par des générations de meilleures cultures, s'est un peu affiné, il a pris le désir et le goût du plaisir, il a voulu se distraire en lisant son journal chaque matin, et pour le satisfaire peu à peu le journal eut une tendance à devenir littéraire; — mais les artistes impatients au lieu d'attendre et de laisser naturellement et avec le temps cette société nouvelle et ses journaux venir à lui, pour gagner du temps descendirent à eux; ce fut plus pratique, mais au lieu d'élever une masse d'hommes vers l'art, ils mirent tranquillement l'art à la portée d'une masse d'hommes.

Artistiquement, le journal devint tout puissant; tout producteur devait s'incliner devant lui, et il y eut des grands pontifes qui distribuaient des brevets de talent; on se souvient encore un peu aujourd'hui de ce que furent il y a vingt ou vingt-cinq ans la puissance de Wolff, de Vitu, de Sarcey ou même d'Henry Fouquier; aujourd'hui on les regrette presque; ils sont remplacés par des besogneux qui font payer leur louange, et toute critique sérieuse semble s'être retirée des grands journaux modernes à un sou, elle existe à peine dans les revues — et vous seriez très étonnés d'apprendre que l'auteur des très remarquables *Nouvelles conversations de Gœthe avec Eckermann* n'a pas trouvé de revue pour le prier d'y continuer ses réflexions indépendantes sur les livres et sur l'époque.

MESDAMES, MESSIEURS,

Lorsqu'un jeune homme manifeste à sa famille le désir d'être peintre, aujourd'hui on ne s'oppose plus à sa vocation, et son père l'envoie très jeune à l'école des beaux-arts, dont il suivra patiemment et sagement l'enseignement, il y restera le temps nécessaire, puis grâce à son maître il sera reçu au salon; s'il suit toujours le bon chemin il trouvera des médailles et ce chemin le mènera parfois à Rome; là, après avoir triomphé dans ce célèbre concours, il séjourne à la charmante villa Médicis, où l'on subvient à ses besoins et où l'on lui donne toute facilité de s'instruire; il devrait travailler; tout semble lui sourire, mais généralement il s'ennuie loin de la rue Bonaparte; il revient en France avec l'estampille officielle, qui lui donnera des commandes dans l'avenir et de la considération immédiate : ainsi son sort est fixé doucement et sûrement.

L'Art est un souci médiocre, pour lui son avenir est fait, sa réputation établie, il n'a plus qu'à se laisser vivre comme un paisible fonctionnaire. C'est ainsi que, pour vouloir les éduquer lui-même et par des méthodes officielles, le gouvernement prépare de déplorables représentants de l'art officiel; notre prix de Rome construira nos modernes monuments publics, il abîmera les anciens, il décorera les murs des palais et des musées, il fera le portrait de M. Loubet, de Victor-Emmanuel III ou d'Edouard VII.

Mais si le futur artiste est d'un milieu plus affiné, plus dégagé de préjugés, ses débuts dans la vie se présentent différemment, il fait son éducation à part avec les conseils de quelques artistes qu'il vénère, et en allant dans les musées étudier les maîtres, il se forme peu à peu silencieusement et sérieusement; sa personnalité se développe et, jeune encore, il produit des œuvres où déjà s'entrevoit un tempérament; aussi son entourage l'encense, on le loue d'avoir résisté à la tentation d'aller à l'école des beaux-arts, et on le pousse à exposer; s'il est sage, il résiste, ne voulant montrer qu'une œuvre entièrement réalisée; s'il se décide, il envoie une toile à l'une des grandes expositions; on ne le remarquera pas, mais souvent il préfère envoyer son œuvre à une petite exposition des camarades; là des journalistes qui guettent ces sortes d'expositions apparaissent; ils écrivent sur l'œuvre nouvelle; ils disent le charme imprévu d'une œuvre, peut-être maladroite encore, mais neuve et indépendante; ils attirent l'attention sur l'artiste par d'excessives louanges; alors des amateurs d'avant-garde, snobs aujourd'hui, spéculateurs demain, achètent quelques œuvres de l'artiste, que ce peu d'argent rend ivre, et déjà il entrevoit dans son art autre chose que la satisfaction divine de produire et ce sentiment s'accroît quand le journaliste à la mode qui a vu quelques œuvres de l'artiste nouveau chez l'amateur d'avant-garde, où il vient flairer le courant, lui consacre de grands et élogieux articles; alors il est mûr pour tomber dans les mains des marchands crochus, qui quelques jours après ne manquent pas de se présenter chez chez lui et de lui proposer un traité; il le signe joyeusement, ce traité; il voit tout un bel avenir, mais toute sa production sera désormais pour le marchand, et bientôt il sera réduit sur l'ordre exprès du marchand son maître, qui le tiendra par les plus tristes moyens, traités signés, argent avancé, à satisfaire un ensemble de snobs et plus lui-même; comme le galérien, il est condamné à perpétuité; il devra produire toujours ou des intérieurs, ou des anges, ou des danseuses, ou des fleurs, ou des natures mortes. L'artiste a maintenant tranquillité, aisance et même luxe autour de lui; il est célèbre et très en vue; il est recherché et envié, mais il n'a plus sa liberté; il n'a plus le droit de suivre l'impression du moment; il est lié, et comme certains jours il aimerait sortir de son champ d'action habituel, peu à peu il se laisse aller à produire médiocrement; que lui importe; il est payé d'avance, et il méprise le public pour qui il travaille; combien de fois j'ai entendu dire à des peintres exaspérés : « Ils en auront toujours assez pour leur argent »; aigris, ils en arrivent à parler de leur production comme nos pires valets de ferme de leurs travaux commandés; ainsi peu à peu l'art se gâte et il faudrait à l'artiste une admirable et puissante énergie pour s'échapper des conditions matérielles qui étouffent ce qu'il y a de bon en lui.

Si nous examinons la situation du littérateur, elle est pire. S'il a un peu de succès lors de ses débuts, un talent agréable et clair, le journalisme le prend, — le journalisme qui seul peut faire vivre un écrivain aujourd'hui, et le jeune homme qui veut se livrer entièrement à son art et y consacrer tout son temps, accepte d'entrer au journal; là, il doit, à des dates fixées d'avance, amuser un public veule et le distraire pacifiquement sans le choquer.

Il vous semble certainement, Mesdames et Messieurs, que j'ai exagéré les mauvaises conditions dans lesquelles l'artiste peut se développer au début du XX^e^ siècle; je ne crois pas mériter ce reproche, mais j'ai groupé et généralisé; — pourtant, hâtons-nous de le dire, si la petite bourgeoisie médiocre et vaniteuse a glorifié des auteurs qui lui ressemblaient, si elle a enlevé des masses d'éditions de MM. Ohnet ou Claretie, si elle a conduit au triomphe un Sardou et un Rostand; — si elle a couvert d'honneurs un Bonnat, un Bouguereau ou un Roybet — et si nous avons vu nos vieux sénateurs protester et s'indigner de concert avec les membres de l'Institut, de l'ouverture de la salle Caillebotte qui donnait enfin de l'intérêt à notre insipide Musée du Luxembourg, elle a parfois laissé vivre de grands artistes; Leconte de Lisle et Puvis de Chavannes, comme aujourd'hui M. Rodin, ont pu goûter une vraie gloire, qui, pour être parfois mêlée d'outrages envieux, n'en était pas moins discrète et pure.

Mais cependant nous devons souhaiter pour ceux que nous aimons, que le succès ne leur vienne pas trop tôt; à quarante ou cinquante ans on est mieux organisé pour résister aux tentations qu'à vingt-cinq ans.

MESDAMES, MESSIEURS,

Pour produire selon son tempérament et son cœur, et pour obéir à l'homme intérieur, qui souhaite donner ses œuvres posé-

ment à son heure et selon qu'elles seront mûres en lui, il faudrait, étant donnée la société moderne, que l'artiste veuille ne pas compter sur sa production pour vivre; — si M. Arsène Alexandre, l'éminent critique d'art du *Figaro*, se trouvait ici, il s'écrierait que je tiens des propos inconvenants et que je veux favoriser les amateurs; — les amateurs, ces mauvais producteurs qu'il a flétris l'autre année avec une ferme et enthousiaste éloquence.

Les socialistes, eux, affirmaient à m'entendre que je n'accorde de valeur et le droit de produire qu'aux gens fortunés.

Les socialistes et M. Arsène Alexandre auraient tort; je veux seulement exprimer que l'artiste doit avoir comme tout autre citoyen son métier utile et pratique; — l'art est supérieur, il chante en la pensée de l'homme, il ennoblit le front où il se pose, mais les dons ne doivent pas être gaspillés, — l'œuvre d'art doit quitter naturellement et à son heure le cerveau qui la porte.

Est-ce si paradoxal ce que j'avance? — C'est de nos jours seulement que l'artiste a voulu être exclusivement artiste, méprisant tout autre métier et trouvant cela plus commode; — vous savez que la plupart des Florentins étaient des artisans, mouleurs ou orfèvres, comme le fut Sandro Botticelli, — que Vinci fut constamment préoccupé de choses scientifiques, qu'il pratiqua la mécanique et l'hydraulique, qu'il fut botaniste et astronome et très remarquable chimiste, qu'il fut aussi renommé dans les choses de la guerre, et qu'à Milan il fut directeur du génie militaire.

Vous savez aussi que Michel-Ange, ce divin poète, qui fut un surprenant sculpteur, consacra de longues heures, des mois et des années, en dehors de son art, à des travaux pratiques d'architecture, à des négociations aux marbres de Carrare ou à diriger lui-même l'extraction et le transport de ses marbres; il se montra, lui aussi, bon ingénieur et bon militaire et aida à défendre la liberté de Florence contre le pape Clément VII.

Rubens, ce peintre prodigieux, dont l'œuvre éclaire de nombreux Musées d'Europe, s'occupa beaucoup de diplomatie; il fut envoyé à Philippe III d'Espagne, et souvent partait, chargé de mission, pour Londres, Paris ou Madrid; la politique l'occupa presque autant que l'art.

De diriger une troupe, n'empêcha pas Molière d'être un bon comédien et d'écrire non seulement *Tartufe* et l'*Avare*, mais aussi *Don Juan*, — et cet autre auteur dramatique, Pierre Caron de Beaumarchais, en qui s'incarna si bien l'esprit français du XVIII^e^ siècle, eut bien des métiers, et personne n'est tenté de le regretter, pas plus que son manque complet d'études classiques; certes, les nécessités d'une vie compliquée de tant d'aventures lui donnèrent cette fougue d'imagination et cette science de l'intrigue qui donne tant d'intérêt à son œuvre. Horloger habile, il sut inventer un système nouveau d'échappement pour les montres et, adroit financier, il s'enrichit largement; sont activité le conduisit en Espagne où, au milieu d'intrigues amoureuses, il se plut à connaître Figaro et Almaviva. Très dévoué à son pays, il chercha à négocier la concession du commerce de la Lousiane à une compagnie française; — puis il essaya d'être marchand d'esclaves et tenta de coloniser la Sierra-Morena; — ce n'est qu'à son retour en France, et au milieu de tant d'occupations pratiques, qu'il composa dans ses loisirs les pièces de théâtre que vous connaissez, qui firent sa gloire et qui aujourd'hui nous éclairent si bien sur l'époque d'alors.

Toutes ces vies, et particulièrement celle de Beaumarchais, ce joli Français à l'esprit si frais, semblent parler pour nous; mais nous avons encore eu plus près de nous d'autres figures non moins passionnantes; vous savez que le comte Alfred de Vigny fut un sérieux et un pensif militaire, et que l'auteur de la *Chartreuse de Parme*, militaire aussi, puis consul à Civitta-Vecchia, n'en écrivit pas moins des livres admirables qui eurent une influence sur beaucoup d'entre nous; que Lamartine passa des années comme attaché d'ambassade en Italie, qu'il fut représentant du peuple et ministre, ce qui ne l'empêcha pas à ses heures d'être poète; qu'Arthur Rimbaud, au précoce génie, après nous avoir laissé de quoi l'attendre et le regretter, s'en est allé négocier aux sables d'Ethiopie, dont hélas il ne revint que pour mourir. — Puis, nous avons vu nous-même l'admirable Mallarmé s'en aller consciencieusement vers le lycée où il apprenait l'anglais à des enfants; l'exemple fut grand de ce poète de douceurs aimables et d'indulgences, et si des sots, des mauvais poètes, de ceux-là dont nous parlions au début, qui n'ont jamais compris et ne comprendront jamais une œuvre d'art, pas plus un dessin de Puvis, qu'un geste de M^me^ Caron ou qu'une harmonie de M. Whistler, ont voulu ternir les dernières années de la vie sereine de cet homme, ils auraient dû au moins, ces détracteurs de la dernière heure, ces pauvres jeunes, qui semblaient si vieux aux penseurs indépendants, ils auraient dû respecter en ce pur artiste la plus hautaine expression de dignité qu'un poète peut donner dans une société où tout est basé sur l'argent.

Mais cet exemple a servi à quelques-uns, dont l'âme était haute et certains de nos amis l'ont suivi; nous avons connu Samain, qui aurait pu vivre pourtant facilement de son talent, en l'assouplissant au goût des journaux, s'enfermer chaque jour à l'hôtel de ville de Paris et finir par en mourir; l'émouvant auteur de *Bubu de Montparnasse* donne une partie de son temps à la même administration; nous en connaissons d'autres encore, des peintres ou des poètes, qui savent être citoyens et ne s'exprimer que lorsqu'ils ont quelque chose à dire — et parmi nous, je connais fort bien un auteur dont l'œuvre est fleurie de grâce, qui vit par le travail qu'il donne à une administration — et l'on m'a dit que beaucoup d'entre vous étaient de remarquables avocats, de savants médecins et d'habiles industriels; je vous en félicite sincèrement. Vous voyez tous, j'espère, maintenant, que mon semblant de paradoxe était une réflexion juste et que l'artiste peut et même doit travailler pour son bien et pour celui de la société.

D'ailleurs, Mesdames, Messieurs, — que vous trouviez mes réflexions justes ou injustes, sensées ou insensées, cela importe peu; bientôt, forcément, le travail sera nécessaire pour tous les hommes; car le mouvement politique où est emportée la vieille Europe, tout homme réfléchi et détaché d'idées de partis le distingue; — que nous le voulions ou non, que les nations intelligentes et fortes se débattent plus ou moins longuement ou se laissent aller au courant, le mouvement fait des progrès incessants d'autant plus dangereux qu'ils sont méthodiques, paisibles et doux; peu à peu tous les privilèges tombent d'eux-mêmes et ainsi nous nous en allons tous d'un pas tranquille, ou inquiet, ou révolté, selon l'heure et selon les gouvernements, au socialisme.

Si horrible que peuvent nous paraître ces dogmes allemands, il faut nous y soumettre comme se soumet le vigneron bourguignon lorsqu'il découvre le phylloxera dans sa vigne; — il faut planter sur pieds américains, voilà tout et ne pas geindre; peu d'années après, les nouveaux cèps, eux aussi, font chanter les pressoirs.

Eh bien! Mesdames, Messieurs, ce socialisme dont nous attendons tant de bien et tant de mal, dont nous attendons tant de ruines et de médiocrités matérielles et morales, aura au moins cela de bon, qu'il modifiera profondément la condition sociale des artistes, qui devront travailler pour vivre et qui n'auront plus leur art que comme distraction, comme d'autres auront le cabaret, ou le lupanar; aussi les faux artistes, les jeunes loups envieux que nous voyons danser en esclaves autour des puissants journalistes avec de la bave d'arrivisme aux lèvres, n'auront plus de raisons d'exister; l'art reprendra sa paisible beauté; cette dure et lente révolution sociale, qu'aura voulu le progrès de l'humanité, aura fait renaître le plus pur, le plus désintéressé et le plus aristocratique des arts dans le temps des pires égalités extérieures.

Car, quand bien même les nouveaux législateurs féroces et assoiffés de tyranniques égalités feraient que, grâce à une sévère sélection zootechnique, tous les hommes soient de même taille et de même toison, comme un bétail, aucune puissance ne fera jamais que l'esprit des hommes soit nivelé pas plus qu'on nous empêchera de trouver le ciel bleu et d'être heureux en marchant avec nos rêves par une journée de soleil.

EUGÈNE ROUART

EXPOSITIONS

Mme Victor Gilsoul, qui a dans ses aquarelles brillantes et sonores un peu de la vigueur chromique de son mari, expose au Cercle artistique vingt cinq études de fleurs et de paysages. Anémones, azalées, cinéraires, marguerites, nénuphars, géraniums et jonquilles forment, avec des orchidées aux tons de joailleries, un éblouissant bouquet dont la gaîté contraste avec l'aspect sévère des vieilles rues, des pignons décrépits et des cours délabrées auxquels l'artiste accorde ses préférences. Tout cela est brossé d'une main virile. Les plans pourraient être mieux observés et le dessin plus ferme. Mais la couleur est robuste, la vision saine, et les progrès s'avèrent, d'une année à l'autre, incontestables.

Un important envoi de dessins et de gravures de M. Auguste Danse et quelques toiles de M. Arthur Lefèvre complètent le salonnet.

On sait la conscience et le talent qu'apporte le premier à la reproduction des œuvres de maîtres que trace patiemment son burin. *Le Massacre de sainte Ursule*, de Rubens, la fresque de Botticelli du Louvre, des toiles de Greuse et de Watteau, *les Hiercheuses*, de Bourlard, etc., ont trouvé en M. Danse un interprète fidèle et sûr. Mais l'artiste ne se borne pas à transcrire la pensée d'autrui; il apporte souvent au patrimoine de l'art moderne d'ingénieuses créations originales. Et tel portrait dessiné ou gravé, tel site montois ou brabançon mordu à l'eau forte en traits synthétiques et décisifs le montrent en pleine possession d'un métier souple et solide qu'aucune difficulté technique ne rebute.

Les *Colporteurs* de M. Lefèvre, ses portraits — surtout celui d'une dame âgée et la figure de jeune fille absorbée dans un travaille à l'aiguille — révèlent un sentiment délicat et une étude serrée de la nature. M. Lefèvre se rattache par le coloris aux peintres qui cherchèrent l'expression exacte du plein air dans une coloration cendrée, atténuée et discrète. On se souvient des débuts d'Hermans, — l'Hermans de l'*Aube*, — de Léopold Speekaert. On sait l'influence qu'ils exercèrent sur leur génération. Voici qu'après des années d'évolutions et de révolutions, le mode mineur résonne de nouveau, en harmonies paisibles, comme un écho des concerts de jadis. Il serait injuste d'en faire un grief à l'artiste qui y perçoit les secrètes résonances de son âme.

O. M.

MUSIQUE

Troisième concert de la Libre Esthétique.

Trois œuvres nouvelles formaient, avec la transcription récemment écrite pour deux pianos par Edouard Risler de l'étourdissante *Bourrée fantasque* de Chabrier, le programme de cette troisième et dernière audition.

Le quatuor à cordes de M. Gustave Samazeuilh, encore qu'on y trouve trop souvent trace d'influences obsédantes, est un excellent début qui révèle une nature fine, éprise de colorations raffinées et de rythmes souples. Composé sur un thème unique, il se développe en quatre parties dont les plus heureusement venues sont le *scherzo* et le final. Celui-ci reprend et condense habilement les idées exposées dans les mouvements précédents et qui dérivent du thème générateur. L'œuvre est pleine de fraîcheur et de jeunesse, aimable et souriante malgré son mode mineur. Elle a été jouée avec pureté et expression par le Quatuor Zimmer.

L'inspiration de M. Déodat de Sévérac est surtout bucolique. Son poème géorgique *Le Chant de la Terre*, que commente un texte en vers libres auquel l'influence d'Emile Verhaeren paraît n'être pas étrangère, décrit en une série de pièces pour piano les épisodes de la vie champêtre, le Labour, les Semailles, la Veillée, les Moissons. Le tintement de l'Angélus, le Glas qu'on sonne parfois dans les Pyrénées quand éclate le péril de la grêle, le chant rythmé des Rogations, le carillon joyeux des cloches nuptiales animent de timbres clairs ou graves ces tableaux agrestes, traités dans un sentiment à la fois pittoresque et mystique d'un charme pénétrant. M. Jean du Chastain, pianiste de bonne école et musicien compréhensif, en a fort bien mis en relief les beautés de style et d'émotion, et l'auditoire a uni dans ses applaudissements le compositeur et son interprète.

Un souci peut-être trop exclusif du rythme donne aux œuvres de M. Marcel Labey quelque sécheresse. Dans la sonate pour piano qu'il nous fit entendre l'an dernier, dans la sonate pour piano et violon qu'il joua mardi dernier avec M. Zimmer, le jeune musicien semble sacrifier l'essor spontané de la pensée musicale à la rigueur impérieuse de la forme. Le travail — un travail serré, méthodique, poursuivi avec logique et clarté — l'emporte sur l'inspiration. Pourtant, un progrès réel se dessine, et des quatre morceaux qui composent la sonate pour piano et violon, deux tout au moins, le deuxième (*lent et très expressif*) et le troisième (*très vif*) ont un réel intérêt d'art. Spirituellement joué par M. Zimmer, qui a triomphé avec aisance d'un 5/4 difficile à maintenir, ce morceau, qui forme *scherzo*, a été particulièrement apprécié. La prédominance du violon, qui ne laisse jamais au piano l'occasion d'exposer un chant, donne quelque monotonie à l'ensemble de l'œuvre. L'effet est évidemment voulu : mais l'intention de l'auteur est discutable, un morceau « concertant » devant, semble-t-il, distribuer les rôles avec plus d'équité.

Avec ses défauts de jeunese et ses qualités, la sonate de M. Labey n'en a pas moins intéressé le public. On y sent, et c'est l'essentiel, une solide éducation musicale formée à la meilleure école qui soit.

O. M.

Concert Ruyters-Hollmann.

Elle jeune, rose, légèrement frissonnante, lui souple et imposant, vieux lion néerlandais, — on eût dit une antithèse de Victor Hugo.

Mme Georgina Ruyters, femme du gracieux conteur, n'est pas à proprement parler une débutante. Mais c'est la première fois qu'elle affrontait — comme disent nos critiques — le public bruxellois. Le public fut gentil comme la pianiste. Le *Scherzo* de Chopin, la suave *Novelette* de Schumann (œuvrette qui charme.., jusqu'aux larmes) furent applaudis volontiers, par une salle qu'enchantaient tant d'émotion, de pénétrante sincérité, servies par un talent dont l'adolescence promet. Jeu nerveux, passionné, éclairant d'une joyeuse ardeur les pages des maîtres. Un peu plus de fermeté, un peu plus d'audace et celle-ci sera une tout à fait agréa-

ble artiste. On la comptera d'ici peu, soyez-en persuadés, parmi les cinq ou six exécutantes (y en a-t-il bien tant?) à qui ceux qui n'ont ni piano ni pianiste à domicile contient le soin d'orner d'authentiques Mozart, Beethoven, Bach ou Schumann leurs soirées d'hiver.

L'invité, M. Hollmann, est *très fort*. C'est justice à lui rendre. On l'assure quelque peu illustre. Pour le reste, c'est un virtuose. Son plastron brille. Sa chevelure plaira aux photographes. Au moment de la *note touchante* après la *page difficile*, il ferme les yeux, on le dirait pâmé et le public, comme mécaniquement, aussitôt claque des mains. D'un doigté parfait d'ailleurs, d'une virtuosité brillante, ni ennuyeuse ni insolente. Je ne pouvais le souffrir dans un morceau de concert de Boellmann, mais dans la sonate de Rubinstein, qu'il exécuta avec Mme Ruyters, il fut excellent.

H. V.

Concert Bréma.

Ce qui fait le charme des soirées musicales de Mme Bréma c'est, indépendamment de l'interprétation passionnée et vivante que donne aux œuvres choisies par elle la grande cantatrice, la composition attrayante et toujours nouvelle de ses programmes. On a tant exploré le domaine du Lied qu'il semble que toute découverte y soit désormais impossible. Et néanmoins Mme Bréma, en divulguant tour à tour du très vieux neuf et de l'inédit, nous apporte chaque année des sensations inconnues. Cette fois, ce furent d'anciennes mélodies du XVIe siècle, d'une rare beauté expressive, qui formèrent le point de départ d'un cycle de vingt œuvres vocales échelonnées depuis Melch. Franck, qui mourut en 1639, jusqu'à nos jours. Beethoven, Schubert, Weber, Brahms, Jensen (superbe, le *lied* « Waldesgespräch »), Eckert, Wagner et l'inconnu Bruckler, dont Mme Bréma nous révéla une *Prière*, firent, avec M. Catherine, accompagnateur excellent et compositeur acceptable, les honneurs d'une soirée que l'éminente artiste remplit tout entière avec une bonne grâce, un enjouement, une autorité et un art au-dessus de tout éloge.

D'enthousiastes acclamations, des rappels et des bis répétés prouvèrent à Mme Brema l'estime et la reconnaissante affection que lui porte le public bruxellois.

O. M.

Audition Raway.

Soirée réconfortante d'art sain, à la fois simple et savant. *Maestoso marche*, *Pastorale*, *Ode symphonique* (très belle, colorée et charmeuse), morceaux d'orchestre réduits pour piano à quatre mains. (J'aime autant les vivantes ébauches dues aux deux seules mains de Raway, par exemple.) La *Pastorale*, déjà connue, a causé à tous un plaisir très grand. On l'a chaudement applaudie. Pour les deux autres morceaux, les applaudissements exprimaient insuffisamment la jouissance qu'on se promettait pour le jour où l'on pourrait savourer et comprendre toute cette beauté neuve, devinée et difficile à analyser à une première audition.

L'interprète des œuvres chantées a rendu avec expression la *Chanson du matin*, l'*Ephémère Amour*, *Reste Belle*, *Odelette*. Une voix étranglée et une méthode défectueuse n'ont pas pu nuire beaucoup, chose curieuse, à l'impression profonde laissée par cet art si personnel, si expressif et si vibrant.

M. M.

Exposition des arts décoratifs de Turin.

On sait qu'un certain nombre d'artistes et d'industriels gantois choisis par M. Baertsoen occuperont l'un des compartiments de la section belge à la première exposition internationale des arts décoratifs modernes. Cette collectivité vient d'exposer à Gand, dans les locaux de l'Université, l'ensemble décoratif qu'elle se propose d'envoyer à Turin. Ce petit salonnet a obtenu un succès complet que la presse gantoise constate avec une satisfaction unanime. On félicite tout particulièrement M. Van de Voorde, le jeune architecte qui a conçu les plans d'ensemble du compartiment, dessiné les meubles, tapis, etc.; son œuvre très personnelle, d'un caractère sobre, le met en bonne place à côté des individualités marquantes de l'architecture et de l'art décoratif modernes. Quand s'ouvrira l'exposition de Turin nous aurons l'occasion de reparler de l'effort si courageux de ce groupe provincial faisant triompher les tendances modernes dans un milieu jusqu'à présent hostile. Bornons-nous aujourd'hui à citer les noms des collaborateurs de M. Van de Voorde : MM. Geo Verbeke (exécution des meubles), Véluard et Pallier (tentures), Köhler (tapis), Vankerkhove (broderies), et ajoutons que Mme Voortman, MM. Baertsoen, Doudelet, Delvin, Heins, Minne, Metdepenninghen et Laigneil ont paré ce salonnet de leurs cuirs estampés, eaux-fortes, fusains, estampes, livres, statuettes, poteries, etc.

Il faut se réjouir que l'on ait songé à grouper de la sorte des artistes provinciaux; cette intéressante tentative particulariste nous révèle des forces insoupçonnées. En somme, l'exposition de la collectivité gantoise — qui n'occupera guère que la dixième partie de la galerie belge — est une préface des plus réussies à l'Exposition de Turin dont le retentissement sera considérable et où la Belgique, grâce au dévouement des principaux adhérents et du comité, tiendra une place exceptionnellement brillante

Les Paysans bavarois au théâtre du Parc.

Un amusant dessin d'Oberländer pour illustrer les *Fliegende Blätter* montrait naguère des comédiens authentiques et des comédiennes professionnelles gravement occupés aux travaux de la fenaison. « Il faut bien que les acteurs fauchent les prés et fanent le foin, disait la légende, puisque les paysans se font tous cabotins. »

C'était à l'époque où les « Tegernseer », piqués au jeu par la réputation grandissante de leurs voisins d'Oberammergau, créèrent sur les rives de leur lac, dans le décor naturel de la Haute-Bavière, un théâtre qui acquit rapidement quelque célébrité. Depuis lors, les « théâtres de paysans » se sont multipliés. Les auteurs ont écrit, pour les alimenter, des pièces populaires, souvent tirées des légendes locales. Et durant la belle saison, à Innsbruck comme à Méran, au Schliersee aussi bien que sur les bords du Tegernsee, des représentations nombreuses attirent et retiennent les touristes.

Nous ne reviendrons pas sur ce qui fut dit ici, l'automne dernier, au sujet de ces curieuses tentatives de dramaturgie rustique et sur l'intérêt qu'il pourrait y avoir d'en propager l'esprit, d'en coordonner les initiatives (1). Bornons-nous à constater le très vif succès qui accueillit la semaine dernière, au théâtre du Parc, la troupe du Tegernsee et les pièces naïves, souvent émouvantes dans leur affabulation rudimentaire, auxquels les paysans bavarois initièrent un public accoutumé à des menus plus épicés. Tomber d'*Éducation de prince* dans l'idylle champêtre du *Luthier de Mittenwald*, dans les compétitions villageoises provoquées par la distribution des rôles de la *Passion d'Oberammergau*, dans les artifices candides de *Jean le procédurier*, d'*Almenrausch und Edelweiss* ou de la *Ferme modèle*, est une aventure faite pour surprendre le public. Deracinées, transplantées dans des paysages en toile peinte, — la pièce d'eau du Parc remplaçant la nappe d'azur du Tegernsee, — les honnêtes pièces tyroliennes risquaient fort de ne provoquer que des sourires. Mais l'aisance et le naturel des acteurs, la vérité de la mise en scène, soignée dans ses moindres détails, la bonhomie aimable de ce spectacle « de famille », pittoresque et varié, ont triomphé du scepticisme dont la menace pesait sur les représentations annoncées. Et pour ceux que les pèlerinages à Bayreuth ou la lecture de la *Jugend*

(1) V. l'*Art moderne*, 1901, pp. 293, 315 et 334.

et de *Simplicissimus* n'ont pas familiarisés avec le patois bavarois, il y avait l'attrait des gilets de velours vert, des molletières en laine grise, des chapeaux pointus, de la cithare et de la viole, et des laï-tou, et du « Schuhplattl ». Pour le prix d'un fauteuil d'orchestre, on se grisait de couleur locale et l'on se retrempait au souvenir des excursions en montagnes qui furent traditionnellement le complément des représentations de *Parsifal* et de la Tétralogie...

Il est fâcheux que les spectacles des Paysans bavarois n'aient pas coïncidé avec les soirées du *Crépuscule*. L'illusion eût été complète!

O. M.

La Musique à Paris.

Concert de la Société nationale.

M. Théodore Dubois, qui défend à ses élèves de prendre part aux concerts de la Scola, leur permet de se faire entendre à la Société nationale; mais Mlle Toutain, qui devait jouer le 22 mars, n'a pu profiter de la levée d'interdit trop tardivement décidée, et les résultats de la politique conservatoriale se résument ainsi : la jeune pianiste, élève du Conservatoire, a été privée d'une intéressante occasion de se faire connaître d'un public assurément musicien, et des œuvres inédites de Florent Schmitt, autre élève du Conservatoire, ont dû être retirées du programme. Par contre, un tout jeune élève de la Scola, M. Ibos, doué d'un remarquable et précoce talent d'organiste, interpréta fort bien, quoique pris de court, une difficile *Suite* et y obtint un beau succès.

Deux pièces d'orgue de M. Lacroix, entendues ce soir, témoignent d'une évidente recherche dans l'emploi des divers registres; l'une, *Choral paraphrasé*, est d'une assez belle tenue, mais dans l'autre, *Moment mystique*, des harmonies troubles et un continuel morcellement de la sonorité nuisent à l'effet de l'œuvre.

Les *Heures claires* de Verhaeren, mises en musique par M. de Serres, ont été chaudement applaudies; le rythme en est souple et l'harmonie, très fouillée, correspond à merveille aux préciosités du texte. Quant à la *Suite d'orgue* de M. de Sévérac, c'est une œuvre de large inspiration et de style élevé. Le troisième mouvement, une *Fantaisie pastorale*, est particulièrement séduisant, et la *Fugue* finale permet d'apprécier la maturité et l'aisance d'écriture de l'auteur, qui était à peine majeur lorsqu'il composa l'œuvre.

La *Suite brève* de M. de Bréville a toutes les qualités d'élégance et de pureté coutumières aux œuvres de ce délicat et modeste compositeur. La couleur en est sobrement austère, le développement se maintient volontiers dans les registres doux de l'orgue. Glissons sur une médiocre interprétation de la *Phidylé* de Duparc, trop dite, pas assez chantée, et constatons, pour finir, le vif succès remporté par l'excellent musicien et grand pianiste Viñes dans deux pièces inédites à Paris, de Borodine, et la difficile *Valse di Bravura* de Balakirew.

M.-D. Calvocoressi.

La Semaine Artistique

Du 30 mars au 5 avril.

Musée de Peinture moderne. 10-5 h. Salon de la Libre Esthétique (clôture le 31 mars).

Musée du Cinquantenaire. 10-4 h. Exposition d'étoffes anciennes (collection I. Errera). — Exposition des dessins de feu E. Puttaert.

Cercle Artistique. Exposition de Mme Gilsoul-Hoppe, de MM. A. Danse et A. Lelèvre.

Rubens-Club (198, rue Royale). 10-5 h. Exposition Émile George.

Lundi 31. — 2 h. 1/2. Conférence de Mme Georgette Leblanc : *La Femme au théâtre* (Salon de la *Libre Esthétique*).

Mardi 1er avril. — 6 h. Rentrée de Mme Litvinne. *Le Crépuscule des dieux* (théâtre de la Monnaie)

Mercredi 2. — 7 h. 1/2. Mlle J. Hatto. *Tannhäuser* (théâtre de la Monnaie). — 8 h. Première de *Le Voiturier Henschel* (théâtre du Parc). — 8 h. 1/2. Concert June Reed (Salle Le Roy).

Jeudi 3. — 2 h. Conférence de M. Jean Thorel : *G. Hauptmann* (théâtre du Parc) — 8 h. 1/2. Concert de bienfaisance (Grande-Harmonie).

Vendredi 4. — 6 h. *Le Crépuscule des dieux* (théâtre de la Monnaie).

Samedi 5. — 2 h. 1/2 Répétition générale du Concert extraordinaire Ysaye. M. F. Mottl (théâtre de l'Alhambra).

PETITE CHRONIQUE

L'État a acquis au Salon de la *Libre Esthétique*, pour le musée de Bruxelles, la jolie toile de Mlle Anna Boch, *Côte de Bretagne*, cataloguée sous le n° 7, le pastel de M. Jean Delvin : *Victime*, et trois bas-reliefs en bronze de M. Alexandre Charpentier : *La Danse* (n° 1 et n° 2) et *La Glyptique*.

Rappelons que c'est demain lundi, à 2 h. 1/2, que Mme Georgette Leblanc fera à la *Libre Esthétique*, pour la clôture du Salon, une conférence sur la *Femme au théâtre*.

Les Théatres :

C'est mardi prochain que Mme Litvinne fera, après un triomphal succès en Russie, sa rentrée au théâtre de la Monnaie. La distribution du *Crépuscule des Dieux*, dont on donnera ce jour-là la onzième représentation, sera légèrement modifiée en ce que Mlle Friché sera remplacée par Mlle Strasy dans le rôle de Gutrune et que M. Badiali se substituera à M. Albers dans celui de Gunther. Mlle Friché et M. Albers chantent, on le sait, les premiers rôles de *Grisélidis*, qui alternera sur l'affiche avec le *Crépuscule*. Celui-ci sera, sauf imprévu, joué de trois en trois jours. Pour parer à toute éventualité, Mlle Paquot a répété en double le rôle de Brunnhilde.

Un journal a annoncé que des représentations d'Eléonore Duse auront lieu en mai, du 7 au 17, et que parmi les œuvres qu'interprétera la grande tragédienne figure le dernier drame de G. d'Annunzio, *Françoise de Rimini*.

Des pourparlers sont, en effet, engagés par la direction de la Monnaie avec Mme Duse, et nous souhaitons vivement qu'ils aboutissent.

On a commencé l'étude des chœurs du *Roi Arthus* d'Ernest Chausson, qui sera l'une des premières œuvres mises en scène au commencement de la saison prochaine.

— En attendant la première du *Voiturier Henschel* de G. Hauptmann, fixée à mercredi prochain, le théâtre du Parc a repris, pour quelques jours, la *Bascule* de Maurice Donnay, qui sera jouée pour la dernière fois demain lundi.

— Au théâtre Molière, aujourd'hui et demain (en matinée et le soir), représentation du drame américain *Le Pont vivant*.

La conférence de M. André Fontainas, fort belle de pensée et de style, et admirablement dite, a réuni vendredi dernier à la *Libre Esthétique* bon nombre d'hommes de lettres et d'artistes, parmi lesquels MM. C. Meunier, E. Demolder, Van Rysselberghe, G. Lemmen, M. des Ombiaux, P. Du Bois, J. Lagae, A. Hazledine, vicomte de la Laurencie, Ch. de Sprimont, E. Joly, S. Pierron, F. Labarre, A. du Chastain, etc., qui ont fait à l'orateur le plus cordial accueil.

Nous publierons dimanche prochain le texte de ce morceau littéraire de large envergure, sorte d'hymne en prose par lequel le poète célèbre avec lyrisme le mystère et la splendeur des Iles.

Le premier concert extraordinaire organisé par la Société symphonique des Concerts Ysaye aura lieu dimanche prochain,

6 avril, à l'Alhambra, sous la direction de M. Félix Mottl. Le programme comprendra un cycle d'ouvertures choisies dans les œuvres de Gluck, Mozart, Beethoven, Weber et R. Wagner.

S'adresser pour les demandes de places chez MM. Breitkopf et Härtel.

On nous demande quelles sont les œuvres de M. Déodat de Sévérac, dont M. du Chastain a exécuté mardi dernier, en première audition, *Le Chant de la Terre*. Nous connaissons de lui une Sonate pour piano (inédite); une Suite pour orgue (*Prélude, Choral varié, Fantaisie pastorale* et *Fugue*) publiée par la *Scola Cantorum; Nymphes au crépuscule*, poème symphonique pour orchestre (inédit); plusieurs mélodies, dont quelques-unes publiées chez M. Demets, entre autres : *Voici les cors qui sonnent*; enfin, un drame en un acte sur un sujet bucolique (inedit).

A. M. E. E. — C'est en **1890**, et non en 1900, ainsi qu'on l'a imprimé par erreur dans notre avant-dernier numéro, que fut jouée pour la première fois, aux concerts des XX, la *Suite basque* de Ch. Bordes.

L'Association des Chanteurs de Saint-Boniface interprétera aujourd'hui, dimanche de Pâques, à 10 heures, la messe *in honorem S. Francisci Xaverii* à quatre voix et orgue de F.-X. Witt; au graduale : *Alleluia* et *Victimæ Paschali*, en chant grégorien; à l'offertoire : Chant pascal, adaptation par L. Perosi d'un vieux chant pascal (XII^e^ siècle); à la communion : *Pascha nostrum*, en chant grégorien et le *Tantum ergo*, à quatre voix et orgue de Beltjens.

Au salut de 4 heures, des œuvres de J.-S. Bach, Ed. Tinel et Aug. De Boeck.

Mercredi prochain, Miss June Reed, violoniste, donnera à la Salle Le Roy un intéressant concert organisé avec le concours de M^me^ Emma Birner, cantatrice, de MM. O. Bach, violoniste, et Lauweryns, pianiste.

VILLE DE BRUXELLES

VENTE PUBLIQUE
DES
TABLEAUX MODERNES
MARBRES, BRONZES, MEUBLES ARTISTIQUES, VIOLONCELLE, VIOLONS
provenant de la succession de
M. ALBERT VAUCAMPS
Œuvres importantes de
Théodore Baron, Boldini, Byron Webb, P. C. Comte, Léon Dansaert, Louis Dubois, Louis Gallait, Jules Goupil, J.-H.-L. de Haes, Gustave De Jonghe, Victor Lagye, David de Noter et Jules Goupil, Jean Robie, Alfred Stevens, Jan Stobbaerts, etc.

Cette vente aura lieu en la Galerie J. et A. Le Roy, frères
rue du Grand-Cerf, 6, Bruxelles
le lundi 7 avril 1902, à 2 heures précises.

Experts : MM. J. et A. Le Roy frères
Place du Musée, 12, à Bruxelles
chez lesquels se distribue le catalogue.

EXPOSITIONS
PARTICULIÈRE — Le samedi 5 avril 1902
PUBLIQUE — Le dimanche 6 avril 1902
de 10 heures à 4 heures.

Les Cartes postales illustrées de la Libre Esthétique 1902

sont en vente au Salon et chez les principaux papetiers.
Prix : 1 franc la série.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.





Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

BEC AUER

50 % D'ECONOMIE **LUMIERE QUADRUPLE**

Appareils d'éclairage et de chauffage au GAZ, à l'ÉLECTRICITÉ et à l'ALCOOL

INSTALLATIONS COMPLÈTES

Bruxelles, 20, BOULEVARD DU HAINAUT, Bruxelles

Agences dans toutes les villes.

TÉLÉPHONE 1780

E. DEMAN, Libraire-Expert

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

VENTE PUBLIQUE

DE

LIVRES ANCIENS ET MODERNES

provenant de la bibliothèque de feu M. E. TERLINDEN

La vente aura lieu, par le ministère de M. le notaire E. Dubost, du mardi 15 au samedi 19 avril (le premier jour à 4 heures et les quatre jours suivants : le matin, à 10 h. 1/2 et, l'après-midi, à 4 heures, en la Galerie et sous la direction de M. E. Deman, libraire-expert, 86a, rue de la Montagne, à Bruxelles. Le catalogue (250 pages renfermant 1,694 numéros) se vend 1 franc.

Exposition : du mercredi 9 au samedi 12 avril, de 10 heures à midi et de 2 à 5 heures.

Demandez chez tous les papetiers

l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

JUGEND

Revue illustrée hebdomadaire

FONDÉE EN 1895

Éditeur : DR. GEORG HIRTH, Munich.

LIMBOSCH & CIE

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc. Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

VINGT-DEUXIÈME ANNÉE. N° 14. 6 AVRIL 1902.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Georgette Leblanc (M. MALI).— L'Aïeule (FRANZ MAHUTTE).— Le Frisson des Iles (ANDRÉ FONTAINAS). — Expositions (OCTAVE MAUS). — Journal de ma vie extérieure (A. GILBERT DE VOISINS). — Émile Feuillâtre (GUSTAVE KAHN). — Au théâtre de la Monnaie (O. M.). — Autour du « Crépuscule » (H. L.). — Musique (J.). — La Semaine artistique. — Petite Chronique.

GEORGETTE LEBLANC

Bien plus elle-même, bien supérieure à la curieuse artiste qu'elle est à la scène, est apparue Georgette Leblanc dans la conférence qu'elle fit lundi dernier au Salon de la *Libre Esthétique*. Au théâtre elle interprète des rôles passionnés et elle leur donne toute l'intensité dont sa nature et son intellectualité la rendent capable. Mais en parlant, — et de quelle voix pénétrante et claire! — en pensant, en étudiant, elle interprète non plus des êtres quelconques, mais toute une part de l'âme et de la sensibilité de son temps. Dans un monde de gens ou endormis ou anémiés par abus d'intellectualité, elle personnifie, de charmeuse façon, le groupe très restreint d'êtres joyeusement et profondément conscients de leur propre vitalité et de la vitalité générale, groupe d'avant-garde dans l'évolutionnante armée humaine, groupe d'êtres pour lesquels les problèmes psychologiques de nos heures d'étude sont devenus des jeux vivants, simples, émouvants et passionnés.

Les femmes s'intéressent à de semblables natures, plus encore que les hommes. Le public (beaucoup trop nombreux pour la salle ordinaire des conférences) était en grande partie féminin. Les applaudissements timides d'abord, puis prolongés et tenaces qui interrompirent souvent la conférencière étaient bien féminins aussi (ceci soit dit sans accuser les hommes, représentés par l'élite de nos artistes, écrivains ou penseurs). Dans la salle, dans la rue, des femmes inconnues les unes aux autres s'abordaient et, sans s'apercevoir qu'elles faisaient chose inusitée, ne résistaient pas au plaisir de communiquer bien simplement aux premières venues leur plaisir et leur satisfaction.

Il ne faut pas, n'est-ce pas, s'attarder à répondre à certains esprits plus sommaires encore que des esprits de Peaux-Rouges qui ne voient en tout cela qu'attraction de je ne sais quel ordre pervers? Pour ceux-là, l'admiration, la sympathie, l'expression d'une chose neuve ou belle ne furent jamais que des jouissances exclusivement cérébrales qui laissèrent leur sang parfaitement calme. Ceux-là n'ont jamais pleuré que de mal de dents ou ri que d'une gaudriole. Ils ont soigneusement séché leurs impressions dans l'herbier de leur cer-

veau et ils ne veulent plus faire partie de l'univers palpitant, où la houle des événements bat sans cesse au cœur de tous.

Mais, pour les femmes, — moins encombrées de complications intellectuelles, plus instinctives, plus entières dans leurs impulsions, — une joie morale, une jouissance d'art ou de pensée est une joie de tout leur être, une joie complète; elles sont émues, à l'église comme au théâtre, par des choses qui ne donnent souvent aux hommes, même les plus « évolués » et les plus forts, que des impressions partielles.

Et entendre une femme dire bellement des choses graves, révéler sincèrement, dans un désir très naturel et très fraternel d'extériorisation, une psychologie personnelle et neuve, c'est un événement, un véritable événement humain, rare, bienvenu, heureux; c'est une aventure inusitée dont les êtres qui n'ont qu'un cerveau se rendent compte lentement, et dont les sensibilités plus affinées et plus sainement animales jouissent spontanément et vivement. Tous ceux et toutes celles qui connaissaient Georgette Leblanc savaient depuis longtemps ce que promettait sa nature multiple, simple et forte à la fois. Et c'est probablement ce qui faisait qu'inconsciemment on s'attachait à elle.

Ce qu'elle a dit? Je me souviens qu'elle a parlé de la bonne et saine fatigue de la création d'un rôle, de l'étrange dédoublement de la personnalité qui empêchait l'acteur de sentir même certaines souffrances physiques, emporté qu'il était par le rêve d'une autre personnalité et du milieu dans lequel il se trouvait placé; et de la discipline morale exercée sur un ardent tempérament d'artiste par le sens de proportions et de mesure du public qui représente une certaine moyenne de l'humanité. Impossible de s'abandonner à des pétulances personnelles, par exemple, alors que ces pétulances dépassent la norme humaine du personnage qu'on représente. Impossible d'être excentrique au théâtre, où l'art est fait de sincérités, mais de sincérités synthétiques et non anecdotiques.

Cette différence entre la vérité synthétique et la vérité littérale, entre un dessin et une photographie, entre un historien et un archiviste, éclaire pour ceux qui n'eurent jamais le temps de penser à ces choses la vieille question de l'acteur, du mensonge de la scène; du moins c'est ainsi que je compris ce passage d'une conférence qu'on pourra peut-être lire prochainement en son entier. La résumer me serait impossible. J'ai écouté cette élégante et simple causerie, profonde par moments, sincère et trop sentie pour heurter par le plus petit angle de vanité; je me suis un peu écarquillé les yeux, au moral, — reposante jouissance, tant la vie oblige souvent à clignoter; j'ai eu d'excellentes et heureuses impressions, je me suis sentie transportée dans des régions claires, naturelles, harmonieuses; je n'ai pas du tout pensé à extraire de ce bon rayon de soleil la quintessence positive. J'eusse pu le faire si ma cervelle eut été de dimensions plus vastes. Je n'ai jamais constaté avec un plus tranquille plaisir que sous ma crête de brave grosse poule il n'y avait pas autant de matière grise que sous la huppe de ce souple rossignol. Je ne traçai pas de cercle autour de ces remous de vie pensée, je les laissai fluer comme les ondulations qui semblaient agrandir l'horizon.

M. MALI

L'AIEULE (1)

La veuve d'un humble cordonnier wallon marie sa fille unique avec un employé de l'Etat; tous trois, accrus d'un fils, viennent habiter Bruxelles, où l'aïeule, déracinée, désorientée, un tantinet ridicule, encourt l'animosité de son gendre; on la renvoie au « pays » et elle meurt désespérée, dans l'administrative frigidité de l'hospice. Tel est, en bref, le roman de M. Georges Rency, *L'Aïeule*, et, il ne s'en conçoit pas de plus simple et de plus indigent en péripéties.

Mais en art, qu'il s'agisse de musique, de peinture ou de littérature, le thème, le sujet, le motif ne sont rien; ils ne s'affirment, ne valent, ne brillent, ne resplendissent que par la mise en œuvre, la savante ordonnance, les gradations, les nuances, l'art conducteur, la trame solide de l'argument, de la couleur, de la polyphonie. M. Rency le sait et il n'a eu garde de se fatiguer l'imagination à rechercher de l'alambiqué ou de l'excentrique : à dessein, il pose dans un décor banal des personnages effacés et fongibles, certain que, de la mêlée de leurs sensations et de leurs gestes quelconques, le drame peut jaillir.

Maman Couzet et Aline, le père disparu, vivotent de leur travail une vie menue et paisible. Dans cette paix, l'incident se lève sous la forme d'un inconnu prestigieux. « C'était un garçon qui approchait de la trentaine. Ni beau, ni laid, il portait une moustache soignée au-dessus d'un menton bien rasé. Un pince-nez d'écaille donnait à sa physionomie une expression sérieuse. Un gilet à fleurs découpait le triangle éclatant de sa chemise et une cravate rouge se nouait négligemment sous les pointes du col. »

L'inconnu, observé en catimini par Aline, s'occupe de vider sa malle et la jeune fille demeure éblouie. « Jamais elle n'eût pu croire qu'un seul et même homme possédât autant de vêtements divers. Les pantalons se multipliaient, des gris, des noirs, des bruns, tous bien tirés et couchés dans leurs plis. Les gilets se succédaient si rapidement aux mains du jeune homme qu'elle ne parvint pas à les compter. Les redingotes, les jaquettes, les vestons sortaient en foule de la malle magique qui paraissait ne pas pouvoir se vider. Le linge enfin apparut, couvrit la table, le lit, inonda toute la chambre de blancheur. » L'arrivant est M. Léopold Stevens, employé à la gare. Tout de suite, le cœur d'Aline galope derrière ce Brummel des chemins de fer et le jour qu'il lui parla de façon engageante et cordiale, « elle rentra chez elle, si légère et transportée, qu'elle monta en courant l'escalier et fit en dansant deux tours de sa chambre avant de s'asseoir ».

(1) *L'Aïeule*, par GEORGES RENCY. (Bruxelles, chez P. Weissenbruch.)

Ainsi amorcée, l'idylle ne s'égare pas en de vains détours. Léopold entre, pour la première fois, chez Couzet, où il est prié au « goûter » de 4 heures. « Dans la cuisine, le poêle de fonte avançait une panse luisante au-dessus d'ornements naïfs que du sable blanc dessinait sur le carreau. La table avait été lavée à grande savonnée. La vaisselle de fer-blanc étincelait sur le dressoir. Par la fenêtre, on voyait le jardin minuscule, une motte de gazon et deux massifs de rosiers, propre et net comme une place de village un jour de procession. » Aline est aux anges. « Son bonheur lui paraissait si grand qu'elle en avait peur et que pleurer lui eût été doux, doux comme une pluie d'été sur des fleurs altérées. »

Pourtant de fâcheux présages éclatent, et des signes de mésintelligence entre l'aïeule et les jeunes gens : Léopold a manifesté l'intention de quitter le logis après le mariage.

« Ah ! dit la vieille, dont le cœur se brisait peu à peu à chacune des paroles de sa fille. Ah ! il ne veut pas habiter ici ?

« — Non, il trouve la maison trop petite et trop laide. Le fait est, vous savez, maman, que nous n'y avons jamais songé, qu'elle n'est pas belle, notre maison...

« — C'est ici que ton père est mort, dit la vieille. »

Puis, c'est un déchirement quand elle apprend qu'elle n'assistera pas à la noce : ainsi en a décidé Léopold, et qu'elle se ferait quasiment en cachette. Pourtant son âme endolorie se rassérène lorsque la venue d'un enfant lui est annoncée. « Il faudrait des mots plus doux que la soie et les dentelles, plus doux qu'un bruit de ruisseau dans un beau soir de mai, pour décrire l'extase d'une aïeule qui prépare la layette de l'enfant attendu. Ses vieux doigts usés retrouvent des délicatesses de toucher qui la rendent sensible à la fragilité des étoffes blanches, si blanches, qu'elle confectionne. Avec une légèreté de main perdue depuis sa jeunesse, elle sait froisser des nœuds qui sont de vrais poèmes d'amour. Son cœur l'inspire, son imagination la guide... »

Maman Couzet s'inféode et s'anéantit toute à son petit-fils ; c'est elle qui lui enseigne à parler et c'est son nom de « bonne-maman » qu'il lance comme premier appel.

Dans l'entre-temps Léopold Stevens a obtenu son changement pour Bruxelles et cette transplantation précipite le dénouement de la tragédie bourgeoise engagée. A Bruxelles, Mme Aline Stevens et son mari, soucieux du « cant » et des belles relations, glissent progressivement à l'ennui et à la haine sourde de l'aïeule obstinément provinciale et mal fagotée et Jules même, l'enfantelet adoré d'hier, aujourd'hui poussé en gamin insouciant et cruel, sourit parfois en regardant les manières engoncées et l'accoutrement suranné de sa grand'mère. Blessée au plus intime de sa fierté et de sa tendresse, l'aïeule, exilée loin des siens dans la déréliction de l'hospice, y traîne de mornes jours que vient brusquement clore une agonie d'hallucination et d'épouvante.

Encore un coup, le roman de M. Georges Rency ne vaut point par l'imprévu ou par la multiplicité enchevêtrée des épisodes ; il va simplement, droit devant soi, à son but d'ultime détresse et, aux dernières pages, il n'est pas éloigné du chef-d'œuvre.

FRANZ MAHUTTE

LE FRISSON DES ILES (1)

MESDAMES, MESSIEURS,

Les souvenirs, qui donnent à la vie son parfum et son prix, se montrent assez semblables à ces rivages laissés, que le navigateur, à mesure qu'il s'en éloigne, voit s'enfoncer et mourir parmi la brume, à l'horizon des flots.

Mais il est des territoires secrets dont le frisson très subtil ne se traduit pas même à l'observation exercée de la vigie : nul vestige n'en dénoncera, dans les temps futurs, l'éphémère apparition par quoi la mer, un instant fleurie, guide à jamais une merveilleuse stupeur hallucinée.

Les relations d'îles flottantes emplissent les histoires ; et lorsque, dans nos esprits palpitant d'un passage d'idées incertaines, soudain nous avons saisi l'une, pour la fixer au centre de nos pensées, et que d'elle s'élancent désormais l'enthousiasme et l'inspiration, ne sont-ce point vos vagues, Méditerranée très antique, toujours radieuse et tressaillante, qui accueillent, selon un dire des anciens, comme une fleur que les vents ont portée sur les ondes, quelque Délos nouvelle, par le vouloir de Zeus rendue immobile afin qu'y naissent paisiblement les deux enfants divins, Artémis chasseresse et Phoïbos Apollon ?

De même, les roches Symplégades, qui se rapprochaient pour broyer, à l'entrée du Pont Euxin, les navires hasardés, furent fixés par la puissance harmonieuse des chants d'Orphée, — et la nef Argô, la première, les put franchir sans péril.

Mais bien des îles sont errantes, que nul ne reverra ; bien des idées perdues que personne ne peut rencontrer. A quoi bon en déplorer la digression fatale ? Le monde, ne doutant plus qu'elles ont existé, s'en est accru du désir de la recherche, toujours en quête, et anxieux d'enrichir son durable trésor du jaillissement, fût-il bref et soudain, de tout ce qui émerge, même un seul instant, à la surface claire des eaux !

C'est pour cela que l'homme penseur, las du tumulte des villes, où, cependant, la vaine agitation des foules lui grise le cerveau d'une confusion d'images obscures, descend joyeusement au port, un matin, frète sa barque d'aventures, et s'y livre tout entier au hasard des espaces.

Qu'adviendra-t-il de lui ?

Un grand nombre se sont perdus, engloutis par la lame vorace ? — leur destin est enviable : ils ont osé, une heure ; et, pour cette heure d'audace, ils demeurent de fiers exemples ! D'autres se sont débattus parmi la lutte affolée de la tempête et de la mer : ils ont tout subi ; ils ont souffert sans défaillir ; ils ont échappé à l'âpreté première de leur sort ; — et les flots se sont radoucis sous une brise fraternelle ; et voici, l'un après l'autre, surgir, de golfe en golfe, les promontoires que cache l'horizon ! Là, ils se sont réjouis ; ils ont reposé, très calmes, sous les fraîches frondaisons profondes, dont ils goûtent les fruits d'amertume ou de paix, et, emportant dans l'ombre de leurs paupières et dans leur mémoire émue un fantôme dont le feu tout entier ne pourra plus s'évanouir, ils repartent, et vont encore où les attire l'espoir des rivages lucides.

Ainsi, quand, en dépit des souffrances et des labeurs et de toutes les péripéties obstinées d'une guerre de dix ans, — après

(1) Conférence faite au Salon de la *Libre Esthétique* le 28 mars 1902.

l'onde contre lui conjurée et les courses et les chances diverses aux pays des Ciconiens et des Mangeurs de Lotos, oublieux du doux nom de la patrie, après la terreur que la ruse déjoue chez les Cyclopes, et toutes les aventures douloureuses, — Ulysse a erré, perdant ses derniers compagnons, ballotté, rejeté par la furie des flots, — rêverait-il, sinon par lassitude, à fuir la grotte et le repos que lui ouvre la nymphe aux beaux cheveux, Calypso, noble entre les déesses?

Autour du refuge profond, où, dans le foyer, un grand feu brûle, répandant l'odeur du bois de cèdre embrasé, une vaste forêt verdoyante s'étend, bruissante du cri des oiseaux des plages. Une vigne vigoureuse est surchargée de raisins mûrs. Quatre fontaines versent une eau limpide en se dirigeant chacune dans un sens différent. Les prairies sont douces et molles et fleuries d'aches et de violettes. Un dieu, parvenu en ces lieux, en eût admiré la splendeur et se fût réjoui dans son âme. Mais Ulysse, fatigué d'une oisiveté trop longue, rêvait à des dangers nouveaux. Il savait que dans son Ithaque, il ne trouverait qu'une grève basse et très âpre, point de vastes espaces ni des prairies sur les flancs de sa montagne unique : on n'y peut nourrir que des chèvres; aucune des îles qu'en ces régions la mer entoure n'est propice aux chevaux ni fertile en pâturages, et Ithaque moins que toute autre. Il partit, selon la volonté des dieux; une bourrasque le jette nu sur la plage des Phéaciens, qui aimaient, dit Pierre Bayle, la bonne chère et les commodités de la vie. Sans ressource, il fut accueilli par la sage Mauxicaa, semblable à une déesse, et par le roi, son père, qui prit soin, enfin, de préparer et d'assurer son retour dans ses foyers. S'y trouvera-t-il satisfait et sans désir? Peut-être; mais il est permis de supposer que le mirage attirant l'enchantait toujours d'espoirs certains, et qu'il n'aspirait au repos qu'après la mort, dans le séjour des Bienheureux.

L'esprit de l'homme jamais ne se satisfait totalement. Chacun est le jouet bénévole de son odyssée intérieure : l'impatience de retrouver une Ithaque imaginaire, définitive retraite longuement poursuivie, n'est qu'un mensonger prétexte qui chatoie : nul, au fond, n'ignore — en se refusant à l'avouer — qu'il préfère l'incertitude splendide de la vague inconstante et les îles de l'inconnu à la torpeur immobile des contentements quotidiens.

La sagesse hellénique, dont l'incorruptible sérénité ne saurait être entrevue à peine par la frivole inquiétude de nos âges ténébreux, situait le séjour des bienheureux, par delà la mort, aux limites occidentales du monde. Mais les conquérants grossiers du Latium et de l'Univers, incapables d'admettre l'existence d'une contrée que leurs armes n'eussent pas soumise, s'ingénièrent puérilement à déterminer ce qui n'était, chez Hésiode, chez Pindare et chez Platon, que du rêve impalpable et imprécis, et à identifier aux Canaries lointaines l'Atlantide fabuleuse, les Hespérides et les îles Fortunées! — Pline les décrit :

« La première, dit-il, se nomme Ombrios; elle ne porte aucun vestige de construction; dans ses montagnes, elle renferme un étang et de grandes plantes, semblables à la férule; on en exprime un liquide amer chez les noires et, chez les plus claires, agréable au goût. — La deuxième s'appelle Junonia; on y voit un petit temple fait d'une seule pierre. Enfin, Capraria, couverte de grands lézards. Au large, se distingue la brumeuse Nivaria, qui doit son nom à la neige éternelle de ses sommets. Toutes abondent en fruits et en oiseaux de toutes sortes, et celle-ci regorge de palmiers-dattiers et de pommes de pin. On y trouve encore beaucoup de miel, et le papyrus aussi, et les silures y naissent dans les cours d'eau. »

Pour exacte que soit cette description, elle n'évoque à l'esprit que des voluptés bien communes : Comment irait-on situer, là, la merveille enthousiaste de la nature? Pline lui-même, parlant d'autres îles, en donne, parfois, des images plus engageantes :

« Par-dessus toutes, pour sa clarté, est illustre la Sicile, que Thucydide appelle la Sicanie, et d'autres la Trinacrie, en raison de sa forme triangulaire. La Sicile possède cinq colonies et soixante-trois cités, dont la plus connue est la colonie de Syracuse, avec la source Aréthuse. Le mont Etna y est émerveillant par son embrasement, la nuit. » — « Lemnos contient les villes d'Ephessia et de Myrine, dont la place publique, au solstice, se couvre de l'ombre du mont Athos. » — Pour atteindre l'orientale Taprobané, qu'aujourd'hui nous nommons Ceylan, « la navigation ne se règle plus sur l'observation des astres. On n'y découvre plus le septentrion. On prend avec soi des oiseaux qu'on lâche de temps à autre, et on suit la direction de leur vol qui tend vers le rivage. Taprobané renferme cinq cents villes; un port s'ouvre au midi, devant la ville de Palaesimonde, illustre entre toutes. Le point le plus proche de l'Inde est un promontoire appelé Coliaque, à quatre jours de traversée, et l'on rencontre, au milieu du voyage, l'île du Soleil. Toute la mer est d'un vert profond, embroussaillée d'arbres dont les gouvernails, en passant, dérangent les crinières. »

Voilà, du moins, quelques traits de pittoresque qui animent le tableau : un songe en peut être issu, s'approfondir, en s'attachant à suppléer ce qui y manque. Mais je doute qu'il y trouve un aliment assez durable pour oublier maints récits authentiques de voyageurs, aussi bien de l'antiquité que des temps modernes.

Toujours l'homme s'est aventuré à la conquête de l'inconnu.

La terre et les eaux ont, presque partout, été explorées et décrites. Le continent africain ne nous cèle plus guère de mystères; les civilisations jalouses de l'Asie mystique commencent à être pénétrées, grâce à la vigilante énergie d'hommes sans effroi, semblables à ce Savage Landor, qui nous a narré les tortures par lui endurées d'une âme intrépide dans le pays sacré des Lamas. Le Japon nous absorbe; la Chine est violentée. Chaque jour on se rapproche davantage des extrémités de la terre : Nansen nous éblouit d'un rare exemple de fermeté et de hardie intelligence. Le pôle austral aussi tente les navigateurs : dois-je rappeler que, dans ces parages, les plus récentes recherches ont illustré le nom d'un Belge, M. de Gerlache?

Quand nous aurons connu la surface entière de notre globe, quand nous le dominerons en évoluant à notre gré dans toute la hauteur de son atmosphère, à quelle nouveauté s'emploiera notre goût de voyager? Nous sera-t-il donné, un jour, de parcourir les espaces interstellaires?

Mais l'activité physique des hommes, quelque nobles et indomptables que s'en avèrent les prodiges, n'est que l'égale à peine de leur activité intellectuelle. Si elle exige de ses adeptes parfois plus de résolution immédiate, un sang-froid prompt et tenace, elle s'épuise aussi à surmonter de faibles obstacles dont le nombre renaissant, à la longue, la fatigue et l'use; elle éprouve les déboires et le découragement; elle dépend trop de la matérialité de circonstances réelles et fugaces.

Au contraire, si un personnel élan insuffle à des suggestions de l'esprit la vie, l'univers intellectuel, irrévélé, reste inépuisable aussi bien qu'il est divers. Songeries des musiciens et des poètes,

où donc respire-t-on l'air subtil que vos œuvres ouvrent aux appétits de nos poumons? Où donc la mer au soleil, embrasée de sérénité joyeuse, qui se puisse comparer aux étendues de fête suprême qu'a élargis en nous la symphonie de Beethoven? Où l'ardeur tumultueuse de la vie comme au souffle des grands drames shakespeariens? Voilà l'océan véritable, les eaux qui nous submergent et qui nous tiennent. Elles plongent les âmes dans les abîmes d'un silence volontaire et nouveau. La réalité de chaque jour, comme la côte d'un royaume fastidieux, a disparu de notre vue: Y avons-nous même vécu? Nul ne songe à s'en souvenir! Nous naviguons, voués à tous les hasards de fortune triomphale ou livrés au déchaînement des orages: n'importe! Nous nous sentons grandis, formidables et apaisés au milieu de la tourmente des assauts de notre destinée, pareils à des dieux magnanimes!

L'homme est le créateur unique de l'univers splendide. Le feu d'enthousiasme, flamboyant en lui depuis le rapt de Prométhée, embrase toutes les apparences des choses, que nous les nommions imaginaires ou réelles. Rien n'est, dont nous n'ayons projeté hors de nous la vision objective, car rien ne se sépare de rien : les limites et les distinctions, c'est nous seuls qui nous les sommes imposées, afin de mieux comprendre, en définissant.

Nous avons attribué le nom d'îles à des étendues de terre que nous voyons entourées d'eau de toutes parts; « toutes les îles, dit Buffon, ne sont que les sommets de vastes montagnes dont le pied et les racines sont couverts de l'élément liquide ». La notion en correspond, en nous, à des besoins d'isolement, et, souvent, de repos. La vaste mer les sépare des continents, où les hommes s'agitent en passions incessantes, en discordes et en soucis futiles. Chaque fois que notre désir nous porte à nous séparer d'eux pour atteindre à quelque visée pure ou grande, nous sommes entraînés au gré des vagues vers l'atterrissement en des parages solitaires où ce que nous sentons germer en nous croîtra d'une ardeur introublée.

Tous les penseurs, de qui la parole ne s'est pas desséchée jusqu'à l'emploi exclusif des abstractions abbréviatives, ont sans cesse devant les yeux l'image de la solitude mouvante et fortunée. Toute exaltation a recours aux métaphores pélagiennes; même lorsque le langage semble évoquer des paysages différents : La montagne figure la crête cristallisée de la lame; le murmure de la forêt imite les rumeurs marines; la grande plaine nue se livre aux haleines du vent et verdoie comme l'étendue plane des océans. Nous portons en nos esprits toute une efflorescence insulaire, comme de larges corolles royales sur l'eau parfumée des grands lacs.

A des moments de lassitude et d'ennui, qui ne se sentirait allégé par la contemplation attardée des cartes d'un atlas? Les formes figées des littorals prennent à la longue quelque vie; l'air palpite en passant à travers les contrées; la marée s'agite selon le retour régulier des flots et du jusant; les roches des falaises dressent contre le sombre assaut une muraille sonore; l'écume jaillit et se disperse; l'embrun nous grise de désirs éperdus. Nous suivons, de page en page, évoluer et frémir la mêlée des races humaines : les blancs, partout inquiets et agissants, submergent la terre de carnages et d'industrie; les rouges ahuris sont refoulés et meurent avant qu'ils aient compris; les noirs, sournois, semblent se soumettre; les jaunes se méfient et rusent.

Voici l'Europe, ruche d'enfer, cuve d'ébullition, cerveau téméraire du monde! L'Amérique brutale bruit de travaux gigantesques et compassés, et la jeune Australie envie ses labeurs. L'Afrique sombre et pastorale se tait lugubrement, et l'Asie regorgeante médite.

Et puis, fuyons les hommes vers les profondeurs bleues et mobiles, vers les ivresses des courants alizés, dans la prodigieuse clameur des rythmes éternels! Parcourons la mer merveilleuse : elle contient des richesses de féeries. Son eau, qui s'enfle et qui fléchit, son eau chatoyante et diaprée au gré des climats, des saisons et des heures, son eau glauque, son eau verte, son eau perse, son eau d'argent, son eau moirée, marbrée, jaspée, bariolée, son eau mouvementée et changeante, c'est l'inépuisable expiration des pierreries liquides, un délire perpétuel d'opales fondantes, qui jettent leurs reflets myriadaires, un échange de souffles et de couleurs avec l'air, le soleil et les autres astres. Et là, là! toutes odorantes d'atmosphère, et attentives, dans leur joie, à toute la joie propagée des purs espaces, les îles radieuses sont le sourire de la mer!

Voyez comme les cartes sont belles! Regardez, tandis qu'une multitude de barques circulent alentour, Madagascar, chaloupe de l'immense Afrique, fendre les claires vagues! les Antilles de fièvre et de feu, éclairs de diamant, scintillent par chaînons de la Guyane à la Floride! et, de l'archipel du Japon, tel qu'une guirlande dont une à une se détachent les glycines, une aigrette stellaire s'éparpille, des Philippines ouvragées et lucides, par les Célèbes délicates, par Bornéo et par Timor et par l'arabesque mollement incurvée de Java et de Sumatra, jusqu'à l'ancienne Chersonèse d'Or, où s'accoude alanguie la force nerveuse de l'Indo-Chine! Enfin, bien au sud de ses masses de neiges, l'Inde profonde s'affine pour émettre à la mer la perle parfumée de Ceylan!

La côte européenne aussi présente de précieux prestiges. Les Sporades, les Cyclades maternelles divines, avec Lemnos où Philoctète souffrit, avec Samotrace dont les mystères égalaient ceux d'Eleusis, avec Naxos, où Ariadne fut laissée, avec Paros au marbre étincelant, avec Chios et Samos, fameuses pour leurs vins, avec Lesbos qu'enchantent ses poètes! Chypre et Cythère, asiles sacrés d'Aphrodite, et la Crète aux cent villes, et, plus loin, la Sicile incomparable de Théocrite, de Bion et de Moschos, la Sardaigne, la Corse, les frondeuses Baléares. Enfin, au fond de l'immensité occidentale, au delà de l'archipel placide de la Zélande, les falaises blanchissantes de la trop Grande-Bretagne, les rives âpres et brumeuses de l'Irlande verte, la Thulé antique où s'évanouit la mélodie des sûres clartés, et les sables baltiques.

A défaut de sites prometteurs du haut recueillement d'extase, si l'on contemple les découpures des littorals, des noms, pour leur sonorité ou pour les grandes mémoires qu'ils évoquent, nous sont aussi vénérables et glorieux; que sont, pour ne quitter les parages de la France, les îles d'Hyères, sylvestres roches sous le soleil qui les pénètre, de mieux que, de leur appellation ancienne, les Iles d'Or? Devant Marseille, Pomègnes, le Frioul et ce château d'If, dont la prison montre encore, prestige singulier de la littérature, le cachot de Monte-Christo!

De tous ses souvenirs romantiques, l'Atlantique nous appelle. Oléron qu'un vieux donjon domine et la triste citadelle du château où peinent aujourd'hui encore dans la torture d'infortunés soldats disciplinaires; Ré, Belle-Isle, Sein, refuge de la vierge Velléda fidèle au sanctuaire de Teutatès, Sein, redoutable aux marins et autrefois célèbre pour la férocité de ses habitants pillards et tueurs des naufragés si nombreux toujours dans le Raz! Au nord de la vieille péninsule celtique, la légendaire Batz que saint Pol

délivra d'un dragon qui la ravageait ; l'archipel septinsulaire, la rouge Bréhat, et les récifs de la baie de Saint-Malo : Cézembre, syllabes chanteuses, et le Grand-Bé qu'occupe seule la pierre orgueilleusement anonyme du tombeau de Châteaubriand. Enfin, toutes septentrionales déjà, riches en cultures dans leur brume de clarté humide, les Anglo-Normandes : Aurigny, Sesk, Jersey et, avec ses hauts rochers de porphyre et de granit rongés des flots, Guernesey qu'exaltent à jamais l'orgueil et l'émoi d'avoir porté vingt ans l'exil le plus fier, le plus pensif et le plus magnifiquement sonore dont l'histoire humaine se souvienne!

Le silence impérieux de la mer se compose des millions de ses rumeurs, et son rythme continu, régulier est si puissant qu'il nous submerge tout entier, avant que nous nous en doutions.

La musique, souvent, me prend comme une mer, et nous nous élançons comme Baudelaire, la poitrine ouverte à tous les souffles, vers l'aventure auguste où l'art nous convie. Tous les timbres, successivement unis et dissous dont bruissent les symphonies nous saisissent, nous ravissent, nous bercent ou nous secouent au gré de leurs variations savamment réglées. Ils nous transportent dans les lointains inespérés des surnaturelles régions. Là, ici, éclosent comme de vierges reposoirs sur l'onde somptueuse des asiles prodigieux. Limpidité palpitante de l'air, parfum des brises, maturité blonde des fruits parmi les corolles qui étincellent et les feuillages mieux luisants des grands arbres noueux; dans les jardins et les allées, sur les terrasses des maisons calmes, sur les pelouses, aux murmures des eaux jasantes se penchent de hautes figures de femmes tendrement énamourées et d'hommes à la vigueur assagie! Oh! que de fois la force inspirée de la musique m'a imposé le cher voyage et le séjour où l'extase se fait timide de contempler les souples danses des nymphes habitantes des fées et des sylvains : lumière et grâce, beauté illusoire et seule vraie!

Mais le vague, dès l'aube, parfois se disperse : plus précis le poète est apparu, qui courbe à révérer exactement la forme qui l'éblouit. Il prémédite où il nous mène et nous subjugue l'imagination. Il nous lance dans une voie qu'il a creusée vers des buts très définis, et, tant sont minutieux et véritables tous les détails du départ de nos esprits réunis, on pourrait relater, à chaque fois, quelque chose d'aussi net que la phrase initiale d'un délicieux discours de la navigation de Jean et Raoul Parmentier au XVI^e^ siècle : « Nous issismes du havre de Dieppe le jour de Pasques XXVIII^me^ jour de mars 1529, environ deux heures après-midy, que notre nef la Pensée fut mise en rade honnestement sans toucher. »

Et, loin des écueils et des brisants de la rade, le vent enfle nos voiles; nous voilà engagés dans le hasard des espaces illimités : où donc viendrons-nous atterrir? Dans les étendues non parcourues, tant de terres et de ports nous attendent! Mais, peut-être, passerons-nous, au gré du nautonier, où quelques-uns déjà nous auront précédés. La littérature universelle est éprise de la solitude inviolable des flots : « Des Hespérides à Robinson », s'écrie Michelet, « tout le mystère du monde est dans les îles. Là, le trésor caché de la nature, la toison d'or ou, ce qui vaut autant, les élixirs de vie qu'on vend au poids de l'or. Pour d'autres, c'est l'amour, le libre amour qui vit aux îles. Sans parler de la Calypso, dès le XVI^e^ siècle, le cordelier Thévet, dans les hardis mensonges de sa cosmographie, nous conte les amants naufragés dans les îles. Toujours la même histoire, Manon Lescaut, Virginie, Atala. Le Français naît Paul ou René. Plusieurs, faits pour l'amour mobile, élargissent *les îles*, préfèrent l'horizon infini des grandes forêts mexicaines. »

Mais, toujours et partout, tout ce qui brille, libre, évadé des contraintes, haussé à une vie vertigineuse et abondante, parfois méditative loin de l'aboi et de la morsure des envieux, parfois harcelée de périls invisibles et obstinés, ne se rêve qu'au fond des retraites généreuses de l'Océan. Tous les *genn* des *Mille Nuits et une Nuit*, les enchanteurs ou malfaisants ou propices y font leur résidence, et les héros parcourent les lieux insulaires, car ainsi est écrite leur destinée; et l'on peut, presque au hasard, ouvrir un des tomes de l'admirable traduction enchanteresse, imagée, exacte et complète par laquelle le D^r^ Mardrus nous les révèle, pour s'en convaincre :

Quand le jeune roi Beloukia (1), suivi du sage Offân, sortit de son palais et de sa ville, s'enfonça au désert, et grâce à la puissance de conjurations rituelles, fut parvenu au royaume souterrain, il y put cueillir les touffes d'une plante « qui donne à celui qui se frotte les pieds avec son suc la vertu de marcher sans se mouiller à la surface de toutes les mers créées par Allah le Très Haut! » Alors, il entreprit de s'en aller, avec son fidèle conseiller, vers l'île des Sept Mers chercher l'anneau magique de Soleiman « maître des *genn*, des hommes, des animaux et des oiseaux »; et, successivement, ils marchèrent quatre jours et trois nuits sur la première mer jusqu'à « une île qu'ils prirent pour le Paradis, tant ils furent émerveillés de sa beauté »; ils marchèrent sur la deuxième mer pendant des jours et des nuits, sur la troisième pendant une nuit bien noire sous le vent qui soufflait avec violence jusqu'à « une île pleine d'arbres où croissaient, sur les branches, des fruits tout confits ». Il leur fallut quatre jours et quatre nuits pour atterrir à une île où nichaient des reptiles innombrables, puis un jour et une nuit pour trouver « une petite île dont les montagnes étaient de cristal, avec de larges veines d'or, et étaient couvertes d'arbres étonnants dont les fleurs étaient d'un jaune brillant. Ces fleurs, à la tombée de la nuit, étincelèrent comme des astres, et leur éclat, reflété par les rochers de cristal, illumina l'île et la rendit plus brillante qu'en plein jour. Et Offân dit à Beloukia : « Tu as sous les yeux l'île des Fleurs d'Or. Ce sont ces fleurs qui, une fois tombées des arbres et desséchées, se réduisent en poudre et finissent par former, par leur fusion, les veines d'où l'on tire l'or. Cette île des Fleurs d'Or n'est qu'une parcelle du soleil, détachée de l'astre et tombée ici même autrefois »... Ils voyagèrent sur la sixième mer jusqu'à une sixième île, où les arbres portaient, en guise de fruits, des têtes humaines, suspendues par les cheveux. Et bien qu'ils eussent assisté, charmés, à la venue folâtre des douze Filles de la Mer, d'une beauté sans pareille et le cou entouré d'un collier de perles, qui dansaient, et qui jouaient, et qui chantaient au clair de lune, Beloukia et Offân n'y voulurent point prolonger leur séjour, et ils s'enfuirent sur la septième mer, et, au bout de deux mois, marchant sans repos le jour et la nuit, ils atteignirent enfin l'île des Sept Mers, où devait se trouver le corps de Soleiman portant l'anneau magique à l'un de ses doigts!

Ce n'est là qu'un résumé succinct de l'admirable récit que contait, « en langue grecque, au jeune Hassib, fils de Danial le Savant, la reine Yamlika, princesse souterraine, au milieu de l'attention des douze mille femmes serpentines assises sur des sièges d'or et d'émeraude ». Mais il montre suffisamment l'importance qu'at-

(1) *Histoire de Beloukia*, t. VII, p. 97.

tache à l'existence des côtes fabuleuses la sagesse des conteurs arabes, et comme elles signifient bien, à leurs yeux, la succession ardue, mais favorable et nécessaire, de nos épreuves à la poursuite d'un noble dessein.

Partout la glose des textes anciens se peut satisfaire avec une interprétation analogue. Dois-je rappeler l'île shakespearienne de la Tempête, les voyages de Samuel Gulliver, Baratoria gouvernée par Sancho-Pança, puis Robinson Crusoé, l'île au Trésor de Stevenson, l'Ile mystérieuse de Jules Verne? Le paradoxal romancier anglais, Wells, nous jette dans l'île terrifiante où le sinistre docteur Moreau poursuit sans trouble ses expériences de physiologie. Cependant, encore qu'elles soient plus anciennes et depuis si longtemps réputées, recherchons, par-dessus toutes, les îles emblématiques où le grand Rabelais fait errer Pantagruel et Panurge en quête de l'oracle de la dive Bacbuc! Ce n'est, d'ailleurs, qu'après avoir traversé les étapes marines du long voyage et nous être éloignés, tour à tour, des bords étranges et coutumiers jusqu'au pays de Lanternois que nous pourrons prétendre, ayant recueilli le mot de la bouteille, à nous présenter, débarrassés de tous préjugés hostiles, échappés aux géhennes de mensonge et d'hypocrisie, au seuil tranquille du Manoir des Thélémites : il s'élève à jamais, je pense, au fond lointain des régions de la clarté!

Jusque-là, laissons-nous tenter par les voix qui nous convient à tous les coins de l'Univers! Pourvu que nous partions, que nous échappions à la gangue des opinions immuables et des occupations machinales, élançons nous au hasard; courons la vaste aventure. Plusieurs des meilleurs poètes de nos jours nous y invitent : Henri de Régnier, Pierre Quillard ont exalté les îles; Francis Jammes se souvient des Antilles qu'ont parcourues ses ancêtres marins; Verhaeren vertigineux, nous entraîne :

> Mon rêve est embarqué dans une île flottante,
> Les fils dorés des vents captent en leurs réseaux
> Son aventure au loin sur la mer éclatante;
> Mon rêve est embarqué dans une île flottante
> Avec de grandes fleurs et de chantants oiseaux.

Et encore :

> La mer est belle et claire et pleine de voyages...

et c'est le sens de tout l'admirable livre des *Forces tumultueuses*.

MESDAMES, MESSIEURS,

Je ne sais si l'espèce d'hymne en prose que ma ferveur s'est complu, me fiant à votre bénévole patience, à dérouler librement devant vous, vous aura touchés ou persuadés. Il eût mieux valu ordonner ma causerie selon un enchaînement raisonnable de phrases sans emphase, jointes bout à bout par l'artifice des arguments critiques. Je l'avais, tout d'abord, essayé, mais il m'a répugné de contraindre mon élan dans les lacs de quelque habile sophistique et j'ai préféré me livrer, sans réticence, à l'enthousiasme, même futile, de ma songerie pour m'efforcer de faire passer en vous, fraternellement, par son secours, le goût d'échapper à la geôle de soucis et d'ennuis vers le lumineux futur où nous appellent, des suprêmes horizons, la caresse harmonieuse de la vague et le clair frisson des îles!

ANDRÉ FONTAINAS

EXPOSITIONS

F. Courtens et A. Des Enfans ont, au Cercle artistique, les honneurs de la grande salle. Le catalogue les désigne révérencieusement sous le nom de MONSIEUR Courtens et de MONSIEUR Des Enfans. Bref, nul ne peut douter qu'il s'agit d'artistes importants et classés, de ceux qu'en argot militaire on appellerait des « Grosses légumes », ou encore des « Huiles », — ce dernier terme convenant d'ailleurs plus particulièrement au peintre.

Le seul fait qu'ils dédaignent de faire, comme c'est l'usage, les cent pas devant leurs œuvres, à l'affût des clients, les désigne, au surplus, comme étant l'un et l'autre solidement calés dans l'opinion publique. C'est une surprise et, au Cercle, une innovation. Il est loisible à quiconque d'entrer dans la salle, d'admirer ou de critiquer les toiles qui en tapissent les murs sans se heurter à leur auteur en faction, sans avoir à essuyer le regard inquisiteur de l'artiste aux aguets. La confusion ne se fait plus entre le peintre et le marchand de tableaux, et la dignité de l'art s'en trouve bien. Souhaitons que l'exemple de M. Courtens soit suivi. Pour paraître avoir autant de renommée que lui, ceux qui lui succéderont consentiront peut-être à abandonner le sort de leurs toiles à leur seul mérite.

M. Courtens n'est pas de ceux, on le sait, à qui un bonnment est nécessaire. Il a conquis depuis longtemps des admirations et des sympathies. Son art robuste, inspiré par un sincère amour de la nature, a porté au loin le renom de l'Ecole belge. Il n'est guère de musée qui ne tienne à honneur de posséder quelqu'une de ses œuvres, et le succès lui a souri dès l'âge où d'autres ont encore à soutenir d'âpres combats.

Il en résulte, dans sa production, une inévitable stagnation. Son exposition actuelle, qui comprend trente-cinq toiles récentes et anciennes, ne se différencie point de celle qui réunit, il y a deux ou trois ans, un nombre équivalent de tableaux et d'études. Plusieurs de ceux qu'on admira alors ramènent, aujourd'hui, les mêmes éloges. Et les toiles nouvelles qui s'y ajoutent ne diffèrent guère, quant à la vision personnelle de l'artiste ou à sa facture, des précédentes.

C'est le paysage plantureux de la Flandre zélandaise et de la Hollande qui sollicite surtout M. Courtens. Il le brosse virilement, d'une main rompue au métier, plus soucieux de l'effet d'ensemble que du détail. Les problèmes de la lumière, qui emportent les paysagistes d'aujourd'hui vers des horizons inexplorés, ne préoccupent point le peintre, demeuré rivé aux formules qui l'ont illustré. Il manie avec maîtrise les pâtes solides, accordant sa palette au diapason de la nature somptueuse qu'il aime à exprimer. C'est déjà loin de nous, de l'idéal d'aujourd'hui et des découvertes qui ont élargi les limites de l'art chromique. Mais il se dégage de cet ensemble de pages brillantes et fortes, malgré leur aspect parfois suranné et leur matérialité souvent trop appuyée, une impression de puissance et de santé.

Des sculptures de M. Des Enfans, qui complètent le Salon Courtens, la plus importante et la mieux venue est la *Fontaine des satyres*, réplique de celle que des manipulations maladroites réduisirent, paraît-il, en miettes en 1897, ce qui valut aux tribunaux l'aubaine d'un procès où il ne fut point question de mur mitoyen ou de servitudes non apparentes.

Avec l'*Enigme*, un morceau bien traité, cette tentative d'art

ornemental console de la médiocrité des bustes et figurines dont le faire timide et la banalité n'apportent guère d'intérêt à l'ensemble statuaire rassemblé par la direction du Cercle. L'exposition imminente de Constantin Meunier nous promet, il est vrai, une revanche.

OCTAVE MAUS

Journal de ma vie extérieure.

III

Il est un petit golfe aux bords escarpés, une *calanque*, comme on dit chez nous, qui toujours m'émut étrangement. Il fait face à l'île de Calseraigne, rocher minuscule et dépourvu de tout ornement, qui flotte à quelques centaines de brasses de la côte, entre le bec de Sormiou et Maïre. Peu de gens connaissent ces « pays ». Ils sont fort désolés, stériles à souhait, d'accès difficile, mais baignés d'une mer si bleue! Pour ma calanque, elle me surprend et me ravit davantage, chaque fois que je la vais visiter. Les teintes de ses eaux sont celles de la tunique d'Amphitrite et sa plage de galets blancs brille au soleil entre les deux falaises qui l'enserrent. Au delà, il y a une prairie que, la nuit, les faunes de la montagne charment de leurs gambades; d'ailleurs, ce n'est pas d'eux que je veux vous parler aujourd'hui, mais des curieuses découvertes que je fais dans leur domaine. Contre les parois du rocher étincelant qui baigne dans les flots céruléens et les brises bleues, sont attachés des touffes de romarin et des coquillages. Au-dessus de l'eau c'est la région des parfums agrestes, au-dessous, celle des couleurs humides. Et voici un plaisir d'honnête homme qui ne laisse pas de satisfaire celui qui s'y passionne :

Un nouveau plant de romarin vient d'écarter deux pierres; un coquillage dont la splendeur se couvre d'algues minuscules vient de se fixer sur un galet que chaque frisson de mer submerge. Timides, tous les deux, mais promettant de bien faire, ce sont les enfants de la dernière nuit. Que deviendront-ils? Chaque jour, je suis leur progrès. Le romarin est mort, ou bien le romarin a grandi; non, il fait mieux, il a délogé un caillou gênant et répand sur un autre sa verdure sèche, délicate et sombre. Il en va de même pour le coquillage : parfois il reste solitaire et parfois je retrouve tout un banc. Bientôt j'en détacherai un individu qui grossira ma collection et de la plante je couperai une tige avec sa fleur pour la sécher entre les feuilles du dictionnaire français-arabe où je choisis pour mes moments de colère de pittoresques et fort mystérieuses imprécations.

Voilà qui fait de délicieux amis. Je me les suis découvert et si je leur demande une part d'eux-mêmes pour mon musée, ce n'est pas la vaine passion du collectionneur qui me pousse, mais le désir de me les mieux rappeler.

Ce n'est que dans certains coins de nature que l'on peut se livrer à ces occupations. En d'autres lieux et, particulièrement chez les mammifères, de pareils plaisirs sont décevants. Vous notez aux pages d'une revue un article signé d'un nom aussi inconnu que l'est mon romarin ou mon coquillage, vous lisez dans un journal quelque poème dont la couleur est nouvelle et l'auteur obscur; à moins qu'en place de cœur vous n'ayez une dalle et que M. Saint-Georges de Bouhélier ne suffise à combler votre admiration, vous voilà tout ému, n'est-ce pas? Constater qu'un homme de la même génération que soi débute par une œuvre précieuse, quand bien même elle serait de courte haleine, est chose infiniment plaisante.

Eh bien! la plupart du temps on en est pour ses frais d'enthousiasme : l'auteur a déjà signé pendant quarante ans des anecdotes indifférentes. Goutte d'eau sale qu'un souffle égaré façonna par hasard en bulle irisée, il redevient goutte d'eau sale. Et si, d'aventure, il est jeune, à se gonfler de façon si étincelante, je gage qu'il s'est époumonné. Il deviendra courtier d'assurances, voire clerc de notaire. Ou bien encore, ce sera une vieille fille qui, de toute son âme racornie, aura exprimé une émouvante fiction, et se remettra ensuite à tricoter pour les *petits Annamites* et les *Madeleines repenties*...

Tant de gens n'ont qu'un mot à dire, le disent bien parce que, ce jour-là, un élégant nuage passait dans le ciel de mai, et puis se taisent!

Aussi, le plaisir que donne la découverte du petit chef-d'œuvre est trop mélangé de mélancolie pour être doux. Pourtant, je vous assure que j'eus en lisant le *Journal* du 16 mars une réelle joie. Il s'y trouvait un conte : *Fumée d'opium*, par Pierre Toulven, qui m'enchanta. Lisez-le, ce serait trop difficile à raconter. Mais avouez que dire sur le merveilleux poison des choses neuves après Quincey et tant d'autres, les dire avec force, avec mystère et surtout avec simplicité, vous secouer la cervelle par une histoire qui tient à peine deux colonnes de gazette, cela ne me semble pas trop mal pour commencer, et vous laisser comme le fait M. P. Toulven un arrière-goût d'effroi dans l'âme, me paraît assez bien pour finir. Il y a là un paragraphe malaisé à écrire, où l'on passe de la réalité à l'illusion, de l'illusion au rêve et dont la surprise est étonnante : « Et soudain, une chose horrible m'advint... » etc. Mais, encore une fois, lisez vous-même.

En somme, il est à souhaiter que M. Pierre Toulven que je ne connais pas et dont je ne lus ni n'entendis jamais le nom, nous donne, tant sa nouvelle palpite de promesses, un roman d'une aussi parfaite épouvante. J'ai encarté sa *Fumée d'opium* dans les *Confessions* de Quincey et je vous assure qu'elle ne pâtit pas de ce contexte... Et, pour finir à la façon des affiches dont M. Pierre Decourcelle couvre les murs de Paris afin que sa nouvelle œuvre littéraire pique la curiosité des délicats, je propose, en place de la question : *Combien Zizi aura-t-elle d'amants?* cette autre : *M. Pierre Toulven écrira-t-il de beaux livres?* En mon particulier j'ai déjà fourni ma réponse.

A. GILBERT DE VOISINS

EMILE FEUILLATRE

Les émaux d'Émile Feuillâtre, dont on a vu à la *Libre Esthétique* quelques beaux spécimens, sont, par la plume du poète Gustave Kahn, étudiés de près et hautement loués dans *Art et Décoration* (livraison de mars).

Après avoir révélé en détail la technique de l'art de l'émailleur, spécialement en ce qui concerne l'exécution des émaux translucides, M. Kahn dit de l'artiste :

Par ces moyens divers, M. Feuillâtre obtient des œuvres caractéristiques, variées et du plus bel aspect. Ornemaniste de premier ordre et exécutant lui-même tout son objet, émaux et orfèvrerie, il donne à ses œuvres un aspect de richesse éclatante qu'il enclôt dans un style excellent. Rien de contourné dans ses créations, sauf quand son dessein est d'orner une boîte, ou un vase, ou un baguier d'une Chimère qu'il s'est proposé d'écrire fantasque et tourmentée.

L'artiste s'est constitué une palette très complète et très érudite qui tient compte des aptitudes du métal, et des réactions de l'émail au contact de l'or, de l'argent, du platine, du cuivre, etc., et cette palette lui permet de raisonner très nettement les hypothèses colorées de sa maquette. Son goût est sans timidité.

C'est un des artistes les plus intéressants du mouvement d'art ornemental, et ses vitrines offrent une joie aux yeux.

Il y a chez M. Feuillâtre une recherche de rendre ce qu'il y a dans la nature de plus diapré, et une préoccupation dans toute son œuvre du papillon et des nacres, qui donne un curieux rapprochement avec les intentions d'art du grand coloriste Chéret.

Les recherches de teintes frêles contrastées avec des couleurs profondes lui permettent de donner à la joliesse et à la délicatesse de ton d'une fleur le contraste d'un entour aussi sévère que le peut permettre le sentiment décoratif de l'émail, qui doit surtout donner léger et aimable. Mais ces formes et ces tons gracieux, M. Feuillâtre aime les obtenir de fleurs au développement à larges plans, comme le pavot. Le chardon aussi l'a requis par sa dentelure amusante. Parmi les modèles empruntés au règne ani-

mal nous verrons très souvent donnés, dans l'œuvre de M. Feuillâtre, outre des papillons, des cygnes dont il aime promener l'allure hiératique dans les transparences de l'émail, et parmi les paysages schématiques qu'encadrent et dessinent des fils d'or conduits avec une ferme souplesse. Le paon lui a fourni d'heureux motifs de décoration, soit qu'il traduise le paon blanc, soit qu'il s'attaque aux plus parés et aux plus polychromes de ces beaux oiseaux. Les bigarrures du papillon, il se plaît à les utiliser sur de menus objets, vases légers, petites bonbonnières; il aime aussi constituer de l'éploi de leur vol l'ornement de bijoux où l'émail lutte ou voisine avec la pierrerie, et c'est un beau mariage de transparences lumineuses que celui de l'opale et de son cœur de feu, avec les colorations plus calmes et plus unies des émaux, qui sont là comme l'orchestration de la pierre précieuse, orchestration d'une mélodie contenue par le dessin de M. Feuillâtre en une ligne très ferme. Cet art de l'émailleur est très neuf; outre ses mérites d'agrément, il possède celui d'avoir ajouté une face imprévue au vieil art des Penicaud et des Courteys, dont on imitait de trop près l'esthétique et la technique, variant trop rarement cette direction unique, par des imitations d'émaux chinois.

GUSTAVE KAHN

Au Théâtre de la Monnaie.

Aux flons-flons de *Grisélidis* (ah! les jolis et pittoresques décors!), aux vociférations d'*Othello* ont succédé mardi dernier, sur la scène de la Monnaie, les splendeurs lyriques du *Crépuscule des dieux*. Et la salle enthousiaste, échauffée aux récits enflammés de Brunnhilde et de Siegfried, heureuse d'entendre l'orchestre prestigieux de Wagner déployer à nouveau les richesses de sa polyphonie, a acclamé, comme aux premiers soirs, l'œuvre et ses interprètes. Elle a fait à Mme Litvinne, l'admirable créatrice du rôle de la Valkyrie conquise, une rentrée triomphale, et accueilli par les applaudissements les plus chaleureux ses excellents partenaires, MM. Dalmorès et Bourgeois.

Les nouveaux titulaires des rôles de Gunther et de Gutrune, M. Seveilhac et Mlle Strasy, ont été élogieusement appréciés, l'un pour le charme de sa voix harmonieuse, l'autre pour la grâce de sa personne La représentation, conduite avec autorité par M. S. Dupuis, qui manie en artiste fervent et compréhensif les masses instrumentales, s'est clôturée par plusieurs rappels.

Le lendemain, une représentation extraordinaire, organisée par la Mutualité du petit personnel du théâtre, nous donna l'occasion l'apprécier, dans *Tannhäuser*, Mlle Jeanne Hatto, récemment promue au rang d'étoile à l'Opéra de Paris. Jolie femme, de silhouette élégante et fine, l'artiste a une voix agréable, de puissance modérée, dont elle se sert avec intelligence. Son air d'entrée du deuxième acte a été chanté avec style. Dans la « prière » du troisième, les intonations ont malheureusement manqué de justesse. L'ensemble du rôle eût pu être joué avec plus de chaleur et d'expression. Certes y a-t-il chez l'aimable artiste plus d'acquis que de tempérament.

A propos de cette représentation, certains journaux dont les attaques systématiques contre la direction actuelle du théâtre ne peuvent se justifier que par des considérations étrangères à l'art, ont modulé quelques variations inédites sur le thème connu de « l'exploitation » des employés du théâtre par leurs directeurs. Ceux-ci auraient prélevé 3,000 francs sur la recette, au lieu d'abandonner à l'œuvre l'intégralité de la location.

Il est juste de remettre les choses au point. La direction verse à la Mutualité, *qu'elle a fondée*, fr. 7-50 par membre, soit plus de 1,500 francs. Elle lui offre en outre l'occasion de faire un joli bénéfice en donnant au profit de sa caisse sociale une représentation extraordinaire. Exiger d'elle qu'elle supporte, de plus, tous les frais de cette représentation, serait abusif. Or, les 3,000 francs qu'on lui reproche de ne pas verser à la Mutualité représentent à peine — on sait que les ténors sont hors prix — la somme *déboursée* par le théâtre pour cette seule soirée.

Préoccupés de faire à la Mutualité la part la plus large possible, MM. Kufferath et Guidé avaient proposé à son Comité de donner la représentation le lendemain de la fermeture du théâtre, ce qui eût permis aux artistes d'accorder, s'ils le voulaient, leur concours gratuit au personnel. Cette proposition fut refusée, on se demande pourquoi. Dès lors, il paraît équitable que la direction, après avoir abandonné tout le bénéfice à ses employés, n'y ajoute pas les débours que cet acte de générosité lui impose et dont seul profite le personnel du théâtre.

Vendredi, Mme Litvinne, indisposée, a été remplacée dans le *Crépuscule des dieux* par Mlle Paquot, qui s'est adroitement et très vaillamment tirée de cette épreuve redoutable. Sa voix, sonore et étendue, est mise au service d'une réelle intelligence musicale. La mimique, sobre et contenue, a produit bon effet. N'était une articulation défectueuse, que le travail améliorera sans doute, Mlle Paquot prendrait rang dès à présent parmi les bonnes chanteuses de drame lyrique. La fortune a souri à son audace : sans songer à établir de comparaison avec la titulaire du rôle, le public a fait le plus sympathique accueil à la débutante, qui, après le deuxième acte et à la chute du rideau, a eu les honneurs d'un triple rappel.

O. M.

Autour du « Crépuscule ».

— *Risum teneatis, amici!*

Un de nos quotidiens bruxellois, qui n'a pas, jusqu'à présent, inscrit les préoccupations d'art au premier rang de ses soucis journaliers, publie, en première page, s'il vous plaît! le délicieux entrefilet suivant :

« Être au théâtre à 6 heures, c'est grande gêne pour bien des gens. La gêne serait moindre si l'on jouait le premier acte de l'*Or du Rhin*, en après-midi, de 3 à 5, et si l'on reprenait la suite vers 8 heures ou 8 h. 1 2. Les spectateurs auraient le temps de dîner à l'aise, de rentrer chez eux, s'ils voulaient, pour changer de toilette ou donner un coup d'œil à leurs affaires.

« L'observation avait déjà été faite, lors des premières représentations. Elle nous revient, avec cette série nouvelle. Elle est à retenir pour l'année prochaine. L'amusement de la nouveauté passé, on commence à trouver qu'accommodée aux mœurs allemandes, elle dérange un peu trop la vie d'ici. »

Cela est simplement exquis. Que de sollicitude pour ce pauvre public, victime des horaires vraiment absurdes que les caprices de la Monnaie nous imposent! — Tout d'abord, il est à encadrer, le monsieur capable d'écrire, de suite, les mots : « Le premier acte de l'*Or du Rhin*, de 3 à 5. » Mais excusez la distraction. Les réflexions qui suivent sont infiniment plus intéressantes. Il est évident, n'est-ce pas, qu'on dispose beaucoup plus aisément de son temps de 3 à 5 heures de l'après-midi que de 6 à 8 du soir. Il est hors de doute que pour les gens qui « veulent donner un coup d'œil à leurs affaires » (charmant euphémisme!), ils en trouveront plus aisément la faculté de 6 à 8 heures du soir que de 3 à 5 heures de l'après-midi. Le directeur des échos, qui a parafé cette étonnante suggestion, nous permettra-t-il d'exposer notre humble opinion?

Il faudrait jouer le premier acte du *Crépuscule* (c'est bien le *Crépuscule*, n'est-ce pas? Pourvu que ce ne soit pas nous et les affiches de la Monnaie qui fassions erreur!) le matin, de 9 h. 1/2 à 11 h. 1/2. Les spectateurs s'y rendraient, après le premier déjeuner, en veston, cravate de fantaisie, stick et monocle. Les dames, robes tailleur, ou blouses claires. Sortant de là, petit tour du Bois, en victoria. Rentrée au logis; changement de toilette : les messieurs, redingote ou jaquette, les dames, robes de visite. Lunch. A 3 h. 1/2, deuxième acte du *Crépuscule* Sortie à 5 heures. Bain, massage, coiffeur. Les messieurs, une demi-heure d'escrime. Changement de toilette : Hommes, habit noir, cravate blanche; dames, décolletées. Dîner, « à l'aise », oh! surtout *à l'aise*, de grâce! — A 6 h. 1 2, dernier acte du *Crépuscule*. Sortie vers 11 heures.

Avant 9 h. 1/2 du matin et après 11 heures du soir, les spectateurs, s'ils le voulaient, auraient le temps de donner un coup d'œil à leurs affaires.

Voilà qui serait vraiment nous débarrasser des odieuses mœurs allemandes et qui ne dérangerait plus trop la vie d'ici; — pas vrai, ahurissant journaliste?

H. L.

MUSIQUE

Miss Reed, une élève de César Thomson, a donné mercredi dernier un concert à la salle Le Roy devant un public choisi et bienveillant. C'est une artiste intéresssante, au jeu expressif et élégant. Elle a fort bien joué une suite de Ries et, avec une expression très juste de sentimentalité un peu matérielle, une mazurka de Popper. M. Oskar Back, qui lui donnait la réplique dans le concerto à deux violons de Bach, a interprété cette belle œuvre en artiste accompli, mettant dans l'*adagio* toute l'expression désirable. Il possède une technique impeccable et une grande intensité de son. Mme Birner, qui prêtait à cette séance son aimable concours, a fait apprécier une fois de plus son sérieux talent. Elle a chanté entre autres une mélodie de M. G. Lauwereyns qui a été fort applaudie. Auteur et interprète ont été rappelés à plusieurs reprises par un public très enthousiaste.

La Semaine Artistique,

Du 6 au 12 avril.

Musée du Cinquantenaire. 10-4 h. Exposition d'étoffes anciennes (collection I. Errera). — Exposition des dessins de feu E. Puttaert.

Cercle Artistique. Exposition F. Courtens-A. Des Enfans.

Rubens-Club. 10-5 h. Exposition Emile George.

Galerie Van Aerschodt (144, boulevard du Nord). Exposition de la Société française des artistes réalistes.

Dimanche 6. — 10-4 h. Exposition publique de la collection A. Vaucamps (Galerie Le Roy) — 1 h. 1/2. *Grisélidis* (théâtre de la Monnaie). — 2 h. 1/2. Conférence de M. J. Thorel : *Gérard Hauptmann* (théâtre du Parc). — 3 h. 1/2. Conférence de Mlle M. Bierné : *La Jeune Ecole musicale russe.*

Lundi 7. — 2 h. Ouverture de l'exposition O. Coppens et F.-G. Lemmens (Cercle artistique). — 2 h. Vente de la collection A. Vaucamps (Galerie Le Roy). — 6 h. *Le Crépuscule des dieux* (théâtre de la Monnaie). — 8 h. 1/4. *Piccolino* (théâtre des Galeries).

Mardi 8. — 8 h. M. Le Bargy : *L'Enigme* (théâtre du Parc)

Mercredi 9. — 8 h. 1/2. Conférence de M. Ch. Morice : *La violence* (Université nouvelle).

Jeudi 10. — 2 h. 1/2. Conférence de M. J. Thorel : *Gérard Hauptmann* (théâtre du Parc) — 6 h. 1/2. *Le Crépuscule des dieux* (théâtre de la Monnaie). — 8 h. M. Coquelin cadet : *Le Fils naturel* (théâtre du Parc)

Vendredi 11. — 8 h. Mlle Thomassin, MM. Noblet et Cooper : *La Petite Fonctionnaire* (théâtre du Parc). — 8 h. 1/2. Fête du Denier des Ecoles (théâtre Communal).

Samedi 12. — 2 h. Ouverture de l'exposition de la *Société des Beaux-Arts* (Musée moderne) — 2 h. 1/2. Répétition générale du troisième Concert populaire (théâtre de la Monnaie). — 8 h. Mlle Goldstein : *Tête de linotte* (théâtre du Parc).

PETITE CHRONIQUE

Le concert Ysaye qui devait avoir lieu aujourd'hui sous la direction de M. F. Mottl est remis à une date ultérieure. Le motif de cette remise est piquant. Oubliant que M. Ysaye avait retenu la salle pour le 6 avril, la direction de l'Alhambra loua celle-ci aux « Marçunvins » pour y donner, le même jour, une fête de charité. On pria ces derniers de choisir une autre date, mais ils n'en voulurent rien savoir et l'on dut plaider. Le tribunal donna raison à M. Ysaye. Malheureusement, lorsque le jugement fut rendu, il était trop tard pour mettre le concert sur pied...

Et voilà pourquoi l'Alhambra est muet.

Jamais on ne vit aux expositions du Musée affluence comparable à celle qu'attira au Salon de la *Libre Esthétique*, le jour de sa clôture, la conférence de Mme Georgette Leblanc. Dès 2 h. 1/4, toutes les places étaient prises d'assaut, et bien qu'on eût ajouté au mobilier habituel cent sièges supplémentaires, la moitié des auditeurs dut rester debout. Des spectateurs bien avisés — et même des spectatrices! — s'installèrent résolûment dans les entrecolonnements, à un mètre du sol, dominant l'assemblée attentive, prodigieusement intéressée par le récit de la conférencière et par son clair débit.

Parmi les nombreuses personnalités présentes, citons MM. Gérard, ministre de France, Verlant, directeur des Beaux-Arts, Constantin Meunier, Ch. Van der Stappen, Camille Lemonnier, Maurice Maeterlinck, Ch. Van Lerberghe, Théo Van Rysselberghe, Willy Schlobach, Eugène Demolder, André Fontainas, Fernand Khnopff, Jean Delville, Alexandre-Ch. Robinson, G.-M. Stevens, V. Uytterschaut, J. Van den Eekhoudt, O. Coppens, H. Ottman, Paul Du Bois, G. Lemmen, H. Fierens-Gevaert, G. Rency, abbé Moeller, Maurice Des Ombiaux, vicomte de la Laurencie, Ch. de Sprimont, Ch. Tardieu, L. Solvay, G. Masset, E. Joly, S. Pierron, A. du Chastain, Th. Braun, E. Van Mons, Jules Destrée, d'Andrimont, L. Dumont-Wilden, J. Jacob, F. Labarre, Mmes A. Boch, H. Cornette, Angèle Legault, M. Mali, Georgina Ruyters, H. Schmidt, Nora Bergh, R. Nyst, L. Danse, etc.

Aux listes d'acquisitions faites par l'Etat et par des particuliers au Salon de la *Libre Esthétique* (1), il faut ajouter :

H. Le Sidaner. *Le Portail.* — R. Pichot. *Femme appuyée* — P. Dupont, *Les Bœufs*; Id. *Bête à la charette*; Id. *Bête de labeur.* — Th. Ralli-Scaramanga. *Rue de l'Ile (Martigues)*; Id. *Canal de Saint-Maurice; soir*; Id. *Étang de Caronte*; Id. *Le Pont neuf (Paris).* — André Methey. *Femme à la canne*, terre cuite; Id. Deux grès. — Ch. Boutet de Monvel. Bague (émaux); Id. broche (id.).

A la demande d'un grand nombre d'artistes, nous publierons la semaine prochaine la liste des journaux et revues qui, à notre connaissance, ont publié des comptes rendus du Salon de la *Libre Esthétique.*

Dimanche prochain, à la Monnaie, troisième concert populaire sous la direction de M. S. Dupuis et avec le concours de Mlle Friché, Mme Bastien, M. Albers et des chœurs du théâtre. Au programme : *Rébecca*, le délicieux poème de César Franck pour soli, chœurs et orchestre, encore inconnu de notre public, et la *Symphonie* en *ut* (n° 2), pour grand orchestre, orgue, chœur et soli de Gustave Mahler, un des compositeurs les plus réputés de la jeune école allemande, complètement ignoré à Bruxelles. Répétition générale la veille, au théâtre, à 2 heures.

Le quatrième concert populaire, fixé au 27 courant, aura lieu avec le concours de Mlle Blanche Selva, professeur à la *Scola cantorum*, qui débuta si brillamment, le 11 mars dernier, au premier concert de la *Libre Esthétique.*

M. S. Dupuis est décidément infatigable. Non content de se livrer au théâtre et aux Concerts populaires à la plus absorbante besogne, il est allé diriger hier, aux Concerts d'hiver de Gand, en remplacement de M. Mottl, une soirée dont le programme portait la Symphonie n° 2 de Beethoven, le Concerto en *ut* (Mme Kleeberg-Samuel), la *Chevauchée des Valkyries*, l'ouverture d'*Egmont* et autres bagatelles orchestrales! Se figure-t-on le travail d'un musicien qui entremêle, pendant la même semaine, les répétitions

(1) Voir nos numéros des 16 et 30 mars.

d'un programme de cette importance avec les représentations du *Crépuscule des dieux*, les études de *Rébecca* et la Symphonie avec chœurs de G. Mahler?

M. Charles Morice fera mercredi prochain, à 8 h. 1/2, à l'Université nouvelle (rue de Ruysbroeck 28), une conférence sur la *Violence*. L'objet de cette étude se rattache à l'enquête généreusement poursuivie par M. Morice dans le *Français* sur l'abolition de la peine de mort et à laquelle bon nombre d'artistes et d'hommes de lettres ont pris part tant en Belgique qu'en France.

La prochaine assemblée de l'Académie libre de Belgique aura lieu samedi prochain, à 8 h. 1/2, à l'Hôtel Ravenstein. Ordre du jour : Discussion du rapport de MM. Ch. Van der Stappen et Octave Maus sur la question des Prix de Rome.

La prochaine séance de la section d'art aura lieu dimanche prochain, à 8 heures, dans la Salle des fêtes de la Maison du Peuple.

On représentera *Le Commissaire est bon enfant*, de Courteline, *Jean-Marie*, de Theuriet, et *Un client sérieux*, de Courteline.

Le Cercle des Eclaireurs du Denier des Ecoles organise au profit des enfants pauvres des écoles communales une grande fête dramatique et musicale avec le concours des membres du cercle lyrique et dramatique *Euterpe* et de Mlle Emma Duprez, cantatrice, MM. Teirlynck, baryton, Maurice Delfosse, violoncelliste, et R. Moulaert, pianiste. Cette fête aura lieu vendredi prochain, au théâtre Communal, rue de Laeken.

Le cercle *Eutcrpe* interprétera : *Le Bon Juge*, comédie en trois actes de M. Alex. Bisson.

On peut s'adresser, pour les places, chez M. Havelette, président, 9, rue de la Colline; chez M. Maurice Delfosse, directeur des fêtes, 43, rue Fossé-aux-Loups, ou au local du Cercle (tous les jours, de 8 à 9 heures), Brasserie Nationale, 2, rue du Midi.

La société de prévoyance mutuelle *La Fraternelle b lge* fêtera le 20 courant, à 2 heures, au Pôle-Nord, le cinquantième anniversaire de sa fondation par une séance solennelle suivie d'un concert.

MM. Jaspar et Zimmer donneront à Liége, mardi prochain, leur cinquième et dernière séance moderne de « l'Histoire de la sonate pour piano et violon ».

Au progamme, les sonates de Fauré, de R. Strauss et de C. Franck.

VILLE DE BRUXELLES

VENTE AUX ENCHÈRES PUBLIQUES

DES

TABLEAUX

PORCELAINES, FAIENCES, VERRERIES, VITRAUX, IVOIRES, BUIS, MINIATURES, BIJOUX, MEUBLES, etc.

formant la collection de

MM. NYPELS

et dont la vente publique aura lieu sous la direction de

MM. J. ET A. LE ROY FRÈRES, experts,

place du Musée, 12, à Bruxelles,

en leur galerie, rue du Grand-Cerf, 6, Bruxelles

les lundi 14 et mardi 15 avril 1902, à 2 heures précises.

EXPOSITIONS

PARTICULIÈRE	PUBLIQUE
Le samedi 12 avril 1902	Le dimanche 13 avril 1902

de 10 heures à 4 heures.

Le catalogue se distribue chez les experts prénommés.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.





Maison Félix MOMMEN & Cº, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

BEC AUER

50 % D'ECONOMIE **LUMIERE QUADRUPLE**

Appareils d'éclairage et de chauffage au GAZ, à l'ÉLECTRICITÉ et à l'ALCOOL

INSTALLATIONS COMPLÈTES

Bruxelles, 20, **BOULEVARD DU HAINAUT**, Bruxelles

Agences dans toutes les villes.

TÉLÉPHONE 1780

E. DEMAN, Libraire-Expert

86, rue de la Montagne, 86 à Bruxelles

VENTE PUBLIQUE

DE

LIVRES ANCIENS ET MODERNES

provenant de la bibliothèque de *feu* M. E. TERLINDEN

La vente aura lieu, par le ministère de M. le notaire E. Dubost, du mardi 15 au samedi 19 avril (le premier jour à 4 heures et les quatre jours suivants : le matin, à 10 h. 1/2 et, l'après-midi, à 4 heures, en la Galerie et sous la direction de M. E. Deman, libraire-expert, 86a, rue de la Montagne, à Bruxelles. Le catalogue (250 pages renfermant 1,694 numéros) se vend 1 franc.

Exposition : du mercredi 9 au samedi 12 avril, de 10 heures à midi et de 2 à 5 heures.

Demandez chez tous les papetiers

l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

JUGEND

Revue illustrée hebdomadaire

FONDÉE EN 1895

Éditeur : DR. GEORG HIRTH, Munich

LIMBOSCH & CIE

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. Vve Monnom, 32, rue de l'Industrie.

VINGT-DEUXIÈME ANNÉE. N° 15. 13 AVRIL 1902.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

A propos du « Voiturier Henschel » (OCTAVE MAUS). — Léopold Courouble. *Pauline Platbrood* (EUGÈNE DEMOLDER). — Une Conférence de Vincent d'Indy (O. M.). — Expositions — La Succession Potvin. — Tombola internationale Pro-Boer. — La « Libre Esthétique » et la Presse. — La Musique à Paris. *Concert de la Société nationale* (M.-D. CALVOCORESSI). — A Angers. *Le Comte de Romain. Edouard Brahy* (J.-G. FRESON). — La Semaine artistique. — Petite Chronique.

A Propos du « Voiturier Henschel ».

Le naturalisme que le roman moderne a introduit sur la scène paraît déjà suranné, et le « document humain » n'émeut plus que lorsqu'il dépasse les contingences anecdotiques. Il y a vingt ans, à l'époque où Jean Julien instaura son « théâtre de vie », où l'épisode du lavoir éclaboussa d'eau savonnée les héros plébéiens de l'*Assommoir*, où l'initiative audacieuse — et combien méritoire! — d'Antoine ouvrit un cycle de drames empruntés aux menus faits de l'existence quotidienne, on salua joyeusement la Vérité en marche. Libératrice, elle levait l'écrou des conventions et de la rhétorique. Échappé à la geôle dont Emile Augier, Alexandre Dumas fils et Victorien Sardou étaient les gardes-chiourmes, le théâtre reconquérait son indépendance, s'approchait de la réalité; aux mannequins rembourrés de son y étaient substituées des figures humaines, pétries de chair, de sang et de muscles.

L'étape franchie, on alla plus loin. François de Curel et un groupe nouveau de dramaturges montrèrent cette humanité aux prises avec la Destinée, avec les Forces sociales qui l'ensserrent et aussi avec la puissance secrète et redoutable de la Conscience individuelle. Ils décrivirent des conflits émouvants, des luttes morales d'un intérêt passionné. L'action extérieure s'efface, dans leurs œuvres, devant l'analyse psychologique. La vérité du cadre et du décor sert uniquement à intensifier le drame sentimental par l'illusion de la vie. En cela, le théâtre moderne se rapproche des formes du théâtre antique, source des plus nobles et des plus hautes émotions.

C'est, sans doute, à cette orientation nouvelle de la littérature dramatique, déjà fort appréciée, qu'est due l'indifférence avec laquelle on commence à accueillir les « tranches de vie » qui furent en honneur avant qu'on eût pris conscience d'un art supérieur. L'insuccès du *Voiturier Henschel* au théâtre du Parc marque, semble-t-il, la faillite du drame exclusivement naturaliste. Malgré son admirable interprétation, — l'une des plus homogènes et des plus parfaites qui aient été données à Bruxelles (elle traduisit même plus fidèlement que celle du théâtre Antoine la pensée d'Hauptmann), — mal-

gré le pittoresque de la mise en scène, malgré la renommée qui auréole le nom du dramaturge allemand, l'œuvre ne « porta » point. On joua « devant les banquettes », selon l'expression consacrée, et seules les matinées littéraires du jeudi, qui ont une clientèle fidèle d'abonnés, récompensèrent la direction de ses généreux efforts.

Ce *Voiturier* est loin d'être sans mérites. C'est, dans la formule du théâtre naturaliste, un fort bon drame, bien conduit, sans longueurs, et dont tous les personnages sont silhouettés avec une vérité rigoureuse. Gérard Hauptmann s'y montre observateur pénétrant, et les types qu'il met en scène sont d'autant plus caractéristiques qu'il les dessina, comme nous l'apprit son traducteur, M. Jean Thorel, dans l'intéressante conférence dont il fit précéder la représentation de l'ouvrage aux matinées, d'après nature dans la bourgade de Silésie où il vécut ses premières années. L'auberge dans laquelle se déroule l'action véhémente et sombre du *Voiturier* n'est autre que l'hôtellerie paternelle et dans le caractère indulgent et hospitalier du bon M. Siebenaar on retrouve des traits empruntés à la personnalité du père de l'auteur.

Les qualités du drame, remarquable surtout par la fidélité avec laquelle M. Hauptmann a reconstitué, dans ses détails pittoresques, l'humble vie d'une petite bourgade allemande, rendent l'échec plus sensible. Ce n'est pas l'œuvre qui a échoué, c'est le théâtre auquel elle se rattache qui est tombé en discrédit. Et ni le jeu émouvant de M. Jahan, ni la vérité populacière qu'a apportée à la figure tragique d'Hanné M^me^ Archaimbaud, ni l'espièglerie de M^lle^ de Villers, ni le naturel parfait avec lequel leurs camarades ont interprété tous le rôles du *Voiturier Henschel* n'ont pu masquer le vide d'une pièce dont un simple fait-divers fournit la donnée.

La moralité à tirer du drame de M. Hauptmann, c'est; ainsi que l'a fait spirituellement observer un critique, qu'il ne faut pas épouser sa servante. L'opportunité de ce conseil n'est pas, on l'avouera, de nature à passionner un public qui commence à réclamer du théâtre un aliment intellectuel. On s'étonne que l'auteur d'*Avant le lever du soleil*, des *Tisserands* et d'*Assomption d'Hannelé Mattern*, dans lesquels sont agités des problèmes sociaux, ait limité sa conception dramatique à une affabulation aussi puérile. Les malheurs d'Henschel ne nous intéressent guère parce qu'ils sont provoqués par un acte de sa volonté consciente. Les événements tragiques nous touchent lorsqu'ils dérivent de forces que l'action humaine est impuissante à combattre. Ils nous laissent froids si un geste suffit à en éloigner le péril. L'imbécile! dit-on quand le voiturier installe Hanné à son foyer. Le malheureux! s'écrierait-on s'il était poursuivi par l'inéluctable fatalité.

Ce que les représentations du drame d'Hauptmann auront servi à démontrer, c'est la supériorité du jeu naturel des acteurs sur les traditions dont messieurs et mesdames les sociétaires de la Comédie française, formés aux leçons néfastes des Conservatoires, ont trop longtemps empoisonné le théâtre. Il faut savoir une reconnaissance infinie à Antoine, l'initiateur de cette renaissance de l'art théâtral, de l'émancipation qu'il a provoquée. Toute une école est issue de son exemple. L'affectation, les conventions dans le langage et la mimique paraissent désormais insupportables. De toutes parts, les acteurs s'affranchissent de l'enseignement qui les détourna de la vérité. Ils s'efforcent d'être au théâtre ce que sont, dans la vie réelle, les personnages qu'ils représentent. A cet égard, si le naturalisme n'a apporté à la littérature dramatique qu'une gloire éphémère, il aura servi à réformer d'une façon durable l'art du comédien. Le théâtre du Parc vient de réaliser dans cette conception nouvelle un progrès décisif. Cela seul suffirait à faire des représentations du *Voiturier Henschel* un événement artistique.

OCTAVE MAUS

LÉOPOLD COUROUBLE

Pauline Platbrood (1).

Oui, c'est la famille Kaekebroeck qui ouvre à nouveau, non seulement ses salons, mais aussi ses bonnes et franches âmes : entrons-y et savourons la cordialité de l'accueil. Pourquoi raconter le sujet du nouveau roman de Courouble? Pauline Platbrood n'a eu qu'à sortir de chez M. Paul Lacomblez pour être courtisée et aimée par tout Bruxelles. De la porte de Flandre au parc du Cinquantenaire, on a su tout de suite l'histoire de ses amours avec François Cappelmans, le fils du plombier bien connu, ses apparitions au théâtre de la Monnaie à des représentations de la Grande-Harmonie, ses déboires avec le fils Maskers; et tout le monde a apprécié sa beauté : « C'était une grande blonde d'une charnure magnifique, descendant en droite ligne d'Hélène Fourment qui posa les Madeleine du peintre d'Anvers. »

Léopold Courouble a conquis en Belgique une célébrité méritée. Il est parmi ceux qui ont le mieux raconté l'âme natale et ses livres resteront précieux dans les annales bruxelloises parce qu'ils disent d'une façon précise, vivante et nette les mœurs actuelles des habitants du « bas de la ville ». La *Famille Kaekebroeck* était, à ce point de vue, chose typique. Le livre, au fond, se composait de nouvelles, rassemblées. Aujourd'hui Courouble nous apporte un roman : *Pauline Platbrood*. Un vrai roman, d'une jolie et alerte composition, d'un jet facile et simple, d'une belle unité. Cela marche, cela va, cela pleure, cela rit, et on lit avec joie ces pages aisées et spirituelles, d'un style à la fois goguenard et sentimental.

Dans le premier livre, nous voyions un repas de première communion, des fiançailles, une villégiature au bord de la mer, un bal de « société »; dans *Pauline Platbrood*, je signale le dîner de gardes civiques, la première sortie à cheval d'un major

(1) Bruxelles, Lacomblez.

de la « milice citoyenne », une soirée de la Grande-Harmonie au théâtre, où l'on joue *Louise;* je relève une délicieuse idylle dans un petit endroit à jolis carreaux bleus; puis le charmant jour du nouvel an chez bon-papa et bonne-maman; enfin, une scène simple et dramatique : François Cappelmans soudant lui-même, en costume de travail, le cercueil de son père.

Dans ses livres non seulement Léopold Courouble décrit exactement les intérieurs, les façons d'être, les attitudes : il ajoute le parler bruxellois, carrément. Il aborde la trivialité de l'accent et de la phrase. Il a raison : cela spécialise encore son œuvre et lui donne une saveur très locale et très comique. Il fallait un certain courage : l'écrivain pouvait être accusé lui-même de trivialité et de ne pas « connaître son français ». Mais si les personnages patoisent, Courouble a l'écriture élégante. Au fond des tableaux de Teniers, qui représentent des manants qui titubent ou font pis, ne trouve-t-on le peintre gentilhomme et lettré? Derrière les bourgeois de Courouble on devine le sourire un peu moqueur, un peu attendri d'un artiste exquis, d'un subtil peintre de mœurs, d'un conteur gracieux.

EUGÈNE DEMOLDER

Une Conférence de Vincent d'Indy.

L'attrait d'une conférence de M. Vincent d'Indy sur les maîtres primitifs de la musique, illustrée d'exemples tirés des œuvres antérieures au XVIIe siècle, avait réuni à Liége, mercredi dernier, dans la salle de l'Emulation, un auditoire exceptionnellement nombreux. Ce fut, peut-être, pour ceux qui admirent dans l'auteur de *Fervaal* un esprit novateur, personnel et libéré des canons académiques, une surprise que d'entendre le compositeur parler, avec une érudition sûre, des premiers âges de la musique et démontrer que le chant grégorien est la source de l'expression musicale d'aujourd'hui. Mais la théorie clairement exposée par M. d'Indy à ses auditeurs attentifs n'est pas faite pour étonner ceux qui connaissent l'enseignement que professe à la *Scola cantorum* de Paris celui dont l'influence s'exerce de la manière la plus heureuse sur la jeunesse musicale française.

Très ingénieusement, l'orateur a décrit le développement parallèle des différents arts à l'époque médiévale, l'état primitif de la monodie correspondant au caractère massif et fruste des basiliques romanes, l'état orné datant de l'époque où la statuaire apporta aux édifices religieux l'agrément d'une décoration sculpturale; l'art devenant ensuite polyphonique en même temps que les cathédrales « s'étiraient vers le ciel », érigeant dans les airs la beauté ouvragée de leurs flèches. Les progrès de la peinture et de l'enluminure furent simultanés, et l'on remarque entre l'ornementation des manuscrits et celle de l'écriture musicale d'étroites affinités.

Faute de pouvoir remonter plus haut que le IVe siècle de notre ère, aucun document certain n'ayant été conservé sur l'art phonétique antérieur, M. Vincent d'Indy distingue dans l'histoire de la musique trois périodes distinctes : l'époque rythmo-monodique, qui embrasse une durée de neuf siècles, du IVe au XIIIe; l'époque polyphonique, qui débuta au XIIIe siècle par la diaphonie et le déchant, fit rayonner à l'église le contrepoint vocal, créa au dehors le madrigal et la chanson et s'épanouit au XVe siècle dans la forme admirable du motet; l'époque métrique, enfin, qui donna naissance à la symphonie, d'une part, à l'opéra, de l'autre, éclose au XVIIe siècle, et qui s'étend jusqu'à nos jours. Peut-être peut-on dès à présent prévoir une période nouvelle, caractérisée par l'importance particulière donnée au rythme.

C'est l'art expressif de la parole collective, né de l'instinct de la prière et progressivement développé au cours des deux premiers stades de la musique, qui fit l'objet de la savante et attachante causerie de M. d'Indy. Celui-ci en analysa les beautés de façon à faire comprendre clairement par l'assistance un programme de choix embrassant, dans l'ordre chronologique, les diverses phases de ces deux périodes, depuis les psalmodies du plain-chant jusqu'au madrigal dramatique et à l'apparition du solo,— programme fort bien exécuté par un octuor vocal formé et discipliné par M. Maurice Jaspar. Un *Ave Maria* à quatre voix de Josquin de Prés, le *Chant des oiseaux* de Clément Jannequin, des motets de Palestrina, Vitoria et Roland de Lassus furent, avec le merveilleux « Dialogus per la Pascua » de Schütz, particulièrement goûtés.

Voici d'ailleurs l'énumération complète des œuvres chantées sous la direction de M. d'Indy :

Première époque (rythmo-monodique). La Monodie médiévale. I. Etat primitif, IVe siècle; II. Etat simple, Ve siècle; III. Etat orné, VIe au IXe siècle; IV. La Chanson populaire, XIe au XIIIe siècle. — Deuxième époque (polyphonique). V. La Diaphonie et le déchant, XIIIe au XVe siècle. VI. Le Motet (première période, franco-flamande) : *Ave Maria* (Josquin de Prés). VII. La Chanson : *Le Chant des oiseaux* Clément Jannequin). VIII. Le Motet; deuxième période (italo-espagnole). *a)* Trois répons Palestrina); *b) O vos omnes* (Vittoria); *c) Nos qui sumus* (Rolland de Lassus) IX. La Chanson française : *a) Pastourelles joliètes* (Claudin Le Jeune); *b) Quand mon mary* (Roland de Lassus). X. Le Motet : troisième période (italo-allemande) : *Dialogus per la Pascua* (H. Schütz). XI. Le Madrigal dramatique : *Le Chant du français* (Vecchi). XII. Le Solo : *Je veux louer le Seigneur* (H. Schütz).

Cette séance ouvrait la série des Concerts historiques donnés par le Cercle « Piano et Archets » (MM. Jaspar, Maris, Bauwens, Foidart et Peclers). Le début est extrêmement brillant et mérite tous éloges.

O. M.

EXPOSITIONS

Concurremment avec MM. Courtens et Des Enfans, qui occupent la grande salle du Cercle artistique, MM. Omer Coppens et Lemmers exposent, dans la petite galerie attenante, quelques-unes de leurs œuvres.

On connaît l'art minutieux et probe du premier, attaché depuis quelques années à de fidèles restitutions des pittoresques cabarets flamands, des bourgades silencieuses où la vie est lente et austère, des coins de villages paisibles qui dressent aux environs de Termonde et d'Alost, parmi le feuillage sombre des vergers, des façades criblées de soleil auxquelles s'accroche une vigne. Il ne redoute ni la crudité des colorations ni la témérité des harmonies heurtées. Ses mauves et ses bleus donnent parfois à ses études une acidité singulière, et la conscience qu'il apporte à ses interprétations ne va pas sans une certaine sécheresse. On souhaiterait dans ses œuvres une étude plus attentive des jeux de la lumière, plus de spontanéité et de fraîcheur. Mais son art plaît par son accent de sincérité et par l'amour de la nature qu'il

affirme. Les *Mendiants* expriment avec justesse une scène saisie sur le vif et tels intérieurs d'humbles logis attirent par le sentiment d'intimité qu'ils dégagent.

Les portraits et figures de M. Lemmers sont d'une banalité qui les rend indifférents. La meilleure page de cet ensemble incolore est le portrait du père de l'artiste, exposé à l'Universelle de Paris, qui réunit des qualités de vie qu'on cherche en vain dans les autres toiles du peintre.

***

Chez M. Van Aerschot, boulevard du Nord, 144, exposition d'œuvres de la Société des Artistes réalistes. Cette société se compose pour le moment de trois jeunes artistes très intéressants : M. et Mlle Milès et M. Bernard Hoëtjer. Ils ont envoyé boulevard du Nord quelques statuettes qui font désirer davantage. Il y a dans ces sculptures une originalité vraie, de la vie, du mouvement, et chez M. Hoëtjer un curieux mélange de verve caricaturale et de sentiment tragique. Ceux qui savent ainsi donner à des figurines un accent aussi marqué et aussi personnel ne sont évidemment pas quelconques, et il convient de les signaler aux fervents d'art neuf.

J. D.

LA SUCCESSION POTVIN

On lit dans l'*Européen*, le grand journal international, sous la signature de Georges Eekhoud :

« Par la mort de M. Charles Potvin, la place de conservateur du musée Wiertz est devenue vacante. Cette place est une des seules sinécures que l'Etat belge attribue à nos gens de lettres. En effet, toutes les fonctions où nos bons écrivains seraient à leur place, le gouvernement clérical y appelle ses créatures, des nullités notoires, des cuistres et des cagots n'ayant avec les lettres que des rapports de mouchard et de délateur.

Avant M. Potvin, la place de conservateur du musée Wiertz était occupée par Henri Conscience, le célèbre romancier flamand. Malgré sa renommée universelle et le succès de ses romans, cet excellent grand homme n'avait pas fait fortune et il serait même mort dans la misère s'il n'avait été appelé au poste en question. Chose piquante : Henri Conscience — et il n'est pas le seul — avait horreur de la peinture emphatique et pseudo-rubénienne de Wiertz. Le destin ironique voulait qu'il « conservât » des produits qu'il eût plutôt souhaité réduire en cendres. Le pauvre grand homme était forcé de faire aux Anglais les honneurs de ces ambitieuses et grandiloquentes machines.

Le candidat le plus sérieux qui s'est mis en avant pour obtenir la succession de M. Potvin est M. Camille Lemonnier. Le l'avis de tout notre monde littéraire et je dirais même de tous les Belges, cette position lui revient. M. Lemonnier est une des gloires de ce pays et il est l'honneur de nos lettres. Avec Edmond Picard et Charles De Coster il fut le précurseur de ce mouvement de rénovation, de cette renaissance, je dirai même de cette naissance littéraire qui fait en ce moment l'admiration de l'univers, et qui nous a valu les Verhaeren, les Maeterlinck, les Giraud, les Demolder, les Rodenbach. L'œuvre de M. Camille Lemonnier est considérable; il publiera bientôt son cinquantième roman. Dans cette œuvre figure maint chef-d'œuvre pour ne citer que le *Mâle*, le *Mort*, les *Contes flamands*, *Thérèse Monique*, et parmi ses livres récents l'*Homme en amour*, le *Vent dans les moulins* et les *Deux Consciences*. Outre ses romans se recommandant tous par de brillantes qualités d'écriture, et souvent par un lyrisme, un coloris incomparables, M. Lemonnier est l'auteur de remarquables ouvrages de critique et aussi d'un livre superbe, véritable monument de ferveur filiale, élevé à la gloire de sa patrie : *La Belgique*. Ce livre seul le désignerait à la reconnaissance et à l'affection publiques.

M. Lemonnier est le candidat des artistes. La place qu'il sollicite lui revient sans conteste. Il n'est personne qui y ait autant de titres que lui.

Non seulement cette place est la sienne, mais si elle n'existait pas il serait du devoir de l'Etat de créer une position de ce genre pour y appeler un artiste d'une si haute probité littéraire et d'une telle puissance, d'une si crâne envergure que M. Camille Lemonnier. »

Tombola internationale Pro-Boer.

M. Durand-Ruel a mis gratuitement du 1er au 15 avril ses galeries de la rue Laffitte à la disposition du Comité constitué à Paris sous la présidence d'honneur de MM. Bouguereau, Carolus-Duran, Herbette et Pauliat pour organiser une exposition des œuvres offertes par les artistes français à la Loterie internationale en faveur des femmes et des enfants boers. Parmi les dons figurent des œuvres de Barrias, Carrière, J. Breton, Dampt, Bartholdi, Chaplain, Coutan, Roll, Rodin, Frémiet, Gérôme, J. Lefebvre, Marqueste, Normand, Daumet, Bernier, etc.

L'exposition internationale aura lieu à La Haye pendant les mois de juin, juillet, août et septembre.

En Belgique le Comité est composé de MM. Constantin Meunier, président; L. Abry; A. Beernaert, ministre d'État; A. Braun, sénateur; É. Claus; Omer Coppens, secrétaire du Cercle *Pour l'Art*; F. Courtens; J. Destrée, député; J. Dillens; R. De Saegher; L. Frédéric; L. Guinotte, ancien sénateur; L. Hennebicq; Ch. Hermans; A.-J. Heymans; Th. Hippert, président du *Cercle Artistique et Littéraire*, de la *Société des Beaux-Arts* et du *Cercle des Aquafortistes;* J. Lambeaux; Jules Le Jeune, ministre d'État; H. Luyten; Octave Maus, directeur de la *Libre Esthétique;* Xavier Mellery; Ch. Mertens; Edmond Picard, sénateur; A. Rassenfosse; C. et G. de Somzée; Eugène Smits; H. Stacquet, président de la *Société des Aquarellistes;* G. de Stoppelaere; Ch. Van der Stappen; Ch. Van den Borren.

L'Exposition des œuvres offertes par les artistes belges s'ouvrira samedi prochain dans l'ancienne galerie de Somzée, rue Royale, 265, à Bruxelles. Elle réunira un ensemble des plus importants, et notamment le don collectif des membres de la Societé des Aquarellistes, des œuvres de C. Meunier, Ch. Van der Stappen, A.-J. Heymans, F. Courtens, Ch. Hermans, Paul Du Bois, L. Frédéric, J. Smits, E. Laermans, O. Coppens, Mlles A. Boch, Beernaert, etc.

Les artistes peuvent s'adresser pour tous renseignements à MM. O. Coppens, 10, rue des Coteaux, Bruxelles, L. Hennebicq, 1, rue de Lausanne, Bruxelles, et Ch. Van den Borren, 181, rue d'Espagne, secrétaires.

Les dons seront reçus jusqu'au 15 courant au local de l'exposition.

Les musiciens et les artistes de nos théâtres ont le projet de mettre également leurs talents au service du Comité. Deux concerts sont en voie d'organisation.

La Libre Esthétique et la Presse.

Voici, en réponse à de nombreuses demandes, la nomenclature des journaux qui, à notre connaissance, ont publié des comptes rendus du Salon de la *Libre Esthétique*, des concerts et des conférences :

I. — Exposition :

Le Petit Bleu, 28 février, 2 mars. — *Le Messager de Bruxelles*, 1er et 6 mars. — *Le Petit Messager*, mêmes dates. — *La Réforme*, 1er mars. — *Le Peuple*, 4 mars. — *Le Patriote*, 28 février. — *Le National*, même date. — *L'Etoile Belge*, même date. — *La Chronique*, 28 février, 4 mars. — *Le Soir*, 27 février. — *La Gazette*, 3 mars. — *Le Journal de Bruxelles*, 1er avril. — *Le XXe Siècle*, 4 et 11 mars. — *De Vlaamsche*

Gazet, 3 mars. — *Onze Tijd*, 15, 22 et 29 mars. — *La Meuse* (Liége), 7 mars. — *La Métropole* (Anvers), 28 février et 11 mars. — *La Ligue artistique*, 3 et 16 mars, 3 avril. — *La Libre Critique*, 16, 23 et 30 mars. — *La Fédération artistique*, 9 et 23 mars. — *Le Thyrse*, 15 mars. — *L'Art moderne*, 2, 9, 16, 23 et 30 mars; 6 avril. — *Revue illustrée de l'art et de l'archéologie en Flandre* (Gand), 15 mars. — *La Revue des gens de lettres belges*, livraison d'avril. — *Le Journal musical*, id. — *Onze Kunst* (Anvers), id. — *La Verveine* (Mons), 30 mars). — *Le Mercure de France* (Paris), id. — *Le Bulletin de l'art ancien et moderne* (id.), 8 mars. — *L'Européen*, (id.), 8 mars.

II. — CONCERTS :

Le Petit Bleu, 13 et 14 mars. — *Le Messager de Bruxelles*, 13, 15 et 27 mars. — *Le XX^e Siècle*, 18 mars. — *La Ligue artistique*, 16 mars. — *La Libre Critique*, 16 mars. — *La Fédération artistique*, 16 et 30 mars. — *L'Éventail*, 16 mars. — *La Verveine*, 16 mars. — *Le Guide musical*, 30 mars. — *Le Journal musical*, livraison d'avril. — *L'Art moderne*, 16 et 30 mars.

III. — CONFÉRENCES :

Le Petit Bleu, 6 et 22 mars, 1^er avril. — *Le Petit Messager*, 7 et 9 mars, 1^er avril. — *Le Soir*, 9, 10, 16 et 23 mars, 2 avril. — *Le Journal de Bruxelles*, 10 et 23 mars. — *L'Indépendance belge*, 23 mars, 2 avril. — *La Réforme*, 2 avril. — *Le Messager de Bruxelles*, 1^er avril. — *La Libre Critique*, 16 et 30 mars; 6 avril. — *La Fédération artistique*, 16 et 23 mars; 6 avril. — *La Ligue artistique*, 3 avril. — *La Verveine*, 16 mars, 6 avril. — *L'Éventail*, 6 avril. — *Le Thyrse*, 1^er avril. — *L'Art moderne*, 2, 9, 16, 23 et 30 mars, 6 avril.

La Musique à Paris.

Concert de la Société Nationale.

Le programme du 5 avril (dernier concert de musique de chambre de la saison) réunissait les noms de M^lle Selva et de Ricardo Vinès, et de plus comprenait nombre d'œuvres très intéressantes. Le premier numéro fut une *sonate* pour piano et violon de M. Albert Roussel, excellemment interprétée par M^lle Selva et M. Sailler. Le premier mouvement, le meilleur à notre avis, débute d'une façon particulièrement prometteuse, par une belle et riche harmonisation du thème principal; l'intérêt ne se soutient pas également pendant toute la durée du développement, clair d'ailleurs, d'une belle écriture et sonnant bien. Les procédés chers à la jeune école y sont abondamment employés, mais sans servilité. Peut-être l'*adagio* (très expressif) est-il un peu gris, insuffisamment passionné. Dans le *finale*, nous avons noté l'irruption inattendue d'une petite chanson populaire assez candide, et, pour préparer la conclusion, un retour, bien amené, du thème principal de l'œuvre. Avec ses qualités et ses défauts, celle-ci dénote le réel tempérament musical de M. Albert Roussel, dont le talent ne peut que se développer et se coordonner. Les défauts, si défauts il y a, ne proviennent guère que du souci de trop bien faire, et il faut savoir tout particulièrement gré à l'auteur du fait que dans sa sonate on ne trouvera pas une laideur de sonorité et pas une réminiscence frappante.

M. Vinès, dont nous avons déjà, à plusieurs reprises, loué le sûr talent, joue volontiers les œuvres des jeunes; il a dû, ce soir, le regretter moins que jamais après la triple salve d'applaudissements qui salua l'exécution des *Jeux d'eau* et de la *Pavane pour une infante défunte* de Maurice Ravel. Ce sont deux exquises pages. La *Pavane*, où se reconnait l'influence de Chabrier, pour qui l'auteur professe une admiration sans bornes, est lente, très noble et très simple; à la fin le motif reparaît, émacié, dans un cortège de longs et doux accords mineurs.

Par une coquetterie d'ailleurs heureuse, le second morceau présenté par M. Ravel est l'absolu opposé du premier. Construits avec rien, ces *Jeux d'eau* sont pourtant d'une parfaite eurythmie. Je voudrais pouvoir dire la lente grâce du liquide fragment de mélodie qui flotte en octaves sous les cascades d'arpèges irisés, les fines dentelles de sons, les audacieuses treizièmes dont le lacis compliqué parfois enguirlande un doux clapotement à peine indiqué, parfois fuse et jaillit en gerbes diaprées. OEuvre délicieuse, que ne défigura pas complètement l'indigne instrument dont la maison Pleyel gratifia l'interprète et l'auditoire.

A regret, nous ne pouvons parler que brièvement des trois charmeresses mélodies de M. Bordes, *L'Heure du berger*, *Chanson d'automne* surtout, et *La Paix est dans les bois*, pages gracieuses, à l'intensité expressive desquelles la prosodie minutieuse et l'accompagnement précieusement ouvragé ne nuisent pas, bien au contraire. A regret aussi nous nous remémorons les trainantes vocalises dont M^lle Sauvrezis a cru devoir empapilloter l'*Épigramme funéraire* de J.-M. de Hérédia, oublieux en cela de deux vers dignes pourtant d'être médités :

> De peur que son léger sommeil ne soit troublé,
> Ah! passe vite, ami, ne pèse point sur elle.

M.-D. CALVOCORESSI

A ANGERS

Le Comte de Romain. — Edouard Brahy.

Je rentre d'une visite à Angers, où j'avais tenu à assister au 500^e concert de l'*Association Artistique*, devenue depuis 1898 la *Société des Concerts populaires*. C'était l'occasion de fêter le considérable effort qui s'est accompli là vers la décentralisation, si souhaitable en France. A dire vrai, c'était la fête d'un homme : de l'homme éminent, de la volonté agissante qu'est le comte Louis de Romain. Noble et belle vie que la sienne, vouée toute aux deux bonnes choses d'ici-bas, l'art et l'amour du prochain. Musicien distingué, écrivain élégant, esprit large et élevé, il aurait pu briller au premier rang sur un théâtre plus retentissant; il a préféré se consacrer sans bruit, mais de toute son âme, à l'éducation artistique du coin de terre natal, et à l'expansion de cette vie intellectuelle qui trop souvent sommeille en la seule quiétude de la province. Aussi bien, il a réussi à faire lever sur le sol angevin le germe d'une opulente moisson décentralisatrice; il a créé un centre d'action, un foyer d'art, une petite Athènes ayant sa vie propre, à la façon de plusieurs villes de Belgique, de Hollande, d'Allemagne, et à l'opposite des villes provinciales françaises.

Dans le domaine pacifique et béni de l'Art, nul progrès, même le moindre, ne s'obtient sans bataille. Aussi vous pensez quelle action incessante, quel dévoûment, quelle opiniâtre persévérance, quelle foi artistique ardente il fallait pour triompher. Le comte de Romain s'est littéralement donné. Dans la lutte, l'œuvre d'éducation populaire qui se poursuit depuis vingt-cinq ans a grandi et s'est affirmée. Et dans cette voie, plus le succès se marquait, plus rayonnant et plus envié en était rendu le vieux chef-lieu du délicieux pays d'Anjou.

Le 500^e concert fournissait à la reconnaissance publique l'occasion de se déchainer. Cette journée a été illuminée comme de reflets d'apothéose. Et le courant de sympathie enthousiaste était tel qu'il a entraîné le délégué du gouvernement de la République lui-même, venu pour fixer sur la poitrine du héros, avec accompagnement de paroles officielles, « la petite étoile de l'honneur ».

Depuis quelque temps les concerts d'Angers jettent un éclat qui étonne le monde musical. Aux programmes : Bach, Händel, Haydn, Mozart, Beethoven, Wagner, Berlioz, Liszt (le mouvement lisztien actuel en France est parti de là). Le public — purement français — ne récalcitre plus; il mord à la beauté, il est pris, il applaudit, il devient assidu, fidèle et passionné.

Celui qui a accompli ce prodige, celui qui a imposé ainsi et fait accepter là-bas un nouveau *credo* artistique est un jeune Belge, le Liégeois Édouard Brahy. Voici tantôt trois ans qu'il a pris possession du pupitre directorial, et il a su former un orchestre de soixante-cinq musiciens dont les progrès sont sensibles d'une audition à l'autre. Je l'ai vu à la tête de sa petite phalange l'hiver dernier et encore récemment : il tient le bâton avec une incontestable maîtrise, et l'on a pu dire que par l'allure générale il rappelle Weingartner. Il possède d'ailleurs d'admirables facultés d'artiste, et toutes les qualités qui font les grands chefs : la sûreté et la fermeté du bras, la rapidité et la précision du geste, la sincérité de l'interprétation, la pénétration de la pensée des maîtres, la possession profonde des classiques, qu'il a longuement étudiés en Allemagne et qu'il dirige entièrement par cœur. Et avec cela, la souplesse et l'accentuation des rythmes, la clarté lumineuse des détails, la chaleur communicative, la ferveur, la conviction d'un apôtre, et l'autorité. Angers a de la chance de tenir un tel « Capellmeister ».

J.-G. FRESON

La Semaine Artistique

Du 13 au 19 avril.

MUSÉE DE PEINTURE MODERNE. 10-5 h. Exposition de la Société des Beaux-Arts.

MUSÉE DU CINQUANTENAIRE. 10-4 h. Exposition d'étoffes anciennes (collection I. Errera). — Exposition des dessins de feu E. Puttaert.

CERCLE ARTISTIQUE. Exposition F. Courtens-A. Des Enfans. — Exposition Coppens-Lemmers.

RUBENS-CLUB. 10-5 h. Exposition Richard Baseleer.

Dimanche 13. — 2 h. Concert populaire : *Rébecca* de C. FRANCK. Symphonie avec chœurs de G. MAHLER (théâtre de la Monnaie). — 3 h. 1/2 Conférence de M. E. CLOSSON : *L'Histoire du piano* (Ecole de musique d'Ixelles). — 8 h. Audition du Choral mixte *a capella* (Ecole communale n° 13, place Anneessens, 11).

Mardi 15. — 8 h. Première représentation de la *Surprise de l'Amour* de F. Poise, et de la *Captive* de P. Gilson (théâtre de la Monnaie).

Mercredi 16. — 8 h. Concert de M. Edwin Gresse, violoniste (Grande-Harmonie).

Jeudi 17. — 2 h. Ouverture de l'exposition Maurice Blieck (Cercle artistique). — 2 h. 1/2. Conférence de M. EDMOND PICARD : *Balzac*. Première représentation de *Modeste Mignon*, adapté par Judith Cladel (théâtre du Parc).

Vendredi 18. — 1 h. 1/2. Audition des élèves de Mme Armand théâtre du Parc).

Samedi 19. — 2 h. Ouverture de l'exposition Pro-Boer (265, rue Royale). — 2 h. 1/2. Répétition générale du Concert Ysaye (M. EUGÈNE YSAYE).

PETITE CHRONIQUE

Le Salon de Liége sera organisé par un jury composé de MM. Drion, président; De Witte, A. Donnay, Fassin, Henrijean, A. Rassenfosse, A. Des Enfans, Ch. Van den Eycken, H. Van Engelen et R. De Saegher.

Aujourd'hui dimanche s'ouvre à Anvers, dans les locaux de l'ancien musée, rue Vénus, la deuxième exposition du groupe *Eenigen* (MM. R. Baseleer, K. Collens, A. De Laet, V. Hageman, C. Lambert, E. Naets, M. Nykerk, Fr. Hens, A. Maclot, Ch. Mertens, Léo Van Aken, G. Morren, Jacob Smits, A.-J. Strymans, W. Vaes, E. Van Mieghem, E. Van Offel .

LES THÉATRES :

Mme Litvinne a repris possession du rôle de Brunnhilde à la Monnaie et l'a chanté, lundi et jeudi derniers, d'une voix admirable sur laquelle son indisposition de la semaine passée n'a pas laissé la moindre trace. La représentation de jeudi a été particulièrement belle : orchestre et chanteurs se sont surpassés et ont donné du *Crépuscule des dieux* l'interprétation la plus artistique et la plus émouvante. On a associé M. Sylvain Dupuis aux chaleureux applaudissements qui ont accueilli, à la fin de chaque acte, Mmes Litvinne, Dhasty, Strasy, MM. Dalmorès, Bourgeois, Séveilhac, etc.

Annonçons à ce propos une heureuse nouvelle. Grâce à une entente avec les organisateurs des représentations qui seront données, sous la direction de M. Alfred Cortot, en mai, à Paris, et pour lesquelles une partie du personnel du théâtre de la Monnaie est engagée, MM. Kufferath et Guidé ont obtenu un prolongement de séjour de Mme Litvinne à Bruxelles. L'éminente cantatrice pourra donc donner deux ou trois représentations supplémentaires de l'œuvre qui fixe en ce moment sur le théâtre de la Monnaie l'attention du monde musical.

A propos de la *Surprise de l'Amour* dont le théâtre de la Monnaie annonce pour mardi prochain la première représentation, il n'est peut-être pas sans intérêt de signaler l'exécution qui en fut donnée à Bruxelles, dans l'intimité, chez M. Edmond Picard, il y a quelque quinze ans. Cette audition empruntait à la personnalité des interprètes un spécial attrait : c'est, en effet, Mme Rose Caron qui chanta le rôle de Lélio et Mlle Angèle Legault celui de Colombine, tandis que celui de la comtesse était tenu par Mme Edmond Picard et que feu Alexandre de Burlet jouait le rôle d'Arlequin.

Les décors avaient été brossés par Théodore Baron. Guillaume Van Strydonck composa pour la représentation un programme illustré, gravé à l'eau forte. L'orchestre avait été transcrit pour un double quatuor avec piano.

Sur « l'affiche », *Pomme d'Api*, d'Halévy et Busnach, musique d'Offenbach, et le *Petit Hôtel*, de Meilhac et Halévy, accompagnaient la *Surprise de l'Amour*. Le succès fut si grand qu'il fallut donner une seconde représentation.

Les représentations de Mme Éléonore Duse commenceront le 6 ou le 7 mai. L'éminente tragédienne jouera *Magda*, la *Dame aux camélias* et la trilogie de G. d'Annunzio : *Gioconda*, *La Ville morte* et *Françoise de Rimini*.

La troupe complète de l'Ibsen-Théâtre donnera au théâtre du Parc, les 25, 26, 27 et 28 courant, une série de quatre représentations, dont le programme est provisoirement arrêté comme suit : *Les Revenants*, *John-Gabriel Borckmann*, *Quand les morts reviennent*, d'Ibsen et *Vive la vie !* de Sudermann.

M. Godefroid Devreese vient de graver pour le Conseil communal de Tournai, à la demande de M. V. Carbonnelle, bourgmestre, qui en a offert les coins, un jeton d'un modèle charmant. Le médailleur a pris pour thème, comme il l'avait fait précédemment pour l'insigne du Conseil provincial du Brabant, une industrie locale. Il a modelé un artisan d'autrefois occupé, dans son atelier, à décorer au pinceau un vase en céramique. Par la fenêtre ouverte, on aperçoit la cathédrale aux « chonq clotiers ». Dans un angle, les armes de Tournai au-dessus d'un groupe en porcelaine. L'œuvre est bien composée, délicatement exécutée et fait honneur à l'excellent graveur.

La *Scola cantorum* de Paris organisera à Bruges, au cours de l'exposition des maîtres primitifs flamands, des assises de musique religieuse qui s'annoncent comme devant avoir une importance artistique considérable. Des conférences et des auditions musicales seront données avec le concours des *Chanteurs de Saint-Gervais* et sous le patronage de nombreuses personnalités, parmi lesquelles Don Pothier, le célèbre restaurateur du chant grégorien en France.

Ces fêtes auront probablement lieu les 7, 8, 9 et 10 août.

Une représentation de charité sera donnée le 26 avril au théâtre de la Monnaie au bénéfice de la caisse de retraite et d'assurance de la *Mutualité artistique*.

Mme Félia Litvinne prêtera son généreux concours à ce spec-

tacle, dans lequel elle interprétera pour la première fois le rôle d'Elisabeth de *Tannhäuser*.

On peut retenir ses places, au prix ordinaire du théâtre, jusqu'au 22 courant, au siège social de la *Mutualité artistique*, 17, rue du Midi.

Une très curieuse reconstitution d'*Esther* vient d'avoir lieu à Rouen et à Lille avec la collaboration des acteurs de la Comédie française : Mmes Segond-Weber et Antonia Laurent, MM. Paul Mounet et Albert Lambert père et fils, etc., des chœurs des *Chanteurs de Saint-Gervais* et de l'orchestre de la *Scola cantorum* exécutant la musique originale écrite pour la première représentation par Jean Baptiste Moreau, maître de chapelle de Saint-Cyr, remise au jour par M. Charles Bordes d'après les éditions de l'époque.

Ces représentations ont eu un très grand succès. Il est question de donner en mai au théâtre de la Monnaie cet intéressant spectacle, qui ne peut manquer d'exciter une vive curiosité.

Societé internationale d'Etudes franciscaines. On connaît la *Società Dantesca* dont les publications et les recherches sur l'œuvre de l'Alighieri ont rendu de si grands services à l'histoire italienne. Il vient de se former à Assise une société similaire, dans le but de coaliser les efforts des savants, des écrivains et des érudits de toute nationalité qui se consacrent à l'histoire de saint François et de son ordre, en les mettant en rapports les uns avec les autres; en créant à Assise une bibliothèque centrale franciscaine dont les membres de la société pourraient recevoir les ouvrages en prêt, etc.

Le principal promoteur de la société est le savant historien Paul Sabatier, dont les admirables travaux ont renouvelé l'histoire du Petit Pauvre d'Assise. Sa récente publication du texte latin des *Fioretti*, destinée à donner une diffusion plus étendue à cette œuvre exquise et profonde, lue davantage en Italie que l'*Imitation* même ou la *Divine Comédie*, a déterminé déjà Björne Björnson à en faire une traduction pour ses compatriotes.

Les personnes qui désireraient connaître l'organisation de la *Société d'études franciscaines*, les conditions d'admission, etc., sont priées de vouloir s'adresser à M. Arnold Goffin, 21, rue de Portugal, à Saint-Gilles.

M. Eugène Broerman, qu'on croyait, à la suite de quelques leçons retentissantes, guéri de ses pratiques réclamières, récidive à Paris. Depuis quelques jours, les journaux publient des notes où l'on vante la *Galerie des célébrités contemporaines* du Musée de Bruxelles prêtée par l'Etat pour figurer à l'exposition organisée par M. Broerman.

La *Libre Parole* elle-même, le détail est piquant, s'y laisse prendre et publie cet écho :

« Hier, s'est ouverte à la galerie des Champs-Elysées, sous le patronage de S. E. le ministre de Belgique à Paris, l'exposition des peintures et fusains du peintre belge Eug. Broerman, l'initiateur du mouvement de l'*Art public*, auquel il a consacré dix années de sa vie.

« L'artiste a exposé dans cette galerie des Champs-Elysées une partie de la *Galerie des célébrités contemporaines de Belgique*, grands portraits au fusain commandés par le gouvernement belge pour constituer une galerie historique au musée de l'Etat, à Bruxelles. Nous y voyons les portraits d'hommes d'Etat comme Beernaert, Woeste; de littérateurs comme Jean Rousseau, Camille Lemonnier, des avocats comme Edmond Picard, *le vaillant antisemite belge*; des artistes comme Courtens, Verwée; des savants, etc.

« Ces portraits au fusain, qui réalisent à la fois le relief du sculpteur, la couleur du peintre et la psychologie du poète, sont une innovation, ainsi que ces admirables compositions pour diplômes, » etc.

L'auteur s'est gardé de révéler aux bons gogos qui accueillent ses informations que, depuis belle lurette, la *Galerie des célébrités contemporaines* n'a pour visiteurs que les araignées qui tissent leur toile dans le grenier obscur où elle est reléguée...

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

ATELIERS
D'ARTS MOBILIERS
ET DECORATIFS.
G. SERRURIER-BOVY
LIEGE. 39 Rue Hemricourt
BRUXELLES. 2 Boulevard du Régent
PARIS. 54 Rue de Tocqueville
EXPOSITION PERMANENTE
D'INTÉRIEURS COMPLÉTEMENT
MEUBLÉS, DECORÉS ET ORNÉS
MISE EN ŒUVRE ET ADAPTATION RATIONNELLE DES
MATÉRIAUX ET PRODUITS DE
L'INDUSTRIE MODERNE
LE BOIS MEUBLES, ÉBÉNISTERIE, MENUISERIES DÉCORATIVES.
LE METAL FER BATTU ET FORGÉ, CUIVRE
MARTELÉ, ÉTAIN FONDU, REPOUSSÉ ET INCRUSTÉ, ÉMAUX APPLIQUÉS AU MOBILIER, AUX APPAREILS D'ECLAIRAGE, DE CHAUFFAGE ET AUX OBJETS USUELS.
LES TISSUS TENTURES ET RIDEAUX AVEC APPLICATIONS D'ÉTOFFES ET DE PEINTURE,
BRODERIE. TAPIS.
LE VERRE VITRAUX PLOMBÉS EN MOSAIQUE ET PEINTS.
LA CERAMIQUE CARREAUX ET POTERIES EN TERRE,
FAYENCE ET GRÈS.
LE CUIR APPLICATIONS DIVERSES DU CUIR GAUFFRÉ, REPOUSSÉ ET TEINT
LE DECOR TENTURES EN PAPIER ET ÉTOFFES POUR MURS, PLAFONDS ET DÉCORATIONS.



Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc.,.etc.

BEC AUER

50 % D'ECONOMIE **LUMIERE QUADRUPLE**

Appareils d'éclairage et de chauffage au GAZ, à l'ÉLECTRICITÉ et à l'ALCOOL

INSTALLATIONS COMPLÈTES

Bruxelles, 20, BOULEVARD DU HAINAUT, Bruxelles

Agences dans toutes les villes.

TÉLÉPHONE 1780

E. DEMAN, Libraire-Expert

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

VENTE PUBLIQUE

DE

LIVRES ANCIENS ET MODERNES

provenant de la bibliothèque de feu M. **E TERLINDEN**

La vente aura lieu, par le ministère de M. le notaire **E. Dubost**, du mardi 15 au samedi 19 avril (le premier jour à 4 heures et les quatre jours suivants : le matin, à 10 h. 1/2 et, l'après-midi, à 4 heures, en la Galerie et sous la direction de M. **E. Deman**, libraire-expert, 86a, rue de la Montagne, à Bruxelles. Le catalogue (250 pages renfermant 1,694 numéros) se vend 1 franc.

Exposition : du mercredi 9 au samedi 12 avril, de 10 heures à midi et de 2 à 5 heures.

Demandez chez tous les papetiers

l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION **EXPORTATION** **ÉCHANGE**

The Art Record

A weekly illustrated Review of the Arts and Crafts

edited by

Arthur F. Phillips

LONDON, 144, Fleet Street, E. C.

Suscription Post free to any part of the World :

One year	13 s. 0 d.
Six months	6 s. 6 d.
Three months	3 s. 3 d.

LIMBOSCH & CIE

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

VINGT-DEUXIÈME ANNÉE. N° 16. 20 AVRIL 1902.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Henri De Regnier. *Le Bon Plaisir* (ANDRÉ FONTAINAS). — Expositions. *Le Bas Escaut* (OCTAVE MAUS). — Une Ville morte (L. MAETERLINCK) — Honoré de Balzac. — La Captive (O. M.). — Musique. *Troisième Concert populaire.* — Exposition Pro-Boer. — Curiosa. *Charité et Mercantilisme.* — Nécrologie. *Jules Dalou. Hubert Bellis.* — La Semaine artistique. — Petite Chronique.

AVIS. — *Par suite du chômage de nos ateliers de typographie, la distribution du présent numéro a subi un retard dont on voudra bien nous excuser.*

HENRI DE RÉGNIER

Le Bon Plaisir (1).

Dans l'œuvre déjà nombreuse d'Henri de Régnier, il semble depuis quelques années que lui-même prenne plus de plaisir à composer et à achever des nouvelles hautainement ironiques ou des romans de mœurs anciennes qu'à dénouer la riche et élégante guirlande de ses vers décoratifs. C'est qu'en effet, peut-être, un goût ornemental les ordonne trop exclusivement en vue de leur effet extérieur pour que le songeur se puisse tout entier satisfaire de la substance ductile et aisée qui se fleurit, sous son doigté, au rythme continu de leurs strophes. Non que maintes fois le poète n'y ait enclos, à vrai dire, une signification seconde et précise, mais on croirait que la naissance du vers est chez lui si spontanée qu'il n'ait pas même le loisir, avant que définitif il n'existe et n'ait pris dans l'œuvre sa place, de la retarder et de s'assurer par un coin soulevé que, sous le parfum qu'elle exhale, la corolle, réelle, a frémi.

Certes, des lecteurs se satisfont de l'entrelacs ouvragé, tour à tour pompeux ou délicatement effilé, de tels poèmes; dès le début, les *Episodes*, les *Sites*, les *Sonnets* apparurent comme des surfaces d'eaux épaisses et de noirceur limpide endormies calmes, à peine frissonnantes sous les frondaisons immobiles d'un grand parc.

Des marbres y posaient, de la rive, l'indolent reflet de leurs architectures angulaires; des roses en ornaient pensivement les faces opposées de leurs labiles gloires, tressées en dédicaces, et les allées d'eau et les pelouses convergeaient pensives et silencieuses, dans l'oubli heureux et lent du passé fastueux, à l'abri attardé des incursions du présent.

Depuis longtemps l'esprit du poète ne se satisfaisait plus de ces évocations trop tranquilles. Il s'efforçait de susciter l'apparition — *tel qu'en songe*, selon le titre d'un de ses plus beaux poèmes — de tout le romanesque dont les souvenirs harmonieux l'avaient grisé dans ses

(1) Edit. du *Mercure de France*, Paris.

lectures ou dans la contemplation des vieilles estampes, au détour de ses chemins de rêverie, accoudé à la balustrade d'une terrasse en fête, parmi les jardins des joies futures.

Longtemps ainsi il rechercha l'étrange volupté de renaître tout à coup demain ce qu'il eût aimé être hier. Mais il ne tarda pas, non plus, à comprendre l'inanité, toute séduisante qu'elle fût, de son espoir. Il s'assura que l'atelier où se forge la vie, chacun le porte en soi ; il ne faut attendre du dehors rien sinon ce qu'on y a soi-même projeté ; il faut se construire la demeure de son rêve et la peupler, à son gré, de douleurs, de sourires et, afin de s'en amuser un instant, de grimaces humaines.

De cette préoccupation complexe et chez lui assidue, tandis que ses loisirs se complaisaient nativement à chanter toujours les saines et emblématiques traditions des âges divins ou élégamment pastoraux, d'une grâce très personnelle, sont issus de troublants et étranges livres de prose, emplis d'une attentive attention aux disparates de la vie quotidienne et mondaine dont ils situent, avec un grave sourire, le frisson vivace dans les décors solennels ou familiers des âges abolis.

C'est une joie toujours sûre, que peu d'autres égalent, d'ouvrir un livre nouveau d'Henri de Régnier, sinon de le rouvrir, quelques semaines après, et de le relire. L'agrément qu'a trouvé l'auteur à composer et à écrire passe, avant toute autre impression, au lecteur et le dispose délicieusement à participer aux péripéties dont le récit est formé. Le lien en est tissu de mille aspects diversifiés d'âmes à soi-même obscures, le plus souvent instinctives,sous le fard craquelé des convenances et des belles manières, et placées tour à tour en contraste avec les circonstances. Le poète se plaît à dresser un inventaire attentif des *manies* sociales et des travers de chacun. Il apporte, à les confronter, une méthode et un soin constant. Il en note les manifestations successives, en conflit avec les intérêts, les espérances et l'éducation, ou bien il en sait révéler le vestige sous de fausses apparences d'habitudes conformes au goût du jour, où qu'ils se cachent ou se replient.

Comme Henri de Régnier sait à merveille le temps dont il fait le décor de son œuvre, comme il n'ignore rien des passions, des scrupules, des préjugés et des croyances de l'époque où il la fait vivre, comme il possède les ressources les plus ingénieuses et aussi les finesses les plus ingénues d'une langue épurée, souple, simple autant qu'elle est, pour qui en pénètre les ressorts, particulière et savante, le mouvement des caractères aussi bien que des épisodes abondent dans ses livres, qui peuvent plaire à qui recherche l'émotion parfois tragique et vive et à qui se passionne, plus précieusement, de beau langage, de noble pensée et de pénétration psychologique.

Quel roman plus mouvementé, plus vrai et plus prenant que la *Double Maîtresse*, quels récits plus nets, plus sensibles et plus élégants que les *Petits Messieurs de Nèvres*, *Monsieur d'Amercœur*, *Jours heureux*, le *Rival*, ou que la *Courte Vie de Balthazar Aldramin, Vénitien ?*

Dans son nouveau roman, *Le Bon Plaisir*, Henri de Régnier s'est amusé à tracer, pour ainsi dire, du dehors, loin de la cour, mais d'un esprit de bonne compagnie, le portrait planant, sur le ciel d'un château ou d'une petite ville de la province, du Roi-Soleil. Tout y respire et y aspire, dans la dépendance de son *bon plaisir;* toute ambition jeune se hausse à vouloir mériter sa faveur, à se distinguer simplement assez pour recueillir du souverain un regard. C'est, quand le roi lui-même passe à travers les rues endormies de la ville au fond de son carrosse, la nuit, un éveil soudain de muettes et anxieuses ferveurs et un dévotieux enthousiasme. Le jeune Pocancy va à l'armée, où est allé le roi, très décontenancé, dès son arrivée, d'apprendre son départ; n'importe, il veut se conduire bravement, aller à Versailles, obtenir d'être vu par le maître. Mais rien ne fait : il est courageux, il se signale ; il épouse la fille du maréchal de Manissart, il a soin de se mettre sur le passage du roi : il ne gagne rien, il ne devient rien, son visage un jour a déplu, sans raison; même on lui fait entendre qu'il ferait bien de s'éloigner, car tel est — toujours — le bon plaisir du roi.

Voilà le fond du livre, mêlé d'incidents, de tableaux, dont une analyse alourdirait sans nécessité le déroulement successif. Mais il faut s'attacher à ce curieux artifice de composition par quoi M. de Régnier, après avoir mené à terme la narration en motifs finement surannés de la première partie, s'interrompt et, un des personnages s'étant distrait à noter les événements de la cour et de la société en des mémoires que l'excellent historiographe, M. de Nolhac, se dispose à publier, feint d'en choisir et d'en coordonner les extraits qui ajoutent les détails et la conclusion à ce très habile récit. Ce lui est un jeu d'érudit souriant et averti de mêler à des façons de dire qu'on s'émerveillerait de trouver sous la plume de Saint-Simon ou de La Bruyère des descriptions de lieux, de circonstances ou de caractères qui personnalisent ou précisent les figures de son roman.

En même temps qu'un très spécial régal de subtile littérature, le *Bon Plaisir* présente à ravir, pour la joie absolue du lecteur, allant des solennités de Versailles au propos et au geste familier, où, comme le dit Mme de Maintenon, selon l'épigraphe inscrite par l'auteur à son livre, « un peu de crapule se pardonne en ce temps-ci », tout ce mélange de mœurs du XVIIe siècle à son déclin dont, de son côté, Mme de Sévigné assurait que « c'est une plaisante étude que les manières différentes de chacun ».

ANDRÉ FONTAINAS

EXPOSITIONS

Le Bas Escaut, par Richard Baseleer.

Un nom nouveau et un thème pictural presque inédit, du moins dans la forme sous laquelle il nous est présenté.

Certes, on a peint le bas Escaut avant M. Richard Baseleer. Franz Hens, pour ne citer que celui qui en a le mieux pénétré la poésie, a trouvé sur les rives du fleuve qui roule vers la mer du Nord, parmi les polders d'émeraude, ses eaux limoneuses, des inspirations souvent heureuses. Mais nul ne s'en fit, comme l'artiste qui vient de débuter au Rubens-Club, l'historiographe attitré. Il l'a étudié à toutes les heures du jour, dans les clartés fuyantes de l'aube, sous les rayons obliques du couchant frappant d'un coup de cymbale ses eaux moirées, et aussi dans la beauté tragique des nuits lunaires. Ses tableaux en expriment avec ferveur la mélancolie poignante et déploient à l'infini, jusqu'aux horizons brouillés de pluie, le miroir liquide qui réfléchit le lourd cortège des nuées en marche.

Cinquante toiles, vingt pastels affirment avec éloquence l'amour profond du peintre pour ces paysages nostalgiques. La couleur s'y immatérialise en quelque sorte, harmonisée avec goût par un peintre qui en connaît à fond les ressources mais qui en tempère volontairement l'éclat.

L'accord des ciels, sereins ou chargés d'orages, avec la surface des flots et la verdure sombre des rives atteste un œil scrutateur et perspicace. Si les avant-plans manquent parfois de solidité, il n'en faut accuser que l'évident souci de l'artiste d'exprimer surtout, en négligeant dans ses œuvres l'aspect « tableau », la mobilité des nuages, la transparence des eaux, le recul des horizons fluviaux.

Tous ceux qu'exaltent les sites du bas Escaut éprouveront à voir les interprétations qu'en a données M. Baseleer une émotion réelle. Elles attestent une réconfortante sincérité et une haute probité d'art. On se réjouit de rencontrer, par ce temps de mercantilisme et de chasse au succès, un artiste aussi résolûment insurgé contre la peinture commerciale, aux séductions de laquelle n'échappent que les caractères solidement trempés.

L'exposition de M. Baseleer est, à cet égard, pleine de promesses et d'espoirs. On y sent, à défaut d'expérience et à travers des œuvres inégales, une volonté et une conscience. Le projet de l'artiste est, lorsqu'il se sentira en possession du décor qu'il rêve, d'y faire mouvoir les figures de pêcheurs et de bateliers destinées à donner de l'Escaut une impression synthétique. Une nouvelle série d'études, amenant peu à peu l'éclosion des œuvres définitives, succédera à celle que nous avons appréciée. Nous l'attendons avec une curiosité sympathique, certain d'y trouver, ainsi que dans les pages exclusivement consacrées au paysage caractéristique de Lillo, du Doel et du fort de Bath, une personnalité naissante.

Octave Maus.

Notre prochaine chronique sera consacrée à l'Exposition de la *Société des Beaux-Arts* qui s'est ouverte la semaine dernière.

UNE VILLE MORTE

On croit généralement que la Riviera, et surtout les environs de Nice, sont des lieux enchanteurs mais qu'ils présentent fort peu d'intérêt au point de vue archéologique. La plupart des villes du littoral de la mer d'azur ont été d'ailleurs souvent décrites par les guides les plus divers et elles sont universellement connues.

Ce qu'on ignore, c'est qu'il existe dans les montagnes qui avoisinent Nice nombre de petites villes et de bourgades anciennes qui, perchées comme des nids d'aigles sur des rochers presque inaccessibles, ont conservé, grâce à cette situation, leur cachet moyen-âge et n'ont pour ainsi dire pas changé depuis des siècles.

Quelques-unes même ont été complètement abandonnées par leurs habitants et présentent, avec leurs maisons et leurs édifices déserts presque intacts, un aspect fantastique de l'effet le plus saisissant.

Châteauneuf, entre autres, qui de loin paraît une petite ville moyen-âgeuse assez importante, est inhabitée et morte. On y parvient assez facilement en faisant l'excursion par Tourette (1,206 habitants), ancien *oppidium* romain bâti sur l'arête d'un rocher et qui doit son nom à un ancien château-fort dont une seule des tours est encore debout. Sur la route de Tourette un chemin muletier montueux conduit en une heure et demie à la Baisse de Châteauneuf. Suivant alors un sentier qui se détache à droite, on longe bientôt en les contournant les ruines presque intactes de la ville abandonnée.

Voici d'abord la Tour de défense, sorte d'avant-poste fortifié, d'où l'on jouit d'une vue admirable et qui servait à surveiller l'ennemi débouchant par la Combe de la Grotte ou du côté de Drap. Plus loin, à 800 mètres, un autre poste de défense, placé en sentinelle avancée sur des rochers à pic dominant Contes, La Pointe, Berre, Le Serre et toute la vallée du Paillon.

Entrons dans la ville morte, — assassinée, devrait-on dire, car nous la retrouvons aujourd'hui telle que la laissèrent, après le pillage, les farouches soldats de Barberousse en 1543 ; suivons ses rues silencieuses, le long de ses maisons trouées de jours par où l'on croit voir passer à chaque instant le canon de l'escopette. Bientôt le chemin disparaît tout à coup dans les effondrements de maisons saccagées.

De nouvelles rues sinueuses et sinistres s'ouvrent d'un autre côté, puis encore des murs à créneaux et à machicoulis. Une porte fortifiée, dont les voûtes puissantes ont été éventrées à coups de mine, barre le chemin. Plus loin, sur la hauteur, adossée à la plate-forme dominant la Baisse, s'offrent à nos yeux les ruines de l'église, dont l'abside flanquée de deux absidioles aux formes rigides rappellent le faire des architectes cistériens ; enfin, à l'extrémité de la ville, la grosse tour au donjon trapu rempli à sa base de souterrains et recoins mystérieux conduisant à des issues secrètes...

On connaît peu de chose de l'histoire de Châteauneuf. D'abord habitée par les Ligures Vidiantiens, elle fut convertie en une station militaire par les Romains, qui comprirent de bonne heure son importance stratégique. Au XIIIe siècle la ville appartenait aux Riguieri, puis elle devint la propriété des Grimaldi et enfin celle du marquis de Châteauneuf. Quant aux anciens habitants de la ville ruinée, ils sont répartis actuellement dans les hameaux de Cantaron, près de Drap, de Châteauneuf-ville vieille où l'on relève

des inscriptions romaines si nombreuses et une église dédiée à Notre-Dame bien conservée, d'un beau style, ainsi qu'à Bendijon, où se voient encore les ruines d'un temple dédié à Junon.

L. MAETERLINCK

HONORÉ DE BALZAC

M. Edmond Picard a commencé jeudi dernier, au théâtre du Parc, une série d'entretiens sur Balzac, « la plus haute personnalité de la France, et peut-être du monde, pendant la première moitié du XIXe siècle ». Fervent admirateur de l'auteur de la *Comédie humaine*, ainsi qu'en témoignent les études qu'il publia autrefois dans cette revue (1), M. Picard a nettement posé son héros au sommet de la pyramide construite par les romanciers. Il l'a montré plus grand que Chateaubriand, Vigny, Gautier, chez qui le souci de la forme élégante l'emporta sur la pensée; et, descendant d'un étage, supérieur aux conteurs pittoresques Eugène Sue, Dumas père, qui furent célèbres alors que l'œuvre balzacienne était inconnue ou méconnue, et aux nouvellistes en vogue, Jules Nodier et Prosper Mérimée.

Quelques traits sûrs le silhouettèrent dans le cadre des événements qui exercèrent sur son puissant cerveau leur répercussion : l'Empire, la Restauration, la Monarchie de Juillet. Et sans entrer dans le détail des quatre-vingt-dix-sept œuvres qu'il produisit en moins de vingt ans, l'orateur détermina les caractères essentiels de ce prodigieux miroir qui refléta, avec ses préoccupations, ses appétits, ses vertus, ses vices, la société française minutieusement étudiée dans toutes ses couches durant trois époques de son histoire.

Sur cette scène où il fit mouvoir la troupe complète du théâtre humain, Balzac instaura des ressorts dramatiques nouveaux : l'Argent, l'Intrigue, la Femme, — et cette dernière le récompensa de l'intérêt qu'il lui porta en aimant le romancier, alors dédaigné des hommes, en divulguant son œuvre, en écartant peu à peu les obstacles qui se dressaient devant lui sur le chemin de la gloire.

Au rebours de Zola, continuateur de Balzac dans la seconde moitié du dernier siècle, le maître tourangeau ne se borna pas à être descriptif et narratif : son génie philosophique aimait à s'extérioriser en des maximes qui révèlent une aptitude aux vues générales, aux pensées profondes. (C'est ce que quelqu'un de nos amis nomme drôlement des « ballons », en souvenir des phrases que les rébus illustrés font jaillir des lèvres de leurs personnages dans une figure graphique en forme d'aérostat.) Ces sentences, qui résument la sagesse et l'expérience de l'écrivain, donnent à ses livres un charme spécial et une grandeur émouvante. On en pourrait faire tout un code de morale, d'une application constante aux événements de la vie. Et, soit par hasard, soit par malice, l'orateur en cita une dont l'à-propos n'échappa point aux auditeurs réunis précisément en face du palais de la Nation où se jouait au même instant la tragédie qui bouleversa le pays : « On commet en politique les actions les plus noires pour attirer à soi l'opinion, pour capter les voix de ce parterre imbécile qui livre ses bras aux gens assez habiles pour les armer... »

Cette conférence, prélude de deux entretiens qui achèveront l'étude critique de M. Picard sur Honoré de Balzac, fut vivement applaudie et valut à l'orateur un triple rappel.

La troupe du théâtre du Parc joua ensuite deux actes d'une « adaptation » faite par Mlle Judith Cladel de *Modeste Mignon*. Si le théâtre de l'illustre romancier n'est pas à la hauteur de ses livres, cette infériorité semble, à en juger par l'essai qui nous a été présenté, s'étendre aux œuvres dramatiques qu'on tente de tirer de ceux-ci.

(1) V. l'*Art moderne*, 1888, p. 208 et 1889, p. 299.

LA CAPTIVE

En écrivant la *Captive*, MM. L. Solvay et G. Gilson ont eu la très louable ambition d'échapper aux formes désuètes du balle et de créer un mimodrame lyrique dans lequel l'action et la musique s'uniraient en un mariage non de convenances, mais d'inclination. Avec sa belle conscience d'artiste, le musicien s'est efforcé d'assouplir ses inspirations aux exigences du scénario, et l'auteur de celui-ci n'a pas manqué, en traçant le plan de son affubulation tour à tour pittoresque et dramatique, de songer à fournir au compositeur des situations favorables à l'éclosion de lumineuses pages symphoniques.

Le résultat de cette collaboration ne manque ni de nouveauté ni d'intérêt. Celui-ci réside surtout dans la couleur orientale *réelle* dont le musicien a paré sa partition. Aux conventions en usage pour rythmer des danses d'almées ou des cortèges de brahmanes, il a résolûment substitué la réalité des monodies languissantes empruntées au folklore musical asiatique. Ce ne fut pas une tâche aisée que de recueillir les chants hindous, persans et autres qui forment la trame de son œuvre, suivant pas à pas — c'est le cas de le dire — l'action sentimentale et symbolique imaginée par M. Solvay. Et leur transcription pour un orchestre occidental, et leur adaptation, et leur mise en œuvre nécessitèrent un travail qu'on pressent n'avoir pas été aisé. Il fallait, en outre, que l'inspiration personnelle du compositeur réunît ces fragments et bouchât les trous. Il fallait encore — l'œuvre devant, somme toute, garder une allure générale de ballet — intercaler dans la partition les indispensables numéros destinés à accompagner les jetés-battus des danseuses... Et ceci ne fut peut-être, pour l'auteur de *Françoise de Rimini*, pas la tâche la moins ardue.

M. Gilson s'est tiré avec adresse de ces difficultés multiples. Si sa partition n'est pas toujours très chantante, si quelque monotonie naît d'une instrumentation trop touffue pour une œuvre de ce genre (l'exécution n'exigea pas moins de dix-huit répétitions d'ensemble !), d'indéniables qualités de facture et de rythme la classent bien au-dessus de la plupart des productions musicales courantes. L'orchestre y est traité symphoniquement par un musicien rompu au métier, sur qui l'Ecole russe et l'Ecole française ont exercé leur influence. Le travail l'emporte souvent sur l'inspiration. Mais maints détails pittoresques, au premier acte notamment, s'épinglent sur ces feuillets chargés d'écriture et les ornent d'enluminures précieuses.

Plus fort que la haine, plus fort que la mort, l'amour est vainqueur dans la conception de M. Solvay, dont le scénario déploie dans un Orient de féerie de brillants ensembles de ballerines.

Comme l'amour, l'inspiration du compositeur finit par triompher des complications rythmiques et harmoniques qu'il s'est plu à accumuler au cours de cette œuvre complexe, tour à tour rude

et voluptueuse. Et c'est par des applaudissements nourris que s'est terminée la représentation, à laquelle Mlles Brianza, Vincent et Boni avaient collaboré par la grâce de leur danse, M. Saracco par l'animation de sa mimique et M. Deru par le charme avec lequel il joua, au premier pupitre de l'orchestre, tout un concerto de violon.

Le spectacle avait commencé par la *Surprise de l'amour*, aimable marivaudage transcrit par Monselet sur lequel F. Poise a brodé de jolie musique d'une grâce discrète, chantée avec quelque lourdeur par Mlle Brass, MM. Forgeur et Badiali, et par Mlle Maubourg avec toute l'espièglerie et la bonne humeur voulues.

O. M.

MUSIQUE

Troisième Concert populaire.

L'espace nous est trop strictement mesuré pour parler comme il conviendrait, peut-être, de la Symphonie avec chœurs de Gustave Mahler que nous fit entendre, dimanche dernier, au Concert populaire, M. Sylvain Dupuis, encouragé par l'accueil enthousiaste qu'à deux reprises elle reçut aux Nouveaux Concerts de Liége.

L'impression fut moins favorable à Bruxelles. On ne vit dans cette œuvre longue, diffuse, d'une personnalité discutable, et qui combine les styles les plus divers, depuis le pompeux éclat du romantisme de Berlioz et de Liszt jusqu'aux rythmes légers des valses viennoises, qu'un médiocre assemblage d'inspirations banales. A vouloir se hausser aux concepts philosophiques, la musique perd ce qui fait son charme et son caractère. Il faut avoir la patte de Richard Strauss pour la rendre acceptable sous cette forme ampoulée et grandiloquente. Mais M. Gustave Mahler, qu'on dit chef d'orchestre excellent, nous paraît, comme compositeur, fort au-dessous de l'auteur de *Zarathustra*. Elève de Bruckner, il jouit en Allemagne d'une réputation que nous ne demandons qu'à voir confirmée en pays latin. Il faudrait toutefois, pour la justifier, qu'on nous fît entendre une œuvre plus concentrée, plus homogène et plus vraiment musicale que cet interminable débat orchestral de l'homme contre la destinée décrit avec plus de rhétorique que de logique, avec plus d'emphase que d'expression et de sentiment. Les voix, que l'auteur fait intervenir vers la fin, n'ajoutent guère d'intérêt à cette polyphonie cahotée, bruyante et vide dont on ne s'explique ni le plan ni le développement.

Heureusement, la jolie scène biblique de César Franck, *Rébecca*, œuvre de jeunesse d'une limpidité et d'une grâce charmantes, avait, au début du concert, apporté aux auditeurs la fraîcheur d'une impression d'art et de poésie. Le chœur d'entrée des compagnes de Rébecca, le chœur des chameliers, le dialogue de Rébecca et d'Eliézer sont des pages connues et aimées de tous les musiciens. Elles n'avaient, jusqu'ici, jamais reçu à Bruxelles d'exécution intégrale.

Avec M. Dupuis, qui a magistralement conduit l'interprétation de ces deux œuvres si différentes, il faut féliciter les solistes, Mmes Friché et Bastien et M. Albers, qui s'y sont distingués.

Exposition Pro-Boer.

Le Comité de patronage de l'Exposition belge de la Tombola internationale « Pro-Boer » a ajourné à samedi prochain, 26 courant, l'ouverture de cette exposition. Celle-ci aura lieu, comme nous l'avons annoncé, dans l'ancienne galerie de Somzée, rue Royale 265.

Elle réunira environ deux cents œuvres généreusement offertes par l'élite des artistes belges, et notamment, parmi les peintres, par MM. A.-J. Heymans (*Dans la bruyère*), E. Smits (*Jeune fille à la fleur*), F. Courtens (*Canal; temps nuageux*), E. Laermans (*Paysan flamand*), X. Mellery (*La Becquée*), L. Frédéric (*Tête de femme*), J. Smits (*Lever de lune*), V. Gilsoul (*Paysage en Brabant*), Mlle A. Boch (*En Flandre*), MM. Richir (*Etude de nu*), J. Verheyden (*Paysage*), E. Claus (*L'Automne*), A. Delaunois (*Le Rustre*), O. Coppens (*Effet de lune*), H. Stacquet (*Intérieur hollandais*), V. Uytterschaut (*Paysage brabançon*), M. Romberg (*Au Maroc*), Mme Destrée-Danse (*Chimères de Notre-Dame de Paris*), L. Abry, etc.; et, parmi les sculpteurs, MM. Ch. Van der Stappen (*L'Aigle auréolé*), J. Lambeaux (*Buste de jeune fille*), P. Braecke (*Désespérée*), G. De Groot (*Homme d'armes*), V. Rousseau (*Jeune homme au papillon*), P. Du Bois (*Après le bain*), G. Devreese *Porteuse de pommes de terre*), etc.

M. Constantin Meunier a envoyé, outre une aquarelle, *Le Terril*, un bas-relief, *Mineurs*, dont l'exécution en bronze a été offerte par la *Libre Esthétique*. Ce bas-relief est une réduction de celui qui figure au Musée du Luxembourg.

M. Beernaert, membre du Comité de patronage, a autorisé les secrétaires à choisir l'une des meilleures toiles de feu Mlle E. Beernaert. De toutes parts les dons continuent à affluer. Ils seront reçus jusqu'au 22 courant au local de l'exposition, où l'on pourra souscrire, dès le jour de l'ouverture, aux bons à émettre ultérieurement à La Haye, à 2 francs l'un, qui feront participer les porteurs au tirage général comprenant les lots offerts par les artistes français, hollandais, belges, allemands, autrichiens, hongrois, etc.

MM. Imbart de la Tour et Henri Seguin et Mlle Jeanne Paquot ont bien voulu promettre leur concours au concert qui sera organisé au cours de l'exposition.

CURIOSA

Charité et Mercantilisme.

L'élan des artistes belges en faveur de la tombola internationale organisée en faveur des femmes et enfants boers enfermés dans les camps de reconcentration a été spontané et unanime. Peintres et sculpteurs ont prouvé, une fois de plus, qu'on ne fait jamais appel en vain à leur générosité en faveur d'une détresse à secourir. Mais il en est qui mêlent à leurs sentiments charitables de bien curieuses préoccupations d'intérêt. Témoin cette lettre, vraiment extraordinaire, adressée au Comité de La Haye et dont nons garantissons l'authenticité :

MESSIEURS,

En possession de votre honorée du 8 courant, j'ai l'avantage de vous informer que M. X..., encadreur, a expédié, hier, par petite vitesse et franco, une caisse contenant mon aquarelle, au Comité Pro Boer à La Haye, 4, Molenstraat, et que sur la lettre de voiture se trouve stipulée la valeur de l'envoi, soit 800 francs.

Je souhaite donc une bonne réception, surtout que les meilleurs soins ont eté apportés à cet envoi; sur la caisse est indiqué « fragile », etc., etc.

Aussitôt déballée, vous voudrez bien faire placer l'aquarelle en lieu *sec*, en attendant qu'elle soit exposée à l'une des meilleures places du local, tel que vous l'avez promis Il est sans aucun doute à votre connaissance que l'aquarelle ne peut supporter les rayons du soleil et encore moins l'*humidité*. Pour ma tranquillité vous m'obligeriez beaucoup à me rassurer quant à cette humidité, surtout que je me suis donné bien des peines pour terminer cette aquarelle, laquelle est faite tout à fait d'après nature, sur les lieux mêmes.

A mon avis cette aquarelle attirera les amateurs, à cause du sujet original et surtout *finement* executée. Voici les renseignements que vous pourriez leur donner dans le cas qu'on désirerait les obtenir :

« Cette aquarelle faite en plein hiver représente une ancienne propriété seigneuriale aux environs de Nivelles (Belgique), convertie d'abord en cure et aujourd'hui en ferme. »

Elle a été estimée d'après des peintres sérieux, bons juges, minimum *1,000 francs*. Quant au prix de vente, en supposant qu'elle serait encore chez moi, il serait *inférieur* à cette estimation, afin de me créer des rapports d'affaires avec l'étranger. Dans le cas que certains

amateurs, en présence de l'effet produit sur eux par cette aquarelle, seraient disposés à m'en acheter dans le même genre ou autrement, le mieux, à mon avis, serait de ne pas leur indiquer un prix approximatif, mais leur faire comprendre que mes conditions sont acceptables d'après le choix qui serait fait ici.

Pour ma satisfaction personnelle, j'aimerais bien connaître l'estimation de cette aquarelle par de grands connaisseurs en *Hollande*, et vous serais bien obligé à me la faire parvenir, pour obtenir leur juste estimation; celle par les peintres belges devrait leur être inconnue, sans aucun doute.

En cas que l'exposition de mon aquarelle pourrait amener des affaires, je venais vous demander si vous pourriez remettre mes cartes d'adresse aux amateurs et que je vous ferais parvenir sous peu

Tout en ayant eu le bonheur de pouvoir faire quelque bien en faveur de ces héroïques Boers, j'aurais, en même temps, par votre agréable intervention, une perspective pour le placement des mes aquarelles en Hollande, où l'on sait au moins apprécier la peinture finie.

En attendant la nouvelle de la bonne arrivée de la caisse et des renseignements possibles à me donner plus tard, veuillez agréer, Messieurs, mes bien sincères civilités.

X...

La maison X..., pour encadrements, se recommande en même temps pour la Hollande. Aucune maison en Belgique ne travaille mieux, tel que l'on remarquera à l'encadrement de l'aquarelle.

NÉCROLOGIE

Jules Dalou.

Le sculpteur Dalou vient de mourir à Paris, dans sa soixante-quatrième année. Ce fut l'un des représentants les plus éminents de l'art statuaire français. Exilé en 1871, après les événements de la Commune auxquels il fut mêlé comme sous-directeur du Louvre (il préserva celui-ci de la destruction en empêchant l'établissement d'un dépôt de poudre dans les sous-sols), il passa en Angleterre où il exécuta, sur l'ordre de la reine Victoria, un groupe important pour la chapelle de Windsor.

L'amnistie lui permit de rentrer en France, où il exécuta plusieurs groupes qui firent sensation, notamment les *Etats généraux* (bas-relief) pour la Chambre des députés, la *République* (haut-relief), le *Triomphe de Sylène* et enfin le *Triomphe de la République*, inauguré il y a deux ans et demi place de la Nation. L'œuvre de Dalou est énorme. Il comprend, outre ses groupes et reliefs, un grand nombre de bustes et de figures qui témoignent d'un sens exact de la vie uni à l'intensité de l'expression.

Hubert Bellis.

L'art belge a perdu, presque en même temps, un artiste qui s'était fait une réputation dans la peinture d'accessoires et de fleurs, Hubert Bellis mort à soixante et onze ans. C'était un coloriste fougueux, habile à faire chatoyer, comme le firent les vieux maîtres flamands, le reflet nacré des coquillages, les lueurs opalines de la marée, l'éclat velouté des fruits. Son idéal ne s'élevait pas au delà de la transcription fidèle d'une « nature-morte » : la carapace des crustacés, le poil fauve des pièces de gibier, la chair laiteuse des huîtres n'avaient pour lui plus de secrets. Depuis un temps immémorial, ses œuvres apportaient dans les Salons leur gaieté turbulente et un peu triviale. Bellis finit par forcer les portes du Musée, où un tableau de fleurs largement brossé perpétuera sa mémoire.

La Semaine Artistique.

Du 20 au 26 avril.

Musée de Peinture moderne. 9-5 h. Exposition de la Société des Beaux-Arts.

Musée du Cinquantenaire. 10-5 h. Exposition d'étoffes anciennes (collection I. Errera). — Exposition des dessins de feu E. Puttaert.

Cercle Artistique. Exposition F. Courtens-A. Des Enfans.

Rubens-Club. 10-5 h. *Le Bas Escaut*, par Richard Baseleer (clôture le 20).

Dimanche 20. — 2 h. Concert Ysaye. MM. E. Ysaye, R. Pugno et J. Thibaud (théâtre de l'Alhambra). — 2 h. 1/2. Conférence de M. Edmond Picard : *Balzac*. Représentation de *Modeste Mignon*, adapté par Judith Cladel (théâtre du Parc). — 3 h. 1/2. Conférence de Mlle M. Biermé : *La Jeune Ecole musicale russe* (École de musique d'Ixelles).

Lundi 21. — 8 h. Concert Edwin Grasse (Grande-Harmonie).

Mardi 22. — 8 h. 1/2. Concert de Mlle C. Painparé (Grande-Harmonie).

Jeudi 24. — 2 h. 1/2. Conférence de M. Edmond Picard : *Balzac*. Représentation de *Modeste Mignon*, adapté par Judith Cladel (théâtre du Parc).

Vendredi 25. — 7 h. 1/2 La *Bohème*, M. Engel et Mlle Bathori (théâtre de la Monnaie). — 8 h. Première représentation de l'« Ibsen-Theatre » de Berlin : Les *Revenants* (théâtre du Parc).

Samedi 26. — 2 h. Ouverture de l'Exposition « Pro Boer » (Galerie de Somzée, 265, rue Royale). — 2 h. 1/2. Répétition générale du Concert populaire : Mlle Blanche Selva (théâtre de la Monnaie). — 7 h. 1/2. *Tannhäuser* (Mme Litvinne) au bénéfice de la *Mutualité artistique* (théâtre de la Monnaie). — 8 h. *Jean-Gabriel Borkman* (théâtre du Parc).

PETITE CHRONIQUE

L'Etat vient d'acquérir pour le Musée du Cinquantenaire les deux cartons de feu Alexandre Hannotiau, *Maximilien d'Autriche au Chapitre de la Toison d'Or* et *Philippe le Bon ouvrant la foire de Bruges*, récemment exposés au *Cercle Artistique* et dont nous avons fait l'éloge (1).

Il a acheté en outre, pour le Musée de Bruxelles, le *Vieil Hospice* du même artiste, ainsi qu'une aquarelle de Mme Victor Gilsoul, *Géraniums*.

Un groupe d'artistes, parmi lesquels MM. Ch. Van der Stappen, C. Meunier, J. Lambeaux. J. Stobbaerts, E. Smits, F. Courtens, J. Verheyden, A. Hennebicq, X. Mellery, L. Frédéric, E. Claus, A. Marcette, V. Rousseau, O. Coppens, V. Gilsoul, Ch.-L. Cardon, etc., avaient sollicité une audience particulière du Ministre des Beaux-Arts pour appuyer la candidature de Camille Lemonnier au poste de conservateur du Musée Wiertz.

Ces Messieurs ont été reçus mercredi dernier. M. Van der Stappen a exprimé au ministre le désir unanime des artistes de voir l'auteur de l'*Histoire des Beaux-Arts* et de la *Belgique* désigné pour ces fonctions. Le baron van der Bruggen, tout en reconnaissant le mérite de Camille Lemonnier, a répondu qu'il avait été décidé en conseil des ministres que l'emploi serait supprimé.

Il n'y avait pas moins de trente-cinq candidats, appartenant pour la plupart au monde des lettres.

M. Schleisinger vient d'être élu président de la *Mutualité artistique*.

Rappelons à ce propos la représentation de charité qui sera donnée samedi prochain au théâtre de la Monnaie au profit de cette excellente institution, destinée à secourir les artistes nécessiteux, et à laquelle le concours généreux de Mme Litvinne, de MM. Imbart de la Tour, Albers, etc. assure un éclatant succès.

L'exposition de M. Maurice Blieck au Cercle artistique est remise au mois de décembre.

Les représentations de l'« Ibsen Théâtre » au Parc sont fixées comme suit : Vendredi prochain, les *Revenants*; samedi, *J.-G. Borkman;* dimanche, *Quand nous nous éveillerons d'entre les morts;* lundi, *Vive la vie!* de Sudermann.

L'art belge sera bien représenté à l'Exposition qui s'ouvrira à Carlsruhe vendredi prochain pour célébrer le cinquantième anni-

(1) V. l'*Art Moderne* du 23 mars dernier,

versaire du grand-duc de Bade. Chargé de l'organisation, M. E. Vauthier à réuni, en s'adressant aux collectionneurs et amateurs, une cinquantaine de toiles formant un ensemble rétrospectif de l'Ecole belge depuis H. Leys jusqu'à nos jours. Les peintres choisis sont, entre autres, H. De Braekeleer, Joseph et Alfred Stevens, Agneessens, L. Dubois, A. Verwée, L. Artan, de Knyff, F. Courtens, A.-J. Heymans, J. Stobbaerts, E. Smits, A. Verhaeren, I. Verheyden, V. Gilsoul, L. Frédéric, E Laermans, F. Khnopff, J. Delvin, J. Leempoels, G. Vanaise, H. Richir, A. Willaert, A. Bastien, Gouweloos, G. Bernier, etc. Parmi les sculpteurs : C. Meunier, J. Lambeaux, Th. Vinçotte, J. Dillens, J. Lagae, P. Braecke, etc.

Le style belge :

« Après le passage des bandes, on retrouva dans la salle de l'établissement des boulons qui avaient servi de projectiles. Ceux-ci doivent avoir été lancés avec une grande force, car presque partout les trous dans les glaces semblent avoir été faitspar des balles d'armes à feu. »

(Extrait d'un journal quotidien.)

La distribution des prix aux élèves de l'Ecole de musique de Saint-Josse-ten-Noode-Schaerbeek aura lieu samedi prochain, à 7 h. 1/2, dans la Salle des fêtes du Marché couvert, place Saint-Josse.

Cette cérémonie sera suivie d'un concert donné sous la direction de M. Huberti et dont le programme comporte, outre des airs et des duos interprétés par les principaux lauréats des derniers concours, l'exécution des œuvres suivantes : trois *Rondes enfantines*, de Jaques-Dalcroze; l'oratorio *Kinderlust en Leed*, de Hiel et Huberti; le *Chœur des bergères*, de *Rosamunde*, de Schubert; l'*Ange gardien*, chœur pour voix de femmes, de César Franck, et le final de la troisième partie du *Déluge*, oratorio de Saint-Saëns.

Le dernier Concert populaire aura lieu au théâtre de la Monnaie, dimanche prochain, 27 avril, à 2 heures, sous la direction de M. S. Dupuis et avec le concours de Mlle Blanche Selva, pianiste, et de Mlle Harriet Strasy, du théâtre de la Monnaie.

Programme : 1. Symphonie en *mi bémol*, n° 3, W.-A. Mozart; 2. Concerto en *ré mineur*, pour piano avec accompagnement d'orchestre, par Mlle Selva; *Idylle mystique*, scène lyrique pour chant avec accompagnement d'orchestre, d'après le Cantique des cantiques, J. Ryelandt, par Mlle Strassy (première audition); 4. Variations symphoniques, pour piano avec accompagnement d'orchestre, César Franck, par Mlle Selva; 5. Ouverture d'*Euryanthe*, C.-M. von Weber.

Répétition générale la veille, samedi 26 avril, à 2 heures, à la Monnaie.

Le mardi 29 avril aura lieu à la Grande-Harmonie un concert de charité, dont le programme offre un intérêt tout particulier : M. Jenö Hubay viendra de Budapest pour assister à l'exécution du *Luthier de Crémone* et jouera lui-même le célèbre solo de violon de son opéra. Les interprètes seront : Mlle Alice Verlet, du théâtre de la Monnaie, la créatrice du rôle de Giannina en Amérique, M. Henri Seguin pour qui l'auteur avait écrit celui de Philippo, puis M. Dony, ténor, et M. Collet, basse des concerts du Conservatoire.

L'orchestre, sous la direction de M. Van Dam, exécutera en outre la symphonie en *la majeur* de Mozart.

S'adresser pour les places chez les principaux éditeurs de musique.

L'oratorio de P. Benoit *Lucifer* sera exécuté dimanche prochain à Gand, dans la grande salle du Casino, par la Société *Les Mélomanes* (sept cents exécutants).

Un comité vient d'être constitué pour élever un monument à la mémoire du poète flamand Emmanuel Hiel. Il est composé de MM. Th. Coopman, F. Courtens, E. De Geest, G. Devreese, J. Devriendt, L. Herremans, G. Huberti, J. Impens, Lefèvre, J. Moruaux, H. Stacquet, J. Van Droogenbroeck, L. Van Gheluwe, F. Van Gheluwe et Th. Vinçotte.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

ATELIERS
D'ARTS MOBILIERS
ET DECORATIFS.
G. SERRURIER-BOVY
LIEGE. 39 Rue Hemricourt
BRUXELLES. 2 Boulevard du Régent.
PARIS. 54 Rue de Tocqueville

EXPOSITION PERMANENTE
D'INTÉRIEURS COMPLÉTEMENT MEUBLÉS, DECORÉS ET ORNÉS, MISE EN ŒUVRE ET ADAPTATION RATIONNELLE DES MATÉRIAUX ET PRODUITS DE L'INDUSTRIE MODERNE.

LE BOIS MEUBLES, ÉBÉNISTERIE, MENUISERIES DÉCORATIVES.

LE METAL FER BATTU ET FORGÉ, CUIVRE MARTELÉ, ÉTAIN FONDU, REPOUSSÉ ET INCRUSTÉ, ÉMAUX APPLIQUÉS AU MOBILIER, AUX APPAREILS D'ECLAIRAGE, DE CHAUFFAGE ET AUX OBJETS USUELS.

LES TISSUS TENTURES ET RIDEAUX AVEC APPLICATIONS D'ÉTOFFES ET DE PEINTURE, BRODERIE. TAPIS.

LE VERRE VITRAUX PLOMBÉS EN MOSAIQUE ET PEINTS.

LA CERAMIQUE CARREAUX ET POTERIES EN TERRE, FAYENCE ET GRÈS.

LE CUIR APPLICATIONS DIVERSES DU CUIR GAUFFRÉ, REPOUSSÉ ET TEINT.

LE DECOR TENTURES EN PAPIER ET ÉTOFFES POUR MURS, PLAFONDS ET DÉCORATIONS.



Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

BEC AUER

50 % D'ECONOMIE **LUMIERE QUADRUPLE**

Appareils d'éclairage et de chauffage au GAZ, à l'ÉLECTRICITÉ et à l'ALCOOL

INSTALLATIONS COMPLÈTES

Bruxelles, 20, BOULEVARD DU HAINAUT, Bruxelles

Agences dans toutes les villes.

TÉLÉPHONE 1780

E. DEMAN, Libraire-Expert

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

EN SOUSCRIPTION :

THÉATRE DE M. MAETERLINCK

avec une préface inédite de l'auteur.

Trois volumes in-8°, illustrés de dix compositions originales lithographiées par AUGUSTE DONNAY.

Tirage à 110 exemplaires numérotés, sur papier de Hollande

Prix : 90 francs.

Les exemplaires numérotés 1 à 10, renfermant une double suite des dix compositions et un croquis original de A. DONNAY :

Prix : 150 francs.

Le prospectus-spécimen de cet ouvrage sera adressé gratuitement sur demande.

Demandez chez tous les papetiers

l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION **EXPORTATION** **ÉCHANGE**

The Artist

An Illustrated Monthly Record

of Arts, Crafts, and Industries

1 SH. MONTHLY

Lonsdale Chambers, 27, Chancery Lane, and Bream's Buildings, London, W. C.

LIMBOSCH & CIE

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

VINGT-DEUXIÈME ANNÉE. N° 17. 27 AVRIL 1902.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Le Théâtre belge (OCTAVE MAUS). — Albert Samain. *Le Chariot d'or. Aux flancs du vase* (ALBERT ERLANDE). — Le Legs Thomy Thiéry. — Une lettre de Maeterlinck. — Musique. *Concert Ysaye.* — Les Nouveaux Concerts de Verviers (J. S.). — Memento des Expositions. — La Semaine artistique. — Petite Chronique.

LE THÉATRE BELGE

Le *Messager de Bruxelles* a publié dernièrement les réflexions que nous suggéra le tableau des ouvrages dramatiques admis, durant l'année écoulée, aux bénéfices de représentations instituées en vue d'« encourager » le théâtre belge. Peut-être convient-il d'insister. Qu'on nous permette donc de compléter ici nos observations

On s'étonne, d'abord, de l'écart qui existe, quant au nombre des œuvres primées, entre les pièces écrites en français et les productions flamandes et wallonnes. Alors que l'État n'a subsidié que quatre pièces françaises : *Thyl Uylenspiegel*, drame lyrique de MM. L. Solvay et J. Blockx, le *Cloître* de Verhaeren, la *Mort aux berceaux*, un acte d'Eugène Demolder, et le *Vertige* de F. Lutens, les ouvrages wallons récompensés sont au nombre de vingt et les pièces flamandes atteignent le chiffre respectable de *quarante-cinq*.

Cela n'indique pas que le Comité de lecture français se soit montré dans son choix d'une rigueur exagérée, ni que les Comités wallon et flamand aient fait preuve d'une indulgence excessive. Cette différence établit uniquement la proportion qui existe, dans l'essor dramatique belge, entre les œuvres écrites dans chacun des trois idiomes en usage. Notre littérature fournit *dix fois* plus de pièces flamandes, *vingt fois* plus de pièces wallonnes que d'œuvres françaises! Et le fait est d'autant plus significatif que le théâtre flamand n'a que trois grandes scènes : Bruxelles, Anvers et Gand, tandis qu'on compte rien qu'à Bruxelles, — et sans parler de Liége, Namur, Mons, Tournai, etc. — une demi-douzaine de théâtres français réguliers.

La vérité est que nous sommes, sur le fief dramatique, tributaires de Paris, qui alimente presque exclusivement le répertoire. Les scènes flamandes vivaient autrefois de traductions d'ouvrages français. Elles se sont affranchies peu à peu, et presque totalement, de ce servage. Et c'est désormais le fonds national qu'on exploite, — soit par patriotisme, soit pour encaisser les primes en atteignant le chiffre d'actes d'auteurs flamands prescrit par le cahier des charges.

Mais le mouvement n'a pas été identique dans les diverses fractions de notre dramaturgie autochtone. Un esprit de clocher à rebours crée à l'égard des auteurs

belges « d'expression française » une singulière défiance. Il en fut de même, jadis, pour les peintres, pour les sculpteurs, pour les musiciens. Lentement, péniblement, après une lutte incessante, grâce surtout — avouons-le — aux retentissants succès remportés à l'étranger par les artistes belges dans le domaine des couleurs, de la plastique et des sons, les préventions ont désarmé. Mais on garde contre les gens de lettres, qu'ils écrivent en vers ou en prose, et surtout lorsqu'ils se permettent d'aborder le théâtre, la plus injuste hostilité. Admettons qu'il n'y ait pas encore de théâtre belge tandis qu'il existe dans chaque nation — Angleterre, Allemagne, Italie, Espagne, Scandinavie, etc. — une littérature qui reflète les mœurs, les traditions, l'âme du pays. Les quelques ouvrages à l'éclosion desquels nous nous sommes réjouis sont d'honorables et trop rares exceptions. Soit. Mais reconnaissons que nous faisons peu de chose, que nous ne faisons rien pour modifier la situation. Si les auteurs belges n'ont pas l'espoir d'être joués, est-il raisonnable de leur demander d'écrire pour le théâtre? A quoi les directeurs de spectacle ripostent : « Quand nous représentons des pièces belges, c'est pour les banquettes. » Et l'argument n'est que trop fondé.

Au public à intervenir. Quand il sera acquis qu'on peut, tout en étant né à Gand comme Maeterlinck, ou à Saint-Amand-lez-Puers comme Verhaeren, écrire de très beaux drames, et que la littérature dramatique n'est pas l'apanage exclusif de nos spirituels voisins du Midi, les directeurs, encouragés, se décideront certainement à sacrifier aux productions indigènes quelques *Maris de Léontine*, voire d'aimables *Petites Fonctionnaires*. Et sous cet excitant, comme un attelage touché du fouet, les auteurs mettront en mouvement, d'un effort vigoureux, la carriole embourbée de Thespis...

Nous ne songeons pas, bien entendu, à prêcher une croisade contre le théâtre étranger! Le chauvinisme n'est point notre fait et nous pensons qu'il faut, dans les arts comme sur le terrain économique, abattre les barrières et ouvrir les portes à deux battants. Mais on peut, sans fonder une Ligue patriotique, souhaiter que d'un sol fertile jaillisse la moisson qu'il est apte à faire lever. Il y a en Belgique des écrivains que leurs goûts, leurs tendances, leur « génie » inclinent vers l'art dramatique. Qu'on leur fournisse l'occasion de sortir ce qu'ils ont en eux, que diable! Et qu'il y ait des berceaux prêts à recevoir les nouveau-nés. On verra ensuite si ceux-ci sont viables, bien constitués et robustes. Un jour viendra — et souhaitons-le proche — où l'on trouvera tout naturel que Paris joue sur ses théâtres des comédies écrites à Bruxelles, de même qu'on y applaudit celles que vit éclore Christiania, Saint-Pétersbourg ou Berlin. Dame! On ne peut espérer que chaque capitale produise un Ibsen, un Tolstoï ou même un Gérard Hauptmann. Tâchons au moins de ne pas en écraser la semence sous nos talons!

Autre anomalie. Les *Joyeux Compagnons* de Pousset, les *Rameh'neus* (*sic*) de Pépinster, les *Ware Vrienden* de Calmpthout, les *Jeunes Amateurs* de Houtain-Saint-Siméon, les *Enfants de la Cour Pépin*, à Herstal, et autres « amis réunis » de Wallonie et de Flandre (le *Moniteur* cite trois cents compagnies de cet acabit!) sont reconnus comme « Sociétés dramatiques régulièrement constituées ». Mais la troupe du théâtre Molière et celle de l'Alcazar sont omises sur le tableau d'honneur! C'est-à-dire que le gouvernement ne pourrait subsidier les œuvres d'auteurs belges représentées par M. Munié ou par M. Mouru de Lacotte. Ceux-ci, il est vrai, sont administrativement en défaut, l'article 22 du règlement organique imposant aux directeurs, pour que leur troupe soit reconnue, l'obligation de notifier CHAQUE ANNÉE, AVANT LE 15 AOUT, la constitution de celle-ci à l'administration communale et à la commission provinciale, *en mentionnant le nom des membres dont elle est composée*. Sans doute ont-ils négligé d'accomplir cette prescription.

L'oubli d'un directeur, l'impossibilité dans laquelle il se trouve parfois d'énumérer les artistes d'une troupe en formation peuvent donc avoir pour conséquence de priver les auteurs du subside qu'ils étaient en droit de solliciter. Il serait, semble-t-il, équitable de réformer, tout au moins sur ce point, le règlement en autorisant, par exemple, la commission provinciale et le comité de lecture à proposer les primes qu'ils jugent méritées sans subordonner la répartition de celles-ci aux conditions exigées par un formalisme trop rigoureux.

OCTAVE MAUS

ALBERT SAMAIN

Le Chariot d'or. — Aux flancs du vase (1).

A l'occasion du centenaire de Victor Hugo, M. Remy de Gourmont écrivit au *Mercure de France* quelques conseils à un journaliste, et demande si l'on peut, sans erreur, affirmer que Hugo soit toute la pensée et la poésie du siècle passé. Certes, Lamartine, Vigny, Baudelaire ont ému en nous des idées, des rêves et des sensations particulières. Mais, à mon sens, je ne crois pas que l'on puisse les opposer au lyrisme souvent désordonné et sans choix de notre vrai poète.

L'*Ermitage* reproduisit une partie de l'article de M. de Gourmont et l'envoya à des écrivains actuels, en les priant de dire quel était leur poète. Les réponses furent curieuses. Un monsieur assez inconnu se dit très heureux de pouvoir faire éclater son indignation. Il traite Hugo avec complaisance... Vraiment, Monsieur, le peu d'enthousiasme que vous semblez témoigner à la *Légende des*

(1) Paris, *Mercure de France*.

siècles et aux *Misérables* nous fait désirer de mieux connaître vos vers. Ayez ce courage.

Un autre trouve dans les *Émaux Bressants*, de Gabriel Vicaire, des émotions que lui refusent les *Contemplations*.

Une dame écrit qu'il est inutile de décerner des couronnes, etc. Mais, chère poètesse, pardonnez-nous l'indiscrétion de cette enquête, vous êtes encore, heureusement, de ce monde, sans cela...

Des poètes étrangers ont eu des suffrages. M. Loyson, parmi les blonds archanges qui ne l'ont pas entraîné avec eux dans leur vol, nomme Shelley.

J'approuve ce choix. Mais quelle nécessité d'écrire, pour le rendre public, d'exécrables alexandrins. La réponse de M. André Lebey me paraît être la meilleure et la plus sensée. Il appelle Hugo, le père Hugo, et comme il a raison.

Albert Samain a eu de nombreuses voix. J'ai relu l'œuvre de ce poète. Le *Mercure de France* vient de la publier. Elle forme trois volumes. M. André Rivoire, dans la *Revue de Paris*, a parlé comme il convenait de cet artiste, et analysa les manières où se complut ce talent délicat.

Albert Samain occupe dans la poésie française une place bien marquée. Le vers libre ne l'a jamais tenté, et c'était plaisir vraiment que de lire ses poèmes de forme parfaite et d'émotion nouvelle, dans les revues où écrivaient aussi MM. René Ghil, Fontainas et Souza. Samain a su nous donner des sentiments aussi pénétrants, aussi précieux que tous les massacreurs des belles traditions prosodiques françaises.

Il fut un écrivain parfait. La plupart de ses poèmes sont impeccables et d'un goût subtil. L'agencement des strophes, le déroulement des périodes, le choix des mots sont d'une définitive harmonie. Ses recherches de rythme ajoutent à la pensée un charme qui étonne :

> Je rêve de vers doux et d'intimes ramages...
> De vers silencieux, et sans rythme et sans trame,
> Où la rime, sans bruit, glisse comme une rame ..

des vers qui :

> Meurent à l'infini en pâmoisons félines.
> Comme un parfum dissous parmi des tiédeurs closes,
> Violes d'or, et pianissim'amorose...

Lui-même s'est défini dans ce vers merveilleux :

> L'eau musicale et triste est la sœur de mon rêve !

Il ne fut pas un parnassien, car de son œuvre se dégage une âme d'une tendresse et d'une douceur infinies.

Il doit, dit-on, beaucoup à Baudelaire. Il y eut entre ces deux âmes des points poétiques semblables. Ils ont chéri certaines émotions. Mais Samain n'a pas l'intensité troublante du poète des *Fleurs du mal*. Ses vers descendent profondément au fond de nous-mêmes, mais éveillent des rêveries et des émotions où le souvenir aime à s'attarder. Il n'a rien de navrant et de cruel Son désenchantement est exquis, comme la désolation des jardins de Versailles, dont nul mieux que lui n'a senti la grandeur. Cette suite de sonnets est un enchantement. La forme stricte n'entrave nullement la liberté de la pensée. Elle lui laisse toute sa puissance d'évocation, la concentre sans l'amoindrir. Les mots suscitent des rêves..., un paysage et toute une société adorable et futile :

> Grand air. Urbanité des façons anciennes.
> Haut cérémonial. Révérences sans fin.
> Créqui, Fronsac, beaux'noms chatoyants de satin.
> Mains ducales, dans les vieilles valenciennes,
> Mains royales sur les épinettes. Antiennes
> Des évêques devant Monseigneur le Dauphin.
> Gestes de menuet et cœurs de biscuit fin;
> Et ces grâces que l'on disait antrichiennes ....

Les élégies sont peut-être la partie la plus attachante de cette œuvre. Ce sont des poèmes à lire le soir, sous la lampe, des poèmes d'intimité dont les vers s'insinuent en nous. Ils sont écrits avec des mots simples, et jamais on n'y trouve le terrible beau vers. Tous sont ordonnés dans une atmosphère d'émotion égale et grandissante, et laissent une impression d'œuvre parfaite.

Je veux citer les derniers vers du *Soir de printemps :*

> Et l'amour, une rose à la bouche, laissant
> Traîner à terre un peu de son manteau glissant,
> Nonchalamment s'accoude au parapet du fleuve,
> Et puisant au carquois d'or une flèche neuve,
> De ses beaux yeux voilés, cruel adolescent,
> Sourit, silencieux, à la nuit qui consent.

Samain reste poète, même dans ses poèmes descriptifs d'*Aux flancs du vase.* Il a su mettre de la vie dans ces ébauches légères et cependant pleines de détails. Je voudrais citer des poèmes entiers : *La Grenouille :* Chloris a captivé un petit batracien :

> Curieuse elle observe et n'est point sans émoi
> A l'étrange contact du corps vivant et froid.
> La petite grenouille en tremblant la regarde,
> Et Chloris dont la main lentement se hasarde
> A pitié de sentir, affolé par la peur,
> Si fort entre ses doigts battre le petit cœur.

Ses bergers et ses vierges sourient dans un décor merveilleusement adapté. Écoutez :

> Pour apaiser l'enfant qui ce soir n'est pas sage,
> Eglé, cédant enfin, dégrafe son corsage,
> D'où sort, globe de neige, un sein gonflé de lait.
> L'enfant, calmé soudain, a vu ce qu'il voulait,
> Et de ses petits doigts pétrissant la chair blanche,
> Colle une bouche avide au beau sein qui se penche.
> Eglé sourit, heureuse et chaste en ses pensers...
> . . . . . .
> Et là-bas sous la lampe au rayon studieux,
> Le père au large front, qui vit parmi les dieux.
> Laissant le livre antique, un instant considère,
> Double miroir d'amour, l'enfant avec la mère,
> Et dans la chambre sainte, où bat un triple cœur,
> Adore la présence auguste du bonheur.

Les poètes se sont essayés dans ce genre. Chénier a écrit des idylles et des élégies, et j'avoue que je leur préfère celles de Samain. M. H. de Régnier a modelé, dans ses *Médailles d'argile*, d'admirables bas-reliefs. Samain n'a ni la simplicité de l'un, ni la plastique somptueuse et décorative de l'autre, mais il possède un charme peut-être plus humain, qui ne vient pas des mots, mais des visions que leur choix éveille.

Samain a écrit aussi un drame : *Polyphème.* C'est son œuvre la plus longue. Je ne sais s'il la destinait au théâtre. Le cyclope s'aveuglant pour ne plus voir Galathée et Acis échanger leurs baisers est un dénouement bien amené et plein d'imprévu. Certainement, Samain aurait retouché certains couplets d'un lyrisme un peu facile. La maîtrise avec laquelle il acheva ses autres poèmes semble confirmer cette hypothèse. Tel qu'il est, *Poly-*

phème est un fort beau drame. Nos poètes ont des élans pleins de prudence, et il faut savoir gré à Samain de nous avoir donné une œuvre de longue haleine, sans faiblesses. La tragédie classique est en défaveur. Pourtant, M. Rivollet obtint à la Comédie, avec son *Alceste*, un succès amplement mérité. La *Médée* de M. Catulle Mendès a eu Sarah et Vincent d'Indy; et si M. F. Hérold n'admire dans l'*Aiglon* que les vers de Racine qui y sont déclamés au premier acte, qu'il nous permette de ne remarquer dans son *Prométhée* que les décors somptueux de Béziers, l'admirable tragédien de Max, Mme Laparcerie et surtout la musique de Fauré.

Quand le *Mercure* aura publié les quatre nouvelles de Samain, nous aurons l'œuvre complet de cet écrivain qui eut le double mérite d'être un artiste et un grand poète.

ALBERT ERLANDE

Le Legs Thomy Thiéry.

Nous avons parlé du magnifique legs fait au Louvre par M. Thomy Thiéry. La collection généreusement donnée à l'Etat français comprend les œuvres suivantes :

De Decamps, le *Boule-dogue* et le *Terrier écossais*, de la collection Secrétan; les *Chiens au repos*, les *Catalans*, *Un Eléphant et un Tigre à la source*, de la collection Duchâtel; les *Sonneurs* et le *Singe peintre*, des collections de Morny et Edouard André; le *Mendiant comptant sa recette*, de la collection Bischoffsheim; le *Valet de chiens*, de la collection Michel de Trétaigne.

De Jules Dupré, une série aussi importante par la beauté que par la dimension des pièces : le *Grand Chêne*, de la collection Rozières; les *Landes*, de la collection Laurent-Richard; l'*Etang*, de la vente Boyard; le *Soleil couchant*, de la collection Coquelin, etc.

De Diaz, une superbe série de figures : *Vénus et Adonis*, de la collection Secrétan; les *Baigneuses*, de la collection Martin-Leroy, etc., et le *Sous bois* de la collection Crabbe.

D'Isabey, le *Mariage dans l'église de Delft*, de la collection Secrétan, et la *Visite au château de Blois*, de la collection Dreux.

De Daubigny, la *Mare aux hérons*, des collections Laurent-Richard et Wilson, l'*Etang d'Optevoz*, un *Soleil couchant*, de la collection Le Blant; la *Tamise à Erith*, de la collection Terme.

De Troyon, les *Hauteurs de Suresnes*, le *Passage du gué*, de la collection Premsel; le *Matin*, la *Barrière*, de la collection Goldschmidt; la *Provende des poules*, de la collection Edouard André, etc.

De Théodore Rousseau, une incomparable série : les *Chênes au soleil couchant*, de la collection Edouard André; le *Printemps*, de la collection Johnston; le *Village sous les arbres*, de la collection Bischoffsheim; les *Bords de la Loire*, de la collection Defoer, etc.

De Millet, un ensemble non moins caractéristique : les *Bateleurs* (collection Daupias), la *Lessiveuse* et la *Brûleuse d'herbes* collection Defoer), le *Fendeur de bois*, le *Petit vanneur*, la *Précaution maternelle*.

De Corot, parmi les douze pièces qui le représentent, trois chefs-d'œuvre : le *Soir* (collection Delondre), les *Bergers de Sorrente* (collection Lorrieux), la *Route d'Arras* (collection Finet).

De Delacroix, *Ophélie*, le *Christ en croix*, *Persée délivrant Andromède*, le *Lion au sanglier* (collection Revenaz); la *Fiancée d'Abydos* (collection Anthony Roux); le *Lion dévorant un lapin* (collections Laurent-Richard et Wilson); le *Lion au caïman* et la réduction de la *Médée*, de la collection Laurent-Richard.

De Meissonier, le *Liseur*, de la collection Malinet; le *Joueur de flûte blanc* (collection Pastré); le *Poète* (collection Duchâtel); les *Ordonnances* (collection Stewart); les *Trois petits fumeurs* (collection Secrétant).

Enfin, de Barye, une toile, *Les Deux Lions*, spécimen achevé de sa manière.

Le collectionneur avait, dit-on, refusé des sommes fantastiques de certaines toiles : 500,000 francs des *Hauteurs de Suresnes*, de Troyon; 200,000 francs du *Passage du gué* du même maître; 350,000 francs des *Chênes au soleil couchant*, de Th. Rousseau, etc.

La donation, vraiment royale, n'est soumise qu'à une seule condition : c'est que la collection ne soit pas dispersée. Elle devra être présentée telle quelle au public, dans une salle spéciale.

UNE LETTRE DE MAETERLINCK

La première représentation de *Pelléas et Mélisande*, drame de Maurice Maeterlinck mis en musique par Claude Debussy, aura lieu à l'Opéra-Comique de Paris mercredi prochain.

En voici la distribution : Pelléas, M. J. Périer; Golaud, M. Dufrane; le Roi, M. Vieuille; Mélisande, Mlle Garden; la Reine, Mme Gerville-Réache; une enfant, Mlle Blondin.

Cette distribution ne satisfait pas M. Maurice Maeterlinck, qui a adressé au directeur du *Figaro* la lettre que voici :

Paris, 13 avril.

CHER MONSIEUR,

La direction de l'Opéra-Comique annonce la représentation prochaine de *Pelléas et Mélisande*. Cette représentation aura lieu malgré moi, car MM. Carré et Debussy ont méconnu le plus légitime de mes droits. J'aurais fait trancher le différend par les tribunaux qui, une fois de plus, eussent probablement proclamé que le poème appartient au poète, si une circonstance particulière n'eût altéré « l'espèce », comme on dit au Palais.

En effet, M. Debussy, après avoir été d'accord avec moi sur le choix de l'interprète que je jugeais seule capable de créer le rôle de Mélisande selon mes intentions et mes désirs, devant l'opposition injustifiable que M. Carré fit à ce choix, s'avisa de me dénier le droit d'intervenir à la distribution, en abusant d'une lettre trop confiante que je lui écrivis il y a près de six ans. A ce geste inélégant se joignirent des pratiques bizarres, comme le prouve le bulletin de réception de la pièce, manifestement antidaté pour tenter d'établir que mes protestations avaient été tardives. On parvint ainsi à m'exclure de mon œuvre, et dès lors elle fut traitée en pays conquis. On y pratiqua d'arbitraires et absurdes coupures qui la rendent incompréhensible; on y maintint ce que j'avais l'intention de supprimer ou d'améliorer, comme je l'ai fait dans le livret qui vient de paraître, où l'on verra combien le texte adopté par l'Opéra-Comique diffère du texte authentique. En un mot, le *Pelléas* en question est une pièce qui m'est devenue étrangère, presque ennemie; et, dépouillé de tout contrôle sur mon œuvre, j'en suis réduit à souhaiter que sa chute soit prompte et retentissante.

Veuillez agréer, cher Monsieur, l'expression de mes sentiments les plus dévoués.

MAURICE MAETERLINCK

MUSIQUE

Concert Ysaye.

On pressent le haut intérêt d'art que les noms réunis d'Eugène Ysaye, de Raoul Pugno et de Jacques Thibaud ont donné au programme de la dernière matinée Ysaye. Ils sont tous trois parmi les plus grandes personnalités contemporaines de l'interprétation musicale, au premier rang des virtuoses de l'archet et du clavier. Aussi la jouissance a été complète d'entendre de nobles œuvres, le Concerto en *ut* de Beethoven, le Concerto à deux violons de Bach, le Concerto en *mi* de Mozart exécutés avec le sentiment et l'expression que leur confèrent ces parfaits interprètes.

Programme exclusivement classique, inauguré par l'ouverture mélodique et charmante de Mendelssohn, *La Grotte de Fingal*, et clôturé magistralement par la Symphonie en *ut mineur* de Beethoven, conduite avec autorité par M. Eugène Ysaye.

***

C'est aujourd'hui que débutera devant le grand public, au Concert populaire, Mlle Blanche Selva, la jeune pianiste qui fit le mois dernier à la *Libre Esthétique* et au *Cercle artistique* une si profonde impression.

Professeur à la *Scola cantorum* après avoir fait son éducation musicale sous la direction de M. Vincent d'Indy, Mlle Selva s'est rapidement classée à Paris parmi les artistes les plus compréhensives et parmi les virtuoses les plus remarquables. Elle interprétera cet après-midi, au théâtre de la Monnaie, le Concerto en *ré majeur* (et non *mineur* comme le portent erronément les affiches) pour piano et orchestre de J.-S. Bach et les *Variations symphoniques* pour piano et orchestre de César Franck, — deux œuvres de grande allure et de réelle beauté, plus purement musicales que « pianistiques ». Le choix de ce programme suffit à indiquer l'orientation de la musicienne.

Les Nouveaux Concerts de Verviers

(*Correspondance particulière de l'*ART MODERNE.)

Nonobstant les déboires financiers de l'exercice précédent, le groupe d'amis dévoués qui soutient le très vaillant Louis Kefer dans son œuvre d'un art si élevé a voulu que les Nouveaux Concerts se donnent encore.

Au programme de la première réunion, qui eut lieu le jeudi 17 avril, figurait d'abord le *Manfred* de Schumann, exécuté déjà au concert de la distribution des prix de l'Ecole de musique en janvier dernier et qui fut interprété avec plus de fini, plus de cohésion et plus de poignante passion.

La seconde partie débutait par l'ouverture d'*Anacréon* et se terminait par l'originale et sémillante *Marche turque* de Mozart. L'orchestre y trouva l'occasion de s'affirmer à nouveau un organe souple et puissant dans la main de Kefer, qui le dirige avec une science incomparable.

Le *Chant élégiaque*, quatuor vocal de Beethoven, — une page qui respire la paix et la grandeur de la mort, — était confié à quatre jeunes solistes de l'Ecole de musique. Les voix étaient jolies et bien fondues.

Mais le très grand et très réel succès de ce concert, si délicatement composé, est allé à Eugène Ysaye que, depuis trois ou quatre ans, Verviers n'avait plus entendu. Il peut sembler paradoxal de constater des progrès chez ce maître de l'archet, et pourtant, jamais il ne nous apparut aussi génial, aussi complet, aussi merveilleux ; jamais les œuvres que chanta son magnifique violon — c'était le Concerto en *mi majeur* (n° 2) de Bach, le Concerto de Mendelssohn et pour finir la *Sarabande* de Bach — ne furent interprétées avec autant de clarté, d'art et de sublime compréhension; jamais il n'a déterminé en son auditoire charmé autant d'impressions profondes et d'émotions vibrantes.

J. S.

Memento des Expositions.

AMIENS. — *Société des Amis des arts.* 25 mai-6 juillet. Les peintures de plus de 1m,50, les sculptures de plus de 50 kilogs ne seront pas admises. Renseignements : *M. P. Ansart, secrétaire général, rue Saint-Dominique, 11, Amiens.*

DIJON. — *Société des Amis des Arts de la Côte d'Or.* 1er juin-15 juillet. Envois : 1er mai, chez M. Pottier, rue Gaillon, 14, Paris. Renseignements : *Secrétariat général, Palais des États, place des Ducs, Dijon.*

GAND. — Salon triennal des Beaux-Arts. 24 août-2 novembre. Délais : Notices, 13 juillet; œuvres, 22 juillet. Gratuité de parcours en Belgique. Deux œuvres par exposant, sauf invitation spéciale. Commission sur les ventes : 5 p. c. Renseignements : *M. F. Scribe, secrétaire, 2, rue de la Chênaie, Gand.*

LIÉGE. — *Association pour l'Encouragement des Beaux-Arts.* 11 mai-20 juin Gratuité de transport sur territoire belge. Renseignements : *M. Victor Robert, secrétaire général, 64, rue Louvrex, Liége.*

LILLE. — Exposition internationale (mai-septembre 1902). *Section d'œuvres d'art.* Renseignements : *Administration de l'exposition, 35, rue Nationale, Lille.*

MUNICH. — Exposition internationale (Palais de Cristal). Section particulière réservée à l'Art religieux. Envois : 30 avril. Renseignements : *Secrétariat de la Société des Artistes, Glaspalast, Munich.*

TURIN. — Exposition internationale des Arts décoratifs modernes. 10 mai-1er novembre. Renseignements (pour la Belgique) : *M. Mussche, secrétaire du Comité, 26, rue Faider, Bruxelles.*

La Semaine Artistique

Du 27 avril au 3 mai.

MUSÉE DE PEINTURE MODERNE. 9-5 h. Exposition de la Société des Beaux-Arts.

MUSÉE DU CINQUANTENAIRE. 10-5 h. Exposition d'étoffes anciennes (collection I. Errera). — Exposition des dessins de feu E. Puttaert.

CERCLE ARTISTIQUE. Exposition F. Courtens-A. Des Enfans.

GALERIE DE SOMZÉE (265, rue Royale). — 10-5 h. Exposition Pro-Boer.

Dimanche 27. — 2 h. Dernier Concert populaire : Mlle BLANCHE SELVA. Mlle HENRIETTE STRASY (théâtre de la Monnaie). — 3 h. 1/2 Conférence de Mlle M. BIERMÉ : *La jeune école russe* (Ecole de musique d'Ixelles). — 8 h. *Quand nous nous éveillerons d'entre les morts*, d'Ibsen (théâtre du Parc)

Lundi 28. — 6 h. Avant-dernière représentation du *Crépuscule des Dieux*. Mme LITVINNE (théâtre de la Monnaie). — 8 h. 1 2 Concert A. Van Dooren (salle Le Roy). — 8 h. *Vive la Vie !* de Sudermann (théâtre du Parc).

Mardi 29. — 8 h. 1/2. *Le Luthier de Crémone.* M. JENÖ HUBAY (Grande-Harmonie).

Jeudi 1er mai. — 6 h. Dernière représentation du *Crépuscule des Dieux*. Mme LITVINNE (théâtre de la Monnaie).

Samedi 3. — 2 h. Ouverture de l'Exposition H. Van der Hecht (Cercle artistique).

PETITE CHRONIQUE

C'est, comme nous l'avons annoncé, mardi prochain, à 8 h. 1/2 que sera exécuté pour la première fois à Bruxelles, à la Grande-Harmonie, le *Luthier de Crémone* de Jenö Hubay. L'orchestre sera dirigé par M. Van Dam. Les solistes sont, outre l'auteur qui

exécutera la partie de violon solo, Mlle A. Verlet, MM. H. Seguin, E. Dony et M. Collet.

La séance s'ouvrira par la Symphonie en *la majeur* de Mozart.

Deux partitions nouvelles : Un ballet de M. Alexandre Béon sur un scénario tiré d'une légende indienne et une opérette de M. Schwartz sur un livret de Théo Hannon.

Ces deux œuvres seront vraisemblablement représentées à Bruxelles l'hiver prochain.

L'artistique revue *Onze Kunst* prépare pour un de ses prochains numéros toute une série de reproductions d'après des œuvres inédites de Frans Courtens, exposées en ce moment à Bruxelles.

M. A. Donnay vient de composer pour l'éditeur Deman une série d'illustrations destinées à orner l'édition nouvelle des drames de Maeterlinck.

« Les neuf dessins dont il fera précéder chaque drame de Maeterlinck, dit M. Mestré dans la *Meuse*, condensent dans la plus heureuse harmonie des lignes et la plus adéquate figuration expressive tous les sentiments tragiques, confus et mystérieux à la fois, qui dominent la pensée créatrice de l'illustre écrivain flamand. M. Donnay est parvenu à susciter dans ses compositions l'atmosphère nécessaire où s'agitent, quelque peu égarés, les personnages de ces « actions hallucinées ». Il y a fait planer la terreur et le doute.

Jamais le très personnel artiste liégeois ne fut mieux inspiré et en contemplant ses beaux dessins, on sent combien par les arts graphiques on peut arriver à rendre la « pensée », ou du moins à susciter les rêveries les plus abstraites. Et, en l'espèce, comme il s'agit des drames de Maeterlinck, rien n'aurait pu être plus excellemment approprié. »

Une société s'est fondée en France pour l'enseignement de l'art religieux. L'un des buts de l'association est de réformer le goût déplorable qui envahit de plus en plus les églises au point de vue de l'architecture, de l'ornementation, de la musique, etc. La société voudrait arriver à rendre aux édifices religieux le caractère de musées qu'ils avaient autrefois, lorsque le clergé s'occupait moins de politique et plus de questions d'art. Il serait utile de songer en Belgique à fonder une association analogue. Font partie du comité : MM. L.-O. Merson, L. Benouville, E. Lefébure, H. de Chennevières, Vincent d'Indy et G. de Jaer, secrétaire.

The Magazine of Art d'avril publie une notice sur un artiste français qui s'est fait en Angleterre une situation en vue, le graveur Lucien Pissarro.

De l'*Express* :

Une nouvelle qui intéresse les artistes belges ayant le désir de se faire entendre en Angleterre. Notre ami Hillier, nommé directeur de l'importante société artistique anglaise *Universal Agency*, située au n° 168 de la New-Bond-Street, organise plusieurs concerts dans le but de procurer aux nombreux artistes qui vont arriver ici par l'annonce des fêtes du couronnement, l'occasion d débuter à Londres.

Ajoutons que Louis Hillier, toujours infatigable, et malgré ses nombreuses occupations artistiques, qu'il n'abandonne point, caresse aussi le projet de rendre possible, par son effort personnel et celui de ses amis, la constitution d'un théâtre permanent de langue française, dont la place est marquée à côté du théâtre allemand. Celui-ci fonctionne depuis longtemps à Londres avec un grand succès.

A l'Exposition des œuvres d'artistes belges appartenant à l'Etat français a succédé, au Musée du Luxembourg, celle des peintures anglaises et américaines. La collection comprend, entre autres, des toiles de Watts, de Whistler, de Sargent, de Burne-Jones, de W. Dannat, de Brangwyn, de W. Gay, de Lorimer, de Walden, de Sund, etc. et des œuvres nouvellement acquises et exposées pour la première fois, de Harrisson, J. Alexander, Humphreys-Johnston, Mac Ewen, Lavery, F. Spenhove, W. Homer, B. Foster, R. Henry, etc.

L'exposition de la Gravure sur bois, que nous avons annoncée, s'ouvrira à l'École des beaux-arts, à Paris, samedi prochain.

On a fait appel aux spécialistes, artistes et écrivains, de façon à donner le plus grand éclat à cette manifestation. C'est ainsi que la partie ancienne est organisée par MM. Claudin et Jean Masson, et la section japonaise par MM. Vever et Bing ; M. Henri Beraldi s'occupe du bois français moderne ; MM. Graul et Kautzich, du bois allemand ; M. Fairfax-Murray, du bois italien ; M. H. Hymans, de la Belgique et de la Hollande ; M. Lucien Pissarro, de la gravure anglaise.

Parmi les artistes qui ont déjà promis leur concours, on peut citer MM. A. Lepère, H. Paillard, E. Dété, T. Beltrand, Ch. Baude, S. Pannemaker, L. Ruffe, Florian, Bellenger, Vibert, etc.

A la vente de la Bibliothèque Paillet, à Paris, quatre volumes (dont trois modernes) ont atteint ensemble le joli prix de 120,000 francs. — Vous avez bien lu : *cent vingt mille !*

Le premier, *Daphnis et Chloé*, édition Didot, avec des dessins de Prudhon et Gérard, est monté à 41,000 francs. Le deuxième, *Eugénie Grandet*, des « Amis des Livres, » avec illustrations originales de Dagran-Bouveret, à 13,400 francs. Le troisième, édité par les « Amis des Livres » également, un *Zadig* orné d'une suite de dessins de Rops, à 27,000 francs. Le dernier est un petit manuscrit flamand de la fin du XVe siècle, *Les Heures de la Vierge Marie*, vendu 38,500 francs au libraire Quaritsch, de Londres.

Au total, la vente a fait 220,000 francs.

Nous avons annoncé que des représentations de *Tannhäuser*, *Lohengrin*, *Tristan et Isolde* et les *Maîtres chanteurs de Nuremberg* seront données du 9 août au 20 septembre au théâtre du Prince-Régent, à Munich. Ajoutons à cette information que l'Opéra royal représentera, pendant cette « saison » musicale, un cycle d'opéras de Mozart : *La Flûte enchantée*, *Le Mariage de Figaro*, *Don Juan* et *Cosi fan tutte*, ainsi que les cinq œuvres suivantes : *Les Nibelungen* de Hebbel, la trilogie *Wallenstein* de Schiller, *Manfred* de Byron, avec la musique de Schumann, le *Faust* de Gœthe et l'*Orestie* d'Eschyle.

L'intendant des théâtres royaux de Munich, M. E. von Possart, a eu l'idée de faire représenter à l'Opéra la Tétralogie *sans la musique*, c'est-à-dire en se bornant à faire déclamer par les acteurs le texte de l'*Or du Rhin*, de la *Valkyrie*, de *Siegfried* et du *Crépuscule des Dieux*. Cette curieuse tentative a pleinememt démontré le puissant intérêt poétique et dramatique des œuvres de Wagner, abstraction faite de leur merveilleuse parure symphonique.

Le Congrès postal qui s'est réuni à Berne en 1900 a décidé de consacrer 200,000 francs pour faire ériger dans cette ville un monument commémoratif de la fondation de l'union postale universelle. Ce monument sera prochainement mis au concours.

Pour l'examen des projets, le Conseil fédéral suisse vient de nommer un jury international qui est composé de la manière suivante :

MM. Hake, conseiller postal intime, architecte rapporteur pour les constructions à l'office impérial des postes, à Berlin ; Edmond Hellmer, professeur, sculpteur, directeur de l'Académie des beaux-arts à Vienne ; Aloys Strobel, sculpteur, à Budapest ; comte de Lalaing, sculpteur, à Bruxelles ; F. Meldahl, professeur, directeur de l'Académie des beaux-arts, à Copenhague ; José Urioste-Velada, architecte, à Madrid ; F.-A. Bartholdi, statuaire, à Paris ; H. Armstead, membre de l'Académie des beaux-arts, à Londres ; E. Ximenes, professeur, à Rome ; Bluntschli, professeur, président de la commission fédérale des beaux-arts, à Zurich ; Ruffy, directeur du bureau international de l'Union postale, à Berne.

Le statuaire Klinger a achevé le monument de Beethoven auquel il travaille depuis quinze ans. Nous l'avons vu à Leipzig, dans son atelier, il y a trois ans. L'œuvre promettait dès lors beaucoup. On sait que M. Klinger est au premier rang des sculpteurs de l'Allemagne.

VILLE D'ANVERS

Vente aux enchères publiques de la belle collection de

TABLEAUX

DE MAITRES ANCIENS ET MODERNES
DES ÉCOLES FLAMANDE, FRANÇAISE, HOLLANDAISE, etc.

LAISSÉE PAR FEU

M. Edmond HUYBRECHTS

parmi lesquels se trouvent des œuvres importantes de : Brauwer, Breughel le Vieux, Cuyp, De Vlieger, du Jardin, Fouquet, Hobbema, Jordaens, Maas, Metsys, Memling, Rubens, Snyders, Teniers le Jeune, Guillaume Van Aelst, Van Dyck, Van Goyen, Van Ostade, Ph. Wouwerman.

Bellangé, Brunin, Daubigny, Henri De Braekeleer, De Groux, De Keyser, Diaz, Dyckmans, Fantin Latour, Fourmois, Gallait, Géricault, Isabey, Lamorinière, Leys, Lies, Madou, Ooms, Rousseau, Roybet, Alfred Stevens, Troyon, Van Beers, Van Lerius, Wappers, Willems, etc.

ET D'UNE

BIBLIOTHÈQUE DE LIVRES SUR LES BEAUX-ARTS

La vente aura lieu en l'hôtel

avenue Marie-Thérèse, 4, Anvers.

DES TABLEAUX : Les **lundi 12, mardi 13, mercredi 14 et jeudi 15 mai 1902**

DE LA BIBLIOTHÈQUE : Le **samedi 17 mai 1902.**
à 2 heures précises

SOUS LA DIRECTION DE :

M. E. Le Roy, expert
DE LA MAISON E. LE ROY & Cie
2, rue Glück, Paris.

MM. J. et A. Le Roy, frères
EXPERTS
12, place du Musée, Bruxelles.

ASSISTÉS DE :

MM. F. Delehaye et fils, experts
5, rue des Récollets et 41, Longue rue Neuve, Anvers.

EXPOSITIONS :

Publique : **le vendredi 9 mai 1902**
Particulière : **le samedi 10 mai 1902**
de 11 à 5 heures.

Le catalogue se trouve : A Bruxelles : chez MM. J. et A. LE ROY FRÈRES, place du Musée, 12.
A Anvers : chez MM. F. DELEHAYE ET FILS, 5, rue des Récollets et 41, Longue rue Neuve.

ÉDITIONS DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE

Pour paraître incessamment :

André Fontainas. *Le Frisson des Iles.*
Adrien Mithouard. *Le Classique de Demain.*
Eugène Rouart. *L'Artiste dans la Société.*

Trois plaquettes in-16, tirées à petit nombre sur hollande Van Gelder pour les membres protecteurs de la *Libre Esthétique*. Des presses de Mme Ve Monnom. Quelques exemplaires de chacune de ces brochures de luxe sont en vente au prix de fr. 2-50 l'une. S'adresser aux bureaux du journal, 32, rue de l'Industrie, Bruxelles.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

ATELIERS
D'ARTS MOBILIERS
ET DECORATIFS.
G. SERRURIER-BOVY
LIEGE. 39 Rue Hemricourt
BRUXELLES. 2 Boulevard du Régent
PARIS. 54 Rue de Tocqueville

EXPOSITION PERMANENTE D'INTÉRIEURS COMPLÉTEMENT MEUBLÉS, DECORÉS ET ORNÉS, MISE EN ŒUVRE ET ADAPTATION RATIONNELLE DES MATÉRIAUX ET PRODUITS DE L'INDUSTRIE MODERNE.

LE BOIS MEUBLES, ÉBÉNISTERIE, MENUISERIES DÉCORATIVES.

LE METAL FER BATTU ET FORGÉ, CUIVRE MARTELÉ, ÉTAIN FONDU, REPOUSSÉ ET INCRUSTÉ, ÉMAUX APPLIQUÉS AU MOBILIER, AUX APPAREILS D'ECLAIRAGE, DE CHAUFFAGE ET AUX OBJETS USUELS.

LES TISSUS TENTURES ET RIDEAUX AVEC APPLICATIONS D'ÉTOFFES ET DE PEINTURE, BRODERIE. TAPIS.

LE VERRE VITRAUX PLOMBÉS EN MOSAIQUE ET PEINTS.

LA CERAMIQUE CARREAUX ET POTERIES EN TERRE, FAYENCE ET GRÈS.

LE CUIR APPLICATIONS DIVERSES DU CUIR GAUFFRÉ, REPOUSSÉ ET TEINT.

LE DECOR TENTURES EN PAPIER ET ÉTOFFES POUR MURS, PLAFONDS ET DÉCORATIONS.



Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

BEC AUER

50 % D'ECONOMIE **LUMIERE QUADRUPLE**

Appareils d'éclairage et de chauffage au GAZ, à l'ÉLECTRICITÉ et à l'ALCOOL

INSTALLATIONS COMPLÈTES

Bruxelles, 20, BOULEVARD DU HAINAUT, Bruxelles

Agences dans toutes les villes.

TÉLÉPHONE 1780

E. DEMAN, Libraire-Expert

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

EN SOUSCRIPTION :

THÉATRE DE M. MAETERLINCK

avec une préface inédite de l'auteur.

Trois volumes in-8°, illustrés de dix compositions originales lithographiées par AUGUSTE DONNAY.

Tirage à 110 exemplaires numérotés, sur papier de Hollande

Prix : 80 francs.

Les exemplaires numérotés 1 à 10, renfermant une double suite des dix compositions et un croquis original de A. DONNAY :

Prix : 150 francs.

Le prospectus-spécimen de cet ouvrage sera adressé gratuitement sur demande.

Demandez chez tous les papetiers

l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION **EXPORTATION** **ÉCHANGE**

The Artist

An Illustrated Monthly Record

of Arts, Crafts, and Industries

1 SH. MONTHLY

Lonsdale Chambers, 27, Chancery Lane, and Bream's Buildings, London, W. C.

LIMBOSCH & C^IE

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc. Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. V^e MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

VINGT-DEUXIÈME ANNÉE. N° 18. 4 MAI 1902.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

La Société des Beaux-Arts (OCTAVE MAUS). Francis Jammes. *Le Triomphe de la Vie* (ANDRÉ FONTAINAS). — Le Luthier de Crémone (O. M) — Aux Concerts populaires (M. G.). — Pelléas et Mélisande (M.-D. CALVOCORESSI). — Expositions. *Au Cercle Artistique.* — Tombola internationale Pro-Boer. — Accusés de réception. — La Semaine Artistique. — Petite Chronique.

LA SOCIÉTÉ DES BEAUX-ARTS

Ce pauvre « Salon des Beaux-Arts » a une bien mauvaise presse. On lui reproche son titre, sa composition, ses tendances réactionnaires. Il n'est pas jusqu'au doyen de la critique, le vénérable M. Fétis, peu suspect de néophilie, qui ne lui décoche cette observation : « On ne peut pas se défendre d'un mouvement de surprise lorsque, en parcourant le Salon de la Société des Beaux-Arts, on y voit figurer quantité d'œuvres d'artistes décédés, et portant des dates déjà anciennes. Qui dit Salon dit réunion de peintures non seulement contemporaines, mais d'exécution récente. C'est là ce qui caractérise le Salon: c'est là sa raison d'être. Le Salon de la Société des Beaux-Arts étant annuel, il est supposé présenter aux visiteurs des œuvres de toute fraîche date, des œuvres produites dans l'intervalle écoulé depuis sa dernière exhibition.

Si la Société des Beaux-Arts veut organiser des expositions rétrospectives, elle est bien libre de le faire, et l'on ira très volontiers les visiter; mais c'est une faute de réunir des productions de différentes époques dans un Salon, qui ne répond plus à sa désignation. Comment ne s'étonnerait-on pas de rencontrer, comme il arrive cette fois, mêlées à des productions du jour, des peintures de Gustave Moreau, de Jules Dupré, de Meissonier, de Courbet, de Claude Monet, de Daumier et de vingt autres maîtres appartenant déjà à l'histoire? Il y a là une manifeste discordance d'impression. Rendant compte d'un Salon et non d'une exposition dite rétrospective, nous nous abstiendrons de parler de ces œuvres d'autrefois, qui ont été vues en leur temps, dont la réputation est faite, et qu'il ne s'agit plus de juger, nous bornant à mentionner les tableaux d'exécution récente, lesquels répondent seuls à l'idée qu'on a de ce que doit être un Salon de peinture. »

La note la plus amusante a été donnée par le *Petit Bleu* dont le chroniqueur artistique, notre spirituel confrère Ergaste, date gravement son compte rendu d'avril 1878, annonce que le ministre Van Humbeeck !) a présidé à l'inauguration et parle des barbes grises dont on a réuni les œuvres comme d'adolescents dont les débuts sont gros de promesses!

« Pour bien juger les œuvres des hommes, a dit Mon-

esquieu, il faut considérer l'époque qui les a vus naître.» Cette réflexion, qui sert d'épigraphe à l'article fantaisiste de notre confrère, n'est pas toujours vraie. Dans le domaine des arts, notamment, le recul du temps est, le plus souvent, nécessaire pour asseoir l'opinion définitive de la foule. Les emballements de celle-ci sont aussi irréfléchis que l'hostilité avec laquelle elle accueille généralement les artistes novateurs que la postérité classe parmi les plus illustres.

Si la Société des Beaux-Arts, en groupant les toiles des peintres jadis les plus combattus, — et en première ligne celles d'Hippolyte Boulanger qui vécut et mourut pauvre, inconnu du public, renié par la gent fashionable qui exalte aujourd'hui son mérite, — a eu le dessein de prémunir ses membres contre la fragilité des jugements superficiels et de démontrer que ceux-ci sont fréquemment réformés par les générations suivantes siégeant en degré d'appel, elle a atteint son but et il convient de l'en féliciter.

Boulenger apparaît, malgré la sélection un peu maladroite de ses tableaux et études, un fort beau peintre, passionnément épris de la nature agreste, coloriste instinctif, harmoniste subtil, en pleine possession d'une technique personnelle, ferme et souple à la fois. Il procède de Fourmois, dont il élargit la vision en la libérant des conventions qui en entravaient l'essor, et évoque l'art des maîtres français de son époque, en particulier celui de Millet et de Rousseau, tout en gardant la fraîcheur d'une inspiration originelle. « Ce fut l'imprévu et la note personnelle de son œuvre, a dit Camille Lemonnier, de renouveler par une observation des moindres nuances et une sagacité à les exprimer toujours en éveil, la lourdeur de l'école, morbifiée dans des pratiques plus savantes qu'attendries. » L'*Approche de l'orage*, l'*Inondation*, la *Messe de Saint-Hubert*, les *Vieux Étangs à Tervueren* caractérisent surtout cet art de tendresse et d'émotion, inopinément jailli parmi les pages glacées, sèches et banales par lesquelles les peintres de son temps prétendaient dérouler le décor mouvant des champs, des vergers et des forêts. Et la sève qu'il fit monter aux branches mortes vivifia l'arbre qui plonge ses racines au sol profond de l'art. L'Ecole belge de paysage, dont il inaugura la renaissance, lui doit sa jeune gloire.

Les maîtres français aux débuts desquels remonte le présent Salon furent, de même, si violemment contestés que l'ironie de les grouper sous les patronages les plus officiels cingle sans pitié l'incompétence de ceux qui les repoussèrent jadis. Leurs noms seuls évoquent une période tumultueuse qu'on se réjouit de voir close. Corot, Courbet, Ricard, Jules Dupré, Charles Jacque, Daumier, Lépine, Claude Monet, Degas, Renoir, Raffaëlli et Puvis de Chavannes lui-même, dont on a exposé une esquisse pour l'*Hiver* de l'hôtel de ville de Paris, et Carrière, représenté par un vivant portrait de Charles Morice, et Cottet, eurent à souffrir de l'ignorance et du parti-pris. Leurs noms, symboles de batailles, sinon de bagarres, figureraient avec honneur comme parrains d'une exposition d'artistes indisciplinés et novateurs. Ils sont déplacés parmi les Bonnat, les Meissonier, les Roybet, les Ziem, les John-Lewis Brown, les Dagnan-Bouveret qu'un éclectisme vraiment illimité leur a donnés pour voisins, en leur imposant, en outre, l'obligation de se rencontrer au long des cimaises avec MM. de Lalaing, Cluysenaar, Robie et autres.

Ceci dit, et la surprise dissipée de cet amalgame hétéroclite, admirons le puissant et superbe portrait de femme par lequel Claude Monet affirma en 1866 sa jeune maîtrise et que connaissent de longue date tous ceux qui aiment à fréquenter chez Durand-Ruel. Il n'est pas, dans toute l'exposition, de plus beau morceau de peinture. L'idée de lui accoster deux portraits méticuleux et froids de M. de Lalaing, figés l'un et l'autre dans la même attitude, traités tous deux dans les mêmes tons fumeux et ternes, et paraissant attendre « l'objectif » de l'opérateur, ne fut vraiment pas heureuse, — j'entends : pour ces derniers. Car le portrait de Claude Monet n'en domine que davantage, du fond de la salle où il rayonne, toutes les toiles qui lui font cortège.

Admirons aussi une claire marine de Renoir, *Les Côtes de Guernesey*, datée de 1883, deux paysages romantiques de Jules Dupré, le *Peintre* et le *Cabaret* de Daumier (collection Rouart), le *Port de Sèvres* de Lépine (collection Crabbe), le portrait et les études de Ricard (collection Goldschmidt) qui ressuscita les grâces de l'art du XVIII^e^ siècle, l'*Hiver* de Puvis de Chavannes qui eût, semble-t-il, mérité les honneurs de la cimaise, une savoureuse étude de nu de Courbet (collection Schleisinger), le pastel *Scène de théâtre* de Degas, la lumineuse étude de femme de Besnard, etc. Le *Saint Sébastien* de Gustave Moreau (collection Baillehache) et, du même, un paysage apparenté à ceux de Constable ne sont pas des plus significatifs, si ce n'est qu'ils marquent l'un et l'autre le défaut de personnalité d'un peintre proclamé un peu trop hâtivement peut-être artiste de génie.

Dans cette « Centenale » inattendue, quelques maîtres tiennent une place honorable. Et certes Xavier Mellery, malgré les ténèbres dont il se plaît à assombrir graduellement les portraits et intérieurs qu'il exposa jadis dans l'éclat de leurs colorations originales, est-il parmi les artistes les plus appréciés du Salon. Ses souvenirs de Venise et de Bruges, ses jardins silencieux, ses vestibules emplis de mystère nocturne, ses effigies pensives et graves proclament une haute conception d'art, isolée dans sa fierté et son orgueil. D'harmonieuses études d'Eugène Smits, un bon portrait et un paysage de Verheyden, un triptyque d'aspect métallique de Léon

Frédéric : *Paysage des Flandres*, deux paysages de Victor Gilsoul, des dessins de Charles Michel apportent, avec une composition importante de Charles Mertens, *Famille zélandaise*, qui témoigne d'un considérable effort d'art, et une toile anecdotique de M. Struys, *La Célèbre Dentellière malinoise*, à qui fut décerné le Prix du Salon (car la *Société des Beaux-Arts* pousse le respect des choses surannées jusqu'à rétablir les médailles!) un souffle de vie moderne dans cette galerie érigée à la mémoire des morts Enfin, quelques œuvres de Courtens, Hennebicq, Verbrugge, Asselberghs, Rosseels, Danse, Dierckx, Luyten, Van Doren, Mathieu, Gouweloos, Uytterschaut, Stacquet, Hermanus, et de M^mes^ Marie Collart, H. Ronner et Berthe Art complètent, avec des sculptures de MM. Vinçotte, de Lalaing, Samuel, Dillens, De Groot, De Haen et de Tombay, qui ne lui confèrent aucune impression inédite, l'ensemble déconcertant et anachronique du « Salon de 1902 » qui eût vraisemblablement excité il y a vingt-cinq ans une vive curiosité.

OCTAVE MAUS

FRANCIS JAMMES

Le Triomphe de la Vie.

Dans les deux longs poèmes qu'il vient de publier sous le titre commun : *Le Triomphe de la Vie* (1), Francis Jammes fait montre d'un parti-pris évident. Mais tout parti-pris se justifie à la mesure de la vérité sincère dont il se constitue. Ici, le poète, désireux de nature et vivant parmi les végétations dont le souffle exalte son inspiration, se place devant la vie ridicule et obstinée de la province, qui le gêne et contrecarre le caprice de ses ingénuités; délibérément, il lui jette à la face l'ordure qui forme son âme bourgeoise. Oh non, en vérité, qu'il se flatte, le poète : il se sait lui-même enclin à des vilenies grossières, à de basses actions, mais dont le mobile reste plus instinctif et désintéressé. Sans doute *détournera-t-il de ses devoirs* une fille, ou consentira-t-il à la lâcheté d'une observance de convention, convoitera-t-il la tranquillité que la possession de l'or apporte; — il n'est fourbe, rusé, méchant, il ne trahit ni ne trompe, il reste fraternel aux douleurs vraies et profondes; il est sensible aux beautés et aux conseils des choses, des arbres, des fleurs et de l'air : il est, avec ses faiblesses, l'homme candide, ébloui, exalté, mais aussi soumis à tous les entraînements, à l'influence inconsciente des exemples.

Jean de Noarrieu, gentilhomme campagnard, surveille ses vignes et ses champs; il chasse; il mène la vie large et aisée. Une fille à son service est, paisiblement, sa maîtresse. Paisiblement, en apparence et selon ce qu'il peut croire. Mais la Lucie se souvient d'un beau gars qui l'aime, Martin, qui garde les troupeaux dans la montagne. Au fond, sans d'abord s'en douter, c'est bien à lui qu'elle, en sa pensée et en la ferveur de son âme simple, s'est vouée. Il reviendra. La saison s'avance. Le *rêve de Lucie* et son souvenir se précisent; aussi son espoir. Rien de plus que ce très simple drame dont s'accroît, en l'esprit de Noarrieu, le pressentiment, et c'est l'absolue trame où se brodent les motifs de maints thèmes rustiques ou de très intime pénétration psychique.

Dans *Existences*, poème dialogué, le sel des rancœurs se répand plus âpre au goût. La voix des gens, triviale, roule d'épaisses fanges stupides et puantes. Calculs et bêtises dont s'est enflée leur laideur, étalée fastueusement dans les rencontres louches d'amours putrides et honteuses, soucis de l'apparence obliquement vertueuse, hypocrisie de tous les sentiments en conflit avec la franchise un peu niaise, intimidée, des simples, et, participant de l'un et de l'autre, la stupeur hésitante et souvent souffrante du poète, à la fois victime et témoin.

Un récit par épisodes variés, roman en vers de la petite ville, livre étrange, qui déconcerte parfois l'admiration et renforce la sympathie; le ton, depuis les plus familières expressions machinales, insignifiantes :

> Ces fichues allumettes-là ne prennent pas

ou :

> Tiens, voilà le facteur avec sa bicyclette

s'exhausse, selon la circonstance où se mêle la pensée sensible du poète, à des pénétrations merveilleuses d'un lyrisme très particulier :

> Enfance des vallées d'émeraude argentée,
> pluie des douces fins de jour dans la lumière...;

ailleurs un marronnier parle dans un jardin public :

> La nuit épaisse et bleue ne bouge pas dans le jardin.
> L'ombre des bancs à peine est visible sur l'allée.
> Quel joli calme ! On sent les tilleuls de très loin.
> Dans l'air liquide flotte, à peine, une chouette.
> C'est bon de vivre, de respirer à pleines feuilles
> l'âme de la soirée dans celle des tilleuls.
> A mes pieds, étendue comme une grosse rose
> ouverte, Jeanne longtemps laisse sa bouche fraîche
> enfermée tendrement dans celle du poète.

Francis Jammes, mieux que tout autre, possède le don singulier d'évoquer des tableaux précis et mouvants à l'aide d'un emploi mystérieux de mots familiers, limpides, à la portée, semble-t-il, de qui veut les prendre, mais dont chacun, tous les jours, use sans effet, et de les grouper d'une telle façon, ingénument harmonieuse, qu'ils semblent se soulever d'un essor tout nouveau et frémir, très purs, comme nécessaires et inattendus, dans l'apaisement doucement extasié d'un clair matin printanier.

ANDRÉ FONTAINAS

(1) Paris, *Mercure de France*.

LE LUTHIER DE CREMONE

Opéra en 2 actes, par J. HUBAY, poème de F. COPPÉE et H. BEAUCLAIR.

M. Jenö Hubay a mis son archet et son talent de compositeur à la disposition d'un comité constitué dans un but charitable. Cela nous valut, mardi dernier, outre le plaisir d'entendre dans un solo de sa composition le délicat violoniste, l'agrément d'une « première ». Le *Luthier de Crémone*, opéra en deux actes écrit par

M. Hubay sur un poème plutôt ingénu de MM. F. Coppée et H. Beauclair, n'a, en effet, jamais été joué en Belgique, bien qu'il ait fait couler de douces larmes au pays des magyars et en Allemagne.

Nous ne savons l'accueil que réserverait le scepticisme de notre public à l'historiette sentimentale — amour et lutherie, concours de « maîtres », substitution de violons l'un à l'autre, triomphe (naturellement) de l'amour — imaginée par M. Coppée, non plus qu'à la musique aimable dont l'a agrémentée M. Hubay. A n'en juger que par les applaudissements et les *bis* qui ébranlèrent, la semaine dernière, la salle de la Grande-Harmonie, le succès en serait certain. Mais peut-être entrait-il dans ces manifestations enthousiastes quelque reconnaissance pour la collaboration désintéressée de l'artiste, et aussi un écho du plaisir qu'éprouva le public à donner au violoniste un vibrant témoignage de regrets et de sympathie...

La forme littéraire et musicale du *Luthier de Crémone* n'est pas faite, en effet, pour passionner un auditoire épris de neuf. Le texte, qui ressuscite avec une évidence trop flagrante l'épisode fondamental des *Maîtres chanteurs de Nurenberg*, est écrit en vers de mirliton dont voici quelques spécimens :

Est-il un plus charmant métier
Que celui de luthier?
L'artiste sait notre mérite.
Nous sommes comme l'imagier
Qui fabrique le bénitier
Où le prêtre met l'eau bénite!
. . . . . .

Comme il faut à tout bon artiste une famille.
A celui-là qui va gagner la chaîne d'or
Je promets de donner ma maison et ma fille!
. . . . . .

Respect aux amateurs des vendanges d'octobre!
Un bon musicien ne doit pas être sobre.
. . . . . .

A propos, je vais à la cave
Chercher quelques flacons, car le plus grand plaisir,
Avant de boire un vin, c'est d'aller le choisir ...

« Bien qu'il n'ait pas trouvé cela si ridicule »,

M. Hubay ne pouvait, cela se conçoit, faire sur ces pauvres vers de musique de haute envolée. Sa partition côtoie Ambroise Thomas, Gounod, Massenet et autres faiseurs d'opéras célèbres. Elle est mélodique, élégante, claire, fort bien écrite pour les voix. En particulier, le rôle de Philippo, le bossu qui sacrifie généreusement une victoire certaine au bonheur de Gianina qu'il aime et qui lui préfère son rival, a de l'accent et de l'expression. Il a été mis en pleine valeur par M. Seguin, à qui il fut destiné. Les autres personnages trouvèrent en Mlle Verlet, en MM. Dony et Collet des interprètes consciencieux, et M. Van Dam dirigea de son bâton précis l'exécution symphonique et chorale de cette œuvre de demi-caractère, qui tient de l'opéra et de l'opéra comique, et que l'aristocratique assistance à qui en fut offerte la primeur applaudit unanimement.

O. M.

AUX CONCERTS POPULAIRES

Le choix fait par Mlle Selva de débuter aux Concerts populaires dans un concerto de Bach dit la nature grave et désintéressée de la jeune artiste, qui subordonne à sa religion fidèle des maîtres tout souci d'ostentation pianistique. De même qu'elle ne craignait pas, il y a six semaines, de présenter au public de la *Libre Esthétique* l'admirable mais écrasante et peu accessible sonate de Paul Dukas, de même ici elle a préféré les merveilles formelles du concerto en *ré* à telles « fantaisies » ou « rhapsodies » récolteuses de bravos.

Le public, dont le snobisme se résigne à subir, au seul conservatoire, le culte sévère du maître d'Eisenach, mais qui aime trouver aux « Populaires » quelque diversion aux austérités de la rue de la Régence, a commencé par ne point voir la chose d'un bon œil, — mais en fin de compte l'autorité de l'exécution a décidé la victoire de Mlle Selva. Oh! la ferme attaque, le beau modelé de la phrase, la désinvolte flexibilité du trait, — et surtout le sens étonnant des timbres, qui confère à chaque partie un caractère phonique individuel!

L'altération du titre *Variations symphoniques pour piano et orchestre* en celui de *Variations symphoniques pour piano avec accompagnement d'orchestre*, qui figurait indûment au programme, ne peut faire excuser le laisser-aller, l'incroyable insuffisance avec laquelle l'orchestre fit sa partie dans l'œuvre délicieuse de César Franck.

Un moment nous vîmes Mlle Selva abandonnée, — non démontée, d'ailleurs, — tressant autour du néant la guirlande agile de ses variations. Elle fut l'interprète enthousiaste et fervente de cette pureté, de cette intensité profonde, de cette tendresse angélique et pénétrante dont la musique franckienne conserve l'expression jusque dans les pages les plus brillantes de virtuosité.

Mlle Strasy contribua par sa jolie voix et sa bonne compréhension musicale au succès de l'*Idylle mystique* de M. Ryelandt (première audition). L'œuvre est charmante, animée, facile, jamais ennuyeuse, et les mérites bien personnels de la deuxième partie font espérer que l'auteur se dégagera tôt des réminiscences massenétiennes qui affadissent parfois son inspiration. Nous n'avons pas appris sans admiration pour le courage de M. Ryelandt que cette scène lyrique, écrite sur un poème dont les siècles ne sauraient altérer le caractère voluptueux (1), a été composée dans l'orthodoxe Bruges. Dans le texte, des points de suspension substitués aux passages omis, attirent d'ailleurs indécemment l'attention et l'on songe aux foudres possibles de M. Janssens de Bisthoven.

Le concert débutait par la Symphonie en *mi bémol* de Mozart, dont le radotage aimable et longuet fut prisé par ceux qui dodelinent.

Comme conclusion, l'ouverture d'*Euryanthe*, dans sa beauté allemande et romantique, nous apparut, une fois de plus, éternellement fraîche et passionnée.

M. G.

PELLÉAS ET MÉLISANDE

Drame lyrique de MM. Maurice Maeterlinck et Claude Debussy, représenté à l'Opéra-Comique de Paris le 30 avril 1902.

L'*Art moderne* ayant publié la lettre de M. Maeterlinck déjà parue dans le *Figaro*, nous ne reviendrons pas sur l'incident et nous nous bornerons à examiner la pièce telle que nous avons pu la connaître. Constatons toutefois que le texte de la partition ne nous paraît pas sensiblement différent de celui du drame depuis longtemps connu; il est donc inutile d'en refaire l'analyse.

Le public parisien n'a pas semblé bien ému de l'histoire si sim-

(1) Cantique des Cantiques.

ple de Mélisande, frêle fleur exotique que la transplantation a tuée. Bien plus, on ne saurait croire la somme de vertu et d'esprit qui s'était égarée ce jour-là au poulailler de l'Opéra-Comique. De vertu, car le public accepta mal la scène où Yniold sur l'ordre de Golaud espionne, par la fenêtre, Mélisande et Pelléas. On n'a pas compris l'amour de ces deux êtres, si chaste que la pureté du petit enfant n'est point effleurée; seul le geste de Golaud est impur, et ce qu'on a voulu voir de scabreux dans cette scène n'existe, en fait, que dans la pensée des spectateurs. D'esprit, car on en a mis partout : j'admets sans peine que toutes les honnêtes femmes qui sourirent d'une phrase pourtant bien simple n'aient jamais été « embrassées le long de leurs cheveux » trop verts peut-être, mais je ne comprends pas pourquoi, dans la poignante limpidité du dénouement, la vue du petit enfant de Mélisande a provoqué la gaîté de ces mêmes dames. Somme toute, le public s'est montré étonné, partial et presque hostile pendant les trois premiers actes, mais les deux derniers ont porté et furent applaudis. L'interprétation a bien été pour quelque chose dans la froideur de la salle. Mlle Garden fut une Mélisande aussi inintéressante que possible, et s'il est juste de louer la belle voix de M. Dufranne (Golaud) il faut dire que M. Jean Périer n'est que suffisant dans le rôle de Pelléas. La pauvreté de la troupe de l'Opéra-Comique est telle que le rôle d'Yniold, faute du travesti qui nous semblait tout indiqué, fut confié à un jeune garçon aigre de voix; accessoirement, on a supprimé une scène de ce rôle.

Quant à la partition, il faut avant tout faire une constatation qui est entièrement à l'éloge du compositeur. Abstraction faite des œuvres entièrement conçues par un seul cerveau, et qui seront toujours les meilleures, il est difficile d'en trouver de plus homogène : la musique fait absolument corps avec le texte; comme lui elle est à la fois simple et recherchée, parfois un peu flottante et grise; la peur de la phrase est la même chez le dramaturge et chez le musicien. Je crois qu'il faut absolument louer celui-ci d'avoir su en quelque sorte effacer un peu de sa personnalité pour réaliser la plus grande communauté de tendances possible. Mais on pourra voir dans cet éloge même une façon de blâme. La partition est savoureuse et jolie, mais un peu monochrome : les procédés chers à M. Debussy s'y répètent d'un bout à l'autre; glissantes secondes appuyées et sonores tritons, gouttelettes de harpes, longues tenues de violons à l'aigu et frémissements du quatuor entier concourent à des effets séduisants, mais pas assez variés à notre gré. Nous avons remarqué le rôle assez faible des cuivres et des timbales, ainsi que l'absence presque complète d'oppositions de sonorité. Il est évident, d'après cela, que la psychologie musicale doive être un peu rudimentaire. En fait, je crois que l'on s'égarerait à vouloir trouver dans cette œuvre certainement consciencieuse et qu'il faut, par suite, étudier avec toute la conscience possible une forme nouvelle du drame musical proprement dit. Il faut plutôt y voir la recherche d'un nouveau procédé d'art, d'une matière inédite. Certes, l'histoire ingénue de Pelléas et de Mélisande est plus humaine que bien des situations chères aux librettistes et aimées des compositeurs. Elle est pourtant insuffisamment humaine à notre sens, et sans vouloir recommencer une discussion purement littéraire, déjà ancienne, et sortant totalement de notre cadre actuel, qu'il nous soit permis de dire qu'à notre avis elle restera plutôt comme un camaïeu d'espèce rare que comme un tableau donnant l'impression de la vie. Or, la musique, nous l'avons dit, suit très exactement le texte, se borne à l'encadrer, à s'y joindre très exactement, mais ne le commente pour ainsi dire pas. Il n'y a aucun prélude de quelque longueur; à peine quelques mesures d'introduction à chacun des actes. Les treize tableaux sont reliés par des interludes si courts qu'on a dû y intercaler, après coup, des raccords symphoniques qui ne figurent pas dans la partition et allongent bien inutilement la durée des actes. Il est regrettable qu'on n'ait pas trouvé le moyen de changer plus rapidement les décors, même au prix de quelques sacrifices; mais le souci de la réputation de la mise en scène, à l'Opéra-Comique, semble primer toute considération musicale.

Pour nous résumer, nous sommes indiscutablement en présence d'un effort vers le nouveau, et ce seul effort suffit à placer hors de pair le musicien qui le tenta au lieu de reconstruire éternellement le même château de cartes, comme certains compositeurs trop universellement connus. Quant au sort immédiat de la pièce, il est difficile d'en préjuger, en présence surtout de l'attitude d'une partie du public. Trop exaltée, avant la lettre, par d'aucuns, l'œuvre n'en est pas moins au-dessus des mesquineries d'aujourd'hui; elle se suffit à elle-même et je souhaite simplement au public des représentations ultérieures un peu plus de dignité et un peu plus d'équité.

M.-D. CALVOCORESSI

P. S. Je m'en voudrais de ne point signaler, à propos de l'ignominie d'un factum vendu aux abords du théâtre, le mot du *Figaro* qui propose d'appeler la pièce *Pelléas et Médisance.*

***

Le drame lyrique dont notre correspondant musical donne avec netteté la physionomie a produit, on le pressent, une véritable agitation dans toute la presse. Depuis longtemps œuvre nouvelle n'avait provoqué semblables polémiques. Les chroniques sont innombrables et passionnées. Parmi les appréciations diverses publiées au lendemain de la première, celle de M. Catulle Mendès nous semble mériter particulièrement d'être citée :

« ... Quoi donc? M. Claude Debussy ne s'est pas montré, ce soir, le très exquis musicien que tout le monde admire en lui? Ah! que si fait! et même on peut dire que jamais encore, il n'avait mis en œuvre avec tant de maîtrise les dons merveilleux qu'il reçut des Muses favorables. C'est une suite d'enchantements mélodiques et harmoniques, ces orchestres qui accompagnent, qui conjoignent les péripéties du drame. Sans singularité et pourtant si ingénieuses, si personnellement inventées; sans tapage instrumental, et pourtant d'une emprise si intense, qui étreint, les musiques de M. Claude Debussy imitent des frissonnements de paysages, chuchotent des murmures d'âmes, expriment l'ineffable au-delà des bruits naturels et du verbe humain. Mais — du moins, telle est l'impression que j'en garde après deux auditions — ce qu'elles manifestent, d'une inspiration nouvelle et d'un art original, ce n'est pas, — hormis dans quelques scènes, celle des amours sous la fenêtre, celle des amours au bord de la fontaine, d'autres encore, où l'esprit du chant, en vérité, s'unifie avec l'esprit du poème, —ce n'est pas, dis-je, l'essence poétique du drame, mais, indépendante de celle-ci, une âme musicale, infiniment distinguée. Et, de cette soirée, on emporte deux désirs : celui d'entendre bientôt, sans récitants, dans les grands concerts d'orchestres, la partition de M. Claude Debussy, et celui de voir jouer, sans chanteurs ni instruments, sur quelque théâtre, le charmant conte lyrique — si lyrique, tout seul — de M. Maurice Maeterlinck.

Mais une partie du public, un peu irritée peut-être par des enthousiasmes décidés à n'admettre que le triomphe absolu, a eu tort de ne pas témoigner plus d'attentif respect à une œuvre si considérable par le talent et l'effort, et si souvent admirable en ses erreurs mêmes. »

EXPOSITIONS

Au Cercle artistique.

La palette de Mlle Demanet est harmonieuse et délicate. Elle a de jolis accords de bleus cendrés, de gris d'argent, de vieux rose qui évoquent les concerts discrets dont l'*Aube* de Charles Hermans inaugura le premier programme. L'évolution s'est faite depuis et les colorations alors fêtées comme une heureuse réaction contre les bitumes, les noirs d'ivoire et les terres d'ombre sont éclipsées par les soleils nouveaux dont les peintres ont illuminé leurs toiles.

Les fleurs — anémones, tournesols, amaryllis, viornes — de Mlle Demanet, ses études de figures et d'accessoires n'en gardent

pas moins leur charme et leur poésie, encore qu'on puisse souhaiter dans les œuvres de l'artiste plus de consistance et de solidité. Le dessin manque de fermeté, mais la vision est saine et d'une belle sincérité.

Les peintures des deux partenaires de Mlle Demanet au Cercle, MM. A. Laureys et J. Mayné, ne marquent malheureusement point la même tendance. Elles demeurent, en leurs tons de suie et de terreau, d'assez banales illustrations et ne s'élèvent point au-dessus de la production courante. On vit jadis de M. Mayné un tableau intéressant, *Le Mouton*, qui montrait un groupe d'hommes réunis dans l'énergie d'un effort collectif. Après une longue absence, le peintre reparaît. Cette fois, c'est au pays des houblonnières qu'il a cherché ses inspirations; mais il semble avoir rétrogradé. Ses tableaux, anecdotiques et superficiels, rappellent les polychromies de l'Ecole allemande. Toutefois un sentiment se dégage de quelques-uns d'entre eux, notamment des deux compositions, sobres et vraies, intitulées *L'Aveugle*.

Les toiles de M. Laureys sont pires. Petits sujets, petite conception, petite facture : *Five o'clock*, *Liseuse*, *La Couturière*, *Rêveuse*, *Sous la lampe*, le jeu complet des épisodes les plus ressassés, des lieux communs les plus usés, que ne relève aucune originalité dans la couleur, l'expression ou le sentiment.

Une douzaine de sculptures de M. J. Marin, parmi lesquelles il en est d'habilement traitées, complètent ce Salon peu excitant. Outre le groupe des *Danaïdes*, l'artiste montre un marbre : *Type hollandais*, un bronze : *Type de Vollendam*, un *Saint Jean* (le meilleur morceau de l'exposition) dont le caractère n'est pas sans analogie avec l'ascétisme des figures de Georges Minne, deux ivoires, *L'Aube* et *Le Réveil*, et diverses œuvres de mérites divers. M. Marin ne manque ni de facilité ni de métier. Mais on souhaiterait lui voir un autre idéal que la statuette pour magasin de bronzes. L'art statuaire est ailleurs, — plus haut et plus loin.

Tombola internationale Pro-Boer.

M. Imbart de la Tour — que le gouvernement français vient de créer officier de l'Instruction publique — organise avec le concours de Mlle J. Paquot, de M. H. Seguin et de l'orchestre de la Monnaie un concert qui aura lieu dans le courant de la semaine prochaine au profit des femmes et enfants boers à l'Exposition qui vient de s'ouvrir, dans le même but philanthropique, rue Royale 265 (ancien hôtel de Somzée).

Rappelons, à ce propos, l'œuvre charitable à laquelle l'élan spontané et unanime des artistes belges a donné un si précieux appui. L'exposition comprend plus de deux cents toiles, aquarelles et sculptures généreusement offertes par l'élite des peintres et statuaires belges. Elle ne restera ouverte que jusqu'au 10 mai, les ouvrages dont elle se compose devant figurer à partir du 1er juin à la grande exposition internationale qui réunira à La Haye les quelques milliers d'œuvres d'art données à la tombola par l'ensemble des artistes belges, français, hollandais, allemands, suisses, autrichiens, hongrois, etc.

Les inscriptions prises à l'Exposition de Bruxelles font participer les souscripteurs aux chances qu'offre la totalité des lots.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

POÉSIE : *Les Chants de la Vie ardente*, par SAINT-GEORGES DE BOUHÉLIER. Paris, Biblioth. Charpentier. — *Bréviaire d'Amour*, par LÉON WAUTHY. Bruxelles Ed. de l'*Idée libre*. — *Pour la Dame de jadis*, par ALFRED MASSEBIEAU. Paris, L. Vanier.

PHILOSOPHIE : *Le Temple enseveli*, par MAURICE MAETERLINCK. Paris. Bibl. Charpentier.

ROMAN : *Les Jeux de la Préfecture*, par J.-A. COULANGHEON. Paris, *Mercure de France*. — *L'Amoral*, roman d'aventures, par VALENTIN MANDELSTAMM. Paris Ed. de la *Plume*. — *Les Contes du Vampire*, par A. FERDINAND-HEROLD, Paris, *Mercure de France*.

BEAUX-ARTS : Questions d'Art. *A propos du Concours de Rome*, par HENRY ROUSSEAU. Bruxelles, imp. A. Lesigne. — Questions d'Art. *L'Art public au point de vue social*, par HENRY ROUSSEAU. Liége, A. Bénard.

DIVERS : *La Nouvelle Alsace*, par EMILE STRAUS. Un vol. illustré. Paris, Bibliothèque de la *Critique*. — *Une leçon de vertige*, par JULES LECLERCQ. Extrait de la *Revue générale*. Bruxelles, O. Schepens & Cie. — *Le Labeur de la Prose*, par GUSTAVE ABEL. Préface par Camille Lemonnier. Paris, P.-V. Stock.

La Semaine Artistique.

Du 4 au 10 mai.

MUSÉE DE PEINTURE MODERNE. 9-5 h. Exposition de la Société des Beaux-Arts.

MUSÉE DU CINQUANTENAIRE. 10-5 h. Exposition d'étoffes anciennes (collection I. Errera). — Exposition des dessins de feu E. Puttaert.

CERCLE ARTISTIQUE. Exposition de feu Henri Van der Hecht (clôture le 19). — Exposition M. Demanet, A. Laureys, J. Mayné et J. Marin (clôture le 8).

GALERIE DE SOMZÉE (265, *rue Royale*). 10-5 h. Exposition Pro-Boer.

GALERIE VAN AERSCHODT (boulevard du Nord). Exposition de la Société des Artistes réalistes.

Dimanche 4. — 1 h. 1/2. Dernière matinée : *Grisélidis* (théâtre de la Monnaie). — 3 h. 1/2. Conférence de M. CH. VAN DEN BORREN : *César Franck*. Partie musicale : Mme Birner, MM. Seguin, G. Mertens, etc. — 7 h. 1/2. Clôture de la saison du théâtre de la Monnaie.

Lundi 5. — 8 h. Conférence de M. L. WALLNER à la Société d'Archéologie : Les Origines et l'évolution de la littérature du clavecin (hôtel Ravenstein). — 8 h. Concert extraordinaire de la Grande-Harmonie. Mmes Friché, Strasy, Maubourg, Loriaux, Dalmée; MM. Albers, Forgeur, Viaud, Grossaux, R. Vermandele et P. Kochs (Grande-Harmonie).

Mercredi 7. — 8 h. 1/4. Séance de musique de chambre, par MM. Scheers, Piérard, Tourneur, Mahy, Trinconi et Moulaert (Erard).

Vendredi 9. — 2 h. Ouverture de l'Exposition P. Stobbaerts et F. Guilleaume (Cercle artistique).

Samedi 10. — 8 h. Première représentation de la *Guerre du Transvaal* (théâtre Molière).

PETITE CHRONIQUE

L'État a acquis l'une des meilleures toiles de l'exposition consacrée par M. Richard Baeseleer au Bas-Escaut et dont nous avons rendu compte.

Mme Jane Hading donnera au théâtre du Parc, du 16 au 21 mai, six représentations dont l'ordre a été fixé comme suit : Le 16, les *Demi-Vierges;* le 17, *Sapho;* le 18, le *Maître de forges;* le 19, *Froufrou*; le 20, l'*Étrangère*; le 21, le *Vertige*.

Le 1er mai dernier a eu lieu en l'hôtel provincial à Anvers, une réunion convoquée pour la constitution d'une Société pour la Protection des sites et des monuments de la province d'Anvers. L'assemblée a voté la constitution de la Société et a composé comme suit le Comité : MM. le comte J. Pret-Roose de Calesberg, chevalier van Havre, Léon Abry, Albert van Nieuwenhuyse et Joseph Schobbens. Ce comité pourra, dans chaque cas particulier, s'adjoindre tels membres de la Société qu'il jugera utile.

Notre collaborateur Ph. Zilcken, collectionneur passionné d'eaux-fortes, de dessins, de tableaux anciens et modernes, de livres d'art, d'antiquités, etc., a résolu de se séparer des trésors qu'il avait accumulés dans la villa, bien connue des artistes, que lui bâtit naguère à La Haye l'architecte Bauer. Frappé dans ses affections les plus chères, sentant le vide de sa maison trop grande, notre ami ne veut plus conserver que quelques rares souvenirs des jours heureux. Le catalogue de la vente qui aura lieu à La Haye, au *Haagsche Kunstkring*, les 13, 14 et 15 mai, ne comprend pas moins de 833 numéros. L'un de ceux-ci, et certes des plus curieux, le nº 683, est une collection de plus de cent cinquante paires de chaussures embrassant toutes les variétés de mules, de babouches, de sandales, de sabots, d'espadrilles et de souliers en usage depuis le XVIIe siècle en Europe, en Asie, en Amérique et jusqu'à des bottes d'Esquimaux en peau de phoque, des mocassins de Sioux, des *bakkiaks* javanais, des *koub-kabs* délicatement sculptés par les tribus touaregs, etc.

Les séries de meubles, de verres, de cuivres, de miniatures, d'étoffes, d'armes, de porcelaines, de faïences, de boîtes, d'estampes japonaises, etc., seront vivement disputées par les amateurs, ainsi que les dessins et gravures de maîtres, parmi lesquels le catalogue mentionne des œuvres de Corot, Delacroix, Isabey, Diaz, Célestin Nanteuil, Ch. De Groux, Henry De Groux, F. Rops, Maris, Mauve, Mesdag, Vincent Van Gogh, Th. Van Hoytema, etc.

Le manuscrit autographe (127 pages) de *Quinze Jours en Hollande*, par Paul Verlaine, écrit en 1892 à l'hôpital Broussais, passera également au feu des enchères.

MM. Scheers, flûtiste, Piérard, hautboïste, Tourneur, clarinettiste, Mahy, corniste, Trinconi, bassoniste, et Raymond Moulaert, pianiste (troisième année d'association) donneront une séance de musique de chambre mercredi prochain, à 8 h. 1/4 du soir, à la salle Erard, rue Latérale.

Au programme : Quintette de Taffanel, Sonate pour piano et flûte de Bach, Concerto pour hautbois de Hændel, Sonate pour piano et clarinette de Brahms et Quintette (op. 16) de Beethoven.

Le festival rhénan aura lieu les 18, 19 et 20 mai à Dusseldorf. Au programme : Premier jour, Messe en *si mineur* de J.-S. Bach; deuxième jour, *Der Traum des Gerontius*, cantate spirituelle d'Edwin Elgar, et la *Faust-Symphonie* de Liszt; troisième jour, Symphonie en *ut mineur* de Beethoven, Air de Mozart, Concerto pour violon de Brahms, Duo d'amour de *Feuersnoth* de R. Strauss et le *Défi de Phébus et de Pan* de J.-S. Bach.

Les auditions commenceront à 6 heures. Les solistes engagés sont Mmes Nordewier-Reddingius, Marcella Pregi, Muniel Foster, MM. Fr. Litzinger, Dr L. Wullner, J.-M. Messchaert et Scheidemantel. Violon : Léop. Auer, de Saint-Pétersbourg; orgue, F.-W. Franke, de Cologne.

Le prochain concert de la Société Nationale (6 mai, salle Erard, Paris) fera connaître une série d'œuvres symphoniques nouvelles, parmi lesquelles un tableau musical, *Nymphes au crépuscule*, de M. Déodat de Sévérac, l'auteur du *Chant de la terre* récemment applaudi à la *Libre Esthétique*, et un *Concerto symphonique* pour violon et orchestre (soliste M. A. Géloso) de notre compatriote M. Victor Vreuls, l'un des compositeurs les plus distingués sortis de la *Scola cantorum*. Puis encore, une *Symphonie romantique* en quatre parties de M. Ch. Tournemire, un poème lyrique, *Le Grand Ferré*, de D.-Ch. Planchet, un poème pour orchestre, *Au Jardin des Morts*, de M. Ducourau, des mélodies de Marcel Levallois, *Cortège nuptial* de Maurice Alquier, etc.

Constatons que le mouvement musical n'est, en France, pas frappé d'immobilité !

Un concours est ouvert entre les artistes français et étrangers pour la composition d'une affiche illustrée et des diplômes relatifs à l'Exposition internationale des arts et métiers féminins qui aura lieu de juin à octobre 1902 dans les serres de la ville de Paris, au Cours-la-Reine.

S'adresser pour tous renseignements au commissariat général, 2*ter*, avenue Rapp, Paris (VIIe.)

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

ATELIERS
D'ARTS MOBILIERS
ET DECORATIFS.
G. SERRURIER-BOVY
LIEGE. 39 Rue Hemricourt
BRUXELLES. 2 Boulevard du Régent.
PARIS. 54 Rue de Tocqueville
EXPOSITION PERMANENTE
D'INTÉRIEURS COMPLÉTEMENT MEUBLÉS, DECORÉS ET ORNÉS
MISE EN ŒUVRE ET ADAPTATION RATIONNELLE DES MATÉRIAUX ET PRODUITS DE L'INDUSTRIE MODERNE
LE BOIS MEUBLES, ÉBÉNISTERIE, MENUISERIES DÉCORATIVES.
LE METAL FER BATTU ET FORGÉ, CUIVRE MARTELÉ, ÉTAIN FONDU, REPOUSSÉ ET INCRUSTÉ, ÉMAUX APPLIQUÉS AU MOBILIER, AUX APPAREILS D'ECLAIRAGE, DE CHAUFFAGE ET AUX OBJETS USUELS.
LES TISSUS TENTURES ET RIDEAUX AVEC APPLICATIONS D'ÉTOFFES ET DE PEINTURE, BRODERIE. TAPIS.
LE VERRE VITRAUX PLOMBÉS EN MOSAIQUE ET PEINTS.
LA CERAMIQUE CARREAUX ET POTERIES EN TERRE, FAYENCE ET GRÈS.
LE CUIR APPLICATIONS DIVERSES DU CUIR GAUFFRÉ, REPOUSSÉ ET TEINT
LE DECOR TENTURES EN PAPIER ET ÉTOFFES POUR MURS, PLAFONDS ET DÉCORATIONS.



Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

BEC AUER

50 % D'ECONOMIE **LUMIERE QUADRUPLE**

Appareils d'éclairage et de chauffage au GAZ, à l'ÉLECTRICITÉ et à l'ALCOOL

INSTALLATIONS COMPLÈTES

Bruxelles, 20, **BOULEVARD DU HAINAUT**, Bruxelles

Agences dans toutes les villes.

TÉLÉPHONE 1780

E. DEMAN, Libraire-Expert

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

EN SOUSCRIPTION :

THÉATRE DE M. MAETERLINCK

avec une préface inédite de l'auteur.

Trois volumes in-8°, illustrés de dix compositions originales lithographiées par AUGUSTE DONNAY.

Tirage à 110 exemplaires numérotés, sur papier de Hollande

Prix : 90 francs.

Les exemplaires numérotés 1 à 10, renfermant une double suite des dix compositions et un croquis original de A. DONNAY :

Prix : 150 francs.

Le prospectus-spécimen de cet ouvrage sera adressé gratuitement sur demande.

Demandez chez tous les papetiers

l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION **EXPORTATION** **ÉCHANGE**

JUGEND

Revue illustrée hebdomadaire

FONDÉE EN 1896

Éditeur : DR. GEORG HIRTH, Munich

LIMBOSCH & C^IE

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART.

Bruxelles. — Imp. V^e MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

VINGT-DEUXIÈME ANNÉE. N° 19. 11 MAI 1902.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Du Style et de l'Idée (CAMILLE LEMONNIER). — La Musique du Vers (MAUBEL). — Expositions. *Henri Van der Hecht* (OCTAVE MAUS). — La Vente de la collection Huybrechts (EUGÈNE DEMOLDER). — Musique. — La Musique à Paris. *Société Nationale de Musique. Œuvres de Bach à la Scola cantorum* (M.-D. CALVOCORESSI). — Les Nouveaux Concerts de Verviers (J. S.). — La Semaine Artistique. — Petite Chronique.

DU STYLE ET DE L'IDÉE (1)

J'étais alors un assez mauvais élève de rhétorique : je n'avais vraiment de goût que pour les livres; une prose de Gautier et les vers de Hugo me procuraient des délices tendres et passionnés. Ce fut une période vertigineuse et trouble où je connus vraiment l'obsession du vocable. Un mot inconnu m'éveillait à des conjectures infinies; il vivait et palpitait en moi comme une part de ma vie, ses correspondances s'étendaient à tout le monde sensible.

Les mots me révélèrent l'univers; ils eurent pour mes soifs naïves d'inconnu toute l'émotion de la découverte de l'amour et de la vie. Je me les déclamais à moi-même dans le silence de ma petite chambre. J'en épuisais la musicalité, inductive de significations vagues et illimitées. Rien que leur émission violente ou délicate, en vibrant sur mes nerfs, me suggérait des sensations rares et subtiles. Je m'exaltais de fièvre, d'héroïsme; ma sensibilité allait jusqu'aux larmes.

Plus tard seulement je songeai à les assembler en de patientes mosaïques. La prosopopée naquit, le sens laborieux du rythme grave, flexible, expressif, l'ardente aspiration à moduler le mouvement de ma pensée. Ce fut un nouveau tourment délicieux : le mot prit des aspects émouvants selon sa juxtaposition; il eut, comme l'individu par rapport à la société, une vie de relation. En se sériant, il se rapprocha de sa fonction harmonieuse et définitive.

J'avais imaginé une méthode; elle s'égala à une gymnastique intellectuelle. Tantôt il m'arrivait de prendre chez mes auteurs préférés, une phrase ou un vers; d'autres fois je m'en tenais à un simple énoncé. Dans les deux cas, je m'efforçais d'épuiser les variantes que suscitait en moi l'idée. « La lune brille », « le tonnerre grondait au loin » ou tels autres verbalismes courants me fournissaient des thèmes. Les images, les analogies, toutes les ressources d'une rhétorique tumultueuse, plus éprise de grandiloquence que de précision, multipliaient le concept élémentaire. Des feuillets entiers se cou-

(1 Cette interessante étude a été écrite pour servir de preface à un livre excellent, *Le Labeur de la Prose*, dans lequel M. GUSTAVE ABEL réunit une foule d'observations utiles et de documents précieux sur la te hnique de l'Écrivain.

vraient d'écritures qui renouvelaient, en les étendant, l'impression et les métaphores.

Je me persuade que cet exercice initial, comparable à des gammes et à des vocalises, ne me fut pas inutile : peut-être je lui ai dû dans la suite cette connaissance du métier littéraire qui me permit de ne point succomber dans mon effort pour exprimer la beauté protéiforme de la vie. Du moins m'initiai-je ainsi au nombre, à la plastique et à la couleur qui concourent à la beauté moderne du style.

Il y a dans l'étude substantielle et informée de M. Abel une ligne de justesse absolue à propos des mots : l'auteur les appelle des « excitateurs d'idées ». C'est là, je crois, la marque distincte de la spécialisation de l'écrivain. Le mécanisme cérébral est actionné par la vibration des mots : ils prennent une valeur représentative, proportionnelle à la nature, aux goûts, à l'âme de l'artiste littéraire. J'appelle écrivain un créateur de formes : celles-ci résultent de l'étendue et de la souplesse du vocabulaire plus encore que de l'abondance et de la force des idées. Elles sont adéquates à ce rythme intérieur qui constitue la personnalité foncière de l'homme de lettres et sans lequel il n'y a point de style. Elles étaient en lui avant l'idée et, comme c'est par des combinaisons de vocables qu'elles se manifestent, on peut dire qu'à la naissance des idées chez l'écrivain, préside la vie évocatrice du mot.

Le mot accouche l'idée : elle est à ce point tributaire de ses puissances que celles-ci s'étendent souvent à tout le livre et que la constance dans la couleur et le dessin du mot finit par caractériser son mode intellectuel. Il y a là une sorcellerie qu'ont subie les plus invincibles dominateurs. Et cette soumission aux vertus du mot s'explique par sa ductilité, son adaptation à l'idiosyncrasie individuelle, la plénitude de vie propre qui en fait un organisme. Rien n'est moins absolu : ses sens sont multiples, élastiques, relatifs, régis par les complémentaires, si variables qu'ils semblent avoir des âmes et des sexes différents selon l'état d'esprit avec lequel on les aborde.

Je n'ai jamais écrit un livre sans éprouver d'abord un travail mystérieux qui se pourrait comparer à une sorte de sélection instinctive des éléments de la réalisation. Des afflux de mots se présentaient, m'offraient des correspondances à mesure plus précises avec le sujet. Mes carnets, les marges de mes premiers feuillets se couvraient de vocables, unis par des synonymies de sensations. Il m'arrivait ensuite de suppléer à ces mouvements préliminaires par de fiévreuses recherches à travers le dictionnaire. A chaque découverte, les rythmes, les idées, les personnages, le décor obscurément tressaillaient. Je goûtais cette vibration heureuse de la mise en train qui précède les défaillances et les mélancolies de l'élaboration.

Mes amis, mes jeunes confrères se rappellent sans doute encore l'insistance que j'apportais à leur recommander la lecture passionnée du dictionnaire. Elle avait été pour moi-même une source précieuse de jouissances, un renouvellement de mes ressources et de ma sensibilité, le trésor inépuisable de l'éloquence et du savoir humains. Je ne me plains pas d'avoir été trop bien écouté quelquefois : l'énormité du recueil où se décanta l'expérience des âges laisse un vertige; la trouvaille ne va pas sans ivresse. C'est la cause de la congestion lexicologique qui tourmente les noviciats. Il convient d'exagérer d'abord l'étendue de son vocabulaire afin de n'en garder par la suite que les éléments expressifs.

L'abondance des mots s'apparie à l'abondance de la sensation vitale. Ensemble elles concourent au don d'universalité qui est la majesté des grands écrivains. C'est par là qu'ils embrassèrent une vaste humanité. Aucun d'eux ne se localisa dans un département exclusif de la psychologie ni dans la spécialité des formules. C'est une forme de l'appauvrissement des cerveaux que de s'en tenir à une manifestation unique de la vie. L'anémie, la fatigue du labeur intellectuel ne se peuvent conjurer qu'en injectant dans la pensée un sang vital et renouvelé. Quand notre cœur, dans ses battements tumultueux, se suggère participer à la vie universelle, il y a indigence à ne posséder qu'un ventricule où retentisse la sensibilité. Tout homme est une condensation d'humanité simpliste et complexe; mais le poète, le romancier, le dramaturge, l'homme prédestiné à extérioriser les aspects multiples de la vie est requis de posséder une âme s'il se peut dire ubiquitaire. Il ne pourrait la manifester sans une infinie variété de moyens expressifs. « Si par malheur j'avais un style, je m'efforcerais de l'oublier, » disait Beaumarchais. Il faut entendre par là qu'il se défendait de n'avoir qu'un lobe émotif dans le cerveau, un seul angle visuel et la monotonie d'une même touche pour peindre le monde. Sainte-Beuve, lui, louait les écrivains chez qui « des formes nombreuses, faciles, vivantes sortent à tout instant et créent un monde au sein duquel eux-mêmes disparaissent ». Voilà une forte pensée : elle caractérise le créateur, l'évocateur des formes inépuisables de la vie.

Deux paroles, à propos de deux choses différentes, ne peuvent se ressembler et j'ai défiance de l'écrivain qui, en variant ses sujets, est incapable de varier leurs signes représentatifs dans l'écriture. La générosité, la puissance, les nerfs lui auront manqué, ou l'émotion concentrée, la force d'endosmose par lesquelles on s'assimile la nature en ses fuyantes correspondances. Je pense en arabesques luxuriantes et en musiques heureuses si c'est l'été; les mots seront clairs, légers, attendris; je me défends d'exprimer par de tels moyens les silences gelés de l'hiver. Le style est un rythme et ce rythme est le mouvement même de mon âme en correspondance

avec l'univers. Quand les recherches si intéressantes de M. Gustave Abel sur l'exemple des maîtres n'aboutiraient qu'à fortifier de telles vérités, il leur suffirait pour n'être pas sans utilité.

CAMILLE LEMONNIER

LA MUSIQUE DU VERS

Dans le numéro de mai du *Mercure de France* M. Remy de Gourmont étudie la question de l'*e* muet dans la poésie française; selon lui l'*e* muet est sans valeur phonétique dans le vers; quand *on en tient compte*, c'est que l'œil trompe l'oreille ou l'illusionne; le son *eu* s'est éteint dans la langue française : « Ce qui l'a tué, c'est son inutilité. »

D'où vient cette erreur d'un poète sensible à la vie des mots? Comment l'auteur de l'*Esthétique de la langue française*, le botaniste passionné du langage, qui sait la couleur, l'accent, la saveur des vocables, peut-il négliger une valeur nécessaire à la musicalité de la phrase rythmée jusqu'à assimiler ces deux vers :

Dans ma virilité virginale d'archange

Et :

Dans la virilité virginale des archanges.

Ces deux vers, dit-il, ne diffèrent en rien; dans le premier on prononce *nal* long; dans le second, on le prononce bref, mais la forme du vers est la même...; *nal-des* vaut deux noires, équivalent exact de la blanche représentée par le *nal* du premier vers.

Ce témoignage, emprunté à la notation lyrique, trahit le défaut de l'argumentation du poète. La poésie est devenue une musique. M. de Gourmont le reconnaît et je pense que c'est depuis Verlaine qu'on l'a reconnu. Pourtant M. de Gourmont reproche à Verlaine d'avoir mal nombré son fameux vers :

De la musique avant toute chose.

Trompé par son œil, Verlaine aurait vu neuf syllabes où il n'y en avait que huit. « Comment prononcer le vers, demande M. de Gourmont, s'il faut donner les neuf syllabes qu'il exige? A Toulouse, qui traite le français comme le faisait le XII^e^ siècle, on ne serait pas embarrassé; mais nous sommes en l'Ile-de-France. »

Je voudrais demander, à mon tour, si les poètes, en l'Ile-de-France, sont foncièrement musiciens et s'ils sentent tout ce qu'il y a de valeurs subtiles et d'imperceptibles nuances dans la musique? En ne faisant pas sentir la muette dans le vers de Verlaine, ce vers qui fut le manifeste d'une école, on contreviendrait à la mathématique musicale; et si vous voulez relire en musicien le vers de Vielé-Griffin et sa variante cités plus haut, vous comprendrez que M. de Gourmont a fait une faute de notation : dans le mot « virginale » la désinence *nale* n'équivaut pas à une blanche, mais à deux noires liées..., ce qui est un peu différent.

MAUBEL.

EXPOSITIONS

Henri Van der Hecht.

La mémoire d'un peintre peut souffrir de la témérité d'une exposition rétrospective telle que celle à laquelle ont présidé les soins pieux qui tentèrent de faire revivre dans le décor familier du Cercle la physionomie d'Henri Van der Hecht. Lorsque l'artiste n'est pas de tout premier ordre, les redites sont fatales et la répétition des mêmes procédés peut émousser l'impression

Loin de nuire, toutefois, à celui qui fut l'un des artisans de la renaissance du paysage en Belgique, l'épreuve lui est favorable. Elle classe le laborieux et probe artiste plus haut, semble-t-il, qu'on ne s'accordait à le considérer de son vivant.

Sans doute Van der Hecht doit-il beaucoup à Hippolyte Boulenger, et Théodore Baron, à n'en pas douter, exprima avec plus de maîtrise encore la structure convulsée des dunes et l'âpre schiste ardennais auxquels il voua son pinceau. Il n'en tient pas moins dans les rangs des précurseurs de notre école actuelle une place en vue. Son coloris est franc et sonore, sa main habile à décrire un décor agreste, à établir savamment les plans d'un paysage, à déployer sur des horizons de plaines ou de forêts l'immensité des ciels du Nord.

La plupart des tableaux et études réunis marquent un effort sincère, une étude non superficielle des sites élus. Qu'il exprime la nature riante des bords de la Meuse, ou l'aspect tragique des bruyères campinoises, ou les eaux miroitantes de la Hollande, Van der Hecht apporte à ses toiles un accent de sincérité qui les rend sympathiques. Sa facture est personnelle, à la fois large et précise. Elle s'apparente à celle de Boulenger sans se confondre avec elle.

L'*Incendie*, le *Village de La Hulpe sous la neige*, la clairière étoffée d'animaux qui occupe le centre du panneau du fond (et dont l'une des vaches semble trahir la main d'Alfred Verwée) le montrent en pleine possession d'un métier sûr. Ces œuvres, et nombre d'autres, parmi lesquelles je citerai encore une esquisse charmante de la citadelle de Namur et une vue d'Houffalize, révèlent la variété et la souplesse d'un talent qu'inspira l'ardent amour de la nature et que développa l'étude jusqu'à la fin d'une carrière dignement remplie.

OCTAVE MAUS

La Vente de la collection Edmond Huybrechts.

Demain, à Anvers, aura lieu la vente de la plus belle collection d'œuvres d'art qui (sauf la galerie célèbre d'Arenberg) subsistait en Belgique. Il y a eu quelques ventes importantes depuis six à sept ans : La vente de la collection Buisseret, la vente Leys, puis celle de la galerie Kums. En voici une nouvelle, qui fera surgir des centaines de milliers de francs aux cris des enchères, mais qui, hélas! exilera sans doute plusieurs chefs-d'œuvre de chez nous.

Il y a quatre cent quarante-trois tableaux mis en vente. Toute l'école d'Anvers est représentée, depuis De Keyser, Wappers, Verlat, Ooms, Brunin, Lamorinière, Lies, Dyckmans, Mols, le savoureux Stobbaerts et Jan Van Beers, jusqu'à De Brakeleer et

le grand Leys. Ici je m'arrête. La *Leçon* de De Brakeleer, cette intimité pauvre mais dorée par la lumière, cette tendresse pétrie en des bruns sonores, des rouges de briques, de chauds tons d'ambre, exprime toute la cordiale magie des couleurs du peintre anversois. Il y a aussi la *Salle à manger de l'hôtel Leys*, un tableau curieux et corsé de De Brakeleer, qui a sa place indiquée à l'hôtel de ville d'Anvers.

Quant à Henri Leys, il trône ici, en maître, en roi. On trouve le fameux tableau : *Marguerite de Parme*, qui donne la première idée d'une des fresques de l'hôtel de ville. Cette toile magistrale vient de la vente Leys. Figure ensuite les *Femmes catholiques*, un tableau, aussi célèbre, de l'ancienne collection Van Praet : œuvre austère et monacale, pleine de foi et d'un archaïsme profond et pieux. Et voici Leys intime : *L'Atelier* : un voluptueux coloris de chair, de rouge cendré, de satin jaune chauffe cette toile d'une harmonie rembranesque : un joyau savoureux et exquis. Et l'*Oiseleur*, dans ses gammes d'un rouge vraiment royal, avec ses brillants costumes, son air de fête (n'entend-on pas vraiment les sons des cloches du dimanche pleuvoir sur les personnages?) ressuscite un délicieux et poétique coin anversois du XVI^e^ siècle. De Leys encore un aristocratique *Tambour*, enlevé à la Van Dyck, et une *Furie espagnole à Anvers*, turbulente et enflammée.

Le fameux *Sphynx parisien* d'Alfred Stevens est une des choses les plus modernes de la collection. Comme dit l'excellent catalogue de la vente, luxueusement tiré : « Cette femme sort-elle d'un bal? Va-t-elle courir à quelque rendez-vous au fond d'un parc? Tout est pensif en elle : on dirait que ses mains élégantes et fines, elles-mêmes, sont inquiétées par le rêve. » Quant à *Tous les bonheurs*, c'est, à mon avis, le chef-d'œuvre d'Alfred Stevens : une toile qui doit être au Musée de Bruxelles, afin de montrer que le piteux artiste de tableaux de commande tels que la *Salomé* et la *Veuve* est vraiment un très grand peintre. Je note de Joseph Stevens un *Marchand de sable*, plein de feu et de nerf, et de Charles Degroux une poignante *Maternité* aux tons à la fois âpres et riches.

Les écoles modernes étrangères sont représentées par un vigoureux Géricault, une *Ferme dans les landes* humide, emperlée et profonde, signée Rousseau, des Diaz, dont un *Maléfice* d'une exquise poésie lunaire, un Daubigny : *Les Falaises d'Etretat*, aux délicieux tons marins d'émeraude et de sable, un Corot délicat : *Marine*; puis deux paysages de Constable et de Davis et une *Etable* de Morland, des Anglais.

Mais passons aux tableaux anciens. Nous trouvons un véritable musée d'œuvres de choix. Voilà le *Dénombrement de Bethléem*, de Pierre Breughel le Vieux, qui serait, à ce qu'assure A.-J. Wauters, l'original du tableau dont le Musée de Bruxelles possède une copie par Breughel d'Enfer. Il est d'une rusticité héroïque et tendre, d'une drôlerie vigoureuse, d'un mysticisme villageois, d'une poésie hivernale merveilleuse.

De Rubens : *Le Satyre portant un panier de fruits, avec une jeune Bacchante* est une œuvre maîtresse; un coloris émaillé et fort, une pâte voluptueuse et riche, éclatante beauté de paganisme flamand. La grande et belle esquisse de l'*Assomption de la Vierge*, enflammée comme par des auréoles, divinisée par la grâce des anges et la ferveur mouvementée d'apôtres et de saintes femmes, m'apparaît un très beau morceau de peinture, éblouissant et doux.

D'Antoine Van Dyck : une très élégante esquisse de l'*Adoration des bergers*, tableau de l'église de Termonde, et une petite toile d'une haute saveur de ton et d'une composition émue : *Les Apprêts de la flagellation*.

Voici Quentin Matsys, avec un chef-d'œuvre : *La Vierge et l'Enfant Jésus*. Le groupe maternel, ineffablement candide, gracieux et virginal, suave et doux comme une prière, tendrement idéal, se détache sur un paysage de collines bleues qu'arrose un fleuve mystérieux aux reflets d'acier. Le geste de l'Enfant Jésus est charmant. La couleur est puissante, riche et profonde.

Quant à Memling, on le rencontre en un célèbre triptyque : James Weale disait que « ces peintures exquises étaient pareilles à des joyaux ». On voit au centre la messe de saint Grégoire, à droite saint Michel, à gauche saint Jérôme. C'est d'une finesse inouïe : on dirait que le peintre a pris pour pinceau une touffe à la chevelure d'or de saint Michel, et qu'il l'a trempée à la fois dans les reflets de la croix processionnelle de saint Jérôme et dans le cœur saignant du Christ.

De Jacques Jordaens, une joyeuse et rare *Sérénade* et un magistral portrait, une des perles de la collection. Il est d'une peinture robuste, d'une allure noble. La physionomie un peu narquoise du vieux gentilhomme flamand est pleine de vérité et de vie. Les musées belges doivent retenir cette œuvre magnifique, qui caractérise bien un des côtés de ce maître varié et colossal que fut Jacques Jordaens.

Je rappelle encore une *Tentation de saint Antoine* de Teniers, d'une pâte spirituelle et très fine, une *Chasse au renard* de Snyders et une fantastique et très singulière *Bataille de paysans* de Craesbeek.

Les vieux maîtres hollandais apparaissent ici nombreux et brillants. Tout d'abord deux portraits de Nicolas Maes. Comme le dit M. Max Rooses dans la préface du catalogue : « Il n'y a pas dans l'œuvre du célèbre élève de Rembrandt de peintures plus nobles que celles-ci. L'artiste a quitté sa manière première, aux carnations rutilantes, aux ombres épaisses; il n'est pas encore tombé dans l'afféterie de ses derniers temps; il est ici d'une élégance naturelle et hautement aristocratique, d'un coloris aussi riche que délicat. »

Et à côté de ces grandes toiles seigneuriales, voici deux charmantes effigies signées Ter Borch, des miniatures presque, exécutées d'un petit pinceau subtil, avec des finesses prodigieuses dans les physionomies, de riches rapports de noirs dans une chaude pénombre où les deux visages pourtraicturés brillent spirituellement.

Mais tous les noms des petits maîtres hollandais se pressent. Voici un curieux Paul Potter, deux très pittoresques Hobbema, un bon portrait d'Adrien De Vries, un *Torrent* magistral et fougueux de Ruysdael, de belles toiles doucement brunes et argentines de Goyen, un opulent bouquet de Van Huysum, une *Vue de Breda* de Cuyp : ô la merveille! vue comme au fond d'un diamant, tant elle est limpide, savoureuse de ton, riche de valeurs. Évidemment cette toile est une des meilleures du peintre et même un des tableaux marquants de l'école hollandaise. Avec de remarquables spécimens de leur art, on voit encore Simon De Vlieger, le mariniste, Nicolas Berchem, Karel Dujardin, Guillaume Van Aelst, Abraham Van Beyeren, Gaspard Netscher. Poelenburg, Pieter Van Slingeland, Saftleven, Schalken, Stork, Vandevelde, Weeninx, Emmanuel De Witt, Lucas de Leyde, Brakenburg : N'est-ce pas, quel musée! Et tout cela va s'éparpiller, avec la belle *Kermesse* si verveuse d'Adrien Brouwer et le Van Ostade : *La Fête de Saint-Jean*, d'une tonalité fluide et ambrée et d'une si pittoresque joie rustique!

Dans les anciennes écoles étrangères, un Murillo, un Salvator Rosa, un Jehan Fouquet, et une *Madone*, de l'école italienne, dit-on : on l'a attribuée jadis, je pense, à Raphaël; à mon avis elle sortirait de l'atelier du Pérugin : c'est un pur et radieux chef-d'œuvre!

EUGÈNE DEMOLDER

MUSIQUE

L'Ecole de musique d'Ixelles, dont les séances hebdomadaires ont été très suivies pendant tout l'hiver, a organisé dimanche dernier à la mémoire de César Franck une matinée dont le programme offrait un attrait particulier. M. Ch. Van den Borren a retracé dans ses grandes lignes la vie de probe labeur et d'enthousiasme artistique qui classe le maître des *Béatitudes* et de *Rédemption* parmi les plus nobles musiciens de tous les temps. M^me^ Emma Birner, M^lle^ Collini, MM. Seguin, Huberty et les chœurs de l'Ecole, sous la direction de M. Thiébaut, ont fait entendre ensuite quelques pages choisies : le Chant guerrier et la Chanson à boire de *Ghiselle*, l'air d'Eliézer de *Rébecca*, *Lied*, *Nocturne*, *Panis angelicus*, la *Procession*, la *Chanson du vannier*, les *Danses de Lormont*, la *Vierge à la crèche*, *Soleil*, et la huitième *Béatitude*.

Exécution excellente. Parmi les interprètes, il faut tirer hors pair Mme Birner et M. Seguin, qui chantèrent tous deux avec un style parfait et un sentiment délicat et pénétrant.

***

M. Bordes vient de passer quelques jours à Bruges pour y organiser les Assises de musique religieuse que nous avons annoncées et dont l'époque est définitivement fixée aux 7, 8, 9 et 10 août.

M. Tinel a accepté la présidence de la section de musique figurée. M. Alexandre Guilmant présidera la section d'orgue et Dom Pothier celle de plain-chant.

Au programme des grandes auditions qui seront données sous la direction de M. Bordes avec le concours des chanteurs de Saint-Gervais et du Quatuor vocal de la *Scola cantorum*, figurent, entre autres, *Rédemption* de César Franck et la Messe à cinq voix *a capella* d'Edgar Tinel. Un concert historique exposera chronologiquement les diverses phases de la musique religieuse depuis ses origines jusqu'à nos jours.

Parmi les conférenciers, on entendra M. Henry Cochin, qui parlera de l'*Ame flamande*.

Le Congrès est organisé par souscription. Les membres honoraires, dont la cotisation est fixée à 20 francs, auront droit à deux entrées à toutes les fêtes. Ils recevront en outre un tirage à part des discours. Leur nom figurera sur les programmes.

La souscription ordinaire est de 6 francs et donne droit à une entrée aux auditions, conférences, séances du Congrès, etc.

***

Nous avons signalé le succès qui a accueilli, à Liége, la première séance historique de musique organisée avec le concours de M. Vincent d'Indy par le Cercle *Piano et Archets*.

Les deuxième et troisième concerts sont fixés aux samedis 24 et 31 mai, à 8 h. 1/2. Ils débuteront par une conférence de M. E. Closson, conservateur adjoint du Musée du Conservatoire de Bruxelles, sur la *Chanson populaire française*. Les programmes, dont l'interprétation est confiée à Mlle Lignière, cantatrice, à MM. Henrotte, baryton, Schmidt, flûtiste, Chabrier, hautboïste et aux membres du Cercle, MM. Jaspar, Maris, Bauwens, Foidart et Peclers, comprendra un cycle d'œuvres de Rameau, Francœur, Leclair, Senaille, des noëls et chansons populaires par MM. Vincent d'Indy, J. Tiersot, Weckerlin, Aubry, etc.

***

Le Casino de Spa vient d'engager pour le 3 août les *Chanteurs de Saint-Gervais* qui donneront un grand concert d'œuvres anciennes et modernes sous la direction de M. Bordes.

***

M. Gustave Bret, dont le nom a figuré l'an passé sur les programmes des concerts de la *Libre Esthétique*, vient d'achever un oratorio pour soli, chœurs et orchestre, *Les Disciples d'Emmaüs*, qui sera exécuté à Anvers le 26 octobre prochain.

La Musique à Paris.

Société Nationale de Musique.

Huit œuvres nouvelles, dont quatre très importantes et presque toutes d'un intérêt au-dessus de la moyenne, telle fut la composition de la séance du 6 mai. En tête du programme, la *Symphonie romantique* de M. Ch. Tournemire. Vigoureusement orchestrée, peut être un peu tumultueuse, elle eût certainement gagné à être exécutée dans une salle plus vaste. L'auteur tire un remarquable parti des timbales, auxquelles sont confiés plusieurs motifs rythmiques importants, et des cuivres, dont nous avons noté, au premier mouvement, le large choral accompagné d'un obstiné dessin des violons; dans le *scherzo* il faut signaler la jolie sonorité des bois et du quatuor *con sordini;* peut-être le thème du finale n'est-il pas exempt d'une certaine vulgarité, tout au moins dans ses dernières notes; mais on ne saurait juger définitivement une œuvre aussi dense après une seule audition.

Du *Grand Ferré* de M. Planchet nous avons entendu une scène traitée de façon consciencieuse et experte; la musique en est expressive, non sans puissance, et fut bien accueillie par l'auditoire. Ensuite venait une œuvre de M. de Séverac dont nous avons déjà entendu, cette année, des mélodies à tendances très modernistes et une suite d'orgue très pure de style. Son poème symphonique intitulé : *Nymphes au crépuscule* n'avait peut-être pas absolument besoin du commentaire assez complexe que nous en donnait l'auteur, et qui soulève de nouveau l'éternelle question de la musique à programme. Ceci toutefois au simple point de vue théorique, car, le commentaire mis-à part, il reste un exquis tableau musical dont certains coins sont traités de main de maître et où abondent les heureuses trouvailles. Dès le début une atmosphère toute spéciale enveloppe l'auditeur; sur le frissonnement du quatuor très divisé, de timides appels se font entendre aux bois, un fragment mélodique s'égrène, monte fiévreusement et soudain comme une bouffée d'air plus chaud et plus parfumé, on entend un lointain chœur de femmes, très court et comme estompé; par trois fois, du milieu des instruments monte le voix humaine, plus nette et ensuite plus lointaine; les visions s'effacent, les sonorités s'atténuent et graduellement, par un *decrescendo* qui est une des plus jolies parties de l'œuvre, le silence revient. Tout ceci est très séduisant : jolies les demi-teintes des cuivres jouant *pianissimo*; jolies aussi les voix imprécises qui s'étendent sur le flottement des cordes; cette idée d'employer la voix comme timbre symphonique est des plus ingénieuses et l'auteur qui a probablement trouvé dans le « Venusberg » un fécond enseignement, a su en tirer un très bon parti. S'il nous est permis de faire certaines réserves, nous nous bornerons à dire que M. de Séverac insiste un peu sur l'effet, si heureux d'ailleurs, qu'il a trouvé, et ce poème dure peut-être un court instant de trop. Toujours est-il que de belles qualités de chercheur, de coloriste et de musicien s'affirment dans l'œuvre; M. de Séverac a eu l'insigne honneur d'être joué trois fois à la Nationale; certes il n'en était point indigne, et nous souhaitons, très sincèrement, entendre bientôt de nouvelles productions de lui.

Un autre jeune, consciencieux et chercheur, c'est M. Vreuls. Son *Concerto symphonique* est plutôt, tant par la coupe que par la façon dont il est traité, une symphonie avec violon principal. Pas un trait de virtuosité dans la partie du soliste, et peu de passages à découvert. L'auteur montre une indéniable connaissance de l'orchestre; l'invention est assez inégale : à côté du thème principal chantant mais sans distinction, il faut citer le très beau récitatif des basses qui se trouve au début de la deuxième partie; mais la principale qualité de l'œuvre nous paraît être la solidité de la structure et la simplicité des moyens.

La place nous manque pour parler avec détail du reste du programme. Deux mélodies de M Levallois furent bellement chantées par Mme Mayran; la seconde, *Bien loin d'ici*, nous a bien donné l'impression de l'atmosphère du poème de Baudelaire, ce qui n'est pas un mince mérite. Mlle Menjaud triompha tant par sa voix que par son style dans deux fragments de la *Loreley* de M. Bertelin. De Mlle Ducourau on applaudit le *Jardin des morts*, et la séance se termina par le *Cortège nuptial* de M. Alquier.

Œuvres de Bach à la Scola cantorum.

Il est impossible de parler aussi longuement qu'il conviendrait des belles séances de la Scola où orchestre, chœurs et solistes rivalisent de zèle dans l'interprétation des œuvres de Bach. Il y a quelque temps, c'était la *Cantate pour tous les temps*, le Concerto en *fa* avec trompette, où fit merveille M. Théo Charlier; plus récemment, la belle interprétation du concerto en *sol* mineur

par Mlle Landowska et la cantate *Ach Gott vom Himmel*. Aujourd'hui, c'est une artiste belge, Mme Henriette Schmidt, dont on a pu apprécier le grand talent de violoniste. Le Concerto en *ré* pour violon, piano et flûte avec accompagnement d'orchestre fut interprété par elle, ainsi que par Mlle Selva et M. Barrère, sous la direction de M. Vincent d'Indy, avec expression et avec style. Mme Schmidt a joué ensuite la très belle mais un peu longue *Chaconne* pour violon seul. Les qualités dominantes du jeu de cette artiste sont la grâce et la clarté; cette grâce ne va pas, toutefois, jusqu'à la mièvrerie, et les applaudissements de l'auditoire, qui ramenèrent jusqu'à trois fois l'artiste sur l'estrade, furent des plus justifiés.

Pour finir, une belle exécution de la *Cantate pour la Pentecôte*; on a tout particulièrement goûté le beau style vocal de Mme Conneau.

M.-D. CALVOCORESSI

Les Nouveaux Concerts de Verviers.

(*Correspondance particulière de* L'ART MODERNE.)

A la séance du 24 avril — la seconde et dernière de cette année, hélas! — la part avait été taillée large à l'orchestre. Deux fragments de l'*Arlésienne* et de *Peer Gynt*, l'ouverture de *Tannhäuser* et le ballet de *Sylvia* presque tout entier furent exécutés. Notre phalange instrumentale, magistralement dirigée par Louis Kefer, y affirma de nouveau ses qualités d'homogénéité et de puissance. A tirer hors de pair le quatuor des cordes, merveilleux d'ensemble et de délicatesse dans la *Mort d'Ase* et la *Danse d'Anitra*.

Une seule soliste, la Brema, qui nous dit avec un art exquis d'abord la *Fiancée du timbalier*, puis les *Litanies* de Schubert, dont la troisième strophe chantée en *mezza voce* produisit la plus poétique des impressions; et enfin quelques mélodies de Webber et d'Eckert pour terminer par du Bruneau. Le succès de l'admirable cantatrice a été immense.

Et dire qu'il est encore des gens qui ne sont pas contents!!

J. S.

La Semaine Artistique

Du 11 *au* 17 *mai.*

MUSÉE DE PEINTURE MODERNE. 9-5 h. Exposition de la Société des Beaux-Arts.

MUSÉE DU CINQUANTENAIRE. 10-5 h. Exposition d'étoffes anciennes (collection I. Errera). — Exposition des dessins de feu E. Puttaert. — Exposition des reproductions du trésor de Mycènes.

CERCLE ARTISTIQUE. Exposition Henri Vander Hecht — Exposition P. Stobbaerts et Félix Guilleaume.

GALERIE DE SOMZÉE (265, rue Royale). — Exposition Pro-Boer.

Dimanche 11. — 2 h. 1/2. Concert de charité : Mmes BASTIEN et PAQUOT, MM. IMBART DE LA TOUR et SEGUIN. M S. DUPUIS et l'orchestre du Waux-Hall (galerie de Somzée). — 3 h. 1/2. Seconde conférence de M. CH. VAN DEN BORREN : *César Franck*. Audition d'œuvres instrumentales (Ecole de musique d'Ixelles). — 8 h. 1/2. Dernière représentation de *Claudine à Paris* (théâtre de l'Alcazar).

Mardi 13. — 8 h. Représentation de charité au profit des femmes et enfants boers. *Les Petites Mains*, l'*Heureux auteur*, le *Baiser* (théâtre de l'Alcazar).

Vendredi 16. — 8 h. Mme JANE HADING. *Les Demi-Vierges* (théâtre du Parc).

Samedi 17. — 8 h. Mme JANE HADING. *Sapho* (théâtre du Parc).

PETITE CHRONIQUE

Le concert de charité qui sera donné aujourd'hui, à 2 h. 1/2, au local de l'Exposition organisée pour soulager la détresse des femmes et des enfants des camps de reconcentration (ancien hôtel Somzée, rue Royale, 265; tramway : *Sainte-Marie*), offrira un intérêt d'art exceptionnel. Mmes Bastien et Paquot, MM. Imbart de la Tour et Seguin s'y feront entendre dans des fragments de *Samson et Dalila*, de *Tannhäuser*, d'*Iphigénie en Tauride*, de la *Valkyrie*, d'*Aïda* et des *Pêcheurs de perles*, accompagnés par l'orchestre des concerts du Waux-Hall qui interprétera en outre, sous la direction de M. S. Dupuis, le prélude de *Lohengrin*, le *Carnaval à Paris* de Svendsen et l'ouverture d'*Euryanthe*.

Le prix d'entrée est de 5 francs. Souhaitons que le public seconde le dévouement et l'initiative désintéressée des artistes.

Par suite de la maladie de M. Enderlé, la troisième séance de musique de chambre de Mme Marie Everaers, MM. Enderlé et Wolff ne pourra avoir lieu cette année.

Les amis du peintre Van Strydonck qu'avait inquiétés, au début de l'hiver dernier, une maladie grave de l'artiste, apprendront avec plaisir que celui-ci vient de rentrer en très bonne santé à Bruxelles après avoir fait une cure de cinq mois en Allemagne.

Les œuvres de M. Richard Baseleer consacrées au Bas-Escaut, récemment exposées à Bruxelles, sont actuellement, et jusqu'au 15 courant, exposées au *Cercle artistique* d'Anvers.

Mme Sarah Bernhardt donnera du 20 au 31 mai six représentations composées de *Hamlet*, la *Dame aux camélias*, *Magda*, *Francesca da Rimini*, *Fœdora* ou la *Tosca* et *Phèdre*.

Le théâtre du Parc s'est assuré, pour le début de la prochaine campagne (25 septembre) la primeur à Bruxelles du *Marquis de Priola*, d'Henri Lavedan, dont M. Le Bargy viendra donner six représentations.

Le comité du monument Dupont organisera le 26 octobre prochain, au théâtre de la Monnaie dont la salle lui a été gracieusement offerte par la direction, un concert extraordinaire au profit de l'œuvre.

Ce concert réunira des éléments artistiques de premier ordre et sera dirigé par M. Félix Mottl, qui s'est mis avec empressement à la disposition du comité.

C'est samedi prochain qu'aura lieu à Paris la première représentation, impatiemment attendue, de *Monna Vanna*, le nouveau drame de Maurice Maeterlinck, dont le rôle principal sera joué par Mme Georgette Leblanc. Répétition générale jeudi soir.

Les mêmes jours — jeudi et samedi — répétition générale et première représentation du *Crépuscule des dieux* au théâtre du Château-d'Eau, sous la direction de M. Alfred Cortot, par Mme Litvinne, MM. Dalmorès, Albers, etc.

De Berlin : Mme de Nuovina, la cantatrice si aimée des Bruxellois, vient de remporter un de ses coutumiers triomphes dans la *Navarraise*, dont elle a donné ici une superbe et malheureusement unique représentation qui ne fut qu'une longue ovation.

On nous écrit de Marseille que Mlle J. Maré, de passage en cette ville, s'y est fait entendre dimanche dernier avec beaucoup de succès dans une séance de musique de chambre à laquelle ont pris part, en outre, Mlle Marie de Larouvière, soliste de la *Scola cantorum*, Mlle Torcat et M. L. Schroeder-Ratisbonne, pianistes.

Mlle Maré a fait valoir la pureté et l'expression de son jeu dans la Sonate de Beethoven no 5 et dans des pièces de Rameau et de Goldmark.

Une première audition des œuvres de M. Louis Brisset, lauréat de l'Institut et du Conservatoire, aura lieu à Paris (salle Humbert de Romans) jeudi prochain avec le concours de Mme L. Pacary,

J. Toutain, A. Borgo, Dangès, de MM. Ch. Le Métayer, J. Reder, Claude Jean et de l'orchestre Colonne.

On entendra entre autres *Sémiramis*, scène lyrique pour soli et orchestre sur un poème de MM. Ed. et Eugène Adenis.

Le style administratif :

Il n'y a vraiment qu'en Belgique, croyons-nous, que fleurissent des phrases comme celle que nous cueillons dans la circulaire adressée le 28 avril dernier aux abonnés du groupe téléphonique de Bruxelles :

« L'administration a l'honneur de porter à la connaissance des abonnés que les nouvelles installations téléphoniques de la rue de la Paille, à Bruxelles, où sont réalisés les derniers progrès de la technique (!), seront prochainement mises en service (*sic*).

« Les raccordements des abonnés au nouveau bureau central se feront par groupes, car il n'est pas possible d'effectuer en une fois cette opération. *Le transférement* (sic) *des abonnés d'un bureau à l'autre nécessite des modifications nombreuses tant aux lignes qu'aux appareils des bureaux centraux et des abonnés, ainsi que la démolition simultanée du réseau actuel.* »

C'est encore plus beau que le charabia du *Guide officiel des voyageurs sur tous les chemins de fer belges.*

Du *Petit Bleu* :

« Saissant l'opportunité du procès intenté, à Bruges, l'année dernière, à M. Camille Lemonnier, nous avons rappelé que la faculté de philosophie et lettres de l'Université de Gand avait mis au concours, quelques mois auparavant, une question ainsi formulée : « Etudier l'œuvre de Camille Lemonnier. » La préoccupation manifestée à plusieurs reprises de poser, au Concours universitaire, des questions de la genre, prouve que le corps enseignant supérieur est loin de se désintéresser du mouvement littéraire contemporain en Belgique.

Une nouvelle preuve de ce louable souci nous est fournie par la faculté des lettres de l'Université de Bruxelles. Le *Moniteur* annonce, en effet, que dans quelques jours, ce corps savant proposera pour le prochain Concours la question suivante : « Etudier le sentiment de la nature patriale chez les écrivains belges d'expression française depuis 1880. »

Chose regrettable : La question relative à Camille Lemonnier n'a pas trouvé, nous assure-t-on, de jeune docteur ès-lettres pour la traiter. Nous osons formuler le vœu que les récipiendaires du Concours actuel montrent un peu plus d'audace et témoignent de plus d'intérêt pour la littérature de leur pays. »

C'est hier, samedi, que s'est ouverte à Turin, en présence du roi et de la reine d'Italie, la première exposition internationale d'art décoratif moderne. On sait que la Belgique y a une participation importante.

A l'occasion du centenaire de l'entrée du canton de Vaud (Suisse romande) dans la Confédération suisse, le Conseil d'Etat vaudois a chargé M. E. Jacques-Dalcroze, le compositeur helvète bien connu, de la composition, poème et musique, d'un *Festspiel* en cinq actes, qui sera représenté en juillet 1903.

L'œuvre met en scène la vie vaudoise au XVI^e^, XVII^e^, XVIII^e^ et XIX^e^ siècles. Elle sera chantée en plein air par un personnel de quatre mille exécutants, devant un public de dix-huit mille spectateurs.

A côté des deux vaillantes sociétés, la Société des Amis des monuments parisiens et celle du Vieux-Paris, il vient de se fonder sous le titre : Société du Nouveau-Paris, une société qui a pour objet, d'après son programme, tout en approuvant certaines transformations que l'heure actuelle exige dans toute grande ville, de conserver à celles-ci et à Paris sa beauté et sa physionomie artistiques, en réclamant pour lui le maintien ou la création de jardins, de fontaines jaillissantes, de perspectives imposantes, etc.

N'y aurait-il pas là un bon exemple à suivre à Bruxelles ?

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

ATELIERS
D'ARTS MOBILIERS
ET DECORATIFS.
G. SERRURIER-BOVY
LIEGE. 39 Rue Hemricourt
BRUXELLES. 2 Boulevard du Régent
PARIS. 54 Rue de Tocqueville

EXPOSITION PERMANENTE
D'INTÉRIEURS COMPLÉTEMENT MEUBLÉS, DECORÉS ET ORNÉS
MISE EN ŒUVRE ET ADAPTATION RATIONNELLE DES MATÉRIAUX ET PRODUITS DE L'INDUSTRIE MODERNE.
LE BOIS MEUBLES, ÉBÉNISTERIE, MENUISERIES DÉCORATIVES.
LE METAL FER BATTU ET FORGÉ, CUIVRE MARTELÉ, ÉTAIN FONDU, REPOUSSÉ ET INCRUSTÉ, ÉMAUX APPLIQUÉS AU MOBILIER, AUX APPAREILS D'ECLAIRAGE, DE CHAUFFAGE ET AUX OBJETS USUELS.
LES TISSUS TENTURES ET RIDEAUX, AVEC APPLICATIONS D'ÉTOFFES ET DE PEINTURE, BRODERIE. TAPIS.
LE VERRE VITRAUX PLOMBÉS EN MOSAIQUE ET PEINTS.
LA CERAMIQUE CARREAUX ET POTERIES EN TERRE, FAYENCE ET GRÈS.
LE CUIR APPLICATIONS DIVERSES DU CUIR GAUFFRÉ, REPOUSSÉ ET TEINT
LE DECOR TENTURES EN PAPIER ET ÉTOFFES POUR MURS, PLAFONDS ET DÉCORATIONS.



Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

BEC AUER

50 % D'ECONOMIE **LUMIERE QUADRUPLE**

Appareils d'éclairage et de chauffage au GAZ, à l'ÉLECTRICITÉ et à l'ALCOOL

INSTALLATIONS COMPLÈTES

Bruxelles, 20, **BOULEVARD DU HAINAUT**, Bruxelles

Agences dans toutes les villes.

TÉLÉPHONE 1780

E. DEMAN, Libraire-Expert

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

EN SOUSCRIPTION :

THÉATRE DE M. MAETERLINCK

avec une préface inédite de l'auteur.

Trois volumes in-8°, illustrés de dix compositions originales lithographiées par AUGUSTE DONNAY.

Tirage à 110 exemplaires numérotés, sur papier de Hollande

Prix : 90 francs.

Les exemplaires numérotés 1 à 10, renfermant une double suite des dix compositions et un croquis original de A. DONNAY :

Prix : 150 francs.

Le prospectus-spécimen de cet ouvrage sera adressé gratuitement sur demande.

Demandez chez tous les papetiers

l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION **EXPORTATION** **ÉCHANGE**

The Art Record

A weekly illustrated Review of the Arts and Crafts

edited by

Arthur F. Phillips

LONDON, 144, Fleet Street, E. C.

Suscription Post free to any part of the World :

One year	13 s. 0 d.
Six months	6 s. 6 d.
Three months.	3 s. 3 d.

LIMBOSCH & C^IE

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. V^e MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

VINGT-DEUXIÈME ANNÉE. N° 20. 18 MAI 1902.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Monna-Vanna (ANDRÉ FONTAINAS). — La Renaissance latine (A. GILBERT DE VOISINS). — Maurice Maeterlinck. *Le Temple enseveli* (M. MALI). — Le Jardin de Claude Monet. — Henri de Vallombreuse (FÉLICIEN FAGUS). — Musique. *Le Concert au profit des femmes et enfants des camps de reconcentration.* — Expositions. — La Semaine artistique. — Petite Chronique.

MONNA-VANNA (1)

Florence assiège Pise, étroitement. Nulles ressources. Plus de munitions. La famine. Le chef, Guido Colonna, avec ses lieutenants délibère. Nulles ressources. Le peuple crie, le peuple menace, le peuple a faim. Entre, d'un pas chancelant, accablé, un vieillard; c'est le père de Guido, Marco Colonna. Il a vu le chef des troupes florentines; il sait qu'il n'y a de la puissante république nulle merci à espérer; pas de quartier; Pise sera détruite. Mais l'homme qui tient en sa puissance la destinée des deux villes, le condottiere Prinzivalle, est un homme jeune et beau, que la pitié emplit; il est lettré, et Marco a pu, longuement, s'entretenir avec lui de la découverte d'un torse antique de déesse; ils ont parlé de Marsile Ficin; c'est un homme accompli, très doux et qui déteste la guerre. Il offre à Pise un moyen d'échapper au sort prescrit : il lui fera passer tout un convoi de blés, de vivres, de munitions; il sauvera Pise, à une seule condition!

Mais laquelle? — Marco en appelle à toute la sagesse, à toute la modération, à tout le dévouement, à l'abnégation de son fils Guido; il a peine à parler; il hésite; il ne sait comment dire, et il entremêle ses propos de bavardages diserts qui retardent le moment irréparable. Guido s'impatiente, s'emporte, il veut, quelque terrible que la parole à proférer doive être, qu'elle soit dite sur-le-champ. Qu'est-ce, en effet, que le malheur d'un homme ou de quelques-uns au prix du salut de tous et de la cité qu'il aime, qu'il défend, à laquelle il se dévoue jusqu'à son dernier souffle? Cette condition imposée par la mansuétude du vainqueur peut-on balancer à la faire connaître, alors qu'elle doit mettre fin à tant d'angoisses, à tant de tortures, à la pressante calamité de la ville entière?

— Eh bien donc, c'est vrai! mais où trouver les termes qui peuvent convenir? Ah! que Guido songe à ses paroles; qu'il soit patient et se souvienne des citoyens :

(1) La première représentation de *Monna Vanna*, drame en trois actes de Maurice Maeterlinck, a été donnée, avec le plus grand succès, par le théâtre de l'Œuvre à Paris, le 15 mai 1902, sous les auspices du *Cri de Paris*, sous la direction de M. Lugné-Poe et avec le concours de Mme Georgette Leblanc.

Il faut, et Pise sera préservée, que, pour une nuit, pour une heure, sous la tente de Prinzivalle, se présente, nue sous son manteau, se livrant à lui sans armes, une femme, celle entre toutes la plus belle, la plus chaste, la plus haute, Giovanna, la femme même de Guido!

Toute la pièce est fondée sur cette seule situation, exceptionnelle, certes! mais poignante en elle-même : Guido porte en lui deux amours; celui, éperdu, de sa femme jeune qui l'aime elle aussi, amour heureux, puissant, enivré; l'amour de sa patrie à qui il livre son temps, ses labeurs, ses fatigues, sa vie tout entière, amour plus âpre, exigeant, incertain. Il n'a pas hésité, ce sacrifice dernier, ce n'est plus de lui qu'il est exigé : Vanna ne sera point livrée; périsse Pise, soit! Il ne livrera point Vanna.

Mais Marco, qu'une sagesse amère, profonde et désabusée guide aux dernières heures d'une vie attardée, comme il avait craint de ne pouvoir fléchir en faveur de milliers d'existences les scrupules de son fils et son attachement égoïste à sa propre félicité, avait pris soin, avant de s'adresser à lui, de prévenir le conseil de la ville. Actuellement il délibère, et, étrangement troublé devant son devoir, c'est à Monna-Vanna elle-même, convoquée devant lui, qu'il s'en remet du soin de répondre.

La fureur de Guido ne se connaît plus. Le père, attristé, souffre et supporte tout. Mais Giovanna, froide, rigide, apparaît. En ses yeux Guido retrouve le parfum de leur amour, l'incorruptible beauté de leur mutuelle ardeur, la pureté, la fraîcheur : il sait, il sent qu'ils restent tous deux unis, confondus de souffle et de pensée. Ah! sa réponse est sûre; ce n'est pas pour lui qu'il désire qu'elle la répète, mais son père a douté, son père a cru possible..., son père a l'esprit égaré. Qu'elle lui dise, qu'elle le rappelle à la vérité de la vie!

Giovanna, haute et digne, se rapproche du vieillard : J'irai! dit-elle. Sa voix tremble et se veut ferme. Cette nuit même, j'irai!

O confusion! la colère éclate en mots désordonnés. Guido outrage, persifle, supplie, outrage encore, outrage, outrage : Ah! sans doute, Vanna aime Prinzivalle, elle le connaît, elle l'a vu, elle l'aime, puisqu'elle veut se livrer à lui sans délais. Ah! il est jeune, lui, il est plus jeune, il est beau, dit-on, il est vainqueur : ah! qu'elle aille donc, qu'elle aille! Lui la méprise, la rejette, la chasse; qu'elle aille!

Prinzivalle, cependant, attend, le soir tombé, la venue de Giovanna. Il est, en dépit de sa destinée, empli d'espérance et d'amour. Il sait que Florence le hait d'être trop grand; il sait que Florence veut le perdre, le sacrifier après la victoire; mais il est résolu à ne point se laisser faire. On introduit dans la tente Monna-Vanna. Malgré l'horreur du sacrifice, malgré l'outrage, malgré la douleur, malgré les difficultés (un coup de feu vient de la blesser à l'épaule), elle est venue, elle Vénitienne, elle dévouée et fidèle à son époux, elle est venue se sacrifier au salut des Pisans. La dignité de sa démarche, la grandeur dédaigneuse de son héroïsme en imposent au condottiere. Il la traite en reine, en déesse; il est à ses genoux, il la supplie; il la conjure de se souvenir d'un temps ancien, du temps de leur enfance, où, dans les jardins de Venise, elle jouait avec un jeune garçon de son âge, ébloui de sa splendeur. Dès lors elle fut aimée et jamais oubliée. Elle se souvient, oui! — mais il partit pour de lointains voyages; elle, cependant, sa mère morte, était restée seule, proie des calomnies perfides. Un riche seigneur de Florence la vit, s'éprit d'elle, eut plus de foi en sa sincérité qu'en les bruits vils que l'envie autour de lui répandait bassement, l'épousa, lui rendant le calme et le bonheur. Elle, de son côté, sachant que l'amour qu'on rêve et qui se confondrait avec la vie même, n'est qu'un leurre et qu'illusion, pleine de gratitude et d'affection, s'était donnée tout entière, sans restriction, sans arrière-pensée; elle avait renoncé à toute autre chose dans la vie, à jamais elle était la femme, fidèle et chaste, de Guido Colonna.

Le désir de Prinzivalle n'est point abject ou sournois. Il aime pieusement, il aime. Il conçoit que sa vie s'est attachée à un dessein impossible. N'importe : qu'elle donne le signal, les charrois entreront dans Pise. Lui vénère trop celle qu'il aime pour abuser; elle est libre de partir. Au reste, tout à coup, le camp s'agite. Des forces nouvelles sont envoyées de Florence; on trouve Prinzivalle lent, on le jugera, on veut le perdre. Lui n'a que mépris pour la cité ingrate, il la laissera sans regret s'emparer de lui. Mais Vanna, le comprenant loyal, simple, véritable, lui tend la main, fraternellement lui pose sur le front le sacre orgueilleux d'un fier baiser, et le détermine à entrer avec elle, tous deux hautains et purs, dans Pise qu'il a sauvée.

Acclamations des foules. Les pétales s'effeuillent aux pieds de la Salvatrice. Elle arrive : Marco Colonna l'accueille avec transport; mais Guido se réveille d'une torpeur hébétée; il veut lui parler, il veut savoir. Que tout le monde s'en aille, il veut être seul avec elle. Mais une haute figure d'homme drapé en son manteau n'a pas obéi : qui donc est-il? Vanna, en mots simples, déclare qu'elle revient aussi pure qu'elle est partie. Guido délire et menace, mais, quand il sait que, persuadé par elle, Prinzivalle l'a suivie, est venu, que c'est lui qui se tient là, devant eux : ah! sa joie ne connaît plus de bornes. La ruse de Vanna assure sa propre vengeance! Que tout le monde y assiste : il est là, il est là, Guido le tient en ses mains!

Vanna a beau protester, il ne l'écoute pas! Il fait appel même aux sentiments des assistants : qui donc ajoute foi aux paroles de Giovanna? Giovanna dont ils ont acclamé le retour, Giovanna qui les a sauvés tous,

Giovanna dont ils admirent la splendeur et le dévouement, qui donc la croit, lorsqu'elle dit qu'elle revient pure du camp de celui qui a exigé son sacrifice; qui donc la croit? — Personne, et ce témoignage de la foule la doit confondre dans l'ignominie de son mensonge.

Alors elle se révolte. Elle ne veut pas que Prinzivalle, qui a cru en sa parole, qui l'a suivie et qui l'aime, périsse. Elle se lève, elle ment, elle n'écoute pas la protestation du condottiere. Nul ne l'écoute. Oui! elle s'est livrée, oui, elle veut sa vengeance, oui, elle le tient, elle lui enchaine les mains, oui, c'est elle-même, outragée, qui l'entraine et qui le détient; elle veut la clé du cachot où on l'enferme, elle veut boire le vin de son triomphe.

Elle le sauve; son innocence éclate aux yeux par l'excès même de son emportement. Guido a-t-il compris? Il tombe à ses genoux et son amour pieux, contenu, refoulé, se détend; il l'aime, il l'aime, il l'aime!

***

J'eusse aimé que l'analyse de ce drame admirable eût pu être plus brève. Matériellement les péripéties de l'action ne sont que peu de chose : un prétexte, sans plus, à situer des luttes du sentiment et de la pensée. Drame, avant tout, le point de départ admis, d'une puissance concentrée, comme venue d'arrière-plans, du fond occulte d'une intimité débordante, formant la trame continue à des dessins qui s'y rehaussent, avec toute la netteté de phrases familières, précises, graves et toujours épanchant, sous l'apparat nécessaire, discret, des métaphores mouvementées, le suc essentiel de leur signification.

Si l'on aime se souvenir des drames antérieurs de Maurice Maeterlinck, quelque poignants et décisifs qu'ils demeurent, la hauteur des intentions réalisées ici les surpasse. Dans le *Temple enseveli*, ce livre récent, je note un passage de l'étude sur l'*Évolution du mystère*, et ce n'est pas sans émotion que j'admire un auteur de si sensément se connaitre, comme si, avec la pénétration qui le caractérise, c'était un autre, et qu'il aime, par lui étudié fraternellement : « Le ressort de ces petits drames, c'était l'effroi de l'inconnu qui nous entoure. On y avait foi, ou plutôt, je ne sais quel obscur sentiment poétique avait foi... à des puissances énormes, invisibles et fatales, dont nul ne devinait les intentions, mais que l'âme du drame supposait malveillantes, attentives à toutes nos actions, ennemies du sourire, de la vie, de la paix, de l'amour. Peut-être étaient-elles justes, au fond, mais seulement dans la colère, et elles exerçaient la justice d'une manière si souterraine, et si tortueuse, si lente, si lointaine, que leurs châtiments — car elles ne récompensaient jamais — prenaient l'apparence d'actes arbitraires et inexplicables du destin... Cet inconnu prenait le plus souvent la forme de la mort. La présence infinie, ténébreuse, sournoisement active de la mort remplissait tous les interstices du poème. »

Mais Maeterlinck a rejeté, au moins dans la nuit du doute, les formes diverses de la foi, se conformant en cela aux habitudes intellectuelles de son temps. Il ne trouve plus légitime, il trouverait déloyal désormais de s'en servir pour soutenir, par l'effarement tragique devant l'insondable destinée, les rouages de son théâtre. Il veut que le poète ne s'appuie que sur la vie et sur les croyances de ceux qui vivent. Il dispose des mille forces du sentiment et de la raison; c'est à lui d'y puiser ce qui deviendra l'essence de son action dramatique.

La vie l'inspire; toutes les formes des problèmes, des angoisses et des combats, qui bouleversent la sérénité de l'esprit ou du cœur : que de bouillonnements à surprendre au niveau calme de la source; que d'inattendu merveilleux!

Maeterlinck vient d'essayer. Il a réussi. Son drame, ni déclamatoire ni enflé de vaines gesticulations, s'empare de l'attention, de la pensée, des yeux. La langue en est admirablement concise et imagée. L'action y évolue assez lentement pour donner toute l'ampleur désirable au développement des caractères. C'est un drame parfaitement beau et la joie est presque unique d'avoir assisté, au théâtre, à la représentation d'une œuvre pensée et écrite, loin des préoccupations de métier mesquin et de convenances scéniques. Rien n'arrête l'admiration.

Seulement, on en aurait le courage, si le drame n'était si beau, pourrait-on, peut-être, en partie, regretter que le point de départ, le prétexte en soit si exceptionnel. Je suis sûr que Maeterlinck découvrira aisément dans la vie quotidienne, dans la vie de chacun, des motifs d'héroïsme intime et simple aussi dramatiques, aussi mystérieux, aussi augustes et torturants que celui qu'il a imaginé dans cette incomparable Monna-Vanna. Ce n'est, bien entendu, qu'un souhait, non une critique, car, si Maeterlinck réalise un jour ce qu'il doit, mieux que moi, prévoir et espérer, « porter à la scène de grands crimes et des passions vraiment tragiques, déchainées et cruelles », avec, loin des mille formes de la fatalité antique ou chrétienne, « l'excuse mystérieuse qu'ils exigent, » il aura trouvé la formule d'un art tellement neuf et grandiose, qu'il semble, en vérité, que les plus grands des tragiques antérieurs n'aient pas songé à s'y hausser!

ANDRÉ FONTAINAS

LA RENAISSANCE LATINE

C'est une nouvelle revue. Il en paraît tous les jours et qui forment, par leurs couleurs variées, un arc-en-ciel de littérature. Certaines se disent universelles et parlent sans se lasser de l'idée de Dieu et de la révolution des âges, d'autres se particularisent à tel point qu'elles concacrent toute leur existence à étudier l'emploi que l'on fit de la conjonction *car* au début du XIVe siècle; il en est beaucoup d'ennuyeuses et beaucoup d'éphémères, mais quelques-unes valent d'être lues. Celle dont je veux vous entretenir en est à son premier numéro et il me plaît de la vanter dans l'*Art moderne* qui durant vingt-deux années fut une gazette audacieuse, intéressante et avisée.

La *Renaissance latine* se présente sous une couverture verte et dans le format de la *Revue de Paris*, elle est mensuelle et paraît sur plus de 150 pages. Dès qu'on la parcourt, il semble vraiment qu'elle retiendra l'attention; c'est qu'au lieu de signaler une mode, un préjugé, une opinion, elle veut, par la discussion et l'exemple, célébrer, définir et défendre une manière de penser. Voilà qui est ambitieux et témoigne chez nous d'un effort singulier, car combattre pour des idées est d'une audace toujours nouvelle, quand on a l'exemple de tant de revues qui se payent de mots. Je voudrais indiquer son but : il est, exactement, de préciser l'idéal de ces peuples qui, groupés autour de la Méditerranée, furent toujours la couronne de laurier du monde, d'expliquer leurs tendances, et les qualités de leur esprit, de relever leurs défauts et leurs défaillances, d'être enfin les historiens de la renaissance qui les anime. L'époque est grave pour les peuples latins : battue par les quatre vents de l'esprit, la forêt latine se reprend à murmurer et, de même qu'en Orient les troubles et diffuses clartés de *Subhi Kazib*, la fausse aurore, annoncent le soleil, de même nous pouvons deviner, par plus d'une indication, que les pins et les lauriers latins comme les oliviers helléniques tendront bientôt vers le ciel bleu des rameaux animés d'une nouvelle sève.

Dans l'admirable introduction que M. Gabriel Hanotaux écrivit pour notre revue, le problème latin est posé avec maîtrise et ses solutions indiquées. L'auteur de l'*Énergie française* écrivit ces pages dans l'heureuse Trinacrie, au berceau même de la civilisation que nous voyons renaître, et, par le souffle d'éloquence qui les anime, par la chaude et mâle poésie qui les rend si émouvantes, par la sonore cadence de leurs phrases nous avons un merveilleux exemple de ce qu'un esprit clair et vraiment latin peut concevoir et exprimer quand un beau paysage le confronte.

Vraiment, les textes que la *Renaissance latine* publie dans son premier numéro et ceux qu'elle annonce pour ses numéros suivants donnent une belle idée de ce que la pensée latine peut produire. Il faut grouper les forces de même direction pour s'apercevoir de leur importance. Cet article de M. Hanotaux, ce poème de M. de Hérédia, ce conte de M. Pierre Louys, cette étude du professeur A. de Gubernatis, et, demain, cette lamentation de M. Barrès sur Venise agonisante, ces vers de M. de Régnier, l'essai que nous donnera M. G. d'Annunzio, ces discussions sur le catalanisme, sur l'avenir des peuples latins d'Amérique, sur les colonies latines de l'Afrique, sur le panhellénisme, sur les fédérations latines, ces œuvres des esprits latins de l'étranger qui préfèrent notre soleil à leurs brumes, promettent que le combat que nous menons sera couronné d'une victoire et qu'il suffit enfin des belles récoltes d'aujourd'hui pour espérer, demain, de splendides moissons, et pour savoir, comme le dit M. Gabriel Hanotaux, que « des rameaux vigoureux ont refleuri sur la vieille souche latine ».

A. Gilbert de Voisins

MAURICE MAETERLINCK

Le Temple enseveli (1).

Comme tous les autres livres de Maeterlinck que je possède, celui-ci a été, suivant une détestable et chère habitude, souligné de nombreuses marques aux pages qui me frappent, qui m'apportent une pensée neuve, qui agrandissent l'horizon des choses que j'aimerai ou qui me rendent consciente de vérités que je n'avais pas encore reconnues si hautes.

Et pourtant ce livre ne me satisfait pas entièrement. Maeterlinck est un des rares poètes dont la pensée peut « flanquer d'une paire d'ailes les lourds monolithes des théories anciennes » jusqu'à ce que, ainsi mus, ces vieux blocs s'effritent et cessent de nous cacher la vue. C'est parce qu'il a cette grandeur qu'on devient exigeant et qu'on supporte mal, venant de lui, des pages ou de trop longues réflexions délaient et affaiblissent la pensée, et encore, des passages dont la philosophie semble trop peu « vécue ».

Dans le chapitre « Du Règne de la matière », qui est celui où l'esprit robuste de Maeterlinck paraît avoir été le plus impressionné par la science positive moderne, le penseur est aussi beau, aussi intimement profond, aussi moelleusement synthétique qu'il le fut jamais. D'autres chapitres, « Le Passé », « L'Avenir » sont beaux et curieux, bien que mon amour d'une clarté peut-être trop sommaire, les voudrait plus condensés.

Mais que je voudrais vivre encore bien longtemps pour lire, de Maeterlinck vieux, un chapitre sur la Justice, revisant, avec la maturité passionnée de l'esprit, les impressions encore ternes qu'en a aujourd'hui sa forte et heureuse jeunesse.

Parce que la vieille Europe centrale est relativement calme et ne revendique pour le moment pas grand'chose l'épée au poing, il ne s'ensuit pas que la justice ne soit pour nous qu'un sentiment dénué de passion. De passion et par conséquent de définitions courtes, ayant une saveur d'absolu, d'inévitable, d'ardemment positif. «L'humanité est un être unique et unanime », dit Maeterlinck dans le chapitre « Du Règne de la matière ». L'humanité commence à sentir son unité et à se vouloir unanime, — voilà pour moi toute la Justice.

Maeterlinck regarde la Justice de loin, il la voit évoluer, se préciser, prendre forme. Il ne la voit pas à l'état igné pour ainsi dire, qu'elle atteint déjà chez quelques-uns, il ne la décrit pas à l'état d'ardente volonté, il ne sait pas ce qu'est cette grande douleur obstinée, fiévreuse, active, que tant d'êtres s'efforcent de contenir et de mater pour qu'elle reste efficace et forte. Il ne la voit pas faisant de temps en temps, dans les malheurs publics et dans les tragédies privées, de terribles irruptions. Il ne la voit pas dans le jeu de cette petite créature, l'homme, l'homme imposant tenacement sa vie collective à l'indifférente Nature, luttant et faisant reculer l'eau, le feu, les monstres pour sauver sa race. Et

(1) Bibliothèque Charpentier. Eugène Fasquelle, éditeur.

qu'est l'instinct de la race, si ce n'est l'instinct de l'unité humaine?

Cet Homme collectif, qui du fond de chaque cœur isolé appelle le bonheur de tous, ne Le reconnaissons-nous pas dans l'orgueilleux instinct d'égalité, d'unanimité, de fraternité?

Ces choses, pourtant, ne sont pas seulement des vérités calmes et graves; cela ressemble à la guerre de ces petits oiseaux dont parle Kropotkine, détruisant, par la compacité de leur nombre, l'espèce entière de certains grands oiseaux, formidables mais solitaires. Nous assistons (oh! l'admirable temps que celui-ci! quelle autre époque fut jamais d'intérêt aussi poignant?) à ce fait de l'homme prenant contact avec l'homme sur la surface entière du globe, de l'homme, — par une sorte d'endosmose que n'empêchent ni les langues, ni les croyances, ni les races diverses, — prenant conscience d'une moyenne de bonheur terrestre; puis, s'apercevant de cette enfantine vérité : que pour conserver la sécurité de ce bonheur moyen, il faut que le plus grand nombre possible d'hommes en jouissent.

Peu à peu s'accentue la pression constante et sourde de la masse humaine tout entière qui, avec l'inconscience des petits oiseaux, ou plutôt avec le même et identique instinct, lutte, geint, cogne, pour arriver à cette égalité, à cette unanimité de l'espèce, qui est toute la Force et toute la Justice.

Qui nous montrera la beauté sauvage du pauvre animal humain sentant éclater son petit cerveau sous l'effort qu'il fait pour comprendre mieux, pour connaître plus, — aussi héroïque en son désir de comprendre les rapports de son maigre bonheur avec le bonheur universel, que son ancêtre protégeant sa famille contre les fauves. Qui nous dira, dans le *Temple enseveli* des consciences, le drame du nécessaire bonheur vital et de l'évoluante Justice?

Oh! que j'en veux à Maeterlinck d'avoir écrit par un jour de beau soleil, sans se souvenir des jours d'orage et sans magnifier la dure tâche des temps qui viennent!

M. Mali

Le Jardin de Claude Monet.

M. Arsène Alexandre a vu le jardin de Claude Monet, le célèbre jardin qui est, en toutes saisons, un éblouissement et une fête. Il le décrit en ces termes charmants :

« Ce qui pourrait vous en donner l'idée, ce sont les expositions florales des Tuileries, où l'on procède par nappes; mais ces éclatantes nappes n'ont qu'une durée de quatre ou cinq jours, tandis que dans le jardin de Giverny il n'y a pas de relâche pour les fleurs. De quelque côté que vous vous tourniez, c'est, à vos pieds, au-dessus de votre tête, à hauteur de votre poitrine, des lacs, des guirlandes, des haies de fleurs, dont les harmonies sont à la fois improvisées et calculées, et se renouvellent suivant les saisons. Vous pouvez vous monter l'imagination et vous figurer un moment que vous êtes quelque Parsifal livré à toutes les agaceries enivrantes des Filles-Fleurs, ou bien encore, lorsque vous êtes parmi les glaïeuls dardant leurs flammes, que vous êtes une façon de Siegfried qui va tout à l'heure découvrir la Valkyrie endormie parmi ces étendues flamboyantes.

Plus simplement encore, et avec plus de vérité, lorsque vous analysez ces impressions et ce qui les cause, vous constatez que vous êtes dans le domaine d'un maraîcher de génie.

Ce qu'il y de plus remarquable en effet dans le jardin de Monet, ce n'est pas le plan, c'est le plant : c'est ce jeu de mots qui est pourtant le principe de tout ce feu d'artifice floral. Le jardin est divisé en « carrés » tout bonnement, comme chez les maraîchers de Grenelle ou de Gennevilliers. Remplacez les carottes et les salades par des fleurs, mais en rangs aussi pressés, et vous obtenez merveilles, pourvu que vous sachiez jouer du calendrier floral comme d'un clavier et que vous soyiez un grand coloriste. C'est cette profusion, cet aspect de foule, qui donne tout le caractère. Les fleurs ne se mangent pas entre elles. Elles ne s'étouffent point, ainsi que des ignorants en jardinage, tels que nous, pourraient le croire, même si elles sont aussi pressées que les épis d'un champ. J'avais déjà constaté ce phénomène avec quelque surprise dans un autre jardin qui serait bien curieux à décrire aussi, le jardin de Clémenceau à Passy. Monet veut que chez lui il y ait le maximum des fleurs qu'un espace puisse contenir.

Il veut aussi, et surtout, qu'à toutes les époques de l'année sa palette de fleurs soit sous ses yeux, perpétuellement présente, mais perpétuellement changeante. Tout est agencé pour que partout la fête se renouvelle et se succède à elle-même sans relâche. Si la saison veut qu'à un moment tels parterres se taisent, ce sont les bordures et les haies qui soudain s'allument. L'autre jour, ce qui dominait, ou du moins ce qui charmait le plus l'attention, c'étaient de larges et subtils accords de jaunes et de violets.

Cela déjà vous expliquerait mieux l'œuvre du maître, dont l'exécution est fougueuse et pleine de joie, mais dont tous les effets sont calculés.

Puis il y a un autre jardin, qu'on ne voit pas en passant celui-là, parce qu'il est en contre-bas d'une petite ligne de chemin de fer également parallèle à la route.

C'est le fameux jardin des *nymphéas*, avec le petit pont vert japonais qui traverse la pièce d'eau entourée de saules et d'autres arbres capricieux ou rares. Damasquinée des larges feuilles rondes des nymphéas, incrustée des pierres précieuses que sont leurs fleurs, cette eau semble, lorsque le soleil se joue à sa surface, le chef-d'œuvre d'un orfèvre qui aurait combiné les alliages des métaux les plus magiques.

Des légendes avaient couru sur ce jardin. On disait que Monet, un jour, « avait fait inonder son terrain », comme cela, par foucade, comme on dit dans le Midi, et qu'il y avait « fait semer des plantes aquatiques »; puis, que la saison suivante il avait brossé la série exposée au printemps dernier. Or il y a plus de dix ans que ce bassin existe et que la série est en train, tantôt laissée tantôt reprise. Et cela encore montre combien il n'était pas inutile de connaître le jardin du peintre pour bien comprendre son œuvre.

Tantôt il travaille dans ce jardin, grisant ses yeux et son imagination des reflets qui se jouent, insaisissables, sur cette marqueterie de grandes fleurs épanouies et de métaux en fusion. Tantôt, et le plus souvent, c'est dans un grand atelier planté au milieu du marais fleuri, comme une tente et comme un observatoire.

Cet homme, que nous voyons à Paris un peu laconique et froid, devient ici tout autre; il est bienveillant, paisible, enthousiaste. Dès qu'il a des raisons de venir dans la région des boulevards, son sourire est pas mal narquois et sarcastique; dans son jardin, parmi ses fleurs, il est illuminé de bonté. Pendant des mois entiers, l'artiste oublie que Paris existe; ses glaïeuls et ses dahlias l'entretiennent dans un suprême raffinement, — mais lui font perdre de vue la civilisation.

Ainsi vous disais-je que le jardin, c'est l'homme. Voici un peintre qui en notre temps aura enrichi le répertoire des harmonies, et qui aura été aussi loin que l'on peut aller dans la subtilité, l'opulence et la vibration de la couleur. Il aura osé des effets qui semblent irréels tant ils sont vrais, mais qui nous charment invinciblement, comme toutes les vérités dont nous ne nous étions pas rendu compte

Qui lui a inspiré tout cela? Les fleurs. Quel a été son éducateur? Son jardin.

Il lui doit beaucoup, il en est fier, et libéralement, aux passants, il montre son maître. Telle est la leçon que peut donner un coin de terre ensemencé avec art. Tel est le jour que peut jeter sur la personne et la carrière d'un homme une simple visite d'une heure... »

HENRI DE VALLOMBREUSE

Voici en quels termes M. Félicien Fagus parla récemment, dans la *Revue blanche* (1), des grès d'Henri de Vallombreuse, l'un des deux céramistes qui furent choisis cette année pour représenter à la *Libre Esthétique* les arts du feu :

« Il y a peu de temps, un potier de Saint-Amand, pauvre artisan qui fut si grand artiste, Carriès, eut cette révélation du génie : qu'il n'y a point d'accident dans la nature, que ce que nomme tel notre infirmité représente une harmonie inentendue. La coulée polychrome qu'engendrait parfois l'« accident » d'un coup de feu, d'un sel métallique immiscé dans la poignée de sel marin et de sable que le potier jette à propos pour vitrifier la terre, faisait au potier rebuter la pièce. Carriès y reconnut une beauté de couleur, de patine et de toucher propre à sublimer la beauté traditionnelle de la forme; il aida le génie pratique de son œil et de sa main avec la science théorique du chimiste : il créa l'émail; il fut l'initiateur. Conçus dans un même esprit, les grès de Vallombreuse méritent le premier rang entre ceux que suscitèrent les labeurs de Carriès. Repoussant, on le devine, la simplification hâtive, impersonnelle, où mènent l'outillage et la machinerie modernes, ils restent grès de potier, cuits par un potier au patient, souple, maniable et comme réfléchi feu de bois du potier, mais de potier érudit et artiste. Et de qui la science se garde aussi bien des tarabiscotages énervés, tourmentés du faux nouveau, du moderne qui n'est que le passager : on voit qu'il sentit et vérifia cette toute-puissance de la tradition que nous expliquâmes; il conserve les galbes populaires non par religion étroite du passé, mais parce que précisément eux conservent le canon de la beauté classique; sans servilité : il les modifie parfois, pour plus étroitement embrasser la tradition, la nature, et si tel vase se désapparente de celui dont a coutume le potier populaire, c'est que chez celui-ci la coutume enfreignit le pur de la tradition : et ce vase nouveau, nous retrouverions aisément au Louvre, chez Guimet, son modèle ancestral; tel autre prit son départ dans un fruit, un légume, une fleur; copie non pas, mais interprétation.

Puis, le chimiste et l'artiste intervenant, les mélanges dosés, leur cuisson conduite, produisent les couleurs, les émaux, les tiquetures, les patines admirables qui douent l'enfant humain de la richesse minérale et vivante de la fleur et de la roche, diaprure splendide qui n'est pas plus à décrire que le pétale de la fleur, la veine de la roche et l'aile du papillon. Si le beau grès possède le contour et la couleur, il ravit le toucher encore : la paume de la main veut s'y extasier comme au pelage du fauve, au grain de la peau de femme : c'est saccharin, c'est grenu, c'est poli, c'est satiné, c'est duveteux, c'est sirupeux. L'oreille enfin trouve alors sa volupté, non par uniquement le tintement au choc sec du doigt, mais au bruissement sous la peau : musical, symphonique. Tant de mérites convergent vers un mérite suprême : être unique. Le potier d'art n'a rien d'un jeteur de dés : il sait ce qu'il veut produire, et comment; il place, déplace ses pièces au feu, mène son feu, tel l'organiste sa soufflerie et ses claviers; dans le jeu avec et contre la nature, elle apporte bien sa mise, le hasard, lui la science, l'adresse empirique et l'audace à propos; sans cette collaboration, sans le hasard, l'accident, point d'œuvre d'art. De trente exemplaires enfournés, un seul, *un*, *doit* réaliser l'accident heureux et prémédité : unique à la manière d'une statue. »

(1) Livraison du 1er décembre 1901.

MUSIQUE

Le Concert au profit des femmes et enfants des camps de reconcentration.

C'était une excellente idée que de permettre aux artistes musiciens et aux artistes de nos théâtres de coopérer à l'excellente œuvre qui fermera ses portes demain soir. Aussi a-t-elle réussi au delà de toute attente. Une foule invraisemblable se pressait dimanche dernier dans les locaux de l'Exposition, 265, rue Royale, où furent autrefois les galeries Somzée. Le programme était alléchant et les artistes qui y figuraient n'ont eu aucune peine, devant un public enthousiaste, à remporter le plus mérité des succès et les plus extraordinaires ovations. Le beau style de Mme Bastien, le superbe instinct d'art de Mlle Paquot se sont joints au charme vigoureux et sûr de la magnifique voix de M. Imbart de la Tour plus vaillant, plus infatigable et plus étonnant que jamais et à la robuste et tragique passion de M. Seguin dont les *Adieux de Wotan* nous ont produit une sensation profonde que nous n'avions pas éprouvée depuis longtemps.

Que dire de l'orchestre, de tous ces vaillants qui, sans hésitation, avaient accordé leur contribution modeste à cet effort de charité et d'art? Dans cette salle restreinte, sous la belle impulsion de M. Sylvain Dupuis, il a littéralement emporté les auditeurs. Le *Carnaval* de Svendsen, le prélude de *Lohengrin* et l'ouverture d'*Euryanthe*, de Weber, nous demeureront parmi les meilleures exécutions entendues.

EXPOSITIONS

L'exposition de MM. F. Guilleaume et F. Stobbaerts clôture la série des salonnets du Cercle artistique. Trois peintures, dont un auto-portrait et une demi-douzaine de pastels, forment l'envoi du premier; le second aligne trente toiles, — paysages et intérieurs rustiques.

M. Guilleaume est, croyons-nous, un débutant, et ce début n'est pas indifférent. Son *Manoir de Grimberghen*, son *Entrée de parc*, son *Vieux Mur* ont du caractère et ses trois portraits révèlent, en même temps qu'une étude serrée et consciencieuse, une vision juste.

On connaît de longue date les paysages de M. Stobbaerts, qui s'efforce de traduire avec sincérité les sites du Brabant et des Flandres. Peinture un peu matérielle et appuyée, dans le sillage des réalistes, avec, parfois, des trouvailles heureuses de lumière chantante et joyeuse.

O. M.

La Semaine Artistique.

Du 18 au 24 mai.

Musée de Peinture moderne. 9-5 h. Exposition de la Société des Beaux-Arts (clôture le 19).

Musée du Cinquantenaire. 10-5 h. Exposition des reproductions du Trésor de Mycènes.

Cercle Artistique. Exposition de feu Henri Van der Hecht (clôture le 18). — Exposition P. Stobbaerts et Félix Guilleaume (clôture le 20).

Dimanche 18. — 8 h. Mme Jane Hading. *Le Maître de forges* (théâtre du Parc).

Lundi 19. — 8 h. Mme Jane Hading. *Froufrou* (théâtre du Parc).

Mardi 20. — 8 h. Mme Georgette Leblanc, M. Lugné-Poe et la troupe de l'Œuvre. Première représentation de *Monna Vanna* de Maurice Maeterlinck (théâtre de la Monnaie). — 8 h. Mme Jane Hading. *L'Etrangère* (théâtre du Parc).

Mercredi 21. — 8 h. Mme Jane Hading. *Le Vertige*, de Michel Provins (théâtre du Parc).

Jeudi, 22. — 8 h. Mme Jane Hading. *La Princesse de Bagdad* (théâtre du Parc). — Ouverture des concerts du Waux-Hall.

PETITE CHRONIQUE

Mlle Claire Friché, que nous avons applaudie avec tant de plaisir et à si juste titre, cette année, à la Monnaie, vient d'obtenir un très beau succès à l'Opéra-Comique.

Notre jeune compatriote a interprété à Paris l'œuvre de Gustave Charpentier : *Louise*. Toute la presse française fut unanime à reconnaître et la jolie voix et le jeu si intéressant de Mlle Claire Friché.

Demain lundi aura lieu au cimetière de Deynze (Flandre orientale) l'inauguration du monument élevé à la mémoire du frère Benoît, qui fut pendant de longues années directeur de l'orphelinat de Deynze.

Ce monument est l'œuvre du sculpteur Georges Minne.

Un peu cahotées au début, les représentations de *Pelléas et Mélisande* s'affirment, à l'Opéra-Comique de Paris, comme un succès artistique considérable. La sixième a été donnée jeudi dernier devant une salle absolument comble dont les impressions se sont manifestées par des applaudissements et des bravos retentissants. On discute avec animation l'œuvre de MM. Maeterlinck et Debussy, qui tranche si violemment par son caractère exquis de légende et de rêve sur la banalité du répertoire. Et si la partition de M. Debussy déconcerte certains, elle trouve parmi les esprits ouverts aux initiatives nouvelles et aux sensations d'art raffiné d'ardents défenseurs. Le spectacle est d'une homogénéité parfaite, la musique ajoutant au texte, par son imprécision voluptueuse, le mystère que le verbe seul est impuissant à lui donner. Il semble que l'œuvre, si on la représentait dorénavant sans la musique, serait dépouillée de l'atmosphère qui lui donne la vie irréelle voulue par le poète.

M. Ermeto Novelli donnera à Paris, au théâtre Sarah Bernhardt, dix représentations italiennes. Le spectacle d'ouverture se composera de *Goldoni et ses seize comédies nouvelles*, comédie historique en quatre actes de Paolo Ferrari, dont l'action se passe à Venise en 700.

C'est mercredi prochain que s'ouvrira au Musée Galliera, à Paris, l'exposition rétrospective de la Reliure, qui promet d'offrir un sérieux intérêt.

On connaissait Mme Madeleine Lemaire comme un peintre habile de fleurs. Mais sans doute n'est-ce pas sans quelque surprise que les lecteurs de la *Chronique des Arts* ont appris par la dernière livraison de cette revue que l'artiste cumulait avec son aimable talent la science d'un jurisconsulte... Mieux encore! Qu'elle avait ouvert au Droit des horizons inexplorés. On peut lire, en effet, dans la dite *Chronique* :

« Mme Madeleine Lemaire, professeur de DROIT APPLIQUÉ A L'ÉTUDE DES PLANTES (*sic*), au Muséum d'histoire naturelle, a commencé son cours mardi dernier et le continuera les mardis, jeudis et samedis de chaque semaine, à trois heures de l'après-midi. »

Pour une « coquille », c'est une bien jolie coquille!

Il est à peine croyable qu'aucune revue d'art n'ait jamais consacré à Renoir une étude importante. Oui, Renoir le plus suave des peintres contemporains de la femme, Renoir glorifié par les partisans de l'impressionisme et désarmant ses adversaires à force de séduction, Renoir dont chaque toile est cotée aujourd'hui parmi les plus précieuses, Renoir n'a pas encore eu d'écrivain pour dévoiler au grand public l'admirable beauté de son œuvre. Il l'a désormais. M. Camille Mauclair vient de publier dans l'*Art Décoratif* (février et mars) une étude dont les magnifiques illustrations concourent avec un texte écrit de main de maître pour vulgariser l'œuvre de Renoir d'une manière digne de ce grand peintre.

La *Bibliofila* (Florence, Leo S. Olschki) décrit, dans sa dernière livraison (octobre-novembre 1901) l'intéressante collection d'autographes de M. Carlo Lozzi, consacrée principalement à la Musique et au Théâtre. La plupart des compositeurs, des virtuoses, des artistes lyriques et dramatiques, des librettistes, des décorateurs célèbres, des luthiers en renom, etc. y sont représentés. L'article, des plus intéressants, reproduit un grand nombre de portraits et de documents.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

ATELIERS
D'ARTS MOBILIERS
ET DECORATIFS.
G. SERRURIER-BOVY
LIEGE. 39 Rue Hemricourt
BRUXELLES. 2 Boulevard du Régent
PARIS. 54 Rue de Tocqueville

EXPOSITION PERMANENTE
D'INTÉRIEURS COMPLÉTEMENT
MEUBLÉS, DECORÉS ET ORNÉS
MISE EN ŒUVRE ET ADAPTATION RATIONNELLE DES
MATÉRIAUX ET PRODUITS DE
L'INDUSTRIE MODERNE.

LE BOIS MEUBLES, ÉBÉNISTERIE, MENUISERIES DÉCORATIVES :
LE METAL FER BATTU ET FORGÉ, CUIVRE
MARTELÉ, ÉTAIN FONDU, REPOUSSÉ ET INCRUSTÉ, ÉMAUX APPLIQUÉS AU MOBILIER, AUX APPAREILS D'ECLAIRAGE, DE CHAUFFAGE ET AUX OBJETS USUELS.
LES TISSUS TENTURES ET RIDEAUX AVEC APPLICATIONS D'ÉTOFFES ET DE PEINTURE, BRODERIE. TAPIS.
LE VERRE VITRAUX PLOMBÉS EN MOSAIQUE ET PEINTS.
LA CERAMIQUE CARREAUX ET POTERIES EN TERRE, FAYENCE ET GRÈS.
LE CUIR APPLICATIONS DIVERSES DU CUIR GAUFFRÉ, REPOUSSÉ ET TEINT
LE DECOR TENTURES EN PAPIER ET ÉTOFFES POUR MURS, PLAFONDS ET DÉCORATIONS.



Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

BEC AUER

50 % D'ECONOMIE **LUMIERE QUADRUPLE**

Appareils d'éclairage et de chauffage au GAZ, à l'ÉLECTRICITÉ et à l'ALCOOL

INSTALLATIONS COMPLÈTES

Bruxelles, 20, **BOULEVARD DU HAINAUT**, Bruxelles

Agences dans toutes les villes.

TÉLÉPHONE 1780

E. DEMAN, Libraire-Expert

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

EN SOUSCRIPTION :

THÉATRE DE M. MAETERLINCK

avec une préface inédite de l'auteur.

Trois volumes in-8°, illustrés de dix compositions originales lithographiées par AUGUSTE DONNAY.

Tirage à 110 exemplaires numérotés, sur papier de Hollande

Prix : 90 francs.

Les exemplaires numérotés 1 à 10, renfermant une double suite des dix compositions et un croquis original de A. DONNAY :

Prix : 150 francs.

Le prospectus-spécimen de cet ouvrage sera adressé gratuitement sur demande.

Demandez chez tous les papetiers

l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION **EXPORTATION** **ÉCHANGE**

The Artist

An Illustrated Monthly Record

of Arts, Crafts, and Industries

1 SH. MONTHLY

Lonsdale Chambers, 27, Chancery Lane, and Bream's Buildings, London, W. C.

LIMBOSCH & C^IE

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. V^e MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

VINGT-DEUXIÈME ANNÉE — N° 21. — 25 MAI 1902.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Pelléas et Mélisande (OCTAVE MAUS). — Chronique littéraire. *Poésies choisies. Clartés. Vers une Aube. Bréviaire d'amour* (GEORGES RENCY). — Monna-Vanna (A. S.). — Le Théâtre à Paris. *Orsola* (M.-D. CALVOCORESSI). — La Musique à Paris (O. M.). — La Vente Huybrechts. — La Semaine artistique. — Petite Chronique.

PELLÉAS ET MÉLISANDE

Sur le fond banal des productions musicales que chaque saison nouvelle voit éclore et que l'automne balaie comme des feuilles mortes, *Pelléas et Mélisande* tranche par tant d'imprévu et de nouveauté qu'il convient de saluer joyeusement l'événement qui instaure au théâtre une esthétique inédite. Depuis trois semaines le monde des artistes et de la critique est en rumeur. On se passionne pour et contre *Pelléas* comme naguère au sujet de l'Affaire. Et cette fois la querelle nous touche de près, puisque l'Art est en jeu.

Gluckistes et Piccinistes furent-ils plus véhéments dans leurs discussions que ceux qui se rangent aujourd'hui parmi les défenseurs de M. Claude Debussy ou au nombre de ses détracteurs? Il est permis d'en douter. Les premières représentations furent houleuses : notre correspondant parisien nous apporta l'écho de ces soirées mémorables. Mais peu à peu l'enthousiasme gagne les esprits les plus réfractaires. Le groupe des musiciens avertis qui proclamèrent, dès la première heure, la beauté de l'œuvre s'augmente, de jour en jour, d'admirateurs nouveaux. Et c'est triomphalement que M. Debussy fait sa trouée, en conquérant devant qui toutes les hostilités désarment.

A la représentation d'hier, qui réunit entre autres, dans une salle où nulle place ne demeura inoccupée, MM. Alexandre Guilmant, Vincent d'Indy, Charles Bordes, Pierre de Bréville, André Gide, Henry Lerolle, Eugène Demolder, Henry de Saussine, Paul Poujaud, Raymond Bonheur, Marcel Labey, J.-P. Toulet — l'auteur de ce délicieux *Mariage de Don Quichotte* que vient de publier l'éditeur Juven — et une foule d'autres artistes, l'un d'eux, et non des moindres, me disait : « Il n'y a pas d'erreur, c'est un chef-d'œuvre! »

La poésie et le mystère qu'exhale cette œuvre unique vous prennent, dès les premières mesures, et l'impression qu'elle fait naître augmente en intensité, d'acte en acte, jusqu'au tableau final, où l'art raffiné du musicien atteint son apogée. C'est exquis de douceur, de sentiment, d'harmonie et d'expression. La musique et le drame s'unissent, d'un bout à l'autre, dans un accord si parfait que les phrases du poète semblent n'acquérir leur portée de songe et de symbole que sur les ailes de cette

symphonie sinueuse et fluide qui en prolonge la sonorité et les dépouille de leur matérialité.

Au premier plan, la déclamation, nettement rythmique, suivant pas à pas les inflexions de la parole et si fidèlement adaptée au sens de celle-ci qu'on n'imagine pas de traduction plus adéquate. Il faudrait, pour trouver un équivalent, remonter aux sources de la musique, à l'époque où la prière collective montait vers le ciel en accents de ferveur et de foi. Le commentaire symphonique dont les ondes roulent, à l'horizon, comme un fleuve paisible, encadre la monodie sans jamais empiéter sur elle. Il se mêle à l'action psychologique, il se colore selon les phases de celle-ci, il s'éclaire de lueurs douces ou tragiques et module au fil du drame. L'atmosphère musicale que *suggère* le plain-chant, M. Debussy l'a *réalisée*, et réalisée à miracle. Au rebours de l'esthétique wagnérienne, l'orchestre n'exprime point par lui-même et isolément les situations de l'action ou les sentiments en conflit. Il souligne ceux-ci d'un accompagnement discret, laissant à la parole la mission de les décrire. C'est une conception neuve du théâtre lyrique, aussi éloignée de l'opéra que du drame de Wagner. Pour la première fois, l'art musical s'affranchit totalement de la tyrannie qui, depuis vingt-cinq ans, pèse sur lui. Il importe de le constater et de s'en réjouir.

Je ne puis entrer ici dans une étude détaillée de cette œuvre extraordinaire. Celle-ci sera analysée de plus près lorsqu'elle sera représentée à Bruxelles, – car elle le sera, elle *doit* l'être. Mais l'événement est trop important pour ne point signaler, dès aujourd'hui, les représentations de *Pelléas et Mélisande* comme une date dans l'évolution du théâtre musical, le point de départ de quelque chose de nouveau, une étape capitale de l'art lyrique. L'influence de M. Debussy, pour dangereuse qu'elle soit, ne peut manquer de s'exercer sur les musiciens de l'avenir. Peut-être ouvrira-t-elle l'ère de cette période nouvelle, l'époque rythmique, que pressentent depuis quelque temps ceux qui sont attentifs au développement progressif de la musique.

On veut n'y voir qu'une création exceptionnelle, plus littéraire que musicale, et dans laquelle la poésie l'emporte sur l'invention mélodique. Que la partition de M. Debussy se lie si étroitement à l'adorable légende de Maurice Maeterlinck qu'elle n'en puisse être détachée, — qu'elle constitue la couleur et la lumière de cette fresque archaïque dont le poète a tracé le dessin, — j'en tombe d'accord. On ne conçoit pas qu'une scène quelconque en puisse être exécutée au concert, alors que des fragments de l'œuvre de Wagner y font malgré tout bonne figure. La partition n'en est pas moins *essentiellement musicale*. Il n'y a pas une page, dans cette œuvre touffue, pas une mesure, qui ne soit *de la musique*, au sens propre du terme : non point l'agrément de sonorités plus ou moins heureuses, mais une ligne mélodique rythmée avec précision et soutenue par une succession d'harmonies qui, pour n'être point conformes aux traditions, n'en ont pas moins la plus rigoureuse sûreté tonale, un équilibre certain et une unité peu commune.

C'est ce qu'a clairement démontré M. Pierre Lalo dans un feuilleton étendu publié par le *Temps* et qui constitue l'étude la plus complète et la plus remarquable qui ait paru sur *Pelléas et Mélisande*. J'en détache ce passage, qui éclaire et confirme les réflexions que je viens d'essayer de résumer :

« On a proclamé qu'il n'y avait là ni mélodie, ni rythme, ni harmonie, ni développement thématique, ni même musique à proprement parler. Cette sorte de jugements téméraires est éternelle; elle a beaucoup servi; elle sert encore; elle servira toujours. Lorsqu'on est parvenu, par la force de la familiarité et de l'habitude, à discerner et à comprendre quelques formes ou formules d'art, la mélodie classique, par exemple, la mélodie italienne, la mélodie wagnérienne, on incline à prendre ces formules pour définitions de la mélodie elle-même. Qu'on vienne à rencontrer une forme neuve, une forme qui ne s'accorde à nul modèle connu, l'on se dira naturellement : Cela n'est ni le type mélodique wagnérien, ni l'italien, ni aucun autre; cela n'est pas mélodie... Et l'on ne songe pas que *toutes* les formes mélodiques dont la réalité nous est aujourd'hui si évidente ont commencé par paraître insaisissables et chimériques aux premiers qui les ont connues. La mélodie de Mozart a d'abord passé, pendant quelque vingt ans, pour n'être pas de la mélodie; et *Tristan et Yseult*, où nous voyons un torrent de mélodie ininterrompue, semblait à nos pères dénué de l'apparence même d'une idée mélodique. Les choses ne vont pas autrement pour le rythme, pour l'harmonie (combien de pédants ont jadis condamné comme des fautes les plus sublimes et les plus heureuses hardiesses de Beethoven?) pour le développement (sous prétexte que le développement dans *Pelléas et Mélisande* n'est ni le développement classique, ni le développement wagnérien, faut-il nier son existence?) pour la musicalité enfin (les œuvres de Wagner, qui faisaient assez grand bruit, étaient tenues pour un fracas incohérent, un chaos de vaines sonorités d'où la musique était absente); on accuse *Pelléas*, qui fait peu de bruit, d'être une suite désordonnée de petits murmures, où l'on ne peut découvrir aucune musique véritable. On la découvrira; car l'un des signes de *Pelléas* est sa musicalité. Mais il y faudra du temps... »

OCTAVE MAUS

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Poésies choisies d'André Van Hasselt. — **Clartés**, par Albert Mockel. — **Vers une Aube**, par Emile Lecomte. — **Bréviaire d'amour**, par Léon Wauthy.

En commençant dans l'*Art moderne* ces chroniques littéraires, je me permettrai d'exposer brièvement le motif qui me les fait entreprendre.

Depuis quatre ans, j'ai quitté Bruxelles et ses cénacles. La vie m'a dérobé à toute influence autre que celle du firmament, des bois et des campagnes. Quand on est loin des luttes littéraires, on les juge mieux. Quand on est séparé des littérateurs, on les apprécie avec plus de sincérité. Il m'a donc semblé que, peu à peu, naissaient en moi des idées nouvelles, tandis qu'un grand besoin de les exprimer tourmentait ma plume. Grâce à la bienveillance du directeur de l'*Art moderne*, j'ai trouvé pour elles, en ce journal, un moniteur largement ouvert. Les auteurs dont je parlerai voudront bien se trouver avertis de mon intention formelle d'observer, à leur sujet, une exacte impartialité en même temps qu'une absolue franchise.

Le hasard veut que, dans ma première chronique, j'aie à m'occuper de plusieurs poètes et que cet examen m'entraîne à une étude rapide de la poésie belge.

J'ai, devant moi, les *Poésies choisies* d'André Van Hasselt, publiées par M. Georges Barral dans sa collection des « Poètes français de l'étranger ». Il est équitable de remercier, dans une certaine mesure, M. Georges Barral des efforts qu'il tente en vue de répandre en France la lecture de nos poètes. Toutefois, rien, pas même les couronnes dont l'Académie française les ceint, ne pourrait m'empêcher de déclarer que MM. Iwan Gilkin et Valère Gille sont des écrivains d'ordre secondaire, même chez nous, et qu'en les produisant à Paris comme les représentants principaux de notre littérature, M. Barral nous fait tort en croyant nous servir.

D'autre part, pense-t-il sérieusement que les lecteurs français goûteront les vers d'André Van Hasselt? Au moment où les poètes les plus modernes, ceux qui chantent le mieux les sensations aiguës de notre décadence ne se vendent plus et ne se lisent plus, n'est-ce pas une idée assez singulière de vouloir révéler à Paris les œuvres d'un homme qui écrivit en plein romantisme et mourut en 1874? Malgré la piété bien intentionnée qui y a présidé, cette exhumation ne me paraît pas heureuse. Il eût mieux valu laisser dormir Van Hasselt dans notre inconsciente admiration.

On nous avait toujours dit, en effet, que Van Hasselt était le frère de De Coster et de Pirmez. Nous les unissions tous trois dans une sympathie ardente. C'étaient les trois premiers martyrs de l'indifférence belge en matière littéraire. Mais la légende avait passé par là. Pirmez ne chercha jamais ni la gloire, ni le succès. C'était un gentilhomme-fermier, menant joyeuse vie et se distrayant de plaisirs plus bruyants par la joie délicate de rêveries métaphysiques. De Coster, plus écrivain, au sens moderne du mot, n'eut point, sans doute, la situation qu'il méritait dans sa patrie; pourtant, il bénéficia d'une quasi-sinécure qui lui donnait des loisirs et le pain quotidien. M. Georges Barral, à son tour, vient nous éclairer sur Van Hasselt.

Quoiqu'il nous le donne pour un méconnu dans sa patrie, il est forcé d'avouer que le gouvernement belge lui confia une suite de postes qui étaient de véritables sinécures, dans le seul but, comme le disait le ministre Charles Rogier, de lui permettre d'écrire à son aise. En outre, il fut de bonne heure nommé membre correspondant de l'Académie et, s'il ne devint pas membre effectif de la classe des lettres, c'est vraisemblablement à cause des préfaces amères dont il fit précéder les éditions de ses œuvres après son premier échec devant le jury du prix quinquennal. D'ailleurs, il appartint comme membre effectif à la classe des Beaux-Arts de l'Académie et en fut même élu directeur en 1866. Mais, dira-t-on, il n'obtint pas le prix quinquennal. Certes, les jurys successifs qui le lui refusèrent eurent tort. Toutefois, on peut leur trouver cette excuse que Van Hasselt, par l'âpreté et l'ironie de ses attaques, décourageait leur bienveillance. Au surplus, le premier devoir d'un jury littéraire, en Belgique, s'il veut rester fidèle aux traditions, est de se montrer absurde et réactionnaire. Au temps de Van Hasselt, il en était comme de nos jours.

En somme, on devine le pourquoi de toutes ces récriminations dont la famille et les amis de Van Hasselt perpétuent l'écho. Toute sa vie, Van Hasselt fut l'élève de Victor Hugo qu'il imita jusqu'à lui emprunter — c'est la seule imitation dont il n'est pas responsable — le V et le H de son nom. Intérieurement, soyez persuadés qu'il ne se jugeait pas inférieur à son maître. Or, quelle différence entre eux, quelle différence de niveau dans l'attention publique! Victor Hugo était célèbre et proscrit; son émule demeurait ignoré et fonctionnaire! Il n'y a pas à dire, pour un poète lyrique, c'est vexant!

Genus irritabile! O race irritable! Jusqu'à la fin des siècles, les poètes seront atteints de la manie de la persécution. Quand donc se contenteront-ils de faire leur œuvre dans leur coin, comme un menuisier fait une table, sans espoir d'en tirer autre chose que le pain quotidien? La vérité pour Van Hasselt est qu'il jouit en Belgique d'une considération bien supérieure à celle qui entoure nos écrivains actuels. Trois ans après sa mort, ses œuvres complètes furent éditées par le gouvernement, aux frais de l'Etat. Je suis bien curieux de savoir si le gouvernement agira de même pour les Lemonnier, les Verhaeren et les Maeterlinck.

Quant à la valeur littéraire de Van Hasselt, il faut bien avouer qu'elle est mince. Son œuvre est une suite de lieux communs amplifiés. De-ci de-là, une belle image requiert l'attention. Puis, tout de suite, on se souvient de l'avoir lue en raccourci dans Hugo. Son fameux poème épique : *Les Quatre Incarnations du Christ* est manifestement inspiré par la *Légende des siècles*. Jamais cela n'est mauvais, mais jamais cela ne vous emporte. Toutes ces odes, ces ballades, ces sonnets, ces fragments épiques, ces études rythmiques se lisent mollement, sans conviction, dans une somnolence et, quand on ferme le livre, on n'a rien appris et l'on a tout oublié!

***

Van Hasselt, en Belgique, fit école. Nous avons des poètes qui consacrent leur talent à imiter les maîtres du Parnasse français. Il ne faut pas attacher plus d'importance à leurs œuvres qu'aux copies bien faites d'un bon tableau. Heureusement, d'autres ont compris que le seul moyen de doter la Belgique d'une littérature originale et vivante, c'est de dégager, par tous les moyens possibles, ce qu'il y a vraiment de personnel en chacun de nous. Il y a plus d'éternité dans le cri spontané d'une âme passionnée que dans

les savantes tirades du rhéteur. La gloire de Verhaeren, malgré ses défauts, sera d'avoir, en se chantant soi-même, exprimé dans le métal ardent de ses vers les sensations d'une âme et d'un monde nouveaux.

Mais, sous prétexte d'originalité, quelques-uns se sont rendus incompréhensibles. La détestable influence de Stéphane Mallarmé a agi chez nous comme en France. C'est ainsi qu'un homme dont tous ses amis vantent l'intelligence brillante et le sens critique aiguisé, écrit des vers médiocres avec énormément de peine et de travail. Il s'agit de M. Albert Mockel, dont le livre *Clartés* vient de paraître à la librairie du *Mercure de France*.

Le cas de M. Mockel est surprenant. Il a fait des études de langue et de linguistique françaises comme un élève de l'école des chartes; il manie avec sûreté l'idiome de l'île de France et il habite Paris; il a publié des ouvrages de critique qui nous prouvent l'excellence de ses principes littéraires; il a donné à ses amis et continue à leur donner, dans l'intimité, des conseils admirables sur la nécessité de polir sans cesse leur travail et de tendre à un mode d'expression en relief; lui-même exige que ses ouvrages aient été plusieurs fois refaits avant d'être livrés à l'impression; avec un soin minutieux, il établit le plan de ses œuvres, en proportionne exactement les parties, règle le choix et la place des détails, établit toutes les conditions nécessaires à la bonne tenue de l'ensemble; en un mot, il possède à un degré infini toutes les qualités qui permettent d'attendre de lui des livres parfaits, lumineux, profonds et superbes. C'est bien extraordinaire, mais il n'en est rien. Ses poèmes, admirablement charpentés, sont mornes comme des façades trop blanches. Ses vers, où pas un mot n'est laissé au hasard, sont d'une étrange banalité.

M. Mockel, à force de volonté, est parvenu à déshabituer son oreille des cadences rythmiques de l'ancienne métrique française. Il s'est créé, à son usage personnel, une harmonie flottante qu'il s'efforce de réaliser. Il s'y efforce en même temps par le vague voulu de la pensée, toujours molle, inconsistante et insaisissable, et par le vague de l'expression verbale. Les vers fuient, se dérobent, ne se laissent pas lire. C'est une eau courante, rapide, agitée qui n'a que des reflets fugaces de la réalité. Parfois, par hasard, une touffe d'herbes, un barrage arrête la course des menus flots. Un instant, l'eau se calme et réfléchit l'azur et les fleurs. Alors, c'est une chanson charmante et qui plait et qu'on voudrait toujours entendre. Mais, brusquement, la mélodie cesse et un clapotement inarticulé entraine de nouveau vers l'abîme les mots exquis d'une romance qui ne sera jamais tout à fait formulée.

***

Parmi les derniers venus de notre poésie, combien formuleront leur romance intime? Sur ce sujet, j'ai trop de choses à dire pour songer à en toucher, ne fût-ce qu'un mot, à la fin de cet article. Je dois pourtant à M. Émile Lecomte mon avis sur ses poèmes *Vers une Aube*. Tout nettement, je les trouve exécrables. M. Lecomte se recommande d'un tas de citations mêlées à ses propres vers, qui prouvent qu'il a beaucoup de lecture. Qu'il lise, rien de mieux. Qu'il lise même beaucoup. Mais qu'il n'écrive plus.

Je dirai tout le contraire à M. Léon Wauthy, auteur du *Bréviaire d'amour*, où j'ai relevé des vers amusants, surtout dans les *Jeux innocents* de la fin du volume. M. Wauthy fera un jour de très bons vers s'il se décide à soigner son écriture. Qu'il écrive, je n'y vois pas d'inconvénient, mais à la façon dont parle Boileau, en remettant cent fois sur le métier son ouvrage. Boileau, malgré sa perruque, n'a pas toujours tort. C'est un martyr des programmes scolaires auquel j'envoie, par delà les siècles, le salut d'un homme qui l'a beaucoup conspué parce qu'il ne le comprenait pas.

GEORGES RENCY

MONNA-VANNA

Représentation de l'ŒUVRE au théâtre de la Monnaie.

Il serait inopportun de revenir sur la pièce, dont M. Fontainas, dimanche dernier, fit ici l'analyse. Sa splendeur ardente et virile eût, à elle seule, justifié l'ovation dont notre cher et grand Maeterlinck fut l'objet à l'issue de la représentation qu'en donna, mardi, le théâtre de l'OEuvre; cependant, plus haut que le succès du drame, les acclamations qui accueillirent l'apparition longtemps attendue de l'auteur au baisser du rideau, proclamèrent l'émotion que tous nous éprouvâmes, à l'instant de ce public hommage enfin rendu au penseur, au philosophe et au poète qui, de sa sérénité méditative, éclaire l'horizon de notre pensée.

Quel spectacle pouvait réaliser une unité plus heureuse, que celui de Mme Georgette Leblanc abandonnant pour un jour sa carrière lyrique afin de s'identifier à la femme en qui Maeterlinck semble avoir incarné tout ce qu'il rêve de jeunesse, d'héroïsme, d'amour, et cette lucide passion de vivre qui interdit à Monna-Vanna la route des sacrifices ordinaires?

Au cours de cette soirée, qui fut pour Mme Leblanc l'occasion d'un succès triomphal, nous nous remémorions la théorie (beaucoup dirent : paradoxe) qu'elle soutenait récemment à la *Libre Esthétique*, — la théorie de la sincérité de l'acteur, — et nous pensions à la joie qu'elle devait ressentir à remplir le rôle admirable de cette sœur d'Aglavaine.

On ne la peut louer plus hautement qu'en disant combien la création psychologique de son personnage semble lui avoir demandé peu d'étude; sa réalisation esthétique, par contre, laisse deviner des recherches patientes et éclairées, et tel détail, comme l'harmonie rouge et marron du manteau et sa ligne un peu massive, témoignent d'un respect du style auquel l'artiste subordonnerait, si c'était nécessaire, le souci de sa personnelle beauté.

Celle-ci, d'ailleurs, apparut d'autant plus jeune et plus vivante que Mme Leblanc débutait, sans préparation pédagogique, croyons-nous, dans un art où elle est toute neuve. D'un bout à l'autre le geste fut gracieux, naturel et touchant, la voix purement fraîche et sonore.

M. Darmont, dont la beauté s'accordait à souhait au caractère de l'époque, fut un Prinzivalle très pur et très séduisant, détaché, eût-il semblé, d'un cortège de Gozzoli.

Le rôle de Guido Colonna se prêtait aux véhémences romantiques de M. Froment; il y fut très bon.

M. Lugné-Poe a compris la subtilité plus grande que réclame le personnage du père et, certes, lui a-t-il conféré une émouvante et noble allure; mais peut-être eussions-nous souhaité un peu plus de volubilité radoteuse, oserions-nous dire, un soupçon

de trivialité même, dans les pauvres discours érudits par quoi le vieil homme diffère sans cesse l'instant tragique.

Sa parfaite compétence théâtrale avait réglé l'ensemble de la représentation, qui fut excellent.

A. S.

LE THÉATRE A PARIS

Orsola, drame lyrique de MM. Hillemacher et Gheusi. Représenté à l'Académie nouvelle de musique de Paris le 21 mai 1902.

Je doute fort que l'œuvre nouvelle de MM. Hillemacher et Gheusi soit grosse d'une révolution artistique : les auteurs n'ont voulu que faire du théâtre, et ils y ont réussi. Je ne voudrais pas avoir l'air de traiter dédaigneusement les très probes musiciens que sont MM. Paul et Lucien Hillemacher, les auteurs d'un *Drac* que Mottl jugea digne d'être joué à Carlsruhe, et d'une *Circé* dont on attend depuis assez longtemps la représentation à l'Opéra-Comique; mais je crois qu'ils ont été singulièrement desservis par le livret qu'ils ont choisi ou reçu. Qu'on en juge :

Un anonyme duc, despote des Cyclades, est dominé par la courtisane Orsola et par l'aventurier Scopas. Il néglige Thisbé, son épouse restée vierge, et il a exilé Silvio, le meilleur de ses officiers. Celui-ci, ami d'enfance et amoureux fou de la duchesse, revient une nuit et supplie Thisbé de le laisser « en époux reposer sous son toit »; elle, craignant qu'il ne soit surpris et tué, cède, sans trop se faire prier. Mais Orsola et Scopas ont aperçu Silvio et ils forment le noir projet d'assassiner le duc : qui soupçonnera-t-on du crime, sinon l'exilé? Celui-ci ne pourra expliquer sa présence au palais qu'en déshonorant Thisbé, et même alors la duchesse sera une complice et, une fois les deux amants perdus, Orsola et Scopas régneront. Scopas frappe le duc; Silvio arrêté, plutôt que d'avouer la nuit d'amour, se reconnait coupable, mais Orsola, qui depuis longtemps aimait Silvio, affolée de remords et de passion, révèle la vérité; Scopas furieux la tue, mais il expie son crime et Silvio épouse Thisbé.

Je ne fatiguerai pas mes lecteurs de toutes les complications dont M. Gheusi agrémenta cette donnée plutôt quelconque; l'intrigue, qui procède évidemment de l'esthétique spéciale chère à M. Sardou, ne serait pas déplacée au théâtre de l'Ambigu. Mais la turbulence n'est pas de la puissance, le tumultueux n'est pas du tragique, et le compliqué n'est pas obligatoirement intéressant. Or, je ne vois guère dans l'affabulation que turbulence, tumulte et complications; de psychologie pas une trace; nous sommes revenus aux plus beaux jours de l'opéra. Aussi, sans m'attarder au livret, sans y relever les curieux détails de langue française qu'on y trouve en nombre, je dirai quelques mots sur la partition. Celle-ci se ressent évidemment du pathos mélodramatique épars dans le texte : les tremoli, les septièmes diminuées, les cors bouchés et autres moyens à tout faire y triomphent; l'orchestre est généralement tumultueux et bruyant, les cuivres sont employés sans mesure, les voix sont couvertes, l'attention se fatigue, et l'on remarque insuffisamment des passages jolis et agréables perdus en de meyerbeeriennes truculences. Il faut pourtant signaler le prélude du troisième acte, morceau de belle architecture, qui me paraît un des meilleurs de la partition. Musiciens appliqués et honnêtes, MM. Hillemacher ont fait un travail que l'on regrette de trouver si inutile; un livret moins puéril eût sans doute mieux mis en valeur leurs incontestables qualités. Ce qui importe avant toute chose, c'est que le talent, l'acquis du compositeur soient mis au service d'une pensée; or, je cherche vainement la pensée qui a pu inspirer *Orsola*. Une œuvre d'art n'a sa raison d'être que si elle apporte un élément nouveau à l'ensemble des œuvres déjà existantes, et je ne vois aucun élément nouveau dans le cas présent. « Cherchez et vous trouverez », est-il dit, mais encore faut-il chercher, et il ne semble pas que les auteurs aient cherché grand'chose.

On ne peut pas se plaindre de l'interprétation, bonne en général. M. Delmas est digne de rôles plus beaux que le sien; j'en dirais volontiers autant de M. Laffitte. M. Bartet est un bon duc; Mlle Ackté (Thisbé) n'articule pas avec toute la netteté désirable; mais nul doute que l'excellente et sympathique artiste ne corrige bientôt ce petit défaut. Mme Héglon, très belle dans le rôle d'Orsola, a obtenu un gros succès personnel à la fin du deuxième acte, dans une scène d'hallucination et d'épouvante. L'orchestre, sous la direction de M. Vidal, a été détestable.

M.-D. Calvocoressi

La Musique à Paris.

Les élèves de la *Scola Cantorum* ont offert jeudi dernier à leurs maîtres, MM. Vincent d'Indy, Alexandre Guilmant et Charles Bordes, un joli concert consacré aux œuvres de ces trois compositeurs. Ce furent, du premier, le prélude du premier acte de *Fervaal*, des fragments de *Médée* et du *Trio* pour clarinette, violoncelle et piano, le chœur *Sur la mer* et le *Lied* pour violoncelle et orchestre. Du second, un *Allegro* pour orgue et orchestre, l'*Adagio* de la cantate *Ariane*, etc. De M. Charles Bordes, des pièces de piano encore inédites, délicieusement jouées par Mlle Selva, qui, rappelée, ajouta au programme un des *Tableaux de voyage* de M. d'Indy; la *Promenade matinale* pour ténor et orchestre et les pittoresques *Danses béarnaises*.

L'orchestre, conduit alternativement par MM. Labey et de Lacerda, donna, de même que les solistes et le chœur de voix de femmes, une interprétation colorée et vivante de ces œuvres d'exécution difficile. Formé exclusivement d'élèves de la *Scola*, ce jeune orchestre est arrivé rapidement à une sûreté et à une homogénéité qu'on n'obtient pas toujours de phalanges instrumentales aguerries.

Entre les deux parties du concert, les plus jeunes élèves ont apporté à MM. d'Indy, Guilmant et Bordes des gerbes de fleurs. La salle des concerts, l'orgue et jusqu'à l'escalier de la *Scola* avaient reçu une décoration de circonstance, évocative de celle dont, la veille de la Saint-Jean, David et ses camarades ornent, au deuxième acte des *Maîtres chanteurs*, les rues de Nurenberg.....

Encouragés par le succès, les apprentis musiciens de la rue Saint-Jacques ont décidé de faire de la « Fête des Maîtres » une institution annuelle.

O. M.

LA VENTE HUYBRECHTS

Le total de la vente s'est élevé à 975,308 francs. Les prix ont été, en général, inférieurs à ce qu'on attendait. L'*Assomption* de Rubens, par exemple, n'a atteint que 20,200 francs; *Satyre et bacchante*, du même maître, 5,100 francs.

Parmi les œuvres dont le prix a correspondu à peu près à la valeur réelle, on peut citer la *Vierge à l'enfant*, de Jehan Fouquet, 34,000 francs, au Musée de Bruxelles, et celle de Quentin Metsys,

27,500 francs, à M. Leroy, de Paris; la *Messe de saint Grégoire*, de Memling, 16,000 francs, au même; le *Dénombrement à Bethléem*, de Pierre Breughel, 9,000 francs, au Musée de Bruxelles; le portrait de vieillard, de Jordaens, 32,000 francs, à MM. Colnaghi, de Londres; les *Apprêts de la flagellation*, de Van Dyck, 21,000 francs, à M. Brame, de Paris; l'*Adoration des bergers*, du même maître, 8,000 francs, à M. Müller, d'Amsterdam; la *Rixe de paysans*, de Craesbeek, 5,600 francs, à M. Brame; la *Tentation de saint Antoine*, de Teniers, 8,000 francs, à M. Brame.

L'École hollandaise a réalisé les prix ci-après : 10,600 francs, le *Prince d'Orange au siège de Bréda*, et 14,100 francs, l'*Approche de l'orage*, d'Albert Cuyp; 10,000 francs, le *Pâturage*, de Paul Potter; 19,500 francs, le *Moulin*, de Hobbema, à M. Kleinberger, et 11,500 francs, un paysage du même, à M. Leroy, de Bruxelles; 15,700 francs, le *Torrent*, de Ruysdael, et 7,500 fr. le *Paysage aux environs de Haarlem*, du même; 3,200 francs, la *Fête de la Saint Jean*, d'Adrien Van Ostade; 8,100 francs, 3,100 francs et 1,300 francs, trois paysages de Van Goyen; 18,300 francs, à M. Le Roy, de Paris, les portraits du baron et de la baronne de Gottignies-Snoy, par Nicolas Maes; 4,100 francs, un tableau de *Fruits*, de Van Aelst; 7,600 francs, un *Paysage d'hiver*, de Ph. Wouwerman; 3,200 francs, une *Marine*, de S. De Vlieger.

Les peintres belges se sont bien vendus. Le Musée de Bruxelles a payé 23,000 francs la *Marguerite de Parme*, de Leys. On a donné 25,000 francs des *Femmes catholiques* et 26,000 francs, de l'*Oiseleur*, du même maître; 25,500 francs de la *Jeune Mère*, d'Alfred Stevens, et 13,500 de son *Sphinx parisien;* 16,500 francs de la *Leçon*, de Henri de Brakeleer; 3,500 francs du *Roi de la basse-cour*, de Verlat; 6,600 francs de la *Forêt de chênes*, de Lamorinière; 3,100 francs de la *Marguerite à l'église*, de Nicaise de Keyser.

Les Français se sont vendus à des prix médiocres : 3,000 francs l'admirable page de Géricault, *Le Marchand de chevaux*; 2,400 fr. la *Bénédiction aux naufragés*, d'Isabey, et 1,350 francs son *Combat naval*, d'une harmonie de couleurs enchanteresse; 18,500 fr. la *Ferme dans les Landes*, de Théodore Rousseau; 10,500 francs le *Maléfice*, de Diaz; 1,400 et 700 francs ses *Sous-bois;* 8,000 fr. les *Falaises d'Etretat*, de Daubigny; 12,000 francs le *Sommeil de Vénus*, de Fantin-Latour.

L'enchère la plus élevée a été atteinte par un tableau italien, *La Vierge à la grenade*, payé 34,000 francs par un amateur de Paris.

La Semaine Artistique.

Du 25 au 31 mai.

Musée du Cinquantenaire. 10-5 h. Exposition des reproductions du Trésor de Mycènes.

Lundi 26. — 8 h. Mme Sarah Bernhardt. *Francesca da Rimini* (théâtre de la Monnaie).

Mardi 27. — 8 h. Mme Sarah Bernhardt. *Froufrou* (théâtre de la Monnaie).

Mercredi 28. — 8 h. Mme Sarah Bernhardt. *Phèdre* (théâtre de la Monnaie).

Jeudi 29. — 8 h. Mme Sarah Bernhardt. *Fédora* (théâtre de la Monnaie).

Vendredi 30. — 8 h. Mme Sarah Bernhardt. *Phèdre* (théâtre de la Monnaie).

Samedi 31. — 8 h. Mme Sarah Bernhardt. *La Dame aux camélias* théâtre de la Monnaie).

PETITE CHRONIQUE

A la Monnaie, aux deux représentations de *Phèdre*, que Mme Sarah Bernhardt donnera mercredi 28 et vendredi 30 mai, on entendra pour la première fois à Bruxelles la partition que M. Massenet à écrite pour la tragédie de Racine, partition très importante qui commente et souligne les principales scènes. Mme Sarah Bernhardt aura pour partenaires MM. de Max qui jouera Thésée, Pierre Magnier, Hippolyte, et Mlle Blanche Dufrène, Aricie.

M. Lugné-Poe vient de traiter avec la direction du théâtre du Parc pour une représentation de *Solness le Constructeur* qu'il donnera le 2 juin avec le concours de Mme Suzanne Desprès.

Winternachtsdroom (*Songe d'une nuit d'hiver*), le nouvel opéra de MM. Léonce du Catillon et Auguste de Boeck, sera monté cet hiver au Lyrique flamand d'Anvers avec tous les soins que comporte cette œuvre poétique pleine de fantaisie et d'humour. L'audition a eu lieu lundi devant MM. Judels, Tokkie et Edouard Keurvels qui se sont montrés enchantés.

Théroigne de Méricourt, des mêmes auteurs belges, sera reprise à Anvers avec Mme Kamphuysen.

Mlle Claire Friché, la talentueuse artiste de la Monnaie, a étudié le même rôle, dans lequel elle voudrait paraître sur une scène française.

M. du Catillon a fourni encore d'autres libretti à MM. Paul Gilson, De Boeck, Lunssens et Vandermeulen, le nouveau chef d'orchestre du Grand-Théâtre de Gand. Ces œuvres sont *Tamara*, *Gondi de Strooper* (*Le Braconnier*), *Lotos en Walmiki*, *Sneeuwklokje* (*Perce-neige*), *De Vedelboog* (*L'Archet enchanté*), *De Pandoer*, etc. Elles ne tarderont pas à être achevées.

L'Opéra flamand d'Anvers se propose de monter encore une œuvre d'un jeune compositeur anglais (un épisode de *Tarass Boulba*) et *Prinses Zonneschijn* de Pol de Mont et Paul Gilson.

De son côté, M. H. Wannyn, directeur du théâtre Néerlandais de Gand, vient de former, à côté de sa troupe de comédie, une troupe d'opéra.

Il a engagé Mlle Elsacker, naguère pensionnaire de l'Opéra flamand d'Anvers, et Mlle M. Ullens, qui a été attachée au Théâtre royal d'Anvers.

M. Wannyn se propose de monter *Théroigne de Méricourt*, créée par Mlle Elsacker, et des œuvres de Blockx, etc. D'après toute probabilité la saison théâtrale prochaine s'ouvrira avec *De Bruid der zee* (*La Fiancée de la mer*) de De Tière et Blockx.

M. Sylvain Dupuis, directeur des Concerts populaires, a déjà fixé les dates des quatre concerts de la saison prochaine : 7 décembre, 11 janvier, 8 février et 29 mars. Cette dernière séance sera consacrée au deuxième acte de *Parsifal*, encore inconnu à Bruxelles.

Une audition des élèves des cours de chant de Mme Miry-Merck aura lieu vendredi prochain, à 8 heures du soir, dans la salle de l'ancienne galerie Saint-Luc, 10 et 12, rue des Finances.

On nous annonce la constitution, à Bruxelles, d'une Union des amis de l'art belge. Cette société, qui a pour but de favoriser notre art national en Belgique et à l'étranger, est placée sous le haut patronage du roi des Belges et de Mme la comtesse de Flandre.

Le portrait du sculpteur Kerfyser, par Alfred Bastien, exposé au Salon de Paris (Champ-de-Mars) après avoir figuré à l'exposition du *Sillon*, vient d'être acquis par le Musée de Philadelphie.

Le trente-huitième Salon de la Société royale pour l'Encouragement des Beaux-Arts à Gand s'ouvrira le 24 août prochain et sera clôturé le 2 novembre.

La commission a décidé de ne pas y admettre les pastels, aquarelles, plans d'architecture, gravures, lithographies et dessins.

Seront admises les œuvres d'artistes belges ou étrangers, telles que tableaux, sculptures, émaux, médailles et ciselures.

Les œuvres des artistes décédés depuis la clôture du Salon de 1899 seront assimilées aux œuvres des artistes vivants.

D'autres œuvres d'art pourront être admises exceptionnellement par la commission directrice.

Il y aura deux jurys distincts : pour la peinture et la sculpture.

Le nombre d'œuvres à présenter par chaque artiste est limité à trois par catégorie.

La commission directrice aura cependant le droit d'en admettre davantage; elle pourra limiter le nombre d'œuvres à exposer en tenant compte des dimensions du local dont elle dispose.

Voici, pour ceux de nos compatriotes qui se rendront ces jours-ci à Paris, l'ordre des représentations du grand tragédien italien, M. Ermete Novelli, au théâtre Sarah-Bernhardt :

Aujourd'hui dimanche, *Shylock;* lundi, la *Mégère apprivoisée;* mardi, *Louis XI;* vendredi, *Kean*; jeudi, la *Maison*, de G. Mitchell; Vendredi, *Otello*; samedi, le *Père Lebonnard*, de Jean Aicard; dimanche, 1er juin, *Aulularia*, de A. Planto, et le trente-troisième chant de la *Divine comédie*.

Mue par une touchante pensée, la princesse de Polignac a fait à Venise, en mémoire de son mari, le prince Edmond de Polignac, qui fut, on le sait, un compositeur de talent et un admirateur passionné des œuvres de Wagner, une fondation aux termes de laquelle la marche funèbre du *Crépuscule des dieux* sera exécutée tous les ans le 13 février, jour anniversaire de la mort de Richard Wagner, dans la cour du palais Vendramin où il s'éteignit.

Cette pieuse cérémonie a été accomplie pour la première fois cette année en présence de la princesse de Polignac et de tous ceux qui, à Venise, portent un nom dans le monde des arts.

Entendu à la première représentation de *Pelléas et Mélisande :*

Deux vieux abonnés causent, en attendant le lever du rideau. « On dit que c'est très ennuyeux. — Il paraît qu'oui. — Il faudrait protester. — Oh! vous savez! Je protestais quand j'étais jeune... Mais c'est comme un fait exprès... Toutes les pièces contre lesquelles j'ai protesté ont fini par triompher. Je crois que cela leur a porté bonheur! Aussi ai-je renoncé à protester encore... »

Autre mot typique :

« Sur quelle traduction de Maeterlinck M. Debussy a-t-il écrit sa musique? »

Cette question fut posée par un personnage officiel à qui ses fonctions sembleraient imposer quelque connaissance de la littérature dramatique d'aujourd'hui.

Et celui-ci :

Un de nos amis, musicien et non des moindres, est sollicité par une grande et honneste dame de prêter son concours et celui de l'orchestre qu'il dirige à une fête de charité. « Très volontiers en ce qui me concerne, Madame. Mon concours vous est tout acquis. Mais l'orchestre devra recevoir une indemnité. Il faudra répéter... — Oh! quant à cela, inutile! réplique vivement la grande dame. Vous ignorez donc qu'on vient de SUPPRIMER LES RÉPÉTITIONS!!! »

Une bizarre appréciation :

« Les tableaux du Belge Laermans donnent assez fidèlement l'impression d'une foule nègre effrayée. » (Marius-Ary LEBLOND, *Revue blanche*, 15 mai 1902.)

L'ART ET LA MÉDECINE

par le Dr PAUL RICHER, de l'Académie de Médecine.

Un volume in-4o, superbement illustré de 345 reproductions d'œuvres d'art.

Prix **30** francs. — Faultier, Magnier et Cie, Paris.

Ce magnifique ouvrage superbement illustré fait défiler sous nos yeux les chefs-d'œuvre des maîtres de l'art, qui par leur juste observation de la nature ont été les précurseurs de la science moderne. Rien ne le démontre mieux que la représentation des maladies et difformités qui se trouvent dans leurs œuvres, ainsi que le prouve d'une plume alerte autant qu'érudite le Dr Paul Richer. Le savant auteur y résume ses études sur les Démoniaques dans l'art, entreprises en collaboration avec Charcot, et nous retrace une sorte d'histoire de l'art, dans les emprunts que de tous temps les artistes ont faits à ce qui relève de la médecine.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE
G. SERRURIER
LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOULd DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT
MOBILIERS SPECIAUX POUR LA CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES SOLIDES ET PEU COUTEUX



Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

BEC AUER

50 % D'ECONOMIE **LUMIERE QUADRUPLE**

Appareils d'éclairage et de chauffage au GAZ, à l'ÉLECTRICITÉ et à l'ALCOOL

INSTALLATIONS COMPLETES

Bruxelles, 20, BOULEVARD DU HAINAUT, Bruxelles

Agences dans toutes les villes.

TÉLÉPHONE 1780

E. DEMAN, Libraire-Expert

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

EN SOUSCRIPTION :

THÉATRE DE M. MAETERLINCK

avec une préface inédite de l'auteur.

Trois volumes in-8°, illustrés de dix compositions originales lithographiées par AUGUSTE DONNAY.

Tirage à 110 exemplaires numérotés, sur papier de Hollande

Prix : 90 francs.

Les exemplaires numérotés 1 à 10, renfermant une double suite des dix compositions et un croquis original de A. DONNAY :

Prix : 150 francs.

Le prospectus-spécimen de cet ouvrage sera adressé gratuitement sur demande.

Demandez chez tous les papetiers

l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION **EXPORTATION** **ÉCHANGE**

JUGEND

Revue illustrée hebdomadaire

FONDÉE EN 1895

Éditeur : DR. GEORG HIRTH, Munich.

LIMBOSCH & C^IE

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. V^e MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

VINGT-DEUXIÈME ANNÉE. N° 22. 1er JUIN 1902

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Vincent d'Indy. *L'Etranger* (M.-D. Calvocoressi). — Max Elskamp. *L'Alphabet de Notre-Dame la Vierge* (Eugène Demolder).— Maurice Maeterlinck (Octave Mirbeau . — La Libre Esthétique et la Presse. — La Musique à Paris (Octave Maus). — « Monna-Vanna » à Paris. — Bibliographie. *Province.* — La Semaine artistique. — Petite Chronique.

VINCENT D'INDY

L'Étranger (1)

Dédaigneux, à sa coutume, de toute publicité, insoucieux même du relief souvent factice que peut donner aux œuvres l'éclat de la réalisation scénique, Vincent d'Indy vient de livrer à l'appréciation du public sa troisième œuvre dramatique. La première, *Le Chant de la cloche*, permettait déjà de reconnaître le rare tempérament dramatique de son auteur, et la seconde, *Fervaal*, provoqua, tant à Paris qu'à Bruxelles, les passionnées discussions, les dénigrements rageurs et les enthousiasmes violents qui sont, historiquement parlant, les premiers signes de l'éclosion d'un chef-d'œuvre. Avec l'*Étranger*, il semble que nous soyons en possession d'éléments suffisants pour entreprendre l'étude de la personnalité dramatique de d'Indy, pour chercher à suivre l'historique de son développement, à analyser ses créations, ses tendances philosophiques propres et le complément qu'apporte à celles-ci la nouvelle œuvre.

L'examen des productions de Vincent d'Indy nous permet tout d'abord de constater une dualité d'influences indiscutable; il semble néanmoins que le génie germanique ait tout d'abord exercé sur lui une irrésistible attraction. Que Bach et Wagner aient profondément agi sur le musicien Vincent d'Indy, voilà qui est certes bien naturel, mais ce qu'il est plus curieux de noter, c'est qu'au point de vue poético-dramatique, non seulement Wagner, mais encore des poètes allemands tels que Schiller et Uhland paraissent avoir les premiers influé sur lui d'une manière typique, tandis que son instinct musical pur, ses impressions spontanées et en particulier son amour de la nature l'orientaient vers une forme d'art plus indépendante et pour ainsi dire régionale.

C'est ainsi qu'à côté de *Wallenstein*, commentaire musical du drame de Schiller, de la *Forêt enchantée*, poème symphonique d'après Uhland, et du *Chant de la cloche*, nous voyons surgir la *Symphonie sur un thème montagnard français*, le *Poème des montagnes*, suite de frais paysages cévenols, et *Saugefleurie*, légende française. Et, même dans ce *Chant de la cloche*, inspiré en principe de Schiller, le tempérament lucide de l'au-

(1) Paris, A. Durand et Cie.

teur, son besoin de vie et de mouvement le poussent à extérioriser le récit lyrique, à en tirer une action.

Berlioz également avait puisé dans une œuvre germaine sa *Damnation*, mais ce fut pour en développer le côté pittoresque et pour y ajouter des couleurs plutôt que de la vie. D'Indy, au contraire, malgré que ses personnages soient un peu trop d'une seule pièce, malgré la sentimentalité bien germanique de son héroïne, anima merveilleusement la donnée schillérienne, et le texte de son drame, plein de fougue et de fraîcheur, en véritable œuvre de jeunesse qu'il est, décèle déjà la maturité et la personnalité de son auteur par l'ampleur de l'inspiration et la noblesse des tendances.

En 1896 seulement, dix ans après, parut *Fervaal*. Certes, on pouvait espérer que le génie de l'auteur aurait mûri, on était en droit d'attendre beaucoup de lui, mais on ne pouvait prévoir un poème d'aussi absolue beauté, un aussi complet chef-d'œuvre. Sans être aidé par le fécond terreau des traditions populaires, d'Indy avait créé de toutes pièces une légende locale de haut symbolisme, qui était en même temps un drame de profonde humanité. Nous avons signalé les discussions que souleva l'œuvre. Toutefois, il est un point sur lequel détracteurs et admirateurs semblent s'être entendus pour créer une autre légende, moins belle celle-là, mais, à un autre point de vue, tout aussi humaine : *Fervaal* était directement inspiré de Wagner, pastiche, disaient certains, continuation, disait tel autre.

Il est hors de doute qu'un génie créateur, quel qu'il soit, influence toujours sur les générations d'artistes qui viennent après lui; tout poète, tout peintre, tout musicien se rattache à des prédécesseurs ou à des contemporains plus grands, aussi grands ou même moindres que lui. A ce compte-là, *Fervaal* est la continuation de la *Tétralogie* tout autant que celle-ci est la continuation du *Freyschütz* ou d'*Iphigénie en Tauride*. Quant au mot de pastiche, il faut le laisser à M. Salvayre. Mais peut-on faire de *Fervaal* le corollaire de la philosophie de Wagner, qui se résume en le seul mot de renoncement? Dans *Fervaal*, de toutes parts la vie déborde et surgit, plus forte qu'aucune métaphysique. Le froid Arfagard, prêtre de l'eau sainte, l'extinctrice du feu maudit, cède pourtant à Guilhen qui l'implore pour la vie de Fervaal, « au nom du soleil, roi du monde ». A la fin du drame, après avoir, en séparant l'un de l'autre Fervaal et Guilhen, ces deux forces fécondes, causé la destruction de son propre peuple, Arfagard est frappé pour avoir voulu, une dernière fois, entraver le désir de joie et de vie qui triomphe même dans l'universelle ruine. La vérité, c'est la loi d'amour, du « jeune amour vainqueur de la mort »; les sommets d'Iserlech s'illuminent d'une aurore nouvelle, et le *Pange lingua* salue le héros qui sut s'abandonner à l'appel impérieux de son être vers la vie.

Cette philosophie-là n'a rien de commun avec la négation du vouloir-vivre inséparable du drame wagnérien, et, pas plus que les idées, les héros de d'Indy ne sauraient se comparer à d'autres : ils vivent d'une vie qui leur est propre, les sentiments qui les animent sont bien leurs sentiments, leurs actions ne sont calquées sur aucune autre action. Moins directement assujetti à la fatalité que Siegfried, Fervaal est plus conscient que ce dernier, plus agissant aussi; il n'est pas davantage Tristan, car il ne vit pas pour l'amour seul, et enfin il est l'opposé de Parsifal, qui triompha pour avoir renoncé. Guilhen est plus femme que Brünnhilde, dont la figure tragique et passionnée marche, soutenue par une volonté immuable, vers le lointain but de la Tétralogie avec la puissance d'une force naturelle. Guilhen ne sait pas vouloir : sa première action, si féminine, a pour cause un simple instinct, la pitié pour Fervaal blessé; sa seconde et dernière, encore un instinct, la vengeance. De même que Brünnhilde outragée livra Siegfried à Hagen, de même Guilhen abandonnée lance sur le pays de Fervaal ses hordes pillardes; mais ensuite, cédant à sa passion, elle court à l'aimé, le trouve et meurt bien doucement, entre ses bras. Elle est plus femme aussi qu'Isolde, cette Guilhen, parce que moins héroïque dans l'inébranlable volonté d'aimer, et parce qu'elle craint de mourir; elle ne voit point, dans la mort, l'au-delà, mais la seule séparation : « ... Plus jamais je ne verrai ton regard... »

Nous voyons donc combien, dans *Fervaal*, la personnalité de d'Indy s'affirme, tant au point de vue du drame purement humain que de la philosophie qui couronne celui-ci; et comment le dramaturge sut s'assimiler la moelle germanique pour la transformer en sang et en muscles bien profondément latins. Reste à étudier la nouvelle œuvre, avec les données philosophiques qui s'en dégagent.

Fervaal fut un intense bouillonnement de passions, de couleurs, de vie. L'*Étranger*, au contraire, est un drame tout psychologique, tout intérieur, austère et simple.

Dans un village de pêcheurs, un homme est venu s'établir; il est taciturne, mystérieux est son aspect; mystérieuse aussi une gemme qui luit à son bonnet; les gens le croient sorcier, parce qu'il sauva un des leurs, parce qu'il prend en abondance des poissons que volontiers il distribue en aumônes à ceux-là mêmes dont les enfants le huent quand il passe. Seule une jeune fille, Vita, lui parle, et parfois s'attarde auprès de lui, oublieuse d'un beau douanier, André, qu'elle doit épouser. Une invincible sympathie attire l'un vers l'autre ces deux êtres qui se connaissent à peine; lui, vieilli par les souffrances plus que par les années, ne veut pas se laisser aller à une passion qu'il dissimule pourtant mal : « La jeunesse est créée pour plaire à la jeunesse », dit-il.

Vita piquée ne sait guère feindre, elle éclate en sanglots. Alors l'aveu s'échappe des lèvres de l'Étranger; il partira car il l'aime, oui, il l'aime d'amour... Un ironique couplet s'entend au loin ; voici venir André, fat, la chanson aux lèvres; derrière lui un contrebandier qu'il enverra en prison, malgré les supplications de l'Étranger et de Vita elle-même, pitoyable aux petits enfants du malheureux. Avec l'argent de sa part de prise, André offrira à Vita un beau collier d'argent fin, à l'occasion des bans « qui se publieront demain, n'est-ce pas? » — « Peut-être », répond Vita et tandis qu'André s'étonne de sa froideur subite, elle regarde, silencieuse, l'Étranger qui s'en va, et dont la silhouette se détache aux derniers rayons du soleil.

Le lendemain, dimanche, les gens s'étonnent de ne pas avoir entendu publier à l'église les bans de la jeune fille et d'André; la mère de Vita gronde, mais espère que ce caprice ne durera guère; puis elle rentre, et Vita reste seule au bord de la mer. L'Étranger arrive, il est prêt au départ; il vient dire adieu à Vita. « Pourquoi me quitter, » lui dit-elle, « avec toi s'en irait la moitié de moi-même » et elle le conjure de rester, de ne pas l'abandonner, car elle l'aime. Et comme il persiste dans sa résolution de partir : « Qui es-tu donc, s'écrie-t-elle, toi qui es bon pour tous, mais pour moi, ton amie, si cruel? — Enfant, dit-il alors, je ne dois pas dérober ta tendresse... Je suis celui qui rêve, je suis celui qui aime. Rêvant le bonheur de tous les hommes frères, j'ai marché à travers bien des mondes... Partout où j'ai porté mes pas, j'ai trouvé le mépris et la haine... Vois cette pierre de miracle : elle brillait jadis à la proue de la nef qui porta le ressuscité, l'ami de Jésus; par elle une volonté nette et droite peut s'imposer aux vents et à la mer; par elle j'ai sauvé maint pauvre marin. Mais maintenant que la passion me domine, que ma volonté a failli, la très sainte relique ne m'est plus rien désormais... Conserve-la, en souvenir de moi. » Et il s'arrache à Vita et disparaît. Alors le désespoir de la jeune fille éclate; dans une magnifique imprécation elle se voue à la mer, qui seule la possédera, puisqu'elle ne peut appartenir à celui qu'elle aime; et, en témoignage de son vœu, elle jette dans les flots l'émeraude et reste abîmée en des rêves. Une tempête depuis longtemps menaçante éclate; un navire est en perdition. Les pêcheurs, les femmes accourent, mais nul ne peut sauver de la mort les naufragés. Pendant que tous regardent, impuissants, et prient, un homme apparaît et crie : « Armez le canot! » C'est l'Étranger. Il demande un aide; personne n'ose se dévouer : Soit, il ira seul... Alors Vita, calme et radieuse, s'élance vers lui; un muet enlacement et tous deux partent, promptement masqués par les vagues. La foule halète, bientôt un mouvement de joie se dessine : ils ont atteint le vaisseau, ils le sauveront... Mais une lame gigantesque balaie l'Océan, couvre la jetée, et dans le tragique silence qui suit le fracas de la catastrophe, les têtes se découvrent et une voix clame le *De profundis...*

M.-D. CALVOCORESSI

(*La fin au prochain numéro.*)

MAX ELSKAMP

L'Alphabet de Notre-Dame la Vierge. Edition du Conservatoire de la Tradition populaire.

Max Elskamp? Un doux poète mystique, le page de la sainte Vierge, le plus subtil dévot des madones au vieil Anvers. En son art? Des notes du carillon, la fumée de chandelles bénites brûlées aux ruelles, sous saint Roch ou Joseph, ou bien aux processions quand on promène sainte Anne dans l'air bleu de l'été. Y brillent aussi (dès que le poète descend un peu du ciel) le sourire de maisons sages, puis un frisson de l'Escaut, avec des reflets d'oriflammes et de barques claires balancées par un avril en fête. Tournez les feuilles! Chantez les vers! (Ils se déroulent pareils à des musiques, à d'angéliques refrains, des rondes de chérubins!) Et vous verrez aussi les petits métiers des bords du fleuve ou des vieilles cités ; un monde naïf et vieillot qui dit les chansons dominicales et possède même, quoique pauvre, des lieds pour toute la semaine.

Mais le poète s'est tu. Il a rendu à la Vierge Marie son bleu manteau de pèlerin, avec des coquillages qui paraissaient avoir été trouvés aux plages des étoiles. Il a déposé son bâton, cueilli sur quelle colline plantée de romarins, et sa gourde où il offrait des liqueurs plus douces que le miel. Il a pendu à un clou d'or la lyre que les anges lui ont prêtée.

Et il est entré dans une petite demeure d'aspect très laborieux : elle avait au-dessus de sa porte une enseigne bien vieille, du temps des saints gothiques et des pieuses images, de l'époque où l'on croyait aux miracles et où les gens calmes et doux s'accordaient de pieux loisirs pour s'occuper de ce qu'on pose sur les autels, de ce qu'on met sur les vitraux ou glisse dans les missels. Là il a dit sa prière et s'est mis à besogner. Il resta longtemps enfermé sous l'humble toit. Les petites gens du voisinage venaient par les carreaux le regarder, penché, à la lueur d'une lampe à huile, sur des plaques de bois qu'il creusait avec un instrument d'acier. Peu à peu ces plaques s'amoncelèrent à côté de lui. De temps en temps il les plaçait sous une presse avec un feuillet de papier de la vieille Hollande : quand il retirait la feuille il l'examinait et rêvait longuement. Chaque matin un paysan lui apportait du lait, et le boulanger des couques avec des « printjes » où l'on voit, cuits et coloriés, le Calvaire, saint Michel ou l'Enfant Jésus.

Un matin de printemps, comme les oiseaux chantaient dans les arbres de l'enclos, qui avait l'air du jardin d'innocence, le poète sortit, un beau livre sous le bras. Il apportait l'*Alphabet de Notre-Dame la Vierge* qu'il avait confectionné durant sa sainte reclusion. Toutes les pages étaient encadrées de cœurs jaunes rattachés par de légers lacets bleus. Chaque lettre de l'alphabet se trouvait ainsi présentée, au-dessus de fleurettes de mêmes couleurs et avec, autour d'elles, la suite du mot ou de l'idée sacrée dont elles étaient le premier signe. Vis-à-vis, ce moi ou cette idée

étaient commentés par un dessin naïf. OEuvre charmante. On pouvait voir l'Horloge adorable, la Fontaine d'abondance, le Domaine de pureté, le Rosier mystique, la Nef de sécurité, la Tour d'ivoire, l'If de clartés et autant de choses, aussi mystérieuses et symboliques, qu'il y a de lettres dans l'alphabet. A la première page, un vase avec des fleurettes jaillies sur hautes tiges, à la seconde, un portrait de la Vierge avec l'enfant, tous deux bellement auréolés et, comme pour bien prouver qu'il s'agit d'une reine et d'un roi, entourés d'un cœur, d'un trèfle, d'un pique et d'un carreau. Les bonnes gens accouraient, s'extasiaient, baisaient les mains du poète. Mais il leur dit :

« C'est pour apprendre aux simples à lire les vieux livres de foi, et faire revivre quelques roses désséchées, et rallumer un peu au cœur des bois gravés l'ancienne lumière des aveugles. »

EUGÈNE DEMOLDER

MAURICE MAETERLINCK[1]

Nous aurons, cette semaine, la joie très douce et très forte, non d'aimer davantage Maurice Maeterlinck, ce qui est impossible, mais de l'admirer, dans l'enthousiasme de tous, et de l'acclamer sous la triple face de son délicieux et puissant génie de poète, de philosophe et de dramaturge.

Le *Temple enseveli*, un livre où, d'une main légère et caressante, mais d'un cœur ferme, il s'avance à travers les obscurités de la conscience humaine, et fait la lumière dans les profondeurs de nos mêmes..., livre d'un visionnaire que le mystère attire et inquiète, que la nature émerveille et que passionne la vérité... Il vient s'ajouter glorieusement à ces livres déjà glorieux : *Le Trésor des Humbles*, *Sagesse et Destinée* et cette miraculeuse *Vie des abeilles*, où le miracle est que la science la plus stricte et la plus scrupuleuse observation du naturaliste aient, pour une fois, emprunté la forme et le langage de la poésie la plus haute!...

Nous aurons, mercredi, au théâtre de l'Opéra-Comique, *Pelléas et Mélisande*, une légende belle et triste, comme celle de Paolo et de Francesca, un poème d'un accent lyrique si nouveau, si émouvant et si simple, que M. Debussy paraphrase en une adorable musique, et que M. Albert Carré encadre dans une mise en scène où il est impossible d'allier à plus de pittoresque et à plus d'art la compréhension et le respect d'une œuvre... deux fois chef-d'œuvre!... J'ai pu assister à une répétition de *Pelléas et Mélisande* et, après trois jours, j'en garde une impression bouleversante... comme d'une hantise...,j'en garde aussi une lumière, très vive et très douce, et qui, loin de se dissiper, entre en moi, à chaque minute, davantage, me baigne, me pénètre... Maurice Maeterlinck permettra-t-il à mon amitié, jalouse de son bonheur autant que de sa gloire, de le défendre contre lui-même, et contre ces lettres publiées récemment, et de lui dire, avec cette tranquillité facilement prophétique que donne la certitude éblouissante de la beauté réalisée... que *Pelléas et Mélisande* sera un grand et juste triomphe... Je ne me souviens pas d'avoir entendu quelque chose de plus absolument exquis, de plus absolument poignant aussi. N'était le scrupule où je suis de ne point déflorer une œuvre qui ne m'appartient pas encore, puisqu'elle n'a point été livrée au public, avec quelle joie je voudrais exprimer tout ce que j'ai ressenti de sensations neuves et profondes, et infiniment pures, et vraiment humaines, en écoutant chanter ces pauvres petites âmes, douloureuses et charmantes, et qui, dans leur balbutiement, contiennent tout le charme du rêve et toute la douleur de la vie!... Il y avait, ce soir-là, dans la salle, une trentaine de personnes, toutes différentes de sensibilité et d'idées..., quelques-unes, même, facilement portées à l'ironie, et qui considèrent volontiers l'émotion comme une tare, ou comme une faiblesse... Eh bien! toutes étaient sous le même charme angoissant; toutes avaient au cœur la même émotion et durant les trois derniers tableaux, toutes pleuraient les mêmes larmes... Par conséquent, je ne me trompais pas d'être ému à ce point... Mon admiration et mon émotion n'étaient point les dupes de mon amitié... Cela était ainsi. Et votre héroïsme, mon cher Maeterlinck, qui va jusqu'à la haine de votre œuvre, qui souhaite si ardemment, avec une telle ferveur d'injustice, la chute de cette œuvre admirable, ne pourra pas tenir plus longtemps contre cette évidence, et contre ces larmes des plus chers de vos amis, qui n'ont point l'habitude, croyez-moi, de pleurer à de petites niaiseries et à des pauvretés sentimentales, comme on en entend sur tant de théâtres!... Et rien ne pourra faire, non plus que le nom de M. Debussy, en qui vous avez trouvé le seul interprète de votre génie, plus qu'un interprète, une âme créatrice fraternellement pareille à la vôtre, ne rayonne, à côté de votre nom, comme le nom d'un maître glorieux!... En sortant de cette répétition, ébloui, si fier d'être votre ami, et que vous m'ayez fait l'honneur de me dédier cette œuvre, je me disais : « Comme c'est triste que Maurice Maeterlinck soit obligé de renier publiquement son génie si pacifiquement pur, si harmonieusement beau! » Et j'étais tenté de m'écrier, comme un des personnages de votre poème, et en vous aimant davantage : « Si j'étais Dieu, j'aurais pitié du pauvre cœur des hommes! »

Enfin, quelques jours après *Pelléas et Mélisande*, nous aurons *Monna Vanna*, que M. Lugné-Poe aura l'honneur de représenter comme il eut l'honneur, contre toutes les hostilités des pédants et les railleries des sots, de représenter, pour notre joie, les principaux chefs-d'œuvre d'Ibsen. Cela soit dit, pour qu'on n'oublie pas ce que nous devons à l'initiative éclairée et généreuse de M. Lugné-Poe...Nous lui devrons encore cette inoubliable soirée de *Monna Vanna*, qu'il prépare avec tant de soin scrupuleux, et tant de désintéressement...

Entre la *Princesse Maleine* que j'ai relue, hier, et qui demeure un chef-d'œuvre aussi délicieux qu'aux premiers jours de notre enthousiasme, et *Monna Vanna*, un autre chef-d'œuvre, mais très différent, il s'est passé dans la vie de Maurice Maeterlinck un fait considérable, et qui n'est pas si quotidien qu'on le croit, parmi les hommes... Il a vécu. C'est bien toujours le même Maeterlinck, épris d'inconnu et qui aime à descendre dans les profondeurs inexplorées de l'âme, mais un Maeterlinck développé, agrandi, mûri par la vie et par tout ce que la vie peut apporter à une imagination vive, tendre et ardente, comme la sienne, et à un aussi grand cœur que le sien, de joies et de douleurs encore inéprouvées.

Dans la *Princesse Maleine*, qui a la grâce estompée, imprécise des contes anciens, êtres et choses s'effacent parfois, s'impersonnalisent sur des fonds de légende, parmi des paysages et des architectures de rêve. Dans *Monna Vanna*, les êtres et les choses se concrètent, se dessinent nettement, en traits vifs, sur des fonds de réalité. C'est une femme et des hommes aux prises avec l'amour et ses contradictions, et qui exhalent véritablement une odeur de chair. La passion qui, dans la *Princesse Maleine* et dans *Pelléas*, balbutie de petites plaintes, discute, crie, hurle et veut dans *Monna Vanna*... *Monna Vanna* est une œuvre pleine, forte, qui n'a plus les douceurs évanouies de la fresque et de la tapisserie, et qui montre la rudesse des reliefs. Elle est circonscrite dans une époque précise, dans un lieu déterminé. Son action se déroule sur un repli de l'histoire... Elle a l'ampleur, la tenue sévère, la solidité, la clarté des tragédies classiques. Et elle atteint, par bien des scènes, par une beauté violente et profonde, par la somptuosité farouche de la passion, à la splendeur des plus grands chefs-d'œuvre... Mais ici, encore, je suis tenu à une désolante réserve et à crier mon admiration, sans y joindre tous les témoignages et tous les exemples qui la pourraient, aux yeux des incrédules — car vous en avez comme Hugo, comme Shakespeare — justifier...

Et je n'ai pas voulu autre chose, mon cher Maeterlinck, au

(1) A la veille des représentations de *Pelléas et Mélisande* et de *Monna Vanna*, M. OCTAVE MIRBEAU a publié dans le *Journal* ce très bel article que nous ne résistons pas au plaisir de reproduire.

seuil de cette semaine, qui sera toute pleine de votre nom, et tout embellie de vos œuvres, je n'ai pas voulu autre chose que de saluer d'un mot amical et fervent le *Temple enseveli*, que vous m'avez dédié, *Pelléas et Mélisande* à qui, autrefois, vous m'aviez fait la grande joie d'associer mon nom, et cette rouge et superbe *Monna Vanna*, que vous m'avez permis de lire avant les autres et qui, si le culte de la beauté existe encore, chez nous, sera acclamée, frénétiquement, comme une victoire.

Voilà une grande et noble et triple joie que nous vous devons, en attendant toutes celles que votre génie nous réserve, pour l'avenir... celui qu'il n'est point besoin d'aller demander aux magiciennes de la main, des cartes et du marc de café...

OCTAVE MIRBEAU

La Libre Esthétique et la Presse.

Aux articles dont nous avons publié la nomenclature dans notre numéro du 13 avril, il faut ajouter l'importante étude qu'a consacrée à l'exposition, aux concerts et aux conférences la revue *Durendal* (livraison d'avril) par la plume de MM. A. GOFFIN, G. DE GOLESCO et CH. DE SPRIMONT ; un article de M. LUCIEN SOLVAY dans le *Soir* (18 avril), une note de M. ALFRED JARRY dans la *Revue blanche* (15 avril), et un article dans *Onze Kunst* (livraison de mai).

La Musique à Paris.

Toutes les salles de concerts exhalent, en bouquet final de feu d'artifice, ce qui restait de doubles croches, de rondes et de noires au fond des instruments et des voix. Samedi dernier, à la Salle Erard, Planté, Francis Planté, l'illustre et l'unique Planté dont le nom seul fait frissonner de plaisir toutes les gobettes et autogobettes de France (et aussi de Belgique, souvenez-vous-en ! souvenez-vous-en !), clôturait le cycle des quatre auditions piano et orchestre qui ont mis en émoi le monde des amateurs de la plaine Monceau et des esthètes de la rive gauche. C'était, après quinze ans de retraite, une réapparition, presque une résurrection ! On a fait fête au pianiste sexagénaire, à sa technique déliée et preste, à sa mimique pittoresque, aux petites allocutions précieuses dont il aime à faire précéder et suivre l'exécution des morceaux... Tel Planté réjouit jadis les auditeurs parisiens et bruxellois, tel il reparut, chronométriquement ponctuel en sa manière et en ses manières, devant le public également exact dans l'expression renouvelée de son enthousiasme.

Planté joua fort bien un concerto de J.-S. Bach pour deux flûtes et piano avec accompagnement d'orchestre ; moins bien la *Symphonie sur un thème montagnard français* de Vincent d'Indy qu'il transforma en concerto de piano ; et fort mal les *Variations symphoniques* de César Franck, dont il fit, par le ralentissement des mouvements et l'affectation du sentiment, un nocturne de Chopin. Peut-être entendait-il préparer par là ses admirateurs à l'audition d'une série d'études de ce maître qui, avec la *Tarentelle*, la *VIII^e polonaise* et une *Danse hongroise* de Brahms ! clôturèrent cette séance copieuse et hétéroclite.

Il faut louer le pianiste de rafraîchir son répertoire en y inscrivant les noms de César Franck et de Vincent d'Indy. Mais il mériterait plus d'éloges encore s'il conservait aux œuvres de ces maîtres le style qu'elles exigent.

***

Tout autre est le respect que professe la *Scola Cantorum* pour les compositions qu'on y interprète. C'est quasi religieusement que fut exécutée, lundi dernier, en une séance supplémentaire qui termina la saison, l'admirable cantate de Bach, *Wachet auf !* M^lle de Larouvière, MM. J. David et Gébelin en chantèrent les soli en artistes fervents et compréhensifs, accompagnés à merveille par l'orchestre et les chœurs sous la direction de M. Ch. Bordes. Le « Choral varié » fut bissé d'enthousiasme, tant il avait été dit avec émotion. La première partie du programme avait permis au public d'applaudir, dans diverses pièces vocales et instrumentales, le ténor David, MM. Casadesus et Michaux, altistes, M. Paul Viardot, violoniste, M^lle Blanche Selva et le maître organiste d'Alexandre Guilmant.

Une nouvelle aussi inattendue que désolante circula dans les entr'actes : on venait de notifier à M. Charles Bordes la décision prise par le conseil de fabrique de Saint-Gervais de supprimer l'Association de Chanteurs qui, sous sa direction éclairée, se dévoue à la rénovation de la musique sacrée et dont l'influence salutaire se répand de tous côtés.

D'un trait de plume, avec une brutalité odieuse et sans le moindre respect des services artistiques rendus, ce collège antiesthétique a détruit l'œuvre désintéressée poursuivie depuis dix ans et dont la célébrité était universelle.

Deux mots secs et durs du nouveau curé de Saint-Gervais, M. l'abbé Mailles, signifièrent au directeur des chœurs un congé en due forme. Vraiment, le clergé français — à part de rares exceptions — sert bien mal les intérêts de l'Église. Le curé de la Trinité congédia, il y a quelques semaines, on se demande en vain pour quel motif si ce n'est en haine de l'art, l'incomparable organiste Guilmant. Le nouveau curé de la Madeleine, M. l'abbé Chesnelong, vient de notifier à son maître de chapelle, M. Cherrion, qu'il ait à exécuter désormais des œuvres musicales plus accessibles à la clientèle mondaine de l'aristocratique basilique. « Comme austérité, lui dit-il textuellement, je vous autorise à aller jusqu'à la *Messe de Sainte Cécile* de Gounod... » Et voici que l'abbé Mailles chasse à son tour du jubé de Saint-Gervais Carissimi, Vittoria et Palestrina, auxquels il préfère le *Stabat Mater* de Rossini et l'*Ave Maria* de Gounod !..... Tout cela est d'une bêtise trop éclatante pour qu'il soit nécessaire d'ajouter quelque commentaire.

Sans attendre que soient révélées les raisons secrètes de cette guerre sauvage déclarée par MM. les ecclésiastiques de Paris aux artistes qui s'efforcent de restituer à l'Église le culte de la Beauté, le public a fait à M. Charles Bordes, au moment où il est monté sur l'estrade pour diriger la Cantate de Bach, une ovation spontanée et unanime qui lui a prouvé en quelle affectueuse estime les auditeurs de la Scola tiennent ses artistiques initiatives.

***

Auraient-ils, ces excellents chanteurs, en interprétant le *Requiem* de Mozart à la *Société des Concerts de Chant classique* fondation Beaulieu), chanté mardi dernier leur propre messe funèbre ? Cette exécution, fort belle, bien que M. Danbé, qui conduisait, n'ait qu'une notion approximative des mouvements de l'œuvre, réunit sur l'estrade, outre les *Chanteurs de Saint-Gervais*, les solistes de la Scola : M^lles de Larouvière et Joly de la Mare, MM. David et Gébelin, et au grand orgue, — dont le buffet se tirebouchonne en modern style dans l'Horta exaspéré de la nouvelle salle Humbert de Romans, — M. Alexandre Guilmant. Concert d'ailleurs intéressant et exempt des banalités coutumières, exception faite toutefois pour le concerto de violon d'Ernest Guiraud, ressassé par tous les archets de France et de Navarre, et auquel M. A. Forest, premier violo-solo de l'Opéra-Comique, ne conféra aucun attrait inédit. En revanche, la *Cantate pour les élections municipales de Leipzig* et le *Chant élegiaque* de Beethoven... Les volutes en vrilles de M. Guimard s'en recroquevillèrent d'aise.

OCTAVE MAUS

« Monna-Vanna » à Paris.

La troisième et la quatrième représentation de *Monna-Vanna* à Paris, au Nouveau-Théâtre, ont confirmé l'éclatant succès qui avait accueilli le nouveau drame de Maurice Maeterlinck et son interprétation. La critique est unanimement élogieuse. Après les comptes rendus des quotidiens, les rez-de-chaussée hebdomadaires célèbrent l'œuvre nouvelle, si puissante et si harmonieuse.

La note gaie se mêle au concert : c'est joyeusement qu'on a découvert dans le feuilleton publié aux *Débats* par M. Émile Faguet que *Philippe II*, qu'on s'imaginait avoir été écrit par Émile Verhaeren, est, comme *Monna-Vanna*, de Maeterlinck.

« Vous le voyez, » dit cet érudit critique, « la pièce est forte, la situation est piquante à la fois et tragique, l'intérêt est en progression, d'acte en acte l'action devient plus vive; c'est tout à fait une œuvre de théâtre. J'étais loin d'attendre aussi bien de l'auteur de *Philippe II*. Dans ses ouvrages dramatiques comme dans ses ouvrages pour les lecteurs, M. Maeterlinck est en grand progrès. Il se clarifie; il se précise, il prend de la ligne et du relief. *Il acquiert toutes les qualités qu'il dénonçait naguère comme des défauts et tous les mérites qu'il méprisait il y a cinq ans comme des médiocrités.* Lequel des deux Maeterlinck a tort? Ce n'est pas à moi d'en décider. Lequel est-ce que je préfère? Celui de maintenant, je ne puis pas le dissimuler, bien qu'il fût peut-être plus « chic » et plus « esthète » de préférer celui d'autrefois. »

Plus loin, il insiste :

« Quel original que ce M. Maeterlinck! Quand il écrit en vers (rappelez-vous *Philippe II*), il écrit en prose; et quand il écrit en prose, il écrit en vers; et il n'y a que quand il écrit en vers qu'il fasse de la prose *arythmique*, et il n'y a que quand il écrit en prose qu'il prodigue l'alexandrin régulier. Est-il un double M. Jourdain et fait-il non seulement de la prose sans le savoir, mais des vers alors qu'il ne sait pas qu'il en fait? Il est probable plutôt que c'est un système, et qu'il veut que les vers soient prosaïques et que la prose soit rythmée. Je lui dirai alors mon humble avis, qui est qu'il se trompe deux fois, que les vers ont leur rythme et la prose les siens, qu'il n'y a pas de prose plus rythmique que celle de Bossuet et que celle de Chateaubriand, et qu'il n'y a pour ainsi dire *pas* d'alexandrins ni dans Chateaubriand ni dans Bossuet; que... mais *quo me rapitis, Fabii?* J'en aurais pour un volume. Quand donc aurai-je le temps d'écrire un livre sur les rythmes de la prose? Il est à faire. Allons! qu'un autre le fasse et je le critiquerai, et ma critique sera le sommaire du livre que je n'écrirai jamais. Vous savez, c'est la façon dont les critiques font leurs livres. Ils n'ont pas le loisir de les faire autrement. Tout coup vaille! »

Il est regrettable que M. Faguet ne l'écrive pas, ce livre. Il nous réserverait peut être d'autres surprises!

BIBLIOGRAPHIE

Province, cent dessins, par Ch. Huard.
Editions Henri Piazza et Cie Paris, librairie P. Sévin et E. Rey.

Faisant suite au beau volume de Steinlen, *Dans la Vie*, qui obtint tant de succès, *Province*, de Ch. Huard, continue brillamment la série. Ce recueil de cent compositions toutes d'une facture large, d'une inspiration aisée, sent la nature et la vérité, l'observation aiguë de l'artiste s'y affirme marquée au coin d'une forte personnalité. Sans emprunter l'outrance trop facile de la caricature, Huard sait nous faire rire des scènes amusantes de la vie provinciale par la seule traduction vraie des attitudes, des physionomies, des intérieurs. Les prétentions ridicules des officiels, la morgue des fonctionnaires gourmés, la robuste imbécillité des piliers de café, la sentimentalité stupide ou égoïste des petits rentiers, les vanités des vieilles dames, les hypocrisies des fausses vertus, voilà tout ce que, dans *Province*, l'artiste nous retrace en nous donnant le sentiment absolu de la vérité des types que son crayon spirituel a su invoquer.

La Semaine Artistique.

Du 1er au 7 juin.

Musée du Cinquantenaire. 10-5 h. Exposition des reproductions du Trésor de Mycènes.

Musée moderne. 10-5 h. Exposition de la Société des Aquarellistes.

Lundi 2. — 8 h. ½ Suzanne Desprès. *Solness le Constructeur* (théâtre du Parc).

Jeudi 5. — 8 h. Mme Sarah Bernhardt. *Hamlet* (théâtre de la Monnaie). — 8 h. Ecole de musique et de déclamation d'Ixelles. Conférence de M. Paul Spaak : *Un Conservatoire au XVIe siècle* (53, rue d'Orléans).

PETITE CHRONIQUE

Nous avons annoncé déjà la fondation de l'Union des Amis de l'Art belge. Cette société est définitivement constituée, à partir de ce jour, sur les bases suivantes : Moyennant une cotisation annuelle de 10 francs, tout le monde peut en faire partie, artistes ou non artistes. Le total des cotisations, qui constitue le revenu de l'Union, est consacré à l'achat d'œuvres de peintres, sculpteurs, artisans d'art. Ces œuvres sont réparties entre tous les membres, par voie de tirage au sort devant notaire. Chaque membre reçoit en outre tous les ans une gravure originale, exécutée spécialement pour l'Union.

L'Union des Amis de l'Art belge, qui est placée sous le haut patronage du roi des Belges et de la comtesse de Flandre, possède un comité protecteur parmi lesquels on compte jusqu'à présent : Le prince et la princesse Albert de Belgique, le duc et la duchesse de Vendôme, le prince et la princesse Charles de Hohenzollern, le duc d'Arenberg, MM. le baron d'Anethan, le baron de Borchgrave, le baron Whettnall, A. Leghait, A. Van Loo, respectivement ministres de Belgique à Paris, Vienne, Londres, Saint-Pétersbourg et Rome; MM. le ministre d'Etat Auguste Beernaert, Emile De Mot, bourgmestre de Bruxelles; Audent, bourgmestre de Charleroi; Mme la baronne de Diest; Van den Nest, sénateur; Paul Hymans, député; Alfred Mabille, directeur des Beaux-Arts de Bruxelles, etc.

Les adhésions sont reçues au siège social de l'Union des Amis de l'Art belge, 34, rue de Comines, Bruxelles.

La seizième conférence de l'Ecole de musique et de déclamation d'Ixelles sera donnée jeudi prochain, à 4 h. 1/2, par M. Paul Spaak, avocat. — Sujet : *Un Conservatoire au XVIe siècle.*

M. Henri Thiébaut, directeur de l'Ecole de musique et de déclamation d'Ixelles, donnera demain lundi, à la salle Pleyel, à Paris, une audition de ses œuvres, avec le concours de Mmes Mockel, Mirande et Marty, de MM. E. Vianova et J. Reder, de Mlles Magda, Magdeleine Godard, etc.

Les chœurs seront chantés par les élèves des cours d'ensemble de Mmes C. Chevillard, A. Geloso et de Mlle Jeanne Lyon; chœurs d'enfants par un groupe d'élèves des cours de Mme Breton, de Mlles Sauvrezis et Vaillant.

La Scola cantorum donnera aujourd'hui dimanche, à 4 heures, à la salle Humbert de Romans, avec le concours de Mme J. Raunay, du Quatuor vocal de la Scola, de M. A. Guilmant et des *Chanteurs de Saint-Gervais*, un concert au profit des sinistrés de la Martinique. Au programme : Bach, Vittoria, Beethoven, Carissimi et le troisième acte d'*Armide*.

De la *Chronique des Arts* (éditorial) :

Le Louvre a laissé passer, sans l'acquérir, à la vente de la collection Huybrechts, un tableau qui devait lui être particulièrement cher : *La Vierge et l'Enfant*, naguère attribuée à Jean Fouquet.

Ce n'est pas qu'il ait méconnu la valeur de l'œuvre ni l'opportunité de sa présence à Paris. Car il a eu l'intention de l'acheter; il a même figuré à la vente; mais il s'était fixé une limite de prix dérisoire, et la *Vierge* est finalement restée au Musée de Bruxelles.

Il paraît assez combien semblable mésaventure est regrettable. Le Musée du Louvre n'est pas si riche en belles œuvres françaises de la fin du XV^e^ siècle. Celle qu'il avait occasion d'acquérir sollicitait toute son attention. Elle ajoutait d'abord à la série des ouvrages attribués au maître du retable de Moulins un document nouveau et d'autant plus précieux que des études récentes ont mieux établi son origine. En dehors de tout intérêt historique, elle valait, par la composition originale de la scène et l'art avec lequel les personnages sont représentés. L'auteur en fût-il tout à fait ignoré, elle garderait encore une beauté privilégiée.

Vient de paraître *Paris-Prétoria*, album unique publié au profit des blessés boers de la guerre du Transvaal par un comité de députés français sous la direction de M. Ridouard, député de la Vienne, avec le concours de M. A. Girard, rédacteur en chef, et contenant un autographe inédit du président Krüger, cent cinquante autographes inédits de personnalités de la politique, des lettres, des sciences et vingt-deux dessins d'artistes français. Prix 2 francs.

En vente au comité pour l'indépendance des Boers, 47, rue Taitbout, à Paris; à Bruxelles, Messageries de la Presse, rue du Persil, au journal *Le Petit Bleu*, 29, rue Montagne-aux-Herbes-Potagères, et chez MM Leempoel, imprimeurs, 42, rue des Bogards.

M. Pierpont Morgan, qui tient décidément le record des acquisitions sensationnelles, vient d'acheter à M. Sedelmeyer, pour la somme de *deux millions cinq cent mille francs* la *Madone de saint Antoine de Padoue*, par Raphaël, exposée au printemps dernier dans la galerie de la rue Larochefoucauld. L'impératrice Eugénie en conseilla vivement l'acquisition pour le Louvre en 1870. Le prix exigé alors n'était que d'un million. Mais la guerre survint et le célèbre tableau passa en Angleterre, d'où M. Sedelmeyer le ramena récemment en France.

Quelques prix atteints à l'hôtel Drouot par des œuvres modernes : Claude Monet : *Dans les Coquelicots*, 6,900 fr.; la *Maison sur le mail*, 4,500 fr. — Sisley : *Une Cour à Chaville, l'hiver*, 4,900, *Bords de Seine, givre*, 5,800; étude pour le *Pont de Moret*; 2,000; la *Meule de paille, octobre*, 5,100; les *Échalas*, 5,200. — H. de Toulouse-Lautrec : *Danseuses*, 1,200. — Lebourg : *Bords de la Seine à Rouen*, 1,620; *Paysage*, 1,000; *Au Bas-Meudon*, 1,255; *A Andrésy*, 1,120; la *Seine au Bois de Boulogne*, 1,180. — Cézanne : *Cour de ferme*, 1,020. — Boudin : *Barques de pêche*, 2,200; *Coin de port*, 1,400.

Le *Portrait de M^me^ de Staël*, par Ingres, a été adjugé 12,000 francs.

WESTEND' HOTEL

Hôtel-restaurant de 1^er^ ordre. — Conditions avantageuses.
Arrangement pour familles.
Prix réduits au commencement et fin de saison.

Ventes de terrains, facilités de paiement.



Éclairage électrique. Magasins d'approvis^ts^. Blanchisserie économique.

Charmantes villas et cottages confortablement meublés.
Communications faciles. — Tram électrique d'Ostende.
Bains gratuits et surveillés.

L'ART ET LA MÉDECINE

par le D^r^ PAUL RICHER, de l'Académie de Médecine.

Un volume in-4°, superbement illustré de 345 reproductions d'œuvres d'art.

Prix **30** francs. — Gaultier, Magnier et C^ie^, Paris.

Sorte d'histoire de l'art dans ses rapports avec la médecine, les médecins et les malades.

Ce livre amusant autant que scientifique est intéressant pour tous, artistes, savants et lettrés.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE
G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOUL^D^ DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS SPECIAUX POUR LA CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES SOLIDES ET PEU COUTEUX



Maison Félix MOMMEN & Cº, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Tanneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

BEC AUER

50 % D'ECONOMIE **LUMIERE QUADRUPLE**

Appareils d'éclairage et de chauffage au GAZ, à l'ÉLECTRICITÉ et à l'ALCOOL

INSTALLATIONS COMPLETES

Bruxelles, 20, BOULEVARD DU HAINAUT, Bruxelles

Agences dans toutes les villes.

TÉLÉPHONE 1780

E. DEMAN, Libraire-Expert

86, rue de la Montagne, 86. à Bruxelles

VENTE PUBLIQUE

le **mardi 17 juin** et 4 jours suivants, d'une importante réunion de

LIVRES ANCIENS ET MODERNES

AUTOGRAPHES, DESSINS ET ESTAMPES

provenant des collections
de feu M. **Adan**, directeur général au ministère des finances,
et de M. **P. Balp**, membre de la Société
des Bibliophiles contemporains.

La vente aura lieu à 1 heures précises, en la galerie et sous la direction de M. E. DEMAN, libraire expert. 86*a*, rue de la Montagne.

Le catalogue, comprenant 1103 numéros, se vend 50 centimes

EXPOSITION : Chaque jour de vente, de 10 à 3 heures.

Demandez chez tous les papetiers
l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION **EXPORTATION** **ÉCHANGE**

The Art Record

A weekly illustrated Review of the Arts and Crafts
edited by
Arthur F. Phillips

LONDON, 144, Fleet Street, E. C.

Suscription Post free to any part of the World :

One year	13 s. 0 d.
Six months	6 s. 6 d.
Three months.	3 s. 3 d.

LIMBOSCH & CIE

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc. Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. Vᵉ MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

VINGT-DEUXIÈME ANNÉE. N° 23. 8 JUIN 1902.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Vincent d'Indy. *L'Etranger* (suite et fin) (M.-D. CALVOCORESSI). — Chronique littéraire. *Le Songe et les Roses* (GEORGES RENCY). — Exposition Paul Signac (OCTAVE MAUS). — Les Chanteurs de Saint-Gervais. — La Musique à Paris (O. M.). — Le Théâtre à Paris. *La Troupe Jolicœur* (M.-D. CALVOCORESSI). — Nécrologie. *Benjamin Constant*. — Petite Chronique.

VINCENT D'INDY

L'Étranger (1)

Tel est le nouveau drame, en sa nudité un peu énigmatique et voulue. Nous sommes en présence d'un poème rigoureusement simple, dont l'action est toute intérieure et comme voilée. Aussi n'est-il pas inutile d'en analyser tout d'abord, autant que faire se peut, les tendances, d'en préciser les données et d'en dégager enfin les conclusions.

De même que nous avons pu comparer les idées maîtresses de *Fervaal* à celles du drame wagnérien, de même nous devons chercher s'il existe des œuvres auxquelles nous puissions rapporter l'*Étranger*, tant au point de vue de l'action qu'à celui de la philosophie. Il ne semble guère, cette fois-ci, que nous puissions trouver dans l'œuvre de Wagner l'objet d'une comparaison utile ou même intéressante. Il est à prévoir que d'aucuns chercheront à établir un parallèle entre Vita et Senta, entre l'Étranger et le Hollandais errant. Or, il faudrait connaître bien peu le *Vaisseau fantôme* et bien peu comprendre l'*Étranger* pour s'arrêter à la puérilité d'un rapprochement entre la visionnaire Senta qu'hallucine un sombre mystère, qui s'apitoie de la destinée d'un inconnu, d'un maudit, et la naïve et aimante enfant qu'attire la noblesse, la charité consciente d'un apôtre du bien. Pour arriver à une explication, force nous est de chercher ailleurs.

En étudiant la donnée du nouveau drame, nous ne pouvons qu'y constater un retour au naturalisme, non pas en tant que simple étude d'individualité, mais avec l'adjonction d'un ample et prédominant symbolisme. C'est bien la vie quotidienne que nous voyons, avec ses petitesses et ses laideurs; et néanmoins ce n'est pas une simple anecdote que ce drame, si peu compliqué qu'on peut le résumer en une seule phrase : l'Etranger veut le bien de tous les hommes; il veut s'arracher à Vita, parce qu'aimer lui paraît un manquement à sa volonté de faire le bien; et toujours guidé par cette volonté, il se perd, suivi de celle qui l'aime. Nous voyons par cela que l'Etranger est l'exaltation de cette volonté de faire le bien qui prédomine dans l'âme du

(1 Suite et fin. Voir notre dernier numéro.

héros. Nous ignorons jusqu'à son nom : il est celui qui veut l'universel bonheur.

Allons plus loin. Ce talisman qu'il possède, n'y pouvons-nous pas reconnaître le symbole de cette parole du divin Maître : « Paix sur la terre et bonne volonté envers les hommes » ? Cette parole, l'Etranger l'a recueillie; guidé par elle, il se consacre tout entier à l'accomplissement de sa mission. Il rencontre Vita, il l'aime, et devient par là-même inférieur au devoir qu'il s'est tracé : sa volonté est momentanément vaincue par la passion, « la très sainte relique ne lui est plus rien désormais » et il la donne à Vita. Vita, c'est l'être perfectible, capable de se dégager des petitesses ambiantes, de s'élever vers un idéal; mais, une fois consciente de cet idéal de bonté et de justice, elle ne peut plus être la compagne d'André, l'être étroit qui résume en soi toute l'infériorité sociale; elle préfère, aux côtés de l'Etranger, renoncer à vivre. Et ce n'est point là un vain sacrifice, puisque dans la mort même elle suit le chemin de bonté que l'apôtre lui a indiqué.

Nous voici en possession d'une interprétation symbolique des personnages, et dès à présent une comparaison s'impose. Brand, le héros ibsénien, est aussi un apôtre d'infatigable volonté. Nous ne nous attarderons point à rapprocher l'acte de Vita s'élançant dans la barque pour suivre l'étranger de celui d'Agnès qui s'arrache à Eynar pour suivre Brand. Nous pourrions, d'autre part, étudier l'évidente différence qu'il y a entre Brand, dont la volonté s'épuise en des efforts qui tendent vers un idéal sombre et extrahumain, — idéal que nie la conclusion du drame : « Dieu est le Dieu de charité », — et l'Etranger, qui précisément est tout de charité, dont le seul but est de soulager la misère humaine. Brand est un révolté, l'Etranger est un résigné. Brand périt par un accident, qui est en même temps le châtiment des fautes du père de Brand, mais qui enfin n'est qu'un accident; l'Etranger est le martyr de son propre héroïsme. La conclusion de *Brand* n'en est pas une, et celle du drame de Vincent d'Indy, que nous chercherons bientôt à dégager, est douloureusement définitive. Bornons-nous donc à constater la communauté de tendances de deux artistes, foncièrement opposés d'ailleurs, et qui, cherchant uniquement le vrai, avancent dans cette voie au point de se rapprocher dans la découverte d'une vérité assez générale pour s'exprimer par des situations comparables entre elles et se confirmant l'une l'autre.

Lorsqu'on étudie Ibsen, il est un écrivain que l'on peut toujours consulter avec fruit, c'est M. Ehrhard; en ouvrant son livre, j'y lis, à propos de *Brand*, cette phrase : « Le tort d'Ibsen consiste à isoler la volonté, alors que la perfection humaine est dans le développement simultané de toutes les facultés... Que la volonté soit énergique, *mais accompagnée d'une ardente charité et guidée par la lumière de la raison.* » Il me paraît difficile de trouver une définition de la philosophie de l'*Etranger* plus belle et plus complète que celle-ci, que le seul hasard m'a fournie. Envisagé ainsi, le drame de Vincent d'Indy devrait avoir quelque chose de réconfortant et de paisible, du moins dans la conclusion qui domine la tristesse des faits. Mais, en réalité, c'est le contraire qui est vrai, et l'*Etranger* nous paraît empreint du plus décourageant pessimisme. Il semble que d'Indy, en quittant le monde héroïque pour entrer dans la quotidienne réalité, ait acquis une vision plus amère de la destinée humaine. La vie est triste pour qui l'examine de près; l'homme de bien passe inaperçu parmi les êtres égoïstes et veules que nous sommes; fût-il notre frère, il reste l'étranger, son royaume n'est pas de ce monde. Seule, la volonté peut nous diriger, et cette volonté n'a pas de place ici-bas. Un être d'exception peut arriver à l'acquérir, mais alors il ne pourra plus vivre parmi les hommes.

Ce drame, que l'on pourrait appeler le drame de la Bonté, est une des plus sombres, des plus décourageantes conceptions qui soient : la catastrophe n'en est pas, en tant que catastrophe, plus tragiquement épouvantable que celles de l'*Orestie*, d'*Œdipe* ou du *Crépuscule des dieux*, au contraire. Nulle haine inéluctable, nulle impérieuse fatalité n'ajoute à l'horreur des événements; mais même alors, qu'y a-t-il de plus désolant que la vie, la quotidienne vie? L'énergie humaine, pour s'être appliquée à un but sublime, est brisée; les grandes aspirations entraînent à leur perte les êtres supérieurs tels que Vita et l'Etranger, et seuls restent, en toute leur inutilité et toute leur ignominie, les pêcheurs et les Andrés, les hommes sociaux.

Faut-il donc renoncer à trouver dans l'*Etranger* cette marche en avant que nous y cherchons et n'y voyons-nous pas plutôt un retour en arrière, une négation pure et simple? Certes non. Considérons le développement de n'importe quel penseur, et nous verrons qu'il y a toujours une période de pensers sombres, où l'esprit pose ardemment de noirs problèmes et s'abîme en un complet désenchantement. C'est ainsi que Shakespeare écrivit *Hamlet*, et Wagner *Tristan*, œuvres de douleur et de doute, après quoi ils s'acheminèrent vers les sérénités de la *Tempête* et de *Parsifal*. C'est précisément à ce tournant qu'en est d'Indy. Que nous apprendra sa troisième œuvre, voilà ce que nous ne savons encore; il est un point qui nous paraît incontestable : c'est que l'*Étranger* soulève les problèmes les plus ardus de la destinée humaine, comme toutes les œuvres que nous aimons, et n'est déplacé auprès d'aucune des plus grandes d'entre celles-ci.

Si, au point de vue philosophique, il nous a été permis d'envisager le nouveau drame de d'Indy comme une œuvre de transition, — ce qui n'est vrai que si l'on admet notre interprétation personnelle, — nous trouve-

rons, lorsque nous étudierons la réalisation de l'*Étranger*, un ensemble d'éléments poétiques et musicaux incontestablement nouveaux. En terminant une étude sur le cycle des drames wagnériens, un critique (je crois que c'est M. Schuré) émettait cette supposition, que le prochain créateur d'un nouveau drame lyrique, autre Parsifal, reviendrait peut-être à une simplicité, à une naïveté qui trancheraient avec l'intense et complexe floraison de la langue et de la musique wagnériennes. Or, il se pourrait bien que la prophétie que je viens de rappeler fût réalisée, du moins en partie, à l'heure actuelle.

Je ne puis ici examiner en détail le texte et la partition de l'*Étranger*, mais je veux tout au moins indiquer comment, marchant de pair avec la simplification du drame, l'inspiration de Vincent d'Indy s'est affinée et épurée. On connait le lyrisme ensoleillé du poème de *Fervaal;* or, le style de l'*Étranger* est simple jusqu'à la quasi-nudité : à peine quelques métaphores, et celles-ci basées sur les rapprochements les plus immédiats que puissent faire les êtres simples et frustes qui parlent : « Comme l'aiguille vers le nord, vers toi mon âme est attirée... » dit Vita; ou encore ces paroles de l'Étranger : « Si tu traces un nom sur le sable de grève, bientôt le flot dormant l'effacera. » Quant à la musique, on n'en saurait imaginer de moins complexe ni de plus expressive. Un article ultérieur essaiera de donner, avant les représentations du théâtre de la Monnaie, quelques indications utiles sur la structure de la partition, où un petit nombre de thèmes très simples, soulignés par l'attribution exacte de tonalités typiques, ont suffi à l'auteur pour envelopper de musique, au sens le plus complet du mot, son drame. Pour le moment nous espérons que le peu que nous avons pu dire suffira à intéresser à l'œuvre ses futurs auditeurs, et à les guider un peu dans une étude certes plus attrayante qu'elle n'est difficile.

M.-D. CALVOCORESSI

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Le Sang et les Roses, par CAMILLE LEMONNIER.

Ce livre est l'analyse de l'impuissance génésique chez celui et chez celle qui en souffrent. Rien de plus triste, en apparence, qu'un pareil sujet. Mais ce prodige de fécondité, cette force de nature qu'est Camille Lemonnier, de toutes les défaites et de toutes les humiliations tire encore des hymnes à la vie.

Jurieu et sa femme Claire sont un petit ménage d'amoureux. Lui est un esthète épris de l'art antique. Elle peint des roses dans un lumineux studio. Tout irait bien dans la demeure si le rire d'un petit enfant y agitait ses grelots. La sœur de Claire, ses amies ont vu plusieurs fois le fruit d'amour gonfler leurs flancs. Seule entre toutes, pourquoi demeure-t-elle stérile? Jurieu en est la cause, l'homme de la fin des races, avec son front lourd de pensées et ses membres légers de sang. Ils iront donc vers la nature, demander aux puissances de la terre l'enfant que la ville s'obstine à leur refuser. Dans un verger, sous la neige des pommiers en fleur, près d'un parc rempli de roses sauvages qui les enivrent à toute heure de leur parfum, ils se croient revenus aux premiers jours du monde. Encore une fois, c'est Adam et Ève dans le paradis. Le sang de Claire est rouge comme le sang des roses. Mais celui de Jurieu reste pâle comme la neige des pommiers. Cependant les fleurs tombent, les fruits se nouent. Les roses évanouies exhalent des odeurs mortelles. Toute la terre se gonfle des promesses de la moisson. Claire attend toujours l'annonciation bienheureuse. Alors, elle se révolte et paraît vouloir demander à un autre homme une étreinte féconde. Jurieu, d'abord, prétend résister à la vie. Il souffre, il lutte, il refuse de la céder à l'amant que réclament les roses de son sang. Enfin, persuadé par la nature dont la loi éternelle, en cet automne luxuriant, s'accomplit sous ses yeux, il comprend qu'il doit s'effacer. La femme est née pour créer de la vie. Puisqu'il ne peut lui servir de complice, il laissera venir le Passant inconnu.

L'audace de cette thèse est logique. Après l'*Ile vierge, Adam et Ève, Au cœur frais de la forêt*, ces livres d'évasion vers les origines, le *Sang et les Roses* ne fait qu'appliquer à un cas particulier la théorie générale de la suprématie de la nature. Sans que, jusqu'ici, on y ait pris garde, Camille Lemonnier est en train de fonder une philosophie nouvelle. A la fin du XVIII^e^ siècle, un retour à la nature pareil à celui dont il est aujourd'hui l'initiateur, ne fit que précéder de peu la proclamation des Droits de l'homme. Ces fameux droits, purement moraux, paraissent désormais indiscutables. Aussi, d'autres vœux, semblables à des bulles d'air qui viennent éclater à la surface des étangs, commencent à monter du fond de l'humanité. Après l'esprit, c'est la chair qui réclame ses droits, c'est le sang qui demande son absolue liberté. Inconsciemment, peut-être, Camille Lemonnier est le Jean Jacques Rousseau de la prochaine Révolution morale.

***

En attendant, il est et il demeure et il demeurera longtemps encore un admirable écrivain. L'un des très rares parmi les romanciers de l'heure présente, il possède cette science du style qui sauve les livres de l'oubli. Les plus belles pensées, exprimées avec éloquence, avec clarté, et même avec force, mais sans art, plaisent un instant puis se fanent. Au contraire, des idées moyennes serties dans une forme parfaite passeront de générations en générations. Camille Lemonnier joint à la beauté du concept le relief de l'expression. Il est incomparable pour donner, grâce au choix et à la disposition des mots, aux plus simples détails d'un paysage ou d'une action la marque authentique de la vie.

Depuis quelques années, sa nature de peintre l'inspirant, il a appliqué à sa façon d'écrire les procédés des peintres impressionnistes. Il l'a fait d'abord dans le paysage. En ce moment-là, le paysage littéraire paraissait très compromis. Châteaubriand et Flaubert l'avaient traité en phrases classiques où la couleur demeurait accessoire et où le dessin attirait surtout l'attention. Après eux Goncourt et Zola avaient procédé, comme le remarque très bien M. Albalat dans son livre curieux *L'Art d'écrire*, sur lequel nous reviendrons une autre fois, par empâtements et par juxtapositions. Daudet, avec sa nervosité sautillante, faisait çà et là de l'impressionisme avant la lettre. On dirait toujours qu'il

voit ses paysages, grimpé sur un arbre, à travers les mailles du feuillage. Comment échapper aux procédés de ces maîtres? Comment tenter des descriptions qui ne rappelleraient pas les leurs? Camille Lemonnier, par une sorte de miracle dont les histoires littéraires lui sauront gré un jour, a sauvé le paysage de la banalité et de la mort. Lisez plutôt le *Vent dans les moulins*. Ce livre n'a pas une page qui ne soit un tableau, et un tableau plus frais, plus clair, plus lumineux que toutes les toiles impressionnistes du monde. Au hasard, je relis celui-ci qui me paraît merveilleux :

« Quelquefois, un mât lentement avance entre les saules, pardessus la campagne ; et on ne voit pas tout de suite le bateau. Et puis un lourd chaland apparaît à la courbe du tournant, dans une large coulée d'or. Le batelier et ses enfants halent à la file, raides sous l'attelle, les bras touchant terre. A chaque pas ils tirent de toute leur force et ensuite la corde une seconde se détend et ils demeurent sur place, sans avancer, le corps oblique, un pied levé; et de nouveau ils donnent le coup de collier. Le petit spitz noir court à côté d'eux, le long de la berge. Appuyée les reins au gouvernail, la batelière pousse à droite ou à gauche le bateau. »

D'autres se glanent à tout regard jeté entre les pages :

« On n'aurait plus trouvé dans les maisons que les petits enfants mangeant leur tartine près des poules et les aïeules, une manne entre les genoux, pelant des pommes de terre en rond. »

... « Le rire de la savoureuse jeune femme s'ouvrit comme un frais cœur de pomme, avec les petits pépins blancs des dents sur deux rangs. »

... « Josine Abeels trottinait à l'ombre du curé, avec ses petits pas qu'elle semait l'un devant l'autre comme des grains de rosaire. »

L'impressionisme littéraire procède par petits détails, par petites taches jetées dans un pêle-mêle apparent qui finit par donner l'impression exacte avec le moins d'apprêt possible. C'est une tentative d'exprimer la nature dans sa complexité infinie, dans ses incessantes et furtives métamorphoses.

Mais le cœur humain n'est pas moins mobile qu'un paysage. En l'espace d'une minute, nous passons par des sentiments contradictoires. Notre esprit est comme une rue de grande ville où les passants et les voitures se heurtent sans cesse dans toutes les directions.

Dans le *Sang et les Roses*, Camille Lemonnier applique l'impressionisme à l'analyse de ses héros. Jurieu et Claire, nerveux, impressionnables, remplis de doutes, de sentiments contraires, d'amour puis de haine l'un pour l'autre, d'espoir puis de désespoir, ballottés entre des volontés et des désirs qui mutuellement s'anéantissent, décourageaient d'avance une plume experte seulement aux antiques psychologies. Pour des âmes nouvelles, d'un modernisme aussi maladif et aussi aigu, il fallait des notations d'un genre nouveau, il fallait ce système de petites touches légères, côte à côte, se niant l'une l'autre dans le but de mieux affirmer la contradiction, bien humaine, du portrait.

Il serait très difficile d'extraire du livre des exemples qui me fissent comprendre. Séparés de leur cadre, ces paysages d'âmes ne sont plus qu'un mélange confus, presque puéril. Il en est un pourtant que je citerai, non pour attirer sur lui une admiration qu'on ne peut lui donner sans lire le livre entier, mais pour montrer le procédé sur le vif :

... « Qu'avait bien voulu dire Jurieu? Quel étrange secret, monté des profonds remous, s'était figé là, dans ce mot, comme le bouillonnement d'une écume? Elle le regarda, émue, étonnée, les yeux chargés de conjectures : il vit qu'elle l'aimait toujours. Il en aima d'une vive, inquiète et fraternelle sympathie Maudru (le rival qu'il redoute). Celui-ci fut touché de la douceur et de la sensibilité de ses yeux. Ils vécurent ainsi ensemble un long charme de vie, mélancolique, subtil et muet. »

Voilà ce qu'on fait avec trois regards quand, après en avoir été le Rubens, on est le Manet de la phrase française. Camille Lemonnier a un génie multiforme comme la vie elle-même. Il est toujours, dans la forêt des mots, le Mâle de son premier livre, à l'affût des trouvailles heureuses et des chasses qui gonflent le carnier.

GEORGES RENCY

EXPOSITION PAUL SIGNAC

C'est une joie pour l'œil que cette succession declaires marines, de bords de Seine observés dans la splendeur de l'été, de notations ensoleillées fixées sur le bloc de poche au cours d'une excursion en Hollande, de séjours à Saint-Tropez, à Samors et en Normandie. M. Signac y concentre, dans le prime-saut d'impressions tracées à la pointe du pinceau, son art fait de lumière et d'harmonie.

La technique de l'artiste a subi une évolution heureuse. Au lieu de cerner, comme il le faisait jadis, le contour des objets d'un trait sombre, il dessine ses paysages à petites touches prestes et menues juxtaposées sur le champ du bristol en un papillotage multicolore. C'est léger, aéré, vibrant ; cela chante et rit. Les tons sont posés avec une sûreté et une fermeté qui attestent une réelle maîtrise. Il faudrait remonter jusqu'aux pimpantes aquarelles de Jongkind pour trouver non pas l'équivalent de cette vision et de ce procédé, mais une parenté spirituelle avec cette peinture fluide, synthétique et instantanée.

Ajoutez à la gaîté du coloris la séduction d'une mise en pages judicieuse, souvent inédite, et l'attrait d'une entente savante du rythme des lignes, parallèle à celle de l'harmonie chromique : vous inférerez de cet ensemble d'éléments que l'exposition qui vient de s'ouvrir dans les galeries de M. S. Bing échappe à toute banalité.

Quelques peintures à l'huile complètent le cycle des cent aquarelles réunies par l'artiste. Ici encore M. Signac se montre, par la liberté et l'aisance de la facture, par la souplesse du dessin et le sens aigu de la couleur, en sérieux progrès.

On ne pourrait, au surplus, mieux définir l'action exercée par le peintre que ne l'a fait en ces termes M. Arsène Alexandre, chargé de présenter celui-ci au public :

« A son tour, M. Signac, grâce à l'activité et la lucide curiosité de son esprit, se sent sollicité par une nouvelle étape à parcourir, qui continue celle des impressionnistes, comme celle-ci avait succédé à celle de Corot, qui succédait elle-même à celle de Constable, qui à son tour avait été précédée par celle des paysagistes hollandais. Il n'hésita point à s'engager dans cette voie, et pas un moment il ne lui viendra à l'idée de faire des concessions pour désarmer l'hostilité. Le plaisir qu'il éprouverait aux satisfactions d'amour propre qui sont le paiement des compromis de conscience, lui semblerait singulièrement mesquin et amer auprès de celui que procurent un acte de volonté accompli et l'application de plus en plus perfectionnée d'une vérité scientifique.

Cette vérité, ou plutôt ce faisceau de vérités, c'est l'analyse des lois de la lumière et de la couleur. Il est vraiment singulier que l'on songe à faire un grief à des peintres de chercher à connaître de plus en plus profondément et sûrement ce sans quoi la peinture ne pourrait exister. On ne saurait, sans sottise, reprocher à un écrivain d'avoir poussé à fond l'étude des mots, de leur formation, de leur vie, des lois de leur groupement, de leurs actions et

réactions, et dès qu'on entre dans le domaine des arts, on exige que celui qui les cultive soit un instinctif, et lui-même décrète que l'ignorance doit être une raison de plaire!...

Ce qui cause le malentendu, c'est qu'un peintre peut créer de très belles œuvres, non pas en étant un ignorant de son métier, mais en laissant de côté un principe scientifique qui peut apporter à ce métier des ressources nouvelles, ou même simplement différentes.

Ce principe, en ce qui regarde M. Signac et son école, c'est celui de la division de la couleur, énoncé scientifiquement par M. Chevreul et mis en pratique, en quelque sorte lyriquement, par Eugène Delacroix. Il y aura bientôt une vingtaine d'années que Georges Seurat, enlevé en pleines recherches et en pleine formation, ce qui fut extrêmement regrettable, vu l'ardeur et l'avidité de ce cerveau, commença, conjointement avec son camarade Signac, à reprendre par une analyse minutieuse et une application patiente ce que Delacroix avait synthétisé par impulsion et par génie, ...

Seulement, un principe scientifique est toujours simple et ses conséquences, le jeu de ses applications, sont toujours d'une variété inépuisable. L'attrait qu'exerce sur un esprit à la fois méthodique et enthousiaste l'étude des surprises logiques qui découlent d'une première et concluante expérience, est la volupte intellectuelle la plus grisante et la plus absorbante qui soit. Aussi comprend-on que Seurat, qui a été une grande force de travail, n'ait été qu'une sorte d'evolution incarnée; et comprend-on, d'autre part, que Paul Signac n'ait jamais cherché d'autre récompense que la poursuite de ses travaux eux-mêmes. »

OCTAVE MAUS

Les Chanteurs de Saint-Gervais.

Nous avons relaté, la semaine dernière, la pénible impression provoquée de toutes parts par la suppression des *Chanteurs de Saint-Gervais*. Unanimement on regrette la détermination d'un conseil de fabrique assez bouché aux sensations esthétiques pour anéantir, dans un but mesquin d'économie, un noble effort d'art. Car c'est, paraît-il, une question de gros sous qui a amené cette déplorable et injuste décision. Vainement essaie-t-on de défendre le curé de Saint-Gervais et ses fabriciens en disant que leur attitude fut dictée par un récent mandement épiscopal qui interdit aux femmes l'accès des jubés. S'il en était ainsi, comment expliquer la présence à Saint-Gervais, le jour de la Fête-Dieu, d'une jeune et d'ailleurs gracieuse violoniste qui joua pendant la messe — qu'en dites-vous? — la « Méditation » de *Thaïs?!!!*...

La presse s'indigne, et avec raison. Le *Figaro*, le *Journal*, le *Cri de Paris*, l'*Écho de Paris*, le *Soleil*, etc. protestent contre la suppression arbitraire d'une institution qui faisait à l'art musical le plus grand honneur.

Voici, entre autres, la note documentée, courtoise et modérée dans la forme qu'a publiée il y a quelques jours le *Journal*. Souhaitons que la réclamation qu'elle porte devant l'opinion publique soit écoutée.

« Une décision du conseil de fabrique de l'église Saint-Gervais fait passer les chanteurs de la dite église du cadre d'activité dans celui de l'histoire. Nous espérons que cette mesure sera rapportée ou que, du moins, transportés dans une autre paroisse, les chantres savants et exquis de la maîtrise de Charles Bordes resteront les *Chanteurs de Saint-Gervais*. C'est sous ce nom de moyen âge et de pieuse naïveté qu'ils ont conquis sans tapage, et dans le ravissement unanime, une célébrité qui a dépassé Paris. Nous les entendîmes, au printemps de 1899, fêter le double centenaire de la mort de Jean Racine, en emplissant de leur harmonie, si adéquate aux chœurs d'*Esther* qu'ils chantaient, la vieille et modeste église de La Ferté-Milon. Bien sûr, leur vogue était mondaine, et la plupart de ceux et de celles qui délaissaient les chapelles de leur quartier pour venir entendre leurs clairs et profonds accents, n'écoutaient guère l'épître ou l'Evangile. Mais il faut, pour leur salut, avouer qu'ils ne se fussent rendus ni à matines ni à vêpres en leur abside paroissiale. Et n'était-il pas agréable au Seigneur que ses âmes distinguées vinssent ouïr ses louanges dans cette roide, grise et haute église, si loint taine et si mal entourée d'hospices moroses et de bâtiments municipaux ou trop ternes ou trop neufs?

On se rappelle l'extase laïque qui salua les chanteurs à leurs débuts. Ils étaient tous instruits, éminents dans leur art, et littéraires. Leur sous-chef, M. Grivollet, fréquentait assidûment chez M. Mallarmé, à ses mardis. Il y a dix ans que Charles Bordes, en un jeune enthousiasme, réunit ses camarades de foi artistique et de foi, sans plus, et qu'il en fit cette phalange sacrée, « pour la remise en honneur de la musique religieuse traditionnelle des XV^e^, XVI^e^ et XVII^e^ siècles. » Palestrina, Cimarosa, les Bach revécurent dans leur inspiration et leur âme et le chant grégorien, restauré à Solesmes par les bénédictins, eut pour la première fois son ampleur et sa pureté.

En 1894, Bordes fonda la *Scola cantorum*, qui eut un journal et des concours, des brochures, avant d'avoir un local. La *Scola* ne s'installa qu'en 1895 dans une salle de la rue Stanislas, où on logea un orgue, douze pianos, un atelier de gravure, pour les enfants, et — tout de même — un magasin de vente. Le 3 novembre 1900, la *Scola* se transporta rue Saint-Jacques. C'était le compositeur Vincent d'Indy qui prenait la direction artistique de l'entreprise. Toujours secondé par son infatigable et vénérable compagnon de la première heure, M. Alexandre Guilmant, Bordes poursuivait sa tâche. L'œuvre perdait, à vrai dire, un peu de son caractère religieux. Des élèves femmes, de plus en plus nombreuses, s'ajoutaient aux exécutants; on enseignait des maîtres profanes dans le même temps que les classiques et pieux inspirés. C'était, pour prendre l'expression d'un apologiste, un Conservatoire libre. Les femmes suivirent les chanteurs à l'église. Leurs voix pures se mêlèrent à leurs graves voix.

Et les chanteurs de Saint-Gervais, telle la musique de la garde républicaine, alla « donner » en province et à l'étranger. Ils charmèrent, pendant l'Exposition de 1900, la reconstitution du Vieux-Paris. Depuis, en dépit de leur illustration, ils reprirent leur service, leur service divin. Pourquoi donc cette intransigeance des autorités ecclésiastiques? Déjà, le conseil de fabrique de la Trinité avait enlevé à Alexandre Guilmant son siège d'organiste

D'ailleurs, faut-il rappeler qu'au carême de 1901, l'archevêché avait formellement desapprouvé les concerts organisés à Saint-Eustache par M. d'Harcourt? Est-ce la présence des femmes au chœur qui indispose l'Eglise? Et va-t-on rompre avec l'essor moderne de la musique religieuse, qui, à Saint-Philippe-du-Roule, par exemple, n'accordait qu'aux mariages de première classe la marche de *Tannhäuser?*

Il était utile, au moment d'un licenciement qu'il faut espérer provisoire, de mettre à l'ordre du jour de l'actualité ces soldats de la foi et de l'art.

En tous cas, les chanteurs de Saint-Gervais ne disparaîtront pas et ils affirmeront encore leur existence dès aujourd'hui, dimanche, en prenant part au concert organisé par la *Scola cantorum* au bénéfice des victimes de la Martinique. »

La Musique à Paris.

Les Grands Concerts ayant clôturé leur saison, la *Scola* étant toute à ses examens de fin d'année, la *Société Nationale* à l'élaboration d'œuvres nouvelles, c'est dans l'intimité des soirées particulières et des *five o'clock* que s'est réfugiée la musique. Parmi les séances, assez nombreuses, de la semaine dernière, signalons l'audition donnée à la salle Pleyel, avec le concours d'artistes de choix, des œuvres de M. Henri Thiébaut et dont le succès pourrait bien valoir au directeur de l'Ecole de musique d'Ixelles la publication prochaine, par un éditeur parisien, des *Noels flamands* qu'il a si joliment harmonisés et dont la plupart ont une saveur locale très appreciee.

Le comte Henry de Saussine, dont l'éclectisme éclairé combine avec une admiration profonde pour le drame lyrique un pen-

chant non dissimulé pour les petits maitres du XVIIIe siècle, a eu l'heureuse idée de faire exécuter chez lui, par un groupe d'artistes et d'amateurs — qui ont rivalisé de talent et de goût musical — *Il Matrimonio segreto* de D. Cimarosa, qui inspira, on le sait, à Stendahl quelques-unes de ses plus jolies pages. La première audition eut lieu dans l'hôtel familial de la rue Saint-Guillaume mercredi dernier, en matinée. Une deuxième audition en fut donnée vendredi soir. La troisième aura lieu demain.

Un auditoire des plus élégants a fait fête à l'œuvre spirituelle et charmante d'un maître que la gloire de Mozart a injustement relégué dans l'oubli. Le *Mariage secret* est plein de trouvailles mélodiques gracieuses, de détails amusants dont la musicalité s'accorde avec une bouffonnerie exempte de trivialité. Représentée sur la scène dans le style qu'elle exige — et que surent lui donner la comtesse de Saussine, la baronne de Perthuis et Mme de Laboulaye, MM. Maurice Bagès, Charles Guiod et Stéphane Dubois, fort bien accompagnés par Mme Metman, le comte H. de Saussine, le vicomte de La Laurencie et M. Destombes, — cette opérette légère intéresserait, à coup sûr, par l'archaïsme de sa fantaisie, le public d'un théâtre lyrique.

La soirée annuelle donnée par Mme Roger dans l'atelier du statuaire de Laheudrie, boulevard Montparnasse, était consacrée entièrement à Gabriel Fauré. Un petit centenaire, comme on dit ici. Séance exquise, dirigée par Pierre de Bréville avec sa précision sûre et sa fine compréhension artistique. Au programme le *Tantum ergo* (soli, chœurs et orchestre) et le *Requiem* (soli, chœurs, orchestre et grandes orgues), exécutés l'un et l'autre avec un ensemble impeccable et une expression qui a fait apprécier toute la beauté de ces deux pages magistrales. Les chœurs ont droit à un éloge spécial pour leur homogénéité et la qualité des voix qui les composent. Les soli ont été chantés à merveille par Mlle Thérèse Roger et Colette Bourgoin, par Mme G. Rolin et par MM. Maurice Bagès et Viguié. On a bissé le *Pie Jesu*, dit avec un sentiment profond par Mlle Roger, qui a chanté en outre, soit seule, soit avec M. Bagès, quelques-unes des plus belles mélodies de Fauré accompagnées au piano par l'auteur.

O. M.

LE THÉATRE A PARIS

La Troupe Jolicœur, opéra comique en trois actes de M. Arthur Coquard. Représenté pour la première fois le vendredi 30 mai 1902.

Moins une œuvre est, je ne dirai pas révolutionnaire, mais tout simplement tendancieuse, et plus il est aisé de la juger. La *Troupe Jolicœur* est, à première vue, un honnête petit opéra comique sans plus; mais, à bien l'examiner, on s'aperçoit que M. Coquard penche vers l'école des Mascagni et des Puccini et, malgré quelques inévitables réminiscences de Massenet, le style musical autant que la conception de sa pièce me semblent indiquer nettement une tendance vers le fâcheux vérisme. Faut s'en inquiéter ou n'y pas attacher d'importance, je n'en sais trop rien; il me suffit de le constater.

Voici un aperçu du sujet : Le premier acte nous transporte en pleine fête foraine; de vrais chevaux de bois tournent montés par de vraies fillettes; des gens tirent avec de vrais pistolets Flobert, on voit un vrai orgue de bouteilles : toutes les musiques foraines jouent pêle-mêle, qui du Bruant, qui du Ganne, qui de l'Ambroise Thomas. L'effet est amusant mais rappelle trop manifestement les *Chevaux de bois* de Charpentier; il ne pouvait guère en être autrement. La troupe Jolicœur comprend notamment un hercule, Jean Taureau, et un jeune pitre du nom de Loustic; tous deux sont amoureux de Geneviève, une petite abandonnée, recueillie par la brave maman Jolicœur et qui, devenue grande, chante de sentimentales romances et ramasse nombre de gros sous. Mais la jeune fille n'aime que Jacques, un compositeur qui l'a vue une fois et depuis la suit partout. Jean Taureau est furieux d'être délaissé, et un soir qu'il est rentré ivre il veut frapper Geneviève, Loustic cherche à la défendre et reçoit un coup de poing qui défonce sa frêle poitrine. On le transporte à l'hôpital et Jean Taureau va en prison. Un an plus tard le petit blessé, convalescent, respire l'air d'un soir d'automne dans le petit jardin dont les Jolicœur sont devenus propriétaires depuis que Geneviève, conseillée par Jacques, gagne beaucoup d'argent. Et l'hercule est revenu, repentant, demander pardon; maladroitement il révèle au pauvre Loustic, jusque-là bercé d'un irréalisable espoir, les amours de Jacques et de Geneviève, et l'enfant, désespéré et résigné, s'éteint tout doucement.

Elle est banale, mais jolie, cette intrigue simple que M. Coquard saupoudra de musiquette somme toute point désagréable ni ennuyeuse. Par endroits, de jolis moments d'émotion discrète; la scène entre Jean Taureau et Geneviève n'est pas sans une certaine puissance; peut-être trouvera-t-on drôle la plaintive mélopée que murmure Loustic convalescent, laquelle ressemble étrangement à l'air connu : « Mad'moisell' écoutez-moi donc! » Ce que je blâmerai surtout, c'est la continuelle élision de syllabes muettes : Quell' sottise, j'ai tant d'chagrin, il n'y pens' plus. M. Coquard me semble élever à la hauteur d'une institution un procédé qu'il ferait bien de laisser au café-concert où il l'a évidemment pris.

Un mot seulement de l'interprétation. Acteurs, musiciens et chef d'orchestre semblent tous ravis de la nouvelle pièce et tout marche à souhait. Mlle Guiraudon est une bien jolie Geneviève qui chante exquisement. M. Bourdon (Jean Taureau) est excellent, et tous les autres rôles sont tenus d'une façon très satisfaisante. Il eût fallu d'ailleurs une singulière originalité aux artistes pour rendre déplaisants des personnages aussi pareils à trouver dans n'importe quel bon petit opéra comique, pas trop subversif et recommandé aux familles.

M.-D. Calvocoressi

NÉCROLOGIE

Benjamin Constant.

L'un des peintres français les plus réputés parmi les artistes officiels, assidus aux Salons des Champs-Elysées, M. Benjamin Constant, a succombé le 26 mai aux suites d'une albuminurie. Il était né à Paris le 10 juin 1845.

M. Benjamin Constant dut ses principaux succès aux inspirations qu'il rapporta d'Orient : *Les Prisonniers marocains*, *L'Entrée de Mahomet II à Constantinople*, *Les Favorites de l'Emir*, *Le Passe-Temps d'un kalife*, *Les Chérifas*, etc.

On lui doit aussi des travaux décoratifs (hôtel de Ville de Paris, Sorbonne, Opéra-Comique) et de nombreux portraits parmi lesquels ceux de la reine Victoria, du duc d'Aumale, du pape Léon XIII, etc. Deux portraits de lui figurent au Salon des artistes français : ceux de lord Saville et de M. de Blowitz.

PETITE CHRONIQUE

Le bureau de location est ouvert pour le concert-festival que les directions des théâtres royaux de la Monnaie et du Parc, des Concerts Ysaye et des Concerts populaires organisent au théâtre de la Monnaie pour venir en aide aux survivants de la terrible catastrophe des Antilles.

Ce grand concert, auquel les artistes belges participeront, aura lieu le mardi 10 et promet d'être une glorieuse manifestation de l'art belge.

Nous avons dit que parmi les nouveautés de la prochaine campagne de la Monnaie figurait l'*Etranger* de M. Vincent d'Indy, dont nous publions ci-dessus l'analyse. L'œuvre sera représentée également à Lyon et à Rouen, mais l'auteur en a réservé la pri-

meur au théâtre de la Monnaie qui a monté, on s'en souvient, son premier drame lyrique, *Fervaal*, avant l'Opéra-Comique de Paris.

Jusqu'au 10 de ce mois, la tournée Desmarets donne à l'Alcazar quatre représentations extraordinaires de la *Police tolère*, pièce qui n'a pu être représentée à Paris par suite de l'interdiction de la censure.

C'est M. Lespinasse qui dirige, cette année, la campagne d'opérette du théâtre Molière. Le premier spectacle : *Boccace*, est monté avec des soins luxueux. Dans l'interprétation, MM. Lespinasse, Sylvain Mlle Vial; chef d'orchestre : M. Maubourg.

Aujourd'hui, dimanche, deux représentations, en matinée, à 2 heures, et le soir à 8 heures.

Au Waux-Hall, aujourd'hui dimanche, concert extraordinaire avec le concours du chansonnier M. Lefèvre.

Jeudi prochain, 12 juin, à 8 h. 1 2 du soir, à l'Ecole de musique et de déclamation d'Ixelles (directeur-fondateur : M. Henri Thiébaut, local : école primaire, 53, rue d'Orléans), seizième conférence par M. L. Wallner sur J.-S. Bach. Partie musicale par Mme Bastien, du théâtre de la Monnaie, Mme Cousin, professeur à l'école, et M. Backaert, répétiteur à l'école.

Le Musée de Berlin vient d'acheter au sculpteur Jules Lagae l'excellent buste de M. Lequime, que nous avons admiré à la Libre Esthétique.

D'autre part, le Musée de Carlsruhe a acquis le beau groupe, déjà connu, représentant son père et de sa mère.

Les concours publics du Conservatoire de Bruxelles s'ouvriront le lundi 16 juin, à 10 heures du matin.

Mardi 17, à 9 h. 1/2, les instruments de cuivre. Jeudi 19, à 9 heures et à 3 heures, les bois. Samedi 21, à 9 h. 1/2, alto, violoncelle et contrebasse. Lundi 23, à 10 heures, la musique de chambre avec piano et la harpe. Mercredi 25, à 9 heures et à 3 heures, piano (jeune filles). Jeudi 26, à 10 heures, le prix Laure Van Cutsem (jeunes filles) et le piano (jeunes gens). Samedi 28, à 3 heures, l'orgue. Le violon prendra quatre séances : le lundi 30 et le mardi 1er juillet, matin 9 heures et après-midi 3 heures. Vendredi 4, à 3 heures, chant théâtral (hommes). Samedi 5, à 9 h. 1 2 et 3 heures, chant théâtral (jeunes filles) et duos de chambre. Mardi 15, à 3 heures, tragédie et comédie.

M. Ernest Van Dyck vient d'arriver à Paris pour y chanter trois fois le rôle de Tristan au Festival lyrique. La première de ces représentations a eu lieu hier. Les deuxième et troisième sont fixées à mardi et à jeudi prochains.

Demain lundi, mercredi et vendredi, trois représentations extraordinaires du *Crepuscule des dieux* sous la direction de M. Hans Richter.

La représentation de samedi (abonnement courant) aura lieu avec le concours de M. Burgstaller et de Mme Bréma.

Paraîtra cette semaine : *Tendresse*, roman de notre collaborateur Albert Erlande (Paris, Ollendorff).

WESTEND' HOTEL

Hôtel-restaurant de 1er ordre. — Conditions avantageuses.
Arrangement pour familles.
Prix réduits au commencement et fin de saison.

Ventes de terrains, facilités de paiement.



Eclairage électrique. Magasins d'approvisle. Blanchisserie économique.

Charmantes villas et cottages confortablement meublés.
Communications faciles. — Tram électrique d'Ostende.
Bains gratuits et surveillés.

L'ART ET LA MÉDECINE

par le Dr Paul Richer, de l'Académie de Médecine.
Un volume in-4o, superbement illustré de 345 reproductions d'œuvres d'art.
Prix **30** francs. — Gaultier, Magnier et Cie, Paris.

Ce magnifique ouvrage superbement illustré fait defiler sous nos yeux les chefs-d'œuvre des maîtres qui, précurseurs de la Science moderne, l'ont souvent devancée, par une exacte représentation des maladies.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE
G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOULd DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS SPECIAUX POUR LA CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES SOLIDES ET PEU COUTEUX



Maison Félix MOMMEN & Cº, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

BEC AUER

30 % D'ECONOMIE **LUMIERE QUADRUPLE**

Appareils d'éclairage et de chauffage au GAZ, à l'ÉLECTRICITÉ et à l'ALCOOL

INSTALLATIONS COMPLETES

Bruxelles, 20, BOULEVARD DU HAINAUT, Bruxelles

Agences dans toutes les villes.

TÉLÉPHONE 1780

E. DEMAN, Libraire-Expert

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

VENTE PUBLIQUE

le **mardi 17 juin** et 4 jours suivants, d'une importante réunion de

LIVRES ANCIENS ET MODERNES

AUTOGRAPHES, DESSINS ET ESTAMPES

provenant des collections
de feu M. **Adan**, directeur général au ministère des finances,
et de M. **P Balp**, membre de la Société
des Bibliophiles contemporains.

La vente aura lieu à 4 heures précises, en la galerie et sous la direction de M. E. DEMAN, libraire expert, 86*a*, rue de la Montagne.

Le catalogue, comprenant 1105 numéros, se vend 50 centimes

EXPOSITION : Chaque jour de vente, de 10 à 3 heures.

Demandez chez tous les papetiers
l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION **EXPORTATION** **ÉCHANGE**

The Artist

An Illustrated Monthly Record
of Arts, Crafts, and Industries

1 SH. MONTHLY

Lonsdale Chambers, 27, Chancery Lane, and Bream's Buildings, London, W. C.

LIMBOSCH & CIE

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. Vᵉ MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

.. Vingt-deuxième année. N° 24. 15 Juin 1902.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Un Auteur dramatique suisse (Hubert Krains). — A.-Ferdinand Herold. *Les Contes du Vampire* (André Fontainas). — A propos du « Festival lyrique » (Octave Maus). — Les Assises de musique religieuse à Bruges. — Le Congrès des Poètes. — Les Grandes Ventes. — Petite Chronique.

Un Auteur dramatique suisse [1].

A part Édouard Rod — qui a reçu le baptême parisien — on connaît assez peu à l'étranger les écrivains de la Suisse française. Il y existe cependant toute une phalange de poètes, de romanciers, de conteurs dont les œuvres méritent d'être lues par ceux qui s'intéressent au mouvement littéraire contemporain. M. Edouard Platzhoff-Lejeune — qui est lui-même un jeune critique suisse des mieux doués — a consacré récemment dans le *Litterarische Echo*, de Berlin, une intéressante et très complète étude à ces artistes, au premier rang desquels figurent Louis Duchosal, Henri Warnery, Philippe Monnier et Samuel Cornut.

Louis Duchosal, mort il y a deux ans, en pleine jeunesse, en plein talent, a laissé trois volumes de poésie : *La Chanson de Thulé*, *La Forêt enchantée* et *Le Rameau d'or*. C'était une âme délicate et haute qui a exprimé ses joies, ses douleurs et ses rêves en vers brillants, lumineux et pleins d'harmonie. Voici deux strophes de lui qui suffiront, je crois, à donner une idée de la noblesse de sa pensée et de la beauté de son art :

La jeunesse, c'est la caresse et le baiser;
C'est le roseau qui plie et que ne peut briser
Le vent du nord qui fait tomber les plus hauts chênes;
C'est la grotte d'azur où notre humanité
A caché ses trésors de rêve et de beauté
Et toutes les moissons des plaines.

C'est le temple orgueilleux que l'idée éleva;
La jeunesse, c'est le Saint-Graal et Monsalvat;
C'est la cime éclatante où paraîtront les signes...
O Lohengrin, voici sur des flots triomphants,
Dans les nefs de lumière, un cortège d'enfants
Que dirigent les divins cygnes.

Plus rustique, plus familier, plus sentimental, mais non moins artiste est Henri Warnery. Tandis que le premier place entre lui et la vie le voile doré du rêve, le second la contemple dans sa réalité. C'est un observateur et un philosophe que le monde intéresse également par ses formes et par son essence. Les Alpes ont trouvé en lui un chantre ému, un adorateur recueilli, au verbe grave et pittoresque :

(1) *La Nuit des quatre-temps*, par René Morax. — Lausanne, Payot, éditeur.

J'ai passé deux hivers sur la montagne blanche;
L'un chez les villageois, dans le chalet de planches
Bruni par l'air et le soleil, et dont le toit
De bardeaux porte sur ses traverses de bois
Quatre rangs espacés de lourdes pierres grises;
Et l'autre sur la pente où s'agitent les brises,
Là-haut, près des sapins fraternels et pensifs
Qui regardent briller les lumineux massifs
De l'Alpe, aux pâles bords des mers aériennes.

Philippe Monnier est surtout connu par un important travail d'érudition sur le « Quattrocento » italien. Mais il a aussi publié, sous le titre modeste de *Causeries genevoises*, des croquis et des contes, véritables petits chefs-d'œuvre qui, par leur caractère expressif et la pureté de leur galbe, rappellent les travaux exquis des orfèvres de la Renaissance. Quant à Samuel Cornut, il a révélé de remarquables qualités de styliste dans un grand roman *Chair et Marbre*, œuvre très bien construite et que traverse d'un bout à l'autre un puissant souffle lyrique.

La Suisse française peut donc montrer des romans, des contes, des nouvelles, des poèmes capables de rivaliser avec ceux des pays voisins. Par contre, elle ne possédait jusqu'à présent aucune œuvre dramatique. Il y a bien les *Festspiele*. Mais les *Festspiele*, œuvres populaires écrites sur commande à l'occasion d'un anniversaire national, sont plutôt de grandes fresques sommairement brossées, où se déroulent, sans autre lien que l'ordre chronologique, une série d'épisodes empruntés à l'histoire du pays. Les auteurs y ont quelquefois fait preuve de sérieuses qualités dramatiques. Mais le succès qu'ils ont rencontré dans ce genre de pièces ne paraît pas les avoir poussés à aborder le drame ou la comédie proprement dite.

C'est sur ce sol entièrement vierge que vient de se produire une œuvre fort intéressante, *La Nuit des quatre-temps*, qui a pour auteur un débutant : M. René Morax.

L'action se passe dans le Valais. Au premier acte, nous nous trouvons dans une auberge de village. Le soir tombe. Quelques vieux paysans jouent aux cartes; des jeunes gens dansent. Tout en jouant, les vieillards s'entretiennent de leurs affaires. L'un d'eux, Walther, raconte qu'il se propose d'aller travailler le lendemain sur l'Alpe avec son fils César et d'y passer la nuit. L'hôtesse s'épouvante : « C'est la nuit des quatre-temps! » Suivant la croyance populaire, les morts s'en viennent cette nuit-là par le glacier de l'Aletsch, formant une effrayante procession qui parcourt les Alpes. Pendant qu'ils conversent de la sorte arrive Carl, le fils de l'hôtesse. Les jeunes gens veulent l'associer à leurs plaisirs. Il refuse. Sa fiancée est morte récemment et depuis lors il est sombre, mélancolique, irritable. Comme ses amis insistent, il se fâche; une dispute éclate et l'auberge se vide.

Au second acte l'auteur nous transporte sur l'Alpe. Les paysans ont fini leur travail. Des traîneaux chargés de bois sont rangés devant les chalets. Tout le monde va redescendre, sauf Walther, César et Carl. Au moment de se séparer, nouvelle dispute entre celui-ci et ses amis. Un de ces derniers s'emporte : « Il faut qu'il apprenne toute la vérité. Voilà assez longtemps qu'il nous ennuie de ses plaintes ridicules. C'est moi — la vipère — qui te dirai ce qu'elle était, ta fiancée. Ta Monique, Carl, n'était qu'une fille, et je le sais mieux que personne! » Carl veut bondir sur son adversaire, mais ses compagnons le retiennent, et lorsque les traîneaux commencent à filer vers la plaine, il entre silencieusement dans la forêt pour aller reprendre sa hache. En revenant, il entend de la musique dans le chalet de Walther et s'aperçoit que les fenêtres sont brillamment éclairées. Il s'approche, puis recule épouvanté : C'est la procession des morts!

Au troisième acte, Carl est enfermé dans son chalet. Monique frappe à sa porte et le supplie de la laisser entrer. Il finit par ouvrir. Un dialogue s'engage entre le jeune homme et la morte. Ils évoquent le passé, se rappellent mutuellement les épisodes les plus doux de leur amour. Mais un souci cruel hante Carl. Monique l'a-t-elle trompé? Franz n'a-t-il pas menti? Il questionne la jeune fille. Il ne reçoit d'abord que des réponses vagues; elle hésite, balbutie, mais peu à peu elle finit par avouer : Non, Franz n'a pas menti! « J'étais pauvre, » dit-elle « pouvais-je espérer que tu viendrais et que tu me demanderais en mariage? » Elle implore son pardon, mais Carl reste inflexible : « Va-t'en. Je ne te rappellerai plus. Tu es bien morte pour moi. Ame pécheresse, Dieu t'a maudite, moi je... » Le jour commence à poindre : les morts disparaissent. Carl, resté seul, est pris de remords et sanglote : « Des vapeurs blanches traînent sur le glacier et s'évanouissent. Qui est-ce qui me fait signe?... Le vent du matin est glacial... Ah! je m'éveille... (*Il se retourne.*) Mon Dieu! ma tête s'est égarée!... Monique!... Elle n'est plus là!... Partie... partie... et je l'ai laissée s'enfuir sans un mot de pitié, sans un mot d'espérance!.. Misérable que je suis... (*Il sort en courant.*) Monique, est-ce toi qui m'attends, là-bas, sur la moraine? — Je te pardonne, Monique, je te pardonne!... »

Le dernier acte nous ramène dans la vallée. Les paysans vont et viennent. Des femmes emplissent leurs cruches à la fontaine. L'inquiétude règne dans le village. A tout moment, les yeux se lèvent du côté de l'Alpe. Carl, qui devait redescendre le matin, n'est pas revenu. Des hommes sont allés à sa recherche. Qu'est-il arrivé? Les gens échangent des suppositions, se communiquent leurs craintes à demi-mots, dans un langage équivoque et plein de réticences. Et l'angoisse s'accroit lentement, sourdement, jusqu'à ce que l'effrayante vérité éclate par

la bouche d'un fou. Carl est mort! Son cadavre a été trouvé étendu sur la moraine.

Le sujet, comme on le voit, était plutôt scabreux. L'œuvre pouvait facilement tourner au mélodrame ou faire naufrage dans l'invraisemblable. L'auteur a fort habilement évité ces deux écueils en maintenant ses personnages dans leur atmosphère naturelle. Ceux-ci sont si vrais, si vivants, si véritablement et si nécessairement crédules que nous ne sommes point choqués quand, dans l'auberge, le vieux Jost affirme qu'il a vu les morts « qui pleuraient, pleuraient à fendre l'âme ». Ses paroles sont trop simples et trop graves pour être celles d'un fourbe. De même, sur l'Alpe, il y a dans la conversation des personnages comme un reflet de la vie inconnue qui bourdonne autour d'eux. Nous avons le sentiment d'être au bord du monde invisible, sur la limite du royaume mystérieux où naissent les événements surnaturels. Ici tout est évidemment possible. Et c'est avec un frisson intérieur, mais sans étonnement, que nous entendons les âmes errantes se cogner « comme un essaim de mouches » aux vitres glacées des chalets.

Par son cadre, son milieu et ses personnages, la pièce de M. Morax est avant tout une œuvre nationale, une œuvre suisse. Mais elle l'est au meilleur sens du mot. Je veux dire qu'il ne faut point chercher sa véritable originalité dans son coloris extérieur ni dans les dehors de ses héros. Le paysan qu'on nous montre est bien le paysan du Haut-Valais, un montagnard rude, taciturne et superstitieux, mais c'est aussi le paysan de partout, l'homme simple, inconscient dans la joie, dérouté dans le malheur, tremblant et craintif au sein du mystère qui l'enveloppe. Cet homme nous ouvre son âme, comme un très vieux livre, avec une ingénuité grave. Et ce que nous y lisons, c'est l'importante question que Hamlet médite, que Faust étudie, l'éternelle question de la destinée et de la douleur. Elle est posée ici sans phrases, sans cris, sans apparat, telle qu'elle se présente chaque jour dans la vie à tous ceux qui ont des yeux pour voir et un cœur pour sentir.

La *Nuit des quatre-temps* se rattache par là au grand courant de la pensée et du sentiment universels. Elle se rattache aussi au mouvement artistique moderne par la nouveauté des moyens employés et par son admirable tenue littéraire. Elle peut soutenir la comparaison avec ce qui s'est fait de mieux dans ce genre pendant ces derniers temps. Ce n'est ni du de Curel, ni du Hauptmann, ni de l'Hervieu, ni de l'Ibsen. Ce n'est pas non plus du Maeterlinck, bien que ce soit dans le voisinage de celui-ci qu'on serait peut-être tenté de classer M. Morax. Mais mon intention n'est pas d'examiner ce point. J'ai simplement voulu signaler ici un auteur qui, dès maintenant, a sa place marquée dans la pléiade des écrivains qui s'efforcent de régénérer le théâtre et où nous voyons s'essayer, en Belgique, après Maeterlinck et Van Lerberghe, des maîtres tels que Emile Verhaeren et Georges Eekhoud.

HUBERT KRAINS

A.-FERDINAND HEROLD

Les Contes du Vampire.

Est-ce « Peau d'Ane » qui nous est conté? — A coup sûr un précieux trésor enseveli dès longtemps au fond des mémoires. Un érudit, souriant, s'est ému d'entendre, naïvement, rapporter maints récits merveilleux. L'Inde au loin pensive frissonne de traditions. A en dégager le motif puéril, il faut apporter la conscience savante d'un esprit très averti et prudent, une sagesse indulgente. A.-Ferdinand Herold, de qui les volumes de vers qu'il a publiés attesteraient la noble gravité, discrète et volontaire, si, mieux, plusieurs traductions n'avertissaient de sa maîtrise à pénétrer la signification éparse dans les textes très divers, nous offre quelques légendes recueillies dans les livres asiatiques, d'un geste fleuri et très pur.

En premier lieu, les *Contes du Vampire* (1). Un prétexte facile les unit : pour des conjurations un *yogin* a recours aux bons offices consentis du roi Vikramasena; il s'agit pour lui d'aller dépendre à une branche d'arbre un certain cadavre et de l'apporter au *yogin*. Mais, chaque fois, le vampire raconte une histoire nouvelle au roi, et lui pose une question. Le roi répond et, parce qu'il a parlé en dépit de la recommandation du *yogin*, le cadavre va reprendre sa place à la même branche. Vingt-quatre fois le roi recommence et vingt-quatre contes sont contés par le vampire.

De ces contes, plusieurs sont délicieusement imagés et ingénus, d'autres seraient insignifiants, si tous, grâce à la fraîcheur de ton et au tour de langage précis et harmonieux que A.-Ferdinand Herold a habilement su donner à son adaptation, ne se présentaient comme les corolles nativement parfumées d'un bouquet simple de folklore, lorsque le choix sagace d'un jardinier de goût en a épuré et adroitement serti l'ordonnance.

Des contes qui suivent : *L'Amour d'Urvaçi*, *L'Ascension des Pandavas*, *Le Fruit d'Immortalité*, sont aussi, dans un décor de tradition populaire, des légendes originaires des Indes, mais traduites ou mises vraiment en valeur avec l'aisance la plus familière, la plus nette, la plus limpide, et dans une manière dont le charme, encore que bien différent de l'une ou de l'autre, rappelle, je ne sais plus précisément pourquoi, la manière simple, rapide, exacte, discrète et ravissante de Perrault en même temps que la manière plus subtile encore et non dépourvue de verve malicieuse en laquelle l'ingénieux Anatole France adapte, à signifier quelque moralité touchant l'histoire contemporaine, un mythe familier de l'antiquité hellénique.

Néanmoins, il ne faut pas croire que A.-Ferdinand Herold se soit égaré à vouloir faire contenir dans ces simples contes un sens second ou symbolique. Ce n'est pas le moindre émerveillement que nous cause son livre de pouvoir le lire sans arrière-pensée et

(1) Paris, *Mercure de France*.

en respirer l'arôme leger sans trouble et sans émoi. Le chèvrefeuille a fleuri le fourré où s'est perdu notre chemin ; respirons-en la saine odeur : je le répète, *plaisir extrême*, « Peau d'Ane » nous est conté.

Rien, non plus, ne se rapproche des ruissellements de joailleries joyeuses, des fastes voluptueux, des ardeurs merveilleusement sensuelles, non plus de la profonde sagesse des conteurs arabes. Songez, non pas aux *Mille Nuits et Une Nuit* si prodigieusement traduites pour notre extase par le docteur Mardrus, mais à la plus frêle beauté, si sûre, des Contes de Perrault.

Enfin, un dernier conte achève le recueil : c'est la tradition de la Fuite en Egypte, mais vue et rapportée doucement, avec candeur, du côté égyptien, de la terre de mauvaise magie que le passage du divin enfant délivre déjà et fleurit. De ses mains ignorantes il défait les maléfices, et il rend, au moyen de la douceur de ses paroles latines, à la jeunesse de sa beauté première la tendre Douce-Rose et à la joie de sa forme humaine le prince Soleil-du-Matin, après que la haine envieuse de la méchante Flamme-des-Nuits eût métamorphosé l'une en lépreuse et l'autre en mulet.

Tout le livre, d'une lecture charmeuse et aisée, est un livre de repos exquis et de finesse lucide.

ANDRÉ FONTAINAS

A propos du « Festival lyrique ».

Non, mon cher Théo, je n'admettrai jamais la théorie sur l'inutilité de la mise en scène au théâtre. En vain me diras-tu que les décors, quelle que soit leur splendeur, demeureront toujours inférieurs à ceux que rêve notre imagination, et que par conséquent mieux vaut, sinon les supprimer, du moins les réduire aux éléments les plus sommaires. A peine un peu plus que les écriteaux du temps de Shakespeare : « Ceci est un palais. — Cela est une forêt. »

J'ai constaté, une fois de plus, à l'aspect piteux de la mise en scène dont l'administration du « Festival lyrique » qui vient d'agiter Paris pendant un mois n'a pas craint d'encadrer le *Crépuscule des dieux* et *Tristan et Isolde*, combien Richard Wagner avait raison lorsqu'il affirmait qu'au théâtre *tous* les éléments propres à émouvoir l'âme humaine : poésie, musique, mimique, danse, décoration, etc. doivent s'unir en vue de faire jaillir l'impression esthétique. Il était aussi soucieux, je l'ai constaté maintes fois aux répétitions de la Tétralogie en 1876, du réglage des jeux de lumière que de la stricte observation des mouvements de la partition. Pour lui, aucun détail ne devait être négligé. Et si les décors qui furent brossés sur ses indications ne réalisèrent pas toujours son rêve, du moins marquèrent-ils un louable effort pour produire l'illusion souhaitée. L'art du décorateur, encore rudimentaire, est heureusement perfectible. Il a fait en ces derniers temps de notables progrès et pour ne citer que l'Opéra-Comique de Paris, *Cendrillon*, *Louise*, *Pelléas et Mélisande* ont montré à quel point la mise en scène d'aujourd'hui surpasse tout ce qui fut tenté autrefois.

Aussi n'est-ce pas sans amertume qu'on a vu des artistes de la valeur de Mlle Litvinne, de Mme Brema et d'Ernest Van Dyck s'épuiser en efforts, sur la scène du Château-d'Eau, pour faire vivre dans un milieu aussi peu évocatif que possible les figures épiques de Brunnhilde, d'Isolde et de Tristan. Malgré leur talent, malgré le prestige que leur confère leur haute compréhension d'art, malgré la bonne tenue d'un orchestre suffisamment discipliné et auquel, vers la fin du « cycle », Hans Richter et Félix Mottl insufflèrent une vie ardente, les représentations ne provoquèrent point l'émotion attendue, — celle que nous éprouvâmes lorsque M. Lamoureux à Paris, MM. Kufferath et Guidé à Bruxelles montèrent *Tristan et Isolde*; celle, surtout, que nous firent ressentir les admirables soirées bruxelloises du *Crépuscule des dieux* où tout concourait à un ensemble poétique et musical d'une beauté harmonieuse, homogène et équilibrée.

A Paris, un élément essentiel manqua, et toute l'indulgence du public n'arriva pas à en compenser l'absence. Ajoutez-y qu'on y chanta simultanément dans toutes les langues, en allemand, en français, en belge et même en Ernst, ce qui produisit la confusion babélique la plus bouffonne.

Certes faut-il louer M. Alfred Cortot de son initiative, de l'énergie qu'il déploya pour faire aboutir un projet dont on devine les difficultés, et aussi du talent avec lequel il s'acquitta, chef d'orchestre novice, d'une tâche périlleuse entre toutes. Mais les ressources restreintes dont il disposait l'obligèrent à concentrer exclusivement sur l'exécution musicale son effort. On peut se demander si c'est servir la mémoire de Wagner que de faire exécuter ses œuvres dans ces conditions. La première représentation du *Crépuscule* à Paris eût dû être tout autre chose, et je sais plus d'un spectateur que l'ouvrage a singulièrement déçu.

N'est-ce que cela, ce couronnement de la Tétralogie dont on vante les magnificences tragiques? Eh! non, cher Monsieur. Ne jugez pas ce merveilleux poème sur la représentation de sous-préfecture à laquelle vous avez assisté!

Le spectacle, qui eût valu aux directeurs de la Monnaie l'offrande d'un joli choix de pommes cuites s'ils l'eussent présenté de façon aussi lamentable — et à 25 francs le fauteuil! — a paru grossier, incohérent et interminable. On n'en retint que des détails bien venus, le trio des Filles du Rhin, entre autres, — qu'une grande dame appelait ingénument « le petit chœur des baigneuses », — et qui fut chanté à ravir. Mais le Festival lyrique semble avoir ouvert l'ère d'un crépuscule infiniment plus regrettable que celui des divinités. Le sort de celles-ci nous demeure indifférent; il n'en est pas de même des destinées d'un théâtre que vingt-cinq ans de gloire ne suffisent pas à faire tomber dans les reliques du passé.

Symptôme inquiétant : on ne voyait guère au Festival lyrique que des dames archi-mûres (et d'autant plus décolletées), des messieurs à têtes de vieux militaires et la fleur de la finance israélite. Ohé! l'enthousiasme des jeunes, l'ardeur belliqueuse des néophytes, les regards foudroyants des esthètes chevelus et imberbes... Quel vent a donc soufflé sur ces exubérances juvéniles?

Une génération se lève pour qui Wagner sera, comme Hugo, le maître qu'on admire de confiance, — sans l'avoir lu.

OCTAVE MAUS

Les Assises de musique religieuse à Bruges.

Le programme des assises de la *Scola cantorum* à Bruges, que nous avons annoncées, vient d'être définitivement arrêté. Les fêtes commenceront le jeudi 7 août, à 5 heures, par un salut d'inauguration à la cathédrale. Le soir, il y aura un concert sur les maîtres religieux des XVI^e^ et XVII^e^ siècles : Josquin de Près, Palestrina, Vittoria, Carissimi, M. A. Charpentier, Legrenzi, Schütz, etc. Les exemples seront chantés par les Chanteurs de Saint-Gervais et les solistes du Quatuor vocal de la Scola : M^lle^ M. de Larouvière, M^me^ J. de la Mare, MM. J. David et A. Gébelin.

Le vendredi 8, à 9 heures du matin : *Entretiens grégoriens*, sous la présidence et avec le concours de Dom Pothier, assisté de M. Amédée Gastoné. — A 11 heures, Messe grégorienne dans la chapelle du Saint-Sang. — A 2 heures, conférences-auditions de chant grégorien, avec le concours de M. Pierre Aubry. — A 8 h. 1/2, conférence littéraire par M. Henri Cochin sur l'*Ame musicale flamande*.

Le samedi 9, à 9 heures du matin, entretiens sur le chant populaire à l'église, ordinaires des messes par la foule, chants alternés par le peuple, cantiques flamands. — A 11 heures, messe populaire et chants alternés. — A 3 heures, entretiens sur la *Musique figurée*, sous la présidence de M. Edgar Tinel. — A 4 h. 1/2, conférence avec auditions de M. Charles Bordes sur *Un Jubé modèle*. — A 8 h. 1/2, grand concert de clôture avec soli, chœurs et orchestre. Audition de fragments de *Rédemption*, de César Franck.

Le dimanche 10, messe de clôture à la cathédrale Saint-Sauveur. Audition de la messe à cinq voix de M. Edgar Tinel. Excursion à Blankenberghe où l'on entendra la maîtrise d'enfants de M. l'abbé Louwyck.

Comme nous l'avons dit, les assises sont faites grâce à la générosité des *membres honoraires des fêtes* payant une souscription de *vingt francs*, ayant droit à deux places à tous les exercices des fêtes et à leur nom inscrit sur les programmes.

Les congressistes purs et simples ne paieront que *six francs*, mais ils n'auront droit qu'à une place. Les membres honoraires recevront en outre le tirage à part de toutes les conférences et discours prononcés au cours des fêtes.

Toute communication ou demande de renseignements concernant le congrès doit être adressée à M. Joseph De Brouwer, secrétaire, 24, rue des Baudets, à Bruges.

LE CONGRÈS DES POÈTES

Le deuxième Congrès des poètes se réunira à Lille le 13 juillet sous la présidence effective de M. Auguste Dorchain. Le comité de patronage et d'organisation est composé de MM. Léon Dierx, Catulle Mendès et Sully-Prudhomme, présidents d'honneur, Auguste Dorchain, président.

Voici les questions mises à l'ordre du jour :

Etat intellectuel de la France. — La Fédération régionaliste française. — Division de la France en régions. — L'art provincial. — Protection des paysages et des vieux monuments. — Fédération et fusion des revues provinciales.

La poésie contemporaine depuis l'Ecole parnassienne. — Le vers libre. — La prose rythmée. — Le vers libéré (l'Ecole française).

Rôle social de la poésie et du poète. — Universités populaires. — Salon des poètes. — Théâtre en plein air. — Théâtre civique. — Récitation de poèmes dans les théâtres.

La chanson française; son assainissement.

Les villes modernes; ce que l'on peut faire pour les embellir.

Réunion de poètes à tendances communes. — Associations de poètes pour la sauvegarde de leurs intérêts.

Le Congrès, en outre, discutera une série de « Questions septentrionales » :

Le mouvement littéraire dans le Nord de la France et en Belgique (académies, cercles, Rosati, revues, livres, musées, théâtres, auditions d'œuvres, conférences, expositions d'art, etc.).

Evolution de la poésie septentrionale : ce qu'elle fut, ce qu'elle est, ce qu'elle doit être pour rester dans la tradition. — Caractères et tendances de l'âge moderne du Nord.

Contribution à une histoire de la littérature provinciale. — Organisation de la critique littéraire dans la presse quotidienne.

La question des patois : sont-ils utiles ou non au réveil des énergies provinciales et à l'enracinement des hommes au pays natal? Convient-il de les propager ou de les enrayer? Faut-il les enseigner dans les écoles?

Préparation d'une antl ologie des écrivains du Nord.

Un monument à Albert Samain.

Le programme est évidemment trop chargé pour être épuisé en quelques journées. Mais il montre, par sa variété, combien il y a, pour les Lettres d'aujourd'hui, de sujets de discussion, intéressants.

LES GRANDES VENTES

La Collection Georges Lutz.

La vente de la collection Georges Lutz, l'une des plus importantes de la saison parisienne, a produit pour les deux journées un total de 1,811,565 francs.

C'est Corot qui a atteint les enchères les plus élevées. Le *Lac de Garde* a été vendu 231,000 francs et le *Matin*, 95,500.

Un petit Rousseau grand comme la main, *Les Bords de l'Oise*, a été adjugé 54,500 francs. Une toile de même titre par Daubigny s'est élevée à 75,000 francs.

Citons encore : Le *Trompette de hussards*, par Géricault, 45,000 francs; l'*Amateur d'estampes*, de Daumier, 33,000 francs; la *Meuse*, de Jongkind, 42,000 francs.

La collection Lutz renfermait un assez grand nombre de toiles de Boilly. Celles-ci ont été vendues à des prix élevés : Le *Jardin turc*, 33,100 francs; l'*Entrée du théâtre de l'Ambigu*, 28,500 francs; les *Petits Savoyards*, 27,000 francs.

Le *Gros Chêne*, d'Harpignies, a été vendu 25,000 francs; une *Nymphe couchée* de Henner, 22,500 francs; la *Caravane*, de Fromentin, 31,000 francs; l'*Ecole des frères*, de Bonvin, 16,600 francs; le *Portrait de M^me^ de Calonne*, par Ricard, 14,100 francs.

La Collection Jules Strauss.

Les honneurs de la journée ont été pour le tableau de Daumier : *Les Curieux d'estampes*, adjugé 25,100 francs, mais aussi pour celui d'Eugène Carrière, *L'Enfant au chien*, qui a atteint 24 100 francs, dépassant de beaucoup le prix de 13,000 francs, auquel il avait été adjugé il y a deux ans, à la vente Blot; enfin pour un Renoir, *La Pensée*, 23,500 francs, et pour la *Débâcle*, de Claude Monet, qui a fait 25,100 francs.

Notons encore :

Cezanne : *La Route*, 4,000 francs; *Paysage*, 1 600 francs.

Corot : *Rebecca à la fontaine*, 9,000 francs; le *Chemin du village*, 9,800 francs.

Jongkind : Le *Boulevard de Port-Royal*, 4,000 francs ; *Honfleur*, 6,200 francs ; l'*Embouchure du Merwelde*, 10,900 francs ; les *Patineurs*, 18,000 francs ; *Canal en Hollande, l'hiver*, 5,500 francs ; le *Moulin*, 8,500 francs ; *Port de Rotterdam*, 13,000 francs.

Lépine : *Chevaux au pâturage*, 3,000 francs.

Ed. Manet : *Jeune femme en blanc*, 10,800 francs.

Claude Monet : La *Promenade*, 4,700 francs ; la *Mère Paul*, 4,500 francs ; les *Pins parasols* (*Cap d'Antibes*). 20,000 francs ; le *Parc de Pourville*, 24,000 francs ; *Argenteuil*, 10,900 francs.

Berthe Morizot : *Femme à l'éventail*, 5,200 francs.

C. Pissarro : Les *Bords de l'Epte*, 2,500 francs ; le *Champ de blé*, 2,700 francs.

Renoir : *Une Route à Barbizon*, 5,100 francs ; *Têtes d'enfants*, 3,200 francs.

F. Rops : *Étude de femme*, 620 francs.

A. Sisley : La *Route de Moret à Saint-Mammès*, 5,500 francs ; la *Briqueterie*, 3,600 francs ; la *Gelée à Louveciennes*, 9,300 fr. ; le *Printemps après la pluie*, 5,000 francs ; la *Mairie*, 8,000 fr. ; *Port-Marly avant l'inondation*, 13,000 francs ; l'*Inondation*, 8,900 francs ; le *Givre*, 6,700 francs ; *Saint-Cloud*, 8,500 francs ; *Hampton-Court*, 8,700 francs ; le *Pont de Moret*, 10,100 francs ; la *Neige à Louveciennes*, 8,000 fr. ; la *Gelée blanche*, 15,100 fr.

James M. N. Whistler : L'*Enfant*, 14,500 francs, etc.

Une aquarelle de Manet, *La Femme au voile*, a été adjugée 6,000 francs au Musée de Lyon.

PETITE CHRONIQUE

Le peintre W. Degouve de Nuncques, qui vient de passer deux ans et demi aux Baléares, rentrera en Belgique dans quelques jours. Il rapporte de son séjour dans l'île de Majorque une intéressante série de tableaux et d'études qui, exposée récemment à Barcelone, a été très élogieusement appréciée par la critique et par le public.

Mme Degouve de Nuncques (Julie Massin), qui accompagnait son mari, a, dans une suite de dessins en couleurs que réunira le prochain Salon de la *Libre Esthétique*, pénétré avec une singulière acuité et un goût raffiné le caractère spécial de cette contrée de rêve si poétiquement dénommée l'Ile dorée.

Une vente d'estampes de Marcellin Desboutin a eu lieu en la salle Charles Vos, rue de la Putterie.

Parmi les belles gravures du maître français que se sont disputées nos amateurs d'art figurait la célèbre série de cinq planches dites *Les Fragonard de Grasse*. Elle a été adjugée à M. Schleisinger pour 1,400 francs. D'autres planches remarquables ont été vendues à des prix variant de 100 à 300 francs, notamment au Musée des estampes, à MM. Van Cutsem, Max Sainctelette, Bivort.

Le peintre Hennebicq vient d'achever le tableau que lui a commandé la municipalité de Tournai pour orner la salle des mariages de l'hôtel de ville et qui a pour sujet *Philippe-Auguste remettant aux Magistrats de la ville de Tournai la charte de 1187*.

Aujourd'hui dimanche, au Waux-Hall, concert extraordinaire avec le concours de Mme G. Bastien, du théâtre de la Monnaie, qui chantera l'air d'Elisabeth (de *Tannhäuser*), la *Fiancée du Soldat*, de Chaminade, et un air de *Samson et Dalila*.

Dimanche prochain, 22 juin, à 3 h. 1/2, à l'Ecole de musique et de déclamation d'Ixelles (directeur-fondateur : Henri Thiébaut ; local : Ecole primaire, 53, rue d'Orléans) : Dix-septième conférence donnée par M. Paul Spaak. Sujet : Un conservatoire au XVIe siècle.

L'édilité de Saint-Josse-ten-Noode, avec des subsides du gouvernement et des autres communes intéressées, se propose d'élever un monument pour commémorer la distribution des eaux du Bocq dans les faubourgs.

Le règlement du concours pour les maquettes et plans s'originalise par des conditions nouvelles en la matière : C'est ainsi que le choix de l'emplacement du monument est laissé à l'appréciation de l'artiste. Des indemnités, pour frais d'étude, seront allouées aux concurrents évincés par le jury, mais dont le travail aura paru méritoire.

La *Gazette* fait au sujet des reproductions du Musée du Cinquantenaire cette réclamation que nous souhaitons vivement voir favorablement accueillie :

Il existe au Musée du Cinquantenaire — on ne le sait peut-être pas assez — un atelier de moulages qui fournit des reproductions des chefs-d'œuvre de la statuaire et de la sculpture ornementale qui y sont rassemblés. Chacun peut se procurer là, à peu de frais, de fort belles choses.

Malheureusement, l'acquisition du moindre objet catalogué entraine des formalités ennuyeuses. Il faut, pour entrer en possession d'un panneau, d'une torchère, d'un médaillon de quelques francs, adresser une demande spéciale, attendre une autorisation du ministre, qui se fait quelquefois attendre longtemps.

Pourquoi ce service n'est-il pas plus simplement, plus commercialement organisé? L'État ne cherche pas à tirer profit des moulages qu'il fournit de la sorte ; il en évalue le prix à la rémunération du travail qu'ils lui coûtent ; son but, en les mettant à la portée des particuliers, est de développer chez eux le goût des belles choses : voilà qui est fort bien.

Mais dans quelle intention, alors, en soumet-il la livraison à des complications administratives, à une paperasserie qui dégoûte beaucoup d'amateurs ?

Monna Vanna passe le détroit. Sous les auspices du célèbre peintre Alma Tadema et de M. Comyns Carr, critique dramatique du *Daily News*, la troupe de l'OEuvre donnera à Londres, avec le concours de Mme Georgette Leblanc, trois représentations du drame émouvant de Maeterlinck pendant les fêtes du couronnement, les 19, 20 et 21 juin.

Ces représentations sensationnelles, qui auront lieu sur l'une des grandes scènes de Londres avec le luxe que les théâtres anglais apportent à la mise en scène, mettent d'ores et déjà en émoi la Cour et la Ville.

Monna Vanna sera représentée l'hiver prochain en anglais. En outre, l'œuvre a été traduite en italien et sera vraisemblablement jouée par Mme Eléonore Duse.

L'Opéra-Comique de Paris, dont *Pelléas et Mélisande* achève triomphalement la saison, — on a fait la semaine dernière 7,395 francs de recette et refusé plus de cent personnes. — prépare déjà le programme de sa prochaine campagne. Parmi les nouveautés que montera M. Albert Carré figurent la *Carmélite* de M. Raynaldo Hahn, *Titania* de M. Georges Hue et la *Reine Fiamette* de M. Xavier Leroux. On reprendra aussi *Iphigénie en Tauride* pour les représentations de Mme Rose Caron.

C'est Mlle Emma Calvé, réengagée de novembre à juin, qui créera la *Carmélite*.

Un Musée Falguière à Paris :

Mme Falguière, mettant à exécution la pieuse idée qu'elle avait conçue au lendemain de la mort de son mari, vient de transformer en un petit musée de ses œuvres l'un des ateliers de la rue d'Assas, où le grand artiste travailla pendant les dernières années de sa vie.

Nous apprenons avec plaisir le succès que remporte à Paris le peintre Alfred Hazledine, dont trois œuvres ont été acquises au Salon des Indépendants. M. Hazledine est invité à exposer un ensemble de ses toiles à la Société des Beaux-Arts de Dieppe, qui réunira des envois de Claude Monet, Camille Pissarro, etc.

Un comité vient de se former, sous la présidence de M. Henry Roujon, directeur des Beaux-Arts, en vue d'organiser à Paris une exposition complète des œuvres du maître peintre-graveur Marcellin Desboutin, récemment décédé.

Le peintre Henry Lerolle achève en ce moment une importante décoration destinée à l'église de Brides (Savoie). Cette décoration se compose de trois grands panneaux formant triptyque et figurent le crucifiement.

M. Henry Krauss, le comédien distingué qui a laissé à Bruxelles les meilleurs souvenirs, vient d'être engagé au théâtre de la Porte-Saint-Martin où il jouera les grands drames à panache d'autrefois : *Paillasse*, *Le Bossu*, *La Tour de Nesles*, etc.

Les éditeurs A. Durand et fils mettent la dernière main à l'impression du *Cours de composition musicale* de M. Vincent d'Indy, l'important ouvrage dont nous avons annoncé la publication. Ils ont bien voulu nous autoriser à donner aux lecteurs de l'*Art moderne* la primeur de l'« Introduction » dont M. d'Indy a fait précéder son traité.

Cette étude paraîtra dans nos colonnes en septembre, précédant la mise en vente du premier volume de l'ouvrage.

La Société des Artistes décorateurs, créée à Paris il y a un an, vient de constituer une section dite « Section de l'Art rustique », et, désireuse de mettre en vue les créations du paysan, que jusqu'ici les expositions industrielles ont dédaignées au profit d'objets de faux luxe, souvent moins sincères, prépare une exposition d'art rustique où ne seront acceptées que des œuvres originales portant le nom d'un ouvrier de campagne, et d'une inspiration réellement rustique. Dans ce but, elle fait appel à tous ceux qui s'intéressent aux manifestations de l'esprit artistique à la campagne et elle recevra avec reconnaissance les indications qui lui seront fournies sur les ouvriers et les paysans travaillant encore en province « à leur idée » et faisant « à la mode du pays » des objets usuels et d'un caractère local.

Toutes les communications devront être adressées à M. Pierre Roche, sculpteur, 5, rue Vaneau.

On a inauguré la semaine dernière à Paris, au pavillon de Marsan (Louvre), les huit premières salles du Musée des arts décoratifs, ce qui représente à peu près le quart de l'espace qu'occupera ce Musée quand il sera définitivement installé.

A l'entrée on remarque des groupes d'animaux d'Auguste Cain et, sur le vaste palier formant galerie, l'exposition de la manufacture de Sèvres, des œuvres d'Emile Gallé et autres verriers modernes.

A droite de cette galerie, le XVII^e^ et le début du XVIII^e^ siècle, et, à gauche, la suite du XVIII^e^ jusqu'à l'art moderne, déroulent leur histoire décorative : dessins de Huet pour la manufacture de Jouy, maquettes de Carriès, de Chéret, de Besnard, œuvres des céramistes contemporains, etc.

A l'étage au-dessus, l'art arabe, l'art persan, l'art japonais ; là, les plus grands collectionneurs ont fait assaut de générosité, et la plupart d'entre eux ont prêté les plus belles pièces de leurs galeries.

C'est plutôt une exposition temporaire que la véritable installation du Musée des arts décoratifs, mais un tel ensemble et si joliment présenté ne peut que hâter la solution des dernières difficultés qui retardent l'organisation définitive.

Les théâtres populaires : On a commencé à Oberammergau la construction d'un petit théâtre sur lequel les acteurs désignés pour les prochaines représentations de 1910 pourront s'exercer. On y donnera d'ailleurs tous les ans, en été, quelques représentations pour attirer les étrangers et faire d'Oberammergau un lieu de villégiature. Le potier Lang, qui figurait le Christ en 1900, a été à Bayreuth avec une famille anglaise qui l'y avait invité et est revenu enthousiasmé de *Parsifal* ; il dit qu'il y a beaucoup appris et qu'il jouera, en 1910, le Christ beaucoup mieux que la dernière fois.

WESTEND' HOTEL

Hôtel-restaurant de 1er ordre. — Conditions avantageuses.
Arrangement pour familles.
Prix réduits au commencement et fin de saison.

Ventes de terrains, facilités de paiement.



Eclairage électrique. Magasins d'approvis^ts^. Blanchisserie économique.

Charmantes villas et cottages confortablement meublés.
Communications faciles. — Tram électrique d'Ostende.
Bains gratuits et surveillés.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE
G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOULD DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS SPECIAUX POUR LA CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES SOLIDES ET PEU COUTEUX



Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

BEC AUER

50 % D'ECONOMIE **LUMIERE QUADRUPLE**

Appareils d'éclairage et de chauffage au GAZ, à l'ÉLECTRICITÉ et à l'ALCOOL

INSTALLATIONS COMPLETES

Bruxelles, 20, BOULEVARD DU HAINAUT, Bruxelles

Agences dans toutes les villes.

TÉLÉPHONE 1780

E. DEMAN, Libraire-Expert

86, rue de la Montagne, 86. à Bruxelles

VENTE PUBLIQUE

le **mardi 17 juin** et 4 jours suivants, d'une *importante réunion* de

LIVRES ANCIENS ET MODERNES

AUTOGRAPHES, DESSINS ET ESTAMPES

provenant des collections
de feu M. **Adan**, directeur général au ministère des finances.
et de M. **P Balp**, membre de la Société des Bibliophiles contemporains.

La vente aura lieu à 4 heures précises, en la galerie et sous la direction de M. E. DEMAN, libraire-expert. 86*a*, rue de la Montagne.

Le catalogue, comprenant 1103 numéros, se vend 50 centimes

EXPOSITION : Chaque jour de vente, de 10 à 3 heures.

Demandez chez tous les papetiers
l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION **EXPORTATION** **ÉCHANGE**

JUGEND

Revue illustrée hebdomadaire

FONDÉE EN 1895

Éditeur : DR. GEORG HIRTH, Munich.

LIMBOSCH & C^IE

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc. Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. V^e MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

VINGT-DEUXIÈME ANNÉE. N° 25. 22 JUIN 1902.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Impulsion galante (A. GILBERT DE VOISINS). — Le Nu dans l'Art (HENRY DETOUCHE). — Blanche Rousseau. *L'Ombre et le Vent* JEAN DOMINIQUE). — La Musique à Paris (O. M.). — André Methey (TRISTAN KLINGSOR). — Hommage à Tolstoï. — Accusés de réception. — Memento des Expositions. — Petite Chronique.

IMPULSION GALANTE

Il est une île singulière qui fait face à la berge de Billancourt, et dans laquelle je vais parfois me promener, le dimanche soir. On peut y admirer les danses et les agitations de quelques dizaines de couples saisis par une légère ivresse et secoués par une joie exultante et saccadée. Bientôt la nuit tombe et mon plaisir commence : sur le plancher inégal, poussiéreux et jaune du fait de trois lampes tremblantes, les quadrilles se dissolvent et perdent à chaque figure quelque danseur. La mélancolie qui monte du fleuve fait frissonner les jeunes femmes et trembler les lèvres des garçons à casquette... C'est alors que les maigres bosquets de l'île deviennent curieux à visiter. On y perçoit des gémissements, des soupirs à demi étouffés et, contre le tronc d'un saule, le bruissement continuel de la Seine qui s'épanche. Dans l'atmosphère humide flotte une odeur de vin médiocre et de tabac moisi, et le spectacle devient bientôt d'une lubricité assez navrante. J'entends un rire aigu, strident et mince, un bruit de brise, un juron, une branche et un busc de corset qui craquent. Je ne sais pourquoi, mais il m'a semblé voir de cette scène une transposition élégante et raffinée dans le dernier livre de M. Willy : *Claudine en ménage*, ou, plutôt, ai-je retrouvé dans cette histoire impudique et jolie le même plaisir triste et mêlé de dégoût que j'ai à regarder vivre le monde un peu spécial de l'île dont je vous parlais. Oui, c'est bien cela ! je reconnais l'odeur de mort, les relents de pourriture spirituelle, les tentatives de joie. De ce roman, qui est à mon avis très supérieur aux deux autres *Claudine* dont il forme l'ingénieuse et indécente conclusion, se dégage une mélancolie affreuse et, tout entier, il figure une œuvre exquise en chacun de ses traits, mais sinistre à lire. Pourtant, il passe pour un livre gai.

Voilà qui serait excellent, en somme, et je sais plus d'une belle histoire d'amour depuis *Manon* jusqu'à *Un Amateur d'âmes* et la *Double Maîtresse* qui nous donne cette même saveur de sensualité mortelle; d'ailleurs, pour citer le roman que j'ai entendu des gens de sens et de goût délié proclamer le chef-d'œuvre de la narration courte, la *Femme et le Pantin* ne nous montre-t-elle pas le masque le plus tragique et le plus horrible que puisse prendre l'amour? Mais ces livres ont

un caractère commun : on n'y trouve point de grivoiseries, et c'est à cause d'un certain air grivois que *Claudine en ménage*, avec un style délicat, une composition habile, d'indéniables qualités d'émotion et des caractères bien vivants, me semble être le fruit blet d'un mauvais arbre.

Voici qu'une impulsion galante se révèle à nouveau dans le roman français; bientôt on ne s'occupera plus du tout d'amour, mais seulement de gymnastiques amoureuses, et, de la première page aux dernières lignes, la lampe sera baissée et l'alcove ouverte. Hélas! ce sera tant pis. Qu'on fasse le compte de ce que ce genre littéraire nous a laissé : nous trouverons un seul nom, celui de Crébillon le fils, et encore je pense bien que personne ne lit ses ennuyeuses turlutaines pour un autre profit que celui de tâcher à ravir le secret d'un style admirable. Tout le reste est allé à l'égout, et le nom même de cent auteurs d'ouvrages galants que les contemporains prisaient fort sont allés rejoindre les vieilles lunes sans que nous ayons gardé le moindre souvenir de leurs gentillesses. Or, qu'on le remarque bien : enlevez à Claudine les qualités de facture, de description et d'émotion, il restera une horrible petite chose dans le genre *leste* et *retroussé*.

Il y a dans ce livre deux parts à faire : l'une est composée des pages où l'auteur nous dit son amour pour la campagne, les occupations légères qui sont la menue monnaie de la vie, la tristesse et les sourdes angoisses de l'amour; cette part-là est tout à fait exquise et parfois même belle; mais il y en a une autre où nous sont décrites des caresses trop prolongées, de mauvaises mœurs et des derrières de petites filles malpropres. Eh bien, je pense vraiment que cette part-là ne vaut rien. C'est tout ce que je voulais dire.

A. GILBERT DE VOISINS

LE NU DANS L'ART

Au sculpteur FIX-MASSEAU.

Il me tombe sous la main un article d'un certain M. Fenollosa qui fut tour à tour, paraît-il, professeur à l'Université Impériale de Tokyô, professeur d'anglais et de littérature anglaise à l'École normale de cette ville, et eut à s'occuper, en qualité de commissaire du Gouvernement japonais, de l'organisation du musée des Beaux-Arts. Il est maintenant un des éditeurs des *Selected Relics*, grand ouvrage donnant des reproductions des plus belles et des plus intéressantes œuvres d'art connues actuellement au Japon.

Il aurait écrit un article (1) assez documenté, pour faire renoncer l'artiste japonais à la reproduction du nu, alléguant que le nu n'est qu'un état très passager dans les circonstances de la vie, que ce ne doit être qu'un prétexte d'étude tout au plus, mais jamais un but ni le prétexte d'un tableau ou d'une statue qui veulent être des œuvres définitives. Nous connaissions depuis longtemps ces théories qui sentent le clergyman d'une lieue, et nous craignons bien que les Japonais ne les prennent au sérieux et rougissent désormais de leur nudité dans le bain, en désavouant leurs artistes, Kyonaga, Outamaro ou Houkousaï. Mais où la chose nous toucherait plus particulièrement si nous n'étions déjà émus par cette codification restrictive en matière d'art, c'est en voyant M. Fenollosa incriminer tout particulièrement la France et les Français, pour cette reproduction obstinée des nudités qui foisonnent à tous nos salons, et ratiociner sur ces œuvres qu'il stigmatise de décadentes.

D'abord, n'en déplaise à M. Fenollosa, l'état de nudité qu'il considère comme un état accidentel me paraît être aussi bien l'état naturel de l'homme et il était primitivement l'état normal, si l'on s'en rapporte à la Bible, chère sans doute à notre honorable contradicteur. Ce n'est qu'après la faute, qu'Adam et Ève ont rougi de leur nudité; peut-être pourrait-on en conclure que ce sont ceux qui pèchent le plus qui souffrent davantage de l'exhibition de leur personne. Quel bouc d'iniquités pourrait être ainsi M. Fenollosa ! L'état de nudité est une confession physique et les corps immaculés devraient n'avoir rien à craindre du jugemen des hommes.

M. Fenollosa en vient à incriminer les Grecs qui ne se sont complu, dit-il, à ne reproduire le nu que vers le IIe et le IIIe siècle seulement avant notre ère, c'est-à-dire à l'époque de décadence. Mais ce qui est décadence pour les uns n'est pas décadence pour les autres qui l'envisagent plutôt comme un raffinement; la décadence est parfois la conséquence d'un extrême dilettantisme. Il y a des critiques qui ont trouvé que le XVIIIe siècle en France était une époque de décadence relativement au XVIIe. Beaucoup ne partagent pas cette opinion; loin de là. Toujours est-il que M. le professeur à l'Université de Tokyô est tellement outré de la représentation de la nudité qu'il en vient à dire que les « hideuses nudités des colossaux Rubens, attestent l'absurdité de transplanter les types grecs chez les peuples et dans les climats du Nord ».

Combien est grand l'exclusivisme de M. le professeur d'anglais, et comme il faut que sa haine de la nature l'ait aveuglé, pour qu'il n'ait pas été un moment émerveillé par la somptuosité et l'exubérance de santé qui ruisselle des toiles du maître anversois. Celui-ci a, dans son œuvre puissante, rassemblé toutes les richesses terrestres, les étoffes opulentes, les métaux, les joailleries, les fleurs et les fruits, tout ce qui reluit, tout ce qui étincelle, tout ce qui est une réjouissance pour les yeux. Il l'a généreusement répandu dans ses compositions et il était logique qu'il y ajoutât, comme complément indispensable, la chair de la femme qu'il a appréciée comme une merveilleuse matière, dont les nuances délicates et nacrées étaient à elles seules un festin pour son œil de coloriste. Rubens s'est complu à nous représenter fougueusement tout ce qui est bon dans la vie. Il nous rattache à l'existence par ce que la nature et le travail de l'homme ont donné de splendeurs. Honneur à lui ! Monsieur, car s'il a magnifié la matière, s'il nous a démontré ainsi la promesse d'une joie terrestre, il nous a doté d'une figuration de beauté qui correspond à la race flamande, à son milieu particulièrement riche et fertile.

Oui, Monsieur le professeur d'anglais, les Van Dyck et les Jordaens sont des illuminateurs féconds et salutaires, qui resplen-

(1) Dans le *Far East*.

dissent glorieusement à nos yeux. Oui, Monsieur l'ex-commissaire du gouvernement japonais, après les Titien, les Giorgione, les Corrège, tous ces chantres magiques de la beauté féminine, nous, Français, nous aimons à représenter la femme, à la reproduire telle qu'elle sort des mains de la nature, dans sa beauté radieuse et intégrale. Nous la retraçons comme la fleur suprême de notre planète, celle dont corolle, membre ou pétale fouette nos sens d'homme en allumant notre œil d'artiste. Oui, nous, Français, descendants des Latins, dépositaires du parangon de l'éternelle beauté que ceux-ci tenaient des Grecs, nous trouvons un ravissement infini à suivre les contours de la grâce avec les courbes qui s'engendrent à l'infini, dans des arabesques qui nous semblent toujours nouvelles, tant elles sont sollicitées par le perpétuel désir. Non. Monsieur, nous ne trouvons pas nous, Français, que l'âge de la beauté corporelle soit périmé, qu'elle soit d'une autre époque. Si nos peintres et nos sculpteurs sont séduits par les modes qui sont des déguisements momentanés de la chère idole, ils conserveront toujours le droit imprescriptible d'arracher tout, velours, soie, satin, linge et corset, dans un élan d'admiration, pour adorer de plus près la déité et la faire rayonner de nouveau. Tel un papillon qui s'évaderait de son cocon pour evoluer dans le temps et l'espace, au gré de son caprice, émerveillant les artistes et les poètes. Restez-en au cocon, M. Fenollqsa; c'est tout ce que vous demandez, probablement, parce que c'est tout ce que vous méritez.

Nous Français, amants incorrigibles, nous sommes violemment épris de tout ce que nous aimons dans la vie,et nos artistes, comme nos écrivains, reflètent les désirs d'une race. Libre à vous, Anglais ou Américains, de préférer *les affaires*, — l'argent des autres. — Nous avons voué un culte à celle qui nous a procuré les plus mémorables instants dans notre séjour ici-bas et qui nous a infligé parfois les pires douleurs. N'importe, nous nous inquiétons plus de la hausse et de la baisse d'un corset que de celle des fonds publics. Nous sommes nés pour être les éternels courtisans de Son Altesse la Femme, et nous la déifions dans sa splendeur native. Quand nos peintres la représentent nue, ils tentent donc de résoudre cette difficulté extrême de reproduire la « *Chair de la femme! argile idéale! ô merveille!* » comme l'a écrit notre grand poète national. Vous nous reprochez de ne voir qu'elle et de la reproduire nue. C'est précisément ce caractère d'éternité dans la plastique que nous voulons consacrer. Est-ce notre faute à nous, si les vertus théologales, les péchés capitaux, les muses et les grâces et toutes allégories sont du genre féminin? Nous dévêtons ce qui nous plaît. Si vous n'avez ni nos goûts ni nos pensées sur l'esthétique de la femme, nous penserons que c'est une oblitération du goût peut-être chez vous. Si vous finissez par avouer à voix basse et dans le tête-à-tête que vous l'aimez aussi, nous penserons alors que c'est par pure hypocrisie de votre part et nous passerons outre. « Les chiens hurlent dans le désert, mais la caravane passe. » Non, M. Fenollosa, Ingres, quand il peignait la *Source* ou l'*Odalisque*, n'était pas plus corrompu que Kyonaga et Outamaro quand ils représentent des scènes de bain. Libre à vous de ne point le croire. Il ne nous déplaît pas de voir et de noter jusqu'à quel point l'erreur peut s'infiltrer dans le cerveau de professeurs qui ont la vanité de vouloir morigéner les artistes, critiques inféconds qui s'en prennent de leur stérilité à tous les producteurs.

Notre XVIII[e] siècle nous a donné tout ce qu'il y a en définitive de meilleur pour nous rendre la vie un peu agréable, l'esprit de l'homme et le corps de la femme. Nous avons joué avec les finesses des demi-mots de l'un, et les caprices demi-nus de l'autre. Vous n'avez pas compris les premiers plus que vous n'avez sans doute été à même d'apprécier la légitimité humaine des seconds. Tant mieux ou tant pis pour vous. Évangélisez l'Extrême-Orient; voilez la grâce, nous continuerons d'âge en âge à reproduire la femme non pas gazée ou demi-vêtue, mais absolument nue, avec sa toute-puissance, car la « *Femme nue, c'est la Femme armée!* » comme l'a dit encore Victor Hugo, qui ne fut ni professeur à l'Université de Tokio, ni commissaire d'Exposition, et qui se contenta d'être un homme de génie.

HENRY DETOUCHE

BLANCHE ROUSSEAU

L'Ombre et le Vent (1).

Ce livre écrit par un poète, comme serait inscrite par le temps hasardeux l'empreinte d'un roseau sur le sable d'un fleuve, j'en parle — et c'est presque à voix basse — pour ceux-là seulement qui gardent dans leur cœur la passion de se souvenir.

Sa beauté c'est le charme, son charme est la mélancolie et sa mélancolie c'est la *mémoire*, cette adorable et divine puissance qui, nous révélant à nous-mêmes, comme l'ombre suivant les choses les décèle dans la lumière, devient ce délicat et merveilleux trésor, la conscience de vivre. « Seigneur », balbutiait le poète Dickens, par la bouche de ses vieillards, « Seigneur, conservez-nous la mémoire! »

En cette émouvante parole, l'âme descend comme un plongeur dont quelqu'un se serait raillé, et qui, avec un sourire un peu triste, remonterait portant une petite perle et prouverait ainsi qu'il a touché le fond.

De la mémoire, de la mélancolie, du charme, tout cela fait d'une seule émotion qui reçoit et enferme mille frêles images, comme une bulle translucide, soufflée aux lèvres d'un enfant et qui s'en va flotter contre l'azur... Il y a des couleurs de pluie et de soleil, des reflets violets et gris, des roses pâles et nacrés, des blonds d'adolescence, des ors tremblants et doux, des paillettes de feu, des points sombres pareils à la pupille des regards. Il y a aussi trois histoires : Et l'une est comme un sureau blanc, la seconde comme une abeille, et la troisième, *Le Village*, comme un bouquet de pensées bleues avec des roses au milieu dans une terrine rugueuse.

L'odeur du passé monte! Elle s'exaspère et s'aiguise, devient une souffrance et reste délicieuse, et ne s'évapore jamais qu'elle n'ait évoqué les plus claires figures et les plus véritables voix, et les gestes mortels les plus inoubliables... Cela, c'est *Mère*, c'est la première histoire, et cela ne raconte rien sinon la détresse et le charme du souvenir grave et pur entre tous. C'est une vision poétique et poignante; celle qui fut la mère, avec son cœur profond, sa pâleur de colombe, sa tristesse croyante, sa charité bénigne, et sa « *grâce d'ombellifère* », et sa simplicité d'élue

Elle chantait sous le pommier; elle priait près des chapelles; ses robes chatoyaient ondulantes et souples dans la fraicheur obscure du vestibule; sa venue ne s'entendait pas tant elle était

1) Fischbacher, éditeur, Paris.

semblable aux fées, et silencieuse ; et ses mains caressaient autour d'elle les âmes, les enfants et les choses avec une pitié inquiète et retenue, comme faisant la part, d'avance, du malheur, de la résignation et de cette mémoire qui devait recueillir dans une ardeur si triste toutes ces douceurs éphémères.

Mais c'est un tort, sans doute, de prétendre redire la multiplicité de ces sensations faites de sentiments, et de ces sentiments mêlés de sensations qui passent et s'attardent, confus et détaillés comme les folioles minces d'un acacia dans le vent...

Voici qu'après le premier épisode, enseveli dévotement sous des roses au crépuscule, un autre souvenir s'éveille ! *La Fiancée* candide, à la taille pliante, au rire délicat, aux muettes pensées, au cœur orné de foi et d'images dorées.

« Qu'elle était douce avec ses jolies mains qui semblaient dire : j'attends... et quelquefois : je tiens... en se fermant un peu... Avec sa robe d'adolescente, avec ses bottines lustrées, avec sa ceinture indolente... Elle avait un chapeau garni de coquelicots ; un nœud sage dans le creux du cou... »

La mémoire, le charme !... La mélancolie amoureuse après celle, indistincte, des tout petits enfants immobiles et lourds de rêve contre les genoux maternels.

Et c'est toujours cela : le frisson continu de la vie en voyage autour d'une âme transparente qui réfléchit l'amour avec simplicité. Le récit — comme un nid qui frémirait d'oiseaux et perdu dans les branches hautes et tout en fleurs — semble balancer jusqu'au ciel ses ferventes joies matinales, ses angoisses du soir, ses chansons de midi et la tiédeur charmante des ailes enivrées d'ardeur et de soleil.

Ensuite le *Village* parle d'éternité : Il dit les printemps bleus et les automnes roses, les portes entr'ouvertes sur des chambres dallées, les choux remplis d'ombre liquide sous les poiriers et près des lys, les chemins creux où le silence évapore en tristesse l'appel lointain d'un nom avec un bêlement de chèvre, les chariots plaintifs, et les pompes grinçantes et les routes de sable et les cours paysannes et les fumées montant autour du clocher mince.

C'est lui qui tient encloses, comme autant de merveilles, les légendes du souvenir. Son prestige est l'incons cienceavec la grâce souveraine d'être unique et divers en sa banalité autant qu'endroit du monde... On regarde et l'on voit ceci :

« Lentement, lentement, le poids des seaux remplis lui tirant les épaules, une paysanne monte le sentier. Les seaux sont d'émail bleu, l'eau à peine azurée tremble comme un fruit de soleil. La fille baisse la tête et, foulant d'un pas cadencé le tapis mouvant de son ombre, fait tinter les pavés sous ses sabots brûlants... Des sources d'ombre noire jaillissent d'un massif, et dans les branches flexibles des saules ajourés, jaillissent des sources de ciel blanc. Une feuille tombe en tournant dans le fossé bleu plein d'orties ; des taches de soleil frissonnent sur la haie : une ombre de feuillage tremble sur un tas de pavés... Et tandis que mûrissent dans l'azur du ciel chaud d'énormes fruits de satin blanc, le vent lourd de parfums s'éloigne sur un flot de soleil comme un navire chargé d'arômes.

« Arômes suprêmes de l'été espérant... Arômes de foin sucré, de grange, de sapins tièdes... Parfum du dernier chèvrefeuille qui, de ses antennes d'or, secoue dans les troènes l'odeur d'une pêche murie entre des roses. »

Nul poème n'est plus poétique, nulle prose plus fluide, plus miroitante et simple. On dirait qu'elle glisse : elle est délicieuse comme l'eau coulant des nuages qui s'irise à quelque arc-en-ciel, se parfume au cœur d'une rose et, vite évaporée, s'en retourne aux nuages.

Cet art, parfait en soi, ne veut point d'autre éloge. Une douceur l'habite qui fait qu'on le chérit, une candeur le garde qui le rend adorable, une mélancolie le touche de sa grâce ; et sa grâce est insigne.

JEAN DOMINIQUE

La Musique à Paris.

Pour entendre des œuvres nouvelles, c'est vers la *Scola cantorum*, pittoresquement installée dans le paisible quartier du Val-de-Grâce, qu'il faut diriger ses pas. C'est là, on le sait, que Vincent d'Indy, continuant les traditions du précieux enseignement de César Franck qui a formé la plus brillante génération de musiciens dont s'honore la France, instruit à son tour, avec un zèle admirable et une autorité indiscutée, toute une pléiade de jeunes gens dans l'art de la composition. Déjà sont sortis de la Scola plusieurs artistes qui donnent plus que des promesses, et parmi eux notre compatriote Victor Vreuls, MM. D. de Séverac, G. Samazeuilh, Marcel Labey, René de Castéra, etc., dont diverses œuvres ont été appréciées aux concerts de la *Libre Esthétique*.

Les exercices de fin d'année et une audition organisée par les affiliés de l'*Édition mutuelle*, — un organisme nouveau ingénieusement fondé sur le système des coopératives, — ont donné, la semaine dernière, aux fidèles de la Scola l'occasion de s'initier à l'essor musical de cette jeunesse laborieuse et ardente. Certes tout n'est-il pas parfait dans les compositions des apprentis musiciens de la rue Saint-Jacques. Celles-ci trahissent l'inexpérience des débuts et sont souvent emprisonnées dans les formes trop rigoureuses qu'imposent les études contrapuntiques. C'est le cas, par exemple, pour la *Sonate pour orgue* de M. Gallardo, dont M. Pineau a joué avec talent l'*Andante*. M. Déodat de Séverac se dégage mieux, dans sa *Suite pour orgue*, des influences scolastiques. Et dans sa *Suite pour piano*, exécutée avec une verve étourdissante par Mlle Blanche Selva, M. Samazeuilh atteste, au point de vue de l'inspiration et de la facture, de réels progrès.

Parmi les œuvres vocales, un charmant *Petit Concert spirituel* à deux voix écrit sur le texte *Stetit angelus* par Mlle Blanche Lucas et délicieusement chanté par Mlles de Larouvière et Legrand, unit un sentiment délicat à la fraîcheur de l'inspiration. On a applaudi, en outre, de jolies mélodies de M. Marcel Labey (*Rondel pour une dame étrangère* et *Menuet*), de R. de Castéra (*Colloque sentimental* et *Un soir viendra*) et de G. Bret (*Le Mauvais Ouvrier*).

La séance de l'*Édition mutuelle* a fait connaître, entre autres, un piquant *Caprice à cinq temps* pour piano, plein d'originalité et de grâce, composé par Charles Bordes, un *Trio* pour violon, violoncelle et piano et un *Poème* pour violoncelle, l'un et l'autre de M. Victor Vreuls. Ces deux compositions, remarquables par le tour imprévu de la pensée et par la variété des rythmes, classent leur auteur parmi les musiciens sur lesquels on est en droit de compter. Déjà sa *Sonate pour violon et piano*, exécutée l'an dernier à la *Libre Esthétique* par MM. Zimmer et Jaspar, avait mis en vedette le nom du jeune artiste verviétois, qui semble faire revivre la mémoire inoubliable de Guillaume Lekeu. Mlle Alice

Germain, MM. Sailler et Destombes ont donné des œuvres de M. Vreuls une exécution fidèlement nuancée et rythmée.

On entendit, enfin, des mélodies de Mme Ducourau, de Mlle Blanche Lucas et de M. de Castéra, interprétées par Mlles de Larouvière et Legrand.

Et tandis que s'achève la saison des concerts, les auditions privées prolongent, pour les privilégiés, les jouissances musicales que l'été va bientôt interrompre. Parmi les réunions les plus attrayantes de la saison, celle de la marquise de Monteynard mérite, pour la composition du programme et l'excellence de l'interprétation, une mention spéciale. On y applaudit deux des plus belles œuvres de Vincent d'Indy, le *Poème des montagnes* et la *Symphonie cévenole*, exécutés avec une poésie pénétrante par Mlle Blanche Selva que secondaient, dans la symphonie, l'auteur et la maîtresse de la maison. Puis encore les *Variations symphoniques* de César Franck et *Islamey* de Balakirew, merveilleusement joués par Mlle Selva. Comme intermède, des mélodies chantées par le comte A. de Gabriac et, pour couronner la soirée, Mme Georgette Leblanc, acclamée, rappelée et bissée pour son émouvante interprétation de diverses mélodies d'Henri Duparc, de Grieg et d'Alexandre Georges.

O. M.

ANDRÉ METHEY[1]

Comme les tanagréens, Louis Dejean a désiré faire des terres cuites de ses statuettes. Il a pris pour collaborateur un des plus intéressants parmi les céramistes d'aujourd'hui, André Methey. Il fallait se garder d'empâter le modelé avec les émaux, éviter les coulées opaques, chercher la douceur des coloris, qualités assez opposées en somme à la technique du grès. Néanmoins André Methey y a parfaitement réussi. Il doit à la minceur des couvertes insufflées au pulvérisateur cette matité qui convient si bien aux statuettes, cette finesse d'émail qui laisse sensible les moindres accents du modelé, et il a de plus obtenu des tons gris, roses ou nacrés, d'une qualité rare de matière, comme il en fallait pour rester dans le sentiment de ces ravissantes filles-fleurs du sculpteur. Même il a cherché à les rehausser d'émaux d'or au moufle, non comme les terres cuites entièrement dorées d'Ephèse, mais seulement de quelques notes sur les reliefs des étoffes, ce qui leur donne un attrait nouveau de richesse et de discrétion tout à la fois. Ainsi André Methey s'est montré non seulement céramiste habile, mais encore artiste d'un goût sûr dans l'interprétation des statuettes exquises du sculpteur. Sèvres également a voulu acquérir quelques modèles de Louis Dejean, et traduites de la sorte, ses figurines, au lieu d'habiter comme leurs sœurs aînées de Tanagra les tombes silencieuses, viendront peupler nos demeures, petites femmes d'étagère ou de vitrine d'un art infiniment précieux.

TRISTAN KLINGSOR

(1) L'*Art décoratif* a consacré aux figurines de Louis Dejean et au céramiste Methey, qui les a réalisées en terre-cuite, une étude dont nous extrayons ce passage. Il caractérise fort exactement l'initiative si intéressante des deux artistes dont le début à la *Libre Esthétique* a été remarqué.

HOMMAGE A TOLSTOÏ

Les principaux écrivains français ont tenu à rendre à Tolstoï un hommage formel. Constantin Meunier et Eugène Carrière ont illustré le volume que vient d'éditer la *Plume* (1).

On y trouve des lettres inédites de Tolstoï et un fac-simile d'autographe, des proses et vers de Camille Lemonnier, Émile Zola, J.-H. Rosny, Édmond Picard, E. Demolder, M. Maeterlinck, Paul Adam, Ch. Morice, P. et V. Margueritte, J. Bois, Clovis Hugues, Gustave Kahn, A. Mithouard, etc.

Nous détachons de cet intéressant recueil l'hommage de Maurice Maeterlinck :

« Tolstoï est, avec Ibsen, le plus grand artiste vivant de la civilisation actuelle. Aucun, je crois, n'exerce une influence morale plus réelle, plus profonde. Et, par influence morale, il faut moins entendre l'action sensible sur les mœurs, les sentiments et les pensées des hommes, que cette puissance assez obscure qui va plus loin que la pensée, touche directement, d'une façon pénétrante et diffuse, le point central et mystérieux de chaque vie, introduit dans l'atmosphère spirituelle et sentimentale, aux régions où elle est encore inconsciente mais déjà très active, un élément nouveau qui échappe à toute analyse, et modifie peu à peu la formule chimique de l'air que notre pensée, ou plutôt la mystérieuse mère de toutes nos pensées, respirera demain. Certains artistes possèdent ce don. En d'autres, qui d'une autre manière sont fort grands, on n'en trouve pas trace, en Zola, par exemple, qui n'eut et n'aura probablement jamais cette influence dont je parle, encore que depuis son grand acte de justice il en ait une autre qui vaut bien celle de Tolstoï. Ibsen d'autre part la possède ; mais chez lui elle est foncièrement malsaine, et ne devient salutaire que par la violente réaction qu'elle provoque. Celle de Tolstoï, après avoir été d'abord assez équivoque, puis charitable et humaine, mais bornée par une sorte de christianisme puéril et maladif, semble se purifier de jour en jour ; et, dans ses dernières manifestations, se confond admirablement avec l'idéal le plus haut que puissent concevoir les pensées provisoires des hommes de ce temps. »

Memento des Expositions.

GAND — Salon triennal des Beaux-Arts. 24 août-2 novembre. Délais : Notices, 13 juillet ; œuvres, 22 juillet. Gratuité de parcours en Belgique. Deux œuvres par exposant, sauf invitation spéciale. Commission sur les ventes : 5 p. c. Renseignements : *M. F. Scribe, secrétaire, 2, rue de la Chênaie, Gand.*

LE HAVRE. — *Société des Amis des arts.* 2 août-5 octobre. Gratuité de transport pour les invités. Dépôt à Paris chez Pottier, 16, rue Gaillon, 5-12 juillet. Commission sur les ventes : 5 p. c. *M. Eug. Platel fils, secrétaire, square Saint-Roch, Le Havre.*

SPA. — Quarante-et-unième Exposition annuelle des Beaux-Arts, 20 juillet-20 septembre. Gratuité de transport en Belgique pour les invités. Délais d'envoi : 15-30 juin. Deux œuvres par exposant. Commission sur les ventes : 5 p. c. Renseignements : *M. Albin Body, président, rue Neuve, Spa.*

(1) Paris, 31, rue Bonaparte. In-18 jésus, fr. 1-50.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

POÉSIE : *Le Songe d'une nuit de doute*, par ÉDOUARD DUCOTÉ. Couverture de Ch. Doudelet. Paris, *Mercure de France*.. — *Les Complaintes et les Plaintes du Cœur et de l'Esprit*, par GEORGES GUILHAUD. Paris, Ed. de la *Plume*.

ROMAN : *Montès le Matador; Profits et Pertes*; *Sonia*, par FRANK HARRIS. Traduits par HENRY D. DAVRAY. Paris, *Mercure de France*. — *Le Surmâle*, roman moderne, par ALFRED JARRY. Éd. de *la Revue blanche*. — *Le Mariage de Don Quichotte*, par P.-J. TOULET. Paris, F. Juven.

THÉATRE : *L'Etranger*, drame allégorique en trois actes d'après un conte populaire français, par JEAN BÉNÉDICT BELLON. Paris, Baudoux & Cie.

MUSIQUE : *Manuel de l'harmonie*, par le Dr HUGO RIEMANN, professeur de science musicale à l'Université de Leipzig. Traduit sur la troisième édition allemande. Leipzig, Breitkopf & Härtel. — Quatre mélodies d'HENRI DUPARC. *Chanson triste* (Jean Lahor), Elégie (Thomas Moore), *Soupir* (Sully-Prudhomme), *La Vie antérieure* (Baudelaire). Paris, E. Baudoux & Cie. — *Chansons printanières* (Jean Bénédict), musique de GEORGES HUE. Recueil de sept mélodies. Paris, E. Baudoux & Cie. — Deux pièces pour le piano, par LÉON MOREAU : *Dans la nuit; Nocturne*. Paris, Pfister frères. — Sonate pour piano et violon, par HENRI DE SAUSSINE. Paris, Londres et Boston, Laudy & Cie.

PETITE CHRONIQUE

Il paraît que les fondeurs se mettent à « corriger » les œuvres des statuaires ! La nouvelle, que nous apporte le *Carillon*, est, certes, imprévue. A propos du monument érigé à Ostende à la mémoire de Léopold Ier, nous lisons, en effet, dans le journal cité :

« M. Peterman va opérer l'amputation d'une petite partie du panache caudal du cheval de Léopold Ier. Ce panache est un peu trop ébouriffé de l'avis de beaucoup. Disons que le cheval n'en souffrira pas : on ne lui enlève que deux touffes de poils... en bronze. »

C'est M. de Lalaing qui doit être étonné !

Nous avons reproduit dans notre dernier numéro une réclamation de la *Gazette* concernant les formalités qu'entraîne l'achat de moulages au Musée du Cinquantenaire.

M. Henry Rousseau, conservateur du Musée, a envoyé à ce sujet à la *Gazette* les renseignements suivants :

« La liste des prix des moulages en vente est déposée au vestiaire des Musées; la préposée remet gratuitement à tout amateur une formule imprimée et une enveloppe portant mon adresse; l'amateur inscrit sur la formule son nom, son adresse et les numéros des moulages qu'il désire; il y joint le montant de son achat et laisse le tout au vestiaire ou me l'envoie par la poste, à son gré; c'est tout. L'ordre est transmis sans aucun délai au mouleur et exécuté aussitôt.

« Il est vrai que les formules imprimées portent une demande d'autorisation du ministre; mais le règlement n'exige cette autorisation que pour l'achat de moulages coûtant plus de cent francs chacun, — cas excessivement rare.

« Il ne peut donc y avoir de retard que dans deux cas : lorsque le moulage demandé ne se trouve pas en magasin et doit être coulé, ou lorsque l'amateur néglige de joindre à la formule le montant de son achat. »

Aujourd'hui aura lieu, au cimetière de Charleroi, l'inauguration du Monument français, œuvre du sculpteur Jules Lagae.

C'est le premier monument public belge exécuté en marbre blanc du Tyrol.

Pour rappel, aujourd'hui dimanche, 22 juin, à 3 h. 1/2, à l'Ecole de musique et de déclamation d'Ixelles (53, rue d'Orléans, directeur-fondateur : Henri Thiébaut), conférence par M. Paul Spaak. Sujet : *Un Conservatoire au XVIe siècle*.

Jeudi 26 juin, à 4 h. 1/2, conférence par M. Henri La Fontaine. Sujet : *Le Rythme*.

Dimanche 29 juin, à 3 h. 1/2, conférence par M. Thomas Braun. Sujet : *Léopold Courouble*.

Aujourd'hui dimanche, au Waux-Hall, concert extraordinaire avec le concours du chansonnier Marcel Lefèvre.

En cas de mauvais temps le concert se donnera dans la salle des fêtes de Bruxelles-Attractions (marché de la Madeleine, entrée par la rue Duquesnoy).

Les solistes de la *Scola cantorum* se feront entendre le 7 juillet à Londres sous la direction de M. Charles Bordes. Ils donneront à Spa, le 3 août, avec le concours des *Chanteurs de Saint-Gervais*, une audition de musique sacrée et profane, et pendront part ensuite aux Assises de musique religieuse organisées à Bruges sous la présidence d'honneur de Mgr Waffelaert, évêque de Bruges, et la présidence effective du Rme P. Dom J. Pothier, de M. Edgar Tinel et de M. Charles Bordes.

Ces assises sont, comme nous l'avons dit, fixées aux 7, 8, 9 et 10 août. Ells seront tenues dans la grande salle de la Gilde des Métiers. Le programme, que nous avons résumé dans ses lignes principales, vient d'être définitivement arrêté et sera envoyé par les soins de M. J. de Brouwer, 24, rue des Baudets, à Bruges, aux souscripteurs. Ceux-ci sont, ainsi que nous l'avons fait connaître, de deux catégories : les membres honoraires payant 20 francs et ayant droit à deux places aux divers exercices du Congrès ainsi qu'à la réception gratuite des discours et conférences, et les congressistes simples payant 6 francs et jouissant d'une palce seulement à tous les exercices.

Parmi les membres du Comité d'honneur figurent le Gouverneur de la Flandre occidentale et la comtesse d'Ursel, le bourgmestre de Bruges et la comtesse Visart de Bocarmé, MM. Gevaert, directeur du Conservatoire de Bruxelles, Edgar Tinel, directeur de l'Ecole de musique religieuse de Malines, Alexandre Guilmant et Vincent d'Indy, directeurs à la *Scola cantorum* de Paris, Charles Bordes, directeur-fondateur de la *Scola* et des *Chanteurs de Saint-Gervais*, etc.

Une découverte qui intéressera vivement les peintres : M. J.-F. Raffaëlli vient d'inventer un produit nouveau qui permet de peindre sans palette et sans brosses. Ce sont des *bâtons de couleurs à l'huile* qu'on manie comme des pastels mais qui ont sur ceux-ci l'avantage d'être indélébiles.

L'artiste nous les a montrés dernièrement et nous a fait voir les tableaux qu'il a exécutés au moyen de ces crayons gras sur toile, sur papier, sur panneau de bois, sur soie. Le résultat est étonnant : les peintures ont la solidité, l'éclat, le velouté des œuvres traitées par les procédés habituels, tout en n'exigeant, comme attirail, que quelques bâtonnets qu'on peut glisser dans la poche de son gilet.

On pressent l'avantage qui en résulte pour les études d'après nature et la révolution que cette découverte amènera en introduisant dans les ateliers une technique nouvelle, intermédiaire entre l'art des pastellistes et la facture propre à la peinture à l'huile.

M. Raffaëlli travaille depuis plusieurs années à assurer à ses recherches une mise au point définitive. Ses efforts nous paraissent avoir abouti à un résultat vraiment pratique et fertile en conséquences utiles.

La cinquième exposition internationale des Beaux-Arts de la ville de Venise aura lieu du 22 avril au 31 octobre 1903.

L'Exposition internationale biennale des Beaux-Arts de Venise, fondée en 1895 dans un but purement artistique, a su remporter un succès considérable même du côté financier. Voici, en effet, le montant des ventes : 1895, 360,000 francs; 1897, 420,000 fr; 1899, 366,500 francs; 1901, 380,000 francs.

La ville de Venise, fière de ce résultat et voulant toujours

encourager cette entreprise, vient de destiner pour l'Exposition de 1903 : 1° des grandes médailles d'or, qui seront décernées aux ouvrages tout à fait supérieurs; 2° une somme de 100,000 francs, qui sera employée à des acquisitions pour la Galerie internationale d'art moderne.

Un des résultats inattendus de la campagne des alliés en Chine aura été de doter l'Empire du Milieu d'un théâtre européen, où se jouent désormais, avec la plus grande régularité, les meilleures pièces des répertoires anglais et français.

C'est une modeste société d'amateurs, recrutés parmi les employés des comptoirs, qui a servi d'embryon au Lyceum. La petite troupe jouait plusieurs fois par an, dans la grande salle d'un hôtel, des pièces montées de bric et de broc. Vint le corps expéditionnaire, et bientôt les choses changèrent. Les officiers et les soldats fournirent à la petite troupe une clientèle assidue; de mensuelles, les représentations devinrent hebdomadaires, puis quotidiennes. Bref, en moins d'un an, les affaires prospérèrent si bien que les acteurs-amateurs abandonnèrent leurs emplois pour se consacrer exclusivement à leurs rôles. Enfin, les « Antoine » de Shanghaï viennent de se mettre dans leurs meubles. Le nouveau théâtre possède une salle modèle, munie de toutes les innovations récentes.

On a découvert à l'église de Notre-Dame de Beaune, en Bourgogne, une peinture murale de très grandes dimensions qui représente la *Résurrection de Lazare*. Cette œuvre, d'un intérêt considérable, et retrouvée à peu près entière, n'est qu'un fragment de la décoration qui probablement recouvrait autrefois la chapelle tout entière. A droite et à gauche on a mis au jour également deux figures : une *Sainte Madeleine* et une *Sainte Marthe*. Les compartiments de la voûte, encore cachées sous le badigeon, sont séparés par des ornements peints.

Ces peintures sont dues à la libéralité du fils du chancelier Nicolas Rolin qui fonda le célèbre hospice de Beaune, si riche en chefs-d'œuvre flamands. L'auteur de ces fresques est inconnu, mais tout fait croire qu'elles furent exécutées au XV^e^ siècle par un artiste flamand. Comme on le sait du reste, à cette époque en Bourgogne tous les grands travaux d'art étaient commandés à des maîtres flamands qui formaient une véritable colonie dans ce pays. Espérons que les critiques et amateurs parviendront à identifier l'œuvre, et sans aucun doute le nombre déjà si considérable des œuvres flamandes à l'étranger sera augmenté d'un ouvrage capital.

WESTEND' HOTEL

Hôtel-restaurant de 1er ordre. — Conditions avantageuses.
Arrangement pour familles.
Prix réduits au commencement et fin de saison.

Ventes de terrains, facilités de paiement.



Eclairage électrique. Magasins d'approvist. Blanchisserie économique.

Charmantes villas et cottages confortablement meublés.
Communications faciles. — Tram électrique d'Ostende.
Bains gratuits et surveillés.

VIENT DE PARAITRE :

ÉDITION MUTUELLE (Bureau d'édition de la SCOLA CANTORUM
269, rue Saint-Jacques, Paris).

Charles Bordes. *Rapsodie basque* pour piano principal et orchestre. Réduction à 2 pianos, par G. Samazeuilh.
Quatre fantaisies rythmiques pour piano.
Caprice à cinq temps pour piano.
Paysages tristes, mélodies pour chant et piano. (P. Verlaine)
(Soleils couchants, Chanson d'automne, L'Heure du berger, Promenade sentimentale.)
Paysage vert (P. Verlaine)
Le son du cor s'afflige vers les bois. (P Verlaine.)
Oh! triste, triste était mon âme. (P. Verlaine.)
Promenade sentimentale (avec orchestre). (P Verlaine.)
René de Castéra. *Colloque sentimental* (chant et piano). (P. Verlaine.)
Un soir viendra. (R. Scheffer.)
M. Ducourau. *L'Enfant malade.* (M. Dumont.)
Blanche Lucas. *La Joie*, duo pour voix de femmes. (B. Lucas.)
Déodat de Séverac. Suite pour orgue.
(Prélude, Choral, Fantaisie pastorale, Fugue.)
Léon de Saint-Requier. *Lied* (chant et piano) (Leconte de Lisle)
Le Moulin (id.) (Émile Verhaeren)

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE
G. SERRURIER
LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOULE DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT
MOBILIERS SPECIAUX POUR LA CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES SOLIDES ET PEU COUTEUX



Maison Félix MOMMEN & Cº, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, Rue de la Charité, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

BEC AUER

50 % D'ECONOMIE **LUMIERE QUADRUPLE**

Appareils d'éclairage et de chauffage au GAZ, à l'ÉLECTRICITÉ et à l'ALCOOL

INSTALLATIONS COMPLETES

Bruxelles, 20, BOULEVARD DU HAINAUT, Bruxelles

Agences dans toutes les villes.

TÉLÉPHONE 1780

E. DEMAN, Libraire-Expert

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

EN SOUSCRIPTION :

THÉATRE DE M. MAETERLINCK

avec une préface inédite de l'auteur.

Trois volumes in-8º, illustrés de dix compositions originales lithographiées par Auguste DONNAY.

Tirage à 110 exemplaires numérotés, sur papier de Hollande

Prix : 90 francs.

Les exemplaires numérotés 1 à 10, renfermant une double suite des dix compositions et un croquis original de A. Donnay :

Prix : 150 francs.

Le prospectus-spécimen de cet ouvrage sera adressé gratuitement sur demande.

Demandez chez tous les papetiers

l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION **EXPORTATION** **ÉCHANGE**

The Art Record

A weekly illustrated Review of the Arts and Crafts

edited by

Arthur F. Phillips

LONDON, 144, Fleet Street, E. C.

Suscription Post free to any part of the World :

One year	13 s. 0 d.
Six months	6 s. 6 d.
Three months.	3 s. 3 d.

LIMBOSCH & CIE

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. Vᵉ Monnom, 32, rue de l'Industrie.

VINGT-DEUXIÈME ANNÉE N° 26. 29 JUIN 1902.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

La Tendresse (A. GILBERT DE VOISINS). — Esthétique du contact humain (M. M.). — Chronique littéraire (GEORGES RENCY). — La Vente Humbert. — Blanche Selva (X.-MARCEL BOULESTIN). — Concours du Conservatoire. — Chronique judiciaire des Arts. — Petite Chronique.

LA TENDRESSE

Voici un livre qu'il faut se hâter de tenir pour délicieux, afin de n'être pas jugé stupide et de mauvais goût lorsque, plus tard, l'auteur ayant continué à produire, on dira très justement de la *Tendresse* que c'est un petit chef-d'œuvre. Il vaut toujours mieux être le premier à déclarer son admiration, et ce roman délicat, orné de toutes les guirlandes de l'été et dont la fin est attristée d'un or d'automne, m'est aujourd'hui un plaisant sujet de causerie.

M. Erlande, que je ne connaissais que par quelques poèmes parus de-ci de-là et par un beau fragment dramatique (*Hécube*) que nous donnait récemment une petite revue, débute dans le roman d'une façon un peu déconcertante, car voici qu'il nous pose entre les mains un livre qui paraît être l'œuvre d'un romancier fort expert et très averti des habiletés du métier. Si la *Tendresse* est vraiment une œuvre de début et non le premier livre imprimé d'un auteur qui a beaucoup produit secrètement, il est singulier que M. Erlande ait choisi, entre toutes les formes que l'on puisse donner à une narration, la plus ingrate, la plus ennuyeuse et la plus décriée : j'entends le roman par lettres. C'est tout juste si l'on peut citer deux chefs-d'œuvre dans ce genre : *Les Liaisons dangereuses* et *Peints par Eux-mêmes...* et si l'on veut *Le Songe d'une femme* de Remy de Gourmont. Or, parmi les vertus dont la *Tendresse* est parée, il en est une manifeste et qu'il faut signaler dès l'abord : l'intérêt. Oui, voici enfin un livre facile à lire et qu'on achève, non point par devoir ou par snobisme, mais parce qu'on ne saurait le poser avant d'avoir tourné la dernière page.

L'histoire : elle est fort simple, car la complexité de ce roman ne réside que dans les sentiments qu'il dépeint; le récit lui-même est d'une parfaite limpidité. Une dame entre deux âges meurt lentement dans un jardin d'où l'on voit la Mediterranée; elle meurt très lentement au milieu des pampres et des fleurs, et, comme elle a quelques amis et que ces amis se connaissent, cela donne lieu à un échange de lettres. Un jeune homme, assez canaille et quelque peu sympathique, se figure qu'il est épris d'elle, car, étant imaginatif, la distance de Paris, où il habite, à la Provence, ou réside sa triste amie, la

lui fait voir encore désirable et toujours romanesque, au lieu que, d'après la façon dont l'auteur nous la décrit, je me l'imagine tout à fait insupportable dans l'intimité. Le jeune homme finit même par se rendre auprès de l'agonisante. A ce métier de garde-malade, séduisant pour un esprit bien nourri de littérature, il ne perd pas trop ses illusions, jusqu'au jour où un événement imprévu lui apprend que l'idole aime un rival. (Tout cela n'a-t-il pas un air vieillot et gracieux?) Désespéré, comme il convient, il quitte l'infidèle, mais, après quelques jours de larmes et d'interjections, il reprend la plume. Pourtant, ces dernières lettres ne nous sont pas données, elles seraient en quelque sorte superflues, je veux dire qu'elles n'intéresseraient que le seul lecteur, car la destinatrice était morte entre-temps. Ayant appris ce pénible événement, le jeune héros, incapable de rester un jour sans infliger son affection à quelqu'un, projette de courtiser une jeune fille que l'on nous a suffisamment décrite pour que nous sachions d'avance l'issue de cette seconde aventure. Il y a encore l'histoire d'une autre jeune fille, simple, libertine et malheureuse... et c'est tout.

Voilà qui a l'air d'une petite rosserie et qui figure en réalité quelque chose d'infiniment triste, une anecdote apitoyée, parfois drôle, toujours attrayante, car M. Erlande s'est attaché à nous rendre les sentiments un peu spéciaux de ses personnages avec une finesse et un ton de vérité tels que nous nous laissons émouvoir par leurs émotions.

Le jeune homme, à qui la fréquentation des livres et des bars américains a fait un caractère de petit scélérat, ne s'en doute pas un seul instant, et, tandis que nous lisons ses lettres, si biscornues et si tendres, nous n'y prenons point garde non plus, intéressés que nous sommes par les mouvements câlins de sa petite âme retorse. Et la dame mélancolique... nous ne songeons pas un instant qu'elle aime avec trop d'obstination le rival, dont je ne vous ai parlé qu'en passant, mais qui est une façon de sportsman imbécile et délicieux, nous sommes trop épris de sa mélancolie et du ton d'élégante tendresse qu'elle a dans ses plus courts billets, tendresse et mélancolie de crépuscule, et parfumés par les plus belles fleurs du plus beau des jardins.

Il en est ainsi de tous les personnages. En vérité, nous écrivons nous-mêmes leurs lettres, et ce n'est qu'à la dernière que, revenus à nous-mêmes, nous nous rendons enfin compte que cette tendresse, dont ils habillaient toutes leurs petites passions, n'était qu'une façon élégante et quelque peu littéraire de se faire souffrir et de faire souffrir les autres.

Voilà qui est d'une ravissante habileté et, de plus, on prend plaisir à lire un livre où l'auteur a en quelque sorte sous-entendu une part de son talent. Il semble en effet que M. Erlande n'a pris la peine d'écrire que ce qui était nécessaire à son histoire, et de ne l'orner que des ornements qui pouvaient bien la fleurir et l'illustrer et la discrétion de M. Erlande est plus étonnante encore quand on songe qu'il est poète (la première page de la *Tendresse* porte l'annonce d'un livre de vers). Parce qu'il s'exprime en hexamètres à son ordinaire un poète en profite pour être incontinent en prose. D'ailleurs, le premier livre d'un auteur est communément un fatras de choses disparates, il est bon qu'au seuil de l'été nous ayons à lire une œuvre de début aussi discrète, aussi choisie, aussi mesurée, et qui, avec un style ailé, mélodieux et pur, nous procure en outre une émotion de qualité tout à fait singulière.

A. GILBERT DE VOISINS

Esthétique du contact humain [1].

En fait d'harmonies charitables et de bienveillantes sociabilités, il me semble que nous retardons violemment sur l'état de choses idéal qui doit exister dans la planète Mars, au point de vue de la toilette. Ces braves Marsiens, avec leur année qui n'en finit pas, doivent avoir eu le temps de découvrir que la beauté des lignes du vêtement est une vertu cardinale, sociale et religieuse — reliante — au premier chef. Et tandis que nous n'avons encore élevé à la dignité du sacrement que l'élémentaire vertu de propreté pour laquelle, chez tous les primitifs, on inventa le baptême, il doivent en être déjà à des cérémonies expressives servant de symbole et de consécration à toutes les harmonies somptuaires de lignes, de couleurs, etc.

Remarquâtes-vous, l'hiver dernier, le déballage d'écrans à essuie-mains qui, sous prétexte de servir d'escorte à Iphigénie, accompagnaient Mme Caron quand elle vint nous chanter du Gluck? La grande artiste devait être vêtue, elle aussi, de quelques carrés d'étoffe. Mais avec quels savants raffinements de simplicité, de soin, de fidélité aux lignes du corps, tombaient ces plis et ces draperies! Comment, à côté de ce merveilleux exemple, des figurantes ignoraient-elles à un tel point leur métier de « figurer »?

Disons que si on confiait ces mêmes accoutrements grecs à toutes les femmes de Bruxelles, nous ne réussirions probablement qu'à rivaliser avec les plus *vuile Jeannette* qui soient, ou avec les *krapuleusen Turk* affublés d'une nappe ou d'un drap de lit.

A quand une Académie du costume moderne?

Aux États-Unis, les plus graves journaux du dimanche ont des pages spéciales remplies de la photographie des toilettes les plus réussies rencontrées pendant la semaine; portraits de jolies femmes, coiffées « à l'air de leur figure »; études et croquis sur les façons les plus congrues de porter un bijou; remarques sur la bottine, la voilette, le manchon; coutumes étrangères, antiques, sauvages, barbares ou raffinées de porter ces choses.

(1) Voir l'*Art moderne* de 1896 (pp. 209, 217, 233, 249 et 377); 1897, p. 138 (*En tram*), p. 247 *Les Villes et la Femme*), p. 311 (*L'Amour*); 1899, p. 320 (*L'Échange*).

Croquis, dessins, photographies, esquisses. La femme la plus bornée, la descendante des plus austères quakers se rend compte d'un coup d'œil de l'opportunité, de l'inutilité ou de la laideur d'un tel nœud, d'une telle boucle, d'un pli ou d'un assemblage de couleurs un peu trop chromatique.

L'éducation de l'art éminemment décoratif de la toilette se fait peu à peu, et tout autrement qu'au moyen de nos infects journaux de mode, où des marchands de galons affublent d'impossibles mannequins de leurs malséantes inventions.

Il faudrait, disent de doctes personnages, méditer l'art grec, visiter les musées, etc. Non, vénérables archontes. Ce n'est pas cela. On essaie de nous initier à l'art comme on initiait nos grands pères à l'alphabet. On commence par ce qui est le plus difficile, par ce qui est le plus éloigné de nos préoccupations actuelles. Il n'est que trop clair que cet enseignement ne nous enthousiasme pas, pratiquement du moins.

Ah! si on avait des cours d'extension universitaire, avec projections lumineuses, sur la façon de s'habiller! Vous verriez des filles mineures et majeures retenir la date du règne de Cléopâtre (costume de bain) et peut-être quelques guerrres romaines par la même occasion; et celle du règne de Théodora (robes de chambre glissantes, mais lourdes et maussades) avec quelques conciles autour; et le siècle de la belle Aude, ou de la reine Guinèvre ou de Bertrade (hennins pointus et voiles empesés), agrémentés de fondations de monastères, de marchés, de foires, de villes et de bourgs; ou ceux de la Belle Gabrielle, de Mlle de La Vallière ou de Marie-Antoinette (souplesse, grâce, mièvreries, styles d'oisifs). Et ces filles jeunes ou vieilles réfléchiraient avec profondeur et sagacité au devoir civique de ménager les yeux de leurs proches et du public, et de ne plus les offenser par des alliances hasardées, — successions en couleurs de quintes ou de septièmes diminuées. Plus de carreaux dans le dos, de cercles sur le ventre, de boutons intempestifs, de nœuds oisifs, plus de hanches hypertrophiées par d'outrageuses « pinces », ni d'épaules bombées d'inutiles surcharges, ni de formes orgueilleusement accusées aux dépens des lignes de l'ensemble. Figurez-vous, mais figurez-vous ce paradis de femmes bien mises dont l'extérieure enveloppe serait en harmonie avec leur climat, leur occupation, leur bourse, leur personne, et avec la belle ligne verticalement ondulée que l'animal humain dessine perpendiculairement au socle accidenté que lui fait la terre?

Les Japonais ont des cours pour enseigner à arranger les fleurs coupées. Fleurs tombantes, fleurs fusant en aigrettes, éparpillées, resserrées, de couleurs vives, sombres, tendres, mélangées, suivant la coupe du vase, l'endroit où on le pose, etc. Quand nous aurons, nous, notre Académie du costume, quelle initiation rapide d'une partie du genre humain à une notion fragmentaire mais réelle d'harmonie vivante! Quel acheminement vers une jouissance consciente du beau! Quel développement aussi, de minuscules personnalités confinées à ces seuls domaines, et stimulées enfin par une engageante occasion d'indépendance! Quelle bonne petite échappée sur le royaume du sourire et peut-être de la bonté, cette reine de l'Esthétique du contact humain!

M M.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Mon article sur le *Sang et les Roses* n'a pas eu l'heur de plaire au *XXe Siècle* et voici les réflexions qu'il lui suggère dans son numéro du 14 juin. Je me ferais un crime de priver les lecteurs de l'*Art moderne* de cette prose médullaire :

— M. Lemonnier moralise...

Dans un roman nouveau, l'auteur du *Mâle* vient de revendiquer, pour les épouses sevrées des joies de la maternité, le droit à l'adultere. C'est ainsi qu'il applique à un cas particulier sa théorie trop connue de la « suprématie de la nature ». Sans qu'on y prenne garde, ce romancier, prolifique par contrat, est en train, parait-il, de fonder une philosophie nouvelle, qui fait se pâmer d'aise l'*Art moderne*. Après l'esprit, qui réclama les siens naguère, voici la chair qui réclame ses droits, s'ecrie M. Georges Rency. Et M. Rency salue, en M. Lemonnier, le Jean-Jacques Rousseau de la prochaine révolution morale.

Excusez du peu. De telles flatteries évoquent imperieusement le pavé de la fable. La nature a bon dos et, décidément, l'on revendique beaucoup en son nom : c'est lui faire un tort excessif que de confondre sa suprématie, comme le font volontiers les érotomanes, avec le triomphe du pourceau.

Si le singulier moraliste de l'*Homme en amour* était pris au sérieux, l'humanité offrirait bientôt un spectacle à dégoûter l'univers. Par bonheur, il est moins dangereux qu'il ne se l'imagine et n'a pas l'importance que d'aucuns, qui déchantent entre quatre yeux, feignent de lui donner en public : il a beau pontifier en des œuvres mort-nées, hors trois douzaines de caudataires, combien le lisent encore?

On croit rêver. C'est de Camille Lemonnier qu'un littérateur belge ose écrire ces choses! Camille Lemonnier, l'un des grands écrivains du siècle, selon Goncourt, Daudet et Zola! Camille Lemonnier, l'auteur de cinquante livres dont aucun n'est banal, dont la plupart sont des œuvres qui resteront! Le père fécond de notre mouvement littéraire, celui que nous trouvons tous, à l'aurore de notre âge, sur le chemin que nous avons choisi, pour nous encourager et nous guider! Camille Lemonnier, l'ami sûr, l'artiste indéfectible, le critique sagace, l'intelligence toujours ouverte, le cœur éternellement vibrant! Lui qui, s'il vivait en France, serait comblé d'honneurs, assailli de flatteries, entouré de respect et d'admiration! Lui à qui la Belgique ne pourra jamais payer la gloire qu'il a fait rejaillir sur elle!

Je me trompe! Elle est en train de s'acquitter envers lui. Elle lui a déjà donné le procès de Bruges. Elle vient de lui refuser la seule retraite qu'elle pût lui offrir. Maintenant, un malpropre petit raté des lettres, sorte de Judas à l'œil louche, injecté de bile et de sang, rassemble ses forces anémiques pour lui cracher au visage! Faut-il donc qu'on le trouve redoutable, puisque la lutte menée contre lui depuis trente années ne s'apaise même pas au couchant merveilleux de sa vie! Faut-il aussi qu'on attache de l'importance à ma modeste personne puisque, pour nuire aux relations de ma vie privée, on ne recule pas devant les insinuations les plus calomnieuses.

Tant mieux! Je préfère l'injure à la louange. Mais qu'il me soit permis de plaindre de toute mon âme le personnage, auteur de l'articulet, qui, cédant à je ne sais quel honteux mobile, parle ainsi contre sa pensée tout en se blottissant lâchement dans les broussailles de l'anonymat.

***

Lavons-nous les mains et parlons d'autre chose. J'ai devant moi une pile de livres dont il faudrait longuement rendre compte. Le temps et l'espace restreindront seuls ma bonne volonté.

J'aurais voulu consacrer une chronique tout entière aux ouvrages de M. Antoine Albalat : *L'Art d'écrire* et *La Formation du Style*. Je le ferai certainement en été, quand la librairie chômera. Mais je dois dire, dès maintenant, l'extraordinaire estime en laquelle je tiens ces deux livres. Ils m'ont en quelque sorte révélé le style. Ils m'ont appris à goûter Châteaubriand et Homère. La plupart des écrivains et des professeurs de littérature avec qui je m'en suis entretenu, m'ont dit la même chose avec plus d'enthousiasme encore. Je considère ces deux livres comme une date littéraire. Tous les jeunes gens qui les liront en subiront la bienfaisante influence. Cette lecture les retournera comme on retourne un gant. Ils sauront enfin pourquoi les chefs-d'œuvre sont les chefs-d'œuvre. Au collège, on se bornait à nous le dire. Ces livres nous le montrent sur le vif. Jamais on n'a poussé aussi loin l'analyse du métier d'écrivain, ce métier que d'aucuns croient facile et dont les maîtres, en mourant, n'ont pas encore sondé tous les secrets.

Lisez plutôt le *Labeur de la Prose* de Gustave Abel. C'est un recueil de confessions, empruntées aux écrivains de tous les temps, qui y font l'aveu de leurs affres littéraires. Avec un grand art de présentation qui évite la monotonie et renouvelle sans cesse l'intérêt, Gustave Abel donne la parole successivement à plus de cent littérateurs morts ou vivants. Tous les avis coïncident. C'est par le travail, par le travail acharné qu'ils sont arrivés à écrire convenablement. Aucun n'est satisfait de son style. Les plus grands reconnaissent leur impuissance devant l'inexprimable beauté. J'ai lu ce livre d'un bout à l'autre avec un plaisir délicat. Rien n'est plus passionnant que de vivre de la sorte, grâce à la patiente érudition de Gustave Abel, dans l'intimité sacrée de ceux qu'on admire et qu'on aime.

Parmi ceux-là, c'est Flaubert surtout qui m'a retenu et charmé. Flaubert, le plus grand écrivain du XIXe siècle, le seul qui soit digne d'être rapproché des incomparables classiques! Il revient à la mode, après l'inévitable période d'éclipse qui suit la mort de tout artiste. Beaucoup de littérateurs l'ont pris pour maître, notamment, en Belgique, cet admirable laborieux Edmond Glesener, auteur d'*Aristide Truffaut*, et dont nous attendons avec impatience le prochain roman. *Salammbô* surtout hante la cervelle de certains écrivains. Plusieurs ne résistent pas à la hantise et tentent l'œuvre impossible de recommencer cette merveille.

Je le dirai tout net à mon ami Charles Bernard. Sa *Reine de Saba* m'a fait rire d'un œil et pleurer de l'autre. Sans doute, il y a dans ce livre un très louable souci de style, une volonté incessante d'échapper au vague et au flottant des sujets antiques en serrant de près la réalité et en créant une perpétuelle illusion de vie. Certaines pages sont très fortes, très mûres et l'on croirait vraiment lire du Flaubert. Mais l'auteur donne trop d'importance aux descriptions qui doivent se mêler à la trame du récit et ne pas constituer des morceaux séparés. Ses discours, trop souvent, sont ampoulés et grandiloquents. En outre, l'intrigue est vague et confuse. On dirait qu'elle n'existe que pour justifier les descriptions. Ses personnages ne sont qu'esquissés. Ils manquent d'énergie et de relief. Je le répète, ces défauts s'oublient assez souvent, au cours de la lecture, parce qu'on y rencontre maints détails qui sont d'un écrivain et qui, surnageant comme des bouées, sauvent l'œuvre entière et la conduisent au port. Charles Bernard nous donnera mieux que cela. C'est un solitaire et un laborieux, et son âme, nostalgique et passionnée, brûle en lui comme un feu d'herbes dans une plaine ardente.

Toutefois, il faudra absolument qu'il se décide à laisser la sensualité à l'écart de ses récits. Les tableaux de nudités et d'orgies commencent à nous ennuyer terriblement. Assez de descriptions émoustillantes! Assez de cantharides et d'aphrodisiaques! Est-ce que l'art a besoin de tout cela pour créer de la beauté? On nous rase avec ces éternelles imitations de l'antique! C'était très bien en Grèce et à Rome, les idylles gaillardes et les scènes de lupanar. Les mœurs y étaient telles et les gens y vivaient demi-nus. Mais aujourd'hui nos préoccupations paraissent bien graves pour s'attarder avec tant de complaisance aux détails de la petite secousse. Et, si vous voulez savoir là-dessus toute mon opinion, je trouve ça gamin, simplement.

C'est ainsi que la *Chimère* de M. Louis Dumont est un livre parfaitement illisible. Sous prétexte de nous raconter l'histoire de Messaline, l'auteur, durant trois cents pages, accumule les détails les plus scabreux et les tableaux les plus pornographiques. Avec sa manie du paradoxe, Paul Adam, qui préfacie le livre, réclame le droit d'être pornographe comme on est photographe! C'est fort bien. Mais n'oublions pas que l'art et la photographie, ça fait deux!

Combien je préfère le charmant roman de M. Coulanghéon, *Les Jeux de la préfecture*. C'est vivant d'une vie rapide et papillonnante. C'est plein de détails exquis, saisis sur le vif, de scènes provinciales savoureuses comme un dessin de Huard. Si la forme était un tantinet plus soignée, je crois bien qu'il faudrait regarder ce livre comme le meilleur livre de jeune paru cette année-ci.

Je ne pourrais me résigner à écrire la même chose, même en l'atténuant beaucoup, de l'*Éducation amoureuse* de M. Paul André. Ici, la forme est vraiment trop lâchée. Et l'histoire, invraisemblable, un peu ridicule même parfois, n'attache malheureusement pas assez le lecteur pour l'empêcher de faire attention aux négligences qu'il rencontre à chaque pas. Ce livre tente aussi d'arriver au succès par le côté leste de certaines pages. La prochaine fois l'auteur agira mieux en se rappelant ses inspirations premières. Ses *Chers petits singes* nous avaient charmés. Et ses *Contes de la Boîte*, dont l'éditeur Lamertin vient de donner une superbe réédition, ont une crânerie qui enlève le sourire et l'approbation.

M. Valentin Mandelstamm, dans l'*Amoral*, reprend le vieux roman d'aventures. A mon sens, c'est un genre bien usé. Pour ceux qui aiment ces histoires brutales et exotiques, les cabinets de lecture tiennent en réserve des fonds de rossignols remplis de meurtres, de viols et de tempêtes. D'ailleurs, l'*Armoral* n'est pas ennuyeux à lire. C'est un roman bien construit, où l'intérêt progresse de page en page et qui conserve toujours une suffisante tenue de style.

Le style! Ecueil où viennent s'échouer tant de talents! Les uns le recherchent avec trop de minutie. Les autres s'en passent avec trop de désinvolture. Combien il est difficile d'éviter à la fois le trop et le trop peu!

Saint-Pol-Roux, certes, est un magnifique écrivain. Ses *Reposoirs de la procession* demeureront longtemps dans la littérature

comme l'un des exemples les plus éclatants de cette manie desséchante du style recherché. La *Rose et les épines du chemin*, que le *Mercure de France* rééditait l'an dernier, forment un livre rempli de beautés, mais de beautés trop voulues et qui lassent par leur splendeur même. La limpidité nue d'un ruisseau coulant au soleil est préférable aux brumes qui s'en élèvent à l'aube, même si elles nous cachent le bain des ondines et les jeux humides des filles-fleurs.

Il me reste à parler de deux livres belges. Le premier est de Marguerite Van de Wiele : *Fleurs de civilisation*. C'est l'histoire attachante, un peu imprécise peut-être, d'un amour qui n'aboutit pas, mais fait souffrir tout de même. Les femmes seules comprennent le cœur des femmes. Je connais peu de pages plus délicates, plus subtiles et plus profondes à la fois, que celles où l'auteur analyse l'âme de Rosiane Meyse, l'héroïne de son roman. Marguerite Van de Wiele n'a pas, dans notre mouvement littéraire, la place qui lui revient. Il faudrait honorer en elle un labeur déjà long, une moisson déjà abondante, et le charme d'un talent mélancolique et rêveur qui donne à chacun de ses livres une tendre originalité.

J'ai gardé pour la fin, comme il sied, le dessert : *Têtes de houille*, par Maurice des Ombiaux. Celui-là, c'est la bonne humeur de notre littérature, c'est le rire gaulois, les saillies et l'esprit du peuple, la joie d'une veillée wallonne dans un cabaret de village, parmi la fumée des bouffardes et l'odeur du péket. De chacun de ses livres on peut dire ce qu'il dit d'Hubert, son braconnier : « C'est comme une chanson qui nous arrive ! » Il conte avec une aisance naïve qui, souvent, est l'effet d'un art savamment déguisé. Attentif aux gestes et aux paroles des humbles, il collectionne des scènes et des mots authentiques et s'en sert pour donner à ses récits la parfaite apparence de la vérité. *Têtes de houille*, c'est un éclat de rire comme on en entend le dimanche après vêpres, dans les petits sentiers de la campagne. Le puriste qui grogne en moi s'effarouche bien un peu, de-ci, de-là, des négligences de la forme. Mais je cède au courant de gaîté qui souffle dans le livre, pareil aux brises de Meuse dans une prairie en fleurs. Si Rabelais a raison, Maurice des Ombiaux est le premier de nous tous « parce que rire est le propre de l'homme ».

GEORGES RENCY

LA VENTE HUMBERT

On s'écrasait à la galerie Georges Petit le jour de l'exposition particulière. On se tuait à l'exposition publique. Le jour des enchères, il fallut requérir la police pour maintenir dans la salle un semblant d'ordre. Le public formait une queue qui se déroulait rue de Sèze jusqu'à la rue Caumartin ! Jamais vente d'œuvres d'art ne surexcita à ce point l'opinion. Les deux vacations produisirent *un million deux cent quatre vingt un mille neuf cent quarante francs*, soit 300,000 francs de plus que les prévisions les plus optimistes des experts !

La collection de Mme Humbert avait été intelligemment formée. Elle renfermait, à côté de trop nombreux Roybet et d'inintéressants Meissonier, de fort belles études de Fromentin, un Daubigny superbe : *Les Laveuses*, de curieux Isabey, des Jules Dupré, deux Corot, un joli Millet, un Rousseau, des Diaz, le *Roi David* de Gustave Moreau, un Jules Breton, deux Cazin, un Leys : *Le Cabinet d'Erasme*, etc.

Une serie de panneautins grands comme la main et signés des plus grands noms de l'art français depuis Corot et Millet jusqu'à Manet, Renoir, Pissarro et Claude Monet nous ayant fortement intrigués, nous interrogâmes Georges Petit, souriant en triomphateur dans sa barbe noire, sur l'origine de cette curieuse et charmante collection.

« C'est bien simple, nous dit-il. Ayant acheté un jour les panneaux de Corot, de Borningthon, d'Isabey et de Millet que vous voyez là, j'eus l'idée de faire scier, dans les mêmes dimensions réduites, des panneaux semblables. J'en avais toujours sur moi et quand je rencontrais l'un ou l'autre des artistes qui m'intéressaient, je leur en remettais un en leur disant : « Il y aura un billet « de cent francs pour vous quand vous me le rapporterez. »

On pressent la plus-value que ces œuvrettes ont acquise...

Voici quelques-unes des enchères principales :

Paul Baudry : *L'Amour et Psyché*, 25,000 francs ; la *Fortune et l'Amour*, 26,000 francs. — Boudin : *L'Avant-port*, 16,200 francs. — Jules Breton : Le *Retour des moissonneuses*, 25,200 francs. — Cazin : *Maisons au bord d'un canal*, 15,100 francs ; les *Chaumières*, 11,600 francs. — Corot : Le *Pêcheur*, 49,000 francs ; la *Vertésous-Jouarre*, 26,100 francs ; le *Pont-Neuf*, 13,600 francs. — Daubigny : Les *Laveuses*, 50,500 francs ; les *Barques à marée basse*, 10,600 francs. — Diaz : La *Clairière*, 17,300 francs ; *Femme turque et son enfant*, 13,100 francs. — Jules Dupré : Le *Pêcheur*, 17,010 francs ; la *Rue du village*, 12,300 francs ; *Forêt en automne*, 5,000 francs ; le *Chêne*, 4,850 francs ; la *Rivière*, 7,000 francs ; *Coucher de soleil*, 5,500 francs ; *Marine*, 3,150 fr. ; *Marine*, 2,000 francs ; Eugène Fromentin : Le *Passage du gué*, 30,000 francs ; *Caravane*, 12,300 francs ; *Cavalier arabe*, 6,800 francs ; *Arabes*, 3,700 francs. — Isabey : La *Bénédiction*, 47,100 francs ; le *Marchand d'étoffes*, 23,000 francs ; le *Cabestan*, 12,500 francs. — Ch. Jacque : *L'Abreuvoir*, 34,100 francs ; *Moutons*, 20,200 francs. — Jacquet : La *Pavane*. 16,600 francs. Jongkind : *Entrée du port d'Honfleur, marée basse*, 4,300 francs. — Gustave Moreau : Le *Roi David*, 51,000 francs ; *Saint-Sébastien*, 39,500 francs. — Rousseau : La *Forêt de Barbizon*, 26,500 francs ; Le *Soir*, 15,108 francs. — Roybet : La *Main chaude*, 36,100 francs ; les *Comédiens au château*, 34,500 francs ; la *Lecture du manuscrit*, 19,050 francs ; l'*Embarras du choix*, 16,100 francs ; *Au cabaret*, 12,100 francs ; le *Modèle*, 16,300 fr. ; *Chanson à boire*, 14,500 francs ; les *Deux Pages*, 10,600 francs. Schreyer : *Cavaliers arabes*, 33,000 francs. — Van Marcke : *Rentrée à la ferme*, 36,500 francs. — Cazin : Les *Chaumières*, 11,600 francs.

Parmi les curiosités de la vente, signalons l'enseigne *Au Cheval blanc*, peinte par le baron Gérard, qui a atteint 1,650 francs.

BLANCHE SELVA

Une intéressante appreciation par le *Courrier musical* de la jeune pianiste qui a, l'hiver dernier, fait sensation à Paris et à Bruxelles :

... J'arrive enfin à Blanche Selva ; il me tardait d'exprimer mon admiration. Le *Prélude, Aria et Final* de Franck au précédent concert et le *Poème des Montagnes* à celui-ci furent joues par elle de façon inoubliable.

Blanche Selva !... Voici que j'avais préparé des phrases et des louanges et qu'elles me manquent ; je déteste pour elle la banalité des épithètes appliquées trop souvent, trop généreusement ! Elles ont toutes servi et je ne trouve pas de mots nouveaux ni de formules admiratives neuves. Croyez du moins à ma sincérité, et le balbutiement gauche de ces lignes, c'est encore de l'emotion qui remercie... Et puis, elle n'est pas comme les autres, cette femme, mais tout à fait à part, en face, toute seule de son espèce. J'espère me faire comprendre ; on est fatigué, malade de tant de concerts et de trop de pianistes, on vient tout de même parce qu'il le faut, mais sans goût — et elle joue. Et on est pris, on ecouterait jusqu'au matin, c'est un charme, une puissance, un enchantement, un repos.

S'occuper de ses qualités, dire qu'elle a une égalité étonnante, ou qu'elle trille avec le quatrième doigt, ah ! qu'est-ce que cela nous fait?... On ne juge pas Blanche Selva, on la subit; elle n'est pas une pianiste, ni une interprète, on ne se demande pas si elle a étudié, on l'écoute. Ecoutez-la, voilà tout, sans vous occuper à autrechose ,comme vous regarderiez un paysage et non un tableau représentant ce paysage. Elle joue, oui, simplement, naturellement, comme on respire, c'est un instinct de génie, non, même pas et mieux que cela, ce n'est plus un être, elle n'existe plus, elle s'absorbe dans la sonorité, elle est l'air même, une harmonie naturelle qui se produit.

... Ecoutez le *Poème des Montagnes*... Soirs sur les monts au crépuscule! chant lointain... ciels purs .. grand balancement des hauteurs et plein air ! Accents soudains et joyeux de danses... Calme et vent dans les bruyères! Les troupeaux rentrent et l'air fraichit; la nature heureuse chante ! Joie ! et respiration qui s'élargit. Et le chant qui s'éteint de la campagne qui s'endort !.. C'est toute la puissance, toute la poésie, toute la nature : toute la musique faite de toutes les musiques et de tous les silences des choses naturelles. — Ah ! ignorer les notes, ignorer le piano, fermer les yeux... et jouir, s'évader un peu... « Sous un plafond de brune ou dans un vaste éther... je mets à la voile ;... — la poitrine en avant, et les poumons gonflés. . — d'autres fois, calme plat... »

Et quelqu'un qui, fatigué, s'endormirait en l'écoutant, ne ferait pas injure à Blanche Selva.

X.-Marcel Boulestin

Concours du Conservatoire.

Saxophone (professeur, M. Poncelet) : 2me prix avec distinction, M. Senecaut.

Trompette (professeur, M. Goyens) : 1er prix avec distinction, M. De Coster; 1er prix, M. Courtain; rappel avec distinction du 2me prix, M. Parée; 2me prix avec distinction, MM. Duquesne et Joly; 2me prix, MM. Strannart et Cornelissen.

Trombone (professeur, M. Seha) : 1er prix, MM. Michiels, De Meyere et Ghislain; 2me prix, MM. Van Ackeren et Legrand.

Cor (chargés de cours, MM. Delatte et Mahy) : 1er prix avec distinction, M. Merck; 1er prix, M. Henry; 2me prix, MM. Ghyssels et Lebrun; 1er accessit, M. Pater.

Un fragment de la *Suite pour quatre cors* de M. Paul Gilson, le *Largo* de Hændel et un *Scherzo* de M. Gilson, exécutés par l'ensemble des cuivres sous la direction de M. Seha, ont brillamment clôturé la séance.

Basson (professeur, M. Bogaerts) : 2me prix, MM. Aveau, Ruttens; 1er accessit, M. Scheepmans.

Clarinette (professeur, M. Hannon) : 1er prix, MM. Dooms, Dubuisson; 2me prix avec distinction, M. Schmitz; 2me prix, M. Van Ingh.

Flûte (professeur, M. Anthoni) : 1er prix avec distinction, M. Lyon; 1er prix, M. Debats; 2me prix avec distinction, M. Landrieux; 2me prix, MM. Senterre, Ackermans; 1er accessit, M. Feremans.

Hautbois (professeur, M. Guidé) : 2me prix avec distinction, M. Gaspart; 2me prix, M. Degrande; 1er accessit, M. Dam.

Les concurrents ont exécuté, outre leur morceau de concours, une *Serénade* en forme de rondo pour deux hautbois et cor anglais, de M. L. Delune.

Alto (professeur, M. Van Hout) : 1er prix avec distinction, M. Delarivière; 1er prix, MM. Brunin et Schevenhals; 2me prix, MM. Ruytinckx, Van Steenbeeck et Willemot.

Violoncelle (professeur, M. Jacobs) : 1er prix avec distinction, Mlle Pelletier.

Contrebasse (professeur, M. Eeckhoutte) : 1er prix, M. Polfliet; 2me prix, M. Daelemans; 1er accessit, M. Gondry.

Piano. Jeunes gens. (Professeur, M. A. De Greef) : 1er prix, M. Lerinckx; 2me prix avec distinction, M. Paelinck; 2me prix, M. Detournay ; 1er accessit, M. Corin.

Piano. Jeunes filles. (Professeurs : MM. Gurickx et A. Wouters) : 1er avec distinction, Mlle Derousseaux (Wouters); 1er prix, Mlle Desmaisons (Wouters); Andianne (Wouters) et Roche (Gurickx); 2me prix, Mlles De Cock (Gurickx), Casantzis (Wouters) et Callebert (Gurickx); 1er accessit, Mlles Rocrelle (Wouters), Vande Putte (Gurickx) et Loché (Gurickx).

Prix Laure Van Cutsem. Mlle Tambuyser (Gurickx). Prix remporté à l'unanimité.

Chronique judiciaire des Arts.

Un procès a mis aux prises M. Herkomer, le célèbre peintre allemand établi en Angleterre depuis de longues années, et une professionnelle beauté d'Amérique très connue, miss Vanderbilt-Wackerman. L'histoire est singulière et paraît invraisemblable.

Au printemps de 1900, une artiste assez estimée à Londres, Mme Alice Roberts, présentait à la Royal Academy le portrait fort soigné d'une femme merveilleusement belle, si belle que M. Herkomer, grand réaliste comme on sait, déclara qu'une telle beauté était invraisemblable et décida ses collègues du jury à refuser le tableau comme « dépourvu de sincérité » (*sic!*).

Ce portrait était celui de miss Vanderbilt-Wackerman, que M. Herkomer n'avait encore jamais vue. A quelque temps de là, M. Herkomer remarquait à Guildhall, dans un bal costumé, une Pallas-Athéné dont la sculpturale beauté le plongea dans l'enthousiasme. Il voulut savoir le nom de cette femme, la plus belle, disait-il à tout le monde, qu'il eût vue de sa vie. On lui apprit que c'était miss Vanderbilt-Wackerman. Se faire présenter, solliciter et obtenir la faveur de peindre son portrait fut l'affaire d'un instant. Peu après, sur une invitation de Mme Herkomer, miss Vanderbilt se rendait à la maison de campagne du peintre et passait là plusieurs semaines, posant chaque jour devant celui-ci. Les séances n'avaient pas encore pris fin qu'un beau jour, à brûle-pourpoint, M. Herkomer déclarait à son modèle qu'il avait appris sur son compte des choses fâcheuses et la priait de quitter la maison. Miss Vanderbilt demanda vainement des explications. M. Herkomer se borna à dire qu'il tenait ses renseignements d'artistes dont il refusa de dire les noms. Miss Vanderbilt remua ciel et terre pour obtenir justice. Elle fit écrire à M. Herkomer par des peintres comme MM. Walter Crane et Luke Fildes; par des sculpteurs comme MM. Pommeroy, Frampton, Onslow Ford, etc.; par l'évêque de Londres lui-même. Tous se portèrent garants de sa parfaite honnêteté et demandèrent à l'artiste de se rétracter; leurs lettres restèrent sans réponse. Mais, au Salon de la Royal Academy, M. Herkomer exposait une figure de femme qui ressemblait prodigieusement à miss Vanderbilt. Ce tableau portait cette épigraphe mystérieuse : « En voyant, je ne vis pas; sans rien entendre, j'entendis. » Miss Vanderbilt a pensé qu'il y avait là une nouvelle insulte à son adresse et elle a assigné M. Herkomer en dommages-intérêts pour diffamation.

PETITE CHRONIQUE

Le XVIe congrès de la *Fédération archéologique et historique de Belgique* aura lieu à Bruges du 10 au 14 août et coïncidera ainsi avec l'Exposition des Primitifs flamands qui vient de s'ouvrir dans cette pittoresque cité.

Organisée par la *Société d'Emulation pour l'étude de l'histoire et des antiquités de la Flandre* présidée par M. le comte Th. de Limburg-Stirum, le Congrès comprendra, outre les sections ordinaires : *Préhistoire*, — *Art et archéologie*, — *Histoire*, une section spécialement consacrée à l'étude des œuvres et de la vie des *Maîtres primitifs de l'école flamande*.

Le programme détaillé indiquant les heures des réunions, des

visites aux monuments et des excursions, ainsi que le texte des questions posées, sera envoyé à tous les adhérents.

La cotisation est fixée à 5 francs pour les membres d'une des sociétés fédérées ; à 10 francs pour les autres congressistes ; à 20 francs pour ceux qui acceptent le titre de membre honoraire.

La souscription donne droit à une carte personnelle procurant les entrées gratuites et les autres avantages que le comité obtiendra pour les congressistes, ainsi qu'à un exemplaire de toutes les publications du congrès et au compte rendu de ses séances.

S'adresser pour tous renseignements à M. Léon de Foere, secrétaire, rue de l'Equerre, 5, Bruges.

On se propose d'élever au péristyle du nouveau musée de Gand un socle portant dans deux niches le buste de De Vigne par Rodin et celui de son ami intime De Winne, le portraitiste célèbre, par De Vigne. Sur le socle, la ravissante statue de l'*Immortalité*, coulée en un bronze à fine et claire patine argentée. Cet ensemble promet d'être un vrai bijou, si la beauté des matériaux et leur harmonie répondent aux louables intentions de la Société royale pour l'encouragement des beaux-arts, qui a pris l'initiative de cette manifestation.

Comme nous l'avons annoncé précédemmemt, l'Administration communale de Saint-Josse-ten-Noode a décidé d'ériger une fontaine commémorative des Eaux du Bocq

Le coût du monument ne pourra dépasser 40,000 francs, toutes installations comprises.

Le jury aura à sa disposition une somme de 2,100 francs à répartir en indemnités de 300 francs entre les concurrents dont l'œuvre, sans être exécutée, aura néanmoins témoigné d'un travail consciencieux.

Les projets devront être accompagnés d'un devis, l'auteur s'engageant à exécuter le travail à ses frais, risques et périls, au prix par lui fixé.

Les projets seront reçus à l'Administration communale, avenue de l'Astronomie, 13, jusqu'au 31 décembre 1902, avant midi.

Ils devront être revêtus d'une devise et accompagnés d'une enveloppe portant, à l'extérieur, la devise et contenant, à l'intérieur, la signature et le domicile de l'auteur.

Le Cercle *Piano et Archets* a donné à Liége un fort joli concert exclusivement consacré aux œuvres instrumentales et vocales françaises des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles. Des pièces pour violon et clavecin de F. Francœur et de J.-B. Senallié, un Trio de J.-M. Leclair, des chansons populaires recueillies et harmonisées par Vincent d'Indy et par Julien Tiersot ont été fort bien interprétées par MM. Maris, Jaspar, Foidart, par M^me^ Henrion-Demarteau et par M. Dethier. Ce programme archaïque, précédé d'une conférence de M. Ernest Closson sur les instruments anciens, a obtenu un succès mérité.

Aujourd'hui dimanche, à 3 h. 1/2, à l'Ecole de musique et de déclamation d'Ixelles (53, rue d'Orléans, directeur-fondateur : Henri Thiébaut), Dix-neuvième conférence donnée par M. Thomas Braun. Sujet : *Léopold Courouble*.

Winternachtsdroom (*Songe d'une nuit d'hiver*), de MM. Léonce du Catillon et De Boeck, dont nous avons annoncé la prochaine première à Anvers, vient d'obtenir un subside de 1,000 francs du ministre des Beaux-Arts, sur la proposition du comité musical (MM. Gevaert, Huberti et Tardieu) de son département.

Flamma, un nouveau ballet de M. De Boeck, sera représenté au Grand-Théâtre de Gand.

Le jury de l'Exposition internationale de Lille vient de décerner, à l'unanimité, une deuxième médaille au peintre Lucien Frank.

PLAGE DE WESTENDE

dans les superbes dunes du littoral ouest de la Belgique.

WESTEND-HOTEL — CONFORT — ÉLÉGANCE



BAINS DE MER — SÉCURITÉ — GRATUITÉ

Terrains avantageux. — Villas et cottages charmants.
Jeux de tennis, jeux de golf. Concours d'architecture (août-septembre).

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE
G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOULD DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE — 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS SPECIAUX POUR LA CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES SOLIDES ET PEU COUTEUX



Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

BEC AUER

50 % D'ECONOMIE **LUMIERE QUADRUPLE**

Appareils d'éclairage et de chauffage au GAZ, à l'ÉLECTRICITÉ et à l'ALCOOL

INSTALLATIONS COMPLETES

Bruxelles, 20, BOULEVARD DU HAINAUT, Bruxelles

Agences dans toutes les villes.

TÉLÉPHONE 1780

E. DEMAN, Libraire-Expert

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

EN SOUSCRIPTION :

THEATRE DE M. MAETERLINCK

avec une préface inédite de l'auteur.

Trois volumes in-8°, illustrés de dix compositions originales lithographiées par AUGUSTE DONNAY.

Tirage à 110 exemplaires numérotés, sur papier de Hollande

Prix : 90 francs.

Les exemplaires numérotés 1 à 10, renfermant une double suite des dix compositions et un croquis original de A. DONNAY :

Prix : 150 francs.

Le prospectus-spécimen de cet ouvrage sera adressé gratuitement sur demande.

Demandez chez tous les papetiers

l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION **EXPORTATION** **ÉCHANGE**

JUGEND

Revue illustrée hebdomadaire

FONDÉE EN 1896

Éditeur : DR. GEORG HIRTH, Munich.

LIMBOSCH & C^IE

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. V^e MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

VINGT-DEUXIÈME ANNÉE. N° 27. 6 JUILLET 1902.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Albéric Coppieters (OCTAVE MAUS). — Statuette moderne (CLAUDE FERRARE). — Edouard Manet (OCTAVE UZANNE). — Bibliographie. *Psychologie d'une ville; essai sur Bruges. Lettres d'amour d'une Anglaise. La Ronde des blanches. Les Mille Nuits et une nuit* — Concours du Conservatoire. — Chronique judiciaire des Arts. *Les « Feux » au théâtre.* — Accusés de réception. — Petite Chronique.

ALBÉRIC COPPIETERS

Un journal déplié ce matin m'apprend la mort d'un peintre devant qui paraissait s'ouvrir un avenir heureux. Le Salon de la *Libre Esthétique* le révéla au public il y a quatre mois. Au Salon de Paris, une figure en plein air, étudiée avec une singulière acuité de vision, affirma un tempérament obstiné, cherchant sa voie hors des chemins battus et réalisant une conception personnelle de la nature. La critique vanta ce talent naissant. Les artistes s'arrêtèrent avec complaisance devant la grande toile un peu théorique de leur jeune confrère, s'intéressèrent au découpage violent d'ombres et de lumières qui arlequinait le verger flamand dans lequel il avait situé son modèle, — un fermier en bourgeron coiffé d'une casquette. Le début était brillant, plus qu'honorable. Il dut raffermir la foi du néophyte et lui donner la conscience de son individualité. Hélas! Albéric Coppieters emporte brusquement dans le mystère de la tombe toutes les promesses d'un art jeune, franc, audacieux et neuf, qui semblait appelé à accroitre de territoires fraîchement défrichés notre héritage pictural.

Laborieux et tenace, grand, robuste, un menton volontaire corrigeant l'indécision rêveuse du regard, aimant la solitude et le silence, sobre de paroles et de gestes, concentré dans la ferveur de ses croyances, le peintre avait dans le caractère la gravité un peu sacerdotale des chefs d'école. Par l'inflexibilité de ses arguments et la précision de ses aperçus il me rappelait Georges Seurat, qui renouvela la technique de l'art de ce temps. Mais la théorie proclamée par Albéric Coppieters de sa voix assourdie et lente était l'antithèse même du néo-impressionnisme.

« A quoi bon souligner, disait-il, l'influence réciproque des tons, exprimer sur la toile les réactions mutuelles de l'ombre et de la lumière? Si le peintre transcrit avec une vérité rigoureuse les colorations locales, celles-ci s'influenceront l'une l'autre comme elles se combinent dans la nature. L'intensité des parties éclairées amènera sur les ombres, sans qu'aucune dégradation soit nécessaire, les morsures que les impressionnistes traduisent par des reflets lumineux. Le phénomène visuel est identique, qu'il soit produit par la

nature ou par l'œuvre qui exprime celle-ci. S'il est vrai qu'un ton intensifie dans un paysage le ton complémentaire, il l'intensifiera pareillement dans un tableau. Le tout est de peindre fidèlement ce qu'on voit, de trouver le ton juste et d'établir strictement les valeurs. Voyez cette palissade qui clôt mon verger. Elle est uniformément peinte d'un gris argenté. Elle vous paraît plus claire à l'endroit où elle se découpe sur l'ombre du noyer. Illusion d'optique, tout simplement. La même illusion doit se produire en vous si, dans ma toile, j'arrive à juxatposer avec exactitude le gris de la barrière et le vert sombre du pâturage. »

Je combattais vivement cette thèse, dont le vice capital est de ne tenir aucun compte de l'atmosphère qui baigne les objets ni du relief de ceux-ci. La surface unie de la toile sur laquelle l'artiste trace une image ne peut que réfléchir un aspect de la nature. Le peintre donne à cette image l'illusion de sa forme, de son volume, de son enveloppe aérienne, mais l'image n'en demeurera pas moins une apparence conventionnelle, un reflet de la réalité. Pour rendre celui-ci tangible, l'artiste doit exprimer, outre l'objectivité de la couleur et de la forme, les altérations que leur fait subir l'appareil réceptif, qui est l'œil humain; en termes plus brefs, peindre non ce qui *est*, mais ce qu'il *voit*. Et ce qu'il voit a une profondeur, des dimensions, un espace, une succession de plans qui provoquent des effets d'optique différents de ce que produit un polychromisme purement superficiel.

Bien qu'il me fût impossible d'y souscrire, la théorie d'Albéric Coppieters m'intéressait en ce qu'elle expliquait les intentions d'un art dépouillé de demi-teintes et de pénombre, presque photographique, tout en oppositions brutales et dont la sécheresse déconcertait au premier abord. Les œuvres valent parfois moins par elles-mêmes que par l'inédit qu'elles apportent et par les idées qu'elles mettent en mouvement. Discutables, certes, et de tendances contestables, celles du jeune peintre ne pouvaient laisser indifférents ceux que passionne l'évolution esthétique. *La Place Saint-Josse le dimanche* et *Une ferme à Dixmude* marquent une tentative qui a son importance et son intérêt. Il est impossible de prévoir les résultats d'une exploration entreprise avec une volonté si ferme et un caractère si fortement trempé. Les dons naturels du peintre, son esprit scientifique, son éducation solide (nombre de dessins, d'eaux-fortes, d'études en couleurs attestent sa maîtrise naissante) permettaient de fonder sur lui les plus sérieuses espérances. Tout s'écroule, et l'on ne peut que déplorer la cruauté de la destinée.

Coppieters meurt dans sa vingt-huitième année. Avec lui sombre une nature enthousiaste et peut-être l'âme d'un artiste original et puissant.

OCTAVE MAUS

STATUETTE MODERNE

Nous vivons dans un temps singulier, un temps indécis et flou, mal fait pour une éclosion de personnalités fortes et de caractères entiers. L'humanité moderne, et surtout notre race latine, éternellement en avance sur ses rivales, est aujourd'hui tiraillée fâcheusement entre des instincts opposés. Les esprits sont aiguisés jusqu'au scepticisme, et les corps énervés jusqu'à la neurasthénie. Et cela rend au psychologue sa tâche fort ardue : jamais peut-être le théâtre de la vie n'a connu des acteurs plus illogiques et plus déconcertants.

Si le psychologue réussit quand même à saisir dans son vif tel de ces acteurs presque insaisissables, et s'il nous en offre un portrait juste et délicat, une statuette exacte et jolie, où toute la vie du modèle semble s'être concentrée, nous n'avons, je crois, qu'à saluer avec respect le mérite très grand de l'œuvre, et le talent considérable de l'ouvrier. C'est ce que je fais, quant à moi, après avoir lu et relu, sans parti pris d'admiration ni de critique, la délicieuse trilogie des trois *Claudine* que M. Willy vient de nous donner.

En fait, ces trois Claudine n'en font qu'une. Gamine, — usant ses jupes courtes sur les bancs invraisemblables d'une école vraie pourtant, — jeune fille, jetant tumultueusement sa rusticité, quand même délicate, au travers d'un monde moitié laid, moitié hypocrite (notre monde à peine noirci); — femme enfin, accrochant où elle peut sa sensualité naissante et sa sentimentalité avide, — successivement curieuse, puis troublée, puis séduite; Claudine, d'un bout à l'autre de sa nerveuse existence, demeure la même créature; et cette créature, simple héroïne de simples romans, n'en est pas moins, pour peu qu'on y réfléchisse, l'esquisse la plus vigoureuse et la plus magistrale que nous ayons de la femme moderne, de celle que les Bourget, les Prévost et leurs disciples ont analysée sans la comprendre et que M. Willy vient de comprendre sans se donner l'air de l'avoir analysée.

Dame, cette femme-là n'est point la petite fille bien sage dont nos grand'mères nous parlaient jadis. Elle possède un cœur et des sens, — comme vous et moi. Cœur et sens l'entraînent en une foule d'aventures, — pas bien extraordinaires, très souvent rencontrées, très souvent vécues par chacun de nous, — mais trop naïvement racontées. Et voilà la pierre d'achoppement où butte l'auteur. Claudine, décidément trop franche pour son siècle, ne sait pas du tout nous cacher ses peines ni ses plaisirs. Et je sais des gens qui l'ont regretté.

A mon humble avis, ils ont eu tort. La statuette est toute nue, — mais d'autant mieux campée; et c'est à cause de cette nudité révélatrice que Claudine peut synthétiser avec tant d'exactitude tout le monde féminin d'aujourd'hui. C'était au prix de beaucoup de sincérité, et d'un peu de cynisme que M. Willy pouvait élever ses trois livres au-dessus du niveau des banales histoires psychologiques dont le nouveau siècle nous abreuve. Il l'a fait; j'en suis charmé.

D'autres jugent différemment. Ici même, M. Gilbert de Voisins nous fournissait récemment une charge à fond contre *Claudine*. Or, ceci vaut la peine d'une discussion, car M. Gilbert de Voisins n'est pas de l'espèce des censeurs farouches que le seul aspect d'une gorge dévoilée met en courroux. Non. M. Gilbert de Voisins admet volontiers *Manon Lescaut*, volontiers même la *Femme et*

le Pantin, et je me hâte de l'approuver de toutes mes forces. Mais il n'admet pas *Claudine;* et voici la substance de son raisonnement :

« Otez à *Claudine*, observe-t-il, ses qualités de facture et d'émotion, il restera une horrible petite chose. »

Peste ! Je n'en doute pas ! Otez au Cid son héroïsme et à Chimène sa pudeur filiale, il restera une laide histoire de fille sacrilège et de vieillard outragé. Davantage : Otez à la critique de M. Gilbert de Voisins son talent et sa finesse, il n'en restera absolument rien, car son procédé ne peut sérieusement se défendre.

Non, n'ôtons rien du tout à *Claudine*. *Claudine* est un tout très harmonieux, dont rien ne doit se détacher. Oui, je sais que, dans les trois livres, beaucoup de pages sont hardies, beaucoup de situations risquées; je sais qu'à côté de sensations purement cérébrales, l'auteur nous y décrit très souvent un autre ordre de sensations. Mais quoi ! C'est le contraste habituel de la vie. Il s'y trouve un partage d'ombre et de soleil. Et, pour tout dire, j'estime fâcheuse, et même hypocrite notre tendance à vouloir perpétuellement des tableaux sans ombres...

Je n'ai pas l'honneur de connaître M. Gilbert de Voisins, mais il nous contait récemment une histoire assez hardie d'île nocturne, de garçons à casquettes et de corsets mal agrafés... M. Gilbert de Voisins, si sévère pour les condamnables baisers de Claudine, s'intéresse donc quelquefois au spectacle d'autres baisers, moins délicats peut-être ? Tels les demi-dieux antiques, guettant, du fond des taillis traîtres, les ébats prometteurs des nymphes aux bras blancs. Peut-être auraient-ils flétri très durement les amours gracieuses de Mnasidika et de Bilitis, pour cette ironique raison qu'ils en étaient exclus !

CLAUDE FERRARE

ÉDOUARD MANET [1]

Les écrits d'auteurs aussi opposés d'expression qu'Emile Zola et Stéphane Mallarmé avaient, depuis longtemps déjà, salué en Edouard Manet le maître initiateur de la peinture moderne. Le cri d'admiration de Baudelaire devant *Lola de Valence* offrant parmi tant de beautés

Le charme inattendu d'un bijou rose et noir

avait rallié à Manet les dernières résistances esthétiques et préparé enfin, aux yeux du public, cette heure de consécration définitive qui sonna avec l'exposition d'ensemble des œuvres de l'artiste et l'entrée d'*Olympia* au Luxembourg.

M. Théodore Duret, en publiant chez l'éditeur Floury une *Histoire d'Edouard Manet et de son œuvre*, vient d'ériger enfin à la gloire du grand impressionniste le plus beau monument de souvenirs. Nous y retrouvons, à chaque page, frémissant comme hier, le récit anecdotique de toute une période d'art emportée et fiévreuse. Qu'on retourne en pensée au Luxembourg et qu'on y contemple le beau tableau de Fantin-Latour : *Un atelier aux Batignolles*. Édouard Manet, au chevalet, semble peindre, formant, avec les accessoires, le centre de l'œuvre. Autour se groupent Claude Monet, Renoir, le pauvre Bazille, tué en 1870, Zacharie Astruc, Maître, Scholderer ; au milieu Emile Zola, jouant avec son lorgnon, se mêle et discute. Cette œuvre, superbe de vie et d'expression, l'une des meilleures de Fantin-Latour, réunit, en un bel ensemble, autour de Manet, les premiers partisans de son art audacieux. Lui-même, avec sa tête très fine, son regard aigu et plein de douceur à la fois, son front large et énergique, semble commander aux autres, leur désigner du pinceau cette large et belle route du plein-air, de l'impression et de la peinture claire que plusieurs ont, depuis, suivis avec honneur.

Ce tableau nous montre le maître incomparable du *Bon Bock* et du *Déjeuner sur l'herbe* en pleine fièvre de travail. Nous sommes alors en 1870, un peu avant la guerre. Il y a, à cette époque, déjà plus de dix années que Manet bataille pour son art, répondant aux sarcasmes et aux rires par de nouvelles œuvres sans cesse plus maîtresses et plus fières. Il a donné déjà ces magnifiques tableaux sur la vie espagnole, dignes de la grande lignée de Velasquez et Goya, où éclate sa verve incomparable de coloriste; en 1865, au Salon des refusés, il a exposé *Olympia* ; en 1863, deux ans auparavant, c'avait été le somptueux *Déjeuner sur l'herbe*, toile qui souleva tant de colères, une merveille d'impression mais où deux dames toutes dévêtues, assises sur l'herbe entre deux messieurs habillés, semblaient, aux yeux du public, par trop se moquer des convenances. Il a donné enfin : *Jésus insulté par les soldats*, *Le Fifre*, *Le Portrait d'Emile Zola*, *La Jeune Femme au soulier blanc*, *L'Exécution de Maximilien*. Et cela sans compter les nombreuses natures-mortes, paysages et portraits de toutes sortes où il a su, maintes fois, affirmer l'un des plus extraordinaires tempéraments d'art du siècle. C'est dire s'il est alors en pleine maturité de son talent et si son génie de coloriste, le plus éclatant qu'on ait vu depuis Delacroix, s'est affirmé déjà par tant de toiles, classées depuis au rang des chefs-d'œuvre.

M. Théodore Duret, en donnant à son livre l'ampleur nécessaire, a réussi à écrire, en même temps que celle de Manet, l'histoire de la première école impressionniste. C'avait été d'abord Berthe Morisot qui avait reconnu Manet pour maître, puis Camille Pissarro, enfin celui qui devait devenir, un jour, le virtuose de la lumière : Claude Monet. Présenté, en 1866, à Édouard Manet par Zacharie Astruc, le nouveau venu ne tarda pas à se lier d'amitié avec celui que réprouvaient alors les peintres académiques, la critique et une bonne part du public. Cette amitié fut parmi les plus belles qui entourèrent Manet. Un tableau de ce dernier l'a immortalisée : c'est celui représentant Monet dans cet étrange bateau-atelier qu'il s'était fait construire, pour mieux saisir, en y vivant constamment, les mille fluctuations de l'eau, sur la Seine, à Argenteuil. Manet lui-même, qui avait donné déjà avec le *Déjeuner sur l'herbe* des preuves magnifiques de ses belles qualités de paysagiste, se laissa gagner à cette nature active, un peu âpre, mais si vivante, des banlieues parisiennes. On peut dire que de ce côté là aussi, il précéda Raffaelli, Sisley, René Billotte ainsi que dans les pastels (certains, une *Femme nue dans son tub* par exemple il avait indiqué à Renoir, à Degas la voie à suivre.

Devant la réprobation qui saluait ses tableaux, Édouard Manet avait obtenu, avec plusieurs autres des ses confrères éliminés par le jury, d'ouvrir en face du Salon officiel un autre Salon dit des refusés. En consultant aujourd'hui le catalogue de la première exposition de ce genre, qui eut lieu en 1863, on n'est pas peu surpris d'y retrouver les noms de quelques hommes qui ont

(1 *Histoire d'Edouard Manet et de son œuvre*, par THÉODORE DURET. Paris, Floury.

donné depuis à l'art français contemporain un lustre inattendu. Bracquemond, Cals, Chintreuil, Fantin, Harpignies, Jongkind, Legros, Manet, Pissarro voisinent pêle-mêle en un beau désordre. Alors ils étaient impopulaires, méconnnus et raillés. Ils ont montré depuis, pour la plupart, de belles preuves de génie. Manet, le premier, était venu avec Courbet. Ils avaient, à eux deux, élargissant encore la technique des maîtres de Barbizon, laissé bien plus en arrière que les peintres romantiques, tout l'art de convention, de rhétorique, de fausse pensée, d'expression convenue.

Édouard Manet est mort en 1883. Un an auparavant, en 1882, il avait, déjà fatigué, déjà souffrant du mal qui devait l'emporter, exposé ce *Bar aux Folies-Bergère* que nous avons revu depuis à la Centenale. C'est ainsi que l'adieu de son génie. Celui-ci n'a cessé de lui survivre; il est dans son œuvre; il en éclaire toutes les toiles. C'est à ce bel exemple, à cette forte originalité, l'une des plus mâles qui aient été, que l'art français a dû de trouver enfin — selon le mot si juste de Stéphane Mallarmé — une expression neuve.

L'*Histoire d'Edouard Manet et de son œuvre* que publie la librairie Floury est excellemment écrite par Théodore Duret, qui était le critique d'art le mieux désigné pour cette biographie anecdotique et documentée. Théodore Duret connut, dans la plus intéressante partie de sa vie laborieuse, le peintre de la *Promenade* et du *Portrait de M. Pertuiset, le tueur de lions* ; il fut un des plus ardents partisans de Manet et de ses disciples aux heures où il était passionnément discuté. Le livre qu'il vient d'écrire peut être considéré comme définitif. A la partie bibliographique se trouve joint un précieux catalogue des peintures et pastels d'Édouard Manet, depuis les œuvres du premier début, qui ne sont que des copies, jusqu'aux compositions importantes datées de 1861 à 1883 et qui forment un ensemble de près de quatre cents tableaux, sans compter les pastels et les petites études de chevalet presque toutes inconnues. Ce livre, consacré à la gloire du maître impressionniste dont le génie apparaît chaque jour plus puissant et qui ne compte plus aujourd'hui que des admirateurs en sincère dévotion de son œuvre, sera conservé précieusement dans les bibliothèques d'art. En dehors de la valeur indéniable de son texte, cette récente publication présente l'avantage d'une illustration abondante dans le texte et hors texte, en noir et en couleurs. On y voit défiler les principaux tableaux de Manet : *Le Bal de l'Opéra*, *Le Chemin de fer*, *La Femme dans un tub*, *L'Exécution de l'empereur Maximilien*, *Le Fifre*, *L'Olympia*, *Le Déjeuner sur l'herbe*, *Le Vieux Musicien* et presque tous les portraits importants remarquablement reproduits par l'héliogravure, la lithographie ou la gravure sur bois.

Il convient de féliciter l'éditeur qui a su attacher son nom à cette publication qui aurait pu prendre comme devise celle qu'affectionnait tant l'illustre peintre : « *Manet et Manebit.* »

OCTAVE UZANNE

BIBLIOGRAPHIE

Psychologie d'une ville; essai sur Bruges, par H. FIERENS-GEVAERT. Deuxième édition revue. Bibliothèque de philosophie contemporaine. Félix Alcan, Paris.

Dans cet *Essai sur Bruges*, l'auteur retrace siècle par siècle l'histoire de la célèbre commune et montre comment les grandes floraisons artistiques se sont épanouies à différentes époques dans ce beau « parterre urbain. » Quiconque voudra connaître les origines et les fastes de la grande école brugeoise dominée par les figures de Van Eyck et de Memling, le caractère héroïque, industrieux, le goût esthétique des anciennes populations flamandes et le luxe inouï de la période bourguignonne, lira cette *Psychologie d'une ville*. En analysant l'âme de Bruges, notre collaborateur fait revivre l'âme des vieilles Flandres, on pourrait presque dire tout le moyen-âge.

L'exposition qui vient de s'ouvrir à Bruges rend tout particulièrement intéressant l'ouvrage de M. Fierens-Gevaert. Bien des passages de ce livre ont trait aux trésors artistiques que renferme l'antique cité. *L'Art roman à Bruges, Art et culture au XIII^e siècle, Les Origines de la miniature flamande, Peinture et sculpture au XIV^e siècle, L'Age d'or de la peinture flamande, La Miniature à Bruges au XV^e siècle,* tous ces chapitres forment à eux seuls un résumé des questions intéressant tous ceux qui connaissent et qui aiment l'admirable *Bruges-la-Morte*.

Lettres d'amour d'une Anglaise.
Roman, traduit de l'anglais par HENRY-D. DAVRAY. Paris, *Mercure de France.*

Les *Lettres d'amour d'une Anglaise* furent publiées en Angleterre, sans nom d'auteur, dans les derniers jours de novembre 1900. Leur succès fut tel qu'en trois semaines il s'en vendit plus de deux cent mille exemplaires. Jusqu'en mai 1901, le livre fut sans arrêt réimprimé, et la vente atteignit plus de cinq cent mille exemplaires. Le mystère dont s'entourait la publication de cet étrange livre surexcita au plus haut point la curiosité de la critique et du public. Les lettres étaient-elles authentiques ou simplement l'œuvre d'un auteur inconnu? On discuta passionnément la question; les journaux lancèrent les suppositions les plus plus fantaisistes. Un grand quotidien envoya le même jour à un grand nombre de personnalités appartenant au monde des lettres, à l'aristocratie, à des personnages royaux, le même télégramme posant la question : « Êtes-vous l'auteur des *Lettres d'amour?* » Sans succès. Les lettres étaient-elles une correspondance réelle?

Rien ne peut être plus intensément humain que ces *Lettres d'amour*, et il n'est pas douteux que le public français ne fasse à cette œuvre magistrale l'accueil qu'elle mérite.

La Ronde des blanches, par WILLY. Paris, librairie Molière.

Après *Bains de sons*, la *Mouche des croches*, *Entre deux airs*, *Garçon*, *l'audition!* l'Ouvreuse publie la *Ronde des blanches*, une nouvelle série de critique musicale non moins savoureuse, non moins fantaisiste et joviale que les précédentes. La maligne sœur de Willy, dans ce recueil désopilant, a rendu compte des premières et des principaux concerts de la saison 1900-1901.

Compositeurs, artistes, virtuoses, directeurs, dilettantes, critiques, mondains, mélophiles, tous ceux qui connaissent la hardie commère, ses rubans roses et sa verve frondeuse, tous ceux qui aiment et comprennent la musique, liront et conserveront en bibliothèque ce volume si familier d'allure, si original et parfois si judicieux de pensée.

Les Mille Nuits et une nuit. Tome X.
Paris, Ed. de la *Revue blanche.*

Nulle histoire n'est aussi merveilleuse de lyrisme et de fantasmagorie que celle de *Hassân Al-Bassri* par quoi s'ouvre le tome X (qui vient de paraître aux éditions de la *Revue blanche*) de cette traduction Mardrus des *Mille Nuits et une nuit*, littérale et bientôt complète. Aidé ou entravé par les artifices d'une alchimie maîtresse des éléments et des êtres, protégé par le cheikh Ali-Père-des-Plumes et par la vieille amazone Mère-des-Lances, mais s'attardant parfois en des reposoirs de volupté, transporté à travers l'espace aérien par l'éfrit Dahnasch Ben-Forktasch, — Hassân découvre enfin dans les fabuleusement lointaines îles Wak-

Wak sa femme Splendeur, fille du roi des rois des Genn, et la reconquiert. Et ce même tome s'orne de l'*Histoire du dormeur éveillé*, que Galland avait essayé de traduire, mais de quelle encre pâle et avec quelles lacunes; du *Diwân des gens hilares et incongrus*; des adultères *Amours de Zein Al-Mawassif*, et du naïf conte du *Jeune Homme mou*.

Concours du Conservatoire (1).

Musique de chambre (professeur, Mme DE ZAREMBSKA) : 1er prix, Mlle De Koster, 2e prix, Mlles Privé, Delvigne, 1er accessit, Mlles Declercq et André.

Harpe. Harpe diatonique (professeur, M. MEERLOO) : 2e prix avec distinction, Mlle Merkot; 2e prix, Mlle Gellens.

Harpe chromatique (professeur, M. RISLER) : 1er prix avec distinction, Mlle Renson; 2e prix avec distinction, Mlle Cornélis, M. Cantelon; 1er accessit, Mlle Van Overeem, M. Ottmann.

Orgue (professeur M. MAHI) : 1er prix avec distinction, MM. Courboin et Jooris; 1er prix, MM. Mertens et Brewaeys; 2e prix avec distinction, M. Geeraert; 2e prix, MM. Sarby, Ten Cate et Guillaume.

Violon (professeurs, MM. COLYNS, CORNÉLIS, THOMSON et VAN STYVOORT, professeur adjoint) : 1er prix avec la plus grande distinction, MM. Mac-Millen (M. Thomson) et Dethier (M. Cornélis); 1er prix avec distinction, MM. Lichtenstein (M. Thomson), Doehaerd (M. Colyns), de Bustinduy (M. Thomson); 1er prix, MM. Finch, De Lange (M. Cornélis), Bernstein (M. Thomson); 2e prix avec distinction, Mlle Chrystal, M. Demont (M. Cornélis); 2e prix, MM. Van Hercke (M. Thomson); Adriaens (M. Cornélis) et Mora (M. Thomson); 1er accessit, MM. Campowsky, Fabini (M. Thomson); 2e accessit, MM. Van Styvoort (M. Van Styvoort), Harper et Clapès (M. Thomson).

Chronique judiciaire des Arts.

Les « Feux » au théâtre.

Mlle Mylo d'Arcyle a été engagée, le 26 juillet 1900, au théâtre du Gymnase, pour une durée de trois années. Elle avait droit à des appointements mensuels fixes et, en outre, à des feux dont le montant était de 20 francs par représentation, pour la première année, et son engagement lui garantissait un minimum de cent cinquante feux par année.

D'autre part, cet engagement stipulait que l'artiste, ayant un nombre de feux assuré, devrait en abandonner un pour chaque jour où elle serait dans l'impossibilité de remplir son service.

Enfin, un article additionnel de ce même engagement spécifiait que lorsque la présence de Mlle Mylo d'Arcyle ne serait pas indispensable au Gymnase, la direction s'engageait à lui donner l'autorisation de créer tout rôle important qui lui serait offert dans un autre théâtre; l'engagement de Mlle Mylo d'Arcyle devant, dans ce cas, être suspendu pendant toute la durée de son congé.

C'est sur l'interprétation de cette dernière clause que le tribunal de commerce de la Seine vient d'être appelé à se prononcer.

En effet, Mlle Mylo d'Arcyle ayant obtenu un congé pour aller jouer au théâtre de Monte-Carlo, avec la troupe de M. Guitry, la direction du Gymnase prétendait retrancher des cent cinquante feux qu'elle lui avait assurés, un nombre correspondant à la durée de son congé qui avait été de trente-cinq jours.

L'artiste prétendait au contraire ne pas devoir abandonner une partie des feux garantis alors que son absence provenait d'un congé régulièrement obtenu en vertu du consentement réciproque des parties et par application d'une clause de l'engagement.

C'est cette dernière thèse qui fut accueillie par le tribunal. Le jugement décide que la réduction ne peut avoir lieu que si l'impossibilité de jouer provient du fait seul de l'artiste ou d'un cas fortuit, maladie ou accident.

(1) Suite. Voir notre dernier numéro.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

POÉSIE : *Du Désir aux Destinées*, par ROBERT D'HUMIÈRES, Paris, *Mercure de France*. — *Les Rêves crépusculaires*, par CHARLES VAN BLEYENBERGH. Bruxelles, Ed. du *Cercle musagète*.

ROMAN : *Les Mères sociales*, roman contemporain, par CAMILLE MAUCLAIR. Paris, P. Ollendorff. — *Têtes de houille*, par MAURICE DES OMBIAUX. Bruxelles, Dechenne & Cie. — *Kim*, par RUDYARD KIPLING, traduit par L. FABULET et CH. FOUNTAIN WALKER. Paris, *Mercure de France*. — *Paris sentimental ou Le roman sentimental de nos vingt ans*, par PAUL FORT. Paris, *Mercure de France*. — *Sur la lisière des forêts*, par VENCESLAS SIEROSZEWSKI, traduit du polonais par Mme Rakowska. Paris, Ed. de la *Plume*.

THÉATRE : *Les Petits Bourgeois (la Famille Bezséménoff)*, pièce en quatre actes de MAXIME GORKI, traduite par E. SÉMÉNOFF et E. SMIRNOFF. Paris, *Mercure de France*.

DIVERS : *Le Bovarysme*, par JULES DE GAULTIER. Paris, *Mercure de France*. — *Maître de sa joie*, par JEAN DOLENT. Paris, A. Lemerre.

MUSIQUE : *Joies et tristesses*, poésies d'ARMAND SILVESTRE; six mélodies par Mme TH. VAN DEN STAEPELE. Liége, Brahy. — *Epitaphe sur l'anagramme de Damoiselle Marie Dupuis (Dieu m'a prise)* pour chant et piano, par PIERRE DE BRÉVILLE. Paris, Baudoux & Cie. — *La Forêt nuptiale* de R. NYST; musique de Mme SYLVIANE (GYPSY SYLVÆ) pour piano et chant. Bruxelles, J.-B. Katto; Paris, Colombier. — *Marche nuptiale* par piano par Z. ETIENNE; paraphrase de P. WODON. Bruxelles, Ch. Besson. — Douze miniatures pour violon, mandole ou mandoline avec accompagnement de piano, par Z. ETIENNE. Bruxelles, P. Raymond.

PETITE CHRONIQUE

Le gouvernement vient d'approuver définitivement les plans du monument à ériger à feu Georges Brugman dans la cour extérieure de l'hôpital Saint-Jean. La dépense, évaluée à 45,000 fr., sera supportée par l'administration des hospices civils. On sait que l'auteur du monument est M. Jules Dillens.

Au concours ouvert entre les élèves de l'atelier Hankar pour le projet de monument à ériger à l'architecte défunt, c'est M. Hamesse qui l'a emporté à l'unanimité des suffrages. L'intervention pécuniaire de la commune de Saint-Gilles, déjà promise conditionnellement, sera officiellement demandée par le Comité.

Mme Emma Birner ouvrira le 1er octobre prochain en son domicile, rue de l'Amazone, 28 (quartier Louise), un cours de chant pour les jeunes filles qui se destinent à la carrière artistique.

Elle y adjoindra :

1° Un cours de diction française et d'interprétation du répertoire (opéra et opéra comique) qui sera confié à M. A. Vermandele, professeur au Conservatoire de Bruxelles; 2° un cours de solfège et de lecture musicale, qui sera donné par M. Ed. Cremers.

Répertoire classique et moderne de concert et de théâtre.

Pour tous renseignements, s'adresser 28, rue de l'Amazone (le samedi, de 1 h. 1/2 à 2 h. 1/2).

M. Lespinasse poursuit brillamment sa campagne estivale au théâtre Molière. Après les *Cloches de Corneville* qui tiennent en ce

moment l'affiche, viendront les *Vingt-huit jours de Clairette* que le directeur a été autorisé à substituer à la *Fille de Mme Angot*, primitivement annoncée.

Le jeune et talentueux compositeur gantois, M. Joseph Vandermeulen, termine une marche-cantate, *La Bataille des Éperons d'or*, sur un poème de M. Léonce du Catillon. L'œuvre sera exécutée le 31 août à Courtrai, lors de la grande manifestation qui commémorera la bataille des Éperons d'or.

Cette cantate-marche, nous écrit-on, n'a rien de commun avec les cantates ordinaires aussi banales qu'officielles. Le poète a produit une œuvre très originale et personnelle.

Il commence à faire saluer par les chœurs et musiques les étrangers débarquant à la gare de Courtrai. Après ce salut les rangs se forment et tout le cortège se rend au champ de bataille en chantant un hymne en l'honneur des combattants morts pour la liberté et la démocratie. A des intervalles des chœurs de femmes répondent et célèbrent le courage des hommes. Le cortège est sillonné par des enfants vêtus de blanc, portant des fleurs, des lauriers, des palmes et des drapelets multicolores ; arrivés à la grand'place de Courtrai, ils danseront joyeusement en rond sur une vieille ronde flamande. Le cortège se remet en marche. Arrivé au tertre sur lequel le monument du statuaire De Vreese s'élèvera un jour, les enfants le jonchent de fleurs et agitent leurs palmes et drapelets, tandis que des milliers et des milliers de manifestants, accompagnés de centaines d'instruments, saluent une dernière fois les héros de 1302 et acclament la paix universelle entre les peuples.

Le public a fait le meilleur accueil à l'appel des fondateurs de l'Union des amis de l'Art belge. Les adhésions parviennent de tout le pays; de l'étranger sont arrivés également des souscriptions nombreuses, parmi lesquelles il faut citer en première ligne celles de beaucoup de consuls belges.

Les artistes aussi manifestent leurs sympathies à l'œuvre nouvelle. Parmi les plus connus, qui se sont fait inscrire en qualité de membres, nommons les sculpteurs Lagae, Rousseau, Devreese, Desenfants, Charlier, Nocquet, Matton, Gilis, Hipp. Le Roy, etc.; les peintres Courtens, Frank, Jan Stobbaerts, Wytsman, Hagemans, Ter Linden, Louis Titz, Jakob Smits, Broerman, Dierickx, Dierckx, Géo et Jenny Bernier, Franz Charlet, Gouweloos, Verdussen, Delaunois, Potvin, etc.; le bijoutier d'art Ph. Wolfers, etc

Les noms de beaucoup de notabilités des différents mondes doivent être ajoutés à ceux si nombreux déjà que signalaient les premières circulaires de l'Union. Il sied de citer avant tout MM. le colonel Thys, le consul général de Belgique à Budapest, Saxlehner, G. Nagelmaekers, président de la Chambre de commerce belge à Paris, Vital De Coster, bourgmestre de Louvain, M. Kufferath, directeur du théâtre de la Monnaie, etc.

Rappelons que les adhésions sont reçues au siège social, rue de Comines, 34, à Bruxelles.

Ont été élus à la dernière séance de la classe des Beaux-Arts de Belgique :

Dans la section de peinture : Membre titulaire, M. Eugène Smits, en remplacement de Godefroy Guffens. Correspondant pour succéder à M. Eugène Smits, M. Xavier Mellery. Associé, en remplacement de Charles Becker, M. Fernand Cormon, membre de l'Institut de France.

Dans la section de sculpture : Membre titulaire en remplacement de Paul De Vigne, M. Jef Lambeaux, correspondant.

Dans la section d'architecture : Membre titulaire en remplacement de Van Ysendyck, M. Gédéon Bordiau, correspondant. Associé, en remplacement de Henri Révoil, M. Alfred Normand, membre de l'Institut de France.

Dans la section de musique : Membre titulaire en remplacement de Pierre Benoit, M. Edgar Tinel, directeur de l'Ecole de musique religieuse de Malines, professeur au Conservatoire de Bruxelles. En remplacement de M. Emile Mathieu, élu titulaire, correspondant, M. Jan Blockx, directeur du Conservatoire royal d'Anvers, élu à l'unanimité. Associé, en remplacement de Giuseppe Verdi, M. Edouard Lassen, grand prix de Rome de 1851, maître de chapelle de S. A. R. le grand-duc de Saxe-Weimar, élu à l'unanimité.

M. G. Hubert a été désigné comme directeur pour l'année 1903.

Un groupe d'artistes se propose d'ouvrir à Paris, en octobre prochain, un Salon d'automne. Un comité provisoire a été nommé pour en arrêter le règlement. Parmi les premiers fondateurs figurent MM. Aman-Jean, F. Auburtin, Adler, de la Gandara, Desvallières, Lunois, Olive, P.-A. Laurens, Maxime Maufra, Bréauté, Bouvard, Ravanne, Pierre Laurens, Camille Lefèvre, Rosso, Ch. Plumet, etc. Le secrétariat est établi rue de Babylone, 68, Paris (VIIe).

Le peintre J. Merckaert a obtenu à l'Exposition de Lille la médaille d'or.

Le Salon des artistes français (Champs-Elysées) a encaissé 328,000 francs de recettes, soit 66,109 francs de plus que l'an dernier. Le jour de l'Ascension (8 mai) a produit à lui seul 24,135 francs.

Les recettes de la Société nationale des Beaux-Arts (Champ de Mars) sont, de même, en progression sur celles des années précédentes. Elles se sont élevées à 138,487 francs. La plus forte journée a été celle du dimanche 27 avril, qui a fait encaisser 12.000 francs à la Société.

Il a été décidé que l'an prochain le Salon de la Société nationale des Beaux-Arts s'ouvrirait, comme celui de la Société des Artistes français, le 15 avril.

Le Conseil municipal de Paris a autorisé l'érection d'une statue de Chopin au parc Monceau. Il a refusé l'emplacement qu'on sollicitait, dans le même parc, pour un monument à Pailleron.

C'est le 20 courant que sera inaugurée à Dinan la statue de Duguesclin, œuvre de Frémiet. De grandes fêtes seront données à cette occasion.

Mardi dernier s'est ouvert à Scheveningue l'Exposition internationale organisée au profit des femmes et enfants boers, œuvre qui a, on le sait, rencontré auprès des artistes français, belges, hollandais, allemands, autrichiens, etc., le plus sympathique accueil.

Ils vont bien, les tableaux modernes, dans les ventes parisiennes! La collection Lazare Weiller, qui ne comprenait qu'une cinquantaine de toiles et une vingtaine de dessins, a produit, à l'hôtel Drouot, au cours de l'hiver dernier, un total de 293,000 fr.

Une réduction du *Ludus pro patria*, de Puvis de Chavannes, a atteint 40,000 francs. La *Famille*, du même, a été adjugée 10,500 francs. Même prix pour un dessin, *L'Enfant prodigue*.

Voici d'ailleurs les principaux prix :

Claude Monet : *La Gare Saint-Lazare*, 8,100 francs; *Le Bassin d'Argenteuil*, 12.000 francs; *La Cathédrale de Rouen, sept heures du soir*, 13,000 francs.

Pissarro : *La Station de Penge, à Upper-North-Wood*, 1,750 francs; *Les Tuileries, après-midi d'hiver*, 3,650 francs; *Pont-Neuf, effet de pluie, matin*, 2,000 francs; *Sortie de village*, 2,000 francs.

Guillaumin : *Dans la baie d'Antibes*, 2,200 francs.

Renoir : *A la fenêtre*, 4,000 francs.

Sisley : *Barrage de Saint-Mammès*, 6,100 francs; *Le Viaduc*, 4,400 francs; *Une rue de village*, 4,600 francs; *La Route de Mantes à Choisy-le-Roi*, 5,300 francs.

Thaulow : *Abside d'église à Dieppe*, 4,800 francs; *L'Idylle*, 5,000 francs; *Minuit, la grand'place*, 4,600 francs.

Boudin : *Bords de la Touque*, 8,300 francs; *La Brie*, 5,600 francs; *Sur la plage*, 2,000 francs.

Besnard : *L'Arrivée*, 2,200 francs.

Carrière : *Tête de jeune femme*, 2,850 francs; *Portrait de femme*, 1,26 ce sons.

Les Corot se sont élevés, l'un, *Cour de ferme*, à 23,000 francs, l'autre, *Entrée d'Abbeville*, à 17,500 francs. Deux paysages de Cazin, *Estuaire de rivière* et *Dans les prairies de Hollande*, ont été adjugés respectivement 11,000 et 15,500 francs.

Encore un legs important fait au Musée du Louvre par un de ses « Amis », M. Nolleval, ancien conseiller à la Cour des comptes, qui vient de mourir.

Voici la liste des œuvres dont le généreux donateur enrichit le musée :

Pérugin, *Madone avec l'Enfant Jésus* (galerie San Donato); École de Raphaël, *Portrait de peintre*; Sébastien del Piombo, *Portrait d'homme*; Bonifazio, *Jésus et la femme adultère*; Giorgione, *Portrait d'homme*; G. Bellini, *Madone et Enfant Jésus, accompagnés de deux saints et de trois donateurs*; Léonard de Vinci, *Réplique de Jésus au milieu des docteurs*; Luini, *Sainte Véronique* (provenant du château de Neuilly); attribué à Masaccio, *Portrait d'homme*; Botticelli, *Madone, Enfant Jésus et saint Jean*; Francia, la *Madone de Guastavillani* et la *Madone au chardonneret*; Innacongio da Imala, *Madone, Enfant Jésus et sainte Catherine*; Procaccini, *Amour forgeant ses flèches*; Sodoma, le *Christ chargé de sa croix*; Velasquez, une *Dame de la Cour de Charles IX*; attribué à Murillo, *Assomption*; Ribera, *Martyre de saint Laurent*; Poussin, *Mise au tombeau*; Ingres, études de têtes pour l'*Apothéose d'Homère*; attribué à Rigaut, *Portrait d'homme*; Rubens, *Christ en croix*; Ruysdael, *Paysage avec torrent*; inconnu, *Portrait d'homme*; Ph. de Champaigne, la *Mère Angélique* et le *Duc de Roannez*; Decker, *Petit paysage*.

Trois de ces tableaux — *Jésus et la femme adultère*, de Bonifazio, la *Madone de Guastavillani*, de Francia, et l'*Assomption*, attribuée à Murillo — ont déjà été envoyés au Louvre.

Mme Alphonse de Neuville, la veuve du célèbre peintre, a légué au Louvre, entre autres souvenirs, la palette de son mari.

Cette palette a pris place dans une curieuse vitrine de la bibliothèque du Louvre, malheureusement inaccessible au public, où se trouvent déjà de précieuses reliques : deux palettes d'Eugène Delacroix; une caricature signée d'un maître, où Mérimée est représenté en Turc; des autographes de Fragonard et d'autres artistes du XVIIIe siècle; leurs actes de baptême; le sceau de Courbet sous la Commune, et d'autres curiosités.

MM. H. Fleischmann et L. Deubel ont fondé à Paris une publication mensuelle : *La Revue Verlainienne*, d'esthétisme et de piété verlainienne, avec la collaboration artistique d'A. Mérodack, Félix Vallotton et Marcel Lenoir, et la collaboration littéraire de L.-X. de Richard, Rachilde, F. Vielé-Griffin, F. Champsaur, Jean de la Hire, F.-A. Cazals, Maurice Magre, L. Bocquet, Touny-Lérys, F. Saisset, M. A. Gossez, etc., etc. Adresser toutes les communications, livres, revues, abonnements (4 francs l'an) à M. H. Fleischmann, 99, avenue de la Bourdonnais, Paris (VIIe).

Un nouveau théâtre wagnérien, construit sur le modèle de celui de Bayreuth et du Prinz-Regenten Theater de Munich, sera édifié prochainement à New-Brighton, près Liverpool. La direction artistique en est confiée à M. Hans Richter, qui s'est assuré déjà le concours de plusieurs artistes éminents, entre autres celui de Mme Brema. Les représentations auront lieu en anglais.

Sur la plage. « Que joue-t-on ce soir au Casino?
— Une symphonie de Beethoven.
— Beethoven? Ah! oui, ce compositeur qui met tant de bémols!»
(*Authentique.*)

PLAGE DE WESTENDE

dans les superbes dunes du littoral ouest de la Belgique.

WESTEND-HOTEL
CONFORT — ÉLÉGANCE



BAINS DE MER
SÉCURITÉ — GRATUITÉ

Terrains avantageux. — Villas et cottages charmants.
Jeux de tennis, jeux de golf. Concours d'architecture (août-septembre).

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE
G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOULD DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS SPECIAUX POUR LA CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES SOLIDES ET PEU COUTEUX



Maison Félix MOMMEN & Cº, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, Rue de la Charité, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

BEC AUER

50 % D'ECONOMIE **LUMIERE QUADRUPLE**

Appareils d'éclairage et de chauffage au GAZ, à l'ÉLECTRICITÉ et à l'ALCOOL

INSTALLATIONS COMPLETES

Bruxelles, 20, BOULEVARD DU HAINAUT, Bruxelles

Agences dans toutes les villes.

TÉLÉPHONE 1780

E. DEMAN, Libraire-Expert

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

VIENT DE PARAITRE :

THEATRE DE M. MAETERLINCK

avec une préface inédite de l'auteur.

Trois volumes in-8º, illustrés de dix compositions originales lithographiées par Auguste DONNAY.

Tirage à 110 exemplaires numérotés, sur papier de Hollande

Prix : 90 francs.

Les exemplaires numérotés 1 à 10, renfermant un croquis original de A. Donnay et deux suites des planches : l'une avec lettre, sur hollande; l'autre, avant lettre, avec remarques marginales, sur japon impérial, sont souscrits.

Le prospectus illustré de cet ouvrage sera adressé gratuitement sur demande.

Demandez chez tous les papetiers

l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION **EXPORTATION** **ÉCHANGE**

L'HÉMICYCLE

Revue mensuelle illustrée de Littérature et d'Art.

Rédacteur en chef :

Pierre de Querlon, 3, Villa Michon, rue Boissière, Paris.

Un an : 6 francs. — Le numéro, 50 centimes.

Étranger : 8 francs.

Administration : 146, rue Saint-Jacques, Etampes (Seine-et-Oise).

L. Didier des Gachons, *éditeur*.

LIMBOSCH & Cie

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. Vve Monnom, 32, rue de l'Industrie.

VINGT-DEUXIÈME ANNÉE. N° 28 13 JUILLET 1902

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Les Primitifs flamands. *Exposition de Bruges* (OCTAVE MAUS). — Le Surmâle (EUGÈNE DEMOLDER). — L'Immoraliste (M. MALI) — Costumes historiques (M G). — Concours du Conservatoire. — Bibliographie (A M.). — Nécrologie *Le major Hubert. Otto Eckmann.* — Chronique judiciaire des Arts. — Accusés de réception. — Petite Chronique.

LES PRIMITIFS FLAMANDS

Exposition de Bruges.

Certes seraient-ils déçus, les bons peintres d'autrefois, repliés sur le rêve des Madones et des enfants Jésus dont ils décoraient quelque maître-autel ou l'asile discret d'un couvent, s'ils voyaient, ressuscitant d'un lointain passé, les images qu'ils créèrent dans le silence des monastères offertes comme en un marché bruyant à la curiosité bavarde des hordes nomades que l'été ramène dans les casinos et les kursaals. On les a arrachées à la paix des sacristies, à l'intimité des cloîtres, à la méditation des visiteurs solitaires de l'Académie et de l'hôpital Saint-Jean. Elles semblent souffrir et se plaindre. Serrées l'une contre l'autre, elles tapissent, comme à regret, des murs et des cloisons uniformément tendus d'un rouge agressif au lieu de rayonner parmi l'or des orfèvreries sacrées, à l'ombre des piliers de pierre patinés par les siècles.

Notre époque de discussion et de critique l'exige. Au charme paisible d'une œuvre contemplée dans le cadre que lui destina l'auteur, elle préfère l'attrait des comparaisons, des confrontations, des problèmes historiques à résoudre, des attributions à déterminer. De là les assises, ignorées jadis, qui réunirent, en ces derniers temps, les Rembrandt à Amsterdam, les Van Dyck à Anvers, les Cranach à Dresde. Et voici rassemblée dans les salles néo-gothiques de l'hôtel provincial de Bruges la pléiade des artistes flamands improprement appelés « primitifs », depuis Melchior Broederlam et l'auteur inconnu du Christ de l'église Saint-Sauveur jusqu'aux derniers maîtres du XVI^e^ siècle, le portraitiste fameux Pierre Pourbus et Bruegel le Vieux, qui introduisit dans la peinture la bonne humeur et la verve frondeuse des drilles de sa race.

Pareils congrès ont leurs avantages et leurs inconvénients. S'ils offrent d'intéressants sujets d'études et d'analyses, ils risquent de fausser les notions historiques des visiteurs par l'importance exagérée attribuée parfois à certains maîtres secondaires au détriment de peintres plus illustres moins bien représentés. L'orientation d'une manifestation de ce genre devrait être éducatrice. Mais comment prévoir les concours sur lesquels on est en droit de compter? Comment

éclairé et aigretté par la lumière électrique. Le roman qui se déroule en ce décor n'est point destiné à être lu par les jeunes filles de ce temps-ci. Il n'est point « aux petits oiseaux », au contraire, tout y est énorme. Il étonne et stupéfie, il déroute et renverse comme un « teuf-teuf » qui pousserait des cris de lion et passerait tel un météore.

Alfred Jarry, qui nous a donné le célèbre fantoche d'*Ubu-Roi*, puis une *Messaline* qui était la louve de Rome faite chair lascive et ardente, aujourd'hui publie une œuvre absolument nouvelle et inattendue. Il ne fait pas deux fois jaillir le même diable de sa boîte à surprise. Après la marionnette grotesque et cruelle, après l'impératrice antique, voici se dresser un héros abondant, haut et fort comme une colonne de marbre, brûlant comme la lave qui s'épand d'un Vésuve, effrayant comme un Pranzini gigantesque, ténébreux ainsi qu'un personnage de Poe. Il agit à travers un hallucinant cauchemar et meurt atrocement, effroyable martyr des amours exaspérés, Christ macabre couronné de fer, de feu et de folie et expiant non pas sur une croix, mais sur la grille d'un château son péché d'avoir été le roi des mâles et d'avoir dépassé non seulement l'Alcide, auquel le roi Lysius proposa, pour une même nuit, ses trente filles vierges, non seulement Proculus qui consomma cent vierges sarmates en quinze jours, mais même l'Indien célébré par Théophraste, Pline et Athénée, lequel, à ce que rapporte Rabelais d'après ces auteurs, avec l'aide de certaine herbe accomplissait l'acte d'Hercule soixante-dix fois et plus par jour.

Le record amoureux, qui a lieu dans le château de Lurance, est décrit minutieusement en des tons de fard, de sueur, de luxure, qui font songer à de beaux dessins de Toulouse-Lautrec.

Mais ce n'est pas le seul record du livre. Son héros, André Marcueil, en pédalant, dépasse une locomotive d'express lancée à 300 kilomètres à l'heure ! Il jette des roses dans le wagon où se trouve une jeune fille et fournit triomphalement la course de 10,000 milles. Dans cette course concourt une quintuplette macabre : un des sportsmen meurt : on ne peut l'arrêter, ni le jeter bas : il est attaché aux autres par des tiges d'aluminium : il grippe d'abord, mais il se remet à pédaler et enfin s'emballe, sinistre fantoche, épandant derrière lui des odeurs de cadavre. Ironie énorme. Fantaisie d'un pince-sans-rire surnaturel. Lisez ! Que décrirais-je ? Aux yeux des cyclistes de la quintuplette, l'express, tant ils vont vite, paraît immobile. Effet saisissant. Certaines lignes donnent le vertige.

Le fond du roman paraît des plus scientifiques, ma foi ! mais si, avec la science, Jules Verne a fabriqué des romans d'aventures pour les jeunes gens et les bourgeois, avec la science Alfred Jarry a composé un livre de fantaisie, d'érotisme et de sport pour les artistes. Le style en est coloré et puissant. La portée dépasse celle des esprits médiocres.

Superbe et savante langue, comme toujours, quand on ouvre un livre d'Alfred Jarry.

EUGÈNE DEMOLDER

L'IMMORALISTE

par ANDRÉ GIDE. Paris, Société du *Mercure de France*.

L'immoraliste n'a pas été enfant, il n'a pas eu de jeunesse ; toute sa passion s'est concentrée sur des travaux d'archéologie. Son mariage est un acte de condescendance, l'amour ne l'a jamais ému. Mais la maladie le guette et la convalescence sous un ciel ardent éveille en lui pour la première fois l'amour de la vie, la jouissance sensuelle de tout ce qui l'entoure.

Au diable la science dans tout ce qu'elle a de sec et de précieusement vieillot, thésaurisateur et antihumain ! Il aime sa femme. Il aime les façons de jeunes chats des enfants arabes. Il aime la brutalité et la ruse des braconniers qui pillent ses terres :

« J'en venais à ne goûter plus en autrui que les manifestations les plus sauvages, à déplorer qu'une contrainte quelconque les déprimât. Pour un peu, je n'eusse vu dans l'honnêteté que restrictions, conventions ou peur... » « A propos de l'extrême civilisation latine, je peignais la culture artistique montant à fleur de peuple, à la manière d'une sécrétion qui d'abord indique pléthore, surabondance de santé, puis aussitôt se fige, se durcit, s'oppose à tout parfait contact de l'esprit avec la nature, cache sous l'apparence persistante de la vie la diminution de la vie, forme gaine, où l'esprit gêné languit bientôt et s'étiole, puis meurt. Enfin, poussant à bout ma pensée, je dis la culture, née de la vie, tuant la vie. »

Il voulait « exalter l'inculture et en dresser l'apologie ».

Ce faisant, et prenant pour guide exclusif son instinct, — l'approche de la mort avait exacerbé surtout en lui l'instinct de la conservation, — il devient la cause à demi consciente de la mort de sa femme. Il l'aime pourtant mais la vie — sa vie à lui — parle plus haut que le souci d'une autre santé ; il sacrifie lentement à ses goûts, à ses désirs, à ses fantaisies même, la vie de la malheureuse créature qui, moins forte que lui, est terrassée par le mal qu'il a pu dominer.

L'excès d'intellectualité avait été tel qu'un retour à la nature ramenait ce désorbité, non pas à un équilibre harmonieux, mais à un autre excès, à une sorte de monomanie égoïste, monomanie se manifestant même jusqu'en des mœurs de dégénéré ou d'être non « évolué ».

L'anecdote si simple de ce livre nous passionne parce qu'on la sent très consciemment synthétique d'une évolution générale et qu'elle dramatise un fait que nous avons tous les jours sous les yeux : le mysticisme, l'abus de l'abstraction, s'équilibrant de sensualité, de sensualité aussi égoïste, aussi incomplète, aussi sourde à la vie et à la douce harmonie des choses que la plus froide abstraction. L'abstraction appelait la sensualité ; à elles deux, qu'elles soient réunies dans un même être ou éparses dans des vies de débauchés et dans celles de religieux austères, elles sont l'apanage des faibles qui toujours oscilleront entre elles. Un de leurs caractères communs est l'égoïsme, marque des faibles. L'Immoraliste, fût-il resté homme de science abstraite et sèche, n'en eût pas moins laissé mourir sa femme ; et l'intérêt qu'il porte à ce genre humain dont il s'amuse, n'est pas plus haut que son ancienne indifférence. La force d'aimer, de se dépenser, n'est pas encore en lui.

Peu à peu, avec les générations qui s'élèvent, peut-être découvrira-t-il en lui et autour de lui cette radieuse générosité, part des forts et des heureux, fleur naturelle des époques de vie ; peut-être

ces choses qui lui paraissent d'origine douteuse et calculée : l'honnêteté, la bonté, les nécessaires contrats qui favorisent l'échange et le contact de l'humanité dans les deux mondes, lui paraîtront-elles enfin de la sauvagerie évoluée, de la sauvagerie multipliée par elle-même, du surextrait d'excellente et savoureuse sauvagerie.

Notre culture toute en formules, notre culture presque mystique encore, et autoritaire, au lieu d'être humaine, libre et joyeuse, a mis des masques à ces belles choses. Nous ne les savions pas si naturelles; nous sommes brutaux pour être sûrs d'être forts, nous nous abandonnons aux instincts les plus immédiats, ignorants de ceux qui sont lents à s'épanouir.

L'Immoraliste, s'il continue le cycle de ses profondes et sincères études de l'homme et de lui-même, ne peut faillir de rencontrer cette fleur de la vie que les siècles derniers appelaient naïvement le bon cœur humain, — facteur positif de santé individuelle et sociale dont les temps présents commencent à reconnaître l'impérieuse croissance. Que son livre fasse pressentir cette évolution, c'est tout l'éloge que j'en veux faire.

M. MALI

COSTUMES HISTORIQUES

Le hasard réunit autour de moi quelques élèves — douze à quatorze ans — d'une de nos écoles communales. Ils me prient de leur faire une leçon. Une leçon de quoi? — D'histoire. — Très bien.

« Pensez-vous qu'il y ait toujours eu des hommes sur la terre? — Oui. — Non. — Si .. — Non; il n'y en a pas toujours eu. — Pensez-vous que l'on sache le nom du premier homme? » Une voix isolée : « Oui : Adam. » Un rire étouffé parcourt les bancs. « Ouïe, Adam, ça est de la zwanze! » — « En effet, » dis-je...; « mais toi, sais-tu le nom du premier homme? — Jules César! » L'assemblée approuve : « Oui, c'est bien ç'ui-là. Jules César. » — « Jules César, mais pourquoi, grand Dieu? » — « Mais parce que le premier homme qui pénétra dans les Gaules fut... » Ah! J'y suis! En effet, c'est la leçon par laquelle débutent, tout de go, tous les cours d'histoire entre le 1er et le 10 octobre. Il faut les sortir de là.

« Mes enfants, — non, — vous n'y êtes pas du tout; il y a eu bien des générations avant Jules César... Il y a eu, par exemple, les hommes qui vivaient dans les cavernes, ignorant encore les armes, pas seulement le fusil, mais l'arc et la fronde... Pouvez-vous représenter ces hommes? »

« Moi, je sais! »

« Nous écoutons... »

« Eh bien, ils étaient « costumés » avec des culottes qui serrent, des bas en soie et puis une veste en velours rouge avec un galon d'or dessus, une coiffure à crolles et un grand chapeau avec une plume blanche.. Enfin, un marquis, comme ça! »

De ce très véridique récit, aucun détail n'est inventé. L'anecdote me revint en mémoire lorsque les journaux annoncèrent, ces jours derniers, que sur l'initiative de l'échevin Lepage, la Ville de Bruxelles avait fait exécuter pour l'Académie des beaux-arts des mannequins revêtus de vêtements et d'armes destinés à donner aux élèves quelques notions de l'histoire du costume.

Et je ne trouvai pas cela si ridicule...

M. G.

Concours du Conservatoire[1].

Chant théâtral. Hommes (professeur, M. DEMEST) : 1er prix avec distinction, MM. Collet et Van den Eynden; 1er prix, MM. Vanderheyden, Bicquet et Virly; 2e prix avec distinction, M. Kefer.

Classe préparatoire : 1re mention, MM. Van den Bergh, Huberty et François.

Jeunes filles (professeurs, Mmes CORNÉLIS et KIPS-WARNOTS) : 1er prix avec distinction, Mlles Protin (Mme Cornélis) et Ceuppens (Mme Kips-Warnots); 1er prix, Mlles Olislagers (Mme Cornélis), Vandenbroeck et Tyckaert (Mme Kips-Warnots); 2e prix avec distinction, Mlles Das et Roelandt (Mme Cornélis) et Mlle Feremans (Mme Kips-Warnots); 2e prix, Mlles Lacerelle, Franssens, Vanderlinden, Jacobs et Cuypers (Mme Kips-Warnots), Seroen, Poortmans, Levering et Knockaert (Mme Cornélis).

Prix de la Reine pour les duos de chambre : Mlles Levering et Protin (Mme Cornélis).

Classe préparatoire : 1re mention : Mlles Walschaert, Cornélis, Van den Bergh, Dewin, Dumas, Brogniez, Janssens et Dudicq; 2e mention : Mlles Mendès, Lemmen, Van Trotsenburg, Capon, Massart et Mahieu

BIBLIOGRAPHIE

Notes sur les Primitifs italiens. Sur quelques peintres de Toscane, par JULES DESTRÉE. — Bruxelles, Dietrich et Cie; Florence, Alinari frères. Illustrées de trois héliogravures et de trois eaux-fortes.

La *Gazette des Beaux-Arts* apprécie en ces termes les études que notre collaborateur Jules Destrée a, au cours de ces dernières années, publiées dans l'*Art moderne* et qu'il a réunies en un joli volume illustré d'eaux-fortes de Mme Jules Destrée :

« Cet ouvrage, d'un écrivain dont les nombreuses études littéraires, sociales et artistiques ont déjà fait connaître le nom, constitue le développement du cours professé par M. Jules Destrée à l'Institut des Hautes Études de l'Université nouvelle de Bruxelles sur les peintres italiens du XVe siècle, et il forme le premier volume d'une série dont le deuxième a été consacré aux peintres des Marches et de l'Ombrie, mais est déjà épuisé.

Le titre même de l'ouvrage indique qu'il ne s'agit pas ici d'une dissertation historique et critique développée; mais ces simples « notes » n'en suffisent pas moins à mettre pleinement en valeur le caractère distinctif de chacun des maîtres étudiés — Masolino da Panicale, Gentile da Fabriano, Pisanello, Piero della Francesca, l'Angelico, Benozzo Gozzoli — et à renseigner sur sa vie et son œuvre : chaque notice est accompagnée d'un bref résumé donnant les dates essentielles, puis d'une liste aussi complète que possible des œuvres de l'artiste, avec indications des endroits où elles sont conservées, enfin de sa bibliographie spéciale, complétant la bibliographie générale donnée en tête du volume. Le rôle personnel de l'auteur a consisté, après cela, à résumer la carrière et à mettre en lumière en quelques pages la signification de l'œuvre du peintre en insistant sur ses productions principales. Il l'a fait de façon excellente, souvent avec éloquence, toujours avec une intelligence parfaite. Son livre mérite de prendre place dans la bibliothèque des fervents de l'art italien et sera utilement consulté par ceux qui iront en pèlerinage aux œuvres qu'il commente.

Six belles planches — trois héliogravures directes et trois eaux-fortes pleines de couleur, gravées d'une pointe habile par Mme Jules Destrée — reproduisent l'*Adoration des mages* de Gentile da Fabriano, à l'Académie de Florence, un *Cavalier* de Pisanello, détail de sa fresque de *Saint Georges*, à Vérone, un fragment de la fresque de l'*Arbre de la Croix* par Piero della Francesca, à Arezzo, le portrait de *Farinita degli Uberti*, par Andrea del Cas-

(1) Suite. Voir nos deux derniers numéros.

tagno, dans sa fresque de Sainte Apollonie, de Florence, des fragments du *Paradis* de Fra Angelico (Académie de Florence) et de Benozzo Gozzoli (palais Ricardi), et ajoutent au charme de cet élégant petit livre. »

A. M.

NÉCROLOGIE

Le major Hubert.

C'est avec un profond regret que le monde artiste a appris la mort du major Hubert, qui s'était fait comme peintre une réputation bien assise. Officier d'artillerie, M. Hubert se consacra principalement aux scènes de la vie militaire qu'il excellait à rendre avec beaucoup de verité et d'humour. Il participait régulièrement aux expositions de la Société royale des Aquarellistes Une toile importante de lui, dont le sujet est une charge d'artillerie, figure au Musée de Bruxelles.

Otto Eckmann.

Un artiste allemand dont les œuvres ont été à plusieurs reprises appréciées au Salon de la *Libre Esthétique*, le professeur Otto Eckmann, vient de mourir à Berlin, âge de trente-sept ans.

Il occupait une place en vue dans l'art de l'ornementation, de l'illustration du livre, de l'ameublement, de la tapisserie, du fer forgé, du papier peint, etc., et fut l'un des principaux artisans de l'émancipation de l'esthétique germanique.

Depuis cinq ans M. Eckmann professait au Musée des Arts décoratifs et son enseignement eut sur la jeunesse et sur le goût public une influence considérable.

C'est à lui que sont dus la plupart des dessins de tapis que tisse la manufacture réputée de Scherrebeck.

Chronique judiciaire des Arts.

Un marchand de tableaux de la rue Saint-Lazare cherchait à acheter un cadre de dimensions peu communes. On lui indiqua un menuisier qui en possédait un remplissant les conditions voulues.

Le marchand de tableaux se rendit alors chez l'artisan et, au milieu des décombres, il découvrit le cadre qui lui convint parfaitement et qu'il paya aussitôt 20 francs Ce cadre entourait une toile défraîchie et abîmée que le menuisier jugeait sans aucune valeur et qu'il dit à son acquéreur d'emporter avec le cadre. Le marchand de tableaux, en effet, emporta cadre et toile, mais il relégua cette mauvaise peinture dans un coin, sans même vouloir la nettoyer et l'examiner de près.

Un peintre, ami du marchand de tableaux, aperçut récemment cette toile abandonnée, il en gratta quelques parties et, après les avoir examinées, crut reconnaître un tableau de maître Il fit part de sa découverte au marchand, qui lui permit d'emporter la toile chez lui pour qu'il la pût entièrement nettoyer. Le peintre procéda à ce travail et, quand il fut achevé, il crut découvrir une variante d'un tableau de Raphael, *Adam et Ève*, connu, paraît-il, sous le nom d'*Adam et Ève du Vatican*.

L'artiste informa aussitôt le marchand de la rue Saint-Lazare, et celui-ci ne tarda pas à trouver acquéreur pour cette œuvre précieuse; elle fut vendue 80,000 francs.

Le menuisier apprit un peu plus tard ce marché inattendu. Il courut alors chez le marchand et lui dit : « Je ne vous ai vendu qu'un cadre. Rendez-moi ma toile; elle m'appartient. » Mais l'autre ne veut rien entendre et proteste, disant qu'on lui a fait cadeau de la toile et du cadre sans restriction ni condition. Se croyant lésé, le menuisier alla donc porter plainte au procureur de la République. Celui-ci a commis M. Joly, juge d'instruction, pour éclaircir cette affaire. M. Roy, commissaire aux délégations judiciaires, a convoqué dans le cabinet de ce magistrat les deux parties en cause pour qu'elles fournissent leurs explications.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

POÉSIE : *Les Emois blottis*, par GEORGES PÉRIN. Paris, Ed. de la *Plume*.

HISTOIRE : *La Belgique morale et politique* (1830-1900), par MAURICE WILMOTTE, avec une préface de M. EMILE FAGUET, de l'Académie française. Bruxelles, P Weissenbruch.

ROMAN : *Contes* (*Xanthis*, *Divine Bontemps*, *Hyalis*, *Rovère et Angisèle*), par ALBERT SAMAIN. Paris, *Mercure de France*. *Lettres d'amour d'une femme du monde*, par Mrs W. K. CLIFFORD, traduit par HENRY-D. DAVRAY. Paris, *Mercure de France*.

CRITIQUE : *Baldassare Galuppi* (1706 1785). Essai bibliographique sur ses œuvres dramatiques, par ALFRED WOTQUENNE. Bruxelles, O. Schepens & Cie et J -B. Katto. — *Le Rythmique du Combat du Cid contre les Mores* (*Le Cid* de Pierre Corneille), par ROGER DE GOEY. Paris, Fischbacher; Bruxelles, imprimerie scientifique Ch. Bulens.

PETITE CHRONIQUE

Notre éminent collaborateur Camille Lemonnier fêtera prochainement un jubilé exempt de banalité : celui de son cinquantième volume. Le monde artistique belge a tenu à célébrer cette date par un témoignage d'affectueuse admiration à l'écrivain. Le Comité de cette manifestation, fixée au mois d'octobre, est ainsi composé :

MM. Gustave Abel, Baudoux, Emile Claus, Omer Coppens, Auguste Danse, Arthur Daxhelet, Alfred Delaunois, Charles Delchevalerie, Eugène Demolder, Maurice des Ombiaux, Charles de Sprimont, Jules Destrée, Léon Dommartin, Auguste Donnay, Ch. Doudelet, Léon Dubois, Louis Dumont-Wilden, Georges Eekhoud, Max Elskamp, James Ensor, George Garnir, Paul Germain, Olympe Gilbart, Valère Gille, Victor Gilsoul, Edmond Glesener, Gérard Harry, Léon Hennebicq, Gaston Heux, Auguste Joly, Fernand Khnopff, Maurice Kufferath, Eugène Laermans, Jef Lambeaux, Léon Legavre, Maurice Maeterlinck, Mlle Marie Mali, MM. Henri Maubel, Octave Maus, Constantin Meunier, Henri Meunier, Gaston Mouru de la Cotte, Raymond Nyst, Edmond Picard, Armand Rassenfosse, Victor Reding, Georges Rency, Paul Rosy, Mme Blanche Rousseau, MM. André Ruyters, Victor Rousseau, Joseph Rulot, Eugène Smits, Jacob Smits, Léon Souguenet, Alfred Stevens, Gustave-Max Stevens, Jan Stobbaerts, Maurice Sulzberger, Van de Kerchove, Charles Van der Stappen, Emile Van der Velde, Charles Van Lerberghe, Eugène Verdeyen, Emile Verhaeren, Isidore Verheyden, Auguste Vierset, Georges Virrès, Rodolphe Wytsman.

L'Etat a acquis à l'exposition de la Société des Beaux-Arts la grande toile de M. Charles Mertens, *Famille zélandaise*, *La Basilique de Saint-Marc*, l'une des meilleures peintures de X. Mellery, et un tableau d'Emile Verbrugge, *Juges compétents*.

On a inauguré à Mons, dimanche dernier, le monument érigé dans la cour de l'Ecole des mines à B.-A. Devillez et Th. Guibal, les fondateurs de cette ecole. L'œuvre, dont un moulage en plâtre fut admiré au Salon de Paris 1901, est, on le sait, due au statuaire H. L. Devillez, fils de l'un des dédicataires.

M. Devillez est l'auteur d'une *Salomé* exécutée à Rome en 1883, des *Sylvains* et de la *Toilette* (exposition de Paris 1889), d'un *Saint Georges* (Musée de Mons), d'un buste de Gendebien (hôtel

de ville de Mons), de deux figures, l'*Art assyrien* et l'*Art romain*, qui ornent la façade du Musée ancien à Bruxelles, etc

Le monument Evrard de t'Serclaes, œuvre de Julien Dillens, sera solennellement inauguré dimanche prochain. Ce monument sera, on le sait, érigé sur la Grand'Place de Bruxelles, à l'angle de la rue Charles Buls, sous le péristyle de la Maison de l'Etoile.

Le dimanche 27, inauguration du monument Van Humbeeck.

Poursuivant les restaurations si heureusement entreprises pour rendre à la pittoresque Grand'Place son aspect d'autrefois, la ville de Bruxelles vient d'ordonner d'importants travaux à la Maison du Cygne et au Pignon.

Le Pignon se trouve entre l'Ammans Kamerken, habitation située à l'angle de la rue des Harengs et de la Grand'Place, et la Maison des Tailleurs, à quelques pas de la Maison du Roi. Le fronton sera rétabli tel qu'il était au XVII^e^ siècle et au sommet du pignon trois vases en pierre se dresseront, le couronnant. Deux autres vases décoratifs se trouveront également sur les côtés, comme surgissant de la corniche. Les pilastres seront restaurés et les chapiteaux dorés, la porte d'entrée modifiée, les fenêtres allongées comme à la façade de la maison voisine. Ce travail terminera la tâche entreprise en 1896-97, en parachevant la restitution de toutes les habitations situées entre la rue des Harengs et la rue de la Colline.

La Maison du Cygne se trouve de l'autre côte, entre la luxueuse habitation des Brasseurs et la petite maison de l'Etoile, ressuscitée en 1897. Sa transformation sera beaucoup plus complète que celle du Pignon. On pénétrera au rez-de-chaussée par un perron avec rampe en fer forgé dans le style de l'époque. Un magnifique balcon donnera de l'ampleur au premier étage. Ainsi reconstituée, la Maison du Cygne rivalisera de faste, d'exactitude historique et de beauté architecturale avec l'Hôtel des Brasseurs, la Maison des Boulangers, le Cornet, etc , etc.

D'après les gravures du temps qui servent d'indications précieuses, seule elle possédait le perron gracieux de l'époque en dehors du palais des ducs de Brabant. Cette particularité ne manquera pas de donner de la saveur à l'ensemble du décor.

La ville de Bruxelles confère annuellement trois bourses de 1,000 francs chacune, mises à sa disposition par le comité pour l'encouragement des arts décoratifs et industriels.

Ces bourses sont destinées aux trois élèves de l'Ecole des Arts décoratifs dont le travail et la conduite ont été les plus satisfaisants et qui, ayant terminé leurs études, — peinture, sculpture ou architecture, — sont, par leurs aptitudes, les mieux à même de profiter d'un voyage à l'étranger.

La bourse pour l'architecture peut être divisée.

Les demandes doivent être adressées à M. le directeur de l'Académie avant le 15 de ce mois.

Le *Guide musical* annonce — grosse *indiscrétion!* — qu'à la reprise de *Pelléas et Mélisande* M^me^ Jeanne Raunay chantera le rôle de Pelléas, créé par M. Jean Périer.

Nous avons lieu de croire cette nouvelle exacte, tout invraisemblable qu'elle paraisse. Ce qui est certain, c'est que M^me^ Raunay vient de signer un engagement qui la lie définitivement à l'Opéra-Comique.

La nouvelle pensionnaire de M. Carré s'est réservé un mois de congé par an.

Les représentations wagnériennes au théâtre du Prince-Régent, à Munich, commenceront le 8 août prochain et se termineront le 12 septembre. On donnera en tout vingt représentations de *Tristan et Iseult*, *Lohengrin*, *Tannhäuser* et des *Maîtres chanteurs*.

PLAGE DE WESTENDE

dans les superbes dunes du littoral ouest de la Belgique.

WESTEND-HOTEL
CONFORT — ÉLÉGANCE



BAINS DE MER
SÉCURITÉ — GRATUITÉ

Terrains avantageux. — Villas et cottages charmants.

Jeux de tennis, jeux de golf. Concours d'architecture (août-septembre).

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE
G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOULE DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS
SPECIAUX POUR LA
CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES
SOLIDES ET PEU COUTEUX



Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

BEC AUER

50 % D'ECONOMIE **LUMIERE QUADRUPLE**

Appareils d'éclairage et de chauffage au GAZ, à l'ÉLECTRICITÉ et à l'ALCOOL

INSTALLATIONS COMPLETES

Bruxelles, 20, BOULEVARD DU HAINAUT, Bruxelles

Agences dans toutes les villes.

TÉLÉPHONE 1780

E. DEMAN, Libraire-Expert

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

EN SOUSCRIPTION :

THEATRE DE M. MAETERLINCK

avec une préface inédite de l'auteur.

Trois volumes in-8°, illustrés de dix compositions originales lithographiées par AUGUSTE DONNAY.

Tirage à 110 exemplaires numérotés, sur papier de Hollande

Prix : 90 francs.

Les exemplaires numérotés 1 à 10, renfermant un croquis original de A. DONNAY et deux suites des planches : l'une avec lettre, sur hollande; l'autre, avant lettre, avec remarques marginales, sur japon impérial, sont souscrits.

Le prospectus illustré de cet ouvrage sera adressé gratuitement sur demande.

Demandez chez tous les papetiers

l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION **EXPORTATION** **ÉCHANGE**

The Art Record

A weekly illustrated Review of the Arts and Crafts

edited by

Arthur F. Phillips

LONDON, 144, Fleet Street, E. C.

Suscription Post free to any part of the World :

One year	13 s. 0 d.
Six months	6 s. 6 d.
Three months.	3 s. 3 d.

LIMBOSCH & C^IE

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc. Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. V^e MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

VINGT-DEUXIÈME ANNÉE. N° 29. 20 JUILLET 1902.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Esthétique des Villes. *La Halle des Bouchers à Anvers* (L. ABRY). — Un pèlerinage au « Ruisseau » de la Symphonie Pastorale (J.-G. FRESON). — Les Primitifs flamands. *Exposition de Bruges* (EMMANUEL VAN DEN BUSSCHE). — L'Age d'or de la Peinture flamande. — Expositions. *M. Auguste Loret* (O. M.). — Les Livres. — Concours du Conservatoire. — Tombola internationale Pro-Boer. — Les Revues d'art. — Accusés de réception. — Petite Chronique.

ESTHÉTIQUE DES VILLES

La Halle des Bouchers à Anvers.

Sans phrases, dans la nudité des faits, je veux exposer ici, pour l'édification des lecteurs de l'*Art moderne*, l'extraordinaire projet « d'embellissement » éclos dans le cerveau d'un administrateur esthète et voté par le conseil communal d'Anvers. L'autorité supérieure, heureusement, aura à examiner la question et pourra y opposer son veto.

Il y a deux ans, la ville a fait l'acquisition de l'ancienne halle des Bouchers, construction du XV^e^ siècle des plus intéressantes. L'état de conservation extérieure de l'édifice est parfait. L'adoucissement des arêtes et la patine discrète du temps n'ont en rien compromis la solidité du bâtiment, dont les façades s'aperçoivent au détour des rues de l'Anvers historique, dans l'effet perspectif de l'époque de sa construction.

La façade ouest plongeait autrefois dans le fossé du Bourg, dont les courtines et les tours bordaient l'autre côté. Le long de ce fossé existait déjà la rue actuelle, qui passe sous la pittoresque voûte de la boucherie. Sur le fossé, comblé depuis longtemps, se sont élevées des maisons, en partie construites sur les murailles de la forteresse primitive.

De l'autre côté de cette muraille se trouvait, il y a quelques jours encore, une étonnante succession de cours bordées de bâtiments de différentes époques, où dominait cependant le XVI^e^ siècle. Autrefois demeures privées, ces édifices étaient devenus des magasins et des dépôts. L'entrée s'en trouvait rue du Sac; l'extrémité touchait au quai Jordaens, dont elle n'était séparée que par une galerie autrefois percée d'une triple arcade. Le niveau du sol est de 2 mètres au-dessus de celui du quai; le long de celui-ci, la ville possède des bouts de terrains, restes des expropriations faites il y a vingt-cinq ans pour l'élargissement des quais.

Sans tenir aucun compte de la valeur historique et pittoresque d'un tel ensemble, la ville, sacrifiant aux plus banales et aux plus fausses préoccupations « artistiques », a décrété non seulement la restauration de la boucherie, mais le dégagement de ce monument. Afin de le faire voir du quai Jordaens, elle veut créer, en

face du Steen, une rue nouvelle traversant tout le bloc, alors qu'au point de vue de la circulation deux rues, dont l'une se trouve à 25 mètres de là, sont déjà plus que suffisantes. Cette rue s'élargirait et, dégageant la façade ouest de la boucherie, rejoindrait à droite et à gauche les rues existantes. Elle comporterait des « façades de style » rappelant l'architecture de la boucherie !

Il ne faut qu'un peu de réflexion pour se rendre compte de ce que sera cette rue et de l'effet que produira la vieille halle en ce milieu carnavalesque. Comme tous les monuments du moyen-âge ainsi traités elle ne peut que perdre à être vue suivant une optique étrangère à l'époque de sa construction. Les bâtisses exécutées par les architectes du XX^e^ siècle dans le style du XV^e^ n'auront aucune valeur documentaire et ne seront que de pauvres et arbitraires imitations de l'art du passé.

L'idée de refaire ainsi à Anvers un « nouveau passé » historique est grotesque. Le dégagement de la façade ouest rendra sans raison et sans utilité le passage voûté primitif, qui ne sera plus séparé de la voie libre que par l'épaisseur d'un mur. Et, chose plus regrettable encore, la création de la rue nouvelle obligera à détruire les derniers restes du bourg primitif, berceau de la ville, que l'on devrait, au contraire, s'attacher à conserver ainsi que des reliques. (La ville n'en fait pas même mention ni dans son projet ni dans ses plans.)

L'un des principes de l'esthétique des villes n'enseigne-t-il pas de tirer parti de ce qui existe, des vestiges intéressants du passé ? Il eût été rationnel d'utiliser les cours dont je parlais plus haut pour conserver à la boucherie un cadre authentique et harmonique et de maintenir aussi, par ce moyen, la vue du pignon de ce monument, que l'on apercevrait alors du quai au travers des arcades du fond. Un escalier et une terrasse auraient assuré le passage des piétons qui, au travers de cette curieuse agglomération, seraient arrivés du quai dans les pittoresques ruelles qui entourent la boucherie. Ce quartier, authentique témoin de la vie populaire d'autrefois, aurait été l'un des coins les plus visités et les plus admirés de la vieille ville, et les maisons de la cour, appropriées intérieurement, se seraient louées à tous ceux qui vivent de l'étranger. Tel était le contre-projet qui réunissait déjà un grand nombre de suffrages et que préconisait la commission de la députation permanente chargée d'examiner le projet de la ville, qu'elle avait d'ailleurs rejeté à l'unanimité.

Ce contre-projet, malheureusement, ne pourra plus s'exécuter par suite de l'obstination et du mauvais vouloir de la ville, — le propriétaire des cours ayant brusqué la solution en commençant la démolition de ce site remarquable.

Mais la disparition de ces bâtiments si pittoresques n'est pas la seule erreur que nous ayons à déplorer. Les maisons en question étaient construites sur les anciennes murailles de la première enceinte d'Anvers, dont il restait une longue courtine et deux tours dont l'une, encore entière, est englobée dans l'une des maisons. Elle est donc propriété privée, une partie de la courtine formant seule mitoyenneté.

L'administration communale, méconnaissant son devoir, a voulu ignorer cette circonstance et n'a rien fait pour préserver de la destruction cette enceinte vieille de mille ans. Ses projets s'en trouveront, croit-elle, plus facilement réalisables; l'obstacle que devait traverser la rue étant à terre, ceux qui en faisaient état pour s'opposer à l'exécution de la rue nouvelle n'auront qu'à abandonner la lutte !

Voici donc sacrifiés à un projet fantaisiste — dont jamais le gouvernement ne permettra du reste l'exécution puisque, de l'avis de la commission provinciale compétente, il n'y a aucun motif de circulation ou d'hygiène pour l'accueillir, — les souvenirs les plus précieux d'Anvers et des vestiges historiques que la commission royale des monuments n'a pas même eu l'occasion d'examiner lorsqu'à la suite des premières démolitions ils se trouvèrent dégagés.

Il y a là des responsabilités graves et il est bon qu'on sache sur qui elles doivent retomber (1).

L. ABRY

Un pèlerinage au « Ruisseau » de la Symphonie Pastorale.

Un jour, nous trouvant à Vienne, le vague besoin atavique des prosternations pieuses prend soudain chez nous une direction précise : nous sommes poussés par l'impérieux, l'invincible désir de pèleriner aux sites qui inspirèrent à Beethoven la *Pastorale*.

Nous nous mettons donc en route, par une claire matinée de printemps. Il s'agit pour nous de trouver le lieu des promenades solitaires du Titan musical. Vraie excursion de découverte, car nous manquons totalement d'indications. Tout au plus savons-nous que c'est dans la campagne d'Heiligenstadt, au delà du faubourg de Döbling, pas bien loin, à 2 lieues peut-être du Graben et de la rue de Carinthie.

Nous descendons de tramway à Nussdorf, et nous nous mettons à chercher activement. Enfin, au-dessus du village, une inscription frappe nos regards charmés. Des mots magiques

(1) Cet article était écrit et composé lorsque parut, il y a deux jours, dans la *Chronique*, une énergique protestation de JEAN D'ARDENNE contre le malfaisant projet anversois. Nous sommes heureux de nous trouver, une fois de plus, d'accord avec celui des journalistes belges qui a montré le plus de zèle, de goût et de persévérance dans la défense des beautés pittoresques de notre pays

N. D. L. R.

flamboient à nos yeux : *Eroïcagasse, früher Beethovengasse* (rue de la Symphonie héroïque, ci-devant rue Beethoven).

Cette Eroïcagasse est plus un chemin qu'une rue, mais un chemin demeuré tel que dut le fouler souvent le pied du Maître. Nous nous empressons de le parcourir. A l'extrémité, une nouvelle inscription révélatrice : *Hier wohnte Ludwig von Beethoven im Jahre 1817.* Ces mots fatidiques, dont nous nous délectons, sont tracés sur un bâtiment vert d'eau, le « n° 2, rue de l'Héroïque ».Voici donc le toit privilégié qui abrita Beethoven pendant ses séjours à Heiligenstadt. Vous pensez si nous allons chercher à pénétrer dans la place ! Le seul accès en est à travers la cour d'une petite ferme ; un escalier en plein vent, presque une échelle, conduit à la modeste chambre occupée jadis par notre héros.

Malheureusement, il n'y subiste plus rien de ce temps, dont bientôt un siècle nous séparera. En revanche, nous trouvons à l'étage de la maison voisine, maison d'école, un minuscule mais touchant musée Beethoven, rempli de portraits, d'autographes et d'autres souvenirs. Ce *Beethoven Sammlung*, inconnu des Joanne et des Baedeker, a été inauguré à l'occasion du soixantième anniversaire de la mort du Maître, le 26 mars 1887.

Heiligenstadt, vous le savez, fut le séjour favori de Beethoven pendant la bonne saison. Il y vint jusqu'au temps où les médecins lui ordonnèrent les eaux thermales sulfureuses de Baden, une autre localité des environs de Vienne. Il cherchait ici le calme et la solitude et, dans ce but, il s'était logé dans une maison de paysans située en dehors du village. Il s'isolait parce qu'il se sentait de plus en plus atteint de surdité ; le grand infortuné désirait ménager ses oreilles malades, mais surtout il voulait éviter de devoir confesser au monde son infirmité, qu'il jugeait déshonorante pour un musicien et de nature à compromettre sa carrière.

Ici il était venu pour la première fois en 1802, alors qu'il relevait de maladie ; vous connaissez son célèbre testament d'Heiligenstadt, daté du 8 octobre 1802, cette page de douleur et de résignation sublimes, certes l'une des plus émouvantes qui soient sorties d'un cœur humain. Il revint souvent. Nous savons positivement qu'au mois de juillet 1807 il s'établit ici, à demeure, pour achever sa symphonie en *ut* mineur et sa première messe, celle en *ut*, destinée à la chapelle du prince Esterhazy ; que dès les premiers jours du printemps 1808 il revint encore, et écrivit la *Symphonie pastorale.*

C'est en ces années décisives qu'il a dû résider ici. Quant à la date de 1817 indiquée par l'inscription, il n'y pas lieu d'en tenir compte, croyons-nous. Car en 1817 le Maître ne venait plus à Heiligenstadt. Les insouciants Viennois ne se piquent assurément pas de précision historique : au cours de leur vie gaie et rapide, l'exactitude d'une date paraît bien aussi la chose accessoire !

Nous sommes maintenant en quête d'un coin de vallon où nous puissions vraisemblablement situer la « scène au bord du ruisseau ». Grâce à un écriteau, encore, nous finissons par trouver. Un sentier, baptisé du nom suggestif et glorieux de *Beethoven Gang*, serpente à travers des bosquets ; il s'elève en suivant le petit ravin où jase et chante un ruisselet que les gens du pays appellent *Schreiberbach* (ruisseau de l'écrivain . Ce chemin était jadis suivi par ceux qui allaient demander au sommet du Kahlenberg l'air pur et les larges horizons ; or, aujourd'hui, l'ascension de la montagne se fait en funiculaire, et ainsi le poétique sentier est préservé des profanes, mais réservé aux artistes. Étant l'un des rares points abrités du soleil dans cette campagne cultivée, il dut, maintes fois, être élu comme but de promenade et lieu de méditation par l'auteur de la *Pastorale.* Ici Beethoven a rêvé, aimé, souffert ; ici il conçut et esquissa d'immortelles musiques ; ici surgirent de son cœur de puissantes mélodies. Un buste en bronze — oh ! l'inutile monument ! — installé sous les ormes, commémore ses longues stations.

Lui-même garda toujours le souvenir de ces sites aimés, où il avait ressenti de si hautes émotions. Après que de longues années se furent écoulées, il voulut les parcourir une fois encore, ainsi que nous l'apprend un récit de Schindler, son habituel compagnon et son biographe. Au mois d'avril 1823 — raconte Schindler — Beethoven l'entraîna dans une longue promenade vers Heiligenstadt, localité où il n'avait plus résidé « depuis au moins une dizaine d'années ». (Ces mots, transcrits textuellement, corroborent les doutes que nous émettions au sujet de la date de 1817.) Devant un ruisseau bordé d'ormes au feuillage naissant, il s'arrêta brusquement et, après avoir longuement contemplé le paysage comme s'il y voulait retrouver de chers souvenirs, il demeura rêveur, adossé au tronc d'un arbre. Soudain, sortant de sa méditation : « N'entendez-vous pas le chant des oiseaux ? » interrogea-t-il. Depuis longtemps, hélas ! ces doux et joyeux accents, qu'il avait tant écoutés autrefois, ne pouvaient plus ravir son oreille. Après une pause, il ajouta : « C'est ici que fut écrite la scène au bord du ruisseau ; le loriot, le rossignol, la caille, le coucou l'ont composée avec moi ! » Puis, comme son interlocuteur s'étonnait que le loriot jouât un rôle dans la *Pastorale*, il prit son carnet et y inscrivit un sixtolet formé des notes de l'accord parfait de *sol* majeur. « Voilà, dit-il, le rôle du loriot ; le véritable compositeur, c'est lui ; les autres ne sont que des farceurs ! » Et, en effet, c'est à l'entrée de ce motif en *sol* majeur que la pensée musicale apparaît plus radieuse, que le tableau symphonique s'anime et revêt des tons plus colorés, plus vifs, plus pénétrants.

(*La fin au prochain numéro.*) J.-G. FRESON

LES PRIMITIFS FLAMANDS

Exposition de Bruges (1).

Bruxelles, 14 juillet 1902.

MONSIEUR,

Le dernier numéro de l'*Art moderne* contient un article signé par vous et qui parle en d'excellents termes de l'Exposition des Primitifs à Bruges.

Ce que vous dites de ces images mystérieuses, mystiques et cependant réalistes créées dans le silence des monastères et l'austère demeure des peintres, et qui sont maintenant offertes à la curiosité « bavarde » des hordes nomades des visiteurs exotiques et autres, — toutes ces considérations sont marquées au coin du bon sens et de l'amour de ces reliques d'art. — Je vous en félicite, Monsieur, et l'on ne saurait mieux dire.

Il est certain que ces vieux maîtres n'étaient pas habitués au genre de visiteurs qui viennent admirer leurs œuvres, — les uns par conviction, les autres par mode, par snobisme. La masse de ce public est vulgaire, mais dans la foule des visiteurs il y a

(1) Voir notre dernier numéro.

une élite, et vous en faites partie. Je suis sûr que vous vous demandez néanmoins comme moi quel profit, quel résultat artistique les artistes retireront de cette Exposition.

Certes la partie technique — dessin, coloris — est d'un intérêt puissant et il faut savoir gré aux organisateurs de cette réunion de chefs-d'œuvre de l'avoir soumise à la curiosité du public. Mais l'âpreté et la lutte des passions, l'ambition, les coteries et les tristes nécessités de la vie, tout cela a fait de nos artistes des ardents, des excités, tout le contraire de ces rêveurs mystiques que l'on vient étudier et qui passaient leur temps à peindre les rêves, les inspirations de l'idéal au lieu des réalités décevantes de la vie.

Les artistes savent tout cela, mais pour sympathiser avec ces natures médiévales il faudrait vivre de leur existence paisible, monacale, et alors on jouirait certes beaucoup plus de la délicatesse de leur art. Devant leurs tableaux on oublie la réalité d'aujourd'hui et l'on est entraîné dans un rêve mystique plein de poésie; mais de notre temps on est hypnotisé par la passion vivante des êtres et des choses. La tragédie humaine est autrement ardente que du temps des Van Eyck et des Memling. Nos angoisses, nos émotions poignantes ou enchanteresses étaient inconnues à ces artistes placides. Ils ne soupçonnaient guère l'élan spontané et irrésistible de nos arts modernes et c'est pourquoi ils nous parlent, magnifiquement, une langue qui n'est plus de nos jours. Il est bien entendu que je mets toute question de foi de côté et que je ne parle que de l'art.

C'est donc avec un profond respect et une grande admiration pour leur technique et leur sentiment religieux que nous regardons ces œuvres primitives, mais nous ne pouvons guère nous inspirer d'elles, car pour cela il faudrait vivre de l'existence d'il y a quatre ou cinq siècles. De nos jours nous étudions la nature avec une poésie toute autre que celle de ces temps lointains et l'on peut affirmer que jamais on ne l'a sentie et exprimée avec plus de passion et de vitalité.

Pardonnez-moi, Monsieur, de m'être abandonné à ces réflexions. Prenez-vous-en à votre bel article et veuillez m'excuser de vous avoir pris votre temps.

Agréez, Monsieur, etc.

EMMANUEL VAN DEN BUSSCHE

L'Age d'or de la Peinture flamande.

Bruges est en ce moment au premier plan de l'actualité. Notre collaborateur H. Fierens-Gevaert lui a, on le sait, consacré sous le titre *Psychologie d'une ville* (1) une importante monographie dont nous détachons ce passage caractéristique :

Toute cité est un organisme comparable à l'être humain. Considérées de la sorte, les grandes communes belges : Ypres, Bruges, Gand, Anvers, offriraient de passionnants sujets d'observation aux historiens, aux archéologues, aux artistes. Bruges serait l'exemple le plus frappant que pourrait fournir la Flandre. Personne vivante et intéressée, mêlée aux grandes luttes du monde, la célèbre commune s'embellit par l'énergie inconsciente, l'orgueil de sa population. A chaque âge de cet être tendu vers l'existence correspond une phase de beauté et d'art déterminée presque toujours par une nécessité purement pratique. Encore adulte, la cité dépense d'une manière magnifique ses forces et son activité. C'est l'époque des passions fougueuses, des combats ardents, des grandes conquêtes communales; c'est le moment où la création esthétique se manifeste sous sa forme la plus ample, la plus utilitaire : l'architecture. On construit avec ardeur le beffroi, les halles, les églises. Ainsi la cité se glorifie par les monuments qu'elle élève à ses ambitions, comme à ses croyances les plus nobles, les plus élevées.

Après ce superbe élan se produit une détente inévitable. L'activité s'apaise, se transforme. On délaisse les vastes conceptions architecturales. On achève les monuments, on les complète par une ornementation extérieure et intérieure. La sculpture est en plein épanouissement, la peinture s'éveille. Enfin au XVe siècle, au moment où les premiers chefs-d'œuvre de Jean Van Eyck se répandent en Europe et rendent les artistes attentifs, Bruges est à l'automne de son existence politique et communale. Jamais elle ne fut plus belle, plus somptueuse, plus séductrice...

Un étrange et émouvant phénomène se produit dans la nature pendant la saison automnale. Les arbres laissent voir à travers le feuillage rare et mince les lignes délicates de leurs branches. On a la sensation d'un amaigrissement, d'un affinement suprême. Et pourtant, en aucune autre époque de l'année, les couleurs des frondaisons ne sont plus opulentes et plus variées. Il y a un contraste saisissant entre ce dépérissement réel de la plante et sa magnificence apparente. De là cette poésie incomparable que dégage l'automne aux teintes de cuivre et d'or. Pendant tout le siècle qui vit fleurir la grande école brugeoise des Van Eyck, des Roger Van der Weyden, des Memling, des Hugo Van der Goes, des Thierry Bouts, des Gérard David, Bruges présente ce même contraste, vraiment tragique, entre sa vie réelle et sa beauté extérieure. La cité périt par l'ensablement du Zwyn; le commerce décline rapidement; les armateurs, les bourgeois, les banquiers désertent la ville. Et pourtant Bruges, devenue presque exclusivement ville de luxe, est d'une coquetterie irrésistible. Elle mérite à ce moment le surnom de Venise du Nord, pour l'éclat rayonnant de ses maisons, de ses monuments, pour la prodigalité pittoresque de sa population. Elle était réellement couverte d'un superbe manteau coloré qui devait attirer et ravir les peintres.

Et je ne parle pas au figuré, en faisant allusion aux fêtes, banquets, entrées, festins, cortèges si souvent décrits de la cour de Bourgogne; j'emploie une comparaison presque réelle pour rappeler cette polychromie abondante qui rehaussa les murailles de Bruges et répandait, dans les rues et les intérieurs, ses notes claires et fortes. A Notre-Dame les murs étaient couverts de peintures décoratives représentant des draperies rouge et or; toutes les parties sculptées de la façade de l'hôtel de ville étaient peintes et dorées; la jolie tribune de Gruuthuuse, aujourd'hui en chêne naturel, attirait le regard par ses tons variés; les parois du tombeau de Ferry de Gros étaient diaprées à l'emblème de la famille. Les poutrelles des voûtes étaient toujours peintes; des carreaux de céramique enluminée servaient de pavés dans les demeures riches; les façades s'embellissaient de statues, de bas-reliefs, de têtes de diamants peints et dorés. Enfin, sur les demeures seigneuriales, les bouquets en fer battu, revêtus d'une vive dorure, brillaient au ciel, montraient leurs fleurs étincelantes, qui paraissaient tout naturellement avoir grandi dans cette ville colorée, dans ce beau parterre urbain où l'art germa avec une splendeur inégalable.

(1) Paris, Félix Alcan. Deuxième édition revue, 1902.

EXPOSITIONS

M. Auguste Loret.

L'école de Termonde a produit plusieurs paysagistes réputés, parmi lesquels MM. Rosseels, Courtens, Meyers, etc. La nature plantureuse et colorée des rives de l'Escaut et de la Dendre exerce sur les artistes son irrésistible fascination; les œuvres qui en sont inspirées ont entre elles une affinité qui saute aux yeux.

C'est le cas pour les sites reproduits par M. Auguste Loret, qui

vient de réunir un ensemble de ses toiles à la salle Saint-Hubert à Bruxelles. Au premier coup d'œil, ces œuvres apparaissent proches — par l'analogie de la vision et du procédé — de celles de Fr. Courtens et de ses émules. Aspect clair et joyeux du paysage, « optimisme » visuel du peintre épris de lumière, d'espace, pâtes épaisses, facture appuyée combinant les ressources du couteau à palette et celles de la brosse, M. Loret réunit toutes les caractéristiques des peintres termondois.

Il lui manque la fermeté du dessin, l'habileté de métier, la sûreté de touche des chefs de l'école. On croit deviner dans ces études, d'ailleurs jolies et harmonieuses, la main d'un amateur, — mais d'un amateur de goût et de talent.

O. M.

LES LIVRES

Sur la lisière des Forêts, par VENCESLAS SIEROSZEWSKI, traduit du polonais par Mme DE RAKOWSKA. Paris, éd. de la *Plume*.

Sur la lisière des Forêts est l'histoire d'un intellectuel déporté très jeune dans le nord de la Sibérie, chez les Yakoutes, pêcheurs et chasseurs à demi sauvages, pour le crime d'avoir signé une pétition au tzar. Ce déporté, ç'a été M. Sieroszewski lui-même. Cette magnifique et sombre épopée hyperboréenne se déroule dans le décor fantastique de la forêt polaire. Les épisodes?... L'atroce famine à la fin du long hiver, puis la chasse aux rennes, l'attente fiévreuse du printemps, la pêche dans les grands lacs qui commencent à dégeler, la fenaison, la préparation des provisions pour l'hiver, l'épidémie dévastant les villages entiers.

Au milieu de ces spectacles sévères se détachent la figure gracieuse de la petite courtisane Symnaï, la silhouette gracieuse de la jeune Lelia. Brochant sur le fond sombre où courent ces légers fils lumineux, la pâle figure du déporté penchée sur ses livres domine toute l'œuvre d'une âme résignée au destin mais toujours fidèle aux grands rêves de reconstruction sociale.

La série d'illustrations exécutées d'après les photographies prises par le déporté lui-même donnent à ce beau volume une saveur toute spéciale.

Concours du Conservatoire(1).

Mimique théâtrale (professeur, M. VERMANDELE) : 1er prix avec la plus grande distinction, M. Van den Eynden et Mlle Cuypers; 1er prix avec distinction, Mlle Protin et M. Bicquet; 1er prix, M. Vanderheyden; 2e prix, Mlles Tyckaert et Das.

Tragédie et comédie (professeurs, Mlle J. TORDEUS, MM. VERMANDELE et CHOMÉ) : Jeunes gens. 1er prix, M. Dufroix; 2e prix, M. Van den Eynden.

Jeunes filles. 1er prix avec distinction, Mlle Peters; 2e prix avec distinction, Mlle Folders.

Classe préparatoire : 1re mention : M. Vallée; 2e mention, MM. Allar et Boine.

Tombola internationale Pro-Boer.

Le Comité de patronage qui s'était chargé d'organiser en Belgique une exposition d'œuvres d'art pour la tombola internationale de La Haye en faveur des victimes des camps de reconcentration s'est dissous vendredi soir. Ses efforts ont abouti à un résultat excellent : une somme de 5,195 francs net sera envoyée à La Haye pour être répartie entre les intéressants bénéficiaires.

(1) Suite et fin. Voir nos trois derniers numéros.

Il faut attribuer ce succès au dévouement des peintres et sculpteurs qui, en grand nombre, ont généreusement offert leurs œuvres pour la tombola, au désintéressement de Mmes Bastien et Paquot, de MM. Seguin, Imbart de la Tour et Sylvain Dupuis et de l'orchestre du Waux-Hall, qui se sont surpassés dans le beau concert qu'ils ont donné, à l'activité de M. Hennebicq, à qui avait été délégué le soin d'organiser le concert, des dames patronesses qui ont placé des billets de tombola et des cartes d'entrée au concert, de MM. Omer Coppens et Paul Du Bois, qui se sont chargés de l'organisation matérielle de l'exposition à Bruxelles et à La Haye, de M. de Stoppelaer, qui a admirablement tenu les comptes. A mentionner également le désintéressement de M. Mommen, qui s'est chargé à titre gracieux de l'emballage et du transport des tableaux.

LES REVUES D'ART

L'*Emporium* (1) de juillet publie, outre une étude de M. BERNASCONI sur EUGENE CARRIERE ornée de quinze reproductions, un article de M. VITTORIA PICA sur l'exposition de « Blanc et Noir » de Rome illustré d'une trentaine de planches parmi lesquelles des œuvres de MM. H. EVENEPOEL, F. KHNOPFF, H. DE GROUX, A. BAERTSOEN H. MEUNIER, J. ENSOR, TH. VAN RYSSELBERGHE, CH. DOUDELET, etc. Signalons, dans la même livraison, une intéressante monographie de PAUL ADAM par M. L. D'AMBRA, avec quatre portraits et un autographe de l'écrivain, et louons le caractère largement hospitalier et international de cette belle publication.

Onze Kunst (2), la luxueuse revue néerlandaise, nous apporte, en sa livraison de juillet, une importante étude sur FRANS COURTENS par GEORGES EEKHOUD, illustrée de neuf reproductions superbes, dont cinq hors texte.

La revue russe *Mir Iskoustva* (3) consacre la majeure partie de son dernier fascicule à l'art scandinave et ne reproduit pas moins de cinquante-deux tableaux et œuvres décoratives de ZORN, THAULOW, MUNTHE, LILJEFORS, HEYERDAHL, DE JANSSON, LARSSON, WERENSKIOLD, WILHELMSON, ZOOT, GLOERSEN, ROHDE, BERGH, IOHANSEN, HENNIG, etc. Dans sa « revue des revues » figurent des œuvres de G. MINNE et de CH. DOUDELET.

The Artist (4), qui a fait peau neuve et publie désormais une livraison mensuelle de 64 pages abondamment illustrée avec hors texte en noir et en couleurs, suppléments musicaux, etc., — le tout d'une élégance typographique irréprochable, — consacre, entre autres, un article à notre collaborateur GISBERT COMBAZ et reproduit les dernières affiches qu'il composa pour la *Libre Esthétique*.

Tandis que les œuvres des artistes belges pénétraient rarement, jadis, dans les périodiques étrangers, ceux-ci leur ouvrent actuellement, on le voit, leurs portes à deux battants. Le *Studio* (5) (15 juin) consacre à l'aquarelliste CASSIERS, par la plume de M. FERNAND KHNOPFF, un important article de fond illustré de douze reproductions en noir et trois en couleurs. Celles-ci méritent une mention particulièrement élogieuse. Ces chromographies ont l'éclat, l'harmonie et la finesse des originaux. — Dans le fascicule précédent (15 mai) avait paru une étude sur E.-T. VAN HOVE, avec le portrait du peintre et cinq reproductions.

(1) Bergame, Institut italien d'arts graphiques.
(2) Anvers, J.-E. Buschmann. — Amsterdam, L.-J. Veen.
(3) Saint-Pétersbourg.
(4) Londres, 27, Chancery Lane, S. W.
(5) Londres, 44, Leicester Square.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

THÉATRE : *Monna Vanna*, pièce en trois actes, par MAURICE MAETERLINCK. Paris, librairie Charpentier et Fasquelle.

ROMAN : *Les Victimes*, nouvelle, par Georges Rens. Bruxelles, imprimerie A. Lefèvre.

BEAUX-ARTS : *Les Primitifs flamands à Bruges*. Coup d'œil historique et énumération chronologique des principales œuvres exposées, par A.-J. WAUTERS, 30 p. Bruxelles, P. Weissenbruch. — *A propos de l'Exposition d'œuvres des écoles primitives de peinture en Belgique et aux Pays-Bas, à Bruges*, par P. WYTSMAN, 12 p. Bruxelles, imprimerie Verteneuil et Desmet.

DIVERS : *La Légende de saint François d'Assise écrite par trois de ses compagnons*, publiée pour la première fois dans sa véritable intégrité par les RR. PP. Marcellino da Civezza et Teofilo Domenichelli, O. M. Traduction, introduction et notes d'ARNOLD GOFFIN. — Bruxelles, H. Lamertin.

MUSIQUE : *Sonates et autres œuvres pour le piano* par L. VON BEETHOVEN. Edition élaborée par S. LEBERT et HANS DE BULOW, avec le concours de J. VON FAISST. Traductions française et italienne du texte explicatif par ERNEST CLOSSON et I. VALETTA. — Volume IV. *Sonates et autres œuvres* (op. 53-90). Volume V. *Sonates et autres œuvres* (op. 101-129), revus, commentés et annotés par HANS DE BULOW. — Stuttgart, J.-G. Cotta'sche Buchhandlung.

PETITE CHRONIQUE

MM. Kufferath et Guidé se sont rendus à Paris pour assister, le 27 juin, à la dernière représentation de *Pelléas et Mélisande*. Ils ont été conquis par le charme poétique de l'œuvre et se proposent de monter celle-ci à Bruxelles au cours de la saison 1903-1904, le programme de leur prochaine campagne étant déjà définitivement arrêté et d'ailleurs trop chargé pour y ajouter une œuvre de cette importance.

L'ensemble des œuvres de feu Albéric Coppieters, mort si inopinément à Paris il y a quinze jours, sera réuni au Salon du Cercle *Labeur* en octobre prochain.

La petite ville de Deynze, en Flandre, vient d'ériger un monument funèbre au religieux modeste et dévoué qui dirigea pendant de longues année l'orphelinat des garçons. Elle confia l'exécution de ce monument à Georges Minne, dont l'œuvre, inaugurée dernièrement, a reçu l'approbation unanime. C'est une stèle en marbre noir dans laquelle est tracée en creux — le trait teinté-de rouge — l'effigie du défunt.

La *Petite Revue illustrée de l'art et de l'archéologie en Flandre*, qui nous apporte cet écho, annonce en même temps que le monument exécuté par Georges Minne pour la ville de Gand à la mémoire de Georges Rodenbach est une des plus belles œuvres que l'artiste ait produites.

Il avait été question d'exclure du Salon de Gand, qui s'ouvrira dans un mois, les aquarelles, pastels et dessins. Cette décision vient heureusement d'être rapportee, les expériences faites par la commission ayant démontré la parfaite inocuité du local.

Les peintures à l'eau, tout comme les tableaux à l'huile, essuieront donc les plâtres du nouveau musée.

L'exposition des travaux des élèves de l'Académie de dessin et de l'École industrielle de Saint-Gilles (rue de la Croix de Pierre, 71) sera ouverte au public, dimanche 20 juillet, de 11 à 4 heures; jeudi 24 juillet, de 1 à 5 heures, et dimanche 27 juillet, de 11 à 4 heures. Entrée gratuite.

Le peintre H. Cassiers vient de faire à Londres une exposition de ses œuvres qui a obtenu un réel succès. Un grand nombre des aquarelles exposées ont été acquises.

Les « tournées » à l'étranger de M. Alfred Ruhemann continuent à être fructueuses : on nous signale des acquisitions de tableaux de MM. Stacquet, Hagemans, F. Charlet, L. Frank, M. Romberg, J. Merckaert, Elle et L. Cambier par des amateurs allemands et autrichiens.

Une abondante distribution de médailles a récompensé les artistes belges de leur participation à l'exposition internationale à Lille. Nous en avons déjà donné quelques échos. Voici le palmarès complet :

Diplôme d'honneur : MM. L. Herremans, F. Khnopff, A. Le Mayeur, Th. Lybaert et Van der Ouderaa.

Médaille d'or : M. Hagemans, Mlle L. de Hem, MM. J. Merckaert, G. Van Aise et Ch. Van den Eycken.

Deuxième médaille : MM. Frank et A. Musin.

Troisième médaille : MM. de Baugnies, Impens, Radoux et Unterberger.

Le Salon d'automne dont nous avons annoncé la fondation à Paris a adopté comme bases de son fonctionnement quelques principes qui paraissent devoir lui assurer la vie et la prospérité En voici l'essentiel : 1° absence d'exclusivité à l'égard des membres d'une société existante; 2° composition éclectique du jury, formé en partie de peintres et sculpteurs, en partie de critiques d'art, d'amateurs éclairés et de collectionneurs; 3° interdiction de faire partie du jury à tout professeur d'atelier commercialement organisé; 4° suppression des médailles et récompenses quelconques.

Nous reparlerons de cette institution nouvelle.

Le jury des achats au Salon de Liége a proposé au Conseil communal, d'accord avec la Commission du Musée, d'acquérir pour le Musée les œuvres suivantes :

Leveque : *Combat de centaures.* — J. Ensor : *L'Hôtel de ville de Bruxelles.* — E Claus : *La Maison rose.* — A. Delaunois : *Le Coin recueilli.* — Th. Verstraete : *Mon Voisin le jardinier.* — E. Trémerie : *Les Bords de la Lys.* — L. Philippet : *La Fête de lagrand'mère.* — De Witt : *Ferme ensoleillée.* — Halbart : *Retour à la ferme.* — A. Verwée : *Taureaux.*

Les beaux jours — ou plutôt les beaux soirs — sont revenus pour le Waux-Hall, qui annonce toute une série de concerts extraordinaires. S'y feront entendre aujourd'hui M. Imbart de la Tour; mardi, Mlle Linkenbach, cantatrice; jeudi, M. Mac Millen, le jeune violoniste qui vient de remporter aux concours du Conservatoire le premier prix avec la plus grande distinction; jeudi, Mlle Bourgeois, cantatrice; dimanche prochain, M. Henner, ténor du théâtre de la Monnaie.

Musique belge :

On nous signale, parmi les productions musicales nouvelles, un quatuor avec piano de M. Jongen, le jeune compositeur liégeois qui a achevé son éducation musicale à Paris et dont M. Ysaye a fait exécuter une symphonie à l'un de ses concerts. L'œuvre, qui offre, paraît-il, un réel intérêt, sera exécutée à Bruxelles l'hiver prochain.

Le trio pour piano, violon et violoncelle de M. Victor Vreuls est sous presse et paraîtra prochainement à la *Scola cantorum*.

Littérature estivale.

Les chaleurs amènent quelque désarroi dans la rédaction des journaux. Témoin ce passage du compte rendu fait par un de nos confrères des tauromachies de Dijon :

« On ne peut lire sans un haut-le-cœur le récit de ces tueries de taureaux et de la barbarie des foules qui y assistaient et dont la vue du sang fait des bêtes féroces. *Et puisque la peine de mort est réclamée pour des hommes même criminels, on va en demander l'abolition — dans ces conditions — d'animaux qui n'ont rien fait pour subir la torture.* » (???)

D'un journal de province annonçant le départ d'un peintre du cru pour la capitale : « ... Il ajouta qu'il ne renonçait pas à son atelier de la rue d'Est, *berceau de ses premières toiles*, et qu'il y reviendrait souventes fois. »

Et ceci : « Quoique ayant fêté, il y a quelques jours, son *cinquantenaire* professionnel, Me Bauss est jeune encore... »

Une des plus récentes boutades de Degas, — dont les bons mots sont, on le sait, aussi réputés que les œuvres.

On le felicitait sur les prix élevés qu'avaient atteints, dans les dernières ventes, quelques-unes de ses peintures, achetées par des marchands qui les revendent plus cher encore.... « Oui, dit il simplement, je me fais l'effet d'un pur-sang qui court pour des mufles ! »

Villes d'eaux. — Au Casino : « Voyez donc ce violoniste pâle, aux cheveux flottants. Est-il assez 1830 ! — Oui, un type dans le genre de Musset ou de Verlaine .. » (*Textuel.*)

La *Plume* 31, rue Bonaparte, Paris) prend l'initiative d'une intéressante publication qui rendra service à tous ceux qui, en voyage, recherchent des impressions d'un ordre plus élevé que la distraction de se promener hors de chez soi. Elle fera paraître prochainement une série de GUIDES D'ART dont la rédaction est confiée à des écrivains specialistes chargés de faire revivre dans leur esthétique particulière, à travers leurs trésors pittoresques et artistiques, les régions parcourues. M. Adolphe Retté traitera de *Fontainebleau* et de sa forêt, qu'il connait « dans les coins », M. Gustave Kahn ciceronera le lecteur dans les *Musées de Paris* tandis que les *Églises* de cette ville auront pour guide M. André Thévenin et les *Vieilles maisons* M. Ch. Saunier, M. Fontainas conduira les visiteurs à *Bruxelles*, M. Tristan Klingsor dans les *Musées du Nord de la France*, M. Léon Bazalgette aux *Iles normandes*, M. Marcel Batilliat à *Versailles*, M. Robert Scheffer en *Pays basque*, etc., etc.

L'idee est bonne et promet un cycle attrayant.

Le même périodique annonce en outre comme devant être publié prochainement un numéro spécial consacré à la *Finlande*, illustré uniquement par des artistes finlandais.

La *Revue des Gens de lettres belges*, fondée par le Dr Emile Valentin, et qui parut de 1880 à 1885, puis de 1895 à 1902, vient de cesser sa publication.

Annonçons, en revanche, la naissance d'une revue nouvelle, *Le Musagète* (art, science et lettres), paraissant le 15 de chaque mois. Rédaction : 236, rue de Brabant ; administration : 1, boulevard Anspach, Bruxelles. Le périodique nouveau a pour but « la diffusion et l'encouragement des arts en général, spécialement de l'art litteraire, et l'institution d'un centre élevé de récréations intellectuelles ».

On ne peut qu'applaudir à ce programme.

Le major Hubert, l'officier-peintre qui vient de mourir, aura son monument à Saint-Josse-ten-Noode. Un comité vient de se constituer à cet effet. Dans la composition du monument entrera le buste du défunt, exécuté il y a quelques années par le statuaire Mignon.

On commence à s'occuper très sérieusement, à Béziers, dit le *Guide musical*, des représentations de *Parysatis*, le drame perse de Mme Dieulafoy, musique de C. Saint-Saëns, qui auront lieu les dimanche 17 et mardi 19 août.

Les rôles parlés seront tenus par Mmes Segond-Weber, Cora Laparcerie, O. de Fehl, MM. Dorival et Decœur, et les rôles chantés par MM. Rousselière, A. Boyer et Mlle Korsoff.

L'exécution ne comprendra pas moins de 450 instrumentistes et 250 choristes, sous la direction de M Paul Viardot, secondé par MM. Alicot et Nussy Verdié. En ajoutant à ce nombre 60 danseuses, 20 harpes, 15 trompettes d'harmonie et 12 trompes de chasse, on voit que l'interprétation de *Parysatis* réunira plus de 800 exécutants.

PLAGE DE WESTENDE

dans les superbes dunes du littoral ouest de la Belgique.

WESTEND-HOTEL — CONFORT — ÉLÉGANCE



BAINS DE MER — SÉCURITÉ — GRATUITÉ

Terrains avantageux. — Villas et cottages charmants.

Jeux de tennis, jeux de golf. Concours d'architecture août-septembre).

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE

G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT

BRUXELLES - 2 BOULe DU REGENT

PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE

LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS SPECIAUX POUR LA CAMPAGNE

ARTISTIQUES PRATIQUES SOLIDES ET PEU COUTEUX



Maison Félix MOMMEN & Cº, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, Rue de la Charité, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

BEC AUER

50 % D'ECONOMIE **LUMIERE QUADRUPLE**

Appareils d'éclairage et de chauffage au GAZ, à l'ÉLECTRICITÉ et à l'ALCOOL

INSTALLATIONS COMPLETES

Bruxelles, 20, BOULEVARD DU HAINAUT, Bruxelles

Agences dans toutes les villes.

TÉLÉPHONE 1780

E. DEMAN, Libraire-Expert

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

VIENT DE PARAITRE :

THEATRE DE M. MAETERLINCK

avec une préface inédite de l'auteur.

Trois volumes in-8º, illustrés de dix compositions originales lithographiées par Auguste DONNAY.

Tirage à 110 exemplaires numérotés, sur papier de Hollande

Prix : 90 francs.

Les exemplaires numérotés 1 à 10, renfermant un croquis original de A. Donnay et deux suites des planches : l'une avec lettre, sur hollande; l'autre, avant lettre, avec remarques marginales, sur japon impérial, sont souscrits.

Le prospectus illustré de cet ouvrage sera adressé gratuitement sur demande.

Demandez chez tous les papetiers

l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION **EXPORTATION** **ÉCHANGE**

L'HÉMICYCLE

Revue mensuelle illustrée de Littérature et d'Art.

Rédacteur en chef :

Pierre de Querlon, 3, Villa Michon, rue Boissière, Paris.

Un an : 6 francs. — Le numéro, 50 centimes.

Étranger : 8 francs.

Administration : 146, rue Saint-Jacques, Etampes (Seine-et-Oise).

L. Didier des Gachons, *éditeur*.

LIMBOSCH & Cie

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. Vve Monnom, 32, rue de l'Industrie.

VINGT-DEUXIÈME ANNÉE. N° 30. 27 JUILLET 1902.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

L'Exposition de Turin (H. FIÉRENS-GEVAERT). — Un pèlerinage au « Ruisseau » de la Symphonie Pastorale (*suite et fin*) J.-G. FRESON). — Musique (O. M.) — Le Campanile de Saint-Marc. — Les Livres. *Victor Hugo jugé par son siècle.* — Nécrologie. *Gustave Vanaise. Marc Antokolsky.* —Petite Chronique.

L'EXPOSITION DE TURIN

On connaît l'opinion rituelle des voyageurs sur Turin : « Ville monotone aux rues inflexiblement droites; point de mouvement; localisme nul. » C'est l'invariable thème des touristes qui ont passé vingt-quatre heures dans la vieille cité illyrique. Mais voici que les révélations savantes sur le saint suaire émeuvent la chrétienté entière et confèrent à Turin une gloire de ville sainte, un attrait de mystère et de légende; et voici qu'en même temps la capitale piémontaise se révèle comme la plus moderne des villes en organisant une Exposition d'art d'une originalité sans précédent.

Ce fut une surprise profonde, il faut le dire, et principalement dans les milieux artistiques, quand on apprit qu'une exposition internationale exclusivement réservée aux arts décoratifs *modernes* s'organisait à Turin pour l'année 1902. Le programme était formel : le jury refuserait impitoyablement toute imitation des styles anciens; seraient seules admises les œuvres révélant chez l'auteur un désir de création originale. Eh quoi! l'Italie, si docilement soumise aux formes et aux conceptions d'autrefois, la patrie du pastiche, la terre bénie des copistes, l'Italie se réveillait donc! Gardienne des traditions vénérables elle n'hésitait pas à tendre la main aux générations nouvelles! C'est que Turin en vérité compte quelques-uns des esprits les plus hardis, des artistes les plus fiers de la jeune Italie, — des savants comme Lombroso, Ferrero, Mosso, des sculpteurs comme Leonardo Bistolfi, Davide Calandra, des critiques comme Enrico Thovez et Mantovani. Admirateurs fervents et tendres de leur passé, — nul ne parle plus éloquemment de Dante et de Pétrarque que M. Mantovani, nul n'est plus amoureux du quattrocento que M. Thovez, nul ne comprend plus profondément Léonard de Vinci que Bistolfi, — ces écrivains et ces artistes pensent toutefois que l'art, chez eux comme ailleurs, n'a point tout exprimé, que l'évolution de la beauté est constante comme celle de la pensée. Ils ont l'orgueil d'être de leur temps; ils veulent posséder, eux aussi, un style qui se rattacherait à celui de leurs incomparables ancêtres *sans le copier servilement.* De là l'idée de l'Exposition. Saluons leur geste expressif et fécond. Rien n'arrêta l'élan des organisateurs. L'Exposition est

debout dans la lumière grisante du Piémont, dominant les nobles massifs du Valentino, regardant couler les eaux rapides du Pô, jetant les taches vives et joyeuses de sa façade sur l'adorable colline qui borne Turin le long du fleuve et cambre avec coquetterie ses gracieux massifs, comme une sœur cadette des Alpes dont le front immémorial s'exhausse de l'autre côté de la ville en se découpant sur le ciel bleu.

Avant d'aborder mon compte rendu je ne puis résister à l'envie de vous dire quelques mots de celui qui fut l'âme de l'exposition, le sculpteur Leonardo Bistolfi. Retenez ce nom. Il sera célèbre un jour en Europe à l'égal de celui de Rodin et de Constantin Meunier. Bistolfi est à peine âgé de quarante ans. Il habite Turin. Ses conseils ont constamment inspiré les organisateurs de l'exposition (1). On l'entoure ici d'un respect unanime. Son art heureusement est discuté. Je dis heureusement; plaire à tout le monde est, en effet, la plus fâcheuse aventure qui puisse survenir à l'artiste. On reproche à Bistolfi d'être nuageux; entendez que son art, à travers de belles formes, exprime un beau rêve. On dit que son exécution laisse à désirer; entendez qu'il dédaigne les recettes de l'académisme et qu'il se soucie uniquement de traduire la vie par un modelé personnel. La jeunesse artistique, d'ailleurs, n'a cure de ces opinions pédantesques. Elle s'est fanatisée pour l'art et la personne de Bistolfi; elle a compris que nul artiste ne perpétuait avec plus de pureté et de vie les traditions de la première Renaissance italienne. En matière d'art l'instinct de la jeunesse est souvent la sagesse même.

Bistolfi n'a jamais obtenu de commande officielle. Il n'est vainqueur d'aucun concours. Il ne sculpte point de statues théâtrales. Ses œuvres ne s'élèvent point sur les places publiques. Elles veulent une atmosphère de repos et de sérénité. Bistolfi est le sculpteur et le poète de la mort. Ses chefs-d'œuvre sont des figures et des compositions funéraires d'une admirable profondeur de pensées et d'une suavité de lignes antique. Vous ne trouverez point ses monuments dans les cimetières des grandes villes, mais dans quelque humble campo-santo perdu aux pieds des Alpes Après une visite à l'atelier de l'artiste, j'ai vu en place, quelques jours plus tard, le grand bas-relief commémoratif en bronze : *La Douleur réconfortée par les souvenirs*. C'est à deux lieues de Turin, à la Madonna della Campagna, village verdoyant et mélancolique. L'œuvre, de vastes dimensions, est placée dans l'angle du cimetière. Une figure de jeune femme, la *Douleur*, glisse lentement à l'avant-plan, la tête penchée, les épaules lasses sous le poids d'une mante populaire, image de son affliction pesante et sombre. Derrière elle passent, plus souvent pensives que souriantes, un groupe d'harmonieuses jeunes filles, les *Souvenirs*, dont les formes impalpables animent d'une vie complexe et infinie la nudité de l'airain. J'ai longuement contemplé le chef-d'œuvre. Par-dessus le monument un arbuste agitait son panache de feuilles grises. Dans le lointain, les pics neigeux des Alpes déchiraient la nue bleue. Le soleil lentement perdait sa force. Les *Souvenirs*, un à un, entraient dans l'ombre et seul le visage de la *Douleur* continuait de pleurer dans la lumière. Sa lamentation planait sur l'universel silence. Je détachai enfin ma vue du bronze douloureux. J'aperçus alors dans le campo-santo des centaines de croix menues et de petites tombes délaissées et je compris que la détresse de l'idéale image créée par Bistolfi s'inspirait et s'agrandissait de l'émotion sacrée de toutes ces pauvres détresses anonymes...

Me voilà loin de l'Exposition. Mais c'est la recommander je pense que de vous présenter le grand artiste qui la patronne... Conçue par des écrivains et des artistes indépendants, consacrée exclusivement aux œuvres que condamnent en général les milieux officiels, l'Exposition de Turin a pourtant obtenu le patronage de la famille royale. Le duc d'Aoste présidait le comité exécutif. De grandes fêtes ont été célébrées pendant la semaine de l'inauguration; le roi et la reine y assistaient. La veille de l'ouverture, la statue équestre d'Amédée de Savoie, élevée dans le parc du Valentino, à l'entrée de l'Exposition, fut découverte solennellement en présence d'une foule énorme. Ce monument est l'œuvre du sculpteur Davide Calandra. Avec les émouvants poèmes de pierre de Leonardo Bistolfi il affirme la renaissance définitive de la sculpture italienne. Amédée de Savoie surmonte un immense piédestal où les fastes héroïques de sa maison se déroulent en magnifiques tableaux de bronze. Les grands ancêtres savoyards se détachent du flanc droit du monument, en un galop frénétique, — palefrois éperdus, lances en arrêt, heaumes clos, — et semblent jaillir de la matière comme une chevauchée de mystère, de mort et de folie triomphale. Le mouvement de la monture est d'une hardiesse sans précédent. Le jour de l'inauguration, les toiles blanches restèrent un moment accrochées à la queue du cheval. Pour les détacher dix hommes les tirèrent à eux de toutes leurs forces. L'étoffe céda. Mais, sous la pression, le cheval, maintenu seulement à son socle par les deux pattes de derrière, se mit à osciller d'une manière visible. Il y eut dans l'immense foule un moment d'émoi profond. Réunis en un petit groupe, les Belges venus pour l'ouverture de l'Exposition n'étaient pas les moins émus. Nous étions là Crespin, Wolfers, Sneyers, Mussche, Van de Voorde à nous regarder très inquiets. Heureusement la statue s'immobilisait peu à peu. Son équilibre et son indestructibilité sont assurés à présent pour des siècles...

Cette belle œuvre dès l'entrée signale l'intérêt artis-

(1) Leonardo Bistolfi est l'auteur de la belle affiche annonçant l'Exposition de Turin.

tique de l'Exposition. Les bâtiments ont été exécutés par l'architecte vénitien d'Aronco. On y peut découvrir des imperfections. Mais M. d'Aronco, engagé au service de la Porte, n'est arrivé à Turin qu'au moment où le palais de l'Exposition était presque entièrement construit. Les entrepreneurs avaient dû se contenter de ses plans et dessins et l'artiste vénitien se montra assez médiocrement satisfait, lorsque, revenant de Constantinople, il arriva à Turin pour surveiller l'achèvement de son œuvre. Néanmoins l'originalité de M. d'Aronco se fait parfaitement sentir dans les grandes lignes architectoniques et la clarté des dispositions intérieures. Certaines sculptures des façades — celles de M. Rubino entre autres — sont charmantes et l'ornementation élégante et gracieuse de la rotonde d'honneur fait oublier les quelques défauts de la décoration extérieure.

M. d'Aronco appartient à l'école des sécessionnistes viennois, dont les chefs sont les architectes Wagner, Behrens, Christiaensens, Olbrich. Cette école caractérise la tendance austro-allemande de l'architecture et de l'art décoratif modernes. On imagine trop volontiers en pays germanique que ce groupe est le créateur du mouvement contemporain, le commencement et la fin de l'art décoratif d'aujourd'hui... Il s'en faut. Ce n'est point en pays allemand qu'on doit chercher l'origine de ce que l'on est convenu d'appeler le « modern style », expression par laquelle on désigne pêle-mêle aujourd'hui de mauvais produits industriels et de belles œuvres d'art. Ce n'est point non plus en Angleterre, comme on le répète sans cesse; il paraît décidément que c'est à l'Ecosse que nous devons la fameuse renaissance des « arts mineurs »...

Commençons donc notre visite par la section écossaise. En vérité elle comprend exclusivement les deux intérieurs composés par M. et M^me^ Makintosch, organisateurs de la section, plus un ensemble d'objets exécutés par les élèves de l'Ecole des beaux-arts de Glascow, excellemment dirigée par M. Newberry. La décoration générale blanc et rose de la galerie est d'une harmonie ravissante. Je ne sais jusqu'à quel point M. et M^me^ Makintosch s'inspirent des maîtres qui réveillèrent à Glascow le souci de la beauté décorative; je puis affirmer qu'ils connaissent bien les Japonais. L'influence japonaise frappe à première vue dans leur œuvre. Ces lanternes suspendues à de longs fils, ces paravents incrustés de pierres, ces charmants bas-reliefs en *gesso duro* avec figures inspirées de Outamaro et Massayoski, tout cela est d'un goût raffiné et, je le crains même, trop raffiné. Ce japonisme a des allures paradoxales. Le jour de l'inauguration, quelques personnages de la suite royale, habitués sans doute aux intérieurs italiens du XVII^e^ siècle, à moins que ce ne soit aux mobiliers somptueux et vulgaires de l'industrialisme contemporain, eurent toutes les peines du monde à ne pas éclater de rire en contemplant la délicate *Chambre de la Rose* composée par M. et M^me^ Makintosch. L'Exposition restant ouverte jusqu'au mois de novembre, ces personnages hilares ont le temps de se convertir à l'art nouveau.

A dimanche prochain les autres pays et la section belge, dont j'ai quelque raison de ne point contester l'éclatant succès.

H. FIÉRENS-GEVAERT

Un pèlerinage au « Ruisseau » de la Symphonie Pastorale[1].

Quel charme solennel dégagent ces lieux où reste attaché un peu de l'âme d'un Beethoven! Quel encens subtil s'élève de ce coin de nature embaumé de poétiques souvenirs! Ici, au sein de la solitude sacrée, et en dépit d'un malencontreux buste en bronze, nous recueillons une inoubliable, une auguste impression.

Ici nous avons l'intuition de la genèse intime de la *Pastorale*. L'« état d'âme » que le paysage évoque en nous est propice à l'initiation; le langage muet des choses fait de nous des clairvoyants; nous assistons à la naissance mystique du chef-d'œuvre.

Beethoven vient de quitter la haute mer des aspirations infinies de la symphonie en *ut* mineur. Ici, à l'ombre des hautes frondaisons, au doux bruissement des feuillages, à la fraîcheur reposante et au murmure affectueux de la source fidèle, il conclut avec la nature un pacte de félicité! Et il s'avance vers les hommes insouciants, gais, heureux de vivre, qu'avait fréquentés naguère le bonhomme Haydn et que maintenant il aperçoit à son tour sur la verte prairie, à la lisière des bois parfumés, s'éjouissant de sentiments communs, chantant et dansant aux sourires d'un doux ciel d'azur, sous les feux indulgents d'un soleil de printemps.

Ici il vit en communion de joies, d'amour, d'espérance avec l'humanité ambiante. Dans la contemplation d'une image de bonheur, le désir ardent de son être se calme; en son âme l'apaisement succède à la lutte, l'allégresse à l'amertume. Et envers l'image rédemptrice tel est son sentiment de gratitude que sur sa partition il tracera ces mots : « Souvenirs de la vie rustique », et qu'en regard de chacun de ces « souvenirs », il indiquera la scène champêtre qui l'a inspiré.

Ici le musicien rejoint vraiment la nature : d'où la saveur, le ton enjoué, la splendeur, la toute-puissance magique de ses accents. Sans témérité ni exagération on a pu dire de cette musique qu'elle replonge nos êtres dans le sein de la nature dont ils sont issus, dans l'harmonie de la vie élémentaire, amorphe, dont une évolution lente les a dégagés. La nature ne se borne pas à nous y parler, elle nous enveloppe, elle nous pénètre, elle se confond avec le plus profond de nous-mêmes; l'âme humaine y redevient aussi bien l'âme de la nature.

A cette foncière prise de possession de nous-mêmes ne prétendent certes pas les pastorales du vieux Haydn, si fraîches, si pittoresques, si pleines de bonhomie. La vision d'où est issue la *Symphonie pastorale* est en vérité bien différente! Tandis que Haydn était, somme toute, un serviteur princier, attentif à amuser

(1) Suite et fin. Voir notre dernier numéro.

ses puissants protecteurs, soucieux de leur fournir sans cesse un divertissement nouveau, Beethoven trouve la force de garder inviolé ce qu'il y a de plus noble de lui, la liberté de son génie, et, guidé par un instinct artistique très sûr, lutte victorieusement contre l'influence asservissante de son milieu social. « Expression d'un sentiment intime plutôt qu'illustration musicale de scènes de la vie extérieure », mentionnera-t-il de sa propre main sur son manuscrit. Et, en effet, ce qui le captive tout entier c'est le spectacle des formes de son monde intérieur.

Car le monde extérieur s'est effacé pour lui ; sa surdité croissante l'a éloigné à jamais de son oreille. Quand il erre en cette campagne d'Heiligenstadt, les yeux grands ouverts, projetant son regard fixe au loin, dans le vague, il n'a, en réalité, d'autre contemplation que son monde intérieur d'harmonies. Tel le voyant aveugle, le devin de Thèbes frappé de cécité par les dieux, mais doué en compensation de l'esprit prophétique, tel le musicien sourd : pour lui, pareillement, s'est fermé le monde des apparences, et il observe, avec l'œil intérieur, l'essence des choses. Les bruits de la vie ne le troublent plus ; il entend, il écoute uniquement les voix divines qui chantent en son âme.

Sa vision s'éclaire du dedans ; une lumière interne illumine le reflet en lui des spectacles de la nature. La forêt, les moissons d'or, la prairie, le ruisseau, les vastes horizons, l'éther azuré, les nuées roses, les joyeux ébats des hommes des champs, le couple énamouré, l'haleine embaumée du zéphir, le grondement de l'orage, le sifflement de la tempête, toutes les manifestations de l'univers sensible sont pour lui des apparences dont il pénètre et extériorise musicalement le principe, l'en-soi. L'essence des choses seule est perceptible à son esprit, par des correspondances secrètes, des affinités mystérieuses. Et ce qui s'est révélé à son être intérieur, sa musique le traduit. Elle évoque de troublantes sensations, elle dit l'enchantement des retraites sous bois, l'éloquent silence de tout ce qui vit, la douce volupté de la nature au repos ; puis, elle chante la félicité des hommes naïfs et purs, leurs terreurs, l'hymne des cœurs reconnaissants ; elle chante nos destinées même, l'écoulement de l'existence humaine dont ici, à nos pieds, l'onde qui fuit offre une image si aimable, si parlante...

Les aspirations ardentes, les désirs illimités se sont tus en Beethoven. Une sérénité exquise se répand sur tout ce qu'il voit, tout ce qu'il imagine ; l'éternelle plainte même de ses cantilènes s'adoucit et expire dans un sourire ; le monde a retrouvé l'innocence originelle. « Avec moi vous êtes aujourd'hui dans le paradis », semble-t-il nous dire. En vérité, n'est-ce pas pour nous le Paradis Perdu quand, le magicien ayant cessé de parler, nous sommes arrachés à ce rêve libérateur qui reléguait loin de nous les contingences de la vie quotidienne et nous affranchissait de l'univers ?

L'homme qui chante dans cette musique est l'homme bon, le seul qu'imaginait Beethoven dans sa foi optimiste. La mélodie y retourne à la pureté, à la candeur primitives, qui s'étaient perdues dans des conceptions d'art artificielles, au premier rang celle de l'opéra italien. Le Maître croyait à la bonté originelle, à la beauté de la nature humaine : ainsi le voulait son instinct de l'idéal. Et il persistait à y croire, car il n'entendait pas les démentis que la dure expérience de chaque jour se charge de donner à cette illusion ; la surdité totale l'avait soustrait au monde extérieur, qui est aussi le monde de la souffrance.

C'est sans doute à ce bienheureux isolement qu'est due la sérénité surhumaine, enchanteresse, dont sont empreintes plusieurs de ses créations. Vous pourriez en trouver une preuve dans ce fait que les pages qui révèlent le plus ce haut esprit de sérénité appartiennent à la période miraculeuse où le monde des réalités tangibles fut éloigné de son oreille. Écoutez les symphonies en *la* et en *fa*, écoutez le scherzo de la Neuvième ! Et dans les grands cinq derniers quatuors, productions suprêmes de son génie, entendez l'*allegro* 3/4 en *mi* bémol, l'*allegro assai* 3/8 en *sol* majeur, l'*allegro ma non tanto* 3/4 en *la* majeur, l'*allegro* 2/4 en *fa* majeur et surtout le *Presto* 2/2 en *mi* majeur : comme dans la *Pastorale*, l'homme, profondément heureux, jette sur le monde extérieur un regard d'une ineffable joie ; devant lui se meuvent, dans une douce rythmique, des apparitions idéales et fascinatrices, en l'harmonie desquelles il s'absorbe et trouve une ivresse supraterrestre. Et au flambeau de sa félicité souveraine s'éclaire tout l'univers.

J.-G. FRESON

MUSIQUE

La dernière livraison de la *Tribune de Saint-Gervais* (mai-juin) contient le récit documenté du congé inopinément signifié par le conseil de fabrique de l'église Saint-Gervais, à Paris, à l'association de chanteurs qui, par une campagne de onze années, a illustré cette modeste paroisse et exercé dans toute la France et à l'étranger la plus salutaire influence sur le goût musical.

Toute la presse a protesté avec nous (1) contre cette mesure arbitraire, dictée par l'esprit le plus mesquin, et que rien ne justifie. Les extraits de plus de vingt-cinq articles, réunis par M. René de Castéra dans une étude où il dit vertement son fait à MM. les marguilliers, édifient le lecteur sur cet épisode de la lutte éternelle de l'ignorance et du parti pris contre la Beauté.

A citer, entre autres, ce passage amusant : « L'abbé Mailles semble être de ces curés qui, à l'exemple de l'abbé Chesnelong, de la Madeleine, prétendent que dans les églises où l'on fait du plain-chant et de la bonne musique, les fidèles s'ennuient à périr ; il est, lui, pour les églises où l'on s'amuse, et mériterait grandement qu'on lui répondit ce qu'avait répondu jadis, avec beaucoup d'esprit, M. Camille Saint-Saëns à un de ses prédécesseurs, qui lui reprochait de jouer trop de Bach : « Quand vous nous ferez débiter du Labiche en chaire, Monsieur le curé, je consentirai à réformer mon répertoire. »

La *Vie parisienne* hasarde cette boutade : « En vérité, si cette hypothèse n'était pas irrespectueuse, on se demanderait si l'on ne prend pas messieurs les curés de Paris au Conservatoire, au lieu de les choisir au séminaire. »

Si l'église de Saint-Gervais s'est privée du concours — gratuit ! — d'une des plus remarquables associations chorales de ce temps, les *Chanteurs de Saint-Gervais* n'en continuent pas moins leur active propagande. Ils prendront part aux assises de musique religieuse et classique qui auront lieu à Bruges les 7, 8, 9 et 10 août, et qui promettent d'offrir un sérieux intérêt d'art.

M. Charles Bordes est depuis la semaine dernière à Bruges, où son inlassable activité stimule et aimante toutes les bonnes volontés. On sait qu'indépendamment de conférences données à la Gilde des métiers par le Rév. P. Dom Pothier (*La Restauration du*

(1) Voir notre numéro du 1er juin dernier.

chant grégorien), par MM. Pierre Aubry *Le Chant liturgique arménien dans ses rapports avec les chants de l'Église latine*), Amédée Gastoué (*Le Chant d'église au moyen-âge*), Henri Cochin (*L'Ame flamande*), Charles Bordes (*Un Jubé modèle*), Edgard Tinel (*La Musique figurée*), etc. les fêtes comprendront plusieurs concerts et auditions parmi lesquels :

Le *jeudi 7*, à 8 heures, un concert historique de musique religieuse vocale par les Chanteurs de Saint-Gervais assistés du Quatuor vocal de la Scola et consacré aux maîtres des XVI^e^ et XVII^e^ siècles; le *samedi 9*, à 8 heures, un concert de musique religieuse avec soli, chœurs et orchestre, dont le programme est formé d'œuvres de Bach, Hændel, Mozart et Beethoven et du poème-symphonie de César Franck, *Rédemption* (audition intégrale).

A la cathédrale Saint-Sauveur, les congressistes entendront le *jeudi 7*, à 5 heures, un Salut d'ouverture et le *Veni creator*, sous la direction de M. Reyns; le *vendredi 8*, à 11 heures, une Messe grégorienne exécutée par les enfants de la Scola paroissiale de Blankenberghe; le *dimanche 10*, à 11 h. 1/2, la Messe à cinq voix de Notre-Dame de Lourdes, par Edgard Tinel, sous la direction de l'auteur. A l'église du Béguinage ils assisteront le *samedi 9*, à 11 heures, à une Messe en musique figurée.

Ajoutons que la conférence de M. Bordes (*samedi 9*, à 4 heures) sera illustrée d'exemples choisis dans l'œuvre de Palestrina, de Carolus Andreas, de Legrenzi, de Lulli, de César Franck, de Guy Ropartz et de F. de la Tombelle et interprétés par les Chanteurs de Saint-Gervais et les solistes de la Scola.

Le seul énoncé de ce programme, que nous nous bornons à résumer, indique l'importance et l'attrait des fêtes qui réuniront à Bruges l'élite des musiciens et des amateurs du pays.

O. M.

Le Campanile de Saint-Marc.

Le campanile de Saint-Marc, qui vient de s'écrouler, était une tour carrée de 98^m^,60 avec sa flèche au sommet duquel un ange déployait ses ailes.

C'était un monument d'assez maussade apparence, tout en briques rouges, sans aucun ornement, qui devait surtout sa célébrité actuelle au splendide panorama que l'on découvrait de sa plate-forme : Venise, étendue aux pieds de l'observateur, lui offrait l'ensemble de ses merveilles.

Du côté du Levant, la masse imposante du palais des Doges, tout rose sous ses toits de plomb, bordant la Piazzetta et entourant la vaste cour des Puits; au nord. la Piazza fermée sur deux côtés parallèles par les Vieilles et Nouvelles Procuraties, jadis résidences des magistrats de la république, et, sur la face qui fait suite au Palais ducal, par la merveille des merveilles qu'est l'église Saint-Marc, poème byzantin de marbre, d'or et de mosaïque; au sud et à l'ouest, l'entrée du Grand Canal et de la Giudecca, séparés l'un et l'autre par le dôme si gracieux de Santa-Maria della-Salute, enfin, la grande Lagune dont les eaux bleues bercent les gondoles jusqu'à l'île San Georgio, par-dessus laquelle scintille à perte de vue l'Adriatique.

Le campanile n'était donc pas, comme a pu le comprendre par cette rapide description, accolé à l'église Saint-Marc. Il formait un monument indépendant élevé dans un angle de la place Saint-Marc, et plus rapproché du palais royal et de la Bibliothèque de Sansovino que de la cathédrale. Ses cloches annonçaient aussi bien les fêtes civiles que les cérémonies religieuses.

Sa destruction ne sera une catastrophe irréparable que si elle a entraîné, comme les dépêches le font redouter, celle de la Loggietta.

La Loggietta était une presque minuscule construction qui avait l'air de se blottir au pied de la massive tour. Chef-d'œuvre de Sansovino, elle était décorée d'admirables bas-reliefs en marbre et en bronze; elle servait de lieu de réunion aux procurateurs de la république avant les grandes solennités politiques.

De son perron, l'œil embrassait à la fois la colonnade et l'entrée du Palais ducal, l'angle de l'église Saint-Marc et, en retour, le péristyle de la basilique surmontée des fameux chevaux de bronze qui ont orné l'arc-de-triomphe de Néron à Rome et celui du Carrousel à Paris; c'est là, autour ou dans ces monuments, que la Sérénissime République a déployé tout son faste et toute sa puissance.

Les Italiens, qui sont si attachés aux souvenirs de leur histoire, ont décidé de réédifier et le Campanile et la Loggietta. Une somme de 500,000 francs a déjà été votée par la municipalité de Venise et 100,000 francs par la Caisse d'épargne.

LES LIVRES

Victor Hugo jugé par son siècle, par TRISTAN LEGAY, 1 vol. in-18. Éditions de la *Plume*, preface de PIERRE QUILLARD.

Résumer et commenter tous les jugements sur le maitre, confronter les légendes avec l'histoire, démontrer les erreurs de dame Critique, souligner les partis pris de certains scribes, démasquer la mauvaise foi de tels hugophobes, remonter aux sources de maints racontars, fouler aux pieds d'éternels clichés et, en résumé, apporter la lumière dans le chaos des opinions : telles sont les grandes lignes de cette œuvre consciencieuse d'érudit et de penseur, pleine de recherches curieuses, de documents inédits et de points de vue vraiment neufs. Elle se compose de plusieurs études dont voici les titres : *Victor Hugo et l'Académie*, *Victor Hugo et M. Brunetière*, *Le Penseur chez Victor Hugo*, *Jugements contradictoires*, *Victor Hugo et les poètes*.

Ce beau livre est certainement ce qu'on a écrit de plus juste et de plus complet sur le poète dont Paris a fêté dernièrement le centenaire.

NÉCROLOGIE

Gustave Vanaise.

Nous apprenons à regret la mort d'un peintre gantois que de nombreuses expositions avaient fait avantageusement connaître : M. Gustave Vanaise, décédé à Bruxelles dans sa quarante-huitième année.

C'était, parmi les artistes belges, l'un des seuls que hantât encore le souci de la peinture d'histoire. S'il aimait le grand art, il peignait aussi de grandes toiles. Son *Pierre l'Ermite prêchant la croisade*, par exemple, exposé au Salon de Bruxelles 1897, puis à Gand en 1899 et à Munich en 1901, avait, on s'en souvient, des dimensions inusités.

Vanaise composait avec talent ces vastes scènes un peu théâtrales. Son coloris chaud, ambré, leur donnait, sinon la vie qui manquait parfois à ses personnages, du moins de l'éclat et de la puissance.

Bien qu'il eût été jadis parmi les fondateurs des *XX*, Vanaise s'orientait plus volontiers vers le passé que vers l'avenir, et son art, appuyé sur les traditions de la pienture flamande de la Renaissance, n'avait rien de révolutionnaire.

C'était un esprit probe et réfléchi en même temps qu'une main rompue au metier. Ses œuvres reflètent toutes une pensée et une âme. Nous nous souvenons particulièrement de sa *Madeleine au tombeau du Christ* (salon d'Art religieux, 1899, de *Salome recevant la tête de saint Jean-Baptiste* et de la *Source* (salon de Gand 1895, de nombreux portraits et de cette très fine et harmonieuse

toile qui figura à l'Universelle de Paris 1900, sous le titre : *Chapelle royale; cathédrale de Grenade*, souvenir d'une excursion déjà ancienne en Espagne où le peintre était allé réchauffer sa palette flamande au soleil du Midi.

Marc Antokolsky.

Le statuaire Antokolsky vient de mourir à Hombourg. C'était l'un des artistes russes les plus connus et les plus réputés.

Né en 1842 à Wilna, dans une famille plus que pauvre, il n'arriva que par un effort de volonté prodigieux à suivre la carrière vers laquelle il s'était senti porté tout enfant. Pour apprendre le métier de sculpteur il dut entrer dans un atelier de monuments funéraires; il n'apprit que plus tard à modeler. Aussi avait-il déjà vingt-deux ans quand une chance heureuse lui permit d'entrer en qualité d'élève libre à l'Ecole des beaux-arts de Saint-Pétersbourg.

On cite, parmi ses œuvres marquantes, *Tailleur juif*, son premier succès; un *Avare*, qui lui valut une pension du gouvernement; une série d'œuvres historiques empruntées aux annales de la Russie; *Spinoza mourant*, médaille d'honneur de l'exposition universelle de 1878; les *Derniers moment de Socrate; Pierre le Grand;* le *Christ devant le peuple; Méphistophélès;* nombre de portraits, parmi lesquels ceux d'Alexandre II et d'Alexandre III.

Antokolsky, sculpteur officiel de la Cour de Russie, remporta en 1900 la médaille d'honneur à l'Exposition universelle de Paris. Cet hommage était dû à une carrière laborieuse et dignement remplie. Mais on lui adjoignit deux artistes de tendances plus modernes et de personnalités plus accentués : MM. Valgren et le prince Troubetzkoï.

PETITE CHRONIQUE

Le jury d'admission du prochain Salon de Gand est composé comme suit :

Peinture. — 1° Deux délégués de la commission directrice, MM. J. Delvin et F. Scribe;

2° Six membres choisis par les artistes, MM. E. Claus, F. Hens, A. Bastien, R. Wytsman, Trémerie et Struys;

3° Trois délégués du gouvernement, MM. Cassiers, Ch. Mertens et I. Verheyden.

Sculpture. — 1° Délégué de la commission, M. Joseph De Smet;

2° Membres artistes, MM. Metdepenningen, V. Rousseau et Ch. Samuel;

Délégués du gouvernement, MM. J. Lagae et J. Dupon.

Une exposition des Beaux-Arts s'ouvrira dimanche prochain à Ostende dans les nouvelles salles du Kursaal construites et artistement décorées par M. A. Chambon. La commission organisatrice est composée de MM. A. Chambon, K. De Kesel, J. Ensor, H. Heuschling, A. Marcette et H. Permeke. On avait songé à donner à cette exposition un caractère international et des tendances nouvelles. Malheureusement la ville d'Ostende s'est montrée si pingre qu'il a fallu y renoncer. C'est au point que les frais de transport, d'emballage et d'assurance sont à la charge exclusive des exposants, bien qu'une commission de 10 % soit perçue sur les ventes! Dans ces conditions, le Salon d'Ostende restera limité, ou à peu près, aux éléments artistiques locaux.

Le Cercle artistique de Tournai ouvrira le 14 septembre sa XVIIIe exposition des beaux-arts et d'art appliqué. Clôture le 6 octobre.

Le nombre des objets de même nature est limité à trois par exposant. Le Cercle prend à sa charge les frais de transport, aller et retour, des œuvres d'artistes habitant la Belgique. Aucun tantième n'est prélevé sur le prix des œuvres vendues.

Les objets destinés à l'exposition doivent être adressés au secrétaire du Cercle artistique, rue des Clarisses, à Tournai, du 15 au 31 août, dernier délai.

Le concert extraordinaire du Waux-Hall pour lequel M. Imbart de la Tour a bien voulu promettre son concours est fixé à mardi prochain.

Les Chanteurs de Saint-Gervais se feront entendre au Waux-Hall le mardi 5 août. Ils chanteront des chansons de Roland de Lassus et d'autres maîtres flamands.

Une part importante est réservée à la musique dans les festivités organisées à Courtrai à l'occasion de l'anniversaire de la bataille des Eperons d'or.

La cantate officielle est l'œuvre du poète Sevens et du compositeur Karel Mestdagh, directeur de l'Ecole de musique de Bruges. Elle sera exécutée par cent soixante instrumentistes et sept cents chanteurs, le dimanche 17, à 6 heures du soir, et le lundi 18, à 11 heures du matin, sous la direction de M. K. Mestdagh.

Au grand concert artistique du jeudi 20 août M. Van Eekhoutte, le directeur de l'Ecole de musique, dirigera l'oratorio *De Leye* de Peter Benoît; M. Paul Gilson dirigera la *Klokke Roeland* de Tinel et un acte de *Princesse d'auberge* de Jan Blockx.

On construit sur le marché au Bois un hall immense pouvant contenir deux mille personnes et superbement éclairé.

Ajoutons que pendant le Congrès Néerlandais, auquel assisteront le président Steyn, Dr Leyds, Botha, le Dr Kuyper, et probablement Kruger et Dewet, un grand concert de *lieder* sera donné le vendredi 20 août.

Pour les concerts du jeudi et du vendredi on a engagé M. Orelio, le baryton du théâtre d'Amsterdam si apprécié en Belgique; Mme Feltesse-Ocsombre; M. Florissen, de l'Opéra d'Amsterdam; Mme Flamant, de Bruxelles; Mme Levering, d'Anvers; M. Van Gheluwe, de Gand, etc.

Ajoutons que le 31 août, lors de la manifestation internationale, on exécutera à Courtrai la marche-cantate : *La Bataille des Eperons d'or*, œuvre de M. Léonce du Catillon pour le poème et de M. J. Vandermeulen pour la musique.

Bilse vient de mourir. Bilse? Le Pasdeloup d'outre-Rhin, l'inventeur du Beethoven à la portée des petites bourses, du Wagner pour étudiants et employés. L'idée de démocratiser la musique partait d'un cœur généreux — ou d'un cerveau utilitaire. Elle fut, à tous égards, heureuse et, dans une certaine mesure, rémunératrice.

L'orchestre de Bilse fit connaître au public nombre d'œuvres inédites. Il donna à la foule le goût des belles compositions musicales et amena peu à peu l'épanouissement de la musique symphonique à Berlin.

Retiré à Liegnitz, en Silésie, et un peu oublié, Bilse meurt octogénaire. Son nom mérite d'être conservé : il fut l'âme d'une renaissance et plus d'un maître — Wagner lui-même confia à l'orchestre Bilse, vers 1873, l'exécution de fragments, alors inédits, des *Nibelungen* — lui doit une partie de sa renommée.

M. Gustave Charpentier va, dit le *Guide musical*, adapter à la scène la *Vie du poète*. Cette œuvre, fort amplifiée, prendra le titre de *Julien*, nom de l'amant de Louise dans le drame lyrique de ce nom.

On nous écrit de Londres que le Quatuor vocal de la *Scola cantorum* (Mlle de Larouvière, Mme J. de la Mare, MM. David et Gébelin) ont, sous la direction de M. Bordes, directeur de la *Scola*, donné à la salle Bechstein un concert qui a obtenu un succès artistique considérable. Le programme était exclusivement composé d'œuvres de maîtres des XVIIe et XVIIIe siècles, — H. Schutz, Rameau, J.-S. Bach, — à l'exception d'une seule : le *Madrigal* de Gabriel Fauré. Toutes ont été supérieurement interprétées.

M. Georges Khnopff s'est chargé de traduire en français la correspondance inédite de Richard Wagner, dont une première partie paraîtra en février prochain.

Elle comprend les lettres adressées par le maître à ses intimes MM. Uhlig, Fischer et Heine sur ses œuvres, notamment sur la Tétralogie.

C'est M. Aimé Kunc, élève de M. Ch. Lenepveu, qui a remporté le premier grand prix de composition musicale en France. Le deuxième grand prix a été décerné à M. Roger Ducasse, élève de M. Gabriel Fauré. Il n'a pas été octroyé de premier second grand prix. Le deuxième a été obtenu par M. Albert Berthelin, élève de MM. Widor et Th. Dubois.

La cantate, écrite par M. Adenis, avait pour titre *Alcyone*.

Le prix de Rome pour la gravure en médailles et pierres fines vient d'être attribué à M. Pierre Dantel, de Valenciennes. Premier second grand prix, M. Julien Mérant; deuxième second grand prix, M. Joseph Lemasson.

Le dernier numéro du journal hebdomadaire international *L'Européen* contient entre autres un article de M. Frédéric Passy, une étude sur le chemin de fer projeté par les Anglais de l'Indus à Shanghaï, de curieuses notes sur la Russie et la table des principaux articles publiés par l'*Européen* dans ses trente premiers numéros.

Envoi gratuit d'un numéro spécimen sur demande (24, rue Dauphine, Paris).

Les héritiers d'un gentilhomme hongrois ont, paraît-il, découvert dans ses papiers plusieurs compositions inédites de Liszt, telles que rapsodies hongroises et morceaux de musique religieuse. Ils les ont vendues à un éditeur viennois qui en prépare la publication.

Nuremberg a célébré dernièrement par des fêtes et par l'inauguration de nouvelles installations le cinquantième anniversaire de la fondation du Musée germanique.

A cette occasion, le prince-régent de Bavière a fait don au Musée du manuscrit autographe des *Maîtres chanteurs* de Richard Wagner et de cent soixante incunables des presses nurembergeoises.

L'Argus de la presse (14, rue Drouot, Paris) s'est livré à une étude des plus consciencieuses sur les Salons de 1902. (Peinture, sculpture, gravure, objets d'art, etc., etc.) Ce travail est consigné dans une brochure de plus de 16 pages grand in-4°.

En vente à Paris, 14, rue Drouot; prix : fr. 0-75.

Grétry et la censure.

Il fut une époque, en France, où les doubles croches étaient soumises, elles aussi, au régime de l'autorisation préalable. Et le *Figaro* publie à ce propos un curieux autographe de Grétry, d'où il appert que le compositeur de l'*Epreuve villageoise* avait reçu mission officielle d'exercer une véritable censure sur les œuvres des musiciens ses confrères.

Voici ce petit document :

« J'ai vu, par ordre de monseigneur le garde des sceaux, six sonates pour clavecin ou piano forté, violon et violoncelle, par M. J.-S. Schrœtter, œuvre 8e. J'ai vu en outre la concession que le dit auteur en a faite à M. Scriber et je crois qu'on peut en permettre la gravure, l'impression et la publication.

GRÉTRY

Paris, le 3 may 1787.

Au concours du Conservatoire, un auditeur à l'oreille de son voisin :

— Oh! le piano, quel supplice!... La harpe, au contraire, quel murmure exquis!

Et, après une pause :

— D'ailleurs, remarquez qu'il y a eu un écrivain célèbre qui n'a pas dédaigné de s'appeler La Harpe, tandis qu'il n'en existe pas du nom de Piano!

PLAGE DE WESTENDE

dans les superbes dunes du littoral ouest de la Belgique.

WESTEND-HOTEL — CONFORT — ÉLÉGANCE



BAINS DE MER — SÉCURITÉ — GRATUITÉ

Terrains avantageux. — Villas et cottages charmants.

Jeux de tennis, jeux de golf. Concours d'architecture août-septembre).

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE

G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT

BRUXELLES - 2 BOULE DU REGENT

PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE

LA HAYE — 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS SPECIAUX POUR LA CAMPAGNE

ARTISTIQUES PRATIQUES SOLIDES ET PEU COUTEUX



Maison Félix MOMMEN & Cº, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

BEC AUER

50 % D'ECONOMIE **LUMIERE QUADRUPLE**

Appareils d'éclairage et de chauffage au GAZ, à l'ÉLECTRICITÉ et à l'ALCOOL

INSTALLATIONS COMPLETES

Bruxelles, 20, BOULEVARD DU HAINAUT, Bruxelles

Agences dans toutes les villes.

TÉLÉPHONE 1780

E. DEMAN, Libraire-Expert

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

VIENT DE PARAITRE :

THEATRE DE M. MAETERLINCK

avec une préface inédite de l'auteur.

Trois volumes in-8º, illustrés de dix compositions originales lithographiées par AUGUSTE DONNAY.

Tirage à 110 exemplaires numérotés, sur papier de Hollande

Prix : 90 francs.

Les exemplaires numérotés 1 à 10, renfermant un croquis original de A. DONNAY et deux suites des planches : l'une avec lettre, sur hollande; l'autre, avant lettre, avec remarques marginales, sur japon impérial, sont souscrits.

Le prospectus illustré de cet ouvrage sera adressé gratuitement sur demande.

Demandez chez tous les papetiers

l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION **EXPORTATION** **ÉéchANGE**

L'HÉMICYCLE

Revue mensuelle illustrée de Littérature et d'Art

Rédacteur en chef :

PIERRE DE QUERLON, 3, Villa Michon, rue Boissière, Paris.

Un an : 6 francs. — Le numéro, 50 centimes.

Étranger : 8 francs.

Administration : 146, rue Saint-Jacques, Etampes (Seine-et Oise).

L. DIDIER DES GACHONS, *éditeur*

LIMBOSCH & CIE

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc. Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. Vᵉ MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

VINGT-DEUXIÈME ANNÉE. N° 31. 3 AOUT 1902.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

L'Exposition de Turin (*suite et fin*) (H. FIÉRENS-GEVAERT). — Camille Mauclair. *Les Mères sociales* (M. M.) — Le Dégagement et la Restauration de la Halle des Bouchers à Anvers (L. A.) — Vingt Dessins d'Auguste Rodin (VIRGILE JOSZ). — Publications d'Art — Académie Royale de Belgique. — Chronique judiciaire des Arts. *Authenticité d'un portrait de Romney.* — Accusés de réception. — Petite Chronique.

L'EXPOSITION DE TURIN[1]

Le comité turinois comptait sur une collaboration anglaise très importante, M. Walter Crane ayant accepté d'organiser cette section. M. Walter Crane est l'un des apôtres du mouvement moderne, mais il professe, si je ne me trompe, cette croyance que la régénération de l'art décoratif dépend du succès du socialisme. Sa personnalité revêt donc un caractère politique. C'est sans doute ce qui explique l'abstention de la plupart des artistes anglais. M. Walter Crane expose à peu près seul. Son œuvre est d'ailleurs d'une importance capitale et occupe une vaste salle. On y trouve des projets de papiers peints, des tapis, des broderies, des livres remarquablement illustrés dans le goût archaïsant des préraphaélites et aussi une très noble composition : *La Naissance de Vénus*. Jusqu'à présent je considérais M. Walter Crane comme un peintre assez malheureux dans ses audaces. Sa *Naissance de Vénus* le place très près de Puvis de Chavannes. On admirera également dans la galerie anglaise une tapisserie connue de Burne-Jones, une autre de Brangwyn, et une collection d'objets exécutés par le célèbre groupe : *Arts and Crafts*.

Le public ne s'arrête guère dans cette section. Il doit juger l'effort des exposants d'après des projets, ce qui lui répugne. Les spécialistes seuls y trouvent de quoi exercer leur jugement. Il nous semble que la galerie anglaise s'écarte en cela du but indiqué par les promoteurs. Chargé de grouper les artistes belges, j'ai cru pour ma part — et tous les membres de notre comité ont partagé mon sentiment — qu'il importait avant tout de soumettre aux visiteurs des décors exécutés. Notre section se compose donc d'une série d'intérieurs, reliés, si je puis dire, par un thème moral. La pensée et l'art modernes de notre pays y sont pleinement représentés.

Après l'entrée monumentale (architecte M. Léon Govaerts qu'ornent deux figures de Ch. Samuel, on pénètre dans le Salon du Livre même architecte). On y peut consulter les journaux, les revues d'art de la Belgique. Deux grandes et somptueuses bibliothèques (exécutant, M. Dewaele renferment les belles éditions

1) Suite et fin. Voir notre dernier numero

de Deman, Lamertin, Monnom, les livres de Max Elskamp et d'élégants médailliers vitrés montrent les œuvres de Lagae, De Vreese, Dillens, les reliures de Mme Wytsman et de Paul Claessens. C'est le petit *Temple de la pensée*. Un appareil d'éclairage, très décoratif, un joli système de cloisons ajourées, de beaux vitraux exécutés par Evaldre donnent à ce compartiment d'entrée un aspect très attachant de sanctuaire laïque, si je puis dire; M. Govaerts sera sans doute rarement mieux inspiré.

Ce Salon du Livre est en élévation par rapport au reste de notre galerie et forme une sorte d'estrade d'où l'on contemple tous nos autres compartiments disposés en perspective profonde. Vient ensuite la salle de M. Horta, aussi grande à elle seule que la section anglaise tout entière. L'exécution en a été dirigée par M. Pelseneer. Les encadrements en bois rouge des fenêtres, les hautes étoffes jaunes tendues sur les murailles, les ferronneries délicates et les vitraux irisés des différentes arcatures, les meubles en sycomore et frêne d'Amérique, garnis de cuirs ouvrés par M. Hagens et disposés ingénieusement dans le fond de la salle, — tout cela fait de cet ensemble une merveille de goût et de richesse. Deux flambeaux d'argent de F. Dubois, des coupes de Morren, Strymans, des bronzes, des étains sont disposés sur les tables, dans les buffets; au mur sont tendues deux fières compositions de Fabry; sur l'un des meubles se dressent de fines statuettes de Braecke; au centre de la salle de sveltes vitrines laissent voir les photographies des principales œuvres architecturales d'Horta : la Maison du Peuple, les hôtels Van Eetvelde, Tasson-Snel, Solvay, l'exquise maison de l'artiste, etc. La veille de l'inauguration, à 2 heures du matin, M. Pelseneer et ses ouvriers achevaient fiévreusement cette magnifique installation à la clarté d'une lampe électrique. Plus que quelques tentures à poser, quelques clous à enfoncer. A ce moment vinrent à passer MM. Bistolfi, Thovez, le peintre Besnard, etc. Ils poussèrent un même cri d'admiration et le sculpteur Bistolfi ne put s'empêcher de me dire : « Vous avez réalisé en Belgique ce que nous cherchons à obtenir depuis quatre ou cinq ans en Italie... »

Des deux côtés d'un large couloir, prolongé jusqu'à l'extrémité de la section, s'ouvre ensuite une série de salles plus petites. Voici d'abord deux intérieurs pittoresques et pratiques de M. Hobé, admirés pour leur simplicité et leur disposition claire; l'un d'eux est rehaussé de belles frises, en peinture mate, où Rodolphe Wytsman a fixé la physionomie calme d'un canal flamand et le panorama grandiose de Bruges. Passons ensuite au « studio » pour ouvrier d'art, composition originale et très goûtée de l'architecte Sneyers et du décorateur Crespin, dont la tonalité verte fait bien ressortir les bronzes de Meunier, Van der Stappen, les masques de De Rudder, les dessins de Khnopff, l'eau-forte d'Ensor, les affiches de Crespin qui s'y trouvent placés. Un escalier léger et gracieux mène à une sorte de triforium charmant où l'on admire une frise en étoffe conçue par Crespin et symbolisant les arts en de belles figures féminines. Arrêtons-nous maintenant devant le compartiment gantois où notre ami Baertsoen a réuni dans un décor sobre et riche de l'architecte Van de Voorde les œuvres de Minne, Metdepenninghen, Delvin, Heins, Doudelet, Mme Voortman, Laigneul (le pottier de Courtrai), Koeller (le tapissier de Hamme), etc. Deux compartiments, un peu plus loin, arrêtent et fascinent tous les visiteurs. Ils se font face. Au mur on remarque les admirables broderies de Mme de Rudder : *Le Printemps* et *L'Été*, puis le *Miroir* de Crespin et Samuel, un triptyque décoratif de Mlle Calais : *Fontaine d'amour*, etc.; dans des vitrines les œuvres de Philippe Wolfers : somptueuse argenterie, émaux rares, cristaux ciselés, ivoires doux au regard, bijoux précieux et frêles, — un ensemble qui reste sans rival dans l'exposition et où l'on remarque entre autres la *Fée au paon* et le vase en cristal *Les Faisans*, garni d'argent et d'opales.

Deux petites salles sont réservées aux dessins, aux affiches, aux projets d'architecture et de peintures décoratives. On y remarque les envois de MM. Khnopff, Lynen, Combaz, Richir, Cassiers, H. Meunier, G.-M. Stevens, Barbier, Baes, Brunfaut, Pelseneer, Titz. Dans des vitrines diverses : une garniture de boléro de Feys, des objets de Mme Jenny Lorrain, des bijoux de Mlle de Brouckère, puis une chaise de Hankar, une broderie d'Evenepoel, des ferronneries d'Herbays; puis encore un abondant et attrayant envoi du sculpteur Paul Du Bois, un de nos maîtres de l'étain et du bronze. C'est à Paul Du Bois que nous avons demandé d'exécuter les cartels estampés et argentés qui portent les noms de nos exposants. Mentionnons aussi en passant que Khnopff a dessiné pour l'inauguration particulière de notre galerie une invitation d'un goût rare.

Au fond de la section belge se développe un grand salon consacré spécialement aux travaux des écoles d'art appliqué et dans lequel il est permis de constater à quel point l'esprit nouveau s'est introduit dans nos établissements les plus officiels. Crespin et Wytsman y ont rassemblé une sélection de panneaux provenant de cinq institutions différentes : les deux écoles professionnelles d'Ixelles, celles de Saint-Josse, de Schaerbeek et de la rue du Marais. L'école de bijouterie y figure également avec une vitrine contenant une vingtaine d'objets, plus un important envoi des deux excellents professeurs MM. F. Dubois et Van Strydonck. Dans cette même salle on a placé des bas-reliefs de Rousseau, des œuvres décoratives de Charlier, des vitraux d'Evaldre, *Les Papillons* et *Junon*. Je crois bien avoir nommé tous nos

collaborateurs. Je m'en voudrais de ne pas remercier dans l'*Art moderne*, qui nous soutint vaillamment, les membres si dévoués du comité belge. Faute de place, je dois le faire hélas! en bloc. Que les exposants m'excusent aussi de les énumérer si sommairement; que les oubliés, s'il y en a, me pardonnent; que soient pardonnés également les quelques rares artistes qui ont reculé devant les risques d'une exposition assez lointaine et se sont refusé la joie de défendre, dans ce rendez-vous historique, parmi les artistes de toutes les nationalités, la jeune et fière renommée acquise par la Belgique dans le domaine des arts décoratifs. Et enfin que les lecteurs de ce journal, où la consigne n'est point d'employer la pommade, veuillent bien m'absoudre si j'ai parlé avec quelque immodestie de cette section belge qui m'occupa pendant un an et que je ne saurais décrire sans partialité...

Le succès de la Hollande égale celui de la Belgique, ce qui arrachait devant nous à M. Giacosa, l'éminent écrivain dramatique, cette exclamation : « La cohésion des efforts artistiques, moraux, intellectuels est impossible dans les grandes nations modernes; à ce point de vue l'exposition de Turin atteste avec éclat la supériorité des petits pays énergiques et laborieux. » Elle est charmante cette section hollandaise. Il n'y a pas à se tromper sur l'origine des œuvres et des objets exposés. Ces intérieurs nous transportent en Frise et en Zélande. La race, les mœurs, l'aspect d'un coin de terre déterminé s'évoquent devant ces ensembles frais et nets. Les artistes hollandais, tout en créant des œuvres modernes, restent... hollandais. Je ne sais pas de meilleur éloge à leur adresser Les Allemands aussi restent bien allemands. Mais tout de même ici on souhaiterait quelque atténuation à cette fidélité de race. La section allemande est la plus riche. L'Empereur, les différents gouvernements, les municipalités, les particuliers ont tous et toutes accordé de généreux subsides. Plus de 150,000 marks! Ces chiffres font rêver les pauvres Belges. Outre les intérieurs innombrables dessinés par les principaux architectes de l'empire, on a multiplié les salles lambrissées de sombres céramiques où grimacent des gnomes de grès, les grands halls où pleurent des fontaines entourées d'ifs funéraires et de citronniers mélancoliques. La salle d'entrée — de M. Behrens — affecte des allures d'hypogée égyptien, encore accentuées par la présence de deux grandes figures hiératiques (très intéressantes d'ailleurs) qui surplombent une vasque de leurs silhouettes pharaonesques. Citons parmi les coins les plus réussis de cette section, qui eût ravi Dédale, l'intérieur de l'architecte Olbrich (le célèbre protégé du grand-duc de Hesse), où l'on voit des bahuts fort élégants, dont la grâce s'apparente au « japonisme » des meubles écossais.

Le luxe tumultueux de la section allemande donne raison à M. Giacosa. La simplicité... excessive de la galerie française souligne d'une preuve plus éclatante encore la boutade du grand écrivain. Une vitrine de Lalique, un envoi assez important de Charpentier, quelques meubles de Majorelle, Plumet, Selmersheim, des verres de Daum, des vases de Bigot, des esquisses de Besnard et Picard, le *Titan* de Rodin, — c'est toute la section française. En Hongrie on voit une série d'intérieurs riches, mais barbares; aux États-Unis les vitraux éblouissants de Tiffany; en Suède (délicieuse installation de l'architecte Boberg) de belles céramiques qui se ressentent du voisinage de Copenhague; en Autriche une collection assez banale de produits industriels (les sécessionnistes se sont abstenus). Et l'Italie? Elle montre une production abondante; mais on la sent nouvellement convertie à l'art nouveau. Elle est la dernière admise au temple et déploie un zèle touchant de néophyte. Dans son immense galerie on remarque toutefois, à côté du plus baroque modern style, les meubles de MM. Bugatti, Quarti, les vitraux de Beltrami, le compartiment de l'*Æmilia Ars*.

Il faut faire crédit à cette dernière venue. Elle a eu l'idée hardie d'organiser l'exposition. Grâce à quelques Turinois enthousiastes, cette exposition tendancieuse et juvénile, faite par conséquent pour déplaire au monde officiel, est debout et triomphe en dépit des obstacles matériels, des prévisions pessimistes et des fines ironies. Que ne doit-on espérer de la jeune Italie? En organisant la première exposition internationale des arts décoratifs modernes, elle aura demontré que le XX^e^ siècle pouvait avoir lui aussi un *style* et même autant de styles que de nations; elle aura groupé les efforts d'une jeunesse venue des quatre coins du monde et favorisé la fondation d'une « Fédération internationale des arts » qui vivra bientôt, puissante et accueillante, et dont j'ai été assez heureux pour lancer le premier l'idée à Turin.

H. FIÉRENS-GEVAERT

CAMILLE MAUCLAIR

Les Mères sociales (1).

Mauclair est sensible comme ceux qui ont souffert d'une façon profonde et précoce, lucide comme ceux qui ont *pensé* tout ce qu'ils souffraient. Il n'a pas l'âge où, naturellement, paisiblement, on mesure la vie, ses principales forces, ses grandes lignes, ses phénomènes dominants.

Et pourtant, avec une gravité passionnée, avec l'ironie et la souplesse frondeuse et gouailleuse de la jeunesse, d'un esprit douloureusement mûri, il touche à l'une des plaies les plus tristes de notre temps : l'influence néfaste des mères.

(1) Paris, Société d'Éditions littéraires et artistiques. Librairie P. Ollendorff.

Celles qu'il étudie appartiennent pour la plupart aux classes oisives et à cette ignorante bourgeoisie ou noblesse de province qui rehausse notre humaine et commune bestialité par le culte des formules, ne pouvant l'orner d'aucune conception fière, d'aucune foi vivante ni d'aucune activité rédemptrice.

Aussi cette belle et sincère étude est-elle autant un réquisitoire contre la cupidité des idées matrimoniales bourgeoises et leur action détestable sur toute la vie effective des femmes, qu'une accusation contre l'insuffisance ou la dégénérescence des instincts maternels. Toutes les mères que Mauclair observe et dépeint, — d'une façon trop vivante pour n'être pas *vécue*, — furent des femmes qui n'aimèrent jamais, s'étant mariées conformément aux coutumes françaises sans qu'on leur eût laissé même l'illusion de se croire amoureuses. Ce premier initiateur de bonté et d'abnégation, l'amour, avait été détruit en elles, et elles n'avaient pu reporter sur leurs enfants qu'une affection déjà amoindrie par une telle profanation des lois naturelles.

Toutes ces femmes sortent trop de la norme habituelle des mamans de nos pays septentrionaux, — qui corrigent leur redoutable ignorance par une flegmatique soumission aux instincts de leurs enfants, — pour être vraiment des types généraux.

Est-ce à nos ascendances germaniques que nous devons encore ce respect grave et naïf de l'amour? Mais toutes ici aiment ou croient aimer et ont conscience d'avoir été, au moins à une époque de leur vie, l'égale, l'être apportant sa part spécifique de direction et de bonheur au groupe familial, joie et orgueil dont nous avons besoin pour croire en nous-mêmes et devenir bonnes.

Il se peut que les Latins, redoutant la vivacité de leur sang, aient, depuis de longs âges, voulu protéger la jeune fille par des réclusions et des ignorances déterminées.

Il se peut aussi que chez eux, plus qu'ailleurs, les classes qui aspiraient à dominer les autres aient perpétué ces vieilles formules de la vertu négative, ne sachant comment faire montre de supériorité morale sans leur aide. Et ainsi se seront conservées dans certaines régions bourgeoises des mœurs qui remontent peut-être à des époques sauvages, des mœurs dignes de la Chine, qui enlèvent à une certaine portion des Français, par exemple, le simple et naturel développement de leurs facultés affectueuses. Les femmes qui n'ont pas eu le légitime orgueil d'être l'élue, l'être intimement préféré et nécessaire au bonheur d'un autre être, veulent jouer auprès des enfants le rôle qu'elles ne purent remplir auprès de l'homme. Elles permettent aux autres femmes d'être dans la vie de leurs fils ce qu'elles furent elles-mêmes pour leurs maris, — un plaisir, une ménagère, une alliée sociale, — elles ne veulent pas qu'elles incarnent avec ses particulières sagesses et ses spéciales bontés, la femme tout entière, celle auprès de laquelle l'homme perd un peu de sa nature rugueuse, volontaire, nécessairement partiale. C'est à elles-mêmes qu'elles réservent ce rôle-là. Il faut qu'elles le jouent une fois. D'où il résulte que les hommes épousent des niaises indifférentes et que les fils ont des mères despotes.

Le livre de Mauclair, en montrant une jeune femme qui, dans un milieu formaliste, ose renverser cet ordre de choses, choisir librement et gravement l'homme qu'elle aime et braver victorieusement les tantes, voisines, amies, l'opinion publique éminemment apprivoisable, et autres commères antiques qui veillent jalousement à l'observation des vieux rites, ce livre fera certainement dans la société qui le lira un salutaire scandale.

Et c'est ce qu'aura voulu le jeune penseur dont l'élégance artistique ne se pique d'aucune coquetterie littéraire et ne brigue aucun succès de pure forme, humain, par là, avant d'être virtuose, et apparenté aux vivantes générations de demain, trop fortes et joyeuses pour se confiner dans d'exclusifs soucis de rhétorique.

A côté des mères dont il a si cruellement montré la pauvreté de cœur, il en peint une, aimante, respectueuse de la personnalité de ses enfants. Elle ne dispute pas sa fille au couvent ni son fils aux idées de l'avenir. Celui-ci meurt, usé au service de son héroïque idéal; mourant, il demande à sa mère d'aimer comme ses enfants un jeune couple qui ne connut pas de vraies mères.

« Il faut vivre, pauvre maman. Edmée et moi nous étions les premières formes, — celles de ton amour pour papa... Voici les formes de ton amour pour l'humanité... C'est mieux, maman, c'est plus digne de toi, plus maternel... Et maintenant...

« Il se renversa faiblement, les yeux levés et murmura :

« Germain... tu te souviens de Gœthe... Il parlait des idées éternelles... des Mères, c'est ainsi qu'il les appelait... Que toute mère soit une idée qui se transmet...

« Il s'arrêta, dit encore :

« Je les vois... je vois les Mères... celles que j'ai tant aimées, celles que je voyais en toi maman...

« Mais à celles-là on ne dit pas : Maman... Elles sont plus graves... éternelles... éternelles... »

M. M.

Le Dégagement et la Restauration de la Halle des Bouchers à Anvers.

L'Académie d'archéologie de Belgique vient de décider par un vote qu'il n'y a pas lieu de dégager la vieille boucherie, ni surtout de tracer une rue nouvelle qui créerait une perspective toute moderne et de nature à détruire l'harmonie du monument.

Elle regrette la destruction de la cour dite « De Gans » et estime que l'état de conservation de la boucherie ne comporte pas une « restauration ».

Cette décision de la Société savante est pour nous une précieuse approbation de la campagne que nous avons menée contre le projet fantaisiste de la ville d'Anvers, et dont les lecteurs de l'*Art moderne* ont eu connaissance par un récent article (1).

Nous n'avons à ajouter à celui-ci que cette simple remarque :

Un contraste très apparent existe dans la construction de la boucherie entre les parties visibles pour les passants des rues qui entourent le monument et les pignons qui n'apparaissent que de loin, au-dessus des toits de l'agglomération; tandis que ces pignons sont traités simplement en une grande silhouette massive, les parties inférieures des murailles comportent des détails ornementaux, tels que les entourages de fenêtres et de portes, traités très délicatement.

Cela prouve à toute évidence que le constructeur médiéval a tenu compte de la topographie des lieux et aussi qu'il ne nous appartient pas de rien changer à cette topographie sous peine de détruire l'effet voulu par lui. Rendre visible en une fois toute une

(1) Voir notre numéro du 20 juillet dernier.

façade par un dégagement intempestif, c'est faire apparaître ce contraste et détruire toute la beauté de l'édifice.

Ceci pour convaincre les derniers partisans du projet communal.

L. A.

Vingt dessins d'Auguste Rodin.

A la galerie Vollard, rue Laffitte, vingt compositions originales d'Auguste Rodin. Pour un livre de M. Mirbeau.

Une des joies pures apportées par la dernière Exposition universelle, — elles furent plutôt rares! — fut assurément la sélection d'œuvres du maître, en ce petit pavillon édifié à l'angle du Cours la Reine et de l'avenue Montaigne. Sur les merveilles qu'il renfermait, je n'ai rien à dire ici...

Mais on doit se souvenir d'une petite salle à l'entrée de ce pavillon, où étaient exposés des dessins, accrochés à la muraille, réunis en un album qu'on avait posé sur une table. Sur les feuillets, des admirateurs et des amis du grand artiste avaient réuni une superbe série qui synthétisait admirablement la technique du maître et sa philosophie. Ce n'étaient que des reproductions, mais admirables, et où, par un heureux procédé cette fois, avec une fidélité surprenante, les œuvres revivaient.

Et c'était superbe, cette succession où tout se rencontrait, plumes, fusains, lavis, crayons, documents jetés et notés dans la fièvre de l'idée, dans le calme de l'observation, dans la philosophie de l'heure et de la pensée.

C'était un admirable complément de l'œuvre sculpté, c'en était, tout à la fois, la genèse et le couronnement.

Je viens de retrouver un écho de cette joie dans les vingt compositions pour le livre de M. Mirbeau, dans ces évocations douloureuses, dans ces enlacements, dans ces figures étranges et seules, où, sous les taches de bistre qui les enveloppent, les lignes simples, harmonieuses, harmoniques, d'un si bel accord, d'une vie si observée, se lisent, — ainsi que se présentent les contours voulus et inexprimés sous le marbre à peine dégrossi.

Le puissant artiste qui a fixé ces silhouettes est bien l'homme épris passionnément de la nature, l'homme qui en cherche surtout l'âme, qui la veut rendre dans une ligne, dans une surface, un éclairage, qui, toujours en éveil devant elle, — l'inlassable, l'indéfinissable, l'intraduisible, — a confessé si simplement sa magnifique marche vers la vérité :

« Cela ne m'est pas venu tout d'un coup, j'ai osé tout doucement, j'avais peur; et puis, peu à peu, devant la nature, à mesure que je comprenais mieux et rejetais plus franchement les préjugés pour l'aimer, je me suis décidé, j'ai essayé... J'ai été assez content... Il m'a paru que c'était mieux... L'étude des antiques aussi m'a encouragé... Et la sculpture du moyen-âge, aussi belle que l'art grec. J'ai tout fait pour conformer mon âme à celle de ces créatures-là... Je faisais au début des choses adroites, vivement menées, pas mal, mais je sentais bien que ce n'était pas cela... J'ai eu beaucoup de peine... »

La gloire certaine qu'apporte au livre de M. Mirbeau cette suite admirable, l'auteur l'apprécie hautement.

N'est-ce pas lui qui écrivait en tête de l'album de 1900 ces lignes que je relis et que j'ai plaisir à transcrire :

« A eux seuls, ces dessins suffiraient à la gloire d'un artiste, puisqu'il sait tout ce qui constitue la beauté: l'intuition et la forme.

« Ce ne sont, pourtant, la plupart, que le germe de l'œuvre future, le rêve de l'œuvre future, que la main promène sur le papier, à la pointe du crayon ou au bec de la plume, avant de le fixer dans la matière dure, où il s'incarnera immortellement vivant. Ils nous montrent par quelle suite de travaux, d'études, de projets, de recherches passionnées passèrent quelques-unes de ses principales œuvres, aujourd'hui réalisées dans le marbre, le bronze ou la pierre. Avec eux nous assistons vraiment, jour par jour et, pour ainsi dire, feuille par feuille à la création de ces innombrables poèmes qui composent cette *Porte de l'enfer* où, en compagnie de Dante, esprit fraternel, le sculpteur aura trouvé l'impérissable expression d'un art dont la nouveauté, la puissance, le grand cri de vie nous étonne encore, nous qu'une longue accoutumance d'enthousiasme a pourtant familiarisé avec son génie. Mais le miracle, c'est que Rodin nous donne toujours plus de surprise en nous donnant toujours plus de Beauté. »

(*L'Européen*) VIRGILE JOSZ

PUBLICATIONS D'ART

VITTORIO PICA : **Jean-François Raffaëlli.** Estratto dalla Rivista « Emporium ». Vol. XV, n° 88, Aprile 1902.

Substantielle étude, ornée de vingt-trois illustrations, sur l'artiste réputé qui vient de se signaler comme inventeur d'un nouveau procédé de peinture auquel il a donné son nom.

CYRIEL BUYSSE : **Franz M. Melchers.**

On se souvient des curieuses évocations zélandaises, des parcs de rêve, des portraits nostalgiques de M. F.-M. Melchers, dont la *Libre Esthétique* abrita naguère les spécimens les plus intéressants. M. C. Buysse leur a consacré, en néerlandais, une étude illustrée d'une douzaine de planches et d'un portrait de l'artiste.

MAX MARTERSTEIG : **Jahrbuch der Bildenden Kunst, 1902**, unter Mitwirkung von Dr W. von Seidlitz. Dresden. — Berlin, Wilhelmstrasse, 9, S. W.

L'*Annuaire des Beaux-Arts* que publie M. Martersteig est établi sur un plan méthodique et renferme une foule de documents et de renseignements intéressants. Des études y sont consacrées à trois artistes dont on a fêté, au cours de l'année dernière, le soixante-dixième anniversaire : R. Begas, C. Meunier et E. Stuckelberg, ainsi qu'à Arnold Böcklin et à Zuloaga. Des notes critiques évoquent les principaux salons et expositions d'Allemagne, de France, de Belgique, de Hollande, d'Angleterre et de Scandinavie. La colonie artistique de Darmstadt y est étudiée en détail, etc. De fort belles planches, en noir et en couleurs, et un élégant cartonnage d'éditeur donnent au volume, mis en vente au prix modique de 8 marcs, un réel attrait d'art.

FRÉDÉRIC DE FRANCE : **Edmond Van Offel.**
Paris, librairie L. Borel.

Le peintre anversois Van Offel a trouvé en M. F. de France un admirateur enthousiaste. Une quarantaine de ses dessins et illustrations, de mérite inégal mais inspirés tous par une imagination généreuse, le montrent épris d'art élevé, soucieux de la forme et de la pensée, acharné à réaliser un idéal de beauté.

Académie Royale de Belgique

Classe des lettres et des sciences morales et politiques.

L'Académie de Belgique vient de publier le programme de ses concours pour 1903 et 1904. Nous en détachons ce qui concerne la section d'histoire et des lettres.

Programme du concours de l'année 1903.

Première question. — On demande une étude sur l'exotisme dans la littérature française du XVIIIe siècle. — Prix : 800 francs.

Deuxième question. — Faire la classification des parlers wallons de Belgique au triple point de vue de la phonétique, de la morphologie et du vocabulaire. — Prix : 800 francs.

Troisième question. — Faire l'histoire des invasions en Belgique au moyen de l'étude systématique des dates fournies par les trouvailles de monnaies dans les ruines de villas, dans les tombeaux et dans les trésors enfouis. — Prix : 800 francs.

Quatrième question. — On demande une étude littérature et philologique sur les œuvres du poète dunkerquois Michel De Swaen. — Prix : 800 francs.

Les mémoires seront adressés, franc de port, avant le 1er novembre 1902, à M. le secrétaire perpétuel, au Palais des Académies, à Bruxelles.

Programme du concours de l'année 1904.

Première question. — Les classes rurales et le régime agraire aux XIVe, XVe et XVIe siècles, dans l'une des principautés des Pays-Bas méridionaux. — Prix : 800 francs.

Deuxième question. — Histoire des hérésies cathares en Occident, du XIe au XIIIe siècle. — Prix : 800 francs.

Troisième question. — Etudier la légende de Godefroid de Bouillon, ses origines et son développement littéraire. — Prix : 800 francs.

Quatrième question. — Tournai et le Tournaisis au XVIe siècle, au point de vue social et politique. — Prix : 600 francs.

Les mémoires seront adressés, franc de port, avant le 1er novembre 1903, à M. le secrétaire perpétuel, au palais des Académies, à Bruxelles.

Conditions règlementaires communes aux concours annuels de la Classe.

Les mémoires devront être écrits lisiblement et peuvent être rédigés en français, en néerlandais ou en latin.

L'Académie exige la plus grande exactitude dans les citations ; elle demande, à cet effet, que les auteurs indiquent les éditions et les pages des livres qu'ils citent.

Les auteurs ne mettront point leur nom à leur ouvrage ; ils y inscriront seulement une devise, qu'ils reproduiront sur un billet cacheté renfermant leur nom et leur adresse. Il est défendu de faire usage d'un pseudonyme. Faute de satisfaire à ces formalités, le prix ne pourra être accordé.

Les ouvrages remis après le terme prescrit ou ceux dont les auteurs se feront connaître, de quelque manière que ce soit, seront exclus du concours.

L'Académie croit devoir rappeler aux concurrents que les mémoires soumis à son jugement sont et restent déposés dans ses archives. Toutefois, les auteurs peuvent en faire prendre des copies, à leurs frais, en s'adressant à cet effet au secrétaire perpétuel.

Chronique judiciaire des Arts.

Authenticité d'un portrait de Romney

M. le marquis de Lubersac a acheté, moyennant 3,000 francs, à un marchand de tableaux, un portrait de femme attribué à Romney. Le reçu contenait cette mention : « Toile représentant le portrait de lady Kilmrey et attribué à Romney, célèbre peintre anglais du XVIIIe siècle. »

Au bout de quelques mois, M. de Lubersac, estimant que le tableau qui lui avait été vendu n'était pas de Romney et n'appartenait même pas à l'époque où vivait ce maître, assigna le marchand en résiliation de vente.

Le tribunal de la Seine a nommé un expert, M. Henry Hamel, qui aura mission de dire « si la toile vendue représente bien le portrait de lady Kilmrey, et si cette toile est d'une époque telle qu'il soit matériellement impossible d'en attribuer l'exécution au peintre Romney ».

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

POÉSIE : *La Conquête des Étoiles*, poème épique, par F. T. MARINETTI. Paris, Ed. de la *Plume*.

CRITIQUE : *La Comédie française et la Révolution*, par ARTHUR POUGIN. Paris, Bibliothèque historique et littéraire. Gaultier, Magnier & Cie.

ROMAN : *Le Voile de Tanit*, dialogues contemporains, par HENRI DE SAUSSINE. Paris, P. Ollendorff. — *Le Livre d'Esquisses*, par TRISTAN KLINGSOR. Culs-de-lampe de Louis Grenier. Paris, *Mercure de France*.

VOYAGES : *Croisade photographique à toute vapeur*, par M. QUEVEDO. Bruxelles, imp. Ch. Bulens.

MUSIQUE : *Sonate pour piano et violon*, par MARCEL LABEY. Paris, E. Baudoux et Cie.

PETITE CHRONIQUE

L'assemblée générale annuelle de la Commission royale des monuments et de ses correspondants aura lieu au palais des Académies le lundi 6 octobre prochain, à 1 h. 3/4. L'assemblée préparatoire se tiendra le samedi 4 octobre, à 2 heures de relevée, avant la réunion hebdomadaire de la Commission royale.

L'ordre du jour portera, outre les rapports du secrétaire et des comités provinciaux, l'examen des questions suivantes :

1° Les formes de structure simulée, que l'artiste conçoit pour exprimer son impression personnelle, doivent-elles jouer le rôle principal dans l'aspect des monuments?

2° Qu'enseignent les découvertes de peintures murales faites dans les monuments de la Belgique?

3° Les travaux effectués ou en cours d'exécution, d'une part, aux maisons et aux monuments de la Grand'Place de Bruxelles, au château des Comtes à Gand et aux abbayes de Villers et d'Aulne, d'autre part aux églises romanes de Nivelles et de Soignies ainsi qu'aux églises gothiques de Walcourt et de Nieuport, revêtent-ils un caractère à la fois pittoresque, scientifique et artistique?

Au Waux-Hall, aujourd'hui dimanche, concert extraordinaire avec le concours de Mlle de la Rouvière, cantatrice, soliste de la *Scola cantorum*.

Mardi prochain, concert extraordinaire donné avec le concours des *Chanteurs de Saint-Gervais* sous la direction de M. Charles Bordes.

Le théâtre Molière a repris pour quelques jours les *Vingt-huit jours de Clairette*, avec M. Lespinasse dans le rôle de Michonnet. Aujourd'hui dimanche, matinée à 2 heures.

Aux Galeries, M. Montcharmont, l'impresario de Mlle Blanche Toutain, donnera prochainement *Yvette*, la pièce tirée du roman de Guy de Maupassant.

Hier samedi s'est ouverte à la Maison du Peuple de Bruxelles, sous les auspices du journal *Le Peuple*, une Exposition de peinture, sculpture, aquarelles, dessins, eaux-fortes, etc.

Pendant toute la durée de ce Salon, qui restera ouvert jusqu'à dimanche prochain, des offres pourront être faites par les visiteurs pour l'acquisition des œuvres exposées. Le dernier jour aura lieu une vente aux enchères.

Les *Chanteurs de Saint-Gervais* se feront entendre au Kursaal d'Ostende jeudi prochain, à 4 heures.

Dimanche prochain, à 8 heures du soir, un festival de musique française aura lieu au Kursaal de Blankenberghe sous la direction de M. Flon et avec le concours de Mlle de la Rouvière et de M. Jean David, solistes de la *Scola cantorum*.

On y exécutera entre autres le duo du cinquième acte d'*Armide* de Gluck, un fragment de l'*Enfance du Christ* de Berlioz, la *Procession* de César Franck, la *Promenade matinale* et les *Danses béarnaises* de Ch. Bordes, etc.

De Berlin :

« Un chercheur a découvert ces jours-ci un précieux document que publie la revue *Die Musik*. C'est un recueil autographe de danses composées par Richard Wagner, œuvre d'extrême jeunesse, dont il cacha plus tard l'existence à ses plus intimes amis. Le premier feuillet porte, de la main de l'illustre musicien, l'amusante dédicace que voici :

« Une valse, une polka, et que sais-je encore, dédiées à la si belle et gracieuse Marie de Dusseldorf, en résidence à Dunkerque, par le meilleur danseur de Saxe, de son nom Richard le Fabricant de Valses. Votre humble compositeur vous prie de croire qu'il aurait employé du plus beau papier si cela avait été en son pouvoir. Il supplie donc sa protectrice d'imiter Dieu qui, comme on sait, considère plutôt la valse que le papier — je veux dire : l'intention que la forme. »

Finalement, le compositeur demande que, dans l'exécution de son œuvre, tout ce qui semblera trop difficile d'exécution soit simplement mis de côté, et que toute faute qu'il aura commise contre le contrepoint lui soit bienveillamment pardonnée.

Le jury français a ainsi attribué les grands prix de Rome dans la section des gravures en médailles et pierres fines : Grand prix, M. Eloi Pénat, élève de MM. Jacquet et Bonnat ; premier second grand prix, M. Henri Leseigneur, élève de MM. Jacquet et Cormont.

Une anecdote du *Figaro*, auquel nous en laissons la responsabilité :

On se souvient qu'à la vente Lütz, certain Corot atteignit le chiffre fabuleux de 231,000 francs. Quelques jours plus tard, un très distingué attaché à la conservation d'un de nos musées passait par hasard à l'hôtel Drouot. Il s'arrêta devant un cercle assez nombreux, composé, en grande partie, de fripiers et de boutiquiers qui assistaient à la vente du mobilier de Mme Bin, veuve d'un peintre-décorateur.

Tout à coup, le commissaire priseur s'écria avec un bon éclat de rire.

— Un superbe Corot et une autre toile de valeur... 5 francs!

— 20 francs ! surenchérit le nouveau venu, auquel la contrefaçon du grand paysagiste avait paru de loin assez heureusement venue. Le lot lui fut adjugé. Et il se trouva en présence d'un superbe Corot, signé, parfaitement authentique. Quant à l'autre toile, ce n'était qu'un Cicéri.

PLAGE DE WESTENDE

dans les superbes dunes du littoral ouest de la Belgique.

WESTEND-HOTEL
CONFORT — ÉLÉGANCE



BAINS DE MER
SÉCURITÉ — GRATUITÉ

Terrains avantageux. — Villas et cottages charmants.
Jeux de tennis, jeux de golf. Concours d'architecture (août-septembre).

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE
G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOULE DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE — 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS SPECIAUX POUR LA CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES SOLIDES ET PEU COUTEUX



Maison Félix MOMMEN & Cº, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

BEC AUER

50 % D'ECONOMIE **LUMIERE QUADRUPLE**

Appareils d'éclairage et de chauffage au GAZ, à l'ÉLECTRICITÉ et à l'ALCOOL

INSTALLATIONS COMPLETES

Bruxelles, 20, BOULEVARD DU HAINAUT, Bruxelles

Agences dans toutes les villes.

TÉLÉPHONE 1780

E. DEMAN, Libraire-Expert

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

VIENT DE PARAITRE

THEATRE DE M. MAETERLINCK

avec une préface inédite de l'auteur.

Trois volumes in-8º, illustrés de dix compositions originales lithographiées par AUGUSTE DONNAY.

Tirage à 110 exemplaires numérotés, sur papier de Hollande

Prix : 90 francs.

Les exemplaires numérotés 1 à 10, renfermant un croquis original de A. DONNAY et deux suites des planches : l'une avec lettre, sur hollande; l'autre, avant lettre, avec remarques marginales, sur japon impérial, sont souscrits.

Le prospectus illustré de cet ouvrage sera adressé gratuitement sur demande.

Demandez chez tous les papetiers

l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION **EXPORTATION** **ÉCHANGE**

JUGEND

Revue illustrée hebdomadaire

FONDÉE EN 1895

Éditeur : DR. GEORG HIRTH, Munich.

LIMBOSCH & CIE

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc. Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. Vᵉ MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

VINGT-DEUXIÈME ANNÉE. N° 32. 10 AOUT 1902

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Les Origines de notre Art national (L. MAETERLINCK). — Maurice Wilmotte. *La Belgique morale et politique (1830-1900)* (GEORGES RENCY). — Armand Rassenfosse (CHARLES DELCHEVALLERIE). — La Critique d'art. — Balzac annonciateur de l'impressionnisme. — Petite Chronique.

LES ORIGINES DE NOTRE ART NATIONAL

A la dernière séance de l'*Académie royale d'Archéologie de Belgique*, j'ai eu l'honneur d'entretenir mes confrères d'un sujet qui serait, je crois, de nature à intéresser les lecteurs de l'*Art moderne*.

Je me suis demandé notamment s'il n'y avait pas lieu de rechercher les origines de notre art national, en remontant à ces époques reculées de fusions de peuples qui seules peuvent nous donner la clef des caractères artistiques complexes propres à notre race.

Le temps n'est pas éloigné où l'on commençait avec les frères Van Eyck l'histoire de la peinture flamande, où ils apparaissaient, tout à coup, comme des météores isolés, sans qu'on les rattachât d'aucune façon au passe, dont ils sont cependant la conséquence logique.

Plus récemment Henri Taine, reculant plus haut dans notre histoire, remonta jusqu'à nos peintres primitifs du XIV^e^ siècle, qui florissaient à l'époque héroïque et tragique de la Flandre, dont Artevelde constitue la figure culminante.

L'ouvrage belge le plus récent, je crois : *La Peinture flamande*, de A.-J. Wauters, date déjà de 1883 et commence, lui aussi, avec nos artistes du XIV^e^ siècle, s'inspirant d'ailleurs du plan de Taine, qui le premier comprit que l'art est la fleur intellectuelle d'une nation, « qu'elle se rattache à la vie nationale et qu'elle a sa racine dans le caractère national lui-même » 1).

Mais cette étude du caractère national de notre pays ne nous amène-t-elle pas à remonter aux sources les plus profondes de notre race et à jeter un coup d'œil sur les principaux peuples dont nous sommes issus?

Ce sujet est évidemment trop vaste pour être traité comme il le comporte dans cette modeste étude. D'ailleurs, Louis Courajod 2 , dans ses remarquables leçons professées au Louvre, a signalé déjà, avec une autorité que je ne possède pas, cette filiation lointaine de l'art

(1) *Philosophie de l'Art aux Pays-Bas*, par HENRI TAINE

2 *Leçons professées a l'École du Louvre*, par L. COURAJOD, publiees par MM. Lemonnier et Andre Michel, t. I, 1899.

sculptural, en remontant à son facteur principal : l'élément barbare.

Mon but ici sera plus modeste; je me contenterai, en me plaçant au point de vue national, d'appeler l'attention sur certains côtés non traités, ou traités autrement par cet auteur, notamment sur quelques caractères propres aux peuples barbares de nos contrées, qui, dès ces époques, font pressentir la dualité étrange que l'on observera dans notre art national, tantôt réaliste, satirique ou « drôle », tantôt profondément religieux et touchant, — mais toujours riche, vibrant et coloriste.

Enfin j'essaierai de démontrer que la sphère d'action des Francs, au point de vue artistique, eut une importance plus grande qu'on ne le croit, et qu'elle s'étendit bien au delà de tout ce qu'on nous a appris jusqu'ici (1).

Déjà au dernier congrès historique et archéologique de Tongres (août 1901), j'ai eu l'honneur d'attirer l'attention des congressistes sur une question accessoire qui intéresse elle aussi les origines de notre art national comparé à l'art franc.

La question dont j'avais alors proposé le développement et la solution était la suivante :

Nos premiers miniaturistes subirent-ils l'influence de l'art franc, tel qu'il nous est connu par les bijoux recueillis dans les tombes franques du VI^e^ *siècle, découvertes dans notre pays?*

Répondant affirmativement à cette question, j'ai essayé de démontrer, à l'aide de diverses reproductions de bijoux francs, affiques, fibules et boucles de ceintures, recueillies dans nos contrées ou dans les pays limitrophes, que cet art est semblable à celui qu'on observe dans les miniatures de nos manuscrits au moyen-âge et qu'il montre une origine commune.

Nous pouvons effectivement constater dans les miniatures primitives, comme dans les bijoux francs découverts dans notre pays, ce goût du bizarre et du fantastique, les serpents ou dragons à becs d'aigles enlacés, l'entrelac ainsi que la plupart des caractères de l'art attribué jusqu'ici — à tort selon moi — à l'influence des miniaturistes anglo-saxons qui accompagnèrent dans nos contrées les missionnaires irlandais au VI^e^ siècle (2).

Il est difficile d'admettre qu'une manifestation artistique nouvelle, implantée accidentellement par quelques artistes anglo-saxons, ait pu devenir ainsi rapidement populaire et persister comme elle l'a fait chez nous pendant tout le moyen-âge et la renaissance. Cette manière de voir est d'autant plus inadmissible que l'influence de Rome victorieuse, disposant dans nos contrées de moyens de vulgarisation et de diffusion autrement puissants, fut elle-même incapable de lutter contre l'art autochtone d'alors et ne constitua qu'un art de surface, s'adressant à une élite, qui ne formait que l'infime minorité du pays.

Cette persistance si grande dans nos formules artistiques primitives, résistant pendant près de quatorze siècles aux influences étrangères de Rome et de Byzance, ne peut s'expliquer que si l'on admet ses origines autochtones. — Et, si l'art anglo-saxon semble s'être implanté si facilement chez nous, c'est qu'il était un art de même race, conforme aux goûts et aux aspirations des anciens habitants de la Belgique.

Mais avant de nous avancer plus loin, il est nécessaire d'examiner si ces thèses nouvelles correspondent aux découvertes historiques et sociologiques les plus récentes.

Nous savons aujourd'hui d'une façon certaine que lors de la conquête romaine, notre sol belge était occupé par des hommes de race celtique, connus sous le nom de Galates ou de Gaulois, et que c'est à cette race qu'appartinrent les Nerviens, les Eburons, les Ménapiens, les Condruses, les Cérèses, les Pémanes et les Trévires connus sous le nom général de Belges.

Ils venaient de Germanie, mais, comme le dit fort bien M. H. Pirenne (1) et l'a démontré avant lui M. D'Arbois de Jubainville, il ne faut pas prendre ici cette origine germanique dans le sens ethnographique, mais bien dans le sens topographique; on a remarqué d'ailleurs que tous les noms belges connus de cette époque sont Gaulois.

Le gout des Gaulois pour les parures et les bijoux voyants, les couleurs et les polychromies brillantes, les saies richement brodées, nous est connu. Malheureusement de cet art primitif, surtout industriel et somptuaire, fort peu de chose nous est resté.

Quand les Romains subjuguèrent le pays et tentèrent d'y imposer leur art avec leurs mœurs, nos artistes montrèrent qu'ils n'étaient pas inhabiles à s'assimiler, jusqu'à un certain point, les modèles importés par nos vainqueurs. Mais, comme nous l'avons vu plus haut, ces artistes travaillant sous l'influence de Rome, n'étaient qu'en petit nombre : « L'art factice des Romains ne fut cultivé que par les classes privilégiées et ne reflèta pendant plus de trois cents ans que la pensée artistique d'une minorité, temporairement maîtresse du pays (2). »

(1) Même M. Barrière-Flavy, dans son excellent ouvrage : *Les Arts industriels barbares*, Paris, 1901, ne rend pas suffisamment justice, selon moi, à l'art des Francs en France et en Belgique.

(2) Voir l'*Art dans les Flandres, le Hainaut et l'Artois*, par Mgr Dehaisnes, t. I.

(1) *Revue historique*, t. XXX. *Les Origines gauloises*, par M. H. Pirenne, et *Histoire de Belgique* du même auteur. M Kurth est également de cet avis

(2) *Leçons professées à l'École du Louvre*, par L. Courajod, t. I, p. 76 1899.

Les masses populaires conservèrent leur art propre et restèrent complètement étrangères, sinon hostiles, à l'art romain qu'ils supportèrent avec le reste, en peuple vaincu, sans s'y rallier jamais (1).

(*A suivre.*) L. MAETERLINCK

MAURICE WILMOTTE

La Belgique morale et politique (1830-1900) (2).

Je ne me souviens pas, dans ma vie, d'une surprise plus forte que celle que j'éprouvai quand je vis pour la première fois M. Maurice Wilmotte. C'était chez lui, à Liége, dans son appartement de la rue Léopold, où je venais lui demander certains renseignements universitaires. A cette époque, je ne connaissais de lui qu'une réputation complexe très vague, d'après laquelle je me figurais un vieux savant, demeuré jeune de cœur, qui s'occupait de littérature à ses moments perdus.

On me fit entrer dans un salon d'apparence élégante où je vis, avec étonnement, sur les tables, les publications les plus récentes et les revues du dernier bateau. Un peu dérouté, je m'assis pour attendre. Mais un pas rapide, tout de suite, me fit lever. C'est pour le coup que mon étonnement redoubla! Le vieux savant au cœur resté jeune était un grand jeune homme, mince, avec une petite tête souriante derrière les verres du lorgnon. Une moustache indécise s'effilait au-dessus d'une bouche un peu ironique. Et les yeux, observateurs, défiants et moqueurs, me regardaient fixement comme ceux d'un chat. Rien de pédant ni de doctoral dans l'allure. Une façon de parler sérieusement qui ressemble encore au ton de la plaisanterie. Et, à toute seconde, la sensation d'un esprit très vif, très fin, très sur ses gardes, perpétuellement occupé de cacher ses sentiments intimes et de ne rien laisser transparaître de ses émotions. Un homme dont la physionomie plaît ou déplaît d'un seul coup, et pour toujours, mais qui doit être terriblement difficile à connaître dans la réalité de sa conscience. Tel se révéla à moi M. Maurice Wilmotte qui, à l'âge de quarante ans, est membre de l'Académie de Belgique, l'un des professeurs belges les mieux connus à l'étranger, un homme politique important, un érudit doublé d'un artiste, et le créateur, en Belgique, de la philologie romane.

Une personnalité aussi variée et aussi intéressante doit forcément avoir des ennemis. M. Wilmotte en a. Mais il est dit que cet homme extraordinaire n'aura rien comme les autres : et ses ennemis ne ressemblent pas aux ennemis de tout le monde, vous allez en juger. D'abord, ses ennemis ne sont pas ses anciens amis, première et essentielle différence, car M. Wilmotte n'a pas et n'a jamais eu d'amis : tout au plus des relations. Ensuite, loin de le mépriser ou d'affecter de le mépriser, comme il va d'ordinaire, ils ne savent comment faire pour nous persuader de ses mérites. Enfin, ils lui reprochent des choses qui, à l'examen, tournent, en un certain sens, à sa glorification. D'ailleurs, écoutons-les parler :

« Wilmotte? Oh! Un type étonnant, une intelligence d'élite, un vrai savant, sans en avoir l'air, un savant qui a la pudeur de sa science et qui a soin de ne pas l'étaler. Mais il n'est pas sûr, il soutient toutes les opinions, il est tantôt pour et tantôt contre. Nous l'avons entendu défendre Taine, puis l'attaquer. En politique, il évolue trop facilement. Et puis, il a la guigne. Tout ce qu'il fonde, croule. Et puis, il est méchant. Jamais il n'a résisté à l'envie de faire une rosserie à quelqu'un. C'est un charmeur, nous le savons bien, nous le crions sur tous les toits. Mais il a des griffes sous sa patte de velours... »

Et ainsi de suite. A la fin, il faut les arrêter. Ces singuliers ennemis iraient trop loin dans l'éloge comme dans la critique. Et M. Maurice Wilmotte deviendrait, à les en croire, un personnage mystérieux, une sorte de délicieux démon, tant ils en parlent avec la rage amoureuse d'un amant qui parle de sa maîtresse infidèle.

La vérité, c'est que personne ne peut dire : « Moi, je connais Wilmotte, je possède le secret de son mécanisme mental. » Il s'est dérobé à toutes les poursuites et dame, pour s'échapper, parfois il a bien dû égratigner un peu à droite et à gauche l'épiderme de ceux qui voulaient le retenir. Comme tous les êtres très intelligents, M. Wilmotte voit à la fois les deux faces des choses et, en analyste qu'il est essentiellement, il se hâte de dévoiler le bon et le mauvais côté de toutes les conceptions. Mais comment tenir par de fortes convictions à une idée dont invinciblement on aperçoit la part de fausseté qu'elle contient à l'instar de toutes les idées humaines? C'est l'apanage des gens d'élite de n'avoir aucune conviction profonde et de n'accepter que des *modus vivendi*. D'ailleurs, c'est aussi leur point faible; c'est par là qu'ils sont inférieurs à d'autres, infiniment moins bien doués, mais qui apportent à la défense de leurs opinions l'entêtement et l'obstination de la brute. Est-on fondé, dès lors, de reprocher à M. Wilmotte l'apparent insuccès de ses tentatives politiques? En notre pays de médiocratie, cet insuccès l'honore au lieu de le déconsidérer.

Plus d'une fois — et sans m'apercevoir que je donnais ainsi dans un travers assez sot — je me suis surpris à dire en parlant de lui : « Quel dommage que cet homme ne publie pas un livre, un vrai livre, longuement pensé, lentement écrit, lourd de choses, gonflé d'idées, revêtu de toutes les parures d'un style clair comme la lumière et limpide comme l'eau! »

Des réflexions de ce genre méconnaissent M. Wilmotte qui n'est pas, qui ne veut pas être un créateur. C'est un jouisseur, un dilettante, un cerveau qui s'amuse et qui vagabonde. La terrible discipline mentale nécessaire à celui qui prétend fonder une œuvre, répugne à cet esprit curieux de la vie dans toutes ses manifestations. L'érudition l'intéresse, la politique aussi, l'art et la littérature de même. Il a sa besogne de professeur à accomplir. Il assume en outre la tâche du conférencier. Il est correspondant régulier d'un tas de revues et de journaux. Tout cela le fait vivre dans un bouillonnement qui l'amuse et l'excite. Où voulez-vous qu'il trouve le temps de se replier sur soi-même et de méditer un grand sujet? De temps en temps, pour libérer sa pensée, — et

(1) Les masses populaires restèrent profondément étrangères à l'art romain; aussi étrangères sans doute qu'elles le sont aujourd'hui à certains de nos arts cultivés en serre chaude, dans certains milieux mondains ou académiques. L'art gallo-romain fut uniquement un art d'état-major social. Son esprit ne pénétra pas dans l'armée des citoyens. Et tout disparut avec l'état-major...

Si le peuple s'était sincèrement associé par son esprit à l'art gallo-romain, notre art serait devenu et resté latin, comme notre langue est latine, parce que le peuple avait consenti à l'adopter dès le début...

(*Leçons professées à l'École du Louvre*, par LOUIS COURAJOD, t. I, p. 76. Paris, 1899.)

(2) Un volume. Weissenbruch, Bruxelles; fr. 3-50.

parce que, enfin, il y a des moments où les plus concentrés, les plus taciturnes, éprouvent des besoins de confidences qui les étouffent et le font crier, — il saisit la plume et, de main de maître, trousse quelque article nourri, solide, rapide où pas un mot n'est laissé au hasard et qui apparaît tout de suite comme la solution définitive de la question. Car, grâce à sa documentation absolument complète, il est en quelque sorte le carrefour de toutes les opinions sur une question donnée: et, grâce à son intelligence admirablement pondérée, il est une balance rigoureusement exacte où le pour et le contre de chaque idée viennent se confronter impartialement.

***

Qu'est-ce donc que son livre récent : *La Belgique morale et politique?* Sous un titre beaucoup trop pompeux, beaucoup trop vaste, et qui étonne un peu de la part d'un homme qui a le sens du ridicule, c'est un recueil d'articles. Notez que j'ignore absolument si toutes ou plusieurs parties de ce livre ont déjà paru sous forme d'articles, en Belgique ou à l'étranger. Je veux dire que les divisions de ce livre évoquent impérieusement l'idée d'articles de revues cousus bout à bout. On dirait que l'auteur, un beau jour, en feuilletant sa collaboration à toutes sortes de publications, s'est aperçu qu'il y avait moyen de rassembler en un tout, qui aurait l'apparence de l'homogénéité, tous ces fragments variés. L'ouvrage ne donne pas la sensation d'avoir été pensé d'un bloc et écrit d'un jet. Il se partage en trois grandes divisions : le Passé libéral, le Présent catholique et l'Avenir socialiste. La première partie comprend trois biographies : celles de Rogier, de Frère-Orban et de Bara. La seconde, changeant radicalement de méthode, laisse les hommes de côté et ne s'occupe plus que des œuvres. La troisième n'est qu'un coup-d'œil, fort discutable, sur un avenir qui peut paraître chimérique. On voit tout de suite que la table des matières du livre, c'est un peu l'habit d'arlequin. Ce vice de construction est la tare principale de l'ouvrage. Celui-ci demanderait à être refait sur un tout autre plan. Car, d'une part, il est impossible de ne pas remarquer que, dans la première partie, l'auteur passe sous silence nombre d'hommes marquants du parti libéral; et d'autre part, que, dans la seconde, il néglige presque totalement des personnalités aussi intéressantes que celles de MM. Malou, Victor Jacobs, Woeste et Beernaert. Quant à la troisième, elle débute par un couplet fort bien fait sur le socialisme au moyen-âge. C'est très curieux, mais mal en situation. L'auteur a cédé à l'envie de nous montrer sa science. Il nous eût mieux instruit en nous parlant de la situation des ouvriers au XVIIIe siècle, situation aussi mal connue que celle de leurs confrères du moyen-âge, et qui a directement agi sur le développement du socialisme actuel.

Mais ces critiques une fois faites, quels éloges ne faut-il pas décerner à ce livre! La monographie de Charles Rogier est certes un des plus beaux morceaux de prose qui aient été écrits en Belgique. Celles de Frère-Orban et de Bara sont à peine moins belles. Dans le présent catholique, il y a, de la part du libéral progressiste qu'est M. Wilmotte, un admirable effort d'impartialité. Il ne cache rien des œuvres sociales, très méritoires, que le pays doit au gouvernement catholique. Mais, en regard, il ne cache rien non plus de la politique scolaire pratiquée en Belgique depuis 1884, par le parti ultramontain. Il fait un résumé superbe de la question flamingante. Il lui oppose le mouvement wallon qui trouve enfin un historien, et le développement inattendu d'une littérature belge d'expression française, dont les auteurs les plus marquants sont des Flamands. Puis il parle de l'État Indépendant du Congo et expose avec une brièveté saisissante l'initiative du Roi. A ce propos, on peut remarquer que nos souverains ont, dans l'ouvrage de M. Wilmotte, une personnalité que n'avaient su leur donner aucun de leurs historiens antérieurs. Le premier, il a trouvé le secret de faire ressortir, en haut-relief, le caractère autocrate de Léopold Ier, avec lequel ses ministres devaient tant compter, de même que l'intelligence plus vaste, plus souple aussi de Léopold II qui fait bon marché des questions de politique intérieure, pourvu que, à l'étranger, la Belgique accroisse de jour en jour son domaine colonial et son influence morale. On trouvera enfin dans cet ouvrage un exposé complet, et raisonné, de toutes les réformes politiques que l'on a successivement apportées à notre Constitution. On y verra l'avènement fatal, mais imprévu du socialisme, ses inconséquences, ses illusions, les œuvres utiles et grandes qu'il a fondées, son évolution politique à laquelle l'auteur se hâte, à mon sens, un peu trop d'applaudir. On y lira surtout deux portraits merveilleux de vie et de vérité de MM. Vandervelde et Anseele, et un autre, plutôt méchant, d'Hector Denis. C'est net et vigoureux comme du Saint-Simon. Emile Vandervelde : « Grand garçon très brun, très maigre, avec des yeux dont la lumière tranquille et vive fait rêver d'un vieil étudiant calviniste, à la veille de la Saint-Barthélemy. » Edouard Anseele : « Le virtuose de la brutalité, le redresseur de torts, se nourrissant de bonne soupe et non de beau langage, le Rogier d'un futur gouvernement dont M. Vandervelde serait le Frère-Orban. » Hector Denis : « Professeur laborieux, informé et désespérément terne; compilateur d'une rare sincérité, mais d'un manque total d'éclat; il compose de longs discours qu'on lit mais qu'on n'écoute pas, car il les prononce d'une voix basse, lente, attristée, comme une psalmodie, qui aurait gardé le rythme monastique des anciens moines de Saint-Gall. »

Mais ce qu'il faut louer par-dessus tout, c'est le style de l'ouvrage : admirablement clair, précis jusqu'à la minutie et, malgré cette correction académique, orné de figures neuves et jolies, comme un camélia à la boutonnière d'un habit noir. Regrettons un titre trop ample et trop sonore, un plan trop fantaisiste peut-être, mais disons bien haut de ce livre qu'il est, en même temps qu'une notable contribution aux sciences historiques et sociales, l'une des œuvres littéraires les plus intéressantes qui aient paru en Belgique.

GEORGES RENCY

N. B. Il y a lieu d'ajouter un mot au sujet de la préface de ce livre, que l'auteur a eu le grand tort de demander à M. Émile Faguet. Ce critique, bien qu'il appartienne à l'Académie française, est d'une telle légèreté et d'une telle ignorance, et il écrit une langue si sottement tarabiscotée qu'il ne jouit plus d'aucun crédit auprès des gens sérieux. Ils sont comme cela quelques-uns à Paris : des Lemaître, des Brunetière, des Gaston Deschamps et des Faguet, qui, jadis, eurent du talent et qui, aujourd'hui, grisés par la stupide adulation des folliculaires de la basse littérature, écrivent n'importe quoi, n'importe comment, tout en se persuadant l'un à l'autre qu'ils rendent d'indiscutables oracles. Il serait temps qu'on secouât un peu ces pontifes ivres.

G. R.

ARMAND RASSENFOSSE

Depuis plusieurs années s'est révelée, sur les rives de la Meuse belge, au pays wallon, une pléiade de jeunes artistes parmi lesquels plusieurs ont conquis la notoriété parisienne. Ils ont d'ailleurs de qui tenir : ils s'apparentent à une lignée de nobles et originaux ancêtres, peintres et graveurs, qui va de Rogier Van der Weyden à Félicien Rops, et qui n'a que rarement été mise en lumière, ses représentants étant pour la plupart peu connus, et souvent catalogués sous l'étiquette flamande, qui ne leur convient à aucun titre.

Par son talent de grâce et de force, rehaussant le réalisme d'une intellectualité à la fois saine et raffinée, M. Armand Rassenfosse, dessinateur et aquafortiste, se place au tout premier rang des Wallons de la cohorte actuelle. Épris de la vérité essentielle et de la beauté caractéristique, subjugué par le spectacle de la vie, il s'évertue dans un labeur acharné, avec une intuition particulièrement pénétrante, à invoquer dans ses innombrables et précieux dessins, des types d'humanité significative. Il compte à cet égard parmi les meilleurs transcripteurs du nu feminin, et son œuvre est une collection ample et variée de documents définitifs sur la femme de ce temps.

Il l'a, en effet, étudiée avec un souci divinatoire, et si la filiale amitié qui le liait à Rops a pu faire dire qu'il subissait l'influence du maître des *Sataniques*, il suffit de considérer quelques croquis de M. Rassenfosse pour reconnaître qu'il comprend et exprime avec une personnalité parfaitement harmonieuse et distincte. Aussi bien, si la mode symboliste l'incita pendant quelque temps à s'inspirer « littérairement », il s'est depuis consacré à un art dans lequel la forme parle seule — et combien éloquemment ! — dans sa pure santé plastique et pour ainsi dire abstraite.

Il ne peut être question, dans cette brève notice, de détailler, fût-ce très sommairement, la production exceptionnellement copieuse et diverse — allant de l'*ex libris* à l'affiche murale — de notre artiste. Mais s'il faut, en outre, passer sous silence, faute de place, son métier nerveux, abondant et précis, délicat et vigoureux, le caractère autochtone de son talent, ses essais de peinture qui nous promettent de vives joies prochaines, et les trouvailles réalisées dans le domaine de l'eau-forte par ce bénédictin du procédé graphique, il importe de signaler ici, avec le respect qu'ils impliquent, les magnifiques et rares dons d'illustrateur qu'il a dépensés dans l'édition des *Fleurs du mal* qu'il a été chargé d'orner par la Société des Cent Bibliophiles.

C'est là un admirable travail de volonté compréhensive. Pendant des années, M. Rassenfosse s'y est adonné tout entier, avec une fervente ardeur, entassant les planches magistrales, interprétant le sens intime et profond de chaque pièce sans jamais sacrifier aux facilités de l'imagerie. Il a de la sorte accompli une œuvre nombreuse, variée, saisissante en sa vivante et pathétique beauté et d'une constante élévation de pensée. C'est le victorieux témoignage d'une inspiration et d'un métier également déliés et originaux, c'est un monument qui suffirait à la renommée d'un artiste.

M. Rassenfosse y a trouvé l'exercice nécessaire à la maturité de son talent. Cette tâche colossale fut achevée il y a quelques mois, et depuis longtemps il s'est remis à son travail. Nous pouvons avoir foi dans l'ampleur et la féconde nouveauté des moissons que nous vaudra demain son effort.

L'Hémicycle.) CHARLES DELCHEVALERIE

LA CRITIQUE D'ART

On ne pourrait mieux définir le rôle de la critique que ne le fit récemment, dans le *Journal de Bruxelles*, M. Edmond Joly en ces termes :

« Maintes fois, nous avons étudié « le choix », l'œuvre d'art du choix individuel, constituant l'intérêt particulier aux Salons de la *Libre Esthétique*. Cette fois encore, il en résulta un ensemble d'un charme extraordinaire plein de beautés imprévues et de leçons. Esthétique libre implique critique libre aussi.

Sitôt que l'on s'avisa (après Platon) de constituer une science de la perception d'art, on donna aux critiques le droit d'être autre chose que des maîtres d'école décernant des bons points. Certes, Diderot amuse lorsqu'il explique pourquoi il eût voulu refaire un tableau tout autrement que son auteur. Lorsqu'on y apporte de l'esprit et de la finesse, l'exercice peut amuser autant qu'une causerie de salon. Il est utile encore aux acheteurs de tableaux qu'on leur signale les mérites et les défauts des œuvres que guette leur achat. Mais vraiment, comme nous le disions naguère, le nombre des amateurs de peinture ne vaut pas l'existence du critique et ne peut légitimer son sacerdoce. A quoi sert-il alors? A décourager les mauvais artistes? C'est fort dangereux, presque tous les maîtres s'étant signalés d'abord par leurs défauts... A encourager ceux qu'ils croient bien doués? Sans doute, l'œuvre est utile et agréable aux âmes indulgentes. Mais vraiment le rôle est encore bien étroit.

Au contraire, sitôt que l'on remplace les blâmes et les éloges également inutiles par l'étude, la recherche de chaque nature d'exposant, l'on contribue à une science curieuse et, de la manier avec plus ou moins de bonheur, l'on pratique un art. Comme le peintre faisait de l'art en exprimant dans son œuvre les rapports de son âme et de ses yeux avec la nature, le critique fait de l'art en recherchant les rapports de cette âme de peintre avec l'œuvre qu'elle créa. Alors, comme un naturaliste songe peu à critiquer l'organisme d'un animal ou d'une plante qu'il étudie, mais préfère en montrer le jeu et le rapport avec la nature entière, le critique constate, classe, dépeint à son tour, en artiste négligeant les blâmes et les éloges traditionnels et pernicieux. Car l'histoire de l'art est en grande partie l'histoire des luttes des artistes contre les critiques ; des praticiens contre les dogmatiques théoriciens. Un artiste qui semble se tromper joue un peu le rôle de ces expériences hasardeuses ou erronées qui si souvent donnent, dans les laboratoires, les plus précieuses et les plus inattendues découvertes.

Un tel principe d'artistique recherche, de curiosité savante, forme la seule règle de ces expositions de la *Libre Esthétique* et peut seul leur garder ce rajeunissement continuel, cet inattendu toujours renouvelé, mieux senti que jamais au dernier Salon. »

Balzac annonciateur de l'impressionnisme.

Dans une intéressante étude sur quelques peintres idéalistes français publiée par l'*Art décoratif*, M. Camille Mauclair cite ce fragment — vraiment prophétique quand on songe qu'il fut écrit il y a soixante-dix ans ! — d'un roman de Balzac :

« Le corps humain ne finit pas par des lignes. En cela les sculpteurs peuvent mieux approcher la vérité que nous autres : la nature comporte une suite de rondeurs qui s'enveloppent les unes les autres. Il n'y a pas de lignes dans la nature où tout est plein, c'est en modelant qu'on dessine, c'est-à-dire qu'on détache les choses du milieu où elles sont ; la distribution du jour donne seule l'apparence au corps. J'ai répandu sur les contours un nuage de demi-teintes blondes et chaudes qui fait que l'on ne saurait précisément poser le doigt sur la place où les contours se rencontrent avec les fonds. De près ce travail semble cotonneux et sans précision, mais à deux pas tout se raffermit, s'arrête et se détache : le corps tourne, on sent l'air circuler tout autour. Peut-être ne faudrait-il pas dessiner un seul trait, mais attaquer une figure par le milieu en s'attachant d'abord aux saillies les plus éclairées, pour passer ensuite aux portions les plus sombres. N'est-ce pas ainsi que procède le soleil? »

Ces paroles, ajoute M. Mauclair, n'enclosent-elles pas toute la définition de l'impressionnisme, de l'art de Rodin, de Besnard et de Carrière? Sont-elles dues à l'un de nos critiques, à Roger Marx ou à Gustave Geffroy? Elles sont d'Honoré de Balzac et sont dites par le vieux peintre Frenhofer dans le *Chef-d'œuvre inconnu*, en 1832. Divinatoires de toute une époque d'art, j'ai tenu à les transcrire. Pour beaucoup elles seront une surprise — et la nouvelle tout entière présage étrangement l'*Œuvre* d'Émile Zola en racontant le martyre d'un impressionniste absolu. Il y a là, exprimé avec une netteté parfaite, le désir contemporain : suppression de la ligne, élément abstrait et prédominance de la couleur, élément de sensibilité pure. En pleine période néo-grecque, dans le triomphe de David et d'Ingres, au moment où Delacroix bafoué cherchait péniblement la théorie des couleurs complémentaires et de la fragmentation des tons dans les ombres, se souvenant de Watteau et présageant Monet, Balzac s'est trouvé formuler le credo des peintres proprement dits, de ceux qui considèrent leur art comme la recherche exclusive des beaux tons et des belles surfaces, synthétisées d'après les éléments de la nature, en faisant chanter l'âme de la couleur et en faisant de ce chant le sujet essentiel de tout tableau. « Un tableau est le développement logique de la lumière », dit souvent Eugène Carrière, pourtant distinct de l'impressionnisme par sa recherche intense du sentiment, du mystère et du frisson psychologique.

PETITE CHRONIQUE

L'*Union de la presse périodique belge* s'est réunie en assemblée générale le 27 juillet sous la présidence de M. J. Kloth, vice-président, le président étant en voyage. Dans son rapport, M. Kloth a fait ressortir l'accroissement progressif de l'*Union de la Presse* : au cours du semestre écoulé, plus de vingt journaux nouveaux se sont fait affilier. Il a remémoré la perte qu'a faite l'association en la personne de son président d'honneur, feu M. Jules Guillery, ministre d'Etat, et rendu un hommage mérité au zèle du secrétaire de l'*Union*, M. Georges Van Melckebeke.

Un lunch cordial a réuni ensuite les membres de l'*Union* au restaurant de l'hôtel Ravenstein.

Un de nos confrères de la presse quotidienne proteste avec raison contre l'élévation du prix d'entrée à l'exposition des Primitifs de Bruges. Trois francs par personne, c'est beaucoup. Imaginez une famille de trois ou quatre membres et calculez ce que lui coûtera, avec le voyage et le déjeuner au restaurant, une visite aux maîtres flamands!

Il est à souhaiter que l'exposition soit accessible au moins une fois par semaine, le dimanche par exemple, à un prix plus démocratique.

Souhaitons aussi que le catalogue définitif et complet, attendu depuis bientôt deux mois, paraisse enfin. Mais peut-être le comité se dispose-t-il à ne le publier qu'après la clôture de l'exposition et à l'envoyer aux visiteurs comme souvenir rétrospectif...

Théâtres d'été :

Paris-Ostende est le titre d'une fantaisie-revue écrite par MM. de Cottens et L. Malpertuis en vue de fournir un prétexte à des exhibitions de costumes élégants et légers (songez donc, en août et à Ostende! le déshabillé y est poussé aussi loin que la stricte décence peut le tolérer !), à des cortèges, à des ballets, à des ensembles de figuration somptueuse. Deux cent cinquante costumes neufs, portés pour la plupart par de jolies femmes, ont, durant quinze jours, émerveillé les spectateurs. Et les plus applaudis des comiques bruxellois, stimulés par l'entrain et la bonne humeur de Mlle de Verly et de M. Simon, l'un et l'autre du théâtre des Variétés, ont égayé de facéties et de couplets amusants cette littérature balnéaire, dans laquelle la plastique du maillot l'emporte sur le rythme du verbe.

On nous écrit de Bayreuth que les représentations du théâtre Wagner sont extrêmement brillantes.

Parsifal n'a peut-être jamais été mieux interprété qu'il ne l'est cette année. A part les bois, qui laissent toujours à désirer, l'orchestre, conduit par M. Muck, s'est surpassé. M. Schmedes est excellent dans le rôle de Parsifal. Le Dr Kraus fait valoir, dans celui de Gurnemanz, une articulation parfaite. M. Friedrichs, qui joua jadis avec tant d'éclat Albérich et naguère Beckmesser, donne beaucoup d'autorité au personnage de Klingsor. La Kundry incarnée par Mme Wittich est émouvante au premier acte, pleine de charme et de séduction au deuxième, malgré le goût déplorable de son costume. C'est l'une des titulaires les plus compréhensives et les plus passionnées du rôle.

Les représentations du *Vaisseau Fantôme*, dirigées par Félix Mottl, méritent également tout éloge. La mise en scène est superbe, les chœurs et l'orchestre sont merveilleux de précision et d'homogénéité. M. Bertram suppléait M. Van Rooy, indisposé le jour où notre correspondant assista à la représentation du *Vaisseau Fantôme*. C'est, on le sait, un artiste consciencieux et doué d'une belle voix, sans plus. En revanche, Mme Destinn donne à la douce figure de Senta une grâce et une poésie exquises. Elle manie avec infiniment de talent une voix charmante. M Knupfer cumule les rôles de Daland, du *Vaisseau*, et de Titurel dans *Parsifal*. Il les remplit tous les deux en chanteur de style, et la générosité de son organe fait admirablement ressortir les récits dont ils se composent.

De Londres :

Bien que la saison soit close, les théâtres ne désemplissent pas. Les fêtes du couronnement ayant attiré dans la métropole un grand nombre d'étrangers et une multitude de provinciaux, on refuse tous les soirs du monde au Her Majesty's Theatre, où M. Tree triomphe dans les *Joyeuses Commères de Windsor*, au Daly's Theatre qui tient le record du succès avec *The Country Girl*, à l'Apollo où les jolis décors et les costumes délicieux de *Three little maids* donnent à la pièce un peu incohérente de M. Paul Rubens un charme « optique » que seuls les scènes londonniennes, par la splendeur de leur mise en scène, peuvent réaliser.

Dans les grands *music halls*, à l'Alhambra, à l'Empire, les ballets sont invariablement orientés vers le loyalisme et le jingoïsme les plus exubérants. L'un représente *Britannia's realm*, une pantomime qui célèbre les bienfaits de la civilisation anglaise dans toutes les parties du globe. Le portrait du roi y est salué par d'interminables acclamations, et le *God save the King* final met le comble à l'enthousiasme populaire.

A l'Empire, les tableaux vivants d'*Our Crown* font défiler dans des lueurs d'apothéose les événements qui ont illustré la dynastie des Edouard: Un ballet d'une richesse éblouissante symbolise tous les joyaux de la couronne royale : perles de Ceylan,

saphirs de l'Inde, rubis d'Australie, diamants du Cap, hermines du Canada s'unissent, en théories tumultueuses, pour former le gigantesque diadème de lumières et de pierreries dont le féerique ensemble termine le spectacle. Jamais, croyons-nous, on n'a monté un ballet avec une pareille prodigalité.

Ceux qui n'ont pu trouver place dans ce foyer de patriotisme ardent se consolent en assistant, à l'Hippodrome, à une pantomime fertile en émotions intitulée *Les Bandits*, où l'on voit, parmi d'autres aventures extraordinaires, un mail-coach et ses quatre chevaux culbutés au fond d'un lac par une cascade d'eau naturelle jaillie inopinément dans un paysage tragique de rochers, de précipices et de forêts... La fameuse écluse rompue des *Deux Gosses* n'est plus, en comparaison de cette trombe, qu'un divertissement puéril de fontainier ingénu !..

C'est le 17 août qu'aura lieu, au théâtre du Peuple de Bussang, la représentation — unique — de *Macbeth* qui attirera dans les Vosges de nombreux touristes. Le 24, reprise en représentation gratuite de *C'est le vent*, comédie en trois actes de Maurice Pottecher.

La ville de Grenoble et le département de l'Isère célébreront au mois d'août de l'année prochaine le centenaire d'Hector Berlioz, né à la Côte-Saint-André le 16 décembre 1 03.

La *Sécession* de Vienne se propose d'ouvrir en janvier-février 1903 une exposition ayant pour objet « le développement de l'impressionnisme en peinture et en sculpture ». Voici la liste, fort intéressante, des artistes dont elle réunira à cette occasion quelques œuvres :

Peintres : Velasquez, Goya, Manet, Degas, Claude Monet, Renoir, Cézanne, Puvis de Chavannes, Whistler, Besnard, Simon, Cottet, H. de Toulouse-Lautrec, Maurice Denis, Bonnard, Vuillard, K.-X Roussel, F. Vallotton.

Sculpteurs : Houdon, Carpeaux, Rodin, Carriès, Fix-Masseau, Schnegg, Toussaint, Mlle Claudel, Desbois, Baffier, Bourdelle, A. Charpentier, V. Rousseau, Rosso, Hoetger, Vigeland.

Cette énumération sera vraisemblablement complétée car elle présente, à côté de quelques noms dont la présence n'est guère justifiée par le but précis de l'exposition, des lacunes qu'il importe de combler.

La deuxième et la troisième vente des collections d'objets d'art réunies par la famille Humbert ont été aussi animées que la première. Ces trois ventes ont produit ensemble la jolie somme de 1,694,000 francs. Outre un assez grand nombre de tableaux et d'aquarelles de Meissonier, Roybet, A. Stevens, Harpignies, Willems, Thaulow, J. Tissot, baronne N. de Rothschild, Pelouze, Pokitonow, Delpy, Berne-Bellecour, etc., le catalogue des deux dernières vacations comprenait des meubles des XVe et XVIe siècles, des sculptures, des tapisseries de la Renaissance, des broderies, des porcelaines de Sèvres, des bronzes, cristaux, etc.

Nous avons publié dans notre dernier numéro le résultat du concours de Rome, en France, pour les graveurs en médailles et en pierres fines. Voici, pour compléter cette information, les décisions du jury dans les concours de peinture et de sculpture :

Peinture. — Grand Prix : M. Paul Siéfert, élève de MM. Gérôme, Guay et Maignan. Deuxième Grand Prix : M. Victor Guétin, élève de MM. Benjamin-Constant et T. Robert Fleury.

Sculpture. — Grand Prix : M. A. Terroir, élève de MM. Cavelier et Barrias. Premier second Grand Prix : M. L. Brasseur, élève de M. Barrias. Deuxième second Grand Prix : M. Alex. Descatoire, élève de M. Thomas.

Détail curieux, les trois lauréats du concours de sculpture sont nés dans le département du Nord : le premier à Marly, le deuxième à Saultain, le troisième à Douai.

Sujets imposés : Pour la peinture, la *Résurrection de la fille de Jaïre.* Pour la sculpture, *Ulysse naufragé.* On est, on le voit, aussi « pompier » en France qu'en Belgique.

PLAGE DE WESTENDE
dans les superbes dunes du littoral ouest de la Belgique.

WESTEND-HOTEL
CONFORT — ELÉGANCE



BAINS DE MER
SÉCURITÉ GRATUITÉ

Terrains avantageux. — Villas et cottages charmants.
Jeux de tennis, jeux de golf Concours d'architecture août-septembre).

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie. 12-14.

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE
G. SERRURIER
LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOULE DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT
MOBILIERS SPECIAUX POUR LA CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES SOLIDES ET PEU COUTEUX



Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

BEC AUER

50 % D'ECONOMIE **LUMIERE QUADRUPLE**

Appareils d'éclairage et de chauffage au GAZ, à l'ÉLECTRICITÉ et à l'ALCOOL

INSTALLATIONS COMPLETES

Bruxelles, 20, **BOULEVARD DU HAINAUT**, Bruxelles

Agences dans toutes les villes.

TÉLÉPHONE 1780

E. DEMAN, Libraire-Expert

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

VIENT DE PARAITRE :

THEATRE DE M. MAETERLINCK

avec une préface inédite de l'auteur.

Trois volumes in-8°, illustrés de dix compositions originales lithographiées par AUGUSTE DONNAY.

Tirage à 110 exemplaires numérotés, sur papier de Hollande

Prix : 90 francs.

Les exemplaires numérotés 1 à 10, renfermant un croquis original de A. DONNAY et deux suites des planches : l'une avec lettre, sur hollande; l'autre, avant lettre, avec remarques marginales, sur japon impérial, sont souscrits.

Le prospectus illustré de cet ouvrage sera adressé gratuitement sur demande.

Demandez chez tous les papetiers

l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION **EXPORTATION** **ÉCHANGE**

The Artist

An Illustrated Monthly Record

of Arts, Crafts, and Industries

1 SH. MONTHLY

Lonsdale Chambers, 27, Chancery Lane, and Bream's Buildings, London, W. C.

LIMBOSCH & C^IE

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc. Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. V^e MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

VINGT-DEUXIÈME ANNÉE. N° 33. 17 AOUT 1902.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Les Origines de notre Art national (suite/ (L. MAETERLINCK). — Journal de ma vie extérieure (A. GILBERT DE VOISINS) — L'Exposition des Beaux-Arts d'Ostende (O. M.). — Un Nouveau Musée Parisien. *Le Legs Lutuit.* — Nécrologie. *James Tissot. Heinrich Hofmann.* — Chronique judiciaire des Arts. *La Saisie des appointements au théâtre.* — Petite Chronique.

LES ORIGINES DE NOTRE ART NATIONAL (1)

Dans les sculptures gallo-romaines qui nous sont restées, on reconnait fort bien, malgré l'influence romaine, divers caractères qui se sont continués chez nos artistes au moyen-âge : la recherche du réalisme et de l'expression dans les physionomies humaines, ainsi qu'un goût inné pour la satire et le grotesque.

Lors du dernier congrès de Tongres, une exposition archéologique organisée dans cette ville nous a permis de voir diverses productions peu connues de cette époque, parmi lesquelles je citerai : le moulage d'une tête satirique, — fragment d'une statuette entière, — dont l'expression riante, bien observée, montre dans le jeu des muscles des joues, une observation et un réalisme bien gaulois et dont le nez énorme souligne la tendance caricaturale ou satirique; puis un petit bronze grotesque, représentant un personnage assis avec les attributs de Mercure, la bourse et le coq, portant sur la tête une coiffure de forme obscène très caractéristique. Son nez également s'allonge en un *phallus* énorme d'un aspect satirique voulu (1). Ces deux petites sculptures appartiennent à M^me^ V^e^ Christian Vanderryst, de Tongres. M. Huybrichs, de la même ville, exposait en même temps diverses statuettes gallo-romaines, entre autres un animal, chat ou renard en terre cuite, dressé sur ses pattes de derrière et rappelant les nombreuses sculptures analogues signalées par Mgr Dehaisnes, parmi celles qui furent recueillies dans l'Artois et conservées aux Musées de Lille et de Douai et où l'on voit les actions des hommes exécutées d'une façon satirique par des animaux (2).

M. Paul Errera possède dans ses collections un bronze gallo-romain remarquable, connu sous le nom de *Vase d'Herstal*, présentant, en de « curieux sujets en relief, des satires obscènes des philosophes » (3); et les Musées royaux du Cinquantenaire ont une statuette de *Faune*

(1) Suite. Voir notre dernier numéro.

(1 M. Cumont, conservateur aux Musées royaux du Cinquantenaire, a cru reconnaitre dans cette statuette un dieu de la *Fécondité*

(2) DEHAISNES, t. I, p. 7. *L'Art dans les Flandres, le Hainaut et l'Artois.*

(3) Voir le *Vase d'Herstal* (avec reproductions, par M. CUMONT. (*Annales de la Société d'archéologie de Bruxelles*, 1900.)

ironique, se cachant la figure en soulevant son manteau, découvrant ainsi sa nudité jusqu'au-dessus du nombril (1).

Les fragments de statuettes en argile blanche du Musée de Saint-Germain (2) représentant, l'une les contorsions burlesques *d'un parasite glouton* qui s'étrangle en essayant d'avaler un morceau trop gros, l'autre une tête joufflue et joviale d'*enfant jouant du chalumeau*, et aussi la figurine drapée au long nez du Musée de Sèvres montrent toutes ce même goût de la caricature, cette aptitude à saisir les ridicules et à représenter l'homme et les animaux sous un aspect satirique ou grotesque, dont nous trouverons dans nos sculptures et nos miniatures primitives, ainsi que dans les peintures plus tardives de Bosch et de Breughel le Vieux, une continuation presque ininterrompue.

Cet art gallo-romain subsista jusqu'à l'époque où les premières invasions barbares et franques vinrent apporter un élément nouveau, modifiant d'une façon si importante les caractères de notre race.

L'apport de l'élément franc, qui devait devenir bientôt considérable, ne se fit pas brusquement. On ne croit plus que nos ancêtres plus ou moins romanisés furent exterminés par les envahisseurs, représentés longtemps comme des torrents détruisant tout sur leur passage. On sait que les Francs « s'infiltrèrent » peu à peu dans la Gaule-Belgique; ils arrivaient par petites bandes en nombre relativement restreint. Devant eux les habitants celtes se réfugièrent dans les villes, laissant aux envahisseurs, qui n'en demandaient pas davantage, les terres devenues ainsi disponibles.

Nombreux sont les auteurs qui, à partir de Grégoire de Tours, ont recherché les origines de ces barbares ou retracé les phases de leurs invasions en Gaule, ainsi que celles de l'accroissement progressif de leur pouvoir soit aux dépens de l'empire romain, soit aux dépens des autres peuples. Quoique différents sous certains points de vue des autres barbares, ils semblent cependant avoir eu une origine commune et appartiennent à la grande race indo-germanique.

Il ne me convient pas de discuter leurs migrations antérieures, les divers auteurs qui se sont occupés de la question, étant loin d'être d'accord (3).

(1) Cette statuette, dont les pieds manquent, a été trouvée à Willimeau (Hainaut). Elle est décrite dans les *Bulletins de la Société d'Histoire et de Littérature de Tournai*, années 1863 et 1868.

(2) Ces deux statuettes ont été décrites et reproduites dans la *Gazette des Beaux-Arts*, années 1894 (35e, 3e), t. II, p. 31.

(3) Voir Zeuss, *Die Deutschen und die Nachbarstämme.*
Arnold, *Wanderungen deutscher Stämme.*
H. Pirenne. *Histoire de Belgique.*
J. de Baye, *L'Art des Barbares à la chute de l'Empire romain.*
B. van Bastelaer, *L'Epoque franque.*
A. Béquet, *La Belgique avant et pendant l'époque franque.*
A. de Behaut et baron de Loe, *Les Francs saliens dans la province du Brabant.*

Nous savons cependant que c'est au commencement du Ve siècle (1), — Rome étant en pleine décadence, — que les Francs Saliens passent le Rhin, entraînant avec eux les Francs Ripuaires déjà établis sur les bords de ce fleuve et envahissent les pays flamands, comprenant alors la Prusse rhénane, la Hollande cisrhénane, la Belgique actuelle et le nord de la France (2).

Ce fut Clodion, qui, au dire de tous les chroniqueurs, conduisit toutes les bandes franques réunies, des frontières orientales de la Thoringie ou Tongrie, à travers la forêt charbonnière, sur la route de Cambrai.

M. Kurth a essayé de fixer les limites du premier royaume franc de Clodion qui allait selon lui, le long du rivage de la Somme jusqu'à l'embouchure du Rhin et de l'île des Bataves jusqu'au cours inférieur de la Meuse.

Clovis, succédant à son père Childéric, après avoir régné comme lui à Tournai, alors la capitale de la plus importante fraction des nations franques, poussa bien plus loin ses conquêtes et le mélange des races.

Il est difficile de préciser l'étendue des possessions de ce chef franc au lendemain de sa victoire sur les Alamans, en 496, qui, avec le meurtre de Sigibert à Cologne, dut lui donner toutes les provinces du nord-ouest du Rhin, et avec la défaite du roi Alaric à Vouillé en 507, lui ouvrir le royaume des Visigoths.

Le concile d'Orléans, tenu en 511, — le seul document qui puisse nous guider à cet égard (3), — mentionne trente-deux circonscriptions, dont treize nouveaux évêchés qui, des Visigoths, étaient passés sous l'autorité franque : *Bourges, Cahors,* Rodez, Clermont (première Aquitaine); Bordeaux, Saintes, Périgueux, Angoulême, Poitiers (deuxième Aquitaine) et Eauze, Bazas, Auch, Tours (troisième Lyonnaise). Il restait donc les dix-neuf évêchés suivants qui, au commencement du VIe siècle, formèrent le royaume de Clovis : *Le Mans,* Nantes, *Angers*, Ossimi, Vannes, Rennes (troisième Lyonnaise)-*Rouen*, Avranche, Evreux, Coutances (deuxième Lyonnaise); *Paris*, Troye, Orléans, *Auxerre*, *Chartres* (quatrième Lyonnaise) Soissons, *Amiens*, Senlis, Noyon (deuxième Belgique).

Les cités à l'est de Soissons ne figurent pas dans ce document, ce qui peut paraître étrange, comme le démontrent MM. Barrière et G. Kurth, car diverses cir-

(1) Les Francs apparaissent bien avant cette époque dans l'histoire et les légions romaines eurent, dès le IIe siècle de notre ère, à se mesurer avec eux,

(2) Voir *Données archéologiques établissant les lieux habités par les Francs saliens et ripuaires en Belgique, dans le département du Nord français, le Limbourg hollandais et le grand-duché du Luxembourg*, par M. Armand de Behault de Dornon (*Annales de l'Académie royale d'archéologie de Belgique*, t. LI, 8e série, t. 1, 1898, p. 315 à 360.)

(3) *Les Arts industriels barbares*, par Barrière-Flavy, Paris, 1901, p. 443.

constances avaient certainement dû donner à Clovis out le pays à l'est, jusqu'au Rhin (1).

Cette délimitation a son importance, car nous verrons plus loin que ce sont ces pays gaulois, occupés dès lors par les Francs, qui devinrent les principaux centres d'art où s'épanouirent les premiers chefs-d'œuvre de l'art chrétien.

(*A suivre.*) L. MAETERLINCK

Journal de ma vie extérieure.

IV

Il est amer, quand le temps est si doux, la plage si molle et quand la brise invite à de courtes navigations, d'avoir à faire de la critique littéraire (si tant est que mes articles peuvent être illustrés de ce nom !) et il me plairait mieux de vous décrire les enfants habillés de rouge qui font sur le sable de somptueuses forteresses en attendant l'heure où le flux les assiégera, que de vanter avec des phrases justes ou partiales les mérites de telle œuvre nouvelle. Allons, il faut être sage ! Je voudrais vous parler du *Mariage de Don Quichotte* (2) de M. Toulet, et je ne sais trop comment m'y prendre. J'eusse voulu en dire du mal, car je serais désolé que vous me prissiez pour un bénisseur et j'escomptais le plaisir (après avoir, ces dernières semaines, célébré quelques ouvrages) de composer avec toute la science dont je suis capable deux ou trois méchancetés *soignées*, bien retorses et bien reptiliennes ; mais aujourd'hui, vraiment, il n'y a pas moyen.

Ce matin, en me promenant, j'ai reconnu, dans un paysage fait d'une petite anse, d'une hutte et de quelques rochers, la figure du roman de M. Toulet. C'est un charmant coin de nature et la municipalité de l'endroit y a même fait poser un banc afin qu'on pût l'admirer sans fatigue ; cependant, pour aimable et pittoresque qu'il soit, ce paysage ne satisfait pas l'œil complètement. C'est qu'il est mal disposé, mal construit. On ne sait ce que l'on y doit admirer d'abord, de l'anse verte aux algues affleurantes, de la hutte vieille et d'un beau ton, ou des rochers, enfin, dont la forme est imprévue ; — de sorte qu'il faut détailler son plaisir, le morceler en petits coups d'œil, au lieu de le goûter tout entier par une vue d'ensemble. Cela est fâcheux, car je visite une maison charmante mais dont les chambres sont distribuées de façon incommode.

Lisez le *Mariage de Don Quichotte* de la façon dont quelques piétistes protestants aiment lire la Bible : à rebours ; vous y trouverez du plaisir. Ouvrez-le à vingt endroits différents et parcourez quelques feuillets ; vous serez ravi. Prenez-le enfin à son premier chapitre et allez jusqu'à la dernière page ; ce sera encore très bien mais votre impression n'aura guère varié. Le défaut qui choquait aux deux premiers essais sans que l'on s'en étonnât, je veux dire un certain désordre, choquera encore quand on aura lu l'ouvrage d'une façon normale.

(1) Voir *Les Arts industriels barbares*, de BARRIÈRE-FLAVY. t. 1, p. 443, et *Clovis*, par G. KURTH, p. 484

(2) Paris, Felix Juven, éditeur.

Je me rends bien compte que cette appréciation que je viens de donner n'est pas transcendante, mais, en vérité, je ne trouve rien d'autre à dire qui puisse être désagréable à M. Toulet. — Et puis, il fait si chaud ! — Oui, trop de hors-d'œuvre (savoureux d'ailleurs), trop de récits (amusants il est vrai), trop de turlutaines (mais où l'on se divertit si fort !), trop de choses *à côté* et pas assez de don Quichotte dans ce *Mariage de don Quichotte*. — Cela posé, l'ouvrage me paraît exquis. — De plus, n'oubliez pas qu'il y a trois ou quatre ans M. Toulet écrivit *Monsieur du Paur, homme public*, que tout honnête homme doit avoir lu. Le *Mariage* est encore bien mieux à mon avis, le style en est plus fin, plus délié, et tout cela est d'une lecture si plaisante !

Ne m'obligez pas à vous raconter l'histoire du livre ; cela nous ennuirait tous deux, car je résume fort mal les contes qui m'ont séduit et je hais les analyses, les *arguments* et les *compendium*. Cela me rappelle sinistrement l'époque où pour agréer à mon professeur je réduisais en quarante lignes l'histoire du siècle de Louis XIV.

Je vous signale en passant qu'à propos du roman de M. Toulet on peut traiter les sujets de dissertations suivants :

1° Le roman moderne peut-il admettre le mélange du réel et du fictif ?

2° Les *suites* aux chefs-d'œuvre. (Cinquième voyage de Gulliver. Mille et deuxième nuit. Mille et quatrième maîtresse de Don Juan. Onzième commandement de Dieu. Dernière résurrection de Rocambole, etc.) ;

3° De la flagellation dans le roman moderne.

En effet, des personnes fort honorables m'ont dit qu'elles trouvaient que dans le roman de M. Toulet il était trop question de fesses de gitanes. Je vous donne la critique pour ce qu'elle vaut.

Dans un autre ordre d'idées, voici une phrase (et il y en a beaucoup de ce genre) qui m'a fait choisir le *Mariage de Don Quichotte* comme livre de chevet :

« Le vent, nourri d'un sel amer, fouettait leurs lèvres ; et sur la tempe de dona Uracca una mèche flottait avec avarice... Courbée sur le bastingage, dona Uracca semblait vouloir rendre à la mer tumultueuse son âme engraissée de philanthropie et de grammaire. » Et c'est tout le temps comme ça ?

Maintenant, lisez le livre et laissez-moi prendre mon bain de mer. La marée m'attend, insidieuse et chaude. Sur la plage, vingt jolies femmes bien habillées se promènent ; je pense qu'il fera bon se sécher dans le sable et sous leurs yeux ;... mais ne vous semble-t-il pas que mon article d'aujourd'hui manque un peu de tenue ?

A. GILBERT DE VOISINS

L'Exposition des Beaux-Arts d'Ostende.

Le Kursaal d'Ostende a inauguré par une exposition médiocre des locaux charmants, qui méritaient un meilleur sort. Construites et décorées par M. Alban Chambon, les nouvelles salles, situées au second étage, sont merveilleusement éclairées par des lanterneaux et par une série de baies vitrées qui prennent jour du côté de l'ouest, avec vue sur la mer. L'installation est élégante et assez spacieuse pour y installer sinon un Salon nombreux, du moins une exposition offrant un choix d'œuvres suffisant pour attirer

et retenir les amateurs. On recruterait aisément ceux-ci, semble-t-il, dans une ville où les listes d'étrangers accusaient, avant le 15 août, près de vingt-quatre mille visiteurs!

Mais l'administration communale pousse l'esprit d'économie jusqu'à s'étonner de ce que les artistes, loin de solliciter un subside, refusent — les ingrats! — de prendre EN LOCATION les salles qui ont été édifiées à leur intention. « Puisqu'ils ont chance de vendre, disait l'un des plus notables des négociants qui composent cette parcimonieuse édilité, il faut qu'ils paient! »

Après des tiraillements sans nombre, la Ville a voté un maigre subside, si minime qu'il ôta au comité tout espoir de faire mieux qu'une petite exposition locale. Les frais de transport, d'assurance, de manutention et de surveillance n'eussent pu être couverts.

Le Salonnet se ressent de ce qu'il a dû être improvisé au dernier moment avec des ressources insuffisantes, et l'on ne peut que le regretter.

Si quelques-uns des artistes belges en vue ont consenti, sur les instances du comité, à y faire un envoi, ils ne sont représentés que par des toiles insignifiantes, des études ou des copies. On relève entre autres au catalogue les noms de Ch. Hermans, E. Claus, V. Gilsoul, F. Khnopff, F. Hens, E. Smits, A. Verhaeren, J. Verheyden, A. Marcette, J. Smits, F. Willaert et, parmi les sculpteurs, ceux de Constantin Meunier, Ch. Van der Stappen, P. Du Bois, Ch. Samuel, J. Lagae, J. Herbays, mais aucun de ces artistes n'apporte, pour rehausser le contingent ostendais, un élément inédit ni un morceau capital.

La section des dessins, eaux-fortes et aquarelles réunit un joli ensemble d'œuvrettes signées A. Danse, A. Baertsoen, Ch. Michel, A. Delaunois, J. Ensor, M. Hagemans, A. Heins, A. Rassenfosse, P. Hermanus, H. Staquet, H. Cassiers, V. Uytterschaut, et c'est peut-être la partie la plus vivante et la mieux réussie de ce Salon cahoté où sévissent les *Lèvres de feu* de M. Herbo, d'extraordinaires chromographies de M. Musin, des paysages plombés de M. Permeke et les pires portraits de M. De Kesel. Ostende s'impose, on le voit, avec férocité. Et j'en oublie!... Il est vrai que « l'élément local » a, pour se défendre, le facétieux, macabre, toujours imprévu et très artiste James Ensor dont les peintures symphoniques et les eaux-fortes curieusement mordues marquent parmi les numéros les plus intéressants de l'exposition. A citer aussi, dans le même groupe, MM. Oscar Halle, en progrès dans son *Portrait de femme*, et Félix Buelens, dont les natures mortes s'apparentent aux harmonieuses polychromies d'Alfred Verhaeren.

Puis encore, çà et là, des marines d'Adrien Le Mayeur, un *Chemineau* tragique d'Oleffe, deux scènes militaires de Léon Abry, entourant une vitrine dans laquelle M. Arsène Matton a réuni les objets d'art que les expositions bruxelloises nous ont permis d'apprécier précédemment. Enfin, une série de grès d'Emile Muller d'après Frémiet, Robert, Injalbert et Boucher, — le seul envoi étranger, destiné, paraît-il, à s'incorporer, à titre décoratif, au Kursaal.

Les artistes ont fait preuve de bonne volonté. Souhaitons que l'an prochain l'effort soit plus décisif et que le Salon ostendais offre un ensemble homogène, orienté vers l'art d'aujourd'hui.

O. M.

Un Nouveau Musée Parisien.

Le Legs Dutuit.

MM. Eugène et Auguste Dutuit, de Rouen, ont passé leur vie à collectionner avec passion les toiles de maîtres, les estampes rares, les bibelots précieux. Leur galerie est connue des amateurs du monde entier et réputée l'une des plus belles qui soient.

On se demandait avec inquiétude ce qu'après la mort des deux frères il adviendrait des trésors artistiques intelligemment accumulés par eux. Et voici qu'une bonne nouvelle nous parvient : M. Auguste Dutuit, qui vient de mourir à Rome, dix ans après son frère, a légué à la ville de Paris, pour les installer au Petit Palais, toutes ses collections.

Le donateur a imposé à ce legs deux conditions : La première, c'est qu'il soit accepté dans les deux mois; la seconde, c'est qu'avant six mois le Musée soit ouvert au public. On voit que M. Dutuit avait quelque notion des lenteurs habituelles aux administrations publiques... Grâce à cette ingénieuse disposition le Petit Palais abritera, au début de janvier 1903, un Musée de premier ordre.

Parmi les toiles que renferme la collection Dutuit, on cite un superbe portrait de Rembrandt, des toiles de Pieter de Hooch, de Ruysdael et d'Hobbema.

Les estampes seules ont été évaluées, il y a déjà des années, un million et demi; en multipliant par le quotient indiqué par les dernières ventes publiques, on voit le chiffre actuel! Il y a, entre autres, une épreuve de la *Pièce aux cent florins* qui dépasserait aujourd'hui 100,000 francs; ajoutez, de Rembrandt, un premier état de l'*Avocat Tolling* (Petrus van Tol), adjugé en 1883 à la vente du Dr Griffith 37,750 francs... Puisque j'en suis aux gravures, je mentionne, tout de suite, les manuscrits, les impressions xylographiques des premiers temps de l'imprimerie, et l'*Adonis* de la Fontaine, manuscrit exécuté par Jarry en 1658, dédié à Fouquet et relié par le Gascon, et la série des reliures rares aux armes de Louis XII, de François Ier, de Henri II, de Diane de Poitiers et de Charles IX, et celle à tête de mort de Henri III, et le type aux semis de marguerites, etc.

Et la céramique! Les vases grecs peints, les majoliques italiennes, le plat de Caffagiolo à bordure de quatre médaillons et d'arabesques avec armoiries timbrées d'une mitre d'évêque, et les Gubbio! et le *Jugement de Pâris*, et les plats d'Urbino, les *Niobides*, *Persée et Andromède*, etc., et les buires à scènes mythologiques d'Orazio Fontana, et le plat de Pesaro, à reflets, avec un buste de femme et la devise sur la banderole, qui fit 16,200 francs à la vente Fau en 1884; et les bas-reliefs de Luca della Robbia, et les figurines de Palissy, et le plateau de Rouen aux armes de Saint-Simon, et le chandelier et l'aiguière d'Oiron payée 60,000 francs il y a trente ans...

Et la verrerie! Ces cornets vénitiens en verre filigrané, ces pièces figurant des dragons ailés, des lions; et la ferronnerie, les clés, les coffrets damasquinés, les serrures ciselées comme des joyaux; et les bronzes français du XVIIe et du XVIIIe siècle; et les types superbes de la poterie d'étain, le plateau de François Briot...

Et les boîtes et les tabatières ornées d'émaux de Petitot; et les bijoux, cette croix processionnelle byzantine, d'une étrange beauté, pièce unique dont le dernier possesseur n'était autre que

Théodoros, roi d'Abyssinie, et ces bijoux antiques, et ces pendeloques du XVIe siècle, la *Charité*, la *Vierge*, *Jupiter*, un *Centaure*, un *Pélican*, et les ivoires du moyen-âge et de la Renaissance; et ce coffret byzantin à décor de guerriers, griffons et combats d'animaux, et cette Vierge du XIIIe siècle, cette Vierge processionnelle de l'abbaye d'Ourscamp; et la si complète et curieuse collection de couteaux et de fourchettes à manche de vieux Saxe...

Et ces statuettes égyptiennes, celle en bronze d'*Imotpou*, d'une finesse merveilleuse, et cette autre superbe d'*Horus à tête d'épervier*, et une autre encore de jeune Égyptienne basalte vert)...

Et les bronzes antiques! Une statuette de prêtre, un buste de roi, un jeune athlète, provenant des Fins d'Annecy, et le buste d'*Antonin*, et le *Bacchus adolescent* et cette *Reine d'Egypte en Isis*...

Et les médailles, et les émaux de Limoges...

C'est un émerveillement que cette collection, et une inestimable richesse de plus pour Paris.

NÉCROLOGIE

James Tissot.

Le peintre James Tissot vient de mourir à Paris, dans sa soixante-septième année. Il s'était, dans ces dernières années, consacré presque exclusivement à l'illustration, après avoir tenté diverses incursions dans les domaines les plus variés de l'art, y compris la céramique et les émaux.

Il habita longtemps Londres et y peignit une foule de compositions inspirées par la vie élégante des grands parcs publics, des théâtres, des concerts. L'illustrateur perçait déjà dans ces toiles précises, au coloris un peu sec, d'un britannisme accentué, mais évocatives et fidèlement transcrites. Une toile de lui, *Faust dans le jardin de Marguerite*, figure au Musée du Luxembourg.

L'œuvre principale de sa vie est le gigantesque travail qu'il exécuta pour la Maison Mame, de Tours, une *Vie de Jésus-Christ* reconstituée, en plus de trois cent cinquante aquarelles et dessins, d'après les documents authentiques qu'il recueillit en Palestine, où il fit de longs séjours.

Les originaux de cette luxueuse publicatien furent exposés il y a quelques années, en un Salon spécial, au Champ de Mars. Ils affirmaient, en même temps que le don du groupement et de l'observation, une exceptionnelle probité et une patience de miniaturiste. Tissot venait d'achever, quand la mort l'a surpris, l'illustration d'un ouvrage sur l'Ancien Testament.

Heinrich Hofmann.

On annonce de Berlin la mort du pianiste-compositeur Heinrich Hofmann, âgé de soixante ans.

Dès ses premières œuvres (*Suite h ngroise*, *Frithi f-Symphonie*) il attira l'attention de la critique et sa renommée s'étendit rapidement en Allemagne. Il écrivit pour le théâtre, *Cartouche le Matador* (1872), *Armin* (1877), *Aennchen von Thaurau* 1878, *Guillaume d'Orange* 1882 et *Donna Diana* 1886. Il a fait exécuter de nombreuses légendes, poèmes et cantates pour soli, chœur et orchestre : *La Belle Mélusine*, *Jeanne d'Orléans*, *Elith*, *Prométhée*, *Harold*, *Le Chant des Nornes*, etc. Comme musique instrumentale on connait de lui des ouvertures, des suites d'orchestre, deux sérénades pour cordes, un scherzo pour orchestre, un trio et un quatuor pour piano, un quatuor, un sextuor et un octuor pour instruments à cordes, un concerto et une sérenade pour violoncelle, un *Concertstück* pour flûte, une sonate pour violon et toute une série de compositions pour piano à deux ou à quatre mains (nocturnes, caprices, polonaises, *Pages d'album*, *Les Reflets*, *Printemps d'amour*, *Chansons et danses norwégiennes*, *Nouvelles d'amour italiennes*, morceaux caractéristiques, etc.). Puis de nombreux recueils de *Lieder* sur les poésies de Henri Heine, Uhland, Geibel, Tichendorff, Osterwald, Henri de Weldecke, etc.

Chronique judiciaire des Arts.

La Saisie des appointements au théâtre.

La jurisprudence théâtrale vient de s'enrichir d'une nouvelle et intéressante décision.

Un couturier bien connu dans le quartier de l'Opéra, créancier de Mlle Marville, la gracieuse commère de la dernière revue du Concert Européen, d'une somme de 1,500 francs pour fourniture de robes, avait formé une saisie-arrêt entre les mains du directeur de la jeune artiste. Celle-ci s'était fort émue de ce qu'elle considérait comme une cruauté, et avait jugé opportun d'abriter ses appointements dans le maquis de la procédure.

Mlle Marville a soutenu devant le tribunal que le couturier avait violé la loi du 12 janvier 1895, laquelle ne permet de saisir que le dixième des appointements ou traitements des employés, commis et fonctionnaires, lorsqu'ils ne dépassent pas 2,000 francs par an. Elle faisait valoir que tel était précisément son cas, attendu qu'elle ne touchait, affirme-t-elle, que 100 francs par mois.

Mlle Marville demandait donc au tribunal de déclarer nulle et de nul effet la saisie et de condamner le couturier en 100 francs de dommages-intérêts.

Le couturier riposta qu'il était difficile de ranger Mlle Marville dans la catégorie des fonctionnaires, et qu'elle rendait à l'administration du Concert Européen des services tout à fait différents de ceux des employés et commis du théâtre.

Tel a été aussi l'avis du tribunal, qui a admis en principe qu'un artiste, engagé spécialement pour une pièce, ne doit pas être assimilé à un employé.

Nous reproduisons *in extenso* le jugement, car il est de nature à intéresser surtout le monde des théâtres :

« Attendu que sans qu'il soit bien nécessaire d'examiner le point de savoir si, en thèse générale, l'artiste dramatique doit être considéré comme employé et bénéficier, par suite, des dispositions de la loi de 1895, il est certain, dans l'espèce, que la demoiselle Marville ne peut être considérée comme une employée;

« Qu'en effet, il résulte de l'article 16 de l'engagement de la dite demoiselle que celui-ci n'a été contracté que pour la durée d'une revue, c'est-à-dire pour un sujet spécial; qu'en raison même de la précarité de cet objet, on ne peut considérer comme un emploi un engagement pouvant prendre fin d'un jour à l'autre, par suite d'insuccès ou de toute autre cause fortuite;

« Attendu qu'il y a lieu de remarquer, en outre, qu'elle est

payée par décade, et que, par conséquent, son traité ne lui donne droit, en cas d'interruption ou de cessation de représentation, à aucune indemnité de la part du directeur, ce qui est incompatible avec la qualité d'employé..... »

C'est à raison de ces motifs que le tribunal a validé la saisie-arrêt pratiquée sur les appointements de la jolie commère de *Veux-tu grimper?...*

PETITE CHRONIQUE

C'est aujourd'hui dimanche, à 6 heures, que sera exécutée à Courtrai la cantate de MM. Sevens et Mestdagh. Demain, lundi, à 11 heures du matin, deuxième exécution.

Jeudi prochain, à 8 heures du soir, dans la salle du Marché-au-Bois, on entendra la *Klokke Roeland*, de Tinel, *De Leye*, de Benoit, et *Herbergprinses*, de Blockx.

Enfin, vendredi, à 8 heures également, dans la même salle, le comité des fêtes donnera un concert de lieder composés par les plus réputés des musiciens flamands.

Le catalogue de l'Exposition des Primitifs à Bruges, rédigé par M. James Weale, et dont les fascicules ont paru successivement, est aujourd'hui complet. Indépendamment des tableaux, l'Art ancien, les Etoffes, les Manuscrits et médailles ont chacun leur catalogue particulier. Il a fallu quelque patience, mais enfin tout est aujourd'hui en règle et rien n'altérera désormais le plaisir qu'éprouve le public à visiter les trésors accumulés à l'hôtel provincial et au Grutuse.

La critique que nous avons faite du prix auquel le Comité a fixé la jouissance offerte au public nous a valu plusieurs communications. Ce tarif élevé a ses partisans et ses adversaires. Il faut, disent les premiers, couvrir les frais énormes de cette exhibition unique. On a essayé d'ouvrir un dimanche gratuitement les portes au populaire; ce sont les plus millionnaires d'entre les Brugeois qui s'y sont précipités, et cela si tumultueusement qu'il a fallu bien vite clore les issues! D'ailleurs, les groupes d'ouvriers, syndicats, sociétés, etc. jouissent de conditions spéciales et même, dans certains cas, de la gratuité complète.— Tout cela n'empêche, disent les autres, qu'il serait juste d'abaisser au niveau des petites bourses le prix d'entrée dont le chiffre écarte actuellement bon nombre de familles. Loin de diminuer le total de la recette, cette mesure démocratique l'augmenterait en amenant à l'exposition une affluence de visiteurs.

Il semble qu'on pourrait, sans inconvénient, suivre l'exemple des hôteliers et propriétaires du littoral qui, passé une certaine date, le 31 août par exemple, réduisent proportionnellement le prix de leurs appartements.

Périodiques d'art illustrés :

L'*Art décoratif* (livraison d'août) publie une jolie étude de Camille Mauclair sur Miss Mary Cassatt, l'artiste américaine qui est, par excellence, le peintre de l'enfance. Dans le même fascicule, M. Gustave Soulier inaugure une série d'études sur l'Exposition d'art décoratif moderne de Turin.

La livraison d'août d'*Art et Décoration* est exclusivement consacrée aux Salons de Paris. M. Aman-Jean, le peintre réputé, y passe en revue la peinture, M. Paul Vitry la petite sculpture; les objets d'art y sont analysés par M. Gustave Kahn. Enfin, M. André Beaunier consacre un article spécial aux bijoux de Lalique.

On trouve dans l'*Innen-Dekoration* d'août, publiée sous la direction de M. Henry Van de Velde, de nombreuses reproductions d'intérieurs et d'objets d'ameublement exposés à Dusseldorf par les artistes hollandais Berlage, Thorn-Prikker, Ysenloeffel, Zinsmeister, Pool, Baars, Lebeau, Penaat, et d'intéressantes créations de M. Hugo Koch, de Crefeld.

L'*Emporium* (août) consacre, par la plume de M. Carlo Bozzi, une importante étude au sculpteur défunt Giuseppe Grandi. Signalons, dans la même livraison, une excellente monographie de Georges Meredith par M. U. Ortensi et une curieuse iconographie (plus de quarante illustrations) du Campanile de Venise.

Les œuvres du paysagiste E. Meifren et son portrait par R. Casas illustrent la dernière livraison de *Pèl e Ploma*, l'élégante revue catalane.

Le périodique artistique russe *Mir Iskoustva* publie des reproductions de tableaux de L. Frédéric, d'A. Lepère, de J.-M. Swan et de plusieurs peintres russes. Il initie en outre ses lecteurs, par une série de plus de vingt gravures, à l'œuvre du mystérieux peintre Hans von Marées (1837-1887).

Dans sa livraison d'août, le *Magazine of Art*, qui devient la propriété de M. M.-H. Spielmann, son rédacteur en chef, célèbre, en une étude signée par le prince Karageorgevitch, l'art émouvant d'Eugène Carrière. M. Spielmann évoque l'art et la vie de Benjamin Constant. M. Charles Hiatt vante la maîtrise naissante de M. Walter West, et M. Henri Frantz fait la critique du Salon du Champ de Mars.

A l'occasion de l'exposition des Primitifs de Bruges, *Onze Kunst* consacre tout son numéro d'août à nos anciens maîtres flamands.

M. H. de Marez y publie la première partie de son compte rendu de l'Exposition, en y rattachant l'histoire de notre ancienne école de peinture; M. J. Mesnil poursuit son étude, très fouillée, sur les Rapports entre les écoles flamande et italienne, question délicate qu'il considere sous un jour tout nouveau.

Le fascicule contient un grand nombre de gravures, d'après Van Eyck, Petrus Christus, Van der Goes, Memlinc, Lucas de Leyde, etc.

Le « Salon d'automne » vient d'être définitivement constitué à Paris. La nouvelle société comprend, outre des peintres, sculpteurs, graveurs, architectes, etc., un certain nombre de critiques ou d'amateurs d'art qui seront appelés à faire partie du jury. Parmi ceux-ci, citons MM. Gustave Geffroy, Huysmans, Frantz Jourdain, Camille Mauclair, Octave Maus, Y. Rambosson, Emile Verhaeren, Eugène Demolder.

M. Pierre Louys vient de donner à M. Leoncavallo l'autorisation de faire de son roman *Aphrodite* une comédie lyrique. Comme dans le livre, le sujet est l'amour du sculpteur Démétrios pour la courtisane Chrysis. L'époque, la chute de Ptolémées. Le lieu de l'action, l'Egypte. L'ouvrage sera représenté à Milan en 1903.

Sur l'initiative du peintre Albert Besnard un comité s'est formé à Paris pour organiser, à l'instar des expositions du Guildhall, une série d'expositions rétrospectives et modernes consa-

crées à l'art étranger. La pre....., réservée à l'art espagnol, aura lieu au Petit Palais en avril-mai 1903. Elle groupera environ cent vingt tableaux anciens, cent cinquante tableaux modernes et une collection de dessins.

A l'exposition de reliure qui a eu lieu dernièrement au Musée Galliera à Paris, succédera, l'an prochain, une exposition d'ivoires et de médailles. Viendront ensuite les papiers peints, les étoffes et les affiches; puis, les meubles, etc., de manière à parcourir entièrement le cycle des arts industriels.

Elle ne manque ni de justesse ni d'esprit, cette note de FAGUS dans la *Plume* :

« Jean Dolent, dans *Maître de sa joie*, cite ce mot de Besnard : — On ne peut pas dire que M. Ingres soit un coloriste, mais il ne fait pas de fautes de dessin; Flandrin, si. — Et plus loin, à qui lui dit, à lui Dolent : — Un mauvais Ingres ne vaut pas un bon Flandrin, — Dolent répond : — Il n'y a pas de bon Flandrin et il n'y a pas de mauvais Ingres. — Sentence définitive.

Pardon, Ingres possède un disciple vrai, un disciple digne de lui : Maurice Denis, lequel précisément se prenant de polémique (dans la revue *L'Occident*), montre une filialité tyrannique, compromettante par son excès, et impitoyablement loue toute cette queue anémique du peintre de la *Source*. Mais en réalité, Maurice Denis vient des primitifs italiens — et de la nature; — il n'a point copié Ingres : il l'a rejoint. »

Les travaux pour le monument de Richard Wagner à Berlin sont tellement avancés qu'on espère pouvoir inaugurer le 1er octobre 1903. Les figures du socle sont déjà en pleine exécution; elles représentent Wolfram d'Eschenbach et Brünnhilde, puis la mort de Siegfried et la scène des filles du Rhin avec Alberich. M. Eberlein a presque terminé le modèle de la statue de Wagner. Le maître est représenté assis sur un siège de style roman; sa ressemblance est frappante. Le monument tout entier sera exécuté en marbre penthélique.

On vient d'inaugurer à Paris, au Grand-Palais, le Salon du mobilier, dont la grande attraction sera l'exposition rétrospective des Gobelins.

Dans la grande salle du milieu ont été réunies quelques-unes des plus belles et des plus célèbres pièces des Gobelins. Citons d'abord les *Mois* et les *Eléments*, d'après les dessins d'Audran; puis la très imposante série de l'*Histoire du roi*, d'après Le Brun, dont la tapisserie la plus curieuse demeure *Louis XIV visitant les Gobelins*. Dans cette salle sont encore exposées deux magnifiques pièces d'après les chambres de Raphaël au Vatican et le *Triomphe des Dieux*, d'après Noël Coypel.

Un panneau de la Savonnerie, tissé en velours et soie, compte parmi les pièces uniques; c'était un tapis pour la gondole de Louis XIV.

L'aile gauche du Palais est réservée à de vieilles tapisseries exécutées aux anciens Gobelins. Une très remarquable pièce évoque la légende de la *Fille de Jephté*; une autre représente *Saint Crespin et saint Crespinian*; elle provient de la fabrique de l'hôpital de la Trinité. A signaler, à part le *Triomphe de Constantin*, exécuté pour le surintendant Fouquet, un autre *Triomphe de Constantin* d'après Rubens, et surtout le *Moïse sauvé des eaux*, d'après Simon Vouet.

Dans les salles de droite, l'*Automne* est une des tapisseries de premier choix qui datent du temps où Mignard dirigeait les Gobelins. Les *Chasses de Louis XV*, d'après Oudry; l'*Histoire de Don Quichotte*, d'après Charles Coypel; l'*Histoire d'Esther*, d'après de Troy, sont des pièces d'un prix rare. Citons enfin une tapisserie rappelant l'entrée de Méhémet-Effendi dans le jardin des Tuileries, où il vient complimenter Louis XV, lors de son avènement.

Argus de la Presse, fondé en 1879. — L'*Argus de la Presse* fournit aux artistes, littérateurs, savants, hommes politiques, tout ce qui paraît sur leur compte dans les journaux et revues du monde entier. L'*Argus* lit cinq mille journaux par jour.

S'adresser aux bureaux de l'*Argus*, 14, rue Drouot, Paris.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE
G. SERRURIER
LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOULE DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT
MOBILIERS SPECIAUX POUR LA CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES SOLIDES ET PEU COUTEUX



Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

BEC AUER

30 % D'ECONOMIE **LUMIERE QUADRUPLE**

Appareils d'éclairage et de chauffage au GAZ, à l'ÉLECTRICITÉ et à l'ALCOOL

INSTALLATIONS COMPLETES

Bruxelles, 20, BOULEVARD DU HAINAUT, Bruxelles

Agences dans toutes les villes.

TÉLÉPHONE 1780

E. DEMAN, Libraire-Expert

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

VIENT DE PARAITRE :

THEATRE DE M. MAETERLINCK

avec une préface inédite de l'auteur.

Trois volumes in-8°, illustrés de dix compositions originales lithographiées par AUGUSTE DONNAY.

Tirage à 110 exemplaires numérotés, sur papier de Hollande

Prix : 90 francs.

Les exemplaires numérotés 1 à 10, renfermant un croquis original de A. DONNAY et deux suites des planches : l'une avec lettre, sur hollande; l'autre, avant lettre, avec remarques marginales, sur japon impérial, sont souscrits.

Le prospectus illustré de cet ouvrage sera adressé gratuitement sur demande.

Demandez chez tous les papetiers

l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

JUGEND

Revue illustrée hebdomadaire

FONDÉE EN 1895

Éditeur : DR. GEORG HIRTH, Munich.

LIMBOSCH & C^IE

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. V^e MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

VINGT-DEUXIÈME ANNÉE — N° 34. — 24 AOUT 1902

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Les Origines de notre Art national (suite et fin) (L. MAETERLINCK). — Chronique littéraire. *L'Ecole de Narcisse* (GEORGES RENCY). — Les Assises de musique religieuse à Bruges (O. M.). — Un buste saisi (C.). — Nécrologie. — Accusés de réception. — Petite Chronique.

LES ORIGINES DE NOTRE ART NATIONAL (1)

Grâce à de précieuses découvertes faites dans notre pays, l'art barbare des Francs établis dans nos contrées est assez bien connu. Nos principaux musées, de Bruxelles et de Namur notamment, sont riches en spécimens variés présentant les caractères les plus divers.

Leur aspect à la fois oriental et septentrional doit nous frapper comme il frappa M. L. Courajod, qui signale lui aussi ce double caractère. Déjà en 1880 le savant conservateur et créateur du Musée de Namur, M. Béquet, écrivait : « On trouve en effet chez les Francs un style composé en partie de traditions dont il faut chercher l'origine et les influences dans les nombreuses étapes qu'ils ont parcourues depuis les confins de l'Asie et les bords de la mer Caspienne jusque dans nos contrées. Ainsi le style des ciselures et des damasquinures de certaines boucles est évidemment asiatique : nous retrouvons l'analogue dans l'ancien art persan. Les bijoux d'or avec sertissages de pierres précieuses et filigranes appartiennent à un art industriel dont la patrie se trouve, croyons-nous, aux bords de la mer Noire. Les serpents, les oiseaux fantastiques nous rappellent le Nord et la Scandinavie (1).

Ce qui est certain, c'est que dans ces ornementations diverses nous devons reconnaître un art vivace et neuf, qui eut une influence incontestable sur nos artistes médiévaux, et que cet art barbare en devenant chrétien ne constitua pas, comme le croient la plupart des auteurs, y compris Mgr. Dehaisne (2), une dégénérescence de l'art antique, mais l'aube d'une esthétique nouvelle, à qui nous devons les chefs-d'œuvre de sculptures et les miniatures des périodes romanes et gothiques.

Les grandes fibules rondes, filigranées et ornées de gemmes en cabochons, ne nous rappellent-elles pas les vitraux en rosaces de nos premières cathédrales? Ces animaux fantastiques, ces serpents, ces dragons, ces griffons monstrueux qui décorent leurs boucles de cein-

(1 Suite et fin. Voir nos deux derniers numéros.

(1) *Nos fouilles en 1880*, par A. BEQUET. (*Annales de la Société archéologique de Namur*, t. XV.)

(2) *L'Art dans la Flandre, le Hainaut et l'Artois*, par Mgr. DEHAISNE, t. I.

tures, ne les verrons-nous pas se continuer dans les compositions diaboliques dont nos sculpteurs et nos miniaturistes primitifs furent si prodigues? Ne préludent-ils pas au genre diabolique de nos peintres de triptyques dans leurs représentations de l'*Enfer* et des *Jugements derniers?*

Les entrelacs, si fréquents dans nos ornementations franques, nous les retrouvons également nombreux et semblables dans nos motifs d'architecture comme dans nos premiers manuscrits; et nous voyons leur usage s'y conserver pendant des siècles (1).

Ils montrent une analogie curieuse avec les ornementations semblables que l'on observe dans nos manuscrits enluminés les plus anciens, notamment l'*Évangéliaire* de Maeseyck du VIIIe siècle (2), la *Vita Sancti Amandi* du VIIIe ou IXe siècle, et les *Vita Sanctorum Belgicorum* du IXe siècle (3), ces deux derniers conservés à la Bibliothèque de Gand.

On y remarquera spécialement ces têtes d'aigles, si fréquentes dans nos manuscrits enluminés, qui rappellent nos fibules ornithomorphes franques et qui semblent confirmer les origines orientales de nos Francs. Car des savants autorisés tels que MM. baron de Loë, le Roumain Odobesco, le Français de Baye sont unanimes à y reconnaître le *gypaète*, oiseau rapace des Scythes iranisés, vivant sur les bords de la mer Noire et dans les pays caspiens (4). Peut-être faut-il y voir une dégénérescence du griffon scythique, dérivant lui-même des griffons helléniques antérieurs au Ve siècle avant notre ère. C'est le mélange de ces têtes d'aigles avec les corps de serpents ou de dragons, non moins fréquent dans les ornementations franques et scandinaves, qui forme aussi le fond des décorations enluminées des initiales de nos manuscrits médiévaux.

Si nous avons pu constater, dans les deux principales races dont nous sommes issus, un goût visible pour les créations satiriques et fantastiques, ces facteurs importants de notre art national, on doit voir dans ces mêmes barbares les précurseurs de nos peintres religieux les plus fervents.

Des Francs surtout, dont on connaît la pureté des mœurs, la vénérabilité religieuse, l'amour chevaleresque de la justice et de la liberté, étaient tout désignés pour devenir les adeptes les plus convaincus et les plus sincères de la religion égalitaire du Christ.

Ils voyaient d'ailleurs, en embrassant la religion chrétienne, persécutée par les Romains, une occasion de plus de montrer leur antagonisme héréditaire contre les anciens vainqueurs de la Gaule, dont ils méprisaient la civilisation raffinée mais corrompue.

Plusieurs bijoux francs les montrent de bonne heure instruits dans la religion du Christ et les écritures saintes.

Une plaque de ceinture, recueillie dans notre pays à Bouvignies, actuellement au Musée de Namur, représente *Daniel dans la fosse aux lions*. Les deux fauves, représentés d'une façon sommaire, semblent lécher les pieds du martyr qui lève les bras vers le ciel. Le même sujet se retrouve dans diverses boucles visigothiques recueillies en France.

Les fibules en forme de poissons aussi d'origine franque constituent également des symboles chrétiens dont on connaît la signification emblématique.

Cette haine et ce mépris pour Rome devaient être bien enracinés chez tous les barbares indo-germaniques, puisque nous voyons encore au Xe siècle, alors que la fusion des races était déjà fort avancée, le Longobard Luitprand oser parler ainsi à l'empereur Phocas :

« Nous autres Longobards, Saxons, *Francs*, Lotharingiens, Bavarois, Suèves et Bourguignons, nous méprisons si fort les Romains, que nous ne connaissons pas de plus graves insultes à jeter à nos ennemis que de les appeler *Romains!* Ce nom signifiant pour nous le comble de l'ignominie, de la lâcheté, de l'avarice, de la luxure, en un mot de tous les vices » (1).

C'est ce qui nous explique, l'art de Rome se trouvant enveloppé dans le même mépris, son abandon si rapide et la popularité grandissante des formules artistiques barbares, qui, nous l'avons vu plus haut, ne peuvent être considérées comme une dégénérescence de l'esthétique romaine, mais bien comme un retour rationnel à l'art de nos races primitives.

L'influence de la religion chrétienne sur les Francs fut considérable; on vit naître bientôt chez eux cette religiosité fervente, cette foi naïve que l'on retrouve dans les compositions religieuses de nos premiers sculpteurs et miniaturistes primitifs, préludant ainsi à l'éclosion de nos grands peintres de triptyques, des écoles de Van Eyck et de Van der Weyden.

(1) Les entrelacs semblent avoir eu une origine plus générale. L. Courajod en parle ainsi : « Leur existence remonte à la plus haute antiquité orientale et leur importation en Occident s'est faite par la voie méridionale de l'art néo-grec, gothique et wisigothique, tout aussi bien que par la voie septentrionale et par l'apport des barbares non grécisés ou romanisés. Dès qu'on remonte un peu haut on retrouve fatalement les origines de tout en Orient... »

(*Leçons professées à l'École du Louvre*, par L. Courajod, t. I, p. 148.)

(2) *L'Évangéliaire d'Eyck-lez-Maseyck*, VIIIe siècle, par M. Joseph Gielen. (*Bull. des com. royales d'art et d'arch.*, 1891.)

(3) Voir *Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque de Gand*, par M. le baron de Saint-Genois.

(4) Ces fibules ornithomorphes, ainsi que celles en S figurant un serpent terminé à ses deux extrémités par une tête de reptile, sont caractéristiques, car elles ne se trouvent que dans les tombes franques, notamment dans celles de l'Aisne, de la Somme, de la Marne en France; de l'Éprave, de Franchimont, d'Harmignies, etc., en Belgique et dans quelques provinces du Rhin, Nordendorf, Lupfer, Selz, etc.

(1) *Études sur l'Architecture lombarde*, par Darstein.

Nous voyons déjà jusqu'à un certain point un présage de ces goûts à la fois religieux et coloristes dans le prologue de la loi salique débutant ainsi :

« *Vivat Christus qui Francos deligit!* Vive le Christ qui aime les Francs! qu'il garde leur royaume... que le seigneur Jésus-Christ dirige dans le sentiment de la piété ceux qui les gouvernent... Car cette nation est celle qui en petit nombre, mais brave et forte, secoua de sa tête le dur joug des Romains et qui, après avoir connu la sainteté du baptême, orna somptueusement d'or et de pierres précieuses les corps des saints martyrs, que les Romains avaient consumés par le feu, mutilés par le fer, ou fait déchirer par les bêtes » (1).

On sait que nos anciens chrétiens avaient l'habitude d'enrouler dans les étoffes les plus précieuses de Rome et de Byzance les reliques de leurs saints, faisant pressentir déjà ce goût de nos peintres gothiques pour les riches tissus tramés d'or et de soie qui caractérise l'école coloriste des frères Van Eyck.

Dès le jour de Noël 496, Clovis, suivi de trois mille de ses guerriers, descendit dans le baptistère de Reims. « Quand ils sortirent chrétiens de la cuve baptismale, a dit un historien (2), on aurait pu voir en sortir avec eux quatorze siècles d'empire, toute la chevalerie des croisades, la scolastique, c'est-à-dire tout l'héroïsme, la liberté, les lumières modernes. Une grande nation commençait dans le monde : c'étaient les Francs! » M. Ozanam aurait pu ajouter que c'est aux Francs, devenus chrétiens après leur mélange avec la race celte ou gauloise primitive, que nous devons l'art roman et gothique, qui consomma la décadence irrémédiable de l'art méditerranéen. Il aurait pu dire encore — et je crois être le premier à le faire remarquer — que c'est sur les territoires (déterminés plus haut) où se fit la fusion de nos races gauloises et franques, chez des peuples ethnographiquement semblables aux nôtres, que devaient naître bientôt des chefs-d'œuvre nouveaux, efflorescence brillante d'une esthétique ignorée jusqu'alors.

Ne trouvons-nous pas, au nord et au midi de la France d'abord, le portail occidental de Chartres, les sculptures étonnantes du Mans, d'Angers et de Cahors, c'est-à-dire l'art roman du XII^e^ siècle à son apogée? — Puis n'assistons nous pas à l'éclosion exquise des gothiques, dont on retrouve les étapes successives dans les statues à la fois grandioses et idéales de Chartres, de Reims, d'Amiens, d'Auxerre, de Saint-Denis et de Notre-Dame de Paris? — Puis peu après ne voyons-nous pas naître ici même les merveilles de nos grands miniaturistes et de nos premiers peintres de triptyques : Jehan de Bruges, Beauneveu, Broederlam? — Puis encore, vers l'ouest et le nord, faut-il rappeler les écoles primitives de Cologne et les sculptures si vivantes et si impressionnantes du Néerlandais Claes Sluter? — Enfin, comme un couronnement glorieux d'apothéose, n'assistons-nous pas en Flandre à l'apparition éblouissante des frères Van Eyck qui, en une fois, à coups de chefs-d'œuvre, imposèrent notre peinture nationale et la placèrent au premier rang des écoles artistiques de tous les pays et de tous les temps!

L. MAETERLINCK

(1) *Histoire de la Civilisation*, par GUIZOT.

(2 *La Civilisation chrétienne chez les Francs*, par OZANAM. (Œuvres complètes, chap. III.)

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

L'École de Narcisse

Narcisse, pour qui l'ignore, fut un beau jeune homme amoureux de soi-même. Il a eu, à travers les siècles, beaucoup d'enfants. Mais, avec le temps, sa passion s'est développée dans sa progéniture et, actuellement, le vieux narcissisme physique, toujours à la mode, se complique d'un narcissisme intellectuel extrêmement amusant.

C'est en littérature que sévit surtout cette gracieuse maladie. Alors que, jadis, les bons auteurs s'efforçaient de s'absenter de leurs œuvres pour en faire les miroirs, non d'eux-mêmes à l'infini multipliés, mais de la réalité extérieure plus ou moins idéalisée, aujourd'hui la plupart des livres qui paraissent sont bourrés de confidences directes dévoilées par l'écrivain à son propre sujet. Examinons plutôt les ouvrages dont il faudrait que je fisse ici la critique et l'analyse. C'est le *Paris sentimental* de Paul Fort, la *Conquête des étoiles* de Marinetti, les *Complaintes* de Georges Guilhaud, le *Songe d'une nuit de doute* de Ducoté, les *Rêves crépusculaires* de Van Bleyenbergh, le *Chemin du soleil* de Souguenet, *Du Désir aux destinées* de Robert d'Humières, les *Airs* de Svarès, *Pour la dame de jadis* de Massebiau, les *Emois blottis* de Georges Périn. Tous, avec aussi peu de talent que d'intérêt, nous racontent prétentieusement ou sous le couvert d'un maladroit symbolisme les petites misères sentimentales de leurs auteurs. En vain ils invoquent les puissances naturelles pour créer autour de leurs joies ou de leurs chagrins une atmosphère de béatitude ou de tempête, en vain ils gonflent la voix et recherchent les vocables les plus sonores de la langue, rien de leurs radotages n'échappe à la question si ingénieusement formulée par l'un d'eux, M. Ducoté lui-même : « Et j'entendais vibrer contre ma tempe un glas dont les coups répétaient : A quoi bon, à quoi bon? »

Oui, c'est bien « à quoi bon? » qu'il faut dire et, réellement, ces potins d'alcôve et de studio ont l'air de sonner le glas de la vraie poésie, l'ancienne, celle que nous croyions immortelle.

***

Le mal n'est pas d'hier. Toujours il y a eu dans l'humanité des gens tourmentés du besoin de raconter leurs faits et gestes à leurs contemporains. Parfois, l'un ou l'autre met à se confesser tant de passion et tant de vérité que ses sanglots ou ses cris de joie éveillent dans les cœurs des échos qui ne s'arrêteront plus de résonner. Ceux-là sont rares et doivent moins à l'art qu'au génie leur immortalité.

Mais au lendemain du réalisme, une étrange épidémie sévit dans la gent littéraire. Ce besoin de confidences personnelles se généralisa tout à coup. On ne vit plus, dans les petites revues d'avant-garde, qu'éphèbes se fouillant d'un regard en scalpel et communiquant au monde le résultat de leur complaisante investigation.

Faut-il rappeler ici le nom de Laforgue, âme tourmentée et haineuse, malade d'esprit autant que de corps, mauvais versificateur, brumeuse imagination, attentif à déguiser sous l'étrangeté des oripeaux la médiocrité de son apparence de talent! Que reste-t-il de tant de poésies ironiques et hautaines où ce pauvre diable, trop timide pour trouver une maîtresse, adresse à la femme le mépris du renard qui feignait d'estimer trop verts les raisins? Que reste-t-il de tant de mélopées où il plaignait le monde et les cieux de ne point le comprendre et où il se comparait aux Hamlet de toutes les littératures? Ce qu'il en reste, hélas! Rien dans le public, rien dans les âmes de ceux qui vivent simplement selon la règle commune, mais leur influence subsiste chez quelques Narcisse qui, renchérissant encore sur leur piteux modèle, n'ont de cesse qu'ils ne nous aient mille fois vanté l'élégance de leurs conceptions, le fourmillement admirable de leurs idées et la qualité supérieure de leurs choix amoureux (1).

Nous en avons, en Belgique, quelques spécimens intéressants. Bien qu'ils ne m'aient point prié d'analyser leur cas, ils m'appartiennent en vertu de mon droit de critique et, bon gré mal gré, j'arrête sur eux ma curiosité. Je ne veux point accabler ces laborieuses fourmis de l'inutilité qu'on voit, cheveux au vent, feutre mou dans la nuque, caban crasseux flottant comme un manteau royal, courir de bibliothèque en exposition, un lourd paquet de journaux et de livres sous le bras. De l'aube à la nuit ils promènent, partout où ils croient trouver un public, leur obsédante et grotesque personnalité. Les gens naïfs s'imaginent qu'ils sont plongés dans de profondes études ou qu'ils préparent des œuvres à sensation. Mais ils se contentent de lire çà et là quelque article de revue et de pondre mensuellement dix vers qu'ils ne comprennent même plus eux-mêmes le lendemain.

Parfois, à l'heure où les rues sont pleines de monde, on les voit s'avancer, deux à deux, ces martyrs de la littérature. Ils sont saintement malpropres, à l'exemple des petits pauvres de Saint-François. D'un regard hautain et mélancolique, ils tiennent à distance la curiosité amusée des foules et, derrière eux, traîne un parfum d'encens, l'encens qu'ils se brûlent au nez l'un de l'autre dans le mystère de leurs petites chapelles. L'un d'eux tient un livre ouvert à la main et lit à haute voix, avec des gestes. L'autre écoute, les prunelles vagues, la bouche mi-ouverte de ravissement. Et l'on sent que tous deux n'admirent l'auteur qui fait l'objet de la lecture que parce qu'il leur procure l'occasion de manifester publiquement l'enthousiasme dont ils sont capables et l'élévation de leur esprit.

Mais laissons ces Eliacins inoffensifs et ridicules. Il y a des Narcisse moins supportables, parce qu'ils sont plus haineux. Je veux parler de ces fils de bourgeois, bien heureux d'obtenir des bourgeois les moyens de nourrir leur orgueilleuse paresse, et qui ne cessent de déverser sur le monde bourgeois les flots verdâtres de leur bile. Pour un empire, ils ne laisseraient pas échapper l'occasion de dire ou d'écrire que les hommes sont des muffles. Mais ils ne refusent pas l'argent que ces muffles leur donnent ou leur font gagner. C'est là la reconnaissance de Narcisse, qui n'a d'égale que son amitié. Narcisse n'a pas d'amis, il n'a que des reflets, de complaisants miroirs qui lui répètent avec éloge toutes les faces de son génie. — Car Narcisse a du génie, même quand il fait des fautes de français. — Un ami met-il un frein à son admiration, essaie-t-il de tempérer par une critique l'ardeur de ses louanges, cela suffit pour que Narcisse se détourne à jamais de lui. Il veut des miroirs clairs et absolus. S'il prend la plume, c'est pour nous confier qu'il a lu tel livre et qu'il y a découvert des choses que personne encore n'y avait aperçues. Volontiers, il nous racontera ses voyages. S'il n'a pas fait le tour du monde, cela ne l'empêchera pas, grâce à Jules Verne et à M. Levaillant, d'imaginer pour nous les impressions qu'aurait pu lui faire la planète.

Narcisse écrivain ne nous privera d'aucun racontar sur lui-même. Nous saurons ce qu'il pense des hommes et des choses. Il nous confiera lyriquement ses regrets de tant de jouissances qu'il n'a pas éprouvées. Il exaltera bien plus haut celles que le sort daigne lui accorder. Aime-t-il? Il aime comme personne n'a jamais aimé. Souffre-t-il? Sa souffrance ne fut point égalée. Quand il voit et admire un paysage, il nous explique clairement que lui seul était capable d'en découvrir la beauté. Lui, lui partout! Il vit dans un palais de glaces. Il passe sa vie à se réfléchir dans tous les miroirs possibles : l'art, l'amour, la nature et l'amitié.

***

L'école de Narcisse est dangereuse et stérile. Les jeunes doivent la fuir ainsi qu'un mauvais lieu. Ce n'est pas en proclamant la joie de vivre, l'allégresse d'exister, le délice d'être au monde, et autres néants sonores du même calibre, qu'on prouve son amour de la vie. Il serait trop facile, en effet, de supposer que ces solennelles exclamations cachent tout simplement le plaisir béat d'un égoïsme assis confortablement dans un fromage bien mûr. Mieux vaut célébrer la vie un peu moins haut et l'étudier d'un peu plus près. Cette étude humble et patiente est un remède souverain contre l'autogobisme orgueilleux. Elle apprendra aux jeunes auteurs l'exquise discrétion d'un Flaubert qui, à travers toute son œuvre, ne se laisse pas une seule fois deviner. Que nous importent les petites passions, les petits ravissements de l'esthète Narcisse? Nous leur préférons la bêtise savoureuse de Monsieur Homais.

GEORGES RENCY

(1) Notre collaborateur exprime ici son appréciation *personnelle*. Nous croyons devoir ajouter qu'elle n'engage pas la direction, qui tient en haute estime le talent indiscipliné, original et pénétrant de Jules Laforgue. Mais les individualités de cette trempe ont souvent une influence périlleuse, et c'est avec raison que M. Rency en signale les dangers.

N. D. L. R.

Les Assises de musique religieuse à Bruges.

Il a brillamment réussi, ce congrès d'art sacré auquel l'intelligente initiative de M. Ch. Bordes, fondateur de la *Scola Cantorum*, avait ingénieusement donné pour cadre le décor pittoresque de Bruges. Une foule attentive, plus nombreuse qu'on eût pu le

souhaiter à cette époque de voyages et de villégiatures, a, durant quatre jours, suivi avec un intérêt croissant les auditions, conférences, offices et concerts inscrits au programme — très chargé — du Congrès, et n'a ménagé à l'organisateur ni les applaudissements ni les éloges.

Parmi les « numéros » marquants de ces fêtes, citons les conférences de M. Henry Cochin, député du Nord, sur l'*Ame flamande*, du père Laurent Janssens, recteur de l'Université bénédictine de Rome, sur la *Notation moderne appliquée au plain-chant*, de M. Terry, maître de chapelle à Londres, sur les *Musiciens anglais polyphonistes du XVI^e siècle*, de M. Charles Bordes sur *Un Jubé modèle*. Au cours de cette dernière, les Chanteurs de Saint-Gervais interprétèrent avec un merveilleux ensemble et un sentiment profond quelques pièces choisies dans le répertoire ancien et moderne. A côté de Palestrina, d'Andreas, de Legrenzi et de Lulli, des motets de Guy Ropartz, de F. de la Tombelle et de César Franck affirmèrent la parenté spirituelle qui unit aux maîtres de la musique religieuse ceux d'entre les compositeurs français qui perpétuent dans le domaine de l'art sacré les traditions des polyphonistes du XVI^e siècle.

Il se produisit même, à ce propos, un curieux incident. M. Bordes ayant, dans sa conférence, fait allusion au récent ukase du conseil de fabrique de Saint-Gervais et rappelé qu'après l'exil de l'Association des Chanteurs une jeune violoniste avait exécuté dans le chœur de l'église la Méditation de *Thaïs*, M. Edgar Tinel, s'imaginant qu'on allait introduire dans le programme de la séance cette composition profane, sauta d'un bond sur l'estrade et intima violemment à M. Bordes la défense d'exécuter la composition de M. Massenet. On connaît l'intransigeance farouche du directeur de l'École de musique religieuse de Malines. « Nous sommes, en cette salle de la gilde des métiers, presque à l'église, s'écria-t-il, et si l'on se permet d'y faire entendre pareille musique, je préfère m'en aller! » Stupéfaction générale, brouhaha, tumulte. « Que ceux qui veulent entendre ce morceau lèvent la main! » crie encore M. Tinel. Des mains se lèvent machinalement, ignorantes (comme dans tous les votes) de ce qui est en jeu. M. Tinel secoue sa chevelure ysayenne avec indignation et gagne à grands pas la sortie. On le rattrape, on lui explique, non sans peine, que jamais il ne fut question de donner la Méditation de *Thaïs* comme exemple du répertoire d'un *Jubé modèle*, qu'il n'y a même pas un violon dans la salle... Le calme renait enfin, et l'*Ave verum* de Ropartz déploie sur l'assemblée ses sereines harmonies

Type de fanatique exalté, ce Tinel. Une heure durant, il avait, au début de la séance, sous prétexte d'initier l'assemblée à la musique figurée, — ce dont il ne fut guère question, — fait avec une éloquence emphatique de prédicateur départemental l'apologie du cléricalisme. Bach fut, paraît-il, protestant *par erreur*, car c'est lui que Dieu avait choisi pour apprendre aux hommes la musique, reflet de sa divinité... Quant à César Franck, M. Tinel oublia de le mentionner, jugeant sans doute que son influence était nulle, sinon répréhensible. Beckmesser, dont le savant auteur de *Godelieve* a les traits physiques, tenta de supplanter Walter de Stolzing...

La soirée de cette journée accidentée s'acheva par un fort beau concert consacré, entre autres, à l'exécution intégrale de *Rédemption*. Malgré l'insuffisance de l'orchestre, M. Bordes arriva à donner de l'œuvre de César Franck une fort belle exécution. Les chœurs furent irréprochables et M^lle de la Rouvière chanta avec un style et un sentiment vraiment émouvants les deux airs de l'archange.

On applaudit, dans la première partie du programme, l'admirable chœur final de la *Passion selon saint Jean* et le chœur initial de la cantate *Ach Gott von Himmel*, le *Chant élégiaque* de Beethoven, le *Recordare* du *Requiem* de Mozart, l'air de *Judas Machabée* chanté d'une voix grave et harmonieuse par M^me Joly de la Mare, et l'air de la cantate *Ihr werdet weinen* pour ténor et trompette obligée. Ce dernier morceau, merveilleusement interprété par MM. Jean David et Théo Charlier, fut bissé d'enthousiasme.

Les assises de Bruges furent religieusement clôturées par l'exécution, à la cathédrale de Saint-Sauveur, de la Messe à cinq voix d'Edgar Tinel et, au chœur, du Propre de l'Office de Saint-Laurent, chanté par la Scola du Grand Séminaire.

O. M.

UN BUSTE SAISI

Ce buste n'est pas un buste ordinaire. C'est celui de Paul Verlaine. On devait l'inaugurer incessamment. Mais le sculpteur eut, paraît-il, des démêlés avec son proprio. Celui-ci, créancier de plusieurs termes, s'est emparé du buste. Il ne prétend plus le lâcher. M'est avis que cet homme a tort. Un poète, même en marbre, ne vaut pas cher...

Voilà un faits-divers banal. On saisit tous les jours des commodes, des armoires à glace, des objets d'art, voire des bustes. Mais on ne saisit pas tous les jours le buste de Verlaine. Cette saisie mérite qu'on s'y arrête.

Et n'est-ce pas que ceux-là que la tragique destinée de l'auteur des *Poètes maudits* sut émouvoir jadis, doivent éprouver une surprise douloureuse? La destinée fut mauvaise pour celui qui sut chanter d'une façon si ingénue la joie de vivre. La destinée mauvaise est aussi tenace. Elle s'acharne. Celui qui fit les *Poèmes saturniens* était un Saturnien lui-même. De lui on pourra dire qu'il a eu de la déveine jusqu'au delà du tombeau.

Et pourtant, ne semblait-il pas qu'avec l'éternel repos il allait obtenir aussi l'éternelle paix. Les poètes, ses amis et ses frères, voulurent perpétuer son génie dans une pierre durable. Sur un socle où seraient symbolisées les évocations légères et tendres de quelques-unes de ses œuvres, où seraient gravés les cris d'espoir et de douleur de cette prière ardente et sublime : *Sagesse*, le buste mélancolique et doux du poète devait l'immobiliser dans un rêve souriant. Sans doute son ombre aurait rôdé dans les bosquets alentour par une nuit d'étoiles, pour causer avec les ombres-sœurs des poètes ses aînés dont les monuments d'un peu de gloire et d'idéal peuplent les jardins publics.

Mais cela, l'ironie du sort ne le permet point. Celui dont tant de fois les recors saisirent le mobilier pendant sa vie, est encore saisi en effigie après sa mort. Le spectre qui hanta son existence revêtit la forme d'un huissier. Le spectre qui vient troubler la paix de sa tombe revêt la même forme. D cidement les huissiers auront joué un grand rôle dans l'histoire des lettres contemporaines. Pauvre Lelian!

Et il me semble le voir, dans la brume du portrait où le fit apparaître Carrière, lumineux et pensif, comme un peu plus triste, comme un peu plus lointain et plus vague aussi, comme si

son regard se fût embué d'un peu plus d'amertume et de tristesse, d'une brume que ne saurait peindre aucun pinceau. Et je suis sûr aussi que ses amis qui l'aimèrent pendant sa vie, qui dans son œuvre continuent de le vénérer, mort, comprendront son implorâtion muette. Ils sauront éviter à son buste l'outrage des coups de marteau du commissaire-priseur. Ils sauront lui éviter la honte d'une mise à prix, la répugnante et sale ambiance de la salle de vente. Ils sauront lui donner un peu de verdure, un peu de ciel, un peu de lumière. Leur piété saura couronner de roses ce front où verdoie déjà l'immortel laurier.

Leur tendresse enfin saura aussi lui épargner l'ennui d'un discours inaugural, car, n'est-ce pas, tout le reste n'est que littérature.

(*Métropole.*) C.

NÉCROLOGIE

Le peintre Louis Deschamps, l'un des fondateurs de la Société nationale des beaux-arts, vient de mourir à Montélimar, âgé de cinquante-deux ans. Elève de Cabanel, il se voua principalement aux portraits d'enfants et acquit, par la personnalité de son style et de son coloris, fait d'oppositions violentes de lumière et d'ombre, une véritable réputation. L'Etat a acquis plusieurs de ses œuvres.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Poésie : *Poèmes arméniens anciens et modernes*, traduits par A. Tchobanian et précédés d'une étude de Gabriel Mourey sur la Poésie et l'Art arméniens. Paris, librairie A. Charles.

Critique : *Promenade méthodique dans le Musée d'art monumental*, par Henry Rousseau, conservateur adjoint; avec un plan du Musée et deux illustrations. Bruxelles. — *Attraverso gli Albi e le Cartelle (Sensazioni d'arte)*, per Vittorio Pica. Fasc. III (I cartelloni illustrati). Bergame, Istituto italiano d'arti grafiche).

PETITE CHRONIQUE

On sait que des difficultés se sont élevées entre la direction de la Monnaie et Mlle Claire Friché. Celle-ci, sollicitée par l'Opéra-Comique de Paris, où elle s'est fait entendre avec un grand succès au début de l'été, avait proposé à ses directeurs la résiliation de son traité. Un procès s'en est suivi. Le tribunal de Bruxelles a condamné Mlle Friché au paiement du dédit stipulé, soit 30,000 fr., plus 10,000 francs à titre de dommages-intérêts. Mais les choses se sont arrangées depuis. L'artiste renonce à ses projets et reprend sa place dans la troupe de MM. Kufferath et Guidé, où elle est universellement admirée.

Mlle Friché fera l'hiver prochain plusieurs créations importantes, notamment celle du rôle de Vita dans l'*Etranger* de Vincent d'Indy.

La direction nous promet, en outre, pour la saison prochaine, quelques représentations du ténor Van Dyck. Le célèbre chanteur se fera entendre dans *Lohengrin*, *Tristan et Iseult* et le *Crépuscule*.

C'est par le *Détour*, une comédie de M. Henri Bernstein longuement applaudie au Gymnase, que le théâtre du Parc inaugurera sa prochaine campagne. Le rôle principal sera joué par Mme Le Bargy.

Mme Charlotte Wiehe, l'exquise étoile danoise dont le succès à Bruxelles fut si vif l'an dernier, reviendra dans quelques jours donner une série de trois représentations au Parc.

Le théâtre Molière fera sa réouverture avec la *Fille sauvage* de M. François de Curel.

Le théâtre des Galeries annonce, pour le cours de la saison prochaine, une pièce à spectacle : *Mon Prince*.

D'ici là, M. Montcharmont donnera, avec le concours de la charmante Blanche Toutain, la créatrice des *Miettes* d'Edmond Sée, une série de représentations d'*Yvette* qui fut, l'hiver dernier, le grand succès du Vaudeville.

Au Waux-Hall, aujourd'hui dimanche, grand concert avec le concours de Mlle Jane Maubourg. La charmante artiste de la Monnaie, qui chaque année apporte à ses camarades le gracieux appoint de son talent, attire toujours au Waux-Hall un public exceptionnellement nombreux.

L'Exposition des Primitifs à Bruges attire journellement de plus nombreux visiteurs, dit la *Chronique*. C'est un grand succès d'art, mais ce ne sera pas un succès d'argent, tant s'en faut. On ne se figure pas les frais auxquels cette exposition a entraîné le comité organisateur, qui n'a eu en vue que de faire bien. Avant qu'une seule toile soit arrivée, les dépenses s'élevaient à 125,000 francs. De plus, il a fallu assurer les tableaux contre l'incendie et les détériorations. Le montant de l'assurance s'élève à 16 millions. On s'imagine la prime qu'il a fallu payer aux sociétés anglaises qui ont assumé la responsabilité. De plus, l'Exposition doit verser à l'hôpital Saint-Jean 14,000 francs, somme que rapporte à cet établissement l'exhibition de la châsse de Memling, qui est un des clous de l'Exposition.

Les recettes sont en moyenne de 1,500 francs par jour.

Des Bruxellois en villégiature à Middelkerke ont organisé un grand concert dans le but de créer un fonds permettant d'envoyer à l'hospice maritime des enfants qui, sans être indigents, n'ont pas cependant les ressources nécessaires pour payer la pension.

Plusieurs artistes, notamment Mlle Claire Friché, MM. Arthur De Greef et Gilibert, ont prêté leur concours à cette audition, qui a eu lieu dimanche dernier avec un plein succès.

Une exposition d'architecture et d'art industriel s'ouvrira à Moscou le 1er novembre prochain. Les inscriptions seront reçues jusqu'au 1er septembre par le comité exécutif, 1re rue Tverskaïa-Yamskaïa, à Moscou.

Du 1er septembre au 2 novembre aura lieu à Prague, sous les auspices de la société « Manes » qui a déjà organisé la récente exposition de l'œuvre de Rodin, une exposition d'art français moderne, pour laquelle la participation des premiers artistes est déjà assurée. La sculpture, les objets d'art et les arts graphiques y seront représentés aussi bien que la peinture.

Un riche collectionneur de Marseille vient, dit la *Chronique des arts*, de vendre à un amateur de New-York, M. John Pratt, six œuvres de Monticelli, *Le Parc de Saint-Cloud*, *La Sérénade*, *La Moisson*, *La Femme aux pigeons*, *Le Thé* et *Confidences*, pour 175,000 francs.

La catastrophe de Venise a appelé l'attention des pouvoirs publics d'Italie sur les anciens monuments de la péninsule.

M. Nasi, ministre de l'instruction publique, prépare un projet de réforme du service de la conservation des monuments, projet qui sera soumis aux Chambres dès leur rentrée. En attendant, le ministre, ayant été informé de l'état des fondations de la basilique de Palladio, à Vicence, a mandé l'ingénieur municipal de Vicence. Il l'a invité à lui apporter des rapports, plans et documents relatifs à cette basilique afin de prendre d'urgence des mesures nécessaires à la conservation du monument.

Plusieurs monuments de Venise, dit-on, sont dans un état assez précaire. On a étayé les édifices du XVe siècle qui forment un des côtés de la place Saint-Marc et qui menaçaient de s'affaisser. Dans la basilique de San Zanipolo, le chapiteau d'une colonne, sous l'ébranlement d'un coup de tonnerre, est tombé. L'église San Giovanni-Paolo,en mauvais état, a été fermée temporairement. Enfin, on craint la chute du clocher de San Stefano.

On signale de même l'état critique du campanile de l'église San Francesco, à Florence, plusieurs fois frappé par la foudre et gravement ébranlé, et l'état peu satisfaisant du palais ducal d'Urbin.

Le Prix Balzac. — L'histoire est assez curieuse, dit la *Métropole*, de ce prix que la Société des gens de lettres a partagé, pour la première fois, entre trois littérateurs. Il n'a pas été fondé, on s'en doute, par le grand romancier dont il porte le nom, puisque Balzac, avec tous ses chefs-d'œuvre, ne parvint jamais à s'enrichir. Comme les faux-cols et les boîtes de conserves, c'est d'Amérique que ce prix nous vient, et voici comment :

Il y a un an, un grand libraire de Chicago et reprit, par souscription, la publication d'une magnifique édition des œuvres de Balzac, au moment où elles tombaient dans le domaine public. Pour donner une plus grande valeur à cette édition, ce libraire demanda à la Société des gens de lettres de vouloir bien revêtir chaque collection de la signature de son délégué, moyennant quoi il consentait l'abandon sur ses bénéfices de 100 francs par souscripteur.

Le comité, comme bien on pense, accepta des propositions anssi honnêtes. Et voilà comment, chaque fois que l'excellent délégué, M. Léonce de Larmandie, appose son parafe sur un feuillet de la collection Balzac, la Société encaisse un billet de 100 francs. Pendant l'année 1901, vingt signatures furent donnée et fournirent les deux mille francs que le comité a répartis dernièrement.

Le *Courrier musical* a raconté sur Haydn l'amusante anecdote suivante :

Il est peu connu que dans sa jeunesse Haydn a composé un opéra satirique intitulé *Le Diable boiteux*. Cet opéra lui avait été commandé par Kurtz, directeur du Kærnthnerthor Theater de Vienne. Haydn écrivit la musique en quelques jours, et Kurtz s'en montra si enchanté qu'il lui en offrit généreusement... 24 ducats, à condition toutefois que Haydn ajouterait à sa composition une tempête en mer.

Une tempête en mer! Haydn se récusa, alléguant qu'il n'avait jamais vu la mer. Mais Kurtz ne céda pas. Il obligea le maître à s'asseoir au piano et lui décrivit la mer déchaînée. Haydn essaya, se dépensa en arpèges, en gammes chromatiques, en trilles; toutes les figures y passèrent. En vain.

— Ce n'est pas ça, répéta toujours et encore Kurtz.

A la fin, énervé, impatienté, furieux, Haydn bondit :

— *Na, dann habt's mi gern !* (ce qui correspond à notre zut!) fit-il, puis il laissa tomber son poing sur les notes graves du piano, remonta avec son pouce les touches jusqu'au milieu, les redescendit, les remonta et allait se précipiter vers la porte quand Kurtz lui sauta au cou :

— Nous la tenons, nous la tenons, la voilà la tempête, cria-t-il et il força le maître à se rasseoir et à recommencer le petit jeu du pouce glissant sur les touches.

La tempête en mer était trouvée et Haydn empocha les 24 ducats.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE
G. SERRURIER
LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOULD DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE — 39 PARKSTRAAT
MOBILIERS SPECIAUX POUR LA CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES SOLIDES ET PEU COUTEUX



Maison Félix MOMMEN & Cº, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

BEC AUER

50 % D'ECONOMIE **LUMIERE QUADRUPLE**

Appareils d'éclairage et de chauffage au GAZ, à l'ÉLECTRICITÉ et à l'ALCOOL

INSTALLATIONS COMPLETES

Bruxelles, 20, BOULEVARD DU HAINAUT, Bruxelles

Agences dans toutes les villes.

TÉLÉPHONE 1780

E. DEMAN, Libraire-Expert

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

VIENT DE PARAITRE :

THEATRE DE M. MAETERLINCK

avec une préface inédite de l'auteur.

Trois volumes in-8º, illustrés de dix compositions originales lithographiées par AUGUSTE DONNAY.

Tirage à 110 exemplaires numérotés, sur papier de Hollande

Prix : 90 francs.

Les exemplaires numérotés 1 à 10, renfermant un croquis original de A. DONNAY et deux suites des planches : l'une avec lettre, sur hollande; l'autre, avant lettre, avec remarques marginales, sur japon impérial, sont souscrits.

Le prospectus illustré de cet ouvrage sera adressé gratuitement sur demande.

Demandez chez tous les papetiers

l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION **EXPORTATION** **ÉCHANGE**

JUGEND

Revue illustrée hebdomadaire

FONDÉE EN 1895

Éditeur : DR. GEORG HIRTH, Munich.

LIMBOSCH & CIE

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. Vᵉ MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

VINGT-DEUXIÈME ANNÉE. N° 35. 31 AOUT 1902

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

La Sonate (VINCENT D'INDY). — Chronique littéraire. *La Confession de Nicaise* (GEORGES RENCY). — Peinture et Mercantilisme. — L'Art des Flandres (HECTOR FLEISCHMANN). — Nécrologie. *Paul Parmentier.* — Chronique judiciaire des Arts. *Fraudes artistiques.* — Petite Chronique.

LA SONATE[1]

« Sonate, que me veux-tu ? » — Ainsi s'exclamait un philosophe du XVIII^e^ siècle, un de ces esprits superficiels cachant sous les dehors d'une langue séduisante et d'un style aimable une singulière méconnaissance de l'art, un de ces esprits dont la splendeur vide a trompé et illusionne peut-être encore un certain nombre d'hommes de bonne volonté.

« Racine passera comme le café » — écrivait au XVIII^e^ siècle une célèbre marquise dont les jugements d'art, pas plus que ceux des philosophes, ne sont restés sans appel.

On lit encore Racine.

J.-S. Bach qui prit, dans une fort sérieuse cantate, la défense du Café, serait heureux de constater que son breuvage aimé n'a point cessé d'exercer une bienfaisante influence cinq ou six générations durant; quant à la Sonate, elle n'a eu garde - heureusement — de s'effondrer sous l'anathème du faux penseur qui l'apostrophait avec une si superbe désinvolture.

Qu'est-ce donc qu'une Sonate, et pourquoi ce nom bizarre qui, malgré le temps... et les philosophes, est resté attaché à l'une des plus anciennes et, à coup sûr, l'une des plus parfaites des formes symphoniques?

En italien, car c'est en Italie (combien changée, hélas, à l'heure actuelle!) qu'il faut aller chercher le principe de toute musique, *suonare* avait la signification de notre locution : jouer d'un instrument; *Sonata* voulait donc dire : pièce instrumentale, par opposition à *Cantata*, terme servant à caractériser la pièce vocale. La Sonate est donc une composition instrumentale construite suivant certaines règles immuables qui sont basées elles-mêmes sur un principe naturel, je dirai presque physique.

Sans remonter au déluge, ni même à la musique antique sur laquelle on a éperdument ratiociné sans en connaître guère autre chose que des traités de musique (comme si dans quelques cinq cents ans on voulait reconstituer l'œuvre de Beethoven ou de Wagner perdues, à l'aide des seuls traités d'harmonie de Bazin ou de Cherubini), sans aller si loin, dis-je, il est cependant

(1) Fragment d'une conférence faite par M. VINCENT D'INDY à la *Scola cantorum.*

nécessaire de remonter un peu plus haut pour s'expliquer l'origine de la sonate que je vais tâcher de vous exposer en quelques mots.

Avant la Renaissance, les deux manières d'être de l'art musical, à savoir : l'art de la parole, puisant sa force dans le rythme expressif de la mélodie chantée et l'art du geste, confiné dans le rythme corporel des attitudes et de la danse, avaient donné naissance à deux sortes d'œuvres d'art, la première à la forme splendide du motet qui rayonna de Flandre en Italie, en Espagne et en Allemagne pendant deux siècles, la seconde, à la chanson populaire, alors exclusivement appliquée à la danse.

A cette époque, l'art était impersonnel et l'exécution de l'œuvre collective, mais, vers la fin du XVI^e^ siècle, sous prétexte d'une restauration, bien hasardeuse, de l'art antique (idée qui avait déjà révolutionné tous les autres arts), les musiciens créèrent un état nouveau et, après avoir tâtonné quelque temps en cherchant à combiner le madrigal dramatique, issu musicalement du motet, avec l'air de ballet, issu de la chanson, en vue de représentations scéniques, ils en arrivèrent à confier leurs mélodies à un chanteur soliste dont la voix était accompagnée par les instruments et la basse continue. — L'opéra était né.

D'un autre côté, l'application exclusive de la musique vocale au style théâtral donna naissance à une musique spéciale dans laquelle la parole n'était point employée. Le principe latent de l'art du geste, conservé dans le chant et la danse populaires, se sépare alors de l'art de la parole et est, par cela même, forcé de se créer des formes particulières.

Ce fut là l'aurore de la symphonie.

Mais cette transformation violente ne s'était point opérée sans déchirement et tandis que des lambeaux du motet s'attachaient à la forme instrumentale naissante et devenaient le principe un peu stérile de la fugue, l'art du geste, au même moment, s'affranchissait de la tutelle effective de la danse et se manifestait sous les noms de *suite* et de *concert*. L'existence de la *suite instrumentale*, qui arriva très rapidement à un état de perfection avec Scarlatti, Bach et Rameau, fut relativement d'assez courte durée ; née vers la fin du XVII^e^ siècle, la *suite* vécut à peine jusqu'au milieu du XVIII^e^, époque où elle céda le pas à sa fille la sonate, qui était appelée à la remplacer définitivement.

L'établissement de la forme-sonate est un événement capital dans l'histoire de la musique, parce que ses lois régissent encore toute notre production symphonique moderne ; c'est pourquoi il convient de s'y arrêter.

Dès les dernières années du XVII^e^ siècle, Legrenzi, Pasquini, Arcangelo Corelli en Italie, un peu plus tard : Kühnau, Matheson, Telemann en Allemagne, écrivaient sous le nom générique : Sonata, des pièces divisées en quatre mouvements différents bâtis en forme binaire, d'après les quatre types de mouvements de la suite : Allemande, Sarabande, Menuet, Gigue.

Ces divers morceaux se complètent l'un l'autre et, notamment chez Corelli, sont parfois établis sur un même motif musical ; parfois aussi ils s'enchaînent sans interruption, en sorte que, dès ce moment, nous voyons poindre la tendance vers une composition cyclique (c'est-à-dire formée de plusieurs pièces) dont les divers morceaux ont une affinité plus étroite entre eux que les airs de danse de l'ancienne suite.

Pour ce faire, il était nécessaire, une fois la suite réduite à ses quatre types généraux, d'établir un équilibre entre les éléments de l'œuvre ; c'est ainsi que nous voyons d'abord la pièce initiale se modifier, prendre une importance prépondérante et, de simple danse allemande qu'elle était primitivement, devenir la clé de voûte de l'œuvre ; bientôt, le morceau lent, l'ancienne sarabande, se modifiera également ; de binaire qu'il était, il deviendra ternaire, affectant ce qu'on est convenu d'appeler la forme-lied. La pièce médiane d'allure modérée qui offrait, dans la suite instrumentale, de si nombreux avatars sous les dénominations variées de menuet, passepied, gavotte, bourrée, loure, burlesca, cappricio, polonaise, rigaudon, etc., se résume en menuet, devenu plus tard le scherzo ; enfin la gigue finale adopte définitivement la forme à refrain et à couplets de l'ancien rondeau français, forme qui subsiste dans la sonate jusqu'à l'époque beethovénienne.

C'est ainsi qu'on peut se rendre compte de la transformation presque subite de la suite en sonate, je dis presque subite, parce que, outre le changement esthétique que je viens de signaler, il se produisit dans la seconde moitié du XVIII^e^ siècle un changement organique qui donne tout d'un coup à la sonate l'essor qu'elle n'aurait peut-être jamais pris d'elle-même si elle avait continué de se traîner dans l'ornière de la forme suite.

De monothématique, elle devint bithématique, c'est-à-dire que l'inflexion vers le ton de la dominante qui caractérisait le milieu de chacun des morceaux de la suite, au lieu de n'amener comme dans celle-ci qu'une stérile cadence, servit au contraire de préparation à l'avènement d'un nouveau thème, d'un nouveau personnage dont le conflit avec le premier thème devait forcément amener un changement complet dans l'économie générale de la pièce. De là, la double exposition, de là le développement, explication et commentaire des thèmes, de là la forme ternaire.

Ainsi naquit la sonate moderne dont on attribue la paternité à Ch.-Ph.-Emm. Bach, le second fils du grand Sébastien.

La sonate moderne, cette forme si solidement établie et si puissante qu'elle s'imposera au Concerto et à la Symphonie pure, on ne peut y penser sans voir aussitôt

passer devant les yeux de l'esprit toute la théorie des grands architectes de la musique, depuis Haydn et Beethoven jusqu'à César Franck. Et si j'emploie ce terme d'architecte en parlant de musiciens, c'est que j'estime qu'aucun art n'est plus semblable à la musique que l'architecture et ce n'est pas sans grande raison qu'un philosophe allemand, — un vrai philosophe, celui-là, — Hégel, dans un chapitre de son *Esthétique*, parle ainsi de ces deux arts :

« L'architecture, » dit-il, « n'emprunte pas, comme la peinture ou la sculpture, ses formes à la réalité telle qu'elle s'offre dans la nature, mais elle les tire de l'imagination pour les façonner à la fois d'après les lois de la pesanteur et d'après les règles de la symétrie et de l'eurythmie.

« De même, la musique, non seulement dans le retour des thèmes et des rythmes, mais dans les modifications qu'elle fait subir aux sons eux-mêmes, emploie de diverses façons les formes de l'eurythmie et de la symétrie.

« C'est particulièrement dans la séparation de la musique avec la poésie que celle-là prend un caractère architectonique; alors elle se met à construire pour elle-même tout un édifice de sons musicalement régulier. »

Rien de plus vrai, pour être un musicien producteur, il importe avant tout de savoir construire.

Que serait le génie sans le talent de constructeur?

Des pierres ouvragées, plus ou moins finement taillées ou sculptées, mais posées au hasard et sans ordre, n'ont jamais constitué un monument. Des idées musicales, quelque belles et géniales qu'elles puissent être, ne constitueront jamais une œuvre d'art si l'ordonnance en est laissée au hasard ou à la fantaisie.

Le musicien créateur n'est donc qu'un architecte, un architecte de sons, de périodes ou de phrases, dont le talent consiste à disposer ses matériaux de façon que chacun d'eux donne à la fois et emprunte aux autres une harmonieuse valeur.

Qu'est-ce en réalité qu'une sonate? — Un monument.

La sonate de forme binaire nous apparait bien la représentation du monument antique de style simple, les deux parties de la pièce musicale figurant les deux pentes du fronton.

Mais cette analogie est encore bien plus frappante dans la sonate moderne que sa forme ternaire désigne tout naturellement comme correspondant dans l'ordre sonore à ce que la cathédrale du XIII^e^ siècle, ce type si parfait du génie français, représente dans l'ordre de la construction.

Déjà nous trouvons ce principe ternaire dans les deux piliers réunis par une ogive.

L'un des piliers avec son chapiteau, fleur de pierre, c'est l'exposition de la sonate, la présentation du premier thème dont le second n'est que la floraison mélodique; l'autre pilier c'est la reproduction terminale des deux thèmes et le cintre ou l'ogive qui relie ces deux soutiens de la construction s'appellera en musique : le développement, partie explicative de la sonate qui joint ensemble les deux piliers musicaux en assurant leur solidité.

Et si l'on me permet de pousser encore plus loin la comparaison, je dirai que la cathédrale elle-même en son ensemble n'est autre chose qu'une magnifique sonate de pierre.

Entrons, si vous le voulez bien, dans la cathédrale; nous rencontrons d'abord — non pas toujours cependant — un porche destiné à préparer l'accès; de même quelques sonates — point toutes — s'ouvrent par une introduction préparatoire.

Franchissons le seuil du portail; nous nous trouvons aussitôt en plein mouvement de sonate ternaire, la suite des piliers réunis par une voute centrale présente aux yeux une triple perspective de la nef et des bas-côtés, ainsi que la forme-sonate nous offre la division en trois parties : exposition, développement, réexposition terminale.

Avançons encore, arrivons jusqu'à la place même où se célèbrent les saints mystères; le respect nous impose une marche plus lente tandis qu'autour de nous les deux bras et le sommet de la croix symbolique, le transept et le chœur nous enveloppent en un expressif et majestueux andante divisible lui-même en trois parties, type de cette forme-lied qui a persisté dans la composition musicale.

Mais, levons les yeux : dans les frises si soigneusement ouvrées, dans le fouillis ornemental de l'extrémité des colonnettes, dans la galerie supérieure qui court, ajourée, autour de l'édifice et, passant, pour ainsi dire, à travers les murs, va se répercuter à l'extérieur en figures mi-sérieuses, mi-grotesques, ne reconnaissons-nous pas la danse, le véritable scherzo du monument de pierre, se faisant plus grave en sa partie médiane (en musique : le trio), alors que ses évolutions l'amènent jusqu'au chœur de l'église.

Et, dans l'alternance des chapelles du pourtour, n'est-ce point le rythme balancé du rondeau, de l'antique rondeau bien français comme la cathédrale elle-même qui berce notre somnolente rêverie?

« Sonate, que me veux-tu? »

Ah! certes, il n'est pas étonnant que les encyclopédistes du XVIII^e^ siècle n'aientpu hausser leur philosophie jusqu'à l'entendement de la sonate! eux qui réunirent leurs forces dans le but de démolir théoriquement (en attendant l'application pratique) la sublime idée de l'Art et du Beau représentée par notre cathédrale française!

L'un de ceux-ci, et non des moindres, Jean-Jacques Rousseau, a bien osé dire, précisément à propos de musique :

« A l'égard des fugues et autres sottises que l'oreille ne peut souffrir et que la raison ne peut justifier, ce sont évidemment des restes de barbarie et de mauvais goût qui ne subsistent, *comme les portails de nos églises gothiques,* que pour la honte de ceux qui ont eu la patience de les faire. »

Et voilà Chartres, Amiens, Notre-Dame de Paris, en compagnie de l'œuvre entière de J.-S. Bach, rayés d'un trait de plume des archives de l'Art! Heureusement, le maniérisme éminemment antinaturel des doctrines de l'*Emile* et du *Contrat social* n'a pu ternir le pur enseignement de nos portails gothiques et l'ombre vieillotte et déjà pâlie de l'auteur du *Devin de village* ne parviendra jamais à obscurcir le cercle de lumière qui rayonne autour de ces œuvres sublimes : la Messe en *si* mineur et la IX^e^ Symphonie!

VINCENT D'INDY

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

La Confession de Nicaise, par PIERRE VALDAGNE (1)

M^me^ Henriette Chavée — c'est Nicaise — appartient à cette race étrange et haïssable de mondaines qui, dans la vie, n'ont d'autre occupation que l'adultère. Elles stupéfient, ces mauvais petits êtres, les âmes simples des gens qui travaillent. Il n'existe pas en ce monde où les horreurs foisonnent, de monstruosité plus grande que ces guenons parées comme des châsses, incapables d'un acte utile, et dont toutes les pensées — le mot pensée est bien beau pour désigner de telles ruées du plus bas des instincts! — tournent autour du point de savoir si elles prendront un nouvel amant. Pourtant, nous qui en connaissons pas mal autour de nous, nous les voyons, dans la rue, saluées très bas, avec toutes sortes d'affectations de respect, par des gens qui n'ignorent pas leurs malpropres passions. Il est convenu tacitement qu'on se taira sur leurs fredaines. Et le dimanche, après la messe où il est de bon ton d'aller, quand on les voit sortir de l'église, recueillies, mimant des airs de dévotes tout à fait charmants, personne ne fait mine de savoir que la veille, dans quelque discrète garçonnière, leur chair nue servait d'autel à des offices moins pieux. Ce sont les honnêtes femmes de la bonne société, qui n'ont avec les courtisanes que ces trois différences : d'être bien nées, d'être mariées et d'être riches. A part cela, elles font tout ce que celles-ci font. Elles font même pire... ou mieux.

***

Cela posé, je crois pouvoir dégager l'idée fondamentale du superbe roman de M. Pierre Valdagne. Du banal adultère mondain, il a voulu déduire toutes les conséquences possibles et montrer que les belles évaporées qui s'y livrent ne sont, au fond, que de véritables filles, bêtes de luxe et de proie jusqu'au crime. La thèse était hardie. Songez donc qu'il fallait amener logiquement, sans qu'on sentît l'effort, une femme du monde, mariée à un boursier bon garçon, d'abord à prendre un amant de cœur, puis un second, puis un troisième, un quatrième même, et cela à la fois, comme si de rien n'était; ensuite à lui faire accepter de l'argent de ses amants; puis, contrainte par la ruine, à se laisser entretenir par un gros banquier allemand; enfin, devant le lit de mort de ce dernier, à commettre un vol et presque un assassinat. C'est la démoralisation progressive d'une âme. Au début, Nicaise est une bonne petite personne, pas plus volage que ses amies, aussi mal mariée que toutes les autres, aimant l'existence large, ne supposant pas qu'il soit possible de vivre si l'on n'a pas 30,000 francs au moins à dépenser par an. Ce qui la distingue des autres, c'est qu'elle est plus franche et plus réfléchie. L'immoralité qui monte en elle, elle n'essayera pas de la refouler. Toutefois peut-être ne lui serait-il arrivé rien de remarquable si elle n'avait pas fait la rencontre d'André Naudet. Celui-ci, c'est l'incarnation moderne de Méphistophélès. Sa face rasée, ses yeux pénétrants s'imposent au souvenir. C'est un arriviste effréné, doublé d'un psychologue aigu. Il a, tout en soignant ses affaires personnelles, la curiosité des âmes féminines qui l'entourent. Celle de Nicaise lui a plu par les puissances de vice qu'il y a découvertes.

Entre eux s'établit un monstrueux compagnonnage. Ils sont à la fois amants, amis et complices. Tout en goûtant aux bras l'un de l'autre de diaboliques délices, ils se confient les amours qu'ils ont ailleurs et n'en sont point jaloux. La philosophie de Naudet est absolument païenne. Pour lui, l'acte de chair n'a aucune espèce d'importance morale. La fidélité amoureuse lui paraît ridicule. Il ne voit nul inconvénient à ce qu'une femme, même une femme du monde, tire profit du don de son corps. Nicaise doit rester riche pour être heureuse. Par conséquent, Nicaise a le devoir de tout faire, de tout tenter pour trouver le meilleur placement possible de sa beauté. A certains moments, André Naudet apparaît comme une espèce de souteneur. Il le devient tout à fait, au moins en apparence, quand, à la fin du livre, il aide Nicaise à voler deux millions à la conscience d'un mourant. Naudet, disciple exact et pratique de Nietzsche; Nicaise, femme qui ose confesser les instincts luxurieux et cupides de toutes les femmes, réalisent une union étrange, basée sur le désir physique et la compréhension intellectuelle, mais dépourvue de tout scrupule et de tout honneur.

***

J'aime les livres âpres et pointus qui arrachent des voiles à l'hypocrisie contemporaine. Moi-même, je ne conçois pas à ma vie d'autre but que de peigner, avec des peignes ardents, l'ignoble face de quelques Tartufes que je connais. Quel délice d'aller les chercher au fond de l'ombre où ils machinent leurs petites saletés et de les camper en pleine lumière, avec leurs gestes tremblants et leurs yeux effarouchés, bordés d'un rouge ourlet! Quelle joie de saisir d'un poing crispé ces grandes dames, d'allure si respectable, que le vulgaire regarde passer avec envie, et de les déshabiller en public pour que le fouet de la satire cingle mieux leurs chairs polissonnes! La *Confession de Nicaise*, c'est cela, c'est une satire terrible. Mais on ne pourrait dire assez l'esprit, la modération et la tenue qui lui donnent un prix inestimable. Aux choses les plus brûlantes, l'auteur vous fait toucher d'un doigt si léger que vous sentez à peine l'approche de la chaleur. C'est,

(1) Paris, Ollendorff. Un volume relié; fr. 3-50.

tout le temps, une langue souple, vivante, spirituelle et gaie, avec des grondements souterrains, des flots de lave qui giclent parfois, sans que jamais un mot mal-sonnant, une façon de dire maladroite viennent rompre le charme d'une causerie mi-philosophique, mi-voluptueuse. Sur le problème de l'adultère mondain, la *Confession de Nicaise* apporte des documents définitifs que les psychologues ne se lasseront pas de consulter et qui révéleront à elles-mêmes beaucoup de consciences perdues au dédale des passions.

GEORGES RENCY

PEINTURE ET MERCANTILISME

La gent encombrante des peintres ratés, des quémandeurs de subsides, des frotteurs d'antichambres ministérielles nous a habitués aux manifestations les plus comiques et les plus imprévues. Mais jamais, croyons-nous, document plus ébouriffant ne nous tomba sous la main que la circulaire adressée, à la veille de l'ouverture du Salon de Gand, par « quelques artistes au nom de beaucoup d'autres (*sic*) » au ministre des Beaux-Arts.

Cette pièce, datée d'Anvers, 15 août 1902, est d'un comique sur-aigu. Qu'on en juge :

MONSIEUR LE BARON VAN DER BRUGGEN,
ministre des Beaux-Arts.

Nous ne nous abritons pas derrière l'anonymat pour commettre une mauvaise action. Si nous ne signons pas, c'est pour ne pas nous exposer aux ressentiments, à la haine, à la vengeance de ceux qui veulent en ce moment prendre la tête du mouvement artistique avec la complicité de hauts fonctionnaires qui, par leur position, sont chargés de la distribution équitable des subsides de l'Etat auxquels « tous les artistes de talent » ont droit.

Anciens élèves de l'Académie royale d'Anvers, nous avons appris, sous la direction de maîtres capables et dévoués, les premiers éléments, les principes fondamentaux, la grammaire, si nous pouvons nous exprimer ainsi, de l'Art de peindre.

Nous avons ensuite complété notre bagage artistique en nous exerçant sous l'œil vigilant d'artistes réputés, et en visitant nos Musées où se trouvent les œuvres de ceux qui ont moissonné tant de gloire au profit de la Patrie belge et qu'on nous a cités to jours comme exemples et donnés comme modèles.

Il paraît, Monsieur le Ministre, que l'Enseignement académique est devenu un rouage inutile.

Il paraît aussi que peindre comme nos grands maîtres constitue un acte de lèse-art, puni, sans appel, de bannissement et d'exil.

Vous pourrez vous en assurer, Monsieur le Ministre, en jetant un coup d'œil sur l'Exposition de Gand que vous allez ouvrir... Beaucoup d'artistes qui s'appliquent à l'art sincère et sérieux sont absents volontairement — ou frappés d'exclusion.

Au lieu d'œuvres étudiées avec soin, bien méditées, bien rendues, vous verrez étalées aux rangs de la cimaise des ébauches sans caractère défini et d'un art plus que douteux.

Les sujets ne sont plus choisis dans la Mythologie, ni dans l'Histoire des peuples, ni du Pays, ni dans la Religion, ni dans les belles scènes de la vie quotidienne, ni dans les beaux sites.

On nous montre de préférence un coin de cimetière avec des tombes mal dessinées, une chambre de moribond entouré de figures qui vous tournent le dos, des paysans difformes et grotesques, des ouvriers hideux et repoussants, des animaux malades de la peste, des marines barbouillées à tort et à travers de gris et de vert, striées de bleu et de jaune...

Aller jusqu'aux extrêmes limites de l'excentricité, déformer les lignes, prostituer les couleurs, instaurer le règne de la laideur, voilà le programme de cette nouvelle Ecole, qui voit laid, sale, brutal, grossier, et qui blasphème le dogme éternel de la Beauté.

Et c'est-là, paraît-il, Monsieur le Ministre, le grand art, le seul qu'il faille accueillir à bras ouverts et protéger avant tout autre et au détriment de tout autre.

Soit !

Si le gouvernement veut soutenir, encourager, perpétuer « le grand art » compris de cette façon, libre à lui.

Au moins devrait-il cependant encourager aussi les artistes de talent qui au lieu de bâcler en quelques heures des toiles fantaisistes, s'efforcent de fournir un travail (*sic !*) sincère suivant les principes qu'on leur a inculqués et d'après les exemples qu'ils ont reçus.

A Gand toute cette catégorie d'artistes, si dignes d'intérêt, a été brutalement écartée, exclue.

C'est une injustice contre laquelle nous protestons de toutes nos forces et nous espérons qu'à l'avenir le Gouvernement saura prendre des mesures efficaces pour sauvegarder nos intérêts et éviter ces éliminations scandaleuses.

Les deniers de M. Tout le monde dont le Gouvernement dispose doivent revenir à M. Un chacun qui le mérite et non pas être détournés au profit de quelques illuminés que la passion égare. (*!!!*) Il ne peut dépendre du mauvais gré d'un jury de particularistes d'exclure un grand nombre d'artistes méritants.

Espérant, Monsieur le Ministre, que vous entrerez dans nos vues, tant dans l'intérêt de l'Art même que des artistes, nous vous prions d'agréer l'assurance de nos meilleurs sentiments.

Quelques artistes
au nom de beaucoup d'autres.

L'ART DES FLANDRES

A CAMILLE LEMONNIER

Entre toutes les villes flamandes, Anvers est peut-être la seule qui ait conservé dans l'invasion de l'architecture moderne son caractère de ville ancienne. Les habitations y ont encore entièrement leur charme pittoresque à côté des constructions récentes. Après s'être de longues heures absorbé devant le port d'où sont partis tant de navires sombrés sous l'épouvante des équinoxes d'automne, on se sent une grande joie à retrouver l'âme de la vieille ville dans les quartiers sordides du bas Escaut. Mais c'est surtout dans les environs de la cathédrale que s'évoque cette race âpre et forte d'artistes flamands à qui les invasions des hordes occitanes et latines, où les dominations espagnoles ne purent enlever son originalité. Parmi toutes les merveilles de la ville il nous plut, en d'autres jours, d'admirer sur une petite place froide et morne une prodigieuse merveille d'art et de beauté : la fontaine forgée qu'éleva là Quinten Metzys.

C'est l'érigement gracile et fort à la fois de quatre piliers sup-

portant la statue d'un héraut. Un feuillage étrangement délicat et souple monte en lentes arabesques vers le faîte où corne le messager du roi. Des feuilles s'entrecroisent légères et onduleuses pour former une charmille de fer aux arceaux d'une beauté d'exécution admirable, tandis que la gueule d'un monstre mythologique vomit un lent jet d'eau qui chante mélancoliquement dans la solitude de la petite place abandonnée.

L'ombre gigantesque de la merveilleuse cathédrale érigée par l'ardente et triste foi d'un peuple douloureux, s'étend sur la fontaine. Le soir s'y charge d'une intense et lourde nostalgie d'exil. Les maisons aux pignons en escaliers et aux vitres losangées de plomb mettent de grands pans d'ombre sur le héraut triomphal. Et dans le tumulte proche de la ville enfiévrée ce coin d'ombre et de silence s'emplit de toute la gloire de la race flamande. Tout l'effort de beauté de la vieille terre septentrionale survit par cela seul dans l'expression d'art la plus complète de ce travail de ferronnerie par lequel survit glorieux et imprescriptible le nom de Quinten Metzys. C'est là que sont passées toutes les gildes et les confréries pélerinant vers la Notre-Dame Noire d'Anvers. On évoque le déployement fastueux et lourd de leurs bannières de moire et de velours, le lent processionnement du chef-d'œuvre de l'apprenti promené dans la liesse des habitants. Ceux de Saint-Sébastien, avec leur patron transpercé de flèches, et ceux de Saint-Crépin, des cordonniers, y vinrent dans la ferveur de leurs croyances. Et c'est un peu leur âme qui descend mélancolique et grave dans le soir, devant l'éternelle beauté de cette fontaine prodigieuse dressée pour l'éternelle gloire de l'Art flamand.

HECTOR FLEISCHMANN

(*L'Hémicycle.*)

NÉCROLOGIE

Paul Parmentier.

Nous apprenons à regret la mort de M. Paul Parmentier, peintre paysagiste et animalier, qui fut l'élève et l'ami d'Alfred Verwée. Installé autrefois avec ce dernier à Knocke, il continua, après la mort de son maître, à y résider, et devint bourgmestre de la commune, où il était très populaire. Il venait, lorsque la mort le surprit, de faire construire une galerie destinée à recevoir l'importante collection de tableaux anciens et modernes qu'il avait réunie et dont il comptait faire un musée accessible au public.

La prospérité croissante de Knocke lui est due en grande partie, et son dernier projet, qu'il nous confia il y a quelques mois, prouve son souci constant d'augmenter les attraits de la pittoresque station balnéaire.

Chronique judiciaire des Arts.

Fraudes artistiques.

Le fait d'avoir substitué, sur une œuvre d'art, sa propre signature à celle de l'auteur est-il une fraude tombant sous l'application de la loi? Le tribunal de la Seine a estimé que non, mais la Cour d'appel de Paris, réformant cette décision, vient de se prononcer pour l'affirmative.

Un sculpteur, M. Ubezio, avait chargé un marchand, M. Vimnera, de vendre un panneau de bois sculpté par lui et qui portait ses initiales. Vimnera trouva bon d'effacer la signature de l'artiste et d'y substituer la sienne. Justement froissé de ce procédé, M. Ubezio poursuivit son mandataire devant le tribunal correctionnel, qui acquitta le prévenu. D'après lui, le fait était blâmable, mais échappait à la loi sur les fraudes artistiques (9-12 févr. 1895).

Sur l'appel de la partie civile, la Cour a décidé qu'en apposant sa signature sur l'œuvre d'autrui, le prévenu a contrevenu à l'article premier de la loi, lequel est ainsi conçu : « Seront punis d'un emprisonnement d'un an au moins et de cinq ans au plus et d'une amende de 16 francs à 3,000 francs au plus, sans préjudice des dommages intérêts s'il y a lieu : 1° ceux qui auront apposé ou fait apparaître frauduleusement un nom usurpé sur une œuvre de peinture, de sculpture, de dessin, de gravure ou de musique... »

En conséquence, Vimnera est condamné à un mois d'emprisonnement, 200 francs d'amende et 200 francs de dommages-intérêts.

Voilà qui fera réfléchir les amateurs peu scrupuleux. Les plumes de paon sont haut cotées à la Cour de Paris.

PETITE CHRONIQUE

La direction de la Monnaie vient de recevoir pour la saison prochaine, un ballet, *Lelia*, dont la musique a été écrite par M. Joseph Jacob, professeur de violoncelle au Conservatoire de Gand.

Rappelons à nos lecteurs que la Monnaie rouvrira jeudi prochain, 4 septembre, avec *Tannhäuser*. Vendredi 5, la *Bohème*. Samedi 6, *Grisélidis*. Le bureau de location est ouvert pour l'abonnement et pour ces trois premières représentations.

On a inauguré la semaine dernière à Courtrai le buste du poète flamand Guido Gezelle. La cérémonie, qui avait réuni une nombreuse assistance, a été clôturée par l'exécution des *Liederen* de l'écrivain défunt, mis en musique par M. D. Mortelmans et chantés par Mme Levering et M. Judels.

La quatrième exposition annuelle du cercle *Vrije Kunst* s'est ouverte jeudi dernier au Musée moderne, place du Musée. Elle sera clôturée le 28 septembre prochain.

L'administration de la plage de Westende a invité les architectes à prendre part à un concours de cottage à édifier dans le parc des Dunes. Les treize projets présentés, émanant de onze concurrents, sont exposés jusqu'au 15 septembre prochain à Westende même. Le projet primé est dû à M. Van Hoeck-Dessel, de Gand, qui a paru au jury avoir le mieux rempli ces trois conditions, également importantes, du concours : art, confort, économie. L'exposition de ces divers projets est complétée par celle du nouveau plan général de la plage dessiné par l'architecte Octave Van

Rysselberghe et traduit en vue panoramique de grande dimension par l'aquarelliste Am. Heins. L'exposition comprend aussi un ensemble de projets dus à M. l'architecte Alban Chambon.

M. SERRURIER-BOVY, de Liége, donnant suite à une demande qui lui fut maintes fois faite, vient de décider d'ouvrir prochainement, pour un nombre très limité d'élèves, un cours s'appliquant spécialement à l'architecture intérieure, au mobilier et aux différentes industries d'art qui s'y rattachent. La compétence et l'expérience bien connues de M. Serrurier et l'appoint précieux de ses ateliers dans lesquels les élèves pourront s'initier à la technique de ces industries constitueront un enseignement tel que ne le pourrait donner aucune école. Les renseignements peuvent être demandés à M. Serrurier, 41, rue Hemricourt, Liége.

Le peintre polonais Henri Siemiradzki, qui avait obtenu à l'Exposition universelle de 1900 la médaille d'honneur pour sa grande toile *Les Torches vivantes de Néron*, vient de mourir, âgé de quarante-neuf ans.

La *Renaissance latine* prend décidément rang parmi les plus intéressantes revues littéraires actuelles. Voici le sommaire de sa dernière livraison (15 août). *Mes fouilles d'Antinoë*, par E. Gayet. — Poèmes d'Albert Erlande. — *Romains et Hongrois*, par A.-D. Xénopol — *Les Aventures de Setné* (I), par Enacryos. — *Les Mines d'or de l'Indo Chine*, par L. Le Saugy. — *Le Cierge de Pâques*, nouvelle, par J.-L. Caragiale. — *Napoléon III et l'Idée latine* III, par André Lebey.

M. Jules Lemaître a rapporté dernièrement dans une de ses chroniques cette curieuse anecdote :

Le Tintoret, jeune encore, avait fait du doge Grimani un portrait que ce personnage refusa, le trouvant laid et peu ressemblant. L'artiste, pour se venger, y ajouta des cornes (le doge passait pour le plus grand... mari de Venise) et le montra à des amis qui le reconnurent sans difficulté. « Preuve qu'il est ressemblant », disait le peintre.

Grimani apprit cette impertinence. Le Tintoret, redoutant des ennuis, se réfugia dans l'église de la *Madona dell'orto*, qui appartenait à un couvent de Franciscains. Ces bons pères intercédèrent auprès du doge, lui remontrant que ce n'était qu'une espièglerie et que le coupable était pénétré de repentir.

— Eh bien! dit Grimani, je lui promets la liberté, mais seulement quand il aura peint du haut en bas et de l'un à l'autre bout les murs de l'église où il s'est réfugié.

Le doge pensait que le malheureux en aurait pour des années. Mais, par un incroyable tour de force, le Tintoret accomplit sa tâche en six mois.

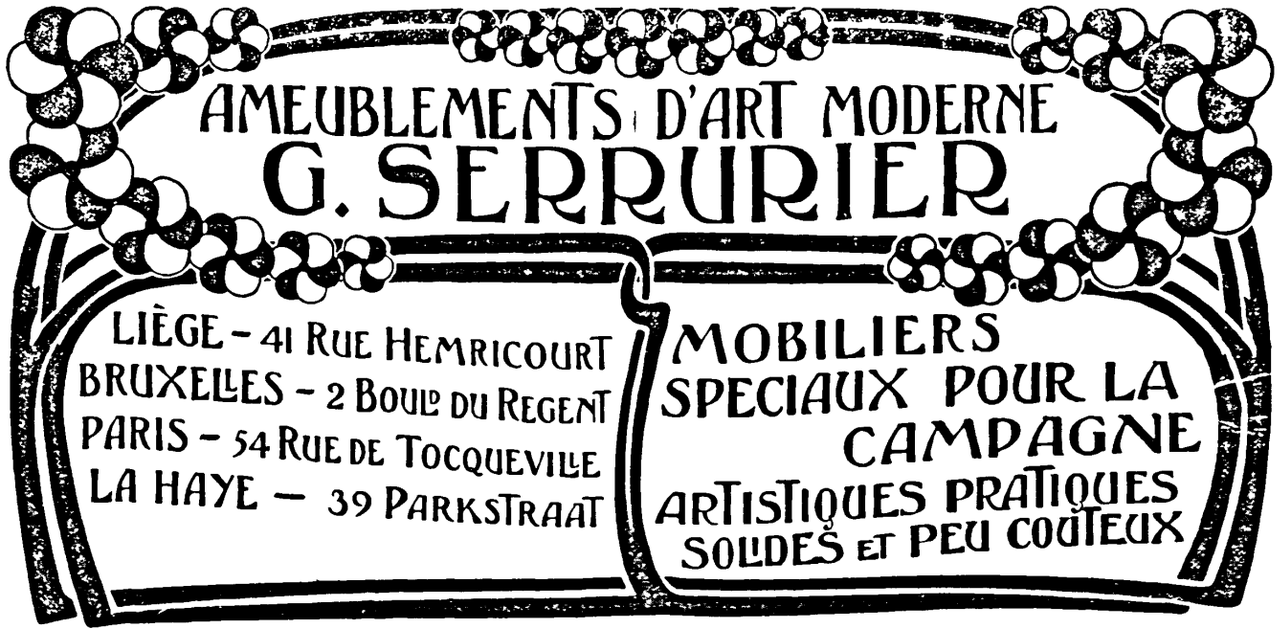
Il reste malheureusement peu de chose, paraît-il, de cette fresque. C'est rongé par le temps et tout plein de plaques noires; on voit bien, d'ailleurs, que cela fut improvisé avec une hâte furieuse. Mais des parties subsistent et se détachent qui ont une vraie grandeur et qui, photographiées, font penser à Michel-Ange : un morceau de la scène du veau d'or, des fragments du déluge, le martyre de sainte Agnès...

Le bon doge se déclara satisfait. Il donna même au Tintoret 500 livres d'argent de poche. Cela faisait à peu près 1 livre par mètre carré de cette vertigineuse peinture.

Littérature estivale :

Un peu distrait, sans doute, le journaliste suisse qui, annonçant l'accident arrivé à un touriste dans les Alpes, écrit : « Très fatigué, il comptait, pour se reposer, faire de nombreuses courses. »

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.





Maison Félix MOMMEN & Cº, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

BEC AUER

50 % D'ECONOMIE **LUMIERE QUADRUPLE**

Appareils d'éclairage et de chauffage au GAZ, à l'ÉLECTRICITÉ et à l'ALCOOL

INSTALLATIONS COMPLETES

Bruxelles, 20, BOULEVARD DU HAINAUT, Bruxelles

Agences dans toutes les villes.

TÉLÉPHONE 1780

E. DEMAN, Libraire-Expert

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

VIENT DE PARAITRE :

THEATRE DE M. MAETERLINCK

avec une préface inédite de l'auteur.

Trois volumes in-8º, illustrés de dix compositions originales lithographiées par AUGUSTE DONNAY.

Tirage à 110 exemplaires numérotés, sur papier de Hollande

Prix : 90 francs.

Les exemplaires numérotés 1 à 10, renfermant un croquis original de A. DONNAY et deux suites des planches : l'une avec lettre, sur hollande; l'autre, avant lettre, avec remarques marginales, sur japon impérial, sont souscrits.

Le prospectus illustré de cet ouvrage sera adressé gratuitement sur demande.

Demandez chez tous les papetiers

l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION **EXPORTATION** **ÉCHANGE**

The Artist

An Illustrated Monthly Record

of Arts, Crafts, and Industries

1 SH. MONTHLY

Lonsdale Chambers, 27, Chancery Lane, and Bream's Buildings, London, W. C.

LIMBOSCH & CIE

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. Vᵉ MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

VINGT-DEUXIÈME ANNÉE N° 36. 7 SEPTEMBRE 1902

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Le Salon de Gand (OCTAVE MAUS). — Les Livres. *Kim*. *Maître de sa joie* (M. MALI). — Chez le peintre Claus (CAMILLE LEMONNIER). — Théâtre de la Monnaie *Tannhäuser* (HENRY LESBROUSSART . — Les Expositions de Bruges (L. A.). — Petite Chronique.

LE SALON DE GAND

Dans le cycle triennal des foires aux huiles de Belgique, le Salon de Gand s'est toujours distingué par quelque originalité, par une tendance moderniste ou « internationaliste » tranchant sur l'aspect officiel, guindé et traditionnel des Salons d'Anvers et de Bruxelles. Cette fois encore il a montré, sinon un affranchissement total des routines, du moins la plus louable tendance à écarter des cimaises l'arrière-faix que trainent après elles les expositions similaires.

Le Salon de Gand ressemble, en certaines de ses salles, au Champ-de-Mars. Il va presque, en d'autres, jusqu'aux témérités de la *Libre Esthétique*. On y trouve à la cimaise, et même au centre des panneaux, les artistes que n'a pas encore consacrés « l'opinion publique », mais qu'un jury de placement compréhensif, attentif à l'évolution nouvelle de l'art, a distingués. A côté de ceux-ci, des noms sonores de peintres vides — ou vidés : des Jules Lefebvre, des Courtois, des Emile Breton, des Demont, des Rochegrosse, des Aimé Morot, des Bergeret, des Claude, — on se demande pourquoi. Ce Champ-de-Mars se panache trop de « Champs-Elysséisme », et les dernières salles — il y en a vingt-sept — se ressentent visiblement de la nécessité où, acculée, la commission s'est trouvée de caser tout le monde... Mais une bonne moitié au moins témoigne, dans l'installation des œuvres, d'un souci de bien faire dont il serait injuste de ne pas féliciter ceux qui ont pris à tâche la réussite de l'entreprise. Et certes pareil bouleversement ne va-t-il pas sans quelques froissements d'amour-propre, résistances, hostilités sourdes ou déclarées, horions et malversations diverses.

La fortune du Salon de Gand est d'avoir eu pour champ d'action le nouveau Musée, dont il essuie les plâtres. Ingénieux et pratique, ce bâtiment ne se ressent ni des exigences du style « pompier » ni des équipées hasardées du *modern-style*. Dû à l'architecte Van Ryssel-berghe, il n'est rien de plus — ni rien de moins — qu'un Musée, c'est-à-dire un ensemble de salles, petites et grandes, de proportions harmonieuses, bien éclairées, destinées à abriter des tableaux. C'est, pour la peinture, une sorte de théâtre de Bayreuth, et je ne serais pas surpris qu'au lieu de dépenser des millions pour des

palais généralement incommodes et défectueux, on imitât, dans l'avenir, l'économie de cet édifice qui, tout en étant aménagé en vue de sa destination — fait unique dans les traditions de l'architecture officielle! — a l'avantage de ne pas coûter plus de quatre à cinq cent mille francs. Admirez, je vous prie, l'heureuse disposition des issues, percées à l'angle de chaque salle, et qui laissent à celle-ci la plus grande surface possible de cimaise au lieu de couper les panneaux par le milieu, comme c'est l'usage, et de laisser les coins dans l'ombre...

Dans ce local neuf, une part a été faite aux artistes défunts. Partie rétrospective, qui n'est pas sans intérêt et parfois sans charme. Paul De Vigne y occupe toute une salle Vus récemment au *Cercle artistique* de Bruxelles, ses bustes, groupes et figures, fort bien présentés, ravivent les regrets que causa la mort de ce statuaire probe, délicat et raffiné. On y a joint, et l'intention est touchante, trois peintures de son beau-fils, le malheureux Albéric Coppieters, qui succomba au moment où l'avenir allait s'ouvrir à lui. Quelques tableaux de Baron et de Van der Hecht, parmi lesquels, du premier, la belle toile qu'il peignit jadis dans la forêt de Fontainebleau, *La Mare aux fées*, évoquent deux noms saillants de l'école belge du paysage. Puis encore Evert Larock, poète des humbles et des pauvres, Gustave Vanaise, portraitiste à la suite des maîtres du XVII^e^ siècle flamand, et le grand mort d'hier, Georges-Frederick Watts.

Mais place aux vivants!

Ce qui différencie nettement le Salon de Gand de ses grands confrères de Paris et d'ailleurs, c'est que la fâcheuse anecdote et l'illustration banale en sont presque entièrement exclues. Il faut, pour les trouver, découvrir en quelque coin l'*Amour transi* de M^lle^ Sédillot, qui fit pâmer de ravissement, au dernier Salon de Paris, toute la famille Cardinal, ou encore le *Jardin du presbytère* de M. Jimenès, de Pontoise — et cela se voit. Mais pareils couvercles de boîtes à dragées deviennent de plus en plus rares, et les œuvres d'art, nombreuses et variées, nous dédommagent heureusement de ces polychromies à l'usage des visiteurs dominicaux. On sent, avec force, l'action lente et sûre des Salons indépendants sur le goût public. Le Salon de Gand, tel qu'il s'offre à nous, eût été impossible il y a quelques années, avant la poussée des salonnets d'avant-garde. Il est, dans son aspect de grande église, le triomphe des petites chapelles.

Parmi les peintres français les plus appréciés, citons Ch. Cottet, qui expose, outre un joli groupe typé à l'île d'Ouessant et un paysage, l'une de ses *Nuits de Saint-Jean au pays de la mer ;* René Ménard, dont le *Portrait de femme* est d'un fort beau style; Jacques Blanche, à qui ses portraits de Paul Adam et de Charles Cottet — ceux précisément qu'il expose à Gand — ont valu un vif succès au Champ-de-Mars; Henri Martin, Gaston La Touche, Francis Auburtin, dont les *Danses nues sur fond de soir* ont la pureté et le charme recueilli d'un Puvis de Chavannes, avec un sentiment plus proche de la nature, Dauchez, Henri Duhem et M^me^ Duhem, Le Sidaner (*Barques de pêche*), Pointelin, Lucien Simon (*Jour de pardon*), J.-F. Raffaëlli, Aman-Jean qui expose deux charmantes études de femme, l'une en rose, l'autre en bleu ciel, Roll, Guillaume Roger, Jules Adler, etc. Fantin-Latour, qui fut toujours fidèle aux Salons gantois, est représenté par un auto-portrait de l'époque de sa jeunesse et par un tableau de fleurs d'un coloris harmonieux et ferme Le contingent français est, on le voit, important et choisi.

Les peintres britanniques, et principalement ceux de l'école de Glasgow, ne sont pas moins nombreux et donnent au Salon une note élégante, d'aristocratique distinction dans son romantisme un peu suranné. Ils sont harmonistes avant tout les Gauld, les Lavery, les Kennedy, les Paterson, les Stuart Park, les Pirie, les Alexander Frew, les Bessie Mac Nicol, les Murray-Reid, les Macaulay Stevenson et, en général, la plupart des paysagistes, figuristes et animaliers écossais. Ils forment un groupe homogène, de qualités picturales analogues, sinon identiques. Si leur influence est demeurée nulle sur le continent, elle s'est étendue en Angleterre. MM. Priestman, Withers, Grosvenor Thomas, par exemple, ne se distinguent guère, au point de vue du sentiment de la couleur, de leurs confrères de Glasgow. A citer parmi les plus intéressants des artistes anglais M. Austen Brown, dont le portrait de femme en vert, se détachant en lumière sur le fond noir d'un paravent, la main gantée de blanc appuyée sur le pommeau d'une ombrelle, est d'un style et d'un raffinement de colorations tout à fait remarquables. Puis encore MM. Brangwyn, qui élargit sa technique, E.-A. Walton (*The red Jacket*, d'une couleur superbe), William Nicolson, dont les deux portraits d'enfants sont sobrement tracés dans l'esprit synthétique des gravures sur bois qui ont fait à l'artiste une réputation universelle, Flavy-S. Tuke, Douglas Robinson (le *Peignoir rose*), William Strang, que son *Portrait of a boy* apparente dans une forme renouvelée aux maîtres primitifs, A. Hazledine, W. Hamilton, H. Mann, etc.

Le *Livre japonais*, jolie fantaisie largement brossée de M. W. Chase, de minutieux intérieurs de M. Walter Gay, deux toiles de M. Gari Melchers représentent l'école américaine. Le nombre est restreint, mais le choix est bon. Peu de Hollandais : des marines de Mesdag, naturellement; un paysage âpre et tourmenté de M^me^ Mesdag; une charmante petite toile rappelant le faire des premières toiles d'Ensor et de Finch, par M. W. Sluiter : c'est tout, ou à peu près, avec l'inévitable aquarelle de M. Van der Waay.

Les Allemands ne sont pas abondants : je relève parmi eux les noms de Walter Thor, L. Dettmann, O. Engel, P. Graf, O. Halle, dont les progrès s'accentuent. K. Lessing, M. Schlichting. Une mention spéciale est due a M. Georges Sauter, le peintre allemand britannisé, pour sa charmante figure de jeune femme en noir intitulée *Le Bouquet*, très supérieure, par l'élégance de l'attitude et la grâce de la silhouette, aux deux portraits qui complètent son envoi.

Mais j'ai hâte d'arriver à un peintre surprenant, à la fois puissant et raffiné, et d'une incontestable originalité, M. Herman Anglada. Avec M. Nonnells, peintre nouveau venu, au dessin âpre, habile à exprimer le caractère des types de son pays, M. Anglada représente l'école catalane dont l'éveil fut joyeusement salué il y a quelques années. On vit de lui, au dernier Salon de la *Libre Esthétique*, deux de ses *Jardins de Paris*, peinture d'une technique déconcertante qui combine les empâtements et les glacis de façon à former les émaux les plus éclatants. Jolies de mouvements entrevus dans l'imprécision de l'éclairage artificiel, ses danseuses fixèrent l'attention par une subtilité de coloris d'un charme étrange et prenant. Ses *Chevaux après la pluie* et surtout sa *Démarche gitane* classent M. Anglada parmi les peintres « caractéristes » les plus originaux de ce temps. Si la couleur, ambrée et lumineuse, projette des lueurs de pierreries, la forme sculpturale des figures est d'une extraordinaire maîtrise. Ses gitanes, avec leur souplesse de reptiles, leur expression énigmatique, l'imprévu de leurs attitudes, ont une vie singulière et intense. Le mystère de leurs gestes et de leur pensée poursuit le spectateur et, hallucinant, se grave impérieusement dans sa mémoire.

(*A suivre.*) OCTAVE MAUS

LES LIVRES

Kim, par RUDIARD KIPLING.
Traduit par LOUIS FABULET et CH. FOUNTAINE-WALKER 1).

Pérégrinations d'un véritable lama du Thibet, et de son guide-disciple, Kim, à travers l'Inde. Le lama est un honnête, généreux, savant (en théologie) et ultra-naïf mystique, qui donne une savoureuse teinte de réalité aux rêveuses images que nous nous faisions des mystérieux prêtres du Thibet. Tous les mêmes dans tous les mondes, ces confiants survivants d'un autre âge Kim, petit Irlandais pauvre à moitié transformé en Hindou, est le plus affectueux, le plus rusé des vagabonds cosmopolites qui soient. Le lama voyage pour visiter les quatre villes saintes, et trouver une rivière imaginaire qui le purifiera de toute souillure. L'origine de cette rivière, identique en sa légende à celle du « Minnewater » de Bruges, est contée par Kipling de façon à ce que des imaginations anglaises ne puissent s'effaroucher, — mais comme le Latin rieur y découvre vite les audacieux symboles des primitifs !)

Kim, mendiant pour le saint homme, est, par des personnages variés, jugé digne d'entrer dans le *Grand Jeu*, — espionnage anglais des conspirateurs indigènes, — dont les péripéties passionnent son existence. Ce thème suffit à Kipling pour peindre cette grouillante et infiniment variée population hindoue qu'il connaît si bien, pour montrer la ruse et la naïveté de ce vieux monde piétinant sur place et ne vivant ou plutôt ne végétant plus que de ses antiques inspirations, pour faire entrevoir cette âme à la fois ankilosée et colorée, si différente de l'âme anglaise qui la domine de toute la simplicité positive de ses conceptions.

Les frères Leblond (*Mercure de France*), parlant en une remarquable étude de Kipling et de son célèbre *Livre de la Jungle*, disent qu'il a « si bien éprouvé et analysé les grandes émotions instinctives et naturistes de l'homme : il lui a rendu la largeur et la déliaison de la sensibilité animale, le sens de l'espace, de la vitesse, la finesse de l'odorat, de l'ouïe, les sensations épidermiques, cette infinitésimale sensitivité à toutes les émanations de la terre et de l'espace qu'ont retrouvé seulement les nomades ».

Nomade ! c'est la vocation de Kim, Anglais, « Arabe d'Occident » comme les habitants des quartiers du port dans tous les ports du monde. Il lui faut visiter la terre, voir du nouveau, acquérir cette science de la vie qui ne s'apprend dans aucun autre livre que celui de la vie elle-même, et qui surpasse en puissance toutes les autres. Il fait ce double rêve d'aventure et de sécurité, rêve des êtres les plus vivants, — qu'ils soient braconniers-gardes-chasse, missionnaires errants, artistes, inventeurs, agents de la police secrète, penseurs originaux ou richards honnêtes, ce qui requiert du génie, — et il organise ainsi son existence, ayant du reste en lui la tendresse profonde et câline des intimités fidèles qui équilibrent « la virile poésie du risque ».

« Rien ne peut être plus utile pour le Français, » continuent MM. Leblond, « que de s'enthousiasmer à cette apologie de l'instinct, car les méthodes nationales d'éducation, sous la discipline catholique, se sont trop longtemps astreintes à rabaisser, à flétrir et asservir l'instinct, l'anémiant à un degré où le corps et l'intelligence restent sans force, sans élasticité, sans réserve de vitalité animale...

« Poème de l'énergie triomphante, l'œuvre de Rudiard Kipling est vraiment celle que doit lire un peuple européen qui a besoin de sortir de soi-même, de secouer sa vie de petits plaisirs énervés, de « petites secousses », par de beaux rêves et des rythmes tumultueux d'action. » Ajoutons — car ceci s'adresse aux seuls intellectuels — que ces images neuves éclaireront aussi d'une joie intelligente les cerveaux plus frustes, voués aux récréations sensationnelles. Car on peut redire de cette nouvelle œuvre ce qu'on a dit des premières. Toutes ensemble, elles sonnent la joyeuse fanfare de l'homme libre, non domestiqué par des lois ou des mœurs factices, libéré par la sagacité de son instinct qui lui a fait découvrir les vraies et immuables lois des choses et le jeu magistral, inobservé et émouvant des êtres agissant et réagissant les uns sur les autres.

***

(1) Édition du *Mercure de France*.

Maître de sa joie, par JEAN DOLENT (1).

Carrière écrit : « Dolent, optimiste douloureux, le désir de l'absolu dans l'angoisse de l'incertitude. »

Les pensées de ce livre, éparpillées et notées comme les mots malicieux ou tranquillement admiratifs qu'on échange tous les jours, font un recueil d'intimités égrenées au long des pages; elles ne font pas précisément « une œuvre », pour ceux du moins qui aiment à « avaler » un livre en une fois ou à le résumer en une phrase.

Telles qu'elles sont, elles mettent en beau relief la sincérité de celui qui dit : « On est sincère dans la mesure de sa fierté. » Or, Dolent doit être fier, très fier.

Il a, en plus, — et cela attire comme le passé, — toute la finesse sensitive, tout l'admirable esprit critique de ces générations un peu fatiguées dont les œuvres font toujours penser. Qu'ils devaient être beaux dans l'action, ces vieux Celtes ou Gaulois ou Francs, puisqu'en veillissant ils ont encore l'œil si juste! Un œil presque trop juste pour des sauvages issus, comme tant d'entre nous, de races plus jeunes, sauvages qui vont, qui vont toujours, se remuant, se débattant, criant, fabriquant et défabriquant, faisant claquer au vent les drapeaux les plus divers avec une ardeur et un élan qui ôtent le temps de se servir de miroirs.

De la part des sauvages donc, un joyeux merci en passant à ceux qui nous jettent le fruit de leurs observations affinées. Nous tâcherons d'en profiter. Un joyeux merci! et aussi, en notre vieille langue de barbares, un affectueux « och arm! » pour Jean Dolent et pour tant d'autres de ses frères dont toute la captivante finesse semble recéler un grand chagrin inconscient, — un chagrin d'émouvantes mais crépusculaires lueurs accusant et ciselant les silhouettes.

M. MALI

CHEZ LE PEINTRE CLAUS

Je suis venu ici, chez le peintre Claus, dans la maison de soleil, dans la jolie maison du bord de la Lys. Elle est près de la route; elle semble loin de tous les chemins. Par la fenêtre aux petites vitres qui ouvre sur la pelouse, c'est toute la campagne qu'on aperçoit, les meules d'or et de rubis, les champs légers, cendreux, frémissants de hauts peupliers, ondulés de saules têtards, la glèbe rose, lilas, émeraudée de navets et de betteraves, la douce terre blonde des Flandres. A peine les belles filles, les gars roux se détachent sur la clarté unie, soyeuse de la plaine. Ils ont les tons violets du sillon et s'enveloppent de la belle lumière tendre mouillée, hyaline, finement bruissante, micassée de petits cristaux. C'est la plus fraîche lumière du monde. Elle est distillée avec la moiteur de l'air, les eaux de la rivière, la sève verte affleurant du sol, l'humide ouest qui souffle en légers nuages comme des bulles diaprées de savon. Se peut-il qu'il existe des yeux assez noirs pour refléter en jus, en patines, en saumure cette fluide et aérienne vision d'une terre toute miroitée d'arc-en-ciel.

Ah! la joyeuse salle à manger entre les deux fenêtres, l'une, la petite, qui regarde travailler le bœuf et le paysan, l'autre, la grande glace d'une pièce derrière laquelle bleuit la rivière, s'effilent les peupliers, va l'errance du troupeau dans la prairie comme de grandes fleurs pourpres et violettes. Tous les paysages du maître se lèvent, toutes les heures de son grand poème d'amour, toutes les bénédictions de la Flandre. On voudrait doucement s'étiendre ici, oublier la vie dans la paix divine, dans le grand rêve éveillé des paysages.

***

Claus est là sur le banc près de moi et je le regarde, je l'étudie. Sa maigre, mobile et nerveuse silhouette, patinée de soleil, mordue par les hâles, aux brusques détentes, s'accorde bien avec son art sensible, agile, frémissant. C'est le peintre aux fibres longues, aux yeux gris de paysan toujours tournants, bornoyant sous l'arc fléchi du sourcil et qu'émeuvent une ride de vent sur l'eau, un frisson des feuilles, la facette miroitée d'un clair dans le paysage. Il fume là tranquillement sa pipe vissée aux dents sous la broussaille courte de la barbe couleur de chanvre roux. Autour de nous c'est l'ombre claire, bruissante, du grand châtaignier, persillée de ciel lilas dans la roue d'or des mouches. A un pas coule comme une lumière limpide la belle Lys entre ses berges de saules et de prairies. Le peintre vit le rêve de cette nature heureuse, féconde, élyséenne, et me dit :

— Voyez-vous, un tableau est un tourbillon autour d'un axe, tout tourne en cercles rapides, vertigineux comme la terre elle-même. Et c'est cela qu'il faut peindre, oui, la terre qui se meut dans l'espace, le ciel qui bouge, la minute entre deux effets, dans cette rotation éternelle d'une grande meule en feu.

***

L'après-midi de septembre délicieusement s'achève sous un ciel qui n'a pas cessé d'être rose depuis le matin. L'air est haut, tendre, vaporeux et verse en moi une vie légère. Le jardin odore le miel, les phlox, les essences doucement expirantes de la fin de l'été. Près du troène, sous l'auvent, la ruche au dessin primordial, le cône blond et torsé ouvre ses entrées comme une bouche où des grappes d'abeilles mettent la mobilité continue d'un rire. C'est tout près le parc des grands dahlias, un tulipage de notes peintes, vives et composées. Je pense aux belles dames de Hollande, dans les toiles de Hals, de Miervelt, de Keyser, aux matrones laiteuses, charnues, d'une chair nacrée d'huître, engoncées dans leurs hautes collerettes tuyautées. Et voici les hortensias en bouquets rose tendre, du rose délicat de l'espace au-dessus de moi; voici le cœur jaune soufre, jaune cadmium des escholsias; voici les tabacs en fleurs et l'anémone du Japon.

On s'entend mollement palpiter à travers la palpitation sensible de la terre. La terre bat en moi comme mon cœur. Mes fibres prolongent ses feuillages, ses frémissantes ramures. Il fait au fond de moi le silence énorme d'une mer. Je ne me pèse pas, j'ai perdu tout sentiment de la pondérosité de la vie. Dans l'herbe vibre le sistre saccadé du grillon. Des vols d'étourneaux, parmi les roseaux du bord de la rivière, ont un sifflement lent, prolongé, très doux comme le vent et l'eau qui glisse. J'aspire délicieusement un suint musqué, l'évent froid du lait et de la bouse, l'odeur des grandes vaches rousses dans la prairie.

Et puis le soir tombe, une boule rouge croule du poids d'un monde dans un ciel de roses, d'améthystes pâles aux petites nuées comme des flammes. Un vent léger coule comme un ruisseau. La vie est si profonde qu'on ne se sent plus vivre.

(1) Un volume. Paris, Alphonse Lemerre, éditeur.

***

Sous l'abat-jour de cuivre en ailes de papillon, la dame de la maison, blonde comme un matin d'été, simple, gracieuse, fine, remue les soies de pourpre dont elle décore un canevas. Les deux chiens, Wind et Rapi, en boule somnolent sur la carpette. Les petits cadres au mur, des peintres, des amis, Thaulow, Le Sidaner, Buysse, Duhem, regardent avec des yeux de soleil, avec des cheveux d'arbre en or. La bonne journée s'achève dans de la confiance, du rêve, des propos légers et graves. On entend le silence pas à pas monter l'escalier. Et puis Marie, la petite servante au front busqué de chèvre, apporte les bougeoirs.

CAMILLE LEMONNIER

THÉATRE DE LA MONNAIE

Tannhäuser.

Puissante magie du théâtre! Cette foule, vêtue d'étoffes trop ajustées, d'habits lourds, de linge dur, qui s'entasse dans une salle au cube d'air trop restreint pour elle, vient de vivre librement la vie de nature. Elle a eu la vision élargie au spectacle des horizons lointains, l'oreille emplie du vaste murmure des forêts ou des océans : et pourtant elle revient trouver, dans une atmosphère de poussière musquée, devant des lambeaux de toile peinte, ses émotions les plus prenantes, les plus graves, les plus glorieuses.

La représentation de *Tannhäuser*, par laquelle la direction avait voulu commencer sa troisième année de travaux, — sa troisième année de stage, — n'a pas manqué de renouveler ces heureuses impressions. On a noté déjà les modifications très favorables introduites dès l'an dernier dans la compréhension générale de l'œuvre; elles ont paru plus logiques encore à cette reprise, dont l'une des moindres qualités fut l'homogénéité, la juste mise au point de l'ensemble.

Nous avons goûté un plaisir profond à retrouver M. Albers, qui est vraiment l'un des artistes les plus sympathiques de notre scène lyrique. Toujours maître de ses rôles, ce chanteur apporte dans leur exécution une sûreté, une mesure, une distinction charmantes. Sa voix elle-même, par une faveur du sort, ne paraît empreinte d'une légère fatigue que pour se parer d'une mélancolie extrêmement prenante. Elle a certaines notes — ut, ré, mi — d'une sonorité délicieuse, qui vous poursuit comme un écho de cloche; et l'artiste la conduit avec une méthode si parfaite, que jamais l'effort ne peut se deviner ni gâter l'harmonie du jeu.

Nous nous sommes également vivement intéressé à l'interprétation que Mlle Strasy nous a donnée du rôle de Vénus. Cette jeune artiste paraît douée de qualités sérieuses; très appliquée, elle semble grandement désireuse de faire bien, et peut y parvenir. La voix est dramatique, parfois stridente : un peu de souple adoucissement ne nuirait point à sa variété. La prononciation est excellente, les paroles passent librement la rampe. La plastique est heureuse, le corps d'un jet élégant, le visage expressif.

On ne peut reprocher à Mlle Strasy qu'une analyse insuffisante du rôle qui lui était départi. Si l'exécution vocale est le beau résultat de louables efforts, l'exécution « intime » n'est pas assez fouillée, et l'étude un peu superficielle du personnage n'a pu faire éviter quelques erreurs de compréhension. La scène de Vénus et Tannhäuser, — la scène de Vénus, tout court, pourrait-on dire, — est certes l'une des plus belles de l'œuvre. Wagner y a esquissé, à grands traits, tout le canevas de sa personnalité future; dans ces pages souples et chaleureuses, il a déposé le germe des études de passion qui fleuriront plus tard : l'amoureux entrain de Brünnhilde, les langueurs d'Isolde, le sortilège affolant de Kundry.

Si le rôle de Vénus est simple, ce n'est pas qu'il soit facile, — certes non. Trois épisodes sentimentaux marquent la progression de la scène : la séduction, la colère, la douleur. Mlle Strasy n'a pas fait sentir assez précisément cette gradation. Dès le début du dialogue, Tannhäuser dit son ardent désir, la terre qui le rappelle, sa jeunesse, sa volonté de vivre, de souffrir. S'il n'a pas encore avoué sa torture à la déesse, celle-ci l'a certainement déjà devinée. Elle sait que ses voluptés finissent par excéder les mortels; mais elle sait aussi combien grand est son pouvoir, et elle ne craint pas ces velléités d'indépendance, n'y cherchant qu'une occasion nouvelle de séduire amoureusement et de vaincre. Aussi, voyez comme Wagner la veut paisible, *sûre d'elle-même!* Il ne faut pas que Vénus doute un seul instant de l'attachement éternel de Tannhäuser. La Vénus de Mlle Strasy doute dès le début; elle est inquiète, elle s'effraie des désirs nouveaux de son chevalier. C'est une grave erreur d'expression, qui enlève beaucoup d'autorité à la déesse. Vénus dispose d'une puissance trop infinie pour craindre l'abandon; et les appels de son favori ne font qu'exciter sa volonté de séduction, dans une scène languide, parfumée, enveloppante.

L'instant exige tout ce que la féminité la plus victorieuse peut développer de grâce caressante; c'est une chaîne de roses dont Vénus veut entourer son esclave, pour mieux se le fixer; Mlle Strasy aurait pu y apporter plus d'abandon souriant, plus de beauté active. Lorsque cette première partie est jouée avec l'autorité et l'intensité dont Wagner l'a imprégnée, l'explosion de colère qui suit se justifie avec d'autant plus d'éclat; et après la fureur de la déesse, — première apparition et première forme du doute, — éclôt la douleur, une douleur profonde, un cœur qui se brise, l'impérieuse maîtresse devenue la suppliante amante, d'autant plus navrée qu'elle sent bien, cette fois, que son bonheur va s'écrouler, — comme il s'écroule réellement devant l'évocation de la Vierge, sa pure ennemie.

Ainsi conduit, le rôle s'anime d'un pathétique ardent. Mlle Strasy doit mieux en détacher les trois caractères essentiels. Son interprétation montre des intentions justes; il faut les pousser plus nettement. Son jeu est trop fermé, trop « vêtu », idéalement et matériellement. Est-ce parce que Mlle Litvinne nous avait accoutumé à un plus copieux déshabillé? Toujours est-il que la Vénus de Mlle Strasy a paru pêcher par l'excès contraire. Écoutez la musique, pourtant : je vous jure bien que dans l'imagination de Wagner le costume de sa Vénus n'était pas compliqué!

HENRY LESBROUSSART

LES EXPOSITIONS DE BRUGES

Six tableaux anciens de la collection Somzée, exposés à Bruges, viennent d'être vendus à un marchand étranger.

S'il est regrettable de voir ces œuvres quitter la Belgique, il est de toute évidence qu'aucun texte de loi ne peut empêcher pareille transaction. L'Italie essaie bien d'interdire la vente à l'étranger d'œuvres anciennes qui enrichissent les collections particulières de la péninsule, mais la loi reste souvent inopérante, les intéressés s'ingéniant à la tourner.

Seuls, chez nous, les objets classés qui font partie des trésors d'églises, ou dépendent des communautés, sont protégés par la loi.

Mais l'on ne peut ignorer qu'à l'occasion des différentes expositions d'art ancien organisées en ces dernières années, des tentatives ont été faites par des trafiquants ou des collectionneurs pour s'accaparer des objets de haute valeur archéologique ou historique qui avaient attiré leur attention.

Des personnes, dont le devoir strict était de conserver ces objets, n'ont pas toujours su résister à des offres alléchantes. De telles tentatives se renouvelleront inévitablement à l'occasion de l'exposition de Bruges (je parle surtout de celle de la Gruthuse), et, profitant de l'expérience acquise, il serait utile qu'une surveillance fût exercée et qu'une circulaire de M. le ministre des Beaux-Arts vînt rappeler aux intéressés que tous les objets prêtés doivent rentrer dans les trésors confiés à leurs soins.

C'est le seul moyen d'éviter des surprises désagréables.

L. A.

PETITE CHRONIQUE

Les Théatres. — A la Monnaie, ce soir dimanche, deuxième de *Tannhäuser;* demain lundi, deuxième de la *Bohème.*

— Au Parc, représentations de Mme Charlotte Wiehe. Au programme : *La Main*, mimodrame de M. Bereny; *Souper d'adieu*, comédie en un acte de M. Arthur Schnitzler, adaptation française de M. Maurice Vaucaire; *Colombine*, drame en un acte de M. Erick Kern, adaptation française de M. Jean Thorel; l'*Homme aux poupées*, de M. Bereny; *Chasse au loup*, de Verga, adaptation française de M. Maurice Vaucaire; le *Nœud de cravate*, de M. Henri Jean.

— Aux Galeries, toujours grand succès pour *Yvette*, avec Mlle Blanche Toutain.

M. Moncharmont, l'impresario de Mlle Blanche Toutain, vient de traiter avec M. Herz pour une série de représentations de M. Coquelin aîné et de la troupe du théâtre de la Porte-Saint-Martin, tout de suite après *Yvette*. Au programme : *Tartufe*, les *Précieuses Ridicules*, l'*Aventurière*, la *Joie fait peur* et plusieurs représentations de *Cyrano de Bergerac*.

— Au Molière, aujourd'hui dimanche, deux dernières représentations de *Cousin-Cousine*. Demain lundi, première du *Petit Chaperon rouge*, opérette nouvelle à grande mise en scène.

— Mercredi prochain, 10 septembre, réouverture de l'Olympia. On jouera l'*Homme à l'oreille coupée* de M Francis de Croisset. Le troisième acte de cette comédie est entièrement nouveau et la pièce, remaniée, est aujourd'hui beaucoup moins... risquée que dans sa version primitive.

Le Quatuor Schörg (MM. F. Schörg, Daucher, Miry et Gaillard) partira dans le courant de septembre pour la Norvège, la Suède et le Danemark où il est engagé pour une série de quarante concerts. Parmi les œuvres qu'exécuteront les quartettistes en Scandinavie figurent les derniers quatuors de Beethoven, le premier quatuor de Vincent d'Indy, ceux de Grieg, Schumann, Schubert, Brahms, etc.

La durée de cette tournée sera de trois mois.

Le sculpteur Jules Lagae vient d'obtenir la médaille d'or à l'Exposition de Berlin.

Monna Vanna, le drame de Maurice Maeterlinck applaudi à Paris et à Bruxelles, sera représenté le 20 courant à Genève, au Kursaal, par les interprètes de la création, Mme Georgette Leblanc, MM. Lugné-Poe, Darmont, Froment et Damery.

Le Choral mixte *a capella* de Bruxelles participera au cortège du pèlerinage national du mardi 23 septembre, à la place des Martyrs.

Le petit chœur (octuor) chantera, dans la crypte, le poème de Mlle Ephraïm, *Liberté!* Le grand chœur (deux cents exécutants) chantera sur la place des Martyrs *Gloire au pays*.

Le Choral mixte *a capella* de Bruxelles organise pour cet hiver les cours gratuits suivants (pour personnes âgées d'au moins quinze ans) au local de l'école communale n° 2, rue du Poinçon, 57 :

1° Cours de chant (solo, duo, trio, etc.), pour demoiselles et dames : les lundis et mercredis, à 7 heures du soir;

2° Cours de chant (solo, duo, trio, etc.), pour les hommes : les vendredis, à 7 heures du soir;

3° Interprétation vocale mixte (duo, trio, quatuor, etc.) : les dimanches, à 9 h. 1/2 du matin, ou les mercredis, à 7 heures du soir;

4° Musique et chant d'ensemble mixte : les lundis et mercredis, à 8 h. 1/2 du soir, pour les demoiselles, les dames et les garçons (onze à treize ans); les lundis, à 9 heures du soir, et les vendredis, à 8 h. 1/2, pour les hommes.

M. Serrurier-Bovy, de Liége, donnant suite à une demande qui lui fut maintes fois faite, vient de décider d'ouvrir prochainement, pour un nombre très limité d'élèves, un cours s'appliquant spécialement à l'architecture intérieure, au mobilier et aux différentes industries d'art qui s'y rattachent. La compétence et l'expérience bien connues de M. Serrurier et l'appoint précieux de ses ateliers dans lesquels les élèves pourront s'initier à la technique de ces industries constitueront un enseignement tel que ne le pourrait donner aucune école. Les renseignements peuvent être demandés à M. Serrurier, 41, rue Hemricourt, Liége.

L'administration de l'Exposition de Lille se propose d'organiser dans le courant du mois, avec le concours de la musique des guides, une fête franco-belge.

Une partie du produitt de cette fête sera versée à une œuvre de bienfaisance belge à désigner d'un commun accord entre les administrateurs de l'Exposition et le consul de Belgique à Lille.

La fermeture de l'Exposition aura lieu le dimanche 19 octobre;

le 5 du même mois le ministre du commerce de France présidera la distribution des récompenses.

La revue *Femina* a fait un referendum au sujet de la création d'une Académie féminine idéale. Voici le résultat de ce *poll* original :

1. Sarah Bernhardt, 8,276; 2. Madeleine Lemaire, 7,825; 3. Louise Abbéma, 7,803; 4. Daniel Lesueur, 7,691; 5. Augusta Holmès, 7,413; 6. Duchesse d'Uzès, 7,409; 7. Séverine, 7,047; 8. J. Marni, 6,996; 9. Réjane, 6,917; 10. Adam, 6,808; 11 Sœur Candide, 6,767; 12. Edmond Rostand, 6,541; 13. Gyp, 6,497; 14. Alphonse Daudet, 6,106; 15. Lucie Félix-Faure, 6,104; 16. Delna, 5,913; 17. Bartet, 5.778; 18. Georges de Peyrebrune, 5,205; 19. Bréval, 5,184; 20. Georges Charpentier, 5,167; 21. Comtesse Mathieu de Noailles, 5,001; 22. Judith Gautier, 4,883; 23. Demont Breton, 4,779; 24. Jean Berteroy, 4,761; 25. Comtesse Greffulhe, 4,723; 26. Marie-Anne de Bovet, 4,708; 27. Achille Fould, 4,673; 28. Calvé, 4.610; 29. Chaminade, 4,608; 30. Dieulafoy, 4,527; 31. Carette, 4,521; 32. Vicomtesse de Trédern, 4,517; 33. Segond-Weber, 4,489; 34. Gabrielle Réval, 4,402; 35. Baronne de Baye, 4,385; 36. Jacques Vincent, 4,331; 37. Georgette Leblanc, 4,303; 38. Leconte de Nouy, 4,216; 39. Octave Feuillet, 4.197; 40. Jeanne Schutz, 4,191.

On vient d'inaugurer à Prague une exposition d'art français moderne organisée par notre confrère Gabriel Mourey, rédacteur du *Studio*, qui a promis d'y faire une conférence sur Puvis de Chavannes.

L'exposition comprend des œuvres caractéristiques de Puvis de Chavannes, de Monet, de Besnard, de Sisley, de Latouche, de Raffaëlli, de Carrière, d'Aman Jean, de Cottet, de Ménard, de Charpentier.

Elle s'annonce comme un grand succès.

Un trust de la musique se prépare en Italie, dit le *Monde artiste*. Il a pour but de substituer un éditeur unique aux quelques éditeurs qui se disputent comme une proie les jeunes compositeurs qui ont l'oreille du public.

Il avait déjà été question de substituer au tout-puissant éditeur Rievedi un organisme éditorial qui aurait absorbé toutes les partitions de cet autre puissant éditeur qui s'appelle Sonzogno. Aujourd'hui, on parle d'une vaste association qui engloberait tous les éditeurs et tous les directeurs des théâtres italiens. Toutes les œuvres théâtrales qui, soit par le nom de leur auteur, soit par le procédé de fabrication, s'imposent à l'attention du public, deviendraient la propriété d'un petit groupe de gens peu ouverts à la question art, mais très habiles en matière de spéculation.

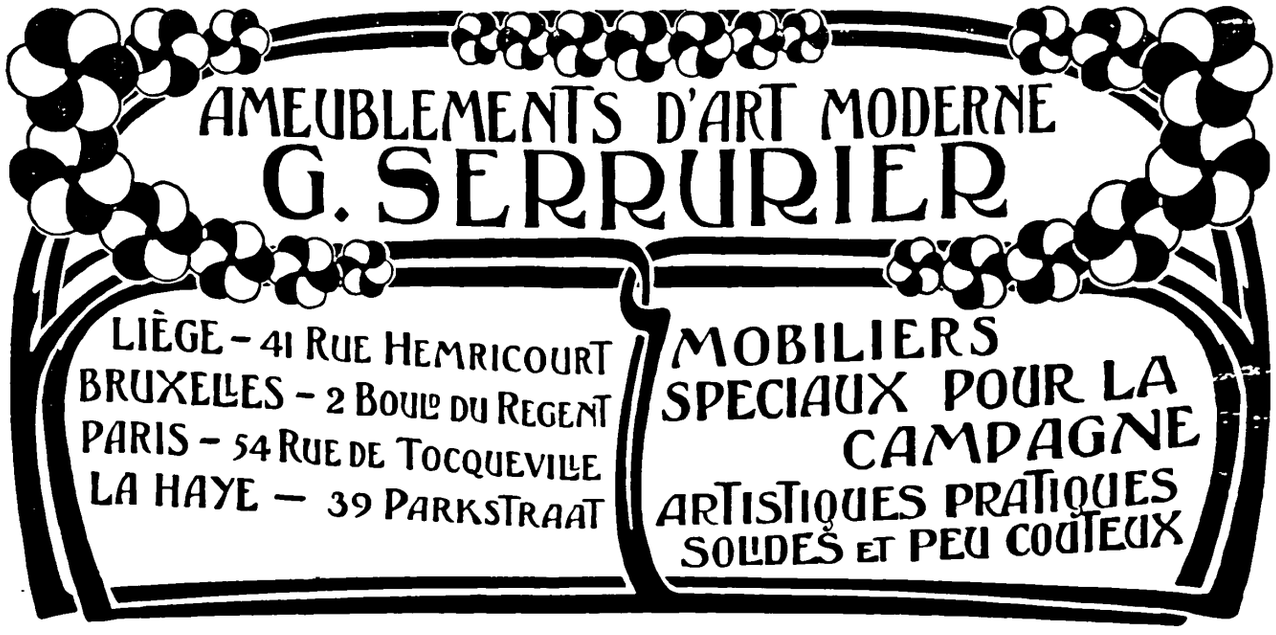
Déjà le comte de San-Martino, le régent de l'Académie de Sainte-Cécile, à Rome, a donné sa démission de cette charge pour se mettre à la tête de ce trust.

Sommaire du n° 10 de la revue *L'Occident*. — *Sur l'incapacité de lire* (Raoul Narsy); *Syllogisme* (Adrien Mithouard); *Le Rapport des Beaux-Arts* (F. Bracquemond); *Les Élèves d'Ingres* (Maurice Denis); *L'Immoraliste* (Fr. V.-G.); *Le Music-hall* (Charles Morice); *Le Musée des Arts décoratifs* (Georges Dralin); *A travers les revues* (A. C.). Notes. — Reproductions de dessins de Mottez, Chassériau et Janmot.

L'*Occident* inscrit parmi ses collaborateurs : MM. Adrien Mithouard, Vincent d'Indy, Maurice Barrès, Vielé-Griffin, Charles Morice, Edmond de Bruyn, Alphonse Germain, Louis Le Cardonnel, Raoul Narsy, Henri Mazel, Jean Baffier, Louis Rouart, Henry Bidou, René de Castéra, Maurice Denis, P. Valéry, Z. Marcas, Willy, André Lebey, Charles Brun, Tristan Klingsor, Fernand Lacroix, G. Rémond, de Miomandre, Albert Chapon, Mortimer, Robert de Souza, Maurice Griveau, Octave Maus, Albert Cloüart, Georges Dralin, Veillet-Lavallée, etc.

Abonnement, 12 francs (étranger, 14 francs) par an. Rédaction et administration : Rue Eblé, 17 Paris.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.





Maison Félix MOMMEN & Cº, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

BEC AUER

50 % D'ECONOMIE **LUMIERE QUADRUPLE**

Appareils d'éclairage et de chauffage au GAZ, à l'ÉLECTRICITÉ et à l'ALCOOL

INSTALLATIONS COMPLETES

Bruxelles, 20, **BOULEVARD DU HAINAUT**, Bruxelles

Agences dans toutes les villes.

TÉLÉPHONE 1780

E. DEMAN, Libraire-Expert

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

VIENT DE PARAITRE :

THEATRE DE M. MAETERLINCK

avec une préface inédite de l'auteur.

Trois volumes in-8º, illustrés de dix compositions originales lithographiées par AUGUSTE DONNAY.

Tirage à 110 exemplaires numérotés, sur papier de Hollande

Prix : 90 francs.

Les exemplaires numérotés 1 à 10, renfermant un croquis original de A. DONNAY et deux suites des planches : l'une avec lettre, sur hollande; l'autre, avant lettre, avec remarques marginales, sur japon impérial, sont souscrits.

Le prospectus illustré de cet ouvrage sera adressé gratuitement sur demande.

Demandez chez tous les papetiers

l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION **EXPORTATION** **ÉCHANGE**

L'HÉMICYCLE

Revue mensuelle illustrée de Littérature et d'Art

Rédacteur en chef :

PIERRE DE QUERLON, 3, Villa Michon, rue Boissière, Paris.

Un an : 6 francs. — Le numéro, 50 centimes.

Étranger : 8 francs.

Administration : 146, rue Saint-Jacques, Etampes (Seine-et Oise).

L. DIDIER DES GACHONS, *éditeur*.

LIMBOSCH & CIE

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. Vᵉ MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

VINGT-DEUXIÈME ANNÉE — N° 37. — 14 SEPTEMBRE 1902.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

L'État doit-il protéger la Littérature? (GEORGES RENCY). — Le Mercure de France (A. M.). — Le Prochain Salon de Bruxelles (O. M. — L'Abbé Cuir (OCTAVE MIRBEAU). — Le Salon de Dieppe. — Nécrologie. *Franz Wullner* (C. D.). — Petite Chronique.

L'État doit-il protéger la Littérature?

Cette question est agitée en ce moment dans la presse belge. Le *Messager de Bruxelles*, l'un des rares journaux de chez nous pour qui, selon l'expression de Camille Lemonnier, la littérature n'est pas une métaphore, a ouvert une enquête sur la situation matérielle de nos écrivains. Les résultats en sont navrants. Toutes les réponses s'accordent à reconnaître que, malgré vingt ans de luttes, nous n'avons pas fait un pas dans l'estime publique. Au contraire : jadis, des éditeurs se rencontraient pour prendre à leur charge les frais des livres belges qu'ils consentaient à lancer. Aujourd'hui, cet âge d'or est révolu. Et il importe de le dire bien haut : Tous les littérateurs belges, absolument tous, sauf Lemonnier, Maeterlinck et Verhaeren, doivent débourser des sommes relativement importantes s'ils veulent voir imprimer leur prose ou leurs vers.

Dès lors, comment comprendre l'état d'esprit des gens qui repoussent l'idée du protectionnisme littéraire? Ce sont de mauvais plaisants ou des fous. Trop longtemps, en Belgique, les littérateurs ont affecté des allures hiératiques et dédaigneuses. L'art, leur art, c'était quelque chose de si haut, de si mystérieusement intangible, que l'admiration même lui eût été comme une souillure et que toute faveur gouvernementale l'eût à jamais déshonoré. C'était le temps héroïque où l'on refusait les prix et les décorations. C'était, avouons-le, le temps des sottises aussi.

Avec ces façons-là, on en est arrivé où nous en sommes. C'est-à-dire à ce point d'extrême abaissement que les littérateurs, en Belgique, sont méprisés également par la cour, la noblesse, la bourgeoisie et le peuple. Toutes les classes de la nation réalisent contre eux l'union vantée par la devise de nos armoiries.

On a de l'estime pour un lieutenant de garde civique, on admire son bel uniforme, on le regarde avec sympathie, le dimanche, boire son faro à la porte d'un cabaret; mais un poète, un romancier ou un journaliste, dans l'esprit de nos bons concitoyens, c'est un gaillard dangereux, couvert de dettes, dont il faut surveiller les mains. Dans les ministères, tout sous-directeur, tout chef de division est décoré après deux ans de service dans ce grade. A l'armée, tout capitaine-comman-

dant porte l'étoile et la croix. Mais il y a peu d'exemples qu'on ait décoré des intellectuels, des artistes, des écrivains, des professeurs. La Belgique honore le rond-de-cuir et le sabre. Elle a le mépris du cerveau.

Si nous nous entendions un peu entre nous, nous ne cesserions pas, dans les revues et les journaux, de répéter ces choses. A la fin des fins, à force d'assaillir l'oreille du bourgeois, peut-être parviendrions-nous à modifier ses préjugés. Au lieu de cela, un littérateur excédé élève-t-il la voix, aussitôt les autres lui imposent silence au nom de la dignité des Lettres. Pas de subsides, pas d'encouragements, pas de décorations, pas de prix ! Rien, rien du tout : le désert, la famine, un néant immense vide de gloire et de fortune et, là-dedans, une tour d'ivoire comme une colonne de poussière au centre des Saharas ! C'est là le bon moyen, n'est-ce pas, d'entretenir le feu sacré des lettres belges ! Bientôt, si la situation reste la même, nous n'aurons plus un seul poète, un seul prosateur. Les directeurs de journaux, à leur tour, congédieront leurs journalistes. Et les feuilles publiques, l'unique aliment intellectuel de la nation, seront remplies au moyen d'annonces, de réclames et d'emprunts presque gratuits faits aux gazettes de l'étranger. Alors le Ventre belge sera satisfait. Il aura vaincu sa vieille ennemie : la Pensée !

Que faire pour tenter d'enrayer les progrès d'une débâcle aussi lamentable ? D'abord s'unir. Et non pas d'une union idéale et symbolique, mais par un lien réel et pratique. *Il faut que nous constituions une Fédération de gens de lettres belges.* Il faut que nous nous aidions les uns les autres. Il faut que nous devenions une force dans la nation. Le pouvoir comptera avec nous. Les directeurs de journaux devront écouter nos réclamations. Il s'agit, par tous les moyens possibles, de sauver la littérature belge !

Mais, qu'on y songe bien, sans l'Etat nous ne pouvons rien faire. En réalité, il est notre porte-monnaie. Un ministre qui aide un écrivain ne débourse personnellement pas un centime. Ce n'est pas une faveur qu'il nous accorde, c'est une restitution. Pourquoi donc faire la petite bouche et simuler le dégoût ? Reprenons notre bien au sein du commun patrimoine ! Et qu'on ne vienne pas dire que la littérature subsidiée par le gouvernement sera une mauvaise littérature. Depuis quelques années, les jurys officiels — ayons le courage de le proclamer — ne se sont pas montrés si ignares et si partiaux. C'est eux qui ont couronné Lemonnier, Eekhoud, Giraud, Verhaeren. Pourquoi ne pourraient-ils pas être chargés de distribuer, chaque année, aux meilleurs manuscrits qui leur seraient soumis, la somme nécessaire à leur impression ? Supposons qu'il paraisse en Belgique, ou du moins qu'il s'y écrive annuellement, vingt bouquins, vers ou prose, de l'importance d'un 3-50 ordinaire. Supposons qu'à chacun d'eux on accorde un subside de 1,500 francs. Cela ferait, en tout, 30,000 francs dont l'Etat aurait à grever son budget. Nos prétentions pourraient-elles être plus modestes ? Et qu'objecterait-on à cette demande, dans un pays où, chaque jour, on trouve de nouveaux millions pour des frais somptuaires ou de secondaire utilité ?

Il nous reste à espérer qu'un député de la majorité parlementaire lira ces lignes et en fera aux Chambres l'objet d'une question.

GEORGES RENCY

Nous publierons dans notre prochain numéro la suite de l'article de M. OCTAVE MAUS *sur le Salon de Gand.*

LE MERCURE DE FRANCE

On parle beaucoup dans le monde des arts et des lettres du *Mercure de France*, dont la récente vogue de *Claudine en ménage* a mis la firme en vedette, tant en France qu'à l'étranger, et qui avait d'ailleurs déjà eu plusieurs grands succès de librairie. On n'a pas oublié celui de l'*Aphrodite* de Pierre Louys, ceux des livres de Kipling, de Wells, de Gorki, de Nietzsche ; puis la *Double Maîtresse* d'Henri de Régnier, le *Trésor des humbles* de Maurice Maeterlinck, les romans de Rachilde, l'*Escal Vigor* d'Eekhoud et que d'autres !

Reprenant un vieux titre, fameux depuis le XVII^e^ siècle, le *Mercure de France* est actuellement la revue et la librairie les plus modernes et les plus avancées. Il fut fondé en janvier 1890 par un groupe d'écrivains jeunes, groupés autour de leur directeur, Alfred Vallette : c'était Albert Aurier, Edouard Dubus, Albert Samain, Julien Leclercq, écrivains de talents variés morts jeunes et dont l'un, Samain, est arrivé à la gloire ; c'était encore Jules Renard, le célèbre auteur de *Poil de carotte*, le beau poète Saint-Pol Roux, le subtil écrivain Remy de Gourmont, Charles Merki, le romancier Louis Dumur, Jean Court et Ernest Raynaud.

Il s'agissait d'abord de publier une revue, une revue de jeunes : chacun y apportait ce qu'il pouvait de talent et d'argent.

La revue parut. Sous la très loyale et très énergique impulsion d'Alfred Vallette (qui est le véritable créateur du *Mercure de France* et qui l'a poussé au point où il se trouve aujourd'hui) la jeune revue prit un bon essor. Des noms nouveaux s'adjoignirent aux premiers : Henri de Régnier, Pierre Louys, Pierre Quillard, Ferdinand Hérold, André Fontainas, Francis Vielé-Griffin, Stuart Merill. On songea à publier des livres, à petit nombre d'abord. Une société anonyme fut fondée, entre écri-

vains, en mai 1894, et des livres parurent. Parmi les premiers, il y eut une nouvelle édition de *Gaspard de la Nuit*, devenue très rare. Le succès d'*Aphrodite* lança la librairie, tandis que la revue prospérait de plus en plus. Aujourd'hui elles sont, l'une et l'autre, à la tête du mouvement littéraire.

Le *Mercure de France* a publié les œuvres des plus purs poètes français. Il a la gloire d'avoir à son catalogue les *Médailles d'argile* d'Henri de Régnier, le *Chariot d'or* d'Albert Samain, les poèmes d'Arthur Rimbaud, de Gustave Kahn, de Francis Jammes, ceux de Paul Fort, de Ferdinand Hérold, de Quillard, de Merrill, de Klingsor, de Pilon et de presque tous les jeunes poètes qui se sont révélés depuis dix ans. En outre, il prépare une édition complète, avec œuvres inédites, de Jules Laforgue.

Parmi les romans, après *Aphrodite*, nous rappellerons la *Nichina* de Rebell; la *Femme et le pantin* de Pierre Louys; la *Canne de Jaspe* et le *Bon Plaisir* de Régnier; les *Chevaux de Diomède* et le *Songe d'une femme* de Remy de Gourmont; la *Tour d'amour* et les *Hors nature* de Rachilde; le *Coco de génie* de Dumur; *Clara d'Ellébeuse* de Francis Jammes; le *Vigneron dans sa vigne* de Jules Renard; l'*Immoraliste* d'André Gide; les *Xipéhuz* de Rosny; la *Petite Angoisse* de Gilbert de Voisins; le *Gamin tendre* de Binet-Valmer; le *Détournement de mineure* de Jean de Tinan.

Mais le *Mercure de France* ne s'est point contenté de littérature française. C'est lui qui a fait connaître, par de belles traductions, Nietzsche, le grand philosophe allemand, Rudyard Kipling, le romancier anglais, avec le *Livre de la jungle* et *Kim*; H.-G. Wells, un autre romancier anglais, dont il a donné la *Machine à explorer le temps*, la *Guerre des mondes* et les *Premiers Hommes dans la lune*. Maxime Gorki, le nouvel écrivain russe, a vu ses livres *Les Vagabonds*, *Les Déchus*, *L'Angoisse* et *Les Petits Bourgeois* traduits au *Mercure de France*. André Fontainas y a publié une très artiste traduction de l'*Assassinat considéré comme un des beaux-arts* du grand écrivain anglais Thomas de Quincey. Et Ferdinand Hérold a donné la *Cloche engloutie* de Gérard Hauptmann. Pierre Quillard, d'autre part, a inauguré au *Mercure* une traduction d'auteurs anciens par une version excellente des *Mimes d'Hérondas*. Cette collection comprendra notamment la traduction d'Aristophane par Pierre Quillard et celle d'Hérodote par Marcel Collière.

En matière théâtrale, le *Mercure de France* a publié, en dehors de la pièce d'Hauptmann, des pièces de Ferdinand Herold, Vielé-Griffin, Paul Claudel, Remy de Gourmont, Dumur. Enfin il a donné le célèbre *Ubu Roi* d'Alfred Jarry.

La Belgique doit beaucoup au *Mercure de France*. Il a accueilli ses meilleurs écrivains. Emile Verhaeren y a publié tous ses poèmes, ainsi qu'André Fontainas, Albert Mockel, Paul Gérardy, Max Elskamp. Beaucoup de romans belges furent publiés en ces dernières années au *Mercure*. Citons *Escal Vigor*, *Mes Communions*, la *Faneuse d'amour* de Georges Eekhoud, la *Loi de péché* de Louis Delattre, la *Petite Femme de la mer* de Camille Lemonnier, la *Route d'émeraude*, les *Patins de la Reine de Hollande*, *Sous la Robe*, l'*Agonie d'Albion* d'Eugène Demolder, dont le *Mercure* a publié aussi de somptueuses éditions de la *Légende d'Yperdamme*, du *Royaume authentique du grand saint Nicolas*, du *Quatuor* et du *Cœur des pauvres*. Puis, les *Amours rustiques* d'Hubert Krains, l'*Histoire d'Aristide Truffaut* de Glesener.

Maurice Maeterlinck, outre le *Trésor des humbles*, a donné au *Mercure de France* son beau drame *Aglavaine et Sélysette*. Comme théâtre belge, il faut rappeler aussi le *Philippe II* de Verhaeren et la *Mort aux berceaux* de Demolder.

Voilà, en substance, le bilan du grand et honnête effort qui a été tenté par Alfred Vallette et qui a si pleinement et si fortement réussi. Un des secrets de cette réussite, en dehors de l'énergie du directeur du *Mercure de France*, est l'absence de tout mercantilisme et le respect absolu de l'art. On est sûr de ne pas rencontrer au *Mercure* de ces compromis qui rabaissent certaines publications et de ces tripotages qui ont fait la honte de mainte maison de librairie et d'édition. L'accueil n'y est réservé qu'aux vrais artistes : mais si l'introduction dans la maison est en somme assez difficile, ceux qui sont invités se trouvent bien chez eux.

A. M.

Le Prochain Salon de Bruxelles.

On commence à se préoccuper du prochain Salon triennal des Beaux-Arts, qui doit avoir lieu à Bruxelles en 1903. La capitale ne possède, on le sait, aucune salle d'exposition assez spacieuse pour l'installer et force sera au gouvernement d'en revenir au régime des baraques, — régime fort coûteux et qui offre plus d'un inconvénient.

Mais où édifier la construction provisoire destinée à abriter les chefs-d'œuvre de MM. les peintres? On a tellement bâti à Bruxelles, depuis quelques années, qu'il ne reste plus de terrain disponible dans l'agglomération. Il est question de bâtir la baraque au square Marguerite, dans le quartier Nord-Est. L'emplacement est bien éloigné et d'un accès difficile... Il y a bien le palais du Cinquantenaire, où fut organisé, dans d'assez bonnes conditions, le Salon de 1900. Mais il faudrait se résigner, si l'on renouvelle cette tentative, à n'ouvrir le Salon qu'au cœur de l'été, les concours hippiques et autres festivités sportives ne pouvant être délogés des locaux qu'ils accaparent au printemps. Les artistes protestent, et non sans raison : ouvrir en juillet ou en août, c'est

exposer pour les seuls huissiers de salle. Avancer la date au 1er mars? Impossible, le Salon devant hospitaliser les concurrents du concours Godecharles, auxquels on ne peut enlever trois mois de préparation.

Il nous semble qu'un emplacement qui conviendrait, sous tous les rapports, à l'installation d'une baraque, serait l'ancien Observatoire. Les terrains sur lesquels il fut construit ont été, par un vote de la Chambre des représentants, mis à la disposition du prince Albert pour y édifier un palais. Jusqu'ici la pioche n'a pas attaqué ces vétustes bâtiments. Rien n'empêcherait que, d'accord avec le prince, on démolit ceux-ci pour y substituer la construction projetée au square Marguerite. Peut-être une partie des murs de l'Observatoire pourraient-ils même être utilisés en vue de cette bâtisse. La situation est excellente, — si belle qu'un ministre des beaux-arts rêva, il y a quelques années (et c'est de lui-même que nous tenons ce projet, malheureusement demeuré sans suite), d'y faire élever la salle d'expositions, de concerts et de réunions que réclament avec insistance les artistes et le public.

S'il faut mettre le Salon de 1903 non pas dans ses meubles mais « dans ses planches », aucun emplacement ne nous paraît préférable à celui-là.

O. M.

L'ABBÉ CUIR

M. Octave Mirbeau a raconté sous ce titre, en termes divertissants, l'aventure arrivée récemment à M. Henry de Groux, dont un curé-esthète repeignit avec sérénité les peintures que l'artiste avait été chargé d'exécuter dans une chapelle de Paris. Le morceau est trop amusant pour n'être pas conservé. Ajouté aux faits que nous avons rapportés au sujet des Chanteurs de Saint-Gervais, il donne une piètre idée du goût artistique de MM. les desservants parisiens :

Il arrive à M. Henry de Groux une aventure peu banale. Cette aventure a déjà été racontée — fort spirituellement — par le *Cri de Paris*. Elle me semblait tellement énorme que, d'abord, je ne voulais pas y croire, bien que, ordinairement, je ne me refuse pas à accepter pour vraies les choses les plus invraisemblables, lesquelles sont, en général, toujours en dessous de la réalité, car, plus je vais dans la vie, et plus je m'aperçois que c'est la vie qui exagère, et non ceux qui sont chargés de l'exprimer. Depuis l'article du *Cri de Paris*, j'ai eu la bonne fortune de rencontrer M. Henry de Groux, qui voulut bien me confirmer, de tous points, l'extravagante aventure dont il est la victime... Elle vaut la peine qu'on la conte à nouveau.

Il existe à Paris, au fond du quartier lépreux qui s'étend derrière la Glacière, entre la prison de la Santé et l'hôpital Sainte-Anne, — on voit que c'est tout à fait la campagne, — une chapelle. Cette chapelle se nomme la Chapelle de la Sainte-Agonie. Elle a été récemment bâtie par les Lazaristes. Malgré son titre mystique, elle n'est l'objet d'aucun culte particulier, ni d'aucunes pratiques spéciales. On y dit la messe, simplement, on y fait ce qu'on fait dans toutes les églises du quartier, ni plus, ni moins... Ce n'est pas que le quartier de la Glacière soit plus pieux qu'un autre, mais il y a encore beaucoup de gens, même dans ce sinistre endroit chanté par Bruant, que sollicite le charme des appellations romantiques, et l'idée de la mort, du sang, des tortures est un précieux adjuvant à la dévotion. Les prêtres savent cela. Aussi, cette chapelle est-elle fréquentée par de nombreux fidèles... Et puis, comme dit l'autre, mieux vaut encore aller à l'église qu'au café... ça coûte moins cher...

Extérieurement, la chapelle de la Sainte-Agonie n'évoque aucune des terreurs de son nom. Sans prétention architecturale, elle ressemble à un magasin quelconque, à une remise, à un garage. A l'intérieur elle est spacieuse, et assez sobre de style pour favoriser une conception décorative, purement picturale... De grandes surfaces murales attendent la fresque... Naturellement, des statues peintes, des vierges sulpiciennes, au manteau bleu, étoilé d'or, toute sorte de bons dieux polychromes et de saints auréolés l'ornementent, çà et là, de couleurs abjectes et de fausses dorures... Mais quoi!... on n'est pas Saint-Baron, ni Notre-Dame de Paris... Et ces pauvres Lazaristes, par ces temps d'impiété, ne peuvent pourtant pas s'offrir, sur le prix de leurs quêtes et de leurs cadeaux, les petits Jésus aux fesses roses de M. William Bouguereau, ni la ressemblance de Dieu le père, garantie trois ans, par M. Denys Puech... (*Voir les annonces.*)

Comment se fait-il qu'un jour l'idée d'une décoration somptueuse germa dans la cervelle de l'abbé Bernard, chapelain de cette chapelle?... Et par quel chemin mystérieux fut-il conduit jusqu'à M. Henry de Groux, que sa réputation d'artiste intransigeant, de chercheur original et de fougueux coloriste ne destinait pas — j'entends en l'esprit des abbés Bernard et autres — à de pareils travaux?... Mais les voies de Dieu sont si impénétrables!... L'abbé Bernard suivit peut-être une étoile!... Et peut-être aussi croyait-il, ce candide abbé, que le *Christ aux outrages*, une des œuvres les plus importantes et les plus audacieuses de M. Henry de Groux, rentrait dans l'idéal des ordinaires bondieuseries?... Toujours est-il que l'abbé confessa au peintre, fort étonné, le grand désir qu'il avait de voir sa chapelle décorée par lui....

On s'entendit sur le prix, modique, extrêmement modique, et sur toutes choses, M. de Groux considérant que ce n'était pas là une affaire, et qu'un artiste, qui n'est qu'un artiste, n'a pas toujours l'occasion de pareilles aubaines, car les grandes décorations se font de plus en plus rares aujourd'hui.

Mais quel singulier bonhomme que cet abbé Bernard!... Onctueux, peloteur, d'apparence naïve, c'était un terrible bavard... Il mit, tout de suite, son peintre au courant de ses idées religieuses, politiques et artistiques... Il ne tarissait pas d'éloges sur Léon XIII, dont il admirait l'esprit révolutionnaire...

— Un socialiste, mon cher Monsieur... un vrai socialiste!... Ah! ah! vous comprenez... ça les embête!...

Lui-même se disait démocrate chrétien, partisan de l'idéal républicain...

— Eh bien! oui... là... ré-pu-bli-cain! Ah! ah! vous comprenez... ça les embête...

Pour ce qui était de l'art... il estimait que les arts... que tous les arts... ne doivent s'inspirer que du goût des fidèles.

— Mais si les fidèles ne manifestent aucun goût?... objectait l'artiste.

— Ta, ta!... répondait l'abbé... les fidèles ont toujours un goût... Seulement... voilà... vous comprenez?...

— Parfaitement, concluait de Groux, ne voulant pas, par l'étalage de son esthétique, désobliger ni terrifier un pauvre homme par qui venait de se réaliser un des plus ardents rêves de sa vie...

Et il se mit au travail... Il ne lui fallut pas beaucoup de temps

pour trouver que l'éducation artistique de son Mécène avait été fort négligée... L'abbé ne connaissait pas, même de nom, Rembrandt... Quant à Salvator Rosa, il le confondait avec Rosa Bonheur.

— Un peintre d'animaux... Oui!... oui!... je sais... Et toujours habillé en femme!... Ça n'est pas décent!...

Mais qu'est-ce que ça lui faisait à de Groux?... Il travaillait avec acharnement, avec ivresse... Durant quatorze mois il ne quitta pas la chapelle... Les murs peu à peu se couvraient... Ici c'était la *Prophétie de saint Siméon;* là, la *Fuite en Egypte...* et le *Christ parmi les docteurs*, et la *Montée au Calvaire*, et le *Calvaire abandonné...* et la *Mise au tombeau...* Compositions énormes, rajeunies par son imagination, où toute une pensée ardente s'inscrivait dans l'harmonie des colorations et des lignes.

Et, à mesure que le prodigieux travail avançait :

— Vous voyez, disait-il à l'abbé... il faut enlever toutes ces bondieuseries qui font une tache ridicule sur la peinture .. D'ailleurs, vous me l'avez promis...

— Oui... oui... faisait l'abbé qui regardait les fresques d'un œil rond, et n'exprimait jamais son opinion sur une peinture qui le déconcertait et le bouleversait dans ses idées d'homme qui ignorait ce que c'est que Rembrandt...

Un jour, se trouvant fatigué, Henry de Groux prit quelques jours de repos. Quand il revint et qu'il entra dans la chapelle, quelles ne furent pas sa stupéfaction... et sa colère!... Il ne reconnaissait plus ses peintures... On avait substitué d'autres peintures aux siennes... Ici, je laisse la parole à l'artiste :

— Dans la *Prophétie de saint Siméon*, l'abbé Bernard avait supprimé l'autel des parfums, dont j'avais fait une chose des plus importantes... Il avait modifié complètement la forme, la couleur et le dessin de l'allégorie centrale du cœur transpercé, qui donne le sens de la prophétie, modifié aussi le visage de saint Siméon, de la Vierge et de saint Joseph, dans le goût sulpicien des horribles plâtres qui ornent les autels: Dans la *Fuite en Égypte*, il avait rajeuni saint Joseph, enjolivé la Vierge, ainsi que les lions qui observent, à distance, le groupe sacré; ajouté des pyramides, dans le fond, et changé la couleur du ciel et du paysage... Dans la *Montée au Calvaire*, j'avais montré le Christ tombé sous la croix. Il le mit debout avec des gestes de danseur!... Et ainsi de tout!... Ainsi, dans le *Calvaire abandonné,* une lumière terrible, aveuglante disperse les ténèbres et chasse les oiseaux de nuit... L'abbé supprima la lumière, et rétablit les ténèbres... Et si vous aviez vu l'abominable chose qu'était cette peinture!... Évidemment, Benvenuto Cellini eût étranglé, poignardé, torturé cet homme!... Hélas! nous ne sommes plus au temps de Benvenuto!... Et si j'avais accompli cet acte de justice nécessaire, des gendarmes fussent venus... Et cela eût singulièrement compliqué mon cas!... Que pouvais-je faire?... Que puis-je faire?... Rien!... Il parait qu'il n'y a pas de lois contre de telles abominations!...

Alors, je demandai à M. Henry de Groux :

— Et lui, l'abbé? Que disait-il, lorsque vous considériez ce désastre?

— Il disait : « Maintenant, ça va bien... Et la peinture ne fait plus de tort à mes belles statues!... C'est très joli... très joli!... Ça va bien!... Tout va bien!... »

Bernard!... Cuir!... André Hélie!... Et le monde va tout de même son train...

OCTAVE MIRBEAU

LE SALON DE DIEPPE

On nous écrit de Dieppe :

Une intéressante tentative de décentralisation a rencontré parmi les artistes et dans le public le plus sympathique accueil. Sur l'initiative de M. Gustave Cahen, avoué près la Cour d'appel de Paris, une *Société des Amis des arts* a été constituée à Dieppe et vient d'ouvrir, dans un joli local, spécialement aménagé à cet effet, non loin du Casino, son premier Salon d'œuvres d'art. On sait ce que sont d'habitude les expositions organisées à la hâte dans les villes d'eau : la banalité et la médiocrité y triomphent. Mais le Salon de Dieppe fait heureusement exception à cette règle presque générale. Si l'on y rencontre quelques toiles et sculptures dont l'ingénuité fait sourire, en revanche les tableaux de valeur sont nombreux et donnent à certaines salles un aspect tout à fait séduisant. Claude Monet y est représenté par deux paysages, Renoir par deux toiles charmantes, Pissarro par une claire *Matinée de soleil à Dieppe* et par une de ses études des Tuileries, Raffaëlli par sa *Marchande de fleurs,* Lebourg par quatre paysages, d'Espagnat par des études de Triel et de Bretagne, Albert André par une touffe de dahlias et par deux paysages, Zandomeneghi par un pastel, *La Leçon*, F. Auburtin par des silhouettes de pins maritimes découpées sur des horizons lumineux.

Cottet expose une *Marine orageuse*, Thaulow des sites de Normandie et de Norwège, Jacques Blanche des études de jeunes filles et de fleurs, Lucien Simon le curieux *Intérieur d'atelier* où l'on remarque l'amusante silhouette de Cottet, Dauchez de mélancoliques paysages maritimes, Fantin-Latour une *Baigneuse* enveloppée des pourpres de l'automne, Moreau-Nélaton des aspects hollandais, Roll toute une série d'études méridionales.

Voici Hochard et ses types croqués avec une verve amusante qui évoque l'art aigu de Daumier. Plus loin, un *Mendiant* et des marines imprévues d'Henri Martin. Les *Laveuses à Port-Marly* de Maufra voisinent avec les *Braconniers* d'Henry Moret.

Bruges est étudiée de près dans les toiles ensoleillées d'Alfred Hazledine; les canaux, les marchés, le béguinage de Gand fournissent à M. Willaert des sujets pittoresques et variés; de souriantes fermes flamandes, le bourg d'Houffalize entrevu dans un frais décor de printemps ont inspiré le pinceau du probe paysagiste Heymans, tandis que Venise passionne M. Alfred Smith. Il n'y a vraiment guère de non-valeurs dans ce coquet Salon, où nous relevons encore les noms de Jules Chéret, d'Hermann Paul, d'Henry Detouche, d'Henri Duhem et de Mme Duhem, des sculpteurs Félix Voulot et Paul Nocquet, etc. A signaler même un début, celui de M. Louis Paviot, dont les études montmartroises — *Moulin de la Galette, Coin de cour par la neige*, etc.— annoncent un peintre d'un accent personnel et d'une vision pénétrante.

NÉCROLOGIE

Franz Wullner.

Nous apprenons à regret la mort du célèbre capellmeister Franz Wullner, mort le 7 septembre à Braunfels, sur la Lahn, un véritable artiste, entièrement dévoué à son art, et un homme charmant dont la disparition causera parmi tous les musiciens une douloureuse émotion.

Né à Munster le 28 janvier 1832, Wullner reçut les premières notions musicales d'Arnold et Schindler. En 1848 il se rendit à Francfort et y continua ses études jusqu'en 1852 avec Kessler. Il séjourna en 1852 à Bruxelles, où il se lia avec Fétis et Kufferath, puis à Cologne, à Brême, à Hanovre, où il se rencontra avec Brahms et Joachim, enfin à Leipzig, donnant partout avec succès de nombreux concerts de piano, et il s'installa, en 1854, à Munich, où on lui confia la classe de piano du Conservatoire.

Quatre ans après il devint directeur de musique de la ville à Aix-la-Chapelle, où il dirigea en 1864 avec Rietz le quarante-et-unième festival rhénan.

Rappelé à Munich comme directeur de la chapelle de la cour, il réorganisa l'Ecole de musique et succéda en 1869 à Hans de Bulow comme directeur de l'Opéra et des Concerts de l'Académie.

L'un des titres glorieux de Franz Wullner est d'avoir fait exécuter, dès 1869, *Rheingold*, malgré des difficultés, des oppositions et des complications qui paraissaient insurmontables. La *Walkyrie* suivit en 1870. Bientôt après, Wullner fut nommé maître de chapelle de la cour, et en 1875 professeur au Conservatoire.

En 1877 il succéda à Rietz comme maître de la chapelle royale de Saxe et directeur artistique du Conservatoire de Dresde. En 1882 l'intendant général de Dresde lui enleva, au profit de Schuchs, la direction de l'Opéra, mais il eut sa revanche par son succès retentissant au festival rhénan d'Aix-la-Chapelle ; il fut appelé l'hiver suivant à la direction des Concerts philharmoniques de Berlin. Nommé en 1884 directeur du Conservatoire de Cologne et chef d'orchestre des Concerts du Gurzenich pour remplacer Ferdinand Hiller, Wullner donna un essor considérable à la vie musicale de cette ville, où son autorité et sa compétence étaient indiscutées. C'est lui qui dirigea en 1886, en 1890 et enfin en 1900 les festivals rhénans : le dernier avec un enthousiasme, une endurance extraordinaires pour un homme de soixante-huit ans.

Wullner a composé de nombreuses œuvres d'orchestre, de musique de chambre, de piano ; une cantate, *Henri l'Oiseleur* ; des messes, des motets, un *Stabat mater*, etc. Ses récitatifs pour l'*Obéron* de Weber sont encore en usage sur les principales scènes allemandes.

Le compositeur laisse un fils, le Dr Louis Wullner, ténor distingué, qui chanta avec succès à Cologne (festival de 1900) et à Munich (Concerts philharmoniques).

C. D.

PETITE CHRONIQUE

Demain lundi, au théâtre de la Monnaie, M. Albers chantera pour la première fois le rôle d'Hamlet. Mme Sylva, la nouvelle chanteuse légère de grand opéra, débutera dans Ophélie et Mlle Rival dans le rôle de la Reine. Les autres rôles sont ainsi distribués : Le Roi, M. Bourgeois ; Laerte, M. Forgeur ; le spectre, M. Danlée ; Marcellus, M. Disy ; Horatio, M. Cotreuil ; Polonius, M. Durand ; les deux fossoyeurs, MM. Colsaux et Cotreuil.

Nous apprenons que l'Exposition des Primitifs flamands de Bruges sera, en raison du succès qu'elle obtient, prolongée jusqu'au 21 courant. Les visiteurs continuent à y affluer et c'est souvent à grand'peine qu'on trouve à se caser dans les hôtels de la ville.

Le monument projeté à Gand à la mémoire de Paul De Vigne sera, dit-on, réalisé prochainement. Un artiste gantois, M. Metdepenningen, aidé de la collaboration de M. Mellery, s'occupe d'en dresser la maquette. L'hommage est, certes, mérité.

Le peintre W. Degouve de Nuncques exposera en novembre prochain à Paris, dans les galeries de l'*Art nouveau*, l'ensemble des tableaux et études qu'il a rapportés de son séjour de deux ans et demi aux îles Baléares. L'exposition sera complétée par un choix de dessins en couleurs de Mme Degouve de Nuncques (Julie Massin).

Nos sculpteurs :

Constantin Meunier vient d'exécuter, à Wondelgem, en Flandre, le portrait (bas-relief) du peintre Georges Buysse, dont les paysages marquent parmi les meilleurs envois du Salon de Gand.

Paul Du Bois travaille à un groupe, de grandes dimensions, intitulé *La Justice compatissante*, dans lequel il a synthétisé les réformes pénales introduites dans la législation par le ministre Jules Le Jeune.

Georges Minne a obtenu un vif succès à Berlin, où plusieurs de ses œuvres ont été acquises. Il vient de réunir dans son atelier, à Laethem-Saint-Martin, en une exposition restreinte, ses productions anciennes et récentes.

M. Théo Van Rysselberghe achève, dans son atelier des Ternes, une importante décoration qui lui a été commandée pour l'hôtel de M. Solvay, à Bruxelles.

M. J.-B. Colyns, l'un des plus anciens professeurs du Conservatoire de Bruxelles — il y était entré en juin 1863, — vient, pour motifs de santé, de prendre sa retraite. Il forma de nombreux violonistes, dont quelques-uns ont acquis une notoriété, et laisse le souvenir d'un maître consciencieux et paternel.

Pour le remplacer, le choix ne sera pas aisé parmi les compétiteurs de talent qui affluent Il est à espérer que le ministre, renouvelant un précédent qui donna, tant à Bruxelles qu'à Liége et à Gand, d'excellents résultats, ouvre entre les candidats un concours. C'est le meilleur moyen d'écarter toute intrigue et de voir désigner aux importantes fonctions vacantes l'artiste le plus digne de les bien remplir.

C'est, en effet, à la suite d'une épreuve de ce genre que le Conservatoire de Bruxelles eut la bonne fortune de s'assurer la collaboration de M. Léon Van Hout, le plus remarquable altiste de ce temps, le Conservatoire de Liége celle de M. Théo Charlier, et que, tout récemment, le Conservatoire de Gand accueillit dans son corps professoral l'excellent violoniste Zimmer.

La Société chorale Les Artisans réunis est invitée à chanter à Berlin devant l'empereur d'Allemagne. La célèbre association bruxelloise partira le 20 octobre avec son président, M. de Ro. Le lendemain de l'audition impériale, elle donnera au profit des pauvres de Berlin un grand concert public.

L'administration des Concerts symphoniques, sous la direction de M. Eugène Ysaye, informe ses habitués de ce que les concerts du dimanche et les répétitions générales du samedi auront lieu, cette année, au théâtre de la Monnaie.

Les inscriptions sont reçues chez MM. Breitkopf et Härtel, Montagne de la Cour, 41.

Un droit de préférence est réservé jusqu'au 30 septembre aux anciens abonnés.

Les quatre Concerts populaires de la saison auront lieu au théâtre de la Monnaie, sous la direction de M. Sylvain Dupuis, aux dates ci-après :

6-7 décembre, premier concert, avec le concours de M. F. Busoni, pianiste; 10-11 janvier, deuxième concert, avec le concours de M. Fritz Kreisler, violoniste; 7-8 février, troisième concert, avec le concours de M. Henri Marteau, violoniste; 28-29 mars, quatrième concert, consacré à l'exécution *intégrale* du deuxième acte de *Parsifal* de Richard Wagner, non encore exécuté en Belgique. Les prix seront surélevés pour cette dernière audition, en vue de laquelle seront engagés des artistes de tout premier ordre.

Le bureau d'abonnement, pour les quatre concerts, est dès à présent ouvert, chez Schott, 56, montagne de la Cour, jusqu'au 15 novembre.

M. César Thomson donnera à Bruxelles, au cours de la prochaine saison, quatre séances historiques du violon dont les deux premières seront consacrées aux œuvres des maîtres italiens des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles, les deux dernières à l'histoire de la sonate ancienne et moderne.

M. SERRURIER-BOVY, de Liége, donnant suite à une demande qui lui fut maintes fois faite, vient de décider d'ouvrir prochainement, pour un nombre très limité d'élèves, un cours s'appliquant spécialement à l'architecture intérieure, au mobilier et aux différentes industries d'art qui s'y rattachent. La compétence et l'expérience bien connues de M. Serrurier et l'appoint précieux de ses ateliers dans lesquels les élèves pourront s'initier à la technique de ces industries constitueront un enseignement tel que ne le pourrait donner aucune école. Les renseignements peuvent être demandés à M. Serrurier, 41, rue Hemricourt, Liége.

L'emballage des collections Dutuit, légués à la ville de Paris, est poussé avec activité, et bientôt M. Georges Cain pourra installer celles-ci au Petit-Palais des Champs-Elysées.

Voici les diverses sections que le public sera prochainement admis à visiter : Salle des antiquités; salle des tableaux de l'école hollandaise, avec vitrines pour les émaux et les ivoires; salle de l'art français et en particulier de l'art français au XVIII^e^ siècle; salle des céramiques, qui comprendra des vitrines spéciales pour les belles faïences de Bernard Palissy, pour les majoliques italiennes, ainsi que pour les verreries de Venise et hispano-mauresques; salle des livres et reliures.

Dans une de ses dernières séances, le conseil municipal de Paris a ouvert un crédit de 8,000 francs pour l'érection de deux bustes des frères Dutuit, qui seront placés au Petit-Palais; il a décidé en outre que le nom de Dutuit serait donné à une rue de Paris.

A la suite de l'exposition Félix Buhot, M. Léonce Bénédite organisera au Musée du Luxembourg une exposition des œuvres de John Lewis-Brown que possède le Musée, et auxquelles viendront s'ajouter quelques tableaux prêtés par des collectionneurs.

Cette exposition s'ouvrira vers le mois de décembre prochain et durera six mois.

L'une des dernières livraisons de *Pel è Ploma* contient une excellente étude du peintre J.-M. Sert sur Albert Besnard, illustrée de nombreux fac-similés de ses dessins, de huit phototypies d'après ses peintures et d'un portrait de l'artiste par M. Casas.

L'*Art décoratif* (septembre) contient une belle étude sur *Jacques-Emile Blanche*, par Camille Mauclair (15 illustrations), et la suite de la série d'articles de M. Gustave Soulier sur l'*Exposition de Turin* (17 illustrations).

Puis la *Sculpture d'appartement* (8 illustrations), par Albert Thomas, avec, entre autres reproductions, celles de statuettes de Théodore Rivière, de Gardet et d'Escoula; le *Bijou qui plaît* (5 illustrations), par G.-M. Jacques; enfin, un article sur la *Décoration des chambres d'enfants* (10 illustrations).

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.





Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

BEC AUER

50 % D'ECONOMIE **LUMIERE QUADRUPLE**

Appareils d'éclairage et de chauffage au GAZ, à l'ÉLECTRICITÉ et à l'ALCOOL

INSTALLATIONS COMPLETES

Bruxelles, 20, **BOULEVARD DU HAINAUT**, Bruxelles

Agences dans toutes les villes.

TÉLÉPHONE 1780

E. DEMAN, Libraire-Expert

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

VIENT DE PARAITRE :

THEATRE DE M. MAETERLINCK

avec une préface inédite de l'auteur.

Trois volumes in-8°, illustrés de dix compositions originales lithographiées par AUGUSTE DONNAY.

Tirage à 110 exemplaires numérotés, sur papier de Hollande

Prix : 90 francs.

Les exemplaires numérotés 1 à 10, renfermant un croquis original de A. DONNAY et deux suites des planches : l'une avec lettre, sur hollande; l'autre, avant lettre, avec remarques marginales, sur japon impérial, sont souscrits.

Le prospectus illustré de cet ouvrage sera adressé gratuitement sur demande.

Demandez chez tous les papetiers

l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION **EXPORTATION** **ÉCHANGE**

JUGEND

Revue illustrée hebdomadaire

FONDÉE EN 1895

Éditeur : DR. GEORG HIRTH, Munich

LIMBOSCH & C^IE

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc. Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. V^e MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

VINGT-DEUXIÈME ANNÉE. N° 38. 21 SEPTEMBRE 1902

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Le Salon de Gand (suite) *Les Artistes belges* (OCTAVE MAUS). — Rudyard Kipling (CLAUDE FERRARE). — La Justice compatissante. — La Vie du Littérateur en Belgique (GUSTAVE ABEL). — Le Théâtre du Peuple. — L'Exposition de Turin. *Les Récompenses.* — Alexandre Charpentier. — Nécrologie. *Emile Bernard.* — Petite Chronique.

LE SALON DE GAND[1]

Les Artistes belges.

Ce qui donne au Salon de Gand une signification nette, c'est le triomphe de ceux auxquels les expositions officielles ne s'ouvraient jadis qu'en rechignant. Le Salon des refusés, si quelqu'un s'avisait de l'organiser, réunirait cette fois, au lieu des indisciplinés et des novateurs, maintes vieilles barbes, maints grognards chevronnés, et la plupart des « demi-tasses » de l'art belge. Le jury a irrévérencieusement fermé la porte aux professeurs d'académie les mieux achalandés et les billets de faveur ne furent distribués qu'avec une stricte parcimonie.

Oui, contrairement aux antiques traditions salonnières, de jeunes peintres non décorés, dont le talent fut révélé en des exhibitions de combat, occupent, en belle lumière, le centre des panneaux. Oui, les coins sombres recèlent telles toiles auxquelles on eût, jadis, cru devoir décerner les honneurs du Salon carré... Et il n'y a pas de Salon carré! Une démocratie égalitaire a remplacé les privilèges d'antan. C'est un bouleversement que, sans nul 89, amena progressivement l'évolution du goût.

Le chemin parcouru est énorme. Si le souvenir du Salon de 1902 ne se fixe point sur quelque œuvre hors pair et sensationnelle, on peut affirmer que par sa tenue d'ensemble, par le niveau d'art auquel elle s'élève, par l'ensemble des qualités picturales qu'elle affirme, l'exposition gantoise demeure l'une des manifestations artistiques les plus intéressantes qu'ait suscitées l'initiative officielle.

Le *Verger en Flandre* d'Emile Claus, retour du Champ de Mars, y occupe l'une des premières places. Bien que les valeurs n'y paraissent pas exactement observées, notamment dans les avant-plans, l'œuvre s'impose par la santé de son coloris harmonieux et par le parfum de nature qu'elle exhale. C'est a la fois robuste et délicat, d'une grâce virile et charmeuse. Proches, le *Vieux Sapin* et les *Canards au couchant*, admirés précédemment à la *Libre Esthétique*, marquent, dans deux expressions différentes, la souplesse du talent de l'artiste. Fort bien éclairées, placées à souhait, ces peintures ont un éclat prestigieux.

(1) Suite. Voir notre avant-dernier numero.

Heymans expose deux paysages qui rayonnèrent également l'un et l'autre à la cimaise de la *Libre Esthétique*, un *Lever de soleil dans les marais* et un *Soir d'orage*. Tous deux expriment l'enthousiasme qui fait vibrer l'âme d'un peintre dont chaque œuvre renouvelle et intensifie la vision. On ne pourrait dire : la manière d'Heymans, car ce probe et grand artiste modifie sans cesse sa technique et son style pour serrer de plus près la vérité. L'École belge ne possède pas de plus noble exemple de sincérité et de persévérance dans l'étude de la nature.

Le paysage, auquel s'accorde souvent avec bonheur le tempérament de nos peintres, est, au surplus, représenté au Salon de Gand par quelques œuvres attachantes, parmi lesquelles je citerai l'*Église de Wondelgem*, la *Voile rouge* et le *Canal* de M. Georges Buysse, qui exprime avec acuité l'aspect nostalgique des Flandres ; la *Mare sous bois* de M. Isidore Verheyden, — dont le cœur de père doit se réjouir aux débuts remarqués de M. François Verheyden, auteur d'une claire *Matinée de printemps* ; trois toiles limpides et fraîches de M. Paul Mathieu, dont les progrès s'affirment ; le *Soir* de M. Viérin, d'une belle harmonie cuivrée, mais qui n'échappe pas, semble-t-il, à l'influence d'Albert Baertsoen ; l'*Étang* et le *Jardin* de M. Armand Heins ; l'*Église à Schooten* de M. Théo Verstraete ; l'*Espace* de M. Meyers ; un *Chemin en Ardenne* et un *Hiver*, d'un coloris subtil et d'un dessin nerveux, par M. Maurice Pirenne ; le *Rosaire des Morts* et deux paysages de M. Omer Coppens ; deux aspects du bas Escaut, étrangement suggestifs, de M. Baseleer ; le *Parc en hiver* et l'*Automne* de M. G. Morren ; la *Saulaie* de M. R. Wytsman ; les sites gantois de MM. Trémerie et Willaert ; les charmants effets de neige de M. R. De Saegher ; la *Sablonnière* de M. Delsaux, etc. La diversité de talents que révèle l'examen de cette production touffue est frappante et toute à l'honneur de l'école d'aujourd'hui, — si tant est qu'on puisse grouper sous ce titre les individualités tranchées dont se compose l'ensemble de nos paysagistes.

Parmi ceux-ci, quelques femmes peintres se font peu à peu un nom. Les études à l'huile et au pastel de Mme A. De Weert ont une fluidité séduisante. Il en est de même des marines de Mlle Verboeckhoven. Mme Lacroix manie avec virtuosité les pâtes solides. Mlle Montigny, dans son *Matin de septembre*, ses *Lessiveuses* et sa *Sortie de l'école (Deurle, midi)*, marche sur les traces de Claus. Mme Gilsoul s'essaye à la peinture à l'huile et s'y montre habile. Les dessins de Mlle Robyns manquent encore de sûreté, mais révèlent une conscience d'artiste. Mme Wytsman s'affirme coloriste dans sa *Vieille ferme en automne*. Mlle Putsage décrit avec émotion la tristesse des cours d'hospices, et Mme Voortman excelle à rendre l'éclat diamanté du givre sur les arbres dépouillés.

A la limite du paysage et du portrait apparaît M. Georges Le Brun, qui burine avec une volonté obstinée, comme il le ferait de figures humaines, l'effigie des arbres, des pierres, des murs, des meubles, des fleurs sur lesquels il darde un regard aigu. Art wallon, où il y a du silex et du schiste. Art personnel, plus sensible au caractère d'un pays, à la structure du sol, à la plantation d'un décor agreste et à la matière dont se composent ses éléments qu'aux voluptés de la couleur et aux séductions de la lumière. Art d'intimité aussi, qui, à travers l'inhabileté du métier, laisse transparaître une âme réceptive et panthéiste. Aux hasards heureux des coups de brosse, M. Le Brun oppose une technique poussée jusqu'à la minutie. S'il en résulte quelque sécheresse, on ne peut que louer l'artiste pour sa conscience et sa ténacité.

La peinture d'histoire a disparu de l'horizon belge On en chercherait en vain des expressions au Salon de Gand. En revanche, les tableaux de genre séduisent bon nombre de nos peintres, et parmi ceux-ci les artistes anversois — si l'on excepte M. Abry *(Courrier poursuivi)* et M. Ch. Mertens *(Famille zélandaise)* — se distinguent par une inclination marquée vers la tristesse, la douleur et la mort.

Alexandre Struys, l'auteur de la *Célèbre Dentellière malinoise*, du Salon des Beaux-Arts, que nous retrouvons, en belle place, à Gand, a, semble-t-il, ouvert l'ère des scènes de deuil. C'est à qui excitera le plus de compassion ou d'effroi. La *Veuve* et *Seul au monde* de M. Luyten, *Douleur* de M. Dierckx, *Consolation* de M. Van Aken, *Un paria* et les *Martyrs* de M. Bosiers, *Désespoir* de M. Boudry, *Tristesse* de M. De Laet et vingt autres appartiennent à cette série à la noire, — noire au propre et au figuré. Même lorsque, d'aventure, l'un d'eux cherche à donner une impression de joie, — tel M. Piet Verhaert, qui expose une grande composition inspirée de l'*Uylenspiegel* de Charles De Coster, — la gaîté qu'il exprime est grimaçante et sonne faux. Quelle atmosphère funèbre pèse donc sur l'âme anversoise?

Mais déjà point l'aube d'une réaction. Les limpides marines de M. Franz Hens, les paysages de M. Looymans, et en particulier sa *Digue des polders*, échappent heureusement à l'influence ambiante. M. Vaes-Walther — un nom nouveau — unit à un tempérament de peintre un sentiment mystique profond (l'*Heure des dévotes ;* la *Chanson de la mort).* M. Melsen affirme une maîtrise naissante en son *Étable*, dont le coloris s'apparente à celui de Jan Stobbaerts, et plus encore en de curieuses paysanneries, violentes et outrées, qui annoncent, en même temps qu'un coloriste, un caricaturiste acerbe qu'il convient

de rapprocher de son concitoyen Van Mieghem, observateur pénétrant et synthétique (*Deux petites vieilles*, peinture; *Veilleurs de nuit*, pastel), et d'un débutant gantois, M. J. De Bruycker, dont la *Friperie* et la *Minque* (aquarelles) décèlent un esprit satirique personnel, d'une bouffonnerie intense.

En ces trois artistes habite l'âme frondeuse et goguenarde de tels maîtres flamands de jadis, pour qui l'humanité n'était qu'un prétexte à raillerie. Leur vision procède de celle d'Eugène Laermans, dont le *Bain*, *Au Village* et le *Calvaire* s'imposent par leur accent expressif et par leur coloris éclatant. Mais s'il a une tendance à la déformation, s'il exagère parfois, pour les traduire avec plus d'éloquence, les tares physiques, M. Laermans demeure, en sa belle conscience d'artiste, narrateur fidèle de ce qu'il a vu. Il n'y a dans ses œuvres nulle moquerie Seule, la pitié plane sur elles.

OCTAVE MAUS

(*La fin prochainement.*)

RUDYARD KIPLING

Avez-vous remarqué que Rudyard Kipling n'est pas du tout Anglais? Ceci n'est point pour contester à l'Angleterre ses droits de propriété sur son meilleur poète moderne, — poète en prose, mais combien poète! — Rudyard Kipling est assurément un fils d'Albion. Mais en tant qu'écrivain, en tant que penseur, en tant qu'artiste, ce fils-là ne doit vraiment rien à sa mère.

Je me souviens du jour charmeur où je lus pour la première fois le *Livre de la Jungle*. C'était fort loin d'ici, et plus près de l'Indoustan que de l'Europe. Des journaux m'arrivaient, rares, et si vieux qu'ils m'indifféraient. Des revues aussi, feuilletées à peine. C'est ainsi qu'un beau soir je m'initiai à l'épopée de Mowgli. Mon premier sentiment fut de l'admiration, une admiration presque religieuse : la sauvage nature qui m'entourait m'aidait à mieux comprendre la beauté surhumaine des visions épiques de Kipling. Mais ensuite je fus surtout étonné, stupéfait : je lisais une traduction, et cette traduction était excellente. Or, s'il est une chose impossible au monde, c'est de traduire en français une pensée anglaise.

Plus tard, j'ai compris, — textes en main. La pensée de Kipling n'est pas anglaise, pas anglaise du tout.

Au milieu de l'Angleterre du XX^e^ siècle, le poète de la Jungle est une sorte d'anachronisme exotique. Fils d'une race illustre par sa morgue et son avidité, fils d'une époque socialiste et républicaine, Rudyard Kipling, individualiste et césarien, méprise les castes et méprise l'argent. Les groupements, les syndicats, les parlements sont pour lui des *boudarlog*, des assemblées de singes. L'audace et le sang-froid d'un solitaire l'emportent infailliblement, dans sa pensée et dans son œuvre, sur la coalition d'une foule. Mowgli triomphe des chiens rouges; Kim se joue des rois indiens confédérés; Dick le dessinateur, vieilli, malade, aveugle, entreprend tout seul l'impossible voyage de l'Afrique centrale, malgré l'hostilité railleuse des gens et des choses. Et combien d'autres! Partout, toujours, c'est la victoire de l'unité sur la masse. Kipling assurément s'insurge en lui-même contre les arrêts de l'histoire : s'il eût été Dieu, Hannibal eût vaincu Rome et Napoléon l'Europe.

En cela, Rudyard Kipling s'écarte surtout de son siècle égalitaire et médiocre. Mais il renie son pays positif lorsqu'il raille impitoyablement toutes les idoles de l'Angleterre, dont la plus sainte est l'argent. Or, cette raillerie tient une place prépondérante dans son œuvre. L'argent s'y trouve partout méprisé, — méprisé et craint, comme denrée dangereuse et grotesque à la fois. Mowgli trouve un jour dans sa forêt un aiguillon d'ivoire incrusté d'émeraudes; un rubis gros comme une noix en forme de pommeau. Ceci, lui dit-on, est chose inestimable, — sans prix. Le héros regarde, dédaigneux et méfiant : Mon couteau est mieux affilé! Et prudemment il enterre le somptueux joyau. Mowgli n'est qu'un sauvage, une sorte de Siegfried indou, simple autant que hardi. Mais les civilisés font comme lui. Le chevalier d'aventures yankee, parti d'Amérique à la conquête du collier de perles dont il achètera le sourire de femme indispensable à sa félicité, méprise du fond de son âme audacieuse la fortune royale qu'il poursuit et la rejette, en haussant les épaules, dès qu'il l'a tenue dans ses mains. Au contraire de ses compatriotes positivistes, Rudyard Kipling aime l'effort seulement pour l'effort, l'héroïsme pour l'héroïsme, la victoire pour la victoire, sans jamais regarder au delà. Croyez bien qu'en s'instituant le champion du militarisme anglais, il n'a guère eu souci des conquêtes fructueuses que les soldats en habits rouges ajouteront au patrimoine de la très riche Angleterre. Non. Kipling n'a pensé qu'aux fières expéditions lancées par-dessus les mers et les montagnes, qu'aux hardies chevauchées des régiments foulant la terre ennemie, qu'aux furieuses batailles où triomphera la bravoure légendaire des highlanders en jupons à carreaux. Des résultats — de l'argent gagné, — lui n'a cure. Il laisse, sans daigner les regarder, les boutiquiers de Londres et de Sheffield dépecer les peuples vaincus, comme jadis les corbeaux de la Jungle dépecèrent le tigre Shere Khon, sans que Mowgli vainqueur daignât les voir.

Et cela par-dessus tout n'est pas anglais.

Alors qu'est-il le poète de la Jungle? Germain, Slave, Latin? Rien exactement, et tout à la fois. A chaque race il emprunte tour à tour ce qu'elle a de meilleur et ce qu'elle a de pire, l'ordre, la sagesse et le dilettantisme des uns, la rudesse, la gravité et le mystère des autres; et il ajoute, retranche, transforme. Beaucoup d'âmes ont en vérité passé dans son âme, l'augmentant sans l'altérer...

Il est d'ailleurs deux races d'écrivains : la race déjà précieuse des talents engendrés par l'éducation et par l'atavisme, et la race meilleure des isolés, des solitaires, de ceux qui ne sont d'aucun temps ni d'aucun pays. L'humanité seule a le droit de les réclamer siens, ces hommes qui n'ont pas trouvé de patrie assez large pour leur envergure. Et leurs noms sont les synonymes du mot génie. Je crois sincèrement que parmi les Dante, les Racine, les Cervantes, les Shakespeare et les Molière, la postérité marquera sa place à Rudyard Kipling.

CLAUDE FERRARE

LA « JUSTICE COMPATISSANTE »

Nous avons annoncé que le statuaire Paul Du Bois travaillait à un groupe symbolisant la *Justice compatissante*, inspiré par les adoucissements apportés à la législation pénale par M. Jules Le Jeune (1). M. Charles Van der Stappen nous adresse, à ce sujet, la lettre suivante :

MON CHER AMI,

Lorsqu'on organisa l'année dernière la manifestation en l'honneur de M. Jules Le Jeune, l'ancien ministre de la justice, un de vos confrères du Barreau vint me trouver, me demandant une œuvre qui, éventuellement, pût être remise au jubilaire en souvenir de cette manifestation. Je lui montrai, séance tenante, l'esquisse d'un groupe, *La Justice compatissante*, faisant partie de ceux qui forment mon œuvre : *L'Infinie Bonté*.

La coïncidence fut trouvée heureuse, car c'était surtout l'image des idées et des réformes que M. Le Jeune avait mises en pratique pendant sa longue et glorieuse carrière. On me fit observer toutefois qu'il était regrettable que mon projet n'embrassât pas la protection de la justice à l'enfance. En effet, mon groupe ne se composait que de deux personnages, la Justice et le Condamné. Je fis une nouvelle esquisse, celle-ci comprenant trois figures, et je communiquai ce nouveau projet. Les préliminaires n'eurent pas de suite ; on se décida à faire un autre don à M. Le Jeune.

Le comité s'était adressé à différents artistes. Paul Du Bois fut du nombre. J'apprends aujourd'hui par l'*Art moderne* qu'il fait un groupe de la *Justice compatissante*.

Pour des raisons que vous comprendrez aisément, cher ami, je tiens à prendre date, ma première esquisse étant faite depuis six ans au moins.

Je viens donc vous demander de bien vouloir insérer dans l'*Art moderne* ma juste revendication et aussi de vouloir donner à vos lecteurs une description de mes deux esquisses, dont je vous remets ci-joint les photographies.

Merci d'avance et cordialement vôtre

CH. VAN DER STAPPEN

Bruxelles, le 16 septembre 1902.

M. Van der Stappen a raison de « prendre date ». Mais il reconnaîtra que l'œuvre accomplie par un ministre qui sut, dans un admirable sentiment de clémence, allier la Pitié à la Justice et qui transforma le régime pénal de notre pays mérite d'inspirer plus d'un monument.

La première esquisse dont l'éminent statuaire nous envoie la reproduction se compose d'une figure de femme, debout, soutenant un vieillard courbé. Dans la seconde, un enfant s'appuie aux jambes du vieillard et la Justice étend sur lui une main protectrice.

La composition de M. Paul Du Bois, que nous avons vue en juillet dernier dans son atelier, diffère complètement par la disposition, l'attitude et même par le nombre des figures (il y en a quatre), des deux esquisses que nous venons de décrire. L'analogie réside dans le thème, mais ce thème est si beau qu'il faut se réjouir de le voir traité par deux artistes également épris d'humanité et de miséricorde.

Voici, au surplus, la réponse que nous recevons à l'instant de M. Du Bois, à qui nous avions transmis la lettre ci-dessus :

(1) Voir notre dernier numéro.

MON CHER AMI,

La lettre que vous voulez bien me communiquer m'apprend que le monument auquel travaille mon maître, M. Ch. Van der Stappen, comprendra un groupe dont le sujet est analogue à celui que je suis occupé à exécuter. J'ignorais cette coïncidence, d'ailleurs flatteuse pour moi.

Celle-ci est assez naturelle, le Comité de la manifestation Le Jeune m'ayant prié, l'an passé, de lui soumettre un projet destiné à symboliser la belle carrière du Ministre de la Justice. C'est ce projet que j'exécute pour moi.

Je crois que mon cher patron ne peut prétendre au monopole des interprétations de la Justice humaine, pas plus que mon homonyme de l'Institut ne saurait revendiquer celui de la Charité, Constantin Meunier celui du Labeur industriel ou Rodin le monopole de l'Amour.

Tout à vous.

PAUL DU BOIS

Uccle, 20 septembre 1902.

La Vie du Littérateur en Belgique.

Il n'est pas sans intérêt, dans l'enquête ouverte par le *Messager de Bruxelles* (1), de connaître l'avis des journalistes mêmes, puisque les écrivains sont unanimes à faire un grief aux journaux de ne pas seconder le mouvement littéraire. M. Gustave Abel, directeur de la *Flandre libérale*, l'auteur de ce beau livre, *Le Labeur de la prose*, répond et répond bien dans un sens qui devrait être entendu des autres journaux.

Il y a des écrivains qui ne veulent s'adresser qu'à une élite et qui s'enferment dans une tour d'ivoire, dédaigneux du grand public compréhensif. Ce n'est évidemment pas de ceux-là que s'occupe le referendum du *Messager de Bruxelles*. Les autres littérateurs, qui ont l'ambition légitime d'être lus des foules, doivent abandonner l'espoir d'être appréciés à leur valeur dans notre pays. C'est vers Paris, comme l'a très bien dit M. Gilkin, à propos du livre de M. Wilmotte, qu'ils tournent tout naturellement leurs regards. Le débouché belge est presque nul. Cette situation ne pourrait-elle pas changer un jour? Peut-être. Ce ne sont pas les personnes instruites et possédant la langue française qui manquent. Mais le malheur, c'est qu'elles ne s'intéressent pas suffisamment aux belles-lettres et nous croyons que notre presse, sans distinction de parti et à quelques rares exceptions près, est coupable de ne pas donner une place suffisante à la critique littéraire. Il faut bien le dire, ce sont les journaux qui font les réputations et c'est à eux qu'en France beaucoup d'écrivains de haut mérite ont dû la consécration de leur renommée, et même des écrivains belges.

En Hollande, on lit plus de français que chez nous. Les familles bourgeoises d'une même ville y organisent des cercles de lectures, de véritables coopératives intellectuelles, en vue de l'achat en commun des livres les plus récents.

Pourquoi les Belges seraient-ils incapables de suivre l'exemple de nos voisins du Nord? C'est une question d'éducation et la presse peut jouer à cet égard un rôle des plus méritoires.

Ensuite, il faut bien reconnaître que les jeunes auteurs ne sont guère encouragés. Ce n'est pas en Belgique que l'administration les accueillerait, pendant les années de détresse, pour leur faci-

(1) Voir notre dernier numéro : *L'État doit-il proteger la Littérature?*

liter l'accès des glorieuses avenues. Ce n'est pas en Belgique qu'un Guy de Maupassant, un Verlaine, un Ludovic Halévy, un André Theuriet, un Georges Baume, un Gondinet, un Catulle Mendès, et tant d'autres, auraient trouvé un emploi dans un ministère ou un hôtel de ville, pour leur permettre d'attendre les premiers sourires de la fortune. Ce n'est pas en Belgique qu'on trouverait beaucoup de princesse Mathilde accordant une pension à un jeune poète parce que ses vers, un peu risqués, l'avaient fait congédier par un ministre, comme ce fut le cas pour Catulle Mendès!

Je pense qu'une modification dans nos mœurs artistiques, grâce au rôle de la presse, entraînerait une modification dans le régime des encouragements littéraires. Tout se tient en ce bas monde.

Vous demandez aussi si le journalisme ne peut utilement devenir le refuge des jeunes écrivains. A coup sûr. A condition qu'ils ne s'y abandonnent pas à une trop grande facilité et qu'ils ne perdent jamais de vue leur idéal. Je ne saurais mieux dire que ce maître de la langue, Anatole France, dans le deuxième volume de sa *Vie littéraire*, où il exprime cette idée que c'est dans le journalisme que M. F. Coppée s'est fait la main à la prose :

« Le journal, écrit-il, n'est pas une si mauvaise école de style qu'on veut bien le dire. Je ne sache pas qu'un beau talent s'y soit jamais gâté et je vois, au contraire, que certains esprits y ont acquis une souplesse et une vivacité qui manquaient à leurs premiers ouvrages. On y apprend à se garder de l'obscur et du tendu, dans lesquels tombent souvent les écrivains les plus artistes, quand ils composent loin du public. Le journalisme, enfin, est pour l'esprit comme un bain dans les eaux vives, dont on sort plus alerte et plus agile. »

Jusqu'à ce qu'une plus favorable destinée soit départie aux jeunes littérateurs, il n'y a pas de port qui soit pour eux un meilleur abri que la presse. Les imaginations étrangères aux sèches formules et aux orgueilleux égoïsmes y prennent contact avec les lutteurs pour l'Idée, pour la démocratie de l'avenir. Je conçois l'écrivain, non comme un être d'élection jalousement replié sur lui-même, mais comme un acteur dans la grande bataille de la pensée universelle : c'est ce qui fait la force d'un Lemonnier, d'un Picard, d'un Emile Verhaeren.

Toutefois, pour faire valoir ses idées, il ne suffit pas d'avoir de l'esprit, de l'originalité, de l'espoir plein le cœur, de l'enthousiasme à conduire des croisades, de l'audace à décontenancer les plus braves, il faut un travail opiniâtre, continu, presque monacal, d'où sorte cette forme pure, gracieuse ou altière, mais toujours impeccable qui fait la beauté des grands prosateurs français. On n'atteint pas à cette perfection d'un coup d'aile. Le génie d'une langue ne livre ses secrets qu'à ceux qui se sont ensanglantés les mains aux épines de la route. Et alors les portes les mieux verrouillées des revues et des journaux français s'ouvrent toutes seules. Remarquez bien qu'à Paris les directeurs de ces organes n'ont jamais été des Méline intellectuels. Il leur faut des collaborateurs de talents, d'où qu'ils viennent, pourvu qu'ils en aient beaucoup, beaucoup. Ils le chercheraient au fin fond de la Sibérie, s'il est à même de devenir un élément de succès.

Un jeune écrivain, qui n'est pas riche de banknotes, mais riche d'idées, doit donc préparer laborieusement sa carrière. Et il faut qu'il apprenne d'abord à souffrir!

GUSTAVE ABEL.

Le Théâtre du Peuple.

M. Maurice Pottecher, fondateur du théâtre du Peuple, expose ses idées littéraires et sociales dans une intéressante étude du *Magasin pittoresque*. Il raconte comment il lui a semblé d'abord nécessaire de restreindre ses sujets aux légendes vosgiennes : « Il importait de fixer par des racines solides au sol d'où il était sorti ce théâtre éclos au flanc d'une montagne vosgienne et qui, prenant pour collaboratrice la nature même, adressait à un public nouveau ses spectacles de fête. » Ce n'est qu'après huit années d'effort pour constituer l'œuvre, pour créer le public, que M. Pottecher a osé, cette fois, « une poésie plus haute et d'une humanité plus vaste ». Il a présenté à ses spectateurs une version de *Macbeth*.

M. Pottecher insiste sur le caractère de sa tentative. Son théâtre, dit-il, « n'est point issu d'une théorie ni d'une conception arbitraire de l'esprit, mais d'un sentiment artistique profondément lié à un instinct de race ». Et quant à l'objet qu'il se propose, voici ses déclarations. Il n'attache pas une intention directe d'enseignement et de moralisation à l'idée du théâtre populaire. A ce point de vue, on aurait pu s'étonner de lui voir choisir *Macbeth*, les paysans vosgiens auxquels il voulait s'adresser n'ayant, sans doute, rien à faire avec les choses de l'ambition...

« Mais, passionnément épris d'une œuvre admirable, nous avons voulu, en lui donnant à notre tour la vie de la scène, offrir à d'autres hommes l'occasion de partager les sentiments qu'une beauté si forte excite en nous. Faire aimer ce qu'on aime, admirer ce quon admire, c'est pour tout homme un plaisir qui, pour un artiste, renferme peut-être tout le devoir. Jamais, quoi qu'on en ait pu penser, nous n'avons cru que l'art dût enfermer en soi d'autre vertu que d'ouvrir les esprits par l'exemple, l'intelligence de la vie, et les cœurs par l'émotion, à l'enseignement de la pitié et de la bonté.

« Il y a mieux à chercher dans *Macbeth* qu'une morale pour les ambitieux : on y trouve la leçon sublime du génie, le miroir où l'humanité se révèle telle qu'elle a besoin de se concevoir, agrandie en ses vices comme en ses vertus, et où, pour croire à sa durée et s'enivrer de sa grandeur, la créature humble, transitoire et suspendue « sur les hauts fonds et sur les récifs du temps », voit ses gestes obscurs se fixer en images éternelles. »

L'EXPOSITION DE TURIN

Les Récompenses.

Le jury international des récompenses vient de confirmer d'une façon éclatante le succès de la Belgique à l'Exposition des arts decoratifs modernes de Turin.

Voici la liste des distinctions accordées aux expositions de notre section :

Diplômes d'honneur la plus haute récompense). — M. Victor Horta. (*à l'unanimité, avec acclamations du jury*, Ph. Wolfers, Ad. Crespin, R. Wytsman, Fabry, Mme De Rudder.

Medailles d'or. — MM. Cassiers, F. Dubois et F. Khnopff.

Medailles d'argent. — MM. L. Govaerts, L. Sneyers, V. Rousseau, O. Van de Voorde, J. Lagae, Paul Du Bois, G. Morren, Amédée Lynen et R. Evaldre.

Diplômes de mérite. — MM. H. Meunier, Gisbert Combaz, P. Braecke, L. Van Strydonck, P. Claessens, J. Strymans, Mme Juliette Wytsman, Mlle Jenny Lorrain, Mme Voortman, Ecole de bijouterie et de ciselure, à Bruxelles, Ecole Bisschoffsheim, à Bruxelles, Ecole professionnelle d'Ixelles, MM. H. Pelsener, Demolder, Hagens, Laigneul Courtrai, Keuller Hamme). Ces cinq derniers diplomes récompensent un mérite éminent dans l'exécution des travaux.

Enfin, un prix spécial de 1,500 francs a été décerné à M. Geor-

ges Hobé pour une salle à manger, décorée de frises par M. Rodolphe Wytsman.

Le jury était composé de MM. Walter Crane, président d'honneur; Albert Besnard (France), président; Davide Calandra et Giovanni Tesorone (Italie), Francis Newberg (Écosse), Karl Gross et Albert Hoffmann (Allemagne), Dr Martin (Suède), E. de Radisies (Hongrie), E. von Saher (Pays-Bas), chevalier Arthur von Scala (Autriche), comte Toesca di Castellazo (Etats Unis), H. Fierens-Gevaert (Belgique).

ALEXANDRE CHARPENTIER

La revue *Les Maîtres Artistes* consacre son dernier fascicule à Alexandre Charpentier, l'un des rénovateurs de l'art décoratif français. Plusieurs écrivains ont collaboré à ce numéro : MM. Lucien Descaves, Frantz Jourdain, Charles Saunier, Gabriel Mourey, d'autres encore.

On sait, dit le *Figaro*, l'existence de lutte opiniâtre et d'énergie indéfectible qu'a été celle d'Alexandre Charpentier. Fils d'ouvriers, il « fit ses classes » à l'école communale, puis entra comme apprenti chez un graveur en bijoux du Marais.

Il lui a toujours fallu gagner sa vie difficilement, à des besognes; cependant, de belles velléités d'art le tentaient. Ceci indique la grandeur et la noblesse de son caractère et de son esprit : au lieu de se laisser prendre et avilir par les indispensables besognes, il les a magnifiées; d'avoir dû longtemps vivre comme les humbles et avec eux, il a tiré une notion très simple et admirable du saint labeur journalier.

Et c'est ainsi qu'il est devenu, dans la bonne acception du mot, un démocrate d'art. Lucien Descaves a très bien noté cela :

« Enfant du peuple et gamin de Paris, Alexandre Charpentier affirme ses origines et ses affections dans les héros dont il fixe la physionomie et retrace l'histoire : un menuisier, sa femme et ses enfants; des boulangers cuisant le pain, une mère allaitant son dernier-né...

« Si nous vivions réellement dans une démocratie soucieuse de beauté et d'exemples, toutes les facilités seraient données à un sculpteur comme Charpentier pour doter nos places et nos jardins publics d'autres statues que celles qui les déshonorent généralement. Le peuple circulerait enfin au milieu des monuments de son génie et de sa gloire, et n'attristerait plus ses yeux sur des images dont la médiocrité artistique ne rachète pas la flagornerie et l'antiquité. Tous les métiers, toutes les conquêtes de l'industrie, du travail et de la paix seraient célébrées par le pinceau du peintre, l'ébauchoir du sculpteur, le burin du graveur : et la rue, le square auraient leur musée où la foule butinerait des leçons... »

Lorsqu'en 1889 Charpentier exposa son grand bas-relief des *Boulangers*, les critiques et les confrères ne s'aperçurent pas du chef-d'œuvre. Mais M. Charles Saunier raconte que des garçons de boulangerie vinrent trouver l'artiste, « émerveillés de voir si grandiosement idéalisé leur labeur ».

Et il faudrait vanter encore l'incroyable universalité d'aptitudes que Charpentier révèle : bas-reliefs, groupes, bustes, serrurerie d'appartement, poterie d'étain, maroquinerie, meubles, etc. Or, en chacun de ces arts, il est grand artiste. On ne l'a jamais vu sacrifier l'exécution à l'idée, non plus que celle-ci à celle-là. C'est peut-être chez lui qu'on trouvera le plus consciemment appliqués les principes d'un art populaire que notre temps réclame et qui a tant de peine à se dégager des esthétiques confuses d'aujourd'hui.

NÉCROLOGIE

Le compositeur français Emile Bernard vient de mourir à Paris, âgé de cinquante-huit ans. Né à Marseille le 28 novembre 1843, il remporta au Conservatoire de Paris les premiers prix de piano, d'harmonie, de contre-point et fugue et d'orgue.

Organiste à Notre-Dame-des-Champs, il se fit connaître par un grand nombre d'œuvres de mérite parmi lesquelles la *Captivité de Babylone*, *Guillaume le Conquérant*, deux Suites pour orchestre, une sonate pour piano et violon, etc. C'était un maître modeste et estimé dont la mort laissera d'unanimes regrets.

PETITE CHRONIQUE

Le Salon de Bruxelles 1903 aura lieu à sa date accoutumée, au début de septembre, dans le hall du Palais du Cinquantenaire où fut installé celui de 1900. Il fut question, nous l'avons dit, de le loger dans un édifice provisoire érigé au square Marguerite, mais le gouvernement a renoncé à ce projet.

D'autre part, nous apprenons avec plaisir que l'idée, préconisée jadis par le ministre De Bruyn et à laquelle nous avons fait allusion dernièrement, de construire une salle d'expositions et de fêtes sur l'emplacement de l'ancien Observatoire, sera peut-être réalisée. Le Roi, nous assure-t-on, aurait abandonné le projet d'y faire bâtir le palais du prince Albert. Il aurait acquis un lot d'immeubles à front de la place Quetelet dans l'intention de créer, dans le prolongement des terrains de l'Observatoire et sur ceux-ci, des jardins qu'il mettrait à la disposition du Gouvernement pour y édifier le Palais des fêtes désiré par les artistes et par le public.

Ce projet comblerait tous les vœux. Il est si imprévu que nous n'en publions la nouvelle que sous toutes réserves.

Au risque de commettre une indiscrétion, annonçons que M. Edmond Picard vient, au cours de ses vacances judiciaires, d'écrire une pièce, — une pièce à thèse, naturellement. Trois actes Sujet actuel, qui soulève un des problèmes les plus ardus de notre état social. Nous n'en voulons pas dire davantage. Ce qui est certain, c'est que l'œuvre fera du bruit.

LES THÉATRES :

Par suite de la mort de la Reine, la Monnaie fait relâche jusqu'après les funérailles de Sa Majesté.

La reprise de *Lohengrin*, fixée à demain, est remise à une date ultérieure.

La première de la *Fiancée de la mer*, de Jan Blockx, aura lieu dans les premiers jours d'octobre. Celle des *Barbares*, de Saint-Saëns, en novembre.

Le théâtre du Parc annonce les représentations suivantes :

Du 25 au 30 courant, six représentations de M. Le Bargy, sociétaire de la Comédie française, dans le *Marquis de Priola*, pièce en trois actes de M. Henri Lavedan;

Mercredi 1er octobre, une seule représentation de Mme Georgette Leblanc dans *Monna Vanna*, pièce en trois actes de M. Maurice Maeterlinck.

Jeudi 2 octobre, une seule représentation de Mlle Adeline Dudlay, sociétaire de la Comédie française, dans *Hamlet*, pièce en cinq actes d'Alexandre Dumas et M. Paul Meurice.

Samedi 4 octobre, débuts de la nouvelle troupe dans *Madame Flirt*, pièce en quatre actes de MM. Gavault et Georges Berr.

Le théâtre des Galeries annonce pour ce soir, dimanche, la première des représentations de Coquelin aîné, qui interprétera *Tartufe* avec son fils Jean Coquelin et une troupe choisie parmi les artistes de la Porte-Saint-Martin. Le spectacle sera complété par les *Précieuses ridicules*.

Il sera donné, au cours de la saison, quatre grandes nouveautés : *Princesse Bébé*, de MM. Decourcelles et Georges Berr, musique de Varney; le *Minotaure*, musique de Paul Marcel, paroles de MM. Ch. Clairville et Ad. Valy; *Ordre de l'Empereur*, de MM. Paul Ferrier, pour les paroles, et Justin Clérice, pour la musique; enfin, *Getta*, une opérette du maître Charles Lecocq, paroles de M. Bessier.

Le répertoire courant comprendra : *Fatinitza*, *Giroflé-Girofla*, *l'Œil crevé*, les *Cent Vierges*.

L'Alhambra est tout aux répétitions du ballet *Excelsior*, pour lequel il a engagé comme chef d'orchestre M. Ercole Arlotti.

M. Mouru de Lacotte se propose de jouer à l'Alcazar, dont la réouverture aura lieu prochainement, *Boule de suif*, *Family-hotel*, *Pépin cadet*, les *Travaux d'Hercule* (musique de Claude Terrasse), *Mon Prince* (musique d'Audran), la *Demoiselle du téléphone*, la *Dame de chez Maxim*, l'*Enlèvement des Sabines* et plusieurs pièces nouvelles de Tristan Bernard, Pierre Weber et Romain Coolus.

Enfin, au théâtre flamand, on répète, pour la réouverture, le drame historique *Breidel et De Coninck* de Julius Hoste. Au cours de la saison sera joué *Le Mâle* (*De Strooper*) de Camille Lemonnier.

Mercredi prochain, à 3 heures, au Conservatoire de Bruxelles (petite salle), causerie (avec démonstration pratique) sur les *Cuivres chromatiques, leurs lacunes et avantages, ainsi que leurs richesses propres, incomplètement exploitées jusqu'à ce jour*, par M. Emile Ergo, compositeur à Anvers.

Des invitations seront déposées chez M. V. Hoogstoel, rue de la Régence, 30*a*.

Le Cercle artistique de Bruxelles prépare une série de soirées musicales des plus attrayantes. La saison s'ouvrira le 20 octobre par une audition de lieder de Schubert par M. ANTON VAN ROOY. Le 20 novembre, M. ERNEST VAN DYCK donnera à son tour une séance de lieder, que suivra, le 28, une audition de noëls français par Mme MOLLÉ-TRUFFIER, avec conférence par le musicologue-compositeur JULIEN TIERSOT.

En décembre (16, 18 et 20), — grande attraction ! — les Dix sonates pour piano et violon de Beethoven, interprétées par MM. E. YSAYE et F. BUSONI.

Puis viendront : le 13 janvier, une soirée Brahms, par MM. H. HEERMAN, H. BECKER et le QUATUOR de FRANCFORT ; le 6 février, une audition d'œuvres belges (soli, chant et orchestre) sous la direction d'ÉMILE AGNIEZ ; le 6 mars, un récital F. PLANTÉ ; le 20 mars une séance Mozart pour chant et petit orchestre, avec le concours de M. et Mme F. MOTTL ; en avril, un récital RAOUL PUGNO.

En outre, des pourparlers sont engagés pour trois soirées théâtrales, l'une consacrée à l'audition d'opéras français anciens et les deux autres à l'audition d'œuvres dramatiques du théâtre moderne italien.

L'assemblée générale de la Commission royale des monuments aura lieu le 6 octobre prochain, au palais des Académies, dans la salle de marbre, à 1 h. 3/4.

L'ordre du jour comprend :

1° Rapport du secrétaire sur les travaux de la Commission pendant l'année 1901-1902 ;

2° Rapports des Comités provinciaux des membres correspondants sur leurs travaux de l'année écoulée ;

3° Inventaires des objets d'art appartenant aux établissements publics ;

4° Les formes de structure simulée que l'artiste conçoit pour exprimer son impression personnelle doivent-elles jouer le rôle principal dans l'aspect des monuments ? (Question remise à l'ordre du jour en vertu de la décision unanime de l'Assemblée générale du 7 octobre 1901) ;

5° Qu'enseignent les découvertes de peintures murales faites dans les monuments de la Belgique ? (Question remise à l'ordre du jour en vertu de la même décision) ;

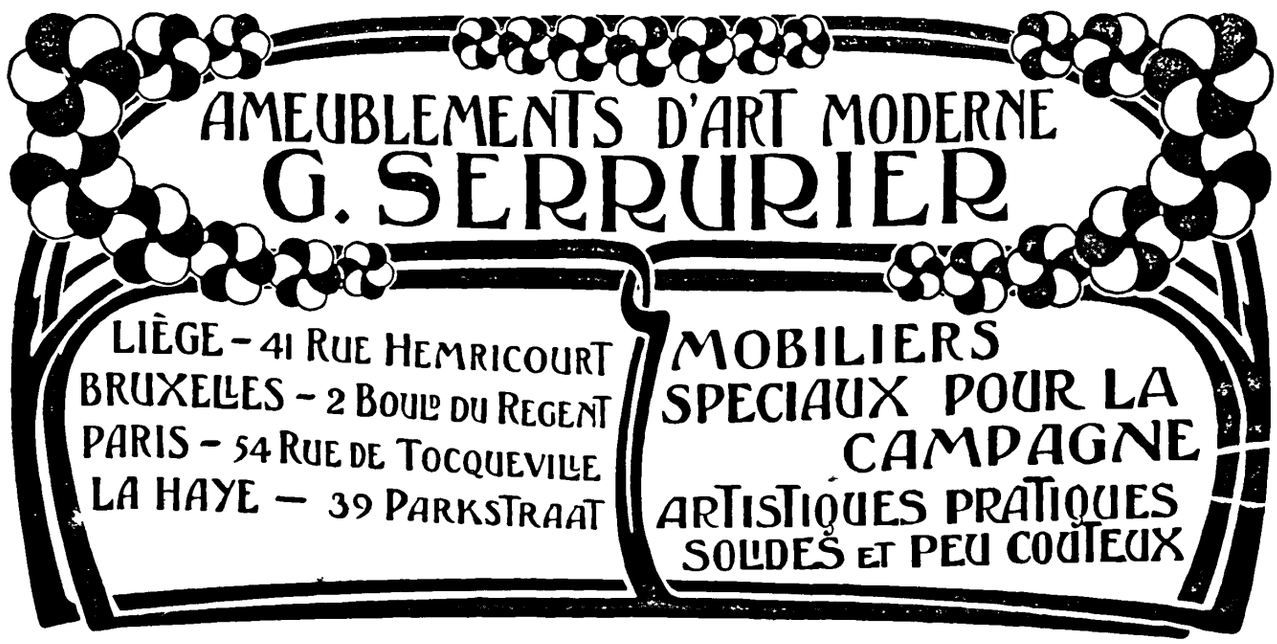
6° Les travaux effectués ou en cours d'exécution, d'une part aux maisons et monuments de la Grand'Place de Bruxelles, au château des Comtes à Gand et aux abbayes de Villers et d'Aulne ; d'autre part aux églises romanes de Nivelles et de Soignies, ainsi qu'aux églises gothiques de Walcourt et de Nieuport, revêtent-ils un caractère à la fois pittoresque, scientifique et artistique ?

La clôture de l'exposition des Primitifs flamands à Bruges, qui attire en ce moment une foule de visiteurs, vient d'être reculée au 5 octobre.

M. SERRURIER-BOVY, de Liége, donnant suite à une demande qui lui fut maintes fois faite, vient de décider d'ouvrir prochainement, pour un nombre très limité d'élèves, un cours s'appliquant spécialement à l'architecture intérieure, au mobilier et aux différentes industries d'art qui s'y rattachent. La compétence et l'expérience bien connues de M. Serrurier et l'appoint précieux de ses ateliers dans lesquels les élèves pourront s'initier à la technique de ces industries constitueront un enseignement tel que ne le pourrait donner aucune école. Les renseignements peuvent être demandés à M. Serrurier, 41, rue Hemricourt, Liége.

Au concours triennal d'architecture ouvert par l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles, M. Joseph Van Heck a obtenu le premier prix ; MM. Robert Wasseige et Philippe Banck se sont vu décerner respectivement la première et la deuxième mention.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.





Maison Félix MOMMEN & Cº, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

BEC AUER

50 % D'ECONOMIE **LUMIERE QUADRUPLE**

Appareils d'éclairage et de chauffage au GAZ, à l'ÉLECTRICITÉ et à l'ALCOOL

INSTALLATIONS COMPLETES

Bruxelles, 20, BOULEVARD DU HAINAUT, Bruxelles

Agences dans toutes les villes.

TÉLÉPHONE 1780

E. DEMAN, Libraire-Expert

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

VIENT DE PARAITRE :

THEATRE DE M. MAETERLINCK

avec une préface inédite de l'auteur.

Trois volumes in-8º, illustrés de dix compositions originales lithographiées par AUGUSTE DONNAY.

Tirage à 110 exemplaires numérotés, sur papier de Hollande

Prix : 90 francs.

Les exemplaires numérotés 1 à 10, renfermant un croquis original de A. DONNAY et deux suites des planches : l'une avec lettre, sur hollande; l'autre, avant lettre, avec remarques marginales, sur japon impérial, sont souscrits.

Le prospectus illustré de cet ouvrage sera adressé gratuitement sur demande.

Demandez chez tous les papetiers

l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

The Artist

An Illustrated Monthly Record

of Arts, Crafts, and Industries

1 SH. MONTHLY

Lonsdale Chambers, 27, Chancery Lane, and Bream's Bundilgs, London, W. C.

LIMBOSCH & CIE

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. Vᵉ MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

VINGT-DEUXIÈME ANNÉE. N° 39. 28 SEPTEMBRE 1902

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Le Salon de Gand (suite et fin) (OCTAVE MAUS). — Chronique littéraire. *La Dissertation française* (GEORGES RENCY). — Maurice Maeterlinck EDMOND PILON). — Musique littéraire. — Nécrologie. *H.-W. Mesdag.* — Accusés de réception — Petite Chronique.

LE SALON DE GAND[1]

Bruxelles n'a pas fourni au Salon de Gand tout le contingent espéré. Mellery, Frédéric, Van Rysselberghe, entre autres, ne sont pas représentés. En revanche, voici Ch. Hermans, qui expose la toile décorative, *Le Jour de repos*, et la *Baigneuse* remarqués au dernier Champ de Mars. Voici le somptueux Alfred Verhaeren, pour qui aucun vermillon n'est assez rouge, aucun cinabre assez vert. Il broierait les rubis et les émeraudes pour en composer des pâtes fulgurantes. Voici Fernand Khnopff et ses aristocratiques compositions : *L'Encens*, *L'Isolement* triptyque), dans lesquelles la littérature tient une place peut-être prépondérante. Voici G.-M. Stevens, dont un portrait, des accessoires et une étude de femme (erronément attribuée par le catalogue à un autre peintre) révèlent les aptitudes multiples. Voici René Janssens, poète fervent des intimités, trouvère des vieilles masures et des escaliers branlants. Voici Ottevaere, épris de la majesté des cathédrales. Voici les Charlet : Emile, dont les *Oies* et *Derniers Rayons* marquent une évolution vers la lumière, Frantz et ses *Maisons dorées*. Voici Levêque, peintre et sculpteur, dont l'impressionnant *Portrait de M. Edmond Picard* l'emporte de loin sur sa grande toile, impersonnelle et creuse, *Repos de Diane*. Voici les marinistes connus : A. Bouvier, A. Marcette, A. Le Mayeur, qui apportent, avec un tempérament distinct, une égale ferveur à célébrer la mer du Nord dans sa sérénité et dans ses émois tragiques. Voici Firmin Baes et son *Paysan brabançon*. La plupart de ces œuvres ayant été appréciées précédemment, il suffit d'en évoquer ici le souvenir.

Alfred Bastien éclaire sa palette et modifie sa vision, qui gagne en intensité. La simplification du procédé amène dans ses toiles plus de force, élargit le style, donne à la composition de la cohésion et de l'unité Le *Portrait de la mère de l'artiste*, tracé avec émotion dans l'humble milieu que le peintre ouvre avec confiance au public, est une des toiles capitales du Salon. Ses camarades du *Sillon*, MM. Maurice Blieck, Frans Smeers et Maurice Waegemans (le *Vieux Rador*, la *Dame en gris*) semblent se libérer, de même, des entraves qui les emprisonnaient dans d'étranges tradi-

(1 Suite et fin. Voir nos numéros des 7 et 21 courant.

tions d'école et de musées, et donnent l'espoir d'un art affranchi.

Un peintre qu'on n'est pas habitué à rencontrer dans les Salons officiels et dont la présence apporte au concert une note claire et sonore, c'est M. Georges Lemmen, symphoniste raffiné, qui excelle à faire chanter, en des harmonies inédites, les mauves, les jaunes paille, les verts de sinople, les bleus turquoise, les blancs crème. Sa *Jeune fille en robe rouge*, silhouettée sur un fond de soufre moucheté d'émeraude, est d'une grâce Empire charmante. Sa *Dame au miroir*, ses *Jeunes filles essayant des chapeaux*, saisies dans l'intimité de gestes aisés et d'attitudes familières, attestent des dons d'observation qui classent M. Lemmen parmi les peintres les mieux doués de la génération nouvelle.

Un autre peintre dont les débuts à la *Libre Esthétique* furent remarqués, M. Huklenbrok, expose outre une *Vue de la Seine* un clair intérieur, simple prétexte à harmoniser, dans un ensemble chatoyant, les soies brochées, les faïences, les reliures, les fleurs, les mille bibelots d'un appartement qu'on devine traversé de joie. Un enfant l'anime de sa gaieté souriante. Certes, s'il s'agissait d'un portrait, pourrait-on critiquer l'importance exagérée donnée aux accessoires et la mise en pages. Mais le titre même de l'œuvre indique quel fut le dessein de l'artiste. Par son coloris franc et sonore, par l'équilibre judicieux des valeurs, par la sûreté et l'ampleur de la touche, la toile conquiert et retient l'attention.

M. Willy Schlobach réédite l'*Aurore*, exposée en mars à Bruxelles, et y accoste un *Crépuscule* traité dans les mêmes données. Peinture élégante, de coloris convenu et superficiel, qui décèle plus de facilité que d'étude. Un portrait de jeune fille, du même auteur, attire davantage.

Le portrait demeure, à peu d'exceptions près, lettre close aux peintres belges. Ce n'est certes ni à M. Motte, ni à M. Richir, ni à M. Cluysenaer que les Dewinne, les Louis Dubois, les Agneessens ont légué leur héritage. M. Jacob Smits peint parfois de beaux portraits : son *Garçon blond* a du caractère, de la ligne et de l'expression. Mais son art est ailleurs, dans les conceptions à la fois réalistes et mystiques qu'il réalise souvent avec bonheur. Il y a quelques années surgit inopinément le jeune maître Evenepoel. La mort l'a emporté après qu'il se fut affirmé, dans le portrait du peintre Iturrino, portraitiste de race. Je ne parle pas de M. Van Hove, qui copie Memling, ni de M. Van de Woestyne, qui cherche à ressusciter Holbein. Mais du moins sent-on dans le *Petit portrait* et dans le *Beau Jardin* de ce dernier, à travers les réminiscences, une âme d'artiste. Laethem-Saint-Martin, d'où il est originaire, deviendrait-il un foyer d'art? On sait que Georges Minne y réside. M. Nykerk, l'auteur d'une assez bonne toile, *Vieillards*, est originaire du même village, ainsi que M. Van den Abeele. L'Ecole de Laethem-Saint-Martin!... — Un Tervueren mystique.

Parmi les portraits, le Salon de Gand nous offre enfin une figure de femme assise, vêtue de noir, d'une expression intense en ses harmonies discrètes et endeuillées. Au catalogue : *Portrait de ma mère*, par M. Oleffe.

Les animaliers sont plus rares encore, M. Bernier (*Entre flamands*; peste! on est brutal en Flandre!) triomphe sans lutte, car M. Delvin, dont le vigoureux *Combat de chevaux* fut admiré naguère à Bruxelles, n'est animalier qu'accidentellement. Ce qui intéresse celui-ci c'est, avant tout, le papillotage des tons chauds dans la lumière, les oppositions vigoureuses de couleurs, l'éclat du soleil sur une scène pittoresque. Le sujet demeure subordonné à d'éblouissantes pyrotechnies.

Un curieux panneau archaïque de Ch. Doudelet, une bonne nature morte d'Ensor, des études d'Alfred Delaunois pour le *Pays monastique*, le *Coin d'atelier* d'un débutant, M. Eugène Mahaux, la *Gare du Luxembourg* de M. Ottman, plusieurs toiles de M. Charles Michel complètent l'appoint des jeunes. Dans ces œuvres, nulle révélation; une moyenne très honorable, un niveau d'art supérieur à celui des Salons antérieurs.

Il faudrait, pour clôturer ce procès-verbal, signaler ce qui, dans la section des aquarelles, de la gravure et de la sculpture, mérite de fixer l'attention. Ces trois sections ont, au Salon de Gand, une importance secondaire. Quelques noms me reviennent à la mémoire, outre ceux que j'eus incidemment l'occasion de signaler, parmi les virtuoses de la martre, du pastel ou de la pointe, et force m'est de me borner à les citer : ce sont ceux de MM. Stacquet, Bartholomé, Hagemans, Uytterschaut, P. Verhaegen, A. Dutry, R. Robert, A. Danse, de M^lles de Hem et B. Art.

Parmi les sculpteurs, deux étrangers seulement, le prince Troubetzkoy, habile à improviser en quelques coups de pouce des figurines animées et expressives, et M. Yencesse, qui expose toute une série de plaquettes et de médailles. Les statuaires belges n'apportent guère d'élément de discussion, la plupart de leurs envois étant connus. On retrouve dans l'hémicycle réservé à la statuaire la réduction du *Cheval à l'abreuvoir*, le *Bûcheron* et le *Buste d'Émile Claus* par Constantin Meunier; les portraits en marbre du Roi et de la Reine par Th. Vinçotte; plusieurs études de Ch. Van der Stappen pour son *Monument à l'Infinie bonté;* le *Cantique d'amour* de Victor Rousseau; le *Penseur* et le *Buste de jeune fille* de Paul Du Bois; un fragment du *Monument t'Serclaes* et deux bustes de Julien Dillens; la *Douleur maternelle* et la *Veuve*, de G. Charlier; le *Portrait de M^me P. Hymans* et diverses œuvres de Ch. Samuel; les *Zélandaises* de G. Morren; la *Séduc-*

tion de J. Herbays; le buste de Léon Lequime par Jules Lagae, qui a ajouté à cet envoi un morceau inédit, une étude faite en vue du monument de Courtrai; les statuettes en bronze de Mlle Cornette; plusieurs figures et bustes de MM. Braecke, Mascré, Matton, Boncquet, Marin, H. Leroy, etc.

Sous le titre *Puberté,* Victor Rousseau expose un haut-relief en marbre d'une pureté de lignes et d'une délicatesse de formes remarquables. L'œuvre, très proche de la vie, a du style, de l'élégance, du rythme. Elle accuse une personnalité qui, de plus en plus, s'impose.

Aux antipodes de Victor Rousseau s'érige M. Levêque, dont le *Triomphe de la vigne,* tumultueux et enchevêtré, ne rachète point par une exécution impeccable ni par des qualités de style la trivialité de la composition. L'œuvre évoque par son sujet — Bacchantes et Satyres — le souvenir de Carpeaux. Mais en quel lointain recul de la pensée! Dans l'œuvre du statuaire français, la légèreté de main et le goût sauvent l'impudeur des attitudes. Ici tout est appuyé, souligné brutalement. M. Levêque a-t-il été hanté par les *Passions humaines* de J. Lambeaux? Ce bas-relief apparaîtrait, à côté du *Triomphe de la vigne,* d'une noblesse imprévue. L'esprit inquiet et prodigieusement actif de l'artiste s'essaie aux réalisations les plus diverses. L'effort est louable, mais, cette fois, mal récompensé. M. Levêque ne tardera pas, nous l'espérons, à le reconnaître — et à virer de bord.

OCTAVE MAUS

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

La Dissertation française 1).

Qu'est-ce que la dissertation française? C'est l'exercice le plus dangereux auquel puissent se livrer les jeunes gens dans les gymnases intellectuels. Tout depend de l'esprit qui l'inspire. Il peut être mécanique et vieillot. Il peut être spontané et moderne. Selon l'une ou l'autre hypothèse, on en retirera d'heureux ou de néfastes résultats.

A bien considérer les choses, il est difficile de présenter la défense de la dissertation française. Disserter, c'est parler d'abondance sur un sujet imposé, c'est s'échauffer artificiellement pour ou contre une pensée qui nous laisse au fond indifférent. Comment encourager, à notre époque avide de franchise et de sincérité, un travail dont l'artifice, et parfois le mensonge, sont les indispensables conditions? Si l'on exige, par exemple, que j'écrive trois pages pour maudire l'orgueil, alors que je sens en moi bondir un cri qui proclame l'orgueil chose sainte et splendide, est-ce que ce n'est point m'ordonner un acte immoral et nuisible, au double point de vue de l'éducation de mon âme et de la formation de mon esprit? L'enseignement modernisé doit partir de ce principe qu'il est interdit à quiconque d'imposer aux hommes — ceux-ci fussent-ils même des petits enfants — ses opinions, ses façons de voir, ses idées et ses sentiments personnels. Il existe une vérité scientifique, il n'existe pas de verité morale. Il y en a autant qu'il y a de consciences libres et sincères. Le grand écueil de la dissertation française est donc, dans les classes où un même sujet est indiqué à tous les élèves, de compromettre la sûreté de jugement et l'originalité de pensee de la jeunesse.

Un autre écueil, c'est le danger que court, dans ces exercices, la spontanéité littéraire de chacun. Non seulement ils menacent les initiatives morales, mais ils émoussent les modes particuliers d'expression verbale. Le cliché est là, l'abominable cliché, tapi aux carrefours des phrases comme un fauve à l'affût, prêt à sauter sur toute idée neuve qui passe et à l'étrangler entre ses bras visqueux! Le cliché : marque de fabrique de toutes ou de presque toutes les productions littéraires belges. Nous parlons par clichés, nous écrivons de même. Sur toutes choses nous avons des opinions toutes faites et aussi, hélas! des expressions toutes faites pour les communiquer à autrui. Nos journaux sont pavés de clichés comme l'enfer de bonnes intentions. C'est avec eux que se gargarisent nos meilleurs chroniqueurs. Et l'on ne peut écouter une conversation dans la rue, sans en recevoir quelques-uns au visage, — insolents comme des vainqueurs mal élevés dans un pays de bonne compagnie.

Tout ce qu'on fera pour parer à ces deux dangers sera bien fait et bien venu. Dans cette voie, il faut le reconnaître, le livre de M. Pecqueur est un immense pas en avant. Son mérite principal, c'est de n'être point le fruit ratatiné d'un système, mais la lourde grappe d'un cep qui plonge ses racines en pleine vie. Il ne va pas — et c'est dommage — jusqu'à réclamer pour les élèves la liberté de choisir leurs sujets de dissertation ou, du moins, la faculté de prendre, vis-à-vis de tel sujet imposé, l'attitude qui leur convient le mieux. Il ne dit point peut-être avec assez d'energie sa haine du cliché et l'absolue necessité d'acquérir un style personnel et artiste. Mais il a du moins réduit les préceptes à leur strict minimum et, tandis qu'ils se cantonnent, à l'avant du livre, en quelques pages parcimonieusement mesurées, c'est toute une moisson qui s'étale à leur suite, recoltée dans tous les champs et dans tous les jardins de la terre. En professeur digne de nos âges d'émancipation, M. Pecqueur s'est effacé devant l'Exemple. Il ne donne ni ordres ni conseils : il montre. Il prend çà et là, sur le vif, en pleine chair, des tranches de litterature dans l'œuvre des meilleurs écrivains et il nous dit : « Voyez, voilà comment il faut faire. Admirez combien cette dissertation a peu l'air emprunté des vôtres. Tâchez d'imiter cette vie, cet entrain et toutes les qualités qui en font un modèle. » Puis il cite tout au long, sans commentaires, des dissertations d'élèves, évidemment imparfaites, mais où l'on sent palpiter à differents degrés le don de vie. Enfin, groupes sous quelques chefs qui n'ont rien d'arbitraire, s'alignent mille sujets varies, philosophiques, littéraires, scientifiques ou poetiques. C'est comme un miroir à mille facettes qui réfléchit tous les aspects de la vie.

Les livres qu'un auteur a longtemps portés en soi ont un charme exquis et indéfinissable. Il sont lourds de choses et de sentiments. Ils sont crevassés et laissent couler la sève comme de beaux fruits mûrs. Ce livre est tel et sa lecture, même pour un profane, pro-

1) *Manuel pratique de la dissertation française*, par O. PECQUEUR, professeur de rhetorique française à l'athenee de Liége; 2e édition.

cure cette douce griserie de l'esprit, la seule dont un intellectuel ne se lasse jamais. Ces courts fragments de grands auteurs, les vieux, les jeunes, les classiques et les décadents, les bonzes et les épouvantails, variés, profonds, spirituels, mélancoliques, charmants, quelle cave aux bourgognes supérieurs les vaudrait à nos yeux? Nous dégustons chaque page comme on déguste un Corton de choix. D'ordinaire, les anthologies — sorte d'ouvrages dont je raffole — s'arrêtent aux années du Parnasse et croient devoir s'excuser quand elles font une place à Verlaine ou à la littérature belge. Celle-ci cite Maeterlinck et de Régnier après Montaigne, La Bruyère et M. Brunetière. Parmi les mille sujets proposés, il est des pensées et des sensations d'un modernisme aigu qui sollicitent, de la part des jeunes gens, une attention subtile aux jeux d'ombres que font les hommes et les éléments sur la toile tendue de la vie.

GEORGES RENCY

MAURICE MAETERLINCK (1)

L'œuvre de M. Maurice Maeterlinck est, avant tout, une œuvre d'amour. On devine que l'amour est le grand ressort de cette pensée. Il en éclaire les dédales et en précise les lignes. D'abord c'est une petite plainte triste et pitoyable, comme dans les *Serres chaudes*, puis une clameur hardie et passionnée, comme dans les drames, enfin une apaisante et sereine mélopée qui s'élève avec les traités moraux et puis, avec la *Vie des abeilles*, se hausse, jusqu'en plein ciel, à « la mer d'allégresse ».

Les idées du poète ont d'abord vécu en lui à la façon des drames. Ce n'est que peu à peu qu'elles se sont offertes à nous, toutes nues comme la vérité. Elles ont été au début les héros et les héroïnes d'un théâtre où il les montra sous des formes objectives et humaines. De là le trouble angoissant, l'inquiétante part de mystère qu'on trouve à ces œuvres, toutes conçues en dehors du théâtre habituel. Preque tous les personnages des drames de M. Maeterlinck marchent comme au devant de la révélation. Pas à pas il les suit dans les corridors d'ombre où les poussent les passions et la Destinée. Comme *Annabella*, « ses héroïnes vivent plus intimement que bien d'autres héroïnes sans qu'on puisse dire pour quelles raisons (2). » C'est d'abord la princesse Maleine qui avance comme à tâtons vers le bonheur et qui ne trouve que la mort; ce sont les pauvres vieux *Aveugles* perdus au bord de la mer; c'est l'Aïeule de l'*Intruse*; Ursule des *Sept Princesses*, la petite Mélisande qui se donne *Toute! Toute! Toute!* au baiser de Pelléas; le petit Tintagiles; l'admirable Sélysette. Nul doute que le poète, à écouter battre ces cœurs que tourmentent tant de désirs, n'ait surpris les secrets révélateurs de l'être. Grâce à eux son esprit a vu se lever les belles formes des pensées où il brille aujourd'hui. Il a regardé, comme Hamlet, agir autour de lui. Mais au lieu de contempler ses semblables, comme le prince de Danemark, avec tristesse et amertume, il les a vus venir à lui, embellis de leurs malheurs ou parés de leurs espoirs. Sans doute pense-t-il qu'il n'y a point d'hommes méchants mais des hommes malheureux et c'est pour dire à ceux-ci les paroles rédemptrices qu'il est retourné aux sources, en rapportant pour ceux dont la soif est ardente, les belles ondes de fraîcheur. Il n'y a pas de livres plus émus que les siens, ni conçus avec plus de ferveur. Ce que Plotin appelle « beauté intelligible » s'y révèle, à chaque page, avec un bel éclat. Aucuns n'offrent de plus doux asiles à ceux qui sont las enfin de voir et d'entendre triompher le mensonge. Nous sommes ici au seuil de la cité de refuge. Aucune iniquité n'en peut franchir la porte.

***

Je ne sache pas qu'on se soit avancé plus avant sur les routes de la grâce ni que quelqu'un ait trouvé, pour parler au cœur, de plus graves paroles. Ç'a été le vieux moine flamand Ruysbroeck l'Admirable qui ouvrit, le premier, devant M. Maurice Maeterlinck, ces admirables perspectives métaphysiques que tous les hommes ne peuvent pas comprendre et où il n'est donné qu'à quelques élus de pouvoir avancer. La traduction de l'*Ornement des noces spirituelles* marque sans doute le premier carrefour où il se sépara des héros de théâtre pour se rapprocher de l'homme silencieux et contempler en lui les dieux qui sommeillent. L'introduction aux *Noces* demeure peut-être, en dépit des ouvrages ultérieurs de M. Maeterlinck, celui de tous où il s'explique le mieux lui-même et où il donne, de son évolution, le plus juste itinéraire. On l'y trouve assidu des mystiques et des néoplatoniciens, penché sur l'énigme du mystère intérieur et l'écoutant grandir avec sollicitude. Cette préface est belle; la grande ombre de Plotin y domine; on l'y regarde marcher à côté de celle de Jean Van Ruysbroeck. Emerson et le doux Novalis y aboutissent l'un et l'autre par différents sentiers. « J'ai vu — dira un jour M. Maeterlinck — miroiter à l'horizon des œuvres de Ruysbroeck les pics les plus bleuâtres de l'âme tandis qu'en celles d'Emerson les sommets les plus humbles du cœur humain s'arrondissent irrégulièrement. Ici (avec Novalis) nous nous trouvons sur les crêtes aiguës et souvent dangereuses du cerveau... » C'est du sommet de ces hauteurs qu'il a pu embrasser sans doute tant d'horizons psychiques et nous donner un jour, sur le « Réveil de l'Ame », l' « Étoile », la « Vie profonde », la « Beauté intérieure », plusieurs de ces méditations auxquelles on ne peut rien comparer dans l'ordinaire littérature. Toutefois, il ne s'est avancé sur les sommets les plus inaccessibles de la pensée que muni de l'ineffable lumière d'amour. S'il a vu les étoiles allumer au-dessus de lui leurs couronnes merveilleuses, il n'a cessé, une seule fois, de contempler à ses pieds l'homme qui s'ignore. C'est pour cet homme nu et pauvre, isolé et mauvais, qu'il a intitulé l'un de ses livres *Le Trésor des humbles* et qu'il a employé, pour parler à ses frères les hommes, ce divin langage du cœur, à la fois si simple et si persuasif, que je l'ai vu arracher des larmes aux ignorants et parfois allumer, dans les âmes les plus sombres, cette tremblotante et légère flamme d'espoir qui signale un instant chez les plus grossiers le réveil du Divin.

***

Sans haine, sans dédain, sans tristesse, sans laideur, il a, depuis, continué à marcher devant nous sur les routes incertaines. Il ressemble à un homme qui aurait rencontré une caravane et

(1 L'auteur de *Monna Vanna* a été récemment l'objet en Belgique de vives polémiques. Nous croyons intéressant de reproduire l'étude que lui consacra récemment dans la *Plume* M. EDMOND PILON. Elle caractérise en quelques traits judicieusement tracés la haute personnalité de l'écrivain. Une autre étude critique a paru dans la *Grande Revue* (juin) sous la signature de M. LÉOPOLD LACOUR.

(2) *Annabella* (traduit de Ford), préface.

qui se serait mis en avant pour la guider dans le désert. Aux uns et aux autres il parle sans amertume. Il dit : « Le royaume de l'Amour est le grand royaume des certitudes. » Et un peu plus tard, il ajoute : « Voir sans aimer, c'est regarder dans les ténèbres. » Il songe un instant au temps où il faisait des drames et il retrouve sans peine, dans le tragique quotidien le plus ordinaire, ces petites plaintes du cœur que poussaient autrefois Alladine, Mélisande ou Maleine.

Il ne s'est arrêté un jour que pour écouter les abeilles bruire. Dans son jardin d'Oostacker en Flandre, parmi les rosiers, ou en Normandie, près des ruches actives, il a prêté souvent une oreille attentive à ces mille petits bruits des ailes laborieuses. Des abeilles il a dit les lois et les secrets, et il a étudié, de plus près qu'aucun homme, leur évolution qui « paraît suivre la même courbe que la nôtre ». Ici, comme du temps de Maleine ou de Mélisande, il y a encore de grandes histoires à retracer, de grandes passions à connaître et des noces royales, tout en haut des cieux, en plein zénith, si belles et si magnifiques qu'elles ne durent qu'un éclair et que la mort les suit.

« Un matin d'avril, au milieu du jardin qui renaît sous une divine rosée verte », le nouvel Aristée étudie les travaux, les amours et les haines de ces mouches butineuses. Il en dit les combats, les labeurs et les gloires et retouve aussi bien dans leurs mondes minuscules que dans nos maisons, ces rouages invisibles que meut la Destinée, et qui commandent, sur toute l'échelle des êtres, aux atomes et aux hommes. « Cette mystérieuse spirale de lueurs dans la nuit toute-puissante » que décrivent les abeilles dans leurs courses vagabondes, il la compare à celle que tente notre esprit vers la pensée haute. De là cette œuvre, la dernière — avec le cri de passion de *Monna Vanna* — qu'il ait dressée devant nous sur le *Temple enseveli*. Il croit, comme Emerson, qu'« un homme est la façade d'un temple où habitent tout bien et toute sagesse » et il vient de nous révéler à nous-mêmes qu'il ne faut pas chercher ailleurs qu'en nos cœurs les dieux de nos religions. Les dieux et les anges sont en nous; le temple est enseveli en nous; il faut les y découvrir, savoir, à travers les pierres et les ronces, poser la main sur la porte cristalline qui cache les trésors.

Ainsi écrit M. Maeterlinck. Sa pensée ressemble à un don perpétuel. Il y a longtemps qu'elle s'est dépouillée de la vanité du verbe. Le poète n'a cessé un instant de s'exprimer avec art; mais l'art lui-même s'est identifié si bien à cette pensée élevée, il s'est mêlé si bien à elle qu'on n'en distingue plus l'artifice. Cet homme-ci a — depuis longtemps déjà — oublié les tares ordinaires aux lettres. Il est vraiment à part, très au-dessus, très en dehors. Une pareille plume est si pure qu'elle ennoblit même jusqu'aux mots qu'elle assemble.

EDMOND PILON

MUSIQUE LITTÉRAIRE

Dans une intéressante étude sur la *Musique symphonique moderne* publiée par le *Guide musical*, M. Pierre Kunc fait, et non sans raison, le procès aux tendances *littéraires* qui envahissent le domaine musical. Voici sa conclusion :

« D'étape en étape, l'abus de l'analyse nous a conduits à l'intrusion de la psychologie dans le domaine musical. De la musique psychologique à la musique de l'abstraction, il n'y avait qu'un pas; ce pas a été franchi par l'école allemande. Dans le pays par excellence du raisonnement et des quintessences, le *Zoroastre* de Richard Strauss a inauguré un nouveau genre, la musique métaphysique.

Sera-ce la dernière émigration de la musique en dehors de ses frontières naturelles? Je ne sais, mais il est à souhaiter que les musiciens secouent enfin de toutes leurs forces ce joug insupportable, cette intolérable tutelle de l'esprit littéraire sur leur art; qu'ils le délivrent de ce carcan dans lequel il étouffe; qu'ils se débarrassent de tous les faiseurs de systèmes et de théories, qui ne savent pas entendre deux mesures de Beethoven ou de Wagner sans y découvrir une *intention*; qu'ils marchent leur vrai chemin sans le souci des faciles dilettantes, beaux donneurs de conseils, qui leur cachent la route sous prétexte de la leur montrer; que, pleins de confiance en la musique, ils ne prennent rien que d'elle seule; qu'ils écrivent en dehors de toute formule restrictive et dans la conscience de leur pleine liberté; qu'ils fassent de la musique enfin!

« Gardons-nous des musiciens à *intentions*. La question est de savoir si leur musique est bonne ou mauvaise, et, si elle est bonne, les intentions s'y trouveront par surcroît (1). »

NÉCROLOGIE

H.-W. Mesdag.

La Hollande a perdu l'une de ses illustrations, le mariniste H.-W. Mesdag, dont les toiles sont aussi célèbres à l'étranger qu'aux Pays-Bas. Il était né à Groningue le 23 février 1831. Associé au négoce de son père, ce n'est qu'à trente-cinq ans, encouragé par le directeur de l'Académie de Groningue, qu'il se consacra à la carrière artistique. « Le gaillard vous en a, de l'audace! » s'écria, dit-on, Josef Israëls, surpris de cette résolution imprévue. Cette audace devait, ainsi que le veut le proverbe, être récompensée. Installé en 1866 à Bruxelles où, sur le conseil d'Alma-Tadema, il suivit les leçons de Roelofs, Mesdag fit des progrès si rapides que quatre ans après, en 1870, il obtenait d'emblée au Salon de Paris la médaille d'or.

C'est la mer du Nord qui inspira ces heureux débuts, et il lui demeura fidèle jusqu'à la fin d'une vie noblement remplie. Partageant son temps entre La Haye, où il résidait depuis 1868, et Scheveningue, il l'étudia sous tous ses aspects, à toutes les heures du jour et sous la clarté de la lune, mêlé à la vie des marins et des pêcheurs dont les batelets trapus et pittoresques lui servaient de modèles.

La plupart des musées d'Europe s'honorent de posséder quelqu'une de ses toiles, et parmi eux le Luxembourg, le Rijks-Museum, le Musée de Rotterdam, etc. Le peintre avait réuni dans son spacieux atelier une fort belle collection de tableaux de maîtres anciens et modernes, parmi lesquels l'Ecole française était particulièrement représentée.

(1) A. Mortier.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

CRITIQUE : *Michael op het Brusselsch Salon 1902*. Overgedrukt uit *Lucifer*, weekblad voor Tooneel, Muziek en Beeldende Kunsten. (Hors commerce.) Antwerpen, G. & E. Janssens.

ROMAN : *Histoire de Lucie, fille perdue et criminelle*, par SAINT-GEORGES DE BOUHÉLIER. Paris, Bibliothèque Charpentier.

DIVERS : *La Vieille Boucherie et les Aveugles*, par CHARLES DUMERCY. A Gansopolis, chez tous les libraires.

PETITE CHRONIQUE

LES THÉATRES :

La Monnaie a rouvert hier soir par *Faust*, chanté par Mmes Strasy et Eyreams ; MM. Dalmorès, D'Assy et Dangès.

Aujourd'hui dimanche, en matinée, à bureaux fermés, pour les enfants des écoles communales, la *Muette de Portici*. Le soir, *Grisélidis*. (M. Dangès chantera pour la première fois à Bruxelles le rôle du marquis.) Le spectacle commencera par le *Maître de Chapelle*.

Demain lundi, reprise de *Lohengrin*, avec Mmes Friché, Bastien, MM. Dalmorès, Dangès, Bourgeois, Viaud.

Prochainement, reprise de *Hœnsel et Gretel*.

Au Parc, malgré son succès, le *Marquis de Priola* sera donné pour la dernière fois mardi prochain.

Aux Galeries, aujourd'hui dimanche, dernière représentation de *Cyrano de Bergerac* avec Coquelin aîné.

Les travaux d'agrandissement et de surélévation de la scène du théâtre dela Monnaie seront, dit le *Guide musical*, entamés en mai prochain. C'est la donation de 200,000 francs faite à la ville par feu Benjamin Crombez qui paiera ces importantes améliorations.

D'autres travaux compléteront cette entreprise. Le plancher de l'orchestre sera abaissé, les batteries seront placées sous l'avant-scène et des cloisons métalliques rendront les musiciens invisibles, à l'instar de Bayreuth. Le mobilier de la salle sera renouvelé et les peintures de celle-ci rafraîchies. Bref, c'est une réfection presque complète qui se prépare.

L'art d'inciser et de colorier le cuir a fait, en ces dernières années, de rapides progrès. Des femmes artistes s'y sont révélées d'une façon décisive. Ce fut, croyons-nous, Mme Thaulow qui, la première, exposa au Champ de Mars et à la *Libre Esthétique* des buvards, des reliures en cuir repoussé dans lesquels l'habileté technique le disputait à l'élégance de la composition. Plus récemment, Mme Clara Voortman se montra la digne émule de l'artiste norwégienne. Et voici qu'une nouvelle venue, Mme Berthe Delstanche, révèle à son tour des aptitudes remarquables. Chargée d'orner la couverture de l'album offert au gouverneur du Brabant par les membres du Conseil provincial, elle s'acquitta de sa tâche avec infiniment de goût et de talent. Le choix des tons et la disposition du décor, qui a pour thème des feuilles de marronnier, confèrent à la reliure de Mme Delstanche une réelle valeur d'art.

L'étude la plus complète qui ait paru sur l'exposition des Arts décoratifs modernes de Turin est celle que publie, par la plume de M. M.-P. Verneuil, *Art et Décoration*, qui y consacre toute sa livraison de septembre. Parmi les nombreuses œuvres reproduites, des travaux d'Horta, Ph. Wolfers, Mme De Rudder, G. Hobé, Crespin et Sneyers. « La Belgique, dit M. Verneuil, expose largement et d'une façon instructive et intéressante. Sa section peut compter parmi les meilleures. Ce pays a fait un gros effort ; mais, comme en France, l'effort individuel y semble prépondérant, et un style commun et particulier ne découle pas nettement de la vision simultanée de ses expositions diverses, comme en Hollande, par exemple. L'art de MM. Horta, Hobé, Govaerts et Sneyers est en effet sans points communs d'aucune sorte, et alors que M. Horta vise à la somptuosité un peu tapageuse, M. Hobé vise, lui, à la simplicité infinie. D'excellentes choses sont à retenir chez chacun d'eux, cependant. » Suit une description détaillée des travaux de chacun de ces artistes.

La *Gazette des Beaux-Arts* prépare un volume grand in-8° jésus consacré à l'Exposition des Primitifs flamands de Bruges et illustré d'une centaine de gravures, dont près de vingt cinq planches tirées hors texte, héliogravures et gravures au burin d'après Van Eyck, Van der Goes, Memling, Quentin Metsys, etc.

Cet intéressant ouvrage, dont le texte a été confié à M. Henri Hymans, conservateur de la Bibliothèque royale de Bruxelles, paraîtra le 10 octobre et sera mis en vente au prix de 20 francs.

Le numéro de septembre d'*Onze Kunst*, éditée par J.-E. Buschmann à Anvers, contient la suite du compte rendu de l'Exposition des Primitifs à Bruges. Nous y remarquons d'excellentes reproductions d'après des œuvres de Van der Weyden, de Memlinc, de David, etc., appartenant à des collections particulières. A citer dans le même numéro un excellent article sur le mobilier moderne.

A propos de l'exposition des Primitifs de Bruges, on nous racontait ces jours-ci un mot amusant échappé à une de nos plus charmantes — mais très distraites — mondaines. Quelqu'un racontait à table qu'il était allé voir Memling à l'hôpital Saint-Jean. Elle, la pensée ailleurs, interrompant brusquement : « A l'hôpital ! J'espère qu'il n'est pas atteint d'une maladie contagieuse ? »

(*Authentique.*)

Samedi prochain, 4 octobre, à 2 heures de l'après-midi, s'ouvrira au Musée moderne la cinquième exposition du Cercle Labeur. Des conférences et un concert consacré aux compositeurs belges contemporains seront organisés pendant la durée de ce salon.

Voici la liste des tableaux vendus à l'Exposition des Beaux-Arts de Spa, qui vient de fermer ses portes.

A S. M. la Reine. — *La Meule* (J. Henrard). *Fruits* (J. Marcotte). *Temps gris* (L. Reigler). *Les Inséparables* (Van den Eycken). *Violettes* (F. Mortelmans). *Muguets* (J. Martin). *Portrait de jeune fille* (Mlle Quenaux).

Vendus aux amateurs. — *Fille de braconnier* et *Soir de juillet* (A. Boudry). *Déclin du jour* (M.-A. Danse). *Les Nouvelles du jour* (J. De Boever). *O pâle plat* (M. Dubois). *Défense de fumer* (L. Herbo). *Rayons voilés sur l'Escaut* (A. Musin). *Étude biblique* (B. Prins). *Environs de Schiedam* (Schipperus). *Intérieur à Knocke* (H. Stacquet). *Jehan de Bruges* (E. Van Hove). *Vandales* (C. Boland). *Raisins* (J. Marcotte). *Entrée de la procession* (F. Gaillard). *Mater Salvatoris* (Van Hove). *Villa Marie-Henriette* (L. Reigler). *Muguets* (A. Debrus).

Pour la tombola. — *Vieille femme flamande* (Impens). *Amandes fraîches* (Mlle Van den Bussche). *Genêts en fleurs* (G. David). *Thier de Statte* (M. Nizet). *Vieille au rouet* (L. Jamin). *Coin d'étable* (J. Rullens). *Vieille rue à Menton* (Le Maire de Warzée). *Tête d'enfant*, eau-forte (M.-A. Danse). *Coin de ferme* (Sténor).

Les deux célèbres sociétés chorales liégeoises, La Légia, fondée en 1853, et les Disciples de Grétry, fondée en 1878, unies dans un but confraternel et artistique, célébreront l'année prochaine le cinquantième et la vingt-cinquième année de leur fondation respective.

A cette occasion, et avec le concours de l'État, de la province, de la ville de Liége et avec la coopération de la Société Liége-Attractions, de grandes fêtes seront organisées et, entre autres, un concours choral (homme et mixte) et un concours instrumental.

Le concours choral aura lieu, probablement, le dimanche 31 mai 1903 (Pentecôte) et le concours instrumental le dimanche suivant.

M. Serrurier-Bovy, de Liége, donnant suite à une demande qui lui fut maintes fois faite, vient de décider d'ouvrir prochainement, pour un nombre très limité d'élèves, un cours s'appliquant spécialement à l'architecture intérieure, au mobilier et aux différentes industries d'art qui s'y rattachent. La compétence et l'expérience bien connues de M. Serrurier et l'appoint précieux de ses ateliers dans lesquels les élèves pourront s'initier à la technique de ces industries constitueront un enseignement tel que ne le pourrait donner aucune école. Les renseignements peuvent être demandés à M. Serrurier, 41, rue Hemricourt, Liége.

La municipalité de Venise ouvre un concours entre les artistes italiens et étrangers pour le modèle d'une grande médaille d'or, destinée à récompenser les œuvres les plus remarquables qui figureront à l'Exposition internationale des Beaux-Arts de 1903. Cette médaille devra porter sur l'avers une représentation allégorique de Venise rappelant ses gloires artistiques, entourée de cette inscription : *V Esposizione Internazionale d'Arte della Città di Venezia 1903;* — le revers, entouré d'une bordure, portera les mots : *Gran Premio della Città di Venezia;* et il y sera ménagé un espace où l'on gravera le nom de l'artiste à qui le prix aura été décerné.

Chaque concurrent devra présenter les modèles (120 millimètres de diamètre) de l'avers et du revers de la médaille exécutés en cire ou en plâtre et y joindre une reproduction photographique, au diamètre de 40 millimètres, qui sera celui de la médaille.

Un prix de 3,000 lires sera décerné à l'auteur du modèle jugé digne d'exécution.

Les modèles devront parvenir, francs de tous frais, à l'« *Ufficio di Segreteria dell'Esposizione — Municipio di Venezia* », au plus tard le 31 janvier 1903.

S'adresser pour tous renseignements à M. A. Fradeletto, secrétaire général de l'Exposition internationale des Beaux-Arts, à Venise.

M. Ernest Van Dyck chantera à l'Opéra de Paris, à partir du 1er octobre, cinq fois le rôle de *Tannhäuser*. Il se fera entendre en outre dans *Lohengrin* et dans la *Walkyrie*.

En novembre, M. Jean de Reszké fera sa rentrée dans *Siegfried*.

La décoration du Panthéon va enfin être achevée. M. Edouard Detaille vient de recevoir la commande d'une grande composition pour l'abside de cet édifice. Le sujet choisi est : *Les Journées de Juillet 1830*. Il se trouve au-dessous de la mosaïque d'Hébert représentant le Christ.

Avant de mourir, Dalou avait complètement achevé le modèle de l'immense groupe des Orateurs de la Révolution qui doit occuper le fond de l'une des deux chapelles latérales.

Antonin Mercié a terminé à peu près la maquette des Généraux de la Révolution, groupe qui fera pendant à celui de Dalou, dans l'autre chapelle latérale.

Le touchant projet conçu par Mme Falguière, au lendemain de la mort du grand artiste, de créer un musée de ses œuvres, est aujourd'hui réalisé.

Dans l'atelier du 68 de la rue d'Assas, où Falguière travailla de préférence pendant les dix dernières années de sa vie, Mme Falguière a réuni avec un goût très sûr tout ce qu'elle possédait des œuvres de son mari.

Le musée contient une double série, peinture et sculpture, d'œuvres, de maquettes, de modèles en petit, de reproductions ainsi que de dessins, d'esquisses, d'études sur lesquelles on peut suivre les recherches de l'artiste pour arriver à l'exécution de ses œuvres maîtresses.

C'est ainsi que l'on retrouve là toute une suite d'études picturales sur la *Course de taureaux*, l'*Enfant et l'aïeule*, l'*Éventail et le poignard*. De nombreuses ébauches, des parties de groupes grandeur naturelle se rattachent également à l'œuvre sculpturale de Falguière, depuis les principales pièces du monument de Gambetta, jusqu'aux nombreuses maquettes du quadrige, *Le Triomphe de la Révolution*

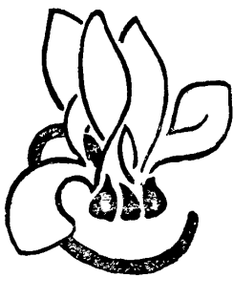
L'inauguration du monument de Richard Wagner à Berlin est fixée au 1er octobre prochain.

Le chef d'œuvre de Berlioz : *La Damnation de Faust*, transformé en œuvre théâtrale, sera représenté à la Scala de Milan le 29 décembre prochain, pour l'ouverture de la saison. Le rôle de Méphisto sera chanté par M. Renaud, de l'Opéra.

Le prix Meyerbeer, de 4,500 marks, soit 6,250 francs, vient d'être décerné par l'Académie des beaux-arts de Berlin à M. Félix Nowowiejski, pour son oratorio *Le Retour de l'Enfant prodigue*, pour soli, chœurs, orchestre et orgue. Le compositeur est d'origine polonaise et âgé de vingt-cinq ans.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE
G. SERRURIER
LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOULd DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT
MOBILIERS SPECIAUX POUR LA CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES SOLIDES ET PEU COUTEUX



Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

BEC AUER

50 % D'ECONOMIE **LUMIERE QUADRUPLE**

Appareils d'éclairage et de chauffage au GAZ, à l'ÉLECTRICITÉ et à l'ALCOOL

INSTALLATIONS COMPLETES

Bruxelles, 20, BOULEVARD DU HAINAUT, Bruxelles

Agences dans toutes les villes.

TÉLÉPHONE 1780

E. DEMAN, Libraire-Expert

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

VIENT DE PARAITRE :

THEATRE DE M. MAETERLINCK

avec une préface inédite de l'auteur.

Trois volumes in-8°, illustrés de dix compositions originales lithographiées par AUGUSTE DONNAY.

Tirage à 110 exemplaires numérotés, sur papier de Hollande

Prix : 90 francs.

Les exemplaires numérotés 1 à 10, renfermant un croquis original de A. DONNAY et deux suites des planches ; l'une avec lettre, sur hollande; l'autre, avant lettre, avec remarques marginales, sur japon impérial, sont souscrits

Le prospectus illustré de cet ouvrage sera adressé gratuitement sur demande.

Demandez chez tous les papetiers

l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

L'HÉMICYCLE

Revue mensuelle illustrée de Littérature et d'Art

Rédacteur en chef :

PIERRE DE QUERLON, 3, Villa Michon, rue Boissière, Paris.

Un an : 4 francs. — Le numéro, 50 centimes.

Étranger : 8 francs.

Administration : 146, rue Saint-Jacques, Etampes (Seine-et Oise).

L. DIDIER DES GACHONS, *éditeur*

LIMBOSCH & CIE

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. V^e^ MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

VINGT-DEUXIÈME ANNÉE. N° 40. 5 OCTOBRE 1902

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

A Zola (M. M.). — L'Œuvre d'art et l'Artiste (VINCENT D'INDY). — Journal de ma vie extérieure (A. GILBERT DE VOISINS). — « Monna Vanna » au Parc (M. M.). — Théâtre de la Monnaie. *Hänsel et Gretel.* — La « Fiancée de la mer » à Gand. — Nécrologie. *Gustave Wertheimer.* — Petite Chronique.

A ZOLA

A un grand frère courageux, enthousiaste, soucieusement obstiné à son labeur, à un grand frère qui incarna mieux qu'aucun autre le prodigieux besoin d'action de notre temps, nous rendons un douloureux hommage.

Aussi oisives que soient, à côté de la sienne, nos petites vies, nous sentons que c'est dans notre famille qu'une grande force s'est éteinte, et nous tressaillons malgré la nécessaire insensibilité dont la vie nous enveloppe, en voyant succomber celui qui voulut exprimer l'homme que nous sommes, l'homme de notre temps avec tout ce que la terre de l'heure présente lui suggère de passions, de luttes, d'enthousiasmes, de craintes, d'héroïsmes, de lâchetés, de sagesses et de folies.

Patiemment, comme un ouvrier amoureux de la tâche que la pauvre et avide humanité réalisait à travers lui, il travaillait, il se renseignait, il amassait comme un thésauriseur tous les faits que notre œil commence seulement à découvrir, tous les aspects nouveaux et inaperçus de la société, il en faisait une sorte de musée sensationnel et complet — et c'était un livre, puis encore un livre, des livres sans fin.

Ce musée, ces collections de faits et d'images entassés, pressés les uns sur les autres, reliés par une pensée et par une volonté de synthétisation, ce sont ceux que le peuple aime le mieux.

Nul ne sait ce qu'en diront après nous les artistes et les écrivains, ces adorables et éternels enfants qui abritent leur sensibilité à l'ombre seule du Beau.

Mais dès aujourd'hui, l'admiration de toute une génération d'instinctifs et de travailleurs (1) a consacré la gloire humaine et impérissable d'un compagnon de travail. Comme les laborieux, attaché à sa lourde besogne, il meurt de leur mort, tué par l'aveugle et monstrueuse nature, avant l'heure paisible de la récompense, et tous ceux qui ont peiné sentiront comme nous l'insecouable et profonde émotion d'une telle fin.

M. M.

(1 Si dans les bibliothèques populaires on avait cent éditions des œuvres de Zola, elles seraient toujours toutes « en lecture ». On ne demande pas un livre, on demande « un Zola » et les autres auteurs ne sont le plus souvent lus qu'en attendant un de ses livres.

L'ŒUVRE D'ART ET L'ARTISTE (1)

La Création artistique.

La force qui pousse l'artiste à créer, c'est le besoin d'exprimer ses sentiments et de les communiquer aux autres d'une façon durable par des œuvres (2).

Cette *expression* artistique a pour cause nécessaire une *impression* préalable, laquelle peut, d'ailleurs, n'avoir été ni immédiate, ni même consciente; il n'est pas rare, en effet, qu'une *idée* artistique provienne d'impressions reçues très antérieurement à son éclosion, et sans aucune prévision du rôle que ces impressions seront appelées à jouer dans la genèse de l'*idée* (3).

Quoi qu'il en soit, l'origine de toute œuvre d'art est dans l'*impression*. Celle-ci, en effleurant l'âme, y produit le *sentiment;* par sa durée elle détermine l'*émotion*, qui, dans sa forme la plus aiguë, peut aller jusqu'à son terme extrême : la *passion* (4).

Pour *créer*, au sens artistique du mot, il est donc nécessaire d'avoir été *ému* et d'avoir la *volonté* de traduire son émotion.

Il faut avoir senti et souffert son œuvre, avant de la réaliser. A ce prix seulement, l'œuvre sera vraiment sincère, expressive, durable.

Les Facultés artistiques de l'âme.

Les facultés mises en action par l'âme humaine dans l'œuvre de création artistique sont au nombre de sept :

Facultés créatrices d'*Impression*	Imagination.
	Cœur.
Facultés créatrices d'*Expression*	Esprit.
	Intelligence.
	Mémoire.
Facultés créatrices de *Réalisation*	Volonté.
	Conscience.

L'œuvre d'art est la résultante du travail de ces sept facultés chez l'homme pourvu du don créateur.

(1) Les éditeurs A. Durand et fils ont bien voulu nous autoriser à offrir à nos lecteurs ce fragment inédit de l'Introduction au *Cours de composition musicale* de M. Vincent d'Indy, dont la publication est imminente.

(2) La musique, plus encore peut-être que toute autre forme d'art, a pour effet d'exprimer des *sentiments* et non des *objets*, aberration grotesque qu'on a fort sottement reprochée à R. Wagner. On n'exprime pas des *objets :* le thème dit *de l'Épée*, dans le *Ring des Nibelungen*, ne peut exprimer une *épée,* mais bien un *sentiment héroïque* commun à plusieurs personnages.

(3) L'impression photographique des plaques est en tous points comparable à ces impressions humaines : la plaque que l'on développe (expression, réalisation) ne porte aucune trace apparente (inconscience) de l'impression lumineuse, reçue parfois très antérieurement.

(4) On pourrait poser ainsi cette sorte de règle de proportion : *L'impression* est au *sentiment* ce que l'*émotion* est à la *passion*.

Examinons maintenant le rôle spécial de chacune de ces facultés.

L'*Impression*, préalable à l'éclosion de l'œuvre d'art, met tout d'abord en jeu deux facultés primordiales : l'*Imagination*, dont l'effet est de représenter des *images*, et le *Cœur* (1), qui se manifeste par les *sentiments*. On doit considérer le Cœur comme la plus importante des facultés artistiques, car c'est de l'Amour (*Caritas*) que découlent les plus hautes et les plus nobles manifestations de la pensée humaine.

Pour parvenir à l'*Expression*, trois autres facultés sont nécessaires :

1° L'*Esprit* (2), qui crée des rapports superficiels entre les objets, les actes et les personnes; il a pour effet le *trait*; — 2° l'*Intelligence*, qui perçoit les rapports élevés, profonds et étendus; son effet est l'*idée;* — 3° la *Mémoire*, qui conserve les connaissances acquises, par l'effet du *souvenir*.

Ces facultés d'impression et d'expression suffiraient à la production virtuelle de l'œuvre d'art; mais, pour en opérer la *réalisation*, il faut encore faire intervenir deux facteurs puissants de la création artistique : la *Volonté*, qui met en œuvre les facultés créatrices, et la *Conscience*, qui les discerne.

Caractères de l'œuvre d'art.

En vertu de la définition même de l'Art, l'œuvre doit avoir avant tout un caractère d'*Enseignement*, car elle doit contribuer à l'exaltation du sentiment esthétique chez les autres hommes par la communication des impressions de l'artiste, le rôle de l'Art étant de faire progresser l'humanité.

La *Durée* est donc une condition nécessaire à l'œuvre d'art, puisque c'est par elle que la vie artistique est transmise aux générations suivantes.

Aux yeux des anciens artistes, la durée de l'œuvre était considérée comme de première importance; aujourd'hui, certains artistes ont le tort de s'en préoccuper beaucoup moins; on travaille trop vite dans notre siècle

(1) Ce que nous appelons ici le *cœur*, c'est une des formes de la faculté de l'âme que les philosophes désignent généralement sous le nom de *sensibilité*.

(2) Par *esprit*, nous entendons ici la qualité de l'homme d'*esprit*, du trait d'*esprit*, du mot *spirituel*, et non pas le concept de l'Esprit opposé par les philosophes à celui de la Matière.

La différence entre l'*esprit* et l'intelligence pourrait assez justement se comparer aux notions mathématiques de surface et de volume.

La *surface* se mesure par deux dimensions (longueur et largeur), elle est essentiellement « dans le plan »; — de même, l'esprit apprécie seulement les rapports *superficiels* entre les idées et les choses.

Le *volume*, au contraire, se mesure par trois dimensions (longueur, largeur et profondeur), il est essentiellement « dans l'espace »; — de même, l'intelligence perçoit les rapports intimes, *profonds* entre les idées et les choses, dont elle *pénètre* les raisons.

utilitaire, et c'est aux dépens de la durée des œuvres (1).

Mais c'est surtout la durée morale qu'il conviendrait d'avoir en vue, et celle-ci ne se saurait atteindre sans la *Sincérité*, troisième caractère fondamental de l'œuvre d'art. Quand l'œuvre est vraiment *sincère*, c'est-à-dire quand elle n'a point été conçue dans un but de gloire personnelle ou de profit, mais dans un esprit d'enseignement, elle mérite de durer et elle durera. Au cas contraire, elle tombera fatalement dans l'oubli.

Caractéristique de l'artiste.

La sincérité de l'œuvre relève de la *Conscience artistique*.

On méconnaît ou on ignore trop souvent de nos jours cette précieuse faculté, dont le double effet est de discerner en soi-même, en premier lieu si *l'on est appelé à la carrière d'artiste*, et secondement *quelle sorte d'art on doit pratiquer*.

La première de ces deux questions n'est pas toujours facile à résoudre. Tout artiste doit arriver cependant à se bien connaître, s'il s'interroge sincèrement *et sans orgueil*.

Mais combien plus délicate est la solution de la seconde question : « Quelle est, en Art, l'aptitude personnelle et spéciale de chacun? » L'étude critique des œuvres d'art pourra être d'un grand secours pour s'éclairer soi-même sur ce point. On y constatera que bien des artistes, et non des moindres, n'ont pas su discerner toujours quel genre d'art était le plus en rapport avec leurs facultés individuelles. Les erreurs où ils sont tombés nous seront un précieux enseignement (2).

Les facultés créatrices, dont nous venons d'étudier le fonctionnement et le résultat, peuvent en raison de leur plus ou moins de plénitude, imprimer à l'artiste des caractéristiques différentes qu'il convient d'examiner.

L'artiste peut être de génie ou de talent.

Le *Génie* est l'ensemble des facultés de l'âme élevées à leur plus haute expression.

Le génie a pour effet la création (ποιεῖν); il est le prototype de tout ce qui *engendre*.

Le *Talent* est l'ensemble des facultés de l'âme suffisant pour s'assimiler les œuvres du génie, mais non assez puissant pour créer des œuvres essentiellement originales.

Il y a eu, il y a, il y aura des génies latents, qui, faute d'avoir acquis le *talent* nécessaire pour s'exprimer, n'ont laissé et ne laisseront après eux nulle trace, nulle œuvre de beauté durable. Le génie est *inné*, nul maître ne peut l'enseigner, nulle puissance humaine ne peut le susciter là où il n'est pas; mais le talent s'acquiert par l'enseignement raisonné et l'étude logique : le talent est, pour ainsi parler, la nourrice du génie; c'est par le talent et seulement avec son aide que le génie peut croître, grandir, se vivifier, et enfin se manifester d'une façon complète par des œuvres.

Le génie sans le talent serait lettre morte : il faut donc que l'*artiste* absolu soit doué de génie et pourvu de talent.

Mais il faut encore qu'il possède le *Goût*, c'est-à-dire cette aptitude fine et délicate à discerner les qualités ou les défauts dans les œuvres des autres et dans les siennes propres, et à les apprécier par un jugement sain.

Le génie crée.

Le talent imite.

Le goût apprécie.

L'éducation artistique, si excellente et si complète qu'elle soit, ne saurait, nous l'avons dit, donner le génie, mais elle peut faire naître le talent et doit former le goût.

Favoriser l'éclosion du génie, en développant le talent et le goût par l'étude raisonnée et critique des œuvres, tel est le but que nous nous proposons d'atteindre ici, au point de vue spécial de l'Art musical.

Mais que l'élève, appelé à mériter le titre d'artiste, ne perde jamais de vue qu'outre ses dons naturels, trois vertus lui sont nécessaires pour arriver au maximum d'expression qu'il lui est donné d'atteindre, trois vertus énoncées dans le texte d'une des antiennes du Jeudi-Saint, dont la musique est aussi admirable que les paroles sont élevées :

(1) Les peintres du moyen-âge préparaient et broyaient eux-mêmes les matières composant leurs couleurs, comme les sculpteurs de ce même temps, véritables ouvriers d'art, travaillaient eux-mêmes la pierre, ne se contentant point de faire mouler une maquette. Ces soins minutieux indiquent bien le souci de la durée. Les œuvres de ces peintres nous sont, du reste, parvenues, sans avoir rien perdu de la fraîcheur de leur coloris; il en serait de même de ces sculpteurs, si le vandalisme révolutionnaire n'avait point passé par là.

Quelle différence avec certains tableaux modernes, que nous avons retrouvés après moins de dix ans complètement décomposés et poussés au noir, et avec certaines statues que l'action du temps, bien loin de les magnifier, arrive à rendre grotesques.

(2) Pour prendre des exemples sur des génies véritables, nous pouvons constater que Schubert, en composant ses œuvres de musique symphonique, et Beethoven, en écrivant ses *lieder*, se sont sans doute trompés l'un et l'autre sur ce point spécial de leurs aptitudes.

Les *lieder* de Schubert sont d'admirables modèles en ce genre, sa musique symphonique est relativement faible, parce que, la plupart du temps, mal construite. Les *lieder* de Beethoven sont, pour la plus grande partie, denués d'intérêt, ses sonates, quatuors et symphonies resteront comme des types d'art parfait. Il y a là deux exemples opposés d'erreurs commises de bonne foi par la *conscience artistique* chez deux artistes de génie.

Il n'en va pas toujours ainsi; on pourrait citer dans l'époque contemporaine, et non pas seulement parmi les sémites, bien des compositeurs qui se sont détournés *sciemment* de leur véritable voie, dans un but plus ou moins avouable; à ceux-là, la sincérité artistique fait défaut.

Maneant in vobis Fides, Spes, Caritas,
Tria hæc : major autem horum est Caritas (1).

Oui, l'artiste doit avant tout avoir la *Foi*, la foi en Dieu, la foi en l'Art, car c'est la Foi qui l'incite à *connaître*, et, par cette connaissance, à s'élever de plus en plus sur l'échelle de l'Être, vers son terme qui est Dieu.

Oui, l'artiste doit pratiquer l'*Espérance*, car il n'attend rien du temps présent; il sait que sa mission est de *servir*, et de contribuer par ses œuvres à l'enseignement et à la vie des générations qui viendront après lui.

Oui, l'artiste doit être touché de la sublime *Charité*, « la plus grande des trois »; *aimer* est son but, car l'unique principe de toute création c'est le grand, le divin, le charitable *Amour*.

VINCENT D'INDY

Journal de ma vie extérieure(2).

V

Les paysages du Berkshire valent surtout par des arbres un peu centenaires, arbres forés, tragiques, dans le tronc desquels de très vieilles hamadryades achèvent de se dessécher. Ces derniers jours elles m'ont raconté, à voix basse, de singulières légendes, tandis qu'à l'horizon des ramures le soleil déclinant édifiait un ciel de Turner. — Hier, je venais de porter sous un chêne deux ou trois livres afin d'en relire certains passages pour faire mon article d'aujourd'hui, et j'admirais la décoration tortueuse de toutes ces branches qui m'abritaient quand la divinité de l'arbre, écartant sa robe de mousse et d'écorce, me laissa voir son visage ancien mais encore harmonieux qui semblait vraiment être la figure de la Longévité. Sous le regard des prunelles vert sombre qui me souriaient, je baissai les yeux avec modestie, car il est toujours troublant d'être considéré par une déesse. — Soudain, remuant faiblement ses lèvres d'ombre qui paraissaient souffler la poussière des temps, elle dit :

« Que pourrai-je te conter aujourd'hui? Te dirai-je quelque belle histoire sylvestre du siècle où j'étais petite fille, où la main d'un soldat de Rome fit plier mes jeunes rameaux? Te dirai-je mes secrets et comment on fabrique, avec l'œuf d'une poule noire couvé sous une conjonction heureuse de la lune et d'Aldébaran, la mandragore californienne; ou bien parlerons-nous de ces trois livres que tu portes et que tu tâchais de parcourir d'un air fatigué?

— Voilà qui me convient, m'écriai-je, nous causerons donc de livres récents; te raconter leurs sujets me plaira mieux que les parcourir à nouveau, car je les connais déjà fort bien, et, de ta voix automnale où j'entends encore chanter un écho d'Arcadie, tu m'enseigneras ce qu'il faut en dire; je ne sais trop par quel détour je pourrai, sur une même page de journal, critiquer trois livres d'un charme aussi disparate.

— Procède! procède! » me dit l'hamadryade d'un air impatient, tandis qu'elle distribuait parmi ses feuilles une brise survenue.

Je lui tendis un des livres :

« Celui-ci t'agréerait, j'en suis certain; ce sont les contes d'un poète qui mourut récemment et dont l'âme délicate n'aimait que les heures échues, les belles heures dont le souvenir se compose en légendes pour ravir les songe-creux et les petits enfants. Albert Samain avait beaucoup fréquenté les nymphes, il avait participé à leurs jeux et, souvent, il célébrait les clairs de lune dans les îles heureuses, en Grèce, aux années étincelantes où l'espèce humaine était encore toute mélangée aux dieux. — Et qu'elles sont touchantes, ces histoires! — Dans une vitrine dont les allées d'un parc gouaché sur éventail prolonge l'horizon, un petit marquis, bibelot précieux, courtise un saxe frêle. Les témoins de cette idylle sont un musicien d'albâtre, un faune de bronze, un magot enfin, magot dodelinant, très chinois et ricaneur. »

L'hamadryade m'interrompit :

« Ah! je sais déjà la suite! Le marquis et le saxe doivent, dans cette histoire, s'aimer jusqu'à l'extrême vieillesse. Ni les maniements maladroits, ni la poussière, ni les déménagements ne troublent cette flamme. Ce sont là fictions de poète qui peuvent être notables par la magie du style, mais sont bonnes tout au plus à réjouir un instant des amateurs fatigués. Voilà bien le défaut de la plupart de vos auteurs : leurs inventions sont fantaisistes à tel point qu'on ne devine plus la figure de la vie sous le voile du rêve. Naguère, à l'ombre de mes feuilles, un poète me déclama les scènes d'une admirable comédie. Cela s'appelait *Le Songe d'une Nuit d'été*; sous le charme de la fable on sentait frémir la joie, la douleur humaine. Exemple merveilleux qui dans la fée laisse voir la femme et, dans le masque d'un âne, laisse transparaître la lippe de la brute. Pour aimable que soit le conte de M. Samain, je le vois, d'après ce que tu m'en dis, inutile et frivole. — Dans la vie, le petit saxe, au lieu de chérir éternellement son marquis, eût préféré... »

Depuis quelques instants je laissais voir, par certains gestes et une moue, mon impatience, légitime en vérité; j'interrompis enfin l'hamadryade :

« Vous vous trompez! Dans ses contes, et c'est là surtout ce que je prise, Albert Samain est toujours vrai; ses fables sont touchantes par ce fait surtout qu'elles restent humaines jusque sur les limites extrêmes de leur fantaisie. Le petit saxe dont je vous parlais écoute, en vraie femme, toutes les chansons d'amour : c'est le madrigal du marquis dont elle goûte d'abord l'élégance, c'est la romance du musicien qui la séduit ensuite, les cris du faune ne la laissent pas insensible, et, vers la dernière page de l'histoire, nous la voyons assise sur les genoux du magot sardonique et gouailleur.

— Symboles lucides et non sans agrément, dit l'hamadryade qui cachait sa confusion sous quelques feuilles rougissantes, je les jugeais mal; mais quels sont les deux autres livres que tu tiens à la main? Le crépuscule s'apprête et, si nous tardons trop, ton article risquerait d'être en retard.

— Voici, dis-je, une page de la vie d'un meunier : *L'Angoisse*, de Gorky, suivi d'autres nouvelles. Cela forme un livre bien

(1) Qu'en vous demeurent ces trois vertus :
Foi, Espérance, Amour;
Mais la plus grande des trois, c'est l'Amour.

(2) ALBERT SAMAIN, *Contes* (*Mercure de France*); MAXIME GORKY, *L'Angoisse* (*Mercure de France*); PIERRE LOTI, *Les Derniers Jours de Pékin* (Calmann-Lévy).

étrange : steppes, gares, routes, consciences mal débrouillées, mauvais lieux, cris, jurons... Dans cet ouvrage, mes préférences ne vont point tant à la première histoire qui donne son titre au volume, qu'à certaines autres : *Vaska le Rouge*, par exemple, ou *Par ennui*.

— Et de quoi parlent-elles ? demanda l'hamadryade en bâillant légèrement.

— Elles sont malaisées à conter. Qu'il vous suffise de savoir que la seconde nous dépeint l'ennui comme un sentiment tout aussi fort que la colère ou la jalousie, et que *Vaska le Rouge* traite à nouveau le sujet tant de fois traité de l'homme chéri malgré ses vices, malgré sa cruauté : l'amour de la victime pour le bourreau. D'ailleurs, ce n'est point par l'affabulation que ces histoires sont hors de pair, mais par le ton violent et simple dont elles sont dites. Je voudrais que vous connussiez ces beaux contes : ils sont plus près de vous que de nous. Je veux dire que l'écrivain semble y avoir laissé une trace fort légère et qu'ils furent écrits par une collaboration de forces naturelles. Ils ont tout le désordre et la majesté d'un bel arbre. La littérature, dans ce que ce mot a d'odieux, n'a rien à voir dans ces inventions. Il y règne un ton de hauteur et de gravité inoubliable, chaste malgré les descriptions les plus vives, mesuré et d'un accent serein alors qu'on s'attendait à des mouvements de colère. Gorky est un auteur que je ne conseillerai jamais à ceux qui ne goûtent point les paysages au sourcil froncé. »

L'hamadryade s'était endormie lentement ; elle avait ramené autour d'elle son manteau de mousse et d'écorce ; déjà, je ne la voyais plus.

Je m'éloignai à pas lents, me disant que les divinités ne comprennent pas ou ne veulent pas aimer les contes qui ne parlent pas d'elles. Et je regrettais de n'avoir point entretenu la nymphe du livre récent de M. Pierre Loti, *Les Derniers Jours de Pékin*. Sans doute eût-elle été surprise de l'étonnante liste de monstres, de dieux et de génies qu'a dressée ce perspicace voyageur. L'hamadryade se doutait-elle que l'on faisait en Extrême-Orient une si forte concurrence aux demi-dieux d'Europe ? Et, tout en rentrant chez moi, dans le crépuscule tout à fait obscur, je m'étonnais de la beauté vraiment surprenante de ce livre de M. Loti. Peut-être l'eût-elle expliquée en me disant que, parfois, un arbre fatigué par le sol et le climat et qui ne porte que des fruits médiocres, sent une nouvelle sève monter en lui quand ses racines atteignent d'aventure une terre nouvelle.

« Voilà, pensais je, une réponse qui résoudrait le problème. M. P. Loti, qui depuis plusieurs années ne nous donnait que des œuvres ennuyeuses, pauvrement écrites et sans intérêt, se révèle soudain à nouveau dans un récit tout brillant de flammes orientales, et, traitant un sujet chinois, au lieu de s'attarder aux petites bizarreries, toujours plaisantes quand elles viennent de si loin, se borne à nous rendre l'émotion des paysages par de larges indications de couleurs et des touches sobres, comme il avait coutume de le faire à l'époque déjà lointaine où il écrivit *Mon frère Yves* et le *Roman d'un Spahi*. C'est qu'il s'est vu transplanté au sein d'un pays nouveau et dans des conditions toutes nouvelles. Son rôle d'officier en expédition lui interdisait de regarder à la loupe les tableaux qui passaient devant lui. Les *Derniers Jours de Pékin* eussent pu être une réplique chinoise (*Chinoiseries d'hiver*) aux *Japoneries d'automne*; ils sont tout autre chose : un beau livre qui émeut d'une émotion inédite. »

Et je me souvenais que, dans des sujets auxquels son talent semblait devoir se prêter assez mal, M. P. Loti s'était montré très à son aise et que certains couplets patriotiques, au cours de son livre, sont d'une allure tout à fait noble... N'est-il pas beaucoup plus difficile de dire, de bien dire ces choses, vieilles comme la gloire, que de composer le récit d'une petite complicité d'adultère ? A côté de ces pages d'un très haut goût, il en est d'autres charmantes par un autre charme et, au cours de deux chapitres délicieux, l'auteur nous expose avec une malice et un attendrissement très déliés l'état d'âme, la figure, les pensées de l'empereur et de l'impératrice de Chine, si fabuleux pour des Occidentaux, par une analyse fine et rusée de leurs appartements vides.

Si M. P. Loti avait pu relire son livre avant la publication en volume, effacer de très nombreuses répétitions (dont il s'excuse d'ailleurs, harmoniser son style en plus d'un endroit, il me semble bien que c'eût été là une œuvre tout à fait excellente. Déjà, tels qu'ils sont, les *Derniers Jours de Pékin* dépassent de loin et font presque oublier tout le fatras que M. P. Loti nous infligeait depuis longtemps. Il convient de l'en remercier.

A. Gilbert de Voisins

Monna Vanna » au Parc.

Beaucoup plus belle, plus claire, plus intime, plus parfaite nous est apparue l'œuvre de Maeterlinck, sur cette petite scène du Parc, où elle était dans son cadre, cent fois mieux qu'à la Monnaie. Meilleures aussi certaines interprétations, celle du vieux Marco par exemple, plus vivante et plus vraie, celle de Prinzivalle aussi, que vivait avec une débordante fougue de jeunesse M. Darmont. Plus vécue la pièce, plus vibrant le sentiment qui s'en dégageait. Le public s'abandonnait, admirait et applaudissait, absolument emporté. Quelques vieux pontifes peut-être et deux vieilles guenons que j'entendis entre autres, trouvaient que c'était de la pure folie.

Folie ! est-ce encore folie à notre époque d'exalter l'amour entier, fait de passion, d'affection, d'intimité intellectuelle et morale, fait de la sympathie organique pour ainsi dire de deux caractères autant que de deux tempéraments, d'exalter cet amour-là au-dessus de l'amour tiède et résigné d'une union inharmonique ? Que tous ceux qui ont peur de cette folie s'abstiennent d'écouter Yseult et Vanna. Pour Yseult encore, la fatalité décide de tout. Vanna n'obéit à l'amour véritable que lorsqu'elle a la preuve que l'amour de Guido était tout extérieur, fait de matière et de vanité, et qu'elle n'était pour lui que « la fille faite épouse et respectée comme une propriété », tandis que Prinzivalle a renoncé à la posséder, s'il ne doit posséder que son corps. Entre ces deux amours, quelle femme hésiterait ?

C'est cette atmosphère de passion véritable, de tendresse vibrante, de claire et ardente pensée, si admirablement sentie et exprimée par Mme Georgette Leblanc, qui exaltait les auditeurs, étrangement remués aussi par cette prose rythmée, cette musique d'alexandrins naturels, si on peut employer cette expression d'enfant, cette cadence à peine perceptible et si harmonieuse qui semblait ennoblir et mesurer à la fois l'emotion.

Quand réentendrons-nous ce hardi chef-d'œuvre ?

M. M.

THÉATRE DE LA MONNAIE

Hänsel et Gretel.

Peau d'âne nous fut conté avant-hier et de façon à nous faire éprouver un plaisir extrême. Jamais, croyons-nous, *Hänsel et Gretel* — car c'est de la jolie partition d'Humperdinck qu'il s'agit — ne fut interprété avec plus de finesse, d'enjouement, de grâce et de bonne humeur. M. Sylvain Dupuis a obtenu de son orchestre, malgré l'écriture parfois surchargée du compositeur, — dont la Muse effleure à la fois le *Crépuscule des dieux* et les valses viennoises, — des effets de douceur qui ont permis à l'auditeur de suivre, sans en perdre une syllabe, le texte chanté.

Et celui-ci fut dit de façon délicieuse par Mlle Eyreams, une Gretel espiègle et gamine à souhait, dans une note discrète, et dont la voix est de cristal; par Mlle Maubourg, créatrice du rôle de Hänsel qu'elle joue et chante à ravir; par M. Dangès, excellent dans celui du père; par Mmes Bastien et Rival, etc.

L'ensemble a été irréprochable et la soirée s'est terminée par plusieurs rappels. Parmi les spectateurs les plus enthousiastes, M. Vincent d'Indy, Mme Ernest Chausson, M. Henry Lerolle et M. Koechlin.

La « Fiancée de la mer » à Gand.

On nous écrit :

M. H. Wannyn, le vaillant directeur du théâtre Néerlandais de Gand, s'est offert le luxe d'une troupe de comédie très distinguée et d'une troupe d'opéra comique dont on attendait les débuts avec impatience. Hâtons-nous de dire que l'expérience a pleinement réussi et que la représentation de la *Fiancée de la mer*, la nouvelle œuvre de MM. De Tière et Blockx, a contenté les Gantois les plus grincheux.

La mise en scène était superbe. Les décors, brossés par deux jeunes artistes bruxellois, MM. Broeckaert et Pierre étaient fort, beaux. La figuration avait été particulièrement soignée par M. Wannyn lui-même, qui est un maître régisseur.

Dans l'interprétation on a remarqué Mlle Dell' Vino, une débutante, dont la voix bien timbrée et le tempérament dramatique ont mis en relief le rôle de Gudule. Les titulaires des rôles masculins, MM. Steurbaut, Tokkie, Dognies et Stevens, méritent tous éloges. Les rôles de femmes ont été plus faiblement tenus par Mmes De Mey et Kernitz.

M. Wannyn compte représenter d'autres œuvres belges, notamment *Princesse d'auberge*, *Théroigne de Méricourt*, *Liva* et peut-être le *Songe d'une nuit d'hiver*.

NÉCROLOGIE

Un peintre qui s'était acquis une certaine notoriété comme animalier, Gustave Wertheimer, mentionné à l'Exposition universelle de 1889, auteur de plusieurs œuvres remarquées : *La Fiancée du lion*, *La Mort de Brutus*, *Le Repas des fauves chez Pezon*, était tombé, il y a quelques années, dans la plus extrême misère. Il est mort à Paris, le 24 août dernier, à l'hôpital Lariboisière, d'une phtisie galopante.

Wertheimer était né en 1848, à Vienne.

PETITE CHRONIQUE

Le Cercle *Labeur* a ouvert hier au Musée moderne son cinquième Salon annuel. L'exposition, dont nous parlerons dans notre prochain numéro, restera ouverte jusqu'au 30 octobre.

En même temps s'ouvrait au Cercle artistique le quatrième Salon de l'Association belge de photographie qui réunit des envois nombreux et intéressants.

Elle sera clôturée le 19 octobre.

M. Vincent d'Indy vient de passer quelques jours à Bruxelles pour prendre avec les directeurs de la Monnaie les dernières dispositions au sujet de la distribution, des décors et des costumes de l'*Etranger*, dont la première représentation aura lieu dans le courant de décembre.

Il a lu à MM. Kufferath et Guidé un opéra comique en un acte, qu'il écrivit à ses débuts sur une comédie de Regnard, *Attendez-moi sous l'orme*, et qui fut représenté en 1882 à la salle Favart.

Cette œuvre de jeunesse, composée dans le style de l'ancien opéra comique français, sera mise prochainement en répétitions et accompagnera sur l'affiche l'*Etranger*. Elle sera jouée par Mmes Maubourg et Eyreams et par le baryton Boyer.

Mme Chausson, accompagnée de son beau-frère, le peintre Henry Lerolle, s'est rendue également à Bruxelles la semaine passée pour entendre les interprètes du *Roi Arthus*, le drame lyrique d'Ernest Chausson, entré en répétitions au théâtre de la Monnaie.

M. Dubosq, décorateur du théâtre, lui a soumis les maquettes des décors. Ceux ci, au nombre de six, offriront, par la nouveauté de leur plantation et par leur beauté pittoresque, un intérêt d'art qui contribuera à rehausser l'œuvre émouvante du compositeur regretté. M. Lagye, chargé de la réalisation des costumes, s'entoure de documents destinés à assurer à ceux-ci le caractère archaïque souhaité par l'auteur.

Déjà les chœurs sont sus. On compte que la première du *Roi Arthus* aura lieu en février. D'ici-là le théâtre de la Monnaie montera, outre plusieurs reprises, la *Fiancée de la mer*, dont la première répétition à l'orchestre a eu lieu vendredi en présence du compositeur et qui passera dans la quinzaine, les *Barbares* de Camille Saint-Saëns, l'*Etranger* et *Attendez-moi sous l'orme* de Vincent d'Indy et *Jean Michel* d'Albert Dupuis.

MM. Kufferath et Guidé déploient, on le voit, une activité peu commune et dont il convient de les féliciter.

Annonçons enfin la rentrée prochaine de Mme Litvinne dans *Tristan et Isolde*. La grande cantatrice interprétera également, au cours de la saison, la *Valkyrie*, *Siegfried* et le *Crépuscule des dieux*.

Le théâtre du Parc a fait sa réouverture hier. A l'affiche : *Mme Flirt*, dont nous parlerons.

Réouverture aussi des Galeries avec la *Princesse Bébé*.

Le théâtre Molière rouvrira ses portes samedi prochain. M. Munié a formé cette année une troupe exceptionnellement brillante, qui débutera dans la *Veine*, d'Alfred Capus, qui fut joué à Paris, au théâtre des Variétés, sans interruption, pendant près d'une année.

Jeudi a eu lieu l'ouverture de l'Opera flamand d'Anvers, dont *Hänsel et Gretel* a fait les frais. Après l'œuvre d'Humperdinck suivront la *Fiancée de la mer* et la *Songe d'une Nuit d'hiver*, qui passera dans un mois avec l'autre opéra d'Auguste De Boeck, *Theroigne de Méricourt*, qui a subi des remaniements.

Le théâtre flamand de Bruxelles a ouvert ses portes dimanche soir avec un gros mélodrame patriotique et flamingant de M. Julius Hoste, *Breidel et De Coninck*, qui a obtenu un grand succès. On a réentendu avec plaisir la musique mélodieuse de Miry. Mais gare aux anachronismes! Nous y avons vu la bonne Mme Rans en grande toilette de deuil... de nos jours, des casques romains, des piques espagnoles et même une mer bleue destinée à figurer le fossé qui entourait la ville de Bruges. — Bruges port de mer?

Les admirateurs du grand Louis Bouwmeester apprendront avec plaisir que le célèbre tragédien hollandais viendra donner le 29 et le 30 octobre deux représentations d'*Œdipe* (*Koning Œdipus*), dans lequel il a fait sensation à Paris.

L'administration communale de Saint-Gilles a résolu de commander pour son nouvel hôtel de ville à des statuaires belges dix-huit statues et groupes.

L'*Intérieur* exposé au Salon de Gand par M. Huklenbrok et dont nous avons signalé le mérite vient d'être acquis par la commission directrice.

A l'occasion du Salon d'art photographique, dont l'inauguration a eu lieu hier à Bruxelles, le statuaire Godefroid Devreese a gravé une jolie plaquette destinée à être offerte aux membres du jury et aux exposants. Elle représente un photographe en costume de travail dans son laboratoire, absorbé par un « virage » important. L'œuvre est sobre de lignes et d'une exécution fouillée.

La réouverture des cours de l'École de Musique et de Déclamation d'Ixelles (53, rue d'Orléans, directeur-fondateur : Henri Thiébaut), aura lieu le jeudi 16 octobre. — L'enseignement comprend : Le solfège (tous les degrés), le chant d'ensemble, le chant individuel, l'interprétation vocale, l'harmonie et la composition, l'histoire de la musique et haute théorie musicale, l'histoire de la littérature, la diction et la déclamation, le piano (tous les degrés), le piano d'ensemble et la lecture à vue à deux, quatre six et huit mains.

Pour les inscriptions et renseignements, s'adresser au local, le dimanche, de 9 à 12 heures, et le jeudi, de 2 à 4 heures.

Paraîtra prochainement à Paris *Pour l'amour du laurier*, roman de notre collaborateur A. Gilbert de Voisins.

M. Serrurier-Bovy, de Liége, donnant suite à une demande qui lui fut maintes fois faite, vient de décider d'ouvrir prochainement, pour un nombre très limité d'élèves, un cours s'appliquant spécialement à l'architecture intérieure, au mobilier et aux différentes industries d'art qui s'y rattachent. La compétence et l'expérience bien connues de M. Serrurier et l'appoint précieux de ses ateliers dans lesquels les élèves pourront s'initier à la technique de ces industries constitueront un enseignement tel que ne le pourrait donner aucune école. Les renseignements peuvent être demandés à M. Serrurier, 41, rue Hemricourt, Liége.

M. Déodat de Sévérac, dont le pianiste du Chastain a joué aux derniers concerts de la *Libre Esthétique* une charmante suite, *Le Chant de la terre*, vient d'achever un drame lyrique en un acte, *Le Retour*, dans lequel il s'est efforcé d'évoquer la nature au double point de vue décoratif et dramatique, en ramenant la partie vocale le plus près possible de la parole déclamée. L'œuvre est, nous dit-on, d'un réel intérêt artistique. Le même compositeur a écrit, au cours de l'été dernier, une sonate pour piano et violoncelle.

Sur l'initiative de quelques-uns des artistes ayant participé à l'Exposition de Turin, une manifestation de sympathie se prépare en l'honneur de M. H. Fierens-Gevaert; on n'est pas encore complètement d'accord sur la forme que celle-ci revêtira, mais elle aura lieu, sauf avis contraire, le samedi 25 novembre.

Les journaux viennois annoncent que Maurice Maeterlinck assistera à la première représentation de *Monna Vanna* au Burgtheater. Le rôle de Monna Vanna sera tenu par Mme Hohenfels.

Le drame de M. Maeterlinck, qui poursuit sa glorieuse carrière à travers l'Europe, passera mercredi prochain au Deutsche Theater de Berlin. Mme Theresa Gessner y jouera le rôle principal.

Nous avons publié dans notre dernier numéro la liste des récompenses accordées par le jury de l'Exposition internationale des arts décoratifs de Turin aux artistes belges. Voici le palmarès des exposants français :

Cinq *diplômes d'honneur* à MM. Lalique, Plumet, Alexandre Charpentier, Bigot et Henri Rivière;

Quatre *médailles d'or* à MM. Sauvage et T. Selmersheim, Brateau, Lévy (éditions d'art) et Georges Picard;

Deux *médailles d'argent* à MM. Feuillâtre et Daum;

Cinq *diplômes de mérite* à MM. Establi, Friedrisch, Boissonet et Dubet.

Le jury a accordé en outre, à la section indépendante française :

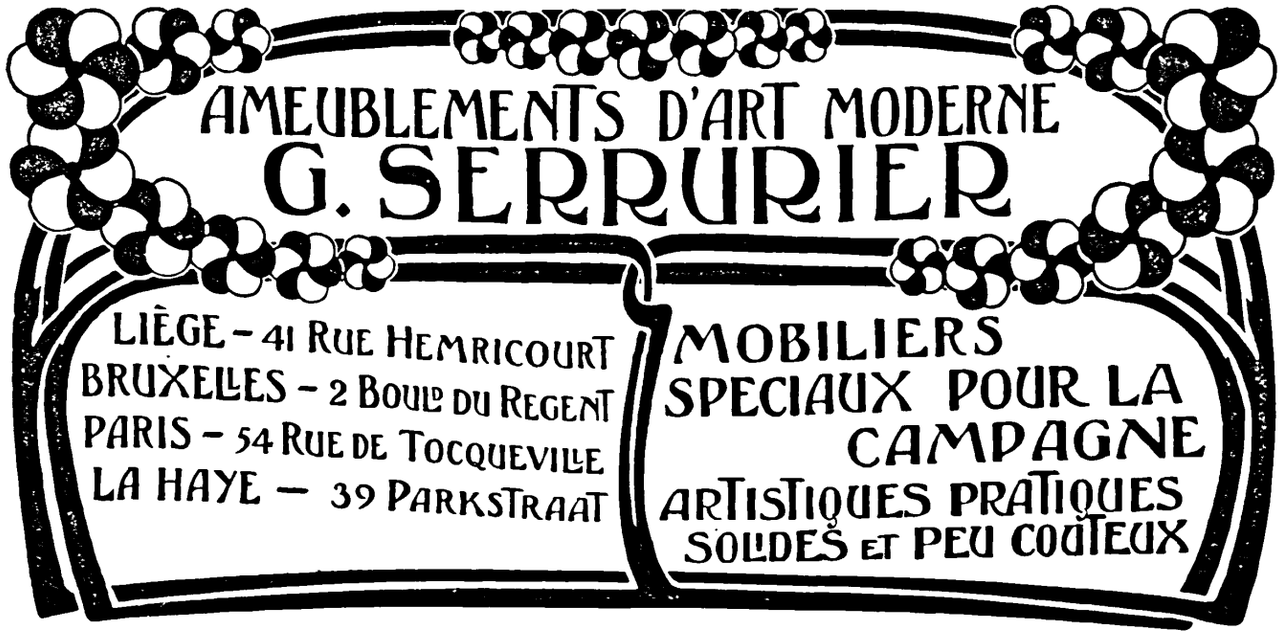
Un *diplôme d'honneur* à M. de Feure;

Trois *médailles d'argent* à MM. Colonna, Marcel Bing, Aubert;

Trois *diplômes de mérite* à MM. Meier-Graefe, S. Bing, Bec et Diot.

Une exposition assez curieuse et d'un caractère nouveau, — celle du *Costume féminin moderne*, — s'est ouverte le 1er octobre à Berlin dans les galeries Hohenzollern (H. Hirschwald sous le patronage d'un comité composé en partie de peintres, de sculpteurs et de critiques. Elle comprend, outre des spécimens de toilettes « esthétiques », des tissus de robes, des broderies, des éventails, etc. et restera ouverte jusqu'au 8 novembre.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.





Maison Félix MOMMEN & Cº, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

BEC AUER

50 % D'ECONOMIE **LUMIERE QUADRUPLE**

Appareils d'éclairage et de chauffage au GAZ, à l'ÉLECTRICITÉ et à l'ALCOOL

INSTALLATIONS COMPLETES

Bruxelles, 20, BOULEVARD DU HAINAUT, Bruxelles

Agences dans toutes les villes.

TÉLÉPHONE 1780

E. DEMAN, Libraire-Expert

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

VIENT DE PARAITRE :

THEATRE DE M. MAETERLINCK

avec une préface inédite de l'auteur.

Trois volumes in-8º, illustrés de dix compositions originales lithographiées par AUGUSTE DONNAY.

Tirage à 110 exemplaires numérotés, sur papier de Hollande

Prix : 90 francs.

Les exemplaires numérotés 1 à 10, renfermant un croquis original de A. DONNAY et deux suites des planches : l'une avec lettre, sur hollande; l'autre, avant lettre, avec remarques marginales, sur japon impérial, sont souscrits.

Le prospectus illustré de cet ouvrage sera adressé gratuitement sur demande.

Demandez chez tous les papetiers

l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION **EXPORTATION** **ÉCHANGE**

JUGEND

Revue illustrée hebdomadaire

FONDÉE EN 1895

Éditeur : DR. GEORG HIRTH, Munich.

LIMBOSCH & CIE

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. Vᵉ MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

VINGT-DEUXIÈME ANNÉE. N° 41. 12 OCTOBRE 1902

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Zola (OCTAVE MAUS). — Livres neufs *La Liaison fâcheuse*. *Les Petites Heures* ALBERT ERLANDE. — Les Elèves de César Franck. — Clôture de l'Exposition des primitifs. — Labeur. *Cinquième exposition* (O. M.). — Genus Irritabile. — Théâtre du Parc. — Manifestation Camille Lemonnier. — Nécrologie. *Van der Heyden*. — Petite Chronique.

ZOLA

L'atmosphère de fièvre et de luttes dans laquelle Zola vécut ses dernières années a — si l'on en juge par l'acharnement avec lequel deux factions irréductibles s'invectivent devant son cadavre à peine refroidi — obscurci la gloire de l'écrivain. Les passions aiguisées par la ténébreuse Affaire qui transforma inopinément en homme d'action, en paladin de Vérité et de Justice l'artisan solitaire demeuré jusque-là étranger à tout autre souci que celui d'édifier, pierre par pierre, un monument littéraire aux proportions démesurées, aveuglent la critique et faussent ses balances.

Ce n'est pas l'homme de lettres qu'on juge, c'est un seul des actes — certes le plus chevaleresque! — d'une vie qui paraitra à nos descendants, par le total colossal des œuvres qu'elle enfanta, avoir embrassé plusieurs existences humaines.

Mais on n'a cure de ces œuvres On songe à peine à en rappeler l'harmonie, la puissance, l'inflexible logique, à signaler l'influence profonde qu'elles exercèrent sur toute une génération. L'éloge et le blâme, l'un et l'autre au paroxysme, se concentrent sur le Réquisitoire par lequel l'écrivain, dans un impétueux élan, dénonça des hontes que nul avant lui n'avait osé dévoiler.

Certes, ce fut l'heure décisive de sa vie morale, celle où l'homme apparut soudain, drapé d'héroïsme, sous l'artiste absorbé par son œuvre et dédaigneux des agitations extérieures. Les individus sont, comme les peuples, frappés parfois d'un coup de lumière qui éclaire brusquement leur conscience et les éveille à des jours glorieux. Il darda sur le spectacle douloureux qui s'offrait à lui — au milieu de quelles ténèbres accumulées! — le regard acéré qui avait scruté l'horreur des champs de bataille, les plaies de l'alcoolisme, la dépravation de la bourgeoisie, les souillures de la prostitution, l'enfer des mines. les scandales financiers, la cupidité des terriens rivés à la glèbe, tous les bourbiers de l'humanité vicieuse. La vérité qu'obstinément Zola poursuivait depuis trente ans dans ses écrits, il voulut la faire éclater dans les esprits troublés, inquiets, abattus par une effroyable détresse.

Nul mieux que lui n'était qualifié pour la décrire. Mais sa plume de romancier lui parut devant le péril menaçant une arme de combat trop frêle, — et brus-

quement il se jeta dans la mêlée, sacrifiant à son indignation d'honnête homme la paix d'une existence sereine, assise sur un travail régulier et rémunérateur, le repos et la liberté.

Cet acte sans précédent, ceux dont il déjouait les calculs osèrent le dire guidé par l'intérêt!... Sans doute n'eussent-ils pas trouvé parmi les leurs pareil exemple de courage et d'abnégation. On voulut voir — et je parle d'esprits moins malveillants — une contradiction entre le passé de l'écrivain sensible au succès, friand d'honneurs, soucieux de renommée, indifférent à la politique, et son irruption soudaine, à corps perdu, dans le conflit qui déchaîna la haine en France. Le revirement voulait une explication. On l'expliqua par d'instinctifs calculs à base d'ambition secrète, par d'obscurs mobiles de vanité et de bruit, que sais-je encore?

C'est mal juger le cœur humain que de le supposer incapable d'héroïsme parce qu'il a eu des faiblesses. L'attitude de Zola au moment suprême a sa source dans son art, émane de son espoir orienté vers un avenir de justice et de régénération. Elle est, transportée dans la vie réelle, celle de maint héros de ses romans. Logiquement amenée par la tension continue de son effort, elle dérive de la psychologie même de l'écrivain, de sa ferme croyance aux énergies de la vie, et lui fut impérieusement imposée par l'ardeur de sa conviction. Toute autre hypothèse serait odieuse ou puérile.

Rappelez-vous, dans la *Débâcle*, Jean Macquart « marchant à l'avenir, à la grande et rude besogne de toute une France à refaire ». Relisez la fin de *Germinal*, l'apothéose de la *Terre* et de *Travail*. Songez au docteur Pascal « qui refait de la chair pour boucher les blessures, qui marche à la santé, au renouvellement continu parmi les impuretés et la mort ». L'œuvre entière du maître s'insurge contre les calomnies dont il fut l'objet et que sa mort tragique, loin de détruire, a fait renaître. Il montre l'accord qui régna dans ce génie équilibré entre le cerveau et le cœur, la bonté de celui-ci mêlant sa pitié pour les victimes de la destinée à l'imagination poétique de celui-là.

Zola fut-il, comme il le crut, le premier romancier naturaliste? Faut-il voir en lui le dernier des romantiques? Eh! qu'importe!... Bien qu'il s'efforçât de subordonner ses conceptions aux lois de la physiologie et de l'hérédité soumises à l'influence des milieux, l'écrivain, emporté par la fougue de son tempérament et par le lyrisme de sa vision, réalisa des expressions littéraires qui semblent s'exclure l'une l'autre. « Ce réaliste sincère, a dit sur sa tombe Anatole France, était un ardent idéaliste, dont l'œuvre n'est comparable en grandeur qu'à celle de Tolstoï. Ce sont deux vastes cités idéales élevées par la lyre aux deux extrémités de la pensée européenne. Elles sont toutes deux généreuses et pacifiques; mais celle de Tolstoï est la cité de la résignation, celle de Zola est la cité du travail. »

Le recul manque pour apprécier l'effrayant labeur auquel s'astreignit l'écrivain. Nous n'en voyons aujourd'hui que la masse compacte, gigantesque comme une pyramide, trop haute pour que nous l'embrassions d'un coup d'œil. Par une réaction naturelle, la jeunesse d'aujourd'hui se garde de l'enthousiasme qui enflamma, à l'apparition des premiers volumes des *Rougon-Macquart*, la génération à laquelle j'appartiens. Une autre réaction ramènera sans doute les esprits au fécond écrivain, comme nous fûmes ramenés à Balzac et à Hugo. L'admirable peintre de fresques, « de fresques animées et vivantes où des foules se démènent et s'agitent tumultueusement », ainsi qu'on l'a dit, complète, en effet, la trinité géante du XIX^e^ siècle. Et sans porter de jugement définitif sur la trilogie *Rome*, *Lourdes*, *Paris*, ni sur les *Quatre Évangiles*, il est permis d'appliquer dès à présent aux vingt volumes de l'*Histoire naturelle et sociale d'une famille sous le second Empire* l'appréciation que Zola met dans la bouche du docteur Pascal au sujet des études scientifiques réunies par celui-ci :

« Quelle masse effroyable remuée, que d'aventures douces ou terribles, que de joies, que de souffrances jetées à la pelle, dans cet amas colossal de faits!... Il y a de l'histoire pure : l'empire fondé dans le sang, d'abord jouisseur et durement autoritaire, conquérant les villes rebelles, puis glissant à une désorganisation lente, s'écroulant dans le sang, dans une telle mare de sang que la nation entière a failli en être noyée... Il y a des études sociales, le petit et le grand commerce, la prostitution, le crime, la terre, l'argent, la bourgeoisie, le peuple, celui qui se pourrit dans le cloaque des faubourgs, celui qui se révolte dans les grands centres industriels, toute cette poussée croissante du socialisme souverain, gros de l'enfantement du nouveau siècle... Il y a de simples études humaines, des pages intimes, des histoires d'amour, la lutte des intelligences et des cœurs contre la nature injuste, l'écrasement de ceux qui crient sous leur tâche trop haute, le cri de la bonté qui s'immole, victorieuse de la douleur... Il y a de la fantaisie, l'envolée de l'imagination hors du réel, des jardins immenses, fleuris en toutes saisons, des cathédrales aux fines aiguilles précieusement ouvragées, des contes merveilleux tombés du paradis, des tendresses idéales remontées au ciel dans un baiser... Il y a de tout, de l'excellent et du pire, du vulgaire et du sublime, les fleurs, la boue, les sanglots, les rires, le torrent même de la vie charriant sans fin l'humanité. »

OCTAVE MAUS

LIVRES NEUFS

La Liaison fâcheuse, par Pierre de Querlon.
Paris, *Mercure de France*.

Voici un roman délicieux. Je ne sais si je dois louer davantage M. de Querlon pour l'anecdote choisie ou pour le style qu'il emploie. Ce sont de petites notations de province écrites avec une précision un peu sèche, mais qui témoigne d'une grande sûreté.

D'amusantes silhouettes défilent devant nous. Certaines sont poussées jusqu'à la caricature, sans être défigurées. Voici le petit pâtissier Printemps, consolateur de la belle Faustine qui aime l'enjouement et qui a, pour faire excuser une conduite aimable, son charme de jeune veuve. C'est aussi un conseiller municipal, un notaire... Et parmi tous ces gens minaude avec grâce une jeune Parisienne que détourna le héros de ce livre, Valentin Geromy.

M. de Querlon a su retrancher de son roman toute description fastidieuse. Il situe admirablement la petite ville de Neuvy, que nous imaginons aisément, d'après ce qu'il nous en dit, avec ses promenades et leurs habitués.

La *Liaison fâcheuse* est un récit très court. On a pourtant, après en avoir terminé la lecture, l'impression d'avoir effleuré un grand nombre d'existences. Les promesses que renferment ces deux cents pages suffisent pour vous les faire aimer, et je ne sais si l'on peut reprocher à leur auteur une sécheresse voulue qui donne au récit un contour arrêté.

Puis, vraiment, mieux vaut ne pas s'attendrir sur des aventures qui portent en elles-mêmes leur charme particulier et leur ironie. Ces braves gens n'ont pas de grandes douleurs. Leur existence est facile. La partie de dominos au café, la promenade du dimanche, les petits potins les divertissent. La gracieuse Rose d'Almelys les scandalise un peu, puis ils l'acceptent, la reçoivent, la recherchent même. M. Valentin Geromy est élu conseiller municipal. Ses ennemis d'autrefois intriguent pour lui. Le voici achevant ses jours dans une grande félicité. Il est président d'une société de gymnastique. Des fanfares le réveilleront chaqeu année au matin de son anniversaire. Il connaît une gloire pacifique, s'en contente; il nous devient sympathique, ce gros M. Valentin Geromy.

La lecture de ce livre repose. Il est assez difficile de savoir charmer; M. de Querlon y a réussi. Il faut le féliciter d'abord, le remercier ensuite. Je le fais volontiers, en attendant les *Joues d'Hélène* qu'il annonce.

Les Petites Heures, par Georges Casella.
Paris, éditions de la *Revue dorée*.

C'est une toute autre impression que m'a procurée la lecture des *Petites Heures* que publie M. Georges Casella, premier recueil de ce poète dont je ne connaissais que quelques vers publiés dans de jeunes revues et qui m'avaient intéressé par leur caractère personnel. M. Casella n'embellit pas ses pensées avec des images; il se sert des images pour exprimer plus nettement ses pensées. Ses décors ont un sens et ne servent pas de prétexte à des alexandrins descriptifs.

Les romanciers peuvent, comme les poètes, aimer les vers de M. Casella. C'est un rare mérite. Les premiers y trouvent des notations exactes, d'une psychologie raffinée, un peu déconcertante et perverse; les seconds y admirent un rythme agréable, sans envolée mais bien adapté aux sentiments subtils qu'il développe avec art. M. Casella ne chante pas et il a raison. Il est commode d'être sonore. M. de Bouhélier et ses adeptes nous ont parfaitement dégoûtés du fâcheux lyrisme, car on appelle aujourd'hui lyrisme un désordre grotesque où pataugent des dieux, des sculpteurs, des déesses... et où fleurissent des choux et des carottes que l'on interpelle... « O aubergines épiscopales..., pommes profondes... (Voir l'école naturiste.)

M. Casella a entrepris une tâche plus compliquée. Il est moderne, ce qui est une manière de ne pas dater. On peut le relire après l'avoir lu. C'est le cas de peu de poètes.

Albert Erlande

Les Elèves de César Franck.

Depuis que César Franck est mort, — et surtout depuis qu'il est célèbre, — le nombre des musiciens qui se disent ses élèves s'accroît sans cesse. Il était de bon ton, jadis, de passer pour un disciple de Massenet. Aujourd'hui il est plus chic de prétendre avoir reçu l'enseignement musical du père Franck. Et comme il n'est plus là pour rectifier, le doux auteur des *Beatitudes*, la supercherie s'étend.

Afin de lui couper les ailes, nous publions, d'après un document certain, la liste des principaux élèves de César Franck. Nous disons des *principaux*, car bien que nous ayons lieu de croire la nomenclature complète, les oublis sont possibles. Dans cette liste, nous établissons trois catégories, et l'on verra que cette distinction a son importance. La première comprend les musiciens qui firent avec César Franck leurs études *complètes* de composition. La deuxième, ceux qui furent ses élèves à la classe d'orgue du Conservatoire et qui gardèrent quelques traces de son enseignement, ainsi que ses élèves *accidentels* durant quelques mois. Dans la troisième catégorie, nous rangeons les compositeurs qui, coudoyant fréquemment le maître dans les comités de la Société nationale de musique ou ailleurs, *subirent son influence* dans leur manière d'écrire.

La première catégorie, qui forme la véritable famille intellectuelle de César Franck, est classée par ordre chronologique, suivant les dates d'entrée des élèves.

Première catégorie.

1. Albert Cahen d'Anvers 1867. — 2. Arthur Coquard (1868. — 3. Alexis de Castillon 1868. — 4. Henry Duparc (1868. — 5. Vincent d'Indy (1872). — 6. Léon Husson 1872. — 7. Camille Benoit (1872). — 8. Ernest Chausson 1878. — 9. Pierre de Bréville 1878. — 10. Charles Bordes (1880. — 11. J. Guy Ropartz (1880. — Louis de Serres 1880. — Paul de Wailly (1880.

Deuxième catégorie.

Samuel Rousseau. — Auguste Chapuis. — Amédée Dutacq. — Paul Vidal. — George Marty. — Gabriel Pierné. — Alfred Bruneau. — Mme Augusta Holmes. — Guillaume Lekeu.

Troisième catégorie.

GABRIEL FAURÉ. — ANDRÉ MESSAGER. — EMMANUEL CHABRIER. — EUGÈNE YSAYE. — THÉOPHILE YSAYE, etc.

Ces renseignements inédits pourront être, sans doute, de quelque utilité aux biographes du maître et fixer un point de l'histoire de la musique française.

Clôture de l'Exposition des Primitifs.

L'Exposition des Primitifs a été clôturée dimanche dernier. Ouverte le 15 juin, elle a donc eu exactement une existence de seize semaines ou cent treize jours, pendant lesquels un public innombrable et cosmopolite a défilé devant les quatre cents œuvres qu'elle avait réunies. Le prix d'entrée a été, durant la dernière semaine, réduit à 1 franc. Et jusqu'à la fermeture les visiteurs ont afflué... Succès d'art et presque succès d'argent, car le déficit, paraît-il, sera minime. On sait les frais énormes de l'entreprise.

En manière d'oraison funèbre, le *Figaro* a publié mercredi dernier, par la plume de M. André Beaunier, un curieux article de style précieux qui, sous le titre *Bruges pathétique*, décrit joliment la ville silencieuse envahie par le tourisme artistique.

En voici le début :

« En caravanes, comme elle était venue, la foule des touristes amis des arts est partie pour d'autres snobismes. Et le silence qu'elle importuna s'épanouit de nouveau dans Bruges libérée. Ainsi s'apaise une maison déserte, où quelqu'un peut être est malade et qu'un moment troubla l'irruption frémissante d'une phalène ; ainsi se calme bientôt la face d'un bassin dormant qu'égratigna le vol fantasque d'un oiseau... Le silence de Bruges s'est instantanément cicatrisé ; il semble inviolable, éternel. Sur le bassin dormant, il n'y a plus une ride; dans la maison déserte, le repos est absolu...

Ah! ce fut un spectacle étrange et saugrenu, croyez-moi : Bruges envahie par des Anglo-Saxons de légendaire énergie, livrée à des esthéticiens ultra-modernes, — Bruges Bayreuth pour quelques semaines!

Cette belle exposition que l'on organisa, supposez qu'on l'ait appelée naïvement « Tableaux flamands du XVe siècle et voire du XVIe à son début », et non « les Primitifs flamands », — elle n'eût pas eu beaucoup de succès. Mais « Primitifs » enchante et ravit la chère mentalité de nos plus délicats contemporains.

Bruges est restée, d'ailleurs, indifférente à ces tumultes. Seuls, les vulgaires hôteliers voulurent exploiter la circonstance. Bruges parut confuse douloureusement et comme offensée de cette exhibition que l'on faisait de sa gloire ancienne, de la somptuosité de ses peintres, de l'opulence de ses donateurs. Elle se rappela les jours splendides d'autrefois, la vie abondante, la joie rayonnante. Et, pauvre désormais, elle ramena sur son triste visage son manteau de mélancolie, avec le geste inquiet des humiliés.

Mais maintenant, délivrée de ces tourments, elle retombe dans son abandon, dans sa solitude et sa paix mortuaire; et rien ne gêne plus la somnolence morne où elle se complaît »

LABEUR

Cinquième Exposition annuelle.

Labeur est le plus jeune de nos cercles d'art. Le plus jeune par le nombre des années, mais non par les tendances. Il y a, dans les œuvres qu'il produit, plus de sagesse que d'audace, plus de raison que d'émotion. On voudrait voir les artistes qui le composent turbulents et oseurs. Ils apparaissent, au contraire, à quelques exceptions près, respectueux des traditions, timides dans leurs essais, attentifs à ne point casser de vitres. C'est mal engager la lutte.

Les paysages de M. Cambier, aux titres littéraires, d'une vision volontairement tournée au noir, ceux de MM. Baümer, de Baugnies, Merckaert, Werlemann, Binard, etc. n'apportent point de note inédite et ne révèlent guère de personnalité. Interprétations un peu lourdes du décor agreste ou urbain, ils n'expriment que la superficialité de celui-ci sans donner la sensation intime et troublante de la nature.

Deux études de M. Oleffe, *Le Vieux Josse* et *Femme de pêcheur* marquent un tempérament plus original et un œil affranchi. M. Oleffe est en grand progrès. Nous avons signalé récemment son beau portrait de femme du Salon de Gand. Les deux toiles qu'il expose à *Labeur* révèlent une palette libérée de ses tons fuligineux, un sentiment pénétrant et une âme d'artiste.

Les *Accessoires et fleurs* de M. Ottmann ont du charme dans leur harmonie claire. Mais l'inexpérience de la main se trahit dans le portrait de femme, dont le dessin laisse à désirer. Alors que certaines parties du tableau, la tête du modèle et un bouquet de fleurs, sont très poussées, les mains, la robe n'ont aucune consistance et paraissent ébauchées.

MM. Nykerk et Martin Melsen excellent à typer les rustres saisis sur le vif, dépouillés de tout caractère conventionnel. Le meilleur morceau de M. Melsen est une aquarelle intitulée *Boerenbonds vergadering*, que le catalogue, facétieux, traduit par *Banquet d'apiculteurs*

Dans *Neptune*, un peintre qui signe « Orpheus » démarque ingénument Böcklin, tandis que deux études de chevaux, hors catalogue, montrent que l'artiste pourrait voler de ses propres ailes.

L'envoi le plus intéressant est celui de M. Alfred Delaunois, qui expose une douzaine d'intérieurs décrits avec ferveur dans la paix des cloîtres et le silence des monastères. Peinture recueillie, aux tons assourdis, qui fait parler les pierres, chanter les boiseries et donne une âme aux escaliers vermoulus...

Enfin, *Labeur* réunit une série de toiles, de dessins et d'eaux-fortes du jeune Albéric Coppieters, emporté par la mort au moment où il allait réaliser l'espoir qu'il portait en lui. Ses dernières études, peintes de sa fenêtre à Levallois-Perret, montrent avec quelle promptitude l'artiste s'était assimilé l'atmosphère parisienne qui l'avait attiré. Elles sont d'un coloris fin, d'une notation exacte et synthétique. L'esquisse de sa *Ferme à Dixmude*, divers tableaux d'accessoires, notamment la symphonie en blanc qui constitue un joli tour de force, donnent l'idée la plus favorable d'un talent qui n'a pas eu le temps de s'épanouir.

Le salonnet s'orne, en outre, de quelques sculptures, parmi lesquelles deux bustes en marbre et plusieurs figures de M. J. Herbays (son *Enigme* est fort bien traitée dans le style

décoratif et semble appeler l'exécution en pierre), un petit *Hiver* en terre-cuite de M. Schirren, supérieur aux bustes sommaires du même artiste, un grand groupe, *Douleur*, et diverses figures de M. Baudrenghien, statuaire curieux qui n'a pas encore trouvé sa personnalité, et des œuvres de M. Grandmoulin.

O. M.

GENUS IRRITABILE...

M. Levêque s'irrite de ce que nous n'ayons pas eu pour le *Triomphe de la vigne* qu'il a exposé à Gand les paroles laudatives qu'il espérait. Peu enclin à suivre le précepte de Boileau :

Aimez qu'on vous conseille et non pas qu'on vous loue,

il exhale sa mauvaise humeur dans une lettre illustrée des clichés habituels : éreintement systématique, jugement erroné, etc. On connait le refrain.

Qui expose, s'expose, cher Monsieur. Faites de bonne sculpture, de belle peinture, et nous serons des premiers à les vanter. Cela vaudra certes mieux que de perdre votre temps à de stériles polémiques de presse.

Ceci dit, nous publions très volontiers sa lettre, dont la syntaxe ne vaut malheureusement guère mieux que l'ordonnance du bas-relief en litige.

CHER « ART MODERNE »,

Accoutumé aux éreintements systématiques de M. O. Maus, ce n'est pas pour protester contre la virulence de son articulet relatif à mon exposition de Gand, que j'use de mon droit de réponse, mais pour rectifier de cet articulet acerbe une synthétique description dont son auteur erroné (*sic*) tire la preuve d'une ressemblance existant, selon lui, entre mon ouvrage et une œuvre, qu'il ne cite pas, de l'illustre Carpeaux : ce géant qui vient ici je ne sais que faire! M. O. Maus dit que mon « œuvre évoque par son sujet : *Bacchantes et Satyres*, le souvenir de Carpeaux » (1). Or, dans mon ouvrage il n'y a pas de Satyre, de Chevrepieds, d'Homme-Cornu, ou d'Egipan, comme vous voudrez. L'évocation de M. O. Maus est donc fausse. Ses annotations l'ont mal renseigné; ses souvenirs se sont brouillés; une idée tenace de Carpeaux seule lui est restée, qui, si elle est méritée pour moi — ce que je n'ose ambitionner — ne l'est du moins pas pour les raisons émises par M. O. Maus le difficile et le peu exact.

Agréez, cher *Art moderne*, mes bons sentiments.

LEVÊQUE

THÉATRE DU PARC

Madame Flirt.

Simple prétexte à présentation de la troupe nouvelle, à defilé de jolies femmes et de toilettes élégantes, le spectacle d'ouverture n'a pu avoir, dans l'esprit des directeurs du Parc, de bien hautes prétentions littéraires. MM. Gavault et Georges Berr y ont rassemblé en une action quelconque, traversée d'une pointe de sentiment, relevée d'un filet de bouffonnerie, — à petites doses, ce qu'il en faut pour dérider le public sans verser dans le vaudeville, — la plupart des personnages qui ont fait le succès des comédies modernes, depuis le *Monde où l'on s'ennuie* jusqu'à nos jours. Cela tient de la revue de fin d'année. Des nouvelles à la main, des échos plus ou moins inédits, des dialogues parfois amusants, souvent laborieux, relient tant bien que mal les mille détails d'une pièce à paillettes dont deux ou trois scènes bien venues dissimulent la médiocrité.

Toute l'action tient dans cette mince intrigue, plus ingénieuse que vraisemblable : une lettre (n'écrivez jamais!) adressée à Mme Marcelle Amelin par son amant est tombée entre les mains du mari. Marcelle serait perdue si son amie Fernande n'imaginait, pour la sauver, de déclarer que la lettre était pour elle. En se faisant passer pour la maîtresse de Laroche-Tesson, Fernande n'excite autour d'elle pas trop d'étonnement, ses coquetteries lui ayant valu dans les salons le surnom de « Mme Flirt ». Mais son dévouement lui coûte cher : Fernande est aimée — et pour le bon motif — par un brave garçon, frère d'Amelin, qui se désespère en apprenant la nouvelle de sa liaison. Héroïquement, elle joue son rôle jusqu'au bout et refuse le bonheur qui s'offre à elle.

Comme il sied, le bien finit par être récompensé. La vérité éclate au moment voulu, et l'on s'épouse. Le mal n'est même point puni, car le mari de Marcelle, instruit de la faute de sa femme, pardonne galamment à celle-ci une erreur passagère.

Le tout en quatre actes, ce qui est peut-être beaucoup pour narrer une petite anecdote d'un intérêt aussi relatif. Les invraisemblances, le caractère conventionnel des personnages et la fragilité des situations sont malheureusement trop flagrants pour que *Mme Flirt* prenne rang parmi les bonnes pièces du théâtre moderne.

MM. Darmand et Reding n'en ont pas moins donné à l'œuvre une excellente interprétation. La silhouette élégante de Mme Franquet, qui rappelle celle de Mme Jeanne Raunay, donne au personnage de Fernande de la grâce et de l'éclat. La comédienne est distinguée, de talent aisé. Autour d'elle évoluent une foule de jolies femmes parmi lesquelles Mmes Dorziat, Debehr, Beauregard, etc. Le rôle de Jacques Amelin a trouvé en M. Ferny un interprète à la diction nette, au geste sobre et naturel. M. Joffre est parfait dans le personnage d'Amelin, M. Cueille très amusant dans celui de Max, et M. Vial bellâtre à souhait dans le rôle malaisé de Laroche-Tesson.

(1) En ajoutant : « Mais en quel lointain recul de la pensée!

N. D. L. R.

Manifestation Camille Lemonnier.

Le comité Lemonnier s'est réuni jeudi soir. Pour fêter les cinquante volumes du grand écrivain, le théâtre du Parc organisera en janvier prochain trois matinées où l'on jouera le *Mort*, drame en trois actes. M. Edmond Picard donnera une série de trois conférences sur l'œuvre du Maître. Un banquet sera offert à Camille Lemonnier à l'issue de la troisième représentation.

On offrira au jubilaire, comme souvenir de cette fête, ses cinquante volumes reliés précédés soit d'une étude sur lui, soit de dessins faits par les écrivains, les artistes, ses admirateurs.

On sait qu'un comité d'écrivains français s'est également formé à Paris pour lui offrir une fête vers la même époque.

NÉCROLOGIE

Le violoncelliste Van der Heyden vient de mourir à Besançon (Jura). Tout Bruxelles, dit le *Guide musical*, se souvient de ce beau vieillard à longs cheveux blancs, qui ne manquait jamais un concert ou une audition et dont la physionomie caractéristique avait tenté maintes fois le crayon de nos dessinateurs. Nous nous rappelons entre autres un remarquable portrait de lui signé Lucien Wolles.

Compatriote du célèbre musicien Vieuxtemps, il avait été son plus fidèle compagnon et son plus intime ami. Ils eurent ensemble de grands succès dans leurs courses artistiques. Toutes les capitales et toutes les cours de l'Europe ont entendu et applaudi leurs concerts.

***

Trompés par une similitude de noms, la plupart des journaux — et l'*Art moderne* est du nombre — ont annoncé la mort du mariniste hollandais H.-W. Mesdag. Des notices nécrologiques lui furent consacrées entre autres par l'*Indépendance belge*, la *Chronique*, l'*Européen*, la *Chronique des Beaux-Arts*, etc. Le peintre aura pu lire avec joie les éloges qu'on lui décernait. Car, renseignements pris en Hollande, nous sommes heureux de pouvoir annoncer qu'il est en parfaite santé, — et de rassurer ses amis et admirateurs.

PETITE CHRONIQUE

L'État belge a fait au Salon de Gand de nombreuses acquisitions. Parmi les œuvres de peintres étrangers, il a fait choix de deux superbes toiles, le *Portrait de femme* de M. Austen Brown et le *Portrait de ma mère*, par M. René Ménard.

Les peintres belges favorisés sont MM. Georges Buysse (le *Canal, lever de lune*), J. Delvin (*Combat de chevaux*), F. Willaert (*Pêcheurs attendant la marée*), A. Bastien (*Portrait de ma mère*), Maurice Blieck (la *Vague*), Paul Mathieu (*En Campine*; *avril*), J. Ensor (*Nature morte*), De Bruycker (*Friperie*); Mlles Alice Ronner (le *Dindon*) et De Bièvre (*Azalées et violettes*).

Dans la section de sculpture, le gouvernement a acquis l'*Hommage* de Ch. Samuel et le *Buste de M. Léon Lequime*, par J. Lagae.

Les œuvres de MM. Austen Brown, Ménard, G. Buysse, Willaert, De Bruycker, Samuel, Lagae, de Mlles Ronner et De Bièvre sont destinées au Musée de Bruxelles.

Des pourparlers sont engagés au sujet de quelques autres acquisitions.

La ville de Gand vient, d'autre part, d'acquérir pour son Musée, — sauf ratification du gouvernement, — les bustes du roi et de la reine par Th. Vinçotte, *Heureuse Vieillesse* par J. Horenbant, le *Vieux Rador* par Wagemans et *Pieta* par J. Smits.

M. Jules Merckaert expose à l'hôtel communal de Schaerbeek (salle du Conseil), du 11 au 19 octobre inclusivement, de 10 à 3 heures, une série de peintures représentant des sites du vieux Schaerbeek.

C'est, à moins de retard imprévu, samedi prochain qu'aura lieu, à la Monnaie, la première représentation de la *Fiancée de la mer* de J. Blockx.

La distribution des rôles de l'*Etranger*, le drame lyrique en deux actes de M. Vincent d'Indy, entré en répétitions au théâtre de la Monnaie, a été arrêtée comme suit : *Vita* (vingt ans) Mlle Claire Friché; l'*Etranger* (quarante-deux ans), M. Albers; *André*, brigadier des douanes (vingt-trois ans), M. Forgeur; *la Mère de Vita* (cinquante-cinq ans), Mlle Rival. L'ouvrage comporte en outre un assez grand nombre de rôles épisodiques qui seront chantés par Mmes Tourjane, Weyrieg, Dratz-Barat, Dalmée, Piton, MM. Colseaux, Henner, Durand, Cotreuil, etc.

Les rôles du *Roi Arthus*, d'Ernest Chausson, qui sera mis en scène après l'*Etranger*, sont distribués de la manière suivante : *Geniève*, Mlle J. Paquot; *Arthus*, M. Albers; *Lancelot*, M. Dalmorès; *Mordred*, M. Viaud; *Lyonnel*, M. Henner; *Allan*, M. D'Assy; *Merlin*, M. Cotreuil.

Le *Roi Arthus* n'aura pas moins de six décors neufs, auxquels travaille M Dubosq. En voici la nomenclature : 1. Une grande salle, d'architecture massive, dans le palais d'Arthus à Carduel. Des tapisseries décorent les murs en briques rouges.— 2. Une terrasse du château. A droite, galerie extérieure, couverte; au premier plan, un porche; derrière, la porte des appartements de la reine. A gauche, le parc. Au delà de la balustrade qui occupe le fond, on découvre des cimes d'arbres et des sommets de tours. — 3. La lisière d'une forêt de pins. Un rocher recouvert de mousse occupe la droite. La vaste étendue des champs se déploie au fond. — 4. Une cour intérieure du château de Carduel. A travers l'intervalle des hautes colonnes qui l'entourent, supportant des galeries en forme de cloître, on aperçoit le jardin, presque inculte, planté de bosquets touffus. — 5. Le sommet d'une éminence rocheuse dominant la mer et sur laquelle se dressent quelques pins. — 6. Au bord de la mer, une plaine fleurie d'ajones, d'asphodèles et d'immortelles. La courbe du rivage forme, au second plan, en contre-bas, une baie entourée de rochers. Une falaise plonge à pic dans la mer. Le regard embrasse un vaste horizon.

Le théâtre Molière fait sa réouverture à l'heure où nous mettons sous presse. M. Munié a choisi comme spectacle d'inauguration la *Veine* d'Alfred Capus, l'une des plus jolies comédies du répertoire d'aujourd'hui.

La saison des concerts symphoniques s'ouvrira le dimanche 9 novembre par un grand concert donné au théâtre de la Monnaie au profit du monument Joseph Dupont.

MM. Félix Mottl et Sylvain Dupuis se sont mis avec empressement à la disposition du comité pour le diriger. L'excellent pianiste De Greef a bien voulu promettre également son concours gracieux. Il interprétera le concerto de Grieg et le concerto en *la* de Liszt.

On compte, enfin, sur le concours de Mme Litvinne, qui rentre aujourd'hui même à Bruxelles. Avec ces éléments, le programme ne peut manquer d'être superbe.

M. Ch. Van der Stappen vient d'achever le monument à Théodore Baron qui sera érigé à Namur, au bord de la Meuse.

Le statuaire Paul Du Bois vient d'être chargé d'exécuter le monument commémoratif à feu le professeur Tiberghien offert à l'Université libre de Bruxelles par la Société des Anciens étudiants.

M. Julien Tiersot fera le 28 novembre, au Cercle artistique, une conférence sur les *Noëls français* avec le concours de Mme Molé-Truffier, cantatrice. On sait que M. Tiersot s'est fait de la chanson populaire une spécialité et qu'il a publié plusieurs recueils de pièces recueillies, harmonisées et orchestrées par lui. Il y a quinze jours il donna à Aix-les-Bains, sous la direction de M. Léon Jehin, une séance de musique populaire principalement consacrée à la Savoie. La soirée organisée par le Cercle sera le point de départ de toute une tournée de conférences-concerts en Belgique et en Hollande.

M Emile Engel vient d'ouvrir à Bruxelles, rue de la Clé, 23, un cours de chant embrassant le répertoire français et italien ainsi que la mise en scène. Avec la collaboration de Mme J. Bathori il donne en outre, tous les vendredis, rue de la Longue-Haie, 58, un cours destiné au répertoire des grands concerts (maîtres du XVIe au XVIIIe siècle, lied et mélodie moderne); et, deux fois par mois, le mardi, à la salle Kevers, un cours d'histoire du

chant ancien et moderne (interprétation des œuvres et conférences). S'adresser pour les conditions rue de la Clé, 23 (marché aux Grains).

C'est M. J. Codron qui a remporté, à l'unanimité, le prix Donnay pour le paysage. MM. Aimé Stevens et P. Paulus ont obtenu une mention honorable.

M. Maurice Chomé, professeur au Conservatoire, reprendra prochainement la série de ses conférences-lectures. Consacrées à Lamartine, à Alfred de Vigny, à Théophile Gautier, à Théodore de Banville, à Flaubert et à Maeterlinck, elles auront lieu, à partir du 21 octobre, le mardi, à 4 h. 1/4 précises, dans la petite salle du Conservatoire. S'adresser pour les abonnements à M. V. Hoogstoel, rue de la Régence, 30*a*, Bruxelles.

M. Vincent d'Indy achève dans sa retraite ardéchoise une Symphonie en quatre parties qu'il espère rapporter, entièrement terminée, lorsqu'il rentrera à Paris pour y reprendre ses quartiers d'hiver.

M. Charles Bordes met la dernière main à un drame lyrique, *Les Trois Vagues*. Au retour des assises de musique religieuse qu'il organisa au cours de l'été dernier à Bruges, M. Bordes a donné aux directeurs de la Monnaie une audition de son œuvre, qui produit sur les auditeurs une excellente impression.

Sait-on que M. Camille Saint-Saëns est, à ses heures, auteur dramatique? L'Odéon représentera, à l'un de ses « samedis », une comédie en un acte, en vers, du compositeur de *Samson et Dalila*. C'est une fantaisie lyrique dans le goût antique et qui a pour titre *Botriocéphale*.

M. Richard Strauss a terminé une nouvelle symphonie et une ballade intitulée *Taillefer*, pour soli, chœur et orchestre.

Le legs fait à l'État français par M. Georges Thomy-Thierry, qui enrichira prochainement les collections du Louvre, est évalué à la somme de 5,842,000 francs. Il se compose, ainsi que nous l'avons dit, de douze Corot, onze Delacroix, dix Diaz, douze Dupré, dix-sept Decamps, dix Fromentin, sept Isabey, cinq Meissonier, six Millet, dix Rousseau, onze Troyon, un Vollon, trois Ziem, un Barye et cent cinquante-six bronzes originaux de ce dernier.

Le *Magazine of Art*, qui depuis un quart de siècle occupe le premier rang des revues illustrées consacrées à l'art, annonce d'importantes modifications aux conditions matérielles de sa publication. Le prix de ses livraisons sera désormais abaissé à 1 shilling. Le nombre de ses pages sera notablement augmenté, des caractères neufs remplaceront les anciens types, un papier meilleur permettra de perfectionner le tirage des gravures, une couverture nouvelle rajeunira l'aspect extérieur du périodique. Enfin, deux fois par année, un tableau à l'huile peint par un artiste en vue sera offert au vainqueur d'un concours ouvert entre les abonnés.

Le premier, intitulé *A Woodland fairy*, par M. J. Macwhriter, sera reproduit en photogravure dans la livraison de novembre.

A propos de la livraison spéciale consacrée par le *Studio* aux graveurs modernes (1), M. Vittorio Pica passe en revue, dans un excellent article publié par la *Fanfulla della Domenica* (Rome, via Magenta, 16, numéro du 7 septembre), l'art de la gravure en Europe et en Amérique. Son article contient d'élogieuses mentions pour les artistes belges, et en particulier pour MM. F. Khnopff, A. Baertsoen, Th. Van Rysselberghe, R. Wytsman, H. Meunier, J. Ensor, E. Laermans, A. Delaunois, A. Heins, ainsi que pour le groupe liégeois : A. Rassenfosse, A. Donnay, F. Maréchal et E. Berchmans.

Dans sa livraison de septembre, le *Studio* publie une intéressante étude de M. Jan Veth, le critique néerlandais réputé, sur le peintre Josef Israëls. Un grand nombre de reproductions des œuvres de l'artiste, la plupart inédites, illustrent cette étude. Un compte rendu de l'Exposition de Turin et de celle des Ecoles d'art de South-Kensington complète, avec d'autres articles d'actualité, cette belle livraison.

(1) *Modern Etching and Engraving European and American. — Special Summer Number of « The Studio »*. London, 1902.

VIENT DE PARAITRE

Chez MM. **E. Baudoux** et C^ie^, éditeurs
37, Boulevard Haussmann, Paris.

Suite pour le piano, par GUSTAVE SAMAZEUILH.
(I. *Prélude*; II. *Française*;
III. *Sarabande*; IV. *Menuet*; V. *Musette*; VI. *Forlane*.)
Prix net : **5 francs**.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE
G. SERRURIER
LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOULE DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT
MOBILIERS SPECIAUX POUR LA CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES SOLIDES ET PEU COUTEUX



Maison Félix MOMMEN & Cº, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

BEC AUER

50 % D'ECONOMIE **LUMIÈRE QUADRUPLE**

Appareils d'éclairage et de chauffage au GAZ, à l'ÉLECTRICITÉ et à l'ALCOOL

INSTALLATIONS COMPLÈTES

Bruxelles, 20, BOULEVARD DU HAINAUT, Bruxelles

Agences dans toutes les villes.

TÉLÉPHONE 1780

E. DEMAN, Libraire-Expert

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

LIVRES D'ART ET DE BIBLIOPHILES

ANCIENS ET MODERNES

Dessins, Eaux-Fortes et Lithographies

de F. ROPS et Constantin MEUNIER.

ŒUVRES DE : MALLARMÉ, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, VERHAEREN, MAETERLINCK, ETC.

Demandez chez tous les papetiers

l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

The Artist

An Illustrated Monthly Record

of Arts, Crafts, and Industries

1 SH. MONTHLY

Lonsdale Chambers, 27, Chancery Lane, and Bream's Buildings, London, W. C.

LIMBOSCH & CIE

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage.
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. Vᵉ MONNOM, 32, rue de l'Industrie

VINGT-DEUXIÈME ANNÉE. N° 42. 19 OCTOBRE 1902.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Le Théâtre de Maubel. *Les Racines. L'Eau et le Vin* (M. MALI). — Un Musée central à Bruges (L. ABRY). — Le Traité de composition de Vincent d'Indy (M.-D. CALVOCORESSI). — Deux Laborieux. *Joseph Coront. Louis Eymonnet* (PIERRE DE QUERLON). — Le Bélier de Syracuse. — Théâtre de la Monnaie. — Théâtre Molière. *La Veine* (J. M.) — La Musique à Liége — La Semaine artistique. — Petite Chronique.

LE THÉATRE DE MAUBEL

Les Racines. — L'Eau et le Vin (1).

Il semble que ce soit le théâtre, la vitalité immédiate de ses gestes, de ses dialogues, de son action, qui révèle le mieux à lui-même et aux autres un poète-penseur comme Maubel. Sa pensée et sa grande sensibilité s'expriment d'une façon plus condensée, plus claire qu'en ses autres œuvres. Cette impressionnabilité toute intérieure du septentrional, de l'homme que ni l'air ni le soleil ne distraient des mille nuances de la vie quotidienne et du choc constant des êtres, cette impressionnabilité excessive peut difficilement se traduire en philosophies, en synthèses, en considérations. Les choses qui l'ont ému sont trop fugitives, aussi fugitives que les reflets nacrés de tout ce qui vit d'une vie complexe et multiple. Un mot étonne le poète; une sensation vive et pourtant inexplicable l'agite; cela se traduit par un geste, une scène, non par un aphorisme.

Il doit en être ainsi pour Ibsen, — trop près de la vie pour qu'on puisse renfermer ses drames en une formule, — il doit en être ainsi pour Macterlinck, il devait en être de même pour Shakespeare, qui voyait le monde « découpé en scènes », au rebours de ce qui se passe dans les cerveaux pour lesquels chaque fait n'est qu'un document, négligeable en son aspect, intéressant au seul titre de preuve ou d'élément de synthèse.

Barrès, individualiste et nationaliste, a fait un livre sur les *Déracinés*. Son idée était positive et concrète : « L'action de chacun de nous n'est forte et féconde que si nous l'exerçons dans notre milieu. » Cette thèse avait tant de valeur pour lui qu'elle est devenue son évangile politique, et la réalité s'est chargée de la dépouiller de ce qu'elle avait de trop absolu.

Maubel, comme lui, est frappé des liens qui nous attachent à ce qui nous entoure : nos racines; — mais tout autre est son sentiment, plus intime, plus personnel. Les liens familiaux l'enserrent plus étroitement que les liens sociaux. Il les étudie dans des scènes où un rien, un silence, des mots très simples, des actions toutes banales rendent admirablement une minute de vie intense, un doute, un recul ou un virement d'idée,

(1) Paris, Fischbacher.

un élan de la volonté. A petites touches de réalité vécue, il dépeint simplement, presque douloureusement, la puissance de ces attaches, l'importance vitale de ces choses : traditions, hérédité, habitudes, qu'on ne peut briser sans faire souffrir, sans perdre soi-même de la force : « Savoir s'attacher, se fixer, c'est une force. »

Là il peint les affections de frères et de sœurs « qui ne s'aiment pas pour eux-mêmes mais pour ce qu'ils gardent entre eux d'essentiel et d'irremplaçable ».

Ici la grande force mystérieusement tenace et bonne de l'amour paternel : « On a élevé des enfants, on les a fait croître depuis la chair jusqu'à l'esprit à force d'amour ; on s'est enchaîné à la corvée, à la peine, à l'effort ; on s'est fondu en eux et chaque parcelle d'énergie, chaque goutte de sang qu'on dépensait enrichissait leur âme... et leur corps. On est vieux, blanc, faible ; on s'est dépouillé ; on n'a plus rien que le rayonnement de l'âme qu'on leur a faite ; faut-il qu'ils l'emportent, cette âme, en nous laissant grelotter dans le froid? »

C'est aussi, le long de ces pages qui sont comme la confession d'un état d'âme, l'éternelle lutte de ceux qui aiment profondément et qui pressentent l'inéluctable dépendance où les maintiendra le don entier d'eux-mêmes. Et le dénoûment de ces combats intimes, c'est l'homme acceptant la vie que lui ont faite ses affections, parce qu'il sent « qu'il avait trop donné de lui-même pour ne pas ainsi susciter sa destinée ».

Maubel dit dans sa préface : « Qu'il y ait une idée sur chacun de ces drames où se meuvent des gens qui pensent et s'inquiètent mentalement, c'est probable ; mais cette idée, l'action représentée la laisse intacte. Mes personnages pensent comme ils sont et comme ils sentent et, de leur aventure morale, je ne prétends rien retenir que des aspirations, des doutes, des souffrances. »

Ces souffrances, ces doutes sont ceux des êtres les plus aimants qui soient. Tels qu'ils sont, ils forment un document rare de la sensibilité de notre époque et seront peut-être joints un jour aux œuvres les plus intenses qu'étudieront nos descendants. Car la sincérité de cet art en fait une chose presque scientifique et ce n'est pas insulter l'Art, je pense, que lui reconnaître ce transcendantal pouvoir de transformation.

Les uns trouveront là peut-être « un moment de notre conscience », la minute où l'humanité d'aujourd'hui, un instant distraite du passé par l'éclat soudainement révélé de la grandeur et de la variété du monde, se ressaisit et se replie enfin sur elle-même pour chercher dans ce passé le lourd, bienfaisant et fatal enchaînement des êtres, appui et force qu'elle avait perdus en voulant trop vite aimer tout l'univers.

D'autres, qui sauront jouir de cette fine et pénétrante qualité d'observation, y mesureront la distance qui sépare nos pays de pluie et d'intimités familiales et intellectuelles des régions où le soleil rend l'homme plus extérieur, plus aventureux, plus positif, plus indépendant. Ils en prendront texte pour conclure à un nationalisme nouveau pour classer les différences, ou à la nécessité d'une fusion internationale plus intense s'ils rêvent complément, harmonie, pénétration des éléments contraires ; mais en tout état de choses ils se serviront de ces œuvres parce qu'elles sont à la fois des œuvres d'art et des œuvres de vie.

D'autres encore, bien loin de nous, liront ces aveux sincères pour mesurer dans l'histoire les remous de ces deux forces géantes : expansion, concentration, et de leurs multiples effets : curiosité, fidélité, esprit de conservation, générosité. Et c'est bien un document de générosité, la parole troublée, contenue et sourdement audacieuse de l'être qui dit oui à toutes les responsabilités de la passion et de l'affection, — que paraîtra alors l'œuvre de Maubel.

M. MALI

Un Musée central à Bruges.

Dès que l'on eut songé à Bruges à réunir en une Exposition les œuvres de la peinture flamande du moyen-âge, cette période où l'Ecole brugeoise brilla d'en éclat incomparable, l'idée surgit de rendre définitif un groupement qui devait, dans l'esprit des organisateurs, centupler l'effet de ces tableaux épars jusqu'ici dans des églises, des hôpitaux, des hospices, des locaux communaux, pour ne parler que de ceux qui dépendent des administrations locales et dont on pouvait éventuellement disposer.

C'était là une manifestation nouvelle de cet esprit d'ordre, de classification et d'arrangement dont est imbue notre époque : l'intention était bonne, certes ; mais lorsqu'on vit réunies toutes ces œuvres dans les salles luxueusement appropriées du moderne gouvernement provincial, on s'aperçut qu'elle était singulièrement changée et diminuée, l'impression produite par celles que l'on était accoutumé à voir en des églises brugeoises ou à l'hôpital Saint-Jean, en des conditions de lumière et d'installation cependant moins favorables.

Enlevés ainsi à leur milieu, exhibés à la cimaise d'une exposition, ces tableaux perdaient de leur intimité, de leur intellectualité, de leur mysticisme et de leur émotion : c'étaient d'admirables peintures, toujours, mais ce n'était que cela. En cet entassement leur prestige même se trouvait atténué, il y en avait trop !

Et alors, pour les esprits non engoués de l'idée d'une exposition permanente, d'un « Musée central », se démontra l'erreur d'un tel groupement rendu définitif.

La réunion de ces œuvres, éparses aux quatre coins du monde, avait porté les fruits que l'on pouvait en attendre : des comparaisons, des découvertes même furent faites, l'histoire de l'art y gagna d'inappréciables déductions, des documents insoupçonnés surgirent, et il n'est que juste d'en féliciter les promoteurs de l'Exposition brugeoise. Encore convient-il, maintenant que ses portes sont définitivement closes, de restituer ces œuvres à leur place logique, à celle qu'elles occupèrent durant des siècles.

Les œuvres de la période gothique ont une beauté délicate et

précieuse, immatérielle, devrais-je dire, qui ne trouve sa complète expression qu'en l'ambiance des édifices religieux anciens. Il ne peut nous appartenir, sous de futiles prétextes administratifs ou scientifiques plutôt qu'esthétiques, de les arracher à cette ambiance, à ce milieu spécial en vue duquel elle furent créées.

Nous possédons d'admirables manifestations architecturales de cette même période d'art : églises, hôtels de ville, chapelles ou châteaux; pourquoi les séparerions-nous des œuvres qui en sont l'ornementation rationnelle? Pourquoi leur enlever ces peintures, ces sculptures, ces orfèvreries, ces meubles qui forment *dans* et *avec* l'édifice ancien un prestigieux ensemble; pourquoi désunir ce que les siècles d'art se sont efforcés de réunir et cela afin de mettre en des musées d'art décoratif, où ils ne sont plus que de disparates échantillons de ce que l'on fit autrefois, les œuvres d'art que nous cataloguons sous la rubrique « art industriel », et dans d'autres musées les tableaux religieux des Memling, des Van Eyck, des Bouts, des mystérieux Inconnus qui furent d'admirables et purs artistes, pour ne conserver, en fin de compte, que des monuments vides, où rien ne subsiste de la pensée et de la vie des hommes qui les bâtirent, qui les utilisèrent et les imprégnèrent de leur âme médiévale ?

Le « Musée » est une conception toute moderne; c'est, comme on l'a dit plaisamment, l'infirmerie des œuvres d'art sans emploi. Mais elles se portent fort bien et elles ont leur destination bien marquée, les œuvres de nos grands mystiques qui sont la gloire de Bruges; elles n'ont nul besoin de ces administratives sollicitudes.

Qu'on les laisse donc où elles sont, pour le plus grand bien de la mémoire de leurs auteurs, pour le prestige de l'Ecole et la grandeur du nom brugeois, et que l'on ne nous exhibe plus jamais la châsse de Sainte-Ursule dans une salle de musée ou de gouvernement provincial !

A mon sens, il faudrait que le mobilier et l'ornementation des édifices anciens fussent reconstitués au moyen d'objets anciens, et que leur répartition fût judicieusement faite, en s'attachant à attribuer à chaque monument des objets originaires de la contrée ou qui historiquement peuvent l'intéresser.

Une réglementation et une surveillance sévères viendraient en assurer la conservation.

L'on a parlé de certains abus, d'exploitation de l'étranger, etc. Il nous souvient avoir eu affaire il y a quelques années, à l'hôpital Saint-Jean, à un gardien peu poli, aux allures de paysan mal dégrossi, et aussi d'avoir rencontré dans les églises brugeoises des bedeaux trop visiblement intéressés, bavards et insupportables; ce n'est pas une spécialité brugeoise! — Serait-il bien difficile de faire disparaître ces abus? Ne pourrait-on mettre à la disposition des étrangers et des amateurs d'art des « tickets », vendus séparément ou en souche, au choix, et donnant l'entrée dans toutes les églises, collections communales, etc., et permettant la visite de toutes les curiosités de la ville? Cela délivrerait le visiteur des importunités des exploiteurs actuels. Une note succincte, jointe aux tickets, donnerait toutes les explications indispensables.

Nous ne pouvons nous faire grande illusion sur l'accueil qui sera fait à Bruges à notre argumentation, car en ce moment cette admirable ville est en proie au plus néfaste esprit de transformisme, d'arrangement, de retapage, qui soit : le rêve et le mystère s'en vont

Mais nous ne serons pas seul à protester, et peut-être s'ouvriront à temps les yeux des hommes qui, dans une excellente intention, poursuivent le malheureux projet de doter Bruges d'un « Musée central ». C'est presque une « Maison centrale ». Les Memling et les Van Eyck n'ont rien à faire en une geôle, même lambrissée et dorée, fût-elle absolument gothique et en pur xv^e^ siècle, ainsi que les plus neuves constructions de la ville flamande.

L. ABRY

Le Traité de composition de Vincent d'Indy.

On a pu lire dans un récent numéro de l'*Art moderne* la préface du *Traité de composition* de M. Vincent d'Indy, dont le premier volume vient de paraître (1). Ce traité n'est autre chose que le résumé des admirables cours faits par l'auteur à la *Scola Cantorum*, si toutefois il est permis d'appliquer ce mot à un livre aussi complet.

Tous ceux qui ont pu assister à ces cours regretteront néanmoins que les analyses si ingénieuses et si puissantes de tant d'œuvres musicales — analyses qui constituent la base de l'enseignement de M. d'Indy — n'aient pas trouvé dans le présent volume une place plus large.

Mais qu'il existe un traité de composition où il soit question du côté *esthétique* du métier de musicien, de l'art en un mot, voilà une chose véritablement étrange et inusitée.

Parler beauté, sincérité, émotion à ceux dont le but sera la production d'œuvres belles, sincères et passionnées, que ce soit là une innovation, voilà qui peut sembler paradoxal; c'est pourtant l'absolue vérité. M. d'Indy, le premier, ne borne pas son ambition de professeur à enseigner quelles sont les modulations *permises* et les modulations *défendues*; comment on compte les mesures d'une mélodie ou d'un développement et comment on établit un thème plus ou moins renversable et démontable en plusieurs fragments; il estime que la musique ne consiste pas entièrement en procédés et en tours de métier, en un mot, qu'il n'est point d'orthodoxie musicale autre que celle qui dérive du sentiment de la vérité et de la beauté.

Ceci seul suffit amplement à montrer l'intérêt tout particulier du livre de M. d'Indy au point de vue pédagogique; mais les élèves compositeurs ne sont pas les seuls à qui s'adresse l'ouvrage. Outre le puissant intérêt littéraire qu'il offre (intérêt assez général pour que bien des gens le lisent avec fruit qui ne sont point compositeurs ni même musiciens), celui-ci constitue un précieux document autobiographique, un réel manifeste d'art et, je crois bien, une confession. Ici tous verront et tous pourront comprendre l'esprit de Vincent d'Indy, artiste si expansif, si vibrant, sous ses dehors un peu austères, et tel qui hésita à chercher dans l'œuvre musical du maître le grand élan d'amour, de vérité et de vie qui partout s'y trouve, rencontrera ici l'amorce d'une voie qui le conduira à la compréhension des plus universelles vérités d'art.

Pour expliquer de telles affirmations, il sera utile d'examiner les pensées dirigeantes et les grandes lignes de l'œuvre plutôt que d'en résumer la partie plus purement didactique. Le côté esthétique y tient, je le répète, une ample place, ce qui permet d'envisager le livre au point de vue exclusivement littéraire.

(1 Paris, A. Durand et fils.

Les lecteurs remarqueront tout d'abord la clarté de la pensée et la concentration des idées. Par le fait, c'est tout une philosophie de la musique dont ils trouveront les éléments non seulement dans l'avant-propos et dans l'introduction, déjà publiés ici, mais encore dans tout le cours de l'ouvrage.

Pour montrer combien profond et combien personnel est l'élément philosophique qui se dégage du travail de M. d'Indy, je n'aurai besoin que de deux exemples. Attribuer pour devise à l'artiste ce distique :

Maneant in vobis Fides, Spes, Caritas,
Tria hæc : major autem horum est Caritas,

il me semble que c'est définir l'artiste d'une façon aussi exacte et aussi compréhensive que possible, et approcher presque de la définition du génie, qui est chose indéfinissable. Quelles furent, sinon la foi, l'espérance et l'amour, les sources de l'inspiration de Bach, qui sut dire la passion divine; de Beethoven, qui chanta la joie d'une universelle étreinte des êtres, et qui dans son testament proclama « son amour pour le prochain et son penchant au bien »; de Schumann, qui exalta la larme rédemptrice de la Péri et l'amour infini de Marguerite sauvant l'âme pécheresse de Faust; de Wagner, l'apôtre du renoncement; de Franck, le chantre de *Rédemption* et des *Béatitudes*; de d'Indy lui-même, qui conclut *Fervaal* par l'hymne *Pange lingua* et base l'entière morale de l'*Étranger* sur le chant d'église « Où règnent l'amour et la charité, là règne Dieu »?

Et, si nous voulons n'envisager que la seule musique instrumentale, nous y trouvons sans peine d'aussi beaux élans d'amour, d'espérance, de foi; par exemple, dans le chant triomphal qui termine la Symphonie en *ut* mineur, dans les grands adagios de Beethoven, dans le *larghetto* du quatuor de Franck, dans les motifs d'amour qui planent, vainqueurs des fatalités, à la fin de la Tétralogie et de *Tristan*...

M. d'Indy nous dit également que l'artiste doit faire entièrement œuvre d'abnégation, qu'il doit s'employer tout entier à « servir », se livrer à tous, se dévouer pour tous. Ouvrons maintenant la partition de l'*Étranger* et nous verrons qu'il est un moment où le héros dit : « Aimer les autres, servir les autres, voilà ma seule joie, voilà mon unique pensée. » A ce rapprochement, ajoutons-en un autre qui s'impose entre le distique latin cité plus haut et le texte sacré également cité dont la musique est le thème directeur de la partition de l'*Étranger*. C'est peut-être ainsi que nous dégagerons du traité de composition la véritable explication symbolique du drame dont j'ai donné, à cette même place, l'analyse en juin dernier (1), et c'est parce que je trouve ici une belle confirmation de la pensée maîtresse de M. d'Indy que j'ai parlé, au début de mon article, d'un document autobiographique, d'une confession.

Je passerai maintenant, sans plus tarder, à l'examen des bases de l'enseignement musical proprement dit, sur lesquelles je ne pourrai malheureusement donner que de brèves indications.

M. d'Indy procède suivant une méthode ample et de vigoureuse logique. Il prend pour point de départ les formes musicales les plus simples, qui sont les plus anciennes, pour conduire l'élève, dans les volumes suivants, jusqu'à l'étude des œuvres les plus complexes, qui sont les plus modernes. Il se trouve suivre ainsi, en même temps que l'ordre rationnel, l'ordre historique le plus exact.

Après l'étude des plus simples éléments de toute musique, c'est-à-dire du rythme et de la mélodie, M. d'Indy examine la musique ancienne (rythmo-monodique), mais l'absence de documents ne nous permet guère d'étudier les œuvres antérieures aux premiers siècles de l'Église, c'est-à-dire que les premières formes qui s'offrent à nous sont les hymnes et les antiennes, et parallèlement la chanson populaire. Vient ensuite l'étude de l'harmonie et celle des plus anciennes formes harmoniques, le motet (XVe siècle), les messes et les psaumes; dans la musique profane, la chanson et le madrigal. Ici s'achève le premier tome, sur l'exposé des travaux pratiques à faire. Quelques brèves indications sur la partie technique compléteront ce sommaire aperçu. Après la théorie générale de l'art, M. d'Indy aborde immédiatement la question du rythme et celle de la mélodie, comme je l'ai indiqué plus haut. Généralement les théoriciens confondent le rythme et la mesure; ce malentendu, très ancien, ne fut guère dissipé jusqu'ici que par M. Hugo Riemann, l'ingénieux théoricien dont le nom commence à n'être plus ignoré en France, mais dont les travaux restent lettre morte ou à peu près. M. d'Indy a lu les ouvrages de M. Riemann, et il se les est assimilés au point qu'il a su en exposer à son tour tous les éléments essentiels, mais sous une forme infiniment plus lucide et plus brève. Quant à la théorie harmonique du même M. Riemann, théorie admirable, qui ramène l'harmonie entière à l'étude du rôle tonal fort simple joué en réalité par toute agrégation de sons, si compliquée qu'elle paraisse, M. d'Indy en a également adopté le point de départ, qui consiste à ramener tout accord à une des trois *fonctions* tonique, dominante ou sous-dominante. Mais l'innovation capitale du chapitre *Harmonie*, c'est que la théorie de l'accord mineur, telle qu'elle existe chez Riemann, y est démontrée par une expérience nouvelle, intelligible et convaincante; le théoricien allemand, au contraire, n'avait pas trouvé la preuve absolument claire de ses assertions, d'ailleurs excellentes en elles-mêmes, et celles-ci chez lui restaient presque à l'état de postulat.

M. d'Indy n'a pas négligé la question si délicate de la dynamique musicale, de la rythmique mélodique et de la structure de la période et de la phrase; M. Riemann insiste très longuement, en divers endroits, sur l'élision ou au contraire sur le redoublement d'une ou de plusieurs mesures d'une phrase; sur le triolet harmonique ou groupement ternaire des mesures, caractérisé par la place de certaines harmonies. Mais M. Riemann veut ramener toute phrase au type uniforme comprenant quatre ou huit mesures, lequel type se trouve, selon le cas, réduit ou amplifié (catalectique ou hyperbolique). Cette théorie spécieuse peut-être n'est pas sans ingéniosité; elle explique notamment certaines particularités harmonico-rythmiques (cadences évitées, etc.). Pour M. d'Indy, au contraire, il ne faut point conclure à la nécessité de la carrure des périodes, c'est-à-dire de la symétrie de leurs mesures. J'aurais aimé voir ce sujet développé avec plus de détails dans le chapitre correspondant de l'ouvrage, chapitre peut-être un peu bref à mon gré.

Les diverses notations, les mesures, les tablatures sont expliquées de façon nette et complète dans les seize pages consacrées à ce sujet.

Le chapitre *Tonalité* est très bref; voici comment l'auteur justifie cette brièveté : « Toute considération sur les accords en eux-mêmes et pour eux-mêmes est donc étrangère à la musique... ; en

(1) Voir nos numéros des 1er et 8 juin 1902.

transportant cette étude du domaine de la science dans celui de l'art, on a propagé cette erreur esthétique si dangereuse qui consiste à *classer les accords*... » D'ailleurs, ce chapitre est complété par d'heureux aperçus sur la modulation et sur la parenté des tonalités.

Je me borne, pour achever, à signaler l'histoire des théories harmoniques, qui occupe un chapitre et constitue un utile document.

Ce qui frappe avant tout dans ce livre, c'est la généralité des connaissances et la lucidité d'expression qu'il décèle ; on sent que c'est le résultat d'un long travail sûrement dirigé vers un but pleinement compris. Pendant qu'il créait *Fervaal*, le deuxième Quatuor, l'*Étranger*, la symphonie qui bientôt va paraître, qu'il faisait ses cours à la *Scola Cantorum*, organisait, recevait les futurs élèves, préparait d'admirables auditions consacrées à Gluck, à Bach et à Rameau, n'est-ce pas chose admirable que Vincent d'Indy ait pu mûrir de si clairs et de si synthétiques exposés qui abordent tour à tour chacune des questions non seulement de technique, mais aussi d'esthétique musicale ?

Non que l'ouvrage soit une encyclopédie ; il ne prétend même pas à l'être. Du moins l'auteur a-t-il voulu résumer les éléments de tout ce que doit connaître un artiste. Loin de chercher à faire montre d'érudition, à « faire un livre avec des livres », il s'est proposé d'établir des bases solides d'ensignement et en même temps il nous donne l'ossature d'une culture plus complète que chacun pourra faire selon sa curiosité ou selon ses besoins.

M.-D. Calvocoressi

Mes lecteurs me sauront gré de leur signaler la récente publication des *Jeux d'eau* de M. Maurice Ravel, une exquise composition dont j'avais déjà parlé lorsque M. Viñes l'interpréta si triomphalement aux concerts de la Société nationale.

M.-D. C

DEUX LABORIEUX

Joseph Coront. — Louis Eymonnet.

Pour qu'un peintre acquière aujourd'hui la grande renommée — qui est l'estime des marchands de tableaux — il lui faut choisir à tout jamais *un genre*, audacieux et immuable ; il faut que tous ses tableaux se ressemblent ; il faut que sa nouvelle toile semble une toile que l'on ait déjà vue ; il faut que l'on puisse dire, à vingt-cinq pas : « Elle est d'un tel. »

Un tel a coutume de peindre des bords de rivières en tons violacés. Un jour il s'avise de mettre au premier plan une timide fleur rouge. Voilà qui est nouveau ! Et chacun de crier : « Il a mis du rouge ! Il a mis du rouge ! »

Un « portraitiste de femmes rousses de trente ans » expose un jour une figure de jeune garçon ; c'est une révolution dans le monde artistique.

En face d'un tableau de Coront ou d'Eymonnet on dit d'abord : « C'est une œuvre. » Ce n'est qu'après avoir joui de l'agrément du tableau lui-même et de la solidité de la peinture qu'on découvre l'originalité, la main de l'auteur, le propre de l'artiste.

Ces deux noms sont encore peu connus ; ils gagnent la gloire comme on la gagnait jadis, peu à peu, en cherchant leur véritable voie, en s'efforçant continuellement d'assurer leur vision et de perfectionner leurs moyens. Et le jour où ils seront devenus de grands artistes, ils feront des œuvres où leur sincérité sera satisfaite et leur originalité sauve.

Ils ressentent, en effet, ce besoin de développement que semblent rejeter à plaisir les vingt peintres les plus connus de notre temps. Et au contraire de ceux-ci, dont les dernières toiles semblent des copies paresseuses de celles qui leur valurent leur première gloire, Eymonnet et Coront se transforment et progressent de tableau en tableau. Le tableau du mois dernier est une étude pour le tableau d'aujourd'hui. Leur carrière est une longue expérience. Ils avancent. Ils reconnaissent le chemin. C'est à la route parcourue que l'on détermine le voyage. Déjà ils sont loin. Il semble qu'ils vont toucher le but. Mais jamais ils ne seront satisfaits, car ils ressentiront toujours le noble et infatigable besoin de créer.

Il faut noter d'abord chez eux une science assurée du dessin. Tant de peintres aujourd'hui avouent ne pas savoir se servir du crayon ! Je connais peu de dessinateurs aussi consciencieux que Joseph Coront, aussi soucieux que Louis Eymonnet.

La matière de J. Coront est plus sobre, tout en étant plus précise. Il aime le détail de la dentelle, le pli d'un châle, les arabesques d'une racine ou d'un rameau dépouillé. Mais il y a de la grandeur dans cette précision. Car les détails sont si savamment ordonnés que chacun de ses tableaux forme un tout vrai, vif, décoratif.

Louis Eymonnet a plus d'audace. Les coloris de la pénombre sont une véritable découverte d'art. Tous ses tons en général sont des lumières exactes et singulièrement vivantes.

Je ne peux pas pénétrer plus avant dans l'œuvre de ces deux artistes dont chacun mériterait une longue étude.

J'ai tenu seulement à affirmer ma grande estime pour ces peintres encore méconnus, mais en qui l'on verra, quand la renommée les aura touchés, deux artistes laborieux et deux hommes sincères.

Pierre de Querlon

Le Bélier de Syracuse.

Prochainement sera exposé au Musée des Arts décoratifs de Bruxelles le moulage du *Bélier de Syracuse* offert par M. Ch. Buls. « C'est, dit M. Jean De Mot dans le *Bulletin des Musées royaux*, une des plus belles représentations animales que nous ait laissées l'art grec, et comme notre moulage est un des premiers qui en aient été faits, cette œuvre est peu connue du grand public et des artistes.

« Guy de Maupassant en a parlé en ces termes définitifs dans la *Vie errante* : « ... Il semble contenir toute l'animalité du monde. La bête puissante est couchée, le corps sur ses pattes et sa tête tournée à gauche. Et cette tête d'animal semble une tête de dieu, de dieu bestial, impur et superbe. Le front est large et frisé, les yeux écartés, le nez en bosse, long, fort et ras, d'une prodigieuse expression brutale. Les cornes rejetées en arrière tombent, s'enroulent et se recourbent, écartant leurs pointes aiguës sous les oreilles minces qui ressemblent elles-mêmes à deux cornes. Et le regard de la bête vous pénètre, stupide, inquiétant et dur. On sent le fauve en approchant de ce bronze. »

THÉATRE DE LA MONNAIE

Mme Litvinne a fait jeudi dernier sa rentrée à la Monnaie dans *Lohengrin*. Elle y a été fêtée, acclamée, rappelée à plusieurs reprises après chaque acte. Succès justifié par le charme d'une voix admirable et par le style parfait avec lequel l'artiste incarne la poétique héroïne de Wagner.

MM. Dalmorès, Dangès, Bourgeois, Viaud et Mme Bastien ont, de leur côté, donné à l'œuvre beaucoup de noblesse, de vie et

d'éclat. Au point de vue de l'orchestre et des chœurs, la représentation a été également remarquable.

Mardi prochain, Mme Litvinne chantera le rôle de Vénus de *Tannhäuser*.

A l'heure où nous mettons sous presse, le théâtre de la Monnaie livre sa première bataille. Le succès obtenu par la *Fiancée de la mer* à la répétition générale donnée en présence des auteurs, des éditeurs, de quelques critiques et artistes, ne laisse point de doute sur l'impression favorable que produira l'œuvre nouvelle de MM. Blockx et De Tière dans le cadre charmant, réaliste et étonnamment pittoresque que lui ont donné MM. Kufferath et Guidé.

Les trois décors de MM. Devis et Lynen : *Un Port sur la côte flamande*, *Une habitation de pêcheur* et *les Dunes*, sont d'une vérité illusionnante, et leur plantation est des plus originales. Les costumes de M. V. Lagye, copiés sur d'authentiques frusques de pêcheurs et de matelots du littoral, donnent à la mise en scène, fort bien réglée, un côté « nature » tout à fait curieux et intéressant. Jamais œuvre lyrique belge ne fut plus « nationale ».

L'ouvrage est interprété par Mmes Paquot (Djovita), Strasy (Kerlin), Bastien (Gudule); MM. Forgeur (Arry), Dangès (Kerdie), Bourgeois (Wulff) et D'Assy (Moorik).

Simultanément avec les études de la *Fiancée de la mer* ont été poursuivies les répétitions des reprises prochaines. La première en date sera *Othello*, chanté par Mlle Friché, MM. Imbart de la Tour et Albers.

THÉATRE MOLIÈRE

La Veine.

Le théâtre Molière ne mérite que des compliments pour sa réouverture de saison. Il vient de donner la *Veine*, spirituelle pièce où Capus résout le problème de rendre sympathiques des personnages assez peu soucieux des convenances mondaines. Des situations amusantes, justes, émotionnantes, beaucoup d'esprit, font de la *Veine* une chose agréable à entendre, surtout quand elle est interprétée par une troupe excellente dans son ensemble et dont les principaux sujets sont hors de pair.

Mlle Dux est une comédienne accomplie, fine, naturelle, émue à propos, drôle quand il le faut, M. Duard est un artiste consciencieux, très personnel et composant parfaitement ses rôles, M. Melchissédec est désopilant, Mlle Felyne, un peu trop exubérante, est une jolie femme qui porte à ravir de magnifiques toilettes. Ces quatre rôles absorbent à peu près toute l'attention ; les autres ne sont que tout à fait secondaires. Ils ont été d'ailleurs fort bien remplis, et tous les artistes méritent des éloges.

Nul doute qu'avec sa troupe et son programme, le théâtre Molière fasse une de ses plus brillantes saisons.

J. M.

La Musique à Liége.

Le brillant succès obtenu ces derniers hivers par les concerts consacrés à l'histoire de la Sonate par MM. Jaspar et Zimmer et par les concerts historiques de musique de chambre instrumentale et vocale organisés par le Cercle *Piano et Archets*, — lesquels continueront à partir de décembre, — vient de décider M. Jaspar à entreprendre, avec le concours de M. Zimmer, une nouvelle série d'auditions au cours desquels seront passées en revue l'histoire de la Sonate et celle du Concerto, l'amplification de la Sonate.

En développant les séances historiques de sonates pour piano et violon avec M. Zimmer, M. Jaspar retracera l'histoire de la Suite et de la Sonate pour piano solo depuis les primitifs, et celle du concerto pour piano et orchestre.

Seul et avec le concours d'artistes de valeur, il interprétera des concertos pour un ou plusieurs pianos et pour un piano associé à d'autres instruments et fera entendre des concertos pour violon et orchestre, etc.

Après les preuves données par M. Jaspar comme pianiste et comme organisateur, on ne peut qu'applaudir à la réalisation d'une manifestation artistique aussi instructive et aussi nouvelle.

La Semaine Artistique

Du 19 au 25 octobre.

Musée de Peinture moderne. 10-4 h. Exposition du Cercle *Labeur*.

Dimanche 19. 9-5 h. Clôture de l'exposition de l'Association belge de photographie (Cercle artistique). — 10-3 h. Clôture de l'Exposition J. Merckaert (Hôtel communal de Schaerbeek). — 6 h. 1/2 Conférence de M. Ch Buls : *La Sicile* (Extension universitaire).

Lundi 20. — 8 h. 1/2 Séance de rentrée de l'Université nouvelle : *Trois ministres des colonies anglaises*, par M. A. Métin ; *Histoire de la littérature*, par M. P. Spaak (Salle Le Roy, rue du Grand-Cerf) — 8 h. 1/2. Première soirée musicale au Cercle artistique : M. A. Van Rooy.

Mardi 21. — 4 h. 1/4. Première conférence-lecture de M. Maurice Chomé : *Lamartine* (Conservatoire).

Mercredi 22. — 8 h. Assemblée générale de la *Section d'art et d'enseignement populaires* (rue de l'Étuve, 23).

Jeudi 23. — 2 h. Ouverture de l'exposition Constantin Meunier Cercle artistique). — 8 h. Lecture par M. Edmond Picard de *Jéricho*, comédie-drame en trois actes (Conférence du Jeune Barreau, Palais de Justice).

Samedi 25. — 7 h Banquet Fierens-Gevaert (Ravenstein) — 8 h. Première représentation de *Lucette*, par R. Coolus (théâtre du Parc).

PETITE CHRONIQUE

L'Académie libre de Belgique (fondation Edmond Picard), ayant mis à l'étude la question des *Encouragements à donner à la littérature*, la presse reproduisit le rapport élaboré par Maurice des Ombiaux et le *Messager de Bruxelles* ouvrit une enquête qui, sous le titre : « La vie du littérateur en Belgique », a réuni déjà les observations d'un grand nombre de nos hommes de lettres.

Désireuse de compléter par une discussion orale les données fournies par cette enquête, l'Académie libre a décidé de convoquer à une séance publique toutes les personnes que la question pourrait intéresser. Cette réunion aura lieu le jeudi 30 octobre courant, à 8 h. 1/2 du soir, dans la salle des fêtes de l'hôtel Ravenstein.

La classe des beaux-arts de l'Académie royale de Belgique se réunira dimanche prochain, à 1 h. 1/2, en séance publique.

Programme : *L'Education de l'architecte*, discours par M. H. Maquet, directeur de la classe; proclamation des résultats des grands concours du gouvernement et des concours de la classe; execution de la cantate *Œdipe à Colone*, musique de M. L. Delune, second prix de Rome 1901, texte de M. J. Sauvenière, d'après Sophocle.

Outre les œuvres que nous avons mentionnées, la ville de Gand vient d'acquérir pour son Musée l'*Eglise de Wondelghem*; *neige*, par Georges Buysse, l'une des toiles les plus remarquées au dernier Salon de la *Libre Esthétique*, le *Bouquet* de Georges Sauter, *Dur Hiver* d'Emile Breton et la *Maison dorée à Bruges*, par Franz Charlet.

Vingt-deux œuvres ont été acquises pour la tombola que la Société pour l'encouragement des Beaux-Arts offre à ses membres.

D'autre part, le gouvernement a acheté pour le Musée de Bruxelles la *Visite au malade* d'Alexandre Struys.

Une exposition d'œuvres de Franz Courtens s'est ouverte hier à Anvers, dans la salle de la *Métropole*, rue Leys, 15.

En reconnaissance du dévouement que M. H. Fierens-Gevaert a apporté à l'organisation de la section belge à l'Exposition internationale de Turin, les artistes qui ont pris part à celle-ci offriront à notre collaborateur, samedi prochain, à 7 heures, à l'hôtel Ravenstein, un banquet au cours duquel on remettra à M. Fierens son médaillon par le sculpteur G. Devreese.

La première soirée musicale du Cercle artistique aura lieu demain, lundi. M. Anton Van Rooy, baryton des théâtres de Covent-Garden et de Bayreuth, interprétera le cycle complet *Die Schöne Müllerin* de Schubert, accompagné par M. C. Friedberg.

Le magnifique élan des artistes en faveur des veuves et des orphelins victimes de la guerre sud-africaine a réuni à l'exposition de Scheveningue, ouverte au cours de l'été, un ensemble de cinq mille œuvres d'art parmi lesquelles bon nombre signées des noms les plus illustres.

L'association Pro-Boer de La Haye fait un pressant appel au public pour l'engager à acquérir des billets de cette tombola exceptionnelle. Ceux-ci sont vendus 1 florin (fr. 2-25). S'adresser au secrétaire général, M. S. De Korte, Noordeinde, 140, La Haye.

La *Revue de Paris* vient de commencer dans son numéro du 15 octobre la publication du roman annoncé de Camille Lemonnier : *Le Petit Homme de Dieu*. Le volume paraîtra en janvier à la librairie Ollendorff.

D'ici-là les mêmes éditeurs auront mis en vente, sous le titre *Poupées d'amour*, un recueil de nouvelles de l'écrivain que la Belgique littéraire s'apprête à fêter bientôt.

La nomination de Mme Armand comme professeur de chant au Conservatoire de Liége vient de paraître au *Moniteur*. C'est un choix excellent que ratifiera l'opinion publique.

Nous apprenons avec plaisir la nomination de Mme Miry-Merck comme professeur de chant à l'École de musique et de déclamation d'Ixelles.

On ne peut que féliciter M. Thiébaut de s'être assuré le concours de cette collaboratrice de talent. Nombreuses seront les élèves qui voudront profiter de son enseignement.

Le théâtre du Parc groupera prochainement, dans un même spectacle, trois œuvres d'auteurs belges : un acte en vers de M. Valère Gille, avec commentaire musical par M. Émile Agniez, la *Défense du bonheur* de M. Garnir et le *Matamore*, un acte écrit par un débutant.

Les pièces qui succéderont à *Madame Flirt* sont : *Lucette*, de Romain Coolus, la *Passerelle*, par Mme Grésac et M. F. de Croisset, le *Détour* et *Joujou*, d'Henry Bernstein, la *Châtelaine*, d'Alfred Capus, *Dans la vie*, de Maurice Donnay, l'*Indiscret*, d'Edmond Sée, et deux comédies, l'une d'Alfred Capus, l'autre de Maurice Hennequin et Paul Bilhaud, dont les titres ne sont pas encore arrêtés.

Une reprise de *Lysistrata*, de Maurice Donnay, aura lieu vers la nouvelle année.

AUX CERCLES ET SOCIÉTÉS. — La salle n° 7 de l'Hôtel Ravenstein, à Bruxelles, est disponible certains jours de la semaine pour réunions de comités, délibérations de conseils d'administration, conférences, etc.

S'adresser, pour renseignements, au comité de l'*Union de la Presse périodique belge*, ou au concierge.

VENTE PUBLIQUE
DES
TAPISSERIES
Pendules, bronzes, cuivres, porcelaines, faïences, grès, argenteries, bijoux, monnaies, tableaux, gravures, meubles anciens, formant la collection MICHIELS DE BEER.

Lundi 10 et mardi 11 novembre 1902
à 10 heures, à Gand (Salle des notaires).

EXPERTS :
J. et A. Leroy, 12, place du Musée, Bruxelles.

NOTAIRES :
A. Tyman, 33, rue du Hainaut, Gand,
Landrieu, à Gand, et De Moor, à Ledeberg
Chez qui se distribue le catalogue.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE
G. SERRURIER
LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOULE DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT
MOBILIERS SPECIAUX POUR LA CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES SOLIDES ET PEU COUTEUX



Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, Rue de la Charité, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

BEC AUER

50 % D'ECONOMIE **LUMIERE QUADRUPLE**

Appareils d'éclairage et de chauffage au GAZ, à l'ÉLECTRICITÉ et à l'ALCOOL

INSTALLATIONS COMPLETES

Bruxelles, 20, BOULEVARD DU HAINAUT, Bruxelles

Agences dans toutes les villes.

TÉLÉPHONE 1780

E. DEMAN, Libraire-Expert

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

VIENT DE PARAITRE :

THEATRE DE M. MAETERLINCK

avec une préface inédite de l'auteur.

Trois volumes in-8°, illustrés de dix compositions originales lithographiées par Auguste DONNAY.

Tirage à 110 exemplaires numérotés, sur papier de Hollande

Prix : 90 francs.

Les exemplaires numérotés 1 à 10, renfermant un croquis original de A. Donnay et deux suites des planches : l'une avec le tre, sur hollande; l'autre, avant lettre, avec remarques marginales, sur japon impérial, sont souscrits

Le prospectus illustré de cet ouvrage sera adressé gratuitement sur demande.

Demandez chez tous les papetiers

l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.

PIANOS GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

L'HÉMICYCLE

Revue mensuelle illustrée de Littérature et d'Art

Rédacteur en chef :

Pierre de Querlon, 3, Villa Michon, rue Boissière, Paris.

Un an : 6 francs. — Le numéro, 50 centimes.

Étranger : 8 francs.

Administration : 146, rue Saint-Jacques, Etampes (Seine-et Oise).

L. Didier des Gachons, *éditeur.*

LIMBOSCH & CIE

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. V° Monnom, 32, rue de l'Industrie.

VINGT-DEUXIÈME ANNÉE. N° 43. 26 OCTOBRE 1902.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Constantin Meunier (OCTAVE MAUS). — La Fiancée de la Mer (HENRY LESBROUSSART). — Zola musicien (JEAN MARCEL). — Le Musée Gustave Moreau (JULES DESTRÉE). — Accusés de réception. — Le Salon d'automne. — Nécrologie. *Alexandre Batta.* — Memento des Expositions. *Concours.* — La Semaine artistique. — Petite Chronique.

CONSTANTIN MEUNIER

C'est toute une vie d'auguste labeur, d'apostolat artistique et social que dévoile l'exposition des œuvres de Constantin Meunier. Elle embrasse vingt années de travail opiniâtre, — les plus fécondes d'une existence exemplaire dont nul autre souci que celui d'un art austère, probe et miséricordieux n'orienta le cours.

Jamais la beauté de la forme envisagée dans l'expression des énergies calmes de l'humanité n'apparut plus triomphale. Sans rhétorique, avec une simplicité de moyens presque déconcertante, le génie de Meunier a dégagé des bouillonnantes activités modernes la force primordiale des civilisations. Il a magnifié le Travail, que sa conception d'artiste et de penseur, de philosophe compatissant et de moraliste a élevé au rang des plus hautes actions de l'homme Le geste héroïque de ses mineurs, de ses puddleurs, de ses marteleurs, de ses ouvriers verriers, de ses moissonneurs, de toute la plèbe industrielle et agricole qu'il évoque a la dignité, la majesté sereine qui semblèrent aux artistes de jadis être l'apanage exclusif des monarques et des dieux. La gloire de Meunier est d'avoir révélé au prolétarisme la conscience de sa beauté morale.

Synthétique, puissant et concentré, l'art du statuaire a fixé la noblesse de l'effort humain dans chacune des figures, dans chacun des groupes qu'il a créés. Nulle sculpture n'est moins anecdotique. A travers la variété des épisodes qu'elle retrace, elle montre la pensée directrice qui a guidé l'artiste dans l'épanouissement de sa maturité. Inspirée par le spectacle de la nature, elle s'imprègne de tout ce qu'une grande âme, éprise de pitié et de justice, peut lui conférer d'émotion. Elle parle au cœur et à l'esprit en même temps qu'aux yeux.

A l'art superficiel et décoratif naguère en honneur, elle oppose une étude pénétrante qui fait jaillir des individualités le sentiment universel. Par le style dont il les revêt, Meunier fait de ses modèles des symboles immuables. Telle figure de débardeur, de lamineur, de haleur, de carrier résume en une expression inoubliable de vérité et de vie la collectivité professionnelle à laquelle elle appartient. L'ouvrier des mines surtout a trouvé en Meunier un interprète sans égal. Il est épique et victorieux. C'est une création définitive, qui suffirait à placer son auteur parmi les maîtres les plus illustres. Le

génie seul universalise une impression avec cette ampleur et cette sûreté.

Les œuvres, — sculptures, peintures, aquarelles, dessins, — on les connaît et nous ne tenterons pas de les décrire. Ce qu'on ne pouvait prévoir, c'est la splendeur nouvelle qu'elles acquièrent par leur réunion, c'est l'harmonie et la logique qui les relient l'une à l'autre, c'est l'unité qu'elles affirment dans la production touffue, infiniment variée, du maître dont les années, loin de tarir les sources créatrices, semblent aviver et renouveler l'inspiration.

La pureté d'un art pareil est réellement admirable. A en subir le charme dominateur et caressant, on oublie de songer aux qualités de métier, aux mérites de composition, aux dons d'observation aiguë qu'elles avèrent. Le propre des œuvres de premier ordre n'est-il pas de faire oublier l'effort qui les a produites?

Dans la merveilleuse exposition dont le *Cercle artistique* de Bruxelles nous offre le régal, le rayonnement intellectuel que projette l'ensemble de ces quatre-vingts sculptures, de ces quarante tableaux et dessins laisse dans l'ombre toute matérialité. Il serait oiseux de s'attarder à analyser les procédés quand les résultats sont aussi décisifs. Les artistes y puiseront les enseignements techniques que leur prodiguera cette collection de chefs-d'œuvre. Pour nous, abandonnons-nous à la joie et à l'admiration. Félicitons-nous de vivre à l'époque où fleurit un art si émouvant et espérons beaucoup de l'influence qu'il exercera sur les générations à venir. Pour un grand cœur comme celui de Meunier, la récompense n'est pas d'avoir imposé son idéal esthétique, mais de sentir l'action bienfaisante qu'il exerce et le progrès moral auquel il ouvre les voies.

La réalisation du monument dont les quatre hauts-reliefs : *L'Industrie, La Moisson, La Mine, Le Port*, et diverses figures, au nombre desquelles la superbe effigie du *Semeur*, exposée pour la première fois, proclament déjà l'étonnante et grandiose beauté, remplira le but auquel tendent les aspirations constantes du statuaire. Et la *Glorification du travail* sera, en même temps qu'un hommage à la Belgique laborieuse, le couronnement, impatiemment attendu, de la plus noble carrière artistique de ce temps.

OCTAVE MAUS

LA FIANCÉE DE LA MER (1)

Dans la grisaille, vaguement houleuse, la plainte de l'océan s'épanche, au rythme imprécis d'un balancement à contretemps, toujours renouvelée et toujours résolue, comme une vague se déploie, dans la courbe d'un triolet en rubato. C'est le prélude annonçant le lieu de l'action, — la mer glauque dans la nuit.

Le public écoute, âmes tendues. Les arpèges des basses s'enroulent, fluides, autour du sombre thème, qui se précise et se précipite, tandis que l'immuable rideau conserve derrière son élégante tombée le secret de l'œuvre nouvelle. Que sera-t-elle, cette création de deux nationaux? Librettiste et musicien flamands, tous deux proches du peuple, cherchant leur inspiration à la source merveilleuse, jamais épuisée, de la vraie beauté dramatique, auront-ils trouvé, dans leur effort simultané, une parole non dite, une expression non entendue, une formule inemployée?

L'actionat tendue n'a pas seulement, pour nous intéresser, son caractère de nouveauté; on nous l'a annoncée nationale. L'endroit du drame, le temps de l'épisode, la langue dans laquelle s'expriment ou devraient s'exprimer ses péripéties sont proches de nous. Notre imagination s'émeut à l'espoir de voir figurer sur la scène une partie de notre vie, des mœurs, un climat familiers; la Flandre est marraine de cet enfant d'art, et la Flandre a semé en nous des souvenirs qui seront tantôt, peut-être, autant d'échos émus. On attend que le rideau se déplie, que la savoureuse chanson flamande fasse fleurir sa poésie familière au bord des mers vertes ou jaunes...

Le rideau s'est déplié, et nous avons entendu la complainte adorable des *Deux enfants de rois*; mais dès l'achèvement de cette préface, le drame nous déçoit. Certes, son allure participe plutôt de l'âme flamande; mais combien de qualités de cette âme même, la fierté particulariste, la débordante richesse, la sensualité violente et surtout la couleur, cet apanage glorieux de l'art de nos provinces, n'y figurent que trop atténuées!

Le sujet est connu. La fiancée du pêcheur, englouti au loin dans l'océan, s'obstine à l'attendre, fidèle; poussée à la folie par la jalousie d'une Carmen de village, elle se jette dans la mer, s'y croyant appelée par l'ami perdu. Deux intrigues connexes se mêlent à cette première, d'autant plus ingénieusement qu'elles mettent en conflit, sans uniformité, trois personnages souffrant du même mal d'aimer qui ne les aime. La trame est simple, poétique, toute destinée à inspirer un musicien expérimenté; le tort du librettiste fut de ne pas chercher à en tirer les grandes ressources de sincérité, d'émotion simple, de grandeur dramatique qu'elle comportait. Il a préféré en faire l'opéra de tout le monde, gâtant la ligne nette et charmante d'une heureuse donnée par une série d'épisodes et d'effets dont le succès quasi machinal fut éprouvé depuis plus d'un demi-siècle. Et voici revenir tous les poncifs qui firent se pâmer nos grand'mères : le jeune pêcheur modulant, seul sur sa barque, son chant mélancolique et nocturne; les deux amoureux échangeant leurs serments aux pieds d'une effigie de la vierge Marie; l'air de bravade amoureuse de la belle fille aguichante, qui déclare, malgré ses multiples amours, que « son cœur n'est pas à prendre »; une cassette remplie de ruisselantes pierreries, essayées une à une par une jolie femme, qui s'extasie devant un miroir : « Pour une reine l'on te prendrait vraiment! »; le rire strident de la folie, sous des traits gracieux, éclatant au milieu d'un désespoir poignant; enfin l'innocente chantant l'incohérence en semant des fleurs effeuillées. Et aussi, un départ de barques de pêche, en finale tapageur, — naturellement; et encore l'antithèse du drame final et d'une bénédiction de la mer, trop voulue pour créer l'émotion.

Lorsqu'un librettiste encourt le soupçon d'avoir voulu, à côté de l'action directrice, la réussite assurée d'un effet scénique, au

(1) Drame lyrique en trois actes de Nestor De Tière, paroles françaises de Gustave Lagye, musique de Jan Blockx, représentée au théâtre de la Monnaie pour la première fois le 18 octobre 1902.

lieu de chercher, au cœur même de son drame, les situations qui doivent seules en constituer les phases, il est critiquable. Il l'est encore plus, quand pour arriver aux effets souhaités, il ne recule pas devant l'invraisemblance. Et qu'elle est pourtant grandement naïve, cette insouciance de la vérité scénique, qui fait se rencontrer dans les dunes, à souhait pour la précipitation des péripéties finales, les divers héros de l'histoire passionnée!

M. Jan Blockx a su éviter les réminiscences auxquelles semblait presque le convier son collaborateur. Mais il accueille sans un contrôle bien rigoureux les idées musicales que son inspiration lui suggère. Les thèmes d'amour de Kerlin et Arry, l'air de bravade de Djovita, le cantabile : « A l'Océan je suis fiancée », le cantique enfantin : « O saint Pierre », le chœur des amies de Kerlin lui présentant le travestissement virginal, le finale du troisième acte sont autant de pages dont il ne tire certainement pas grande gloire; et nous lui connaissons assez de talent pour être convaincu qu'en écoutant plus longuement sa muse, elle l'eût mieux conseillé.

Si la personnalité de M. Blockx n'est pas très énergique, elle est pourtant réelle, et sa veine mélodique est fournie. On songe, en l'écoutant, à Peter Benoit et à Massenet, mais un Peter Benoit bien lointain des orgies de couleur de la *Rubens cantate*, et un Massenet dépourvu de la fade veulerie d'une musiquette pour pianos d'entresols. M. Blockx est Flamand par son amour pour la danse et la chanson. Un ballet l'a fait connaître; des rythmes de danse sont esquissés en maintes pages de ses œuvres; dans la *Fiancée de la mer*, les quelques trilles de la jeune fille au pinson et le finale du premier acte sont encore assez parents des pages de *Milenka* et de *Princesse d'auberge*. Son amour de la chanson, — il ne faudrait pas connaître son œuvre pour l'ignorer. Cette prédilection donne lieu malheureusement à de maladroits raccords : combien est peu habile l'introduction des deux chansons de Djovita!

Ce n'est pas avec des chansons et du rythme dansant que l'on construit un drame lyrique; en cela, l'on pourrait adresser au musicien le même reproche qu'au librettiste : le sujet, qui eût pu être d'une saisissante beauté, n'a pas été serré de près. La mélodie est limpide, aisément compréhensible, mais courte, à fleur de peau, avec une sensation de « déjà entendu » qui s'aggrave d'un choix de formules surannées, vraiment surprises de se retrouver, vieilles de l'autre siècle, dans ce siècle nouveau. Oh! les ritournelles après chaque couplet! Oh! les duos, la main dans la main, avec résolution allargando sur une tierce soutenue en forte, qui pêche l'applaudissement! Oh! ces successions diatoniques, ces passages de tons prévus, ces développements par répétition, sans modification de rythme ni de timbre! Tout cela est sage, respectueux des usages académiques, à ce point que les dissonances des harmonies du serment paraissent, aumi lieu d'une si antique prudence, dangereusement audacieuses.

Cependant, le succès est né, chaleureux, consacrant l'œuvre dès la fin du deuxième acte. La raison n'en est pas malaisée à déterminer, si l'on juge que ce livret fut un peu écrit pour l'obtenir, et que la musique n'est pas de nature à l'écarter. Au surplus, l'union du texte et de la mélodie est heureuse, aucun des deux éléments n'a d'élans que l'autre ne puisse seconder. Malgré un troisième acte véridiquement impossible, la partition est très scénique, les tableaux sont brefs, de compréhension immédiate; pas d'écarts trop passionnés qui effarouchent, pas de formules inconnues qui déroutent. Personnages heureusement opposés, peu compliqués, d'âme simple; œuvre poétique, moyens éprouvés.

Et je songe, en terminant cette analyse, à la scène II du deuxième acte. Combien est plus intense et plus émouvante une situation qui n'emprunte sa signification qu'à l'action seule, sans immixion laborieuse d'un accessoire occasionnel! Voici, pur et suave, le rêve de l'amante : jusqu'à cet instant, la fille est restée muette, sous les objurgations de parents naïvement égoïstes; eux partis, tout se tait, — qui n'est pas l'aimé! Après les plaintes matérielles, un simple coup d'aile : nous voici dans le bleu pays d'amours éternelles! O que l'orchestre se fait doux et pleure tendrement! Elle n'a qu'un moyen, la simple jolie, pour se représenter l'absent : le rappel de sa complainte favorite, précieuse ballade ancienne, bijou de sentiment, que M. Blockx a eu le bon goût de sertir dans une monture sobre et légère, — soutien du quatuor, — dont la claire ténuité est d'une émotion délicieuse.

Le théâtre de la Monnaie n'a pas manqué d'accorder à cette œuvre de deux nationaux une interprétation et une décoration admirables. Il faut vraiment reconnaître en Mlle Paquot une artiste de tout premier rang. Sa Djovita est une merveille de vie, d'accent, de senti, de justesse, de vérité. La chanson de la Fille de Scheveningue est merveilleusement composée; le troisième acte même, si ingrat, est sauvé par la vie ardente qu'elle y apporte, dans une si franche sincérité et une passion si complète de son art, qu'on doit l'admirer sans réserves. Pourquoi faut-il regretter d'entendre poser défectueusement une voix si riche, servie par un tel tempérament?

Les autres artistes nous donnent ce bonheur rare d'une adaptation quasi absolue du caractère propre de l'interprète au caractère particulier du personnage auquel il donne vie.

La *Fiancée de la mer* est une œuvre simple, non prétentieuse, qui atteint son but, parce qu'il ne fut pas trop haut placé. Des pensées voisines des nôtres l'ont conçue, et y ont imprimé de cette douceur et de cette mélancolie qui sont filles de notre mer flamande. Le succès obtenu doit nous réjouir; car, bien que les formules datent d'une Belgique ancienne, le travail fourni peut signifier un effort de plus pour exalter l'âme patriale.

HENRY LESBROUSSART

ZOLA MUSICIEN

Au maître BRUNEAU.

Une des caractéristiques du génie de Zola est cette prodigieuse faculté de compréhension, d'assimilation et de description des choses les plus ardues des différentes techniques, faculté poussée à un point tel que les spécialistes en ont témoigné souvent une complète surprise.

Artiste par définition, Zola put apporter cette faculté magnifique à la compréhension de toutes les choses de l'Art, mais, alors, avec la manifestation de son tempérament personnel ennemi des conventions, des mensonges d'école, de tout le truquage auquel les marchands de toiles, de marbres et de musiques avaient habitué un public docile, mal averti et peu susceptible de faire effort d'étude pour acquérir un meilleur goût.

On se souvient des batailles pour la peinture, pour Manet; on a lu l'*Œuvre*, livre superbe ou halète l'âme des artistes, non seulement celle de Claude le peintre, mais aussi celle des autres, sculpteurs, écrivains, musiciens, avec une tendance universelle

vers l'avènement de l'Art libéré des formes académiques, des vieux classicismes et des romantismes factices, vers l'Art dépouillé des oripeaux et des façons, dans sa resplendissante nudité du Dieu que tout appareil enlaidit.

Ce que Manet fut à Zola pour la peinture, — un indicateur, — Bruneau le fut au regretté maître pour la musique. « Bruneau m'a fait comprendre la musique », a dit Zola dans un article ou dans une interview. Et ceux qui ont pu approcher un peu ces deux hommes si remarquables ont connu la vérité de cette confession.

Existences de travail, par-dessus tout : Bruneau, critique sincère, rigide et bon, est le premier qui ait *su* dire la vérité, depuis Berlioz. Notre époque, *relativement* compréhensive, par snobisme ou par compétence, n'est plus celle des passionnées batailles d'il y a quarante années, temps où l'on sifflait Wagner, indiscuté maintenant, —Wagner que Berlioz et avant lui un plus modeste, mon grand'père Eusèbe Lucas, tentèrent vainement de faire comprendre à la société du second Empire.

Zola, c'est la vérité; Bruneau, c'est la vérité. L'*Attaque du moulin*, le *Rêve*, *Messidor* et l'*Ouragan*, paroles de l'un, musique de l'autre, furent l'effet d'une collaboration intime, note pour mot, comme il en résulte du contact d'âmes équivalentes, dirigées sur des modes différents de l'Art.

Par Bruneau, Zola fut initié à la musique, lui qui fit ses études aux temps lointains où la musique restait encore un *art d'agrément* non imposé (malgré les Grecs si prisés des universitaires) dans les établissements où l'on instruisait la jeunesse, et mal enseigné dans les petites villes par les veuves intéressantes ou par les filles sans dot.

Bruneau, avec sa fougue et sa science, son élévation d'idées, sa conception révolutionnaire, — est réputé révolutionnaire quiconque n'adopte pas les erreurs des autres, — enseigna le secret des rythmes à Zola, le poète inconscient, peut-être, mais réel, qui sut écrire des pages merveilleusement rythmées en célébrant par exemple les tas de légumes des Halles dans le *Ventre de Paris*.

Tout artiste est musicien, parce que le rythme est universel et qu'il est la loi fondamentale de la musique. L'harmonie est en tout. Harmonie des sons, des lignes, des couleurs, combinaison des mots, des notes ou des complémentaires, au fond c'est tout un.

Et nous croyons rendre un hommage à Zola en reproduisant ces belles pages de l'*Œuvre* où Gagnière, en un café de Montmartre, exhale la profession de foi de la jeune école, alors méprisée, dont Bruneau est aujourd'hui l'un des chefs.

Gagnière dit :

« Haydn, c'est la grâce rhétoricienne, une petite musique chevrotante de vieilles aïeules poudrées; Mozart, c'est le génie précurseur, le premier qui ait donné à l'orchestre une voix individuelle. Et ils existent surtout ces deux-là, parce qu'ils ont fait Beethoven! Ah! Beethoven, la puissance, la force dans la douleur *sereine*, Michel-Ange au tombeau des Médicis. Un logicien héroïque, un pétrisseur de cervelles, car ils sont tous partis de la symphonie avec chœurs, les grands d'aujourd'hui!...

. . . . . .

« Weber passe dans un paysage romantique, conduisant la ballade des morts, au milieu des saules éplorés et des chênes qui tordent leurs bras. Schubert le suit, sous la lune pâle, le long des lacs d'argent... Et voilà Rossini, le don en personne, si gai, si naturel, sans souci de l'expression, se moquant du monde, qui n'est pas mon homme, ah! non, certes! mais si étonnant tout de même par l'abondance de son invention!

« Ces trois-là, pour aboutir à Meyerbeer, un malin qui a profité de tout, mettant, après Weber, la symphonie dans l'opéra, donnant l'expression dramatique à la formule inconsciente de Rossini. Oh! des souffles superbes, la pompe féodale, le mysticisme militaire, le frisson des légendes fantastiques, un cri de passion traversant l'histoire! Et des trouvailles, la personnalité des instruments, le récitatif dramatique accompagné symphoniquement à l'orchestre, la phrase typique sur laquelle toute l'œuvre est construite... Un grand bonhomme! un très grand bonhomme!

. . . . . .

« Berlioz a mis de la littérature dans son affaire. C'est l'illustrateur musical de Shakespeare, de Virgile et de Gœthe. Mais quel peintre! Le Delacroix de la musique, qui a fait flamber les sons, dans des oppositions fulgurantes de couleurs! Avec ça, la fêlure romantique au crâne, une religiosité qui l'emporte, des extases par-dessus les cimes. Mauvais constructeur d'opéra, merveilleux dans le morceau, exigeant trop parfois de l'orchestre qu'il torture, ayant poussé à l'extrême la personnalité des instruments, dont chacun pour lui représente un personnage. Ah! ce qu'il a dit des clarinettes : « Les clarinettes sont les femmes aimées », ah! cela m'a toujours fait couler un frisson sur la peau...

« Et Chopin, si dandy dans son byronisme, le poète envolé des névroses! Et Mendelssohn, ce ciseleur impeccable, Shakespeare en escarpins de bal, dont les romances sans paroles sont des bijoux pour les dames intelligentes! Et puis, et puis, il faut se mettre à genoux.

. . . . . .

« Schumann, le désespoir, la jouissance du désespoir! Oui, la fin de tout, le dernier chant d'une pureté triste, planant sur les ruines du monde!

. . . . . .

« Wagner, le dieu, en qui s'incarnent des siècles de musique! Son œuvre est l'arche immense, tous les arts en un seul, l'humanité vraie des personnages exprimée enfin, l'orchestre vivant à part la vie du drame; et quel massacre des conventions, des formules ineptes! Quel affranchissement révolutionnaire dans l'infini!...

« L'ouverture du *Tannhäuser*, ah! c'est l'alleluia sublime du nouveau siècle : d'abord le chant des pèlerins, le motif religieux, calme, profond, à palpitations lentes; puis les voix des sirènes qui l'étouffent peu à peu, les voluptés de Vénus pleines d'énervantes délices, d'étouffantes langueurs, de plus en plus hautes et impérieuses, désordonnées; et bientôt le thème sacré qui revient graduellement, comme une inspiration de l'espace, qui s'empare de tous les chants et les fond en une harmonie suprême, pour les emporter sur les ailes d'un hymne triomphal! »

. . . . . .

De telles choses, présentées en la forme un peu exagérée, un peu paradoxale des conversations entre artistes, n'est-elle pas l'éloge du maître regretté, et celui de son initiateur en cet art sublime de la musique que les Grecs imposaient au peuple comme celui qui, le plus facilement, ouvre l'esprit de tous à la conception du Beau?

JEAN MARCEL

LE MUSÉE GUSTAVE MOREAU

Se figure-t-on comme possible ceci : Un homme vivant au milieu de la légende, imposant par la force de sa volonté à ses yeux de ne point voir, à ses oreilles de n'entendre rien des activités qui l'entourent, s'abstrayant de l'ambiance, s'échappant de son milieu pour n'exister que dans la région du rêve, d'un rêve si intense, si précis, si constant qu'il se superpose à toute réalité pour devenir la réalité même? Et cela non point à tel moment furtif de passagère exaltation, pendant le temps nécessaire à la création d'une œuvre, — mais pendant des mois, pendant des années, pendant toute la vie?

Cette invraisemblable aventure est celle de Gustave Moreau. Si on veut aller passer quelques heures délicieuses en cet hôtel que la générosité fastueuse du peintre légua, il y a quelques années, à l'Etat français, et que depuis quelques années — ô imbécillité sereine des lenteurs administratives! — l'Etat français ne s'est point encore décidé à accepter définitivement, on en aura la preuve. Tout ce qui pendant plus de quarante ans d'un incessant labeur sortit de son pouvoir créateur : tableaux, aquarelles, esquisses, dessins, cartons, est assemblé là et conservé avec un soin admirable et touchant. Gustave Moreau était riche et méprisait la foule; il ne consentit jamais à solliciter les marchands ni à se produire aux expositions.

Aussi presque toute son œuvre est là, et c'est un éblouissement et un prodige. Prodige qu'elle ait pu se réaliser ainsi, tenace, inlassable, sans aucune des ambitions de richesse ou de gloire qui sont les moteurs de la plupart des énergies humaines. Prodige que dans cette hautaine solitude, il n'y ait pas eu de crises d'angoisse et de doute, des envies d'anéantissement, des jours sombres de désespérance. Prodige que pendant toute cette seconde moitié du XIXe siècle, rien des temps contemporains n'ait pu troubler cette vision d'époques disparues!

Il est exceptionnel de trouver en une personnalité une aussi complète unité. C'est à peine si, en prenant conscience d'elle-même, en mûrissant, elle s'est diversifiée. Elle est déjà tout entière affirmée dans les premiers tableaux, et son évolution ne se marque que dans la manière de peindre, qui, de froide, lisse, doucereusement académique et correcte qu'elle était au début, devient vers la fin libre, orgiaque, démente, splendidement épanouie. Aussi, ce musée n'est point un de ces musées ordinaires où les voix les plus diverses chuchotent des discours contradictoires; il a quelque chose d'auguste, comme la confidence pressante d'un très haut esprit. J'ai toujours, en mes pérégrinations d'art, préféré entre tous ces endroits où se conserve et se magnifie le souvenir d'un artiste unique, sortes de pèlerinages où un seul saint pieusement concentre toutes les ferveurs. Le musée Gustave Moreau (j'en donne l'adresse : 14, rue de La Rochefoucauld à Paris, car il n'est point encore enregistré dans les itinéraires obligés des touristes) est un de ces lieux sacrés où la présence certaine, persistante quand même, d'un mort, s'atteste (1). Phénomène merveilleux que cette survie par l'œuvre d'art, que cette suggestion par la couleur et le dessin sur des âmes amies!

Et ce rêve qu'il vécut toute sa vie, nous le vivrons après lui quelques heures. Salomé qui danse devant le Tétrarque, Bethsabée aux pieds de David, Hélène sur les murs de Troie, le jeune Hercule attaquant l'Hydre, les princesses de chevalerie caressant des bêtes héraldiques, tous les mythes de la Grèce païenne et les récits fabuleux de la Perse et de l'Inde, tout le chimérique et prestigieux Orient nous deviennent familiers, possibles, probables, normaux, certains. Oh! quels enchantements de lumière et de formes! Quelles architectures d'opulence inouïe! Quels ombrages et quels cieux de drame et de tragédie! Quelles parures étranges sur ces corps laiteux d'éphèbes et de reines, à la grâce nonchalante et fière! Des bijoux partout étincellent, et les perles se mêlent aux rubis et aux saphirs dans les orfèvreries les plus complexes et déconcertantes.

Et ce sont vraiment des pierres précieuses que le peintre semble avoir broyées sur sa palette, pour des coulées extraordinaires de gemmes liquides! Cette couleur de Gustave Moreau, quelle incomparable magnificence! On cherche vainement quels maîtres ont su, comme lui, rendre douloureux le bleu d'un ciel, angoissant le rouge d'un couchant, mystérieux le vert d'une futaie, profondes, chaudes, veloutées, rutilantes toutes les nuances exquisement harmonisées! Les Vénitiens, dans leurs plus souveraines magies, n'ont point été au delà et parmi les modernes, c'est à Moreau que Böcklin, certainement, doit le faste étrange de certaines colorations.

On connaît, au Luxembourg, l'étonnante *Danse de Salomé*, dont J.-K. Huysmans, dans *A Rebours*, fit jadis une si sensationnelle description; il en est, au musée G. Moreau, plusieurs variantes (car le maître semble s'être passionné pour certains sujets et les avoir, maintes fois, étudiés) dont la moindre est un chef-d'œuvre.

Mais cette puissance extrême de la couleur, douce flatterie pour les yeux impressionnables, n'est que la clé qui nous aide à entrer dans le jardin des légendes. L'art de Gustave Moreau n'est pas seulement une joie des sens, c'est l'évocation d'un monde, avec les significations graves que comporte toute révélation de possibilités insoupçonnées. Il élargit l'horizon mental ainsi qu'un poème, ainsi qu'une musique, et lorsqu'on redescend vers Paris, vers l'affairement, la laideur et la pauvreté des spectacles modernes, ce sont ceux-ci qui semblent irréels et tristement invraisemblables, et l'on s'étonne, l'on admire et l'on reprend courage, puisque du milieu de tant de sombres platitudes l'Homme peut faire surgir encore de pareils songes de beauté. Et, une fois de plus, le jeune Siegfried s'en va joyeusement combattre le dragon Fafner!

(L'Effort.) JULES DESTRÉE

(1) Voir l'article de M. EDMOND PICARD dans l'*Art moderne* du 22 avril 1900.

Ajoutons que le musée Gustave Moreau sera définitivement ouvert au public le 15 novembre prochain

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

ROMAN : *Gillette*, par JEAN THOREL. Paris, Albert Fontemoing (collection « Minerva »). — *Versailles-aux-fantômes*, par MARCEL BATILLIAT. Paris, *Mercure de France*. — *Bagatouni*, roman, par VALÈRE BESNARD. Traduit du provençal par PAUL SOUCHON, avec une couverture et une eau-forte par l'auteur. Paris, Ed. de la *Plume*.

THÉATRE : *Les Racines* (trois actes); *L'Eau et le Vin* (trois actes), par MAUBEL. Paris, Fischbacher. — *Jéricho*, comédie-drame en trois actes et XXIV scènes, par EDMOND PICARD. Bruxelles, P. Lacomblez.

DIVERS : *Les Fleurs passionnées*, texte et lithographies en couleurs par EDMOND ROCHER. En dix fascicules. Paris, Bibliothèque des *Cahiers humains*, 125, rue d'Alésia.

MUSIQUE : OTTO BARBLAN. *Chaconne* pour orgue sur un thème de Bach (op. 10). Leipzig, F.-E.-C. Leuckart. — *Cinq pièces* pour orgue (op. 5). Leipzig, J. Rieter-Biedermann. — *Passacaglio* pour orgue (op. 6). Leipzig, J. Rieter Biedermann.

GUSTAVE SAMAZEUILH. *Suite* pour le piano. Paris, E. Baudoux et Ce.

DÉSIRÉ DEMEST. *Manuel d'exercices de chant*. Bruxelles, Breitkopf et Härtel.

Le Salon d'automne.

Le Salon d'automne, dont nous avons annoncé la fondation à Paris, s'ouvrira en novembre au Grand Palais. La commission directrice a été definitivement constituée comme suit :

Pour la peinture : MM. Abel Truchet, Aman-Jean, Adler, Aubur-

tin, Besson, Desvalières, Lopisgich, Olive, Louis Picard, Ravanne, Wéry, Willette.

Sculpture : MM. Gustave Michel, Fix Masseau, Camille Lefèvre, Gasq, Laporte, Blairsy.

Gravure : MM. Lepère et Manuel Robbe.

Architecture : MM. Tronchet et Plumet.

Critique d'art : MM. Camille Mauclair, Henri Frantz, Frantz Jourdain, Yvanhoé Rambosson, Edouard Saradin.

Ce comité a constitué son bureau de la façon suivante :

Présidents d'honneur : MM. Eugène Carrière et Albert Besnard. — Président : M. Frantz Jourdain. — Vice-présidents de sections : Peinture, M. Desvallières; sculpture, M. Camille Lefèvre; architecture, M. Plumet; gravure, M. Lepère; critique d'art, M. Yvanhoé Rambosson. — Secrétaire général : M. Lopisgich. — Trésorier : M. Abel Truchet. — Délégués étrangers ; MM. Gropéano et Neydhart.

S'adresser pour tous renseignements à M. Lopisgich, 11, boulevard de Clichy, Paris.

NÉCROLOGIE

Alexandre Batta.

L'un des maîtres du violoncelle, Alexandre Batta, vient de mourir à Versailles où il s'était retiré après une carrière brillamment remplie. Il avait atteint l'âge de quatre-vingt-six ans. Né à Maestricht, il remporta en 1834 le premier prix au Conservatoire de Bruxelles dans la classe de Platel, et ne tarda pas à conquérir à Paris, en Allemagne, en Hollande et en Russie une célébrité méritée par la puissance, le sentiment et le style de son jeu.

Batta a écrit plusieurs compositions pour le violoncelle.

Memento des Expositions.

ANGERS. — *Société des Amis des Arts.* 20 novembre 1902-février 1903. Transport gratuit pour les artistes invités. Dépôt à Paris chez M Robinot, 32, rue de Maubeuge, avant le 1er novembre. Envois directs du 15 octobre au 5 novembre. Limites : peinture, 2 mètres; sculpture, 150 kilogs. Commission sur les ventes : 10 p. c. Adresser les demandes au *Président de la Société des Amis des Arts, Angers.*

BRUGES. — XXVe exposition du Cercle Artistique. Ouverture : 7 décembre. Envois : 22-29 novembre. Maximum : trois œuvres par exposant. Renseignements : *M. Ch. Dhont, avocat, président du Cercle Artistique, Bruges.*

VENISE. — Ve exposition internationale des Beaux-Arts. 22 avril-31 octobre 1903. Grandes médailles d'or. Cent mille francs votés par la Ville pour acquisitions. Renseignements : *M. Fradeletto, secrétaire général.*

Concours.

DURBAN (Natal). — Le 18 décembre prochain, la municipalité de Durban (Natal), mettra au concours les plans pour la construction d'un nouvel hôtel de ville avec une bibliothèque et galerie d'art. Des primes de 200, 300 et 500 livres sterling (12,500, 7,500 et 5,000 francs) seront décernées aux auteurs des meilleurs projets.

Plan du terrain et conditions du concours chez *M. W. H. Radford, Albin Chambers, Kingstreet, à Nottingham,* moyennant un dépôt de 3 livres sterling 3 shillings (fr. 79-40).

PARIS. — Concours d'enseignes artistiques ouvert par la ville de Paris entre les artistes français Dépôt 1er-15 novembre. Primes de 2,000, 1,000, 500 et 250 francs et médailles d'argent. Renseignements : *M. Autrand, secrétaire général de la préfecture de la Seine, Paris.*

SAINT-LOUIS (Etats-Unis) — Concours international pour un emblème destiné à être utilisé comme sceau officiel de l'Exposition de 1904 (médaille, affiche, en-tête de papier à lettres, etc.). Prix unique : 2,000 dollars (10,000 francs). Envoi franco du 1er au 15 novembre 1902 à MM. W.-S. Budworth and Son, 424, West, 52d Street, New-York. Avis d'envoi à *M. Walter B. Stevens, secrétaire de la Louisiana Purchase Exhibition, Saint-Louis (U. S.).*

VENISE. — Concours international pour le modèle d'une grande médaille d'or ouvert par la municipalité de Venise à l'occasion de la cinquième exposition internationale des Beaux-Arts. Prix unique : 3,000 lires. Envoi franco avant le 1er janvier 1903 à M. *A. Fradeletto, secrétaire général de l'Exposition des Beaux-Arts, Venise.*

La Semaine Artistique.

Du 26 octobre au 1er novembre.

MUSÉE DE PEINTURE MODERNE. 10-4 h. Exposition du Cercle *Labeur.* (Clôture le 30.)

CERCLE ARTISTIQUE. Exposition CONSTANTIN MEUNIER.

Dimanche 26. — 1 h. 1/2. Séance publique de l'Académie royale de Belgique. *Œdipe à Colone,* par M. Delune.

Lundi 27. — 8 h 1/2. Conférence de M. Ch. Buls à la Société de Géographie : *La Sicile ancienne et moderne.* (Grande-Harmonie).

Mardi 28. — 4 h. 1/4 Conférence de M. Chomé : *Alfred de Vigny.* (Conservatoire.)

Jeudi 30. — 2 h. 1/2. Première matinée littéraire au théâtre du Parc Conférence de M. Léo Claretie : *Ernest Legouvé.* Représentation de *Bataille de dames.* — 8 h. 1/2. Séance publique de l'Académie libre de Belgique. (Hôtel Ravenstein.)

PETITE CHRONIQUE

A l'exposition des œuvres de Constantin Meunier succédera, au Cercle artistique, un ensemble de peintures d'A.-J. Heymans, le paysagiste réputé.

M. Pol de Mont organise à Anvers, dans les salles de l'ancien Musée, une exposition Heymans qui fera suite à celle de Bruxelles, et pour laquelle M. Wauters-Dustin, qui possède, on le sait, les plus belles toiles de l'artiste, a promis sa collaboration.

Mlle M.-A. Marcotte expose en ce moment à Anvers (Salle Verlat) du 25 octobre au 3 novembre quelques-unes de ses œuvres.

Le succès persistant de la *Veine* a obligé la direction du théâtre Molière à reculer de huit jours la première de la *Course du flambeau.* La comédie de Paul Hervieu passera samedi prochain. (Répétition générale vendredi.)

Depuis hier, *Lucette,* de R. Coolus, a succédé à *Madame Flirt* sur l'affiche du Parc.

Sur la proposition de M. Cocq, échevin, le conseil communal d'Ixelles, réuni mardi soir, a décidé de participer à la manifestation en l'honneur de Camille Lemonnier, en donnant le nom du grand écrivain à l'une des rues de la commune.

M. L. Titz a repris avant-hier la série des intéressantes conférences qu'il fait à l'Ecole professionnelle d'art appliqué à la bijouterie et à la ciselure sur l'Histoire des styles et du bijou. Ces entretiens ont lieu, de quinzaine en quinzaine, le vendredi soir, à 8 h. 1/4, au palais du Midi (salle 23).

Le Quatuor Zimmer, dont les séances offrent toujours le plus vif intérêt, donnera cet hiver quatre concerts de musique de chambre dans la salle de la nouvelle école allemande, rue des Minimes, 21. Ces concerts auront lieu les 29 novembre, 23 janvier, 20 février et 20 mars. Au programme figurera entre autres, en première audition, un quatuor à cordes de M. Witkowsky, l'auteur de la symphonie applaudie l'hiver dernier aux Concerts Ysaye.

Le Comité belge de la Croix Verte française (société de secours aux militaires coloniaux, fondée en 1888) donnera, au bénéfice de l'œuvre, le dimanche 9 novembre, à 8 h. 1/2, un concert à la Grande-Harmonie.

Parmi les artistes qui ont bien voulu prêter leur concours, citons Mlles Loriaux, Angèle Delhaye, MM. Abel Orban, Van Winckel, Vandam, Pierard, Hannon, Bogaerts, Mahy ; Mlles J. Dubreucq et Marie Derboven ; M. Dufroy.

Rachel Hoffmann (Mme Dubois) donnera un piano récital à la Grande-Harmonie de Bruxelles, le jeudi 20 novembre 1902, à 8 h. 1/2 du soir.

Une audition d'œuvres vocales et instrumentales de MM. Z. Etienne et M. Raymond aura lieu à la Grande-Harmonie le 25 novembre sous les auspices de Mme Armand, professeur au Conservatoire de Liége, et avec le concours de MM. Lunders (violon), Van Houtte (alto), Strauwen (violoncelle), Mlles Massart, Bressy, M. Varlez, etc. On exécutera, entre autres, pour la première fois, des fragments de *David Teniers*, pièce lyrique en trois actes, texte de P. Wodon, musique de Z. Etienne et M. Raymond.

L'Opéra-Comique de Paris reprendra jeudi prochain *Pelléas et Mélisande*. C'est le baryton Rigaux qui chantera le rôle de Pelléas créé par M. Jean Périer.

Cette fois, le rôle de l'enfant sera joué en travesti par Mlle Dumesnil Cette innovation a permis de rétablir un des plus jolis tableaux de l'œuvre, le tableau des « moutons », que l'enfant chargé primitivement du rôle n'avait pu ni jouer ni chanter.

M. Victor Vreuls vient d'écrire une symphonie en trois parties avec violon principal. Il est venu à Bruxelles la semaine dernière pour la faire entendre à M. Eugène Ysaye.

L'œuvre figurera au programme des concerts Colonne et sera vraisemblablement exécutée à Bruxelles cet hiver. Le compositeur achève, en outre, trois pièces pour chant et orchestre sur des poèmes de Verlaine reliés l'un à l'autre par des interludes symphoniques et formant une sorte de trilogie.

M. J. Guy Ropartz, dont les intelligentes initiatives musicales ont fait de Nancy un centre artistique des plus intéressants, se propose de consacrer en partie à la musique russe les dix concerts qu'il dirigera, à partir du 9 novembre, au Conservatoire. Parmi les œuvres qui seront exécutées pour la première fois à Nancy, citons en outre : Symphonie de Witkowsky, ouverture du *Roi Lear* de Savard, entr'acte de l'*Etranger*, de V. d'Indy, *Dante-Symphonie* et la *Légende de Sainte-Elisabeth* de Liszt, cantate *Ivreue dich* de J.-S. Bach, etc. Comme reprises : la *Neuvième Symphonie* et la *Passion selon saint Jean*

Solistes : Eugène Ysaye et Henri Marteau (violon), André Hekking (violoncelle), Fr. Brunner, Mlles Marthe Girod et Marthe Dron (piano), Mme Raunay, MM. Warmbrodt et Daraux, etc. (chant).

A VENDRE
PORNOCRATÈS, de ROPS
Exemplaire de tout premier choix, numéroté, avec beau cadre.
Ecrire bureau du journal : **M. Bombrel.**

Vente des manuscrits et des livres rares et curieux
de feu **M. Chr.-J. VAN EEGHEN**
chez MM. **R.-W.-P. De Vries**, Singel, 146, à **Amsterdam**,
les **3, 4, 5 et 6 NOVEMBRE 1902**, à **7** heures du soir.
(Livres d'heures, impressions des XVe et XVIe siècles, voyages, histoire, costume, beaux-arts, numismatique, etc.)

Vient de paraître chez MM. A. DURAND et fils, éditeurs
4, place de la Madeleine, Paris.

VINCENT D'INDY. **Cours de composition musicale.** Premier livre, rédigé avec la collaboration d'Auguste Sérieyx, d'après les notes prises aux classes de composition de la *Scola Cantorum* en 1897-98 — Prix net : 10 francs.

PAUL DUKAS. **Variations, Interlude et Finale** pour piano sur un thème de J.-Ph. Rameau — Prix net : 5 francs.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.





Maison Félix MOMMEN & Cº, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

BEC AUER

50 % D'ECONOMIE **LUMIERE QUADRUPLE**

Appareils d'éclairage et de chauffage au GAZ, à l'ÉLECTRICITÉ et à l'ALCOOL

INSTALLATIONS COMPLETES

Bruxelles, 20, BOULEVARD DU HAINAUT, Bruxelles

Agences dans toutes les villes.

TÉLÉPHONE 1780

E. DEMAN, Libraire-Expert

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

VIENT DE PARAITRE :

THEATRE DE M. MAETERLINCK

avec une préface inédite de l'auteur.

Trois volumes in-8º, illustrés de dix compositions originales lithographiées par AUGUSTE DONNAY.

Tirage à 110 exemplaires numérotés, sur papier de Hollande

Prix : 90 francs.

Les exemplaires numérotés 1 à 10, renfermant un croquis original de A. DONNAY et deux suites des planches : l'une avec lettre, sur hollande; l'autre, avant lettre, avec remarques marginales, sur japon impérial, sont souscrits.

Le prospectus illustré de cet ouvrage sera adressé gratuitement sur demande.

Demandez chez tous les papetiers

l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION **EXPORTATION** **ÉCHANGE**

JUGEND

Revue illustrée hebdomadaire

FONDÉE EN 1896

Éditeur : DR. GEORG HIRTH, Munich.

LIMBOSCH & CIE

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc. Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. Vᵉ MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

VINGT-DEUXIÈME ANNÉE. N° 44. 2 NOVEMBRE 1902

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Une Fédération des Gens de lettres belges. *Lettre ouverte à l'Académie libre de Belgique* (GEORGES RENCY) — Un mot sur l'Art en Extrême-Orient (JEAN MARCEL). — Le Monument au Travail. — Mlle Marie-Antoinette Marcotte (L. ABRY). — A l'Académie libre de Belgique. — A l'Académie royale. — Le Monument de Charles Baudelaire (M.-D. CALVOCORESSI). — Théâtre du Parc. *Lucette* (O. M.). — Au Musee moderne — La Semaine artistique. — Petite Chronique.

Une Fédération des Gens de lettres belges.

Lettre ouverte à l'Académie libre de Belgique.

J'ai lu dans l'*Art moderne* que l'Académie libre de Belgique entendrait publiquement, le 30 octobre, les personnes qui ont des propositions à lui faire relativement à l'amélioration du sort des littérateurs en Belgique.

Mon plus cher désir eût éte de défendre, au cours de cette séance, le projet que nous avons formé, quelques amis et moi, d'une *Fédération des Gens de lettres belges*. Malheureusement je ne pourrai disposer de mon temps ce soir-là. Je me vois donc contraint de résumer ici les idées que j'aurais développées verbalement, si les circonstances ne s'y étaient pas opposées.

Tout d'abord, voici notre projet : Grouper en une fédération, sur le modèle de la Société française du même nom, tous ceux qui, en Belgique, dans la Presse ou par le Livre, consacrent leurs facultés à la Littérature.

Je me permets d'insister sur les termes de ma proposition. Que faut-il entendre ici par le mot « fédération »? Rien de pareil aux groupements littéraires dont la Belgique est depuis vingt ans le théâtre. Il ne s'agit pas de réunir des gens qui professent les mêmes théories esthétiques. Tous les groupements de ce genre ont été stériles parce qu'ils n'avaient pas de portée pratique. Nous voudrions, au contraire, que les littérateurs belges formassent une association tout à fait comme les tireurs à l'arc ou les amateurs de pigeons en créent tous les jours. Il n'est même pas nécessaire qu'ils se connaissent mutuellement. Il suffit qu'ils donnent leur adhésion, leur minime souscription pécuniaire et que chacun d'eux compte pour une unité dans un important total.

Maintenant, à qui s'adresse notre appel? A tout le monde! A tous ceux qui tiennent une plume, aux littérateurs, romanciers, poètes et critiques; aux journalistes de la Presse d'information, de la Presse d'enseignement, des revues et des gazettes spéciales; à tous ceux qui font le métier d'écrire, en un mot.

L'association une fois constituée, à quoi servirait-elle? Sa première utilité résiderait dans le fait même de son existence. Aujourd'hui, les littérateurs sont isolés,

désarmés, en présence de l'indifférence du public et du gouvernement. S'ils étaient groupés, s'ils avaient à leur tête un comité autorisé à parler en leur nom, ils réussiraient aussi bien à obtenir ce qu'ils désirent que les sociétés dramatiques de trente-sixième ordre auxquelles vont la majeure partie des subsides votés par les Chambres pour l'encouragement — ô ironie! — de la Littérature nationale. Formons un groupe, une masse. Grondons en chœur! Que l'on nous sente nombreux, puissants, unis. Et tout de suite vous verrez qu'on accordera à notre Union ce qu'on a tant de fois refusé à nos initiatives particulières.

Une seconde utilité de l'association : elle obtiendrait aisément la personnification civile, ce qui lui permettrait de recevoir des dons. Actuellement, les gens qui désirent laisser par testament des sommes à la littérature en sont empêchés parce qu'ils ne savent à qui les léguer. Tout comme la Société des Gens de lettres française, notre union s'enrichirait, peu à peu, au moyen de legs et des cotisations des membres. Et rien ne nous défend de penser qu'au bout de quelques années elle serait en mesure d'accorder des encouragements et des pensions à ses adhérents et de fonder des prix littéraires. Mais, avant tout, j'insiste sur la portée morale de l'association. Elle seule est capable, en opposant le nombre au nombre, de nous attirer le respect des pouvoirs publics et l'attention des lecteurs.

Mais les objections, direz-vous? Y avez-vous songé? — Des objections, il n'y en a pas! Tous nous voulons, tous nous devons vouloir qu'on cesse de nous considérer en Belgique comme des ilotes et que — tandis qu'on salue très bas un peintre, un sculpteur, un musicien, tandis qu'on leur fait largement, et sans compter, leur part dans le budget des Beaux-Arts, tandis qu'ils ont, dans les académies et les conservatoires, maints postes honorables qui leur permettent de gagner leur pain sans négliger leur labeur artistique — nous seuls soyons exclus des subsides et des sinécures, et que nous apprenions seulement que la justice existe pour nous en Belgique quand elle poursuit devant la Cour d'assises nos plus grands, nos plus définitifs écrivains!

S'il en est ainsi, qu'importent les susceptibilités personnelles? Allons-nous recommencer à nous manger le nez à l'heure où, remisant nos petites rancunes, nous ne devrions plus connaître que notre but commun? Déjà on m'a objecté que cette association répugnerait au libre génie de quelques individualistes forcenés qui déclarent solennellement ne rien demander ni au public, ni à l'État, ni à personne. Eux seuls, et c'est assez! L'attitude serait amusante, si elle n'était si fâcheuse. Pour Dieu, ne fournissons pas des armes à nos ennemis. Ne discutons plus si nous servons la Beauté de telle ou de telle façon, si nous nous intitulons Poètes (avec un grand P) ou plus modestement littérateurs. Rappelons-nous seulement qu'au moins par les détails matériels nous appartenons tous au même métier et qu'à ce titre nous nous devons mutuellement, comme dans tous les métiers du monde, aide, secours et protection.

S'il y en a qui, *sincèrement* (j'insiste sur ce mot), ne veulent ni des encouragements de l'État, ni de l'attention du public, ils sauront comprendre que tout le monde ne pense pas comme eux et qu'on peut, sans cesser d'avoir du talent ou d'être un honnête homme, exiger que le gouvernement accorde à la Littérature une attention équivalente à celle qu'il accorde à la Peinture, à la Sculpture et à la Musique. Tout le monde doit être avec nous, bon gré mal gré, les enthousiastes et les sceptiques, ceux qui s'emballent toujours, et ceux — hélas! en Belgique, c'est la majorité — qui prédisent à toute aventure l'insuccès, avant même qu'elle ait été entreprise. Allons toujours de l'avant! Nous verrons plus tard si « ça ne réussira pas! »

GEORGES RENCY

Un mot sur l'Art en Extrême-Orient.

Ce mot *art*, lorsqu'il s'agit des choses d'Extrême-Orient, paraît un peu forcé; le gros public n'en connaît guère que les porcelaines communes et de grossières enluminures, d'ailleurs propices aux décorations faciles. C'est la ressource du luxe superficiel ou pauvre.

Les collections publiques ou privées possèdent des pièces remarquables, — émaux, bronzes, porcelaines, ivoires, incrustations, broderies, — toutes choses dont l'exécution dénote un soin, un fini rares, presque impossibles à obtenir dans nos pays de hâte et de fièvre. C'est évidemment artistique, mais dans un sens profondément réaliste, et pourtant on accorde aux produits extrême-orientaux une réputation de fantastique et presque de symbolisme.

L'ethnologie de ces pays serait pédante et déplacée ici. Signalons simplement qu'il faut, pour ne point attribuer aux uns les œuvres et le génie des autres, démêler avec attention l'enchevêtrement des Malais, des Hindous et de leurs dérivés, et des Jaunes. Parmi les Jaunes, les peuples actifs, à vie intense, à vision plus précise, tels les Japonais, remuants comme tous les insulaires, les peuples stationnaires comme les Chinois et les peuples subjugués et apparemment indifférents comme les Annamites. La péninsule indo-chinoise offre de bizarres contrastes. A Angkor, les kmers idéalistes ont édifié une pagode gigantesque, un de ces formidables hymnes de pierre comme tous les néo-Hindous en ont élevé à leurs religions. A deux kilomètres de là, quelques piliers de go-lim, soutenant un toit aux poutres ouvragées; des arbres entourant et abritant l'édifice, tel est le temple que de tous temps les Jaunes ont cru suffisant au Boudha dont l'autel rouge et or est d'origine étrangère, — une pratique thibétaine, empruntée à l'Inde.

La réputation de fantastique de l'art dans ce pays tient à ce que, chez les exécutants, le souci très positif de la compréhension va jusqu'à primer celui de l'exactitude. Veulent-ils exprimer la fureur?

ils contractent les muscles de la face, joignent les sourcils, rident le front, font saillir les yeux. Les bras et les jambes, brandis et jetés en gestes excessifs, disent le désir de frapper, le besoin de se ruer sur l'ennemi visible ou imaginaire. La puissance et la générosité des dieux est représentée par la multiplicité des bras. Si l'expression des sentiments des êtres entraîne une exagération quasi-caricaturale, en revanche on peut remarquer l'absolue réalité des objets inanimés, fleurs, arbres, maisons, reproduits avec un soin des détails, une fidélité de coloris faits pour stupéfier des gens comme nous, habitués surtout à la vision d'ensemble.

Dans leurs sculptures, l'exactitude des poses et le respect des minuties sont les caractéristiques, mais on devine l'absence d'une étude empreinte d'idéal; on constate une lourdeur de formes, une naïveté de gestes, provenant d'une ignorance de l'anatomie (sauf pour les parties apparentes) et surtout d'un sentiment terre-à-terre. Tout prouve qu'ils ne sont et n'ont jamais été que des copistes patients et méticuleux, des manœuvres incomparables, mais sans génie.

Leur fantastique, en quoi quelques-uns ont voulu trouver du symbolisme, n'est que de la déformation, en grossissement ou en exagération. Les peuples d'Extrême-Orient sont d'une imagination souverainement positive. Ce sont des philosophes, de qui la religion se borne au culte des ancêtres et à l'observation d'une morale rationnelle. Le merveilleux n'entre guère dans leurs conceptions ou, s'il y entre, c'est par interprétation ignorante de choses forcément inexplicables pour des gens assez fermés aux sciences physiques.

En réalité, la seule chose fantastique que l'on observe chez eux, c'est le dragon et ses légendes relatives aux phénomènes cosmiques. Si nous vivions encore au temps des in-folio, on pourrait en confectionner une cinquantaine sur cette donnée : *Le Dragon, dans toutes les religions, chez tous les peuples et à toutes les époques*. Le christianisme l'admet, vaincu par saint Georges; le paganisme le montrait dans la jolie aventure d'Andromède. Et ceci me fait souvenir d'une hypothèse d'Eugène Pelletan, dans sa curieuse *Profession de foi du XIX^e siècle*. En parlant des nombreux animaux fantastiques dont est peuplée la mythologie grecque, il disait à peu près ceci :

« Qui sait si l'homme primitif, l'ancêtre des Pélasges, n'a pas connu des espèces anéanties maintenant; n'a-t-il point vu un éléphant plus gros, un cheval plus grand, des bêtes monstrueuses comme Cuvier nous en a révélées, et n'en a-t-il pas légué la tradition à ses descendants? »

Or, ce dragon, animal sqameux, aux pattes torses, à long col et à queue traînante, ne ressemble-t-il pas au plesiosaurus qui, aux âges préhistoriques, devait être une bête redoutable pour l'homme, si celui-ci en était contemporain? Et puis, quel peuple n'a pas emprunté quelque chose aux peuples voisins, pour des causes accidentelles dont l'origine est souvent obscure. Les Hébreux, si absolus pourtant en leur dogme de peuple-roi, n'ont ils pas intercalé dans le Vieux Testament maintes traditions chaldéennes?

Une des plus primitives et des plus délicieuses manifestations de l'Art, la musique (1), n'existe qu'à l'état rudimentaire dans ces pays. Je n'ai pu rien trouver d'équivalent à nos notes. L'enseignement est mnémotechnique. Au théâtre, les situations sont soulignées à coups de gong et de tam-tam. Les autres instruments à vent ou à cordes (parmi ces derniers, il en est de fort originaux) sont étouffés par la batterie, on pourrait dire par la batterie de cuisine.

A proprement parler, la danse n'existe pas non plus (sauf dans les régions où vivent des peuples non exclusivement jaunes). La chorégraphie est remplacée par une mimique plus ou moins gracieuse, servant à traduire, à accentuer le chant, qui consiste presque toujours en une phrase monotone dont la finale monte ou descend, dans la gamme des cinq notes usitées : *sol, fa, la, si, mi*.

En résumé, il semble que ces races si nombreuses, que nous connaissons si peu et si mal, possèdent, dans le domaine de l'esprit, des philosophes, des légistes, des politiques; dans le domaine de l'art, de bons et fidèles copistes, ne comptant point le temps, soucieux d'exprimer les sentiments qu'ils veulent faire comprendre, de reproduire exactement les détails extérieurs des choses, mais ignorant la composition, la perspective, le groupement, ayant le respect du vrai apparent, et non le souci du beau, restant des ouvriers précieux, mais n'ayant rien de ce qui fait l'artiste.

Mettons que l'Extrême-Orient excelle dans les arts décoratifs, mais ne lui accordons pas, sous peine, je crois, de nous tromper, une place dans l'Art intrinsèque, comme notre Europe avec Phidias, Michel-Ange, Rembrandt, Cellini, les poètes, les musiciens, le fait admirer à ses peuples toujours idéalistes.

JEAN MARCEL

(1) Un Belge d'origine, M. Knops, lauréat du Conservatoire de Paris, a publié un curieux rapport d'une mission d'étude musicale que le gouvernement de l'Indo-Chine lui avait confiée en 1900.

Le Monument au Travail.

On nous écrit :

Mardi, 28 octobre.

MONSIEUR LE RÉDACTEUR EN CHEF,

Le bruit court, avec persistance, depuis quelque temps, que le *Monument au Travail* ne s'élèvera *jamais* à l'avenue de Tervueren, qu'il sera érigé à Copenhague! Le *National* de ce matin annonce même qu'un mécène de cette ville — M. Jacobsen — est en pourparlers avec Constantin Meunier.

Ce n'est donc pas assez que Dresde ait une salle Meunier, que Copenhague et Paris aient des collections plus complètes que la nôtre, qu'Anvers ait pu nous souffler le sublime *Débardeur*, — il faut encore que l'étranger nous prenne le *Monument au Travail!* Ce serait un scandale! Et j'espère bien que les admirateurs sincères et enthousiastes de Meunier seront aux aguets et ne permettront pas cette nouvelle, cette honteuse gaffe.

A propos du *Monument au Travail*, j'ai entendu critiquer, par des visiteurs de l'exposition du Cercle, l'enveloppement architectural des bas-reliefs. Je le crois, pour ma part, excellent. C'est bien le « bloc » voulu par Meunier. L'ensemble donne l'impression d'une énorme masse de granit où auraient été taillés, comme des bas-reliefs assyriens, la Mine, la Moisson, le Port et le Creuset. En plein air, en dimensions colossales, cela sera grandiose et mâle. Certes, ce *projet* devra çà et là être retouché, mais il faut se réjouir de ce que Meunier ait voulu pour son œuvre géniale une

architecture belle et neuve aussi. Il serait regrettable de voir ces bas-reliefs gigantesques sertis dans une architecture étriquée et quelconque.

Veuillez agréer, etc.

LAMBERT DAVID

Notre correspondant apprendra avec plaisir que de toutes parts la Belgique s'émeut des lenteurs du Gouvernement à décider l'érection de l'admirable monument de Constantin Meunier. La pensée que ce chef-d'œuvre pourrait nous échapper a suscité un mouvement unanime d'opinion. Les cercles d'art, les associations intellectuelles, les notabilités du monde artistique, les revues et journaux d'art s'apprêtent à pétitionner en masse — pour que l'Etat sauve le pays du déshonneur de voir passer à l'étranger une œuvre qui doit rester nôtre. Dans un élan d'enthousiasme, le comité du Cercle artistique de Bruxelles a même ouvert une souscription destinée à constituer, par l'initiative privée, les fonds nécessaires à l'exécution du monument. La liste se couvre de signatures. Mais il est à prévoir que le vœu universel de la nation détermine le gouvernement à prendre promptement la décision qu'on attend de lui.

Mlle Marie-Antoinette Marcotte.

La jeune fille qui dans notre groupe artiste porte ce joli nom fleurant le XVIIIe siècle est une intéressante et captivante physionomie toute d'exception. Faite pour les plaisirs et les succès mondains, elle a voulu s'isoler en son rêve d'art, sans la moindre ostentation d'ailleurs, et s'astreindre au dur labeur qui seul conduit au triomphe. Sa nature essentiellement intelligente et délicate, timide et ingénue, mais cependant décidée et volontaire, un tantinet mystique, se marque en ses œuvres au point que l'on peut se figurer par elles toute la psychologie de leur auteur.

En une exposition que Mlle Marcotte vient d'ouvrir à Anvers, et qui probablement sera bientôt vue à Bruxelles, une toile qui déjà date de quelques années semble représenter la genèse de ce talent prime-sautier : c'est sous ce titre modeste, *Un Bouquet*, la plus exquise des harmonies, claire, légère, d'un faire timide et naïf, où s'exprime la pureté d'une âme presque enfantine encore, d'une fine et délicate sensibilité artistique. Quelques lilas blancs, quelques fleurettes aux tons pâles, un bout de dentelle, un vase, c'est tout, — mais lorsque nous eûmes l'occasion de voir cette prime œuvre dans l'atelier silencieux caché derrière des jardins en une rue écartée d'Anvers, toute une révélation se fit pour nous : un jeune talent près d'éclore existait là, inconnu, insoupçonné, qui bientôt s'imposerait original et personnel, et si différent de l'ordinaire psychologie des peintres, si ignorant des recettes et des habiletés d'école, qu'il eût été regrettable de le voir se déformer au contact des professionnels de la brosse, si en dehors des conventionnelles théories qu'il ne pouvait se développer qu'en un volontaire isolement.

Mais le voici, cet atelier, représenté sous ce titre : *Au Printemps*, dans la liliale fraîcheur des arbres en fleurs, éclairé d'un gai rayon de soleil, tout au fond d'une allée bordée de jardinets, modeste maisonnette badigeonnée de blanc.

L'artiste cependant ne s'y est pas confinée au point d'ignorer la nature extérieure, mais partout où elle a planté son chevalet, l'a accompagnée cette intime et juvénile vision des choses, qu'elle peigne le *Petit Village*, une simple étude, ou le *Silence*, une rue villageoise déserte d'une impressionnante vérité, ou encore l'*Initiation*, un profil d'enfant penchée sur un livre de sainteté, qui a dans sa sobriété presque mystique l'allure calme et la pureté des gothiques, la *Pensée*, une physionomie finement scrutée de vieil homme, peut-être d'une condition sociale où l'intellectualité ne se marque qu'exceptionnellement, la *Grande Sœur*, une impression lumineuse de plein air, ou encore des compositions plus compliquées, telles que *Chez les pauvres*, des paysans autour d'une table, remerciant Dieu de leur donner le pauvre repas quotidien, toile d'observation subtile et de couleur originale.

Mais Mlle Marcotte a eu cette bonne fortune d'attacher son nom à un genre qui lui appartient en toute propriété : les intérieurs de serres. Elle y déploie un réel talent; l'impression de moiteur chaude qu'elle sait donner à l'atmosphère, la vérité de cette lumière basse filtrant au travers des vitres et vers laquelle se tendent les tiges des plantes épanouissant en de vibrantes et fraîches colorations les fleurs les plus diverses, orchidées rares, chrysanthèmes aux longs pétales frisés, azalées aux pourpres royales, géraniums éclatants, que font valoir les gris-blancs des boiseries, les puissants et sombres terreaux. Exquises harmonies chantantes qu'entourent de fins cadres d'or, chatoiements des plus belles couleurs de la palette; la femme seule sait ainsi voir la fleur, en rendre toute l'élégance et tout le charme. J'aime infiniment la *Serre d'azalées* de si luxuriante tonalité, et cette lumineuse et fine notation intitulée *Azalée blanche*; dans les *Serres vertes*, les feuillages presque uniformes atteignent au style. Les dernières œuvres de cette série accentuent une facture qui, en prenant une sûreté plus grande, se simplifie curieusement, Citons la *Petite Serre d'azalées*, les *Azalées rouges*, et surtout la *Serre aux géraniums* d'une vibration tout à fait remarquable.

Terminons cette revue d'une exposition originale et intéressante par deux toiles qui s'apparentent à ce *Bouquet* dont je parlais au début : *Le Bouquet à la fiancée* et *Lilas blanc*.Ces deux virginales harmonies blanches forment d'amusants problèmes picturaux. *Lilas blanc* résume l'esthétique de la jeune artiste, ses qualités de goût et d'arrangement, sa recherche de l'harmonie rare, délicate et originale,sa vision très personnelle et sa facture légère, expressive et spirituelle.

L. ABRY

A l'Académie libre de Belgique.

L'initiative prise par l'Académie libre de Belgique de susciter, par une discussion publique, des propositions ayant pour objet d'améliorer le sort des Lettres belges a fait éclore l'important projet, dû à notre collaborateur Georges Rency, dont on a lu ci-dessus l'énoncé.

L'idée de fonder une *Fédération des Gens de lettres belges* a été adoptée en principe, à l'unanimité, par l'assemblée d'écrivains et d'artistes réunie le 30 octobre à l'hôtel Ravenstein.

Le rapport de M. des Ombiaux, résumé dans ses grandes lignes par M. des Cressonnières, secrétaire, avait servi de point de départ à la discussion, ainsi que l'intéressante enquête ouverte par le *Messager de Bruxelles*. Divers orateurs, parmi lesquels MM. Georges Eekhoud, Léon Hennebicq, Hermann De Baets, Maurice des Ombiaux, Sander Pierron, etc. ont pris tour à tour la parole soit sur la nécessité d'une entente entre artistes, soit sur l'opportunité de l'intervention de l'Etat.

L'assimilation des hommes de lettres aux peintres, aux sculpteurs, aux musiciens dans la répartition des encouragements accordés par le gouvernement est généralement souhaitée, bien qu'un des assistants, dans une allocution humoristique, ait signalé les dangers de toute protection officielle dans le domaine littéraire.

La création d'un organisme fédératif, qui a rallié tous les suffrages,ne peut amener que des résultats utiles. C'est l'association des écrivains qui décidera dans quelle mesure et dans quelles circonstances il sera fait appel à l'appui du gouvernement. C'est elle qui prendra les mesures les plus propres à réformer la situation des écrivains, tout en sauvegardant leur dignité.

En clôturant la séance, le président a invité les hommes de lettres présents à constituer un comité provisoire et à jeter les bases de l'association nouvelle. Souhaitons que son appel soit écouté et que le projet soit promptement mis à exécution.

A l'Académie royale.

Un vent de fronde a soufflé sur la sacro-sainte Académie royale de Belgique, où M. Henri Maquet, l'architecte réputé, a, comme directeur de la classe des Beaux-Arts, prononché dimanche dernier, en séance publique, un excellent discours plein d'observations pratiques et d'enseignements utiles. « Les formes et l'esprit de l'Art du passé, a-t-il osé proférer, ne sauraient s'adapter aux conditions de la vie actuelle — et encore moins de la vie de l'avenir — et sont, au contraire, en complète opposition avec elle. » Il y a longtemps que nous nous en doutons, et cet aphorisme n'est pas fait pour étonner nos lecteurs... Mais à l'Académie ! — L'Académie *royale*, bien entendu...

Il a dit aussi : « Les jeunes architectes ont appris dans les institutions artistiques à établir les plans de palais magnifiques et irréalisables : on n'a pas songé à les mettre à même de construire une simple maison, confortable et conforme aux habitudes familières de ceux qui doivent y vivre ! »

Constatons avec joie que l'Académie a, depuis l'extraordinaire discours de M. Cluysenaar, l'un des prédécesseurs de M. Henri Maquet, fait quelques enjambées sur la route du progrès...

La séance a été terminée par l'audition d'une cantate de M. Delune, qui, lui aussi, ne paraît pas disposé à se conformer aux traditions académiques. Son *Œdipe à Colone*, un peu chargé d'orchestre et qui n'échappe pas à l'influence obsédante de Wagner, a de l'accent, de l'émotion et un coloris attirant. Le jeune compositeur a, incontestablement, le sens de l'expression dramatique. Les parties vocales de son œuvre ont été mises en belle lumière par M. Seguin et par Mme Bastien, qui ont été, de même que l'auteur, unanimement applaudis.

Le Monument de Charles Baudelaire.

Dimanche dernier fut inaugurée, bien tranquillement, la pierre tombale que la piété de quelques admirateurs érigea à Baudelaire. Au fond d'une allée latérale du cimetière Montparnasse, pas très loin de la tombe de César Franck, est le monument : le corps rigide, étendu, est ligotté de bandelettes ; la face est d'une ressemblance admirable, si j'en juge par une des plus récentes photographies de Baudelaire, reproduite dans le recueil des œuvres posthumes publié par M. Crépet. Au-dessus, le buste demi-nu jailli d'une gaine où s'étale, sobrement indiquée, la silhouette d'un vampire, une figure musclée comme un Fitzsimmons s'accoude, dans une pose qui rappelle celle des monstres rêveurs qui veillent aux balcons des tours Notre-Dame. L'ensemble et surtout la figure symbolique dont la face volontaire rappelle assez celle d'un tragédien connu, est loin d'être dépourvu de caractère. Mais je pense que ceux-là ont tort qui, dans cette figure veillant au chevet du mort, veulent voir le génie du Mal. C'est là, me semble-t-il, donner raison aux « hypocrites lecteurs » qui condamnèrent jadis le poète.

Plus que dans ses blasphèmes, il faut chercher l'âme de Baudelaire dans les vers où il laisse voir « le spectacle vivant de sa triste misère » ou « le secret douloureux qui le faisait languir ». Et, dans l'épigraphe de la série *Fleurs du mal*, le poète va jusqu'à s'écrier :

... Ame curieuse qui souffres...
Plains-moi, sinon je te maudis.

Non, ce n'est pas le mal, c'est la seule tristesse qui toujours plana autour de Baudelaire et c'est elle seule que je veux voir incarnée dans la figure de pierre créée par M. J. de Charmoy.

Tristesse encore, hélas, que cette inauguration : Un coin de cimetière, quelques centaines d'assistants, dont beaucoup sont venus par hasard...; l'absence de tant de poètes dont le devoir eût été d'être présents, de certains musiciens aussi qui s'inspirèrent des vers de Baudelaire, me frappa un peu douloureusement. « Au siècle dernier », fut-il dit en un des discours : cette parole est plus ironique encore qu'elle ne le semble. Ah ! combien l'auteur des *Fleurs du mal* n'avait-il pas raison de haïr « les testaments et les tombeaux ».

On pourrait voir dans mes paroles un blâme dont ma pensée reste bien loin ; je tiens au contraire à rendre hommage à ceux qui voulurent le monument, à l'artiste qui le créa et à tous ceux qui tinrent à honneur d'être, le jour de l'inauguration, présents.

Il y eut trois discours : le premier, M. Dayot évoqua Baudelaire et le fit de façon intéressante. Puis ce fut M. Troubat, qui eut l'honneur de connaître le poète et qui nous dit de curieuses anecdotes ; M. Quentin, le dernier, parla avec élégance et sobriété. Félicitons, pour finir, Mlles Bady et Gromier, qui vinrent réciter la première partie de *Chant d'automne* et la *Mort des amants*.

M.-D. Calvocoressi

THÉATRE DU PARC

Lucette, comédie en trois actes, par M. Romain Coolus.

Je ne m'explique pas ce qui, dans la jolie comédie de M. Romain Coolus, a pu déplaire au public et nuire au succès espéré. L'œuvre m'a paru, dans son cadre d'intimité, de psychologie subtile et d'émotion contenue, très supérieure au répertoire habituel des pièces « d'action » où l'intérêt réside uniquement dans une intrigue menée avec plus ou moins d'habileté vers un dénouement attendu.

Ici, point d'intrigue : le simple exposé d'un état d'âme, — celui de l'homme qui aime sa maîtresse, se laisse séduire par la beauté capiteuse d'une autre femme, s'aperçoit de son erreur, en souffre atrocement et, trop tard, tente de revenir à celle dont le souvenir l'obsède. Parallèlement, l'auteur décrit la douleur de la femme dont le cœur jaloux et tendre devine une trahison et qui, affolée, accepte le premier amour venu auquel, par fierté, elle demeure fidèle malgré les supplications de l'amant qu'elle continue à aimer désespérément.

On a fait remarquer, non sans raison, que le plan de *Lucette* ne diffère pas sensiblement de celui de *la Veine* d'Alfred Capus. Il s'agit aussi, on s'en souvient, dans cette œuvre, — que vient de jouer avec une grâce exquise Mlle Dux au théâtre Molière, — d'une rupture provoquée dans un ménage irrégulier par le charme d'une « passante » exotique. Mais dans *la Veine* on se racommode et, mieux que cela, on se marie. Le dénouement de M. Coolus est plus douloureux. Lucette s'embarque avec son protecteur à destination d'une île lointaine « pour y tant souffrir qu'elle n'aura peut-être plus, au retour, la force de refuser à son amant de renouer avec lui ».

D'un dessin moins net et moins sûr que la *Veine*, — moins bien charpentée et moins scénique que celle-ci, — *Lucette* l'emporte peut-être sur la pièce de M. Capus par la finesse de l'analyse et par la mesure exacte des sentiments.

Les nuances de l'amour — entier, exclusif et désintéressé chez Lucette, mêlé d'égoïsme, d'indépendance, de révolte contre la tyrannie du collage chez Raymond, — sont soulignées avec une délicatesse de touche qui décèle un observateur attentif et pénétrant. Il y a quelques longueurs au deuxième acte et au début du troisième. Mais l'œuvre est, dans son ensemble, attachante par ses qualités littéraires et par la vérité des caractères qu'elle met en scène.

Elle est jouée avec distinction et émotion par Mme Madeleine Verneuil (Lucette), dont le rôle complexe exige des aptitudes multiples, et avec un naturel parfait par M. Perny (Raymond). Les personnages de second plan ont trouvé d'excellents interprètes en Mme Sandry, MM. Vial, Lebreton, etc., qui constituent un ensemble homogène et vivant.

O. M.

Au Musée moderne.

La *Chronique des Arts* publie la lettre ci-après. Nous pensons qu'il suffira de signaler à la Commission du Musée les abus qu'elle signale pour qu'on y mette bon ordre.

« Monsieur le directeur de la *Chronique des Arts*.

« Voulez-vous me permettre de signaler, par l'intermédiaire de la *Chronique des Arts*, à nos confrères de Bruxelles deux abus qu'il serait facile sans doute de faire disparaître :

« 1° Sur la couverture du récent catalogue rédigé par M. A.-J. Wauters, pour la section de peinture ancienne du Musée, aucun prix n'est spécifié; il en résulte que des gardiens peu scrupuleux le vendent fr. 2-50, alors qu'il ne devrait pas coûter plus de fr. 1-25 à fr. 1-50;

« 2° Dans les salles du premier étage, les gardiens poursuivent les visiteurs pour leur proposer des cartes postales illustrées fort médiocres d'après divers tableaux célèbres de la galerie à un prix sensiblement majoré sur celui auquel on les trouve partout.

« Il est bon d'ajouter que ni l'un ni l'autre de ces abus ne se produisent à la section de peinture moderne, dont le catalogue sommaire est coté fr. 0-25, comme il devrait l'être dans tous pays.

« Un de vos lecteurs »

Nous recevons, trop tard pour la publier dans le présent numéro, une intéressante lettre de M. Eugène Copman, *conservateur des Musées communaux de la Ville de Bruges, en réponse aux observations présentées dans l'*Art moderne *par notre collaborateur M.* Léon Abry *au sujet de la création d'un Musée central dans cette ville.*

*Nous réservons également pour nos prochains numéros une étude analytique de la partition de l'*Étranger *de* Vincent d'Indy, *par notre correspondant M.* Calvocoressi, *ainsi que diverses chroniques littéraires.*

La Semaine Artistique

Du 2 au 8 novembre.

Cercle artistique. Exposition Constantin Meunier.

Dimanche 2. — 10-4 h. Clôture de l'exposition du Cercle *Labeur* (Musée moderne).

Lundi 3. — 8 h. Inauguration du cours de littérature générale, par M. Georges Eekhoud (rue de la Croix de pierre, 73, Saint-Gilles).

Mardi 4. — 4 h. 1/4. Conférence de M. Chomé : *Alfred de Vigny.* (Conservatoire). — 8 h. *Rosmersholm*, par le théâtre de l'Œuvre (théâtre du Parc).

Mercredi 5. — 8 h. Premières représentations de *la Passerelle* et de *Tout est bien...* (théâtre du Parc .

Jeudi 6. — 2 h. 12. Conférence de M. Léo Claretie : *Ernest Legouvé.* Représentation de *Bataille de dames* (théâtre du Parc).

Samedi 8. — 2 h. Concert extraordinaire à la mémoire de Joseph Dupont (théâtre de la Monnaie). — 2 h. Ouverture de l'Exposition du *Sillon* (Musée de peinture moderne).

PETITE CHRONIQUE

Le peintre Emile Wauters vient d'achever le portrait de M. de Sadeleer, ancien président de la Chambre des représentants L'œuvre sera placée ces jours-ci dans la galerie des présidents, au Palais de la Nation.

Le buste de M. Van den Peereboom, ancien ministre des chemins de fer, par Jef Lambeaux, a repris sa place dans le couloir de la Chambre d'où on l'avait délogé. L'auteur y a, paraît-il, apporté quelques modifications.

Samedi prochain, 8 novembre, s'ouvrira au Musée moderne la IX^e^ exposition de peinture et de sculpture du Cercle d'art *Le Sillon*.

Une réunion cordiale et charmante a groupé la semaine dernière autour de notre collaborateur H. Fierens-Gevaert, en un banquet confraternel servi à l'hôtel Ravenstein, les principaux exposants belges de l'Exposition internationale de Turin. Des musiciens, des hommes de lettres avaient tenu à joindre leur hommage à celui des artistes et à remercier le président du Comité du dévouement et de l'activité qu'il a déployés dans l'organisation de la section belge, l'une des plus belles de l'exposition.

Des toasts ont été portés par MM. Horta, Tinel et Mucchi, délégué des artistes italiens, à M. Fierens, qui a modestement reporté sur ses collaborateurs tout le mérite de la réussite. On a offert enfin au héros de cette manifestation amicale son médaillon, joliment modelé par Godefroid Devreese.

L'admiration provoquée par l'héroïsme des Boers durant la guerre sud-africaine s'est manifestée à Bruxelles de toutes manières. La semaine dernière encore, une élève de l'excellent professeur Van Alphen, M^lle^ Elsom, exposait à la galerie Le Roy, au profit des victimes de la guerre, une grande composition au fusain retraçant trois épisodes de la campagne : œuvre à la fois philanthropique et artistique, que la photographie va prochainement répandre universellement sous forme de cartes postales illustrées. Les nombreux visiteurs en ont loué le dessin consciencieux et poussé.

Le comité du monument Georges Rodenbach vient de recevoir l'œuvre du sculpteur George Minne, symbolisant l'art du poète. L'inauguration a été fixée au mois de juillet prochain, au cours des fêtes communales de Gand.

Répondant à l'invitation de la Sécession, le comité a autorisé Georges Minne à exposer le cénotaphe à Vienne.

Le concert organisé au profit de la souscription au monument Joseph Dupont, qui sera donné samedi et dimanche prochains, à 2 heures, au théâtre de la Monnaie, offrira un exceptionnel intérêt d'art.

La première partie, dirigée par M. Sylvain Dupuis, se composera de l'ouverture de *Tannhäuser*, du concerto de Grieg, joué par M. De Greef, de la *Jeunesse d'Hercule*, poème symphonique de Saint-Saëns, et des *Rêves*, de Wagner, chantés par M^me^ Litvinne.

Dans la deuxième partie, dirigée par M. F. Mottl, on entendra l'ouverture de *Léonore*, le concerto en *la* de Liszt, joué par M De Greef et le final des *Maîtres chanteurs*, par le Choral mixte et l'orchestre.

Le bureau de location est ouvert chez MM. Schott frères, Montagne de la Cour, 82.

La Société des Concerts Ysaye, dont les séances auront lieu cette année au théâtre de la Monnaie, donnera son premier concert le dimanche 16 novembre, à 2 heures. La répétition générale publique se fera également à la Monnaie, la veille, samedi 15 novembre.

M^me^ Clotilde Kleeberg-Samuel, pianiste, et M. Hugo Becker, violoncelliste, prêteront leur concours à ce concert, qui sera dirigé par M. Eugène Ysaye et dont voici le programme :

1° La *Tempête*, poème symphonique d'Alex. Glazounow; 2° Concerto pour violoncelle d'Ant. Dvorack (M. Hugo Becker); 3° Concerto en *sol* majeur de Beethoven (Mme Kleeberg); 4° *Concertstuck* pour violoncelle de J. Svenden (M. Becker); 5° Barcarolle en *fa dièze* majeur de Chopin et Gigue en *sol* mineur de Hændel (Mme Kleeberg); 6° *Méphisto valse*, pour orchestre, de Fr. Liszt, d'après le *Faust* de Lenau.

Pour l'abonnement et tous renseignements, s'adresser à la Maison Breitkopf et Hærtel, éditeurs de musique, 54, Montagne de la Cour.

Le Cercle artistique de Bruxelles organise pour les 1er et 2 décembre prochains deux soirées fort intéressantes. Il a traité avec M. Bour, le remarquable acteur qu'on sait, pour deux représentations d'ouvrages empruntés au répertoire du théâtre réaliste italien : *L'Ecole du déshonneur* et *Le Triomphe*.

M. Bour sera secondé par une troupe qu'il a formée en vue d'une entreprise de spectacles nouvelle, le *Théâtre international*.

M. Mouru de la Cotte organisera à la Maison du Peuple deux représentations du *Mâle* en l'honneur de Camille Lemonnier.

M. Henry Krauss interprétera probablement le rôle de Cachaprès.

Le théâtre de la Monnaie a donné avant-hier la première représentation du *Légataire universel* de M. Georges Pfeiffer. Nous en parlerons à huitaine.

Le théâtre Molière joue depuis hier, samedi, l'une des comédies les plus retentissantes de ces dernières années, *La Course au Flambeau*, de Paul Hervieu, dont le rôle principal est confié à Mlle Dux.

Le succès du programme actuel de la Compagnie artistique du Diable-au-Corps est sans précédent dans les fastes du petit théâtre de la rue aux Choux. Malheureusement les joyeux humoristes de notre « Chat Noir » bruxellois devront, pour quelques jours, interrompre leurs représentations. Par contrat la salle doit être livrée prochainement aux organisateurs de l'exposition de photographie. Avis à ceux qui n'ont pas encore vu le merveilleux *Cortège des Arts*, d'Amédée Lynen, la piquante chanson illustrée d'Henry Enthoven : *Un drame de famille*, *Le Congrès de chirurgie* et *Pierrot moderne*.

COURS PUBLIC ET GRATUIT DE LITTÉRATURE GÉNÉRALE. — Sous les auspices de l'administration communale de Saint-Gilles, M. Georges Eekhoud, l'écrivain bien connu, donnera le lundi et le jeudi, à 8 heures du soir, à l'école primaire n° 5, rue de la Croix de Pierre, n° 73, un cours public et gratuit de littérature générale. Leçon d'ouverture lundi 2 novembre, à 8 heures du soir.

Monna Vanna sera représentée prochainement à Prague, au théâtre National Tchèque, où la *Figurante*, de F. de Curel, vient d'obtenir un grand succès.

Une vente de gravures des plus importantes, celle de la collection Julius Stern, aura lieu à Vienne le 10 novembre et jours suivants, sous la direction de MM. Gilhofer et Rauschburg, I Bognergasse, 2 (Mezzanin). Le cabinet de M. Stern renfermait un millier de planches, au nombre desquelles des œuvres de H. S. Beham, A. Dürer, Lucas de Leyde, Rembrandt, Van Dyck, etc., des spécimens de l'art français et anglais du XVIIIe siècle, des portraits de l'école française du XVIIe siècle et la série complète des publications de la Société Arundel.

Le peintre Chartran vient d'être chargé par l'État français de retracer dans une grande toile destinée au Panthéon la fête commémorative de Victor Hugo.

Les éditeurs Rosenberg et Sellier, via Maria Vittoria, 18, à Turin, viennent de mettre en vente les deux premiers fascicules d'un ouvrage sur l'Exposition des arts décoratifs de cette ville. Le recueil, qui contiendra plus de quatre cents reproductions, se composera de huit livraisons, du prix de 4 francs l'une, soit 32 francs pour le volume complet.

D'autre part, l'*Echo de la Presse* (*Eco della Stampa*, Piazza in Lucina, Rome) se met à la disposition des exposants pour leur fournir, avec 20 p. c. de réduction sur le tarif habituel, les coupures de tous les journaux italiens et étrangers concernant les œuvres qu'ils ont envoyées à Turin.

A VENDRE

PORNOCRATÈS, de ROPS

Exemplaire de tout premier choix, numéroté, avec beau cadre.

Ecrire bureau du journal : **M. Bombrel.**

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE
G. SERRURIER
LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOULE DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT
MOBILIERS SPECIAUX POUR LA CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES SOLIDES ET PEU COUTEUX



Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

BEC AUER

50 % D'ECONOMIE **LUMIERE QUADRUPLE**

Appareils d'éclairage et de chauffage au GAZ, à l'ÉLECTRICITÉ et à l'ALCOOL

INSTALLATIONS COMPLETES

Bruxelles, 20, BOULEVARD DU HAINAUT, Bruxelles

Agences dans toutes les villes.

TÉLÉPHONE 1780

E. DEMAN, Libraire-Expert

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

VIENT DE PARAITRE :

THEATRE DE M. MAETERLINCK

avec une préface inédite de l'auteur.

Trois volumes in-8°, illustrés de dix compositions originales lithographiées par AUGUSTE DONNAY.

Tirage à 110 exemplaires numérotés, sur papier de Hollande

Prix : 90 francs.

Les exemplaires numérotés 1 à 10, renfermant un croquis original de A. DONNAY et deux suites des planches : l'une avec lettre, sur hollande; l'autre, avant lettre, avec remarques marginales, sur japon impérial, sont souscrits.

Le prospectus illustré de cet ouvrage sera adressé gratuitement sur demande.

Demandez chez tous les papetiers

l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

The Artist

An Illustrated Monthly Record

of Arts, Crafts, and Industries

1 SH. MONTHLY

Lonsdale Chambers, 27, Chancery Lane, and Bream's Bundilgs, London, W. C.

LIMBOSCH & C^IE

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. V^e MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

VINGT-DEUXIÈME ANNÉE. N° 45. 9 NOVEMBRE 1902

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Jéricho (GEORGES RENCY) — Le Musée de Bruges (EUGÈNE COPMAN — L. ABRY). — La Course du flambeau (O. M.). — Théâtre de la Monnaie. *Le Légataire universel; Tristan et Isolde* (HENRY LESBROUSSART) — Théâtre du Parc. *La Passerelle* (JEAN MARCEL); *Rosmersholm* (M M.). — Le Théâtre à Paris. *Pelléas et Mélisande* (M.-D. CALVOCORESSI). — Nécrologie. *J.-B. Colyns; Léon D'Aoust* (O. M.). — La Semaine artistique. — Petite Chronique

JÉRICHO

La plupart des livres d'Edmond Picard sont des plaidoyers, de beaux plaidoyers. On les lira un jour comme nous lisons le *Discours sur la couronne* ou le *Pro Milone*. Ce qui nous y intéresse si puissamment, c'est la forme frémissante, nerveuse dont il habille ses idées. Quant aux sujets eux-mêmes, aux thèses de ses ouvrages, — j'allais dire : aux causes qu'il y défend, — elles ne seront pas plus capables, dans quelques années, de passionner un lecteur que le *Meurtre de Clodius* ou les *Intrigues de Philippe de Macédoine*.

Car une œuvre systématique — un plaidoyer — doit faire subir à la vérité des retouches trop évidentes. Alors même qu'elle paraît impartiale, ses concessions sont des pièges insuffisamment dissimulés. Elle veut, par tous les moyens, emporter l'adhésion du jury, le public. Aussi se préoccupe-t-elle peu d'être un décalque « de la nature vue à travers un tempérament ». Son but sera atteint quand, tout au contraire, elle aura travesti les personnes et les choses de façon à ce qu'il ne reste d'autre issue que d'abonder dans le sens de l'auteur.

Edmond Picard a compris de la sorte son rôle d'écrivain. Il a eu raison de le faire, puisqu'il l'a fait. Il est toujours oiseux de discuter l'orientation d'une vie. D'autres préfèrent la mission de l'artiste intégral, créateur de types, faisant abstraction de ses goûts, de ses opinions, de ses amours ou de ses haines, s'incorporant successivement les âmes de ses personnages, regardant le monde par leurs yeux. Parmi les écrivains classiques du XIX^e^ siècle, Flaubert est l'artiste intégral, l'artiste qui peint; Paul-Louis Courier — un grand négligé — c'est l'artiste qui plaide. Je ne sais si je m'abuse, mais Edmond Picard me fait parfois songer à Paul-Louis Courier.

Sa vie, d'autre part, est une vie publique. Il éprouve l'incessant besoin de nous confier, à nous la foule, les indifférents, les modes de son existence et de sa pensée. Chaque fois qu'un changement est survenu, soit dans son cœur, soit dans son cerveau, soit même dans sa manière de vivre, il a fait un livre pour nous l'expliquer. Est-ce par orgueil? Se croit-il tellement spécial que son cas particulier prend l'importance d'une décou-

verte psychologique? Ce serait lui faire injure que de le supposer un seul instant. Il cède tout simplement à cet instinct de dépouiller devant quelqu'un sa conscience — fût-ce même devant le monde entier — que ne perdront jamais les gens demeurés mystiques et qui ne sont plus religieux. Et ainsi, quand il ne plaide pas pour ses idées, il nous ouvre son cœur. Chacun de ses livres est un pamphlet ou une confession.

***

Alourdis par cette double tare : la thèse qu'ils développent et l'esprit égotiste qui les anime, qu'est-ce qui donne à ces ouvrages leur inestimable valeur ? La puissance de l'écrivain et la vie intense du style. Edmond Picard est un superbe échantillon de l'espèce humaine. Il a conservé toute la spontanéité, toute la combativité, tous les émerveillements de l'homme primitif ; et il a acquis en outre tous les raffinements de l'homme moderne. C'est, tour à tour, un être de violence et un être de tolérance. On le voit tantôt rabelaisien comme un moine ivre, tantôt délicat comme une femme. Il évoque ces écrivains de la renaissance, Shakespeare en tête, qui mêlaient aux pensées les plus graves de savoureuses bouffonneries. Et, tout à coup, il rappelle ces grands seigneurs athées du XVIII[e] siècle, — malgré soi, on songe à Voltaire à Fernay, — qui par convenance, par goût, comme on disait alors, assistaient, dans leurs terres, à la messe de leur curé. Joignez à cela le feu de sa jeunesse qui ne veut pas finir. Il sent, il pense, il agit comme un jeune homme; il écrit de même, avec toute la fougue de la vingtième année. Son style est un printemps en création perpétuelle. Les images neuves, hardies, virginales, — parfois trop, — naissent sous sa plume aussi naturellement que les feuilles, en avril, jaillissent du bourgeon. Comme un jeune homme encore, il va sans ménagement jusqu'au bout de sa pensée. Il va trop loin, souvent. Il est injuste, exalté, toujours prêt à l'attaque ou à la riposte. Mais tout cela a une grande allure, tout cela a de l'élan Sa personnalité complexe, mélange bizarre de noblesse et de vulgarité ; son style vibrant, un peu criard, allant, dans sa recherche du relief, jusqu'à l'incorrection, jusqu'au patois : voilà des éléments d'intérêt qui ne se perdront pas et qui conserveront à ses livres une place à part dans la littérature de chez nous

***

Maintenant, que faut-il penser de *Jéricho?* A mon sens, c'est une admirable erreur. Admirable, certes, avec ses nombreux morceaux enlevés de main de maître, et surtout ce tour de force qui y ramasse habilement tous les arguments, scientifiques et autres, qu'on peut opposer à l'invasion du monde aryen par les Juifs. Erreur tout de même, malgré son indéniable intérêt, parce que la forme du drame ne convenait pas à un pareil sujet. La pièce veut prouver envers et contre tous que la fusion des chrétiens et des sémites est impossible. Dès lors, l'auteur s'imposait un choix de personnages bien plus semblables à des fantoches qu'à des hommes. En outre, comme les événements seuls, l'action du drame, ne suffisent pas à manifester clairement la vérité d'une telle thèse, il fallait que ces personnages, déjà bien falots, tinssent un langage peu conforme à leur état social et aux mœurs modernes. Ils s'expriment en tirades un tantinet pompeuses, en exclamations qui heurtent rudement ce bon goût dont nous parlions tout à l'heure. Seul, le personnage de Louise, celle qui souffre surtout du prétendu antagonisme des races, vit d'une vraie vie à travers toute la piece, parce que chez elle, au moins, les griefs sont justifiés et que, par sa douleur sincère, elle nous sort du vague philosophique où les discussions des autres nous avaient peu à peu enfermés. L'ensemble ne tient pas. On dirait que tout cela est improvisé. Les détails, au contraire, témoignent d'un soin poussé jusqu'au scrupule. Et telles scènes — celle du conseil d'administration, par exemple — sont d'un comique profond qui ne serait pas indigne d'un Molière moderne.

Est-il besoin, en terminant, de dire que la thèse du livre — puisque thèse il y a — est inadmissible? Ce ne sont pas les démêlés obscurs de ces bonshommes, qu'elle que soit l'adresse avec laquelle M. Picard tire les ficelles, qui nous convertiront à l'antisémitisme. Antisémite, qui ne l'est pas d'instinct? Les juifs nous mangent. Qu'y faire ? Édicter contre eux des lois, comme au moyen-âge ? L'énoncé de cette question est déjà une absurdité ! Il ne faut pas que nous donnions à notre rancune l'apparence d'une théorie. L'immense foule des Aryens est, prétend-on, vaincue, spoliée par une poignée de Sémites. Cela ne plaide pas en faveur des Aryens ! La vérité, c'est que le monde, en toute liberté, appartient à qui sait le prendre. Les Juifs, dit-on, l'ont pris. C'est qu'ils le méritaient. On ne peut pas s'indigner contre un fait historique. Si notre instinct proteste, notre raison doit s'incliner.

GEORGES RENCY

LE MUSÉE DE BRUGES

Bruges, le 28 octobre 1902.

MONSIEUR LE DIRECTEUR DE L'*Art moderne*,

Je m'excuse de vous demander si tard une place dans votre journal pour proposer quelques réflexions en réponse à l'article que M. Abry a consacré, dans votre numéro du 19 octobre, au projet de construire à Bruges un nouveau local de musée; la rai-

son en est que j'ai été absorbé par la réinstallation de la section ancienne de notre collection, dont les principales œuvres avaient figuré à l'exposition des Primitifs flamands.

Je diffère d'avis avec M. Abry, mais surtout quant aux conclusions qu'il tire de faits qu'il connaît mal; c'est donc principalement de rectifier des faits qu'il s'agira ici.

M. Abry écrit sous l'impression, que nous avons eue tous à l'exposition — très belle et hautement intéressante cependant — qui vient de se clôturer.

Dans une exposition de ce genre, il n'était évidemment pas possible de donner à chacun des nombreux tableaux, envoyés de toutes parts, un cadre absolument approprié et un jour favorable. Les œuvres de nos primitifs perdent à être trop serrées l'une contre l'autre et entassées dans des salles trop grandes; cela rend plus difficile au spectateur de se recueillir, comme il le faut, pour comprendre et admirer la maîtrise profonde de cet art d'un autre âge. Pour éviter cet inconvénient, il aurait fallu un développement de salles que le Comité n'avait pas à sa disposition et qu'il n'eût, du reste, pas trouvé ailleurs en Belgique plus qu'à Bruges.

J'admets aussi que, sauf pour le compartiment des Van Eyck, l'éclairage était plus que médiocre, ce qui est assez naturel, puisque les locaux employés n'avaient pas été construits pour servir de musée ou de salles d'exposition; il n'y a, de ce chef, de reproche à faire à personne : pour des solennités artistiques aussi exceptionnelles et presque improvisées, on est bien obligé de se contenter des locaux que l'on a sous la main.

Beaucoup de musées même ne réalisent pas ce qu'il faudrait pour mettre en valeur les œuvres qu'on y a recueillies et certains d'entre eux présentent un entassement qui nuit à l'effet des tableaux et fatigue le visiteur. Mais faut-il, pour cela, condamner le principe de la conception musée, à laquelle nous devons, cependant, la conservation de bien des œuvres d'art, qui, sans elle, se seraient dispersées et, finalement, perdues?

Cette centralisation des objets d'art dans des locaux disposés à cet effet, n'est-elle pas aussi éminemment favorable à l'étude des maîtres et à la comparaison de leurs tendances et de leurs procédés?

Enfermés dans des galeries, les tableaux, dit M. Abry, deviennent des œuvres « mortes » et il préconise le replacement de ces tableaux aux endroits qu'ils occupaient jadis dans les églises ou les bâtiments publics.

Cette idée est séduisante au premier abord, mais, en fait, elle est irréalisable, au moins à Bruges.

Tous nos principaux tableaux appartiennent à un passé reculé, « mort » depuis longtemps et sont, à ce point de vue, « morts » avec lui : dans nos églises, nos hospices et nos bâtiments publics, on ne pourrait plus leur rendre leur ambiance d'autrefois. La plupart sont des retables d'autels disparus et remplacés par des autels de la Renaissance; ceux qui sont restés dans les églises et les hospices pour lesquels ils ont été peints n'occupent plus nulle part leurs places anciennes et ces places sont ignorées même aujourd'hui; c'est notamment le cas pour les tableaux les plus importants de l'hôpital, installés dans une salle en Renaissance rubennesque qui n'est, en somme, qu'un musée.

On ne défait pas l'œuvre des siècles.

Même dans les édifices qu'ils décoraient jadis, les tableaux des primitifs ne sont donc que des œuvres « mortes »; on les y accroche à quelque mur disponible et l'église devient un musée comme un autre, avec cette différence, toutefois, que le plus souvent la place des tableaux est mal choisie, le jour mauvais et que les conditions atmosphériques sont mortelles pour nos vieux panneaux, comme le savent bien tous ceux qui les connaissent de près.

L'idée de remettre les tableaux à leurs places primitives est donc irréalisable à Bruges et je doute même qu'ailleurs il soit désirable de la réaliser dans l'intérêt de l'art.

D'abord, les ouvrages des maîtres gothiques ne sont pas du genre décoratif proprement dit, comme celles des époques postérieures; c'étaient plutôt des meubles d'église, dont l'emplacement était déterminé surtout par les besoins du culte ou des circonstances particulières et rarement de façon à les faire valoir. Cela est si vrai que là où l'on retrouve encore ces retables à leur place ancienne, — ce qui est rarissime, — il n'y a jamais moyen de les apprécier à leur juste valeur, tant à cause de la difficulté de les approcher d'assez près qu'à cause de l'éclairage généralement désavantageux. Quand j'ajoute à toutes ces considérations défavorables l'atmosphère humide de nos églises, que je signale plus haut, je me fortifie dans l'idée qu'aussi bien au point de vue de leur conservation qu'à celui de l'art il est bien plus favorable de recueillir les œuvres de nos anciens maîtres dans des locaux construits en vue de cette destination, avec un éclairage et une installation qui permettent de les apprécier dans des conditions autant que possible analogues à celles de l'atelier de l'artiste où ces œuvres ont été exécutées.

Il ne serait, peut-être, pas téméraire de dire que, même pour l'œuvre des grands maîtres décorateurs des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles, il n'est pas absolument nécessaire de voir les tableaux dans leur place de destination, pour les apprécier justement. J'en cite pour exemple les tableaux d'église de Rubens, qui adaptait cependant si admirablement ses œuvres aux milieux désignés; celles-ci ne perdent généralement pas à être transportées dans les musées, bien au contraire : à part, peut-être, l'*Élévation* et la *Descente de croix*, pas un des nombreux Rubens des églises d'Anvers et de Malines ne produit autant d'effet que ceux qui se trouvent au musée d'Anvers.

Je suis sûr que, si les maîtres pouvaient revenir, ils ne blâmeraient pas la conception de réunir leurs œuvres dans des locaux bien conditionnés; au contraire, ils nous sauraient infiniment gré du service qu'on rend ainsi à leurs tableaux et à leur renommée.

Malheureusement, nous n'en sommes pas encore là, à Bruges, de soulever la question de réunir dans un musée central la plupart des œuvres exilées à droite et à gauche dans les monuments publics, où elles sont souvent placées dans des conditions si déplorables qu'il est impossible de les apprécier et, parfois même, de les voir. C'est là un rêve de quelques-uns et l'avenir dira si ce rêve est réalisable.

Il ne s'agit, pour le moment, que de remplacer les locaux provisoires où les deux sections du Musée — composées heureusement d'une suite ininterrompue de tableaux de maîtres brugeois depuis les primitifs jusqu'aux temps modernes — sont entassées de la plus malheureuse façon. C'est tout ce dont il est question pour le moment et il y a certainement lieu d'approuver ceux qui demandent que l'on donne à notre collection un local digne des chefs-d'œuvre des Van Eyck, des Memling, des Gérard David et des Van der Goes, sans parler des moins illustres.

La question est assurément complexe; elle exige des observations multiples, des études spéciales et étendues, qui permettent de juger, sur les résultats obtenus ailleurs, ce qui convient le mieux pour notre Musée.

A mon sens, les dispositions du local doivent être conçues en rapport avec le caractère de nos œuvres capitales; c'est-à-dire, qu'à côté de salles ayant un éclairage d'en haut, il en faut d'autres éclairées latéralement, pour y exposer les œuvres de nos maîtres primitifs et même celles des petits-maîtres de plus tard.

Il faut aussi que les tableaux célèbres, ces monuments de l'art en somme, soient placés dans un isolement en rapport avec leur importance et le recueillement que comporte leur étude.

Ainsi exposés dans une suite de salles formant en quelque sorte une série de petits sanctuaires, ils produiront un effet autrement sensationnel encore que celui qu'ils ont produit à l'Exposition des Primitifs flamands, où, à cause de l'encombrement, ils se trouvaient un peu comme dans une vaste salle de vente, mais où, néanmoins, leur supériorité exceptionnelle a éclaté aux yeux de tous, par la comparaison avec les nombreux tableaux venus de dehors.

L'éclairage uniforme dans un musée n'est point rationnel; les œuvres de genre décoratif exigent un jour différent de celui que doivent recevoir les œuvres d'un genre intime, qui gagnent toujours dans une lumière franche et rapprochée, la salle de l'hôpital Saint-Jean le prouve suffisamment. D'ailleurs, les Musées de Munich, de Francfort, de Cassel et, en dernier lieu, la transformation de la salle des États au Louvre nous offrent les principes d'organisation nécessaires pour nous guider dans le grave problème à résoudre.

La création d'un local de musée, établi dans ces conditions, sera un immense service rendu à l'art et à la ville de Bruges ; pareille création est même indispensable pour que Bruges ne reste pas trop en dessous des villes similaires : Nuremberg, Florence et Venise, qui, elles aussi, étalent dans tous leurs coins des trésors d'art, mais ont cependant leurs musées, dont la renommée constitue le plus beau titre de leur gloire.

Vous remerciant, Monsieur le Directeur, de l'hospitalité que vous voudrez bien, je l'espère, accorder à ces observations, je vous présente l'expression de mes sentiments très distingués.

EUGÈNE COPMAN
Conservateur des Musées communaux
de la Ville de Bruges.

Rien ne pouvait venir mieux à l'appui de ma thèse que cette lettre de M. le Conservateur des Musées communaux de la ville de Bruges, et s'il est parmi les promoteurs du Musée nouveau quelques hommes qui ont cru simplement remplacer un local où les œuvres d'art sont en danger par un local mieux aménagé, sans songer jamais à y centraliser tous les tableaux anciens qui ajoutent à l'intérêt et à la beauté des monuments brugeois, leurs illusions doivent s'évanouir en présence de cette lettre. Lorsque le Musée sera construit, les Brugeois n'auront plus qu'une pensée : le garnir de tableaux.

Ce n'est cependant pas là, pensons-nous, le but qu'ont voulu poursuivre MM. Beernaert et Kervyn de Lettenhove.

Lorsque M. Kervyn fit appel au zèle des amis des Musées brugeois, il eut le bon goût et la sagesse de dire qu'« aux Van Eyck et aux Memling il faut un entourage ancien, bien de l'époque, et l'air ambiant qui prépare aux profondes impressions ». Cette ambiance, ce milieu ancien ne peut être mieux trouvé qu'en les édifices anciens de Bruges. Il ne peut nous appartenir de dépouiller ces édifices des rares œuvres d'art qui s'y trouvent encore.

Avec le système de M. Copman, les monuments seraient promptement vidés : les tableaux iraient à son Musée, les objets mobiliers, les sculptures et les orfèvreries, dans des musées d'art industriels. L'on en arriverait à enlever à un tableau son cadre ancien pour le « verser » dans le Musée industriel !

Cet esprit-là est néfaste, il constitue une hérésie artistique.

Les églises ont conservé la plupart des tableaux du moyen-âge durant cinq et six siècles et ces tableaux ne se sont pas mal trouvés de ce séjour, puisque nous pouvons encore les admirer aujourd'hui. Le Musée ne les conservera pas mieux, mais en les y mettant, en les convertissant en *échantillons* de l'art d'autrefois, l'on diminuera leur beauté, leur noblesse, et du même coup l'on désunira les ensembles que nos aïeux se sont efforcés de réunir.

Il est vrai qu'il y a des gens qui, après avoir « restauré » un monument, se croient très à même de l'orner et de le meubler au moyen d'objets neufs néo-gothiques, de statues en plâtre et, au besoin, de copies de Memling et de Van Eyck !

Nous nous permettrons de ne pas partager leurs idées.

L. ABRY

LA COURSE DU FLAMBEAU

comédie en trois actes de M. PAUL HERVIEU.

Il faut louer le théâtre Molière pour les efforts qu'il tente dans le domaine littéraire. On se souvient des belles représentations qu'il donna de la *Nouvelle Idole* et des *Fossiles* de M. de Curel. La *Course du flambeau* appartient, par ses tendances symboliques et par sa haute portée d'art, à la même lignée dramatique. Une grande pensée humaine traverse la pièce, en coordonne les éléments et confère à l'œuvre son unité et son harmonie. Dès les premières scènes, M. Paul Hervieu expose et affirme énergiquement l'idée sur laquelle pivote l'action. Cette idée, c'est celle de l'énergie vitale qui sacrifie impitoyablement le passé à l'avenir, qui pousse la jeunesse aux pires égoïsmes dans la marche ininterrompue des générations, qui exige des parents une abnégation dont leurs enfants ne les récompensent point et qui se transmet, d'âge en âge, avec les mêmes amertumes et les mêmes souffrances. Ainsi le veut la nature, dans son insatiable soif de renouvellement.

Ingénieusement, M. Paul Hervieu a concentré cet héritage douloureux entre les mains d'une femme jeune encore, dont la vie est partagée entre l'affection qu'elle porte à sa mère et celle qu'elle a vouée à sa fille unique. Dans le conflit que provoque le cours des événements habituels de l'existence — mariage, affaires d'intérêt, maladie, voyages — on devine de quel côté incline le cœur maternel. Sabine commence par se sacrifier à sa fille en renonçant à l'espoir d'un amour qui lui rendra le bonheur. Quand les circonstances l'y contraignent, elle n'hésite pas à descendre jusqu'au crime. Elle accepte, dans l'exaltation de sa tendresse maternelle, la responsabilité d'un acte qui, en sauvant son enfant, amènera la mort de l'aïeule.

La thèse est hardie et il faut, pour la rendre admissible, le talent supérieur de l'écrivain. Celui-ci s'affirme, dans la *Course du flambeau*, incisif, vigoureux et net. Quelque paradoxale qu'elle apparaisse quand on en analyse l'affabulation, la pièce est de celles qui dominent, par leur caractère hautain et fier, les productions habituelles. Elle a de l'émotion, de l'ampleur et de l'allure. Pour échapper aux idées courantes, la moralité qu'elle recèle n'en est pas moins haute. Elle n'est pas toujours d'une logique impeccable mais pour la rendre plus expressive, l'auteur a dû nécessairement accuser avec quelque exagération des antagonismes qu'adoucissent et atténuent dans la vie mille nuances. M. Hervieu a cru devoir acculer Sabine aux extrémités du devoir maternel. Le cas est heureusement exceptionnel, presque invraisemblable, mais il le fallait montrer tel pour atteindre au but.

Jouée l'an passé par Mme Réjane au théâtre du Parc au cours d'une tournée, la *Course du flambeau* n'avait été applaudie que deux soirs. M. Munié a eu, en l'inscrivant au programme de sa campagne actuelle, une idée heureuse et il en a été récompensé par le succès unanime qui l'a accueillie. Parmi les interprètes, Mlle Dux s'est particulièrement distinguée. Le rôle tragique, véhément, passionné et douloureux de Sabine, qui ne lui était primitivement pas destiné, s'accorde moins bien que celui qu'elle remplit précédemment dans la *Veine* avec sa nature de comédienne enjouée, spirituelle et séduisante. Elle n'en a pas moins fait preuve de réelles qualités dramatiques en conduisant l'action, d'un bout à l'autre, avec une remarquable vérité d'accent et d'expression. Mlle Saunier apporte au rôle de Marie-Jeanne, avec sa grâce et sa jeunesse, une aisance parfaite et M. Duard s'est montré artiste sincère, sobre et compréhensif.

O. M.

THÉATRE DE LA MONNAIE

Le Légataire universel (1).

Peut-être est-ce manquer d'à-propos que de parler avec quelque avantage, dans une publication qui s'annonce comme préoccupée d'« art moderne », d'une œuvre comme celle-ci, dont le sujet et une partie des paroles sont vieux de deux cents ans, et dont les formules musicales datent de près d'un siècle. Mais si tout effort vers une expression d'art non encore entendue doit requérir notre intérêt, lorsqu'il est sincère et n'a pas pour but l'exclusive nouveauté, il serait injuste de ne pas signaler, dans une œuvre qui ne témoigne pas de ce souci, les qualités de goût, d'esprit, d'adresse et de sincérité qui constituent son élégant mérite. M. G. Pfeiffer a eu le tact de reconnaître la supériorité du librettiste auquel il demandait son inspiration mélodique. Combien

(1) Opéra comique en trois actes, musique de M. G. Pfeiffer, livret extrait de la comédie de Regnard par MM. J. Adenis et Bonnemère, représenté au théâtre de la Monnaie pour la première fois le 31 octobre 1902.

peu de musiciens ont observé une semblable réserve! *Faust*, *Hamlet*, *Othello*, tant d'autres œuvres nous choquent, *a priori*, tellement le mélodiste en a étriqué, restreint, avili le génie. L'œuvrette de M. Pfeiffer et de ses collaborateurs conserve, très sensible, le reflet de la joyeuse comédie de Regnard; et si les besoins de l'opéra comique ont nécessité l'amputation de scènes pourtant excellentes, les librettistes ont été suffisamment modestes pour ne pas les remplacer par des hors-d'œuvre de leur cru; tout au plus ont-ils risqué une Lisette docteur en médecine, qui est adroitement transposée. Le *Légataire* de Regnard fait rire aux éclats; celui de M. Pfeiffer provoque encore de très satisfaisants sourires.

Une faute de compréhension dépare l'opéra comique. Regnard était bon vivant; une existence d'aventures lui avait enseigné l'art des expédients en lui inspirant une secrète sympathie pour tous maîtres en friponnerie. Les héros de son *Légataire*, dont l'histoire est, dit-on, authentique, sont peu recommandables; Eraste lui-même est complice de Crispin. C'est une erreur que d'avoir voulu faire de ce jeune maître un roucoulant amoureux. Regnard appartient au XVIII^e^; la Régence est proche; la carte du Tendre, les guirlandes de l'hôtel Rambouillet ne satisfont plus un monde que la licence guette, — avec quelle amabilité et quel esprit! La romance d'Eraste détone, et l'alerte vivacité de l'action rend plus fade encore sa doucereuse mollesse.

Heureusement que la partition est riche d'autres pages délicates, légères, ironiques. Cela est écrit avec un soin modeste qui enlève à la musique toute couleur trop prétentieuse et laisse l'éclat au texte de l'intrigue. Le but de M. Pfeiffer fut d'illustrer habilement une œuvre à laquelle il fallait conserver sa charmante saveur. Cette intention désarme une critique trop intransigeante, qui souhaiterait de nouvelles formes, de nouvelles sensations, même dans l'expression de la gaieté. Le *Légataire* de M. Pfeiffer est malicieux comme un travestissement. Son inspiration distinguée a eu le bon esprit de se vêtir d'un costume du passé; et la mélodie s'harmonise assez avec l'histoire qu'elle nous conte, pour nous inspirer de la bonne humeur : il faut désarmer.

Le théâtre de la Monnaie a fort bien fait de nous présenter cette comédie bouffe musicale, dont la vivacité et la claire fantaisie sont d'heureuses surprises et désempâtent à propos nos sensations un peu lourdes. La troupe d'opéra comique s'y est montrée des plus divertissantes, pleine d'entrain, de cohésion, de finesse; et M^lles^ Maubourg et Eyreams, MM. Boyer, Caisso et Forgeur ont mérité leur succès.

Tristan et Isolde.

Une heureuse reprise de *Tristan et Isolde* nous a rendu, dans un des rôles qui lui conviennent le mieux, le consciencieux et toujours intéressant artiste qu'est M. Dalmorès. Son interprétation fougueuse a peut-être le défaut d'être plus nerveuse que passionnée; le désordre poignant de son héros est plus intellectuel qu'impulsif. C'est le cœur qui doit se déchirer et non les nerfs se tendre. Une telle intensité, nous le savons, est une quasi impossibilité. M. Dalmorès est assez soucieux de toujours mieux faire, et ses progrès, en émission vocale et expression dramatique, sont assez surprenants, pour qu'on puisse beaucoup exiger de son riche talent et de son intelligente volonté. M^me^ Litvinne est, nous l'avons reconnu déjà, la plus complète Isolde d'expression française. M^me^ Bastien compose une Brangäne attentive; M. Albers, successeur de M. Seguin, doit combattre un beau souvenir. Peut-être eût-on pu demander à l'orchestre plus de langueur ou parfois plus d'accent.

Cette reprise fut, au total, d'une belle tenue; et si l'on considère que le théâtre de la Monnaie est en mesure d'inscrire définitivement à son répertoire ordinaire une œuvre de cette envergure, exécutée dans son intégralité au moyen de ressources journalières, on peut mesurer les résultats heureux qu'à su obtenir l'artistique volonté de la direction d'aujourd'hui.

HENRY LESBROUSSART

THÉATRE DU PARC

La Passerelle,

comédie de M^me^ FRÉD. GRÉSAC et M. FRANCIS DE CROISSET.

La *Passerelle* est une fine et spirituelle comédie dont le thème repose sur une des chinoiseries de la loi française du divorce. M. de Gardannes veut épouser Hélène Dumoulin, sa maîtresse. Mais le mari de celle-ci, informé d'un adultère qu'il n'a cependant pu constater, pourrait bien leur jouer le mauvais tour de les faire pincer et d'empêcher ainsi leur mariage, — ce mariage que la loi française interdit aux complices. On tournera la loi (c'est d'usage): M. de Gardannes épousera, pour la forme, la « Passerelle », Jacqueline, une nièce pauvre de l'avoué Bienaimé, l'homme qui prodigue de très excellents conseils.

Au bout d'un an, le baron vient trouver sa pseudo-femme pour en finir et convoler enfin avec Hélène, devenue plus acariâtre que si le maire y était passé! Or, ce Gardannes rencontre une exquise femme et, l'accompagnant dans sa chambre pour qu'elle lui fournisse le motif d'un divorce par « refus des devoirs conjugaux », — substitue l'idylle à la comédie (nous en aurions fait autant). A la fin, les deux époux s'adorent, oublient maîtresse, avoué, conventions anciennes et, ma foi, paraissent devoir être fort heureux.

M^me^ Sandry a délicieusement joué le personnage délicat de la jeune femme mariée *pro forma* et séduisant son pseudo-mari au point d'en faire « l'amant légal ». Beaucoup de finesse, de charme et d'élégance. M. Gorby fut un parfait Gardannes, l'homme qui passe avec tact de la maîtresse trop conjugale à l'épouse vraiment maîtresse. M. Paulet, dont on a fêté le retour, est un avoué très subtil, esquivant le périlleux des situations par sa bonne humeur. M^lle^ Franquet mérite des éloges sincères pour ses fureurs d'Hélène déçue. Quant aux serviteurs, M^mes^ Jeanne Berger, Jenny Marx, MM. Duvelleroy et de Valence, ils ont été des plus comiques. « Aux qualités qu'on veut d'un valet, combien de maîtres pourraient l'être », dirons-nous en répétant mal Beaumarchais.

JEAN MARCEL

En lever de rideau, un gentil acte de M. Francis de Croisset : *Tout est bien*. C'est une première aussi — et c'est fort attrayant.

Aujourd'hui dimanche, en matinée, Paul Mounet dans Néron, de *Britannicus*. Nul doute que le grand et sympathique artiste remporte un succès que je lui souhaite comme admirateur et comme compatriote.

J. M.

« Rosmersholm » par le théâtre de l'Œuvre.

Très claire, toujours plus simple et émouvante a paru cette tragédie d'Ibsen, dont un Méridional eût fait une pièce de passion et de cris. Et ainsi, calme et toute intérieure, l'a bien rendue Lugné-Poe et sa troupe.

C'était bien Rebecca West (M^lle^ de Villeneuve), égoïste, exaltée, criminelle et volontaire, qui tue en passant celle qu'elle trouve sur sa route; c'était bien le caractère fin, bon, un peu froid et faible de Rosmer (Lugné), dont la noblesse naturelle finit par gagner Rebecca et lui fait sentir l'horreur de son action. C'étaient bien et le recteur Kroll (Liser), politique-conservateur emporté, obstiné, grand discuteur, et l'utopiste Ulric Brendel (Dessone), et le journaliste Mortensgaard (Joubé), pour qui l'avenir est un lieu commode où il remise non seulement son idéal, mais encore son sens moral, qu'il ne se croit pas obligé d'employer dans le présent.

C'était surtout, à part quelques notes un peu méridionales de Rebecca, cette intensité calme des natures septentrionales planant sur toute l'œuvre et la rendant — bien plus que par cette couleur locale dont elle est pourvue — un vrai tableau, une vraie contemplation de l'âme du Nord.

M. M.

NÉCROLOGIE

J.-B. Colyns.

M. J.-B. Colyns, qui venait de prendre sa retraite, après avoir professé pendant près de quarante ans au Conservatoire de Bruxelles, est mort la semaine dernière, sans avoir pu jouir du repos qu'il avait légitimement acquis par une longue et honorable carrière.

Né le 25 novembre 1834, il fut, en son temps, un virtuose applaudi, prit part, comme soliste et comme quartettiste, à de nombreuses auditions musicales, et composa plusieurs partitions dont l'une, *Le Capitaine Raymond*, écrite sur un texte de F. Coveliers, fut représentée au théâtre de la Monnaie en avril 1881 (1).

C'est surtout comme professeur que M. J.-B. Colyns conquit l'estime et l'affection du monde musical. Son enseignement paternel et consciencieux était très apprécié et laisse, parmi les nombreux élèves qu'il a formés, des souvenirs reconnaissants.

Léon D'Aoust.

La mort imprévue de M. Léon D'Aoust a causé dans le monde musical, où le défunt était universellement connu et aimé, une profonde sensation et une grande douleur.

Depuis vingt-cinq ans, M. D'Aoust était l'âme des Concerts populaires auxquels il se dévouait avec autant d'activité que de compétence. La fraternelle amitié qui l'unissait à Joseph Dupont avait orienté vers l'organisation de ces concerts ses goûts musicaux. Artiste d'instinct et de culture, sinon de profession, — on sait que M. D'Aoust dirigeait le Crédit général de Belgique, — il fut pour l'éminent chef d'orchestre un conseiller précieux et un auxiliaire aussi utile que modeste. Le public se doutait à peine du rôle considérable que jouait, dans la coulisse, M. D'Aoust, tant celui-ci mettait de soin à dissimuler son incessante collaboration. Il lisait toutes les partitions symphoniques nouvelles, élaborait des programmes, signalait à Joseph Dupont les artistes dignes d'être entendus, dirigeait l'administration des Concerts sans que jamais son nom parût nulle part, et cela avec un enthousiasme, une foi artistique, un désintéressement au-dessus de tout éloge.

La mort de Joseph Dupont le laissa inconsolable. Depuis lors, son souci constant fut de mener à bien le projet qu'il avait conçu, avec quelques amis, d'élever à la mémoire de son ami un monument de reconnaissance et d'affection. Léon D'Aoust meurt au moment où ce projet va aboutir. Le concert destiné à grossir d'un appoint indispensable la somme recueillie par souscription et qui réunira aujourd'hui même à la Monnaie tous les amis de l'illustre musicien, c'est lui qui l'a entièrement mis sur pied avec un zèle et un dévouement qu'aucune difficulté ne put affaiblir.

En évoquant le souvenir inoubliable de Joseph Dupont, ce concert avivera le poignant regret que fait naître la mort de celui dont la vie intellectuelle fut mêlée si intimement à la sienne. Frappé à quarante-sept ans sans que rien ait pu faire prévoir la catastrophe, Léon D'aoust emporte l'affection unanime de ceux qu'avaient conquis sa nature droite et généreuse, son esprit cultivé et l'inaltérable bonté de son cœur.

O. M.

La Semaine Artistique.

Du 9 au 15 novembre.

Musée de Peinture moderne. 10-4 h. Exposition du *Sillon*.

Cercle Artistique. Exposition Constantin Meunier.

Exposition du Cercle d'Études typographiques. 10-22 h. (51, rue du Marché-aux-Charbons).

Dimanche 9. — 2 h. Concert à la mémoire de Joseph Dupont (théâtre de la Monnaie). — 2 h. Distribution des prix au Conservatoire. — 2 h. *Britannicus* et les *Plaideurs*. M. Paul Mounet et Mlle Emilie Lerou (théâtre du Parc). — 8 h. Concert de la *Croix verte* (Grande-Harmonie)

Lundi 10. — 8 h. 1/2. Conférence de M. Gabriel Mourey : *Constantin Meunier* (Cercle artistique).

Mardi 11. — 4 h. 1/4. Conférence de M. Chomé : *Théodore de Banville* (Conservatoire) — 4 h. 1/2. *Histoire du chant ancien et moderne*, par Mlle Jane Bathori et M Emile Engel. *Les Maîtres classiques du chant*; première époque : de Schutz à Hændel (salle Kevers, rue du Parchemin)

Mercredi 12. — 10-5 h. Exposition de la vente Lemmen (salle Sainte-Gudule).

Jeudi 13. — 10-5 h. Exposition de la vente Lemmen (salle Sainte-Gudule). — 2 h. Conférence de M. Léo Claretie : *E. Legouvé*. Représation de *Bataille de Dames* (théâtre du Parc). — 8 h. Première de *Zaza*, Mlle Ferriel (théâtre Molière).

Samedi 15 — 10-4 h. Exposition particulière de la vente Manteau (galerie Le Roy, 6, rue du Grand-Cerf). — 2 h. Répétition générale du Concert Ysaye. Solistes : Mme Kleeberg-Samuel et M. Hugo Becker (théâtre de la Monnaie). — 8 h. Première d'*Arlequin roi*. M. Henry Krauss (théâtre de l'Alhambra).

PETITE CHRONIQUE

Hier, samedi, s'est ouverte au Musée moderne la neuvième exposition du *Sillon*. Parmi les exposants, citons les noms de Bastien, Detilleux, Prosper Dewit, Kemmerich, Marin, Mascré, Matton, Nocquet, Pinot, Puttemans, Smeers, Swyncop, Wagemans, etc.

Le Cercle des Beaux-Arts de Liége organise une exposition générale des œuvres de ses membres. Les peintures et sculptures seront exposées à partir d'aujourd'hui, dimanche, jusqu'au lundi 17; les aquarelles, dessins et pastels, du 23 novembre au 1er décembre,

Notre confrère Gabriel Mourey, directeur d'*Art et Décoration*, président de la *Société nouvelle de peintres et de sculpteurs*, fera demain lundi, à 8 h. 1/2, une conférence sur Constantin Meunier au Cercle artistique de Bruxelles.

La section des beaux-arts du conseil communal de Saint-Gilles a arrêté une première liste d'artistes qui seront chargés de l'exécution des sculptures destinées à l'ornementation extérieure du nouvel hôtel de ville de cette commune. Ces artistes sont : MM. J. Dillens, De Tombay, V. Rousseau, Ch. Samuel, P. Du Bois, Weygers, P. Braeke, Grandmoulin, De Rudder, Lagae, G. De Vreese, J. de Dalaing, Baudrenghien. Cette liste est, on le voit, éclectique et fort bien composée.

M. Dillens aura la direction du travail qui ne sera exécuté qu'à la condition où le gouvernement intervienne pour la moitié de la dépense.

C'est mercredi prochain que sera irrévocablement clôturée l'exposition internationale des arts décoratifs de Turin.

Le théâtre de la Monnaie a commencé les études de l'*Étranger*, le drame lyrique de M. Vincent d'Indy, qui passera vers le 15 décembre. On répète concurremment le petit opéra comique du même auteur, *Attendez-moi sous l'orme*, qui complétera le spectacle, et dont les rôles ont été confiés à MM. Belhomme, Boyer, Forgeur et à Mmes Maubourg et Eyreams.

Viendront ensuite les *Barbares*, de Camille Saint-Saëns, et *Jean Michel*, de M. Albert Dupuis.

La reprise de *Carmen*, qui sera jouée dans des décors neufs, aura lieu le 17 courant.

Le départ de Mme Litvinne pour la Russie oblige la direction à limiter le nombre des représentations de l'éminente cantatrice. Celle-ci chantera quatre fois *Tristan et Isolde*, quatre fois la *Valkyrie* et quatre fois le *Crépuscule des dieux*.

M. Maurice Kufferath a reçu hier l'avis de sa nomination au grade de chevalier de l'ordre de Léopold. Cette distinction réjouira

(1) Voir l'*Art moderne*, 1881, p. 51.

vivement tous ceux qui suivent dans ses remarquables travaux l'érudit musicologue et apprécient l'impulsion artistique qu'il donne, de concert avec M. Guidé, à la direction du théâtre de la Monnaie.

Les Galeries ont fait une tentative plutôt malheureuse avec le *Minotaure*, opérette de MM. Ch. Clairville et Ad. Vély, musique de Paul Marelles. Jouée mercredi dernier, la pièce a été retirée le lendemain.

Le succès de *Monna Vanna* s'affirme de toutes parts d'une façon éclatante. M. Lugné-Poe prépare une reprise de l'œuvre à Paris, avec les interprètes de la création. Mais pour satisfaire aux nombreuses demandes de places qui lui parviennent, il a dû faire choix de la plus grande salle de spectacle de Paris, celle de la Porte-Saint-Martin. Sept représentations consécutives de *Monna Vanna* y seront données, du 27 novembre au 2 décembre (le dimanche 30, deux représentations, dont l'une en matinée).

Le 3 décembre, Mme Georgette Leblanc, M. Lugné-Poe et la troupe de l'OEuvre interpréteront le drame de Maurice Maeterlinck à Bruxelles, au théâtre du Parc; le lendemain, 4, à Gand.

Notre collaborateur H. Fierens-Gevaert corrige en ce moment les épreuves d'un roman moderne : *Le Tocsin* (titre symbolique), qui paraîtra bientôt chez Ollendorff. Les deux premières parties se déroulent dans un château historique des environs de La Hulpe; les deux dernières à Bruxelles. — Du même auteur, la librairie Alcan va publier dans sa *Bibliothèque de philosophie* une réédition de l'*Essai sur l'Art contemporain* que M. Edmond Picard signala naguère à nos lecteurs.

M. Edouard Brahy, qui dirige depuis quatre ans avec le plus grand succès les concerts populaires d'Angers, vient d'être nommé chef d'orchestre des concerts d'hiver à Gand. Il compte donner les 15 et 29 courant, à 8 heures du soir, au Grand Théâtre, deux séances, dont l'une avec le concours de M. Zimmer, qui jouera le Concerto en *la* mineur de Bach et le Concerto de Beethoven; l'autre avec le concours de Mme Kleeberg-Samuel, qui interprétera le Concerto de Schumann et divers soli. Les programmes symphoniques, fort bien composés, portent la Septième Symphonie de Beethoven, un fragment du *Roméo et Juliette* de Berlioz, la *Symphonie pathétique* de Tschaïkowsky, l'ouverture de *Faust* de Wagner, etc.

Études des notaires DE TIÈGE, 56, rue Juste Lipse, et BAUWENS, 14, place du Petit-Sablon, à Bruxelles.

VENTE PUBLIQUE
DES
TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES
ET DES OBJETS D'ART
dépendant de la succession de M. CHARLES MANTEAU,
en la galerie
de MM. **Le Roy**, frères, 6, rue du Grand-Cerf, à Bruxelles,
le **lundi 17** et le **mardi 18 novembre 1902**, à 2 heures.

Exposition les samedi 15 et dimanche 16 novembre de 10 à 4 heures

PAR SUITE DE DÉCÈS
Le vendredi 14, samedi 15, lundi 17 novembre 1902,
chaque jour à 2 heures de relevée,
VENTE PUBLIQUE D'UNE TRÈS BELLE COLLECTION
D'ANTIQUITÉS
Meubles anciens, porcelaines anciennes, faïences, cuivres, argenteries, verreries, tapis, tableaux, gravures et objets d'art divers,
provenant des successions de feu M. l'ingénieur LEMMEN et d'un autre amateur,
sous la direction et au domicile de **J. FIEVEZ**, expert, directeur de ventes de livres, tableaux et antiquités,
en la **salle Sainte-Gudule, 3, rue du Gentilhomme**, à Bruxelles.
EXPOSITION PUBLIQUE :
Mercredi 12 et jeudi 13 novembre, de 10 heures à 5 heures de relevée.
Le catalogue se distribue au susdit local.
Au comptant avec augmentation de 10 % pour frais.

A VENDRE
PORNOCRATÈS, de ROPS
Exemplaire de tout premier choix, numéroté, avec beau cadre.
Ecrire bureau du journal : **M. Bombrel.**

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE
G. SERRURIER
LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOULE DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT
MOBILIERS SPECIAUX POUR LA CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES SOLIDES ET PEU COUTEUX



Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

BEC AUER

50 % D'ECONOMIE **LUMIERE QUADRUPLE**

Appareils d'éclairage et de chauffage au GAZ, à l'ÉLECTRICITÉ et à l'ALCOOL

INSTALLATIONS COMPLETES

Bruxelles, 20, BOULEVARD DU HAINAUT, Bruxelles

Agences dans toutes les villes.

TÉLÉPHONE 1780

E. DEMAN, Libraire-Expert

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

VIENT DE PARAITRE :

THEATRE DE M. MAETERLINCK

avec une préface inédite de l'auteur.

Trois volumes in-8°, illustrés de dix compositions originales lithographiées par AUGUSTE DONNAY.

Tirage à 110 exemplaires numérotés, sur papier de Hollande

Prix : 90 francs.

Les exemplaires numérotés 1 à 10, renfermant un croquis original de A. DONNAY et deux suites des planches : l'une avec lettre, sur hollande; l'autre, avant lettre, avec remarques marginales, sur japon impérial, sont souscrits.

Le prospectus illustré de cet ouvrage sera adressé gratuitement sur demande.

Demandez chez tous les papetiers

l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION **EXPORTATION** **ÉCHANGE**

L'HÉMICYCLE

Revue mensuelle illustrée de Littérature et d'Art

Rédacteur en chef :

PIERRE DE QUERLON, 3, Villa Michon, rue Boissière, Paris.

Un an : 6 francs. — Le numéro, 50 centimes.

Étranger : 8 francs.

Administration : 146, rue Saint-Jacques, Etampes (Seine-et Oise).

L. DIDIER DES GACHONS, *éditeur*.

LIMBOSCH & CIE

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc. Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. V° MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

VINGT-DEUXIÈME ANNÉE. N° 46. 16 NOVEMBRE 1902

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

George Minne (H FIERENS-GEVAERT). — Paul Mounet (JEAN MARCEL). — L'Éducation de l'Architecte (G. SERRURIER). — Le Concert Joseph Dupont (O. M). — Zola musicien (ALFRED BRUNEAU). — Théâtre Molière. *Zaza* (J. M.). — Le Théâtre à Paris. *Pelléas et Mélisande* (M.-D. CALVOCORESSI). — La Semaine artistique. — Petite Chronique.

GEORGE MINNE

La pléiade d'artistes et d'écrivains gantois où Maeterlinck, Horta, Baertsoen, Claus, Van Rysselberghe se groupent en une si belle diversité, s'est enrichie depuis peu d'une individualité saisissante et imprévue : celle du sculpteur George Minne.

La biographie de cet artiste tient en quelques mots. Il n'eut point de professeur. Il fréquenta pendant deux ans l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles, non point pour y subir une discipline dogmatique, — la vision de ses œuvres futures le hantait déjà à cette époque, — mais parce qu'on y mettait gratuitement un modèle vivant à sa disposition. L'œuvre de Minne est donc dans la plus large mesure la manifestation d'une personnalité libre, d'un instinct vierge. Il semble qu'un art pareil doive se passer de commentaire. N'attendons-nous pas depuis longtemps l'artiste qui nous touchera par sa naïveté, le Parsifal qui régénérera la Religion moderne de la Beauté? Un tel homme, pensons-nous volontiers, serait accueilli avec transport. Son art, jailli d'une source intacte de vie, forcerait l'attention unanime.

Hélas! Quand un créateur pensif a conçu dans l'isolement quelque rêve simple et fort, quand il réalise son idéal avec une loyauté ardente, nous nous sentons lâches devant son œuvre, nous lui marchandons notre admiration, nous lui gardons rancune de nous avoir détournés de nos enthousiasmes frivoles par un appel grave. C'est pourquoi les œuvres de G. Minne, exaltées par les clairvoyants, sont discutées ou niées par la masse; essayons donc, pour vaincre cette opposition, de définir si possible l'éloquence de leur primordialité.

Je vis G. Minne pour la première fois il y a quatre ans. Il habitait alors un village des environs de Bruxelles, Forest. Je ne puis dire l'impression que produisait la rusticité nue de son intérieur. Comme on se sentait loin de l'existence artificielle des « maitres » d'à présent, de leurs petites joies d'amour-propre, de leurs mesquines intrigues! Rien du dehors ne pénétrait dans cette maison humble et joyeuse, où l'artiste vivait en tête à tête avec son idéal, le plus naturellement du monde, sans s'enorgueillir de sa solitude, sans maudire son temps et son destin. L'épouse active — M^me^ Minne est la fille d'un poète flamand très distingué — vous recevait sans interrompre ses occupations domestiques. Les enfants, au dehors,

bondissaient dans l'herbe et souvent jouaient avec le modèle de leur père, un jeune Flamand fluet, à visage de saint Jean-Baptiste, que l'on prenait pour leur frère aîné. L'artiste, lui, comme un ouvrier laborieux, ne quittait point son atelier de toute la journée. On sentait tout de suite que la vie s'édifiait ici sur des bases essentielles d'amour et de simplicité, et que l'art y était pratiqué sans phrases, dans la sincérité de sa mission primitive. Si Tolstoï avait connu cet intérieur émouvant, son tableau de notre moralité artistique eût été moins sombre.

A l'honneur de l'école belge il est bon de dire que Minne, dans son pays, n'est pas seul épris d'isolement. Claus vit, hiver et été, sur les bords de la Lys. Struijs n'a trouvé la tranquillité méditative qui convient à son art qu'en allant habiter la silencieuse Malines. Jacob Smits ne quitte point les déserts de la Campine; Frédéric disparaît souvent de Bruxelles et se cache pendant des mois dans les fagnes ardennaises, sans donner de ses nouvelles à personne; Baertsoen va contempler le deuil des villes zélandaises, et surtout de cette étrange cité-fantôme, Veere, où son *house-boat* reste amarré des trimestres entiers. D'autres artistes plus jeunes les imitent. Mais Minne a poussé le plus loin l'amour des joies intérieures et le dédain du monde. Depuis deux ans il a changé d'ermitage. Il est retourné dans les Flandres. Sa demeure est blottie aux environs de Gand, à Laethem-Saint-Martin, non loin du *Zonneschijn* de Claus, dans une touffe d'arbres émergeant de la plaine. Elle est modeste autant que celle de Forest; elle est plus éloignée encore de notre vie factice, plus confondue avec la nature. L'artiste y termine son *Monument Rodenbach* avec l'humilité et l'enthousiasme d'un pur *poverello* de l'art, en vrai saint François de la sculpture.

Les figures de Minne expriment souvent une souffrance aiguë; il ne faut point en conclure qu'elles traduisent la mélancolie d'une existence volontairement vouée à l'exil. Minne n'est pas un triste; il n'a rien perdu de la jovialité de sa race. Ils sont ainsi plusieurs Flamands d'élite nés dans de très vieilles villes, vivants et gais comme leurs ancêtres, mais graves et douloureux dans leurs œuvres. Leur art semble plus pénétré de l'âme défunte que de l'âme présente de leur cité. Cette mélancolie supérieure ne les empêche pas de rester soumis à la *vie*. Presque toutes les figures de Minne en fournissent le témoignage. Elles évoquent une humanité très ancienne qui ne paraît telle que parce qu'elle emprunte à la nôtre des traits d'éternelle affliction.

La société d'aujourd'hui ressemble, en ses profondeurs, à celle d'il y a deux mille ans. Tout recommence, a dit Nietzsche et avant lui l'*Ecclésiaste*. C'est la gloire d'un artiste de fixer un aspect immuable du monde. Or, les œuvres de Minne manifestent une telle force de synthèse morale et plastique, qu'elles s'apparentent à la sculpture la plus vénérable et la plus essentielle qui soit : la sculpture égyptienne. Et s'il fallait retrouver le chaînon qui rattache l'hiératisme thébain ou memphite à la plasticité sommaire, mais d'une subjectivité si complexe, de Minne, je la trouverais sans doute dans certaines œuvres toutes primitives de l'art médiéval.

Voyez le *Porteur de reliques;* les affinités de Minne avec les sculpteurs du moyen-âge sont évidentes, comme aussi dans le *Jeune Garçon* qui s'étreint avec une passion lasse, comme aussi dans l'*Homme à l'outre* et dans le *Blessé* qui boit le sang de sa plaie. Mais l'archaïsme qu'on reproche si légèrement à ces œuvres n'a rien d'artificiel; une fraternité supérieure relie Minne aux artistes pharaoniques et aux tailleurs de pierres des cathédrales romanes, — non une parenté factice de copiste. L'humanité moderne, une part tout au moins, avec ses épuisements, ses déchéances physiques, se reconnaît dans ces figures. De bonne foi trouverait-on dans tout l'art ancien une inspiration semblable? Le *Jeune Garçon,* avec sa tête infléchie et résignée, ses bras grêles, son pauvre corps usé avant l'heure de l'action, — l'a-t-on jamais vu? Si le sentiment du moyen-âge se perpétue dans cette œuvre, ce n'est point par des ressemblances extérieures (le *naturalisme* du Nord ne s'exprime qu'assez faiblement chez Minne), mais par des liens mystérieux; c'est parce que l'artiste est lui-même semblable aux vieux *beeldhouwers* de sa race qu'il a leur loyauté de pensée et d'exécution, qu'il ne songe pas à embellir la vérité et à dissimuler une laideur. Regardez l'admirable lithographie que l'on pourrait appeler : *L'Hymen des affligés.* Perd-elle de sa valeur originale pour avoir la beauté d'un dessin de Dürer et la noblesse d'une sculpture du XIIIe siècle? Ces deux têtes pâmées et comme entraînées par les vagues lourdes de leurs chevelures confondues; ces mains enchevêtrées, indissolubles, énigmatiques, où s'accumule le désir des deux êtres, ces draperies d'où la palpitation suprême des deux figures jaillit comme d'un piédestal rigide et mouvant, — n'est-ce pas en méditant devant nos tourmentes morales que l'artiste les a conçues? N'est-ce pas en notant scrupuleusement la nature vivante et réelle qu'il réussit à fixer dans la forme plastique la vie idéale de ces mains, de ces bras, de ces visages expirants, de ces manteaux pleins de secrets tristes?

J'aurais beau, je le sais, m'évertuer à détailler mes sensations, je resterais sans doute impuissant à convaincre ceux qui à première vue n'ont pas éprouvé devant les œuvres de Minne tout au moins le sentiment d'une force nouvelle. La critique ne peut qu'aider les bonnes volontés. On me dirait : « Êtes-vous bien certain au fond que l'art de Minne a la signification que

vous dites? » Je répondrais sincèrement : « Non! Mais j'aime cet art et je cherche les raisons de cet amour pour vous amener à le partager. » On ajouterait : « Pensez-vous vraiment qu'il n'y ait eu chez Minne aucune imitation, aucune hantise égyptienne ou médiévale? » Je dirais : « Au début de sa carrière, l'artiste s'est inspiré pour ses trois *Pleureurs* des figurines sépulcrales de Sluter et de Van de Werve. Mais c'est bien le seul exemple d'imitation ou d'interprétation que l'on puisse citer. » Ce rapprochement entre l'artiste gantois et les premiers maîtres d'entaillure de la Flandre va nous permettre de préciser la valeur des œuvres de Minne. Les artisans géniaux qui exécutèrent le *Puits de Moïse*, les *Tombeaux* de Philippe le Hardi et de Jean sans Peur possédèrent au plus haut point le sens de la sculpture architectonique. C'est une qualité essentielle, vitale, que nos artistes subtils ont perdue et que Minne retrouve grâce au jeu infaillible de ses instincts naïfs. Regardez son *Maçon* au visage finaud et attentif, exécuté, si je ne me trompe, pour garnir le premier balustre d'une rampe d'escalier, et dites si le caractère architectural de cette figurine si largement taillée n'est point décisif? Que reproche-t-on surtout à la sculpture moderne — comme d'ailleurs à la peinture? C'est de rompre tout lien avec l'architecture, de méconnaître son rôle décoratif par amour d'une vaine virtuosité technique. Quand un statuaire exécute une figure ou un groupe pour la façade d'un monument, il cisèle et parachève son œuvre comme si elle devait s'ériger sur un socle de salon. Mise en place, la statue perd toute grandeur. Elle est mièvre et froide. Les imagiers du moyen-âge, avec un sentiment incomparable des exigences optiques, sculptaient de rudes et saisissantes figures qui s'affinaient à distance en s'harmonisant avec les lignes de l'édifice. Enlevées par les restaurateurs et placées dans les musées, on s'étonne de leur exécution *barbare*, mais on continue de les admirer — et d'ailleurs avec raison, car cette soi-disant barbarie n'est qu'un témoignage de finesse esthétique. Je pourrais citer des centaines d'exemples. En Flandre, je me contenterai de signaler l'*Homme du Beffroi*, géant massif et dominateur digne, comme les œuvres de Minne, d'un ciseau égyptien. Jadis ce rude héraut veillait sur Gand du haut du Capitolium communal, et charmait le peuple, comme le Saint-Michel de l'Hôtel de Ville de Bruxelles, par sa grâce svelte et inébranlable. Aujourd'hui, pesant et sauvage, il considère d'un regard hostile les visiteurs du Musée lapidaire de Saint-Bavon où il se trouve exilé. Qu'un sculpteur chargé de tailler un tel symbole soumette à ses juges une maquette inspirée d'une pareille tradition, on le traitera tout simplement de fou.

Minne ne craint pas ces sarcasmes; il réagit avec force contre nos déliquescences habiles. La synthèse de ses plans, méplats, reliefs, lignes et creux atteint l'extrême limite et c'est bien cette hardiesse logique qui lui vaut sa réputation d'archaïsant. J'ai toujours pensé que sa sculpture ne réaliserait sa complète valeur expressive qu'unie à l'architecture, et je souhaite de tout cœur que la Belgique officielle, toujours trop disposée à commander aux misérables pasticheurs de Saint-Luc des statues pour ses églises et ses hôtels de ville illustres, s'assure la collaboration de Minne, comme je souhaite aussi qu'un jour les jeunes architectes belges s'associent au jeune sculpteur gantois pour commenter par de sobres images le mouvement original de leurs façades.

Minne, d'ailleurs, s'est déjà fait son propre architecte dans une impressionnante *Fontaine*. Au niveau de cette œuvre capitale on peut placer aussi son *Orateur*, d'exécution récente, si irrésistible dans la passion verbale qui le courbe sur sa stèle tribunitienne.

La foule entrera forcément bientôt en communion avec l'art de Minne. Au printemps prochain le *Monument Rodenbach* décorera le parvis de l'ancien Béguinage de Gand. Sur un monolithe aux arêtes ébrasées, la Résurrection redresse son torse et soulève de ses mains immortelles le linceul qui la voilait. La matière du monument — du marbre blanc — contrastera avec les briques colorées des vieilles demeures; la sérénité tombale de la figure traduira le calme d'éternité qui, malgré les sottises des démolisseurs et des Homais provinciaux, continue de planer dans ce coin voué jadis aux délices mystiques. Minne a moins transposé le charme alangui et subtil des vers de Rodenbach que l'âme même du décor où se complut l'inspiration du poète, âme assombrie par des siècles d'oubli et qui tressaille aujourd'hui devant une aube nouvelle de luttes, de pensée et d'art. Les Flamands iront contempler l'œuvre de Minne, symbole de la Résurrection; ils comprendront que Rodenbach, en réfléchissant dans son art fluide le deuil de leurs cités, est devenu lui-même l'artisan minutieux et persuasif de la Renaissance artistique des Flandres. Et c'est comme représentant de leur vie nouvelle qu'ils honoreront le poète à travers l'œuvre du sculpteur.

H. FIERENS-GEVAERT

PAUL MOUNET

Paul Mounet a joué dimanche dernier en matinée au théâtre du Parc. On a donné *Britannicus*, une de ces belles tragédies de Racine qui ne survivent que pour leur forme et pour leur langue et dont l'apparition inspire à quelques-uns cet ennui sympathique et respectueux qu'on éprouve à l'exhumation de très vieilles choses d'un autre temps, d'un autre monde.

Paul Mounet jouait Néron avec toute la puissance, toute la fougue et toute la science d'un talent d'où se dégage une impression de force sobre et sûre. Admirablement secondé par Mme Lerou, qui remplit le rôle d'Agrippine en tragédienne accomplie,

encadré d'une troupe convenable, il a recueilli des applaudissements et des ovations méritées.

Je ne crois pas qu'il y ait, dans le monde des artistes, un homme plus respecté et plus aimé que Paul Mounet, « Paul », comme disent familièrement ses amis et ses élèves. Sa carrière, à l'Odéon et à la Comédie, est trop connue pour qu'on en relate encore les phases successives. Le professeur au Conservatoire est considéré par tous comme le « bon maître », celui qui sait unir la bienveillance à la conscience sincère dans son art.

C'est une curieuse chose que l'influence de l'art dans cette famille Mounet, de bonne bourgeoisie bergeraçoise, de cette bourgeoisie que les choses et les gens du théâtre effarouchent toujours un peu. Des trois frères : Sully, Paul et Hélie, deux, — l'un avocat, Sully, l'autre médecin, Paul, — sont irrésistiblement poussés vers la scène, alors qu'une carrière libérale et brillante leur est ouverte d'autre part. Et cette vocation, soutenue par une instruction secondaire complète, en fait d'emblée des artistes de premier ordre.

Ceci nous amène à tirer une conclusion : celle de la valeur de l'instruction générale dans l'art, quelles que soient ses manifestations. Ce qu'on nous apprend au lycée, à l'université, se compose d'une foule de choses dont beaucoup sont superflues si l'on en croit les détracteurs de l'enseignement classique. Nous ne voulons pas discuter ici l'utilité du programme. Nous voyons simplement dans l'ensemble une gymnastique mentale destinée, dans les lettres comme dans les sciences, à développer chez l'individu la faculté de compréhension, qui nous semble la plus précieuse de toutes. La faculté d'assimilation est très différente. C'est une grâce dont sont doués les gens dits de *travail facile*. Elle est à la compréhension ce que le *chic* est au goût.

Cette gymnastique mentale, longuement prolongée pendant les années d'étude, donne aux êtres une sorte de conscience de contrôle qui les pousse à ne vouloir agir que sur preuve de l'exactitude de leurs actes. Reportez cette faculté acquise à la scène et vous aurez l'artiste qui se préoccupe des détails de son rôle : costume, cadre, attitudes, détails si prisés à notre époque de reconstitution, où l'à-peu-près choque au plus haut point et où le nombre des gens avertis grandit tous les jours.

Là réside la déterminante du succès d'un artiste comme Paul Mounet. Il est évident que la nature l'a doué d'un physique, d'une voix faits pour imposer à la foule. Mais ces précieux dons dus au hasard sont soulignés par des contingences toutes morales et qui font de lui, dans chacun de ses rôles, *the right man in the right place*.

C'est d'autant plus agréable à constater que malheureusement en France on persiste terriblement à spécialiser l'éducation des gens de théâtre. Ils entrent au Conservatoire avec un bagage plutôt léger et, une fois en place, ne développent guère leur instruction que par la lecture des journaux et de romans sans choix.

Aussi les grands chanteurs, les grands tragédiens sont-ils rares, et c'est ainsi que s'explique le succès de la comédie moderne, dont le répertoire nombreux ne laissera pas survivre grand'chose de l'époque où elle fleurit, ni nom de pièce, ni nom d'interprète.

Il faut applaudir ceux qui, par l'étude préalable jointe au génie personnel, laisseront, comme Paul Mounet, un beau nom dans le grand théâtre, en attendant — comme il le souhaite — d'être vigneron à Bergerac.

JEAN MARCEL

L'ÉDUCATION DE L'ARCHITECTE

A propos du discours prononcé dernièrement à l'Académie de Belgique par M. Henri Maquet, directeur de la classe des beaux-arts, M. Gustave Serrurier vient de publier dans la *Meuse* un excellent article dans lequel il traite à son tour, avec une compétence indiscutable, la question de l'enseignement de l'architecture.

Il regrette l'indifférence presque générale du publie à l'égard de cet art, qui devrait être le premier de tous parce qu'il se rattache le plus étroitement à la vie. « Le nom d'un architecte de talent est infiniment moins connu, » dit-il, « que celui d'un peintre médiocre ou de l'auteur d'une mauvaise opérette. L'architecte est considéré comme une sorte de bâtisseur édifiant des constructions à l'aide de formules bizarres absolument comme un pharmacien compose des drogues au moyen d'ingrédients inconnus. On subit l'architecture comme on avale les drogues, parce qu'il le faut bien et en trouvant que cela coûte tout de même bien cher. »

La faute en est, d'après M. Serrurier, à l'enseignement officiel, qui fait de l'architecture « un composé hétéroclite de formules désuètes, de clichés ressassés depuis des siècles, de règles absurdes, de préceptes empiriques. L'architecte le plus habile et celui qui sait le plus adroitement triturer et assembler ces éléments si divers, si disparates et si conventionnels. »

C'est à tort, selon lui (et combien nous partageons cet avis!) que M. Maquet convie les architectes d'aujourd'hui à retourner aux temps anciens pour y trouver les éléments d'un art nouveau, pour y découvrir « la logique, la simplicité, l'harmonie qui résument toute l'œuvre d'art ».

Ce retour offensif du classicisme ne peut amener que les plus fâcheux résultats. « Personne n'admire plus que moi l'art de la Grèce; la simplicité de ses lignes me ravit, la noblesse de ses formes me semble difficilement égalable et certains de ses monuments m'apparaissent comme l'expression parfaite de l'union intime de la science la plus approfondie avec le goût le plus raffiné. Mais prétendre adapter ces formes à une architecture du XX^e^ siècle me paraît un des plus étonnants illogismes qui se puissent concevoir.

. . . . . .

Si M. Maquet ne voulait réellement que revenir à des principes, pourquoi remonte-t-il à l'antiquité, puisqu'il déclare lui-même que ces principes sont d'essence universelle? Si les monuments classiques en représentent une fidèle application, ils ne sont point les seuls.

Le moyen-âge, par exemple, nous offre sous d'autres aspects d'aussi beaux modèles que la Grèce. Assurément, les formes en sont fort différentes, mais les principes de vérité qui les inspirèrent sont exactement les mêmes. Si grand que soit mon respect pour l'Hellade, mon admiration pour le Parthénon et l'Erechteion ne pourra en rien diminuer celle que j'éprouve pour la Sainte-Chapelle ou la cathédrale de Reims.

Et si je confonds dans une même vénération des œuvres en apparence si dissemblables, c'est que les mêmes principes, les mêmes vérités, les mêmes mobiles les ont fait éclore. Les architectes grecs comme les architectes français s'imposèrent les mêmes règles de logique, voulurent exprimer les mêmes lois de vérité et c'est là la preuve la plus éclatante que les principes immuables

et éternels de la Beauté peuvent s'exprimer en des formes sans cesse variées et renouvelées.

La conclusion s'indique d'elle-même.

Tant que l'architecture sera basée sur des doctrines surannées et fausses, aussi longtemps qu'elle continuera à vivre de formules empiriques, elle sera condamnée à la stérilité, car elle parlera un langage que le public ne peut comprendre.

Le jour où l'architecte, débarrassé de l'obsession archéologique et éclairé par les enseignements du passé, aura définitivement reconquis sa liberté, ce jour-là seulement on pourra espérer voir se dissiper les ténèbres et apparaître l'aube d'une ère nouvelle.

Il faut, pour atteindre ce but, toute l'ardeur et la persévérance de la foi, mais il est permis d'espérer que ce temps souhaité n'est pas éloigné. »

Le Concert Joseph Dupont.

Les regards se dirigeaient instinctivement, durant le beau concert que la piété affectueuse d'un groupe d'artistes organisa à la mémoire de Joseph Dupont, vers le fauteuil de balcon où l'on avait coutume de voir Léon D'Aoust suivre attentivement l'exécution du programme qu'il avait arrêté avec son ami. Et la tristesse de cette place vide était, pour ceux qui savent se souvenir, plus poignante encore que tout ce que le mort d'hier emporta de regrets...

L'audition fut digne du maître qu'elle avait pour but d'honorer. L'orchestre se montra particulièrement attentif aux indications que lui donnèrent Sylvain Dupuis dans la première partie et l'illustre capellmeister Mottl dans la seconde. L'ouverture de *Tannhäuser*, la *Jeunesse d'Hercule* de Saint-Saëns, — une jeunesse qui a atteint, sinon dépassé, la maturité, — puis l'ouverture de *Fidélio*, dont M. Mottl fait un drame émouvant, la sélection du troisième acte des *Maîtres chanteurs* que Joseph Dupont aimait à conduire et qui évoqua d'une façon saisissante sa direction animée, colorée et énergique, firent tour à tour valoir la sonorité et l'homogénéité de l'excellent orchestre des Concerts populaires. Le *Choral mixte* prêta à l'exécution des *Maîtres* le concours d'un ensemble de voix bien disciplinées.

Dans l'exécution du Concerto de Grieg, dont le charme poétique a triomphé des vicissitudes du goût musical, et dans celle du Concerto en *la* de Liszt, qui porte la marque des années et paraît aujourd'hui singulièrement démodé, M. Arthur De Greef affirma ses qualités de pianiste impeccable et de musicien compréhensif. Rappelé et bissé, l'artiste dut ajouter un morceau au programme, et ce fut la jolie *Arabesque* de Schumann dont il détailla les lignes sinueuses avec délicatesse.

On fit fête aussi à Mme Litvinne, que ses succès de tragédienne lyrique n'empêchent pas d'être une diseuse de *lieder* exquise. L'art précieux avec lequel elle chanta, merveilleusement accompagnée au piano par M. Mottl, les *Berceaux* de Fauré, *Ich grolle nicht* de Schumann et le *Roi des aulnes* de Schubert, témoignent d'une rare souplesse de talent.

D'art élevé et d'affectueuse reconnaissance, la séance du 9 novembre inaugura dignement la saison des grands concerts.

O. M.

Zola musicien.

L'éminent compositeur Alfred Bruneau a écrit la lettre suivante à notre collaborateur Jean Marcel au sujet de son article *Zola musicien* publié dans notre numéro du 26 octobre :

Paris, 3 novembre 1902.

Monsieur,

Je viens de lire votre bel article *Zola musicien*. Vous y parlez de moi dans des termes qui me touchent profondément; je vous en remercie de tout cœur. Mais comment aurais-je pu ne pas travailler sincèrement et loyalement, vivant dans la continuelle tendresse de l'admirable et sublime ami que je pleure! Le peu que je suis, je le dois à lui seul et c'est lui seul qui m'a fait comprendre et adorer mon art. Voilà la vérité et je voudrais que personne ne l'ignorât.

Croyez, Monsieur, à ma vive reconnaissance et agréez l'expression de mes sentiments bien confraternels.

Alfred Bruneau

Rien n'est plus touchant que cet hommage tout de cœur et de modestie. C'est l'éloge le plus parfait de deux hommes, que l'un puisse inspirer de tels sentiments et que l'autre sache les ressentir.

D'autre part, le *Temps* ayant demandé à M. Alfred Bruneau s'il était exact que Zola eût laissé à son ami, pour en composer un drame lyrique, une œuvre inédite, l'auteur du *Rêve* a répondu :

« Le poème de drame lyrique que mon grand ami m'a laissé est bien sa dernière œuvre, mais non pas son unique œuvre posthume, puisque, dans l'incessante bonté qu'il me témoignait, il m'avait donné, avant d'écrire celui-là, d'autres livrets que je mettrai en musique et qui me permettront d'achever ma vie comme je l'ai commencée à l'ombre de sa gloire et sous l'inspiration de son génie.

« Quant au nombre des œuvres posthumes du cher disparu, Mme Zola elle-même l'ignore, car elle n'a pu classer encore les papiers de son mari. »

THÉATRE MOLIERE

Zaza, comédie en cinq actes, par MM. Simon et Berton.

Zaza prouve qu'avec du talent et de l'esprit on peut rendre intéressant le sujet le plus simple, pour ne pas dire le plus banal. C'est, tout uniment, l'histoire d'un mari fêtard dissimulant son mariage à sa maîtresse et n'admettant pas que cette maîtresse aimée dise un seul mot de la femme légitime ou fasse quoi que ce soit pour en troubler le repos.

Mettez en broderie sur ce thème un aperçu drôle des coulisses de café-concert, une scène pleine d'émotion qui réunit la maîtresse et la fillette de l'amant, la dignité douce et ferme du cœur de cette maîtresse toujours éprise mais persistant dans la rupture, et vous aurez un agréable spectacle, très fin, très attrayant.

Les représentations qui en furent données naguère à Bruxelles sont loin d'en avoir épuisé le succès et M. Munié, en faisant cette reprise, a eu une heureuse inspiration.

La lourde tâche de succéder à Réjane échéait à Mlle Fériel, qu'on applaudit jadis au théâtre du Parc. Elle s'est montrée très émue, très nerveuse, — trop, peut-être, en commençant, — mais parfaite au dernier acte. M. Melchissédec, dans le rôle du bon cabot, est amusant et sincère au possible. Mme Devoyod a créé une mère d'artiste un peu chargée peut-être, mais bien divertissante. M Etiévant a beaucoup de tenue dans le rôle assez ingrat du mari trompant sa femme et faisant souffrir sa maîtresse. Bon ensemble pour les autres artistes, réduits à des rôles minimes.

J. M.

LE THEATRE A PARIS

Reprise de « Pelléas et Mélisande. »

Triomphalement, le 30 octobre dernier, l'Opéra-Comique a repris *Pelléas et Mélisande* devant une salle bondée d'un public enthousiaste.

Je crois que c'est un fait unique dans l'histoire du théâtre lyrique que la fortune de cette œuvre, accueillie, le premier jour, par une ironie presque générale, — ironie que certains, moins spirituels mais tout aussi convaincus, ponctuèrent de discrets sifflements. En face du « boulevard », pour emprunter l'expression de M. P. Lalo, le public musicien était également là ; il comprenait des enthousiastes, mais beaucoup se tenaient sur la réserve, ce qui était assez naturel, la nouveauté des tendances de l'œuvre rendant assez difficile une compréhension instantanée. Et dès la troisième représentation, malgré une presse du lendemain peu favorable en somme, le succès s'affirmait, qui aujourd'hui est évident pour tous ceux qui ont des yeux. C'est une réconfortante chosequ'une si rapide évolution (car il y eut bien ici évolution, et non une simple volte-face); on peut maintenant espérer que devant toute œuvre neuve, devant tout effort si audacieux qu'il soit, le public désormais n'apportera que le seul désir de comprendre et la capacité d'admirer.

Et cela sera l'œuvre de tous ceux qui prirent part, à un titre quelconque, à l'immense mouvement artistique qui s'est produit dans le dernier demi-siècle. Après la grande impulsion du wagnérisme, le retour à la musique pure effectué grâce à César Franck et à son école, l'admiration nouvelle pour Bach, pour l'ancienne musique d'église, pour les vieux maîtres longtemps oubliés et appréciés maintenant, grâce à l'initiative de MM. Bordes et d'Indy, tels sont les facteurs de l'extraordinaire changement des habitudes dupublic.

Jereviens à l'œuvre de M. Debussy. Deux jeunes artistes y débutèrent : d'abord M. Rigaux qui composa un Pelléas exquisement juvénile, gracieux à souhait; la voix, jolie, donne aisément les *sol* aigus du rôle, et, à tous les points de vue, je préfère M. Rigaux à son prédécesseur. Le rôle d'Yniold est tenu par Mlle Dumesnil, qui le joue intelligemment et le chante de façon plaisante; ce n'est d'ailleurs que grâce à la substitution du travesti au garçonnet autrefois chargé de ce rôle que l'on a pu nous faire enfin entendre la scène des moutons, qui est si jolie.

Mlle Passama, la nouvelle titulaire du rôle de Geneviève, mérite aussi des éloges. Mlle Garden, qui, à la répétition générale, m'avait paru contrainte et mal à son aise, incarne bien, maintenant, Mélisande telle qu'on peut la désirer.

En résumé, ce fut un succès éclatant; deux rappels après chacun des trois premiers actes, trois après le quatrième, trois après le dernier ; et, de tout cœur, j'en suis heureux.

M.-D. CALVOCORESSI

La Semaine Artistique

Du 16 au 22 novembre.

MUSÉE DE PEINTURE MODERNE. 10-4 h. Exposition du *Sillon*.
CERCLE ARTISTIQUE. Exposition A.-J. HEYMANS.

Dimanche 16. — Clôture de l'exposition CONSTANTIN MEUNIER. (Cercle artistique.) — 2 h Premier concert Ysaye. Mme Kleeberg-Samuel; M. Hugo Becker. (Théâtre de la Monnaie.) — 2 h Conférence de M. LÉO CLARETIE : *Ernest Legouvé*. Représentation de *Bataille de dames*. (Théâtre du Parc.)

Lundi 17. — 8 h. 1/2 Réunion de la *Fédération des écrivains belges*. (Restaurant Ravenstein.)

Mardi 18. — 4 h. 1/4. Conférence de M. Chomé : *Flaubert*. (Conservatoire.) — 8 h. 1/2 Conférence de M. CH. BULS : *La Sicile ancienne et moderne*. (Section d'Art de la Maison du Peuple.)

Mercredi 19. — 8 h. Reprise de *Carmen*. (Théâtre de la Monnaie).

Jeudi 20. — 8 h. Première de *Les Travaux d'Hercule*. (Alcazar.) — 8 h. 1/2. Concert Rachel Hoffmann. (Grande-Harmonie.)

Vendredi 21. — 8 h. Première de *Le Bon Moyen*. (Vaudeville.) — 8 h. 1/2. Conférence de M. EDM. CATTIER : *La Harpe à travers les âges*. Mlles L. Delcourt et J. Sereno. (Cercle artistique.)

A huitaine la chronique artistique de M. OCTAVE MAUS *sur les expositions du* Sillon *et de M. A.-J. Heymans, l'étude thématique de* M. CALVOCORESSI *sur la partition de l'*Etranger, *une chronique littéraire de* M. GILBERT DE VOISINS, etc.

PETITE CHRONIQUE

A la suite du concert donné au bénéfice de la souscription du monument Joseph Dupont, quelques-uns des membres du Comité se sont rendus chez le statuaire Paul Du Bois qui leur a soumis une esquisse de son projet. L'œuvre,qui a beaucoup plu, représente, en haut relief, l'éminent chef d'orchestre à son pupitre, le bâton à la main. Derrière lui se déploie un bas-relief où seront représentés ses principaux collaborateurs et quelques-uns des artistes, aujourd'hui illustres, qui ont fait leurs débuts sous sa paternelle direction, entre autres Mme Caron et Ernest Van Dyck. Elle sera exécutée en bronze.

La partie architecturale, en granit d'Ecosse ou en pierre, sera confiée à M. Jules Barbier,qui fut aussi l'un des intimes du maître regretté.

Le graveur Auguste Danse va buriner le portrait de la reine Marie-Henriette d'après le buste de Vinçotte du Musée de Bruxelles.

L'artiste termine en ce moment les portraits de Camille Lemonnier et d'Eugène Demolder, ainsi que celui de M. Loubet, président de la République française.

Ainsi que nous l'avons annoncé, outre les représentations, les conférences, le banquet, manifestations passagères par lesquelles on célébrera, en février prochain, l'œuvre de Camille Lemonnier, ses amis veulent laisser à l'écrivain un souvenir durable de ce mouvement de sympathie et d'admiration.

Il a été résolu de lui offrir les cinquante volumes dont se compose jusqu'à présent son œuvre, revêtus de reliures rares, toutes différentes, et contenant chacun des pages autographes ou des dessins inédits où ceux qui l'aiment exprimeront en vers, en prose, par la plume ou le crayon, ce qu'ils pensent de lui et de son art.

Cette manifestation d'un ordre plus intime ne sera pas plus fermée que l'autre. Ceux qui veulent y prendre part n'ont qu'à s'adresser au secrétariat, rue Lesbroussart, 113.

A l'occasion de la Sainte-Cécile, l'Association des Chanteurs de Saint-Boniface interprétera, dimanche prochain, à 10 heures du matin, la messe *Iste Confessor*, à quatre voix, de Palestrina ; M. De Boeck, organiste, exécutera, au Graduale, un *Andante* de Mendelssohn, à la sortie, la *Fugue en ut majeur* de J.-S. Bach.

Le premier concert populaire aura lieu les 6-7 décembre sous la direction de M. Sylvain Dupuis et avec le concours de l'éminent pianiste M. Busoni.

Programme : 1. *Symphonie pastorale* de Beethoven; 2. Cinquième concerto pour piano de Saint Saëns (M Busoni); 3. *Ode symphonique* de Er. Raway (première exécution); 4. *Prélude, choral et fugue* de C. Franck (M. Busoni); 5 Ouverture du *Vaisseau fantôme* de Wagner.

Pour les abonnements, comprenant également le quatrième concert consacré à *Parsifal*, s'adresser chez Schott, Montagne de la Cour.

Mme Everaers, MM Enderlé et Wolff donneront avec le concours de M Henri Seguin les 27 novembre, 15 janvier et 26 février prochains trois concerts à la Grande-Harmonie Le programme se composera des œuvres les plus intéressantes de Beethoven, Mozart, Schumann, Hændel, Schubert, etc.

M Otto Voss, pianiste, professeur au Conservatoire de Cologne, donnera un piano-récital le samedi 29 novembre, à 8 h. 1/2 du soir, à la Grande-Harmonie.

Pour les places, chez Schott, à la maison Riesenburger et chez tous les éditeurs.

Le Quatuor Schörg (6e année) donnera à la Nouvelle École allemande, 21, rue des Minimes, les lundis 22 et 29 décembre, 5 janvier, 9 et 16 février, cinq séances consacrées à l'exécution des grands quatuors de Beethoven (VIII-XVII). L'abonnement est fixé à 25 francs. S'adresser à MM. Schott frères.

C'est le 29 courant que s'ouvrira à Anvers l'exposition des œuvres d'A.-J. Heymans que nous avons annoncée. De même que M. Wouters-Dustin, M. Léon Lequime a mis obligeamment sa galerie à la disposition de l'organisateur, notre confrère P. de Mont.

Celui-ci fera le dimanche 30 une conférence sur le maître, auquel il consacrera en outre, dans *Kunst en Leven*, une étude étendue illustrée de nombreuses reproductions.

De Paris :

Le théâtre de l'OEuvre, dont les longs efforts viennent d'être non pas récompensés, mais au moins reconnus par l'attribution d'une subvention officielle, vient de donner deux représentations de *Rosmersholm* et d'*Un Ennemi du Peuple*. L'interprétation a eté très satisfaisante. Dans la dernière pièce, la mise en scène du quatrième acte fut admirablement réussie

L'OEuvre nous promet des représentarions du *Manfred* de lord Byron.

Une tentative de concert unissant le caractère artistique au bon marché (prix unique de 3 francs à toutes les places) a eu lieu à Paris mercredi dernier dans la nouvelle salle de l'OEolian, avenue de l'Opéra. M. Edmond Clément y a chanté, accompagné par l'auteur, le recueil des *Chansons printanières* de Georges Hüe sur des poèmes de Jean Bénédict. Une causerie de M. P. Landormy accompagnait l'audition, dont le succès a déterminé les organisateurs à récidiver.

La *Scola cantorum*, qui vient de se constituer en Société anonyme au capital de 150,000 francs, annonce pour le jeudi 27 courant son premier concert, entièrement consacré à Mozart. On y entendra, notamment, d'importants fragments d'*Idoménée*, œuvre très peu connue de l'auteur de *Don Juan*

Les concerts de la *Scola* seront au nombre de cinq et se succéderont de mois en mois, autant que possible le dernier jeudi. Chaque concert sera précédé d'une répétition générale publique. Parmi les œuvres inscrites au programme de ces séances figurent le troisième acte d'*Alceste*, les deuxième et troisième actes de *Castor et Pollux*, le deuxième acte d'*Euryanthe*, une sélection d'*Ariodant*, une autre de l'*Orfeo* de Monteverde, reconstitué par Vincent d'Indy, et la *Passion selon saint Jean*, de J.-S. Bach.

Les exécutions seront dirigées par MM. Vincent d'Indy et Charles Bordes.

M. Charles Bordes vient d'écrire une fantaisie pour trompette solo et orchestre qu'il a dédiée à l'excellent trompette belge Théo Charlier et qu'on dit étincelante de verve populaire et de poésie.

M. Gustave Bret a, de son côté, dédié à M. Charlier un concerto de trompette avec accompagnement d'orchestre.

Études des notaires De Tiège, 56, rue Juste Lipse, et Bauwens, 14, place du Petit-Sablon, à Bruxelles.

VENTE PUBLIQUE
DES
TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES
ET DES OBJETS D'ART
dépendant de la succession de M. Charles MANTEAU,
en la galerie
de MM. **Le Roy**, frères, 6, rue du Grand-Cerf, à Bruxelles,
le **lundi 17** et le **mardi 18 novembre 1902**, à 2 heures.

Œuvres de : Bellis, Claus, Corot, Courtens, De la Hoese, Desboutin, Gallait, Gilsoul, Roelofs, Roybet, Troyon, Verboeckhoven, Verheyden, etc.

Exposition publique le dimanche 16 novembre, de 10 à 4 heures.
Catalogue dans les études des notaires susdits et chez Leroy frères

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE
G. SERRURIER
LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOULE DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT
MOBILIERS SPECIAUX POUR LA CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES SOLIDES ET PEU COUTEUX



Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

BEC AUER

50 % D'ECONOMIE **LUMIERE QUADRUPLE**

Appareils d'éclairage et de chauffage au GAZ, à l'ÉLECTRICITÉ et à l'ALCOOL

INSTALLATIONS COMPLETES

Bruxelles, 20, BOULEVARD DU HAINAUT, Bruxelles

Agences dans toutes les villes.

TÉLÉPHONE 1780

E. DEMAN, Libraire-Expert

86, rue de la Montagne, 86. à Bruxelles

VIENT DE PARAITRE :

THEATRE DE M. MAETERLINCK

avec une préface inédite de l'auteur.

Trois volumes in-8°, illustrés de dix compositions originales lithographiées par AUGUSTE DONNAY.

Tirage à 110 exemplaires numérotés, sur papier de Hollande

Prix : 90 francs.

Les exemplaires numérotés 1 à 10, renfermant un croquis original de A. DONNAY et deux suites des planches : l'une avec lettre, sur hollande; l'autre, avant lettre, avec remarques marginales, sur japon impérial, sont souscrits.

Le prospectus illustré de cet ouvrage sera adressé gratuitement sur demande.

Demandez chez tous les papetiers

l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION **EXPORTATION** **ÉCHANGE**

JUGEND

Revue illustrée hebdomadaire

FONDÉE EN 1896

Éditeur : DR. GEORG HIRTH, Munich.

LIMBOSCH & C^IE

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc. Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. V^e MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

VINGT-DEUXIÈME ANNÉE. N° 47. 23 NOVEMBRE 1902

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

L'« Étranger » de V. D'Indy. *La Partition* (M.-D. CALVOCORESSI). — La Sculpture belge jugée en France. — Le Sillon (OCTAVE MAUS). — Théâtre de la Monnaie. *Carmen* (H. L.). — Premier Concert Ysaye. — Arlequin-Roi (O. M.). — La Rue Camille Lemonnier. — L'Union Tournaisienne (J. M.). — Nécrologie. *Eugène Muntz*. — Memento des Expositions. — La Semaine artistique. — Petite Chronique.

L'« ÉTRANGER » DE V. D'INDY (1)

La Partition.

Plus heureux que les Parisiens, dont je suis, les Bruxellois pourront bientôt entendre l'*Étranger*. Après la Monnaie, ce sera le théâtre de Rouen qui, grâce à l'initiative de M. Labis, montera l'œuvre. Le moment me semble donc venu de parler de la partition nouvelle; non certes pour en expliquer la beauté et sans avoir la prétention d'en donner un commentaire définitif ni même complet. Mais, pour cette œuvre, comme pour toute musique, il est indispensable qu'une étude précède la compréhension et, partant, l'appréciation : ce sont les éléments d'une telle étude que je vais essayer de donner à mes lecteurs.

Le travail à faire sera simplifié ou plutôt la base de ce travail sera donnée par le fait connu que M. d'Indy a résolûment adopté, dès *Fervaal*, le leitmotif. Il est devenu banal d'argumenter pour ou contre ce système; ce qu'il faut établir, c'est d'abord qu'on le comprend, en général, d'une façon trop étroite. M. d'Indy s'est expliqué lui-même sur ce sujet dans la préface de son traité de composition, préface que les lecteurs de l'*Art moderne* connaissent (1). En principe, rien de plus ridicule qu'un catalogue de thèmes stéréotypés, constituant en quelque sorte la clef d'une partition, réduite ainsi à l'état de problème cryptographique. Car voilà ce que sont pour certaines gens la *Tétralogie*, *Parsifal*, *Fervaal*. Dans le présent travail, je tâcherai de montrer, après tant d'autres, que le leitmotif n'est autre chose que la forme la plus simple d'une idée musicale, forme à laquelle correspond, dans le drame, une idée générale, également sous sa forme la plus simple; que ce leitmotif a la même plasticité que l'idée à laquelle il s'associe et constitue, en résumé, l'élément indispensable de toute musique dramatique. Alfred Ernst a découvert le leitmotif dans les œuvres de Gluck, de Mozart, de Weber; il ne sera pas inutile de rappeler

(1) Voir l'*Art moderne* des 1er et 8 juin 1902.

(1) Ce qu'écrit M. d'Indy au sujet du thème dit de l'Épée est d'autant plus exact que, lorsque ce thème apparaît pour la première fois, à la fin du *Rheingold*, rien de relatif à l'épée ne se trouve dans la partition, mais seulement l'indication suivante : « Wotan est comme saisi d'une grande pensée. »

que *Pelléas et Mélisande*, œuvre d'un antiwagnériste s'il en fut, n'en contient pas moins deux thèmes conducteurs très nettement caractérisés. Pour en revenir aux guides thématiques, il reste vrai que les ouvrages de M. de Wollzogen furent loin d'être inutiles à quiconque voulut étudier de près la *Tétralogie* ou les *Maîtres Chanteurs;* moi-même, je garde à l'auteur des *Leitfaden* toute la reconnaissance qu'il mérite pour avoir rendu facile un travail long, mais indispensable. J'en dirai autant de MM. de Bréville et Gauthier-Villars dont on connaît l'excellente étude sur *Fervaal.*

Pour étudier une partition, il est indiscutablement plus commode d'en classer les éléments musicaux sous des étiquettes. Je tâcherai de rendre mes dénominations aussi peu restrictives que possible et, de toute façon, il ne faudra point les prendre trop à la lettre.

Lorsqu'on lit pour la première fois la partition de l'*Étranger*, on est d'abord frappé de l'extrême simplicité des moyens employés par M. d'Indy. Tout comme le poème, la musique est de la plus absolue sobriété. Ce terme, du moins, est celui qui me paraît énoncer de la façon la plus exacte l'impression que j'ai ressentie à la lecture. Il me semble que d'une gigantesque floraison d'idées, l'auteur ait peu à peu éliminé tout ce qui n'était pas indispensable, pour ne livrer que l'essence pure et puissante de sa pensée musicale, sous la forme la mieux appropriée à ce drame concentré, austère et pourtant grandiose. M. d'Indy semble s'être attaché à rejeter tout ce qu'il pouvait y avoir de trop extérieur dans son œuvre : il veut parler au cœur, non aux sens, et c'est un drame intime, dans toute la force du mot, que l'*Étranger*, à peu près comme les *Pèlerins d'Émmaüs* sont de la peinture intime.

Le luxuriant orchestre de *Fervaal* s'est infiniment simplifié ; à cela rien d'étonnant. Ce qui convenait à l'ample épopée cévenole serait évidemment déplacé dans le cadre moins immense d'un village de pêcheurs, et les saxhorns, clamant la gloire du fils de Raidrig, s'appliqueraient mal à l'humble apôtre du bien. Mais M. d'Indy ne s'est pas borné à employer un orchestre moins nombreux ; il a poussé la condensation de l'instrumentation et l'économie des timbres à ses limites les plus extrêmes. Non seulement il obtient par là un maximum d'effet avec un minimum de moyens, mais cette innovation a de plus deux résultats pratiques appréciables : d'abord, l'exécution est considérablement facilitée, quoique nécessitant une perfection plus grande; ensuite, rien de l'œuvre, absolument rien ne doit échapper au public. L'orchestre ne peut à aucun moment couvrir la voix des chanteurs, et à aucun moment la surabondance des détails ne fatiguera l'auditeur ni ne l'obligera à disperser son attention. Et c'est par là surtout que l'*Étranger* est une œuvre forte et nouvelle.

L'orchestre ne comprend que les instruments ordinaires : quintette à cordes, bois par groupes de trois, trois trompettes, quatre cors ; dans le finale seulement des trombones à six pistons viennent s'ajouter à l'habituel quatuor des gros cuivres, dont la basse est fournie non par l'équivoque tuba, mais par un trombone contrebasse. Ceci, de même que les clarinettes uniformément en *la* exigées par l'auteur, sera évidemment cause de bien des difficultés de la part de MM. les instrumentistes. Ajoutons à cette liste les harpes, les timbales chromatiques et la cloche en *mi* bémol qui sonne, au premier acte, l'angelus du soir. Le triangle et les cymbales n'interviennent que dans le second acte. Le premier, en effet, est tout psychologique, tout intérieur ; vers la fin de celui-ci seulement, l'action se noue brusquement et la brutalité des événements, dans le second acte, la dénoue. Tout est donc, ici encore, de la plus rigoureuse logique. Abordons maintenant l'étude de la structure musicale de l'œuvre ; pas plus que dans tout ce qui précède, nous ne rencontrerons ici de complications.

(*A suivre.*) M.-D. CALVOCORESSI

La Sculpture belge jugée en France.

Le rapport officiel du jury international de sculpture à l'Exposition universelle de 1900 vient d'être distribué. M. Philippe Gille, membre de l'Institut, qui en avait été chargé par le Gouvernement français, étant décédé, c'est à M. André Michel, conservateur au Musée du Louvre, que fut confiée la tâche de résumer l'impression produite par les sections d'art statuaire.

M. André Michel s'est acquitté de cette mission en homme de goût, en érudit et en critique avisé. On lira avec intérêt le passage de son rapport relatif à la sculpture belge, à laquelle il donne la première place parmi les écoles étrangères en lui consacrant l'analyse la plus développée. Au moment où tout le monde en Belgique se passionne pour l'œuvre de Constantin Meunier, les éloges que décerne le rapporteur à notre illustre compatriote seront particulièrement remarqués.

« L'École belge, qui, de tout temps, entretint avec l'École française des rapports de bon voisinage et qui même, à certaines heures, se confondit presque et si utilement avec elle, se révéla comme l'une des plus vivantes. Nulle part plus que chez elle, on ne pouvait constater et vérifier cet accord efficace de l'art et de la vie qui est la condition première de l'existence et du développement d'une école.

Des œuvres comme celles de MM. Constantin Meunier, Van Biesbroeck, Pierre Braecke, Jules Lagae sont, dans le mouvement de l'art moderne, d'une signification certaine. C'est un malheur peut-être, mais c'est un fait, les dieux ne se promènent plus parmi nous; Apollon et Vénus, Jupiter et Diane, Cérès et Adonis, fourbus pour avoir trop erré, se sont retirés dans les derniers ateliers académiques, où on les traite d'après les meilleures méthodes orthopédiques, comme dans un hôpital. Les statuaires ont-ils pour mission de continuer ce traitement jusqu'à la consommation des siècles? Ne

feraient-ils pas mieux plutôt de regarder la vie et, puisque après tout, des formes agissantes et expressives y sont toujours en fonctions, d'y puiser, selon les besoins de leur temps et l'émotion de leur cœur, l'inspiration de leurs œuvres? C'est ce que quelques sculpteurs belges ont compris avec une décision dont on peut voir déjà les bons effets. Ils vivent au milieu d'un peuple industriel, qui a couvert leur paisible pays de ses usines et de ses chantiers. L'art passera-t-il indifférent et aveugle au milieu de ce travail humain, et l'« industrie » ou l'« agriculture » seront-elles éternellement, aux façades de nos ministères ou de nos hôtels de ville, cette dame bien élevée, cette allégorie à tout faire, déesse en disponibilité, qui, tantôt assise sur une enclume et tantôt sur une charrue, salue avec politesse et se drape ou se découvre avec des gestes de ballerine?

M. Constantin Meunier ne l'a pas cru et l'on sait assez tout ce qu'il a rapporté d'une longue et fraternelle observation de la réalité. A mesure qu'il a vécu plus près de ses modèles, qu'il est entré plus affectueusement dans leur manière d'être, qu'il a davantage compris la noblesse de leur labeur, il est devenu lui-même à la fois plus simple et plus sculptural; toute trace de déclamation a disparu de ses œuvres qui, tout en se rapprochant de plus en plus de la vie, ont pris un caractère monumental plus franchement accusé. L'humble réalité s'est élevée ainsi à la grande expression plastique, sans rien perdre de son accent véridique et directement observé; elle s'est grandie dans une sorte de transfiguration pathétique jusqu'au véritable idéalisme, celui qui est l'exaltation du caractère spécifique et de la vie et non pas l'« embellissement » plus ou moins édulcoré des formes et des attitudes, selon les règles d'un canon étranger. Le beau bas-relief de la *Moisson*, que le jury a, non pas récompensé, mais recommandé à l'attention du passant par la médaille d'honneur, est à ce point de vue une œuvre significative.

Quoique M. Van Biesbroeck ne soit encore, assure-t-on, qu'un jeune homme, le jury lui décerna également une de ses premières récompenses. Chargé d'élever sur la tombe d'un philanthrope un monument commémoratif, M. Van Biesbroeck y a tout simplement conduit un ouvrier, sa femme et leur enfant; timidement et gauchement, ils ont apporté une couronne et, la main dans la main, le front incliné, ils pleurent celui dont la bonté leur fut secourable. Là encore l'accent populaire a gardé dans l'œuvre d'art qu'il vivifie toute sa saveur efficace, et s'il était difficile, dans la salle trop sombre où le monument était exposé, de juger de son effet véritable, du moins s'en dégageait-il une émotion telle qu'on peut être sûr qu'elle ne trompait pas.

Et ce serait peut-être ici le lieu de rappeler que, en dépit de la bonne volonté et des efforts des organisateurs pour réserver à la sculpture une place plus digne d'elle, les sculpteurs purent encore se plaindre d'avoir été trop sacrifiés aux exigences toujours envahissantes de leurs amis les peintres.

Le monument commémoratif et le *Pardon* exposés par M. Braecke, l'*Expiation* de M. Lagae, le groupe *Ulenspiegel et Nele, le Cœur et l'Esprit de la mère Flandre*, fragment d'un monument consacré par la ville de Bruxelles à Charles De Coster, de M. Samuel, les bustes et les groupes de M. Charlier, procèdent d'une même inspiration.

Quand elle ne va pas chercher dans la vie populaire sa matière et son inspiration, la sculpture flamande se souvient volontiers de la grande rhétorique de Rubens, et, transposant dans des corps héroïques qui semblent pétris de la même pâte que ceux du grand Flamand le thème des anciennes allégories, elle essaye de les renouveler par un lyrisme où l'influence de M. Rodin vient, semble-t-il, se mêler à l'esprit des académiciens du XVIIe siècle. A ce titre, la série des bas-reliefs, dans lesquels M. Lambeaux a représenté les passions humaines, était une œuvre de grande ambition et de grande envergure, témoignant dans le traitement des formes remuantes et largement brassées d'une belle virtuosité.

En Belgique comme partout, l'art académique a conservé ses traditions et ses adeptes. Les noms de MM. De Vigne et Dillens le représentent avec honneur, et si l'on y ajoute ceux de MM. Paul Dubois, Rombaux, Leroy, Rousseau, on aura, avec le regret de ne pouvoir insister davantage, indiqué l'importance que l'Ecole belge, dans ses manifestations diverses, a prise dans l'art contemporain. »

LE SILLON

M. Alfred Bastien n'ayant pas exposé cette année, le *Sillon* a perdu l'un de ses principaux éléments d'intérêt. Les œuvres du jeune peintre sont de celles, en effet, qui ne laissent jamais indifférent. On les discute, on les exalte, on les critique : elles provoquent, presque toujours, des polémiques salutaires. C'est autour d'elles que se livrèrent jadis les premières batailles du *Sillon*, et leur absence crée un vide.

Si les peintures de M. Bastien manquent à l'appel, l'esprit et les tendances de l'artiste se retrouvent dans la plupart des envois actuellement réunis au Musée moderne. Nous avons fait remarquer déjà l'influence réciproque qu'exercent les uns sur les autres les membres du *Sillon*. L'analogie de vision persiste dans l'orientation commune. L'accord de tant de jeunes talents est touchant : mais encore est-on en droit de souhaiter que la personnalité de chacun s'accuse davantage.

Cette réserve faite, louons M. Wagemans pour son *Vieux Rador*, robuste morceau de couleur admiré au Salon de Gand, et pour sa *Dame en gris*, bien qu'ici s'atteste l'inhabileté du peintre à accorder une figure avec le site dans lequel il a voulu l'ériger. Divers autres portraits (celui de M. K., principalement) affirment une palette sonore, harmonieuse, en même temps qu'un métier qui gagne, d'année en année, en aisance et en sûreté. M. Smeers a un coloris plus terreux, une facture plus lourde. Son *Anecdote*, qui manque de distinction, un portrait d'homme, la *Dame rose* et plusieurs études offrent néanmoins de l'intérêt. M. Swyncop se révèle coloriste délicat dans le *Portrait de Mme S.*, traité dans une lumineuse harmonie de tons bleus, blancs et bruns. Sa *Musique du pauvre*, riche d'intentions, est moins heureusement réalisée. Mais le peintre s'avère en ses *Poteries flamandes*, bonne et solide étude d'accessoires.

Les impasses et ruelles de M. Detilleux, encore qu'on y puisse critiquer la sécheresse de la facture, ont de jolis détails pittoresques. Parmi les paysagistes, assez nombreux, il convient de citer A. De Greef, P. De Wit (dont la *Ruelle à Furnes* est charmante, J.-F. Tordeur, H. Deglume, A. Apol. qui, dans ses *Chalands au quai*, donne l'illusion du vent balayant les nuages. Citons enfin l'*Après-midi*, jolie d'intimité, de M. Lefebvre, et les études ostendaises de M. A. Pinot.

Deux nouveaux venus complètent ce contingent : M. Laudy, qui expose de consciencieux, sobres et caractéristiques portraits,

et M. F. Bulens, dont les intérieurs d'église, d'un métier indécis et comme ouaté, sont traités dans une gamme argentée qui n'est pas sans charme.

Tout cela est d'une bonne moyenne, mais ne révèle aucun tempérament d'exception. On y sent les résultats d'un travail régulier et d'une sage application, sans plus.

La sculpture est faiblement représentée. M. Kemmerich expose des études et projets d'une anatomie singulière, d'une forme rudimentaire, dans lesquels des esprits vraisemblablement plus clairvoyants que le nôtre découvrent les promesses d'une maîtrise imminente. M. Gilbert a modelé un *Beethoven* bien matériel; M. Marin une figure de Volendam d'aspect passablement commercial et une *Judith* en marbre qui vaut mieux; M. Mascré, quelques portraits et un *Vénusberg* plutôt fâcheux. MM. Puttemans, Nocquet, Matton apportent à cet ensemble de tentatives un appoint sans signification spéciale. Il y a mieux à attendre et plus à espérer.

OCTAVE MAUS

THÉATRE DE LA MONNAIE

Carmen.

Une interprétation nouvelle du rôle de Carmen soulève toujours la curiosité. Si l'histoire qui la présente peut vieillir, le symbole du personnage est assez éternel pour lui assurer une perpétuité de jeunesse. La beauté, le mystère, l'inconséquence, l'inconsciente perfidie de la femme animale et voluptueuse ont si nettement spécialisé la création de Mérimée qu'elle en est devenue un type populaire autant qu'un héros shakespearien. Ce rôle, avec sa variété d'effets, l'audace de son réalisme, le frémissement de sa vie est bien fait pour tenter une artiste jeune enrichissant son répertoire et cherchant à accroître son acquis.

Mlle Friché s'y est montrée telle qu'on devait l'attendre. Intelligence appliquée, artiste réfléchie, elle a composé une interprétation très intéressante, logique et suffisamment adroite pour s'imposer. Toutefois, elle ne pouvait espérer réaliser l'impossible. Une « Aryenne » sentimentale, née sous nos cieux tendres et tempérés, ne saurait se dépouiller de sa race pour figurer la gitanilla à la peau de cuivre, diabolique roumi aux âcres parfums. Mlle Friché a réussi principalement dans les pages d'ardeur contenue, encore qu'elle en ait un peu modifié l'intention originaire. Son meilleur morceau : « Là-bas, là-bas, dans la montagne », est prenant, passionnément gradué; mais l'intensité qu'elle y apporte est d'un cœur trop chrétien et qui se donne. Carmen ne s'est jamais donnée; elle a voulu attiser la flamme d'amour et c'est par jeu qu'elle exerce son enivrant pouvoir à faire un bandit de son ancien brigadier. L'ensemble de la composition de Mlle Friché est surveillée et attentive; — elle manque de gaieté et d'inconscience. Répétons-le, cette constatation ne pourrait être une critique. Le résultat des efforts de la jeune artiste est définitif; s'il peut être amélioré, c'est dans le sens d'une plus grande aisance, d'une plus franche sûreté.

Etait-ce un tort que de confier à celle qui a créé l'une des meilleures « Louise », un rôle d'un tempérament aussi prodigieusement opposé? La question se discute; nous sommes personnellement très partisan des Allemands, qui exigent d'un même artiste, à vingt-quatre heures d'intervalle, la représentation des caractères les plus disparates. L'acteur évite ainsi de se créer une personnalité trop reconnaissable, si encombrante, parfois, que tout un ordre d'intonations et de mimique se trouvent stéréotypés par lui dans des œuvres différentes. Au lieu de provoquer la prédominance de l'interprète sur le personnage à figurer, le système de la diversité des distributions assouplit l'artiste, accroissant ses facultés d'assimilation et d'identification. Et il est ingénieux pour Mlle Friché de mettre son talent et sa voix au service de Carmen aussi bien que de Louise, d'Elsa autant que de Vita (1).

La plus merveilleuse et enthousiasmante surprise de cette reconstitution fut dans le soleil criant, le bleu métallique, le chaud frémissement d'une Espagne bariolée, éblouissante, mystérieuse, hautaine, une Espagne de *Tra los montes*, qui eût aveuglé de toute sa vibrante lumière le sec, incolore et correct Mérimée. Voici l'un des cadres les plus hardis, les plus crûment vrais, les plus dramatiques que la Monnaie nous ait donnés. Et s'il n'y avait que cette nouveauté dans la reprise, elle suffirait à garantir à l'œuvre nouvellement vêtue toute sa splendide saveur. D'autres imprévus s'y sont joints : un Don José chanté par un ténor de grand opéra, avec tout l'entrain, la passion, l'élan du meilleur Imbart de la Tour; un orchestre délié, nettoyé, sonorités nettes, rythmes précis; des chœurs chantant juste, des chœurs détaillant leurs parties, miracle inouï d'une dispute des cigarières dont les mots se comprennent et les thèmes s'entendent! — Mais où sont les confus vacarmes d'antan?

H. L.

PREMIER CONCERT YSAYE

Le Soliste, personnage autoritaire et absorbant, envahit de plus en plus les concerts symphoniques qu'on souhaiterait destinés à faire connaître des œuvres nouvelles plutôt que des virtuoses. Certes est-il agréable d'entendre Mme Kleeberg-Samuel détailler avec la sobriété d'un style exempt de tout maniérisme, encore qu'empreint de quelque froideur, le concerto en *sol* de Beethoven, la *Barcarolle* de Chopin ou la *Gigue* de Hændel. Mais quelles que soient la valeur de M. Hugo Becker et la perfection de sa technique, j'avoue n'éprouver que peu d'agrément à entendre interpréter par lui le long concerto de Dvorak, manifestement écrit — non sans habileté d'ailleurs — en vue de faire valoir l'instrumentiste. Un peu de vraie musique ferait mieux mon affaire. M. Becker avait heureusement choisi, comme second morceau, le *Lied* de Vincent d'Indy, dont le charme poétique et musical prouve qu'on peut, tout en sacrifiant à l'idéal du soliste, écrire une œuvre attachante et belle.

Mme Kleeberg et M. Becker furent, faut-il le dire? acclamés et rappelés avec enthousiasme.

Commencé par le *Roméo et Juliette* de Tschaïkowsky, composition longuette et impersonnelle qu'il n'était peut-être pas impérieusement nécessaire de remettre au jour et qui fut substituée au dernier moment à la *Tempête* de Glazounow (ce qui annonce d'amusants pataquès dans la critique), clôturé par l'étourdissant *Méphisto-Walzer* de Liszt, — prétexte à virtuosité orchestrale, — le programme offrait, comme unique primeur, une *Fantaisie sur deux noëls wallons* du compositeur liégeois Jongen.

(1) *L'Etranger*, de Vincent d'Indy.

Elle est tout à fait jolie, cette œuvre pittoresque et colorée qui fut la joie et le grand intérêt du concert. Les deux thèmes qui servent de base à des développements symphoniques fort bien conduits ont une allure populaire pleine de rondeur et de bonhomie. La composition est solidement bâtie sur des contrepoints variés et se déploie gaiement, portée par une instrumentation lumineuse. M. Jongen a le sens du coloris orchestral. Sa polyphonie demeure, grâce à cette faculté, limpide et claire. Peut-être pourrait-on reprocher aux variations qui suivent l'exposé du deuxième thème une tendance à « l'air de ballet ». L'intérêt languit un moment; mais, bientôt ressaisi, le musicien enchevêtre avec une réelle maîtrise les deux motifs de sa *Fantaisie* et mène celle-ci à une péroraison pleine de vie et d'entrain.

Depuis la Symphonie du même auteur que nous fit entendre naguère M. Ysaye, l'écriture de M. Jongen a gagné en sûreté, en fermeté et en éclat. C'est à juste titre que le public a fait à l'œuvre, supérieurement interprétée sous la ferme direction d'Eugène Ysaye, un chaleureux succès.

ARLEQUIN-ROI

Drame en quatre actes de M. Rodolphe Lothar.

A n'envisager que l'idée mère de ce drame philosophique et social, grandiloquent et baroque, naïf et turbulent, d'une satire outrée et d'une fantaisie un peu lourde, *Arlequin-Roi* est une œuvre intéressante qui tranche sur la banalité du théâtre courant. Malheureusement la réalisation semble — pour autant que l'adaptation française de M. de Machiels permette de juger le texte original — avoir trahi parfois les intentions de l'auteur. « C'est, comme l'a dit spirituellement Maurice Beaubourg dans la *Plume*, un beau et grand palais d'une architecture irréprochable, très vaste, très imposant et très aéré... trop, quelquefois, car plusieurs étages, c'est-à-dire les actes, sauf le quatième, y sont plutôt sommairement meublés. »

Selon l'évangile de M. Lothar, le comédien seul est dans la vérité parce qu'en jouant ses rôles il ne trompe personne, parce qu'il n'apporte dans ses travestissements aucune hypocrisie. Le voici roi, — roi authentique, décidé à régner avec bonté, avec justice, avec humanité. Un hasard extraordinaire l'a mis sur le trône : le prince exécré Bohémond, qui regagne son pays après dix ans d'absence au moment même où son père vient d'expirer, a outragé Arlequin. Celui-ci l'a tué, a jeté son cadavre à la mer, et, grâce à un exceptionnel talent d'imitation, s'est, pour échapper au gibet, fait couronner à sa place. Seule, la reine Gertrude a découvert la supercherie. Mais son patriotisme l'emporte sur sa colère et sa douleur. Ses mains tremblantes d'aveugle déposent le diadème sur le front de l'usurpateur parce qu'il est la Force et qu'il sauvera le pays.

Hélas! Les déceptions font évanouir les rêves d'Arlequin. Entouré de fourberies et d'intrigues, il reconnaît que le pouvoir n'est que mensonge, dérision, amertume. Il jette le masque et retourne à l'amour et à la liberté.

Il eût fallu, semble-t-il, pour traiter pareil sujet, le génie de Shakespeare. Le talent de M. Lothar est d'avoir, malgré les vides et les invraisemblances de l'action, rendu acceptables ces quatre actes de dissertations, de tirades et de paradoxes. Et l'art souple, ingénieux et multiforme de M. Henry Krauss, qu'on fêta avec enthousiasme dans cette salle de l'Alhambra où il fit naguère d'éclatants débuts, a donné au personnage d'Arlequin, qui porte toute la pièce, une merveilleuse intensité de vie.

Arlequin-Roi, c'est un concerto qui semble écrit tout exprès pour l'archet de l'artiste et qu'il détaille en virtuose accompli.

A signaler, parmi ses partenaires, MM. Grammont (Bohémond), Joubé (Tancrède); Mmes Antonia Laurent (la Reine), Barbier (Colombine) et Vallier (Gisa).

O. M.

La Rue Camille Lemonnier.

L'administration communale d'Ixelles a, nous l'avons dit, décidé de donner à une rue de ce faubourg le nom de Camille Lemonnier. L'idée ayant été suggérée par la jeune revue littéraire *Le Thyrse*, notre éminent collaborateur a adressé au directeur de ce périodique la charmante lettre que voici :

Mon cher Confrère et Ami,

Votre amitié, cette fois encore, vous a inspiré une idée qui m'a touché dans mes fibres profondes. Il semble que nous mourons un peu moins dans ce qui nous donne l'illusion de nous survivre, même spirituellement. Je suis né à Ixelles : j'y ai vécu, souffert, rêvé, écrit, aimé. C'est, avec mon nom, comme une partie de mon cœur et de ma vie qui, grâce à vous, à votre admirable initiative, va demeurer attachée à une des rues de mon vieux faubourg, où d'autres à leur tour connaîtront la vie triste ou heureuse. Un écrivain comme moi, passionné d'humanité et qui finit, à travers ce qui reste d'un homme dans un nom, par devenir la rumeur d'humanité qu'un coin de la terre natale fait après lui, je ne crois pas qu'il y ait une chose plus émouvante.

Je vous remercie, je remercie mes amis du *Thyrse* fraternellement.

Camille Lemonnier

25 octobre 1902.

L'UNION TOURNAISIENNE

Les Tournaisiens font mentir le proverbe : Nul n'est prophète en son pays. Dimanche soir ils donnaient à la Grande-Harmonie un concert à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de la fondation de l'*Union tournaisienne* de Bruxelles. Le baryton Noté, « la plus belle voix de l'Opéra de Paris », s'était empressé d'offrir son concours. Il a chanté l'air de *Benvenuto Cellini*, les *Abencerrages*, l'air du *Roi de Lahore* et *Charité*. La voix est toujours puissante, chaude, souple, et c'est une chose vraiment admirable qu'un pareil don de la nature.

Noté fut applaudi, acclamé, que sais-je! Un triomphe, du délire! La combinaison, d'ailleurs très juste, de l'admiration et de l'esprit de pays.

M. Leenders, directeur honoraire de l'Académie de musique de Tournai, eut sa part de bravos, comme Mlle Duchâtelet, fine chanteuse, Mlle Lesquoi, Mlle Massart, M. Lesne et M. Hermann, tous Tournaisiens et tous artistes.

J. M.

NÉCROLOGIE

Eugène Muntz.

La France a perdu un de ses historiens d'art les plus estimés, M. Eugène Muntz, dont les travaux sur la Renaissance italienne sont universellement connus. Né en Alsace en 1845, Eugène Muntz est mort le 30 octobre à Paris. On lui doit, entre autres, d'importantes monographies de Raphaël et de Léonard de Vinci; une *Histoire de l'Art pendant la Renaissance*, en trois parties; une *Histoire de la Tapisserie;* la *Renaissance en Italie et en France à l'époque de Charles VIII;* les *Précurseurs de la Renaissance*; *Florence et la Toscane*, etc.

M. Muntz était conservateur du Musée et de la Bibliothèque de l'Ecole des Beaux-Arts, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, etc.

Memento des Expositions.

BRUGES. — XXV^e^ exposition du Cercle Artistique. Ouverture : 7 décembre. Envois : 22-29 novembre. Maximum : trois œuvres par exposant. Renseignements : *M. Ch. Dhont, avocat, président du Cercle artistique, Bruges.*

BRUXELLES. — *Société royale des aquarellistes.* Ouverture : 6 décembre (Musée moderne). Renseignements : *M. Stacquet, président, rue des Palais, Bruxelles.*

CANNES. — *Association des Beaux-Arts.* 10 mars-15 avril (hôtel de ville). Renseignements : *1, rue d'Oran, Cannes (Alpes maritimes).*

MARSEILLE. — *Exposition internationale des Beaux-Arts.* Ouverture : 15 décembre (Alhambra). Dimensions maxima : Peinture, 1^m^,40 ; sculpture, 100 kilogs. Droit d'exposition : 5 francs par œuvre. Renseignements : *M. Félix Benoit, commissaire général, Marseille.*

MONTE-CARLO. — Exposition internationale. Janvier-avril 1903. Dépôt à Paris chez M. Robinot, 32, rue de Maubeuge, du 15 novembre au 1^er^ décembre.

NANTES. — *Société des Amis des Arts.* 31 janvier-15 mars. Délais : Notices, 25 décembre; OEuvres, 15 janvier. Dépôt à Paris, avant le 8 janvier, chez M. Chenue, 5, rue de la Terrasse. Commission sur les ventes : 10 p. c. Renseignements : *M. F. Leglas-Maurice, président, 10, rue Lekain, Nantes.*

PARIS. — Le Salon d'automne, dont nous avons annoncé la création, ne s'ouvrira que l'an prochain, le Petit et le Grand Palais n'étant pas libres cette année.

PAU. — *Société des Amis des Arts.* 15 janvier-15 mars (Musée de Pau). Dépôt avant le 8 décembre chez M. Pottier, 14, rue Gaillon, Paris. Dimensions maxima : Peinture, 2 mètres; sculpture, 100 kilogs. Commission : 10 p. c. Renseignements : *M. Bouvery, secrétaire général.*

VENISE. — V^e^ exposition internationale des Beaux-Arts. 22 avril-31 octobre 1903. Grandes médailles d'or. Cent mille francs votés par la Ville pour acquisitions. Renseignements : *M. Fradeletto, secrétaire général.*

La Semaine Artistique.

Du 23 au 29 novembre.

MUSÉE DE PEINTURE MODERNE. 10-4 h. Exposition du *Sillon.*
CERCLE ARTISTIQUE. Expositions A.-J Heymans et Maurice Blieck.

Dimanche 23. — 10 h Messe *Iste Confessor* de Palestrina (Association des Chanteurs de Saint-Boniface).

Lundi 24. — 8 h. 1/2. Soirée dramatique du Jeune Barreau. (Grande-Harmonie.)

Mardi 25. — 4 h. 1/4. Conférence de M. Chomé : *Maurice Maeterlinck.* (Conservatoire) — 4 h. 1/2. *Camille Saint-Saëns et Chabrier*, par M Engel et M^lle^ Jane Bathori. (Salle Kevers, rue du Parchemin) — 8 h. 1/2 Concert Z. Etienne et M. Raymond *David Teniers.* (Grande-Harmonie). — 8 h. 1/2. Conférence de M. J. Destrée : *Le Théâtre populaire.* (Maison du Peuple.)

Jeudi 27. — 2 h. Conférence de M. G. Vanor : *Erckmann-Chatrian.* Représentation de l'*Ami Fritz.* (Théâtre du Parc) — 8 h. 1/2 Séance de M^me^ Everaers, MM. Enderlé, Wolff et H. Seguin. (Grande-Harmonie.)

Vendredi 28. — 8 h. 1/2. Conférence de M. J. Tiersot : *Les Noëls populaires français.* Audition de noëls français par M^me^ Molé-Truffier et le conférencier.) Cercle artistique.) — 8 h. 1/2. Première séance du quatuor Zimmer. (Ecole allemande, 21, rue des Minimes.)

Samedi 29. — 8 h. 1/2. Piano-récital de M. Otto Voss. (Grande Harmonie.)

PETITE CHRONIQUE

Dans une brochure intitulée *Les Origines de notre Art national*, extraite des *Annales de l'Académie d'archéologie de Belgique*, notre collaborateur L. Maeterlinck résume la thèse défendue dans l'étude que, sous le même titre, nous avons publiée récemment, à savoir que notre Art national, jusqu'à la fin du moyen-âge, n'est pas une dégénérescence de l'esthétique romaine, mais la continuation et le perfectionnement des formules artistiques des peuples barbares dont nous sommes issus.

Il répond à certaines objections qui lui furent faites et annonce l'élaboration d'un travail complet et définitif sur cet intéressant problème.

Le premier concert du Conservatoire, fixé au 21 décembre, aura le caractère d'un hommage à la mémoire de la reine Marie-Henriette. M. Gevaert y fera exécuter l'*Antienne funèbre* composée par Hændel pour la reine Caroline, l'*Actus tragicus* de J.-S. Bach et la symphonie en *ut* mineur de Beethoven.

Au deuxième et au troisième concert M. Gevaert compte donner la Neuvième Symphonie de Beethoven.

Vendredi 12 décembre prochain, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, concert avec orchestre donné par M^lle^ Jeanne Blancard, pianiste, de Paris, avec le gracieux concours de M^me^ Emma Birner, cantatrice. L'orchestre sera dirigé par M. François Rasse, chef d'orchestre au théâtre de la Monnaie.

Pour rappel, samedi prochain, 29 novembre, à 8 h. 1/2 du soir, à la Grande-Harmonie, piano-récital de M. Otto Voss, pianiste, professeur au Conservatoire de Cologne.

Pour les places, chez Schott, à la maison Riesenburger et chez tous les éditeurs.

Le succès de *Zaza* et de sa jolie et spirituelle interprète, M^lle^ Fériel, ne faiblit pas au théâtre Molière, où la pittoresque comédie de M. Berton fait salle comble tous les soirs.

Zaza sera donné en matinée aujourd'hui, à 2 heures.

Demain lundi, à 2 heures, au Cercle artistique (Waux-Hall), ouverture de l'exposition des dernières œuvres du peintre Maurice Blieck. Cette exposition restera ouverte jusqu'au 3 décembre.

Au Musée moderne plus de trois mille personnes ont déjà visité le Salon du Sillon et plusieurs œuvres ont été acquises. Clôture à la fin du mois.

Cette semaine a eu lieu à Gand le premier concert du Cercle des Concerts d'hiver. M. Brahy, le nouveau *capellmeister*, s'y est affirmé chef d'orchestre de premier ordre. Son succès a été très grand et il a été l'objet d'ovations répétées au cours du concert.

Succès également pour M. Zimmer, dont l'interprétation du Concerto de Beethoven, entre autres, a été remarquable. Les

applaudissements et les rappels qui lui ont été décernés ont ratifié une fois de plus l'excellent choix qui a été fait de M. Zimmer comme professeur au Conservatoire de Gand.

Poursuivant l'œuvre d'initiation commencée il y a près de dix ans, le cercle Piano et Archets, de Liége, reprendra en décembre la série des concerts historiques entrepris l'hiver dernier, avec le succès que l'on sait.

Faisant une incursion sérieuse dans la musique instrumentale et vocale des primitifs, le cercle donnera cette saison quatre concerts avec conférences, principalement consacrés à l'école allemande; le premier, entièrement réservé à la chanson populaire allemande et, les trois autres, aux œuvres instrumentales et vocales de Bach, Hændel et Haydn.

Ce sera la continuation de l'étude approfondie de la musique chez les différentes nationalités, en commençant par la chanson populaire, l'essence même de l'originalité de chaque race. MM. Jaspar, Maris, Bauwens, Foidart et Jacobs préparent activement ces curieuses auditions qui, à en juger par celles données l'hiver dernier, constitueront une manifestation hautement artistique, instructive et de nature à intéresser vivement tous les curieux d'art.

Le jeune pianiste Jean du Chastain, qui débuta l'hiver dernier à la *Libre Esthétique*, vient de partir pour Berlin où il va se perfectionner sous la direction d'Eugène d'Albert.

Le 11 décembre s'ouvrira à Paris, à l'Ecole des Beaux-Arts, une exposition de l'œuvre de Marcellin Desboutin; cette exposition durera un mois et sera ensuite transférée à Munich.

Les collectionneurs ou particuliers possédant des œuvres du maître sont priés de bien vouloir se mettre dès maintenant en rapport avec le secrétaire du comité Desboutin, M. Y. Rambosson, 36, boulevard de Clichy.

Le monument de Verlaine, œuvre du sculpteur Niederhausern-Rodo, qu'on a pu voir au dernier Salon du Champ de Mars, sera inauguré prochainement au square des Batignolles.

Le *Balzac* de Rodin a été, on le sait, passionnément discuté. Il n'est pas sans intérêt d'apporter dans la discussion l'opinion que l'illustre artiste a, tout récemment et alors que les polémiques se sont éteintes depuis longtemps, formulée sur son œuvre. La voici textuellement :

« Je crois être dans le vrai. Quand on a emporté mon groupe du *Baiser*, il a passé devant le *Balzac*, que j'avais laissé exprès dans la cour pour bien le voir sur le fond du ciel libre; je n'étais pas mécontent de la vigueur simplifiée de mon marbre. Quand il a passé, pourtant, j'ai eu la sensation qu'il était mou, qu'il tombait devant l'autre, comme le torse célèbre de Michel-Ange devant les beaux antiques, et j'ai senti dans mon âme que j'avais raison, fussé-je seul contre tous. Mes modelés essentiels y sont, quoi qu'on dise, et ils seraient mous si je finissais davantage en apparence. Quant à polir et à repolir les doigts de pieds ou les boucles de cheveux, cela n'a aucun intérêt à mes yeux, cela compromet l'idée centrale, la grande ligne, l'âme de ce que j'ai voulu, et je n'ai rien de plus à dire là-dessus au public. Ici s'arrête la démarcation entre lui et moi, entre la foi qu'il doit me garder et les concessions que je ne dois pas lui faire. »

Le peintre James Tissot a légué au Louvre ses tableaux de l'*Enfant prodigue : Le Départ, Aux pays lointains. Le Retour, Le Veau gras*. Ces toiles figurèrent au Salon de 1883 et furent plus tard gravées par l'artiste.

Cueilli à la devanture d'un marchand de tableaux et d'estampes : *Portrait d'Alfred de Musset, par Fragonard.*
Il en a tant fait, ce Fragonard!

En souscription : *Le Pantoun des Pantoun* (poème javanais), par René Ghil. Un volume in-8° de luxe, d'environ 100 pages; fr. 2·50 (sur hollande, 5 francs). S'adresser à M. René Ghil, 16*bis*, rue Lauriston, Paris.

VIENT DE PARAITRE
chez MM. E. BAUDOUX et Cie, éditeurs
37, boulevard Haussmann, Paris.

Sonate pour piano et violon (1901)
par MARCEL LABEY
Prix net : **8 francs.**

Serres chaudes, de MAURICE MAETERLINCK,
par ERNEST CHAUSSON
1. *Serre chaude.* 2. *Serre d'ennui.* 3. *Lassitude.*
4. *Fauves las.* 5. *Oraison*
Le recueil, prix net : **4 francs**

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE
G. SERRURIER
LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOULE DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT
MOBILIERS SPECIAUX POUR LA CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES SOLIDES ET PEU COUTEUX



Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

BEC AUER

50 % D'ECONOMIE **LUMIERE QUADRUPLE**

Appareils d'éclairage et de chauffage au GAZ, à l'ÉLECTRICITÉ et à l'ALCOOL

INSTALLATIONS COMPLETES

Bruxelles, 20, BOULEVARD DU HAINAUT, Bruxelles

Agences dans toutes les villes.

TÉLÉPHONE 1780

E. DEMAN, Libraire-Expert

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

VIENT DE PARAITRE :

THEATRE DE M. MAETERLINCK

avec une préface inédite de l'auteur.

Trois volumes in-8°, illustrés de dix compositions originales lithographiées par AUGUSTE DONNAY.

Tirage à 110 exemplaires numérotés, sur papier de Hollande

Prix : 90 francs.

Les exemplaires numérotés 1 à 10, renfermant un croquis original de A. DONNAY et deux suites des planches : l'une avec lettre, sur hollande; l'autre, avant lettre, avec remarques marginales, sur japon impérial, sont souscrits.

Le prospectus illustré de cet ouvrage sera adressé gratuitement sur demande.

Demandez chez tous les papetiers

l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION **EXPORTATION** **ÉCHANGE**

L'HÉMICYCLE

Revue mensuelle illustrée de Littérature et d'Art

Rédacteur en chef :

PIERRE DE QUERLON, 3, Villa Michon, rue Boissière, Paris.

Un an : 6 francs. — Le numéro, 50 centimes.

Étranger : 8 francs.

Administration : 146, rue Saint-Jacques, Etampes (Seine-et Oise).

L. DIDIER DES GACHONS, *éditeur.*

LIMBOSCH & C^IE

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. V^e MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

VINGT-DEUXIÈME ANNÉE. N° 48. 30 NOVEMBRE 1902

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

L'ART MODERNE sera envoyé gratuitement jusqu'au 1er janvier aux nouveaux abonnés.

SOMMAIRE

L'« Étranger » de V. D'Indy. *La Partition* (suite) (M.-D. CALVOCORESSI). — La Cité des Eaux (A. GILBERT DE VOISINS). — L'Exposition Hymans au Cercle Artistique (E. D.) — Maurice Blieck. — Alfred Cluysenaer (O. M.). — Théâtre de la Monnaie. *La Korrigane* (O. M.). *Reprise du « Crépuscule des Dieux »* (H. L.). — Vente Otlet. — Nécrologie. *Corneille Van Leemputten. Edouard Bauwens.* — La Semaine artistique. — Petite chronique.

L'« ETRANGER » DE V. D'INDY

La Partition (1).

En de précédents articles (2) j'avais indiqué que le drame, envisagé en soi, m'avait paru sombre et attristant; qu'aucune parole consolatrice ne venait contrebalancer l'immense désespoir apporté par les événements. Mais la solution rédemptrice du douloureux problème qui est agité devant nous, c'est dans la musique qu'il la faut chercher; et le réconfort attendu, nous le trouverons tout entier dans le thème capital de l'œuvre, sublime mélodie tirée de l'office du jeudi-saint où elle s'applique aux paroles

Ubi Caritas et Amor, Deus ibi est.

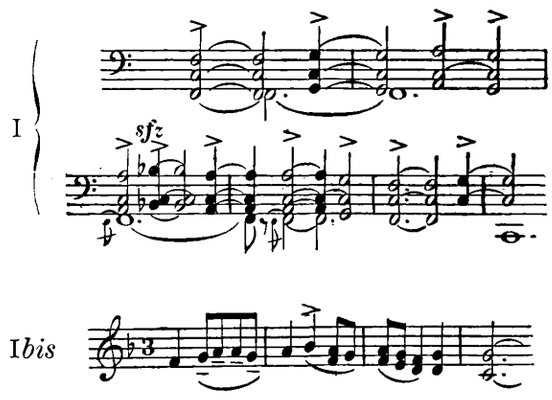
Ce thème, qui symbolise donc la promesse divine et fait rayonner autour de lui l'espérance et la foi, règne sur l'œuvre entière. Et quand les événements sont accomplis, dans le rapide dénouement qui nous laisse atterrés, une dernière fois violoncelles et altos l'énoncent comme un peu attristé et pourtant immuable, tandis que revient aussi le thème de l'Emeraude, chanté par une petite trompette en *ré* dont la sonorité se teinte de mystère au contact des sons harmoniques des harpes...

Mais ce que je viens de dire n'aura de valeur que si la signification du thème en question apparait comme évidente et s'impose sans possibilité de doute. Car, je l'ai dit, une œuvre d'art ne doit pas nécessiter de clef. Peu importe que ce thème soit ou non un chant d'église; ce qu'il faut, c'est qu'il vaille par lui-même et que le rôle en soit clair.

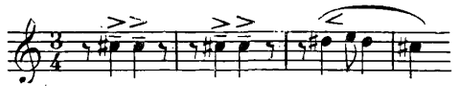
Or, même pour quiconque n'en connaitrait pas l'origine, aucune hésitation sur le sens de ce thème ne saurait s'élever : dès l'introduction il est, par deux fois, proclamé avec toute l'autorité d'un dogme (voir la partition de piano, pp. 4 et 5); et, ce qui est plus précis, un trombone solo doublé par les basses du quatuor l'énonce au moment où Vita (*ibid.*, p. 48) déclare à l'Étranger que ses paroles « semblent les préceptes mêmes que le doyen lit en chaire ». Il plane aux violons divisés, dans la région aiguë, après que l'Étranger a prononcé ces paroles : « Servir les autres, voilà mon unique pensée » (p. 50, l. 2). Ce thème est donc bien celui d'un devoir tracé par la Providence, et je le dénommerai thème de la *Mission* I).

(1) Suite. Voir notre dernier numéro.

(2) Voir nos numéros des 1er et 8 juin derniers.

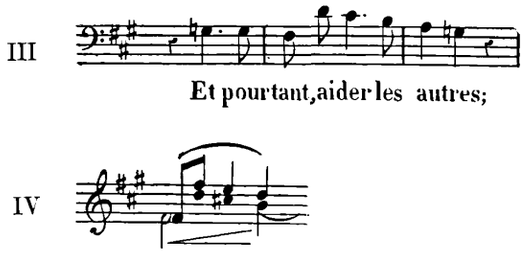


Pour simplifier la présente étude, je grouperai les thèmes suivant l'ordre de leur dérivation ou suivant les affinités que l'on y remarque. Le premier groupe se rattache tout entier au thème de la *Mission*, et chacun saisira sans peine la parenté des diverses figures très simples que je rapproche ici. Ainsi le thème de l'*Émeraude* (II) (voir p. 16, mes. 9), laquelle n'est autre chose que le symbole tangible de la mission, est une simple modification du premier, comme on le verra par la simple comparaison :



Et un nouveau thème, que j'appellerai thème de l'Apostolat de l'Étranger, et par généralisation thème de *Bonté* (III), débute absolument de la même façon que le thème de l'*Émeraude* : corrélations matérielles qui confirment le lien logique existant entre les diverses idées très claires que je viens de définir.

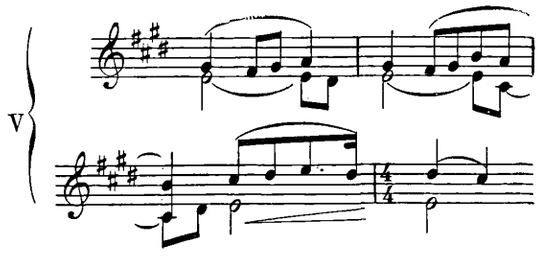
Ce thème de bonté accompagne l'entrée de l'Etranger (page 8, dernières mesures) ; le sens nous en est donné à la page 49, dernières mesures, au chant. Au même endroit (p. 50, mes. 2) les altos exposent une forme plus exaltée, plus volontaire du même thème que j'appellerai thème de l'*Asservissement* au devoir (IV).



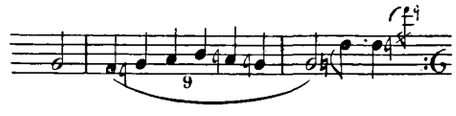
Ce dernier se fait entendre encore (p. 132, mes. 5) au moment où l'Etranger sent, plus que jamais, qu'il est esclave de sa mission. Et c'est au même sentiment du devoir que Vita fait appel (p. 129, dernière ligne, au chant) quand elle exhorte l'Etranger à ne pas la quitter.

Au deuxième acte, lorsque l'Etranger révèle à Vita sa mission et ses voyages, une nouvelle forme plus chantante du thème I se développe (*Ibis*, p. 119 et s.).

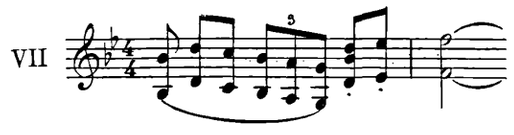
Je placerai enfin dans le même groupe le motif de la *Confiance* de Vita (V), confiance calme et presque filiale, évidemment inspirée par la bonté de l'apôtre (voir p. 36, l. 2) :



Une des idées directrices est donc celle du devoir ; nous venons d'examiner les formes musicales qui s'y rapportent. Quant à l'autre élément capital de l'œuvre, il est en opposition absolue avec le premier et se résume, musicalement parlant, en les diverses formes d'un thème relatif à tout ce qui est douloureux et pénible : la pauvreté des pêcheurs, la haine qui s'attache à l'Etranger, voire l'angoisse inspirée par la mer furieuse (pp. 159 et 162). Tantôt, rapide et sifflant, il semble poursuivre de ses notes martelées le héros du drame ; tantôt, grave et lent, il donne dans le *pp* l'impression de résignation douloureuse ou, dans le *ff*, celle d'une fatalité immuable. C'est, en un mot, un thème de malheur, de *Misère* (VI).



Quoiqu'il ne se rattache pas d'une façon absolue au précédent, on peut placer ici le thème de force brutale et de *Vigueur* physique (VII), généralement relatif à André, mais qui, dans le second acte (p. 190, mes. 7), s'applique aussi à l'Étranger.



Ce rapprochement est d'autant plus plausible qu'André, l'être physique et brutal, est en quelque sorte un raccourci de tous les êtres dont la commune ignominie cause les souffrances de l'Étranger, et qu'il chassera de la vie celui-ci avec la femme qui l'aime.

M.-D. CALVOCORESSI

(*La fin prochainement.*)

LA CITÉ DES EAUX (1)

Ce livre que nous donne M. Henri de Régnier est composé de trois parts très distinctes et qui pourtant se mêlent et forment un ensemble d'une élégance tendre, pittoresque et majestueuse tour à tour et tout à la fois. Pour nous émouvoir de façon plus merveilleuse, le poète s'est plu à faire vibrer les cordes de trois lyres, de trois lyres mélodieuses mais différentes, et il a laissé à ce vent chargé de parfums, — à ce souffle, veux-je dire, qui anime ses poèmes, — le soin d'en confondre les plaintes.

Dans la *Cité des eaux*, il y a d'abord un *Versailles* où nous sont dits, avec les bienfaits tristes de chaque saison, le prestige de la solitude et du silence. Depuis

Le vieux Palais, miré dans ses bassins déserts,

jusqu'aux petites fontaines perdues qui pleurent, toutes seules, dans les bosquets, le parc entier s'étend devant nos yeux, paré de toutes ces couleurs que le jour et la nuit et les lunes varient, glacé sous la neige, mortel et somptueux durant l'automne, et toujours triste et toujours évocateur. Pourtant ce n'est point le souvenir de tant de personnages célèbres et ensevelis qui nous émeut; perdant sa gloire vivante, Versailles en cueille une autre; ce n'est point même le regret vague des jours de gloire qui nous trouble; non, Versailles est magique, même hors de l'histoire; ce qui nous étreint d'un si puissant émoi, ce qui nous navre l'âme et nous fait ensuite crier misère au spectacle des villes trop pleines de murs et de la campagne trop vide de colonnades, c'est l'enchantement par lequel l'arbre vivant fut lié à l'édifice, l'eau des fontaines aux statues, l'heure rose aux degrés de marbre et les perspectives à l'horizon

Ici, l'arbre pleureur imite les jets d'eau, les gazons et les vasques vertes rivalisent, des fleurs se penchent sous le geste d'une nymphe figée. C'est avant tout un paysage concerté. Aux saisons luxuriantes et tièdes, la nature déborde l'artifice, mais, aux jours froids, le dieu de marbre blanc tue les rameaux dépouillés et, aux jours ardents, le triton qui luit d'écume et de soleil tue la branche penchée vers lui et qui retient un feuillage crispé, envieux de l'ombre qu'il jette sur les eaux. Voici le crépuscule et la balance se rétablit, le crépuscule où les statues se voilent et où les arbres respirent délicieusement.

Voilà, je crois, un des traits de Versailles qui, parmi tant d'autres, a plu à M. de Régnier et qu'il nous a rendu par le sortilège de cette bonne magie à laquelle il nous accoutume. Et c'est Latone, et c'est Neptune au trident, et c'est Encelade, et plus loin Vénus surprise... et le Silence sur tout cela. Parfois, dans le Palais, le poète se plaît à nous faire entendre le craquement d'un meuble, le gémissement sourd d'un parquet, et là, vraiment, il semble qu'à la seule musique des vers, les jeunes mortes d'autrefois reviennent contempler les lieux où elles ont ri.

Quelle évocation d'une ère close! Voyez, dans cette salle nue, entre ces deux miroirs confrontés, voyez monter et se tordre un parfum de jadis! Et, sur ces harpes abandonnées, écoutez cette musique tendre! Elle erre sur les cordes depuis un siècle, ignorée; dans les vers d'un sonnet nous la voilà rendue... et serions-nous très étonnés de retrouver, estampant la poussière des marches, la trace d'une botte ou d'un haut talon!

(1) *La Cité des eaux*, par Henri de Régnier. *Mercure de France.*

Lisons ailleurs :

Il convient parfois d'exalter la vertu des demi-dieux. M. de Régnier l'a fait, et très noblement, dans plusieurs poèmes de la *Cité des eaux*. Voici par exemple le *Sang de Marsyas*. Ce n'est point le récit du crime illustre, on ne nous y décrit pas le courroux du dieu plein d'envie et le supplice du chèvre-pied. Non, simplement, un soir que toutes les écorces de la forêt se tachaient de pourpre, tandis que déclinait le soleil, le poète vit, contre le tronc d'un pin, la forme sanglante du satyre. Il vit battre ses plaies et se tordre son torse, et le spectacle fut si terrible que, pour nous en mieux rendre l'horreur, il se résolut, au lieu de nous décrire les moments du martyre, à nous faire par avance connaître, jusqu'en son détail, l'âme des spectateurs et des acteurs du forfait. Pour dire mieux, ce n'est point là une étude d'après l'antique, mais de la psychologie divine. Et, peu à peu, à mesure que nous lisons le poème, nous comprenons mieux, nous voyons vraiment l'épouvante à laquelle il nous mène.

Car nous connaissons Marsyas, nous le considérons, trottant dans la clairière, tirant sa barbiche mal soignée, *l'oreille longue, pointue et grande*, et nous connaissons aussi le petit monde des satyres avec Agès hargneux, vil et confondu. Puis, c'est le dieu, un peu fat, qui rayonne avec outrecuidance et que l'on reçoit comme un grand seigneur... Lisez vous-même; cela ne se résume pas; mais combien M. de Régnier fit bien de s'arrêter à temps!... Marsyas a joué sur sa flûte, il s'est tu; Apollon *farouche et seul, parmi les rires et les cris* reste grave... Nous devinons assez la pourpre qui va suivre!

Le *Sang de Marsyas* semble bien être, en vérité, un des plus beaux poèmes que nous ayons lus depuis la mort du *Pasteur de mots*. Inspiration, ligne, détails, traits caractéristiques, paysage, tout dans ce poème étonne et ravit. Et ce n'est certes pas un poète du commun qui, après tant de dieux en bois ou en carton-pâte, a su faire revivre des dieux de chair chaude et vivante.

Il y aurait une belle étude à composer sur la forme de ce poème. Je ne veux point dire une de ces productions mélancoliques où M. Robert de Souza, gendarme du vers libre, se plaît à verbaliser à propos d'un *e muet*, mais une étude savante et large où l'on tâcherait de ravir au poète le secret de sa facture. (Je ne sais d'ailleurs pas qui pourrait entreprendre cette tâche.) D'où vient-elle donc l'harmonie inattendue et neuve qui unit ces lignes inégales de façon si pure et si parfaite? Voici des vers libres qui nous rendront à jamais odieuses les effusions où se complaisent ceux de nos contemporains qui aiment disposer leur prose en petits escaliers! Ce n'est point à M. de Régnier qu'il faudrait demander le secret de sa musique, on ne demande guère à un musicien pourquoi dans son orchestre il mit une flûte au lieu d'un trombone. Cependant, il est tant de questions que l'on voudrait faire! Pourquoi certaines parties du *Sang de Marsyas* sont-elles en hexamètres classiques et certaines autres en vers libres? Pourquoi les rimes sont-elles disposées en un ordre variable, et pourquoi ne sont-elles parfois que des assonances? (Au fait pourquoi la brise murmure-t-elle dans la forêt des chansons qui finissent souvent par une plainte?)... Et, surtout, pourquoi tout cela est-il si nécessaire, si nécessaire que nous ne pouvons nous l'imaginer autrement? Pourquoi? Ah! M. de Souza! M. de Souza!

Et il y a encore dans la *Cité des eaux* d'autres poèmes très secrets dont il est malaisé de parler. Il faudrait dire : « Voici des poèmes sentimentaux » et ce ne serait point cela du tout! ou bien : « Voici des vers émus » et les autres donc! ou bien :

« Voici des vers qui m'émeuvent profondément » (vous vous en moquez bien?)...

On a souvent déclaré que M. de Régnier était insensible... Je crois qu'il y a plusieurs sortes de sensibilités. Il y a celle de M. Rostand (inégalable, à coup sûr!), il y a celle de Sancho Pança et celle aussi de M. Sully Prudhomme (embarrassée de termes philosophiques et qui, dans les poèmes mineurs, persiste à s'écouler par la *meurtrissure* d'un petit vase), il y a celle de M. de Bouhélier qui est énorme, il y en a d'autres...

La sensibilité de M. de Régnier n'est point faite pour les gens qui veulent qu'un poète se dévêtisse à chaque hémistiche et qui comprennent les seules émotions à bout portant... Sachez seulement que l'on trouve dans la *Cité des eaux* une trentaine d'odes et de poésies qui sont belles comme des fleurs humides.

Je sais bien que les trois parts que j'ai tâché de faire sont à peu près celles que M. de Régnier a faites lui même, mais elles débordent l'une sur l'autre et, comme pour nous prouver que l'inspiration est toujours la même quel que soit le contour ou la teinte, des vers intimes varient souvent notre émotion dans un sonnet de Versailles, il semble parfois que certaine strophe d'ode va se figer en sonnet, et partout transparaît la figure grave de la beauté et son sourire.

Voilà un vrai livre de vers, un de ceux que l'on garde toujours auprès de soi parce qu'on y trouve à être diversement ému, et maintenant je ne sais plus du tout ce qui me séduit davantage des statues mouillées dans le parc veuf de ses reines, du petit sylvain trottant menu dans le bois rouge, ou de cette lune jaune

Qui monte et s'arrondit entre les peupliers.

A. GILBERT DE VOISINS

L'Exposition Heymans au Cercle artistique.

Joseph Heymans est un des meilleurs paysagistes actuels. Il a des qualités profondes de couleur et de poésie qui le placent au premier rang. Son pays de dilection est la Campine, la Campine sauvage qui, le jour, semble faite, grâce à ses sables, avec un peu de l'or du soleil, et qui, la nuit, paraît se confondre avec la poussière des étoiles. Pays de rêve. Pays de mélancolie. Une fois de plus (on n'a pas oublié ses très belles toiles de la *Libre Esthétique*) Heymans nous dit le charme de cette région! Ah! les bruyères qui poudroient, et les sablons, et les genêts. Ah! les landes et les villages frustes, qui dressent de loin en loin leurs clochers comme des lances d'archanges farouches! Et les grands ciels aux teintes bleues et vertes qui inondent les verdures rustiques des jardins paysans, font chanter les chaumes et rendent les briques des murailles pareilles à de beaux coraux! Il y a aussi des coins printaniers qui sont délicieux comme la bière blonde et écumante que le dimanche les fermiers sur leurs lourds chevaux vont prendre à la porte des auberges. Le jour campinois est chanté par Joseph Heymans en des gammes claires et fines, des lumières blanches et pures.

Mais le soir tombe. La nuit vient. Les étoiles luisent au-dessus des sapins. La bruyère s'enveloppe de paix, de silence, de mystère. La lune apparaît, pure comme au-dessus de la mer calme, taciturne comme au-dessus d'un cimetière, douce comme au-dessus d'un grand chant d'amour. Heymans nous dit la nuit campinoise enlunée d'une façon exquise, comme s'il avait trempé son pinceau dans l'argent même, subtil et ravissant, de ces idylliques nocturnes. En ses toiles frissonne un reflet des étoiles. Et voici le berger qui rentre chez lui, poussant ses moutons (on dirait un mystérieux Noël en plein été!) et allumant sa lumière qui lutte doucement, en sœur humble qui désire une petite place à la fenêtre et au seuil, avec les lueurs des constellations. Le chien veille dans sa cabane. Dieu veille sur les genêts.

E. D.

MAURICE BLIECK

Installée au Cercle artistique en avril dernier, l'exposition de M. Maurice Blieck en fut brusquement délogée par la force armée. Non qu'elle recélât des toiles subversives ou que leur auteur eût comploté contre le Gouvernement, mais parce que le Parc, avec ses alentours, fut, on s'en souvient, occupé militairement durant l'agitation provoquée par les événements politiques qui troublèrent momentanément la quiétude de notre paisible cité. L'Art dut céder le pas à la *Manus militaris*, installée avec ses redoutables accessoires dans les salons atterrés du Cercle.

Aujourd'hui que la paix et la concorde ont « refleuri », M. Blieck a rapporté ses toiles, avec quelques œuvres nouvelles, et nous a fait apprécier un talent solide et sérieux, en réel progrès. La forêt de Fontainebleau, la Campine, la Hollande ont tour à tour sollicité les pinceaux du jeune artiste, — dans lequel le paysagiste l'emporte sur le peintre de figures. M. Blieck se montre particulièrement heureux dans l'expression des ciels. La *Nuée* et *Sous le vol des nuages* marquent parmi ses meilleures toiles et expriment avec bonheur l'espace, l'atmosphère et la lumière. Telles autres pages, *L'Hiver en Campine*, par exemple, font songer à Baron. Dans toutes s'affirme un tempérament robuste de peintre et une « patte » qui n'ignore rien des secrets du métier.

ALFRED CLUYSENAER

La Belgique a perdu en M. Alfred Cluysenaer, mort à Bruxelles dimanche dernier à l'âge de soixante-cinq ans, l'un des derniers survivants de ses peintres classiques, un artiste demeuré fidèle, dans le tourbillon des idées modernes, à l'ambition d'appliquer ses facultés créatrices à la peinture d'histoire et à la décoration ornementale. Si les circonstances ne lui permirent pas toujours de réaliser son idéal, du moins laisse-t-il l'exemple d'un noble effort et d'un labeur opiniâtre.

Élève de Léon Cogniet et de l'École des Beaux-Arts après avoir passé par l'Académie des Beaux Arts de Bruxelles, il prit part dès 1861 au Salon de Paris. Mais son véritable début n'eut lieu qu'en 1865, au Salon de Bruxelles, où le jeune artiste se fit remarquer par une vaste toile, *Les Quatre Cavaliers de l'Apocalypse*, dont il fit récemment une version nouvelle. Bientôt après un tableau de genre, *La Vocation*, obtint un succès retentissant et fut acquis par l'État pour le Musée de Bruxelles. Alfred Cluysenaer venait de passer cinq ans à l'étranger, perfectionnant son éducation technique par l'étude des musées de Hollande, d'Allemagne et d'Italie. Sur ces entrefaites, il avait collaboré à la décoration du Casino de Hambourg érigé par son père, l'architecte réputé.

D'une correction un peu froide, les travaux de M. Cluysenaer attestent un esprit cultivé, du goût, de la science archéologique, de la facilité dans la composition. Il leur manque la passion et la vie, ces dons supérieurs.

Parmi les toiles principales de l'artiste, citons son *Henri IV à Canossa*, au Musée de Bruxelles, la suite de décorations qu'il



HANS MEMLINC

Déposition de la Croix.

(Collecti n Otlet.)

exécuta pour l'Université de Gand et dans lesquelles il symbolisa la *Réforme et la Renaissance*, l'*Établissement du dogme*, la *Suprématie de Rome*, le *Pouvoir temporel au moyen âge* et la *Pensée moderne*.

Portraitiste habile, il reproduisit les traits du statuaire De Groote, du peintre Van der Hecht, de Frère-Orban, du général Goethals, des sénateurs Van Schoor et t'Kint de Roodenbeke et de maintes autres notabilités des arts et de la politique. Emule d'Emile Wauters, il se fit, comme peintre de portraits, une réputation bien assise. Mais son rêve allait au delà : ses derniers salons révèlent que le peintre d'histoire et le décorateur ne voulurent jamais abdiquer devant le succès du portraitiste.

M. Cluysenaer professait à l'Institut supérieur des Beaux-Arts d'Anvers. Il dirigeait l'Académie de dessin de Saint Gilles et avait ouvert dans cette commune un atelier privé où fréquentaient nombre d'élèves. Il fut le maître de M J. de Lalaing et de M. André Cluysenaer, l'un et l'autre peintres et statuaires.

Membre de l'Académie royale de Belgique, de la commission des monuments, de la commission du Musée des Arts décoratifs et industriels,, etc. M. Cluysenaer appartenait à la fraction la plus officielle du monde des arts. Par son caractère droit et par la franchise de ses opinions, il sut se concilier l'estime de ceux qui combattaient ses idées et l'orientation de son art.

O. M.

THÉATRE DE LA MONNAIE

La Korrigane.

De même qu'il y a fagot et fagot, il y a (et que toute idée de jeu de mots soit écartée!) ballet et ballet. L'an dernier, la *Captive* de M. Gilson nous offrit l'exemple d'un ballet dramatique, accordant avec les exigences de la grande lyre les formules mélodiques propres à faire mouvoir en cadence les membres assouplis des ballerines. Bien que le résultat fût contestable, l'effort méritait de fixer l'attention.

En écrivant la *Korrigane*, M. Widor n'a pas eu d'aussi hautes visées. Sa partition n'est qu'un prétexte à danser, sans plus, de même que le livret ingénu de MM François Coppée et L. Mérante (ils sont deux!) n'a d'autre dessein que de distraire, sans leur occasionner la moindre fatigue intellectuelle, MM. les abonnés de l'Opéra friands de jetés-battus et d'entrechats.

La *Korrigane* — deux actes dont une Bretagne souriante fournit l'élément pittoresque — a plu à ces derniers. Tels tableaux, *La Sabotière*, par exemple, et la *Tarentelle* qui clôt le premier acte, sont presque devenus « classiques » et ont figuré fréquemment aux galas de l'Exposition de 1900.

Malgré sa médiocrité d'invention et la banalité d'une instrumentation exempte d'imprévu, la partition a reçu à la Monnaie, mercredi dernier, un favorable accueil, — grâce surtout à la précision et à la grâce avec lesquelles Mlles Bordin et Charbonnel ont mimé et dansé leurs rôles. Une mise en scène chatoyante, des costumes frais et le soin apporté par M. Rasse, qui dirigeait l'orchestre, à l'exécution symphonique, ont contribué largement à l'agrément de la soirée.

O. M.

Reprise du « Crépuscule des Dieux ».

Nous voila rendue, hélas! pour trop peu de temps, cette œuvre de colossale beauté, riche de passions heurtées, de surhumaines joies, de douleurs sans limites. La soirée de reprise fut l'une des plus rares que la Monnaie nous ait réservées. Il fallait vraiment que ce monument de splendeur musicale, pathétique et descriptive ait été scruté, analysé, pénétré dans ses plus intimes fondations, au cours des études poursuivies l'an dernier, pour que notre scène lyrique ait pu nous en donner cette fois, sans contrarier son fonctionnement obligé, une interprétation immédiatement aussi lumineuse.

Nous avons peut-être entendu en d'autres pays une exécution plus parfaite et plus précise. Jamais nous n'avons pu en ouïr de plus enthousiasmée. Il régnait, entre la scène et l'orchestre, une entente frémissante, un unisson de sensations qui ne s'obtiennent que dans la compréhension intensifiée, extériorisée de l'œuvre aussi merveilleusement vécue. Le sublime dont cette colossale partition déborde semblait décupler les talents. Le chanteur, le choriste, l'instrumentiste en supportaient avec admiration la charge sans pareille, et certains ont trouvé dans cet élan commun des accents, des attitudes, des expressions dont la justesse spontanée ne peut jaillir que de la possession complète du rôle, du culte profond de l'œuvre.

Faut il parler nommément de Mme Litvinne, Brunnhilde jamais lassée, apportant à chaque étude nouvelle d'une composition déjà grande et claire, plus de clarté et de grandeur encore? Faut-il noter l'ampleur croissante de la voix, de l'autorité de M. Dalmorès? Faut-il remarquer la correction énergique, la ligne juste, la diction imagée de Mme Olitzka, Waltraute obtenue aux derniers moments à coups de câblogrammes? Non. Le *Crépuscule des dieux*, comme toutes les productions humaines que leur envergure rend incomparables, ne supporte pas que l'attention s'attache sur la personnalité des interprètes. Et ceux-ci ne sont dignes de haute estime que s'ils puisent leur propre joie dans la jouissance sacrée d'avoir pu vivre les héros de beauté qu'un Wagner créa.

H. L.

VENTE OTLET

La vente de la collection Otlet consistant en tableaux anciens et modernes, en quelques tapisseries et antiquités, aura lieu les 19 et 20 décembre prochains, à Bruxelles, sous la direction de l'expert Jos. Fiévez, en la salle Sainte-Gudule.

L'exposition publique qui précédera la vente permettra aux amateurs d'y apprécier une série de tableaux remarquables des écoles gothique, néerlandaise, allemande, espagnole et provençale. La reproduction que nous publions hors-texte d'une œuvre de Hans Memlinc donnera une idée de l'importance de cette collection, qui renferme un certain nombre de tableaux de la même époque et certainement d'une valeur équivalente.

Le tableau provient d'un couvent de femmes de Valladolid, pour lequel il a été peint. La tradition veut qu'une supérieure du couvent ait elle-même posé en costume religieux pour le célèbre maître, ce qui est admissible vu que la Vierge porte dans cette composition le costume des carmélites. C'est une œuvre d'un grand effet, digne du génie de Memlinc; elle mesure en hauteur 0m,67 et en largeur 0m,60.

Le catalogue de la vente Otlet a paru. L'édition illustrée de vingt-six planches est en vente au prix de 6 francs chez l'expert Fiévez, rue du Gentilhomme, 3, à Bruxelles, et l'édition non illustrée est distribuée gratuitement sur demande.

NÉCROLOGIE

Corneille Van Leemputten

C'était l'aîné des deux frères, l'un et l'autre peintres, Corneille Van Leemputten était né dans le Hainaut en 1840. Il se spécialisa, comme Charles Jacque, dans la peinture du paysage etoffé de moutons, et souvent la critique signala, sinon l'identité de vision, du moins l'analogie qui existait entre le maître français et l'artiste belge, épris l'un et l'autre du charme rustique de la nature et s'efforçant de l'exprimer avec sincérité.

Le peintre avait conquis, dans le domaine spécial où il s'était cantonné, une certaine réputation. Assidu depuis plus de vingt-cinq ans aux Salons de Bruxelles, de Gand et d'Anvers, il exposa

avec succès à Londres, à Munich, à Bordeaux, à Alger et même à Chicago et à la Nouvelle-Orléans, où il remporta la médaille d'or.

Edouard Bauwens.

Le nom d'Édouard Bauwens est étroitement lié à celui de l'*Orphéon* de Bruxelles, qu'il avait fondé et qu'il dirigeait depuis trente-cinq ans avec une ardeur, une verdeur et une activité extraordinaires. On sait la popularité de cette société chorale et sa célébrité. Aussi la mort de son chef a-t-elle eu un grand retentissement.

Mort à Bruxelles à l'âge de soixante-onze ans, M. Bauwens venait de prendre sa retraite, après avoir dirigé au Conservatoire, pendant de longues années, avec une compétence indiscutable et une bienveillance paternelle hautement prisée, la classe de chant d'ensemble.

La Semaine Artistique

Du 30 novembre au 6 décembre.

MUSÉE DE PEINTURE MODERNE. 10-4 h. Exposition du *Sillon*.

CERCLE ARTISTIQUE. Exposition MAURICE BLIECK (clôture le 3 décembre)

Dimanche 30. — 2 h. *Le Vieux Marcheur*. Mlle Cheirel; M. Baret. (Théâtre du Parc.)

Lundi 1er décembre. — 2 h. Ouverture de l'exposition J Mayné et Sophie Pir. (Galerie royale, rue Royale, 198.) — 8 h. Reprise de *Lakmé*. Mme Landouzy, M. Clément. (Théâtre de la Monnaie.) — 8 h. 1/2. *L'École du déshonneur*, drame en trois actes de M. Rovetta. (Cercle artistique.)

Mardi 2. — 8 h. 1/2. *Le Triomphe*, pièce en quatre actes de R.-R. Bracco. (Cercle artistique.) — 8 h. *Le Nouveau Jeu*. (Théâtre Molière.) — 8 h. 1/2. Conférence de M. CHARLES VAN DEN BORREN : *Schubert*, avec audition musicale. (Section d'Art de la Maison du Peuple.)

Vendredi 5. — 8 h. 1/2. Conférence de M. CH. BULS : *La Sicile ancienne et moderne*. (Cercle artistique.) — 8 h. 1/2. Premier concert Schott. Mlle J. Latinis, MM. Bachmann et Delune. (Ecole allemande, rue des Minimes, 21.)

Samedi 6. — 10 h. 1/2. Ouverture du Salon des Aquarellistes. — 2 h. Répétition générale du premier Concert populaire. M. BUSONI. (Théâtre de la Monnaie)

PETITE CHRONIQUE

Le Comité de l'Association-Pro Boer de La Haye nous annonce que l'ensemble des œuvres dues à la générosité des artistes de tous pays en faveur des victimes de la guerre sud-africaine — environ 5,000 tableaux et objets d'art — sera prochainement exposé au Musé municipal d'Amsterdam. Le tirage de cette magnifique loterie artistique aura lieu ensuite. La collection a eu, au cours de l'été, à Scheveningue, une foule de visiteurs.

Le trésorier général de l'Association, M. le jonkheer Beelaerts de Blokland, 140*a*, Noordeinde, à La Haye, enverra des billets à tous ceux qui en feront la demande. Le prix est de 1 florin ou 2 fr. 25.

M. Bernatzik, président de la *Sécession* de Vienne, vient de passer deux jours à Bruxelles, où il a visité quelques ateliers d'artistes, et en premier lieu celui de Constantin Meunier.

Le succès de l'exposition des Primitifs flamands de Bruges fait naître, en France, une « concurrence ». La voilà bien, la contrefaçon belge!

M. Bouchot, conservateur du Musée des estampes de Paris, projette d'organiser une exposition des primitifs français. Il se propose de démontrer que les primitifs allemands et flamands, les Van Eyck, par exemple, ont été devancés de très loin par les peintres primitifs des écoles de Bourgogne et d'Avignon.

Ces deux écoles, qui possédaient de véritables maîtres au XIIIe siècle, c'est-à-dire sous le règne de Philippe-Auguste, sont de beaucoup antérieures à l'école de Fontainebleau, à laquelle on reproche l'imitation des Italiens et des Flamands. Les peintres et graveurs de Fontenaibleau n'auraient donc pas « copié » les primitifs étrangers, mais les Bourguignons et les Avignonnais.

A l'appui de sa thèse, M. Bouchot présentera, dans la future exposition, des bois et des ivoires sculptés, des métaux admirablement gravés, appartenant aux écoles primitives françaises des règnes de Philippe-Auguste et de saint Louis.

L'Exposition internationale des Beaux-Arts du Cercle artistique de Bruges (XXVe année) s'ouvrira dimanche prochain à midi. Elle durera jusqu'en février et sera accessible les dimanches, lundis et jeudis, de 10 à 4 heures.

Les projets destinés au concours ouvert par la commune de Saint-Josse-ten-Noode pour le monument du Bocq seront reçus à l'école communale, rue de la Limite, 67, du 26 au 31 décembre prochains (avant midi).

L'exposition des projets aura lieu dans le même local, le dimanche 4 janvier, de 10 heures à midi, et de 1 h. 1/2 à 4 heures, et le jeudi suivant, de 1 à 4 heures.

La cinquième exposition internationale des beaux-arts de la ville de Venise aura lieu du 22 avril au 31 octobre 1903. Un certain nombre de peintres français ont offert au Comité d'abandonner chacun une de leurs œuvres pour qu'elle soit vendue et que le produit soit affecté à la reconstruction du Campanile. M. Sozer, le principal adjoint au maire de Venise, à qui il a été fait part de cette initiative, a écrit qu'il mettrait à la disposition des peintres français une salle spéciale et qu'une fête particulière marquerait le don des artistes français. Les peintres qui désireront prendre part à l'exposition française de Venise — aux conditions que nous indiquons — devront adresser leur adhésion à M. Fernand Maillaud, 3, rue de l'Estrapade, à Paris.

Il se prépare à Amsterdam une jolie exposition de jouets anciens et en argent.

Des artistes reproduiront en poupées des groupes d'après les tableaux des maîtres hollandais. On verra en miniature, en or, le carrosse du couronnement de la reine Wilhelmine dont les panneaux seront peints par les meilleurs artistes, des chambres de poupée de style, des maisons complètes, — il y en a d'admirables au musée d'Amsterdam, — une maison meublée « toute en argent », de nombreux « ménages » hollandais en argent, etc.

Le tableau de Van Dyck : *Le prince Guillaume II d'Orange et sa fiancée la princesse Marie Stuart* sera figuré en poupées somptueuses. On verra de riches collections de petits habits soie et brocart, etc.

Cette merveilleuse exposition aura lieu dans les salons du cercle *Arti et Amicitiæ*.

Les élèves et anciens élèves de l'Académie des Beaux-arts de Bruges organisent pour le 21 décembre une fête académique. Un concert auquel prendront part Mlle L. De Muynck, Mlle C. Masso et M. A. Casantzis aura lieu à cette occasion au foyer du théâtre, sous la direction de M. A. De Reyghere.

La célèbre collection de gravures anciennes de M. Zuricher, de Thun (Suisse), va être mise en vente. Elle renferme, entre autres, des pièces rares de Durer, Cranach, Rembrandt, Beham, L. de Vinci, Van Dyck, Hogarth, Callot, etc. S'adresser, pour renseignements, à Mlle Gertrude Zuricher, 9, Landhausweg, Berne.

Le prince de Brancovan a pris la direction de la *Renaissance latine*, M. Louis Odéro ne pouvant se consacrer autant qu'il le désirerait à cette revue, qui se classe peu à peu au premier rang des périodiques français. La prochaine livraison (15 décembre)

nous apportera, entre autres, des articles de Paul Adam et Maurice Barrès, un poème inédit de Baudelaire et une chronique sur Claude Debussy par M. Calvocoressi.

Le quatuor Zimmer donnera à la *Scola cantorum* de Paris trois concerts d'œuvres de Mozart. Ces séances sont fixées aux 8 décembre, 15 janvier et 13 février. Nos compatriotes se feront entendre également à Berlin le mois prochain.

Siegfried Wagner vient de terminer un troisième opéra qui sera joué l'an prochain à Leipzig. Le jeune compositeur n'a révélé à personne le titre ni le sujet de sa nouvelle œuvre.

M. Maximilien Harden vient de fêter à Berlin le dixième anniversaire de la revue qu'il dirige avec tant de crânerie, de désintéressement et de talent, *Die Zukunft* (*L'Avenir*). A cette occasion, une adresse de félicitations signée par les plus illustres écrivains et artistes d'Allemagne, de France, de Belgique, etc. lui a exprimé la sympathie dont il est l'objet dans le monde intellectuel. Ses collaborateurs et amis lui ont offert, en outre, un tableau de Lenbach représentant le prince de Bismarck, dont M. Harden a énergiquement défendu la politique contre celle de l'empereur.

De Berlin :

Mme de Nuovina vient de donner, à l'Opéra royal, une belle série de représentations. Le succès de l'éminente cantatrice a été très grand, dans *Faust* comme dans la *Navarraise*.

Mme de Nuovina doit revenir au mois d'avril, et elle chantera alors, dans *Lohengrin*, le rôle d'Elsa, qu'elle n'avait abordé jusqu'ici qu'en français.

Rubeinstin aura très prochainement son monument. Celui-ci sera exécuté par Léopold Bernstamm, l'un des statuaires russes les plus réputés, et érigé à Saint-Pétersbourg.

La livraison de septembre de l'*Emporium*, qui vient de nous parvenir, contient une élogieuse étude de M. Vittorio Pica sur Fernand Khnopff illustrée d'un portrait de l'artiste et de vingt-trois reproductions de ses œuvres.

M. M.-H. Spielmann vient d'inaugurer sa direction du *Magazine of art* par une livraison des plus artistiques, dont la couverture, d'une conception nouvelle, a été composée par F. Lynn Jenkins. Au sommaire : *Les Illustrations de M. Byam Shaw pour l'Ecclésiaste*, par P.-S. Konody; *Art nouveau et vieux maîtres*, par Val.-C. Prinsep; *René Lalique et son œuvre*, par G.-A. Fournier; les *Primitifs flamands à Bruges*, par Octave Maus; *Comment on dessine à la plume*, par Harry Furniss, etc. Cinquante-deux pages; soixante illustrations, dont trois hors texte en couleurs.

La livraison spéciale du *Studio* (*Winter number*) sera consacrée à Corot et Millet, dont la vie et l'œuvre seront respectivement analysés par MM. Gustave Geffroy et Arsène Alexandre. L'ouvrage sera mis en vente dans le courant de décembre au prix de 5 shillings. S'adresser aux bureaux du *Studio*, 44, Leicester square, Londres, W. C.

La livraison d'octobre de la *Décoration intérieure de l'habitation moderne* (A. Koch, éditeur, Darmstadt) contient d'intéressantes reproductions de l'installation du Musée de Hagen en Westphalie, composée et exécutée par M. Henry Van de Velde.

Le fascicule de novembre d'*Onze Kunst*, qui vient de paraître, renferme la suite de l'étude de M. Rooses sur les dessins des maîtres flamands, avec des reproductions d'après Cornelis Massijs et Jean Gossaert de Mabuse, un article sur la porcelaine de Delft avec des illustrations en couleur et le compte rendu du Salon de Gand.

VILLE DE BRUXELLES

Le notaire **Lepage**, résidant avenue de la Toison d'or, 93, à Saint-Gilles-lez-Bruxelles à l'intervention du notaire **Swolfs**, à Campenhout, vendra publiquement, en la **Galerie J. et A. Le Roy**, frères, rue du Grand-Cerf, 6, à Bruxelles, **le lundi 1er décembre 1902**, à 2 heures précises, une collection de

BRONZES, CUIVRES

PORCELAINES, FAIENCES, ARGENTERIES, OBJETS DIVERS

Experts : MM. J. et A. Le Roy, frères, 12, place du Musée.

EXPOSITION :

Aujourd'hui dimanche, **30 novembre 1902**, de **10** à **4** heures.

Le catalogue se distribue en les études des notaires et chez les experts prénommés

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE
G. SERRURIER
LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOULE DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT
MOBILIERS SPECIAUX POUR LA CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES SOLIDES ET PEU COUTEUX



Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

BEC AUER

50 % D'ECONOMIE **LUMIERE QUADRUPLE**

Appareils d'éclairage et de chauffage au GAZ, à l'ÉLECTRICITÉ et à l'ALCOOL

INSTALLATIONS COMPLETES

Bruxelles, 20, **BOULEVARD DU HAINAUT**, Bruxelles

Agences dans toutes les villes.

TÉLÉPHONE 1780

E. DEMAN, Libraire-Expert

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

VENTE PUBLIQUE

le mardi 9 décembre et quatre jours suivants

d'une importante réunion de

LIVRES ANCIENS ET MODERNES

DESSINS ET ESTAMPES

provenant des collections de feu M. le Dr **Verspieren** et de M. l'abbé **Doby**, chanoine honoraire de Langres et du Mans, membre de la Société des Bibliophiles contemporains et des Cent Bibliophiles.

La vente aura lieu à 4 heures précises en la galerie et sous la direction de M **E. Deman**, libraire-expert, 86*a*, rue de la Montagne.

Le catalogue, comprenant 1132 numéros, se vend 50 centimes.

Exposition chaque jour de vente, de 10 à 3 heures.

Demandez chez tous les papetiers

l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

JUGEND

Revue illustrée hebdomadaire

FONDÉE EN 1896

Éditeur : DR. GEORG HIRTH, Munich

LIMBOSCH & CIE

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

VINGT-DEUXIÈME ANNÉE. N° 49. 7 DÉCEMBRE 1902

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

L'ART MODERNE sera envoyé gratuitement jusqu'au 1er janvier aux nouveaux abonnés.

SOMMAIRE

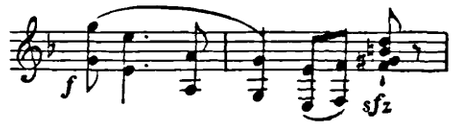
L'« Étranger » de V. d'Indy. *La Partition* (suite et fin) (M.-D. CALVOCORESSI). — Chronique littéraire (GEORGES RENCY). — Le Théâtre d'Art international. *L'École du déshonneur. Le Triomphe* (OCTAVE MAUS). — Expositions. *G. et L. Van Strydonck. J.-F. Taelemans. Mlle Dielman* (O. M.). — La Vente Otlet. — Correspondance (A.-J. HEYMANS). — Pitié, Sire!... — Théâtres. *Théâtre de la Monnaie.* Reprise de « Lakmé ». *Théâtre Molière.* « Le Nouveau Jeu ». — Nécrologie *Emile Breton. Lucien Muhlfeld.* — La Semaine artistique. — Petite chronique.

L'« ETRANGER » DE V. D'INDY

La Partition (1).

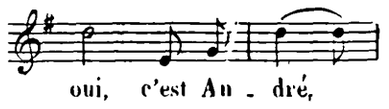
Tous les sentiments tendres sont exprimés par les formes multiples d'un seul et même thème. Il y a en effet une relation matérielle évidente (l'imitation presque rigoureuse par mouvement contraire) entre le thème de grâce simple et de *Jeunesse* (VIII) relatif à Vita p. 22, mes. 3) :

VIII



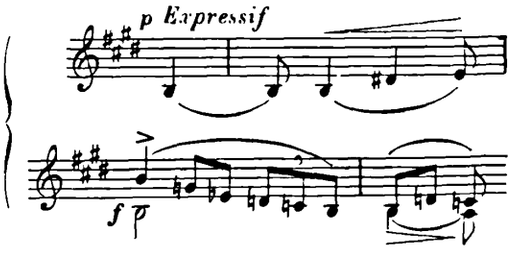
(1) Suite et fin. Voir nos deux derniers numéros.

VIII*bis*



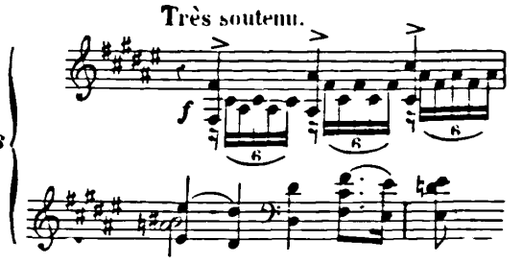
et le thème d'*Amour* proprement dit (IX) :

IX



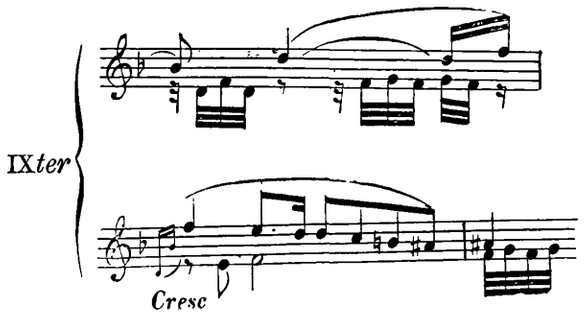
Ce thème lui-même s'applique d'abord à Vita (p. 40, dernière ligne), qui se laisse aller, sans lutte, à ses sentiments. Une forme presque semblable, moins hésitante toutefois et plus sereine IX*bis*), se présente lorsque l'Étranger, à son tour, cède à sa passion (p. 47, première ligne) :

IX*bis*



Ce thème est suivi (*ibid.*, l. 4 et 5) d'une forme ample et exaltée du thème de *Jeunesse* qui me paraît pouvoir être considérée comme un thème d'*Union*.

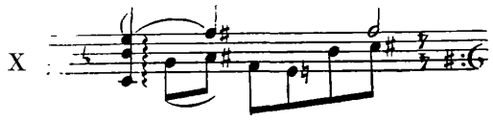
Plus tard, lorsque Vita, éperdue, supplie son ami de rester, le thème d'*Amour* reparaît sous une forme nouvelle (IX*ter*), plus angoissée (pp. 119, l. 1, et 126, l. 1 et 2) :



et joue, sous cette forme modifiée, un rôle très important dans le prélude du second acte (pp. 87, l. 3, et 89, l. 2, etc.).

Une forme secondaire du thème de Vita, plus spécialement relative à la jeunesse impulsive (VIII*bis*), offre, tout comme le thème de *Vigueur*, ce caractère, qu'après s'être appliquée à Vita (p. 26, l. 1 au chant, l. 2 aux violons), elle se rapporte à l'Étranger (p. 127, mes. 9) et, plus loin (p. 170, mes. 5), à l'idée générale de juvénilité, à « l'amoureuse de chair ». J'indiquerai encore, comme très caractéristique, l'apparition du même thème au hautbois (pp. 74, mes. 8, et 79, mes. 8), où, douloureusement, il symbolise la jeunesse aimante froissée par la brutalité de la vie.

Enfin, je placerai dans le même groupe un nouveau motif de *Confiance* (X). Celle-ci est plus attendrie, cette fois, et provoquée en réalité par l'amour naissant (p. 41, mes. 6 et s.) :



Reste à parler des thèmes pittoresques, ceux dont le rôle est purement extérieur. Ils sont en petit nombre, et un seul d'entre eux joue un rôle véritablement important. C'est le thème de la *Mer* (XI), une simple figure arpégée en triolets, souple et expressive comme une formule d'accompagnement de Schubert :



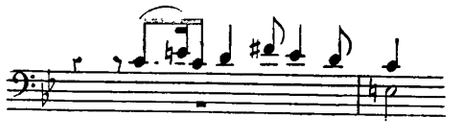
Confiée aux violons et aux altos, elle enveloppe l'introduction entière. Plus loin, elle s'atténue en accords doucement syncopés pour dépeindre la tempête apaisée (p. 15, mes. 2 et s.) ; enfin, partout dans le drame, elle est présente, et on en suivra sans peine les apparitions successives.

La rapide gamme des basses (XII) à laquelle s'associe l'idée de gros temps, de tempête, ne fait qu'apparaître dans la première scène (pp. 12, dernière ligne, et 13, *passim*),



et ne s'entendra plus que dans le final, dont elle est un des éléments les plus importants (à partir de la p. 158).

Citons enfin le thème de fête (XIII), (p. 35, dernière mesure), si discrètement expressif, si piquant dans son rythme de gaîté populaire.



Dès la page 27 il semble s'ébaucher (à la dernière ligne), comme pour nous montrer la pensée de Vita préoccupée du fiancé absent.

Je crois avoir indiqué tous les principaux motifs de la partition de l'*Etranger*. Il en est d'autres que le lecteur découvrira sans peine et dont je n'ai pas parlé, pour ne pas trop allonger la présente étude d'abord, et ensuite parce que le sens en est limité par la scène, généralement unique, où ils apparaissent ; tel est, par exemple, le thème purement harmonique que l'on entend pendant toute l'invocation de Vita (p. 151, dernière ligne, etc.).

Je ne puis entreprendre ici l'analyse scène par scène, d'ailleurs facile à faire une fois les motifs connus et compris.

Mon but a été de montrer que tous les thèmes principaux correspondent chacun à une idée générale, et les thèmes secondaires, modifications des premiers, aux modifications des idées générales. En un mot, le leitmotif, chez Vincent d'Indy comme chez les autres compositeurs qui surent en faire usage, est une *idée générale musicale*. Il me semble en outre que personne n'a poussé plus loin la simplification dans ce principe et la justesse dans son emploi. Particulièrement typiques sont les exemples que j'ai cités, où l'on voit des thèmes qui semblent relatifs à un seul personnage (thème de *Juvénilité*, thème de *Vigueur*) ou à une idée simple (thème d'*Asser-*

vissement) acquérir dans le cours de l'action une portée nouvelle plus ample, de telle sorte que, paraissant avoir été détournés de leur sens primitif, ils ne font en réalité que reprendre leur signification réelle, qui est la plus générale.

Je voudrais enfin dire quelques mots d'une nouvelle interprétation symbolique de l'*Etranger*, interprétation qui m'a paru possible après lecture du *Traité de Composition* de M. d'Indy. Le rapprochement que j'ai indiqué dans un récent article (1) ne permet-il pas de dire que dans la pensée de l'auteur, l'*Etranger* n'est autre chose que l'artiste? Vita alors symboliserait ceux qui, attirés vers l'art, souffrent avec l'artiste de la lâcheté et de la haine de la multitude (les pêcheurs, André) et, avec lui, vont se réfugier dans l'au-delà.

On peut admettre cette explication ou la rejeter. Elle n'est pas plus invraisemblable que les interprétations presque correspondantes et bien connues des *Maîtres chanteurs* ou de l'épée reforgée par Siegfried. Dans l'œuvre du maître dont M. de la Laurencie définissait récemment, dans une lumineuse étude, le « tempérament d'apôtre », elle me semble presque s'imposer.

D'ailleurs, le symbolisme de l'œuvre d'art ne doit pas être restrictif, mais bien aussi large, aussi général que possible et compréhensible pour chacun. Faire des drames dont le symbole est étroit au point d'en devenir puéril, c'est là une erreur dont on trouvera parmi les plus récentes productions lyriques françaises de caractéristiques exemples. Je crois que l'*Etranger* est loin de mériter un pareil reproche et que, plus on étudiera cette œuvre, plus on découvrira en elle de force et de beauté.

M.-D. CALVOCORESSI

En terminant cette étude je tiens à remercier les très obligeants éditeurs, MM. A. Durand et fils, qui voulurent bien m'autoriser à reproduire les exemples de musique et me communiquèrent en épreuves la partition d'orchestre, non encore parue.

M.-D. C.

(1) Voir l'*Art moderne* du 19 octobre dernier.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Il semble que les romanciers de la dernière génération s'efforcent par tous les moyens possibles de donner aux aventures d'amour qu'ils racontent un caractère de nouveauté. Cette recherche de l'inédit — recherche plus ou moins heureuse — se remarque également dans les cinq romans dont je vais parler. Le premier, *La Maison du péché*, de Mme Marcelle Tinayre, nous montre la passion de la chair aux prises avec celle de la croix. Le second, *Versailles aux-Fantômes*, de M. Marcel Batilliat, ne se sert de l'amour que comme trait d'union entre une foule de paysages symboliques. Le troisième, *Lucie, histoire d'une fille perdue et criminelle*, de M. Saint-Georges de Bouhélier, déguise les complications de la psychologie moderne sous les apparences d'un récit galant et sentimental, à la façon du XVIIIe siècle. Le quatrième, *Gillette*, de M. Thorel, introduit dans une idylle de forme littéraire un élément d'intérêt emprunté timidement aux romans-feuilletons. Le cinquième enfin, — et je m'excuse de cette énumération mathématique, — *Les Gens de Tiest*, de notre compatriote Georges Virrès, rejette l'amour au second plan pour s'occuper surtout de peindre les mœurs d'une petite ville flamande que l'auteur appelle Tiest et que je nommerais Tongres, si je n'avais crainte de paraître indiscret. Si divers par tant d'autres côtés, ces cinq livres se ressemblent un peu par leur commun désir d'échapper à la banalité courante et d'innover dans un domaine où La Bruyère déjà prétendait qu'il ne restait plus rien à découvrir. A ce titre, ils méritent mieux qu'une sèche mention et valent que nous leur consacrions un instant d'examen.

***

La *Maison du Péché*, de Mme Marcelle Tinayre (1), est un des succès de librairie de l'année. Ce n'est pas une œuvre parfaite. Mais elle possède des qualités de forme et de fond tout à fait admirables. Tout d'abord, ce n'est pas un roman bâclé, et Dieu sait pourtant si l'on bâcle les livres à présent, en France! Au contraire, le style en est châtié, vigoureux, de grande allure, quoique simple. Et puis, il nous sort des imbroglios de l'éternel adultère pour nous lancer en pleine lutte d'âmes, dans un milieu inconnu, où nous ne cessons pas un instant de nous instruire sur des idées et des sentiments authentiques, sérieux, profonds, dont s'enrichira notre science de la psychologie humaine. Le héros du roman, M. de Chanteprie, est un jeune homme dévot, élevé dans une petite ville moyenageuse, par une mère pieuse et par un précepteur janséniste. La maison seigneuriale où se passe le drame est une sorte d'annexe de Port-Royal. L'âme du grand Arnault se promène dans les corridors. La vie terrestre y est subordonnée à la vie éternelle. Mme de Chanteprie est de la race de ces femmes, à laquelle appartenait aussi Blanche de Castille, qui préféreraient mille fois voir leur fils mort que de le voir commettre un seul péché mortel. Grâce au Dieu de Jansénius, M. de Chanteprie, gardé à carreau par sa mère et son maître, ne songe pas au péché. Mais dans le jardin de sa demeure s'élève un pavillon où jadis un de ses aïeux abrita ses amours avec une danseuse de l'Opéra. C'est la maison du Péché. Mais, dans la même demeure, il y a aussi une vieille servante, un peu sorcière, qui se fiche de la vie éternelle comme un poisson d'une pomme et qui trouve que les jeunes gens sont sur la terre pour s'aimer. Ces deux éléments, la maison et la servante, auxquels viendra bientôt se joindre une belle fille, artiste en villégiature dans ce pays, suffiront pour entraîner M. de Chanteprie dans l'horrible aventure d'une passion amoureuse. Le pauvre garçon se jette dans l'amour avec une fureur épouvantée. Ses sens s'enivrent de caresses, son âme sanglote et se révolte. Cette bataille intime ne tarde pas à se résoudre en maladie de langueur. Et M. de Chanteprie, à qui les doutes religieux arrivent au moment où il va expirer, meurt en desespéré entre sa mère qui prie et sa vieille servante qui maudit. Cette mort est sublime. Je ne connais, dans la littérature, pour l'inten-

(1) Paris, Calmann-Lévy.

sité de l'émotion, que celle de Mme Bovary qui puisse lui être comparée. D'ailleurs, le livre entier se pare d'une beauté harmonieuse et triste qui, souvent, évoque les drames du théâtre grec. Et pour donner une idée de l'agitation mentale et du ravissement qu'il procure, je dirai que sa lecture me faisait songer tour à tour, par une saute brusque de mon imagination, à l'*Antigone* de Sophocle et aux *Pensées* de Pascal.

***

Versailles-aux-Fantômes, de M. Marcel Batilliat (1), est, comme le dit l'auteur lui-même, un essai de symbolisme décoratif. Encadrer de belles attitudes humaines dans des décors somptueux et appropriés, tel est le but de l'ouvrage. Je n'hésite pas à croire que, dans ces conditions, l'intrigue romanesque est de trop. Cette intrigue, je le sais, est réduite à sa plus simple expression, si réduite même qu'elle paraît un tantinet ridicule. Cette histoire d'une jeune fille qui sacrifie son amour au château de Versailles et qui jette son amie dans les bras de l'homme qu'elles aiment toutes deux, uniquement pour demeurer fidèle à l'esprit mystérieux qui anime les allées du Parc et les salles du Palais, est d'une invraisemblance telle qu'il faut tout le talent de l'auteur pour ne pas nous en faire, dès les premières pages, abandonner la lecture. Heureusement, le style chantant de M. Batilliat endort délicieusement notre ennui. Nous finissons par ne plus savoir du tout de quoi il parle. Mais nous errons en rêve; dans des paysages admirables que sa phrase mélodieuse transpose en un langage mitoyen entre la musique et la poésie.

GEORGES RENCY

(La fin prochainement.)

Le Théâtre d'Art international.

L'École du déshonneur, par M. ROVETTA (2). **Le Triomphe**, par M. BRACCO (3).

Alors que la littérature dramatique du Nord nous est devenue familière, qu'Ibsen, Björnson, Hauptmann et même Sudermann ont, depuis longtemps, franchi le cercle des lettrés pour pénétrer dans le public, le théâtre du Midi nous demeure étranger. Nous ne savons rien, ou peu s'en faut, des efforts tentés en Italie, en Espagne, au Portugal dans le domaine de l'art théâtral. Gabriel d'Annunzio seul, grâce à l'interprète de génie qui a entrepris de divulguer en tous pays sa jeune gloire, nous est partiellement connu. Et certes y a-t-il, par delà les monts, des écrivains de valeur qu'il importe de révéler.

C'est pour faire apprécier ceux-ci et aussi pour faire revivre des chefs-d'œuvre oubliés ou méconnus que M. Bour, le remarquable comédien que nous applaudîmes naguère dans la *Nouvelle Idole* au théâtre Molière, a fondé une entreprise nouvelle, *Le Théâtre d'Art international*, après avoir affirmé d'identiques desseins lors de l'intéressante initiative prise, l'an passé, par les *Latins*.

Le *Théâtre d'Art international* donnera au public l'occasion de s'initier aux manifestations dramatiques étrangères qu'en raison de leur caractère spécial ou pour tout autre motif les théâtres réguliers ne peuvent accueillir. On sait les services que rendent à l'art ces entreprises indépendantes de tout patronage officiel. En dix ans, Antoine et son théâtre Libre n'ont-ils pas bouleversé la littérature dramatique de ce temps?

Pour ses débuts à Bruxelles, hospitalisé par le Cercle artistique, M. Bour a fait choix de deux pièces de l'École italienne d'aujourd'hui, une comédie domestique violente, cruelle et brutale, *L'École du déshonneur*, de M. Rovetta, et une œuvre symboliste, à tendances philosophiques et sociales, *Le Triomphe*, de M. Robert Bracco.

L'une et l'autre ont leur mérite et leur intérêt. Mais la seconde, inspirée par les drames d'Ibsen et écrite sous l'influence de ceux-ci, s'élève de beaucoup, par l'intellectualité de sa conception, au-dessus du réalisme exclusif de la première.

L'*École du déshonneur* n'est qu'une anecdote racontée avec vivacité, presque une découpure de la chronique des tribunaux. Pour donner à son mari, un modeste employé qui se tue à la tâche, l'illusion de l'aisance, Elise a cédé aux instances d'un amant. Les libéralités discrètes de celui-ci entretiennent dans le ménage une prospérité que la confiance aveugle de Moretti attribue à des prodiges d'économie accomplis par sa femme. Un accident prive le ménage de son protecteur : Peppino Sigismondi est assassiné sous les fenêtres de sa maîtresse. Bientôt la misère s'installe au foyer. Moretti s'étonne, s'irrite, finit par comprendre, aux demi-confidences d'une servante congédiée, pourquoi la table est mal servie, la cave vide, l'intérieur glacé. Dans un accès de fureur il se jette sur Elise pour l'étrangler. Mais non : il ne faut pas que l'on soupçonne la vérité. Moretti entretenu, quelle honte! Et pour soutenir un luxe que ses modestes appointements lui interdisent, il vole son patron jusqu'au jour où il lui reste à choisir entre le revolver et le voyage en Grèce.

Cette histoire de Gribouille se jetant dans le vice pour échapper aux quolibets de ses voisins peut être vraie, tout en n'étant pas très vraisemblable. Elle ne suffit pas à soutenir, durant trois actes, l'intérêt des spectateurs. Les caractères sont esquissés, aucun d'eux n'est étudié de près. Et seule s'impose à l'attention l'extériorité d'une action qui repose sur des artifices un peu gros pour ne pas choquer la mentalité d'un public d'aujourd'hui. L'*Ecole du déshonneur*, c'est un opéra de Mascagni sans la musique.

Tout autre est, nous l'avons dit, la tendance de M. Robert Bracco, du moins sa tendance actuelle, caractérisée dans ses drames les plus récents : *Maschere*, *Don Pietro Caruso*, *Tragedie dell' Anima*, *Il Diritto di vivere*, alors que ses œuvres antérieures : *Infidele*, *La Fine dell' amore*, *Uno degli onesti* affectent plutôt la forme d'une satire élégante, d'un scepticisme teinté d'amertume. Le *Triomphe* met aux prises les énergies vitales qui poussent l'homme à la volupté et les illusions d'une spiritualité exclusive. C'est la lutte stérile de l'amour irréductiblement platonique contre les exigences de la chair, c'est la victoire de la loi naturelle des sens sur le mensonge des raisonnements qui tentent d'en affranchir l'humanité.

L'œuvre, originale, audacieuse, dépouillée des péripéties coutumières, s'impose par le caractère hautain d'une philosophie libérée de préjugés, par le dédain de l'auteur pour les moyens habituels de conquérir le succès, par la logique des sentiments en conflit. Tous les personnages, jusqu'aux figures épisodiques, concourent à l'unité du drame. L'idée que proclame celui-ci jaillit à chaque instant du contraste des caractères. Volontaire-

(1) Paris, *Mercure de France*.
(2) Traduction de M. LECUYER.
(3) Traduction de MM. SAUSOT-OSLAND et ROGER LEBRUN.

ment enveloppée de mystère durant les premiers actes, l'action s'éclaire subitement d'une lumière intense au moment où Luc Saffi, éveillé à la vérité, retrouve l'équilibre de ses sensations dans l'allégresse des cloches dominicales. L'effet est considérable. C'est le retour à la santé, l'aube dissipant un cauchemar. Le spectacle de la vie a produit ce miracle, la vision d'un amour sain, juvénile, éclatant dans la campagne en fête avec la complicité paternelle du curé Don Paolo, bienveillant aux fautes d'autrui pour n'avoir pas toujours résisté lui-même aux tentations...

Certes, on peut élever contre le *Triomphe*, contre la morale qu'il défend, contre son architecture scénique, contre les obscurités qui l'enténèbrent mille objections sérieuses. Cela seul suffirait à établir la valeur supérieure d'une comédie qui rompt si témérairement avec les traditions. Le théâtre d'Ibsen, avec lequel, nous le répétons, l'art de M. Bracco offre plus d'une analogie, a soulevé et soulève encore des critiques du même genre. Le rapprochement n'est pas fait, sans doute, pour déplaire à l'écrivain italien. L'essentiel, pour une œuvre d'art, c'est qu'elle ne laisse pas indifférent. Et le *Triomphe* est de celles qui tracent dans la mémoire un sillage indélébile.

Souhaitons que le Théâtre d'art international ne s'en tienne pas à cette représentation unique. Ses spectacles, qui tranchent sur la banalité du répertoire courant, méritent tout intérêt et toute sympathie.

OCTAVE MAUS

EXPOSITIONS

G. et L. Van Strydonck — J.-F. Taelemans. Mlle Dielman.

La belle santé robuste et fleurie que révèlent les quelque vingt toiles exposées par M. G. Van Strydonck a grandement réjoui tous ceux que la maladie de l'excellent artiste avait inquiétés naguère. Le voici debout, la palette au poing, en ces sites familiers de Machelen où il trouva ses premières inspirations et auxquels il retourne avec une vision éclaircie, une technique plus sûre, un sentiment de la nature plus pénétrant. Il y a de la fraîcheur, de l'éclat, de la lumière dans ces pages frissonnantes de vie Avec une belle audace, l'artiste s'attaque aux aspects rustiques les plus difficiles à interpréter : les vergers et les jardins étudiés au cours de juillet et d'août, quand feuillages et prairies chantent à l'unisson leurs concerts smaragdins sur le mode majeur... Il ne redoute ni les figures vêtues de clair aperçues à contre-jour sur des fonds illuminés, ni la difficulté de donner à un paysage l'illusion de la profondeur sans étoffer les avant-plans des « repoussoirs » accoutumés.

Deux toiles de dimensions assez grandes, *Calamité* et *Visite à grand'mère*, montrent, avec quelques portraits, que le peintre de figures n'a pas abdiqué devant le paysagiste. L'effort est louable et mérite de fixer l'attention.

La palette de M. Taelemans, qui expose dix interprétations du Brabant, de la Flandre, du Vieil Anvers et de la vallée de la Meuse, est plus sombre que celle de M. Van Strydonck, mais non moins harmonieuse. Le peintre excelle dans l'expression des sites pittoresque ouatés de neige, des ruelles sur lesquelles tombe le crépuscule Par le sens du coloris, il se rattache à la brillante pléiade des peintres qui inaugurèrent le réalisme en Belgique . Boulenger, Dubois, Artan, dont il est l'héritier et le continuateur.

Il y a peu de choses à dire de Mlle Dielman, dont les tableaux de fleurs et de fruits, d'une aimable banalité, attestent une certaine habileté, sans plus, mais il importe de signaler les progrès accomplis dans l'art de composer et de ciseler les joyaux par M. Léopold Van Strydonck. La vitrine dans laquelle brillent ses colliers, ses boucles, ses broches, ses peignes en ivoire excite à juste titre l'intérêt des visiteurs. La combinaison judicieuse d'émaux translucides, de métaux et de pierreries produit, sous l'inspiration ingénieuse de l'orfèvre, les effets les plus heureux. Son *Printemps* (peigne, ivoire), ses *Paons* (pent-à-col), sa *Vague*, etc., affirment entre autres, en même temps qu'un métier sûr, un goût de plus en plus délicat et une personnalité.

O. M.

LA VENTE OTLET

La collection Otlet, qui sera dispersée à Bruxelles les 19 et 20 courant, se compose d'un nombre d'œuvres restreint, — 88 tableaux anciens et modernes, plus une série de tapisseries, de sculptures, d'antiquités diverses, — mais elle renferme quelques numéros hors pair.

Outre la superbe *Déposition* de Hans Memlinc, que nous avons reproduite dans notre dernier numéro, pièce rare qui offre de grandes analogies avec le panneau central du triptyque du même maître conservé à l'hôpital Saint-Jean, à Bruges, les musées se disputeront le triptyque de Roger Van der Weyden : *Le Christ descendu de la Croix*, dont la conservation est parfaite, le triptyque de Jean Mostaert : *Le Christ en croix et les donatrices*, et la *Sainte Famille* de Van Orley, œuvre charmante qui réflète le double génie de la Flandre et de l'Italie.

Le Memlinc, nous l'avons dit, fut découvert récemment dans un couvent de Valladolid qui en avait reçu le dépôt à l'époque de sa création. Le Van Orley, après avoir appartenu au roi Jacques II d'Angleterre, fit partie de la collection du marquis de Peralta.

D'autres peintures attireront l'attention des amateurs. Le catalogue, illustré de 26 planches hors texte, que vient de faire paraître l'expert Fiévez, renseigne, entre autres, une jolie *Adoration des bergers*, triptyque de Van Orley, une *Judith* de Jean Metsys et diverses compositions de l'École néerlandaise des XVe et XVIe siècles; plusieurs tableaux allemands et italiens du XIIIe au XVIe siècle; une vingtaine de peintures de la Renaissance, parmi lesquelles deux portraits de F. Pourbus, une allégorie de Rubens, deux paysages de Van Goyen, etc. L'École belge moderne est représentée par des œuvres de Charles De Groux, Agneessens, Fourmois, Hermans, Constantin Meunier, A. Stevens, Verwée, Portaels, Wauters, Laermans, etc. L'École française par des toiles de Decamps, Courbet, Rousseau, Troyon, Pelouse, etc.

Des meubles de l'époque Louis XIV, des tapisseries flamandes, de curieuses sculptures exécutées au Mexique aux XVIe et XVIIe siècles complètent la nomenclature des richesses artistiques patiemment réunies par le collectionneur et que les enchères vont éparpiller.

CORRESPONDANCE

L'excellent peintre A.-J. Heymans, dont une série de toiles nouvelles vient d'être admirée au Cercle artistique, adresse à l'un de nous la lettre suivante, en nous priant de la mettre sous les yeux du public. On sait la conscience que l'éminent paysagiste apporte à tous ses travaux. Le document ci-dessous offre donc une réelle valeur.

MON CHER AMI,

Il y a dans la plupart des critiques auxquelles donnent lieu mes tableaux une erreur qu'il me serait agréable de rectifier. Voudrais-tu m'y aider?

Comme tu sais, pendant vingt ans j'ai peint tous mes tableaux dans une même manière, quel que fût l'aspect sous lequel la nature se présentait J'ai fini par sentir que ce n'était pas juste. Je me suis mis à compléter mon instruction picturale et j'ai appris à peindre dans *toutes les manières* pour me sentir libre d'accorder ma peinture avec l'impression reçue. Je sentais qu'ainsi je complétais ma personnalité.

Depuis plus de dix ans j'emploie toutes ces manières selon les effets à rendre, et certains critiques ne cessent de considérer celles-ci comme une continuelle évolution, ce qui est une erreur.

Le changement qui s'est opéré en moi n'est qu'un élargissement de la conception de l'exécution, qui permet d'entrer avec simplicité dans les nuances et les subtilités que nous ont révélées la tendance moderne et l'état de notre sensibilité.

Par exemple : Vois-tu mes *Pluies froides*, toile où il n'y a que ciel gris et terrains trempés par la pluie, *pointillées?* Ou, autre exemple : Serait-il possible de maçonner en pleine pâte *les feuillages d'un bois traversés de rayons de soleil?*

L'erreur qui en résulterait saute aux yeux Ces deux extrêmes montrent suffisamment la logique de mon orientation nouvelle.

Puissent ces quelques explications dissiper le malentendu.

Bien à toi.

A.-J. HEYMANS

PITIÉ, SIRE !...

Un peu oubliée au fond de son Limbourg (il y a si longtemps que les frères Van Eyck, qui l'illustrèrent, sont morts !), la jolie petite ville de Maeseyck est en larmes. Une administration communale aux instincts sauvages veut, à coups de cognée, la priver de l'admirable couronne de verdure qui fait de ses boulevards une promenade unique. La dendrophobie que depuis tant d'années nous combattons avec obstination étend ses ravages jusqu'à la paisible cité campinoise...

Faire des planches ! Vendre ces planches ! Encaisser le prix de ces planches ! Tel est l'unique désir qu'inspire à certains la vue de tout arbre parvenu à son maximum de croissance. Faut-il, une fois de plus, protester contre ce vandalisme stupide et contre un mercantilisme odieux?

Une pétition a été adressée au Roi, en qui les arbres ont trouvé, on le sait, un protecteur tout puissant. Les habitants de Maeseyck ne sollicitent qu'un peu de pitié pour leur promenade favorite.

Nous leur souhaitons vivement de réussir et nous joignons à la leur notre protestation contre les déprédations dont ils sont menacés.

THÉATRES

THÉATRE DE LA MONNAIE. — **Reprise de « Lakmé ».**

La direction de la Monnaie fait preuve d'éclectisme dans le choix de ses spectacles. Après la majesté grandiose des œuvres de Wagner, elle offre au public des partitions d'un ordre plus léger, dont la delicatesse et le charme sont les meilleures qualités. Après les cimes gigantesques, les riantes vallées; après le *Crépuscule des Dieux, Lakmé.*

La jolie partition de Delibes, si fine, si enveloppante, a été interprétée par Mme Landouzy, qui a retrouvé à Bruxelles son succès habituel, et par M. Clément, l'artiste le plus aimé du public parisien, — et à très juste titre, car son talent est fait d'étude, de conscience et de travail sévère. L'artiste donne un caractère particulier, très exact en même temps que très personnel, aux rôles qu'il interprète. Sa voix aisée, son jeu sobre et naturel ont fait la meilleure impression dans le rôle de Gérald et font présager pour la semaine prochaine un Des Grieux parfait.

J. M.

THÉATRE MOLIÈRE. — **Le Nouveau Jeu.**

Après le *Vieux Marcheur*, joué au Parc dimanche dernier par Mlle Cheirel et M. Baret, voici le *Nouveau Jeu* au théâtre Molière, interprété avec beaucoup de verve, d'esprit et de talent par Mlle Fériel (Bobette), par MM. Dieudonné (Labosse) et Melchissédec (Paul Costard). M. Henri Lavedan ne se plaindra pas d'être négligé en pays brabançon !

Certes, ce fut une entreprise hardie, voire périlleuse, que de vouloir initier le familial public ixellois à la littérature *up to date* du fantaisiste académicien.

Au Parc, jadis, les belles madames qui fréquentent aux premières faillirent se cabrer devant les indiscrétions du flagrant délit. Si l'on allait, à Ixelles, se rebiffer tout à fait?... Mais les laisanteries un peu grosses — et surtout un peu grasses — du *Nouveau Jeu* passèrent la rampe dans un sonore éclat de rire. Et M. Munié doit se féliciter d'avoir eu confiance en l'humeur joyeuse de ses habitués.

J. S.

NÉCROLOGIE

Émile Breton.

Nous apprenons à regret la mort du paysagiste Emile Breton, frère du peintre Jules Breton, qui s'était classé lui-même parmi les artistes en renom de l'Ecole française contemporaine. Né en 1831, Emile Breton prenait part, régulièrement, aux Salons de Paris où ses tableaux étaient fort appréciés. Il exposa fréquemment à Gand et à Bruxelles. Parmi ses toiles les plus remarquées, citons : *Les Dernières Feuilles* (Gand, 1890); *Une Nuit d'hiver* (Bruxelles, 1897); *Dégel* et *le Chant du rossignol* (Gand, 1895); *Avant la tempête* (Gand, 1892), etc.

Lucien Muhlfeld.

L'un des hommes de lettres en vue de la génération nouvelle, Lucien Muhlfeld, vient de mourir à Paris, à l'âge de trente-deux ans, succombant aux suites d'une fièvre typhoïde qui l'avait terrassé en pleine jeunesse Indépendamment d'une active collaboration à la *Revue d'art dramatique*, à la *Revue blanche* et en dernier lieu à l'*Écho de Paris* où il était chargé de la critique théâtrale, M. Muhlfeld fit paraître coup sur coup, en ces dernières années, trois romans forts intéressants : *Le Mauvais Désir*, *La Carrière d'André Tourette* et *L'Associée*. Ce dernier lui valut un succès considérable On lui doit aussi une série d'études littéraires sur les hommes de lettres d'aujourd'hui réunies sous le titre *Le Monde où l'on imprime*.

M. Gilbert de Voisins précisera, dans une étude que nous publierons dimanche prochain, la caractéristique de ce talent original, élégant et ingénieux.

La Semaine Artistique.

Du 7 au 13 décembre.

MUSÉE DE PEINTURE MODERNE. 10-4 h. Exposition de la *Société royale des Aquarellistes.*

CERCLE ARTISTIQUE. Exposition GUILLAUME et LÉOPOLD VAN STRYDONCK, J.-F. TAELEMANS et MARGUERITE DIELMAN.

GALERIE ROYALE (198, rue Royale). Exposition J. MAYNÉ-S. PIR.

Dimanche 7. — 2 h. Premier concert populaire. M. BUSONI. (Théâtre de la Monnaie.) — 2 h Conférence de M G VANOR : *Erckmann-Chatrian.* Représentation de l'*Ami Fritz.* (Théâtre du Parc) 4 h. Conférence FIERENS-GEVAERT : *L'Architecture moderne au point de vue esthétique et social.* (Société centrale d'architecture, Palais de la Bourse.)

Lundi 8. — 8 h. Première représentation de *Le Détour*, de H. Bernstein. (Théâtre du Parc)

Mardi 9. — 4 h. 1/2. *Les Maîtres classiques du chant*, deuxième époque, par M Engel et Mlle Bathori. (Salle Kevers.) — 8 h. Reprise de *Manon*. Mme Lan louzy. M. Clément. (Théâtre de la Monnaie.) — 8 h. 1/2. Piano-récital de Mme Kleeberg-Samuel. (Grande-Harmonie) — 8 h. 1/2. Conférence de M. J. Destrée : *Van Eyck*, avec projections lumineuses (Maison du Peuple, section d'Art.) — 8 h. 1/2. Conférence Alex. Halot : *L'Impératrice Ts'en Hi.* (Cercle artistique.)

Jeudi. 11. — 8 h. 1/4. Concert du *Deutscher Gesangverein.* (Grande-Harmonie.)

Vendredi 12. — 10 h Concours de piano. (École de musique d'Ixelles) — 3 h. Concours de Déclamation (Id). — 8 h. 1/2. Concert de Mlle J Blancard, avec orchestre. Mme Birner, M. F. Rasse. (Grande-Harmonie.)

PETITE CHRONIQUE

Un comité d'artistes et de critiques, constitué dans le but de favoriser l'exécution de l'œuvre maîtresse de Constantin Meunier, le *Monument au Travail*, vient d'adresser à M. le ministre des beaux-arts la pétition suivante :

« Déterminés par la profonde sensation que vient de provoquer unanimement l'exposition du projet de *Monument au Travail* de Constantin Meunier, les soussignés expriment le vœu que le gouvernement fasse ériger ce chef-d'œuvre à Bruxelles.

Ils estiment que ce monument, dont divers fragments ont reçu dans nombre d'expositions belges et étrangères un accueil enthousiaste, est de nature à honorer le pays et consacrer l'art statuaire belge. »

Cette pétition a été signée par les principaux cercles d'art du pays, parmi lesquels le *Cercle artistique et littéraire* de Bruxelles, la *Société des beaux-arts*, la *Libre Esthétique*, la *Société royale des Aquarellistes*, la *Société des Aquafortistes*, la *Société centrale d'architecture*, l'*Association des artistes anversois*, le *Cercle artistique* de Namur, le Cercle *Excelsior* de Bruges, le Cercle *Avant-Garde* de Liége, le *Cercle littéraire* de Huy, etc.

Il est à espérer que, devant une telle manifestation de l'opinion, le gouvernement prendra la decision que tout le monde attend de lui.

D'autre part et dans le même but, le *Sillon* prend l'initiative d'une reunion, à laquelle sont conviés tous les artistes belges et qui nommera des délégués chargés d'aller porter au ministre les vœux unanimes qu'ils forment pour l'érection du monument Meunier.

La *Plume* prépare pour le 1er janvier un numéro exceptionnel illustré exclusivement consacré à Constantin Meunier. Le texte de cette livraison sera fourni par quelques-uns des écrivains français et belges les plus en vue.

M. Vincent d'Indy, arrivé jeudi dernier à Bruxelles en vue des représentations de l'*Étranger*, a eu plusieurs entrevues avec les directeurs de la Monnaie au sujet de la mise en scène de son drame et a assisté aux répétitions, qui sont activement poussées.

On travaille également l'opéra comique du même compositeur qui accompagnera l'*Étranger* sur l'affiche, un acte de jeunesse, d'après Regnard, intitulé : *Attendez-moi sous l'orme*, et dont nous avons donné dernièrement la distribution.

Maurice Maeterlinck vient d'achever deux œuvres dramatiques nouvelles. L'une est une pièce féerique, *Joyzelle*, d'une forme fantaisiste, qui met en conflit les manifestations conscientes et l'inconscience de l'âme humaine. L'autre, *La Pitié*, est un drame philosophique dans un cadre moderne.

L'une et l'autre de ces œuvres seront jouées à Paris l'hiver prochain.

La reprise de la *Valkyrie* au théâtre de la Monnaie aura lieu le lundi 15 courant.

Nous avons parlé déjà du concours international ouvert par le Conseil fédéral suisse pour ériger à Berne un monument commémoratif de l'Union postale universelle Les projets doivent être présentés avant le 15 septembre 1903 au jury, qui disposera d'une somme de 15,000 francs pour récompenser les concurrents méritants.

Nous tenons à la disposition des intéressés, dans nos bureaux, le programme du concours, avec deux plans de situation, deux coupes et une vue photographique de l'emplacement (la Steinhauerplatz) désigné pour l'érection.

A CÉDER Collection *complète* du **Studio** (depuis la première année, très rare). Volumes *reliés*, en parfait état. La collection ne comprend pas les numéros hors collection (*special numbers*). — Envoyer offres à X. Y. Z., bureau du journal.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE
G. SERRURIER
LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOULE DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT
MOBILIERS SPECIAUX POUR LA CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES SOLIDES ET PEU COUTEUX



Maison Félix MOMMEN & Cᵉ, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, Rue de la Charité, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

BEC AUER

50 % D'ECONOMIE **LUMIERE QUADRUPLE**

Appareils d'éclairage et de chauffage au GAZ, à l'ÉLECTRICITÉ et à l'ALCOOL

INSTALLATIONS COMPLETES

Bruxelles, 20, BOULEVARD DU HAINAUT, Bruxelles

Agences dans toutes les villes.

TÉLÉPHONE 1780

E. DEMAN, Libraire-Expert

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

VENTE PUBLIQUE

le mardi 9 décembre et quatre jours suivants

d'une importante réunion de

LIVRES ANCIENS ET MODERNES

DESSINS ET ESTAMPES

provenant des collections de feu M. le Dr **Verspieren** et de M. l'abbé **Doby**, chanoine honoraire de Langres et du Mans, membre de la Société des Bibliophiles contemporains et des Cent Bibliophiles.

La vente aura lieu à 4 heures précises en la galerie et sous la direction de M **E. Deman**, libraire-expert, 86*a*, rue de la Montagne.

Le catalogue, comprenant 1132 numéros, se vend 50 centimes.

Exposition chaque jour de vente, de 10 à 3 heures.

Demandez chez tous les papetiers

l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION **EXPORTATION** **ÉCHANGE**

L'HÉMICYCLE

Revue mensuelle illustrée de Littérature et d'Art

Rédacteur en chef :

Pierre de Querlon, 3, Villa Michon, rue Boissière, Paris.

Un an : 6 francs. — Le numéro, 50 centimes.

Étranger : 8 francs.

Administration : 146, rue Saint-Jacques, Etampes (Seine-et-Oise).

L. Didier des Gachons, *éditeur*.

LIMBOSCH & Cie

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc. Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. Vᵉ Monnom, 32, rue de l'Industrie.

VINGT-DEUXIÈME ANNÉE. N° 50. 14 DÉCEMBRE 1902

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

L'ART MODERNE sera envoyé gratuitement jusqu'au 1er janvier aux nouveaux abonnés.

SOMMAIRE

La Comtesse de Noailles. *L'Ombre des jours* (JEAN DOMINIQUE). — Lucien Muhlfeld (A. GILBERT DE VOISINS). — Chronique littéraire (suite et fin) (GEORGES RENCY). — Les Aquarellistes (OCTAVE MAUS). — Le Concert Populaire (L. DE LA LAURENCIE). — Concert Blancard-Birner (L. L.). — Théâtre du Parc. *Le Détour* (L. L.) — Vente Otlet. — Accusés de réception. — Semaine artistique. — Petite Chronique.

LA COMTESSE DE NOAILLES

L'Ombre des jours.

Cette œuvre, jeune et forte, a la beauté classique, harmonieuse et simple de tout ce qui mûrit en sa saison sous le soleil. Elle est candide et réfléchie comme le froment lourd de grains qui laisse pendre son épi. Elle est parfaite, ayant sa racine, ses feuilles, sa fleur et son fruit tout ensemble, — et douce à voir, et donnant confiance; et pleine d'une odeur de chaume, de soleil et de terre, — ferme, légère et savoureuse comme le pain quotidien que l'on a fait de blé, de sel et d'eau et de travail.

Or, ce n'est pas assez de dire que ces vers sont beaux et bien faits, admirables et « doux fleurants » selon l'expression de Montaigne, ni qu'ils portent allègrement « une âme saine en un corps sain », car il faut convenir encore que cette âme est très généreuse, très séduisante et pleine d'un sérieux bonheur.

La muse de Mme de Noailles n'apparaît pas comme une vision immatérielle, fuyante et vaporeuse. Sa physionomie est humaine, simple, changeante et volontaire comme la vie et la pensée. Elle aspire à la terre plutôt qu'au ciel, — l'ardeur de vivre est dans ses yeux plutôt que la langueur de rêver. Et c'est l'amour son unique sagesse, — l'amour païen au beau sourire, dans le regard de qui se peint tout l'Univers, et qui est né de la Beauté.

L'Ame de ce poète est mêlée de nature et pétrie des choses vivantes au point qu'on la confond parfois avec ces choses, qu'elle donne des sensations délicieuses, comme une feuille fraîche qui vient frapper la joue, comme une grappe mûre où passe le soleil, comme l'herbe élastique et molle sous le pied. Elle-même se veut à peine plus consciente que cela, et se souhaite végétale et ne tire sa force d'être, sa vertu de bonheur, son charme souriant, que de cette immersion au sein de la nature éternellement primitive.

Ah! le plaisir charmant et doux de la cigué
Qui balance sa fleur et son feuillage bas!
Ah! cet oiseau qui chante et qui ne pense pas...

. . . . . .

Pourrai-je en respirant goûter l'odeur du temps,
Et me faire le cœur si tendre et si cedant
Que les oiseaux de l'air viendront loger dedans?

Je sais tous les secrets des plantes et des eaux.
La feuille dentelée et le bruit de la source
Sont entrés dans mon cœur aux merveilleux réseaux ;
Mon cœur est plein de joie et de bonnes ressources.

Le témoignage de ces seuls vers, venus si naturellement sous ma plume qu'il me semble ne les avoir point choisis, suffit à dessiner d'un trait la flexibilité, l'aisance, la douceur élégante de l'art de Mme de Noailles.

Cependant c'est un art exquisement, chastement raffiné, dirai-je, qui apparaît très proche de celui des classiques au langage parfait, distingué sans effort, clair, mesuré, suave et mélodique comme le son des harpes raciniennes.

Le goût de la lumière y est certainement pour quelque chose ; aussi la sensibilité, le tact de ce qui est délicat et très pur, la noblesse native d'un esprit élevé qui aime et qui admire avec ferveur et générosité.

Quelque chose étonne et ravit dans cette personnalité toute nouvelle : C'est, sans l'ombre de pédantisme, cette coquette régularité dans la prosodie. C'est, sans l'ombre de mièvrerie, cet abandon du cœur et de tout l'être aux émotions d'alentour, aux émois profonds du dedans.

La féminité est peut-être le mot secret de cet accord, plus rare de nos jours qu'il l'ait été jamais. Car il est bien petit le nombre des poètes qui aient voulu chanter sur un mode ancien des paroles inentendues, et qui aient consenti de régler sagement l'ordonnance de leur discours, ne craignant point, par là, d'en affaiblir l'ardeur.

Ceci est un ouvrage fait d'une main légère, habile, patiente, volontaire, imaginative, qui va et vient, suivant les caprices de l'heure, sur un tissu brillant, souple et strié d'avance de lignes parallèles ; un ouvrage de fée, un ouvrage de femme, un ouvrage d'un dessin tel qu'on hésite à le dire archaïque ou sauvage, ou bien formé d'une science sûre et d'un instinct délicieux.

Autre chose me reste à formuler encore que j'ai gardé pour le plus chèrement, le plus intimement choisi et préféré : J'ai tâché d'exprimer d'abord et de montrer la rose double et triple, épanouie et ronde, avec ses pétales ourlés que la nature, puis le bon jardinier ont élevée à la beauté parfaite. Maintenant j'aperçois le cœur même et le fond de cette coupe des parfums, la capsule adorable qui garde et qui défend la graine du futur et de l'éternité. Comme chez tous les vrais, chez tous les grands poètes, cette perle du fond des mers, ce joyau pâle, c'est la détresse, c'est la mélancolie. C'est, chez cette païenne altérée d'avenir et toute pleine du présent, l'incurable et tendre malheur du souvenir et du passé.

Elle se berce à cette antienne :

Le vent fin, la cloche qui sonne,
Vont fanant l'air sentimental,
Comme tout cela fait mal.
Qui peut comprendre ? Personne.

Des jeux, des matins, du gazon,
Des heures qui furent clémentes,
La pluie et l'odeur des menthes,
Les rêves à la maison.

Des soirs crédules, des orages,
L'enfance, son ennui, sa paix,
Il se fait et se défait
Dans mes yeux des paysages.

Je ne puis copier ici dans leur entier, et je ne veux pas me résoudre à fragmenter des poèmes tels que : *Jeunesse*, *La Nature ennemie*, *L'Adolescence*, *Le Premier Chagrin*. Ils sont beaux entre tous par ce sentiment grave et triste de l'éphémère et de l'instable qui tient dans un mystérieux équilibre la vie avec la mort, et la mort avec la mémoire, et l'homme en présence de l'homme, son semblable jamais semblable.

Il faut lire ces pages et beaucoup d'autres, afin que d'un essor certain tant de strophes purement belles aillent se joindre à la troupe émigrée des cygnes fiers et douloureux de Lamartine et de Musset.

Peut-être m'objectera-t-on qu'il faudrait plus littérairement rapprocher Mme de Noailles de Chénier un peu, de Verlaine aussi, de Victor Hugo ?...

Et que me fait cela ? Et je l'accorde, n'aimant, d'ailleurs, en elle qu'elle-même.

JEAN DOMINIQUE

LUCIEN MUHLFELD

Il est des hommes chez qui le goût de l'ombre et l'amour de la mort furent si vifs que leur fin, même précoce, n'étonne pas. Pour s'en émouvoir beaucoup, on doit faire appel à des sentiments d'affection, d'estime, d'admiration, ou se laisser pénétrer par cette horreur du néant qui nous glace quand un être que nous avons entendu parler, fût-ce pour se plaindre de la vie et la maudire, n'est plus. — Ceux-là ne vivent vraiment que dans l'attente de la maladie, de l'accident ou de la grande douleur qui doit les chasser de ce monde. Ils hâtent le cours de leurs heures vers l'heure décisive, et la dernière coupe à laquelle ils boivent est celle qu'ils brûlaient de presser à leurs lèvres. — Combien plus affreux, combien plus angoissant et plus brutal le trépas d'un homme qui, avant tout, aimait la joie, qui se plaisait à tous les spectacles de la nature, à ceux de la beauté comme à ceux de la plus laide laideur, qui chérissait chaque apparence à cause de cette admirable vertu qu'elle a d'être vivante, et dont le grand bonheur était de sentir, d'écouter et de voir, j'entends de bien voir.

Ne voyons pas, dans cette élégante curiosité, la figure d'un optimisme banal ; — c'est là une façon de philosophie souriante qu'il est malaisé de garder, car le personnage en est difficile à tenir. Il faut *savoir* aimer la vie.

Lucien Muhlfeld aimait tout de la vie : ses deux masques de tristesse et de joie, son mouvement, ses brumes, ses rayons et le merveilleux arc-en-ciel de ses couleurs. Il se tenait dans un lieu délicatement choisi et d'où il pouvait la considérer sans peine ; —

pas trop loin d'elle, car le détail intéressait son talent ingénieux, pas trop près, car il désirait en avoir une vue d'ensemble et en observer une grande part d'un seul coup d'œil.

Là il composait, pour le plaisir des autres et le sien propre, la comédie ou le drame au spectacle duquel il se plaisait tant, — et le frémissement de la vie l'entourait d'une musique dont l'harmonie lui paraissait inégalable. Quand on lit ses livres, il semble que chaque progrès de son talent dût l'éloigner davantage de la mort et, à l'encontre de ceux qui vivent dès leur naissance dans l'ombre d'une tombe, quel effroyable chemin il a dû parcourir pour joindre cette Mort qu'il ne voyait plus!

On le retrouve tout entier dans son œuvre faite avec aisance et scrupule, — elle est bien à lui, et ces trois romans si différents qu'il laisse nous révèlent exactement ses façons de sentir et ses méthodes d'observer; mais quelle amertume nous trouvons maintenant à leur lecture en voyant les promesses nouvelles qu'elles renfermaient.

Après avoir réussi dans les sujets restreints, Lucien Muhlfeld s'essayait à des sujets plus vastes. Il s'élevait lentement et reculait l'horizon de son art. Ce souci était manifeste dans son dernier livre où les passages graves, les développements d'une pensée plus haute étaient traités avec un soin que l'on devinait extrême.

Aussi bien Lucien Muhlfeld avait-il concerté sa carrière d'homme de lettres au rebours des habitudes courantes. A l'ordinaire un écrivain dédaigne de s'essayer. Il s'exprime tout entier dans son premier livre. Le torrent qu'il laisse se répandre roule des eaux bourbeuses et charrie plus d'un débris. Que le torrent n'ait plus de lit, peu importe; — le principal est qu'il atteigne la plaine.

Lucien Muhlfeld avait agi tout autrement. Par des critiques, par quelques essais, il voulut d'abord se clarifier. Son talent devint de plus en plus limpide, il sut le commander et s'en servir. Il ne se décida à écrire un roman que le jour où il était capable de l'écrire. Encore prit-il un sujet que l'on peut juger médiocre, oui, mais qu'il était en mesure de bien traiter. — C'est là un trait de prudence souriante et de bon sens honnête qui marque ses trois œuvres et l'eût amené à en écrire d'autres qu'il aurait chaque fois abordées de plain pied avec une force chaque fois plus grande.

Ainsi, il serait arrivé à la maturité sans avoir derrière lui une ou deux œuvres incomplètes, sans forme, sans mesure et qui restent au début d'une carrière comme des reproches. Maintenant toutes ces espérances sont mortes avec lui et l'on reprend avec une infinie tristesse ces quelques centaines de pages qu'il écrivit, où les spectacles amers ou joyeux de la vie sont rendus avec tant d'élégance, avec des contours si fins, des ombres si bien distribuées et tant de traits si ingénieux — et l'on ferme le livre à regret.

A. GILBERT DE VOISINS

CHRONIQUE LITTÉRAIRE (1)

Lucie, de M. Saint-Georges de Bouhélier (2). Qu'il y aurait donc de choses à taire sur ce livre! Mais le devoir de la critique est impitoyable. Il faut se résigner à parler. On n'ignore pas que M. de Bouhélier est le chef de l'école naturiste, cette école qui prétend plonger la littérature en pleine nature, plus profondément que le naturalisme, ou tout au moins d'une autre façon. Au reste, il faut avouer que nous n'avons jamais su ce que c'était exactement que le naturisme. Mais nous espérions toujours que les ouvrages de ses adeptes allaient nous renseigner à ce sujet d'une façon précise. Eh bien, ce n'est pas encore *Lucie* qui nous éclairera! Qu'est ce qu'il y a de naturiste dans ce livre? J'allais demander ce qu'il y a là de naturel? Tout y est factice, les caractères, les aventures, et surtout cet insupportable pédantisme de l'auteur qui affecte d'écrire comme l'abbé Prévost et ses contemporains. M. de Bouhélier fait, dirait-on, ses lectures favorites des auteurs licencieux de la fin de l'ancien régime, période conventionnelle, littérature empruntée s'il en fut jamais! Non, malgré toute ma bonne volonté de louer quelque chose en ce livre, je n'y puis réussir. J'en veux trop à un jeune écrivain de talent, qui promettait de nous donner des œuvres fortes, saines et naturelles, — si pas naturistes,— et qui, au lieu de remplir ses promesses, perd son temps à nous raconter d'ineptes anecdotes qui, pour comble, semblent demander à quelques scènes d'une licence maladroite un succès de mauvais aloi. Je crois qu'il est du devoir de tous ceux qui aiment le jeune talent de M. de Bouhélier de lui crier casse-coup. J'estime que toute parole d'éloge donnée à son dernier livre, vu les circonstances, serait un mauvais service que l'on rendrait à l'auteur.

***

Gillette, de M. Thorel (1), plaira à toutes les femmes et aux hommes qui ont une âme douce. On y fait connaissance avec une exquise gamine qui réconcilie son papa et sa maman divorcés. Je me souviens d'avoir vu jouer, dans mon enfance, une pièce de pensionnat où l'on assistait à une réconciliation de ce genre. Cela s'appelait *Le Trait d'union*. *Gillette* est aussi un trait d'union. Je me hâte d'ajouter que le roman est bien conduit, assez intéressant et d'une écriture qui essaie d'échapper à la banalité. Le caractère du père de Gillette et celui d'un vieux curé qui joue son petit rôle dans l'histoire sont bien tracés, avec un relief suffisant. Le seul reproche que je fasse au livre c'est de consentir à une intrigue un peu invraisemblable, dans le but de corser l'intérêt. Figurez-vous que la mère de Gillette n'est pas sa mère. Sa vraie mère, c'est une petite roulure, avec qui son père a eu des relations, et qui est morte en lui donnant le jour. Naturellement, Gillette ignore tout cela, de même que la femme divorcée ignore l'existence de Gillette. Et, malgré cela, la gamine réussit tout de même à réconcilier ses parents. C'est un tour de force. Mais je n'aime guère les tours de force en littérature. Ne pensez-vous pas comme moi qu'ils enlèvent aux ouvrages leur caractère sérieux pour ne plus leur laisser qu'une valeur d'amusement? Etudions la vie dans ses aspects généraux et non dans ses cas particuliers.

***

J'ai gardé pour la fin les *Gens de Tiest*, de mon ami Georges Virrès (2). Je dis « mon ami » pour qu'on sache bien que, si je le critique, c'est parce que je l'aime. Qui aime bien, châtie bien.

Si vous ne le connaissez pas, je vous confierai que mon ami Virrès est un grand et solide garçon de trente ans, un Flamand de vieille et robuste race, un superbe gaillard à la peau blanche et rose, à l'œil bleu, au franc sourire, et le cœur sur la main. Il a du talent, un vrai talent de son pays, haut en couleur, un peu tumultueux, un talent de kermesses et de truandailles, qui réussit à merveille les scènes de paysannerie, chaudes, ardentes, bals tapageurs, beuveries joyeuses, amours farouches et, parfois, meurtres soudains au coin d'un bois. Ses livres précédents nous montraient tout cela. On pouvait y relever les fautes inévitables des débuts, une certaine exubérance, une certaine maladresse de présentation. Mais on s'accordait à saluer en Virrès un écrivain de terroir, sincère et puissant, ayant ses racines au cœur même de son pays.

(1) Suite et fin. Voir notre dernier numéro.
(2) Paris, Fasquelle et Cie.

(1) Bruxelles, Vromant et Cie.
(2) Paris, A. Fontemoing (*Minerva*).

Cela étant, je me demande ce qui a bien pu lui passer par la tête quand il s'est avisé de composer les *Gens de Tiest*. Il n'aurait pas pu choisir un sujet qui correspondit moins à ses aptitudes. Il veut peindre les mœurs de la petite ville où il est né. Et il se condamne, lui, le vivant allègre, tout en dehors, tout en gestes, à tricoter de pénibles petites histoires, fades comme de la tisane de tilleul, qui donneraient la nausée au cœur le mieux assuré. Je ne veux point dire, entendons-nous, que ces histoires soient mal contées. Non, — et cela m'enrage, — l'auteur a dépensé pour ces vétilles un talent précieux. On dirait même qu'il a eu conscience du côté faible de son livre et que, pour y suppléer, il s'est efforcé de doter son style d'une légèreté papillonnante qui ne lui est pas familière. Il n'y a pas toujours réussi : mais enfin, il y a là un bel effort et qui représente, croyez-moi, de longs mois de pénible labeur. Comme ce labeur eût été mieux employé si l'écrivain avait persisté dans la voie rustique de ses premiers livres! La campagne et la vie qu'on y mène ont des imprévus, des sursauts d'instinct qu'il est, l'un des rares parmi nous, capable de rendre avec beauté. Mais les mœurs de Tongres, pardon, de Tiest! Marionnettes dans une pétaudière! Quel génie ne faudrait-il pas pour dégager ce qu'il y a là-dedans, malgré tout, d'humain! Il n'y a qu'un seul moyen de traiter avec succès de pareils sujets, c'est de les écrire en trempant sa plume dans une solution de picrate et d'eau-forte.

Ces critiques faites, aussi rudement que possible pour qu'on ne m'accuse pas de partialité, me voici à l'aise pour rendre hommage à tout le travail que ce livre manqué a demandé à son auteur. Il est impossible de ne pas remarquer que ces pages ont été remaniées, tripotées, et qu'on y a poursuivi jusqu'au bout l'insaisissable perfection. C'est très bien, cela; c'est d'une belle vaillance. Les caractères sont étudiés avec patience. Ce n'est pas de la faute de M. Virrès exécuteur, si M. Virrès inventeur les a conçus irrémédiablement inintéressants. Et, pour tout dire en quelques mots, ce livre n'est pas du tout un signe de décadence; c'est une erreur d'un esprit qui se cherche et qui, à mon avis, ne se trouvera que dans la nature franche, débridée, paillarde, ivrogne et meurtrière des lurons et des luronnes de la Campine flamande.

GEORGES RENCY

LES AQUARELLISTES

C'est la quarante-troisième exposition des Aquarellistes, et l'on jurerait, à voir l'ensemble pimpant et jeune du salon, qu'il s'agit du début de quelque cercle nouveau, jaloux de conquérir une place au soleil.

La « Royale » a fait peau neuve en ces dernières années. Loin de perpétuer d'antiques traditions, elle a résolûment semé les imagiers italiens qui lui donnaient l'aspect d'une foire de Noël et débarqué quelques autres compagnons compromettants. Des admissions nouvelles judicieuses, des invitations faites avec discernement étoffent et complètent le noyau de jadis, qui gagne en cohésion et en force.

Il y a beaucoup d'œuvres attrayantes; il en est de supérieures; quelques-unes sont de premier ordre. Et, parmi ces dernières, deux pages superbes de Meunier, dont la puissance graphique égale celle que profère sa glyptique émouvante. Parmi elles aussi, les intérieurs d'église d'Alfred Delaunois, qui unissent à l'étude serrée de la nature un sentiment profond. Tout au plus peut-on critiquer en l'un d'eux une erreur de valeur. C'est de l'art sincère, vrai, d'une impression grandiose.

La *Ronde* et quelques autres études rapportées de Marken révèlent chez M. Frantz Charlet des progrès étonnants. En très peu de temps, l'artiste a approfondi son métier de water-coloriste au point d'être aujourd'hui, presque d'emblée, un maître du genre. Les *Fleurs de soleil* de Jacob Smits, les jolis et lumineux intérieurs d'Henri Staequet, qui a renouvelé sa palette et sa vision, les marines limpides et profondes de M. Marcette, le *Secret* de M. Khnopff, nécessairement énigmatique, les *Coins détruits*, notés d'un pinceau preste et souple par M. Abry marquent également parmi les numéros les plus intéressants du Salon, de même que les paysages vigoureux de M. Verheyden, où la patte du peintre à l'huile se fait énergiquement sentir, et ceux, plus « aquarellisants », de MM. Uytterschaut, Cassiers, Hagemans, Pecquereau, Titz et de Mme Ketty Gilsoul. Celle-ci affirme dans ses fleurs et ses sites des Flandres une maîtrise toute virile.

A citer aussi une fantaisie d'Auguste Donnay au titre ambigu : *Vieux chèvre-pied dans une clairière ou l'occupation discutable*. Cherchez l'occupation! C'est le problème du jour. On parle de donner une chromolithographie à qui devinera!

Les envois étrangers, assez nombreux et en général bien choisis, balancent l'intérêt du contingent belge. La France est représentée par M. La Touche, qui a envoyé, outre un fort beau portrait de sculpteur, deux scènes mondaines traitées avec d'amusantes subtilités d'éclairage, et par M. Lucien Simon, dont on revoit avec plaisir les études de Bretagne qui figurèrent au dernier Champ-de-Mars.

M. Von Bartels expose une *Laitière de Dordrecht* peinte en un coloris charmant, l'une des « attractions » de ce Salon qui réunit encore, parmi les œuvres allemandes, une curieuse composition de Skarbina, *Avant Noël*, et deux pages émues et poétiques de M. Dettmann, un *Automne* et un *Clair de lune*.

Deux Anglais seulement : Ch. W. Bartlett et Mlle Montalba. Le premier atteste dans la *Veuve*, et surtout dans les *Viellards*, — son *Troupeau* est vraiment une réminiscence trop flagrante de Millet, — de fortes qualités de coloris et d'expression. De plus en plus italianisée, Mlle Montalba amenuise ses sensations au point de les rendre insaisissables.

M. Ch. Alex. Robinson, l'unique Américain représenté, cimaise de vivantes études colorées et joyeuses des marchés de Bruges.

Les Hollandais, enfin, et les Italiens — aux antipodes les uns des autres — ferment la marche; les uns avec leur art appuyé et sensuel, — voyez MM. Mesdag, Stork, Rink, Hulk, etc., — les autres fidèles à la tradition de la jolie icone, de l'illustration qui s'offre. Le seul Italien qui, au Salon des Aquarellistes, échappe à ces formules traditionnelles est M. Luigini, dont l'*Impression des halles*, l'*Heure grise* et la *Ménagère* sont d'un peintre. Miracle! Ouvrons le catalogue. Tout s'explique. Cet Italien habite rue Blanche, sur le chemin de Montmartre.

En mémoire de trois sociétaires morts récemment, les Quarante ont placé en évidence quelques œuvres de David Oyens, du major Hubert et d'Alfred Cluysenaar.

OCTAVE MAUS

LE CONCERT POPULAIRE

Le programme du premier concert populaire a paru s'inspirer du plus sage éclectisme. Musique classique, musique de piano, musique moderne et même inédite, enfin musique de Wagner s'y coudoyaient en excellente camaraderie. On n'avait point oublié l'inévitable virtuose, mais on avait choisi on ne peut mieux, puisque ce virtuose s'appelait M. Ferrucio Busoni.

A tout seigneur tout honneur; le concert s'ouvrait par la *Symphonie pastorale*, dont l'orchestre de Sylvain Dupuis nous donna l'exécution la plus claire et la plus émue. Tout était parfaitement d'aplomb dans la *Scène du ruisseau*, où les dessins ondulés des violons n'échappent pas toujours à de fâcheux flottements. Le morceau fut joué avec le sentiment très juste de sa destination impressionniste; il s'en dégagea un grand charme à la fois agreste et recueilli. Très amusant l'*allegro* final dans son brio joyeux exempt de toute confusion.

La réputation de M. Busoni n'est plus à faire. Technicien accompli, il possède un jeu chatoyant et souple qui allie la légèreté parfois sylphique du doigté à une puissance sans dureté et sans brusquerie. Le Cinquième Concerto de Saint-Saëns lui a fourni l'occasion d'affirmer les solides et précieuses qualités qui le distinguent.

L'œuvre, fort bien écrite pour le piano, respire un parfum





ROGER VAN DER WEYDEN

Le Christ descendu de la Croix. (Triptyque.)

(Collection Otlet.

d'orientalisme peut-être un peu passé, mais que le maître français dispense avec son élégance et sa sobriété coutumières. M. Busoni en a traduit l'andante dans une note d'exquise rêverie; le moelleux des sonorités, le maniement ingénieux des nuances donnaient une impression de langueur tiède des plus captivantes.

Il semble que le pianiste italien fut moins heureux dans son interprétation de *Prélude, Choral et Fugue* de César Franck. Sans doute, le choral, en particulier, s'exposa clairement et avec toute la simplicité qui convient; mais la fugue n'alla point sans quelques altérations apportées par le virtuose au texte musical. La musique de César Franck est incompatible avec le maniérisme et le fignolage, elle exige une exécution stricte, large, fervente. M. Busoni nous l'a habillée de couleurs assurément poétiques, mais sous lesquelles perçait une morbidezza tout à fait étrangère à l'idéal franckiste. On conçoit que la musique du « père Franck », interprétée de la sorte, ne puisse rallier les suffrages des Allemands : il lui faut plus d'austérité, de gravité et d'exactitude. La participation des virtuoses à des concerts dont l'essentiel objet consiste à façonner le goût du public, ne se peut admettre qu'à la condition que ces virtuoses s'efforcent de respecter scrupuleusement le style des auteurs dont ils jouent les œuvres. M. Busoni n'est pas un simple dompteur de Bechstein; il manie avec autorité le bâton de capellmeister; on est donc en droit de demander que sa maîtrise de technicien cherche un but plus élevé que les succès de virtuosité. Bissé par une salle en délire, le pianiste italien porta l'enthousiasme à son comble en déployant largement l'épique *Polonaise* de Chopin.

C'est à M. Erasme Raway qu'incombait le soin de représenter la jeune école belge; il nous faisait entendre une nouveauté. Son *Ode symphonique*, bien que ne dépassant pas un honorable niveau, apparaît d'une architecture fermement assise. Deux thèmes exposés piano par le quatuor à cordes et dont le second, de saveur tristanesque très accentuée, appelle immédiatement des comparaisons wagnériennes, servent à tisser toute la trame de la composition. Ils passent des cordes à l'harmonie et s'échafaudent en contrepoint, dans le jeu des échanges classiques entre les familles instrumentales. A signaler un intéressant effet d'unisson produit par le quatuor scindé, premiers et seconds violons d'une part, altos et violoncelles de l'autre. En résumé, œuvre sagement conçue et sagement écrite, de caractère grave, élégiaque et même funèbre.

Pour finir, l'ouverture du *Vaisseau fantôme* enlevée par l'orchestre dans un beau mouvement tumultueux et vibrant.

L. DE LA LAURENCIE

Concert Blancard-Birner.

Félicitons tout d'abord Mlle Jeanne Blancard du choix de ses morceaux qui marque le désintéressement artistique le plus louable. Ni le *Concerto en mi bémol*, de Mozart, ni les *Djinns* si rarement exécutés, ni les *Variations symphoniques* de César Franck ne sont d'un grand rendement pour le piano. Mlle Blancard est élève de Pugno; elle possède un mécanisme parfait de prestesse, de netteté et de délicatesse. Elle a exécuté le *Concerto en mi bémol* de Mozart en mignonne claveciniste, avec un sentiment très exact et très fin des nuances; l'orchestre accompagnait un peu lourdement ce gracieux papillon.

Dans la musique de Franck, ses interprétations furent justes et sans « rubato » romantique. Excellente dans la demi-teinte, Mlle Blancard n'a peut-être pas la puissance nécessaire à la traduction complète des œuvres du maître liégeois. Les *Variations symphoniques* furent enlevées d'un mouvement vertigineux, trop vertigineux même.

Mme Emma Birner prêtait à Mlle Blancard le concours de son beau talent. L'excellente artiste a fait entendre un fragment d'une œuvre fort peu connue de Schubert, *Lacrymas*, orchestrée par M. Mottl. C'est un Lied lumineux plein d'effets dramatiques intenses. Le reste du programme vocal comprenait l'air de Chérubin des *Nozze*, une agréable mélodie de M. Rasse, *Fleur d'oubli*, l'admirable *Invitation au voyage* d'Henri Duparc, où Mme Birner a eu d'émouvants accents, et la filandreuse *Extase de la Vierge* de Massenet.

Sous l'énergique direction de M. Rasse, l'orchestre détailla avec précision et sûreté les diverses parties d'accompagnement et exécuta, au début du concert, la belle ouverture de *Léonore*.

L. L.

THÉATRE DU PARC

Le Détour, comédie de M. H. BERNSTEIN.

Dernièrement, M. Jean Lorrain, de sa plume diamantée, chroniquait au *Gaulois* sur *Résurrection*. Le vieux monsieur de Toula et sa pitié russe passaient un mauvais quart d'heure. Cette Maslova ne nous soutire-t-elle pas de l'émotion due à des personnages plus intéressants et devons-nous suivre les intellectuels détraqués qui cherchent à nous apitoyer sur des cas d'exception ?

Pareilles foudres, de haute bourgeoisie, seraient susceptibles de resservir à l'égard de la Jacqueline de M. Bernstein. Elle aussi est une créature exceptionnelle, car pourquoi diable une cocotte aurait-elle une fille, et une fille qui s'obstine à rester honnête ? Il s'agit seulement de savoir si le cas d'exception n'offre pas au dramaturge une matière plus riche, des arguments plus éloquents et plus immédiats que l'aventure courante. La guigne collective paraît moins douloureuse que la guigne individuelle parce qu'elle ne s'exaspère pas de l'acide cuisant qu'est la jalousie, et qu'il se trouve une manière de consolation dans le fait que d'autres hommes souffrent avec nous et autant que nous. Mais le malheur isolé, d'espèce unique, perçu avec une pleine conscience est véritablement atroce; il peut souligner avec une intensité extrême l'injustice et la cruauté que masquent parfois des misères plus communes et plus répandues.

C'est sans doute ce qu'a pensé M. Bernstein en nous donnant la suite du mariage d'Yvette, de Maupassant. Jacqueline ou plutôt Jack, pour l'appeler du nom qu'on lui donne dans le milieu interlope où elle vit, est la fille d'une demi-mondaine. Autour d'elle rôdent les désirs de viveurs jeunes et vieux attirés par la beauté de la fille et la complaisance de la mère. Mais Jacqueline, dans sa sincérité franche et droite, répugne à l'existence qu'elle entrevoit : elle veut demeurer honnête et sortir de la marge de la société bourgeoise où sa naissance l'a placée. Au milieu de gigolos, de vieux marcheurs, de scènes d'attrapage et de paiements de factures de Paquin, elle a bien un béguin pour son camarade Cyril, brave garçon un peu sceptique, et dont l'incorrigible blague cache le très bon cœur. Seulement, Cyril ne tient pas à passer devant le maire. Jacqueline épouse un provincial maladroit, nigaud et passionné.

Elle connaît alors l'étroitesse de la vie de province, l'assaut continuel des préjugés cruels et des insinuations venimeuses. Ses beaux-parents s'évertuent inconsciemment, et sous couleur de la défendre, à lui rappeler son origine louche. M. Bernstein a noté là d'amusants traits de pharisaïsme protestant. Le père Rousseau, avec sa prédication aussi abondante que gaffeuse, est un des meilleurs types de la pièce; peut-être l'auteur a-t-il trop alourdi son dessin et a-t-il versé dans la caricature et dans l'outrance. Quoi qu'il en soit, Jacqueline étouffe; l'hypocrisie dont elle possède des preuves aveuglantes l'écœure et la vie lui devint intenable. Aux maladresses du beau-père le mari ajoute l'outrage, car Armand, après avoir été un lourdaud et un benêt, tourne à la brute, commande et insulte. Lorsque Cyril reparaît, nous l'attendions bien un peu; il vient, dans la détresse de Jacqueline, apporter la philosophie souriante du bon-garçonnisme. C'en est fait : « Ils l'ont voulu. » Jacqueline, après son infructueuse tentative d'école buissonnière dans les sentiers du mariage, après ce détour

à travers le code, reprend tristement la seule route que lui laisse la fatalité.

M. Bernstein montre dans cette comédie des qualités très saillantes d'esprit et d'émotion; il manœuvre avec adresse et non sans quelque artifice. Il n'a nullement entendu mettre en scène l'atavisme; tout au contraire, ce n'est que contrainte et brisée que Jacqueline en vient à suivre la carrière maternelle. Une lourde mélancolie pèse sur ces trois actes : on y a la sensation de l'irréparable, de la meule sociale qui broie l'individu.

La pièce est délicieusement jouée. Mlle Lucy Gérard y est charmante, tour à tour mutine, songeuse, passionnée et meurtrie; elle détaille le rôle de Jacqueline avec une variété de moyens et une souplesse de compréhension des plus remarquables. Noblet est toujours l'excellent Noblet; les autres emplois sont soigneusement tenus par la troupe du Parc, qui donne une impression d'homogénéité très satisfaisante. M. Paulet joue plaisamment et sans surcharge le rôle du père Rousseau et M. Revel se tire à son honneur des gaucheries et des brutalités d'Armand. Somme toute, un succès, et un succès de bon aloi.

L. L.

VENTE OTLET

M. Camille Benoit, conservateur au Louvre, est venu visiter la semaine dernière, au nom du gouvernement français, la collection Otlet, dont la vente commencera vendredi prochain sous la direction de M. Fiévez. Plusieurs musées étrangers se feront représenter aux deux vacations, qui seront l'événement artistique de la semaine.

Parmi les tableaux qui atteindront les enchères les plus élevées, le beau triptyque de Rogier Van der Weyden, que nous reproduisons hors texte, mérite une mention spéciale. Il est d'une conservation parfaite et constitue, de même que la *Déposition* de Memlinc et la *Sainte-Famille* de Van Orley, une véritable pièce de Musée.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

POÉSIE : *La Cité des Eaux*, par HENRI DE RÉGNIER. Paris, *Mercure de France*.

ROMAN : *Monsieur Vénus*, par RACHILDE; préface de MAURICE BARRÈS. Paris, L. Genonceaux et Cie. — *Les Noces d'or de M. et Mme Van Poppel* (dernière partie de la *Famille Kaekebroeck*), par LÉOPOLD COUROUBLE. Bruxelles, P. Lacomblez. — *Les Bâtisseurs de ponts*, par RUDYARD KIPLING. Traduit par LOUIS FABULET et ROBERT D'HUMIÈRES. Paris, *Mercure de France*. — *Les Pirates de la Mer et autres nouvelles* de H.-G. WELLS, traduites par HENRY-D. DAVRAY. Paris, *Mercure de France*. — *Les Gens de Tiest*, par GEORGES VIRRÈS. Bruxelles, Vromant & Cie. — *Album de Paris*. Jouets de Paris; Jouets des Champs; Parisiennes; Fleurs et Masques; La Sidonie; Bérangère, par PAUL LECLERCQ. Paris, H. Floury. — *Varenka Olessova*, par MAXIME GORKI, traduit par S. Kikina et P. G. La Chesnais, Paris, *Mercure de France*. — *Le Çof*, mœurs kabyles, par RAYMOND MARIVAL, Paris, *Mercure de France*. — *Quelques histoires de miséricorde*, par JULES DESTRÉE. Bruxelles, Ve Larcier.

THÉATRE : *L'Autre théâtre*, par RICHARD LEDENT. *Daniel d'Ortaigues*, pièce en trois actes et quatre tableaux. *L'Homme qui passe...*, pièce en trois actes. Paris, A. Lemoigne. — *Les Titularisés*, comédie en trois actes, par le baron CH. VAN BENEDEN. Bruxelles, P. Lacomblez.— *L'Abbé Prout*, guignol pour les vieux enfants, par PAUL RANSON. Préface de Georges Ancey; illustrations de Paul Ranson. Paris, *Mercure de France*.

CRITIQUE : *Bruges. Les Primitifs*, par Arnold Goffin (avec cinq phototypies). Bruxelles, H. Lamertin. — *L'Exposition des primitifs flamands à Bruges*, essai psychologique, par Jules Coucke. Paris et Bruxelles. Ed. de l'*Humanité nouvelle*. — *La Beauté de la femme*, par le Dr C.-H. STRATZ. Traduit de l'allemand par ROBERT WALTZ. Illustré de 180 illustrations photographiques d'après nature. Paris, Gaultier, Magnier & Cie. — *Les Maîtres peints par eux-mêmes*, par HENRY JOUIN. Paris, Gaultier, Magnier et Cie. — *Over Elsen en Gravuren*, door PHILIPPE ZILCKEN. La Haye, Ed. de l'*Elzevier*. — *Paul Gourmand devant la critique*, avec une préface de H. MARSAC. Paris, Bibl. de l'*Association*. — *Le Problème du Style*. Questions d'art, de littérature et de grammaire, par REMY DE GOURMONT. Paris, *Mercure de France*. — *Révolution verbale et Révolution pratique*. Conférence par JULES DESTRÉE. Bruxelles, éd. du *Peuple*.

BEAUX-ARTS : *L'Arte decorativa all'Esposizione di Torino*, par VITTORIO PICA. Quatre fascicules de 64 à 80 pages, avec de nombreuses illustrations. Bergame, Institut italien d'arts graphiques.

VOYAGES : *Lacs et Châteaux de Bavière*, par le comte GOBLET D'ALVIELLA. Bruxelles. Ed. de la *Revue de Belgique*.

DIVERS. — *Anthologie de l'Amour arabe*, par F. DE MARTINO et ABDEL KHALEK BEY SAROIT. Introduction de PIERRE LOUYS. Paris. *Mercure de France*.

PÉDAGOGIE : *Les Premiers Pas*. Cours préparatoire de langue allemande, par JOSEPH KLOTH. Liége, H. Dessain.

La Semaine Artistique

Du 14 au 20 décembre.

MUSÉE DE PEINTURE MODERNE. Exposition de la *Société royale des Aquarellistes*.

CERCLE ARTISTIQUE. Exposition G.-M. STEVENS et HENRY RUL (à partir du 15).

Dimanche 14. — 10-5 h. Exposition H. VAN DER HECHT. (Galerie royale.) — 5 h. Clôture de l'Exposition G. et L. Van Strydonck, J.-F. Taelemans et Marg. Dielman. (Cercle artistique.) — 5 h. Concours de chant. (École de musique d'Ixelles.)

Lundi 15. — 2 h. Vente H. Van der Hecht. (Galerie royale.) — 2 h. Ouverture de l'exposition G.-M. STEVENS-H. RUL. (Cercle artistique.)

Mardi 16. — 7 h. Reprise de la *Valkyrie*. (Théâtre de la Monnaie.)

Jeudi 18. — 2 h. Conférence de M. AUG. DORCHAIN : *Ronsard*. Représentation de l'*Honneur et l'Argent*. (Théâtre du Parc.) — 8 h. 1/4. Séance de musique de chambre pour instruments à vent et piano. (Ravenstein.) — 8 h. 1/2. Sonates de Beethoven (nos 1, 2, 3) par EUGÈNE YSAYE et F. BUSONI. (Cercle artistique.)

Vendredi 19. — 2 h. Répétition générale du premier concert du Conservatoire. — 8 h. 1/2. Sonates de Beethoven (nos 4, 8, 6, 7) par EUGÈNE YSAYE et F. BUSONI. (Cercle artistique.)

Samedi 20. — 8 h. Première des *Deux Écoles*. Mlle Fériel et M. Dieudonné. (Théâtre du Parc.) — 8 h 1/2. Sonates de Beethoven (nos 10, 5 et 9) par EUGÈNE YSAYE et F. BUSONI. (Cercle artistique.)

PETITE CHRONIQUE

En réponse à la démarche collective faite par les principaux cercles d'art du pays auprès du gouvernement pour obtenir de lui l'exécution du *Monument du Travail* de Constantin Meunier, le ministre des Beaux-Arts a informé le comité de ce qu'il était entré en négociations avec l'éminent sculpteur au sujet des questions d'ordres divers restant à trancher avant qu'il puisse prendre une résolution définitive.

Nous croyons savoir que les seules objections faites à Constantin Meunier visent la partie architecturale de son œuvre. Il sera facile d'arriver sur ce point à une entente. Dès lors, l'exécution du monument aux frais de l'État sera chose décidée.

Dans sa dernière séance, l'Académie libre de Belgique a décidé de convoquer pour une date à fixer dans le courant de janvier prochain une réunion publique dans laquelle seront discutées les questions que soulève le projet de loi récemment voté par la Chambre sur les outrages aux mœurs par discours, récits, etc.

L'exposé de la matière sera faite par M. Émile Vander Velde et déjà plusieurs jurisconsultes et hommes de lettres éminents ont manifesté l'intention de prendre part à ce grave débat qui intéresse à un si haut degré la liberté de la pensée.

Dans cette même séance, l'Académie libre a décidé la convocation d'une autre réunion publique dans laquelle seront discutées les idées récemment émises par M. Maquet sur les tendances de l'architecture contemporaine. Au moment où l'on projette d'exécuter à Bruxelles des travaux considérables, cette question présente un intérêt pratique évident. M. Horta a été chargé de l'exposer en une conférence qui ouvrira le débat.

Nous avons publié la liste des œuvres acquises par l'Etat au Salon de Gand. De son côté, la Ville de Gand a acheté pour son Musée une dizaine de toiles et quelques sculptures, parmi lesquelles une série de bronzes et terres-cuites de Paul De Vigne Vingt œuvres ont été acquises pour la tombola. Enfin, quarante-quatre numéros ont trouvé amateurs dans le public, entre autres le *Bain* de Laermans, le *Vieux Sapin* et les *Canards* de Claus, *Un Soir d'orage* d'A.-J. Heymans, la *Dame en noir* de Lavery, etc.

Une liste de décorations et de promotions concernant les peintres, sculpteurs et architectes paraîtra très prochainement au *Moniteur*.

Depuis plus de quatre siècles (exactement depuis le 31 octobre 1500) sainte Barbe est la patronne des artilleurs. Comment se fait-il, demande M C. Emo dans *Il Secolo XX* de Milan, que tandis que saint Georges, patron de la cavalerie, a inspiré aux artistes des médailles que la mode a vulgarisées en tous pays, sainte Barbe n'ait jamais été l'objet du même honneur? On a bien frappé à Venise, en 1598, à l'occasion de la reconstitution de la *Scola dei Bombardieri*, un jeton à l'effigie de la sainte. Mais l'œuvre est médiocre. M. Emo propose aux artistes de créer un type nouveau, et pour les allécher il publie une trentaine de reproductions de portraits de sainte Barbe d'après Holbein, L. Cranach, H. Burgkmair, Raphaël, Botticelli, L. Lotto, Palma le Vieux, le Tintoret, L. Signorelli, B. Vivarini, Bouts, Memling, etc. L'idée est, certes, originale et tentera peut-être quelque éditeur entreprenant.

La direction de l'Académie des Beaux-Arts de Gand est vacante. Parmi les candidats, celui qui paraît devoir rallier tous les suffrages est le peintre Jean Delvin, l'un des plus anciens professeurs de l'Académie, et dont le caractère est à la hauteur du talent.

Le théâtre de la Monnaie a répété généralement hier et avant-hier la *Valkyrie*, dont la reprise aura lieu mardi prochain. Les études ont fait l'objet, de la part de la direction et de M. Dupuis, des soins les plus minutieux.

Simultanément on a répété, sous la direction de l'auteur, l'*Étranger* et *Attendez-moi sous l'orme*, qui sont prêts à descendre à la scène. M. Vincent d'Indy se montre très satisfait de ses interprètes et tout fait présager une excellente exécution.

Le quatuor Schörg donnera sa première séance à la salle de la nouvelle École allemande, 21, rue des Minimes, le lundi 22 décembre prochain, à 8 h. 1/2 du soir.

VENTE COLLECTION OTLET
Vendredi 19 et samedi 20 décembre 1902
Chaque jour à 2 heures de relevée
VENTE PUBLIQUE
de cette importante collection de
TABLEAUX ANCIENS
Maîtres de l'Ecole gothique et des XVI^e^, XVII^e^ et XVIII^e^ siècles.
ŒUVRES MODERNES
de l'École française, belge et autres.
TAPISSERIES ET ANTIQUITÉS
En la **Salle Sainte-Gudule**, n° 2, rue du Gentilhomme, Bruxelles, sous la direction de l'expert **Joseph Flévez**.
Exposition les 17 et 18 décembre.
Catalogue illustré, 6 francs. — L'édition non illustrée, gratuitement chez l'expert précité.

A CÉDER Collection *complète* du **Studio** (depuis la première année, très rare). Volumes *reliés*, en parfait état. La collection ne comprend pas les numéros hors collection (*special numbers*). — Envoyer offres à X. Y. Z., bureau du journal.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE
G. SERRURIER
LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOULE DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT
MOBILIERS SPECIAUX POUR LA CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES SOLIDES ET PEU COUTEUX



Maison Félix MOMMEN & Cº, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

BEC AUER

50 % D'ECONOMIE **LUMIERE QUADRUPLE**

Appareils d'éclairage et de chauffage au GAZ, à l'ÉLECTRICITÉ et à l'ALCOOL

INSTALLATIONS COMPLETES

Bruxelles, 20, **BOULEVARD DU HAINAUT**, Bruxelles

Agences dans toutes les villes.

TÉLÉPHONE 1780

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

EN SOUSCRIPTION, POUR PARAITRE PROCHAINEMENT

CAMILLE LEMONNIER

LE MORT

ILLUSTRATION DE CONSTANTIN MEUNIER

Un volume in-8º, tiré à 25 exemplaires sur japon impérial, avec double état, planches en taille-douce.

Prix : 50 francs.

Les dix premiers exemplaires, renfermant, en outre, un croquis original de C. MEUNIER

Prix : 80 francs.

Demandez chez tous les papetiers

l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION **EXPORTATION** **ÉCHANGE**

JUGEND

Revue illustrée hebdomadaire

FONDÉE EN 1896

Éditeur : DR. GEORG HIRTH, Munich.

LIMBOSCH & CIE

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc. Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. Vᵉ MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

VINGT-DEUXIÈME ANNÉE. N° 51. 21 DÉCEMBRE 1902.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

L'ART MODERNE sera envoyé gratuitement jusqu'au 1er janvier aux nouveaux abonnés.

SOMMAIRE

Léopold Courouble (GEORGES RENCY). — Agissons! (L. ABRY). — Vittorio Pica *Attraverso gli Albi e le Cartelle. L'Arte decorativa all' Esposizione di Torino* (O. M.). — Reprise de la « Walküre » (H. L.). — L'Art à Paris. *La Société moderne des Beaux-Arts* (HENRI FRANTZ). — Le Théâtre à Paris *La Carmélite* (M.-D. CALVOCORESSI). — L'Exposition de Turin — Une Pétition. — La Vente Ollet. — Ecole de musique de Verviers (M. M.) — Semaine artistique. — Petite Chronique.

LÉOPOLD COUROUBLE (1)

Les littérateurs belges s'accordent volontiers les uns aux autres du talent, voire du génie, jusqu'au jour où pour l'un d'eux arrive le succès. Alors l'admiration d'antan disparaît, fond à vue d'œil comme un bloc de neige au soleil. Et bientôt celui qui, la veille, était plus fort que Shakespeare, n'est plus qu'un pauvre dévoyé, un vil courtisan du mauvais goût public.

(1) *La Famille Kaekebroeck* (trois parties : *La Famille Kaekebroeck, Pauline Platbrood* et *Les Noces d'or*); *Profils blancs et frimousses noires, impressions congolaises.* Chez Paul Lacomblez, Bruxelles.

Il en a été ainsi pour Lemonnier, pour Verhaeren. Il en sera de même pour Maeterlinck. Écoutez bien ce que je vous dis : Dans peu de temps, et au fur et à mesure que sa gloire montera, l'auteur de la *Princesse Maleine* sera renié par tous ses anciens amis. Nous sommes là, tous ensemble, à crier sans cesse que le public ne fait pas attention à nos œuvres. Nous avons bien raison de crier. Mais pourquoi diable, dès que l'un de nous sort de l'ombre, nous retournons-nous soudain contre lui, comme des chiens à qui l'on prend un os?

M. Courouble vient d'expérimenter à son détriment cette particularité fâcheuse de nos mœurs littéraires. Caressé, louangé, choyé par tout le monde quand il était inconnu, on s'est mis à lui faire une petite guerre sourde d'épigrammes à partir du jour où ses livres, par un hasard qu'il ne s'explique pas lui-même, ont tout à coup conquis la faveur du public. Tout haut, on était bien forcé de convenir que le public ne se trompait pas. Mais on se rattrapait en petit comité. Et, comme toujours, les critiques les plus amers, les plus injustes, — je le sais parbleu bien, puisque j'en fus moi-même! — c'étaient ceux qui n'avaient pas lu une ligne des ouvrages en question.

Eh bien, j'ai lu enfin la fameuse trilogie bruxelloise. Je le déclare franchement : je l'ai lue avec l'espoir secret de la trouver mauvaise, mal composée, mal écrite, de ton grossier et tout animée de cet esprit zwanzeur qui me fait tant haïr les Bruxellois, mes compatriotes. Cet espoir a été déçu. Sans doute, les livres de M. Courouble ne sont pas des chefs-d'œuvre d'architecture, des recueils de phrases impeccables et des manuels de politesse ou

de beau langage. Mais ils ont ce que ne possède aucun, ou presque aucun autre livre belge : cet attrait indéfinissable qui ne permet pas au lecteur de les lâcher avant d'avoir atteint la dernière ligne. Notez bien que leur intrigue est mince, d'un intérêt plutôt médiocre, constituée d'événements familiers et tels qu'il s'en passe journellement autour de nous. Ce n'est pas là que gît le secret de leur séduction. Il est tout entier dans l'observation vivante de la réalité qui donne à ces pages sans prétention l'intérêt qu'on accorde, par exemple, à une conversation surprise en chemin de fer ou à une dispute entre gens du peuple, dans la rue. Ce n'est pas grand'chose, direz-vous. Vous croyez! Essayez donc de transcrire cette conversation, cette dispute! Et vous verrez qu'il est plus facile d'imaginer, en littérature, que de copier servilement la vie.

On écrirait indéfiniment sur cette question. Mais il faut se borner. Ce qu'on n'a pas dit des livres de M. Courouble, c'est qu'ils sont une réaction nécessaire contre le ton « faux » de notre littérature. Nos écrivains inventent trop et inventent mal. Ils n'observent pas assez. Ils ressemblent presque tous à ces peintres idéalistes qui cherchent leurs sujets dans les légendes wagnériennes et qui sont incapables de peindre un arbre en fleurs, dans le soleil. Voilà pourquoi le public ne les lit pas. Ils croient qu'ils écrivent bien. Et, de fait, leurs phrases sont correctes, souvent plus correctes que celles des écrivains français. Ils font un emploi presque abusif des adjectifs les plus rares, des tournures les plus recherchées. Enfin, ils donnent à leur style une parure extérieure éblouissante. Et ils ne s'aperçoivent pas que cela, ces ornements apparents, ne constituent pas la vraie beauté du style, pas plus que les rubans dont une paysanne se charge la tête ne constituent la véritable élégance. Ce qui leur manque, c'est la sensation directe de la vie, de la vie toute simple, telle qu'elle se vit sous leurs yeux, sans enjolivement, sans mutilation. Ils rêvent trop. Ils ne voient pas assez.

M. Courouble a su voir, a su entendre et sentir. Et je pense que son voyage au Congo, en l'éloignant de son milieu, en lui donnant cette vue nette et claire de ceux qui vivent dans la solitude et dans l'exil, et qui pensent sans cesse à leur pays, n'a pas peu contribué à lui faire comprendre que le seul moyen de laisser, en littérature, quelque chose de durable et de sérieux, c'est de peindre, telles qu'elles sont, les choses que l'on connaît bien, au milieu desquelles on a toujours vécu et qui, souvent sans que nous nous en apercevions, tiennent à notre chair, à notre cœur par des liens subtils et doux.

Il l'a fait, il y a réussi. Ses livres sont bons, joyeux, d'une gaîté saine et robuste, pleins de personnages qui vivent et non de mannequins; et parfois, ces « Brusseleers » au croustillant parler nous émeuvent jusqu'aux larmes. On lui a reproché le langage étonnant qu'il met dans leur bouche. Ce reproche n'est pas fondé. Ils devaient parler ainsi, sous peine d'être faux. D'ailleurs, pourquoi le jargon bruxellois n'aurait-il pas droit de cité en littérature, alors que le jargon normand, par exemple, donne aux contes de Maupassant leur principale saveur? On a été plus loin. On a reproché à M. Courouble d'écrire lui-même comme parlent ses héros. C'est de la méchanceté pure. Le style de M. Courouble, sans doute, ne ressemble pas à une boutique d'orfèvre. Il est simple mais charmant. Quand il le faut, il prend un surprenant relief. Il y a, notamment, quelque part, un tableau du marché matinal de la Grand'place qui est précis et coloré comme une eau-forte. Au reste, les impressions qu'il a rapportées du Congo, *Profils blancs et frimousses noires* (1), nous avaient montré qu'il manie avec aisance, parfois même avec force, et toujours avec grâce, une langue qui manque peut-être de nervosité artiste, mais qui ne traîne pas et va d'une belle allure jusqu'au bout de sa course.

Et voilà qu'après avoir beaucoup parlé de M. Courouble en général, — pas assez, d'ailleurs, pour mon goût, — je n'ai rien dit du tout de son dernier livre : *Les Noces d'or de M. et de Mme Van Poppel* (2). Je laisse à mes lecteurs le soin de lui appliquer en particulier les éloges très vifs et très sincères que ma conscience, malgré mon antipathie primitive, m'a contraint de décerner à l'ensemble de ces trois romans bruxellois.

GEORGES RENCY

AGISSONS!

En dépit des protestations, en dépit des meilleures raisons, les architectes belges continuent à dépouiller nos édifices anciens, romans et gothiques de tous les apports des siècles, et particulièrement des œuvres de la Renaissance que nos ancêtres du XVIIe siècle ont dû y introduire pour refaire une ornementation détruite au cours des guerres religieuses du XVIe siècle.

Il semble que pressés d'en finir et de remplir une mission de destruction qui supprimera en notre pays plusieurs siècles d'art, laissant ainsi arbitrairement une lacune entre l'époque gothique et les temps modernes, — ou plutôt les temps futurs, puisque le nôtre n'a su vivre que des reproductions architecturales du passé, — ces architectes-restaurateurs multiplient en ce moment leurs efforts avant que l'opposition ait gain de cause et parvienne à arrêter un vandalisme devenu officiel.

Je ne reviendrai plus sur les destructions déjà effectuées dans tout le pays : quantité de nos édifices y ont perdu une grande partie de leur physionomie et de leur documentation historique et la plupart de leurs trésors d'art, pour être encore enlaidis par les productions sans âge des fabricants modernes qui « font dans le gothique ».

Mais voici des faits identiques : A Alost, l'église Saint-Martin va

(1-2) Paul Lacomblez, Bruxelles.

être remaniée et « désencombrée » de son ornementation. Ce sera la vente d'un tableau célèbre de Rubens, exécuté pour cette église, et qui se trouve encore en place, dans le décor architectural voulu par le maître, qui fera les frais de ces travaux !

Et voici encore que l'on signale l'enlèvement de toute l'ornementation ancienne de l'église Notre-Dame à Courtrai, revêtements en marbre et en bois, etc.

Cela se fait avec la complicité de la Commission des monuments, mais beaucoup de Courtraisiens protestent avec raison, et à leur tête se trouve l'honorable M. Tack, ministre d'État, qui mène vaillamment la campagne contre la continuation des travaux.

Nous appuyons de toutes nos forces ces protestations, car il n'est que temps que des mesures conservatrices soient prises par le gouvernement. La Commission des monuments est trop exclusivement composée d'architectes de l'école néo-gothique pour offrir des garanties à ce point de vue, et son attitude a toujours été de nature à justifier nos défiances et nos plaintes.

Tandis que dans toutes les branches de l'activité humaine la direction est toujours indépendante de l'exécution, en cette commission les exécutants sont en même temps l'esprit directeur, inspirateur de travaux d'autant plus délicats qu'ils sont de nature à dépouiller le pays de trésors d'art d'une inappréciable valeur, qu'il sera d'ailleurs absolument impossible de remplacer dans l'avenir.

Puisque des protestations autorisées se sont depuis longtemps produites, puisque le mouvement d'opposition, marquant une orientation nouvelle, s'est propagé dans le pays entier, il serait au moins prudent et logique de ne pas persévérer dans la voie actuelle et d'attendre qu'une solution rationnelle soit intervenue avant de permettre des travaux nouveaux. En un mot, il faut que tous les travaux de nature à détruire des œuvres d'art, à désunir des ensembles historiquement documentaires, soient arrêtés.

Unissons-nous pour obtenir du gouvernement qu'il *empêche les travaux que ne justifient aucune bonne raison ni aucune nécessité, et cela jusqu'à ce que triomphe l'une ou l'autre des deux théories en présence.*

L. ABRY

VITTORIO PICA

Attraverso gli Albi e le Cartelle. (Serie prima.) — **L'Arte Decorativa all' Esposizione di Torino.** (Fascicoli I, II) — Bergamo, *Instituto italiano d'Arti grafiche.*

M. Vittorio Pica est le mieux documenté des critiques d'art. Rien ne lui est étranger de ce qui intéresse l'évolution moderne des arts graphiques et plastiques et nul ne contribue plus que lui à propager en Italie la célébrité des artistes de tous pays. Maintes fois nous avons signalé d'intéressantes études qui, sous sa signature, initiaient les lecteurs de telle revue transalpine, l'*Emporium* par exemple, aux travaux de quelqu'un des nôtres, ou les articles judicieux dans lesquels il donne, dans les gazettes de Rome, de Naples, de Milan, la physionomie d'une exposition hospitalièrement ouverte aux peintres et sculpteurs étrangers. Internationaliste à outrance, il défend l'effort individuel partout où il se manifeste, sans se limiter aucunement aux réputations établies et aux classements imposés par l'opinion publique. Les artistes d'aujourd'hui trouvent en lui un esprit prompt à les comprendre, un initiateur toujours prêt à seconder leur tâche et dont nul chauvinisme n'entrave l'indépendance.

Les deux ouvrages importants de M. Pica dont s'achève la publication reflètent l'un et l'autre ce large éclectisme et méritent de fixer l'attention.

Dans l'un, *Attraverso gli Albi e le Cartelle*, l'auteur passe en revue l'Estampe et l'Affiche. Sans s'astreindre à un ordre chonologique ou hiérarchique, il groupe ses sensations d'art suivant un plan original et d'une fantaisie amusante. Son étude débute par un examen des « artistes macabres » : Redon, Rops, H. De Groux, Goya. Puis il passe aux Japonais : Hokusai, Outamaro, Hokkei, Yeisan, Kiosai, Kuniyoshi, dont il décrit les albums pittoresques où se mire toute la vie domestique du Nippon. Les dessinateurs anglais : Caldecott, W. Crane, K. Greenaway, Ch. Robinson, Anning Bell, etc. lui fournissent des pages pleines de vie. Voici les maîtres de la caricature française : Daumier, Gavarni, Forain, dont l'ironie profonde ou le scepticisme frondeur contrastent avec les documents graphiques empruntés aux cartons des artistes liégeois qui leur font suite : Donnay, Berchmans, Rassenfosse, Maréchal. Les noms de Callot, de Rethel, de Charlet, de Raffet, etc. évoquent les détresses causées par la guerre. Enfin, pour clore cette première série de fascicules, tous abondamment illustrés, l'Affiche profère la renommée des spécialistes les plus réputés de France, de Belgique, d'Italie, d'Allemagne, des États-Unis, de Scandinavie, etc.

L'autre ouvrage est consacré à l'exposition internationale qui groupa récemment à Turin les tentatives faites dans toutes les nations pour donner au décor familier de la vie une orientation nouvelle. Des quatre livraisons annoncées, deux ont paru. Elles contiennent les impressions de l'auteur sur les édifices conçus selon l'esthétique moderne, sur la section belge qui mit en vedette les noms de MM. Horta, Hankar, Van de Velde, Govaerts, Sneyers, Crespin, Hobé, Finch, Lemmen, Rousseau, P. Du Bois, Wolfers, F. Khnopff, De Rudder, Combaz, Morren, H. Meunier, etc., et sur les sections américaine, scandinave, française et autrichienne.

L'élégance de la typographie et des gravures ajoute une valeur spéciale à cette précise, méthodique et complète analyse, qui résume toute une époque et constitue, pour l'histoire de l'art décoratif, un document essentiel.

O. M.

La Reprise de la « Walküre ».

Il semble que c'est dans le rôle de la Walküre que Mme Litvinne déploie avec le plus de bonheur les belles ressources de son talent. On a reproché à cette interprète un semblant d'impassibilité; on a voulu joindre à l'admiration que provoque le rare cristal de sa voix jamais lassée, le regret de n'y jamais surprendre l'étranglement de la passion, le tremblement des douleurs qu'expriment difficilement les voix trop claires. Certes, la voix de Mme Litvinne est d'une émission toujours pure et égale. Mais faut-il lui faire grief de ce qui constitue sa vraiment admirable particularité?

Cette particularité même, que d'aucuns jugent peu convenir dans les rôles de pathétique troublé, sert à merveille la Brünnhilde de la *Walküre*. La fille du Dieu, la vierge des tempêtes et des combats joyeux, n'a rien de commun avec les misères humai-

nes; l'éclat de la voix qui jette aux cieux ses puissants « Hoïotoho! » ne peut se ternir par la sombre expression des passions terrestres; celle en qui Wotan extériorisa la plus belle parcelle de sa volonté fut créée par effort d'intelligence, et son chant doit planer au-dessus des tourmentes du cœur.

Le rôle exige, en somme, plus de grandeur, de spontanéité, de fière autorité, que de *féminité*. Le sentiment n'y parait que sous forme de pitié et de tendresse filiale; la femme ne s'éveillera que plus tard, sous le baiser du héros qu'elle appelle elle-même pour adoucir sa déchéance.

Ces exigences de l'interprétation, Mme Litvinne les réalise sans efforts. Elle a fait sien, depuis plus de quinze ans, un des personnages féminins les plus héroïques, les plus poignants que le drame légendaire ait créés; elle en a assez pénétré le sens pour trouver, dans la sincérité d'un jeu scrupuleux, l'intonation précise, l'attitude ingénieuse. L'artiste est vraiment de haut rang.

A M. Albers était dévolu le rôle de Wotan. Est-ce lui-même qui a voulu la coupure du deuxième acte? Cette malencontreuse amputation n'a jamais paru aussi inopportune que lors de la reprise de mardi dernier.

Il y a dix-sept ans, la *Walküre* seule s'inscrivait au répertoire. Peut-être, à ce moment, y avait-il utilité à supprimer d'une œuvre que sa totale nouveauté rendait rébarbative, les récits qui dans l'histoire particulière de Siegmound et de Sieglinde pouvaient paraître des hors-d'œuvre. Mais depuis l'éducation s'est faite; *Siegfried*, puis l'*Or du Rhin*, puis enfin le *Crépuscule des Dieux* ont étalé, aux yeux de ceux qui n'avaient pu l'entendre en Allemagne, la colossale et lumineuse beauté du Cycle des Nibeloungen. Aujourd'hui, l'amour douloureux des jumeaux Welsoungen n'est qu'un épisode de l'épopée géante. Les thèmes sont si heureusement compris et connus que leur apparition éveille, sans travail de mémoire, l'*idée* qu'ils ont voulu musicaliser. Pourquoi craindre des longueurs, des obscurités? Combien cette scène de Wotan et de Brunnhilde devient heurtée, faussée, bizarre, ainsi diminuée de ce qui en fait l'un des sommets de la Tétralogie! Vous errez dans un paysage hautain; le but est lointain, il fait morne, la roche qui vous entoure est sans vie et sans couleur. Soudain, sans aucun conflit d'éléments, la foudre éclate, toute la nature s'électrise, les roches bondissent, vous êtes frappé de stupeur, car le phénomène n'a pas de cause : ainsi surgit le courroux de Wotan, que l'injustifiable coupure n'a pu préparer.

Peut-on espérer qu'il nous sera rendu, ce récit toujours sacrifié dans les représentations françaises? Cette « réparation » d'un dommage que l'œuvre ne mérite vraiment pas aura, entre autres agréments, celui d'accuser mieux la signification du deuxième acte. C'est peut-être un excès de sévérité : il a paru à certains que cet acte manquait, principalement à l'orchestre, de largeur, d'intensité, de juste compréhension. L'ouverture fut un peu bafouillée (1), les cuivres pâles, l'émotion dépourvue d'accent. Le drame est plus crispé, plus aigu, dans cet acte de tempêtes, que l'orchestre ne l'a dépeint.

H. L.

L'ART A PARIS

La Société moderne des Beaux-Arts.

De l'avis général cette troisième exposition a été la meilleure et affirme avec le plus de force l'intérêt de ce groupement qui, comme l'a fort bien noté Gustave Kahn, gagne en variété par les contrastes mêmes qui s'offrent au visiteur. Deux nouveaux venus, deux étrangers, attireront tout d'abord l'attention par leur originalité et leur talent. Le premier est M. de Yturrino, déjà fêté à la *Libre Esthétique*, peintre de la grande race des maîtres espagnols dont la palette a des audaces inouïes et des élans superbes. M. Herbert Faulkner, peintre américain, apporte de séduisantes visions d'une Venise crépusculaire où il a le mérite de se détacher nettement de la tradition. M. Khnopff excelle tour à tour dans la vérité et dans l'irréel; ses deux paysages sont d'une note d'intimité absolument délicieuse et son héron qui vole avec autant de légère souplesse a toutes les qualités de l'émail le plus pur et le plus chatoyant. Ses pointes-sèches sont enfin d'une sûreté et d'une élégance précieuses. De l'élégance, l'Anglais N. de Glehn en possède aussi au plus haut degré dans ses quatre têtes de femmes au pastel.

Pour compléter cette forte phalange d'étrangers, voici le franc coloriste F. Willaert, avec sa *Vieille Cour à Nieuport* de charme si intime, avec son *Marché aux pommes à Gand* si justement coloré, avec sa femme flamande à la couture, si magistralement modelée, en pleine pâte; voici Allan Osterlind avec un savant paysage et une spirituelle aquarelle, voici Spicer-Simson avec d'expressives sculptures, des dessins et de l'art appliqué.

Parmi les autres exposants, G. Rouault, l'un des élèves préférés de Moreau, sait parachever avec le fini des Italiens du XVe siècle des têtes où il y a des réussites uniques de modelé. M. C. Bourget fait preuve dans ses aquarelles de qualités imaginatives qui n'ont d'égale que sa fougue de coloriste. Dans ces grandes aquarelles où les sujets les plus connus repassent sous une forme nouvelle devant les yeux du visiteur ébloui, il y a parfois, comme dans le *Soir*, une ressouvenance de Turner. Dans *Mercure et Argus* le paysage a des coulées bleues des plus puissantes. M. Braquemond a pleinement réussi en rénovant la peinture à la cire employée suivant le procédé antique; ses têtes sont d'une grande préciosité de matière et d'une fraîcheur particulière de coloris. M. Besson reste l'observateur scrupuleux de la vie moderne.

M. Détroy brosse avec enthousiasme une belle vue de Bruges. M. Auburtin a une série de paysages traités dans cet esprit décoratif où il excelle. MM. Waidmann et Chevalier exposent, eux aussi, divers paysages intéressants. Aux objets d'art, Feuillâtre triomphe avec ses émaux et Mandry a des céramiques curieuses.

HENRI FRANTZ

LE THÉATRE A PARIS

La Carmélite, comédie musicale de MM. R. HAHN et C. MENDÈS. représentée au théâtre de l'Opéra-Comique le 16 décembre 1902.

MM. Catulle Mendès et Reynaldo Hahn n'ont point cherché à tromper le public sur la qualité de la marchandise qu'ils lui offrirent mardi dernier, et l'histoire d'un cœur brisé, ils l'ont intitulé franchement « comédie musicale ».

L'auditoire sembla prendre grand plaisir à la représentation de la *Carmélite* et je fus, en partie, du même avis que le public. Je dirai, une fois pour toutes, que l'action se déroule en des splendeurs de décors et des rutilances de costumes, de jupes lourdes sous lesquelles les jambes des danseuses apparaissent plus intéressantes que sous la classique tarlatane; enfin, qu'on a mobilisé une foule de jolies femmes dont les évolutions, sur cette scène si peu grande, sont admirablement réglées. Voilà qui est fait.

M. Mendès a adroitement découpé au canevas de l'histoire une intrigue dont il fit un livret menu, mais non dénué d'intérêt, et qui abonde en joliesses savoureuses. J'en veux citer au moins cet échantillon (il s'agit d'Athénaïs de Montespan) :

(1) Il faut reconnaître, à la décharge de l'orchestre, que les passages symphoniques sont bien mal écoutés. Le public s'habitue à ne regagner ses places qu'au moment où commencent les ouvertures, et le fracas des sièges rabattus s'accompagne du « patiapatia » des conversations engagées dans les couloirs et qui s'achèvent avec peine. Au cours de ces entretiens, certains fauteuils s'emplissent de voix claironnantes qui se font d'autant plus éclatantes que l'orchestre est sonore. Vraiment, faut-il que, sous prétexte de ne pas mécontenter certains abonnés, on tolère ce qui est une gêne pour d'autres abonnés? Tous les éléments d'un public se valent, après tout. Il ferait beau voir Dupuis arrêter, un soir, ses instrumentistes jusqu'à apaisement des causeries de la salle!

Un cœur féroce et d'or dans une splendeur blanche,
Comme une guêpe dans un lys.

L'héroïne, c'est Louise de la Vallière. Longtemps celle-ci aima le roi de loin, sans espoir. A peine arrivée à la cour, elle dévoile le secret de sa passion dans une conversation qui est entendue précisément par le roi lui-même. Et celui-ci cueille la jeune fille, pour l'abandonner bientôt et passer à des amours plus nouvelles. Et ici vient se placer une scène réellement pathétique; Louise, délaissée, avant de disparaître pour jamais du monde, tient à parer son heureuse rivale, afin que le roi trouve celle-ci plus belle. Puis, afin d'achever l'expiation déjà commencée dans l'angoisse d'un amour brisé, elle va s'ensevelir au cloître des Carmélites.

Il m'est impossible d'aller plus loin sans signaler le très grave manque de tact dont se sont rendus coupables les auteurs en faisant d'une prise de voile dans une chapelle le sujet du quatrième acte tout entier. Un autel, un crucifix, un évêque qui officie, voilà certes un spectacle que les esprits les plus larges s'étonneront de trouver sur une scène de théâtre. Et, sans insister sur cet inqualifiable manquement à la déférence la plus élémentaire qu'on doit à toute croyance, c'est au seul point de vue pratique que je veux me placer. En choquant délibérément les opinions même d'une fraction du public, on s'expose à voir cette fraction là s'abstenir, avec raison, de venir au théâtre. Et les recettes s'en ressentiront.

Outre cela, l'intérêt du spectacle est fort mince, et je crois bien que cet acte entier fut écrit en vue du seul moment où Louise demande et obtient le pardon de la reine. En un mot, il fait longueur et constitue une erreur non seulement au point de vue du goût, mais encore au point de vue commerce; à mon avis du moins.

Que dire de la musique? Un peu italienne, d'un italianisme visiblement adouci au contact de M. Massenet; on y trouve des trivialités et des gaucheries, notamment dans l'emploi des instruments à percussion et des fâcheux cornets à pistons. Néanmoins, elle est assez agréable à entendre, expressive avec modération, peu imprévue; mais, somme toute, elle ne m'incite pas plus au blâme qu'à l'éloge.

Quant aux interprètes, ils sont trop et si je les nommais tous, cet article tournerait à la statistique. Mlle Calvé (Louise) fut harmonieuse et placide; M. Muratore (le roi) est un ténor un peu ému; Mlle Marié de l'Isle sut nous montrer une reine douloureuse, digne et attendrissante et, pour la beauté qu'elle donna à ce rôle un peu effacé, elle mérite de francs éloges.

M.-D. CAVOCORESSI

Le théâtre de l'OEuvre vient de jouer *Manfred*, adaptation française de M. P. Forthuny, avec la musique de Schumann.

Malgré les difficultés presque insurmontables que présente l'exécution d'une pareille œuvre, l'ensemble a été des plus satisfaisants et M. Lugné-Poé, en particulier, mérite des éloges pour avoir su rendre le difficile personnage de Manfred.

La partie musicale, dont la direction fut confiée à M. Camille Chevillard, bénéficia d'une interprétation vocale et instrumentale des plus brillantes.

L'EXPOSITION DE TURIN

La première exposition des arts décoratifs modernes s'est clôturée le 15 novembre dernier par une solennité présidée par le duc d'Aoste. La Belgique y était représentée par l'architecte Léon Sneyers, chargé de surveiller le démontage de notre section. Cette opération a été particulièrement délicate à cause de l'importance exceptionnelle de la galerie belge. Quinze ouvriers y ont été employés. La réexpédition s'est faite dans les meilleures conditions. Les douze wagons et tapissières contenant les œuvres de nos artistes, ouvriers d'art et industriels ont quitté Turin le 10 courant et seront à Bruxelles dans une huitaine de jours.

Un grand nombre d'objets ont été achetés à MM. Paul Du Bois, Fernand Dubois, Ph. Wolfers, Strymans, Morren, Van de Voorde, Henry Meunier, Cassiers, Sneyers, à Mmes Jenny Lorrain, Voortman, aux Ecoles professionnelles d'Ixelles et de Saint-Josse-ten-Noode, etc. Citons parmi les acheteurs : La ville de Turin elle-même, qui a retenu pour son École d'art appliqué un panneau décoratif de l'École d'Ixelles; le baron Casana, sénateur, ex-syndic de Turin, le meilleur « client » de notre galerie, qui a fait, entre autres, l'acquisition des magnifiques candélabres en argent de F. Dubois, etc.

L'*Arte decorativa moderna* (Camilla et Bertolero, Turin, rédacteur en chef, Enrico Thovez) consacre entièrement son dernier numéro à la section belge. Bonnes reproductions des œuvres de MM. Govaerts, Horta, Hobé, Van de Voorde, Sneyers, Crespin, Wolfers, Mme Voortman, etc.

UNE PÉTITION

Voici le texte de la touchante pétition adressée au Roi par les habitants de Maeseyck et à laquelle nous avons fait allusion dans notre dernier numéro :

Maeseyck, le 8 décembre 1902.

SIRE,

En recourant à Votre Majesté, nous nous adressons à celui qui, partout en Belgique, donne des marques constantes d'une sollicitude efficace pour tout ce qui touche à la beauté du sol.

Nous nous rappelons notamment la haute intervention à laquelle Bruxelles doit la conservation des arbres vénérables de la vallée de Josaphat.

Et nous venons vous prier, Sire, de vouloir bien prendre sous votre protection les arbres qui ornent nos boulevards et qui sont la seule parure de notre pauvre petite ville de Maeseyck.

Ces arbres, le conseil communal veut les convertir en planches.

Parmi les localités du Limbourg auxquelles le Traité de 1839 a porté préjudice, aucune n'a souffert et ne souffre encore autant que Maeseyck. Son commerce florissant à cette époque s'est trouvé ruiné; enserrée dans une double ligne de douanes, elle a vu le mouvement commercial de la rive droite de la Meuse se porter vers Sittard et celui de la rive gauche vers Brée Devenue chef-lieu d'arrondissement après 1830, elle n'a pas tardé à être privée de cet avantage et à se trouver isolée en dehors de sa circonscription cantonale.

Notre malheureuse commune n'a jamais obtenu une compensation quelconque à la situation que lui firent les événements.

Ce qu'elle demande aujourd'hui est bien peu de chose : Empêcher un acte de vandalisme qu'on n'oserait plus décréter dans une grande ville.

Nous supplions Votre Majesté de nous accorder son aide toute-puissante, et nous lui présentons l'hommage de nos sentiments les plus respectueux.

HENRI SCHOOLMEESTERS,
Ancien bourgmestre de Maeseyck.

VENTE OTLET

La première vacation de la vente Otlet a produit une somme totale d'environ cent mille francs.

Le Musée du Louvre a acquis pour 13,500 francs la *Sainte-Famille* de Van Orley, une œuvre charmante que nous avions particulièrement signalée et dans laquelle le style de Raphaël s'unit au coloris harmonieux de l'Ecole flamande.

La *Déposition* de Memlinc et le *Christ descendu de la croix* de Van der Weyden, que nous avons reproduits l'un et l'autre, ont atteint respectivement 22,000 et 17,000 francs. Un grand retable de l'Ecole provençale du XVe siècle, composé de neuf sujets de la vie et de la passion du Christ, a été adjugé 16,000 francs.

Parmi les enchères les plus importantes, citons encore : VAN GOYEN, *Paysage hollandais ,avec canal*, 6,200; *Bords de la Meuse* 2,000; J. RUYSDAEL, *Paysage boisé*, 5,000; TURNER, *Venise*, 4,800; P. NEEFS et D. TENIERS, *Intérieur d'une cathédrale*, 4,500; VAN ORLEY, *Adoration des bergers*, 3,600; J. METSYS, *Judith*. 3,600; H. MEMLINC, *La Passion du Christ*, 3,200; Maître inconnu du XVe siècle, *Portraits d'un donateur et d'une donatrice protégés par leurs patrons*, 2,500; Maître inconnu de l'Ecole allemande, *La Mise au tombeau*, 2,400; Maître inconnu du XVIe siècle, *Deux volets de triptyque*, 2,400; Id., *Portraits de deux donateurs*, 2,100; École de Velasquez, *Rendez-vous de chasse à Aranjuez*, 2,000; P.-P. RUBENS, *Le Temps enlevant la Vérité*, 1,750; *La Parade*, d'après TONNAY, 1,500; Maître inconnu de l'Ecole espagnole, *Portrait d'un prince royal d'Espagne*, 1,450; Ecole du Corrège, *Les Cinq Sens*, 1,400; POURBUS, *L'archiduc Albert*, 1.300; Id , *L'Infante Isabelle*, 1,300.

École de Musique de Verviers.

Chaque fois que se représente le concert annuel de l'école de musique de Verviers et qu'on s'y rend, certain d'avance de jouir d'un art sérieux et fin, on est frappé par l'homogénéité de l'orchestre que dirige L. Kefer et charmé par la saveur si personnelle de sa direction. Vivantes et comme nouvelles furent pour moi ce jour là, la *Réformation*, symphonie de Mendelssohn, l'ouverture nº 2 de *Léonore* et l'admirable Suite en *ré* de Bach, rendues suivant les grandes lignes de la tradition, mais surtout suivant l'impulsion d'une sensibilité qui pénétrait ces œuvres d'une chaleur dramatique et communicative.

Très intéressant le quatuor vocal dirigé par F. Duysings, professeur de chant. Chansons du XVIe siècle, bien mises en couleur. Roland de Lassus, Costeley, Jannequin, grands rieurs, aux idées simples et à l'art compliqué; chantons les vite avant que la loi Woeste s'offusque de la verte joyeuseté de nos bons aïeux!

M. M.

La Semaine Artistique.

Du 21 au 27 décembre.

MUSÉE DE PEINTURE MODERNE. 10-4 h. Exposition de la *Société royale des Aquarellistes.*

CERCLE ARTISTIQUE. Exposition G.-M. STEVENS-HENRI RUL. (Clôture le 25.)

CERCLE D'ART *Le Lierre*. 10-5 h. (Chaussée de Wavre, 28.)

Dimanche 21. — 2 h. Premier concert du Conservatoire.

Lundi 22. — 8 h. 1 2 Première séance du quatuor Schörg. (Ecole allemande, 21, rue des Minimes.)

Mardi 23. — 3 h Aeolian-récital. (Grands Magasins de la Bourse.) — 4 h. 1/2 Conférence-audition par M. Engel et Mlle Bathori : *Emmanuel Chabrier*. (Salle Kevers.) — 8 h. *Un ennemi du peuple*. par la troupe de l'Œuvre. (Théâtre du Parc.) — 8 h. 1/2 Concert du Quatuor vocal (Salle Le Roy.)

Mercredi 24. — 8 h. Reprise de *Divorçons*. M. NOBLET. (Théâtre du Parc.)

Jeudi 25. — 10 h. Messe à quatre voix de Rheinberger par l'*Association des Chanteurs de Saint-Boniface*. (Église Saint-Boniface.) — 4 h. Salut par les *Chanteurs de Saint-Boniface* (Idem.)

PETITE CHRONIQUE

Les répétitions d'ensemble de l'*Étranger* sont activement poussées à la Monnaie sous la direction de M. S. Dupuis et en présence du compositeur. Pour donner à la mise en scène la couleur locale voulue, la direction a fait venir du pays basque des types de costumes, de coiffures et d'accessoires et s'est adressée en outre à des artistes de la région pour avoir sur les vêtements et accoutrements locaux les documents les plus exacts.

Le décor, qui représente une crique de l'océan coupée par un môle et encadrée de rochers colorés diversement au cours des deux actes suivant l'état du ciel, sera planté au premier jour. M. Gevaert assistait à la répétition d'hier. Artistes et instrumentistes témoignent pour l'œuvre nouvelle de M. Vincent d'Indy d'un réel enthousiasme.

La première représentation aura lieu au commencement de janvier, très probablement le mercredi 7.

MM E. Ysaye et F. Busoni viennent d'exécuter, en trois soirées, le cycle complet des sonates pour piano et violon de Beethoven. Nous parlerons dans notre prochain numéro de ces séances de haute valeur, dont la troisième s'achève au moment où nous mettons sous presse. Elles font grand honneur au Cercle artistique de Bruxelles qui en a pris l'initiative.

Les concours publics de l'Ecole de musique et de déclamation d'Ixelles ont eu lieu la semaine dernière et ont mis en vedette quelques élèves qui font honneur à l'enseignement de l'Ecole. Citons particulièrement, dans la classe d'interprétation vocale dirigée par M. Henri Thiébaut, Mlle Rosa Piers, à qui le jury, présidé par M. Vincent d'Indy et composé de MM. Emile Mathieu, Erasme Raway, Lunssens, Octave Maus, Vermandele, L. Wallner, Mlles Gérard et Dell'Acqua, a décerné à l'unanimité et avec distinction la médaille d'argent offerte par le gouvernement comme second prix de la division supérieure, — et Mlle Jeanne Mathieu, qui obtint, dans la première division, la première distinction avec mention spéciale.

Dans les concours de piano, Mlle Bertha Roggen (classe de Mme Cousin) a remporté une première distinction avec mention spéciale.

La distribution des prix aura lieu dans la première quinzaine de janvier.

Depuis longtemps il est question de fonder à Luxembourg un Conservatoire de musique. On en parle beaucoup, le Grand-Duc a promis son appui, le Parlement a voté un projet de loi; mais, faute de local, la municipalité tarde à mettre la main à l'œuvre.

La création de cet établissement, vivement souhaitée par la population luxembourgeoise, est désormais assurée grâce à la munificence de Mme Pescatore, qui vient de léguer 200,000 francs à la Ville en vue de cette fondation artistique. L'Ecole sera vraisemblablement installée dans le vaste hôtel qu'occupait la donatrice et portera son nom.

Ainsi sera perpétuée la mémoire d'une femme qui fut, en même temps qu'une grande dame, une pianiste distinguée Bien que très avancée en âge — elle vient de mourir dans sa quatre-vingt-treizième année — Mme Pescatore resta jusqu'à son dernier souffle une musicienne fervente. Quelques jours avant que la mort la surprît, elle jouait encore avec une élégante correction les pièces pour clavecin de J.-S. Bach. Le fait est assez rare pour être mentionné.

Mme Pescatore a légué en outre à la Ville une collection de tableaux, parmi lesquels deux Coypel, une esquisse du *Samson et Dalila* de Van Dyck, une *Adoration des Mages* par le Titien, etc., et des vitrines de faïences, porcelaines, médailles et objets précieux. Ces œuvres d'art seront réunies dans une salle spéciale portant son nom, du musée que fonda l'un des membres de la famille Pescatore

A propos de la représentation de l'*Ennemi du peuple* que le théâtre de l'OEuvre donnera au théâtre royal du Parc mardi prochain, il nous paraît intéressant de reproduire la lettre que l'ambassadeur de Suède et de Norvège en France écrivit à M. Lugné-Poe à l'occasion de la centième représentation de l'*Ennemi du peuple :*

« Je ne puis ne pas exprimer ma sincère admiration de la manière dont cette belle œuvre de mon célèbre compatriote était jouée hier à votre théâtre. Nulle part, ni en Scandinavie, ni en

Angleterre, ni ailleurs je n'ai vu cette œuvre arriver à la hauteur où M. Lugné-Poe l'a élevée.

Veuillez aussi, Monsieur le Directeur, recevoir mes sincères félicitations avec l'assurance de mes sentiments très distingués.

H. AKERMAN. »

Le théâtre Molière poursuit, en attendant les deux grandes nouveautés qu'il prépare, *Résurrection* et *Le Joug*, sa revue des grands succès récents. Après le *Nouveau Jeu*, voici les *Deux Ecoles*, l'une des plus célèbres et plus amusantes comédies de Capus.

Les deux artistes qui furent tant applaudis dans le *Nouveau Jeu*, M. Dieudonné et Mlle Feriel, figurent en tête de l'interprétation.

Le *Quatuor vocal bruxellois* (Mme C. Fichefet, Mlle F. Collet, M. A. Piton et M. C. Fichefet) donnera mardi prochain, à la salle Le Roy, une soirée musicale consacrée mi-partie aux œuvres des maîtres anciens, de la Renaissance et du XVIIIe siècle, mi-partie aux compositions modernes.

Mme Marguerite Lallemand, pianiste, et M. Ed. Jacobs, violoncelliste, prêteront leur concours à cette séance.

Le deuxième concert populaire aura lieu le dimanche 11 janvier avec le concours de M. Fritz Kreisler violoniste. Au programme : Symphonie en *ut* mineur de Brahms; concerto pour violon et orchestre de Mendelssohn; l'*Aurore*, *le Jour*, *le Crépuscule*, poème symphonique de C. Smulders (première exécution); pièces pour violon; ouverture de *Rienzi* de R. Wagner.

Répétition générale le 10 janvier. Pour les places, s'adresser chez Schott, de 9 à 12 et de 2 à 6 heures.

M. Joseph Wieniawski donnera cet hiver, comme les années précédentes, trois séances de piano à la Grande-Harmonie.

MM. H. Van Melle et A. Toefaert exposeront à Gand, au Cercle Artistique et Littéraire, à partir d'aujourd'hui et jusqu'au 1er janvier, quelques-unes de leurs œuvres, et notamment, de M. H. Van Melle, des *Notes et Esquisses de voyage en Portugal*.

Monna Vanna va atteindre prochainement à Berlin sa cinquantième représentation. L'œuvre de Maeterlinck, jouée en allemand au Deutsches Theater, c'est-à-dire sur la première scène dramatique de l'empire, est, nous dit-on, le plus grand succès de la saison. Toutes les scènes en sont vulgarisées par les périodiques illustrés, les cartes postales, etc.

On nous écrit de Vienne qu'Eugène Ysaye vient d'avoir en cette ville un succès sans précédent. Le public l'a rappelé *trente* fois et a exigé de l'éminent virtuose quatre morceaux supplémentaires! Jamais, nous dit-on, pareil enthousiasme ne s'était manifesté en Autriche.

Notre collaboroteur M. Henri Frantz vient d'être nommé correspondant parisien du *Studio*.

A lire dans les récents périodiques : *La Littérature belge contemporaine*, étude des mieux documentées et des plus élogieuses pour nos écrivains, par EDMOND PILON. (*La Critique internationale*, 34, rue Monge, Paris, 15 novembre 1902.) — *Eugène Demolder*, excellente et complète monographie par F. VAN DEN BOSCH, avec un beau portrait de notre collaborateur par A. Danse. (*Durendal*, rue du Grand-Cerf, Bruxelles, décembre.) — *Albert Baertsoen*, monographie illustrée d'un portrait et de douze reproductions, par VITTORIO PICA et *André Antoine* (dix reproductions), par E. CORRADINI. (*Emporium*, Bergame, décembre.) — *L'Ame flamande*, conférence de M. HENRY COCHIN. *La Tribune de Saint-Gervais*, 269, rue Saint-Jacques, Paris, octobre.)

Sous le titre *Chanterelle et Chanterie*, Mme M. Mockel et M. A. Parent donneront à Paris, en la salle OEolian (32, avenue de l'Opéra), du 15 janvier au 30 mai, dix séances de musique de chambre interprétée par un quatuor vocal et un quatuor à cordes.

Au cours de ces auditions seront passées en revue les œuvres les plus intéressantes de la musique ancienne et des maîtres modernes.

Ignorance candide :

En arrivant après l'heure au contrôle d'une salle de concerts, une dame en grande toilette demande ce qu'on joue.

— La IXe symphonie.

— Déjà la IXe! Je ne croyais pas être aussi en retard.

A CÉDER Collection *complète* du **Studio** (depuis la première année, très rare). Volumes *reliés*, en parfait état. La collection ne comprend pas les numéros hors collection (*special numbers*). — Envoyer offres à X. Y. Z., bureau du journal.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE
G. SERRURIER
LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOULE DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT
MOBILIERS SPECIAUX POUR LA CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES SOLIDES ET PEU COUTEUX



Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

BEC AUER

50 % D'ECONOMIE **LUMIERE QUADRUPLE**

Appareils d'éclairage et de chauffage au GAZ, à l'ÉLECTRICITÉ et à l'ALCOOL

INSTALLATIONS COMPLETES

Bruxelles, 20, BOULEVARD DU HAINAUT, Bruxelles

Agences dans toutes les villes.

TÉLÉPHONE 1780

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86. à Bruxelles

EN SOUSCRIPTION, POUR PARAITRE PROCHAINEMENT

CAMILLE LEMONNIER

LE MORT

ILLUSTRATION DE CONSTANTIN MEUNIER

Un volume in-8°, tiré à 25 exemplaires sur *japon* impérial, avec double état, planches en taille-douce.

Prix : 50 francs.

Les dix premiers exemplaires, renfermant, en outre, un croquis original de C. MEUNIER

Prix : 80 francs.

Demandez chez tous les papetiers

l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION **EXPORTATION** **ÉCHANGE**

L'HÉMICYCLE

Revue mensuelle illustrée de Littérature et d'Art

Rédacteur en chef :

PIERRE DE QUERLON, 3, Villa Michon, rue Boissière, Paris.

Un an : 6 francs. — Le numéro, 50 centimes.

Étranger : 8 francs.

Administration : 146, rue Saint-Jacques, Etampes (Seine-et-Oise).

L. DIDIER DES GACHONS, *éditeur.*

LIMBOSCH & CIE

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.

Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. V° MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

VINGT-DEUXIÈME ANNÉE. N° 52. 28 DÉCEMBRE 1902

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Ysaye et Busoni. *Les dix Sonates de Beethoven* (M. MALI). — Chronique Littéraire. *Poupées d'Amour. Le Père Perdrix* (GEORGES RENCY). — Concert du Conservatoire (L. L.). — Le Quatuor Schörg (PIERRE COINDREAU). — Un Ennemi du peuple (L. L.). — Les grandes publications (C.). — La Semaine artistique. — Petite Chronique. — Table des matières.

YSAYE ET BUSONI

Les dix Sonates de Beethoven
pour piano et violon

Un véritable festival. Trois soirées inoubliables pour beaucoup; inoubliables par leur charme, inoubliables aussi par les querelles et discussions qu'elles suscitèrent, consacrant leur haute valeur d'art. Et l'envie très grande prend, à ceux qui furent impressionnés, de défendre leur opinion et comme toujours, hélas! quand on discute, d'essayer de préciser leur sentiment.

Les uns disaient : « Ce n'est pas du Beethoven, ces choses gracieuses, tendres, tièdes, arrondies, ces accents voilés et moelleux, — c'est du Greuse en musique, de la poudre de riz sur une statue de Michel-Ange, du Shakespeare « lamartinisé »; — j'en passe.

Les autres répondaient : « Qu'importe! voici enfin du Beethoven agréable et humain, séduisant et nouveau; d'ailleurs, ses premières sonates appartiennent encore au genre que Raway appellerait purement décoratif. Il est donc non seulement permis mais désirable qu'on les rende *jolies*. »

En cette importante occurrence, il me semble que les jugements ne peuvent être aussi sommaires et « qu'il y faut introduire toutes sortes de considérations ».

J'avoue que lorsque le premier jour j'entendis débuter Busoni par une rafle précipitée et cotonneuse du « sujet » autoritaire et affirmatif de la sonate en *ré*, j'eus un peu d'effroi. Et pendant toute cette sonate, volontairement éteinte, semble-t-il, par les deux artistes pour faire ressortir les suivantes elles ont pourtant des caractères si nettement différents), je me demandai ce qu'ils avaient fait de sa juvénile audace, de son humour un peu rustique et de sa rudesse native.

Mais voilà. Faut-il prendre Beethoven comme l'ont pris ses contemporains, — en homme bien pourvu d'angles, de force, de nerf, de volonté, dont la grande bonté, tout intérieure et nullement sensuelle, n'excluait pas une certaine brusquerie? Cette rudesse, qui allait si bien à sa droiture fruste, peut se mêler parfois aux accents robustes de ses formules et les durcir; le cher grand vieux ne prétendit jamais être sans défaut Mais pour ceux de son temps et pour beaucoup d'entre nous, ce défaut-là est un charme de plus — et n'est que le

petit côté, rarement trahi par ses œuvres d'ailleurs, de cet héroïsme impétueux, de cette énergie virile, de cette farouche « propreté morale » qui caractérisent Beethoven.

Faut-il adoucir et polir le tout quand même? Ysaye a pensé que c'était nécessaire et, ce faisant, il a fait adorer Beethoven à des gens qui ne le comprenaient pas quand Rubinstein le jouait. Il nous a donné un Beethoven heureux, doux et tendre; et son archet eut une rare puissance d'expression dans les *andante*, *allegrettos* et *adagios*. Tant de gens furent complètement heureux ce premier soir, et ravis, et édifiés, que nous n'étudierons pas la question davantage. Chaque artiste la résout à sa façon.

Je me permets pourtant de trouver que le jeu de Busoni, velouté, perlé, étourdissant de perfection et d'égalité, est bien sec quand il interprète les phrases lentes, puissantes ou larges de Beethoven. Lui qui exécute les « traits » les plus ardus et les plus rapides avec un *legato* que nul n'a égalé, il ne parvient pas à soutenir un chant, chose que tant de pianistes inférieurs obtiennent sans savoir comment. Bien plus, on dirait que le chant lui fait peur et qu'il l'abrège à dessein, comme il le fit dans l'*adagio cantabile* de la septième sonate (*ut mineur*) dont il eût doublé le mouvement, la seconde fois qu'il l'énonça, sans la tenace protestation d'Ysaye qui entendait laisser au thème toute sa largeur d'expression, et empêcher ce trop adroit mécanicien d'emporter Beethoven dans son automobile en rupture de frein.

Dans cette même sonate, la grave et impérieuse phrase du début, les croches menaçantes et *liées deux à deux* du final (thème initial) furent exécutées par lui en *grupetti* décoratifs. L'*allegro assai* de la sonate n° 8 (*sol majeur*) fut mené en *presto*; tous les détails intéressants du dessin en furent absolument perdus. D'autres choses encore, trop longues à détailler, justifièrent la colère qui prit à plusieurs, le second jour, et les induisirent en querelles bien senties, exprimées sur les trottoirs d'alentour, pendant que la bonne lune éclairait le retour enthousiaste du grand nombre.

Mais le troisième jour il en alla tout autrement. La sonate n° 10 qui ouvrait la soirée est une des choses les plus douces et les plus parfaites que Beethoven ait écrites. Moins pressé, Busoni s'est abandonné au charme de cette page de tendresse, si savoureusement comprise par Ysaye, et elle fut rendue avec une perfection qui touchait à l'absolu.

La sonate en *fa*, connue de presque tout l'auditoire, fut adorablement détaillée (ce que n'avaient guère été les premières, ni la septième). Dans la fameuse *Kreutzer Sonate*, attendue par tous avec anxiété, Busoni témoigna d'un réel respect de l'œuvre et d'une *furia* tout à fait en situation. Pour Ysaye, il fut le très grand artiste qu'il sait être quand une belle chose l'émeut et l'anime. Les deux *prestos* de ce poème de passion furent rendus avec une ampleur et une autorité qui donnaient un fier démenti aux descriptions fantaisistes du bon Tolstoï. L'excellent Russe, si grand par d'autres vertus, n'eut jamais le don de comprendre l'art musical. Il se peut, du reste, qu'une paire d'amateurs sensuels et traînards aient exécuté pour lui cette page qu'il a si mal jugée. S'il avait entendu Ysaye et Busoni, il en eût parlé autrement.

Dramatique, fougueuse, tourmentée et pourtant d'une clarté qui n'est en rien aveuglée par la passion, elle apparut, ce dernier soir, triomphante, éclatante en sa tragique et tumultueuse beauté, où aucune tiédeur sensuelle ne vint affadir son impétueux élan et son désespoir emporté.

Le public applaudissait à tout rompre et les antagonistes de la veille s'en furent réconciliés, demandant à la lune de calmer leur fièvre, admirative cette fois.

M. Mali

CHRONIQUE LITTÉRAIRE (1)

Poupées d'Amour, par Camille Lemonnier. — **Le Père Perdrix**, par Ch.-Louis Philippe.

Pendant que s'apprêtent les fêtes que la Belgique littéraire veut lui offrir à l'occasion de son cinquantième volume, Camille Lemonnier ne s'arrête pas de produire. Sa maturité est féconde comme sa jeunesse. Et quand nous acclamerons sa cinquantième œuvre, sa soixantième sera sur le chantier. Jadis, on a fêté ses noces d'argent avec la littérature. Dans quelques semaines nous fêterons ses noces d'or. Nous fêterons un jour ses noces de diamant.

En attendant, nous lirons ses livres, ses beaux livres, qui gardent toute la fougue, toute l'artiste nervosité des œuvres de la trentième année et qui possèdent en outre une beauté verbale incomparable. Nous les lirons avec une attention étonnée, ne parvenant pas à comprendre ce miracle de renouvellement perpétuel qui soustrait Camille Lemonnier à la loi fatidique de l'uniformité. Tant d'autres, qui ont un nom illustre, ne font que répéter le succès de leur premier livre. Lui, il a eu ce hautain courage de se créer une âme nouvelle pour chacune de ses œuvres nouvelles. Il a voulu — et c'est sa gloire — être toujours parmi les premiers à adopter les idées neuves, à éprouver les sentiments, les sensations jusqu'alors inconnues, dont l'évolution dote l'humanité. Son œuvre entière est variée et progressive comme la Vie. Elle ne s'arrêtera pas de croître en perfection. Et son dernier livre, ce sera le plus beau.

Le recueil de nouvelles qu'il nous donne aujourd'hui est charmant comme son titre : *Poupées d'amour* (1). Ainsi que dans les autres productions du maître, on peut y saluer les vertus d'une langue extraordinairement riche et d'une pensée à la fois si vaste

(1) Société d'éditions littéraires et artistiques (librairie Paul Ollendorff), Paris.

et si profonde qu'elle embrasse tous les horizons et qu'elle plonge jusqu'aux abimes les plus secrets de l'âme. Des nouvelles comme *L'Homme* et *Le Drame* sont dignes de figurer dans une anthologie des plus beaux contes de notre temps. Elles sont classiques de ton et de tenue. Et, de plus, elles s'enrichissent de sensations toutes modernes qui leur confèrent cette propriété que Goethe exigeait des œuvres d'art : l'actualité.

On a beaucoup parlé, on parle encore tous les jours de l'influence exercée par les écrivains étrangers sur la littérature française. On a parlé des Russes, d'Ibsen, de d'Annunzio. On commence aussi à parler de Maeterlinck. Je crois qu'il viendra un temps où les philologues signaleront l'influence exercée par Lemonnier sur la langue elle-même. Il est incontestable qu'outre les vocables qu'il a rajeunis ou créés, le lyrisme spécial de ses phrases, ses tournures, ses alliances de mots sont déjà imités par un certain nombre de jeunes écrivains. Ce serait une étude intéressante que de rechercher, dans les œuvres de plusieurs auteurs en vue de la dernière génération, ce que ceux-ci doivent au maitre belge. La récolte ne manquerait pas d'une saveur bien propre à exciter un peu notre morne patriotisme.

***

En tous cas, il ne faudrait pas s'adresser à Charles-Louis Philippe. Celui-ci n'imite, même inconsciemment, personne. Il est lui-même, rien que lui-même, avec quelques défauts, avec de sublimes qualités. Et, certes, parmi les jeunes, parmi les audacieux, les « trouveurs », c'est lui qui va le plus loin sur la route de la nouvelle Beauté.

C'est la première fois, je pense, qu'on parle de Charles-Louis Philippe dans l'*Art moderne*. On peut, dès à présent, affirmer que ce ne sera pas la dernière. Il importe que la Belgique littéraire fasse connaissance avec cet étrange petit bonhomme, qui a de petits membres, de petits yeux, un petit nez et une grande âme. Il a publié plusieurs volumes, les uns qui ne sont que des essais : *Quatre histoires de pauvre Amour* (1), *La bonne Madeleine et la pauvre Marie* (2); *La Mère et l'Enfant* (3); les autres, deux romans : *Bubu de Montparnasse* (4) et le dernier, tout récent : *Le Père Perdrix* (5), qui affirment un talent plus mûr et déjà tout à fait remarquable.

Il faut bien se résoudre à ne parler ici que du *Père Perdrix*. Qu'est-ce que c'est que ce singulier bouquin? C'est la simple histoire d'un vieux pauvre, habitant une petite ville, qui est un peu paresseux, un peu douillet, comme tous les vieillards; qui se laisse nourrir par sa vieille femme, parce que forgeron, de son état, le feu l'a presque complètement aveuglé; qui a des enfants mariés dont il ne peut — c'est dans l'ordre — espérer aucune assistance; qui perd sa femme, s'enfonce davantage dans la misère et finit par suivre à Paris un jeune homme du bourg. Dans la grande ville, où tout coûte cher, il se sent à la charge de son ami et, très simplement, il va se jeter à l'eau. C'est tout. Il s'est jeté tout vêtu, sans enlever ses lunettes bleues.

« Les mariniers qui le pêchèrent le lendemain, dirent : « En voilà un qui voulait y voir clair. Il n'a pas posé ses lunettes. »

Je ne pense pas qu'on ait jamais entrepris d'écrire un roman avec moins de matière. Et pourtant, je n'en connais point qui soient plus émouvants, d'un bout à l'autre, émouvants jusqu'aux larmes. Ce qui en fait l'intense beauté, c'est sa spontanéité, son jaillissement d'une source pathétique que nul, jusqu'ici, n'avait découverte. Tous ceux qui voulaient peindre la vie des humbles la peignaient telle qu'eux la voyaient, dans son aspect extérieur, dans sa misère apparente. Et toujours, quel que fût le talent de l'auteur, ce tableau avait quelque chose d'enflé, de déclamatoire et de faux. Pour corser le récit, on intercalait des descriptions bien faites, savamment distribuées, offrant çà et là, au cours du voyage infernal, le repos souriant de leurs oasis parfumées. Telle n'est pas la manière de Charles-Louis Philippe. Il est le premier à avoir appliqué dans toute sa rigueur le principe de Flaubert qui exigeait que l'auteur restât en dehors de son œuvre. Lui s'en est exclu, même dans les descriptions. Qui est-ce qui a écrit le *Père Perdrix?* C'est le père Perdrix lui-même. Ou, du moins, c'est ainsi qu'il l'aurait écrit s'il l'avait pu. Les descriptions, enfantines, hachées et vues sous un angle absolument nouveau, c'est le pauvre père Perdrix qui semble les dicter à l'écrivain. Il n'y a dans ce livre, en fait de sensations et de sentiments, que celles et ceux que le héros et les quelques gens du peuple qui en sont les principaux personnages, étaient capables d'éprouver. Le style n'échappe pas aux conséquences de cette façon nouvelle de traiter un roman. Il est diffus. Il manque de clarté, de relief, de force. Pas toujours, mais souvent. Et je sais bien que l'auteur pourrait répondre qu'il l'a voulu ainsi, parce que la pensée de ses personnages, elle aussi, est diffuse, manque de clarté, de relief et de force. Ce serait un argument, mais je crois fermement qu'il est possible, en littérature, d'exprimer clairement des choses peu claires. Cela, c'est le secret du génie ou du talent parvenu à sa pleine maturité. Charles-Louis Philippe, le seul vrai romancier démocratique que possède notre époque démocratique, n'est pas éloigné du moment où il nous donnera un livre parfait, — un livre de pitié suprême et d'infinie bonté.

GEORGES RENCY

(1) Bibliothèque de l'Association, Paris.
(2) (3) Editions de la *Plume*, Paris.
(4) (5) Eugène Fasquelle, Paris.

CONCERT DU CONSERVATOIRE

M. Gevaert avait composé le programme du premier concert du Conservatoire dans le but de célébrer la mémoire de la reine Marie-Henriette. A cet effet, il avait choisi l'*Ode funèbre* écrite par Hændel en 1737 à l'occasion de la mort de la reine Caroline, l'*Actus tragicus* de Bach et la *Symphonie en ut mineur* de Beethoven. Programme copieux, comme on le voit.

L'*Ode* d'Hændel appartient au genre de composition intermédiaire entre la cantate d'église et le motet qui porte le nom d'*Anthem*, dénomination résultant de la forme de chant alterné qu'affectent d'ordinaire les pièces de cette espèce. C'est un type musical tout particulièrement anglais que perfectionnèrent Purcell et Hændel. On connaît de ce dernier les douze *Chandos-Anthems*, l'*Anthem* de mariage de la princesse Anne (1734) et l'*Anthem* funèbre de la reine Caroline. Nous sommes ici en présence d'un « full anthem », d'une composition pleine, purement chorale, sans alternance de soli et d'ensembles; musique solennelle et monotone qui sent la cérémonie officielle, et dont l'allure toujours compassée ne tarde pas à provoquer un ennui seigneurial. Signalons pourtant au sein de ce vaste assoupissement le réveil du chœur et de l'orchestre sur les mots : « Elle avait pour l'indigent, pour l'orphelin, » etc.

L'*Anthem* d'Hændel dure plus de cinquante minutes; après avoir subi ce lourd cataplasme de musique anglo-saxonne, le public semblait mal préparé à goûter la touchante cantate *Gottes Zeit ist*

die allerbeste Zeit. M. Bitter, dans le livre qu'il a consacré à Bach, rapporte certains extraits des archives de la Société musicale de Leipzig, extraits inspirés en grande partie par Bach lui-même ou par son associé Deyling, et qu'on devrait méditer toutes les fois qu'il s'agit de composer un programme musical. Ils visent la durée des cantates et marquent la préoccupation dont témoignait Bach de ménager l'endurance des fidèles. C'est ainsi qu'en hiver les œuvres ne doivent pas se prolonger au delà de vingt-cinq minutes, tandis qu'on peut les allonger un peu plus en été.

Quoi qu'il en soit, la cantate *Gottes Zeit*, qui porte dans la collection de la *Bach Gesellschaft* le nº 106, est cataloguée par Breitkopf parmi les œuvres funèbres. Elle est écrite pour quatre voix, deux violes de gambe, deux flûtes et orchestre. Elle comporte comme solistes un alto, un ténor et une basse.

Dès la délicieuse introduction où les flûtes et les violes de gambe proposent les motifs caractéristiques de la composition et ce soupir d'espérance qui sera utilisé plus tard par les soprani sur les paroles : « Oui, viens, Seigneur-Jésus » et par le ténor-solo dans le premier air, on éprouve comme une détente, comme un repos. Que nous voilà loin du carcan protocolaire serré par l'*Anthem* d'Hændel! Quelle musique vraiment humaine et si prodigieusement diverse malgré l'unité thématique qui en relie strictement les manifestations! L'attention est toujours en éveil, tant le vieux Cantor excelle à varier ses effets, à combiner de toutes les façons possibles les éléments dont il dispose, à soutenir les voix d'un orchestre vivant, aussi sobre que puissamment coloré. Voici la série des morceaux qu'il distribue avec un ingénieux souci d'alternance au cours de la cantate :

1º Introduction; 2º chœur; 3º air de ténor; 4º air de basse; 5º chœur; 6º air d'alto, puis de basse; 7º chœur final.

Le nº 5 a produit une impression véritablement poignante ; tandis que les altos, les ténors et les basses clament l'angoisse de la mort, mais une angoisse de chrétien stoïque, les soprani affirment leur espérance en un élan de ferveur touchante. Mlle Flament, MM. Demest et François, chargés des soli de chant, les exécutèrent dans le style qui convient et avec un respect absolu du texte. On eût souhaité que certaines parties chorales et surtout le grandiose ensemble final, si ardent, si passionné et tout vertébré de joyeuses vocalises, fussent exécutées d'un mouvement moins traînant et d'une façon moins compacte. Il y a aussi dans les extraits auxquels nous faisons allusion plus haut certains renseignements émanant de Bach lui-même et qui prouvent que si une cantate ne doit pas être jouée avec l'allure d'un ballet, certaines de ses parties admettent pourtant l'épithète de « *lebhaft* » ou la mention « *mit schneller Bewegung* ».

De la *Ve Symphonie*, nous ne dirons rien. Depuis longtemps, en effet, elle tient lieu aux chefs d'orchestre de morceau de virtuosité, et le public s'est accoutumé à s'en servir comme d'une pierre de touche pour établir un classement entre les différents capellmeister. On a enregistré avec soin toutes les altérations de mouvement que ces derniers sont susceptibles d'infliger à l'œuvre du maître de Bonn. Nous ne doutons pas un seul instant que le public du Conservatoire ait particulièrement goûté la manière dont M. Gevaert en a dirigé l'exécution.

L. L.

LE QUATUOR SCHÖRG

Lundi dernier, dans la salle de la nouvelle Ecole allemande — excellente de sonorité, mais pourquoi si blanche? — le Quatuor Schörg a fait applaudir l'œuvre 59 de Beethoven. L'audition a failli ne pas avoir lieu; au dernier moment, un des instrumentistes ayant égaré sa partition, a fini, après maintes recherches et maintes tribulations, par la retrouver gisant sur la banquette d'un tramway; c'est du moins ce qu'on a chuchoté dans la salle : mais un public qui attend a toujours mauvaise langue.

Les deux quatuors ont été en général très bien exécutés. Les instrumentistes arrivent, dans les mouvements lents, à un fondu parfait et il n'y a qu'à admirer la délicatesse de leur jeu. Peut-être, pour que ce soit tout à fait bien, faudrait-il qu'ils apportassent dans l'exécution des morceaux vifs le souci moins grand d'une netteté qui détermine parfois la sécheresse, notamment dans le premier morceau du quatuor en *fa* que nous aurions préféré moins raide — si l'on peut ainsi dire — et plus expressif. L'excès de précision les entraîne souvent à l'oubli de la gradation progressive des sonorités et les amène à des nuances trop heurtées.

Mais ces critiques faites, il convient de louer hautement le Quatuor Schörg de l'interprétation qu'il a donné des œuvres de Beethoven; ce sont de vrais artistes qui d'abord — ce qui est rare — ont compris ce qu'ils jouaient et puis ensuite l'ont aimé, — ce qui est encore bien plus rare.

PIERRE COINDREAU

UN ENNEMI DU PEUPLE

Pièce en cinq actes d'HENRIK IBSEN.

Tout le monde connaît le sujet de la pièce d'Ibsen que la troupe de Lugné-Poë a représentée mardi soir au Parc. Après avoir soulevé de violents orages au moment de son apparition, il y a une dizaine d'années, elle est devenue tout tranquillement classique et compte parmi les meilleures du dramaturge norwégien.

Le docteur Stockmann croit au progrès et à la justice sociale. Dans son rêve de naïve sincérité, il s'imagine rendre service à ses concitoyens en dénonçant l'empoisonnement des conduites d'eau de l'établissement balnéaire qui fait la fortune de la ville. Mais les innombrables intérêts que lèse cette franchise inopportune se liguent contre lui; on le traite d'ennemi du peuple et on le laisse seul avec son idée.

La pièce se recommande autant par l'observation aigüe et ironique qui se précise dans les détails que par la thèse générale qu'elle soutient. Elle expose notamment de façon aussi juste que cruelle certains dessous du journalisme et cingle sans ménagements les petites lâchetés et les compromissions cyniques de la vie courante.

Quant à la thèse individualiste présentée par Ibsen, elle se résume dans les aphorismes suivants : La masse est ignorante et méconnaît ses véritables intérêts. La minorité, l'élite, ont toujours raison et la majorité a toujours tort.

On retrouve ici le principe sociologique cher à l'école allemande. Ce sont les hommes forts qui font leur temps, alors que la masse se montre impuissante, dominée qu'elle est par de trop pressants besoins. Seuls les hommes cultivés entrevoient l'avenir et doivent conduire les peuples.

L'aristocratie prime la démocratie.

On peut se demander s'il vaut mieux que l'élite demeure confinée dans sa tour d'ivoire ou descende sur la place publique pour mener les affaires. Certains, et parmi eux Maeterlinck, dans son admirable *Temple enseveli*, estiment l'élite peu propre au gouvernement, parce que ses préoccupations exclusivement individuelles lui enlèvent le sentiment de l'espèce qui reste l'apanage de la masse. D'autres, comme Izoulet et Le Dantec, ont démontré la précarité scientifique de l'individualisme et signalé ce qu'ils appellent « l'erreur individualiste ». Stockmann lui-même commence par se montrer fervent majoritaire quand il sent derrière lui la « majorité compacte », puis il devient antimajoritaire lorsqu'il s'aperçoit que cette « sacrée majorité compacte » a tourné casaque. L'évolution si humaine du personnage produit même un amusant quiproquo qui se traduit, vers la fin de la pièce, par une subite froideur dans les applaudissements des galeries supérieures.

Il semble que la question soit mal posée, car si l'élite se mêle à la foule et s'abaisse aux basses-œuvres de la politique, elle perd par cela même son caractère d'élite. Bien certainement elle gouverne toujours, seulement elle ne gouverne pas dans le présent; elle prépare le gouvernement de demain, en semant les idées que la masse récoltera et fera siennes plus tard. Son rôle consiste à

marcher à l'avant-garde de la société et à proclamer ce qu'elle trouve bon et juste sans se laisser décourager.

En nos temps de « blocs », les démocrates prétendent que la distance ira sans cesse en décroissant entre l'élite et la masse. Nous ne demandons pas mieux que de les croire; seulement, nous pensons qu'ils ne sauraient trop conseiller la patience, car la route qui conduit à Salente est décidément bien longue.

Interprétation excellente. Lugné Poë établit sobrement et justement le caractère de Stockmann. MM. Adès, Liser et Gérard le secondent de la façon la plus intelligente. N'oublions pas les deux rôles de femmes tenus par MMmes Daumeric et Fanstaff, si touchantes dans leur attitude dévouée et modeste.

L. L.

LES GRANDES PUBLICATIONS

Je n'ai que peu de lignes pour signaler la grande publication de la maison Hachette, cette année : c'est l'histoire de *La Guerre racontée par l'image*. Les généraux et les capitaines ici sont les peintres, les enlumineurs, les statuaires. Ce sont eux qui ordonnent les batailles et l'art embouche les clairons.

Cette part donnée de nos jours à la représentation des choses est significative. Elle établit les relations de visibilité, de documentation exacte et, quand il s'agit d'époques périmées, de conjectures qui se sont établies entre le temps, les faits, les hommes et nos méthodes de reconstruction. L'image est vérace : les mille facteurs qui altèrent l'expression écrite n'ont guère de prise sur la translation de la chose vue dans la forme graphique. Les yeux ont une sincérité que n'a pas toujours la réflexion, variable et artificieuse. C'est la raison pour laquelle, de plus en plus, on s'en rapporte, dans la restitution du passé, aux témoignages iconographiques.

C'est, en somme, un diorama véhément de la guerre que ce livre qui en déroule les effrois et les horreurs à travers les âges. Les bas-reliefs, les bronzes, les mosaïques, les tableaux, les estampes l'attestent dans ses jeux furieux et ses combinaisons mobiles. Quand le document n'existe pas, l'âme enfiévrée d'un grand artiste l'imagine. Rubens, Raphaël, Véronèse, Mantegna palpitent de meurtre, de gloire et d'orgueil dans leurs ordonnances magnifiques où revivent les tueries antiques.

Voici la préhistoire, l'ère barbare, la chevalerie, centaures et demi-dieux profilés sur des ciels enflammés de légendes. Et puis les gigomachies se réduisent à la taille humaine : une autre humanité bataille, souffre, pantelle, innombrable, là où des corps-à-corps de preux semblaient mettre aux prises les éléments.

Fontenoy, la Rochelle, Arras, Rocroy, Nimègue, Jemmappes, la Vendée, l'Egypte, l'Espagne, la Russie, Waterloo, aspects modernes de la guerre, depuis la stratégie et les batailles réglées comme des parties d'échecs jusqu'aux hécatombes et aux charniers du siècle napoléonien, les masses ruées aux mêlées, les escadrons décimés par la mitraille, de larges pans de terre saignants comme des champs de coquelicots. Et voilà l'épopée avec ces historiographes : Vernet, Charlet, le grand Raffet, Meissonier.

Étendards en fuite, trophées errants et dispersés, sols labourés par des charges, remous humains tournoyants dans la volée des canons, râles des clairons, tambours grelottants comme des glas, fracas de silences trouant les tonnerres des artilleries, — c'est la mort vivante qui passe aux feuillets du livre, obscure, tragique, chamarrée, en haillons, fécondant d'égales pourritures la défaite et la victoire. Il n'en faut pas davantage pour faire une page d'histoire définitive de ce recueil composé avec des monceaux d'humanité saccagée et qui, grâce au génie des maîtres, ennoblit de belles attitudes le sacrifice et l'héroïsme.

L'Image! Elle est encore, à l'infini, dans l'année 1902 du *Tour du Monde* proposant l'aventure de la découverte aux pays lointains. Les récits d'exploration s'y pressent, *La Terre de Feu* par M. Otto Nordenskjold, *L'Oasis de Bou-Saada* par le Dr Vigerie, *Dans le Djebel-Amour* par M. P. de L'Harpe, *Au pays des Lapons* par M. de Launay, *A travers la Tripolitaine* par M. de Mathuisieulx. Il y a là encore de bien curieuses études sur les représentations théâtrales de Vishy, dans l'île de Gôtland, par M. Lucien Maury et sur les représentations de la Passion en Bavière et en Suisse, par M. Jacollet. A lire aussi la saisissante restitution d'un bagne russe par M. Paul Labbé.

C.

La Semaine Artistique

Du 28 décembre 1902 au 3 janvier 1903.

Musée de peinture moderne. 10 4 h. Exposition de la *Société royale des Aquarellistes*. (Clôture le 31.)

Cercle artistique Exposition Carl Jacoby et Albert Sohie.

Cercle d'Art *Le Lierre*. 10 5 h. (Chaussée de Wavre, 28).

Dimanche 28. — 2 h. Assemblée générale de la Société pour la protection des sites. (1, place de Louvain) — 2 h. 1/2. Conférence de M. A Dorchain : *Ponsard*. Représentation de l'*Honneur et l'Argent*. (Théâtre du Parc.)

Lundi 29. — 8 h. 1/2. Deuxième concert du Quatuor Schörg. (École allemande, rue des Minimes, 21)

Mardi 30. — 3 h. Œolian recital. (Magasins de la Bourse.) — 3 h 1/2. Fête de bienfaisance : Œuvre des Petits pieds nus (Rue de Bordeaux, 14.) — 7 h. Adieux de Mme Litvinne : *La Valkyrie*. (Théâtre de la Monnaie.)

Mercredi 31. — 8 h. Reprise des *Ararités*. (Théâtre du Parc.)

PETITE CHRONIQUE

Nous apprenons avec plaisir la nomination de M. Jean Delvin comme directeur de l'Académie des Beaux-Arts de Gand. Le choix de l'administration communale ne pouvait être meilleur. A ses mérites de peintre, M. Delvin unit des qualités professorales qui font présager une orientation excellente à ses nouvelles fonctions.

Les fêtes de Noël n'ont pas interrompu les répétitions de l'*Étranger* et d'*Attendez-moi sous l'orme*, les deux œuvres lyriques de M. Vincent d'Indy qui seront représentées à la Monnaie le 7 janvier.

Solistes, chœurs et orchestre travaillent tous les jours en présence du compositeur, qui se montre très satisfait de l'interprétation. Le décor de l'*Étranger*, exécuté par M. Dubosq sur les indications de l'auteur et d'après les croquis qu'il a rapportés de la côte basque, a été planté hier et fera sensation.

Les costumes, dessinés par MM. Dario de Regoyos et Bergès, avec un respect rigoureux de la couleur locale, promettent d'encadrer l'action musicale de M. d'Indy d'une façon pittoresque et chatoyante.

De nombreuses personnalités parisiennes s'inscrivent pour la première représentation, qui réunira une salle exceptionnelle.

Les Chanteurs de Saint-Gervais de Paris, qui obtinrent un si vif succès en Belgique il y a deux ans et aux récentes assises musicales de Bruges, se feront entendre prochainement à Bruxelles dans un répertoire tout à fait nouveau. Ils donneront à la Grande-Harmonie, le vendredi 9 janvier, sous la direction de M. Charles Bordes et avec le concours de leurs solistes (Mlles Pironnet, Legrand, MM. Jean David, Gibert et Gébelin), une soirée consacrée aux maîtres français et belges des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles. Le programme, outre des motets de Lassus et de Josquin des Prés, des chœurs de Jannequin et de Rameau, comprend deux nouvelles séries de chansons populaires françaises; un air très peu connu de la cantate *Alphé et Aréthuse* de Clérambault et, en première audition, une œuvre fort curieuse et dramatique du XVIIe siècle : *Le Reniement de saint Pierre*, histoire sacrée avec récits, soli et chœurs, de Marc Antoine Charpentier.

La Société royale pour l'encouragement des Beaux-Arts à Anvers organise pour le 15 avril une exposition d'aquarelles, pastels, dessins et gravures réservée exclusivement aux artistes belges. Cette section étant généralement sacrifiée dans les salons triennaux, nous ne pouvons qu'approuver l'initiative prise par la Société d'encouragement et engager les artistes à seconder les efforts de celle-ci.

S'adresser pour tous renseignements à M. A. Van Nieuwenhuyse, secrétaire, 189, chaussée de Malines, Anvers.

En avril prochain le Conservatoire et la ville de Mons fêteront le vingt-cinquième anniversaire de la direction de M Jean Van den Eeden (1878-1903). A cette occasion aura lieu, entre autres fêtes, un festival exclusivement consacré aux œuvres de M. Van den Eeden.

Voici quelques prix de la seconde vacation de la vente Otlet :

M. Collart, *Effet de neige*, 800 francs. — De Groux, trois esquisses, 950, 1,000, 1,100. — Fourmois, *Moulin*, 750. — Hermans, *A l'aube*, 2,600. — Id, *Jeune fille*, 1,900. — Wauters, *Lendemain de la bataille d'Hastings*, 6,400. — A. Stevens, *Femme blonde* (pastel), 2,000. — Decamps, *Chien blessé* (esquisse), 3,800. — Rousseau, *La Cabane* (esquisse), 3,100. — Courbet, *Effet de neige*, 1,500. — Mackart, *Othello*, 1,600. — Munthe, *Soleil couchant*, 1,200.

Une garniture de salon a été vendue 6,200 francs; une tapisserie de Bruxelles, 2,500; des tapisseries de la Renaissance, 3,500; une tapisserie flamande, 2,500; un haut relief en chêne, 1,000, et un haut relief (Saint Ignace), 2,000.

Le monument Verwée, dû au statuaire Van der Stappen et qui figura au dernier Salon de la *Libre Esthétique*, sera inauguré au mois de mai.

Il se compose de trois parties : le corps de fontaine, très orné, portant le médaillon du défunt et une vasque de granit d'Ecosse, une figure en haut relief de la Flandre tenant les écussons jumeaux de la Belgique et du Brabant, et enfin, comme frise supérieure, l'interprétation d'un de ces grands bœufs si scupturalement campés par l'artiste et ayant pour fond le beau pays de Furnes dont s'est inspiré Verwée.

Le monument, en pierre blanche d'échaillon, mesurera 5 m. de haut sur 4 mètres de large et sera érigé à l'angle de la rue Verwée.

Après avoir été triomphalement accueillie en Allemagne, *Monna Vanna* va être représentée dans les villes principales de l'Autriche et de la Hongrie. Les artistes de la création, parmi lesquels Mme Georgette Leblanc et M. Lugné-Poë, viennent d'être engagés pour une tournée qui débutera à Vienne dans la première quinzaine de janvier. M. Maurice Maeterlinck compte se rendre à cette occasion en Autriche, où seront données de grandes fêtes en son honneur.

La librairie Oscar Schepens et Ce, de Bruxelles, vient de lancer son nouveau Catalogue général, joliment illustré et comprenant 3,500 titres d'ouvrages différents, classés méthodiquement. C'est un volume de 400 pages dans lequel, grâce à des annotations succinctes mais complètes, il est facile de se rendre exactement compte des sujets traités.

Durendal (1) inaugurera le 1er janvier la dixième année de son existence. Cette intéressante revue contient chaque mois soixante-quatre pages de texte inédit : contes, nouvelles, romans, poésies, études d'art. Chaque mois, elle publie des critiques sur la peinture, la sculpture, la musique, la littérature, et rend compte des principales manifestations d'art : expositions, concerts, conférences, etc., et des principaux ouvrages de la littérature contemporaine. Elle publiera, en 1903, un roman de Georges Virrès.

Tous les nouveaux abonnés pour 1903 recevront, à titre gracieux, le numéro de décembre contenant la remarquable étude de notre collaborateur, M. de la Laurencie, sur l'*Etranger* de Vincent d'Indy.

En souscription à l'*Edition mutuelle* (Paris, 269, rue Saint-Jacques) : *Les Pèlerins d'Emmaüs*, oratorio en deux parties pour soli, chœur et orchestre, poème de DANIEL LAJAS, musique de GUSTAVE BRET. Partition pour piano et chant : 12 francs net. Pour les souscripteurs, 10 francs.

(1) Revue mensuelle, Bruxelles, 22, rue du Grand-Cerf.

A CÉDER Collection *complète* du **Studio** (depuis la première année, très rare). Volumes *reliés*, en parfait état. La collection ne comprend pas les numéros hors collection (*special numbers*). — Envoyer offres à X. Y. Z., bureau du journal.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE
G. SERRURIER
LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOULE DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT
MOBILIERS SPECIAUX POUR LA CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES SOLIDES ET PEU COUTEUX

TABLE DES MATIERES

CONTENUES DANS LA VINGT-DEUXIÈME ANNÉE (1902) DE L'*ART MODERNE*

ÉTUDES ET PORTRAITS

A Victor Hugo (Emile Verhaeren). 67
La Libre Académie de Belgique (Edmond Picard). . . 5, 25
Les Latins (Eugène Demolder) 33
Le Classique de demain (Adrien Mithouard) 82
L'Artiste et la Société (Eugène Rouart) 106
Le Frisson des iles (André Fontainas). 119
Les Origines de notre art national (L. Maeterlinck). 265, 273, 281
Les Primitifs flamands (Octave Maus). 233
Chauvinisme musical (L. de la Laurencie) 1
La Sonate (Vincent d'Indy) 289
L'OEuvre d'art et l'Artiste (Id.) 330
Le Théâtre belge (Octave Maus). 145
Monna Vanna (André Fontainas). 169
Pelléas et Mélisande (Octave Maus) 177
L'Étranger (V. D. Calvocoressi) . . 183, 193, 385, 393, 403
Un Auteur dramatique suisse (Hubert Krains) . . . 201
A propos du *Voiturier Henschel* (Octave Maus). . . 129
Chez le peintre Claus (Camille Lemonnier) 300
Le Nu dans l'Art (Henry Detouche). 210
Un Mot sur l'Art en Extrême-Orient (Jean Marcel). . 362
La Colonie artistique de Darmstadt (G. Serrurier) . . 35, 52
Le Salon de Gand (Octave Maus) 296, 313, 321
L'Exposition de Turin (H. Fierens-Gevaert) 249, 257
L'Etat doit il protéger la littérature? (Georges Rency) . 305
Une Fédération des Gens de lettres belges (Id.) . . . 361
Du Style et de l'Idée (Camille Lemonnier). 161
La Dissertation française (Georges Rency). 313
Impulsion galante (A. Gilbert de Voisins) 209
Statuette moderne (Claude Ferrare) 226
Le *Mercure de France* (A. M.) 307
Albéric Coppieters (Octave Maus). 225
Léopold Courouble (Georges Rency) 421
Paul De Vigne (Octave Maus) 3
Jean Dominique (Blanche Rousseau) 41
Albert Erlande (A. Gilbert de Voisins). 217
Maxime Gorki (M. G.). 68
Rudyard Kipling (Claude Ferrare) 315
Georgette Leblanc (M. Mali) 117
Camille Lemonnier (Georges Rency) 95
Henri Le Sidaner (M.-A. Leblond). 99
Amédée Lynen (Eugène Demolder) 51
Maurice Maeterlinck (Octave Mirbeau 188
Id. (Edmond Pilon 324
Edouard Manet (Octave Uzanne) 227
Constantin Meunier (Octave Maus) 353
George Minne (H. Fierens-Gevaert) 377
Lucien Muhlfeld (A. Gilbert de Voisins) 412
La comtesse de Noailles Jean Dominique) 411
Edmond Picard Georges Rency) 309
Henri de Régnier (André Fontainas) 137
Steinlen (Henry Detouche) 9, 17
Henri de Toulouse-Lautrec (Maurice des Ombiaux) . 83
Emile Verhaeren (André Fontainas) 59
Ysaye et Busoni (M. Mali) 429
A Zola (M. M.). 329
Zola (Octave Maus). 337

PEINTURE

Les Origines de notre art national (L. Maeterlinck). 265, 273, 281
Balzac annonciateur de l'impressionnisme (C. Mauclair). 269
L'abbé Cuir (Octave Mirbeau) 308
La Critique d'art (Edmond Joly). 269
L'*Union des Amis de l'Art belge* 190
La succession Potvin au musée Wiertz. 132
L'âge d'or de la peinture flamande. 244
L'art des Flandres (Hector Fleischmann) 294
Au Musée ancien 366
Le Musée de Bruges (E. Copman) 371
Un Musée central à Bruges (L. Abry) 347
Les bâtons de couleurs à l'huile de M. Raffaëlli . . . 214
Joseph Coront (Pierre de Querlon) 349
Louis Eymonnet (Id.) 349
Armand Rassenfosse (Charles Delchevalerie) . . . 269
Le Salon de la Libre Esthétique. Le Vernissage . . 69
Quelques peintres (Eugène Demolder) 105
Henri de Toulouse-Lautrec (Maurice des Ombiaux). 83
Gerhard Munthe (S. K.) 99
La Sculpture (Gisbert Combaz) 75
Acquisitions 14, 22, 92, 114, 126
La Libre Esthétique et la Presse 132, 189
Exposition de la Société des Beaux-Arts (Octave Maus) 153
Exposition de la Société des Aquarellistes (Id.) . 414
Exposition du Cercle Pour l'Art (Id.). . . . 28, 36, 48, 53
Exposition du Sillon (Id.) 387
Exposition du Labeur (Id.) 340
Expositions du Cercle Artistique. Paul de Vigne. . 3
M. Henry Janlet 21
MM. Lemayeur et Allard 44
Emile Claus 61
MM. Hagemans et E. Charlet 79
M. Charles Michel, Mlle Marguerite Verboeckhoven et M. Van Damme-Sylva. 90
Mme Gilsoul, MM. Auguste Danse et Arthur Lefevre 112
MM. F. Courtens et A. Des Enfans. 123
MM. Omer Coppens et Lammers 131
Mlle Demanet, MM. Laureys, J. Marin et J. Mayné . 158
MM. Guilleaume et F. Stobbaerts 174
M. A.-J. Heymans 396
Lettre d'A.-J. Heymans. 408
M. Maurice Blieck. 396
MM. G. et L. Van Strydonck, J.-F. Taelemans et Mlle Dielman 407
L'atelier de M. Gilsoul 45
Rubens-Club. M. Baselker 139
Le Salon de Bruxelles (O. M.) 307, 318
Exposition *Pro-Boer*. 141
Exposition Auguste Loret 244
Anvers. Mlle Marcotte L. Abry 364
Bruges. Les Primitifs flamands (Octave Maus) . . 233, 340
Lettre de M. Emmanuel Van den Bussche 243
Le budget de l'exposition 286
Le catalogue. 278
Le Salon de Gand (Octave Maus) 296, 313, 321
Protestation contre le Salon de Gand 293

Acquisitions 342, 350, 419
L'Exposition des Beaux-Arts d'Ostende (O.-M) . . . 275
Exposition de Spa 326
Paris. Le Musée Gustave Moreau (Jules Destrée) . . 357
La Société moderne de Beaux-Arts (Henri Frantz) . 424
La Décoration du Panthéon 327
Recettes des Salons. 230
Exposition Paul Signac (Octave Maus). 196
Vingt dessins d'Auguste Rodin (Virgile Josz) . . . 261
L'Exposition Van Rysselberghe (André Fontainas) 63
Exposition Eug. Broerman 135
Léon Frédéric au Luxembourg (O. M.) 20
Le Salon d'automne 278
Le Legs Dutuit 276
Le Legs Nolleval 231
Le Legs Thomy-Thiéry 148
La Société des artistes décorateurs 207
Une exposition de primitifs français 400
Le Corot de la vente Lütz 263
Le Salon de Dieppe 309
La Décoration de l'église de Caen, par M. Lerolle . . 49
Une peinture murale à l'église de Beaune. 215
Berlin. Exposition au Cabinet d'estampes 49
Prague. Une exposition d'art français 303
Vienne. L'Histoire de l'Impressionnisme à la *Sécession*. 271
Une anecdote sur Le Tintoret 295
Memento des Expositions. . . . 56, 92, 149, 213, 358, 390
La vente Humbert (Paris). 221
— Huybrechts (Anvers) 163, 181
— Georges Lutz (Paris) 205
— Otlet (Bruxelles) 399, 407, 418, 425, 434
— Somzée (Bruges) 302
— Jules Strauss (Paris) 205
— Lazare Weiler (Id.) 230
— de la collection Zilcken (La Haye) 159
— de la collection de M. Zuricher (Berne) . . . 400
— de tableaux modernes (Paris) 191
Publications d'art. Cyrille Buysse. *Franz M. Melchers* 261
Frédéric de France. *Edmond Van Offel* 261
Jules Destrée. *Notes sur les primitifs italiens. Quelques peintres de Toscane* 237
Max Elskamp. *L'Alphabet de Notre-Dame la Vierge* (Eugène Demolder) 187
Armand Heins. *Vieux coins de Flandres* 44
Ch. Huard. *Province* (cent dessins) 190
Paul Lafond. *Goya*. (C. Laurent) 54
Max Martersteig. *Jahrbuch der Bildenden Kunst*. 261
Vittorio Pica. *Jean-François Raffaëlli* 261
Id. *Attraverso gli Albi e le Cartelle* 423
Id. *L'Arte decorativa al l'Esposizione di Torino* (O.M.). 423
La Guerre racontée par l'image (C.). 433
Le Connaisseur. 93
Nécrologie. Hubert Bellis 142
Emile Breton 408
Alfred Cluysenaer 396
Benjamin Constant. 198
Albéric Coppieters 225
Joseph Demannez 63
Marcelin Desboutin 63
Louis Deschamfs 286
Otto Eckmann 238
Jules Goethals. 63
Alexandre Hannotiau. 98
Le major Hubert 238
Mesdag 325
David Oyens 56
Paul Parmentier 294
Henri Siemiradski 295
James Tissot 277
Gustave Vanaise 253
Henri Van der Hecht. 163
Corneille Van Leemputten 399
Gustave Wertheimer 334

SCULPTURE

La Sculpture belge jugée en France (André Michel) . 387
L'Exposition Constantin Meunier 353
Le Monument au Travail 363
La Pétition Meunier. 490
La Sculpture à la *Libre Esthétique* (Gisbert Combaz) . 75
Alexandre Charpentier. 318
La *Justice compatissante* de M. Paul Du Bois . . . 310, 316
Le Musée Falguière 327
Exposition de la Société des Artistes réalistes . . . 132
Le Monument Charles Baudelaire (M.-D. Calvocoressi) 365
Id. Beethoven par Max Klinger 150
Id. Brugman par M. Dillens 229
Id. B.-A. Devillez et Th. Guibal, par M. H.-L. Devillez 238
Id. Joseph Dupont par Paul Du Bois . . . 382
Id. Van Humbeeck par MM. Jules Barbier et Ch. Samuel. 15
Id. des Eaux du Bocq 223
Id. de l'Union postale à Berne 150, 409
Id. Richard Wagner par Eberlein. . . . 279
Id. Rodenbach par George Minne 246
Le *Triomphe de la Vigne* de M. Levêque 341
Le Bélier de Syracuse. 349
L'Opinion de Rodin sur son Balzac. 391
Une Médaille de M. Devreese 39
La Médaille de l'Exposition de Venise 327
Le Concours de la Société hollando-belge des Amis de la médaille 49
Le Jeton du Conseil communal de Tournai par G. Devreese 134
Une Medaille de Sainte-Barbe. 419
Guillaume II et l'art (A.-M. de Saint-Hubert). . . . 14
Nécrologie. Marc Antokolsky 254
Jules Dalou. 142
E. Onslow Ford 22

ARCHITECTURE, ARCHÉOLOGIE INDUSTRIES D'ART

L'Education de l'architecte (G. Serrurier). 380
L'Esthétique de la capitale (L. Abry) 45
La Restauration des maisons du Cygne et du Pignon . 239
Assemblée générale de la Commission royale des monuments. 262
Les Reproductions des moulages du Musée des Echanges 206, 214
La Reproduction des antiques au Cabinet de numismatique de la Bibliothèque royale 30
Les Cuirs repoussés 326
Anvers. La Halle des Bouchers (L. Abry). 241, 260
Les Peintures murales du couvent des Sœurs de la Charité. 7
Amsterdam. Exposition de jouets anciens. 400
Bruges. La Porte des Baudets (H. Fierens-Gevaert) . 61
Darmstadt. La Colonie artistique (G. Serrurier). . . 35, 52
Louvain. Peintures murales de l'église Saint-Pierre. . 13
Paris. Le Salon du Mobilier. 279
La Société du Nouveau-Paris 167
Turin. L'Exposition des Arts décoratifs (H. Fierens-Gevaert) 249, 257
Les Récompenses 317
Clôture 425
Venise. Le Campanile de Saint-Marc 253

L'Etat des monuments anciens de l'Italie 287
WESTENDE. Un Concours de cottages 294
Une ville morte : Châteauneuf. (L. MAETERLINCK). . . 140
EMILE FEUILLATRE (GUSTAVE KAHN) 124
ANDRÉ METHEY (TRISTAN KLINGSOR). 213
HENRI DE VALLOMBREUSE (F. FAGUS) 174

LITTÉRATURE

La Vie du littérateur en Belgique (GUSTAVE ABEL) . . 316
Journal de ma vie extérieure (A. GILBERT DE VOISINS) 60, 76, 124, 275, 332
L'École de Narcisse (GEORGES RENCY) 283
La Musique du vers (MAUBEL). 163
ANDRÉ FONTAINAS (E. D) 97
ALFRED JARRY (EUGÈNE DEMOLDER) 88
ADRIEN MITHOUARD (O. M.) 78
EUGÈNE ROUART (ANDRÉ RUYTERS) 69
SALON DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE. Conférence de M. A. MITHOUARD : *Le Classique de demain* 84
Conférence de M. E. ROUART: *L'Artiste et la Société.* 106
ID. de M. ANDRÉ FONTAINAS : *Le Frisson des îles.* 119
Id. de Mme GEORGETTE LEBLANC : *La Femme au théâtre* (M. MALI) 116
MATINÉES LITTÉRAIRES DU THEATRE DU PARC. Conférences de M. EDMOND PICARD : *Balzac* 140
Conférence de M. GEORGES DWELSHAUWERS: *Iphigénie en Tauride* (O. M.). 28
HOTEL RAVENSTEIN. Conférence de M. L. VAN NECK : *1830 illustré.* 55
Les Conférences de l'École de musique d'Ixelles . . . 47
Les Concours de l'Académie. Classe des Lettres. . . 262
GUSTAVE ABEL. *Le Labeur de la prose* (G. RENCY) . . 220
PAUL ADAM. *L'Enfant d'Austerlitz* (A. GILBERT DE VOISINS) 77
ANTOINE ALBALAT. *L'Art d'écrire* 220
PAUL ANDRÉ. *Education amoureuse* (G. RENCY) . . . 220
MARCEL BATILLIAT. *Versailles aux Fantômes* (ID.) . . 405
CHARLES BERNARD. *Reine de Saba* 220
Abbé L.-C. BROUSSOLLE. *La Critique mystique de Fra Angelico* (JULES DESTRÉE) 89
G. CASELLA. *Les Petites Heures* (ALBERT ERLANDE) . . 339
COULANGHÉON. *Les Jeux de la Préfecture* (ID) . . . 220
LÉOPOLD COUROUBLE *Pauline Platerood* (E. DEMOLDER) 130
ID. *Les Noces d'or de la famille Van Poppel* (GEORGES RENCY) 42
HENRY-D. DAVRAY. *Lettres d'amour d'une Anglaise* . . 226
MAURICE DES OMBIAUX. *Têtes de houille* (G. RENCY) . . 221
JEAN DOLENT. *Maître de sa joie* (M. MALI). 300
JEAN DOMINIQUE. *L'Ombre des roses* (BLANCHE ROUSSEAU). 41
LOUIS DUCHOSAL. *La Chanson de Thulé. La Forêt enchantée. Le Rameau d'Or* (H. KRAINS) 204
LOUIS DUMONT. *Chimère* (G. RENCY). 220
A. ERLANDE. *La Tendresse* (A GILBERT DE VOISINS). . 217
H. FIERENS-GEVAERT. *Psychologie d'une ville; essai sur Bruges* 228
ALICE FLETCHER. *Indian Story and Song* (M. MALI) . . 89
ANDRÉ GIDE. *L'Immoraliste* (M. MALI) 236
MAXIME GORKY. *L'Angoisse* (A. GILBERT DE VOISINS). . 332
ID. *Les Déchus. Le Ménage Orlow. Les Exhommes* (M. G.) 68
A. FERDINAND HÉROLD. *Les Contes du vampire* (ANDRÉ FONTAINAS) 203
FRANCIS JAMMES. *Le Triomphe de la vie* (ID.) 155
ALFRED JARRY. *Le Surmâle* (EUGENE DEMOLDER) . . . 235
GUSTAVE KAHN. *L'Esthétique de la rue* (ID.) 19
RUDIARD KIPLING. *Kim* (M. MALI) 299
TRISTAN LEGAY. *Victor Hugo jugé par son siècle.* . . 253
EMILE LECOMTE. *Vers une aube* (G. RENCY). 179
CAMILLE LEMONNIER. *Les Deux Consciences* (ID.) . . . 95
ID. *Le Sang et les Rêves* (ID) . . . 195
CAMILLE LEMONNIER. *Poupées d'amour* (ID). 430
PIERRE LOTI. *Les Derniers Jours de Pékin* (A. GILBERT DE VOISINS) 332
MAURICE MAETERLINCK. *Monna Vanna* (A. FONTAINAS). 169
ID. *Le Temple enseveli* (M. MALI) . 172
VALENTIN MANDELSTAMM. *L'Amoral* (G. RENCY) . . . 220
Dr MARDRUS. *Les Mille et une nuits* (tome X) . . . 228
H. MAUBEL. *Les Racines. L'Eau et le Vin* (M. MALI) . 315
CAMILLE MAUCLAIR. *Les Mères sociales* (M. M.) . . . 259
ALBERT MOCKEL. *Clartés* (G. RENCY) 179
PHILIPPE MONNIER. *Causeries genevoises* (H. KRAINS). . 202
RENÉ MORAX. *La Nuit des Quatre-Temps.* 203
MOREAU-VAUTHIER. *Les Portraits de l'enfant* (L.) . . 11
GABRIEL MOUREY. *Des Hommes devant la nature et la vie* (EUGÈNE DEMOLDER). 27
D. MEREJKOWSKI. *Léonard de Vinci* (JULES DESTRÉE) . 89
LA COMTESSE DE NOAILLES. *L'Ombre des jours* (JEAN DOMINIQUE) 411
O. PECQUEUR. *Manuel de la Dissertation française* (GEORGES RENCY) 323
CH.-L. PHILIPPE. *Le Père Perdrix* (ID) 430
EDMOND PICARD. *Jéricho!* (ID.) 369
P. DE QUERLON. *La Liaison fâcheuse* (A. ERLANDE) . . 339
HENRI DE RÉGNIER *Le Bon plaisir* (ANDRÉ FONTAINAS) . 137
— *La Cité des eaux* (A. GILBERT DE VOISINS) 395
GEORGES RENCY, *L'Aïeule* (FRANTZ MAHUTTE). . . . 118
BLANCHE ROUSSEAU. *L'Ombre et le Vent* (J. DOMINIQUE) 211
ALBERT SAMAIN. *Le Christ d'or. Aux Flancs du vase* (ALBERT ERLANDE) 147
ID. *Contes* (A. GILBERT DE VOISINS). . . 332
SAINT-GEORGES DE BOUHÉLIER. *Lucie, histoire d'une fille perdue et criminelle* (GEORGES RENCY) 405, 413
SAINT-POL-ROUX. *Reposoirs de la procession* (ID.). . . 220
V. SIEROSZEWSKI. *Sur la Lisière des forêts* 245
JEAN THOREL. *Gillette* (GEORGES RENCY) 405, 413
Mme MARCELLE TINAYRE. *La Maison du péché* (ID) . . 405
TOULET. *Le Mariage de Don Quichotte* (A. GILBERT DE VOISINS) 275
PIERRE VALDAGNE. *La Confession de Nicaise* (GEORGES RENCY) 292
MARGUERITE VAN DE WIELE. *Fleurs de civilisation* (ID.) . 221
ANDRÉ VAN HASSELT. *Poésies choisies* (ID.). 179
E. VERHAEREN. *Les Forces tumultueuses* (A. FONTAINAS). 60
GEORGES VIRRÈS. *Gens de Tiest* (GEORGES RENCY) . . 405, 414
LÉON WAUTHY. *Bréviaire d'amour* (ID.) 179
WILLY. *Claudine en ménage* (A. GILBERT DE VOISINS). . 209
ID. *Les trois Claudine* (CLAUDE FERRARE) 226
ID. *La Ronde des Blanches* 226
MAURICE WILMOTTE. *La Belgique morale et politique* (GEORGES RENCY) 267
Camille Lemonnier et le *XXe Siècle* (ID.) 219
Le Prix Balzac 287
La Société internationale d'Études franciscaines . . . 135
Le Congrès des poètes 205
Hommage à Tolstoï 213
Le Style administratif belge 167
M. Emile Faguet et Maurice Maeterlinck 190
La Renaissance latine (A. GILBERT DE VOISINS) . . . 172
Nécrologie JULIEN LECLERQ 22
LUCIEN MUHLFELD 408
EUGENE MÜNTZ 390
CHARLES POTVIN. 81
Accusés de réception. 22, 47, 80, 91, 158, 214, 229, 238, 246, 262, 357, 418

MUSIQUE

Chauvinisme musical (L. DE LA LAURENCIE) 1
La Sonate (VINCENT D'INDY) 289
L'OEuvre d'art et l'Artiste (ID.) 330

Les Elèves de César Franck 339
Traits caractéristiques du génie de J.-S. Bach (Ch. Van den Borren). 19
Un Pèlerinage au Ruisseau de la Symphonie pastorale (J.-G. Fréson) 242, 251
Musique littéraire 325
Les Chanteurs de Saint-Gervais (Octave Maus) . . . 189, 197
La *Scola cantorum*. OEuvres de Bach (M.-D. Calvocoressi) 165
Zola musicien (Jean Marcel) 355
Id. (Alfred Bruneau) 381
Vincent d'Indy. *Traité de composition* (M.-D. Calvocoressi). 347
Un Trust de la musique en Italie 303
Un Recueil autographe de danses de Richard Wagner . 263
Maison du Peuple. Conférence de M. Ch. Van den Borren, sur J.-S. Bach 19
Conférences de l'Opéra-Comique 15
Concerts du Conservatoire. *Siegfried-Idyll*. VII^e^ symphonie de Beethoven (Henry Lesbroussart). . . 37
Concerto de J.-S. Bach (H. L.) 71
Premier Concert de la saison (1902-1903 (L. L.). . . 431
Concours du Conservatoire 222, 229, 237, 245
Concerts populaires. Saison 1901-1902. Premier concert. F. Weingartner (H. L.). 5
Deuxième concert. *La Prise de Troie* de Berlioz . 7, 54
Troisième concert. La Symphonie avec chœurs de G. Mahler. *Rebecca* de César Franck 141
Quatrième concert. M^lle^ Selva (M. G.) 156
Saison de 1902-1930. Le Concert Dupont (O. M.) . 381
Premier concert. La *Symphonie pastorale*. F. Busoni (L. de la Laurencie). 416
Concerts Ysaye. Deuxième concert. E. Ysaye, R. Pugno et J. Thibaud. 149
Troisième concert. *De Schelde* (O. M.). 27
Quatrième concert. Vincent d'Indy. Symphonie de Witkowski (O. M.) 62
M. Witkowski. 56
Cinquième concert. M. Raoul Pugno (O. M.) . . . 100
Saison 1902-1903. Premier concert. M^me^ Kleeberg et M. Becker. 388
La Libre Esthétique. Première audition. M^lle^ Blanche Selva (Octave Maus) 88
Blanche Selva (X.-Marcel Boulestin) 221
Deuxième audition. Le *Quatuor Ysaye* (Octave Maus). 88
Troisième audition. MM. Samazeuilh, Déodat de Sévérac et Marcel Labey (O. M.) 112
Cercle artistique. Félix Mottl (O. M.). 13
Concert Bréma (Id.) 113
César Franck par Vincent d'Indy et Blanche Selva. 101
Soirée Mozart. MM. J. Thibaut et R. Pugno (Id.) . 101
Les dix sonates de Beethoven par Ysaye et Busoni (M. Mali) 429
Grande-Harmonie. Concert Crickboom. 29
Le Quatuor Joachim. 29
Concert de l'Union tournaisienne (J. M.) 389
Concert de M^me^ Birner. 29
Concert Blancard-Birner (L. L.) 417
Récital Lauweryns 30
Séance de lieder de M^me^ Miry-Merck 46
Le Quatuor Zimmer 55, 90
Le Quatuor Schörg (Pierre Coindreau) 432
Concert de Miss Reed (J.) 126
L'Ecole de musique de Saint-Josse-ten-Noode, . . . 91
L'Ecole de musique d'Ixelles César Franck . . . 164
Audition Raway (M. M.) 113
Concert Ruyters-Hollmann (H. V.) 112
Le Concert Pro-Boer 174
Les Assises de musique religieuse à Bruges (O. M.) 205, 252, 284
Courtrai. La *Bataille des Éperons d'or*, cantate par MM. Léonce du Catillon et Vandermeulen . . . 230
Gand. Concerts d'hiver 126
Liége. Concerts du Cercle *Piano et archets* 91, 223
L'*Histoire de la Sonate* par MM. Jaspar et Zimmer. 350
Conférence de M. Vincent d'Indy : *Les premiers âges de la musique* (O. M.) 131
Verviers L'Ecole de musique (J. S. et M. M.). . 21, 55, 426
Les Nouveaux concerts (J. S.). 149, 166
Paris Concerts de la Société nationale (M.-D. Calvocoressi) 21, 38, 55, 71, 91, 114, 133, 165
Concerts Colonne. La Symphonie d'Ernest Chausson et M. Hekking (Id). 38
M. Félix Mottl (Id.) 72
Concert à la mémoire de Franz Servais (Id.) . . . 47
Concert des élèves de la *Schola cantorum* (O. M.). . 181
Les Concerts à Paris (Id.). 197, 212
Salle Erard. Francis Planté. 189
Angers. Le cinq-centième concert de l'Associaton artistique. Le c^te^ de Romain, Ed. Brahy (J.-G. Fréson). 133
Dusseldorf. Le Festival rhénan. 39
Lille. Concert Vincent d'Indy 39
Luxembourg. Le futur Conservatoire de musique . . 426
Marseille. M^lles^ J. Maré et de Larouvière. . . . 166
Grétry et la censure 255
Une Anecdote sur Haydn. 207
Nécrologie. Alexandre Batta. 358
Edouard Bauwens 400
Emile Bernard 318
Bilse 254
J.-B. Colyns. 310, 374
Léon d'Aoust 374
Van der Heyden 342
Franz Wullner 309

THÉATRE

Le Théâtre belge (Octave Maus). 145
Le Théâtre de Maubel (M. Mali). 345
Le Théâtre du Peuple. 317
L'Etranger de Vincent d'Indy (M.-D. Calvocoressi) . 185, 193, 385, 393, 403
Un Théâtre européen en Chine 215
Paul Mounet (Jean Marcel). 379
Théâtre de la Monnaie. Saison 1901-1902 :
Le Crépuscule des dieux (O. M.) 5
Id. Son importance dans l'œuvre de Wagner et dans la tétralogie, etc. (Henry Lesbroussart) 13
L'Enlèvement au sérail 7, 63
L'Irato 63
Iphigénie en Tauride (O. M.) 21
M^me^ Rose Caron dans *Iphigénie en Tauride* . . . 37
Othello (Henry Lesbroussart) 70
M^lle^ Jeanne Hatto dans *Tannhäuser* (O. M.). . . . 125
Grisélidis (Henry Lesbroussart) 97
Rentrée de M^me^ Litvinne dans le *Crépuscule des dieux* (O. M.) 125
La Captive de MM. L. Solvay et Gilson (Id.) . . . 140
La Surprise de l'amour (Id.). 141
Monna Vanna, par Maurice Maeterlinck (A. S.) . 180
Saison 1902-1903 :
Tannhäuser (reprise) (Henry Lesbroussart) . . . 300
Hänsel et Gretel (reprise). 534
Lohengrin (reprise). 360
La Fiancée de la mer de MM. N. De Tière et Jan Blockx (Henry Lesbroussart) 352
Le Légataire universel de M. G. Pfeiffer (Id.) . 374
Tristan et Isolde (reprise) Henry Lesbroussart). . 373
Carmen (reprise) (H. L.) 388
Le Crépuscule des dieux (reprise) (Id.) 399
La Korrigane, ballet de M. Widor 399
Lakmé (reprise). 408
La Valkyrie (reprise) (H. L.). 423
Les Travaux de transformation de la Monnaie . . . 326

Les Décors du *Roi Arthus* 342
THÉATRE DU PARC. Saison 1901-1902 :
L'Enigme, par PAUL HERVIEU 28
Iphigénie en Tauride (A. DE SAINT HUBERT) . . 43
La Bascule, par M. M. DONNAY (O. M.) . . 46
L'Honneur, par M. SUDERMANN (ID.) 71
Les Avariés, par M. BRIEUX (ID.) 90
Les Paysans du Tegernsee (ID.) 113
Le Voiturier Henschel par G. HAUPTMANN (ID.) . 129
Saison 1902-1903 :
Monna Vanna, par M. MAETERLINCK (M. M.) . . . 333
Madame Flirt, par MM. GAVAULT et GEORGES BERR . 341
Lucette, par M. ROMAIN COOLUS (O. M.). 365
La Passerelle, par Mme FRED. GRÉSAC et M. DE CROISSET (JEAN MARCEL) 373
Rosmersholm d'IBSEN (M. M.). 373
Le Détour, par M. H. BERNSTEIN (L. L.) 417
Un Ennemi du peuple (ID.) 432
THÉATRE MOLIÈRE. Saison 1901-1902 :
La Maison, par M. MITCHELL (H. L.) 38
La Terre, par MM. SAINT-ARROMAN, HUGOT et ÉMILE ZOLA 101
Saison 1902-1903 :
La Veine, par M. CAPUS (J. M.) 350
La Course du flambeau, par M. PAUL HERVIEU (O. M.) 372
Zaza, par MM. SIMON et BERTON 381
Le Nouveau Jeu, par M. H. LAVEDAN (J. S.) . . . 408
THÉATRE FLAMAND. *Breidel et De Coninck*, par M. JULIUS HOSTE 334
THÉATRE DE L'ALHAMBRA. *Arlequin-Roi*, par M. R. LOTHAR 389
OLYMPIA. M. VILLÉ ET Mme Dora. 92
Le Théâtre d'art international. *L'Ecole du déshonneur*, par M. ROVETTA. *Le Triomphe*, par M. BRACCO (OCTAVE MAUS) 406
CONCERT NOBLE. L'Art à travers les âges 64, 72, 81
GRANDE-HARMONIE. *Le Luthier de Crémone*, par MM. FRANÇOIS COPPÉE, H. BEAUCLAIR et J. HUBAY (O. M.). . 156
LOUVAIN. *Le Mort*, par CAMILLE LEMONNIER 101
OSTENDE. *Paris-Ostende*, revue de MM. DE COTTENS et L. MALPERTUIS 270
PARIS. OPÉRA *Siegfried* (M.-D. CALVOCORESSI). . . . 6
Id. (JULES DESTRÉE). 28
Orsola, par MM. HILLEMACHER et GHEUSI (M.-D. CALVOCORESSI) 181
OPÉRA-COMIQUE. *Pelléas et Mélisande*, par MM. L. MAETERLINCK et DEBUSSY (M.-D. CALVOCORESSI) 148, 157, 382
Id. (OCTAVE MAUS) 177
La Troupe Jolicœur, par M. ARTHUR COQUARD (M.-D. CALVOCORESSI) 198
La Carmélite, par MM. R. HAHN et C. MENDÈS (ID.) 424
NOUVEAU-THÉATRE. *Monna Vanna*, par MAURICE MAETERLINCK 190
Le Théâtre des « Latins » 7, 35
THÉATRE ANTOINE. *La Fille sauvage*, par FRANÇOIS DE CUREL (ALBERT ERLANDE) 78
A propos du festival lyrique (OCTAVE MAUS) . . . 204
BERLIN. La Cinquantième représentation de *Monna Vanna* 427
BAYREUTH. Les Représentations wagnériennes . . . 49
Parsifal et le *Vaisseau fantôme*. 270
VIENNE. Représentations de *Monna Vanna* 414
LONDRES. Her Majesty's Theatre, l'Alhambra et l'Empire. 270
THÉATRE DE MONTE CARLO *Le Jongleur de Notre-Dame* par MASSENET (A. GILBERT DE VOISINS) 70

DIVERS

La Légende de sœur Béatrice 36
Esthétique du contact humain (M. M.) 218
Costumes historiques (M. G.). 237
Le don des artistes belges à M. Edmond Picard . . . 99
La Manifestation Lemonnier 238, 341, 382
La Rue Camille Lemonnier 389
Verlaine dessinateur 65
A l'Académie royale 365
A l'Académie libre de Belgique 364
L'Académie libre de Belgique et la loi Woeste. . . 419
Une Académie féminine idéale 333
Le Vandalisme dans les églises (L. ABRY) 222
Le Jardin de Claude Monet (ARSÈNE ALEXANDRE) . . 173
Pitié, Sire!... 408
Une Pétition contre l'abatage des arbres de Maeseyck . 425
Charité et Mercantilisme 141
Genus irritabile.... 341
Tombola internationale Pro-Boer 46, 132, 158
Un mot d'Eugène Carrière 102

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Miss Vanderbilt c. M. Herkomer 222
Les Feux au théâtre. (Mlle Mylo d'Arcyle c. le Gymnase). 229
L'Adam et Ève du Vatican. 238
Authenticité d'un portrait de Romney (Marquis de Lubersac c. un marchand de tableaux). 262
La Saisie des appointements au théâtre (Mlle Marville c. Paquin) 277
Un Buste saisi (C.). 285
Rupture d'engagement théâtral (MM. Guidé et Kufferath c. Mlle Friché) 286
Fraudes artistiques (M. Ubezio c. M. Vimnera) . . . 294

ILLUSTRATIONS

Frontispice, par C. LEMMEN 1
HANS MEMLING. *Déposition de la Croix* (Collection OTLET 397
ROGER VAN DER WEYDEN. *Le Christ descendu de la Croix* (Collection OTLET) 413



Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

BEC AUER

50 % D'ECONOMIE **LUMIERE QUADRUPLE**

Appareils d'éclairage et de chauffage au GAZ, à l'ÉLECTRICITÉ et à l'ALCOOL

INSTALLATIONS COMPLETES

Bruxelles, 20, BOULEVARD DU HAINAUT, Bruxelles

Agences dans toutes les villes.

TÉLÉPHONE 1780

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

EN SOUSCRIPTION, POUR PARAITRE PROCHAINEMENT

CAMILLE LEMONNIER

LE MORT

ILLUSTRATION DE CONSTANTIN MEUNIER

Un volume in-8°, tiré à 25 exemplaires sur japon impérial, avec double état, planches en taille-douce.

Prix : 50 francs.

Les dix premiers exemplaires, renfermant, en outre, un croquis original de C. MEUNIER

Prix : 80 francs.

Demandez chez tous les papetiers

l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION **EXPORTATION** **ÉéchANGE**

JUGEND

Revue illustrée hebdomadaire

FONDÉE EN 1895

Éditeur : DR. GEORG HIRTH, Munich.

LIMBOSCH & CIE

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. V° MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

Règles d'utilisation de copies numériques d'oeuvres littéraires, réalisées par les Archives & Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques réalisées par les Archives & Bibliothèques de l'ULB, ci-après A&B,, d'œuvres littéraires qu'elles détiennent, ci-après dénommées « documents numérisés », implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées dans le présent texte. Celui-ci est accessible sur le site web des A&B et reproduit sur la dernière page de chaque document numérisé ; il s'articule selon les trois axes protection, utilisation et reproduction.

Protection

1. *Droits d'auteur*

La première page de chaque document numérisé indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.
Les œuvres littéraires numérisées par les A&B appartiennent majoritairement au domaine public.
Pour les oeuvres soumises aux droits d'auteur, les A&B auront pris le soin de conclure un accord avec leurs ayant droits afin de permettre leurs numérisation et mise à disposition. Les conditions particulières d'utilisation, de reproduction et de communication de la copie numérique sont précisées sur la dernière page du document protégé.
Dans tous les cas, la reproduction de documents frappés d'interdiction par la législation est exclue.

2. *Responsabilité*

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des documents numérisés, certaines défectuosités peuvent y subsister − telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -.
Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des documents numérisés. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des documents numérisés ; et la dénomination 'Archives & Bibliothèques de l'ULB', ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des documents numérisés mis à disposition par elles.

3. *Localisation*

Chaque document numérisé dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/*annee*/*nom_du_fichier*.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à un document numérisé.

Utilisation

4. *Gratuité*

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires appartenant au domaine public : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.
Pour les œuvres protégées par le droit d'auteur, l'usager se référera aux conditions particulières d'utilisation précisées sur la dernière page du document numérisé.

5. *Buts poursuivis*

Les documents numérisés peuvent être utilisés à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les documents numérisés à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux A&B, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).
Demande à adresser au Directeur des Archives & Bibliothèques, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, CP180, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'usager s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles - Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition, cote).

7. Exemplaire de publication

Par ailleurs, quiconque publie un travail – dans les limites des utilisations autorisées - basé sur une partie substantielle d'un ou plusieurs document(s) numérisé(s), s'engage à remettre ou à envoyer gratuitement aux A&B un exemplaire (ou, à défaut, un extrait) justificatif de cette publication.
Exemplaire à adresser au Directeur des Archives & Bibliothèques, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, CP 180, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

8. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à un document numérisé particulier, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des A&B ;
b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives et Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

9. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans le présent texte le téléchargement, la copie et le stockage des documents numérisés sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre base de données, qui est interdit.

10. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans le présent texte les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

11. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références aux Archives & Bibliothèques dans les documents numérisés est interdite.